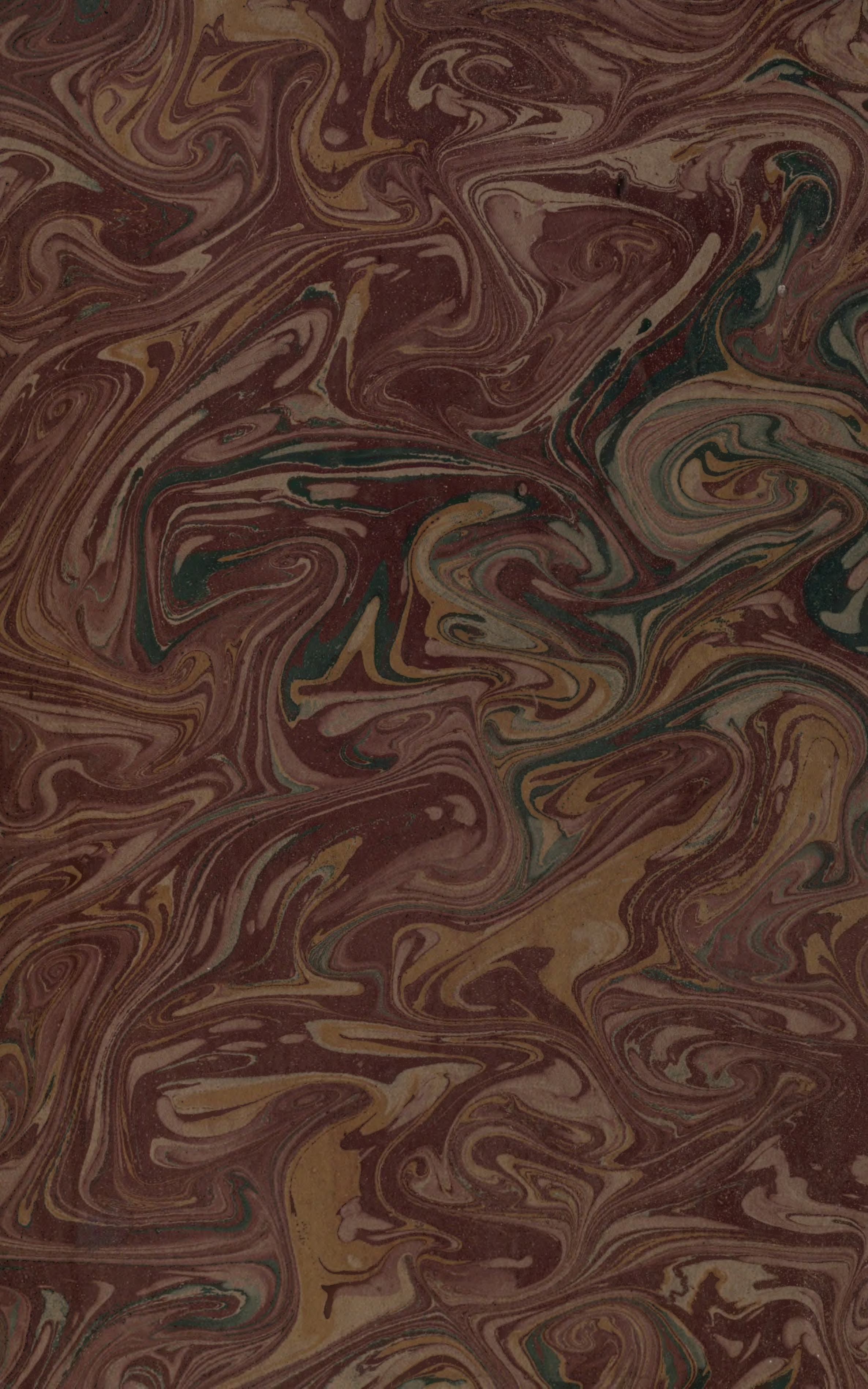






ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

PHILOSOPHIE – II

WILLIAM SHAKESPEARE

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5

5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10

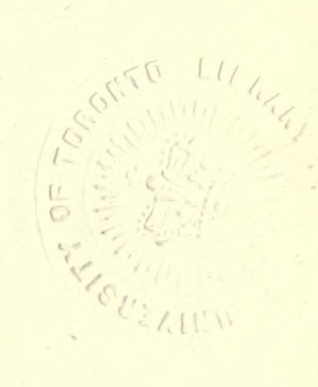
40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50

300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

VICTOR HUGO

WILLIAM SHAKESPEARE





ALBIN MICHEL - PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCXXXVII

À L'ANGLETERRE

Je lui dédie ce livre, glorification de son poëte. Je dis à l'Angleterre la vérité; mais, comme terre illustre et libre, je l'admire, et comme asile, je l'aime.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 1864.

Le vrai titre de cet ouvrage serait : *À propos de Shakespeare*. Le désir d'*introduire,* comme on dit en Angleterre, devant le public, la nouvelle traduction de Shakespeare, a été le premier mobile de l'auteur. Le sentiment qui l'intéresse si profondément au traducteur ne saurait lui ôter le droit de recommander la traduction. Cependant sa conscience a été sollicitée d'autre part, et d'une façon plus étroite encore, par le sujet lui-même. À l'occasion de Shakespeare, toutes les questions qui touchent à l'art se sont présentées à son esprit. Traiter ces questions, c'est expliquer la mission de l'art; traiter ces questions, c'est expliquer le devoir de la pensée humaine envers l'homme. Une telle occasion de dire des vérités s'impose, et il n'est pas permis, surtout à une époque comme la nôtre, de l'éluder. L'auteur l'a compris. Il n'a point hésité à aborder ces questions complexes de l'art et de la civilisation sous leurs faces diverses, multipliant les horizons toutes les fois que la perspective se déplaçait, et acceptant toutes les indications que le sujet, dans sa nécessité rigoureuse, lui offrait. De cet agrandissement du point de vue est né ce livre.

Hauteville-House, 1864.



Portrait de Victor Hugo. 1864.
Maison de Victor Hugo.

William Shakespeare

Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo en tête du manuscrit original de *William Shakespeare*.

PREMIÈRE PARTIE

IMPRIMERIE NATIONALE.

LIVRE PREMIER.

SHAKESPEARE. — SA VIE.

I

Il y a une douzaine d'années, dans une île voisine des côtes de France, une maison, d'aspect mélancolique en toute saison, devenait particulièrement sombre à cause de l'hiver qui commençait. Le vent d'ouest, soufflant là en pleine liberté, faisait plus épaisses encore sur cette demeure toutes ces enveloppes de brouillard que novembre met entre la vie terrestre et le soleil. Le soir vient vite en automne; la petitesse des fenêtres s'ajoutait à la brièveté des jours et aggravait la tristesse crépusculaire de la maison.

La maison, qui avait une terrasse pour toit, était rectiligne, correcte, carrée, badigeonnée de frais, toute blanche. C'était du méthodisme bâti. Rien n'est glacial comme cette blancheur anglaise. Elle semble vous offrir l'hospitalité de la neige. On songe, le cœur serré, aux vieilles baraques paysannes de France, en bois, joyeuses et noires, avec des vignes.

À la maison était attenant un jardin d'un quart d'arpent, en plan incliné, entouré de murailles, coupé de degrés de granit et de parapets, sans arbres, nu, où l'on voyait plus de pierres que de feuilles. Ce petit terrain, pas cultivé, abondait en touffes de soucis qui fleurissent l'automne et que les pauvres gens du pays mangent cuits avec le congre. La plage, toute voisine, était masquée à ce jardin par un renflement de terrain. Sur ce renflement il y avait une prairie à herbe courte où prospéraient quelques orties et une grosse ciguë.

De la maison on apercevait, à droite, à l'horizon, sur une colline et dans un petit bois, une tour qui passait pour hantée; à gauche, on voyait le *dick*. Le dick était une file de grands troncs d'arbres adossés à un mur, plantés debout dans le sable, desséchés, décharnés, avec des nœuds, des ankyloses et des rotules, qui semblait une rangée de tibias. La rêverie, qui accepte volontiers les songes pour se proposer des énigmes, pouvait se demander à quels hommes avaient appartenu ces tibias de trois toises de haut.

La façade sud de la maison donnait sur le jardin, la façade nord sur une route déserte.

Un corridor pour entrée, au rez-de-chaussée, une cuisine, une serre et une basse-cour, plus un petit salon ayant vue sur le chemin sans passants et un assez grand cabinet à peine éclairé; au premier et au second étage, des chambres, propres, froides, meublées sommairement, repeintes à neuf, avec des linceuls blancs aux fenêtres. Tel était ce logis. Le bruit de la mer toujours entendu.

Cette maison, lourd cube blanc à angles droits, choisie par ceux qui l'habitaient sur la désignation du hasard, parfois intentionnelle peut-être, avait la forme d'un tombeau.

Ceux qui habitaient cette demeure étaient un groupe, disons mieux, une famille. C'étaient des proscrits. Le plus vieux était un de ces hommes qui, à un moment donné, sont de trop dans leur pays. Il sortait d'une assemblée; les autres, qui étaient jeunes, sortaient d'une prison. Avoir écrit, cela motive les verrous. Où mènerait la pensée, si ce n'est au cachot?

La prison les avait élargis dans le bannissement.

Le vieux, le père, avait là tous les siens, moins sa fille aînée, qui n'avait pu le suivre. Son gendre était près d'elle. Souvent ils étaient accoudés autour d'une table ou assis sur un banc, silencieux, graves, songeant tous ensemble, et sans se le dire, à ces deux absents.

Pourquoi ce groupe s'était-il installé dans ce logis, si peu avenant? Pour des raisons de hâte, et par le désir d'être le plus tôt possible ailleurs qu'à l'auberge. Sans doute aussi parce que c'était la première maison à louer qu'ils avaient rencontrée, et parce que les exilés n'ont pas la main heureuse.

Cette maison, — qu'il est temps de réhabiliter un peu et de consoler, car qui sait si, dans son isolement, elle n'est pas triste de ce que nous venons d'en dire? un logis a une âme, — cette maison s'appelait Marine-Terrace. L'arrivée y fut lugubre, mais après tout, déclarons-le, le séjour y fut bon, et Marine-Terrace n'a laissé à ceux qui l'habitèrent alors que d'affectueux et chers souvenirs. Et ce que nous disons de cette maison, Marine-Terrace, nous le disons aussi de cette île, Jersey. Les lieux de la souffrance et de l'épreuve finissent par avoir une sorte d'amère douceur, qui, plus tard, les fait regretter. Ils ont une hospitalité sévère qui plaît à la conscience.

Il y avait eu, avant eux, d'autres exilés dans cette île. Ce n'est point ici l'instant d'en parler. Disons seulement que le plus ancien dont la tradition, la légende peut-être, ait gardé le souvenir, était un romain, Vipsanius Minator, qui employa son exil à augmenter, au profit de la domination de son pays, la muraille romaine dont on voit encore quelques pans, semblables à des morceaux de collines, près d'une baie nommée, je crois, la baie Sainte-Catherine. Ce Vipsanius Minator était un personnage consulaire, vieux romain si entêté de Rome qu'il gêna l'empire. Tibère l'exila dans cette île

cimmérienne, *Cæsarea;* selon d'autres, dans une des Orcades. Tibère fit plus ; non content de l'exil, il ordonna l'oubli. Défense fut faite aux orateurs du sénat et du forum de prononcer le nom de Vipsanius Minator. Les orateurs du forum et du sénat, et l'histoire, ont obéi ; ce dont Tibère d'ailleurs ne doutait pas. Cette arrogance dans le commandement, qui allait jusqu'à donner des ordres à la pensée des hommes, caractérise certains gouvernements parvenus à une de ces situations solides où la plus grande somme de crime produit la plus grande somme de sécurité.

Revenons à Marine-Terrace.

Un matin de la fin de novembre, deux des habitants du lieu, le père et le plus jeune des fils, étaient assis dans la salle basse. Ils se taisaient, comme des naufragés qui pensent.

Dehors il pleuvait, le vent soufflait, la maison était comme assourdie par ce grondement extérieur. Tous deux songeaient, absorbés peut-être par cette coïncidence d'un commencement d'hiver et d'un commencement d'exil.

Tout à coup le fils éleva la voix et interrogea le père :

— Que penses-tu de cet exil ?

— Qu'il sera long.

— Comment comptes-tu le remplir ?

Le père répondit :

— Je regarderai l'océan.

Il y eut un silence. Le père reprit :

— Et toi ?

— Moi, dit le fils, je traduirai Shakespeare.

II

Il y a des hommes océans en effet.

Ces ondes, ce flux et ce reflux, ce va-et-vient terrible, ce bruit de tous les souffles, ces noirceurs et ces transparences, ces végétations propres au gouffre, cette démagogie des nuées en plein ouragan, ces aigles dans l'écume, ces merveilleux levers d'astres répercutés dans on ne sait quel mystérieux tumulte par des millions de cimes lumineuses, têtes confuses de l'innombrable, ces grandes foudres errantes qui semblent guetter, ces sanglots énormes, ces monstres entrevus, ces nuits de ténèbres coupées de rugissements, ces furies, ces frénésies, ces tourmentes, ces roches, ces naufrages, ces flottes qui se heurtent, ces tonnerres humains mêlés aux tonnerres divins, ce sang dans l'abîme ; puis ces grâces, ces douceurs, ces fêtes, ces

gaies voiles blanches, ces bateaux de pêche, ces chants dans le fracas, ces ports splendides, ces fumées de la terre, ces villes à l'horizon, ce bleu profond de l'eau et du ciel, cette âcreté utile, cette amertume qui fait l'assainissement de l'univers, cet âpre sel sans lequel tout pourrirait ; ces colères et ces apaisements, ce Tout dans Un, cet inattendu dans l'immuable, ce vaste prodige de la monotonie inépuisablement variée, ce niveau après ce bouleversement, ces enfers et ces paradis de l'immensité éternellement émue, cet insondable, tout cela peut être dans un esprit, et alors cet esprit s'appelle génie, et vous avez Eschyle, vous avez Isaïe, vous avez Juvénal, vous avez Dante, vous avez Michel-Ange, vous avez Shakespeare, et c'est la même chose de regarder ces âmes ou de regarder l'océan.

III

§ I

William Shakespeare naquit à Stratford-sur-Avon, dans une maison sous les tuiles de laquelle était cachée une profession de foi catholique commençant par ces mots : *Moi John Shakespeare.* John était le père de William. La maison, située dans la ruelle Henley-Street, était humble, la chambre où Shakespeare vint au monde était misérable ; des murs blanchis à la chaux, des solives noires s'entrecoupant en croix, au fond une assez large fenêtre avec de petites vitres où l'on peut lire aujourd'hui, parmi d'autres noms, le nom de *Walter Scott.* Ce logis pauvre abritait une famille déchue. Le père de William Shakespeare avait été alderman ; son aïeul avait été bailli. *Shake-speare* signifie *secoue-lance ;* la famille en avait le blason, *un bras tenant une lance,* armes parlantes confirmées, dit-on, par la reine Elisabeth en 1595, et visibles, à l'heure où nous écrivons, sur le tombeau de Shakespeare dans l'église de Stratford-sur-Avon. On est peu d'accord sur l'orthographe du mot *Shake-speare* comme nom de famille, on l'écrit diversement : *Shakspere, Shakespere, Shakespeare, Shakspeare ;* le dix-huitième siècle l'écrivait habituellement *Shakespear ;* le traducteur actuel a adopté l'orthographe *Shakespeare,* comme la seule exacte, et donne pour cela des raisons sans réplique. La seule objection qu'on puisse lui faire, c'est que *Shakspeare* se prononce plus aisément que *Shakespeare,* que l'élision de l'*e* muet est peut-être utile, et que dans leur intérêt même, et pour accroître leur facilité de circulation, la postérité a sur les noms propres un droit d'euphonie. Il est évident, par exemple, que dans le vers français l'orthographe *Shakspeare* est nécessaire. Cependant, en prose et vaincu par la démonstration du traducteur, nous écrirons *Shakespeare.*

§ II

Cette famille Shakespeare avait quelque vice originel, probablement son catholicisme, qui la fit tomber. Peu après la naissance de William, l'alderman Shakespeare n'était plus que le boucher John. William Shakespeare débuta dans un abattoir. À quinze ans, les manches retroussées dans la boucherie de son père, il tuait des moutons et des veaux «avec pompe», dit Aubray. À dix-huit ans il se maria. Entre l'abattoir et le mariage, il fit un quatrain. Ce quatrain, dirigé contre les villages des environs, est son début dans la poésie. Il y déclare que Hillbrough est illustre par ses revenants et Bidford par ses ivrognes. Il fit ce quatrain étant ivre lui-même, à la belle étoile, sous un pommier resté célèbre dans le pays à cause de ce Songe d'une Nuit d'été. Dans cette nuit et dans ce songe où il y avait des garçons et des filles, dans cette ivresse et sous ce pommier, il trouva jolie une paysanne, Anne Hatway. La noce suivit. Il épousa cette Anne Hatway, plus âgée que lui de huit ans, en eut une fille, puis deux jumeaux fille et garçon, et la quitta; et cette femme, disparue de toute la vie de Shakespeare, ne revient plus que dans son testament où il lui lègue *le moins bon* de ses deux lits, «ayant probablement, dit un biographe, employé le meilleur avec d'autres». Shakespeare, comme La Fontaine, ne fit que traverser le mariage. Sa femme mise de côté, il fut maître d'école, puis clerc chez un procureur, puis braconnier. Ce braconnage a été utile plus tard pour faire dire que Shakespeare a été voleur. Un jour, braconnant, il fut pris dans le parc de sir Thomas Lucy. On le jeta en prison. On lui fit son procès. Âprement poursuivi, il se sauva à Londres. Il se mit, pour vivre, à garder les chevaux à la porte des théâtres. Plaute avait tourné une meule de moulin. Cette industrie de garder les chevaux aux portes existait encore à Londres au siècle dernier, et cela faisait une sorte de petite tribu ou de corps de métier qu'on nommait les *Shakespeare's boys.*

§ III

On pourrait appeler Londres la Babylone noire. Lugubre le jour, splendide la nuit. Voir Londres est un saisissement. C'est une rumeur sous une fumée. Analogie mystérieuse; la rumeur est la fumée du bruit. Paris est la capitale d'un versant de l'humanité. Londres est la capitale du versant opposé. Magnifique et sombre ville. L'activité y est tumulte et le peuple y est fourmilière. On y est libre et emboîté. Londres est le chaos en ordre. Le Londres

du seizième siècle ne ressemblait point au Londres d'à présent, mais était déjà une ville démesurée. Cheapside était la grande rue. Saint-Paul, qui est un dôme, était une flèche. La peste était à Londres presque à demeure et chez elle, comme à Constantinople. Il est vrai qu'il n'y avait pas loin de Henri VIII à un sultan. L'incendie, encore comme à Constantinople, était fréquent à Londres, à cause des quartiers populaires bâtis tout en bois. Il n'y avait dans les rues qu'un carrosse, le carrosse de sa majesté. Pas de carrefour où l'on ne bâtonnât quelque pickpocket avec le drotschbloch, qui sert encore aujourd'hui en Groningue à battre le blé. Les mœurs étaient dures et presque farouches. Une grande dame était levée à six heures et couchée à neuf. Lady Geraldine Kildare, chantée par lord Surrey, déjeunait d'une livre de lard et d'un pot de bière. Les reines, femmes de Henri VIII, se tricotaient des mitaines, volontiers de bonne grosse laine rouge. Dans ce Londres-là, la duchesse de Suffolk soignait elle-même son poulailler et, troussée à mi-jambe, jetait le grain aux canards dans sa basse-cour. Dîner à midi, c'était dîner tard. Les joies du grand monde étaient d'aller jouer à la main chaude chez lord Leicester. Anne Boleyn y avait joué. Elle s'était agenouillée, les yeux bandés, pour ce jeu, s'essayant, sans le savoir, à la posture de l'échafaud. Cette même Anne Boleyn, destinée au trône, d'où elle devait aller plus loin, était éblouie quand sa mère lui achetait trois chemises de toile, à six pence l'aune, et lui promettait, pour danser au bal du duc de Norfolk, une paire de souliers neufs valant cinq shellings.

§ IV

Sous Elisabeth, en dépit des puritains très en colère, il y avait à Londres huit troupes de comédiens, ceux de Hewington Butts, la compagnie du comte de Pembroke, les serviteurs de Lord Strange, la troupe du lord-chambellan, la troupe du lord-amiral, les associés de Black-Friars, les Enfants de Saint-Paul, et, au premier rang, les Montreurs d'ours. Lord Southampton allait au spectacle tous les soirs. Presque tous les théâtres étaient situés sur le bord de la Tamise, ce qui fit augmenter le nombre des passeurs. Les salles étaient de deux espèces; les unes, simples cours d'hôtelleries, ouvertes, un tréteau adossé à un mur, pas de plafond, des rangées de bancs posés sur le sol, pour loges les croisées de l'auberge, on y jouait en plein jour et en plein air; le principal de ces théâtres était le Globe; les autres, des sortes de halles fermées, éclairées de lampes, on y jouait le soir; la plus hantée était Black-Friars. Le meilleur acteur de lord Pembroke se nommait Henslowe; le meilleur acteur de Black-Friars se nommait Burbage. Le Globe était situé

sur le Bank-Side. Cela résulte d'une note du *Stationers' Hall* en date du 26 novembre 1607. *His majesty's servants playing usually at the Globe on the Bank-Side.* Les décors étaient simples. Deux épées croisées, quelquefois deux lattes, signifiaient une bataille; la chemise par-dessus l'habit signifiait un chevalier; la jupe de la ménagère des comédiens sur un manche à balai signifiait un palefroi caparaçonné. Un théâtre riche, qui fit faire son inventaire en 1598, possédait « des membres de maures, un dragon, un grand cheval avec ses jambes, une cage, un rocher, quatre têtes de turcs et celle du vieux Méhémet, une roue pour le siège de Londres et une bouche d'enfer ». Un autre avait « un soleil, une cible, les trois plumes du prince de Galles avec la devise : ICH DIEN, plus six diables, et le pape sur sa mule ». Un acteur barbouillé de plâtre et immobile signifiait une muraille; s'il écartait les doigts, c'est que la muraille avait des lézardes. Un homme chargé d'un fagot, suivi d'un chien et portant une lanterne, signifiait la lune; sa lanterne figurait son *clair*. On a beaucoup ri de cette mise en scène du clair de lune, devenue fameuse par *le Songe d'une nuit d'été,* sans se douter que c'est là une sinistre indication de Dante. Voir l'*Enfer,* chant XX. Le vestiaire de ces théâtres, où les comédiens s'habillaient pêle-mêle, était un recoin séparé de la scène par une loque quelconque tendue sur une corde. Le vestiaire de Black-Friars était fermé d'une ancienne tapisserie de corps et métiers représentant l'atelier d'un ferron; par les trous de cette cloison flottante en lambeaux, le public voyait les acteurs se rougir les joues avec de la brique pilée ou se faire des moustaches avec un bouchon brûlé à la chandelle. De temps en temps, par l'entre-bâillement de la tapisserie, on voyait passer une face grimée en morisque, épiant si le moment d'entrer en scène était venu, ou le menton glabre d'un comédien jouant les rôles de femme. *Glabri histriones,* dit Plaute. Dans ces théâtres abondaient les gentilshommes, les écoliers, les soldats et les matelots. On représentait là la tragédie de lord Buckhurst, *Gorboduc ou Ferrex et Porrex, la mère Bombie,* de Lily, où l'on entendait les moineaux crier *phip phip, le Libertin,* imitation du *Convivado de Piedra* qui faisait son tour d'Europe, *Felix and Philomena,* comédie à la mode, jouée d'abord à Greenwich devant la « reine Bess », *Promos et Cassandra,* comédie dédiée par l'auteur George Whetstone à William Fletwood, recorder de Londres, le *Tamerlan* et le *Juif de Malte,* de Christophe Marlowe, des interludes et des pièces de Robert Greene, de George Peele, de Thomas Lodge et de Thomas Kid, enfin des comédies gothiques; car, de même que la France a *l'Avocat Pathelin,* l'Angleterre a *l'Aiguille de ma commère Gurton.* Tandis que les acteurs gesticulaient et déclamaient, les gentilshommes et les officiers, avec leurs panaches et leurs rabats de dentelle d'or, debout ou accroupis sur le théâtre, tournant le dos, hautains et à leur aise au milieu

des comédiens gênés, riaient, criaient, tenaient des brelans, se jetaient les cartes à la tête, ou jouaient au *Post and pair;* et en bas, dans l'ombre, sur le pavé, parmi les pots de bière et les pipes, on entrevoyait « les Puants[1] » (le peuple). Ce fut par ce théâtre-là que Shakespeare entra dans le drame. De gardeur de chevaux il devint pasteur d'hommes.

§ V

Tel était le théâtre vers 1580, à Londres, sous « la grande reine »; il n'était pas beaucoup moins misérable, un siècle plus tard, à Paris, sous « le grand roi »; et Molière, à son début, dut, comme Shakespeare, faire ménage avec d'assez tristes salles. Il y a, dans les archives de la Comédie-Française, un manuscrit inédit de quatre cents pages, relié en parchemin et noué d'une bande de cuir blanc. C'est le journal de Lagrange, camarade de Molière. Lagrange décrit ainsi le théâtre où la troupe de Molière jouait par ordre du sieur de Rataban, surintendant des bâtiments du roi : « ... Trois poutres, des charpentes pourries et étayées, et la moitié de la salle découverte et en ruine. » Ailleurs, en date du dimanche 15 mars 1671, il dit : « La troupe a résolu de faire un grand plafond qui règne par toute la salle, qui, jusqu'au dit jour 15, n'avait été couverte que d'une grande toile bleue suspendue avec des cordages. » Quant à l'éclairage et au chauffage de cette salle, particulièrement à l'occasion des frais extraordinaires qu'entraîna la *Psyché,* qui était de Molière et de Corneille, on lit ceci : « Chandelles, trente livres; concierge, à cause du feu, trois livres. » C'étaient là les salles que « le grand règne » mettait à la disposition de Molière. Ces encouragements aux lettres n'appauvrissaient pas Louis XIV au point de le priver du plaisir de donner, par exemple, en une seule fois, deux cent mille livres à Lavardin et deux cent mille livres à d'Épernon; deux cent mille livres, plus le régiment de France, au comte de Médavid; quatre cent mille livres à l'évêque de Noyon, parce que cet évêque était Clermont-Tonnerre, qui est une maison qui a deux brevets de comte et pair de France, un pour Clermont et un pour Tonnerre; cinq cent mille livres au duc de Vivonne, et sept cent mille livres au duc de Quintin-Lorges, plus huit cent mille livres à monseigneur Clément de Bavière, prince-évêque de Liège. Ajoutons qu'il donna mille livres de pension à Molière. On trouve sur le registre de Lagrange, au mois d'avril 1663, cette mention : « Vers le même temps, M. de Molière reçut une pension du roi en qualité de bel esprit, et a été couché sur l'état pour

[1] *Stinkards.* (Note du manuscrit.)

la somme de mille livres. » Plus tard, quand Molière fut mort, et enterré à Saint-Joseph, « aide de la paroisse Saint-Eustache », le roi poussa la protection jusqu'à permettre que sa tombe « fût eslevée d'un pied hors de terre ».

§ VI

Shakespeare, on vient de le voir, resta longtemps sur le seuil du théâtre, dehors, dans la rue. Enfin il entra. Il passa la porte et arriva à la coulisse. Il réussit à être *call-boy,* garçon appeleur, moins élégamment, Aboyeur. Vers 1586, Shakespeare aboyait chez Greene, à Black-Friars. En 1587, il obtint de l'avancement; dans la pièce intitulée : *le Géant Agrapardo, roi de Nubie, pire que son frère feu Augulafer,* Shakespeare fut chargé d'apporter son turban au géant. Puis de comparse il devint comédien, grâce à Burbage auquel, plus tard, dans un interligne de son testament, il légua trente-six shellings pour avoir un anneau d'or. Il fut l'ami de Condell et de Hemynge, ses camarades de son vivant, ses éditeurs après sa mort. Il était beau; il avait le front haut, la barbe brune, l'air doux, la bouche aimable, l'œil profond. Il lisait volontiers Montaigne, traduit par Florio. Il fréquentait la taverne d'Apollon. Il y voyait et traitait familièrement deux assidus de son théâtre, Decker, auteur du *Guls Hornbook,* où un chapitre spécial est consacré à « la façon dont un homme du bel air doit se comporter au spectacle », et le docteur Symon Forman qui a laissé un journal manuscrit contenant des comptes rendus des premières représentations du *Marchand de Venise* et du *Conte d'hiver.* Il rencontrait sir Walter Raleigh au club de *la Sirène.* À peu près vers la même époque, Mathurin Régnier rencontrait Philippe de Béthune à *la Pomme de Pin.* Les grands seigneurs et les gentilshommes d'alors attachaient volontiers leurs noms à des fondations de cabarets. À Paris, le vicomte de Montauban, qui était Créqui, avait fondé *le Tripot des onze mille diables;* à Madrid, le duc de Medina Sidonia, l'amiral malheureux de l'Invincible, avait fondé *el Puño-en-rostro,* et, à Londres, sir Walter Raleigh avait fondé *la Sirène.* On était là ivrogne et bel esprit.

§ VII

En 1589, pendant que Jacques VI d'Écosse, dans l'espoir du trône d'Angleterre, rendait ses respects à Élisabeth, laquelle, deux ans auparavant, le 8 février 1587, avait coupé la tête à Marie Stuart, mère de ce Jacques, Shakespeare fit son premier drame, *Périclès.* En 1591, pendant que le roi

catholique rêvait, sur le plan du marquis d'Astorga, une seconde Armada, plus heureuse que la première en ce qu'elle ne fut jamais mise à flot, il fit *Henri VI.* En 1593, pendant que les jésuites obtenaient du pape la permission expresse de faire peindre « les tourments et supplices de l'enfer » sur les murs de « la chambre de méditation » du collège de Clermont, où l'on enfermait souvent un pauvre adolescent qui devait, l'année d'après, rendre fameux le nom de Jean Châtel, il fit *la Sauvage apprivoisée.* En 1594, pendant que, se regardant de travers et prêts à en venir aux mains, le roi d'Espagne, la reine d'Angleterre et même le roi de France disaient tous les trois : *Ma bonne ville de Paris,* il continua et compléta *Henri VI.* En 1595, pendant que Clément VIII, à Rome, frappait solennellement Henri IV de son bâton sur le dos des cardinaux du Perron et d'Ossat, il fit *Timon d'Athènes.* En 1596, l'année où Élisabeth publia un édit contre les longues pointes des rondaches, et où Philippe II chassa de sa présence une femme qui avait ri en se mouchant, il fit *Macbeth.* En 1597, pendant que ce même Philippe II disait au duc d'Albe : *Vous mériteriez la hache,* non parce que le duc d'Albe avait mis à feu et à sang les Pays-Bas, mais parce qu'il était entré chez le roi sans se faire annoncer, il fit *Cymbeline* et *Richard III.* En 1598, pendant que le comte d'Essex ravageait l'Irlande ayant à son chapeau un gant de la vierge-reine Élisabeth, il fit *les Deux gentilshommes de Vérone, le Roi Jean, Peines d'amour perdues, la Comédie d'erreurs, Tout est bien qui finit bien, le Songe d'une nuit d'été* et *le Marchand de Venise.* En 1599, pendant que le conseil privé, à la demande de sa majesté, délibérait sur la proposition de mettre à la question le docteur Hayward pour avoir volé des pensées à Tacite, il fit *Roméo et Juliette.* En 1600, pendant que l'empereur Rodolphe faisait la guerre à son frère révolté et ouvrait les quatres veines à son fils, assassin d'une femme, il fit *Comme il vous plaira, Henri IV, Henri V,* et *Beaucoup de bruit pour rien.* En 1601, pendant que Bacon publiait l'éloge du supplice du comte d'Essex, de même que Leibnitz devait, quatrevingts ans plus tard, énumérer les bonnes raisons du meurtre de Monaldeschi, avec cette différence pourtant que Monaldeschi n'était rien à Leibnitz et que d'Essex était le bienfaiteur de Bacon, il fit *la Douzième nuit ou Ce que vous voudrez.* En 1602, pendant que, pour obéir au pape, le roi de France, qualifié *renard de Béarn* par le cardinal neveu Aldobrandini, récitait son chapelet tous les jours, les litanies le mercredi et le rosaire de la vierge Marie le samedi, pendant que quinze cardinaux, assistés des chefs d'ordre, ouvraient à Rome le débat sur le molinisme, et pendant que le saint-siège, à la demande de la couronne d'Espagne, « sauvait la chrétienté et le monde » par l'institution de la congrégation *de Auxiliis,* il fit *Othello.* En 1603, pendant que la mort d'Élisabeth faisait dire à Henri IV : *Elle était vierge comme je suis catholique,* il fit

Hamlet. En 1604, pendant que Philippe III achevait de perdre les Pays-Bas, il fit *Jules César* et *Mesure pour mesure.* En 1606, dans le temps où Jacques I[er] d'Angleterre, l'ancien Jacques VI d'Écosse, écrivait contre Bellarmin le *Tortura torti,* et, infidèle à Carr, commençait à regarder doucement Villiers, qui devait l'honorer du titre de *Votre Cochonnerie,* il fit *Coriolan.* En 1607, pendant que l'Université d'York recevait le petit prince de Galles docteur, comme le raconte le Père de Saint-Romuald, *avec toutes les cérémonies et fourrures accoutumées,* il fit *le Roi Lear.* En 1609, pendant que la magistrature de France, donnant un blanc-seing pour l'échafaud, condamnait d'avance et de confiance le prince de Condé « à la peine qu'il plairait à sa majesté d'ordonner », il fit *Troïlus et Cressida.* En 1610, pendant que Ravaillac assassinait Henri IV par le poignard et pendant que le parlement de Paris assassinait Ravaillac par l'écartèlement, il fit *Antoine et Cléopâtre.* En 1611, tandis que les maures, expulsés par Philippe III, se traînaient hors d'Espagne et agonisaient, il fit *le Conte d'hiver, Henri VIII* et *la Tempête.*

§ VIII

Il écrivait sur des feuilles volantes, comme presque tous les poëtes d'ailleurs. Malherbe et Boileau sont à peu près les seuls qui aient écrit sur des cahiers. Racan disait à mademoiselle de Gournay : « J'ai vu ce matin M. de Malherbe coudre lui-même avec du gros fil gris une liasse blanche où il y aura bientôt des sonnets. » Chaque drame de Shakespeare, composé pour les besoins de sa troupe, était, selon toute apparence, appris et répété à la hâte par les acteurs sur l'original même, qu'on ne prenait pas le temps de copier; de là, pour lui comme pour Molière, le dépècement et la perte des manuscrits. Peu ou point de registres dans ces théâtres presque forains; aucune coïncidence entre la représentation et l'impression des pièces, quelquefois même pas d'imprimeur, le théâtre pour toute publication. Quand les pièces, par hasard, sont imprimées, elles portent des titres qui déroutent. La deuxième partie de *Henri VI* est intitulée : « La Première partie de la guerre entre York et Lancastre. » La troisième partie est intitulée : « La Vraie tragédie de Richard, duc d'York. » Tout ceci fait comprendre pourquoi il est resté tant d'obscurité sur les époques où Shakespeare composa ses drames, et pourquoi il est difficile d'en fixer les dates avec précision. Les dates que nous venons d'indiquer, et qui sont groupées ici pour la première fois, sont à peu près certaines, cependant quelque doute persiste sur les années où furent non seulement écrits, mais même joués, *Timon d'Athènes, Cymbeline, Jules César, Antoine et Cléopâtre, Coriolan* et *Macbeth.* Il y a çà et là

des années stériles; d'autres sont d'une fécondité qui semble excessive. C'est, par exemple, sur une simple note de Meres, auteur du *Trésor de l'esprit*, qu'on est forcé d'attribuer à la seule année 1598 la création de six pièces, *les Deux gentilshommes de Vérone, la Comédie d'erreurs, le Roi Jean, le Songe d'une nuit d'été, le Marchand de Venise* et *Tout est bien qui finit bien*, que Meres intitule *Peines d'amour gagnées*. La date du *Henri VI* est fixée, pour la première partie du moins, par une allusion que fait à ce drame Nashe dans *Pierce Pennilesse*. L'année 1604 est indiquée pour *Mesure pour mesure*, en ce que cette pièce y fut représentée le jour de la Saint-Étienne, dont Hemynge tint note spéciale, et l'année 1611 pour *Henri VIII*, en ce que *Henri VIII* fut joué lors de l'incendie du Globe. Des incidents de toute sorte, une brouille avec les comédiens ses camarades, un caprice du lord-chambellan, forçaient quelquefois Shakespeare à changer de théâtre. *La Sauvage apprivoisée* fut jouée pour la première fois en 1593, au théâtre de Henslowe; *la Douzième nuit* en 1601, à Middle-Temple-Hall; *Othello* en 1602, au château de Harefield. *Le Roi Lear* fut joué à White-Hall, aux fêtes de Noël 1607, devant Jacques Ier. Burbage créa Lear. Lord Southampton, récemment élargi de la Tour de Londres, assistait à cette représentation. Ce lord Southampton était l'ancien habitué de Black-Friars, auquel Shakespeare, en 1589, avait dédié un poëme d'*Adonis*; Adonis était alors à la mode; vingt-cinq ans après Shakespeare, le cavalier Marini faisait un poëme d'*Adonis* qu'il dédiait à Louis XIII.

§ IX

En 1597, Shakespeare avait perdu son fils, qui a laissé pour trace unique sur la terre une ligne du registre mortuaire de la paroisse de Stratford-sur-Avon : 1597. *August* 17 : *Hamnet, filius Wiliam Shakespere.* Le 6 septembre 1601, John Shakespeare, son père, était mort. Il était devenu chef de sa troupe de comédiens. Jacques Ier lui avait donné en 1607 l'exploitation de Black-Friars, puis le privilège du Globe. En 1613, Madame Élisabeth, fille de Jacques, et l'électeur palatin, roi de Bohême, dont on voit la statue dans du lierre à l'angle d'une grosse tour de Heidelberg, vinrent au Globe voir jouer *la Tempête*. Ces apparitions royales ne le sauvaient pas de la censure du lord-chambellan. Un certain interdit pesait sur ses pièces, dont la représentation était tolérée et l'impression parfois défendue. Sur le tome second du registre du *Stationers' Hall*, on peut lire encore aujourd'hui en marge du titre des trois pièces, *Comme il vous plaira, Henri V, Beaucoup de bruit pour rien*, cette mention : « 4 août. À suspendre. » Les motifs de ces interdictions échappent. Shakespeare avait pu, par exemple, sans soulever

de réclamation, mettre sur la scène son ancienne aventure de braconnier et faire de sir Thomas Lucy un grotesque, *le juge Shallow,* montrer au public Falstaff tuant le daim et rossant les gens de Shallow, et pousser le portrait jusqu'à donner à Shallow le blason de sir Thomas Lucy, audace aristophanesque d'un homme qui ne connaissait pas Aristophane. Falstaff, sur les manuscrits de Shakespeare, était écrit *Falstaffe.* Cependant quelque aisance lui était venue, comme plus tard à Molière. Vers la fin du siècle, il était assez riche pour que le 8 octobre 1598 un nommé Ryc-Quiney lui demandât un secours dans une lettre dont la suscription porte : *A mon aimable ami et compatriote M. William Shakespeare.* Il refusa le secours, à ce qu'il paraît, et renvoya la lettre, trouvée depuis dans les papiers de Fletcher, et sur le revers de laquelle ce même Ryc-Quiney avait écrit : *histrio! mima!* Il aimait Stratford-sur-Avon où il était né, où son père était mort, où son fils était enterré. Il y acheta ou y fit bâtir une maison qu'il baptisa New-Place. Nous disons acheta ou fit bâtir une maison, car il l'acheta selon Whiterill, et la fit bâtir selon Forbes, et à ce sujet Forbes querelle Whiterill; ces chicanes d'érudits sur des riens ne valent pas la peine d'être approfondies, surtout quand on voit le père Hardouin, par exemple, bouleverser tout un passage de Pline en remplaçant *nos pridem* par *non pridem.*

§ X

Shakespeare allait de temps en temps passer quelques jours à New-Place. Dans ces petits voyages il rencontrait à mi-chemin Oxford, et à Oxford l'hôtel de la Couronne, et dans l'hôtel l'hôtesse, belle et intelligente créature, femme du digne aubergiste Davenant En 1606, madame Davenant accoucha d'un garçon qu'on nomma William, et en 1644 sir William Davenant, créé chevalier par Charles Ier, écrivait à lord Rochester : *Sachez ceci qui fait honneur à ma mère, je suis le fils de Shakespeare;* se rattachant à Shakespeare de la même façon que de nos jours M. Lucas-Montigny s'est rattaché à Mirabeau. Shakespeare avait marié ses deux filles, Suzanne à un médecin, Judith à un marchand; Suzanne avait de l'esprit, Judith ne savait ni lire ni écrire et signait d'une croix. En 1613, il arriva que Shakespeare, étant allé à Stratford-sur-Avon, n'eut plus envie de retourner à Londres. Peut-être était-il gêné. Il venait d'être contraint d'emprunter sur sa maison. Le contrat hypothécaire qui constate cet emprunt, en date du 11 mars 1613, et revêtu de la signature de Shakespeare, existait encore au siècle dernier chez un procureur qui le donna à Garrick, lequel l'a perdu. Garrick a perdu de même, c'est mademoiselle Violetti, sa femme, qui le raconte, le manuscrit

de Forbes, avec ses lettres en latin. À partir de 1613, Shakespeare resta à sa maison de New-Place, occupé de son jardin, oubliant ses drames, tout à ses fleurs. Il planta dans ce jardin de New-Place le premier mûrier qu'on ait cultivé à Stratford, de même que la reine Élisabeth avait porté en 1561 les premiers bas de soie qu'on ait vus en Angleterre. Le 25 mars 1616, se sentant malade, il fit son testament. Son testament, dicté par lui, est écrit sur trois pages; il signa sur les trois pages; sa main tremblait; sur la première page il signa seulement son prénom : WILLIAM, sur la seconde : WILLM SHASPR, sur la troisième : WILLIAM SHASP. Le 23 avril, il mourut. Il avait ce jour-là juste cinquante-deux ans, étant né le 23 avril 1564. Ce même jour 23 avril 1616, mourut Cervantes, génie de la même stature. Quand Shakespeare mourut, Milton avait huit ans, Corneille avait dix ans, Charles Ier et Cromwell étaient deux adolescents, l'un de seize, l'autre de dix-sept ans.

IV

La vie de Shakespeare fut très mêlée d'amertume. Il vécut perpétuellement insulté. Il le constate lui-même. La postérité peut lire aujourd'hui ceci dans ses vers intimes : «Mon nom est diffamé, ma nature est abaissée; ayez pitié de moi pendant que, soumis et patient, je bois le vinaigre.» Sonnet 111. — « Votre compassion efface la marque que font à mon nom les reproches du vulgaire.» Sonnet 112. — «Tu ne peux m'honorer d'une faveur publique, de peur de déshonorer ton nom.» Sonnet 36. — «Mes fragilités sont épiées par des censeurs plus fragiles encore que moi.» Sonnet 121. — Shakespeare avait près de lui un envieux en permanence, Ben Jonson, poëte comique médiocre dont il avait aidé les débuts. Shakespeare avait trente-neuf ans quand Élisabeth mourut. Cette reine n'avait pas fait attention à lui. Elle trouva moyen de régner quarante-quatre ans sans voir que Shakespeare était là. Elle n'en est pas moins qualifiée historiquement *protectrice des arts et des lettres,* etc. Les historiens de la vieille école donnent de ces certificats à tous les princes, qu'ils sachent lire ou non.

Shakespeare, persécuté comme plus tard Molière, cherchait comme Molière à s'appuyer sur le maître. Shakespeare et Molière auraient aujourd'hui le cœur plus haut. Le maître, c'était Élisabeth, le roi Elisabeth, comme disent les anglais. Shakespeare glorifia Élisabeth; il la qualifia *Vierge étoile, astre de l'Occident,* et, nom de déesse qui plaisait à la reine, *Diane;* mais vainement. La reine n'y prit pas garde; moins attentive aux louanges où Shakespeare l'appelait *Diane,* qu'aux injures de Scipion Gentilis qui, prenant la prétention d'Élisabeth par le mauvais côté, l'appelait

Hécate, et lui adressait la triple imprécation antique : *Mormo ! Bombo ! Gorgo !* Quant à Jacques Ier, que Henri IV nommait *maître Jacques,* il donna, on l'a vu, le privilège du *Globe* à Shakespeare, mais il interdisait volontiers la publication de ses pièces. Quelques contemporains, entre autres le docteur Symon Forman, se préoccupèrent de Shakespeare au point de noter l'emploi d'une soirée passée à une représentation du *Marchand de Venise.* Ce fut là tout ce qu'il connut de la gloire. Shakespeare mort entra dans l'obscurité.

De 1640 à 1660, les puritains abolirent l'art et fermèrent les spectacles ; il y eut un linceul sur tout le théâtre. Sous Charles II, le théâtre ressuscita, sans Shakespeare. Le faux goût de Louis XIV avait envahi l'Angleterre. Charles II était de Versailles plus que de Londres. Il avait pour maîtresse une fille française, la duchesse de Portsmouth, et pour amie intime la cassette du roi de France. Clifford, son favori, qui n'entrait jamais dans la salle du parlement sans cracher, disait : *Il vaut mieux pour mon maître être vice-roi sous un grand monarque comme Louis XIV qu'esclave de cinq cents sujets anglais insolents.* Ce n'était plus le temps de la république, le temps où Cromwell prenait le titre de *Protecteur d'Angleterre et de France,* et forçait ce même Louis XIV à accepter la qualité de *Roi des Français.*

Sous cette restauration des Stuarts, Shakespeare acheva de s'effacer. Il était si bien mort que Davenant, son fils possible, refit ses pièces. Il n'y eut plus d'autres *Macbeth* que le *Macbeth* de Davenant. Dryden parla de Shakespeare une fois pour le déclarer *hors d'usage.* Lord Shaftesbury le qualifia *esprit passé de mode.* Dryden et Shaftesbury étaient deux oracles. Dryden, catholique converti, avait deux fils huissiers de la chambre de Clément XI, il faisait des tragédies dignes d'être traduites en vers latins, comme le prouvent les hexamètres d'Atterbury, et il était le domestique de ce Jacques II qui, avant d'être roi pour son compte, avait demandé à Charles II son frère : *Pourquoi ne faites-vous pas pendre Milton ?* Le comte de Shaftesbury, ami de Locke, était l'homme qui écrivait un *Essai sur l'Enjouement dans les conversations importantes,* et qui, à la manière dont le chancelier Hyde servait une aile de poulet à sa fille, devinait qu'elle était secrètement mariée au duc d'York.

Ces deux hommes ayant condamné Shakespeare, tout fut dit. L'Angleterre, pays d'obéissance plus qu'on ne le croit, oublia Shakespeare. Un acheteur quelconque abattit sa maison, New Place. Un docteur Cartrell, révérend, coupa et brûla son mûrier. Au commencement du dix-huitième siècle, l'éclipse était totale. En 1707, un nommé Nahum Tate publia un *Roi Lear,* en avertissant les lecteurs «qu'il en avait puisé l'idée dans une pièce d'on ne sait quel auteur, qu'il avait lue par hasard». Cet *on ne sait qui* était Shakespeare.

IMPRIMERIE NATIONALE

V

En 1728, Voltaire apporta d'Angleterre en France le nom de Will Shakespeare. Seulement au lieu de Will, il prononça *Gilles.*

La moquerie commença en France et l'oubli continua en Angleterre. Ce que l'irlandais Nahum Tate avait fait pour *le Roi Lear,* d'autres le firent pour d'autres pièces. *Tout est bien qui finit bien* eut successivement deux arrangeurs, Pilon pour Hay-Market, et Kemble pour Drury-Lane. Shakespeare n'existait plus et ne comptait plus. *Beaucoup de bruit pour rien* servit également de canevas deux fois ; à Davenant en 1673, à James Miller, en 1737. *Cymbeline* fut refait quatre fois : sous Jacques II, au Théâtre-Royal, par Thomas Dursey ; en 1695, par Charles Marsh ; en 1759, par W. Hawkins ; en 1761, par Garrick. *Coriolan* fut refait quatre fois : en 1682, pour le Théâtre-Royal, par Tate ; en 1720, pour Drury-Lane, par John Dennis ; en 1755, pour Covent-Garden, par Thomas Sheridan ; en 1801, pour Drury-Lane, par Kemble. *Timon d'Athènes* fut refait quatre fois : au théâtre du Duc, en 1678, par Shadwell ; en 1768, au théâtre de Richmond-Green, par James Love ; en 1771, à Drury-Lane, par Cumberland ; en 1786, à Covent-Garden, par Hull.

Au dix-huitième siècle, la raillerie obstinée de Voltaire finit par produire en Angleterre un certain réveil. Garrick, tout en corrigeant Shakespeare, le joua, et avoua que c'était Shakespeare qu'il jouait. On le réimprima à Glascow. Un imbécile, Malone, commenta ses drames, et, logique, badigeonna son tombeau. Il y a sur ce tombeau un petit buste, d'une ressemblance douteuse et d'un art médiocre, mais, ce qui le rend vénérable, contemporain de Shakespeare. C'est d'après ce buste qu'ont été faits tous les portraits de Shakespeare qu'on voit aujourd'hui. Le buste fut badigeonné. Malone, critique et blanchisseur de Shakespeare, mit une couche de plâtre sur son visage et de sottise sur son œuvre.

LIVRE DEUXIÈME.

LES GÉNIES.

I

Le grand Art, à employer ce mot dans son sens absolu, c'est la région des Egaux.

Avant d'aller plus loin, fixons la valeur de cette expression, l'Art, qui revient souvent sous notre plume.

Nous disons l'Art comme nous disons la Nature ; ce sont là deux termes d'une signification presque illimitée. Prononcer l'un ou l'autre de ces mots, Nature, Art, c'est faire une évocation, c'est extraire des profondeurs l'idéal, c'est tirer l'un des deux grands rideaux de la création divine. Dieu se manifeste à nous au premier degré à travers la vie de l'univers, et au deuxième degré à travers la pensée de l'homme. La deuxième manifestation n'est pas moins sacrée que la première. La première s'appelle la Nature, la deuxième s'appelle l'Art. De là cette réalité : le poëte est prêtre.

Il y a ici-bas un pontife, c'est le génie.

Sacerdos magnus.

L'Art est la branche seconde de la Nature.

L'Art est aussi naturel que la Nature.

Par Dieu, — fixons encore le sens de ce mot, — nous entendons l'infini vivant.

Le moi latent de l'infini patent, voilà Dieu.

Dieu est l'invisible évident.

Le monde dense, c'est Dieu. Dieu dilaté, c'est le monde.

Nous qui parlons ici, nous ne croyons à rien hors de Dieu.

Cela dit, continuons.

Dieu crée l'art par l'homme. Il a un outil, le cerveau humain. Cet outil, c'est l'ouvrier lui-même qui se l'est fait ; il n'en a pas d'autre.

Forbes, dans le curieux fascicule feuilleté par Warburton et perdu par Garrick, affirme que Shakespeare se livrait à des pratiques de magie, que la magie était dans sa famille, et que le peu qu'il y a de bon dans ses pièces lui était dicté par «un Alleur» (un Esprit).

Disons-le à ce propos, car il ne faut reculer devant aucune des questions qui s'offrent, ç'a été une bizarre erreur de tous les temps de vouloir donner au cerveau humain des auxiliaires extérieurs. *Antrum adjuvat vatem.* L'œuvre semblant surhumaine, on a voulu y faire intervenir l'extra-humain ; dans l'antiquité le trépied, de nos jours, la table. La table n'est autre chose que le trépied, revenant.

Prendre au pied de la lettre le démon que Socrate se suppose, et le buisson de Moïse, et la nymphe de Numa, et le dive de Plotin, et la colombe de Mahomet, c'est être dupe d'une métaphore.

D'autre part, la table, tournante ou parlante, a été fort raillée. Parlons net, cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes ; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire ; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonction de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant le chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits qu'un droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage. Le faux compliquant le vrai n'excuse point le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle prétexte à refuser le froment ? Sarclez la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait, et liez-le aux autres. La science est la gerbe des faits.

Mission de la science : tout étudier et tout sonder. Tous, qui que nous soyons, nous sommes les créanciers de l'examen ; nous sommes ses débiteurs aussi. On nous le doit et nous le devons. Éluder un phénomène, lui refuser le paiement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité, c'est laisser protester la signature de la science. Le phénomène du trépied antique et de la table moderne a droit comme un autre à l'observation. La science psychique y gagnera, sans nul doute. Ajoutons ceci, qu'abandonner les phénomènes à la crédulité, c'est faire une trahison à la raison humaine.

Homère affirme que les trépieds de Delphes marchaient tout seuls, et il explique le fait, chant XVIII de l'*Iliade,* en disant que Vulcain leur forgeait des roues invisibles. L'explication ne simplifie pas beaucoup le phénomène. Platon raconte que les statues de Dédale gesticulaient dans les ténèbres, étaient volontaires et résistaient à leur maître ; et qu'il fallait les attacher pour qu'elles ne s'en allassent pas. Voilà d'étranges chiens à la chaîne. Fléchier mentionne à la page 52 de son *Histoire de Théodose,* à propos de la grande conspiration des sorciers du quatrième siècle contre l'empereur, une table tournante dont nous parlerons peut-être ailleurs pour dire ce que

Fléchier ne dit point et semble ignorer. Cette table était recouverte d'une lame ronde faite de plusieurs métaux, *ex diversis metallicis materiis fabrefacta,* comme les plaques de cuivre et de zinc employées actuellement par la biologie. On le voit, le phénomène, toujours rejeté et toujours reparaissant, n'est pas d'hier.

Du reste, quoi que la crédulité en ait dit ou pensé, ce phénomène des trépieds et des tables est sans rapport aucun, c'est là que nous voulons en venir, avec l'inspiration des poëtes, inspiration toute directe. La sibylle a un trépied, le poëte non. Le poëte est lui-même trépied. Il est le trépied de Dieu. Dieu n'a pas fait ce merveilleux alambic de l'idée, le cerveau de l'homme, pour ne point s'en servir. Le génie a tout ce qu'il lui faut dans son cerveau. Toute pensée passe par là. La pensée monte et se dégage du cerveau, comme le fruit de la racine. La pensée est la résultante de l'homme. La racine plonge dans la terre; le cerveau plonge en Dieu.

C'est-à-dire dans l'infini.

Ceux qui s'imaginent, — il y en a, témoin ce Forbes, — qu'un poëme comme *le Médecin de son honneur* ou *le Roi Lear* peut être dicté par un trépied ou par une table, errent étrangement. Ces œuvres sont des œuvres de l'homme. Dieu n'a pas besoin de faire aider Shakespeare ou Calderon par un morceau de bois.

Donc écartons le trépied. La poésie est propre au poëte. Soyons respectueux devant le possible, dont nul ne sait la limite, soyons attentifs et sérieux devant l'extra-humain, d'où nous sortons et qui nous attend; mais ne diminuons point les grands travailleurs terrestres par des hypothèses de collaborations mystérieuses qui ne sont point nécessaires, laissons au cerveau ce qui est au cerveau, et constatons que l'œuvre des génies est du surhumain sortant de l'homme.

II

L'art suprême est la région des Égaux.

Le chef-d'œuvre est adéquat au chef-d'œuvre.

Comme l'eau qui, chauffée à cent degrés, n'est plus capable d'augmentation calorique et ne peut s'élever plus haut, la pensée humaine atteint dans certains hommes sa complète intensité. Eschyle, Job, Phidias, Isaïe, Saint-Paul, Juvénal, Dante, Michel-Ange, Rabelais, Cervantes, Shakespeare, Rembrandt, Beethoven, quelques autres encore, marquent les cent degrés du génie.

L'esprit humain a une cime.

Cette cime est l'idéal.

Dieu y descend, l'homme y monte.

Dans chaque siècle, trois ou quatre génies entreprennent cette ascension. D'en bas, on les suit des yeux. Ces hommes gravissent la montagne, entrent dans la nuée, disparaissent, reparaissent. On les épie, on les observe. Ils côtoient les précipices; un faux pas ne déplairait point à certains spectateurs. Les aventuriers poursuivent leur chemin. Les voilà haut, les voilà loin, ce ne sont plus que des points noirs. Comme ils sont petits! dit la foule. Ce sont des géants. Ils vont. La route est âpre. L'escarpement se défend. À chaque pas un mur, à chaque pas un piège. À mesure qu'on s'élève, le froid augmente. Il faut se faire son escalier, couper la glace et marcher dessus, se tailler des degrés dans la haine. Toutes les tempêtes font rage. Cependant ces insensés cheminent. L'air n'est plus respirable. Le gouffre se multiplie autour d'eux. Quelques-uns tombent. C'est bien fait. D'autres s'arrêtent et redescendent. Il y a de sombres lassitudes. Les intrépides continuent; les prédestinés persistent. La pente redoutable croule sous eux et tâche de les entraîner; la gloire est traître. Ils sont regardés par les aigles, ils sont tâtés par les éclairs; l'ouragan est furieux. N'importe, ils s'obstinent. Ils montent. Celui qui arrive au sommet est ton égal, Homère.

Ces noms que nous venons de dire, et ceux que nous aurions pu ajouter, redites-les. Choisir entre ces hommes, impossible. Nul moyen de faire pencher la balance entre Rembrandt et Michel-Ange.

Et, pour nous enfermer seulement dans les écrivains et les poëtes, examinez-les l'un après l'autre. Lequel est le plus grand? Tous.

§ I

L'un, Homère, est l'énorme poëte-enfant. Le monde naît, Homère chante. C'est l'oiseau de cette aurore. Homère a la candeur sacrée du matin. Il ignore presque l'ombre. Le chaos, le ciel, la terre, Géo et Céto, Jupiter, dieu des dieux, Agamemnon, roi des rois, les peuples, troupeaux dès le commencement, les temples, les villes, les assauts, les moissons, l'océan; Diomède combattant, Ulysse errant; les méandres d'une voile cherchant la patrie; les cyclopes, les pygmées; une carte de géographie avec une couronne de dieux sur l'Olympe, et çà et là des trous de fournaise laissant voir l'Érèbe, les prêtres, les vierges, les mères, les petits enfants effrayés des panaches, le chien qui se souvient, les grandes paroles qui tombent des barbes blanches, les amitiés amours, les colères et les hydres, Vulcain pour le rire d'en haut, Thersite pour le rire d'en bas, les deux aspects du mariage résumés d'avance

pour les siècles dans Hélène et dans Pénélope; le Styx, le Destin, le talon d'Achille, sans lequel le Destin serait vaincu par le Styx; les monstres, les héros, les hommes, les mille perspectives entrevues dans la nuée du monde antique, cette immensité, c'est Homère. Troie convoitée; Ithaque souhaitée. Homère, c'est la guerre et c'est le voyage, les deux modes primitifs de la rencontre des hommes; la tente attaque la tour, le navire sonde l'inconnu, ce qui est aussi une attaque; autour de la guerre, toutes les passions; autour du voyage, toutes les aventures; deux groupes gigantesques; le premier, sanglant, se nomme l'*Iliade;* le deuxième, lumineux, se nomme l'*Odyssée.* Homère fait les hommes plus grands que nature; ils se jettent à la tête des quartiers de rocs que douze jougs de bœufs ne feraient pas bouger; les dieux se soucient médiocrement d'avoir affaire à eux. Minerve prend Achille aux cheveux; il se retourne irrité. Que me veux-tu, déesse? Nulle monotonie d'ailleurs dans ces puissantes statures. Ces géants sont nuancés. Après chaque héros, Homère brise le moule. Ajax fils d'Oïlée est de moins haute taille qu'Ajax fils de Télamon. Homère est un des génies qui résolvent ce beau problème de l'art, le plus beau de tous peut-être : la peinture vraie de l'humanité obtenue par le grandissement de l'homme; c'est-à-dire la génération du réel dans l'idéal. Fable et histoire, hypothèse et tradition, chimère et science, composent Homère. Il est sans fond, et il est riant. Toutes les profondeurs des vieux âges se meuvent, radieusement éclairées, dans le vaste azur de cet esprit. Lycurgue, ce sage hargneux, mi-parti de Solon et de Dracon, était vaincu par Homère. Il se détournait de sa route, en voyage, pour aller feuilleter, dans la maison de Cléophile, les poëmes d'Homère, déposés là en souvenir de l'hospitalité qu'Homère, disait-on, avait reçue jadis dans cette maison. Homère, pour les grecs, était dieu; il avait des prêtres, les homérides. Un rhéteur s'étant vanté de ne jamais lire Homère, Alcibiade donna à cet homme un soufflet. La divinité d'Homère a survécu au paganisme. Michel-Ange disait : *Quand je lis Homère, je me regarde pour voir si je n'ai pas vingt pieds de haut.* Une tradition veut que le premier vers de l'*Iliade* soit un vers d'Orphée, ce qui, doublant Homère d'Orphée, augmentait en Grèce la religion d'Homère. Le bouclier d'Achille, chant XVIII de l'*Iliade,* était commenté dans les temples par Danco, fille de Pythagore. Homère, comme le soleil, a des planètes; Virgile qui fait l'*Énéide,* Lucain qui fait la *Pharsale,* Tasse qui fait la *Jérusalem,* Arioste qui fait le *Roland,* Milton qui fait le *Paradis perdu,* Camoëns qui fait les *Lusiades,* Klopstock qui fait la *Messiade,* Voltaire qui fait la *Henriade,* gravitent sur Homère, et, renvoyant à leurs propres lunes sa lumière diversement réfléchie, se meuvent à des distances inégales dans son orbite démesurée. Voilà Homère. Tel est le commencement de l'épopée.

§ II

L'autre, Job, commence le drame. Cet embryon est un colosse; Job commence le drame, et il y a quarante siècles de cela, par la mise en présence de Jéhovah et de Satan; le mal défie le bien, et voilà l'action engagée. La terre est le lieu de la scène, et l'homme est le champ de bataille; les fléaux sont les personnages. Une des plus sauvages grandeurs de ce poëme, c'est que le soleil y est sinistre. Le soleil est dans Job comme dans Homère, mais ce n'est plus l'aube, c'est le midi. Le lugubre accablement du rayon d'airain tombant à pic sur le désert emplit ce poëme chauffé à blanc. Job est en sueur sur son fumier. L'ombre de Job est petite et noire et cachée sous lui comme la vipère sous le rocher. Les mouches tropicales bourdonnent sur ses plaies. Job a au-dessus de sa tête cet affreux soleil arabe, éleveur de monstres, exagérateur de fléaux, qui change le chat en tigre, le lézard en crocodile, le pourceau en rhinocéros, l'anguille en boa, l'ortie en cactus, le vent en simoun, le miasme en peste. Job est antérieur à Moïse. Loin dans les siècles, à côté d'Abraham, le patriarche hébreu, il y a Job, le patriarche arabe. Avant d'être éprouvé, il avait été heureux; *l'homme le plus haut de tout l'orient,* dit son poëme. C'était le laboureur roi. Il exerçait l'immense prêtrise de la solitude. Il sacrifiait et sanctifiait. Le soir, il donnait à la terre la bénédiction, le « barac ». Il était lettré. Il connaissait le rhythme. Son poëme, dont le texte arabe est perdu, était écrit en vers; cela du moins est certain à partir du verset 3 du chapitre III jusqu'à la fin. Il était bon. Il ne rencontrait pas un enfant pauvre sans lui jeter la petite monnaie kesitha; il était « le pied du boiteux et l'œil de l'aveugle ». C'est de cela qu'il a été précipité. Tombé, il devient gigantesque. Tout le poëme de Job est le développement de cette idée : la grandeur qu'on trouve au fond de l'abîme. Job est plus majestueux misérable que prospère. Sa lèpre est une pourpre. Son accablement terrifie ceux qui sont là. On ne lui parle qu'après un silence de sept jours et de sept nuits. Sa lamentation est empreinte d'on ne sait quel magisme tranquille et lugubre. Tout en écrasant les vermines sur ses ulcères, il interpelle les astres. Il s'adresse à Orion, aux Hyades qu'il nomme la Poussinière, et « aux signes qui sont au midi ». Il dit : « Dieu a mis un bout aux ténèbres. » Il nomme le diamant qui se cache « la pierre de l'obscurité ». Il mêle à sa détresse l'infortune des autres, et il a des mots tragiques qui glacent : *la veuve est vide.* Il sourit aussi, plus effrayant alors. Il a autour de lui Eliphas, Bildad, Tsophar, trois implacables types de l'ami curieux, il leur dit : « Vous jouez de moi comme d'un tam-

bourin. » Son langage, soumis du côté de Dieu, est amer du côté des rois, « les rois de la terre qui se bâtissent des solitudes », laissant notre esprit chercher s'il parle là de leur sépulcre ou de leur royaume. Tacite dit : *solitudinem faciunt.* Quant à Jéhovah, il l'adore, et, sous la flagellation furieuse des fléaux, toute sa résistance est de demander à Dieu : « Ne me permettras-tu pas d'avaler ma salive? » Ceci date de quatre mille ans. A l'heure même peut-être où l'énigmatique astronome de Denderah sculpte dans le granit son zodiaque mystérieux, Job grave le sien dans la pensée humaine, et son zodiaque à lui n'est pas fait d'étoiles, mais de misères. Ce zodiaque tourne encore au-dessus de nos têtes. Nous n'avons de Job que la version hébraïque attribuée à Moïse. Un tel poëte fait rêver, suivi d'un tel traducteur! L'homme du fumier est traduit par l'homme du Sinaï. C'est qu'en effet Job est un officiant et un voyant. Job extrait de son drame un dogme; Job souffre, et conclut. Or souffrir ou conclure, c'est enseigner. La douleur, logique, mène à Dieu. Job enseigne. Job, après avoir touché le sommet du drame, remue le fond de la philosophie; il montre, le premier, cette sublime démence de la sagesse qui, deux mille ans plus tard, de résignation se faisant sacrifice, sera la folie de la croix. *Stultitiam crucis.* Le fumier de Job, transfiguré, deviendra le calvaire de Jésus.

§ III

L'autre, Eschyle, illuminé par la divination inconsciente du génie, sans se douter qu'il a derrière lui, dans l'orient, la résignation de Job, la complète à son insu par la révolte de Prométhée; de sorte que la leçon sera entière, et que le genre humain, à qui Job n'enseignait que le devoir, sentira dans Prométhée poindre le droit. Une sorte d'épouvante emplit Eschyle d'un bout à l'autre; une méduse profonde s'y dessine vaguement derrière les figures qui se meuvent dans la lumière. Eschyle est magnifique et formidable; comme si l'on voyait un froncement de sourcil au-dessus du soleil. Il a deux Caïns, Etéocle et Polynice; la Genèse n'en a qu'un. Sa nuée d'océanides va et vient dans un ciel ténébreux, comme une troupe d'oiseaux chassés. Eschyle n'a aucune des proportions connues. Il est rude, abrupt, excessif, incapable de pentes adoucies, presque féroce, avec une grâce à lui qui ressemble aux fleurs des lieux farouches, moins hanté des nymphes que des euménides, du parti des Titans, parmi les déesses choisissant les sombres, et souriant sinistrement aux gorgones, fils de la terre comme Othryx et Briarée, et prêt à recommencer l'escalade contre le parvenu Jupiter. Eschyle est le mystère antique fait homme; quelque chose comme un prophète païen. Son œuvre, si nous l'avions toute, serait une sorte de bible grecque.

Poëte hécatonchire, ayant un Oreste plus fatal qu'Ulysse et une Thèbes plus grande que Troie, dur comme la roche, tumultueux comme l'écume, plein d'escarpements, de torrents et de précipices, et si géant que, par moments, on dirait qu'il devient montagne. Arrivé plus tard que l'*Iliade,* il a l'air d'un aîné d'Homère.

§ IV

L'autre, Isaïe, semble, au-dessus de l'humanité, un grondement de foudre continu. Il est le grand reproche. Son style, sorte de nuée nocturne, s'illumine coup sur coup d'images qui empourprent subitement tout l'abîme de cette pensée noire, et qui vous font dire : Il éclaire! Isaïe prend corps à corps le mal, qui, dans la civilisation, débute avant le bien. Il crie : silence! au bruit des chars, aux fêtes, aux triomphes. L'écume de sa prophétie déborde jusque sur la nature; il dénonce Babylone aux taupes et aux chauves-souris, promet Ninive à la ronce, Tyr à la cendre, Jérusalem à la nuit, fixe une date aux oppresseurs, déclare aux puissances leur fin prochaine, assigne un jour contre les idoles, contre les hautes tours, contre les navires de Tarse, et contre tous les cèdres du Liban, et contre tous les chênes de Basan. Il est debout sur le seuil de la civilisation, et refuse d'entrer. C'est une espèce de bouche du désert parlant aux multitudes, et réclamant, au nom des sables, des broussailles et des souffles, la place où sont les villes; parce que c'est juste; parce que le tyran et l'esclave, c'est-à-dire l'orgueil et la honte, sont partout où il y a des enceintes de murailles; parce que le mal est là, incarné dans l'homme; parce que dans la solitude il n'y a que la bête, tandis que dans la cité il y a le monstre. Ce qu'Isaïe reproche à son temps, l'idolâtrie, l'orgie, la guerre, la prostitution, l'ignorance, dure encore; Isaïe est l'éternel contemporain des vices qui se font valets et des crimes qui se font rois.

§ V

L'autre, Ézéchiel, est le devin fauve. Génie de caverne. Pensée à laquelle le rugissement convient. Maintenant, écoutez. Ce sauvage fait au monde une annonce. Laquelle? Le progrès. Rien de plus surprenant. Ah! Isaïe démolit? Eh bien! Ézéchiel reconstruira. Isaïe refuse la civilisation, Ézéchiel l'accepte, mais la transforme. La nature et l'humanité se mêlent dans le hurlement attendri que jette Ézéchiel. La notion du devoir est dans Job, la notion du droit est dans Eschyle, Ézéchiel apporte la résultante, la troisième notion, le genre humain amélioré, l'avenir de plus en plus libéré.

Que l'avenir soit un orient au lieu d'être un couchant, c'est la consolation de l'homme. Le temps présent travaille au temps futur, donc travaillez et espérez. Tel est le cri d'Ézéchiel. Ézéchiel est en Chaldée, et, de Chaldée, il voit distinctement la Judée, de même que de l'oppression on voit la liberté. Il déclare la paix comme d'autres déclarent la guerre. Il prophétise la concorde, la bonté, la douceur, l'union, l'hymen des races, l'amour. Cependant il est terrible. C'est le bienfaiteur farouche. C'est le colossal bourru bienfaisant du genre humain. Il gronde, il grince presque, et on le craint, et on le hait. Les hommes autour de lui sont épineux. *Je demeure parmi les églantiers,* dit-il. Il se condamne à être symbole, et fait de sa personne, devenue effrayante, une signification de la misère humaine et de l'abjection populaire. C'est une sorte de Job volontaire. Dans sa ville, dans sa maison, il se fait lier de cordes, et reste muet. Voilà l'esclave. Sur la place publique, il mange des excréments; voilà le courtisan. Ceci fait éclater le rire de Voltaire et notre sanglot, à nous. Ah! Ézéchiel, tu te dévoues jusque-là. Tu rends la honte visible par l'horreur, tu forces l'ignominie à détourner la tête en se reconnaissant dans l'ordure, tu montres qu'accepter un homme pour maître, c'est manger le fumier, tu fais frémir les lâches de la suite du prince en mettant dans ton estomac ce qu'ils mettent dans leur âme, tu prêches la délivrance par le vomissement, sois vénéré! Cet homme, cet être, cette figure, ce porc prophète, est sublime. Et la transfiguration qu'il annonce, il la prouve. Comment? En se transfigurant lui-même. De cette bouche horrible et souillée sort un éblouissement de poésie. Jamais plus grand langage n'a été parlé, et plus extraordinaire : « Je vis des visions de Dieu. Un vent de tempête venait de l'aquilon, et une grosse nuée, et un feu s'entortillant. Je vis un char, et une ressemblance de quatre animaux. Au-dessus des animaux et du char était une étendue semblable à un cristal terrible. Les roues du char étaient faites d'yeux et si hautes qu'on avait peur. Le bruit des ailes des quatre anges était comme le bruit du Tout-Puissant, et quand ils s'arrêtaient ils baissaient leurs ailes. Et je vis une ressemblance qui était comme une apparence de feu, et qui avança une forme de main. Et une voix dit : « Les rois et les juges ont dans l'âme des dieux de fiente. « J'ôterai de leur poitrine le cœur de pierre et je leur donnerai un cœur de chair... » J'allai vers ceux du fleuve Kébar, et je me tins là parmi eux sept jours, tout étonné. » Et ailleurs : « Il y avait une plaine et des os desséchés. Et je dis : « Ossements, levez-vous. » Et je regardai. Et il vint des nerfs sur ces os, et de la chair sur ces nerfs, et une peau dessus; mais l'Esprit n'y était point. Et je criai : « Esprit, viens des quatre vents; souffle, et que ces morts revivent. » L'Esprit vint. Le souffle entra en eux, et ils se levèrent, et ce fut une armée, et ce fut un peuple. Alors la voix dit : « Vous

serez une seule nation, vous n'aurez plus de juge et de roi que moi, et je serai le Dieu qui a un peuple, et vous serez le peuple qui a un Dieu. » Tout n'est-il pas là ? Cherchez une plus haute formule, vous ne la trouverez pas. L'homme libre sous Dieu souverain. Ce visionnaire mangeur de pourriture est un résurrecteur. Ezéchiel a l'ordure aux lèvres et le soleil dans les yeux. Chez les juifs, la lecture d'Ézéchiel était redoutée ; elle n'était pas permise avant l'âge de trente ans. Les prêtres, inquiets, mettaient un sceau sur ce poëte. On ne pouvait le traiter d'imposteur. Son effarement de prophète était incontestable ; il avait évidemment vu ce qu'il racontait. De là son autorité. Ses énigmes mêmes le faisaient oracle. On ne savait ce que c'était que « ces femmes assises à côté de l'Aquilon qui pleuraient Thammus ». Impossible de deviner ce que c'est que le « hasmal », ce métal qu'il montre en fusion dans la fournaise du rêve. Mais rien de plus net que sa vision du progrès. Ézéchiel voit l'homme quadruple, homme, bœuf, lion et aigle ; c'est-à-dire maître de la pensée, maître du champ, maître du désert, maître de l'air. Rien d'oublié ; c'est l'avenir entier, d'Aristote à Christophe Colomb, de Triptolème à Montgolfier. Plus tard l'évangile aussi se fera quadruple dans les quatre évangélistes, subordonnera Matthieu, Luc, Marc et Jean à l'homme, au bœuf, au lion et à l'aigle, et chose surprenante, pour symboliser le progrès, prendra les quatre faces d'Ézéchiel. Au surplus, Ézéchiel, comme Christ, s'appelle *Fils de l'Homme.* Jésus souvent dans ses paraboles évoque et indique Ézéchiel, et cette espèce de premier messie fait jurisprudence pour le second. Il y a dans Ézéchiel trois constructions : l'homme, dans lequel il met le progrès ; le temple, où il met une lumière qu'il appelle gloire ; la cité, où il met Dieu. Il crie au temple : « Pas de prêtres ici, ni eux, ni leurs rois, ni les carcasses de leurs rois. » (Ch. XLIII, v. 7.) On ne peut s'empêcher de songer que cet Ézéchiel, sorte de démagogue de la Bible, aiderait 93 dans l'effrayant balayage de Saint-Denis. Quant à la cité bâtie par lui, il murmure au-dessus d'elle ce nom mystérieux : JÉHOVAH SCHAMMASH, qui signifie : *l'Éternel-Est-Là.* Puis il se tait pensif dans les ténèbres, montrant du doigt à l'humanité, là-bas, au fond de l'horizon, une continuelle augmentation d'azur.

§ VI

L'autre, Lucrèce, c'est cette grande chose obscure, Tout. Jupiter est dans Homère, Jéhovah est dans Job ; dans Lucrèce, Pan apparaît. Telle est la grandeur de Pan qu'il a sous lui le Destin qui est sur Jupiter. Lucrèce a voyagé, et il a songé ; ce qui est un autre voyage. Il a été à Athènes ; il a

hanté les philosophes; il a étudié la Grèce et deviné l'Inde. Démocrite l'a fait rêver sur la molécule et Anaximandre sur l'espace. Sa rêverie est devenue doctrine. Nul ne connaît ses aventures. Comme Pythagore, il a fréquenté les deux écoles mystérieuses de l'Euphrate, Neharda et Pombeditha, et il a pu y rencontrer des docteurs juifs. Il a épelé les papyrus de Sepphoris, qui, de son temps, n'était pas transformée encore en Diocésarée; il a vécu avec les pêcheurs de perles de l'île Tylos. On trouve dans les Apocryphes des traces d'un étrange itinéraire antique recommandé, selon les uns, aux philosophes par Empédocle, le magicien d'Agrigente, et, selon les autres, aux rabbis par ce grand-prêtre Éléazar qui correspondait avec Ptolémée Philadelphe. Cet itinéraire aurait servi plus tard de patron aux voyages des apôtres. Le voyageur qui obéissait à cet itinéraire parcourait les cinq satrapies du pays des philistins, visitait les peuples charmeurs de serpents et suceurs de plaies, les psylles, allait boire au torrent Bosor qui marque la frontière de l'Arabie déserte; puis touchait et maniait le carcan de bronze d'Andromède encore scellé au rocher de Joppé. Balbeck dans la Syrie Creuse, Apamée sur l'Oronte où Nicanor nourrissait ses éléphants, le port d'Asiongaber où s'arrêtaient les vaisseaux d'Ophir, chargés d'or, Segher, qui produisait l'encens blanc, préféré à celui d'Hadramauth, les deux Syrtes, la montagne d'émeraude Smaragdus, les nasamones qui pillaient les naufragés, la nation noire Agyzimba, Adribé, ville des crocodiles, Cynopolis, ville des chiens, les surprenantes cités de la Comagène, Claudias et Barsalium, peut-être même Tadamora, la ville de Salomon; telles étaient les étapes de ce pèlerinage, presque fabuleux, des penseurs. Ce pèlerinage, Lucrèce l'a-t-il fait? On ne peut le dire. Ses nombreux voyages sont hors de doute. Il a vu tant d'hommes qu'ils ont fini par se confondre tous dans sa prunelle et que cette multitude est devenue pour lui fantôme. Il est arrivé à cet excès de simplification de l'univers qui en est presque l'évanouissement. Il a sondé jusqu'à sentir flotter la sonde. Il a questionné les vagues spectres de Byblos; il a causé avec le tronc d'arbre coupé de Chyteron, qui est Junon Thespia. Peut-être a-t-il parlé dans les roseaux à Oannès, l'homme-poisson de la Chaldée, qui avait deux têtes, en haut une tête d'homme, en bas une tête d'hydre, et qui, buvant le chaos par sa gueule inférieure, le revomissait sur la terre par sa bouche supérieure en science terrible. Lucrèce a cette science. Isaïe confine aux archanges, Lucrèce aux larves. Lucrèce tord le vieux voile d'Isis trempé dans l'eau des ténèbres, et il en exprime, tantôt à flots, tantôt goutte à goutte, une poésie sombre. L'illimité est dans Lucrèce. Par moments passe un puissant vers spondaïque presque monstrueux et plein d'ombre : *Circum se foliis ac frondibus involventes.* Çà et là une vaste image de l'accouplement s'ébauche dans la

forêt, *Tunc Venus in sylvis jungebat corpora amantum;* et la forêt, c'est la nature. Ces vers-là sont impossibles à Virgile. Lucrèce tourne le dos à l'humanité et regarde fixement l'Énigme. Lucrèce, esprit qui cherche le fond, est placé entre cette réalité, l'atome, et cette impossibilité, le vide; tour à tour attiré par ces deux précipices, religieux quand il contemple l'atome, sceptique quand il aperçoit le vide; de là ses deux aspects, également profonds, soit qu'il nie, soit qu'il affirme. Un jour ce voyageur se tue. C'est là son dernier départ. Il se met en route pour la Mort. Il va voir. Il est monté successivement sur tous les esquifs, sur la galère de Trevirium pour Sanastrée en Macédoine, sur la trirème de Carystus pour Metaponte en Grèce, sur le rémige de Cyllène pour l'île de Samothrace, sur la sandale de Samothrace pour Naxos où est Bacchus, sur le céroscaphe de Naxos pour la Syrie Salutaire, sur le vaisseau de Syrie pour l'Égypte, et sur le navire de la mer Rouge pour l'Inde. Il lui reste un voyage à faire, il est curieux de la contrée sombre, il prend passage sur le cercueil, et, défaisant lui-même l'amarre, il pousse du pied vers l'ombre cette barque obscure que balance le flot inconnu.

§ VII

L'autre, Juvénal, a tout ce qui manque à Lucrèce, la passion, l'émotion, la fièvre, la flamme tragique, l'emportement vers l'honnêteté, le rire vengeur, la personnalité, l'humanité. Il habite un point donné de la création, et il s'en contente, y trouvant de quoi nourrir et gonfler son cœur de justice et de colère. Lucrèce est l'univers, Juvénal est le lieu. Et quel lieu! Rome. À eux deux ils sont la double voix qui parle à la terre et à la ville. *Urbi et orbi.* Juvénal a au-dessus de l'empire romain l'énorme battement d'ailes du gypaëte au-dessus du nid de reptiles. Il fond sur ce fourmillement et les prend tous l'un après l'autre dans son bec terrible, depuis la vipère qui est empereur et s'appelle Néron, jusqu'au ver de terre qui est mauvais poëte et s'appelle Codrus. Isaïe et Juvénal ont chacun leur prostituée; mais il y a quelque chose de plus sinistre que l'ombre de Babel, c'est le craquement du lit des césars, et Babylone est moins formidable que Messaline. Juvénal, c'est la vieille âme libre des républiques mortes; il a en lui une Rome dans l'airain de laquelle sont fondues Athènes et Sparte. De là, dans son vers, quelque chose d'Aristophane et quelque chose de Lycurgue. Prenez garde à lui; c'est le sévère. Pas une corde ne manque à cette lyre, ni à ce fouet. Il est haut, rigide, austère, éclatant, violent, grave, juste, inépuisable en images, âprement gracieux, lui aussi, quand bon lui semble. Son cynisme est l'indignation de la pudeur. Sa grâce, tout indépendante, et

figure vraie de la liberté, a des griffes; elle apparaît tout à coup, égayant par on ne sait quelles souples et fières ondulations la majesté rectiligne de son hexamètre; on croit voir le chat de Corinthe rôder sur le fronton du Parthénon. Il y a de l'épopée dans cette satire; ce que Juvénal a dans la main, c'est le sceptre d'or dont Ulysse frappait Thersite. Enflure, déclamation, exagération, hyperbole! crient les difformités meurtries, et ces cris, stupidement répétés par les rhétoriques, sont un bruit de gloire. — *Le crime est égal de commettre ces choses ou de les raconter,* disent Tillemont, Marc Muret, Garasse, etc., des niais, qui, comme Muret, sont parfois des drôles. L'invective de Juvénal flamboie depuis deux mille ans, effrayant incendie de poésie qui brûle Rome en présence des siècles. Ce foyer splendide éclate et, loin de diminuer avec le temps, s'accroît sous un tourbillonnement de fumée lugubre; il en sort des rayons pour la liberté, pour la probité, pour l'héroïsme, et l'on dirait qu'il jette jusque dans notre civilisation des esprits pleins de sa lumière. Qu'est-ce que Régnier? qu'est-ce que d'Aubigné? qu'est-ce que Corneille? Des étincelles de Juvénal.

§ VIII

L'autre, Tacite, est l'historien. La liberté s'incarne en lui comme en Juvénal, et monte, morte, au tribunal, ayant pour toge son suaire, et cite à sa barre les tyrans. L'âme d'un peuple devenue l'âme d'un homme, c'est Juvénal, nous venons de le dire; c'est aussi Tacite. A côté du poëte condamnant, se dresse l'historien punissant. Tacite, assis sur la chaise curule du génie, mande et saisit dans leur flagrant délit ces coupables, les césars. L'empire romain est un long crime. Ce crime commence par quatre démons, Tibère, Caligula, Claude, Néron. Tibère, l'espion empereur; l'œil qui guette le monde; le premier dictateur qui ait osé détourner pour soi la loi de majesté faite pour le peuple romain; sachant le grec, spirituel, sagace, sardonique, éloquent, horrible; aimé des délateurs; meurtrier des citoyens, des chevaliers, du sénat, de sa femme, de sa famille; ayant plutôt l'air de poignarder les peuples que de les massacrer; humble devant les barbares; traître avec Archélaüs, lâche avec Artabane; ayant deux trônes, pour sa férocité, Rome, pour sa turpitude, Caprée; inventant des vices, et des noms pour ces vices; vieillard avec un sérail d'enfants; maigre, chauve, courbé, cagneux, fétide, rongé de lèpres, couvert de suppurations, masqué d'emplâtres, couronné de lauriers; ayant l'ulcère comme Job, et de plus le sceptre; entouré d'un silence lugubre; cherchant un successeur, flairant Caligula, et le trouvant bon; vipère qui choisit un tigre. Caligula, l'homme

qui a eu peur; l'esclave devenu maître, tremblant sous Tibère, terrible après Tibère, vomissant son épouvante d'hier en atrocité. Rien n'égale ce fou. Un bourreau se trompe et tue, au lieu d'un condamné, un innocent; Caligula sourit et dit : *Le condamné ne l'avait pas plus mérité.* Il fait manger une femme vivante par des chiens, pour voir. Il se couche en public sur ses trois sœurs toutes nues. Une d'elles meurt, Drusille; il dit : *Qu'on décapite ceux qui ne la pleureront pas, car c'est ma sœur, et qu'on crucifie ceux qui la pleureront, car c'est une déesse.* Il fait son cheval pontife, comme plus tard Néron fera son singe dieu. Il offre à l'univers ce spectacle sinistre : l'anéantissement du cerveau sous la toute-puissance. Prostitué, tricheur au jeu, voleur, brisant les bustes d'Homère et de Virgile, coiffé comme Apollon de rayons et chaussé d'ailes comme Mercure, frénétiquement maître du monde, souhaitant l'inceste à sa mère, la peste à son empire, la famine à son peuple, la déroute à son armée, sa ressemblance aux dieux, et une seule tête au genre humain pour pouvoir la couper; c'est là Caïus Caligula. Il force le fils à assister au supplice du père et le mari au viol de la femme, et à rire. Claude est une ébauche qui règne. C'est un à peu près d'homme fait tyran. Caboche couronnée. Il se cache, on le découvre, on l'arrache de son trou et on le jette terrifié sur le trône. Empereur, il tremble encore, ayant la couronne, mais pas sûr d'avoir sa tête. Il tâte sa tête par moments, comme s'il la cherchait. Puis il se rassure, et il décrète trois lettres de plus à l'alphabet. Il est savant, cet idiot. On étrangle un sénateur, il dit : *Je ne l'avais point commandé; mais puisque c'est fait, c'est bien.* Sa femme se prostitue devant lui; il la regarde et dit : *Qui est cette femme?* Il existe à peine; il est ombre; mais cette ombre écrase le monde. Enfin, l'heure de sa sortie vient. Sa femme l'empoisonne; son médecin l'achève. Il dit : *Je suis sauvé,* et meurt. Après sa mort, on vient voir son cadavre; de son vivant, on avait vu son fantôme. Néron est la plus formidable figure de l'ennui qui ait jamais paru parmi les hommes. Le monstre bâillant que les anciens appelaient Livor et que les modernes appellent Spleen, nous donne à deviner cette énigme, Néron. Néron cherche tout simplement une distraction. Poëte, comédien, chanteur, cocher, épuisant la férocité pour trouver la volupté, essayant le changement de sexe, époux de l'eunuque Sporus et épouse de l'esclave Pythagore, et se promenant dans les rues de Rome entre sa femme et son mari; ayant deux plaisirs, voir le peuple se jeter sur les pièces d'or, les diamants et les perles, et voir les lions se jeter sur le peuple; incendiaire par curiosité et parricide par désœuvrement. C'est à ces quatre-là que Tacite dédie ses quatre premiers poteaux. Il leur accroche leur règne au cou. Il leur met ce carcan. Son livre de *Caligula* s'est perdu. Rien de plus aisé à comprendre que la perte et l'oblitération de ces sortes

de livres. Les lire était un crime. Un homme ayant été surpris lisant l'histoire de Caligula par Suétone, Commode fit jeter cet homme aux bêtes, *Feris objici jussit,* dit Lampride. L'horreur de ces temps est prodigieuse. Toutes les mœurs, en bas comme en haut, sont féroces. On peut juger de la cruauté des romains par l'atrocité des gaulois. Une émeute éclate en Gaule, les paysans couchent les dames romaines nues et vivantes sur des herses dont les pointes leur entrent dans le corps çà et là, puis ils leur coupent les mamelles et les leur cousent dans la bouche pour qu'elles aient l'air de les manger. *Vix vindicta est,* «ce sont à peine des représailles», dit le général romain Turpilianus. Ces dames romaines avaient l'habitude, tout en causant avec leurs amants, d'enfoncer des épingles d'or dans les seins des esclaves persanes ou gauloises qui les coiffaient. Telle est l'humanité à laquelle assiste Tacite. Cette vue le rend terrible. Il constate, et vous laisse conclure. La Putiphar mère du Joseph, c'est ce qu'on ne rencontre que dans Rome. Quand Agrippine, réduite à sa ressource suprême, voyant sa tombe dans les yeux de son fils, lui offre son lit, quand ses lèvres cherchent celles de Néron, Tacite est là qui la suit des yeux, *lasciva oscula et prænuntias flagitii blanditias,* et il dénonce au monde cet effort de la mère monstrueuse et tremblante pour faire avorter le parricide en inceste. Quoi qu'en ait dit Juste Lipse, qui légua sa plume à la sainte vierge, Domitien exila Tacite, et fit bien. Les hommes comme Tacite sont malsains pour l'autorité. Tacite applique son style sur une épaule d'empereur, et la marque reste. Tacite fait toujours sa plaie au lieu voulu. Plaie profonde. Juvénal, tout-puissant poëte, se disperse, s'éparpille, s'étale, tombe et rebondit, frappe à droite, à gauche, cent coups à la fois, sur les lois, sur les mœurs, sur les mauvais magistrats, sur les méchants vers, sur les libertins et les oisifs, sur César, sur le peuple, partout; il est prodigue comme la grêle; il est épars comme le fouet. Tacite a la concision du fer rouge.

§ IX

L'autre, Jean, est le vieillard vierge. Toute la sève ardente de l'homme, devenue fumée et tremblement mystérieux, est dans sa tête, en vision. On n'échappe pas à l'amour. L'amour, inassouvi et mécontent, se change à la fin de la vie en un sinistre dégorgement de chimères. La femme veut l'homme; sinon l'homme, au lieu de la poésie humaine, aura la poésie spectrale. Quelques êtres pourtant résistent à la germination universelle, et alors ils sont dans cet état particulier où l'inspiration monstrueuse peut s'abattre sur eux. L'Apocalypse est le chef-d'œuvre presque insensé de cette chasteté

IMPRIMERIE NATIONALE.

redoutable. Jean, tout jeune, était doux et farouche. Il aima Jésus, puis ne put rien aimer. Il y a un profond rapport entre le *Cantique des Cantiques* et l'*Apocalypse;* l'un et l'autre sont des explosions de virginité amoncelée. Le cœur volcan s'ouvre; il en sort cette colombe, le *Cantique des Cantiques,* ou ce dragon, l'*Apocalypse.* Ces deux poëmes sont les deux pôles de l'extase, volupté et horreur, les deux limites extrêmes de l'âme sont atteintes; dans le premier poëme l'extase épuise l'amour; dans le second, l'épouvante, et elle apporte aux hommes, désormais inquiets à jamais, l'effarement du précipice éternel. Autre rapport, non moins digne d'attention, entre Jean et Daniel. Le fil presque invisible des affinités est soigneusement suivi du regard par ceux qui voient dans l'esprit prophétique un phénomène humain et normal, et qui, loin de dédaigner la question des miracles, la généralisent et la rattachent avec calme au phénomène permanent. Les religions y perdent et la science y gagne. On n'a pas assez remarqué que le septième chapitre de Daniel contient en germe l'Apocalypse. Les empires y sont représentés comme des bêtes. Aussi la légende a-t-elle associé les deux poëtes; elle a fait traverser à l'un la fosse aux lions et à l'autre la chaudière d'huile bouillante. En dehors de la légende, la vie de Jean est belle. Vie exemplaire qui subit des élargissements étranges, passant du Golgotha à Pathmos, et du supplice d'un messie à un exil de prophète. Jean, après avoir assisté à la souffrance du Christ, finit par souffrir pour son compte; la souffrance vue le fait apôtre, la souffrance endurée le fait mage; de la croissance de l'épreuve résulte la croissance de l'esprit. Évêque, il rédige l'Evangile. Proscrit, il fait l'Apocalypse. Œuvre tragique, écrite sous la dictée d'un aigle, le poëte ayant au-dessus de sa tête on ne sait quel sombre frémissement d'ailes. Toute la Bible est entre deux visionnaires, Moïse et Jean. Ce poëme des poëmes s'ébauche par le chaos dans la Genèse et s'achève dans l'Apocalypse par les tonnerres. Jean fut un des grands errants de la langue de feu. Pendant la cène sa tête était sur la poitrine de Jésus, et il pouvait dire : Mon oreille a entendu le battement du cœur de Dieu. Il alla raconter cela aux hommes. Il parlait un grec barbare, mêlé de tours hébraïques et de mots syriaques, d'un charme âpre et sauvage. Il alla à Éphèse, il alla en Médie, il alla chez les parthes. Il osa entrer à Ctésiphon, ville des parthes, bâtie pour faire contre-poids à Babylone. Il affronta l'idole vivante Cobaris, roi, dieu et homme, à jamais immobile sur son bloc percé de jade néphrite, qui lui sert de trône et de latrine. Il évangélisa la Perse, que l'Écriture appelle Paras. Quand il parut au concile de Jérusalem, on crut voir la colonne de l'église. Il regarda avec stupeur Cérinthe et Ébion, lesquels disaient que Jésus n'est qu'un homme. Quand on l'interrogeait sur ce mystère, il répondait : *Aimez-vous les uns les autres.* Il mourut à quatrevingt-

quatorze ans, sous Trajan. Selon la tradition, il n'est pas mort, il est réservé, et Jean est toujours vivant à Pathmos comme Barberousse à Kaiserlautern. Il y a des cavernes d'attente pour ces mystérieux vivants-là. Jean, comme historien, a des pareils, Matthieu, Luc et Marc ; comme visionnaire, il est seul. Aucun rêve n'approche du sien, tant il est avant dans l'infini. Ses métaphores sortent de l'éternité, éperdues ; sa poésie a un profond sourire de démence ; la réverbération de Jéhovah est dans l'œil de cet homme. C'est le sublime en plein égarement. Les hommes ne le comprennent pas, le dédaignent et en rient. *Mon cher Thiriot,* dit Voltaire, *l'Apocalypse est une ordure.* Les religions, ayant besoin de ce livre, ont pris le parti de le vénérer ; mais, pour n'être pas jeté à la voirie, il fallait qu'il fût mis sur l'autel. Qu'importe ! Jean est un esprit ! C'est dans Jean de Pathmos, parmi tous, qu'est sensible la communication entre certains génies et l'abîme. Dans tous les autres poëtes, on devine cette communication ; dans Jean, on la voit, par moments on la touche, et l'on a le frisson de poser, pour ainsi dire, la main sur cette porte sombre. Par ici, on va du côté de Dieu. Il semble, quand on lit le poëme de Pathmos, que quelqu'un vous pousse par derrière. La redoutable ouverture se dessine confusément. On en sent l'épouvante et l'attraction. Jean n'aurait que cela, qu'il serait immense.

§ X

L'autre, Paul, saint pour l'église, pour l'humanité grand, représente ce prodige à la fois divin et humain, la conversion. Il est celui auquel l'avenir est apparu. Il en reste hagard, et rien n'est superbe comme cette face à jamais étonnée du vaincu de la lumière. Paul, né pharisien, avait été tisseur de poil de chameau pour les tentes et domestique d'un des juges de Jésus-Christ, Gamaliel ; puis les scribes l'avaient élevé, le trouvant féroce. Il était l'homme du passé, il avait gardé les manteaux des jeteurs de pierres, il aspirait, ayant étudié avec les prêtres, à devenir bourreau ; il était en route pour cela ; tout à coup un flot d'aurore sort de l'ombre et le jette à bas de son cheval, et désormais il y aura dans l'histoire du genre humain cette chose admirable, le chemin de Damas. Ce jour de la métamorphose de saint-Paul est un grand jour, retenez cette date, elle correspond au 25 janvier de notre année grégorienne. Le chemin de Damas est nécessaire à la marche du progrès. Tomber dans la vérité et se relever homme juste, une chute transfiguration, cela est sublime. C'est l'histoire de saint-Paul. À partir de saint-Paul, ce sera l'histoire de l'humanité. Le coup de lumière est plus que le coup de foudre. Le progrès se fera par une série d'éblouissements. Quant à ce Paul,

qui a été renversé par la force de la conviction nouvelle, cette brusquerie d'en haut lui ouvre le génie. Une fois remis sur pied, le voici en marche, il ne s'arrête plus. En avant! c'est là son cri. Il est cosmopolite. Ceux du dehors, que le paganisme appelait les barbares et que le christianisme appelle les gentils, il les aime; il se donne à eux. Il est l'apôtre extérieur. Il écrit aux nations des lettres de la part de Dieu. Écoutez-le parlant aux galates : «Ô galates insensés! comment pouvez-vous retourner à ces jougs où vous étiez attachés? Il n'y a plus ni juifs, ni grecs, ni esclaves. N'accomplissez pas vos grandes cérémonies ordonnées par vos lois. Je vous déclare que tout cela n'est rien. Aimez-vous. Il s'agit que l'homme soit une nouvelle créature. Vous êtes appelés à la liberté.» Il y avait à Athènes, sur la colline de Mars, des gradins taillés dans le roc qu'on y voit encore aujourd'hui. Sur ces gradins s'asseyaient de puissants juges, ceux devant qui Oreste avait comparu. C'est là que Socrate avait été jugé. Paul y va; et là, la nuit, l'aréopage ne siégeait que la nuit, il dit à ces hommes sombres : *Je viens vous annoncer le Dieu inconnu.* Les lettres de Paul aux gentils sont naïves et profondes, avec la subtilité si puissante sur les sauvages. Il y a dans ces messages des lueurs d'hallucination; Paul parle des célestes comme s'il les apercevait distinctement. Comme Jean, mi-parti de vie et d'éternité, il semble qu'il a une moitié de sa pensée sur la terre et une moitié dans l'Ignoré, et l'on dirait, par instants, qu'un de ses versets répond à l'autre par-dessus la muraille obscure du tombeau. Cette demi-possession de la mort lui donne une certitude personnelle et souvent distincte et séparée du dogme, et une accentuation de ses aperçus individuels qui le rend presque hérétique. Son humilité, appuyée sur le mystère, est hautaine. Pierre disait : *On peut détourner les paroles de Paul en de mauvais sens.* Le diacre Hilaire et les Lucifériens rattachent leur schisme aux épîtres de Paul. Paul est au fond si antimonarchique que le roi Jacques Ier, très encouragé par l'orthodoxe université d'Oxford, fait brûler par la main du bourreau l'épître aux romains, commentée, il est vrai, par David Pareus. Plusieurs des œuvres de Paul sont rejetées canoniquement; ce sont les plus belles; et entre autres son épître aux laodicéens, et surtout son Apocalypse, raturée par le concile de Rome sous Gélase. Il serait curieux de la comparer à l'Apocalypse de Jean. Sur l'ouverture que Paul avait faite au ciel, l'église a écrit : Porte condamnée. Il n'en est pas moins saint. C'est là sa consolation officielle. Paul a l'inquiétude du penseur; le texte et la formule sont peu pour lui; la lettre ne lui suffit pas; la lettre, c'est la matière. Comme tous les hommes de progrès, il parle avec restriction de la loi écrite; il lui préfère la grâce, de même que nous lui préférons la justice. Qu'est-ce que la grâce? C'est l'inspiration d'en haut, c'est le souffle, *flat ubi vult,* c'est la liberté. La grâce est l'âme de la loi. Cette découverte de l'âme de la loi

appartient à saint-Paul; et ce qu'il nomme grâce au point de vue céleste, nous, au point de vue terrestre, nous le nommons droit. Tel est Paul. Le grandissement d'un esprit par l'irruption de la clarté, la beauté de la violence faite par la vérité à une âme, éclate dans ce personnage. C'est là, insistons-y, la vertu du chemin de Damas. Désormais, quiconque voudra de cette croissance-là suivra le doigt indicateur de saint-Paul. Tous ceux auxquels se révélera la justice, tous les aveuglements désireux du jour, toutes les cataractes souhaitant guérir, tous les chercheurs de conviction, tous les grands aventuriers de la vertu, tous les serviteurs du bien en quête du vrai, iront de ce côté. La lumière qu'ils y trouveront changera de nature, car la lumière est toujours relative aux ténèbres; elle croîtra en intensité; après avoir été la révélation, elle sera le rationalisme; mais elle sera toujours la lumière. Voltaire est comme saint-Paul sur le chemin de Damas. Le chemin de Damas sera à jamais le passage des grands esprits. Il sera aussi le passage des peuples. Car les peuples, ces vastes individus, ont comme chacun de nous leur crise et leur heure; Paul, après sa chute auguste, s'est redressé armé, contre les vieilles erreurs, de ce glaive fulgurant, le christianisme; et deux mille ans après, la France, terrassée de lumière, se relèvera, elle aussi, tenant à la main cette flamme épée, la Révolution.

§ XI

L'autre, Dante, a construit dans son esprit l'abîme. Il a fait l'épopée des spectres. Il évide la terre; dans le trou terrible qu'il lui fait, il met Satan. Puis il la pousse par le purgatoire jusqu'au ciel. Où tout finit, Dante commence. Dante est au delà de l'homme. Au delà, pas en dehors. Proposition singulière, qui pourtant n'a rien de contradictoire, l'âme étant un prolongement de l'homme dans l'indéfini. Dante tord toute l'ombre et toute la clarté dans une spirale monstrueuse. Cela descend, puis cela monte. Architecture inouïe. Au seuil est la brume sacrée. En travers de l'entrée est étendu le cadavre de l'espérance. Tout ce qu'on aperçoit au delà est nuit. L'immense angoisse sanglote confusément dans l'invisible. On se penche sur ce poëme gouffre; est-ce un cratère? On y entend des détonations; le vers en sort étroit et livide comme des fissures d'une solfatare; il est vapeur d'abord, puis larve; ce blémissement parle; et alors on reconnaît que le volcan entrevu, c'est l'enfer. Ceci n'est plus le milieu humain. On est dans le précipice inconnu. Dans ce poëme, l'impondérable, mêlé au pondérable, en subit la loi, comme dans ces écroulements d'incendies où la fumée, entraînée par la ruine, roule et tombe avec les décombres et semble prise

sous les charpentes et les pierres; de là des effets étranges; les idées semblent souffrir et être punies dans les hommes. L'idée assez homme pour subir l'expiation, c'est le fantôme; une forme qui est de l'ombre; l'impalpable, mais non l'invisible; une apparence où il reste une quantité de réalité suffisante pour que le châtiment y ait prise; la faute à l'état abstrait ayant conservé la figure humaine. Ce n'est pas seulement le méchant qui se lamente dans cette apocalypse, c'est le mal. Toutes les mauvaises actions possibles y sont au désespoir. Cette spiritualisation de la peine donne au poëme une puissante portée morale. Le fond de l'enfer touché, Dante le perce, et remonte de l'autre côté de l'infini. En s'élevant, il s'idéalise, et la pensée laisse tomber le corps comme une robe; de Virgile il passe à Béatrix; son guide pour l'enfer, c'est le poëte; son guide pour le ciel, c'est la poésie. L'épopée continue, et grandit encore; mais l'homme ne la comprend plus. Le Purgatoire et le Paradis ne sont pas moins extraordinaires que la Géhenne, mais à mesure qu'on monte on se désintéresse; on était bien de l'enfer, mais on n'est plus du ciel; on ne se reconnaît plus aux anges; l'œil humain n'est pas fait peut-être pour tant de soleil, et quand le poëme devient heureux, il ennuie. C'est un peu l'histoire de tous les heureux. Mariez les amants ou emparadisez les âmes, c'est bon, mais cherchez le drame ailleurs que là. Du reste, qu'importe à Dante que vous ne le suiviez plus? il va sans vous. Il va seul, ce lion. Cette œuvre est un prodige. Quel philosophe que ce visionnaire! quel sage que ce fou! Dante fait loi pour Montesquieu; les divisions pénales de l'*Esprit des lois* sont calquées sur les classifications infernales de la *Divine Comédie.* Ce que Juvénal fait pour la Rome des césars, Dante le fait pour la Rome des papes; mais Dante est justicier à un degré plus redoutable que Juvénal; Juvénal fustige avec des lanières, Dante fouette avec des flammes; Juvénal condamne, Dante damne. Malheur à celui des vivants sur lequel ce passant fixe l'inexplicable lueur de ses yeux!

§ XII

L'autre, Rabelais, c'est la Gaule; et qui dit la Gaule dit aussi la Grèce, car le sel attique et la bouffonnerie gauloise ont au fond la même saveur, et si quelque chose, édifices à part, ressemble au Pirée, c'est la Rapée. Aristophane trouve plus grand que lui; Aristophane est méchant, Rabelais est bon. Rabelais défendrait Socrate. Dans l'ordre des hauts génies, Rabelais suit chronologiquement Dante; après le front sévère, la face ricanante. Rabelais, c'est le masque formidable de la comédie antique détaché du

proscenium grec, de bronze fait chair, désormais visage humain et vivant, resté énorme, et venant rire de nous chez nous et avec nous. Dante et Rabelais arrivent de l'école des cordeliers, comme plus tard Voltaire des jésuites; Dante le deuil, Rabelais la parodie, Voltaire l'ironie; cela sort de l'église contre l'église. Tout génie a son invention ou sa découverte; Rabelais a fait cette trouvaille, le ventre. Le serpent est dans l'homme, c'est l'intestin. Il tente, trahit, et punit. L'homme, être un comme esprit et complexe comme homme, a pour sa mission terrestre trois centres en lui, le cerveau, le cœur, le ventre; chacun de ces centres est auguste par une grande fonction qui lui est propre; le cerveau a la pensée, le cœur a l'amour, le ventre a la paternité et la maternité. Le ventre peut être tragique. *Feri ventrem,* dit Agrippine. Catherine Sforce, menacée de la mort de ses enfants otages, se fit voir jusqu'au nombril sur le créneau de la citadelle de Rimini, et dit à l'ennemi : *Voilà de quoi en faire d'autres.* Dans une des convulsions épiques de Paris, une femme du peuple, debout sur une barricade, leva sa jupe, montra à l'armée son ventre nu, et cria : *Tuez vos mères.* Les soldats trouèrent ce ventre de balles. Le ventre a son héroïsme; mais c'est de lui pourtant que découlent, dans la vie la corruption, et dans l'art la comédie. La poitrine où est le cœur a pour cap la tête; lui, il a le phallus. Le ventre étant le centre de la matière est notre satisfaction et notre danger; il contient l'appétit, la satiété et la pourriture. Les dévouements et les tendresses qui nous prennent là sont sujets à mourir; l'égoïsme les remplace. Facilement les entrailles deviennent boyaux. Que l'hymne puisse s'aviner, que la strophe se déforme en couplet, c'est triste. Cela tient à la bête qui est dans l'homme. Le ventre est essentiellement cette bête. La dégradation semble être sa loi. L'échelle de la poésie sensuelle a, à son échelon d'en haut, le *Cantique des Cantiques* et à son échelon d'en bas la gaudriole. Le ventre dieu, c'est Silène; le ventre empereur, c'est Vitellius; le ventre animal, c'est le porc. Un de ces horribles Ptolémées s'appelait le Ventre, *Physcon.* Le ventre est pour l'humanité un poids redoutable; il rompt à chaque instant l'équilibre entre l'âme et le corps. Il emplit l'histoire. Il est responsable de presque tous les crimes. Il est l'outre des vices. C'est lui qui par la volupté fait le sultan et par l'ébriété le czar. C'est lui qui montre à Tarquin le lit de Lucrèce; c'est lui qui finit par faire délibérer sur la sauce d'un turbot ce Sénat qui avait attendu Brennus et ébloui Jugurtha. C'est lui qui conseille au libertin ruiné César le passage du Rubicon. Passer le Rubicon, comme ça vous paye vos dettes! passer le Rubicon, comme ça vous donne des femmes! quels bons dîners après! et les soldats romains entrent dans Rome avec ce cri : *Urbani, claudite uxores; mœchum calvum adducimus.* L'appétit débauche l'intelligence. Volupté remplace Volonté. Au

début, comme toujours, il y a un peu de noblesse. C'est l'orgie. Il y a une nuance entre se griser et se soûler. Puis l'orgie dégénère en gueuleton. Où il y avait Salomon, il y a Ramponneau. L'homme est barrique. Un déluge intérieur d'idées ténébreuses submerge la pensée; la conscience noyée ne peut plus faire signe à l'âme ivrogne. L'abrutissement est consommé. Ce n'est même plus cynique, c'est vide et bête. Diogène s'évanouit; il ne reste plus que le tonneau. On commence par Alcibiade, on finit par Trimalcion. C'est complet. Plus rien, ni dignité, ni pudeur, ni honneur, ni vertu, ni esprit; la jouissance animale toute crue, l'impureté toute pure. La pensée se dissout en assouvissement; la consommation charnelle absorbe tout; rien ne surnage de la grande créature souveraine habitée par l'âme; qu'on nous passe le mot, le ventre mange l'homme. État final de toutes les sociétés où l'idéal s'éclipse. Cela passe pour prospérité et s'appelle s'arrondir. Quelquefois même les philosophes aident étourdiment à cet abaissement en mettant dans les doctrines le matérialisme qui est dans les consciences. Cette réduction de l'homme à la bête humaine est une grande misère. Son premier fruit est la turpitude visible partout sur tous les sommets, le juge vénal, le prêtre simoniaque, le soldat condottiere. Lois, mœurs et croyances sont fumier. *Totus homo fit excrementum.* Au seizième siècle, toutes les institutions du passé en sont là; Rabelais s'empare de cette situation; il la constate; il prend acte de ce ventre qui est le monde. La civilisation n'est plus qu'une masse, la science est matière, la religion a pris des flancs, la féodalité digère, la royauté est obèse; qu'est-ce que Henri VIII? une panse. Rome est une grosse vieille repue; est-ce santé? est-ce maladie? C'est peut-être embonpoint, c'est peut-être hydropisie; question. Rabelais, médecin et curé, tâte le pouls à la papauté. Il hoche la tête, et il éclate de rire. Est-ce parce qu'il a trouvé la vie? non, c'est parce qu'il a senti la mort. Cela expire en effet. Pendant que Luther réforme, Rabelais bafoue le moine, bafoue l'évêque, bafoue le pape; rire fait d'un râle. Ce grelot sonne le tocsin. Hé bien, quoi! j'ai cru que c'était une ripaille, c'est une agonie; on peut se tromper de hoquet. Rions tout de même. La mort est à table. La dernière goutte trinque avec le dernier soupir. Une agonie en goguette; c'est superbe. L'intestin colon est roi. Tout ce vieux monde festoie et crève. Et Rabelais intronise une dynastie de ventres, Grandgousier, Pantagruel et Gargantua. Rabelais est l'Eschyle de la mangeaille; ce qui est grand, quand on songe que manger c'est dévorer. Il y a du gouffre dans le goinfre. Mangez donc, maîtres, et buvez, et finissez. Vivre est une chanson dont mourir est le refrain. D'autres creusent sous le genre humain dépravé des cachots redoutables; en fait de souterrain, ce grand Rabelais se contente de la cave. Cet univers que Dante mettait dans l'enfer, Rabelais le fait tenir dans une futaille. Son livre n'est

pas autre chose. Les sept cercles d'Alighieri bondent et enserrent cette tonne prodigieuse. Regardez le dedans de la futaille monstre, vous les y revoyez. Dans Rabelais ils s'intitulent : Paresse, Orgueil, Envie, Avarice, Colère, Luxure, Gourmandise; et c'est ainsi que tout à coup vous vous retrouvez avec le rieur redoutable, où? dans l'église. Les sept péchés, c'est le prône de ce curé. Rabelais est prêtre; correction bien ordonnée commence par soi-même; c'est donc sur le clergé qu'il frappe d'abord. Ce que c'est qu'être de la maison! La papauté meurt d'indigestion, Rabelais lui fait une farce. Farce de titan. La joie pantagruélique n'est pas moins grandiose que la gaîté jupitérienne. Mâchoire contre mâchoire; la mâchoire monarchique et sacerdotale mange; la mâchoire rabelaisienne rit. Quiconque a lu Rabelais a devant les yeux à jamais cette confrontation sévère : le masque de la Théocratie regardé fixement par le masque de la Comédie.

§ XIII

L'autre, Cervantes, est, lui aussi, une forme de la moquerie épique; car, ainsi que le disait en 1827[1] celui qui écrit ces lignes, il y a, entre le moyen-âge et l'époque moderne, après la barbarie féodale, et comme placés là pour conclure, « deux Homères bouffons, Rabelais et Cervantes ». Résumer l'horreur par le rire, ce n'est pas la manière la moins terrible. C'est ce qu'a fait Rabelais; c'est ce qu'a fait Cervantes; mais la raillerie de Cervantes n'a rien du large rictus rabelaisien. C'est une belle humeur de gentilhomme après cette jovialité de curé. Caballeros, je suis le seigneur don Miguel Cervantes de Saavedra, poëte d'épée, et, pour preuve, manchot. Aucune grosse gaîté dans Cervantes. À peine un peu de cynisme élégant. Le rieur est fin, acéré, poli, délicat, presque galant, et courrait même le risque quelquefois de se rapetisser dans toutes ces coquetteries s'il n'avait le profond sens poétique de la renaissance. Cela sauve la grâce de devenir gentillesse. Comme Jean Goujon, comme Jean Cousin, comme Germain Pilon, comme Primatice, Cervantes a en lui la chimère. De là toutes les grandeurs inattendues de l'imagination. Ajoutez à cela une merveilleuse intuition des faits intimes de l'esprit et une philosophie inépuisable en aspects qui semble posséder une carte nouvelle et complète du cœur humain. Cervantes voit le dedans de l'homme. Cette philosophie se combine avec l'instinct comique et romanesque. De là le soudain, faisant irruption à chaque instant dans ses personnages, dans son action, dans son style; l'imprévu, magnifique aventure. Que les personnages restent d'accord avec eux-mêmes, mais que

[1] Préface de *Cromwell.*

les faits et les idées tourbillonnent autour d'eux, qu'il y ait un perpétuel renouvellement de l'idée mère, que ce vent qui apporte des éclairs souffle sans cesse, c'est la loi des grandes œuvres. Cervantes est militant; il a une thèse; il fait un livre social. Ces poëtes sont des combattants de l'esprit. Où ont-ils appris la bataille? à la bataille même. Juvénal a été tribun militaire; Cervantes arrive de Lépante comme Dante de Campalbino, comme Eschyle de Salamine. Après quoi ils passent à une autre épreuve. Eschyle va en exil, Juvénal en exil, Dante en exil, Cervantes en prison. C'est juste, puisqu'ils vous ont rendu service. Cervantes, comme poëte, a les trois dons souverains : la création, qui produit les types, et qui recouvre de chair et d'os les idées; l'invention, qui heurte les passions contre les évènements, fait étinceler l'homme sur le destin, et produit le drame; l'imagination, qui, soleil, met le clair-obscur partout, et, donnant le relief, fait vivre. L'observation, qui s'acquiert et qui, par conséquent, est plutôt une qualité qu'un don, est incluse dans la création. Si l'avare n'était pas observé, Harpagon ne serait pas créé. Dans Cervantes, un nouveau venu, entrevu chez Rabelais, fait décidément son entrée; c'est le bon sens. On l'a aperçu dans Panurge, on le voit en plein dans Sancho Pança. Il arrive comme le Silène de Plaute, et lui aussi peut dire : Je suis le dieu monté sur un âne. La sagesse tout de suite, la raison fort tard; c'est là l'histoire étrange de l'esprit humain. Quoi de plus sage que toutes les religions? quoi de moins raisonnable? Morales vraies, dogmes faux. La sagesse est dans Homère et dans Job; la raison, telle qu'elle doit être pour vaincre les préjugés, c'est-à-dire complète et armée en guerre, ne sera que dans Voltaire. Le bon sens n'est pas la sagesse, et n'est pas la raison; il est un peu l'une et un peu l'autre, avec une nuance d'égoïsme. Cervantes le met à cheval sur l'ignorance, et en même temps, achevant sa dérision profonde, il donne pour monture à l'héroïsme la fatigue. Ainsi il montre l'un après l'autre, l'un avec l'autre, les deux profils de l'homme, et les parodie, sans plus de pitié pour le sublime que pour le grotesque. L'hippogriffe devient Rossinante. Derrière le personnage équestre, Cervantes crée et met en marche le personnage asinal. Enthousiasme entre en campagne, Ironie emboîte le pas. Les hauts faits de don Quichotte, ses coups d'éperon, sa grande lance en arrêt, sont jugés par l'âne, connaisseur en moulins. L'invention de Cervantes est magistrale à ce point qu'il y a, entre l'homme type et le quadrupède complément, adhérence statutaire; le raisonneur comme l'aventurier fait corps avec la bête qui lui est propre, et l'on ne peut pas plus démonter Sancho Pança que don Quichotte. L'idéal est chez Cervantes comme chez Dante; mais traité d'impossible, et raillé. Béatrix est devenue Dulcinée. Railler l'idéal, ce serait là le défaut de Cervantes; mais ce défaut n'est qu'apparent;

regardez bien; ce sourire a une larme; en réalité, Cervantes est pour don Quichotte comme Molière est pour Alceste. Il faut savoir lire, particulièrement, les livres du seizième siècle; il y a dans presque tous, à cause des menaces pendantes sur la liberté de pensée, un secret qu'il faut ouvrir et dont la clef est souvent perdue; Rabelais a un sous-entendu, Cervantes a un aparté, Machiavel a un double fond, un triple fond peut-être. Quoi qu'il en soit, l'avènement du bon sens est le grand fait de Cervantes; le bon sens n'est pas une vertu, il est l'œil de l'intérêt; il eût encouragé Thémistocle et déconseillé Aristide; Léonidas n'a pas de bon sens, Régulus n'a pas de bon sens; mais en présence des monarchies égoïstes et féroces entraînant les pauvres peuples dans leurs guerres à elles, décimant les familles, désolant les mères, et poussant les hommes à s'entre-tuer avec tous ces grands mots, honneur militaire, gloire guerrière, obéissance à la consigne, etc., etc., c'est un admirable personnage que le bon sens survenant tout à coup et criant au genre humain : Songe à ta peau.

§ XIV

L'autre, Shakespeare, qu'est-ce? On pourrait presque répondre : c'est la Terre. Lucrèce est la sphère, Shakespeare est le globe. Il y a plus et moins dans le globe que dans la sphère. Dans la sphère il y a le Tout; sur le globe il y a l'homme. Ici le mystère extérieur; là le mystère intérieur. Lucrèce, c'est l'être; Shakespeare; c'est l'existence. De là tant d'ombre dans Lucrèce; de là tant de fourmillement dans Shakespeare. L'espace, le bleu, comme disent les allemands, n'est certes pas interdit à Shakespeare. La terre voit et parcourt le ciel; elle le connaît sous ses deux aspects, obscurité et azur, doute et espérance. La vie va et vient dans la mort. Toute la vie est un secret, une sorte de parenthèse énigmatique entre la naissance et l'agonie, entre l'œil qui s'ouvre et l'œil qui se ferme. Ce secret, Shakespeare en a l'inquiétude. Lucrèce est; Shakespeare vit. Dans Shakespeare, les oiseaux chantent, les buissons verdissent, les cœurs aiment, les âmes souffrent, le nuage erre, il fait chaud, il fait froid, la nuit tombe, le temps passe, les forêts et les foules parlent, le vaste songe éternel flotte. La sève et le sang, toutes les formes du fait multiple, les actions et les idées, l'homme et l'humanité, les vivants et la vie, les solitudes, les villes, les religions, les diamants, les perles, les fumiers, les charniers, le flux et le reflux des êtres, le pas des allants et venants, tout cela est sur Shakespeare et dans Shakespeare, et, ce génie étant la terre, les morts en sortent. Certains côtés sinistres de Shakespeare sont hantés par les spectres. Shakespeare est frère de Dante. L'un complète l'autre. Dante incarne tout le surnaturalisme,

Shakespeare incarne toute la nature; et comme ces deux régions, nature et surnaturalisme, qui nous apparaissent si diverses, sont dans l'absolu la même unité, Dante et Shakespeare, si dissemblables pourtant, se mêlent par les bords et adhèrent par le fond; il y a de l'homme dans Alighieri, et du fantôme dans Shakespeare. La tête de mort passe des mains de Dante dans les mains de Shakespeare; Ugolin la ronge, Hamlet la questionne. Peut-être même dégage-t-elle un sens plus profond et un plus haut enseignement dans le second que dans le premier. Shakespeare la secoue et en fait tomber des étoiles. L'île de Prospero, la forêt des Ardennes, la bruyère d'Armuyr, la plate-forme d'Elseneur, ne sont pas moins éclairées que les sept cercles de la spirale dantesque par la sombre réverbération des hypothèses. Le que sais-je ? demi-chimère, demi-vérité, s'ébauche là comme ici. Shakespeare, autant que Dante, laisse entrevoir l'horizon crépusculaire de la conjecture. Dans l'un comme dans l'autre il y a le possible, cette fenêtre du rêve ouverte sur le réel. Quant au réel, nous y insistons, Shakespeare en déborde; partout la chair vive; Shakespeare a l'émotion, l'instinct, le cri vrai, l'accent juste, toute la multitude humaine avec sa rumeur. Sa poésie, c'est lui, et en même temps, c'est vous. Comme Homère, Shakespeare est élément. Les génies recommençants, c'est le nom qui leur convient, surgissent à toutes les crises décisives de l'humanité; ils résument les phases et complètent les révolutions. Homère marque en civilisation la fin de l'Asie et le commencement de l'Europe; Shakespeare marque la fin du moyen-âge. Cette clôture du moyen-âge, Rabelais et Cervantes la font aussi; mais étant uniquement railleurs, ils ne donnent qu'un aspect partiel; l'esprit de Shakespeare est un total. Comme Homère, Shakespeare est un homme cyclique. Ces deux génies, Homère et Shakespeare, ferment les deux premières portes de la barbarie, la porte antique et la porte gothique. C'était là leur mission, ils l'ont accomplie; c'était là leur tâche, ils l'ont faite. La troisième grande crise humaine est la Révolution française; c'est la troisième porte énorme de la barbarie, la porte monarchique, qui se ferme en ce moment. Le dix-neuvième siècle l'entend rouler sur ses gonds. De là, pour la poésie, le drame et l'art, l'ère actuelle, aussi indépendante de Shakespeare que d'Homère.

III

Homère, Job, Eschyle, Isaïe, Ézéchiel, Lucrèce, Juvénal, Tacite, saint-Jean, saint-Paul, Dante, Rabelais, Cervantes, Shakespeare.

Ceci est l'avenue des immobiles géants de l'esprit humain.

Les génies sont une dynastie. Il n'y en a même pas d'autre. Ils portent toutes les couronnes, y compris celle d'épines.

Chacun d'eux représente toute la somme d'absolu réalisable à l'homme.

Nous le répétons, choisir entre ces hommes, préférer l'un à l'autre, indiquer du doigt le premier parmi ces premiers, cela ne se peut. Tous sont l'Esprit.

Peut-être, à l'extrême rigueur, et encore toutes les réclamations seraient légitimes, pourrait-on désigner comme les plus hautes cimes parmi ces cimes Homère, Eschyle, Job, Isaïe, Dante et Shakespeare.

Il est entendu que nous ne parlons ici qu'au point de vue de l'Art, et, dans l'Art, au point de vue littéraire.

Deux hommes dans ce groupe, Eschyle et Shakespeare, représentent spécialement le drame.

Eschyle, espèce de génie hors de tour, digne de marquer un commencement ou une fin dans l'humanité, n'a pas l'air d'être à sa date dans la série, et, comme nous l'avons dit, semble un aîné d'Homère.

Si l'on se souvient qu'Eschyle presque entier est submergé par la nuit montante dans la mémoire humaine, si l'on se souvient que quatrevingt-dix de ses pièces ont disparu, que de cette centaine sublime il ne reste plus que sept drames qui sont aussi sept odes, on demeure stupéfait de ce qu'on voit de ce génie et presque épouvanté de ce qu'on ne voit pas.

Qu'était-ce donc qu'Eschyle? Quelles proportions et quelles formes a-t-il dans toute cette ombre? Eschyle a jusqu'aux épaules la cendre des siècles, il n'a que la tête hors de cet enfouissement, et, comme ce colosse des solitudes, avec sa tête seule, il est aussi grand que tous les dieux voisins debout sur leurs piédestaux.

L'homme passe devant ce naufragé insubmersible. Il en reste assez pour une gloire immense. Ce que les ténèbres ont pris ajoute l'inconnu à cette grandeur. Enseveli et éternel, le front sortant du sépulcre, Eschyle regarde les générations.

IV

Aux yeux du songeur, ces génies occupent des trônes dans l'idéal.

Aux œuvres individuelles que ces hommes nous ont léguées viennent s'ajouter de vastes œuvres collectives, les Védas, le Râmayana, le Mahâbhârata, l'Edda, les Niebelungen, le Heldenbuch, le Romancero. Quelques-unes de ces œuvres sont révélées et sacerdotales. La collaboration inconnue y est empreinte. Les poëmes de l'Inde en particulier ont l'ampleur sinistre

du possible rêvé par la démence ou raconté par le songe. Ces œuvres semblent avoir été faites en commun avec des êtres auxquels la terre n'est plus habituée. L'horreur légendaire couvre ces épopées. *Ces livres n'ont pas été composés par l'homme seul,* c'est l'inscription d'Ash-Nagar qui le dit. Des djinns s'y sont abattus, des mages polyptères ont songé dessus, les textes ont été interlignés par des mains invisibles, les demi-dieux y ont été aidés par les demi-démons; l'éléphant, que l'Inde appelle le Sage, a été consulté. De là une majesté presque horrible. Les grandes énigmes sont dans ces poëmes. Ils sont pleins de l'Asie obscure. Leurs proéminences ont la ligne divine et hideuse du chaos. Ils font masse à l'horizon comme l'Himalaya. Le lointain des mœurs, des croyances, des idées, des actions, des personnages, est extraordinaire. On lit ces poëmes avec le penchement de tête étonné que donnent les profondes distances entre le livre et le lecteur. Cette Écriture sainte de l'Asie a été évidemment plus malaisée encore à réduire et à coordonner que la nôtre. Elle est de toutes parts réfractaire à l'unité. Les brahmes ont eu beau, comme nos prêtres, raturer et intercaler, Zoroastre y est, l'Ized Serosch y est, l'Eschem des traditions mazdéennes y transparaît sous le nom de Siva, le manichéisme y est distinct entre Brahma et Bouddha. Toutes sortes de traces s'amalgament et s'entr'effacent sur ces poëmes. On y voit le piétinement mystérieux d'un peuple d'esprits qui y a travaillé dans la nuit des siècles. Ici l'orteil démesuré du géant; ici la griffe de la chimère. Ces poëmes sont la pyramide d'une fourmilière disparue.

Les Niebelungen, autre pyramide d'une autre fourmilière, ont la même grandeur. Ce que les dives ont fait là, les elfes l'ont fait ici. Ces puissantes légendes épiques, testaments des âges, tatouages imprimés par les races sur l'histoire, n'ont pas d'autre unité que l'unité même du peuple. Le collectif et le successif, en se combinant, font un. *Turba fit mens.* Ces récits sont des brouillards, et de prodigieux éclairs les traversent. Quant au Romancero, qui crée le Cid après Achille et le chevaleresque après l'héroïque, il est l'Iliade de plusieurs Homères perdus. Le comte Julien, le roi Rodrigue, la Cava, Bernard del Carpio, le bâtard Mudarra, Nuño Salido, les sept Infants de Lara, le connétable Alvar de Luna, aucun type oriental ou hellénique ne dépasse ces figures. Le cheval du Campéador vaut le chien d'Ulysse. Entre Priam et Lear, il faut placer don Arias, le vieillard du créneau de Zamora, sacrifiant ses sept fils à son devoir et se les arrachant du cœur l'un après l'autre. Le grand est là. En présence de ces sublimités, le lecteur subit une sorte d'insolation.

Ces œuvres sont anonymes, et, par cette grande raison de l'*Homo sum,* tout en les admirant, tout en les constatant au sommet de l'art, nous leur préférons les œuvres nommées. À beauté égale, le Râmayana nous touche

moins que Shakespeare. Le moi d'un homme est plus vaste et plus profond encore que le moi d'un peuple.

Pourtant ces myriologies composites, les grands testaments de l'Inde surtout, étendues de poésie plutôt que poëmes, expression à la fois sidérale et bestiale des humanités passées, tirent de leur difformité même on ne sait quel air surnaturel. Le moi multiple que ces myriologies expriment en fait les polypes de la poésie, énormités diffuses et surprenantes Les étranges soudures de l'ébauche antédiluvienne semblent visibles là comme dans l'ichthyosaurus ou le ptérodactyle. Tel de ces noirs chefs-d'œuvre à plusieurs têtes fait sur l'horizon de l'art la silhouette d'une hydre.

Le génie grec ne s'y trompe pas et les abhorre. Apollon les combattrait.

En dehors, et au-dessus, le Romancero excepté, de toutes ces œuvres collectives et anonymes, il y a des hommes pour représenter les peuples. Ces hommes, nous venons de les énumérer. Ils donnent aux nations et aux siècles la face humaine. Ils sont dans l'art les incarnations de la Grèce, de l'Arabie, de la Judée, de Rome païenne, de l'Italie chrétienne, de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre. Quant à l'Allemagne, matrice, comme l'Asie, de races, de peuplades et de nations, elle est représentée dans l'art par un homme sublime, égal, quoique dans une catégorie différente, à tous ceux que nous avons caractérisés plus haut. Cet homme est Beethoven. Beethoven, c'est l'âme allemande.

Quelle ombre que cette Allemagne! C'est l'Inde de l'Occident. Tout y tient. Pas de formation plus colossale. Dans cette brume sacrée où se meut l'esprit allemand, Isidro de Séville met la théologie, Albert le Grand la scolastique, Hraban Maur la linguistique, Trithême l'astrologie, Ottni la chevalerie, Reuchlin la vaste curiosité, Tutilo l'universalité, Stadianus la méthode, Luther l'examen, Albert Dürer l'art, Leibnitz la science, Puffendorf le droit, Kant la philosophie, Fichte la métaphysique, Winckelmann l'archéologie, Herder l'esthétique, les Vossius, dont un, Gérard-Jean, était du Palatinat, l'érudition, Euler l'esprit d'intégration, Humboldt l'esprit de découverte, Niebuhr l'histoire, Gottfried de Strasbourg la fable, Hoffmann le rêve, Hegel le doute, Ancillon l'obéissance, Werner le fatalisme, Schiller l'enthousiasme, Gœthe l'indifférence, Arminius la liberté.

Képler y met les astres.

Gérard Groot, le fondateur des *Fratres communis vitæ,* y ébauche au quatorzième siècle la fraternité. Quel qu'ait été son engouement pour l'indifférence de Gœthe, ne la croyez pas impersonnelle, cette Allemagne; elle est nation, et l'une des plus magnanimes, car c'est pour elle que Ruckert, le poëte militaire, forge les *Sonnets cuirassés,* et elle frémit quand Kœrner lui jette *le Cri de l'Épée.* Elle est la Patrie allemande, la grande terre aimée,

Teutonia mater. Galgacus a été pour les germains ce que Caractacus a été pour les bretons.

L'Allemagne a tout en elle et tout chez elle. Elle partage Charlemagne avec la France et Shakespeare avec l'Angleterre. Car l'élément saxon est mêlé à l'élément britannique. Elle a un Olympe, le Walhalla. Il lui faut une écriture à elle; Ulfilas, évêque de Mésie, la lui fabrique; et la calligraphie gothique fera désormais pendant à la calligraphie arabe. La majuscule d'un missel lutte de fantaisie avec une signature de calife. Comme la Chine, l'Allemagne a inventé l'imprimerie. Ses burgraves, la remarque a déjà été faite[1], sont pour nous ce que les titans sont pour Eschyle. Au temple de Tanfana, détruit par Germanicus, elle fait succéder la cathédrale de Cologne. Elle est l'aïeule de notre histoire et la grand'mère de nos légendes. De toutes parts, du Rhin et du Danube, de la Rauhe-Alp, de l'ancienne *Sylva Gabreia,* de la Lorraine mosellane et de la Lorraine ripuaire, par le Wigalois et par le Wigamur, par Henri l'Oiseleur, par Samo, roi des vendes, par le chroniqueur de Thuringe, Rothe, par le chroniqueur d'Alsace, Twinger, par le chroniqueur de Limbourg, Gansbein, par tous ces vieux chanteurs populaires, Jean Folz, Jean Viol, Muscablüt, par les minnesænger, ces rapsodes, le conte, cette forme du songe, lui arrive, et entre dans son génie. En même temps, les idiomes découlent d'elle. De ses fissures ruissellent, au nord, le danois et le suédois; à l'ouest, le hollandais et le flamand; l'allemand passe la Manche et devient l'anglais. Dans l'ordre des faits intellectuels, le génie germanique a d'autres frontières que l'Allemagne. Tel peuple résiste à l'Allemagne qui cède au germanisme. L'esprit allemand s'assimile les grecs par Muller, les serbes par Gerhard, les russes par Goëtre, les magyares par Mailath. Quand Kepler dressait, en présence de Rodolphe II, les Tables Rudolphines, c'était avec l'aide de Tycho-Brahé. Les affinités de l'Allemagne vont loin. Sans que les autonomies locales et nationales s'en altèrent, c'est au grand centre germanique que se rattachent l'esprit scandinave dans Œhlenschlæger, et l'esprit batave dans Vondel. La Pologne s'y rallie avec toutes ses gloires, depuis Kopernic jusqu'à Kosciuzko, depuis Sobieski jusqu'à Miçkiewicz. L'Allemagne est le puits des peuples. Ils en sortent comme des fleuves, et elle les reçoit comme une mer.

Il semble qu'on entende par toute l'Europe le prodigieux murmure de la forêt hercynienne. La nature allemande, profonde et subtile, distincte de la nature européenne, mais d'accord avec elle, se volatilise et flotte au-dessus des nations. L'esprit allemand est brumeux, lumineux, épars. C'est une sorte d'immense âme nuée, avec des étoiles. Peut-être la plus haute

[1] Préface des *Burgraves,* 1843. (*Note du manuscrit.*)

expression de l'Allemagne ne peut-elle être donnée que par la musique. La musique, par son défaut de précision même, qui, dans ce cas spécial, est une qualité, va où va l'âme allemande.

Si l'âme allemande avait autant de densité que d'étendue, c'est-à-dire autant de volonté que de faculté, elle pourrait, à un moment donné, soulever et sauver le genre humain. Telle qu'elle est, elle est sublime.

En poésie, elle n'a pas dit son dernier mot. À cette heure, les symptômes sont excellents. Depuis le jubilé du noble Schiller, particulièrement, il y a réveil, et réveil généreux. Le grand poëte définitif de l'Allemagne sera nécessairement un poëte d'humanité, d'enthousiasme et de liberté. Peut-être, et quelques signes l'annoncent, le verra-t-on bientôt surgir du jeune groupe des écrivains allemands contemporains.

La musique, qu'on nous passe le mot, est la vapeur de l'art. Elle est à la poésie ce que la rêverie est à la pensée, ce que le fluide est au liquide, ce que l'océan des nuées est à l'océan des ondes. Si l'on veut un autre rapport, elle est l'indéfini de cet infini. La même insufflation la pousse, l'emporte, l'enlève, la bouleverse, l'emplit de trouble et de lueur et d'un bruit ineffable, la sature d'électricité et lui fait faire tout à coup des décharges de tonnerres.

La musique est le verbe de l'Allemagne. Le peuple allemand, si comprimé comme peuple, si émancipé comme penseur, chante avec un sombre amour. Chanter, cela ressemble à se délivrer. Ce qu'on ne peut dire et ce qu'on ne peut taire, la musique l'exprime. Aussi toute l'Allemagne est-elle musique en attendant qu'elle soit liberté. Le choral de Luther est un peu une marseillaise. Partout des Cercles de chant et des Tables de chant. En Souabe, tous les ans, la Fête du chant, aux bords du Neckar, dans la prairie d'Enslingen. La Liedermusik, dont *le Roi des Aulnes* de Schubert est le chef-d'œuvre, fait partie de la vie allemande. Le chant est pour l'Allemagne une respiration. C'est par le chant qu'elle respire, et conspire. La note étant la syllabe d'une sorte de vague langue universelle, la grande communication de l'Allemagne avec le genre humain se fait par l'harmonie, admirable commencement d'unité. C'est par le nuage que ces pluies qui fécondent la terre sortent de la mer; c'est par la musique que ces idées qui pénètrent les âmes sortent de l'Allemagne.

Aussi peut-on dire que les plus grands poëtes de l'Allemagne sont ses musiciens, merveilleuse famille dont Beethoven est le chef.

Le grand pélasge, c'est Homère; le grand hellène, c'est Eschyle; le grand hébreu, c'est Isaïe; le grand romain, c'est Juvénal; le grand italien, c'est Dante; le grand anglais, c'est Shakespeare; le grand allemand, c'est Beethoven.

IMPRIMERIE NATIONALE.

V

L'ex-« bon goût », cet autre droit divin qui a si longtemps pesé sur l'art et qui était parvenu à supprimer le beau au profit du joli, l'ancienne critique, pas tout à fait morte, comme l'ancienne monarchie, constatent, à leur point de vue, chez les souverains génies que nous avons dénombrés plus haut, le même défaut, l'exagération. Ces génies sont outrés.

Ceci tient à la quantité d'infini qu'ils ont en eux.

En effet, ils ne sont pas circonscrits.

Ils contiennent de l'ignoré. Tous les reproches qu'on leur adresse pourraient être faits à des sphinx. On reproche à Homère les carnages dont il remplit son antre, l'*Iliade;* à Eschyle, la monstruosité; à Job, à Isaïe, à Ezéchiel, à saint-Paul, les doubles sens; à Rabelais, la nudité obscène et l'ambiguïté venimeuse; à Cervantes, le rire perfide; à Shakespeare, la subtilité; à Lucrèce, à Juvénal, à Tacite, l'obscurité; à Jean de Pathmos et à Dante Alighieri, les ténèbres.

Aucun de ces reproches ne peut être fait à d'autres esprits très grands, moins grands. Hésiode, Esope, Sophocle, Euripide, Platon, Thucydide, Anacréon, Théocrite, Tite-Live, Salluste, Cicéron, Térence, Virgile, Horace, Pétrarque, Tasse, Arioste, La Fontaine, Beaumarchais, Voltaire, n'ont ni exagération, ni ténèbres, ni obscurité, ni monstruosité. Que leur manque-t-il donc? Cela.

Cela, c'est l'inconnu.

Cela, c'est l'infini.

Si Corneille avait « cela », il serait l'égal d'Eschyle. Si Milton avait « cela », il serait l'égal d'Homère. Si Molière avait « cela », il serait l'égal de Shakespeare.

Avoir, par obéissance aux règles, tronqué et raccourci la vieille tragédie native, c'est là le malheur de Corneille. Avoir, par tristesse puritaine, exclu de son œuvre la vaste nature, le grand Pan, c'est là le malheur de Milton. Avoir, par peur de Boileau, éteint bien vite le lumineux style de *l'Étourdi,* avoir, par crainte des prêtres, écrit trop peu de scènes comme le Pauvre de *Don Juan,* c'est là la lacune de Molière.

Ne pas donner prise est une perfection négative. Il est beau d'être attaquable.

Creusez en effet le sens de ces mots posés comme des masques sur les mystérieuses qualités des génies. Sous obscurité, subtilité et ténèbres, vous

trouvez profondeur; sous exagération, imagination; sous monstruosité, grandeur.

Donc, dans la région supérieure de la poésie et de la pensée, il y a Homère, Job, Isaïe, Ézéchiel, Lucrèce, Juvénal, Tacite, Jean de Pathmos, Paul de Damas, Dante, Rabelais, Cervantes, Shakespeare.

Ces suprêmes génies ne sont point une série fermée. L'auteur de Tout y ajoute un nom quand les besoins du progrès l'exigent.

LIVRE TROISIÈME.

L'ART ET LA SCIENCE.

I

Force gens, de nos jours, volontiers agents de change et souvent notaires, disent et répètent : La poésie s'en va. C'est à peu près comme si l'on disait : Il n'y a plus de roses, le printemps a rendu l'âme, le soleil a perdu l'habitude de se lever, parcourez tous les prés de la terre, vous n'y trouverez pas un papillon, il n'y a plus de clair de lune, et le rossignol ne chante plus, le lion ne rugit plus, l'aigle ne plane plus, les Alpes et les Pyrénées s'en sont allées, il n'y a plus de belles jeunes filles et de beaux jeunes hommes, personne ne songe plus aux tombes, la mère n'aime plus son enfant, le ciel est éteint, le cœur humain est mort.

S'il était permis de mêler le contingent à l'éternel, ce serait plutôt le contraire qui serait vrai. Jamais les facultés de l'âme humaine, fouillée et enrichie par le creusement des révolutions, n'ont été plus profondes et plus hautes.

Et attendez un peu de temps, laissez se réaliser cette imminence du salut social, l'enseignement gratuit et obligatoire, que faut-il? un quart de siècle, et représentez-vous l'incalculable somme de développement intellectuel que contient ce seul mot : tout le monde sait lire? La multiplication des lecteurs, c'est la multiplication des pains. Le jour où le Christ a créé ce symbole, il a entrevu l'imprimerie. Son miracle, c'est ce prodige. Voici un livre. J'en nourrirai cinq mille âmes, cent mille âmes, un million d'âmes, toute l'humanité. Dans Christ faisant éclore les pains, il y a Gutenberg faisant éclore les livres. Un semeur annonce l'autre.

Qu'est-ce que le genre humain depuis l'origine des siècles? C'est un liseur. Il a longtemps épelé, il épelle encore; bientôt il lira.

Cet enfant de six mille ans a été d'abord à l'école. Où? Dans la nature. Au commencement, n'ayant pas d'autre livre, il a épelé l'univers. Il a eu l'enseignement primaire des nuées, du firmament, des météores, des fleurs, des bêtes, des forêts, des saisons, des phénomènes. Le pêcheur d'Ionie étudie

la vague, le pâtre de Chaldée épelle l'étoile. Puis sont venus les premiers livres; sublime progrès. Le livre est plus vaste encore que ce spectacle, le monde; car au fait il ajoute l'idée. Si quelque chose est plus grand que Dieu vu dans le soleil, c'est Dieu vu dans Homère.

L'univers sans le livre, c'est la science qui s'ébauche; l'univers avec le livre, c'est l'idéal qui apparaît. Aussi, modification immédiate dans le phénomène humain. Où il n'y avait que la force, la puissance se révèle. L'idéal appliqué aux faits réels, c'est la civilisation. La poésie écrite et chantée commence son œuvre, déduction magnifique et efficace de la poésie vue. Chose frappante à énoncer, la science rêvait, la poésie agit. Avec un bruit de lyre, le penseur chasse la férocité.

Nous reviendrons plus tard sur cette puissance du livre, n'y insistons pas en ce moment; elle éclate. Or beaucoup d'écrivants, peu de lisants, tel était le monde jusqu'à ce jour. Ceci va changer. L'enseignement obligatoire, c'est pour la lumière une recrue d'âmes. Désormais tous les progrès se feront dans l'humanité par le grossissement de la région lettrée. Le diamètre du bien idéal et moral correspond toujours à l'ouverture des intelligences. Tant vaut le cerveau, tant vaut le cœur.

Le livre est l'outil de cette transformation. Une alimentation de lumière, voilà ce qu'il faut à l'humanité. La lecture, c'est la nourriture. De là l'importance de l'école, partout adéquate à la civilisation. Le genre humain va enfin ouvrir le livre tout grand. L'immense bible humaine, composée de tous les prophètes, de tous les poëtes, de tous les philosophes, va resplendir et flamboyer sous le foyer de cette énorme lentille lumineuse, l'enseignement obligatoire.

L'humanité lisant, c'est l'humanité sachant.

Quelle niaiserie donc que celle-ci : la poésie s'en va! on pourrait crier : elle arrive! Qui dit poésie dit philosophie et lumière. Or le règne du livre commence. L'école est sa pourvoyeuse. Augmentez le lecteur, vous augmentez le livre. Non, certes, en valeur intrinsèque, il est ce qu'il était, mais en puissance efficace, il agit où il n'agissait pas; les âmes lui deviennent sujettes pour le bien. Il n'était que beau; il est utile.

Qui oserait nier ceci? Le cercle de lecteurs s'élargissant, le cercle des livres lus s'accroîtra. Or, le besoin de lire étant une traînée de poudre, une fois allumé, il ne s'arrêtera plus, et, ceci combiné avec la simplification du travail matériel par les machines et l'augmentation du loisir de l'homme, le corps moins fatigué laissant l'intelligence plus libre, de vastes appétits de pensée s'éveilleront dans tous les cerveaux; l'insatiable soif de connaître et de méditer deviendra de plus en plus la préoccupation humaine; les lieux bas seront désertés pour les lieux hauts, ascension naturelle de toute intelli-

gence grandissante; on quittera *Faublas* et on lira l'*Orestie;* là on goûtera au grand, et, une fois qu'on y aura goûté, on ne s'en rassasiera plus; on dévorera le beau, parce que la délicatesse des esprits augmente en proportion de leur force; et un jour viendra où, le plein de la civilisation se faisant, ces sommets presque déserts pendant des siècles, et hantés seulement par l'élite, Lucrèce, Dante, Shakespeare, seront couverts d'âmes venant chercher leur nourriture sur les cimes.

II

Il ne saurait y avoir deux lois; l'unité de loi résulte de l'unité d'essence; nature et art sont les deux versants d'un même fait. Et, en principe, sauf la restriction que nous indiquerons tout à l'heure, la loi de l'un est la loi de l'autre. L'angle de réflexion égale l'angle d'incidence. Tout étant équité dans l'ordre moral et équilibre dans l'ordre matériel, tout est équation dans l'ordre intellectuel. Le binôme, cette merveille ajustable à tout, n'est pas moins inclus dans la poésie que dans l'algèbre. La nature, plus l'humanité, élevées à la seconde puissance, donnent l'art. Voilà le binôme intellectuel. Maintenant remplacez cet $A+B$ par le chiffre spécial propre à chaque grand artiste et à chaque grand poëte, et vous aurez, dans sa physionomie multiple et dans son total rigoureux, chacune des créations de l'esprit humain. La variété des chefs-d'œuvre résultant de l'unité de loi, quoi de plus beau! La poésie comme la science a une racine abstraite; la science sort de là chef-d'œuvre de métal, de bois, de feu ou d'air, machine, navire, locomotive, aéroscaphe; la poésie sort de là chef-d'œuvre de chair et d'os, *Iliade, Cantique des Cantiques, Romancero, Divine Comédie, Macbeth.* Rien n'éveille et ne prolonge le saisissement du songeur comme ces exfoliations mystérieuses de l'abstraction en réalités dans la double région, l'une exacte, l'autre infinie, de la pensée humaine. Région double, et une pourtant; l'infini est une exactitude. Le profond mot Nombre est à la base de la pensée de l'homme; il est, pour notre intelligence, élément; il signifie harmonie aussi bien que mathématique. Le nombre se révèle à l'art par le rhythme, qui est le battement du cœur de l'infini. Dans le rhythme, loi de l'ordre, on sent Dieu. Un vers est nombreux comme une foule; ses pieds marchent du pas cadencé d'une légion. Sans le nombre, pas de science; sans le nombre, pas de poésie. La strophe, l'épopée, le drame, la palpitation tumultueuse de l'homme, l'explosion de l'amour, l'irridiation de l'imagination, toute cette nuée avec ses éclairs, la passion, le mystérieux mot Nombre régit tout cela, ainsi que la géométrie et l'arithmétique. En même temps

que les sections coniques et le calcul différentiel et intégral, Ajax, Hector, Hécube, les Sept Chefs devant Thèbes, Œdipe, Ugolin, Messaline, Lear et Priam, Roméo, Desdemona, Richard III, Pantagruel, le Cid, Alceste, lui appartiennent; il part de Deux et Deux font Quatre, et il monte jusqu'au lieu des foudres.

Pourtant, entre l'Art et la Science, signalons une différence radicale. La science est perfectible; l'art, non.

Pourquoi?

III

Parmi les choses humaines, et en tant que chose humaine, l'art est dans une exception singulière.

La beauté de toute chose ici-bas, c'est de pouvoir se perfectionner; tout est doué de cette propriété : croître, s'augmenter, se fortifier, gagner, avancer, valoir mieux aujourd'hui qu'hier; c'est à la fois la gloire et la vie. La beauté de l'art, c'est de n'être pas susceptible de perfectionnement.

Insistons sur ces idées essentielles, déjà effleurées dans quelques-unes des pages qui précèdent.

Un chef-d'œuvre existe une fois pour toutes. Le premier poëte qui arrive, arrive au sommet. Vous monterez après lui, aussi haut, pas plus haut. Ah! tu t'appelles Dante, soit; mais celui-ci s'appelle Homère.

Le progrès, but sans cesse déplacé, étape toujours renouvelée, a des changements d'horizon. L'idéal, point.

Or le progrès est le moteur de la science; l'idéal est le générateur de l'art.

C'est ce qui explique pourquoi le perfectionnement est propre à la science, et n'est point propre à l'art.

Un savant fait oublier un savant; un poëte ne fait pas oublier un poëte.

L'art marche à sa manière; il se déplace comme la science; mais ses créations successives, contenant de l'immuable, demeurent; tandis que les admirables à peu près de la science, n'étant et ne pouvant être que des combinaisons du contingent, s'effacent les uns par les autres.

Le relatif est dans la science; le définitif est dans l'art. Le chef-d'œuvre d'aujourd'hui sera le chef-d'œuvre de demain. Shakespeare change-t-il quelque chose à Sophocle? Molière ôte-t-il quelque chose à Plaute? même quand il lui prend *Amphitryon,* il ne le lui ôte pas. Figaro abolit-il Sancho Pança? Cordelia supprime-t-elle Antigone? Non. Les poëtes ne s'entr'escaladent pas. L'un n'est pas le marchepied de l'autre. On s'élève seul, sans autre point d'appui que soi. On n'a pas son pareil sous les pieds. Les nouveaux venus respectent les vieux. On se succède, on ne se remplace point.

Le beau ne chasse pas le beau. Ni les loups, ni les chefs-d'œuvre, ne se mangent entre eux.

Saint-Simon dit (je cite ceci de mémoire) : « Tout l'hiver on parla avec admiration du livre de M. de Cambrai, quand tout à coup parut le livre de M. de Meaux, qui le dévora. » Si le livre de Fénelon eût été de Saint-Simon, le livre de Bossuet ne l'eût pas dévoré.

Shakespeare n'est pas au-dessus de Dante, Molière n'est pas au-dessus d'Aristophane, Calderon n'est pas au-dessus d'Euripide, la *Divine Comédie* n'est pas au-dessus de la *Genèse,* le *Romancero* n'est pas au-dessus de l'*Odyssée,* Sirius n'est pas au-dessus d'Arcturus. Sublimité, c'est égalité.

L'esprit humain, c'est l'infini possible. Les chefs-d'œuvre, ces mondes, y éclosent sans cesse et y durent à jamais. Aucune poussée de l'un contre l'autre; aucun recul; les occlusions, quand il y en a, ne sont qu'apparentes et cessent vite. L'espacement de l'illimité admet toutes les créations.

L'art en tant qu'art et pris en lui-même, ne va ni en avant, ni en arrière. Les transformations de la poésie ne sont que les ondulations du beau, utiles au mouvement humain. Le mouvement humain, autre côté de la question, que nous ne négligeons certes point, et que nous examinerons attentivement plus tard. L'art n'est point susceptible de progrès intrinsèque. De Phidias à Rembrandt, il y a marche, et non progrès. Les fresques de la chapelle Sixtine ne font absolument rien aux métopes du Parthénon. Rétrogradez tant que vous voudrez, du palais de Versailles au schloss de Heidelberg, du schloss de Heidelberg à Notre-Dame de Paris, de Notre-Dame de Paris à l'Alhambra, de l'Alhambra à Sainte-Sophie, de Sainte-Sophie au Colisée, du Colisée aux Propylées, des Propylées aux Pyramides, vous pouvez reculer dans les siècles, vous ne reculez pas dans l'art. Les Pyramides et l'*Iliade* restent au premier plan.

Les chefs-d'œuvre ont un niveau, le même pour tous, l'absolu.

Une fois l'absolu atteint, tout est dit. Cela ne se dépasse plus. L'œil n'a qu'une quantité d'éblouissement possible.

De là vient la certitude des poëtes. Ils s'appuient sur l'avenir avec une confiance hautaine. *Exegi monumentum,* dit Horace. Et à cette occasion, il insulte l'airain. *Plaudite cives,* dit Plaute. Corneille, à soixante-cinq ans, se fait aimer (tradition dans la famille Escoubleau) de la toute jeune marquise de Contades en lui promettant la postérité :

> Chez cette race nouvelle,
> Où j'aurai quelque crédit,
> Vous ne passerez pour belle
> Qu'autant que je l'aurai dit.

Dans le poëte et dans l'artiste il y a de l'infini. C'est cet ingrédient, l'infini, qui donne à cette sorte de génie la grandeur irréductible.

Cette quantité d'infini, qui est dans l'art, est extérieure au progrès. Elle peut avoir, et elle a, envers le progrès, des devoirs; mais elle ne dépend pas de lui. Elle ne dépend d'aucun des perfectionnements de l'avenir, d'aucune transformation de langue, d'aucune mort ou d'aucune naissance d'idiome. Elle a en elle l'incommensurable et l'innombrable; elle ne peut être domptée par aucune concurrence; elle est aussi pure, aussi complète, aussi sidérale, aussi divine en pleine barbarie qu'en pleine civilisation. Elle est le Beau, divers selon les génies, mais toujours égal à lui-même. Suprême.

Telle est la loi, peu connue, de l'art.

IV

La science est autre.

Le relatif, qui la gouverne, s'y imprime; et cette série d'empreintes du relatif, de plus en plus ressemblantes au réel, constitue la certitude mobile de l'homme.

En science, des choses ont été chefs-d'œuvre et ne le sont plus. La machine de Marly a été chef-d'œuvre.

La science cherche le mouvement perpétuel. Elle l'a trouvé; c'est elle-même.

La science est continuellement mouvante dans son bienfait.

Tout remue en elle, tout change, tout fait peau neuve. Tout nie tout, tout détruit tout, tout crée tout, tout remplace tout. Ce qu'on acceptait hier est remis à la meule aujourd'hui. La colossale machine Science ne se repose jamais; elle n'est jamais satisfaite; elle est insatiable du mieux, que l'absolu ignore. La vaccine fait question, le paratonnerre fait question. Jenner a peut-être erré, Franklin s'est peut-être trompé; cherchons encore. Cette agitation est superbe. La science est inquiète autour de l'homme; elle a ses raisons. La science fait dans le progrès le rôle d'utilité. Vénérons cette servante magnifique.

La science fait des découvertes, l'art fait des œuvres. La science est un acquêt de l'homme, la science est une échelle, un savant monte sur l'autre. La poésie est un coup d'aile.

Veut-on des exemples? ils abondent. En voici un, le premier venu qui s'offre à notre esprit :

Jacob Metzu, scientifiquement Métius, trouve le télescope, par hasard, comme Newton l'attraction et Christophe Colomb l'Amérique. Ouvrons une parenthèse : il n'y a point de hasard dans la création de l'*Oreſtie* ou du

Paradis perdu. Un chef-d'œuvre est voulu. Après Metzu, vient Galilée qui perfectionne la trouvaille de Metzu, puis Képler qui améliore le perfectionnement de Galilée, puis Descartes qui, tout en se fourvoyant un peu à prendre un verre concave pour oculaire au lieu d'un verre convexe, féconde l'amélioration de Kepler, puis le capucin Reita qui rectifie le renversement des objets, puis Huyghens qui fait ce grand pas de placer les deux verres convexes au foyer de l'objectif, et, en moins de cinquante ans, de 1610 à 1659, pendant le court intervalle qui sépare le *Funcius sidereus* de Galilée de l'*Oculus Eliæ et Enoch* du père Reita, voilà l'inventeur, Metzu, effacé. Cela est ainsi d'un bout à l'autre de la science.

Végèce était comte de Constantinople, ce qui n'empêche pas sa tactique d'être oubliée. Oubliée comme la stratégie de Polybe, oubliée comme la stratégie de Folard. La Tête-de-porc de la phalange et l'Ordre aigu de la légion ont un moment reparu, il y a deux cents ans, dans le Coin de Gustave-Adolphe; mais à cette heure, où il n'y a plus ni piquiers comme au quatrième siècle ni lansquenets comme au dix-septième, la pesante attaque triangulaire, qui était autrefois le fond de toute la tactique, est remplacée par une volée de zouaves chargeant à la bayonnette. Un jour, plus tôt qu'on ne croit peut-être, la charge à la bayonnette sera elle-même remplacée par la paix, européenne d'abord, universelle ensuite, et voilà toute une science, la science militaire, qui s'évanouira Pour cette science-là, son perfectionnement, c'est sa disparition.

La science va sans cesse se raturant elle-même. Ratures fécondes. Qui sait maintenant ce que c'est que l'*Homœomérie* d'Anaximène, laquelle est peut-être d'Anaxagore? La cosmographie s'est assez notablement amendée depuis l'époque où ce même Anaxagore affirmait à Périclès que le soleil est presque aussi grand que le Péloponèse. On a découvert bien des planètes et bien des satellites de planètes depuis les quatre Astres de Médicis. L'entomologie a eu de l'avancement depuis le temps où l'on affirmait que le Scarabée était un peu dieu et cousin du soleil, premièrement, à cause des trente doigts de ses pattes qui correspondent aux trente jours du mois solaire, deuxièmement, parce que le scarabée est sans femelle, comme le soleil; et où saint Clément d'Alexandrie, enchérissant sur Plutarque, faisait remarquer que le scarabée, comme le soleil, passe six mois sur terre et six mois sous terre. Voulez-vous vérifier? voyez les *Stromates,* paragraphe IV. La scolastique elle-même, toute chimérique qu'elle est, abandonne le *Pré Spirituel* de Moschus, raille l'*Échelle Sainte* de Jean Climaque, et rougit du siècle où saint Bernard, attisant le bûcher que voulaient éteindre les vicomtes de Campanie, appelait Arnaud de Bresse «homme à tête de colombe et à queue de scorpion». Les *Qualités Cardinales* ne font plus loi en anthropo-

logie. Les *Steyardes* du grand Arnaud sont caduques. Si peu fixée que soit la météorologie, elle n'en est plus pourtant à délibérer, comme au deuxième siècle, si une pluie qui sauve une armée mourant de soif est due aux prières chrétiennes de la légion Mélitine ou à l'intervention païenne de Jupiter Pluvieux. L'astrologue Marcien Posthume était pour Jupiter, Tertullien était pour la légion Mélitine, personne n'était pour le nuage et le vent. La locomotion, pour aller du char antique de Laïus au railway, en passant par la patache, le coche, la turgotine, la diligence et la malle-poste, a fait du chemin; le temps n'est plus du fameux voyage de Dijon à Paris durant un mois, et nous ne pourrions plus comprendre aujourd'hui l'ébahissement de Henri IV demandant à Joseph Scaliger: *Est-il vrai, monsieur l'Escale, que vous avez été de Paris à Dijon sans aller à la selle?* La micrographie est bien au delà de Leuwenhoeck qui était bien au delà de Swammerdam. Voyez le point où la spermatologie et l'ovologie sont arrivées aujourd'hui, et rappelez-vous Mariana reprochant à Arnaud de Villeneuve, qui trouva l'alcool et l'huile de térébenthine, le crime bizarre d'avoir essayé la génération humaine dans une citrouille. Grand-Jean de Fouchy, le peu crédule secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, il y a cent ans, eût hoché la tête si quelqu'un lui eût dit que du spectre solaire on passerait au spectre igné, puis au spectre stellaire, et qu'à l'aide du spectre des flammes et du spectre des étoiles on découvrirait tout un nouveau mode de groupement des astres, et ce qu'on pourrait appeler les constellations chimiques. Orffyreus, qui aima mieux briser sa machine que d'en laisser voir le dedans au landgrave de Hesse, Orffyreus, si admiré de S'Gravesande, l'auteur du *Matheseos universalis Elementa*, ferait hausser les épaules à nos mécaniciens. Un vétérinaire de village n'infligerait pas à des chevaux le remède que Galien appliquait aux indigestions de Marc-Aurèle. Que pensent les éminents spécialistes d'à présent, Desmarres en tête, des savantes découvertes faites au dix-septième siècle par l'évêque de Titiopolis dans les fosses nasales? Les momies ont marché; M. Gannal les fait autrement, sinon mieux, que ne les faisaient, du vivant d'Hérodote, les taricheutes, les paraschistes et les cholchytes, les premiers lavant le corps, les seconds l'ouvrant, et les troisièmes l'embaumant. Cinq cents ans avant Jésus-Christ, il était parfaitement scientifique, quand un roi de Mésopotamie avait une fille possédée du diable, d'envoyer, pour la guérir, chercher un dieu à Thèbes; on n'a plus recours à cette façon de soigner l'épilepsie. De même qu'on a renoncé aux rois de France pour les écrouelles.

En 371, sous Valens, fils de Gratien le Cordier, les juges mandèrent à leur barre une table accusée de sorcellerie. Cette table avait un complice nommé Hilarius. Hilarius confessa le crime. Ammien Marcellin nous a

conservé son aveu recueilli par Zozime, comte et avocat du fisc : *Construximus, magnifici judices, ad cortinæ similitudinem Delphicæ infaustam hanc mensulam quam videtis; movimus tandem.* Hilarius eut la tête tranchée. Qui l'accusait? Un savant géomètre magicien, le même qui conseilla à Valens de décapiter tous ceux dont le nom commençait par *Théod.* Aujourd'hui on peut s'appeler Théodore et même faire tourner une table, sans qu'un géomètre vous fasse couper la tête.

On étonnerait fort Solon, fils d'Exécestidas, Zénon le stoïcien, Antipater, Eudoxe, Lysis de Tarente, Cébès, Ménédème, Platon, Epicure, Aristote et Épiménide, si l'on disait à Solon que ce n'est pas la lune qui règle l'année; à Zénon, qu'il n'est point prouvé que l'âme soit divisée en huit parties; à Antipater, que le ciel n'est point formé de cinq cercles; à Eudoxe, qu'il n'est pas certain qu'entre les égyptiens embaumant les morts, les romains les brûlant et les pæoniens les jetant dans les étangs, ce soient les pæoniens qui aient raison; à Lysis de Tarente, qu'il n'est pas exact que la vue soit une vapeur chaude; à Cébès, qu'il est faux que le principe des éléments soit le triangle oblong et le triangle isocèle; à Ménédème, qu'il n'est point vrai que, pour connaître les mauvaises intentions secrètes des hommes, il suffise d'avoir sur la tête un chapeau arcadien portant les douze signes du zodiaque; à Platon, que l'eau de mer ne guérit pas toutes les maladies; à Epicure, que la matière est divisible à l'infini; à Aristote, que le cinquième élément n'a pas de mouvement orbiculaire, par la raison qu'il n'y a pas de cinquième élément; à Epiménide, qu'on ne détruit pas infailliblement la peste en laissant des brebis noires et blanches aller à l'aventure, et en sacrifiant aux dieux inconnus cachés dans les endroits où elles s'arrêtent.

Si vous essayiez d'insinuer à Pythagore qu'il est peu probable qu'il ait été blessé au siège de Troie, lui Pythagore, par Ménélas, deux cent sept ans avant sa naissance, il vous répondrait que le fait est incontestable, et que la preuve, c'est qu'il reconnaît parfaitement, pour l'avoir déjà vu, le bouclier de Ménélas suspendu sous la statue d'Apollon, à Branchide, quoique tout pourri, hors la face d'ivoire; qu'au siège de Troie il s'appelait Euphorbe, et qu'avant d'être Euphorbe il était Æthalide, fils de Mercure, et qu'après avoir été Euphorbe il avait été Hermotime, puis Pyrrhus, pêcheur de Délos, puis Pythagore, que tout cela est évident et clair, aussi clair qu'il est clair qu'il a été présent le même jour et la même minute à Métaponte et à Crotone, aussi évident qu'il est évident qu'en écrivant avec du sang sur un miroir exposé à la lune, on voit dans la lune ce qu'on a écrit sur le miroir; et qu'enfin, lui, il est Pythagore, logé à Métaponte rue des Muses, l'auteur de la table de multiplication et du carré de l'hypoténuse, le plus grand des mathématiciens, le père de la science exacte, et que vous, vous êtes un imbécile.

Chrysippe de Tarse, qui vivait vers la cent trentième olympiade, est une date dans la science. Ce philosophe, le même qui mourut, à la lettre, de rire en voyant un âne manger des figues dans un bassin d'argent, avait tout étudié, tout approfondi, écrit sept cent cinq volumes, dont trois cent onze de dialectique, sans en avoir dédié un seul à aucun roi, ce qui pétrifie Diogène Laërce. Il condensait dans son cerveau la connaissance humaine. Ses contemporains le nommaient *Lumière.* Chrysippe signifiant *cheval d'or,* on le disait dételé du char du soleil. Il prenait pour devise : A MOI. Il savait d'innombrables choses, entre autres celles-ci : — La terre est plate. — L'univers est rond et fini. — La meilleure nourriture pour l'homme est la chair humaine. — La communauté des femmes est la base de l'ordre social. — Le père doit épouser sa fille. — Il y a un mot qui tue le serpent, un mot qui apprivoise l'ours, un mot qui arrête court les aigles et un mot qui chasse les bœufs des champs de fèves. — En prononçant d'heure en heure les trois noms de la trinité égyptienne, *Amon-Mouth-Khons,* Andron d'Argos a pu traverser les sables de Libye sans boire. — On ne doit point fabriquer les cercueils en cyprès, le sceptre de Jupiter étant fait de ce bois. — Thémistoclée, prêtresse de Delphes, a eu des enfants et est restée vierge. — Les justes ayant seuls l'autorité de jurer, c'est par équité qu'on donne à Jupiter le nom de *Jureur.* — Le phénix d'Arabie et les tigres vivent dans le feu. — La terre est portée par l'air comme par un char. — Le soleil boit dans l'océan et la lune boit dans les rivières. — Etc. — C'est pourquoi les athéniens lui élevèrent une statue sur la place Céramique, avec cette inscription : *À Chrysippe qui savait tout.*

Aux environs de ce temps-là, Sophocle écrivait l'*Œdipe roi.*

Et Aristote croyait au fait d'Andron d'Argos, et Platon croyait au principe social de la communauté des femmes, et Gorgisippe croyait au fait de la terre plate, et Epicure croyait au fait de la terre portée par l'air, et Hermodamante croyait au fait des paroles magiques maîtresses du bœuf, de l'aigle, de l'ours et du serpent, et Échécrate croyait au fait de la maternité immaculée de Thémistoclée, et Pythagore croyait au fait du sceptre en bois de cyprès de Jupiter, et Posidonius croyait au fait de l'océan donnant à boire au soleil et des rivières donnant à boire à la lune, et Pyrrhon croyait au fait des tigres vivant dans le feu.

À ce détail près, Pyrrhon était sceptique. Il se vengeait de croire cela en doutant de tout le reste.

Tout ce long tâtonnement, c'est la science. Cuvier se trompait hier, Lagrange avant-hier, Leibnitz avant Lagrange, Gassendi avant Leibnitz, Cardan avant Gassendi, Corneille Agrippa avant Cardan, Averroès avant Agrippa, Plotin avant Averroès, Artémidore Daldien avant Plotin, Posidonius avant Artémidore, Démocrite avant Posidonius, Empédocle avant

Démocrite, Carnéade avant Empédocle, Platon avant Carnéade, Phérécyde avant Platon, Pittaccus avant Phérécyde, Thalès avant Pittacus, et avant Thalès Zoroastre, et avant Zoroastre Sanchoniathon, et avant Sanchoniathon Hermès, Hermès, qui signifie science, comme Orphée signifie art. Oh ! l'admirable merveille que ce monceau fourmillant de rêves engendrant le réel ! Ô erreurs sacrées, mères lentes, aveugles et saintes de la vérité !

Quelques savants, tels que Képler, Euler, Geoffroy Saint-Hilaire, Arago, n'ont apporté dans la science que de la lumière; ils sont rares.

Parfois la science fait obstacle à la science. Les savants sont pris de scrupules devant l'étude. Pline se scandalise d'Hipparque; Hipparque, à l'aide d'un astrolabe informe, essaie de compter les étoiles et de les nommer. Chose mauvaise envers Dieu, dit Pline. *Ausus rem Deo improbam.*

Compter les étoiles, c'est faire une méchanceté à Dieu. Ce réquisitoire, commencé par Pline contre Hipparque, est continué par l'inquisition contre Campanella.

La science est l'asymptote de la vérité. Elle approche sans cesse et ne touche jamais. Du reste, toutes les grandeurs, elle les a. Elle a la volonté, la précision, l'enthousiasme, l'attention profonde, la pénétration, la finesse, la force, la patience d'enchaînement, le guet permanent du phénomène, l'ardeur du progrès, et jusqu'à des accès de bravoure; témoin, La Pérouse; témoin, Pilastre des Rosiers; témoin, John Franklin; témoin, Victor Jacquemont; témoin, Livingstone; témoin, Mazet; témoin, à cette heure, Nadar.

Mais elle est série. Elle procède par épreuves superposées l'une à l'autre et dont l'obscur épaississement monte lentement au niveau du vrai.

Rien de pareil dans l'art. L'art n'est pas successif. Tout l'art est ensemble.

Résumons ces quelques pages.

Hippocrate est dépassé, Archimède est dépassé, Aratus est dépassé, Avicenne est dépassé, Paracelse est dépassé, Nicolas Flamel est dépassé, Ambroise Paré est dépassé, Vésale est dépassé, Copernic est dépassé, Galilée est dépassé, Newton est dépassé, Clairaut est dépassé, Lavoisier est dépassé, Montgolfier est dépassé, Laplace est dépassé. Pindare non. Phidias non.

Pascal savant est dépassé; Pascal écrivain ne l'est pas.

On n'enseigne plus l'astronomie de Ptolémée, la géographie de Strabon, la climatologie de Cléostrate, la zoologie de Pline, l'algèbre de Diophante, la médecine de Tribunus, la chirurgie de Ronsil, la dialectique de Sphœrus, la myologie de Stenon, l'uranologie de Tatius, la sténographie de Trithème, la pisciculture de Sébastien de Médicis, l'arithmétique de Stifels, la géométrie de Tartaglia, la chronologie de Scaliger, la météorologie de Stoffler, l'anatomie de Gassendi, la pathologie de Fernel, la jurisprudence de Robert Barmne, l'agronomie de Quesnay, l'hydrographie de Bouguer,

la nautique de Bourdé de Villehuet, la balistique de Gribeauval, l'hippiatrique de Garsault, l'architectonique de Desgodets, la botanique de Tournefort, la scolastique d'Abeilard, la politique de Platon, la mécanique d'Aristote, la physique de Descartes, la théologie de Stillingfleet. On enseignait hier, on enseigne aujourd'hui, on enseignera demain, on enseignera toujours le : *Chante, déesse, la colère d'Achille.*

La poésie vit d'une vie virtuelle. Les sciences peuvent étendre sa sphère, non augmenter sa puissance. Homère n'avait que quatre vents pour ses tempêtes; Virgile qui en a douze, Dante qui en a vingt-quatre, Milton qui en a trente-deux, ne les font pas plus belles.

Et il est probable que les tempêtes d'Orphée valaient celles d'Homère, bien qu'Orphée, lui, n'eût, pour soulever les vagues, que deux vents, le Phœnicias et l'Aparctias, c'est-à-dire le vent du sud et le vent du nord, souvent confondus à tort, observons-le en passant, avec l'Argestes, occident d'été, et le Libs, occident d'hiver.

Des religions meurent, et, en mourant, passent aux autres religions qui viennent derrière elles un grand artiste. Serpion fait pour la Vénus Aversative d'Athènes un vase que la sainte Vierge accepte de Vénus, et qui sert aujourd'hui de baptistère à la Notre-Dame de Gaëte.

Ô éternité de l'art!

Un homme, un mort, une ombre, du fond du passé, à travers les siècles, vous saisit.

Je me souviens qu'étant adolescent, un jour, à Romorantin, dans une masure que nous avions, sous une treille verte pénétrée d'air et de lumière, j'avisai sur une planche un livre, le seul livre qu'il y eût dans la maison, Lucrèce, *De natura rerum.* Mes professeurs de rhétorique m'en avaient dit beaucoup de mal, ce qui me le recommandait. J'ouvris le livre. Il pouvait être environ midi dans ce moment-là. Je tombai sur ces vers puissants et sereins [1] : — «La religion n'est pas de se tourner sans cesse vers la pierre voilée, ni de s'approcher de tous les autels, ni de se jeter à terre prosterné, ni de lever les mains devant les demeures des dieux, ni d'arroser les temples de beaucoup de sang des bêtes, ni d'accumuler les vœux sur les vœux, mais de tout regarder avec une âme tranquille.» — Je m'arrêtai pensif, puis je me remis à lire. Quelques instants après, je ne voyais plus rien, je

[1] Nec pietas ulla est, velatum sæpe videri
Vertier ad lapidem, atque omnes accedere ad aras,
Nec procumbere humi prostratum, et pandere palmas
Ante deum delubra, neque aras sanguine multo
Spargere quadrupedum, nec votis nectere vota;
Sed mage placata posse omnia mente tueri.

n'entendais plus rien, j'étais submergé dans le poëte; à l'heure du dîner, je fis signe de la tête que je n'avais pas faim; et le soir, quand le soleil se coucha et quand les troupeaux rentrèrent à l'étable, j'étais encore à la même place, lisant le livre immense; et à côté de moi, mon père en cheveux blancs, assis sur le seuil de la salle basse où son épée pendait à un clou, indulgent pour ma lecture prolongée, appelait doucement les moutons qui venaient l'un après l'autre manger une poignée de sel dans le creux de sa main.

V

La poésie ne peut décroître. Pourquoi ? Parce qu'elle ne peut croître.

Ces mots, si souvent employés, même par les lettrés, *décadence, renaissance,* prouvent à quel point l'essence de l'art est ignorée. Les intelligences superficielles, aisément esprits pédants, prennent pour renaissance ou décadence des effets de juxtaposition, des mirages d'optique, des évènements de langues, des flux et reflux d'idées, tout le vaste mouvement de création et de pensée d'où résulte l'art universel. Ce mouvement est le travail même de l'infini traversant le cerveau humain.

Il n'y a de phénomènes vus que du point culminant; et, vue du point culminant, la poésie est immanente. Il n'y a ni hausse ni baisse dans l'art. Le génie humain est toujours dans son plein; toutes les pluies du ciel n'ajoutent pas une goutte d'eau à l'océan; une marée est une illusion, l'eau ne descend sur un rivage que pour monter sur l'autre. Vous prenez des oscillations pour des diminutions. Dire : il n'y aura plus de poëtes, c'est dire : il n'y aura plus de reflux.

La poésie est élément. Elle est irréductible, incorruptible et réfractaire. Comme la mer, elle dit chaque fois tout ce qu'elle a à dire; puis elle recommence avec une majesté tranquille, et avec cette variété inépuisable qui n'appartient qu'à l'unité. Cette diversité dans ce qui semble monotone est le prodige de l'immensité.

Flot sur flot, vague après vague, écume derrière écume, mouvement, puis mouvement. L'*Iliade* s'éloigne, le *Romancero* arrive; la Bible s'enfonce, le Koran surgit; après l'aquilon Pindare vient l'ouragan Dante. L'éternelle poésie se répète-t-elle ? Non. Elle est la même et elle est autre. Même souffle, autre bruit.

Prenez-vous le Cid pour un plagiaire d'Ajax ? Prenez-vous Charlemagne pour un copiste d'Agamemnon ? — «Rien de nouveau sous le soleil.» «Votre nouveau est du vieux qui revient», — etc., etc. Oh ! le bizarre procédé de critique ! Donc l'art n'est qu'une série de contrefaçons ! Thersite

IMPRIMERIE NATIONALE

a un voleur, Falstaff. Oreste a un singe, Hamlet. L'Hippogriffe est le geai de Pégase. Tous ces poëtes! un tas de tire-laines. On s'entre-pille, voilà tout. L'inspiration se complique de filouterie. Cervantes détrousse Apulée, Alceste escroque Timon d'Athènes. Le bois Sminthée est la forêt de Bondy. D'où sort la main de Shakespeare? de la poche d'Eschyle.

Non! ni décadence, ni renaissance, ni plagiat, ni répétition, ni redite. Identité de cœur, différence d'esprit; tout est là. Chaque grand artiste, nous l'avons dit ailleurs, refrappe l'art à son image. Hamlet, c'est Oreste à l'effigie de Shakespeare. Figaro, c'est Scapin à l'effigie de Beaumarchais. Grandgousier, c'est Silène à l'effigie de Rabelais.

Tout recommence avec le nouveau poëte, et en même temps rien n'est interrompu. Chaque nouveau génie est abîme. Pourtant il y a tradition. Tradition de gouffre à gouffre, c'est là, dans l'art comme dans le firmament, le mystère; et les génies communiquent par leurs effluves comme les astres. Qu'ont-ils de commun? Rien. Tout.

De ce puits qu'on nomme Ézéchiel à ce précipice qu'on nomme Juvénal, il n'y a point pour le songeur solution de continuité. Penchez-vous sur cet anathème ou penchez-vous sur cette satire, le même vertige y tournoie. L'*Apocalypse* se réverbère sur la mer de glace polaire, et vous avez cette aurore boréale, les *Niebelungen*. L'Edda réplique aux Védas.

De là ceci, d'où nous sommes partis et où nous revenons : l'art n'est point perfectible.

Pas d'amoindrissement possible pour la poésie, pas d'augmentation non plus. On perd son temps quand on dit : *nescio quid majus nascitur Iliade.* L'art n'est sujet ni à diminution ni à grossissement. L'art a ses saisons, ses nuages, ses éclipses, ses taches même, qui sont peut-être des splendeurs, ses interpositions d'opacités survenantes dont il n'est pas responsable; mais, en somme, c'est toujours avec la même intensité qu'il fait le jour dans l'âme humaine. Il reste la même fournaise donnant la même aurore. Homère ne se refroidit pas.

Insistons d'ailleurs sur ceci, car l'émulation des esprits, c'est la vie du beau, ô poëtes, le premier rang est toujours libre. Écartons tout ce qui peut déconcerter les audaces et casser les ailes; l'art est un courage; nier que les génies survenants puissent être les pairs des génies antérieurs, ce serait nier la puissance continuante de Dieu.

Oui, et nous revenons souvent, et nous reviendrons encore sur cet encouragement nécessaire, stimulation c'est presque création; oui, ces génies qu'on ne dépasse point, on peut les égaler.

Comment?

En étant autre.

LIVRE QUATRIÈME.

SHAKESPEARE L'ANCIEN.

I

Shakespeare l'Ancien, c'est Eschyle.

Revenons sur Eschyle. Il est l'aïeul du théâtre.

Ce livre serait incomplet si Eschyle n'y avait point sa place à part.

Un homme qu'on ne sait comment classer dans son siècle, tant il est en dehors, et à la fois en arrière et en avant, le marquis de Mirabeau, ce mauvais coucheur de la philanthropie, très rare penseur après tout, avait une bibliothèque aux deux coins de laquelle il avait fait sculpter un chien et une chèvre, en souvenir de Socrate qui jurait par le chien et de Zénon qui jurait par le caprier. Cette bibliothèque offrait cette particularité : d'un côté, il y avait Hésiode, Sophocle, Euripide, Platon, Hérodote, Thucydide, Pindare, Théocrite, Anacréon, Théophraste, Démosthène, Plutarque, Cicéron, Tite-Live, Sénèque, Perse, Lucain, Térence, Horace, Ovide, Properce, Tibulle, Virgile, et, au-dessous on lisait gravé en lettres d'or : AMO; de l'autre, il y avait Eschyle seul, et au-dessous, ce mot : TIMEO.

Eschyle, en effet, est redoutable. Son approche n'est pas sans tremblement. Il a la masse et le mystère. Barbare, extravagant, emphatique, antithétique, boursouflé, absurde, telle est la sentence rendue contre lui par la rhétorique officielle d'à présent. Cette rhétorique sera changée. Eschyle est de ces hommes que le critique superficiel raille ou dédaigne, mais que le vrai critique aborde avec une sorte de peur sacrée. La crainte du génie est le commencement du goût.

Dans le vrai critique il y a toujours un poëte, fût-ce à l'état latent.

Qui ne comprend pas Eschyle est irrémédiablement médiocre. On peut essayer sur Eschyle les intelligences.

C'est une étrange forme de l'art que le drame. Son diamètre va des *Sept Chefs devant Thèbes* au *Philosophe sans le savoir,* et de Brid'oison à Œdipe. Thyeste en est, Turcaret aussi. Si vous voulez le définir, mettez dans votre définition Électre et Marton.

Le drame est déconcertant. Il déroute les faibles. Cela tient à son ubiquité. Le drame a tous les horizons. Qu'on juge de sa capacité. L'épopée a pu être fondue dans le drame, et le résultat, c'est cette merveilleuse nouveauté littéraire qui est en même temps une puissance sociale, le roman.

L'épique, le lyrique et le dramatique amalgamés, le roman est ce bronze. *Don Quichotte* est iliade, ode et comédie.

Tel est l'élargissement possible du drame.

Le drame est le plus vaste récipient de l'art. Dieu et Satan y tiennent; voyez Job.

À se placer au point de vue de l'art absolu, le propre de l'épopée, c'est la grandeur; le propre du drame, c'est l'immensité. L'immense diffère du grand en ce qu'il exclut, si bon lui semble, la dimension, en ce qu'« il passe la mesure », comme on dit vulgairement, et en ce qu'il peut, sans perdre la beauté, perdre la proportion. Il est harmonieux comme la voie lactée. C'est par l'immensité que le drame commence, il y a quatre mille ans, dans Job, que nous venons de rappeler, et, il y a deux mille cinq cents ans, dans Eschyle; c'est par l'immensité qu'il se continue dans Shakespeare. Quels personnages prend Eschyle? les volcans, une de ses trilogies perdues s'appelle *l'Etna;* puis les montagnes, le Caucase avec Prométhée; puis la mer, l'Océan sur son dragon, et les vagues, les océanides; puis le vaste orient, *les Perses;* puis les ténèbres sans fond, les *Euménides.* Eschyle fait la preuve de l'homme par le géant. Dans Shakespeare le drame se rapproche de l'humanité, mais reste colossal. Macbeth semble un Atride polaire. Vous le voyez, le drame ouvre la nature, puis ouvre l'âme; et nulle limite à cet horizon. Le drame c'est la vie, et la vie c'est tout. L'épopée peut n'être que grande, le drame est forcé d'être immense.

Cette immensité, c'est tout Eschyle, et c'est tout Shakespeare.

L'immense, dans Eschyle, est une volonté. C'est aussi un tempérament. Eschyle invente le cothurne, qui grandit l'homme, et le masque, qui grossit la voix. Ses métaphores sont énormes. Il appelle Xercès « l'homme aux yeux de dragon ». La mer, qui est une plaine pour tant de poëtes, est pour Eschyle « une forêt », *ἄλσος*. Ces figures grossissantes, propres aux poëtes suprêmes, et à eux seuls, sont vraies, au fond, d'une vérité de rêverie. Eschyle émeut jusqu'à la convulsion. Ses effets tragiques ressemblent à des voies de fait sur les spectateurs. Quand les furies d'Eschyle font leur entrée, les femmes avortent. Pollux le lexicographe affirme qu'en voyant ces faces à serpents et ces torches secouées, il y avait des enfants qui étaient pris d'épilepsie et qui mouraient. C'est là, évidemment, « aller au delà du but ». La grâce même d'Eschyle, cette grâce étrange et souveraine dont nous avons parlé, a quelque chose de cyclopéen. C'est Polyphème souriant.

Parfois le sourire est redoutable et semble couvrir une obscure colère. Mettez, par exemple, en présence d'Hélène, ces deux poëtes, Homère et Eschyle. Homère est sur-le-champ vaincu, et admire. Son admiration pardonne. Eschyle, ému, reste sombre. Il appelle Hélène *fleur fatale;* puis il ajoute : *Âme sereine comme la mer tranquille.* Un jour Shakespeare dira : *Perfide comme l'onde.*

II

Le théâtre est un creuset de civilisation. C'est un lieu de communion humaine. Toutes ses phases veulent être étudiées. C'est au théâtre que se forme l'âme publique.

On vient de voir ce qu'était le théâtre au temps de Shakespeare et de Molière; veut-on voir ce qu'il était au temps d'Eschyle?

Allons à ce spectacle.

Ce n'est plus la charrette de Thespis, ce n'est plus l'échafaud de Susarion, ce n'est plus le cirque de bois de Chœrilus; Athènes, sentant venir Eschyle, Sophocle et Euripide, s'est donné des théâtres de pierre. Pas de toit, le ciel pour plafond, le jour pour éclairage, une longue plate-forme de pierre percée de portes et d'escaliers et adossée à une muraille, les acteurs et le chœur allant et venant sur cette plate-forme qui est le logeum, et jouant la pièce; au centre, à l'endroit où est aujourd'hui le trou du souffleur, un petit autel à Bacchus, la thymèle; en face de la plate-forme, un vaste hémicycle de gradins de pierre, cinq ou six mille hommes assis là pêle-mêle; tel est le laboratoire. C'est là que la fourmilière du Pirée vient se faire Athènes; c'est là que la multitude devient le public, en attendant que le public devienne le peuple. La multitude est là en effet; toute la multitude, y compris les femmes, les enfants et les esclaves, et Platon qui fronce le sourcil.

Si c'est fête, si nous sommes aux Panathénées, aux Lénéennes ou aux grandes Dionysiaques, les magistrats en sont; les proëdres, les épistates et les prytanes siégent à leur place d'honneur. Si la trilogie doit être tétralogie, si la représentation doit se terminer par une pièce à satyres, si les faunes, les ægipans, les ménades, les chèvre-pieds et les évans doivent venir à la fin faire des farces, si parmi les comédiens, presque prêtres, et qu'on nomme «les hommes de Bacchus», on doit avoir l'acteur favori qui excelle dans les deux modes de déclamation, dans la paraloge aussi bien que dans la paracatologe, si le poëte est assez aimé de ses rivaux pour qu'on ait la chance de voir dans le chœur figurer des hommes célèbres, Eupolis, Cratinus, ou même Aristophane, *Eupolis atque Cratinus, Aristophanesque poetæ,* comme dira un jour Horace, si l'on joue une pièce à femmes, fût-ce la vieille *Alceste*

de Thespis, tout est plein, il y a foule. La foule est déjà pour Eschyle ce que plus tard, comme le constate le prologue des *Bacchides,* elle sera pour Plaute, « un amas d'hommes sur des bancs, toussant, crachant, éternuant, faisant avec la bouche des bruits et des grimaces, *ore concrepario,* se touchant du front, et parlant de leurs affaires » ; ce qu'elle est aujourd'hui.

Des écoliers charbonnent sur la muraille, tantôt par admiration, tantôt par ironie, des vers connus, entre autres le singulier vers ïambique en un seul mot de Phrynichus :

Archaiomélèsidonophrunicherata [1],

que n'a pu atteindre, tout en l'imitant, le fameux alexandrin en deux mots d'un de nos tragiques du seizième siècle :

Métamorphoserait Nabuchodonosor.

Il n'y a pas que les écoliers pour faire du bruit ; il y a les vieillards. Fiez-vous pour le tapage aux vieillards des *Guêpes* d'Aristophane. Deux écoles sont en présence ; d'un côté Thespis, Susarion, Pratinas de Phlionte, Epigène de Sicyone, Théomis, Auléas, Chœrilus, Phrynichus, Minos lui-même ; de l'autre le jeune Eschyle. Eschyle a vingt-huit ans. Il donne sa trilogie des *Prométhées : Prométhée allumeur du feu, Prométhée enchaîné, Prométhée délivré,* terminée par quelque pièce à satyres, *les Argiens* peut-être, dont Macrobe nous a conservé un fragment. L'antique querelle des deux âges éclate ; barbes grises contre cheveux noirs ; on discute, on dispute ; les vieillards sont pour les vieux ; les jeunes sont pour Eschyle. Les jeunes défendent Eschyle contre Thespis, comme ils défendront Corneille contre Garnier.

Les vieux sont indignés. Écoutez bougonner ces nestors. Qu'est-ce que la tragédie ? C'est le chant du bouc. Où est le bouc dans ce *Prométhée enchaîné ?* L'art est en décadence. Et ils répètent la célèbre objection : *Quid pro Baccho ?* « Qu'y a-t-il là pour Bacchus ? » Les plus sévères, les purs, n'admettent même pas Thespis, et rappellent que, pour le seul fait d'avoir détaché et isolé dans une pièce un épisode de la vie de Bacchus, l'histoire de Penthée, Solon avait levé son bâton sur Thespis en l'appelant « menteur ». Ils exècrent ce novateur d'Eschyle. Ils blâment toutes ces inventions qui ont pour but de mieux faire ressembler le drame à la nature, l'emploi de l'anapeste pour le chœur, de l'ïambe pour le dialogue et du trochée pour la passion, de même qu'on a plus tard blâmé dans Shakespeare le passage de la poésie à la prose, et dans le théâtre du dix-neuvième siècle ce qu'on a

[1] Ἀρχαιομελησιδωνοφρυνιχήρατα. (*Note du manuscrit.*)

appelé le vers brisé. Ce sont là des nouveautés insupportables. Et puis, la flûte chante trop haut, et le tétracorde chante trop bas, et qu'a-t-on fait de la vieille division sacrée des tragédies en monodies, stasimes et exodes? Thespis ne mettait en scène qu'un acteur parlant; voilà Eschyle qui en met deux. Bientôt on en mettra trois. (Sophocle, en effet, devait venir.) Où s'arrêtera-t-on? Ce sont des impiétés. Et comment cet Eschyle ose-t-il appeler Jupiter *le prytane des immortels?* Jupiter était un Dieu, ce n'est plus qu'un magistrat. Où allons-nous? La thymèle, l'ancien autel du sacrifice, est maintenant un siège pour le coryphée! le chœur devrait se borner à exécuter la strophe, c'est-à-dire le tour à droite, puis l'antistrophe, c'est-à-dire le tour à gauche, puis l'épode, c'est-à-dire le repos; mais que signifie le chœur arrivant dans un char ailé? Qu'est-ce que le taon qui poursuit Io? Pourquoi l'Océan vient-il monté sur un dragon? C'est là du spectacle, non de la poésie. Où est l'antique simplicité? Ce spectacle est puéril. Votre Eschyle n'est qu'un peintre, un décorateur, un faiseur de fracas, un charlatan, un machiniste. Tout pour les yeux, rien pour la pensée. Au feu toutes ces pièces, et qu'on se contente de réciter les vieux pæans de Tynnichus! Au reste, c'est Chœrilus qui, par sa tétralogie des *Curètes,* a commencé le mal. Qu'est-ce que les Curètes, s'il vous plaît? des dieux forgerons. Eh bien, il fallait simplement mettre sur la scène leurs cinq familles travaillant, les Dactyles trouvant le métal, les Cabires inventant la forge, les Corybantes faisant l'épée et le soc de charrue, les Curètes fabriquant le bouclier, et les Telchines ciselant les bijoux. C'était bien assez intéressant comme cela. Mais en permettant aux poëtes d'y mêler l'aventure de Plexippe et de Toxée, on a tout perdu. Comment voulez-vous qu'une société résiste à de tels excès? C'est abominable. Eschyle devrait être cité en justice et boire la ciguë comme ce vieux misérable de Socrate. Vous verrez qu'on se contentera de l'exiler. Tout dégénère.

Et les jeunes éclatent de rire. Ils critiquent, eux aussi, mais autre chose. Quelle vieille brute que ce Solon! c'est lui qui a institué l'archonte éponyme. Qu'a-t-on besoin d'un archonte donnant son nom à l'année? Huée à l'archonte éponyme qui a dernièrement fait élire et couronner un poëte par dix généraux au lieu de prendre dix hommes du peuple. Il est vrai qu'un des généraux était Cimon; circonstance atténuante aux yeux des uns, car Cimon a battu les phéniciens, aggravante aux yeux des autres, car c'est ce Cimon qui, afin de sortir de la prison pour dettes, a vendu sa sœur Elphinie et, par-dessus le marché, sa femme, à Callias. Si Eschyle est un téméraire, et mérite d'être mandé devant l'aréopage, est-ce que Phrynichus n'a pas été, lui aussi, jugé et condamné pour avoir montré sur la scène, dans la *Prise de Milet,* les grecs battus par les perses? Quand laissera-t-on les

poëtes faire à leur guise? Vive la liberté de Périclès et à bas la censure de Solon! Et puis, qu'est-ce que cette loi qu'on vient de rendre, qui réduit le chœur de cinquante choreutes à quinze? et comment jouera-t-on les *Danaïdes?* et ne ricanera-t-on point au vers d'Eschyle : *Égyptus, le père aux cinquante fils?* les cinquante seront quinze. Cette magistrature est inepte. Querelle, rumeur. L'un préfère Phrynicus, un autre préfère Eschyle, un autre préfère le vin miellé au benjoin. Les porte-voix des acteurs se tirent comme ils peuvent de ce brouhaha, percé de temps en temps par le cri aigre des vendeuses publiques de phallus et des marchandes d'eau. Tel est le tumulte athénien. Pendant ce temps-là on joue la pièce. Elle est d'un homme vivant. Le tumulte est de droit. Plus tard, quand Eschyle sera mort ou exilé, on fera silence. Il convient que vous vous taisiez devant un dieu. *Æquum est,* c'est Plaute qui parle, *vos deo facere silentium.*

III

Un génie est un accusé.

Tant qu'Eschyle vécut, il fut contesté. On le contesta, puis on le persécuta, progression naturelle. Selon l'habitude athénienne, on démura sa vie privée; on le noircit, on le calomnia. Une femme qu'il avait aimée, Planesia, sœur de Chrysilla, maîtresse de Périclès, s'est déshonorée devant l'avenir par les outrages qu'elle adressa à Eschyle publiquement. On lui supposa des amours contre nature; on lui trouva, comme à Shakespeare, un lord Southampton. Sa popularité fut battue en brèche. On lui imputait à crime tout, jusqu'à sa bonne grâce envers les jeunes poëtes qui lui offraient respectueusement leurs premières couronnes; il est curieux de voir ce reproche reparaître toujours; Pezay et Saint-Lambert le répètent au dix-huitième siècle :

Pourquoi, Voltaire, à ces auteurs,
Qui t'adressent des vers flatteurs,
Répondre, en toutes tes missives,
Par des louanges excessives?

Eschyle, vivant, fut une sorte de cible publique à toutes les haines. Jeune, on lui préféra les anciens, Thespis et Phrynichus; vieux, on lui préféra les nouveaux, Sophocle et Euripide. Enfin, il fut traduit devant l'aréopage, et, selon Suidas, parce que le théâtre s'était écroulé pendant une de ses pièces, selon Élien, parce qu'il avait blasphémé, ou, ce qui est la même chose, raconté les arcanes d'Eleusis, il fut exilé. Il mourut en exil.

Alors l'orateur Lycurgue s'écria : Il faut élever à Eschyle une statue de bronze.

Athènes, qui avait chassé l'homme, éleva la statue.

Ainsi Shakespeare, mort, entra dans l'oubli ; Eschyle, dans la gloire.

Cette gloire, qui devait avoir dans les siècles ses phases, ses éclipses, ses disparitions et ses réapparitions, fut éblouissante. La Grèce se souvint de Salamine, où Eschyle avait combattu. L'aréopage lui-même eut honte. Il se sentit ingrat envers l'homme qui, dans l'*Orestie,* avait honoré ce tribunal au point d'y faire comparaître Minerve et Apollon. Eschyle devint sacré. Toutes les phratries eurent son buste, ceint d'abord de bandelettes ; plus tard, couronné de lauriers. Aristophane lui fit dire dans *les Grenouilles :* « Je suis mort, mais ma poésie est vivante » Aux grands jours d'Éleusis, le héraut de l'aréopage souffla en l'honneur d'Eschyle dans la trompette tyrrhénienne. On fit faire, aux frais de la république, un exemplaire officiel de ses quatre-vingt-dix-sept drames qui fut mis sous la garde du greffier d'Athènes. Les acteurs qui jouaient ses pièces étaient tenus d'aller collationner leurs rôles sur cet exemplaire complet et unique. On fit d'Eschyle un deuxième Homère. Eschyle eut, lui aussi, ses rapsodes qui chantaient ses vers dans les fêtes et qui tenaient à la main une branche de myrte.

Il avait eu raison, le grand homme insulté, d'écrire sur ses poëmes cette fière et sombre dédicace :

AU TEMPS.

De son blasphème, il n'en fut plus question ; ce blasphème l'avait fait mourir en exil, c'était bien, c'était assez ; il fut comme non avenu. Du reste, on ne sait où trouver ce blasphème. Palingène le cherche dans une *Astérope,* imaginaire, selon nous. Musgrave le cherche dans les *Euménides.* Musgrave a probablement raison, car les *Euménides* étant une pièce fort religieuse, les prêtres avaient dû la choisir pour l'accuser d'impiété.

Signalons une coïncidence bizarre. Les deux fils d'Eschyle, Euphorion et Bion, passent pour avoir refait l'*Orestie*, exactement comme, deux mille trois cents ans plus tard, Davenant, bâtard de Shakespeare, refit *Macbeth.* Mais en présence du respect universel pour Eschyle mort, ces impudentes retouches étaient impossibles, et ce qui est vrai de Davenant est évidemment inexact de Bion et d'Euphorion.

La renommée d'Eschyle emplit le monde d'alors. L'Égypte, le sentant avec raison colosse et un peu égyptien, lui décerna le nom de *Pimander,* qui signifie Intelligence Supérieure. En Sicile, où il avait été banni et où l'on sacrifiait des boucs devant son tombeau à Géla, il fut presque un olympien.

Plus tard, pour les chrétiens, à cause de la prédiction de Prométhée, où l'on voulut voir Jésus, il fut presque un prophète.

Chose étrange, c'est cette gloire qui a fait sombrer son œuvre.

Nous parlons ici du naufrage matériel, car, comme nous l'avons dit, le vaste nom d'Eschyle surnage.

C'est tout un drame, et un drame extraordinaire, que la disparition de ces poëmes. Un roi a bêtement volé l'esprit humain.

Contons ce vol.

IV

Voici les faits, la légende du moins, car, à cette distance et dans ce crépuscule, l'histoire est légendaire.

Il y avait un roi d'Égypte nommé Ptolémée Évergète, beau-frère d'Antiochus le dieu.

Disons-le en passant, tous ces gens-là étaient dieux. Dieux soters, dieux évergètes, dieux épiphanes, dieux philométors, dieux philadelphes, dieux philopators. Traduisez : dieux sauveurs, dieux bienfaisants, dieux illustres, dieux aimant leur mère, dieux aimant leurs frères, dieux aimant leur père. Cléopâtre était déesse soter. Les prêtres et prêtresses de Ptolémée soter étaient à Ptolémaïs. Ptolémée VI était appelé Dieu-Aime-Mère, *Philométor,* parce qu'il haïssait sa mère Cléopâtre; Ptolémée IV était Dieu-Aime-Père, *Philopator,* parce qu'il avait empoisonné son père; Ptolémée II était Dieu-Aime-Frères, *Philadelphe,* parce qu'il avait tué ses deux frères.

Revenons à Ptolémée Évergète.

Il était fils du Philadelphe, lequel donnait des couronnes d'or aux ambassadeurs romains, le même à qui le pseudo Aristée attribue à tort la version des Septante. Ce Philadelphe avait fort augmenté la bibliothèque d'Alexandrie qui, de son vivant, comptait deux cent mille volumes, et qui, au sixième siècle, atteignit, dit-on, le chiffre incroyable de sept cent mille manuscrits.

Ce répertoire de la connaissance humaine, formé sous les yeux d'Euclide, et par les soins de Callimaque, de Diodore Cronos, de Théodore l'Athée, de Philétas, d'Apollonius, d'Aratus, du prêtre égyptien Manéthon, de Lycophron et de Théocrite, eut pour premier bibliothécaire, selon les uns Zénodote d'Éphèse, selon les autres Démétrius de Phalère, à qui Athènes avait élevé trois cent soixante statues, qu'elle mit un an à construire et un jour à détruire. Or cette bibliothèque n'avait pas d'exemplaire d'Eschyle. Un jour le grec Démétrius dit à Évergète : *Pharaon n'a pas Eschyle,* exacte-

ment comme plus tard Leidrade, archevêque de Lyon et bibliothécaire de Charlemagne, dit à Charlemagne : *L'empereur n'a pas Scæva Memor.*

Ptolémée Évergète, voulant compléter l'œuvre du Philadelphe son père, résolut de donner Eschyle à la bibliothèque d'Alexandrie. Il déclara qu'il en ferait faire une copie. Il envoya une ambassade emprunter aux athéniens l'exemplaire unique et sacré gardé par le greffier de la république. Athènes, peu prêteuse, hésita et demanda un nantissement. Le roi d'Egypte offrit quinze talents d'argent. Si l'on veut se rendre compte de ce que c'est que quinze talents, on n'a qu'à se dire que c'était les trois quarts du tribut annuel de rançon payé par la Judée à l'Égypte, lequel était de vingt talents et pesait à tel point sur le peuple juif que le grand prêtre Onias II, fondateur du temple Onion, se décida à refuser ce tribut, au risque d'une guerre. Athènes accepta le gage. Les quinze talents furent déposés. L'Eschyle complet fut remis au roi d'Égypte. Le roi abandonna les quinze talents, et garda le livre.

Athènes indignée eut une velléité de guerre contre l'Égypte. Reconquérir Eschyle, cela valait bien reconquérir Hélène. Recommencer Troie, mais cette fois pour ravoir Homère, c'était beau. On réfléchit pourtant. Le Ptolémée était redoutable. Il avait repris de force à l'Asie les deux mille cinq cents dieux égyptiens emportés jadis par Cambyse, parce qu'ils étaient en or et en argent. Il avait de plus conquis la Cilicie et la Syrie, et tout le pays de l'Euphrate au Tigre. Athènes, elle, n'était plus au temps où elle improvisait une flotte de deux cents vaisseaux contre Artaxerce. Elle laissa Eschyle prisonnier de l'Égypte.

C'était un prisonnier dieu. Cette fois le mot dieu est à sa place. On rendait à Eschyle des honneurs inouïs. Le roi refusa, dit-on, de le faire copier, tenant stupidement à posséder un exemplaire unique.

On veilla particulièrement sur ce manuscrit quand la bibliothèque d'Alexandrie, grossie de la bibliothèque de Pergame, qu'Antoine donna à Cléopâtre, fut transférée dans le temple de Jupiter Sérapis. C'est là que saint Jérôme vint lire, sur le texte athénien, le fameux passage de Prométhée prophétisant le Christ : « Va dire à Jupiter que rien ne me fera nommer celui qui doit le détrôner. »

D'autres docteurs de l'église firent sur cet exemplaire la même vérification. Car de tout temps on a combiné avec les affirmations orthodoxes ce qu'on a appelé les témoignages du polythéisme, et l'on a fait effort pour faire dire aux païens des choses chrétiennes. *Teste David cum sibylla.* On vint comme en pèlerinage compulser le *Prométhée.* Ce fut peut-être cette assiduité à fréquenter la bibliothèque d'Alexandrie qui trompa l'empereur Adrien et qui lui fit écrire au consul Servianus : « Ceux qui adorent Sérapis sont chrétiens;

ceux qui se prétendent évêques du Christ sont en même temps dévots à Sérapis. »

Sous la domination romaine, la bibliothèque d'Alexandrie appartenait à l'empereur. L'Égypte était la chose de César. *Augustus,* dit Tacite, *seposuit Ægyptum.* N'y voyageait pas qui voulait. L'Egypte était close. Les chevaliers romains, et les sénateurs même, n'y obtenaient pas aisément leurs entrées.

C'est pendant cette période que l'exemplaire complet d'Eschyle put être consulté et feuilleté par Timocharis, Aristarque, Athénée, Stobée, Diodore de Sicile, Macrobe, Plotin, Jamblique, Sopatre, Clément d'Alexandrie, Népotien d'Afrique, Valère-Maxime, Justin le martyr, et même par Elien, quoique Élien ait peu quitté l'Italie.

Au septième siècle, un homme entra dans Alexandrie. Il était monté sur un chameau, et assis entre deux sacs, l'un plein de figues, l'autre plein de blé. Ces deux sacs étaient, avec un plat de bois, tout ce qu'il possédait. Cet homme ne s'asseyait jamais qu'à terre. Il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que du pain. Il avait conquis la moitié de l'Asie et de l'Afrique, pris ou brûlé trente-six mille villes, villages, forteresses et châteaux, détruit quatre mille temples païens ou chrétiens, bâti quatorze cents mosquées, vaincu Izdeger, roi de Perse, et Héraclius, empereur d'Orient, et il se nommait Omar. Il brûla la bibliothèque d'Alexandrie.

Omar est pour cela célèbre; Louis, dit le Grand, n'a pas la même célébrité, ce qui est injuste, car il a brûlé la bibliothèque Rupertine à Heidelberg.

V

On le voit, cette aventure est un drame complet. Il pourrait s'intituler *Eschyle perdu.* Exposition, nœud et dénouement. Après Évergète, Omar. L'action commence par un voleur et finit par un incendiaire.

L'Evergète, c'est là son excuse, a volé par amour. Inconvénients de l'admiration d'un imbécile.

Quant à Omar, c'est le fanatique. Soit dit en passant, on a essayé de nos jours de bizarres réhabilitations historiques. Nous ne parlons pas de Néron, qui est à la mode. Mais on a tenté d'exonérer Omar, de même qu'on a tenté d'innocenter Pie V. Pie V et saint personnifie l'inquisition; le canoniser suffisait, pourquoi l'innocenter? Nous ne nous prêtons point à ces remises en question de procès jugés. Nous n'avons aucun goût à rendre de ces petits services au fanatisme, qu'il soit calife ou pape, qu'il brûle les livres ou qu'il brûle les hommes. On a fort plaidé pour Omar. Une certaine

classe d'historiens et de critiques biographes s'apitoie volontiers sur les sabres, si calomniés, ces pauvres sabres. Jugez de la tendresse qu'on a pour un cimeterre. Le cimeterre, c'est le sabre idéal. C'est mieux que bête, c'est turc. Omar a donc été nettoyé le plus possible. On a argué d'un premier incendie du quartier Bruchion où était la bibliothèque alexandrine, pour prouver la facilité de ces accidents; celui-ci était de la faute de Jules César, autre sabre; puis d'un second incendie, partiel, du Sérapeum, pour accuser les chrétiens, ces démagogues d'alors. Si l'incendie du Sérapeum avait détruit la bibliothèque alexandrine, au quatrième siècle, Hypathie n'aurait pas pu, au cinquième siècle, donner, dans cette même bibliothèque, ces leçons de philosophie qui la firent massacrer à coups de pots cassés. Sur Omar, nous croyons volontiers les arabes. Abd-Allatif a vu, vers 1220, à Alexandrie, « la colonne des piliers supportant une coupole », et il dit : « Là était la bibliothèque que brûla Amrou ben-Alas, par permission d'Omar. » Abulfaradge, en 1260, dans son *Histoire dynastique,* raconte en propres termes que, sur l'ordre d'Omar, on prit les livres de la bibliothèque, et qu'on en chauffa pendant six mois les bains d'Alexandrie. Selon Gibbon, il y avait à Alexandrie quatre mille bains. Ebn-Khaldoun, dans ses *Prolégomènes historiques,* raconte une autre destruction, l'anéantissement de la bibliothèque des mèdes par Saad, lieutenant d'Omar. Or Omar, ayant fait brûler en Perse la bibliothèque médique par Saad, était logique en faisant brûler en Égypte la bibliothèque égypto-grecque par Amrou. Ses lieutenants nous ont conservé son ordre : « Si ces livres contiennent des mensonges, au feu. S'ils contiennent des vérités, elles sont dans le Koran, au feu. » Au lieu de Koran, mettez Bible, Veda, Edda, Zend-Avesta, Toldos Jeschu, Talmud, Évangile, et vous avez la formule imperturbable et universelle de tous les fanatismes. Cela dit, nous ne voyons aucune raison pour casser le verdict de l'histoire, nous adjugeons au calife la fumée des sept cent mille volumes d'Alexandrie, Eschyle compris, et nous maintenons Omar en possession de son incendie.

Évergète, par volonté de jouissance exclusive et traitant une bibliothèque comme un sérail, nous a dérobé Eschyle. Le dédain imbécile peut avoir les mêmes effets que l'adoration imbécile. Shakespeare a failli avoir le sort d'Eschyle. Il a eu, lui aussi, son incendie. Shakespeare était si peu imprimé, l'imprimerie existait si peu pour lui, grâce à l'inepte indifférence de la postérité immédiate, qu'en 1666 il n'y avait encore qu'une édition du poëte de Stratford-sur-Avon, l'édition d'Hemynge et Condell, tirée à trois cents exemplaires. Shakespeare, avec cette obscure et chétive édition attendant en vain le public, était une sorte de pauvre honteux de la gloire. Ces trois cents exemplaires étaient à peu près tous à Londres en magasin, quand l'incendie de 1666 éclata. Il brûla Londres et faillit brûler Shakespeare. Toute l'édition

Hemynge et Condell y disparut, à l'exception de quarante-huit exemplaires vendus en cinquante ans. Ces quarante-huit acheteurs ont sauvé la vie à l'œuvre de Shakespeare.

VI

La disparition d'Eschyle! étendez hypothétiquement cette catastrophe à quelques autres noms encore, et il semble que vous sentiez le vide se faire dans l'esprit humain.

L'œuvre d'Eschyle était, par l'étendue, la plus vaste, à coup sûr, de toute l'antiquité. Par les sept pièces qui nous restent, on peut juger de ce qu'était cet univers.

Ce que c'est qu'Eschyle perdu, indiquons-le.

Quatorze trilogies : *les Prométhées,* dont faisait partie *Prométhée enchaîné; les Sept chefs devant Thèbes,* dont il nous reste une pièce; *la Danaïde,* qui comprenait *les Suppliantes,* écrites en Sicile et ayant trace du « sicélisme » d'Eschyle; *Laïus,* qui comprenait *Œdipe; Athamas,* qui se terminait par *les Isthmiastes; Persée,* dont le nœud était *les Phorcydes; Etna,* qui avait pour prologue *les Femmes etnéennes; Iphigénie,* qui se dénouait par la tragédie des *Prêtresses; l'Éthiopide,* dont les titres ne se retrouvent nulle part; *Penthée,* où étaient *les Hydrophores; Teucer,* qui s'ouvrait par *le Jugement des armes; Niobé,* qui commençait par *les Nourrices* et s'achevait par *les Gens du cortège;* une trilogie en l'honneur d'Achille, *l'Iliade tragique,* composée des *Myrmidons,* des *Néréides* et des *Phrygiens;* une en l'honneur de Bacchus, *la Lycurgie,* composée des *Édons,* des *Bassarides* et des *Jeunes hommes.*

Ces quatorze trilogies à elles seules donnent un total de cinquante-six pièces, si l'on réfléchit que toutes à peu près étaient des tétralogies, c'est-à-dire des drames quadruples, et se terminaient par une satyride. Ainsi *l'Orestie* avait pour satyride finale *Protée,* et *les Sept chefs devant Thèbes* avaient *le Sphinx.*

Ajoutez à ces cinquante-six pièces une trilogie probable des *Labdacides;* ajoutez des tragédies, *les Égyptiens, le Rachat d'Hector, Memnon,* rattachées sans doute à des trilogies; ajoutez toutes ces satyrides, *Sisyphe transfuge, les Hérauts, le Lion, les Argiens, Amymone, Cyrcé, Cercyon, Glaucus marin,* comédies où était le rire de ce génie farouche.

Voilà ce qui vous manque.

Evergète et Omar vous ont pris tout cela.

Il est difficile de préciser rigoureusement le nombre total des pièces d'Eschyle. Le chiffre varie. Le biographe anonyme dit soixante-quinze,

Suidas quatrevingt-dix, Jean Deslyons quatrevingt-dix-sept, Meursius cent. Meursius enregistre plus de cent titres, mais quelques-uns font probablement double emploi.

Le docteur de Sorbonne, Jean Deslyons, théologal de Senlis, auteur du *Discours ecclésiastique contre le paganisme du Roi boit,* a publié au dix-septième siècle un écrit contre la coutume de superposer les cercueils dans les cimetières, écrit appuyé sur le vingt-cinquième canon du concile d'Auxerre : *Non licet mortuum super mortuum mitti.* Deslyons, dans une note de cet écrit, devenu très rare et que possédait, si notre mémoire est bonne, Charles Nodier, cite un passage du grand antiquaire numismate de Vanloo, Hubert Goltzius, où, à propos des embaumements, Goltzius mentionne *les Égyptiens* d'Eschyle, et *l'Apothéose d'Orphée,* titre omis dans l'énumération de Meursius. Goltzius ajoute que *l'Apothéose d'Orphée* était récitée aux mystères des Lycomides.

Ce titre, *l'Apothéose d'Orphée,* fait rêver. Eschyle parlant d'Orphée, le titan mesurant l'hécatonchire, le dieu interprétant le dieu, quoi de plus splendide, et quelle soif on aurait de lire cette œuvre! Dante parlant de Virgile, et l'appelant son maître, ne comble pas cette lacune, parce que Virgile, noble poëte, mais sans invention, est moindre que Dante; c'est entre égaux, et de génie à génie, de souverain à souverain, que ces hommages sont magnifiques. Eschyle élève à Orphée un temple dont il pourrait lui-même occuper l'autel, c'est grand.

VII

Eschyle est disproportionné. Il a de l'Inde en lui. La majesté farouche de sa stature rappelle ces vastes poëmes du Gange qui marchent dans l'art du pas des mammouths, et qui, parmi les iliades et les odyssées, ont l'air d'hippopotames parmi des lions. Eschyle, admirablement grec, est pourtant autre chose que grec. Il a le démesuré oriental.

Saumaise le déclare plein d'hébraïsmes et de syrianismes, *hebraismis et syrianismis.* Eschyle fait porter le trône de Jupiter par les Vents, comme la Bible fait porter le trône de Jéhovah par les Chérubins, comme le Rig-Véda fait porter le trône d'Indra par les Marouts. Les vents, les chérubins et les marouts sont les mêmes êtres, les Souffles. Saumaise, du reste, a raison. Les jeux de mots, si fréquents dans la langue phénicienne, abondent dans Eschyle. Il joue, par exemple, à propos de Jupiter et d'Europe, sur le mot phénicien *ilpha,* qui a le double sens navire et taureau. Il aime cette langue de Tyr et de Sidon, et parfois il lui emprunte les étranges lueurs de son

style; la métaphore « Xercès aux yeux de dragon » semble une inspiration du dialecte ninivite où le mot *draka* voulait dire à la fois *le dragon* et *le clairvoyant.* Il a des hérésies phéniciennes; sa génisse Io est un peu la vache Isis; il croit, comme les prêtres de Sidon, que le temple de Delphes a été bâti par Apollon avec une pâte faite de cire et d'ailes d'abeilles. Dans son exil de Sicile, il va souvent boire religieusement à la fontaine Aréthuse, et jamais les pâtres qui l'observent ne l'entendent nommer Aréthuse autrement que de ce nom mystérieux, *Alphaga,* mot assyrien qui signifie *source entourée de saules.*

Eschyle est, dans toute la littérature hellénique, le seul exemple de l'âme athénienne mélangée d'Égypte et d'Asie. Ces profondeurs répugnaient à la lumière grecque. Corinthe, Epidaure, Œdepsus, Gythium, Chéronée, où Plutarque devait naître, Thèbes, où était la maison de Pindare, Mantinée, où était la gloire d'Epaminondas, toutes ces villes dorées repoussaient l'Inconnu qu'on entrevoyait comme une nuée derrière le Caucase. Il semblait que le soleil fût grec. Le soleil, habitué au Parthénon, n'était pas fait pour entrer dans les forêts diluviennes de la Grande Tartarie, sous la moisissure gigantesque des monocotylédones, sous les fougères hautes de cinq cents coudées où fourmillaient tous les premiers modèles horribles de la nature, et où vivaient dans l'ombre on ne sait quelles cités difformes telles que cette fabuleuse Anarodgurro dont l'existence fut niée jusqu'au jour où elle envoya une ambassade à Claude. Gagasmira, Sambulaca, Maliarpha, Barygaza, Caveripatnam, Sochoth-Benoth, Théglath-Phalazar, Tana-Serim, tous ces noms presque hideux effarèrent la Grèce, quand ils y arrivèrent rapportés par les aventuriers de retour, d'abord par ceux de Jason, puis par ceux d'Alexandre. Eschyle n'avait pas cette horreur. Il aimait le Caucase. Il y avait fait la connaissance de Prométhée. On croit sentir, en lisant Eschyle, qu'il a hanté les grands halliers primitifs, houillères aujourd'hui, et qu'il a fait des enjambées massives par-dessus les racines reptiles et à demi vivantes des anciens monstres végétaux. Eschyle est une sorte de béhémoth parmi les génies.

Disons-le pourtant, la parenté de la Grèce avec l'Orient, parenté haïe des grecs, était réelle. Les lettres de l'alphabet grec ne sont autre chose que les lettres de l'alphabet phénicien, retournées. Eschyle était d'autant plus grec qu'il était un peu phénicien.

Ce puissant esprit, parfois informe en apparence à force de grandeur, a la gaîté et l'affabilité titaniques. Il fait des jeux de mots sur Prométhée, sur Polynice, sur Hélène, sur Apollon, sur Ilion, sur le coq et le soleil, imitant en cela Homère, lequel a fait sur l'olive ce fameux calembour dont s'autorisa Diogène pour jeter son plat d'olives et manger une tarte.

Le père d'Eschyle, Euphorion, était disciple de Pythagore. L'âme de Pythagore, ce philosophe demi-mage et demi-brahme, semblait être entrée à travers Euphorion dans Eschyle. Nous l'avons dit, dans la profonde et mystérieuse querelle entre les dieux célestes et les dieux terrestres, guerre intestine du paganisme, Eschyle était terrestre. Il était de la faction des dieux de la terre. Les cyclopes ayant travaillé pour Jupiter, il les rejetait comme nous rejetterions une corporation d'ouvriers qui aurait trahi, et il leur préférait les cabires. Il adorait Cérès. «Ô toi, Cérès, nourrice de mon âme!» et Cérès, c'est Déméter, c'est Gé-méter, c'est la terre mère. De là sa vénération pour l'Asie. Il semblait alors que la Terre fût plutôt en Asie qu'ailleurs. L'Asie est en effet une sorte de bloc presque sans caps et sans golfes, comparativement à l'Europe, et peu pénétrable à la mer. La Minerve d'Eschyle dit : «La grande Asie». — «Le sol sacré de l'Asie», dit le chœur des océanides. Dans son épitaphe, gravée sur sa tombe à Géla et faite par lui-même, Eschyle atteste «le mède aux longs cheveux». Il fait célébrer par le chœur «Susicanès et Pégastagon, nés en Egypte, et le chef de Memphis, la ville sacrée». Comme les phéniciens, il donne à Minerve le nom d'*Oncée.* Dans *l'Etna,* il célèbre les Dioscures siciliens, les Paliques, ces dieux frères dont le culte, rattaché au culte local de Vulcain, était venu d'Asie par Sarepta et Tyr. Il les nomme «les Paliques vénérables». Trois de ses trilogies sont intitulées *les Perses, l'Éthiopide, les Égyptiens.* Dans la géographie d'Eschyle, l'Egypte était Asie, ainsi que l'Arabie. Prométhée dit : «La fleur de l'Arabie, les héros du Caucase.» Eschyle était, en géographie, un singulier spécialiste. Il avait une ville gorgonienne, Cysthène, qu'il mettait en Asie, ainsi qu'un fleuve, Pluton, roulant de l'or, et défendu par des hommes à un seul œil, les arimaspes. Les pirates auxquels il fait allusion quelque part sont, selon toute apparence, les pirates angrias qui habitaient l'écueil Vizindruk. Il voyait distinctement, au delà du Pas-du-Nil, dans les montagnes de Byblos, la source du Nil, encore ignorée aujourd'hui. Il savait le lieu précis où Prométhée avait dérobé le feu, et il désignait sans hésiter le mont Mosychle, voisin de Lemnos.

Quand cette géographie cesse d'être chimérique, elle est exacte comme un itinéraire. Elle devient vraie et reste démesurée. Rien de plus réel que cette grandiose transmission de la nouvelle de la prise de Troie en une nuit par des fanaux allumés l'un après l'autre, et se répondant de montagne en montagne, du mont Ida au promontoire d'Hermès, du promontoire d'Hermès au mont Athos, du mont Athos au mont Macispe, du Macispe au Messapius, du mont Messapius, par-dessus le fleuve Asopus, au mont Cythéron, du mont Cythéron, par-dessus le marais Gorgopis, au mont Egyplanctus, du mont Égyplanctus au cap Saronique (plus tard Spiréum), du cap Saro-

IMPRIMERIE NATIONALE.

nique au mont Arachné, du mont Arachné à Argos. Vous pouvez suivre sur la carte cette traînée de flamme annonçant Agamemnon à Clytemnestre.

Cette géographie vertigineuse est mêlée à une tragédie extraordinaire où l'on entend des dialogues plus qu'humains : — « Prométhée. Hélas ! — Mercure. Voilà un mot que ne dit pas Jupiter »; — et où Géronte, c'est l'Océan. « Sembler fou, dit l'Océan à Prométhée, c'est le secret du sage. » Mot profond comme la mer. Qui sait l'arrière-pensée de la tempête? Et la Puissance s'écrie : « Il n'est qu'un dieu libre, c'est Jupiter. »

Eschyle a sa géographie; il a aussi sa faune.

Cette faune, qui apparaît comme fabuleuse, est plutôt énigmatique que chimérique. Nous qui parlons, nous avons retrouvé et constaté à La Haye, dans une vitrine du musée japonais, l'impossible serpent de *l'Orestie* ayant deux têtes à ses deux extrémités. Il y a, soit dit en passant, dans cette vitrine plusieurs spécimens d'une bestialité qui serait d'un autre monde, dans tous les cas étranges et inexpliqués, car nous admettons peu, pour notre part, l'hypothèse bizarre des japonais couseurs de monstres.

Eschyle voit par moments la nature avec des simplifications empreintes d'un dédain mystérieux. Ici le pythagoricien s'efface, et le mage apparaît. Toutes les bêtes sont la bête. Eschyle semble ne voir dans l'animal qu'un chien. Le griffon est un « chien muet »; l'aigle est un « chien ailé ». — *Le chien ailé de Jupiter,* dit Prométhée.

Nous venons de prononcer ce mot : mage. Ce poëte en effet, par moments, comme Job, officie. On dirait qu'il exerce sur la nature, sur les peuples, et jusque sur les dieux, une sorte de magisme. Il reproche aux bêtes leur voracité. Un vautour qui saisit, malgré sa course, une hase pleine, et s'en repaît, « mange toute une race arrêtée en sa fuite ». Il interpelle la poussière et la fumée; à l'une, il dit : « Sœur altérée de la boue », et à l'autre : « Sœur noire du feu ». Il insulte la baie redoutée de Salmydessus, « marâtre des vaisseaux ». Il raccourcit aux proportions naines les grecs vainqueurs de Troie par trahison, il les montre mis bas par une machine de guerre, il les appelle « ces petits d'un cheval ». Quant aux dieux, il va jusqu'à incorporer Apollon à Jupiter. Il nomme magnifiquement Apollon « la conscience de Jupiter ».

Son audace d'intimité est absolue, signe de souveraineté. Il fait prendre Iphigénie par le sacrificateur « comme une chèvre ». Pour lui une reine, femme fidèle, est « la bonne chienne de la maison ». Quant à Oreste, il l'a vu tout petit, et il le raconte « mouillant ses langes », *humectatio ex urina.* Il dépasse même ce latin. L'expression que nous ne disons pas ici est dans *les Plaideurs* (acte III, scène III). Si vous tenez à lire le mot que nous hésitons à écrire, adressez-vous à Racine.

L'ensemble est immense et lugubre. Le profond désespoir du destin est dans Eschyle. Il montre, dans des vers terribles, « l'impuissance qui enchaîne, comme dans un rêve, les vivants aveugles ». Sa tragédie n'est autre chose que le vieux dithyrambe orphique se mettant tout à coup à crier et à pleurer sur l'homme.

VIII

Aristophane aimait Eschyle par cette loi d'affinité qui fait que Marivaux aime Racine. Tragédie et comédie faites pour s'entendre.

Le même souffle éperdu et tout-puissant emplit Eschyle et Aristophane. Ce sont les deux inspirés du masque antique.

Aristophane, qui n'est pas encore jugé, tenait pour les mystères, pour la poésie cécropienne, pour Eleusis, pour Dodone, pour le crépuscule asiatique, pour le profond rêve pensif. Ce rêve, d'où sortait l'art d'Egine, était au seuil de la philosophie ionienne dans Thalès aussi bien qu'au seuil de la philosophie italique dans Pythagore. C'était le sphinx gardant l'entrée.

Ce sphynx a été une muse, la grande muse pontificale et lascive du rut universel, et Aristophane l'aimait. Ce sphinx soufflait à Eschyle la tragédie et à Aristophane la comédie. Il contenait quelque chose de Cybèle. L'antique impudeur sacrée est dans Aristophane. Par moments, il a Bacchus aux lèvres en écume. Il sort des Dionysiaques, ou de l'Aschosie, ou de la grande Orgie triétérique, et l'on croit voir un furieux des mystères. Son vers titubant ressemble à la bassaride sautant à cloche-pied sur des vessies pleines d'air. Aristophane a l'obscénité sacerdotale. Il est pour la nudité contre l'amour. Il dénonce les Phèdres et les Sthénobées, et il fait *Lysistrata.*

Qu'on ne s'y trompe pas, ceci était de la religion, et un cynique était un austère. Les gymnosophistes étaient le point d'intersection de la lubricité et de la pensée. Le bouc, avec sa barbe de philosophe, était de cette secte. Ce sombre orient extatique et bestial vit encore dans le santon, le derviche et le fakir. Les corybantes étaient des sortes de fakirs grecs. Aristophane appartenait, comme Diogène, à cette famille. Eschyle, par son côté oriental, y confinait, mais il gardait la chasteté tragique.

Ce mystérieux naturalisme était l'antique Génie de la Grèce. Il s'appelait Poésie et Philosophie. Il avait sous lui le groupe des sept sages, dont un, Périandre, était un tyran. Or un certain esprit bourgeois et moyen arriva avec Socrate. C'était la sagacité venant tirer à clair la sagesse. Réduction de Thalès et de Pythagore au vrai immédiat, telle était l'opération. Sorte de filtrage, épurant et amoindrissant, d'où la vieille doctrine divine tombait

goutte à goutte, humaine. Ces simplifications déplaisent aux fanatismes; les dogmes n'aiment pas être tamisés. Améliorer une religion, c'est y attenter. Le progrès offrant ses services à la foi, l'offense. La foi est une ignorance qui croit en savoir et qui, dans de certains cas, en sait peut-être plus long que la science. En présence des affirmations hautaines des croyants, Socrate avait un demi-sourire gênant. Il y a du Voltaire dans Socrate. Socrate déclarait toute la philosophie éleusiaque inintelligible et insaisissable, et il disait à Euripide que, pour comprendre Héraclite et les vieux philosophes, *il faudrait être un nageur de Délos,* c'est-à-dire un nageur capable d'aborder l'île qui fuit toujours. Cela était impie et sacrilège pour l'ancien naturalisme hellénique. Pas d'autre cause à l'antipathie d'Aristophane contre Socrate.

Cette antipathie a été hideuse; le poëte a eu une allure de persécuteur; il a prêté main-forte aux oppresseurs contre les opprimés, et sa comédie a commis des crimes. Aristophane, châtiment sombre, est resté devant la postérité à l'état de génie méchant. Mais il a une circonstance atténuante; il a admiré ardemment le poëte de Prométhée, et l'admirer c'était le défendre. Aristophane a fait ce qu'il a pu pour empêcher son bannissement, et si quelque chose peut diminuer l'indignation de lire *les Nuées* acharnées sur Socrate, c'est qu'on voit dans l'ombre la main d'Aristophane retenant le manteau d'Eschyle qui s'en va.

Eschyle, du reste, a, lui aussi, une comédie, sœur de la farce immense d'Aristophane. Nous avons parlé de sa gaîté. Elle va loin dans les *Argiens.* Elle égale Aristophane et devance notre mardi gras. Écoutez : «Il me jette au nez un pot de nuit. Le vase plein me tombe sur la tête et s'y casse, odorant, mais autrement qu'une urne à parfums.» Qui a dit cela? C'est Eschyle. Et à son tour Shakespeare viendra, et criera par la bouche de Falstaff : «Videz le pot de chambre!» *Emply the jordan.* Que voulez-vous? vous avez affaire à des sauvages.

Un de ces sauvages, c'est Molière. Voyez, d'un bout à l'autre, *le Malade imaginaire.*

C'est aussi un peu Racine. Voyez *les Plaideurs,* déjà nommés.

L'abbé Camus était un évêque d'esprit, chose rare en tout temps, et, qui plus est, un bon homme. Il eût mérité ce blâme d'un autre évêque, notre contemporain, d'être «bon jusqu'à la bêtise». Cela tenait peut-être à ce qu'il avait de l'esprit. Il donnait aux pauvres tout le revenu de son évêché de Bellay. Il s'opposait aux canonisations. C'était lui qui disait : *Il n'est chasse que de vieux chiens et châsse que de vieux saints;* et, quoiqu'il n'aimât pas les nouveaux venus de la sainteté, il était l'ami de saint François de Sales, sur le conseil duquel il fit des romans. Il raconte dans une de ses lettres qu'un jour François de Sales lui avait dit : *L'Église rit volontiers.*

L'art aussi rit volontiers. L'art, qui est un temple, a son rire. D'où lui vient cette hilarité ? Tout à coup au milieu des chefs-d'œuvre, faces sévères, se dresse et éclate un bouffon, chef-d'œuvre aussi. Sancho Pança coudoie Agamemnon. Toutes les merveilles de la pensée sont là, l'ironie vient les compliquer et les compléter. Énigme. Voici que l'art, le grand art, est pris d'un accès de gaîté. Son problème, la matière, l'amuse. Il la formait, il la déforme. Il la combinait pour la beauté, il s'égaie à en extraire la laideur. Il semble qu'il oublie sa responsabilité. Il ne l'oublie pas pourtant, car subitement, derrière la grimace, la philosophie apparaît. Une philosophie déridée, moins sidérale, plus terrestre, tout aussi mystérieuse que la philosophie triste. L'inconnu qui est dans l'homme et l'inconnu qui est dans les choses se confrontent; et il se trouve qu'en se rencontrant, ces deux augures, la Nature et le Destin, ne gardent pas leur sérieux. La poésie, chargée d'anxiétés, bafoue, qui ? elle-même. Une joie, qui n'est pas la sérénité, jaillit de l'incompréhensible. On ne sait quelle raillerie haute et sinistre se met à faire des éclairs dans l'ombre humaine. Les obscurités amoncelées autour de nous jouent avec notre âme. Épanouissement redoutable de l'inconnu. Le mot pour rire sort de l'abîme.

Cet inquiétant rire de l'art s'appelle dans l'antiquité Aristophane, et dans les temps modernes Rabelais.

Quand Pratinas le dorien eut inventé la pièce à satyres, la comédie faisant son apparition en face de la tragédie, le rire à côté du deuil, les deux genres prêts à s'accoupler peut-être, cela fit scandale. Agathon, l'ami d'Euripide, alla à Dodone consulter Loxias. Loxias, c'est Apollon. Loxias signifie tortueux, et l'on nommait Apollon *le Tortueux* à cause de ses oracles toujours indirects et pleins de méandres et de replis. Agathon demanda à Apollon si le nouveau genre n'était pas impie, et si la comédie existait de droit aussi bien que la tragédie. Loxias répondit : *La poésie a deux oreilles.*

Cette réponse, qu'Aristote déclare obscure, nous semble fort claire. Elle résume la loi entière de l'art. Deux problèmes, en effet, sont en présence : en pleine lumière, le problème bruyant, tumultueux, orageux, tapageur, le large carrefour vital, toutes les directions offertes aux mille pieds de l'homme, les bouches contestant, les querelles, les passions avec leurs pourquoi, le mal, qui commence la souffrance par lui, car être le mal, c'est pire que le faire, les peines, les douleurs, les larmes, les cris, les rumeurs; dans l'ombre, le problème muet, l'immense silence, d'un sens inexprimable et terrible. Et la poésie a deux oreilles, l'une qui écoute la vie, l'autre qui écoute la mort.

IX

La puissance de dégagement lumineux que la Grèce avait est prodigieuse, même aujourd'hui qu'on voit la France. La Grèce ne colonisait pas sans civiliser. Exemple à plus d'une nation moderne. Acheter et vendre n'est pas tout.

Tyr achetait et vendait, Béryte achetait et vendait, Sarepta achetait et vendait; où sont ces villes? Athènes enseignait. Elle est encore à cette heure une des capitales de la pensée humaine.

L'herbe pousse sur les six marches de la tribune où a parlé Démosthène, le Céramique est un ravin à demi comblé d'une poussière de marbre qui a été le palais de Cécrops, l'Odéon d'Hérode Atticus n'est plus, au pied de l'Acropole, qu'une masure sur laquelle tombe, à de certaines heures, l'ombre incomplète du Parthénon, le temple de Thésée appartient aux hirondelles, les chèvres broutent sur le Pnyx; mais l'idée grecque est vivante, mais la Grèce est reine, mais la Grèce est déesse. Être un comptoir, cela passe; être une école, cela dure.

Il est curieux de se dire aujourd'hui qu'il y a vingt-deux siècles, des bourgades, isolées et éparses aux extrémités du monde connu, possédaient toutes des théâtres. En fait de civilisation, la Grèce entrait en matière par la construction d'une académie, d'un portique ou d'un logeum. Qui eût vu, presque à la même époque, s'élever à peu de distance l'une de l'autre, en Ombrie, la ville des gaulois de Sens, maintenant Sinigaglia, et, près du Vésuve, la ville hellénique Parthénopée, à présent Naples, eût reconnu la Gaule à la grande pierre debout toute rouge de sang, et la Grèce au théâtre.

Cette civilisation par la poésie et l'art avait une telle force qu'elle domptait parfois jusqu'à la guerre. Les siciliens, c'est Plutarque qui le raconte à propos de Nicias, mettaient en liberté les prisonniers grecs qui chantaient des vers d'Euripide.

Indiquons quelques faits très peu connus et très singuliers.

La colonie messénienne, Zancle en Sicile, la colonie corinthienne, Corcyre, distincte de la Corcyre des îles absyrtides, la colonie cycladienne, Cyrène en Lybie, les trois colonies phocéennes, Hélée en Lucanie, Palania en Corse, Marseille en France, avaient des théâtres. Le taon ayant poursuivi Io tout le long du golfe Adriatique, la mer Ionienne allait jusqu'au port Venetus, et Trégeste, qui est Trieste, avait un théâtre. Théâtre à

Salpé, en Apulie; théâtre à Squillacium, en Calabre; théâtre à Thernus, en Livadie; théâtre à Lysimachia fondée par Lysimaque, lieutenant d'Alexandre; théâtre à Scapta-Hyla, où Thucydide avait des mines d'or; théâtre à Byzia, où avait habité Thésée; théâtre en Chaonie, à Buthrotum, où jouaient ces équilibristes venus du mont Chimère qu'admira Apulée sur le Pœcile; théâtre en Pannonie, à Bude, où étaient les méténastes, c'est-à-dire les *transplantés*. Beaucoup de ces colonies, situées loin, étaient fort exposées. Dans l'île de Sardaigne, que les grecs nommaient Ichnusa à cause de sa ressemblance avec la plante du pied, Calaris, qui est Cagliari, était en quelque sorte sous la griffe punique; Cibalis, en Mysie, avait à craindre les triballes; Aspalathon, les illyriens; Tomis, futur tombeau d'Ovide, les scordisques; Milet en Anatolie, les messagètes; Dénia, en Espagne, les cantabres; Salmydessus, les molosses; Carsine, les tauro-scythes; Gélonus, les sarmates arymphées, qui vivaient de glands; Apollonia, les hamaxobiens rôdant sur leurs chariots; Abdère, patrie de Démocrite, les thraces, hommes tatoués. Toutes ces villes, à côté de leur citadelle, avaient un théâtre. Pourquoi? c'est que le théâtre maintenait allumée cette flamme, la patrie. Ayant les barbares aux portes, il importait de rester grecs. L'esprit de nation est la meilleure muraille.

Le drame grec était profondément lyrique. C'était souvent moins une tragédie qu'un dithyrambe. Il avait pour l'occasion des strophes altières comme des épées. Il se ruait sur la scène le casque au front, et c'était une ode armée en guerre. On sait ce que peut une marseillaise.

Beaucoup de ces théâtres étaient en granit, quelques-uns en brique. Le théâtre d'Apollonia était en marbre. Le théâtre de Salmydessus, qui se transportait tantôt sur la place Dorique, tantôt sur la place Epiphane, était un vaste échafaudage roulant sur cylindre, à la façon de ces tours de bois qu'on poussait contre les tours de pierre des villes assiégées.

Et quel poëte jouait-on de préférence sur ces théâtres? Eschyle.

Eschyle était pour la Grèce le poëte autochtone. Il était plus que grec, il était pélasgique. Il était né à Eleusis, et non seulement éleusien, mais éleusiaque, c'est-à-dire croyant. C'est la même nuance qu'anglais et anglican. L'élément asiatique, déformation grandiose de ce génie, augmentait le respect. Car on contait que le grand Dionysius, ce Bacchus commun à l'occident et à l'orient, venait en songe lui dicter ses tragédies. Vous retrouverez ici «l'Alleur» de Shakespeare.

Eschyle, eupatride et éginétique, semblait aux grecs plus grec qu'eux-mêmes; dans ces temps de code et de dogme mêlés, être sacerdotal, c'était une haute façon d'être national. Cinquante-deux de ses tragédies avaient été couronnées. En sortant des pièces d'Eschyle, les hommes frappaient sur

les boucliers pendus aux portes des temples en criant : Patrie! patrie! Ajoutons ceci, être hiératique, cela ne l'empêchait pas d'être démotique. Eschyle aimait le peuple, et le peuple l'adorait. Il y a deux côtés à la grandeur; la majesté est l'un, la familiarité est l'autre. Eschyle était familier avec cette orageuse et généreuse tourbe d'Athènes. Il donnait souvent à cette foule le beau rôle. Voyez dans l'*Orestie* comme le chœur, qui est le peuple, accueille tendrement Cassandre. La reine rudoie et effarouche l'esclave, que le chœur tâche de rassurer et d'apaiser. Eschyle avait introduit le peuple dans ses œuvres les plus hautes; il l'avait mis dans *Penthée* par la tragédie des *Cardeuses de laine,* dans *Niobé* par la tragédie des *Nourrices,* dans *Athamas* par la tragédie des *Tireurs de filets,* dans *Iphigénie* par la tragédie des *Faiseuses de lit.* C'était du côté du peuple qu'il faisait pencher la balance dans ce drame mystérieux, *le Pesage des Ames*[1]. Aussi l'avait-on choisi pour la conservation du feu sacré.

Dans toutes les colonies grecques on jouait l'*Orestie* et *les Perses.* Eschyle présent, la patrie n'était plus absente. Les magistrats ordonnaient ces représentations presque religieuses. Le gigantesque théâtre eschylien était comme chargé de surveiller le bas âge des colonies. Il les enfermait dans l'esprit grec, il les garantissait du mauvais voisinage et des tentations d'égarement possible, il les préservait du contact barbare, il les maintenait dans le cercle hellénique. Il était là comme avertisseur. On confiait, pour ainsi dire, à Eschyle toutes ces petites Grèces.

Dans l'Inde, on donne volontiers les enfants à garder aux éléphants. Ces bontés énormes veillent sur les petits. Tout le groupe des têtes blondes chante, rit et joue au soleil sous les arbres. L'habitation est à quelque distance. La mère n'est pas là. Elle est chez elle, occupée aux soins domestiques, inattentive à ses enfants. Pourtant, tout joyeux qu'ils sont, ils sont en péril. Ces beaux arbres sont des traîtres. Ils cachent sous leur épaisseur des épines, des griffes et des dents. Le cactus s'y hérisse, le lynx y rôde, la vipère y rampe. Il ne faut pas que les enfants s'écartent. Au delà d'une certaine limite ils seraient perdus. Eux cependant vont et viennent, s'appellent, se tirent, s'entraînent, quelques-uns bégayant à peine et tout chancelants encore. Parfois un d'eux va trop loin. Alors une trompe formidable s'allonge, saisit le petit, et le ramène doucement vers la maison.

[1] *La Psychostasie.* (Note du manuscrit.)

X

Il existait quelques copies plus ou moins complètes d'Eschyle.

Outre les exemplaires des colonies, qui se bornaient à un petit nombre de pièces, il est certain que des copies partielles de l'exemplaire d'Athènes furent faites par les critiques et scoliastes alexandrins, lesquels nous ont conservé divers fragments, entre autres le fragment comique des *Argiens,* et le fragment bachique des *Edons,* et les vers cités par Stobée, et jusqu'aux vers probablement apocryphes que donne Justin le martyr.

Ces copies, enfouies, mais non détruites peut-être, ont entretenu l'espérance persistante des chercheurs, notamment de Le Clerc, qui publia en Hollande, en 1709, les fragments retrouvés de Ménandre. Pierre Pelhestre, de Rouen, l'homme qui avait tout lu, ce dont le grondait l'honnête archevêque Péréfixe, affirmait qu'on retrouverait la plupart des poëmes d'Eschyle dans les librairies (bibliothèques) des monastères du mont Athos, de même qu'on avait retrouvé les cinq livres des *Annales* de Tacite dans le couvent de Corwey, en Allemagne, et les *Institutions* de Quintilien dans une vieille tour de l'abbaye de Saint-Gall.

Une tradition, contestée, veut qu'Évergète II ait rendu à Athènes, non l'exemplaire original d'Eschyle, mais une copie, en laissant, comme dédommagement, les quinze talents.

Indépendamment du fait Évergète et Omar que nous avons rappelé, et qui, très réel au fond, est peut-être légendaire dans plus d'un détail, la perte de tant de belles œuvres de l'antiquité ne s'explique que trop par le petit nombre des exemplaires. L'Égypte, en particulier, transcrivait tout sur le papyrus. Le papyrus, étant très cher, devint très rare. On fut réduit à écrire sur poterie. Casser un vase, c'était casser un livre. Vers le temps où Jésus-Christ était peint sur les murailles, à Rome, avec des sabots d'âne et cette inscription : *Le Dieu des chrétiens ongle d'âne,* au troisième siècle, pour qu'on fît de Tacite dix copies par an, ou, comme nous parlerions aujourd'hui, pour qu'on le tirât à dix exemplaires, il a fallu qu'un César s'appelât Tacite et crût Tacite son oncle. Et encore Tacite est presque perdu. Des vingt-huit ans de son *Histoire des césars,* allant de l'an soixante-neuf à l'an quatre-vingt-seize, nous n'avons qu'une année entière, soixante-neuf, et un fragment d'année, soixante-dix. Evergète défendit d'exporter le papyrus, ce qui fit inventer le parchemin. Le haut prix du papyrus était tel, que Firmius le Cyclope, fabricant de papyrus, en 270, gagna à cette industrie assez

d'argent pour lever des armées, faire la guerre à Aurélien et se déclarer empereur.

Gutenberg est un rédempteur. Ces submersions des œuvres de la pensée, inévitables avant l'invention de l'imprimerie, sont impossibles à présent. L'imprimerie, c'est la découverte de l'intarissable. C'est le mouvement perpétuel trouvé en science sociale. De temps en temps un despote cherche à l'arrêter ou à le ralentir, et s'use au frottement. La pensée impossible à entraver, le progrès inarrêtable, qu'on nous passe le mot, le livre imperdable, tel est le résultat de l'imprimerie. Avant l'imprimerie, la civilisation était sujette à des pertes de substance. Les indications essentielles au progrès, venues de tel philosophe ou de tel poëte, faisaient tout à coup défaut. Une page se déchirait brusquement dans le livre humain. Pour déshériter l'humanité de tous les grands testaments des génies, il suffisait d'une sottise de copiste ou d'un caprice de tyran. Nul danger de ce genre à présent. Désormais l'insaisissable règne. Rien ni personne ne saurait appréhender la pensée au corps. Elle n'a plus de corps. Le manuscrit était le corps du chef-d'œuvre. Le manuscrit était périssable, et emportait avec lui l'âme, l'œuvre. L'œuvre, faite feuille d'imprimerie, est délivrée. Elle n'est plus qu'âme. Tuez maintenant cette immortelle! Grâce à Gutenberg, l'exemplaire n'est plus épuisable. Tout exemplaire est germe, et a en lui sa propre renaissance possible à des milliers d'éditions; l'unité est grosse de l'innombrable. Ce prodige a sauvé l'intelligence universelle. Gutenberg, au quinzième siècle, sort de l'obscurité terrible, ramenant des ténèbres ce captif racheté, l'esprit humain. Gutenberg est à jamais l'auxiliaire de la vie; il est le collaborateur permanent de la civilisation en travail. Rien ne se fait sans lui. Il a marqué la transition de l'homme esclave à l'homme libre. Essayez de l'ôter de la civilisation, vous devenez Égypte. La seule décroissance de la liberté de la presse diminue la stature d'un peuple.

Un des grands côtés de cette délivrance de l'homme par l'imprimerie, c'est, insistons-y, la conservation indéfinie des poëtes et des philosophes. Gutenberg est comme le second père des créations de l'esprit. Avant lui, oui, ceci était possible, un chef-d'œuvre mourait.

Chose lamentable à dire, la Grèce et Rome ont laissé des ruines de livres. Toute une façade de l'esprit humain à demi écroulée, voilà l'antiquité. Ici, la masure d'une épopée, là une tragédie démantelée; de grands vers frustes enfouis et défigurés, des frontons d'idées aux trois quarts tombés, des génies tronqués comme des colonnes, des palais de pensée sans plafond et sans porte, des ossements de poëmes, une tête de mort qui a été une strophe, l'immortalité en décombres. On rêve sinistrement. L'oubli, cette araignée, suspend sa toile entre le drame d'Eschyle et l'histoire de Tacite.

Où est Eschyle? en morceaux partout. Eschyle est épars dans vingt textes. Sa ruine, c'est dans une multitude d'endroits différents qu'il faut la chercher. Athénée donne la dédicace *Au Temps,* Macrobe le fragment de *l'Etna* et l'hommage aux dieux Paliques, Pausanias l'épitaphe, le biographe anonyme, Goltzius et Meursius, les titres des pièces perdues.

On sait par Cicéron, dans *les Tusculanes,* qu'Eschyle était pythagoricien, par Hérodote qu'il fut brave à Marathon, par Diodore de Sicile que son frère Amynias fut vaillant à Platée, par Justin que son frère Cynégyre fut héroïque à Salamine. On sait par les didascalies que *les Perses* furent représentés sous l'archonte Ménon, *les Sept Chefs devant Thèbes* sous l'archonte Théagénides, *l'Orestie* sous l'archonte Philoclès; on sait par Aristote qu'Eschyle osa, le premier, faire parler deux personnages à la fois; par Platon, que les esclaves assistaient à ses pièces; par Horace, qu'il inventa le masque et le cothurne; par Pollux, que les femmes grosses avortaient à l'entrée des Furies; par Philostrate, qu'il abrégea les monodies; par Suidas, que son théâtre s'écroula sous la foule; par Élien, qu'il blasphéma; par Plutarque, qu'il fut exilé; par Valère-Maxime, qu'un aigle le tua d'une tortue sur la tête; par Quintilien, qu'on retoucha ses pièces; par Fabricius, que ses fils sont accusés de lèse-paternité; par les marbres d'Arundel, la date de sa naissance, la date de sa mort et son âge, soixante-neuf ans.

Maintenant ôtez du drame l'orient et mettez-y le nord, ôtez la Grèce et mettez l'Angleterre, ôtez l'Inde et mettez l'Allemagne, cette autre mère immense, *Allmen,* Tous-les-Hommes, ôtez Périclès et mettez Elisabeth, ôtez le Parthénon et mettez la Tour de Londres, ôtez la plebs et mettez la mob, ôtez la fatalité et mettez la mélancolie, ôtez la gorgone et mettez la sorcière, ôtez l'aigle et mettez la nuée, ôtez le soleil et mettez sur la bruyère frissonnante au vent le livide lever de la lune, et vous avez Shakespeare.

Etant donnée la dynastie des génies, l'originalité de chacun étant absolument réservée, le poëte de la formation carlovingienne devant succéder au poëte de la formation jupitérienne et la brume gothique au mystère antique, Shakespeare, c'est Eschyle II.

Reste le droit de la Révolution française, créatrice du troisième monde, à être représentée dans l'art. L'Art est une immense ouverture, béante à tout le possible.

LIVRE CINQUIÈME.

LES ÂMES.

I

La production des âmes, c'est le secret de l'abîme. L'inné, quelle ombre! Qu'est-ce que cette condensation d'inconnu qui se fait dans les ténèbres, et d'où jaillit brusquement cette lumière, un génie? quelle est la règle de ces avènements-là? Ô amour! Le cœur humain fait son œuvre sur la terre, cela émeut les profondeurs. Quelle est cette incompréhensible rencontre de la sublimation matérielle et de la sublimation morale en l'atome, indivisible au point de vue de la vie, incorruptible au point de vue de la mort? L'atome, quelle merveille! Pas de dimension, pas d'étendue, ni hauteur, ni largeur, ni épaisseur, aucune prise à une mesure quelconque, et tout dans ce rien! Pour l'algèbre, point géométrique. Pour la philosophie, âme. Comme point géométrique, base de la science; comme âme, base de la foi. Voilà ce que c'est que l'atome. Deux urnes, les sexes, puisent la vie dans l'infini, et le renversement de l'une dans l'autre produit l'être. Ceci est la norme pour tous, pour l'animal comme pour l'homme. Mais l'homme plus qu'homme, d'où vient-il?

La suprême intelligence, qui est ici-bas le grand homme, quelle est la force qui l'évoque, l'incorpore et la réduit à la condition humaine? Quelle est la part de la chair et du sang dans ce prodige? Pourquoi certaines étincelles terrestres vont-elles chercher certaines molécules célestes? Où plongent ces étincelles, où vont-elles? comment s'y prennent-elles? Quel est ce don de l'homme de mettre le feu à l'inconnu? Cette mine, l'infini, cette extraction, un génie, quoi de plus formidable! D'où cela sort-il? Comment cela se peut-il? Pourquoi, à un moment donné, celui-ci et non celui-là? Ici, comme partout, l'incalculable loi des affinités apparaît, et échappe. On entrevoit, mais on ne voit pas. Ô forgeron du gouffre, où es-tu?

Les qualités les plus diverses, les plus complexes, les plus opposées en apparence, entrent dans la composition des âmes. Les contraires ne s'excluent

pas; loin de là, ils se complètent. Tel prophète contient un scoliaste; tel mage est un philologue. L'inspiration sait son métier. Tout poëte est un critique; témoin cet excellent feuilleton de théâtre que Shakespeare met dans la bouche d'Hamlet. Tel esprit visionnaire est en même temps précis; comme Dante qui écrit une rhétorique et une grammaire. Tel esprit exact est en même temps visionnaire; comme Newton qui commente l'*Apocalypse;* comme Leibniz qui démontre, *nova inventa logica,* la sainte trinité. Dante connaît la distinction des trois sortes de mots, *parola piana, parola sdrucciola, parola tronca :* il sait que la piana donne un trochée, la sdrucciola un dactyle et la tronca un ïambe. Newton est parfaitement sûr que le pape est l'antéchrist. Dante combine et calcule; Newton rêve.

Nulle loi saisissable dans cette obscurité. Nul système possible. Les adhérences et les cohésions croisent pêle-mêle leurs courants. Par moments on imagine surprendre le phénomène de la transmission de l'idée, et il semble qu'on voit distinctement une main prendre le flambeau à celui qui s'en va pour le donner à celui qui arrive. 1642, par exemple, est une année étrange. Galilée y meurt, Newton y naît. C'est bien. Voilà un fil, essayez de le nouer; il se casse tout de suite. Voici une disparition : le 23 avril 1616, le même jour, presque à la même minute, Shakespeare et Cervantes meurent. Pourquoi ces deux flammes soufflées au même moment? Aucune logique apparente. Un tourbillon dans la nuit.

À chaque instant des énigmes. Pourquoi Commode sort-il de Marc-Aurèle?

Ces problèmes obsédaient dans le désert Jérôme, cet homme de l'antre, cet Isaïe du Nouveau Testament; il interrompait les préoccupations de l'éternité et l'attention au clairon de l'archange pour méditer sur telle âme de païen qui l'intéressait; il supputait l'âge de Perse, rattachant cette recherche à quelque chance obscure de salut possible pour ce poëte aimé du cénobite à cause de sa sévérité; et rien n'est surprenant comme de voir ce penseur farouche, demi-nu sur sa paille, ainsi que Job, disputer sur cette question, frivole en apparence, de la naissance d'un homme, avec Rufin et Théophile d'Alexandrie, Rufin lui faisant remarquer qu'il se trompe dans ses calculs et que, Perse étant né en décembre sous le consulat de Fabius Persicus et de Vitellius et étant mort en novembre sous le consulat de Publius Marius et d'Asinius Gallus, ces époques ne correspondent pas rigoureusement avec l'an II de la deux cent troisième olympiade et l'an II de la deux cent dixième, dates fixées par Jérôme. Le mystère sollicite ainsi les contemplateurs.

Ces calculs, presque hagards, de Jérôme, ou d'autres semblables, plus d'un songeur les refait. Ne jamais trouver le point d'arrêt, passer d'une

spirale à l'autre comme Archimède, et d'une zone à l'autre comme Alighieri, tomber en voletant dans le puits circulaire, c'est l'éternelle aventure du songeur. Il se heurte à la paroi rigide où glisse le rayon pâle. Il rencontre la certitude parfois comme un obstacle et la clarté parfois comme une crainte. Il passe outre. Il est l'oiseau sous la voûte. C'est terrible. N'importe. On songe.

Songer, c'est penser çà et là. *Passim.* Quelle est cette naissance d'Euripide pendant cette bataille de Salamine où Sophocle, adolescent, prie, et où Eschyle, homme fait, combat ? Quelle est cette naissance d'Alexandre dans la nuit où est brûlé le temple d'Éphèse ? Quel lien entre ce temple et cet homme ? Est-ce l'esprit conquérant et rayonnant de l'Europe qui, détruit sous la forme chef-d'œuvre, reparaît sous la forme héros ? Car n'oubliez pas que Ctésiphon est l'architecte grec du temple d'Éphèse. Nous signalions tout à l'heure la disparition simultanée de Shakespeare et de Cervantes. En voici une autre, non moins surprenante. Le jour où Diogène meurt à Corinthe, Alexandre meurt à Babylone. Ces deux cyniques, l'un du haillon, l'autre de l'épée, s'en vont ensemble, et Diogène, avide de jouir de l'immense lumière inconnue, va encore une fois dire à Alexandre : *Retire-toi de mon soleil.*

Que signifient certaines concordances des mythes représentés par les hommes divins ? Quelle est cette analogie d'Hercule et de Jésus qui frappait les pères de l'église, qui indignait Sorel, mais édifiait Du Perron, et qui fait d'Alcide une espèce de miroir matériel de Christ ? N'y a-t-il pas communauté d'âme, et, à leur insu, communication entre le législateur grec et le législateur hébreu, créant au même moment, sans se connaître et sans que l'un soupçonne l'existence de l'autre, le premier l'aréopage, le second le sanhédrin ? Étrange ressemblance du jubilé de Moïse et du jubilé de Lycurgue ! Qu'est-ce que ces paternités doubles, paternité du corps, paternité de l'esprit, comme celle de David pour Salomon ? Vertiges. Escarpements. Précipices.

Qui regarde trop longtemps dans cette horreur sacrée sent l'immensité lui monter à la tête. Qu'est-ce que la sonde vous rapporte, jetée dans ce mystère ? Que voyez-vous ? Les conjectures tremblent, les doctrines frissonnent, les hypothèses flottent ; toute la philosophie humaine vacille à un souffle sombre devant cette ouverture.

L'étendue du possible est en quelque sorte sous vos yeux. Le rêve qu'on a en soi, on le retrouve hors de soi. Tout est indistinct. Des blancheurs confuses se meuvent. Sont-ce des âmes ? On aperçoit dans les profondeurs des passages d'archanges vagues, sera-ce un jour des hommes ? Vous vous prenez la tête dans les mains, vous tâchez de voir et de savoir. Vous êtes à

la fenêtre dans l'inconnu. De toutes parts les épaisseurs des effets et des causes, amoncelées les unes derrière les autres, vous enveloppent de brume. L'homme qui ne médite pas vit dans l'aveuglement, l'homme qui médite vit dans l'obscurité. Nous n'avons que le choix du noir. Dans ce noir, qui est jusqu'à présent presque toute notre science, l'expérience tâtonne, l'observation guette, la supposition va et vient. Si vous y regardez très souvent, vous devenez *vates.* La vaste méditation religieuse s'empare de vous.

Tout homme a en lui son Pathmos. Il est libre d'aller ou de ne point aller sur cet effrayant promontoire de la pensée d'où l'on aperçoit les ténèbres. S'il n'y va point, il reste dans la vie ordinaire, dans la conscience ordinaire, dans la vertu ordinaire, dans la foi ordinaire ou dans le doute ordinaire; et c'est bien. Pour le repos intérieur, c'est évidemment le mieux. S'il va sur cette cime, il est pris. Les profondes vagues du prodige lui ont apparu. Nul ne voit impunément cet océan-là. Désormais il sera le penseur dilaté, agrandi, mais flottant; c'est-à-dire le songeur. Il touchera par un point au poëte, et par l'autre au prophète. Une certaine quantité de lui appartient maintenant à l'ombre. L'illimité entre dans sa vie, dans sa conscience, dans sa vertu, dans sa philosophie. Il devient extraordinaire aux autres hommes, ayant une mesure différente de la leur. Il a des devoirs qu'ils n'ont pas. Il vit dans la prière diffuse, se rattachant, chose étrange, à une certitude indéterminée qu'il appelle Dieu. Il distingue dans ce crépuscule assez de la vie antérieure et assez de la vie ultérieure pour saisir ces deux bouts de fil sombre et y renouer son âme. Qui a bu boira, qui a songé songera. Il s'obstine à cet abîme attirant, à ce sondage de l'inexploré, à ce désintéressement de la terre et de la vie, à cette entrée dans le défendu, à cet effort pour tâter l'impalpable, à ce regard sur l'invisible, il y vient, il y retourne, il s'y accoude, il s'y penche, il y fait un pas, puis deux, et c'est ainsi qu'on pénètre dans l'impénétrable, et c'est ainsi qu'on s'en va dans les élargissements sans bords de la méditation infinie.

Qui y descend est Kant; qui y tombe est Swedenborg.

Garder son libre arbitre dans cette dilatation, c'est être grand. Mais si grand qu'on soit, on ne résout pas les problèmes. On presse l'abîme de questions. Rien de plus. Quant aux réponses, elles sont là, mais mêlées à l'ombre. Les énormes linéaments des vérités semblent parfois apparaître un instant, puis rentrent et se perdent dans l'absolu. De toutes ces questions, celle entre toutes qui nous obsède l'intelligence, celle entre toutes qui nous serre le cœur, c'est la question de l'âme.

L'âme est-elle? première question. La persistance du moi est la soif de l'homme. Sans le moi persistant, toute la création n'est pour lui qu'un immense à quoi bon! Aussi écoutez la foudroyante affirmation qui jaillit

de toutes les consciences. Toute la somme de Dieu qu'il y a sur la terre dans tous les hommes se condense en un seul cri pour affirmer l'âme. Et puis, deuxième question, y a-t-il de grandes âmes?

Il semble impossible d'en douter. Pourquoi pas de grandes âmes dans l'humanité, comme de grands arbres dans la forêt, comme de grandes cimes sur l'horizon? On voit les grandes âmes comme on voit les grandes montagnes. Donc, elles sont. Mais ici l'interrogation insiste; l'interrogation, c'est l'anxiété; d'où viennent-elles? que sont-elles? qui sont-elles? y a-t-il des atomes plus divins que d'autres? Cet atome, par exemple, qui sera doué d'irradiation ici-bas, celui-ci qui sera Thalès, celui-ci qui sera Eschyle, celui-ci qui sera Platon, celui-ci qui sera Ézéchiel, celui-ci qui sera Macchabée, celui-ci qui sera Apollonius de Tyane, celui-ci qui sera Tertullien, celui-ci qui sera Épictète, celui-ci qui sera Marc-Aurèle, celui-ci qui sera Nestorius, celui-ci qui sera Pélage, celui-ci qui sera Gama, celui-ci qui sera Copernic, celui-ci qui sera Jean Huss, celui-ci qui sera Descartes, celui-ci qui sera Vincent de Paul, celui-ci qui sera Piranèse, celui-ci qui sera Washington, celui-ci qui sera Beethoven, celui-ci qui sera Garibaldi, celui-ci qui sera John Brown, tous ces atomes, âmes en fonction sublime parmi les hommes, ont-ils vu d'autres univers et en apportent-ils l'essence sur la terre? Les esprits chefs, les intelligences guides, qui les envoie? qui détermine leur apparition? qui est juge du besoin actuel de l'humanité? qui choisit les âmes? qui fait l'appel des atomes? qui ordonne les départs? qui prémédite les arrivées? L'atome trait d'union, l'atome universel, l'atome lien des mondes, existe-t-il? N'est-ce point là la grande âme?

Compléter un univers par l'autre, verser sur le moins de l'un le trop de l'autre, accroître ici la liberté, là la science, là l'idéal, communiquer aux inférieurs des patrons de la beauté supérieure, échanger les effluves, apporter le feu central à la planète, mettre en harmonie les divers mondes d'un même système, hâter ceux qui sont en retard, croiser les créations, cette fonction mystérieuse n'existe-t-elle pas?

N'est-elle pas remplie à leur insu par de certains prédestinés, qui, momentanément et pendant leur passage humain, s'ignorent en partie eux-mêmes? Tel atome, moteur divin appelé âme, n'a-t-il pas pour emploi de faire aller et venir un homme solaire parmi les hommes terrestres? Puisque l'atome floral existe, pourquoi l'atome stellaire n'existerait-il pas? Cet homme solaire, ce sera tantôt le savant, tantôt le voyant, tantôt le calculateur, tantôt le thaumaturge, tantôt le navigateur, tantôt l'architecte, tantôt le mage, tantôt le législateur, tantôt le philosophe, tantôt le prophète, tantôt le héros, tantôt le poëte. La vie de l'humanité marchera par eux. Le roulement de la civilisation sera leur tâche. Ces attelages d'esprits traîneront

IMPRIMERIE NATIONALE.

le char énorme. L'un dételé, l'autre repartira. Chaque achèvement de siècle sera une étape. Jamais de solution de continuité. Ce qu'un esprit aura ébauché, un autre esprit le terminera, liant le phénomène au phénomène, quelquefois sans se douter de la soudure. À chaque révolution dans les faits correspondra une révolution proportionnée dans les idées, et réciproquement. L'horizon ne pourra s'élargir à droite sans s'étendre à gauche. Les hommes les plus divers, les plus contraires parfois, adhéreront par des côtés inattendus, et dans ces adhérences éclatera l'impérieuse logique du progrès. Orphée, Bouddha, Confucius, Zoroastre, Pythagore, Moïse, Manou, Mahomet, d'autres encore, seront les chaînons de la même chaîne. Un Gutenberg, découvrant le procédé d'ensemencement de la civilisation et le mode d'ubiquité de la pensée, sera suivi d'un Christophe Colomb découvrant un champ nouveau. Un Christophe Colomb découvrant un monde sera suivi d'un Luther découvrant une liberté. Après Luther, novateur dans le dogme, viendra Shakespeare, novateur dans l'art. Un génie finit l'autre.

Mais pas dans la même région. L'astronome s'ajoute au philosophe; le législateur est l'exécuteur des volontés du poëte; le libérateur armé prête main-forte au libérateur pensant; le poëte corrobore l'homme d'état. Newton est l'appendice de Bacon; Danton dérive de Diderot; Milton confirme Cromwell; Byron appuie Botzaris; Eschyle, avant lui, a aidé Miltiade. L'œuvre est mystérieuse pour ceux mêmes qui la font. Les uns en ont conscience, les autres point. À des distances très grandes, à des intervalles de siècles, les corrélations se manifestent, surprenantes; l'adoucissement des mœurs humaines, commencé par le révélateur religieux, sera mené à fin par le raisonneur philosophique, de telle sorte que Voltaire continue Jésus. Leur œuvre concorde et coïncide. Si cette concordance dépendait d'eux, tous deux y résisteraient peut-être, l'un, l'homme divin, indigné dans son martyre, l'autre, l'homme humain, humilié dans son ironie; mais cela est. Quelqu'un qui est très haut l'arrange ainsi.

Oui, méditons sur ces vastes obscurités. La rêverie est un regard qui a cette propriété de tant regarder l'ombre qu'il en fait sortir la clarté.

L'humanité se développant de l'intérieur à l'extérieur, c'est là, à proprement parler, la civilisation. L'intelligence humaine se fait rayonnement, et, de proche en proche, gagne, conquiert et humanise la matière. Domestication sublime. Ce travail a des phases; et chacune de ces phases, marquant un âge dans le progrès, est ouverte ou fermée par un de ces êtres qu'on appelle génies. Ces esprits missionnaires, ces légats de Dieu, ne portent-ils pas en eux une sorte de solution partielle de cette question si abstruse du libre arbitre? L'apostolat, étant un acte de volonté, touche

d'un côté à la liberté, et, de l'autre, étant une mission, touche par la prédestination à la fatalité. Le volontaire nécessaire. Tel est le messie ; tel est le génie.

Maintenant revenons, — car toutes les questions qui se rattachent au mystère sont le cercle et l'on n'en peut sortir, — revenons à notre point de départ et à notre interrogation première : Qu'est-ce qu'un génie ? Ne serait-ce pas une âme cosmique ? ne serait-ce pas une âme pénétrée d'un rayon de l'inconnu ? Dans quelles profondeurs se préparent ces espèces d'âmes ? quels stages font-elles ? quels milieux traversent-elles ? quelle est la germination qui précède l'éclosion ? quel est le mystère de l'avant-naissance ? où était cet atome ? Il semble qu'il soit le point d'intersection de toutes les forces. Comment toutes les puissances viennent-elles converger et se nouer en unité indivisible dans cette intelligence souveraine ? qui a couvé cet aigle ? l'incubation de l'abîme sur le génie, quelle énigme ! Ces hautes âmes, momentanément propres à la terre, n'ont-elles pas vu autre chose ? est-ce pour cela qu'elles nous arrivent avec tant d'intuitions ? quelques-unes semblent pleines du songe d'un monde antérieur. Est-ce de là que leur vient cet effarement qu'elles ont quelquefois ? est-ce là ce qui leur inspire des paroles surprenantes ? est-ce là ce qui leur donne de certains troubles étranges ? est-ce là ce qui les hallucine jusqu'à leur faire, pour ainsi dire, voir et toucher des choses et des êtres imaginaires ? Moïse avait son buisson ardent, Socrate son démon familier, Mahomet sa colombe, Luther son follet jouant avec sa plume et auquel il disait : paix là ! Pascal son précipice ouvert qu'il cachait avec un paravent.

Beaucoup de ces âmes majestueuses ont évidemment la préoccupation d'une mission. Elles se comportent par moments comme si elles savaient. Elles paraissent avoir une certitude confuse. Elles l'ont. Elles l'ont pour le mystérieux ensemble. Elles l'ont aussi pour le détail. Jean Huss mourant prédit Luther. Il s'écrie : *Vous brûlez l'oie* (Hus), *mais le cygne viendra.* Qui envoie ces âmes ? qui les suscite ? quelle est la loi de leur formation antérieure et supérieure à la vie ? qui les approvisionne de force, de patience, de fécondation, de volonté, de colère ? à quelle urne de bonté ont-elles puisé la sévérité ? dans quelle région des foudres ont-elles recueilli l'amour ? Chacune de ces grandes âmes nouvelles venues renouvelle la philosophie, ou l'art, ou la science, ou la poésie, et refait ces mondes à son image. Elles sont comme imprégnées de création. Il se détache par moments de ces âmes une vérité qui brille sur les questions où elle tombe. Telle de ces âmes ressemble à un astre qui égoutterait de la lumière. De quelle source prodigieuse sortent-elles donc, qu'elles sont toutes différentes ? pas une ne dérive de l'autre, et pourtant elles ont cela de commun que, toutes, elles

apportent de l'infini. Questions incommensurables et insolubles. Cela n'empêche pas les bons pédants et les capables de se rengorger, et de dire, en montrant du doigt sur le haut de la civilisation le groupe sidéral des génies : Vous n'aurez plus de ces hommes-là. On ne les égalera pas. Il n'y en a plus. Nous vous le déclarons, la terre a épuisé son contingent de grands esprits. Maintenant décadence et clôture. Il faut en prendre son parti. On n'aura plus de génies. — Ah! vous avez vu le fond de l'insondable, vous!

II

Non, tu n'es pas fini. Tu n'as pas devant toi la borne, la limite, le terme, la frontière. Tu n'as pas à ton extrémité, comme l'été l'hiver, comme l'oiseau la lassitude, comme le torrent le précipice, comme l'océan la falaise, comme l'homme le sépulcre. Tu n'as point d'extrémité. Le « tu n'iras pas plus loin », c'est toi qui le dis, et on ne te le dit pas. Non, tu ne dévides pas un écheveau qui diminue et dont le fil casse. Non, tu ne restes pas court. Non, ta quantité ne décroît pas; non, ton épaisseur ne s'amincit pas; non, ta faculté n'avorte pas; non, il n'est pas vrai qu'on commence à apercevoir dans ta toute-puissance cette transparence qui annonce la fin et à entrevoir derrière toi autre chose que toi. Autre chose! et quoi donc? l'obstacle. L'obstacle à qui? L'obstacle à la création! l'obstacle à l'immanent! l'obstacle au nécessaire! Quel rêve!

Quand tu entends les hommes dire : « Voici jusqu'où va Dieu. Ne lui demandez pas davantage. Il part d'ici, et s'arrête là. Dans Homère, dans Aristote, dans Newton, il vous a donné tout ce qu'il avait. Laissez-le tranquille maintenant. Il est vidé. Dieu ne recommence pas. Il a pu faire cela une fois, il ne le peut deux fois. Il s'est dépensé tout entier dans cet homme-ci; il ne reste plus assez de Dieu pour faire un homme pareil. » Quand tu les entends dire ces choses, si tu étais homme comme eux, tu sourirais dans ta profondeur terrible; mais tu n'es pas dans une profondeur terrible, et étant la bonté, tu n'as pas de sourire. Le sourire est une ride fugitive, ignorée de l'absolu.

Toi, atteint de refroidissement; toi, cesser; toi, t'interrompre; toi, dire : halte! Jamais. Toi, tu serais forcé de reprendre ta respiration après avoir créé un homme! Non, quel que soit cet homme, tu es Dieu. Si cette pâle multitude de vivants, en présence de l'inconnu, a à s'étonner et à s'effrayer de quelque chose, ce n'est pas de voir sécher la sève génératrice et les naissances se stériliser, c'est, ô Dieu, du déchaînement éternel des prodiges.

L'ouragan des miracles souffle perpétuellement. Jour et nuit les phénomènes en tumulte surgissent autour de nous de toutes parts, et, ce qui n'est pas la moindre merveille, sans troubler la majestueuse tranquillité de l'Être. Ce tumulte, c'est l'harmonie.

Les énormes ondes concentriques de la vie universelle sont sans bords. Ce ciel étoilé que nous étudions n'est qu'une apparition partielle. Nous ne saisissons du réseau de l'être que quelques mailles. La complication du phénomène, laquelle ne se laisse entrevoir, au delà de nos sens, qu'à la contemplation et à l'extase, donne le vertige à l'esprit. Le penseur qui va jusque-là n'est plus pour les autres hommes qu'un visionnaire. L'enchevêtrement nécessaire du perceptible et du non perceptible frappe de stupeur le philosophe. Cette plénitude est voulue par ta toute-puissance, qui n'admet point de lacune. La pénétration des univers dans les univers fait partie de ton infinitude. Ici nous étendons le mot univers à un ordre de faits qu'aucune astronomie n'atteint. Dans le cosmos que la vision épie et qui échappe à nos organes de chair, les sphères entrent dans les sphères, sans se déformer, la densité des créations étant différente; de telle sorte que, selon toute apparence, à notre monde est inexprimablement amalgamé un autre monde, invisible pour nous invisibles pour lui.

Et toi, centre et lieu des choses, toi, l'Être, tu tarirais! Les sérénités absolues pourraient, à de certains moments, être inquiètes du manque de moyens de l'infini! Les lumières dont une humanité a besoin, il viendrait une heure où tu ne pourrais plus les lui fournir! Mécaniquement infatigable, tu pourrais être à bout de force dans l'ordre intellectuel et moral! On pourrait dire : Dieu est éteint de ce côté-là! Non! non! non! ô Père!

Phidias fait ne t'empêche pas de faire Michel-Ange, Michel-Ange créé, il te reste de quoi produire Rembrandt. Un Dante ne te fatigue pas. Tu n'es pas plus épuisé par un Homère que par un astre. Les aurores à côté des aurores, le renouvellement indéfini des météores, les mondes par-dessus les mondes, le passage prodigieux de ces étoiles incendiées qu'on appelle comètes, les génies, et puis les génies, Orphée, puis Moïse, puis Isaïe, puis Eschyle, puis Lucrèce, puis Tacite, puis Juvénal, puis Cervantes et Rabelais, puis Shakespeare, puis Molière, puis Voltaire, ceux qui sont venus et ceux qui viendront, cela ne te gêne pas. Pêle-mêle de constellations. Il y a de la place dans ton immensité.

DEUXIÈME PARTIE

LIVRE PREMIER.

SHAKESPEARE. — SON GÉNIE.

I

« Shakespeare, dit Forbes, n'a ni le talent tragique ni le talent comique. Sa tragédie est artificielle et sa comédie n'est qu'instinctive. » Johnson confirme le verdict : *Sa tragédie est le produit de l'industrie et sa comédie le produit de l'instinct.* Après que Forbes et Johnson lui ont contesté le drame, Green lui conteste l'originalité. Shakespeare est « un plagiaire »; Shakespeare est « un copiste »; Shakespeare « n'a rien inventé »; c'est « un corbeau paré des plumes d'autrui »; il pille Eschyle, Boccace, Bandello, Hollinshed, Belleforest, Benoist de Saint-Maur; il pille Layamon, Robert de Glocester, Robert Wace, Pierre de Langtoft, Robert Manning, John de Mandeville, Sackville, Spencer; il pille l'*Arcadie* de Sidney; il pille l'anonyme de la *True Cronicle of King Leir;* il pille à Rowley, dans *The troublesome reign of King John* (1591), le caractère du bâtard Faulconbridge[1]. Shakespeare pille Thomas Greene; Shakespeare pille Dekk et Chettle. *Hamlet* n'est pas de lui; *Othello* n'est pas de lui; *Timon d'Athènes* n'est pas de lui; rien n'est de lui. Pour Green, Shakespeare n'est pas seulement « enfleur de vers blancs », un « secoue-scènes » (*shakescene*), un *Johannes factotum* (allusion au métier de call-boy et de figurant); Shakespeare est une bête féroce. Corbeau ne suffit plus, Shakespeare est promu tigre. Voici le texte : *Tiger's heart wrapt in a player's hide.* Cœur de tigre caché sous la peau d'un comédien (*A Groarsworth of wit,* 1592).

Thomas Rhymer juge *Othello :* « La morale de cette fable est assurément fort instructive. Elle est pour les bonnes ménagères un avertissement de bien veiller à leur linge. » Puis le même Rhymer veut bien cesser de rire et prendre Shakespeare au sérieux : « ... Quelle impression édifiante et utile un auditoire peut-il emporter d'une telle poésie ? À quoi cette poésie peut-

[1] Victor Hugo emploie l'ancienne orthographe adoptée par son fils François-Victor dans sa traduction. (*Note de l'éditeur.*)

elle servir, sinon à égarer notre bon sens, à jeter le désordre dans nos pensées, à troubler notre cerveau, à pervertir nos instincts, à fêler nos imaginations, à corrompre notre goût, et à nous remplir la tête de vanité, de confusion, de tintamarre et de galimatias? » Ceci s'imprimait quatrevingts ans après la mort de Shakespeare, en 1693. Tous les critiques et tous les connaisseurs étaient d'accord.

Voici quelques-uns des reproches unanimement adressés à Shakespeare : — Concetti, jeux de mots, calembours. — Invraisemblance, extravagance, absurdité. — Obscénité. — Puérilité. — Enflure, emphase, exagération. — Clinquant, pathos. — Recherche des idées, affectation du style. — Abus du contraste et de la métaphore. — Subtilité. — Immoralité. — Écrire pour le peuple. — Sacrifier à la canaille. — Se plaire dans l'horrible. — N'avoir point de grâce. — N'avoir point de charme. — Dépasser le but. — Avoir trop d'esprit. — N'avoir pas d'esprit. — Faire « trop grand ». — « Faire grand ».

— *Ce Shakespeare est un esprit grossier et barbare,* dit lord Shalesbury. Dryden ajoute : *Shakespeare est inintelligible.* Mistress Lennox donne à Shakespeare cette patoche : *Ce poëte altère la vérité historique.* Un critique allemand de 1680, Bentheim, se sent désarmé, parce que, dit-il, *Shakespeare est une tête pleine de drôlerie.* Ben Jonson, le protégé de Shakespeare, raconte lui-même ceci (XI, 175, édition Gifford) : « Je me rappelle que les comédiens mentionnaient à l'honneur de Shakespeare que, dans ses écrits, il ne raturait jamais une ligne; je répondis : *Plût à Dieu qu'il en eût raturé mille!* » Ce vœu, du reste, fut exaucé par les honnêtes éditeurs de 1623, Blount et Jaggard. Ils retranchèrent, rien que dans *Hamlet,* deux cents lignes; ils coupèrent deux cent vingt lignes dans *le Roi Lear.* Garrick ne jouait à Drury-Lane que *le Roi Lear* de Nahum Tate. Écoutons encore Rhymer : « *Othello* est une farce sanglante et sans sel. » Johnson ajoute : *Jules César,* tragédie froide et peu faite pour émouvoir. » « J'estime, dit Warburton dans sa lettre au doyen de Saint-Asaph, que Swift a bien plus d'esprit que Shakespeare, et que le comique de Shakespeare, tout à fait bas, est bien inférieur au comique de Shadwell. » Quant aux sorcières de *Macbeth,* « rien n'égale, dit ce critique du dix-septième siècle, Forbes, répété par un critique du dix-neuvième, le ridicule d'un pareil spectacle ». Samuel Foote, l'auteur du *Jeune Hypocrite,* fait cette déclaration : « Le comique de Shakespeare est trop gros et ne fait pas rire. *C'est de la bouffonnerie sans esprit.* » Enfin, Pope, en 1725, trouve la raison pour laquelle Shakespeare a fait ses drames, et s'écrie : *Il faut bien manger!*

Après ces paroles de Pope, on ne comprend guère à quel propos Voltaire, ahuri de Shakespeare, écrit : « Shakespeare, *que les anglais prennent pour un Sophocle,* florissait à peu près dans le temps de Lopez (*Lope,* s'il vous plaît,

Voltaire) de Vega. » Voltaire ajoute : « Vous n'ignorez pas que dans *Hamlet* des fossoyeurs creusent une fosse en buvant, en chantant des vaudevilles, et en faisant sur les têtes des morts des plaisanteries convenables à gens de leur métier. » Et, concluant, il qualifie ainsi toute la scène : « Ces sottises. » Il caractérise les pièces de Shakespeare de ce mot : « Farces monstrueuses qu'on appelle tragédies », et complète le prononcé de l'arrêt en déclarant que Shakespeare « a perdu le théâtre anglais ».

Marmontel vient voir Voltaire à Ferney. Voltaire était au lit, il tenait un livre à la main, tout à coup il se dresse, jette le livre, allonge ses jambes maigres hors du lit, et crie à Marmontel : — *Votre Shakespeare est un huron.* — *Ce n'est pas mon Shakespeare du tout,* répond Marmontel.

Shakespeare était pour Voltaire une occasion de montrer son adresse au tir. Voltaire le manquait rarement. Voltaire tirait à Shakespeare comme les paysans tirent à l'oie. C'était Voltaire qui en France avait commencé le feu contre ce barbare. Il le surnommait le *saint Christophe des tragiques.* Il disait à madame de Grafigny : *Shakespeare pour rire.* Il disait au cardinal de Bernis : « Faites de jolis vers, délivrez-nous, monseigneur, des fléaux, des welches, de l'académie du roi de Prusse, de la bulle *Unigenitus,* des constitutionnaires et des convulsionnaires, et de ce niais de Shakespeare ! *Libera nos, Domine.* » L'attitude de Fréron vis-à-vis de Voltaire a, devant la postérité, pour circonstance atténuante l'attitude de Voltaire vis-à-vis de Shakespeare. Du reste, pendant tout le dix-huitième siècle, Voltaire fait loi. Du moment où Voltaire bafoue Shakespeare, les anglais d'esprit, tels que Milord maréchal, raillent à la suite. Johnson confesse *l'ignorance et la vulgarité* de Shakespeare. Frédéric II s'en mêle. Il écrit à Voltaire à propos de *Jules César :* « Vous avez bien fait de refaire selon les principes la pièce informe de cet anglais. » Voilà où en est Shakespeare au siècle dernier. Voltaire l'insulte; La Harpe le protège : « Shakespeare lui-même, tout grossier qu'il était, n'était pas sans lecture et sans connaissance. » (La Harpe. *Introduction au cours de littérature.*)

De nos jours, le genre de critiques dont on vient de voir quelques échantillons ne s'est pas découragé. Coleridge parle de *Mesure pour mesure :* — « Comédie pénible », insinue-t-il. — *Révoltante,* dit M. Knight. — *Dégoûtante,* reprend M. Hunter.

En 1804, l'auteur d'une de ces *Biographies universelles* idiotes où l'on trouve moyen de raconter l'histoire de Calas sans prononcer le nom de Voltaire, et que les gouvernements, sachant ce qu'ils font, patronnent et subventionnent volontiers, un nommé Delandine, sent le besoin de prendre une balance et de juger Shakespeare, et, après avoir dit que « *Shakespear,* qui se prononce *Chekspir,* » avait, dans sa jeunesse, « dérobé les bêtes fauves d'un seigneur », il ajoute : « La nature avait rassemblé dans la tête de ce poëte ce

qu'on peut imaginer de plus grand, avec ce que la grossièreté sans esprit peut avoir de plus bas. » Dernièrement, nous lisions cette chose écrite il y a peu de temps par un cuistre considérable, qui est vivant : « Les auteurs secondaires et les poëtes inférieurs, tels que Shakespeare », etc.

II

Qui dit poëte dit en même temps et nécessairement historien et philosophe. Hérodote et Thalès sont inclus dans Homère. Shakespeare, lui aussi, est cet homme triple. Il est en outre le peintre, et quel peintre! le peintre colossal. Le poëte en effet fait plus que de raconter, il montre. Les poëtes ont en eux un réflecteur, l'observation, et un condensateur, l'émotion; de là ces grands spectres lumineux qui sortent de leur cerveau, et qui s'en vont flamboyer à jamais sur la ténébreuse muraille humaine. Ces fantômes sont. Exister autant qu'Achille, ce serait l'ambition d'Alexandre. Shakespeare a la tragédie, la comédie, la féerie, l'hymne, la farce, le vaste rire divin, la terreur et l'horreur, et, pour tout dire en un mot, le drame. Il touche aux deux pôles. Il est de l'olympe et du théâtre de la foire. Aucune possibilité ne lui manque.

Quand il vous tient, vous êtes pris. N'attendez de lui aucune miséricorde. Il a la cruauté pathétique. Il vous montre une mère, Constance mère d'Arthur, et quand il vous a amené à ce point d'attendrissement que vous ayez le même cœur qu'elle, il tue son enfant; il va en horreur plus loin même que l'histoire, ce qui est difficile; il ne se contente pas de tuer Rutland et de désespérer York; il trempe dans le sang du fils le mouchoir dont il essuie les yeux du père. Il fait étouffer l'élégie par le drame, Desdemona par Othello. Nulle atténuation à l'angoisse. Le génie est inexorable. Il a sa loi et la suit. L'esprit aussi a ses plans inclinés, et ces versants déterminent sa direction. Shakespeare coule vers le terrible. Shakespeare, Eschyle, Dante, sont de grands fleuves d'émotion humaine penchant au fond de leur antre l'urne des larmes.

Le poëte ne se limite que par son but; il ne considère que la pensée à accomplir; il ne reconnaît pas d'autre souveraineté et pas d'autre nécessité que l'idée; car, l'art émanant de l'absolu, dans l'art comme dans l'absolu, la fin justifie les moyens. C'est là, soit dit en passant, une de ces déviations à la loi ordinaire terrestre qui font rêver et réfléchir la haute critique et lui révèlent le côté mystérieux de l'art. Dans l'art surtout est visible le *quid divinum*. Le poëte se meut dans son œuvre comme la providence dans la

sienne; il émeut, consterne, frappe, puis relève ou abat, souvent à l'inverse de votre attente, vous creusant l'âme par la surprise. Maintenant méditez. L'art a, comme l'infini, un Parceque supérieur à tous les Pourquoi. Allez donc demander le pourquoi d'une tempête à l'océan, ce grand lyrique. Ce qui vous semble odieux ou bizarre a une intime raison d'être. Demandez à Job pourquoi il racle le pus de son ulcère avec un tesson, et à Dante pourquoi il coud avec un fil de fer les paupières des larves du purgatoire, faisant couler de ces coutures on ne sait quels pleurs effroyables[1] ! Job continue de nettoyer sa plaie avec son tesson et d'essuyer son tesson à son fumier, et Dante passe son chemin. De même Shakespeare.

Ses horreurs souveraines règnent et s'imposent. Il y mêle, quand bon lui semble, le charme, ce charme auguste des forts, aussi supérieur à la douceur faible, à l'attrait grêle, au charme d'Ovide ou de Tibulle, que la Vénus de Milo à la Vénus de Médicis. Les choses de l'inconnu, les problèmes métaphysiques reculant devant la sonde, les énigmes de l'âme et de la nature, qui est aussi une âme, les intuitions lointaines de l'éventuel inclus dans la destinée, les amalgames de la pensée et de l'évènement, peuvent se traduire en figurations délicates et remplir la poésie de types mystérieux et exquis, d'autant plus ravissants qu'ils sont un peu douloureux, à demi adhérents à l'invisible, et en même temps très réels, préoccupés de l'ombre qui est derrière eux, et tâchant de vous plaire cependant. La grâce profonde existe.

Le joli grand est possible; il est dans Homère, Astyanax en est un type, mais la grâce profonde dont nous parlons est quelque chose de plus que cette délicatesse épique. Elle se complique d'un certain trouble et sous-entend l'infini. C'est une sorte de rayonnement clair-obscur. Les génies modernes seuls ont cette profondeur dans le sourire qui, en même temps qu'une élégance, fait voir un abîme.

Shakespeare possède cette grâce, qui est tout le contraire de la grâce maladive, bien qu'elle lui ressemble, contenant, elle aussi, de la tombe.

Le deuil, le grand deuil du drame, qui n'est pas autre chose que le milieu humain apporté dans l'art, enveloppe cette grâce et cette horreur.

Hamlet, le doute, est au centre de son œuvre, et, aux deux extrémités, l'amour, Roméo et Othello, l'amour de l'aube et l'amour du soir. Hamlet, toute l'âme; Roméo et Othello, tout le cœur. Il y a de la lumière dans les

[1] «Et comme le soleil n'arrive pas aux aveugles, ainsi les ombres dont je parlais tout à l'heure n'ont pas le don de la lumière du ciel. À toutes un fil de fer perce et coud les paupières, comme on fait à l'épervier sauvage lorsqu'il ne demeure pas tranquille». (*Le Purgatoire,* chapitre XIII.) — Nous citons l'excellente traduction de M. Fiorentino. (*Note du Manuscrit.*)

plis du linceul de Juliette, mais rien que de la noirceur dans le suaire d'Ophélia dédaignée et de Desdemona soupçonnée. Ces deux innocences auxquelles l'amour a manqué de parole ne peuvent être consolées. Desdemona chante la chanson du saule sous lequel l'eau entraîne Ophélia. Elles sont sœurs sans se connaître, et se touchent par l'âme, quoique chacune ait son drame à part. Le saule frissonne sur toutes deux. Dans le mystérieux chant de la calomniée qui va mourir flotte la noyée échevelée, entrevue.

Shakespeare dans la philosophie va parfois plus avant qu'Homère. Au delà de Priam il y a Lear; pleurer l'ingratitude est pire que pleurer la mort. Homère rencontre l'envieux et le frappe du sceptre, Shakespeare donne le sceptre à l'envieux, et de Thersite il fait Richard III; l'envie est d'autant plus mise à nu qu'elle est vêtue de pourpre; sa raison d'être est alors visiblement toute en elle-même; le trône envieux, quoi de plus saisissant!

La difformité tyran ne suffit pas à ce philosophe; il lui faut aussi la difformité valet, et il crée Falstaff. La dynastie du bon sens, inaugurée dans Panurge, continuée dans Sancho Pança, tourne à mal et avorte dans Falstaff. L'écueil de cette sagesse-là, en effet, c'est la bassesse. Sancho Pança, adhérent à l'âne, fait corps avec l'ignorance; Falstaff, glouton, poltron, féroce, immonde, face et panse humaines terminées en brute, marche sur les quatre pattes de la turpitude; Falstaff est le centaure du porc.

Shakespeare est, avant tout, une imagination. Or, c'est là une vérité que nous avons indiquée déjà et que les penseurs savent, l'imagination est profondeur. Aucune faculté de l'esprit ne s'enfonce et ne creuse plus que l'imagination, c'est la grande plongeuse. La science, arrivée aux derniers abîmes, la rencontre. Dans les sections coniques, dans les logarithmes, dans le calcul différentiel et intégral, dans le calcul des probabilités, dans le calcul infinitésimal, dans le calcul des ondes sonores, dans l'application de l'algèbre à la géométrie, l'imagination est le coefficient du calcul, et les mathématiques deviennent poésie. Je crois peu à la science des savants bêtes.

Le poëte philosophe parce qu'il imagine. C'est pourquoi Shakespeare a ce maniement souverain de la réalité qui lui permet de se passer avec elle son caprice. Et ce caprice lui-même est une variété du vrai. Variété qu'il faut méditer. À quoi ressemble la destinée, si ce n'est à une fantaisie? Rien de plus incohérent en apparence, rien de plus mal attaché, rien de plus mal déduit. Pourquoi couronner ce monstre, Jean? pourquoi tuer cet enfant, Arthur? pourquoi Jeanne d'Arc brûlée? pourquoi Monk triomphant? pourquoi Louis XV heureux? pourquoi Louis XVI puni? Laissez passer la

logique de Dieu. C'est dans cette logique-là qu'est puisée la fantaisie du poëte. La comédie éclate dans les larmes, le sanglot naît du rire, les figures se mêlent et se heurtent, des formes massives, presque des bêtes, passent lourdement, des larves, femmes peut-être, peut-être fumée, ondoient; les âmes, libellules de l'ombre, mouches crépusculaires, frissonnent dans tous ces roseaux noirs que nous appelons passions et évènements. À un pôle lady Macbeth, à l'autre Titania. Une pensée colossale et un caprice immense.

Qu'est-ce que *la Tempête, Troïlus et Cressida, les Gentilshommes de Vérone, les Commères de Windsor, le Songe d'été, le Songe d'hiver?* c'est la fantaisie, c'est l'arabesque. L'arabesque dans l'art est le même phénomène que la végétation dans la nature. L'arabesque pousse, croît, se noue, s'exfolie, se multiplie, verdit, fleurit, s'embranche à tous les rêves. L'arabesque est incommensurable; elle a une puissance inouïe d'extension et d'agrandissement; elle emplit des horizons et elle en ouvre d'autres; elle intercepte les fonds lumineux par d'innombrables entre-croisements, et, si vous mêlez à ce branchage la figure humaine, l'ensemble est vertigineux; c'est un saisissement. On distingue à claire-voie, derrière l'arabesque, toute la philosophie; la végétation vit, l'homme se panthéise; il se fait dans le fini une combinaison d'infini, et, devant cette œuvre où il y a de l'impossible et du vrai, l'âme humaine frissonne d'une émotion obscure et suprême.

Du reste, il ne faut laisser envahir ni l'édifice par la végétation, ni le drame par l'arabesque.

Un des caractères du génie, c'est le rapprochement singulier des facultés les plus lointaines. Dessiner un astragale comme l'Arioste, puis creuser les âmes comme Pascal, c'est cela qui est le poëte. Le for intérieur de l'homme appartient à Shakespeare. Il vous en fait à chaque instant la surprise. Il tire de la conscience tout l'imprévu qu'elle contient. Peu de poëtes le dépassent dans cette recherche psychique. Plusieurs des particularités les plus étranges de l'âme humaine sont indiquées par lui. Il fait savamment sentir la simplicité du fait métaphysique sous la complication du fait dramatique. Ce qu'on ne s'avoue pas, la chose obscure qu'on commence par craindre et qu'on finit par désirer, voilà le point de jonction et le surprenant lieu de rencontre du cœur des vierges et du cœur des meurtriers, de l'âme de Juliette et de l'âme de Macbeth; l'innocente a peur et appétit de l'amour comme le scélérat de l'ambition; périlleux baisers donnés à la dérobée au fantôme, ici radieux, là farouche.

À toutes ces profusions, analyse, synthèse, création en chair et en os, rêverie, fantaisie, science, métaphysique, ajoutez l'histoire, ici l'histoire des historiens, là l'histoire du conte; des spécimens de tout; du traître, depuis Macbeth,

l'assassin de l'hôte, jusqu'à Coriolan, l'assassin de la patrie; du despote, depuis le tyran cerveau, César, jusqu'au tyran ventre Henri VIII; du carnassier, depuis le lion jusqu'à l'usurier. On peut dire à Shylock : *Bien mordu, juif!* Et, au fond de ce drame prodigieux, sur la bruyère déserte, au crépuscule, pour promettre aux meurtriers des couronnes, se dressent trois silhouettes noires, où Hésiode peut-être, à travers les siècles, reconnaît les Parques. Une force démesurée, un charme exquis, la férocité épique, la pitié, la faculté créatrice, la gaîté, cette haute gaîté inintelligible aux entendements étroits, le sarcasme, le puissant coup de fouet aux méchants, la grandeur sidérale, la ténuité microscopique, une poésie illimitée qui a un zénith et un nadir, l'ensemble vaste, le détail profond, rien ne manque à cet esprit. On sent, en abordant l'œuvre de cet homme, le vent énorme qui viendrait de l'ouverture d'un monde. Le rayonnement du génie dans tous les sens, c'est là Shakespeare. *Totus in antithesi,* dit Jonathan Forbes.

III

Un des caractères qui distinguent les génies des esprits ordinaires, c'est que les génies ont la réflexion double, de même que l'escarboucle, au dire de Jérôme Cardan, diffère du cristal et du verre en ce qu'elle a la double réfraction.

Génie et escarboucle, double réflexion, même phénomène dans l'ordre moral et dans l'ordre physique.

Ce diamant des diamants, l'escarboucle existe-t-elle? C'est une question. L'alchimie dit oui, la chimie cherche. Quant au génie, il est. Il suffit de lire le premier vers venu d'Eschyle ou de Juvénal pour trouver cette escarboucle du cerveau humain.

Ce phénomène de la réflexion double élève à la plus haute puissance chez les génies ce que les rhétoriques appellent l'antithèse, c'est-à-dire la faculté souveraine de voir les deux côtés des choses.

Je n'aime pas Ovide, ce proscrit lâche, ce lécheur de mains sanglantes, ce chien couchant de l'exil, ce flatteur lointain et dédaigné du tyran, et je hais le bel esprit dont Ovide est plein; mais je ne confonds pas ce bel esprit avec la puissante antithèse de Shakespeare.

Les esprits complets ayant tout, Shakespeare contient Gongora de même que Michel-Ange contient le Bernin; et il y a là-dessus des rédactions toutes faites : *Michel-Ange est maniéré, Shakespeare est antithétique.* Ce sont là des

formules de l'école; mais c'est la grande question du contraste dans l'art vue par le petit côté.

Totus in antithesi. Shakespeare est tout dans l'antithèse. Certes, il est peu juste de voir un homme tout entier, et un tel homme, dans une de ses qualités. Mais, cette réserve faite, disons que ce mot, *totus in antithesi,* qui a la prétention d'être une critique, pourrait être simplement une constatation. Shakespeare, en effet, a mérité, ainsi que tous les poëtes vraiment grands, cet éloge d'être semblable à la création. Qu'est la création? Bien et mal, joie et deuil, homme et femme, rugissement et chanson, aigle et vautour, éclair et rayon, abeille et frelon, montagne et vallée, amour et haine, médaille et revers, clarté et difformité, astre et pourceau, haut et bas. La nature, c'est l'éternel bi-frons. Et cette antithèse, d'où sort l'antiphrase, se retrouve dans toutes les habitudes de l'homme; elle est dans la fable, elle est dans l'histoire, elle est dans la philosophie, elle est dans le langage. Soyez les Furies, on vous nommera Euménides, les Charmantes; tuez vos frères, on vous nommera Philadelphe; tuez votre père, on vous nommera Philopator; soyez un grand général, on vous nommera le petit caporal. L'antithèse de Shakespeare, c'est l'antithèse universelle; toujours et partout, c'est l'ubiquité de l'antinomie; la vie et la mort, le froid et le chaud, le juste et l'injuste, l'ange et le démon, le ciel et la terre, la fleur et la foudre, la mélodie et l'harmonie, l'esprit et la chair, le grand et le petit, l'océan et l'envie, l'écume et la bave, l'ouragan et le sifflet, le moi et le non-moi, l'objectif et le subjectif, le prodige et le miracle, le type et le monstre, l'âme et l'ombre. C'est cette sombre querelle flagrante, ce flux et reflux sans fin, ce perpétuel oui et non, cette opposition irréductible, cet immense antagonisme en permanence, dont Rembrandt fait son clair-obscur et dont Piranèse compose son vertige.

Avant d'ôter de l'art cette antithèse, commencez par l'ôter de la nature.

IV

— «Il est réservé et discret. Vous êtes tranquille avec lui; il n'abuse de rien. Il a, par-dessus tout, une qualité bien rare, il est sobre.»

Qu'est ceci? une recommandation pour un domestique? Non. C'est un éloge pour un écrivain. Une certaine école, dite «sérieuse», a arboré de nos jours ce programme de poésie : sobriété. Il semble que toute la question soit de préserver la littérature des indigestions. Autrefois on disait : fécondité et puissance; aujourd'hui l'on dit : tisane. Vous voici dans le resplendissant

IMPRIMERIE NATIONALE.

jardin des muses où s'épanouissent en tumulte et en foule à toutes les branches ces divines éclosions de l'esprit que les grecs appelaient Tropes, partout l'image idée, partout les fruits, les figures, les pommes d'or, les parfums, les couleurs, les rayons, les strophes, les merveilles, ne touchez à rien, soyez discret. C'est à ne rien cueillir là que se reconnaît le poëte. Soyez de la société de tempérance. Un bon livre de critique est un traité sur les dangers de la boisson. Voulez-vous faire l'*Iliade,* mettez-vous à la diète. Ah! tu as beau écarquiller les yeux, vieux Rabelais!

Le lyrisme est capiteux, le beau grise, le grand porte à la tête, l'idéal donne des éblouissements, qui en sort ne sait plus ce qu'il fait; quand vous avez marché sur les astres, vous êtes capables de refuser une sous-préfecture; vous n'êtes plus dans votre bon sens, on vous offrirait une place au sénat de Domitien que vous n'en voudriez pas, vous ne rendez plus à César ce qu'on doit à César, vous êtes à ce point d'égarement de ne pas même saluer le seigneur Incitatus, consul et cheval. Voilà où vous en arrivez pour avoir bu dans ce mauvais lieu, l'empyrée. Vous devenez fier, ambitieux, désintéressé. Sur ce, soyez sobre. Défense de hanter le cabaret du sublime.

La liberté est un libertinage. Se borner est bien, se châtrer est mieux.

Passez votre vie à vous retenir.

Sobriété, décence, respect de l'autorité, toilette irréprochable. Pas de poésie que tirée à quatre épingles. Une savane qui ne se peigne point, un lion qui ne fait pas ses ongles, un torrent pas tamisé, le nombril de la mer qui se laisse voir, la nuée qui se retrousse jusqu'à montrer Aldebaran, c'est choquant. En anglais *shocking.* La vague écume sur l'écueil, la cataracte vomit dans le gouffre, Juvénal crache sur le tyran. Fi donc!

Nous aimons mieux pas assez que trop. Point d'exagération. Désormais le rosier sera tenu de compter ses roses. La prairie sera invitée à moins de pâquerettes. Ordre au printemps de se modérer. Les nids tombent dans l'excès. Dites donc, bocages, pas tant de fauvettes, s'il vous plaît. La voie lactée voudra bien numéroter ses étoiles. Il y en a beaucoup.

Modelez-vous sur le grand cierge serpentaire du Jardin des plantes, qui ne fleurit que tous les cinquante ans. Voilà une fleur recommandable.

Un vrai critique de l'école sobre, c'est ce concierge d'un jardin qui, à cette question : Avez-vous des rossignols dans vos arbres? répondait : *Ah: ne m'en parlez pas, pendant tout le mois de mai, ces vilaines bêtes ne font que gueuler.*

M. Suard donnait à Marie-Joseph Chénier ce certificat : «Son style a ce grand mérite de ne pas contenir de comparaisons.» Nous avons vu de nos jours cet éloge singulier se reproduire. Ceci nous rappelle qu'un fort professeur de la Restauration, indigné des comparaisons et des figures qui abondent dans les prophètes, écrasait Isaïe, Daniel et Jérémie sous cet apoph-

tegme profond : Toute la Bible est dans *comme.* Un autre, plus professeur encore, disait ce mot, resté célèbre à l'école normale : *Je rejette Juvénal au fumier romantique.* Quel était le crime de Juvénal? Le même que le crime d'Isaïe. Exprimer volontiers l'idée par l'image. En reviendrions-nous peu à peu, dans les régions doctes, à la métonymie terme de chimie, et à l'opinion de Pradon sur la métaphore?

On dirait, aux réclamations et clameurs de l'école doctrinaire, que c'est elle qui est chargée de fournir à ses frais à toute la consommation d'images et de figures que peuvent faire les poëtes, et qu'elle se sent ruinée par des gaspilleurs comme Pindare, Aristophane, Ézéchiel, Plaute et Cervantes. Cette école met sous clef les passions, les sentiments, le cœur humain, la réalité, l'idéal, la vie. Effarée, elle regarde les génies en cachant tout, et elle dit : Quels goinfres! Aussi est-ce elle qui a inventé pour les écrivains cet éloge superlatif : il est tempéré.

Sur tous ces points, la critique sacristaine fraternise avec la critique doctrinaire. De prude à dévote, on s'entr'aide.

Un curieux genre pudibond tend à prévaloir; nous rougissons de la façon grossière dont les grenadiers se font tuer; la rhétorique a pour les héros des feuilles de vigne qu'on appelle périphrases; il est convenu que le bivouac parle comme le couvent, les propos de corps de garde sont une calomnie; un vétéran baisse les yeux au souvenir de Waterloo, on donne la croix d'honneur à ces yeux baissés; de certains mots qui sont dans l'histoire n'ont pas droit à l'histoire, et il est bien entendu, par exemple, que le gendarme qui tira un coup de pistolet sur Robespierre à l'Hôtel de ville se nommait *La-garde-meurt-et-ne-se-rend-pas.*

De l'effort combiné des deux critiques gardiennes de la tranquillité publique, il résulte une réaction salutaire. Cette réaction a déjà produit quelques spécimens de poëtes rangés, bien élevés, qui sont sages, dont le style est toujours rentré de bonne heure, qui ne font pas d'orgie avec toutes ces folles, les idées, qu'on ne rencontre jamais au coin d'un bois, *solus cum sola,* avec la rêverie, cette bohémienne, qui sont incapables d'avoir des relations avec l'imagination, vagabonde dangereuse, ni avec la bacchante inspiration, ni avec la lorette fantaisie, qui de leur vie n'ont donné un baiser à cette va-nu-pieds, la muse, qui ne découchent pas, et dont leur portier, Nicolas Boileau, est content. Si Polymnie passe, les cheveux un peu flottants, quel scandale! vite, ils appellent un coiffeur. M. de La Harpe accourt. Ces deux critiques sœurs, la doctrinaire et la sacristaine, font des éducations. On dresse les écrivains petits. On prend en sevrage. Pensionnat de jeunes renommées.

De là une consigne, une littérature, un art. À droite, alignement. Il s'agit

de sauver la société dans la littérature comme dans la politique. Chacun sait que la poésie est une chose frivole, insignifiante, puérilement occupée de chercher des rimes, stérile, vaine; par conséquent rien n'est plus redoutable. Il importe de bien attacher les penseurs. À la niche! c'est si dangereux! Qu'est-ce qu'un poëte? S'il s'agit de l'honorer, rien; s'il s'agit de le persécuter, tout.

Cette race qui écrit veut être réprimée. Recourir au bras séculier est utile. Les moyens varient. De temps à autre un bon bannissement est expédient. Les exils des écrivains commencent à Eschyle et ne finissent pas à Voltaire. Chaque siècle a son anneau de cette chaîne. Mais pour exiler, bannir et proscrire, il faut au moins des prétextes. Cela ne peut s'appliquer à tous les cas. C'est peu maniable; il importe d'avoir une arme moins grosse pour la petite guerre de tous les jours. Une critique d'état, dûment assermentée et accréditée, peut rendre des services. Organiser la persécution des écrivains par les écrivains n'est pas une chose mauvaise. Faire traquer la plume par la plume est ingénieux. Pourquoi n'aurait-on pas des sergents de ville littéraires?

Le bon goût est une précaution prise par le bon ordre. Les écrivains sobres sont le pendant des électeurs sages. L'inspiration est suspecte de liberté; la poésie est un peu extra-légale. Il y a donc un art officiel, fils de la critique officielle.

Toute une rhétorique spéciale découle de ces prémisses. La nature n'a dans cet art-là qu'une entrée restreinte. Elle passe par la petite porte. La nature est entachée de démagogie. Les éléments sont supprimés comme de mauvaise compagnie et faisant trop de vacarme. L'équinoxe commet des bris de clôture; la rafale est un tapage nocturne. L'autre jour, à l'école des beaux-arts, un élève peintre ayant fait soulever par le vent dans une tempête les plis d'un manteau, un professeur local, choqué de ce soulèvement, a dit : *Il n'y a pas de vent dans le style.*

Au surplus la réaction ne désespère point. Nous marchons. Quelques progrès partiels s'accomplissent. On commence à être un peu reçu à l'académie sur billets de confession. Jules Janin, Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, Littré, Renan, veuillez réciter votre credo.

Mais cela ne suffit pas. Le mal est profond. L'antique société catholique et l'antique littérature légitime sont menacées. Les ténèbres sont en péril. Guerre aux nouvelles générations! guerre à l'esprit nouveau! On court sus à la démocratie, fille de la philosophie.

Les cas de rage, c'est-à-dire les œuvres de génie, sont à craindre. On renouvelle les prescriptions hygiéniques. La voie publique est évidemment mal surveillée. Il paraît qu'il y a des poëtes errants. Le préfet de police,

négligent, laisse vaguer les esprits. À quoi pense l'autorité? Prenons garde. Les intelligences peuvent être mordues. Il y a danger. Décidément, cela se confirme; on croit avoir rencontré Shakespeare sans muselière.

Ce Shakespeare sans muselière, c'est la présente traduction [1].

V

Si jamais un homme a peu mérité la bonne note : *Il est sobre*, c'est, à coup sûr, William Shakespeare. Shakespeare est un des plus mauvais sujets que l'esthétique «sérieuse» ait jamais eu à régenter.

Shakespeare, c'est la fertilité, la force, l'exubérance, la mamelle gonflée, la coupe écumante, la cuve à plein bord, la sève par excès, la lave en torrent, les germes en tourbillons, la vaste pluie de vie, tout par milliers, tout par millions, nulle réticence, nulle ligature, nulle économie, la prodigalité insensée et tranquille du créateur. À ceux qui tâtent le fond de leur poche, l'inépuisable semble en démence. A-t-il bientôt fini? Jamais. Shakespeare est le semeur d'éblouissements. À chaque mot, l'image; à chaque mot, le contraste; à chaque mot, le jour et la nuit.

Le poëte, nous l'avons dit, c'est la nature. Subtil, minutieux, fin, microscopique comme elle; immense. Pas discret, pas réservé, pas avare. Simplement magnifique. Expliquons-nous sur ce mot : simple.

La sobriété en poésie est pauvreté; la simplicité est grandeur. Donner à chaque chose la quantité d'espace qui lui convient, ni plus, ni moins, c'est là la simplicité. Simplicité, c'est justice. Toute la loi du goût est là. Chaque chose mise à sa place et dite avec son mot. À la seule condition qu'un certain équilibre latent soit maintenu et qu'une certaine proportion mystérieuse soit conservée, la plus prodigieuse complication, soit dans le style, soit dans l'ensemble, peut être simplicité. Ce sont les arcanes du grand art. La haute critique seule, qui a son point de départ dans l'enthousiasme, pénètre et comprend ces lois savantes. L'opulence, la profusion, l'irradiation flamboyante, peuvent être de la simplicité. Le soleil est simple.

Cette simplicité-là, on le voit, ne ressemble point à la simplicité recommandée par Le Batteux, l'abbé d'Aubignac et le père Bouhours.

Quelle que soit l'abondance, quel que soit l'enchevêtrement, même brouillé, mêlé et inextricable, tout ce qui est vrai est simple. Une racine est simple.

[1] *Œuvres complètes de Shakespeare,* traduites par François-Victor Hugo. (*Note de l'édition originale.*)

Cette simplicité, qui est profonde, est la seule que l'art connaisse.

La simplicité, étant vraie, est naïve. La naïveté est le visage de la vérité. Shakespeare est simple de la grande simplicité. Il en est bête. Il ignore la petite.

La simplicité qui est impuissance, la simplicité qui est maigreur, la simplicité qui est courte haleine, est un cas pathologique. Elle n'a rien à voir avec la poésie. Un billet d'hôpital lui convient mieux que la chevauchée sur l'hippogriffe.

J'avoue que la bosse de Thersite est simple, mais les pectoraux d'Hercule sont simples aussi. Je préfère cette simplicité-ci à l'autre.

La simplicité propre à la poésie peut être touffue comme le chêne. Est-ce que, par hasard, le chêne vous ferait l'effet d'un byzantin et d'un raffiné ? Ses antithèses innombrables, tronc gigantesque et petites feuilles, écorce rude et mousses de velours. acceptation des rayons et versement de l'ombre, couronnes pour les héros et fruits pour les pourceaux, seraient-elles des marques d'afféterie, de corruption, de subtilité et de mauvais goût ? le chêne aurait-il trop d'esprit ? le chêne serait-il de l'hôtel Rambouillet ? le chêne serait-il un précieux ridicule ? le chêne serait-il atteint de gongorisme ? le chêne serait-il de la décadence ? toute la simplicité, *sancta simplicitas,* se condenserait-elle dans le chou ?

Raffinement, excès d'esprit, afféterie, gongorisme, c'est tout cela qu'on a jeté à la tête de Shakespeare. On déclare que ce sont les défauts de la petitesse, et l'on se hâte de les reprocher au colosse.

Mais aussi ce Shakespeare ne respecte rien, il va devant lui, il essouffle qui veut le suivre, il enjambe les convenances, il culbute Aristote ; il fait des dégâts dans le jésuitisme, dans le méthodisme, dans le purisme et dans le puritanisme ; il met Loyola en désordre et Wesley sens dessus dessous ; il est vaillant, hardi, entreprenant, militant, direct. Son écritoire fume comme un cratère. Il est toujours en travail, en fonction, en verve, en marche. Il a la plume au poing, la flamme au front, le diable au corps. L'étalon abuse ; il y a des passants mulets à qui c'est désagréable. Être fécond, c'est être agressif. Un poëte comme Isaïe, comme Juvénal, comme Shakespeare, est, en vérité, exorbitant. Que diable ! on doit faire un peu attention aux autres, un seul n'a pas droit à tout, la virilité toujours, l'inspiration partout, autant de métaphores que la prairie, autant d'antithèses que le chêne, autant de contrastes et de profondeurs que l'univers, sans cesse la génération, l'éclosion, l'hymen, l'enfantement, l'ensemble vaste, le détail exquis et robuste, la communication vivante, la fécondation, la plénitude, la production, c'est trop ; cela viole le droit des neutres.

Voilà trois siècles tout à l'heure que Shakespeare, ce poëte en toute effer-

vescence, est regardé par les critiques sobres avec cet air mécontent que de certains spectateurs privés doivent avoir dans le sérail.

Shakespeare n'a point de réserve, de retenue, de frontière, de lacune. Ce qui lui manque, c'est le manque. Nulle caisse d'épargne. Il ne fait pas carême. Il déborde, comme la végétation, comme la germination, comme la lumière, comme la flamme. Ce qui ne l'empêche pas de s'occuper de vous, spectateur ou lecteur, de vous faire de la morale, de vous donner des conseils, et d'être votre ami, comme le premier bonhomme La Fontaine venu, et de vous rendre de petits services. Vous pouvez vous chauffer les mains à son incendie.

Othello, Roméo, Iago, Macbeth, Shylock, Richard III, Jules César, Obéron, Puck, Ophélia, Desdemona, Juliette, Titania, les hommes, les femmes, les sorcières, les fées, les âmes, Shakespeare est tout grand ouvert, prenez, prenez, prenez, en voulez-vous encore? Voici Ariel, Parolles, Macduff, Prospero, Viola, Miranda, Caliban, en voulez-vous encore? Voici Jessica, Cordelia, Cressida, Portia, Brabantio, Polonius, Horatio, Mercutio, Imogène, Pandarus de Troie, Bottom, Thésée. *Ecce Deus,* c'est le poëte, il s'offre, qui veut de moi? il se donne, il se répand, il se prodigue; il ne se vide pas. Pourquoi? Il ne peut. L'épuisement lui est impossible. Il y a en lui du sans fond. Il se remplit et se dépense, puis recommence. C'est le panier percé du génie.

En licence et audace de langage, Shakespeare égale Rabelais, qu'un cygne dernièrement a traité de porc.

Comme tous les hauts esprits en pleine orgie d'omnipotence, Shakespeare se verse toute la nature, la boit, et vous la fait boire. Voltaire lui a reproché son ivrognerie, et a bien fait. Pourquoi aussi, nous le répétons, pourquoi ce Shakespeare a-t-il un tel tempérament? Il ne s'arrête pas, il ne se lasse pas, il est sans pitié pour les pauvres petits estomacs qui sont candidats à l'académie. Cette gastrite, qu'on appelle «le bon goût», il ne l'a pas. Il est puissant. Qu'est-ce que cette vaste chanson immodérée qu'il chante dans les siècles, chanson de guerre, chanson à boire, chanson d'amour, qui va du roi Lear à la reine Mab, et de Hamlet à Falstaff, navrante parfois comme un sanglot, grande comme *l'Iliade!* — *J'ai la courbature d'avoir lu Shakespeare,* disait M. Auger.

Sa poésie a le parfum âcre du miel fait en vagabondage par l'abeille sans ruche. Ici la prose, là le vers; toutes les formes, n'étant que des vases quelconques pour l'idée, lui conviennent. Cette poésie se lamente et raille. L'anglais, langue peu faite, tantôt lui sert, tantôt lui nuit, mais partout la profonde âme perce et transparaît! Le drame de Shakespeare marche avec une sorte de rhythme éperdu; il est si vaste qu'il chancelle; il a et donne le

vertige; mais rien n'est solide comme cette grandeur émue. Shakespeare, frissonnant, a en lui les vents, les esprits, les philtres, les vibrations, les balancements des souffles qui passent, l'obscure pénétration des effluves, la grande sève inconnue. De là son trouble, au fond duquel est le calme. C'est ce trouble qui manque à Gœthe, loué à tort pour son impassibilité, qui est infériorité. Ce trouble, tous les esprits du premier ordre l'ont. Ce trouble est dans Job, dans Eschyle, dans Alighieri. Ce trouble, c'est l'humanité. Sur la terre, il faut que le divin soit humain. Il faut qu'il se propose à lui-même sa propre énigme et qu'il s'en inquiète. L'inspiration étant prodige, une stupeur sacrée s'y mêle. Une certaine majesté d'esprit ressemble aux solitudes et se complique d'étonnement. Shakespeare, comme tous les grands poëtes et comme toutes les grandes choses, est plein d'un rêve. Sa propre végétation l'effare; sa propre tempête l'épouvante. On dirait par moments que Shakespeare fait peur à Shakespeare. Il a l'horreur de sa profondeur. Ceci est le signe des suprêmes intelligences. C'est son étendue même qui le secoue et qui lui communique on ne sait quelles oscillations énormes. Il n'est pas de génie qui n'ait des vagues. Sauvage ivre, soit. Il est sauvage comme la forêt vierge; il est ivre comme la haute mer.

Shakespeare, le condor seul donne quelque idée de ces larges allures, part, arrive, repart, monte, descend, plane, s'enfonce, plonge, se précipite, s'engloutit en bas, s'engloutit en haut. Il est de ces génies mal bridés exprès par Dieu pour qu'ils aillent farouches et à plein vol dans l'infini.

De temps en temps il vient sur ce globe un de ces esprits. Leur passage, nous l'avons dit, renouvelle l'art, la science, la philosophie, ou la société.

Ils emplissent un siècle, puis disparaissent. Alors ce n'est plus un siècle seulement que leur clarté illumine; c'est l'humanité d'un bout à l'autre des temps, et l'on s'aperçoit que chacun de ces hommes était l'esprit humain lui-même contenu tout entier dans un cerveau, et venant, à un instant donné, faire sur la terre acte de progrès.

Ces esprits suprêmes, une fois la vie achevée et l'œuvre faite, vont dans la mort rejoindre le groupe mystérieux, et sont probablement en famille dans l'infini.

LIVRE DEUXIÈME.

SHAKESPEARE. — SON ŒUVRE.

LES POINTS CULMINANTS.

I

Le propre des génies du premier ordre, c'est de produire chacun un exemplaire de l'homme. Tous font don à l'humanité de son portrait, les uns en riant, les autres en pleurant, les autres pensifs. Ces derniers sont les plus grands. Plaute rit et donne à l'homme Amphitryon, Rabelais rit et donne à l'homme Gargantua, Cervantes rit et donne à l'homme don Quichotte, Beaumarchais rit et donne à l'homme Figaro, Molière pleure et donne à l'homme Alceste, Shakespeare songe et donne à l'homme Hamlet, Eschyle pense et donne à l'homme Prométhée. Les autres sont grands; Eschyle et Shakespeare sont immenses.

Ces portraits de l'humanité, laissés à l'humanité comme adieux par ces passants, les poëtes, sont rarement flattés, toujours exacts, ressemblants de la ressemblance profonde. Le vice ou la folie ou la vertu sont extraits de l'âme et amenés sur le visage. La larme figée devient perle: le sourire pétrifié finit par sembler une menace; les rides sont des sillons de sagesse; quelques froncements de sourcil sont tragiques. Cette série d'exemplaires de l'homme est la leçon permanente des générations; chaque siècle y ajoute quelques figures, parfois faces en pleine lumière et rondes bosses, comme Macette, Célimène, Tartuffe, Turcaret et le neveu de Rameau, parfois simples profils, comme Gil Blas, Manon Lescaut, Clarisse Harlowe et Candide.

Dieu crée dans l'intuition; l'homme crée dans l'inspiration, compliquée d'observation. Cette création seconde, qui n'est autre chose que l'action divine faite par l'homme, c'est ce qu'on nomme le génie.

Le poëte se mettant au lieu et place du destin; une invention d'hommes et d'évènements tellement étrange, ressemblante et souveraine, que certaines sectes religieuses en ont horreur comme d'un empiètement sur la providence, et appellent le poëte «le menteur»; la conscience de l'homme prise sur le fait et placée dans un milieu qu'elle combat, gouverne ou transforme, c'est

le drame. Il y a là quelque chose de supérieur. Ce maniement de l'âme humaine semble une sorte d'égalité avec Dieu. Égalité dont le mystère s'explique quand on réfléchit que Dieu est intérieur à l'homme. Cette égalité est identité. Qui est notre conscience? Lui. Et il conseille la bonne action. Qui est notre intelligence? Lui. Et il inspire le chef-d'œuvre.

Dieu a beau être là, cela n'ôte rien, on l'a vu, à l'aigreur des critiques; les plus grands esprits sont les plus contestés. Il arrive même parfois que des intelligences attaquent un génie; les inspirés, chose bizarre, méconnaissent l'inspiration. Érasme, Bayle, Scaliger, Saint-Évremond, Voltaire, bon nombre de pères de l'église, des familles entières de philosophes, l'école d'Alexandrie en masse, Cicéron, Horace, Lucien, Plutarque, Josèphe, Dion Chrysostome, Denys d'Halicarnasse, Philostrate, Métrodore de Lampsaque, Platon, Pythagore, ont rudement critiqué Homère. Dans cette énumération nous omettons Zoïle. Les négateurs ne sont pas des critiques. Une haine n'est pas une intelligence. Injurier n'est pas discuter. Zoïle, Mœvius, Cecchi, Green, Avellaneda, Guillaume Lauder, Visé, Fréron, aucun lavage de ces noms-là n'est possible. Ces hommes ont blessé le genre humain dans ses génies; ces misérables mains gardent à jamais la couleur de la poignée de boue qu'elles ont jetée.

Et ces hommes n'ont pas même la renommée triste qu'ils semblaient avoir acquise de droit, et toute la quantité de honte qu'ils ont espérée. On sait peu qu'ils ont existé. Ils ont le demi-oubli, plus humiliant que l'oubli complet. Excepté deux ou trois d'entre eux, devenus proverbes dans le dédain, espèces de chouettes clouées qui restent pour l'exemple, on ne connaît pas tous ces malheureux noms-là. Ils demeurent dans la pénombre. Une notoriété trouble succède à leur existence louche. Voyez ce Clément qui s'était surnommé lui-même l'*hypercritique,* et qui eut pour profession de mordre et de dénoncer Diderot, il disparaît et s'efface, quoique né à Genève, dans le Clément de Dijon, confesseur de Mesdames, dans le David Clément, auteur de la *Bibliothèque curieuse,* dans le Clément de Baize, bénédictin de Saint-Maur, et dans le Clément d'Ascain, capucin, définiteur et provincial du Béarn. À quoi bon avoir déclaré que l'œuvre de Diderot n'est qu'un *verbiage ténébreux,* et être mort fou à Charenton, pour être ensuite submergé dans quatre ou cinq Cléments inconnus? Famien Strada a eu beau s'acharner sur Tacite, on le distingue peu de Fabien Spada, dit l'Épée de Bois, bouffon de Sigismond Auguste. Cecchi a eu beau déchirer Dante, on n'est pas sûr qu'il ne se nomme point Cecco. Green a eu beau colleter Shakespeare, on le confond avec Greene. Avellaneda, l'« ennemi » de Cervantes, est peut-être Avellanedo. Lauder, le calomniateur de Milton, est peut-être Leuder. Le de Visé quelconque qui « éreinta » Molière, est en même

temps un nommé Donneau; il s'était surnommé de Visé par goût de noblesse. Ils ont compté, pour se faire un peu d'éclat, sur la grandeur de ceux qu'ils outrageaient. Point; ces êtres sont restés osbcurs. Ces pauvres insulteurs ne sont pas payés. Le mépris leur a fait faillite. Plaignons-les.

II

Ajoutons que la calomnie perd sa peine. Alors à quoi sert-elle ? Pas même au mal. Connaissez-vous rien de plus inutile que du nuisible qui ne nuit pas ?

Il y a mieux. Ce nuisible est bon. Dans un temps donné, il se trouve que la calomnie, l'envie et la haine, en croyant travailler contre, ont travaillé pour. Leurs injures célèbrent, leur noirceur illustre. Elles ne réussissent qu'à mêler à la gloire un bruit grossissant.

Continuons.

Ainsi, cet immense masque humain, chacun des génies l'essaye à son tour, et telle est la force de l'âme qu'ils font passer par le trou mystérieux des yeux, que ce regard change le masque, et, de terrible, le fait comique, puis rêveur, puis désolé, puis jeune et souriant, puis décrépit, puis sensuel et goinfre, puis religieux, puis outrageant; et c'est Caïn, Job, Atrée, Ajax, Priam, Hécube, Niobé, Clytemnestre, Nausicaa, Pistoclerus, Grumio, Davus, Pasicompsa, Chimène, don Arias, don Diègue, Mudarra, Richard III, lady Macbeth, Desdemona, Juliette, Roméo, Lear, Sancho Pança, Pantagruel, Panurge, Arnolphe, Dandin, Sganarelle, Agnès, Rosine, Victorine, Basile, Almaviva, Chérubin, Manfred.

De la création divine directe sort Adam, le prototype. De la création divine indirecte, c'est-à-dire de la création humaine, sortent d'autres Adams, les types.

Un type ne reproduit aucun homme en particulier; il ne se superpose exactement à aucun individu; il résume et concentre sous une forme humaine toute une famille de caractères et d'esprits. Un type n'abrège pas, il condense. Il n'est pas un, il est tous. Alcibiade n'est qu'Alcibiade, Pétrone n'est que Pétrone, Bassompierre n'est que Bassompierre, Buckingham n'est que Buckingham, Fronsac n'est que Fronsac, Lauzun n'est que Lauzun; mais saisissez Lauzun, Fronsac, Buckingham, Bassompierre, Pétrone et Alcibiade, et pilez-les dans le mortier du rêve, il en sort un fantôme, plus réel qu'eux tous, don Juan. Prenez les usuriers un à un, aucun d'eux n'est ce fauve marchand de Venise criant : *Tubal, retiens un exempt quinze jours*

d'avance; s'il ne paye pas, je veux avoir son cœur. Prenez les usuriers en masse, de leur foule se dégage un total, Shylock. Additionnez l'usure, vous avez Shylock. La métaphore du peuple, qui ne se trompe jamais, confirme, sans la connaître, l'invention du poëte; et, pendant que Shakespeare fait Shylock, elle crée le happe-chair. Shylock est la juiverie, il est aussi le judaïsme; c'est-à-dire toute sa nation, le haut comme le bas, la foi comme la fraude, et c'est parce qu'il résume ainsi toute une race, telle que l'oppression l'a faite, que Shylock est grand. Les juifs, même ceux du moyen-âge, ont, du reste, raison de dire que pas un d'eux n'est Shylock; les hommes de plaisir ont raison de dire que pas un d'eux n'est don Juan. Aucune feuille d'oranger mâchée ne donne la saveur de l'orange. Pourtant il y a affinité profonde, intimité de racines, prise de sève à la même source, partage de la même ombre souterraine avant la vie. Le fruit contient le mystère de l'arbre, et le type contient le mystère de l'homme. De là cette vie étrange du type.

Car, et ceci est le prodige, le type vit. S'il n'était qu'une abstraction, les hommes ne le reconnaîtraient pas, et laisseraient cette ombre passer son chemin. La tragédie dite classique fait des larves; le drame fait des types. Une leçon qui est un homme, un mythe à face humaine tellement plastique qu'il vous regarde, et que son regard est un miroir, une parabole qui vous donne un coup de coude, un symbole qui vous crie gare, une idée qui est nerf, muscle et chair, et qui a un cœur pour aimer, des entrailles pour souffrir, et des yeux pour pleurer, et des dents pour dévorer ou rire, une conception psychique qui a le relief du fait, et qui, si elle saigne, saigne du vrai sang, voilà le type. Ô puissance de la toute poésie! les types sont des êtres. Ils respirent, ils palpitent, on entend leurs pas sur le plancher, ils existent. Ils existent d'une existence plus intense que n'importe qui, se croyant vivant, là, dans la rue. Ces fantômes ont plus de densité que l'homme. Il y a dans leur essence cette quantité d'éternité qui appartient aux chefs-d'œuvre, et qui fait que Trimalcion vit, tandis que M. Romieu est mort.

Les types sont des cas prévus par Dieu; le génie les réalise. Il semble que Dieu aime mieux faire donner la leçon à l'homme par l'homme, pour inspirer confiance. Le poëte est sur ce pavé des vivants; il leur parle plus près de l'oreille. De là l'efficacité des types. L'homme est une prémisse, le type conclut; Dieu crée le phénomène, le génie met l'enseigne; Dieu ne fait que l'avare, le génie fait Harpagon; Dieu ne fait que le traître, le génie fait Iago; Dieu ne fait que la coquette, le génie fait Célimène; Dieu ne fait que le bourgeois, le génie fait Chrysale; Dieu ne fait que le roi, le génie fait Grandgousier. Quelquefois, à un moment donné, le type sort tout fait

d'on ne sait quelle collaboration du peuple en masse avec un grand comédien naïf, réalisateur involontaire et puissant; la foule est sage-femme; d'une époque qui porte à l'une de ses extrémités Talleyrand et à l'autre Chodruc-Duclos, jaillit tout à coup, dans un éclair, sous la mystérieuse incubation du théâtre, ce spectre, Robert Macaire.

Les types vont et viennent de plain-pied dans l'art et dans la nature. Ils sont de l'idéal réel. Le bien et le mal de l'homme sont dans ces figures. De chacun d'eux découle, au regard du penseur, une humanité.

Nous l'avons dit, autant de types, autant d'Adams. L'homme d'Homère, Achille, est un Adam; de lui vient l'espèce des tueurs; l'homme d'Eschyle, Prométhée, est un Adam; de lui vient la race des lutteurs; l'homme de Shakespeare, Hamlet, est un Adam; à lui se rattache la famille des rêveurs. D'autres Adams, créés par les poëtes, incarnent, celui-ci la passion, celui-là le devoir, celui-là la raison, celui-là la conscience, celui-là la chute, celui-là l'ascension.

La prudence, dérivée en tremblement, va du vieillard Nestor au vieillard Géronte. L'amour, dérivé en appétit, va de Daphnis à Lovelace. La beauté, compliquée du serpent, va d'Ève à Mélusine. Les types commencent dans la Genèse, et un anneau de leur chaîne traverse Restif de la Bretonne et Vadé. Le lyrique leur convient, le poissard ne leur messied pas. Ils parlent patois par la bouche de Gros-René, et dans Homère ils disent à Minerve qui les prend aux cheveux : Que me veux-tu, déesse?

Une surprenante exception a été concédée à Dante. L'homme de Dante, c'est Dante. Dante s'est, pour ainsi dire, recréé une seconde fois dans son poëme; il est son type; son Adam, c'est lui-même. Pour l'action de son poëme, il n'a été chercher personne. Il a seulement pris Virgile pour comparse. Du reste, il s'est fait épique tout net, et sans même se donner la peine de changer de nom. Ce qu'il avait à faire était simple en effet; descendre dans l'enfer et remonter au ciel. À quoi bon se gêner pour si peu? Il frappe gravement à la porte de l'infini, et dit : Ouvre, je suis Dante.

III

Deux Adams prodigieux, nous venons de le dire, c'est l'homme d'Eschyle, Prométhée, et l'homme de Shakespeare, Hamlet.

Prométhée, c'est l'action. Hamlet, c'est l'hésitation.

Dans Prométhée, l'obstacle est extérieur; dans Hamlet il est intérieur.

Dans Prométhée, la volonté est clouée aux quatre membres par des clous

d'airain et ne peut remuer; de plus elle a à côté d'elle deux gardes, la Force et la Puissance. Dans Hamlet, la volonté est plus asservie encore; elle est garrottée par la méditation préalable, chaîne sans fin des indécis. Tirez-vous donc de vous-même! Quel nœud gordien que notre rêverie! L'esclavage du dedans, c'est là l'esclavage. Escaladez-moi cette enceinte : songer! sortez, si vous pouvez, de cette prison : aimer! l'unique cachot est celui qui mure la conscience. Prométhée, pour être libre, n'a qu'un carcan de bronze à briser et qu'un dieu à vaincre; il faut que Hamlet se brise lui-même et se vainque lui-même. Prométhée peut se dresser debout, quitte à soulever une montagne; pour que Hamlet se redresse, il faut qu'il soulève sa pensée. Que Prométhée s'arrache de la poitrine le vautour, tout est dit; il faut que Hamlet s'arrache du flanc Hamlet. Prométhée et Hamlet, ce sont deux foies à nu; de l'un coule le sang, de l'autre le doute.

On compare habituellement Eschyle et Shakespeare par Oreste et par Hamlet, ces deux tragédies étant le même drame. Jamais sujet ne fut plus identique en effet. Les doctes signalent là une analogie; les impuissants, qui sont aussi les ignorants, les envieux, qui sont aussi les imbéciles, ont la petite joie de croire constater un plagiat. C'est du reste un champ possible pour l'érudition comparée et la critique sérieuse. Hamlet marche derrière Oreste, le parricide par amour filial. Cette comparaison facile, plutôt de surface que de fond, nous frappe moins que la confrontation mystérieuse de ces deux enchaînés, Prométhée et Hamlet.

Qu'on ne l'oublie pas, l'esprit humain, à demi divin qu'il est, crée de temps en temps des œuvres surhumaines. Ces œuvres surhumaines de l'homme sont d'ailleurs plus nombreuses qu'on ne croit, car elles remplissent l'art tout entier. En dehors de la poésie, où les merveilles abondent, il y a dans la musique Beethoven, dans la sculpture Phidias, dans l'architecture Piranèse, dans la peinture Rembrandt, et, dans la peinture, l'architecture et la sculpture, Michel-Ange. Nous en passons, et non des moindres.

Prométhée et *Hamlet* sont au nombre de ces œuvres plus qu'humaines.

Une sorte de parti pris gigantesque, la mesure habituelle dépassée, le grand partout, ce qui est l'effarement des intelligences médiocres, le vrai démontré au besoin par l'invraisemblable, le procès fait à la destinée, à la société, à la loi, à la religion, au nom de l'Inconnu, abîme du mystérieux équilibre; l'évènement traité comme un rôle joué et, dans l'occasion, reproché à la Fatalité ou à la Providence; la passion, personnage terrible, allant et venant chez l'homme; l'audace et quelquefois l'insolence de la raison, les formes fières d'un style à l'aise dans tous les extrêmes, et en même temps une sagesse profonde, une douceur de géant, une bonté de monstre attendri, une aube ineffable dont on ne peut se rendre compte et qui éclaire

tout; tels sont les signes de ces œuvres suprêmes. Dans de certains poëmes, il y a de l'astre.

Cette lueur est dans Eschyle et dans Shakespeare.

IV

Prométhée étendu sur le Caucase, rien de plus farouche. C'est la tragédie géante. Ce vieux supplice que nos anciennes chartes de torture appellent l'extension, et auquel Cartouche échappa à cause d'une hernie, Prométhée le subit; seulement le chevalet est une montagne. Quel est son crime? le droit. Qualifier le droit crime et le mouvement rébellion, c'est là l'immémoriale habileté des tyrans. Prométhée a fait sur l'Olympe ce qu'Ève a fait dans l'Eden; il a pris un peu de science. Jupiter, d'ailleurs identique à Jéhovah (*Iovi, Iova*), punit cette témérité : avoir voulu vivre. Les traditions éginétiques, qui localisent Jupiter, lui ôtent l'impersonnalité cosmique du Jéhovah de la Genèse. Le Jupiter grec, mauvais fils d'un mauvais père, rebelle à Saturne, qui a été lui-même rebelle à Cœlus, est un parvenu. Les titans sont une sorte de branche aînée qui a ses légitimistes, dont était Eschyle, vengeur de Prométhée. Prométhée, c'est le droit vaincu. Jupiter a, comme toujours, consommé l'usurpation du pouvoir par le supplice du droit. L'Olympe requiert le Caucase. Prométhée y est mis au carcan. Le titan est là, tombé, couché, cloué. Mercure, ami de tout le monde, vient lui donner des conseils de lendemain de coup d'état. Mercure, c'est la lâcheté de l'intelligence. Mercure, c'est tout le vice possible, plein d'esprit; Mercure, le dieu vice, sert Jupiter, le dieu crime. Cette valetaille dans le mal est encore marquée aujourd'hui par la vénération du filou pour l'assassin. Il y a quelque chose de cette loi-là dans l'arrivée du diplomate derrière le conquérant. Les chefs-d'œuvre ont cela d'immense qu'ils sont éternellement présents aux actes de l'humanité. Prométhée sur le Caucase, c'est la Pologne après 1772, c'est la France après 1815, c'est la Révolution après brumaire. Mercure parle, Prométhée écoute peu. Les offres d'amnistie échouent quand c'est le supplicié qui seul aurait droit de faire grâce. Prométhée, terrassé, dédaigne Mercure debout au-dessus de lui, et Jupiter debout au-dessus de Mercure, et le Destin debout au-dessus de Jupiter. Prométhée raille le vautour qui le mange; il a tout le haussement d'épaules que sa chaîne lui permet; que lui importe Jupiter et à quoi bon Mercure? Nulle prise sur ce patient hautain. La brûlure des coups de foudre donne une cuisson qui est un continuel rappel à la fierté. Cependant on pleure autour de lui, la terre se désespère,

les nuées femmes, les cinquante océanides, viennent adorer le titan, on entend les forêts crier, les bêtes fauves gémir, les vents hurler, les vagues sangloter, les éléments se lamenter, le monde souffre en Prométhée, la vie universelle a pour ligature son carcan, une immense participation au supplice du demi-dieu semble être désormais la volupté tragique de toute la nature; l'anxiété de l'avenir s'y mêle, et comment faire maintenant? et comment se mouvoir? et qu'allons-nous devenir? et, dans le vaste ensemble des êtres créés, choses, hommes, animaux, plantes, rochers, tous tournés vers le Caucase, on sent cette inexprimable angoisse, le libérateur enchaîné.

Hamlet, moins géant et plus homme, n'est pas moins grand.

Hamlet. On ne sait quel effrayant être complet dans l'incomplet. Tout, pour n'être rien. Il est prince et démagogue, sagace et extravagant, profond et frivole, homme et neutre. Il croit peu au sceptre, bafoue le trône, a pour camarade un étudiant, dialogue avec les passants, argumente avec le premier venu, comprend le peuple, méprise la foule, hait la force, soupçonne le succès, interroge l'obscurité, tutoie le mystère. Il donne aux autres des maladies qu'il n'a pas; sa folie fausse inocule à sa maîtresse une folie vraie. Il est familier avec les spectres et avec les comédiens. Il bouffonne, la hache d'Oreste à la main. Il parle littérature, récite des vers, fait un feuilleton de théâtre, joue avec des os dans un cimetière, foudroie sa mère, venge son père, et termine le redoutable drame de la vie et de la mort par un gigantesque point d'interrogation. Il épouvante, puis déconcerte. Jamais rien de plus accablant n'a été rêvé. C'est le parricide disant : que sais-je?

Parricide? Arrêtons-nous sur ce mot. Hamlet est-il parricide? Oui et non. Il se borne à menacer sa mère; mais la menace est si farouche que la mère frissonne. — « Ta parole est un poignard!... Que veux-tu faire? veux-tu donc m'assassiner? Au secours! au secours! holà! » — Et quand elle meurt, Hamlet, sans la plaindre, frappe Claudius avec ce cri tragique : *Suis ma mère!* Hamlet est cette chose sinistre, le parricide possible.

Au lieu de ce nord qu'il a dans la tête, mettez-lui, comme à Oreste, du midi dans les veines, il tuera sa mère.

Ce drame est sévère. Le vrai y doute. Le sincère y ment. Rien de plus vaste, rien de plus subtil. L'homme y est monde, le monde y est zéro. Hamlet, même en pleine vie, n'est pas sûr d'être. Dans cette tragédie, qui est en même temps une philosophie, tout flotte, hésite, atermoie, chancelle, se décompose, se disperse et se dissipe, la pensée est nuage, la volonté est vapeur, la résolution est crépuscule, l'action souffle à chaque instant en sens inverse, la rose des vents gouverne l'homme. Œuvre troublante et vertigineuse où de toute chose on voit le fond, où il n'existe pour la pensée d'autre va-et-vient que du roi tué à Yorick enterré, et où ce qu'il y a de plus réel,

c'est la royauté représentée par un fantôme, et la gaîté représentée par une tête de mort.

Hamlet est le chef-d'œuvre de la tragédie rêve.

V

Une des causes probables de la folie feinte de Hamlet n'a pas été jusqu'ici indiquée par les critiques. On a dit : Hamlet fait le fou pour cacher sa pensée, comme Brutus. En effet, on est à l'aise dans l'imbécillité apparente pour couver un grand dessein; l'idiot supposé vise à loisir. Mais le cas de Brutus n'est pas celui de Hamlet. Hamlet fait le fou pour sa sûreté. Brutus couvre son projet, Hamlet sa personne. Les mœurs de ces cours tragiques étant données, du moment que Hamlet, par la révélation du spectre, connaît le forfait de Claudius, Hamlet est en danger. L'historien supérieur qui est dans le poëte se manifeste ici, et l'on sent dans Shakespeare la profonde pénétration des vieilles ténèbres royales. Au moyen-âge et au bas empire, et même plus anciennement, malheur à qui s'apercevait d'un meurtre ou d'un empoisonnement commis par le roi. Ovide, conjecture Voltaire, fut exilé de Rome pour avoir vu quelque chose de honteux dans la maison d'Auguste. Savoir que le roi était un assassin, c'était un crime d'état. Quand il plaisait au prince de n'avoir pas eu de témoin, il y allait de la tête à tout ignorer. C'était être mauvais politique que d'avoir de bons yeux. Un homme suspect de soupçon était perdu. Il n'avait plus qu'un refuge, la folie; passer pour un « innocent »; on le méprisait, et tout était dit. Souvenez-vous du conseil que, dans Eschyle, l'Océan donne à Prométhée : *sembler fou est le secret du sage.* Quand le chambellan Hugolin eut trouvé la broche de fer dont Edrick l'Acquéreur avait empalé Edmond II, « il se hâta de s'hébéter », dit la chronique saxonne de 1016, et se sauva de cette façon. Héraclien de Nisibe, ayant découvert par hasard que le Rhinomète était fratricide, se fit déclarer fou par les médecins, et réussit à se faire enfermer pour la vie dans un cloître. Il vécut ainsi paisible, vieillissant, et attendant la mort d'un air insensé. Hamlet court le même péril et a recours au même moyen. Il se fait déclarer fou comme Héraclien, et il s'hébète comme Hugolin. Ce qui n'empêche pas Claudius inquiet de faire effort deux fois pour se débarrasser de lui, au milieu du drame, par la hache ou le poignard en Angleterre, et au dénoûment par le poison.

La même indication se retrouve dans *le Roi Lear;* le fils du comte de Glocester se réfugie, lui aussi, dans la démence apparente; il y a là une clef

IMPRIMERIE NATIONALE.

pour ouvrir et comprendre la pensée de Shakespeare. Aux yeux de la philosophie de l'art, la folie feinte d'Edgar éclaire la folie feinte de Hamlet.

L'Amleth de Belleforest est un magicien, le Hamlet de Shakespeare est un philosophe. Nous parlions tout à l'heure de la réalité singulière propre aux créations des poëtes. Pas de plus frappant exemple que ce type, Hamlet. Hamlet n'a rien d'une abstraction. Il a été à l'université; il a la sauvagerie danoise édulcorée de politesse italienne; il est petit, gras, un peu lymphatique; il tire bien l'épée, mais s'essouffle aisément. Il ne veut pas boire trop tôt pendant l'assaut d'armes avec Laërtes, probablement de crainte de se mettre en sueur. Après avoir ainsi pourvu de vie réelle son personnage, le poëte peut le lancer en plein idéal. Il y a du lest.

D'autres œuvres de l'esprit humain égalent *Hamlet,* aucune ne le surpasse. Toute la majesté du lugubre est dans *Hamlet.* Une ouverture de tombe d'où sort un drame, ceci est colossal. *Hamelet* est, à notre sens, l'œuvre capitale de Shakespeare.

Nulle figure, parmi celles que les poëtes ont créées, n'est plus poignante et plus inquiétante. Le doute conseillé par un fantôme, voilà Hamlet. Hamlet a vu son père mort et lui a parlé; est-il convaincu? non, il hoche la tête. Que fera-t-il? il n'en sait rien. Ses mains se crispent, puis retombent. Au dedans de lui les conjectures, les systèmes, les apparences monstrueuses, les souvenirs sanglants, la vénération du spectre, la haine, l'attendrissement, l'anxiété d'agir et de ne pas agir, son père, sa mère, ses devoirs en sens contraire, profond orage. L'hésitation livide est dans son esprit. Shakespeare, prodigieux poëte plastique, fait presque visible la pâleur grandiose de cette âme. Comme la grande larve d'Albert Dürer, Hamlet pourrait se nommer *Melancholia.* Il a, lui aussi, au-dessus de sa tête, la chauve-souris qui vole éventrée, et à ses pieds la science, la sphère, le compas, le sablier, l'amour, et derrière lui à l'horizon un énorme soleil terrible qui semble rendre le ciel plus noir.

Cependant toute une moitié de Hamlet est colère, emportement, outrage, ouragan, sarcasme à Ophélia, malédiction à sa mère, insulte à lui-même. Il cause avec les gens du cimetière, rit presque, puis empoigne Laërtes aux cheveux dans la fosse d'Ophélia, et piétine furieux sur ce cercueil. Coups d'épée à Polonius, coups d'épée à Claudius. Par moments son inaction s'entr'ouvre, et de la déchirure il sort des tonnerres.

Il est tourmenté par cette vie possible, compliquée de réalité et de chimère, dont nous avons tous l'anxiété. Il y a dans toutes ses actions du somnambulisme répandu. On pourrait presque considérer son cerveau comme une formation; il y a une couche de souffrance, une couche de pensée, puis une couche de songe. C'est à travers cette couche de songe qu'il sent, com-

prend, apprend, perçoit, boit, mange, s'irrite, se moque, pleure et raisonne. Il y a entre la vie et lui une transparence; c'est le mur du rêve; on voit au delà, mais on ne le franchit point. Une sorte de nuage obstacle environne Hamlet de toutes parts. Avez-vous jamais eu en dormant le cauchemar de la course ou de la fuite, et essayé de vous hâter, et senti l'ankylose de vos genoux, la pesanteur de vos bras, l'horreur de vos mains paralysées, l'impossibilité du geste? Ce cauchemar, Hamlet le subit éveillé. Hamlet n'est pas dans le lieu où est sa vie. Il a toujours l'air d'un homme qui vous parle de l'autre bord d'un fleuve. Il vous appelle en même temps qu'il vous questionne. Il est à distance de la catastrophe dans laquelle il se meut, du passant qu'il interroge, de la pensée qu'il porte, de l'action qu'il fait. Il semble ne pas toucher même à ce qu'il broie. C'est l'isolement à sa plus haute puissance. C'est l'aparté d'un esprit plus encore que l'escarpement d'un prince. L'indécision en effet est une solitude. Vous n'avez même pas votre volonté avec vous. Il semble que votre moi se soit absenté, et vous ait laissé là. Le fardeau de Hamlet est moins rigide que celui d'Oreste, mais plus ondoyant; Oreste porte la fatalité, Hamlet le sort.

Et ainsi à part des hommes, Hamlet a pourtant en lui on ne sait quoi qui les représente tous. *Agnosco fratrem.* À de certaines heures, si nous nous tâtions le pouls, nous nous sentirions sa fièvre. Sa réalité étrange est notre réalité, après tout. Il est l'homme funèbre que nous sommes tous, de certaines situations étant données. Tout maladif qu'il est, Hamlet exprime un état permanent de l'homme. Il représente le malaise de l'âme dans la vie pas assez faite pour elle. La chaussure qui blesse et qui empêche de marcher, il représente cela; la chaussure, c'est le corps. Shakespeare l'en délivre, et fait bien. Hamlet prince, oui; roi, jamais. Hamlet est incapable de gouverner un peuple, tant il existe en dehors de tout. Du reste, il fait bien plus que régner; il est. On lui ôterait sa famille, son pays, son spectre, et toute l'aventure d'Elseneur, que, même à l'état de type inoccupé, il resterait étrangement terrible. Cela tient à la quantité d'humanité et à la quantité de mystère qui est en lui. Hamlet est formidable, ce qui ne l'empêche pas d'être ironique. Il a les deux profils du destin.

Rétractons un mot dit plus haut. L'œuvre capitale de Shakespeare n'est pas *Hamlet.* L'œuvre capitale de Shakespeare, c'est tout Shakespeare. Cela du reste est vrai pour tous les esprits de cet ordre. Ils sont masse, bloc, majesté, bible, et leur solennité, c'est leur ensemble.

Avez-vous quelquefois regardé un cap avançant sous la nuée et se prolongeant à perte de vue dans l'eau profonde? Chacune de ses collines le compose. Aucune de ces ondulations n'est perdue pour sa dimension. Sa puissante silhouette se découpe sur le ciel, et entre le plus avant qu'elle peut dans les

vagues, et il n'y a pas un rocher inutile. Grâce à ce cap, vous pouvez vous en aller au milieu de l'eau illimitée, marcher dans les souffles, voir de près voler les aigles et nager les monstres, promener votre humanité dans la rumeur éternelle, pénétrer l'impénétrable. Le poëte rend ce service à votre esprit. Un génie est un promontoire dans l'infini.

VI

Près de *Hamlet,* et sur le même plan, il faut placer trois drames grandioses, *Macbeth, Othello, le Roi Lear.*

Hamlet, Macbeth, Othello, Lear, ces quatre figures dominent le haut édifice de Shakespeare. Nous avons dit ce qu'est Hamlet.

Dire : Macbeth c'est l'ambition, c'est ne dire rien. Macbeth, c'est la faim. Quelle faim? la faim du monstre toujours possible dans l'homme. Certaines âmes ont des dents. N'éveillez pas leur faim.

Mordre à la pomme, cela est redoutable. La pomme s'appelle *Omnia,* dit Filesac, ce docteur de Sorbonne qui confessa Ravaillac. Macbeth a une femme que la chronique nomme Gruoch. Cette Ève tente cet Adam. Une fois que Macbeth a mordu, il est perdu. La première chose que fait Adam avec Ève, c'est Caïn; la première chose que fait Macbeth avec Gruoch, c'est le meurtre.

La convoitise aisément violence, la violence aisément crime, le crime aisément folie; cette progression, c'est Macbeth. Convoitise, Crime, Folie, ces trois stryges lui ont parlé dans la solitude, et l'ont invité au trône. Le chat Graymalkin l'a appelé, Macbeth sera la ruse; le crapaud Paddock l'a appelé, Macbeth sera l'horreur. L'être *unsex,* Gruoch, l'achève. C'est fini; Macbeth n'est plus un homme. Il n'est plus qu'une énergie inconsciente se ruant farouche vers le mal. Nulle notion du droit désormais; l'appétit est tout. Le droit transitoire, la royauté, le droit éternel, l'hospitalité, Macbeth assassine l'un comme l'autre. Il fait plus que les tuer, il les ignore. Avant de tomber sanglants sous sa main, ils gisaient morts dans son âme. Macbeth commence par ce parricide, tuer Duncan, tuer son hôte, forfait si terrible que du contre-coup, dans la nuit où leur maître est égorgé, les chevaux de Duncan redeviennent sauvages. Le premier pas fait, l'écroulement commence. C'est l'avalanche. Macbeth roule. Il est précipité. Il tombe et rebondit d'un crime sur l'autre, toujours plus bas. Il subit la lugubre gravitation de la matière envahissant l'âme. Il est une chose qui détruit. Il est pierre de ruine, flamme de guerre, bête de proie, fléau. Il promène par toute l'Écosse, en

roi qu'il est, ses kernes aux jambes nues et ses gallowglasses pesamment armés, égorgeant, pillant, massacrant. Il décime les thanes, il tue Banquo, il tue tous les Macduff, excepté celui qui le tuera, il tue la noblesse, il tue le peuple, il tue la patrie, il tue « le sommeil ». Enfin la catastrophe arrive, la forêt de Birnam se met en marche; Macbeth a tout enfreint, tout franchi, tout violé, tout brisé, et cette outrance finit par gagner la nature elle-même; la nature perd patience, la nature entre en action contre Macbeth; la nature devient âme contre l'homme qui est devenu force.

Ce drame a les proportions épiques. Macbeth représente cet effrayant affamé qui rôde dans toute l'histoire, appelé brigand dans la forêt et sur le trône conquérant. L'aïeul de Macbeth, c'est Nemrod. Ces hommes de force sont-ils à jamais forcenés? Soyons justes, non. Ils ont un but. Après quoi, ils s'arrêteront. Donnez à Alexandre, à Cyrus, à Sésostris, à César, quoi? le monde; ils s'apaiseront. Geoffroy Saint-Hilaire me disait un jour : *Quand le lion a mangé, il est en paix avec la nature.* Pour Cambyse, Sennachérib, et Gengis-Khan, et leurs pareils, avoir mangé, c'est posséder toute la terre. Ils se calmeraient dans la digestion du genre humain.

Maintenant qu'est-ce qu'Othello? C'est la nuit. Immense figure fatale. La nuit est amoureuse du jour. La noirceur aime l'aurore. L'africain adore la blanche. Othello a pour clarté et pour folie Desdemona. Aussi comme la jalousie lui est facile! Il est grand, il est auguste, il est majestueux, il est au-dessus de toutes les têtes, il a pour cortège la bravoure, la bataille, la fanfare, la bannière, la renommée, la gloire, il a le rayonnement de vingt victoires, il est plein d'astres, cet Othello, mais il est noir. Aussi comme, jaloux, le héros est vite monstre! le noir devient nègre. Comme la nuit a vite fait signe à la mort!

À côté d'Othello, qui est la nuit, il y a Iago, qui est le mal. Le mal, l'autre forme de l'ombre. La nuit n'est que la nuit du monde; le mal est la nuit de l'âme. Quelle obscurité que la perfidie et le mensonge! avoir dans les veines de l'encre ou la trahison, c'est la même chose. Quiconque a coudoyé l'imposture et le parjure, le sait; on est à tâtons dans un fourbe. Versez l'hypocrisie sur le point du jour, vous éteindrez le soleil. C'est là, grâce aux fausses religions, ce qui arrive à Dieu.

Iago près d'Othello, c'est le précipice près du glissement. Par ici! dit-il tout bas. Le piège conseille la cécité. Le ténébreux guide le noir. La tromperie se charge de l'éclaircissement qu'il faut à la nuit. La jalousie a le mensonge pour chien d'aveugle. Contre la blancheur et la candeur, Othello le nègre, Iago le traître, quoi de plus terrible! ces férocités de l'ombre s'entendent. Ces deux incarnations de l'éclipse conspirent, l'une en rugissant, l'autre en ricanant, le tragique étouffement de la lumière.

Sondez cette chose profonde. Othello est la nuit. Et étant la nuit, et voulant tuer, qu'est-ce qu'il prend pour tuer? Le poison? la massue? la hache? le couteau? Non, l'oreiller. Tuer, c'est endormir. Shakespeare lui-même ne s'est peut-être pas rendu compte de ceci. Le créateur, quelquefois presque à son insu, obéit à son type, tant ce type est une puissance. Et c'est ainsi que Desdemona, épouse de l'homme Nuit, meurt étouffée par l'oreiller, qui a eu le premier baiser et qui a le dernier souffle.

Lear, c'est l'occasion de Cordelia. La maternité de la fille sur le père; sujet profond; maternité vénérable entre toutes, si admirablement traduite par la légende de cette romaine, nourrice, au fond d'un cachot, de son père vieillard. La jeune mamelle près de la barbe blanche, il n'est point de spectacle plus sacré. Cette mamelle filiale, c'est Cordelia.

Une fois cette figure rêvée et trouvée, Shakespeare a créé son drame. Où mettre cette rassurante vision? Dans un siècle obscur. Shakespeare a pris l'an 3105 du monde, le temps où Joas était roi de Juda, Aganippus roi de France et Leir roi d'Angleterre. Toute la terre était alors mystérieuse; représentez-vous cette époque : le temple de Jérusalem est encore tout neuf, les jardins de Sémiramis, bâtis depuis neuf cents ans, commencent à crouler, les premières monnaies d'or paraissent à Égine, la première balance est faite par Phydon, tyran d'Argos, la première éclipse de soleil est calculée par les chinois, il y a trois cent douze ans qu'Oreste, accusé par les euménides devant l'aréopage, a été absous, Hésiode vient de mourir, Homère, s'il vit encore, a cent ans, Lycurgue, voyageur pensif, rentre à Sparte, et l'on aperçoit au fond de la sombre nuée de l'orient le char de feu qui emporte Élie; c'est dans ce moment-là que Leir — Lear — vit et règne sur les îles ténébreuses. Jonas, Holopherne, Dracon, Solon, Thespis, Nabuchodonosor, Anaximène qui inventera les signes du zodiaque, Cyrus, Zorobabel, Tarquin, Pythagore, Eschyle, sont à naître; Coriolan, Xercès, Cincinnatus, Périclès, Socrate, Brennus, Aristote, Timoléon, Démosthène, Alexandre, Épicure, Annibal, sont des larves qui attendent leur heure d'entrer parmi les hommes; Judas Macchabée, Viriate, Popilius, Jugurtha, Mithridate, Marius et Sylla, César et Pompée, Cléopâtre et Antoine, sont le lointain avenir, et au moment où Lear est roi de Bretagne et d'Islande, il s'écoulera huit cent quatrevingt-quinze ans avant que Virgile dise : *Penitus toto divisos orbe britannos,* et neuf cent cinquante ans avant que Sénèque dise : *Ultima Thule.* Les pictes et les celtes — les écossais et les anglais, — sont tatoués. Un peau-rouge d'à présent donne une vague idée d'un anglais d'alors. C'est ce crépuscule que choisit Shakespeare; large nuit commode au rêve où cet inventeur à l'aise met tout ce que bon lui semble, ce roi Lear, et puis un roi de France, un duc de Bourgogne, un duc de Cornouailles, un duc

d'Albany, un comte de Kent et un comte de Glocester. Que lui importe votre histoire à lui qui a l'humanité? D'ailleurs, il a pour lui la légende, qui est une science, elle aussi, et, autant que l'histoire peut-être, mais à un autre point de vue, une vérité. Shakespeare est d'accord avec Walter Mapes, archidiacre d'Oxford, c'est bien quelque chose; il admet, depuis Brutus jusqu'à Cadvalla, les quatrevingt-dix-neuf rois celtes qui ont précédé le scandinave Hengist et le saxon Horsa; et puisqu'il croit à Mulmutius, à Cinigisil, à Céolulfe, à Cassibelan, à Cymbeline, à Cynulphus, à Arviragus, à Guiderius, à Escuin, à Cudred, à Vortigerne, à Arthur, à Uther Pendragon, il a bien le droit de croire au roi Lear, et de créer Cordelia. Ce terrain adopté, ce lieu de scène désigné, cette fondation creusée, il prend tout, et il bâtit son œuvre. Construction inouïe. Il prend la tyrannie, dont il fera plus tard la faiblesse, Lear; il prend la trahison, Edmond; il prend le dévouement, Kent; il prend l'ingratitude qui commence par une caresse, et il donne à ce monstre deux têtes, Goneril, que la légende appelle Gornerille, et Regane, que la légende appelle Ragaü; il prend la paternité; il prend la royauté; il prend la féodalité; il prend l'ambition; il prend la démence qu'il partage en trois, et il met en présence trois fous, le bouffon du roi, fou par métier, Edgar de Glocester, fou par prudence, le roi, fou par misère. C'est au sommet de cet entassement tragique qu'il dresse et penche Cordelia.

Il y a de formidables tours de cathédrales, comme, par exemple, la giralda de Séville, qui semblent faites tout entières, avec leurs spirales, leurs escaliers, leurs sculptures, leurs caves, leurs cœcums, leurs cellules aériennes, leurs chambres sonores, leurs cloches, leur plainte, et leur masse, et leur flèche, et toute leur énormité, pour porter un ange ouvrant sur leur cime ses ailes dorées. Tel est ce drame, *le Roi Lear*.

Le père est le prétexte de la fille. Cette admirable création humaine, Lear, sert de support à cette ineffable création divine, Cordelia. Tout ce chaos de crimes, de vices, de démences et de misères, a pour raison d'être l'apparition splendide de la vertu. Shakespeare, portant Cordelia dans sa pensée, a créé cette tragédie comme un dieu qui, ayant une aurore à placer, ferait tout exprès un monde pour l'y mettre.

Et quelle figure que le père! quelle cariatide! C'est l'homme courbé. Il ne fait que changer de fardeaux, toujours plus lourds. Plus le vieillard faiblit, plus le poids augmente. Il vit sous la surcharge. Il porte d'abord l'empire, puis l'ingratitude, puis l'isolement, puis le désespoir, puis la faim et la soif, puis la folie, puis toute la nature. Les nuées viennent sur sa tête, les forêts l'accablent d'ombre, l'ouragan s'abat sur sa nuque, l'orage plombe son manteau, la pluie pèse sur ses épaules, il marche plié et hagard, comme s'il avait les deux genoux de la nuit sur son dos. Éperdu et immense, il jette

aux bourrasques et aux grêles ce cri épique : Pourquoi me haïssez-vous, tempêtes? pourquoi me persécutez-vous? *vous n'êtes pas mes filles.* Et alors, c'est fini, la lueur s'éteint, la raison se décourage et s'en va, Lear est en enfance. Ah! il est enfant, ce vieillard. Eh bien! il lui faut une mère. Sa fille paraît. Son unique fille, Cordelia. Car les deux autres, Regane et Goneril, ne sont plus ses filles que de la quantité nécessaire pour avoir droit au nom de parricides.

Cordelia approche. — *Me reconnaissez-vous, sire?* — *Vous êtes un esprit, je le sais,* répond le vieillard, avec la clairvoyance sublime de l'égarement. À partir de ce moment, l'adorable allaitement commence. Cordelia se met à nourrir cette vieille âme désespérée qui se mourait d'inanition dans la haine. Cordelia nourrit Lear d'amour, et le courage revient; elle le nourrit de respect, et le sourire revient; elle le nourrit d'espérance, et la confiance revient; elle le nourrit de sagesse, et la raison revient. Lear, convalescent, remonte, et, de degré en degré, retrouve la vie. L'enfant redevient un vieillard, le vieillard redevient un homme. Et le voilà heureux, ce misérable. C'est sur cet épanouissement que fond la catastrophe. Hélas, il y a des traîtres, il y a des parjures, il y a des meurtriers. Cordelia meurt. Rien de plus navrant. Le vieillard s'étonne, il ne comprend plus, et, embrassant ce cadavre, il expire. Il meurt sur cette morte. Ce désespoir suprême lui est épargné de rester derrière elle parmi les vivants, pauvre ombre, tâtant la place de son cœur vidé et cherchant son âme emportée par ce doux être qui est parti. Ô Dieu, ceux que vous aimez, vous ne les laissez pas survivre.

Demeurer après l'envolement de l'ange, être le père orphelin de son enfant, être l'œil qui n'a plus la lumière, être le cœur sinistre qui n'a plus la joie, étendre les mains par moments dans l'obscurité, et tâcher de ressaisir quelqu'un qui était là, où donc est-elle? se sentir oublié dans le départ, avoir perdu sa raison d'être ici-bas, être désormais un homme qui va et vient devant un sépulcre; pas reçu, pas admis; c'est une sombre destinée. Tu as bien fait, poëte, de tuer ce vieillard.

LIVRE TROISIÈME.

ZOÏLE AUSSI ÉTERNEL QU'HOMÈRE.

I

Ce courtisan grossier du profane vulgaire.

Cet alexandrin est de La Harpe, qui le dirige sur Shakespeare. Ailleurs La Harpe dit : «Shakespeare sacrifie à la canaille.»

Voltaire, bien entendu, reproche l'*antithèse* à Shakespeare; c'est bien. Et La Beaumelle reproche l'antithèse à Voltaire; c'est mieux.

Voltaire, quand il s'agit de lui, *pro domo sua,* se fâche. — «Mais, écrit-il, ce Langleviel, dit La Beaumelle, est un âne! Trouvez-moi, je vous en défie, dans quelque poëte, et dans quelque livre qu'il vous plaira, une belle chose qui ne soit pas une image ou une antithèse! »

Voltaire se coupe à sa critique. Il blesse et est blessé. Il qualifie ainsi l'*Ecclésiaste* et le *Cantique des Cantiques :* — «Œuvres sans ordre, pleines d'images basses et d'expressions grossières.»

Peu de temps après, furieux, il s'écrie :

On m'ose préférer Crébillon le barbare !

Un fainéant de l'Œil-de-Bœuf, talon rouge et cordon bleu, adolescent et marquis, M. de Créqui, vient à Ferney, et écrit avec supériorité : *J'ai vu Voltaire, ce vieux enfant.*

Que l'injustice ait un contre-coup sur l'injuste, rien de plus équitable, et Voltaire a ce qu'il a mérité. Mais la pierre jetée aux génies est une loi, et tous y passent. Etre insulté, cela couronne, à ce qu'il paraît.

Pour Saumaise, Eschyle n'est que *farrago*[1], Quintilien ne comprend rien à l'*Orestie.* Sophocle dédaignait doucement Eschyle. *Quand il fait bien, il n'en sait rien,* disait Sophocle. Racine rejetait tout, excepté deux ou trois scènes des *Choéphores,* amnistiées par une note en marge de son exemplaire d'Eschyle. Fontenelle dit dans ses *Remarques :* «On ne sait ce que c'est que le

[1] Le passage de Saumaise est curieux et vaut la peine d'être transcrit :

Unus ejus Agamemnon obscuritate superat quantum est librorum sacrorum cum suis hebraismis et syrianismis et tota hellennestica supellectili vel farragine. (De Hellennestica, p. 37, ep. dedic.) [*Note du manuscrit.*]

Prométhée d'Eschyle. Eschyle est une manière de fou. » Le dix-huitième siècle en masse raille Diderot admirant les *Euménides.*

Tout le Dante est un salmigondis, dit Chaudon. — *Michel-Ange m'excède,* dit Joseph de Maistre. — *Aucune des huit comédies de Cervantes n'est supportable,* dit La Harpe. — *C'est dommage que Molière ne sache pas écrire,* dit Fénelon. — *Molière est un infâme histrion,* dit Bossuet. — *Un écolier éviterait les fautes de Milton,* dit l'abbé Trublet, autorité comme une autre. — *Corneille exagère, Shakespeare extravague,* dit ce même Voltaire qu'il faut toujours combattre et toujours défendre.

— « Shakespeare, dit Ben Jonson, conversait lourdement et sans aucun esprit. » — *Without any wit.* Le moyen de prouver le contraire ! Les écrits restent, la conversation passe. C'est toujours cela de nié. Cet homme de génie n'avait pas d'esprit ; comme cela caresse les innombrables gens d'esprit qui n'ont pas de génie !

Un peu avant que Scudéry appelât Corneille : *Corneille déplumée,* Green avait appelé Shakespeare : *Corbeau paré de nos plumes.* En 1752, Diderot fut mis à Vincennes pour avoir publié le premier volume de l'*Encyclopédie,* et le grand succès de l'année fut une estampe vendue sur les quais, laquelle représentait un cordelier donnant le fouet à Diderot. Quoique Weber soit mort, circonstance atténuante pour ceux qui sont coupables de génie, on se moque de lui en Allemagne, et depuis trente-trois ans un chef-d'œuvre est exécuté par un calembour ; l'*Euryanthe* s'appelle l'*Ennuyante.*

D'Alembert fait coup double sur Calderon et Shakespeare. Il écrit à Voltaire (lettre CV) : « J'ai annoncé à l'académie votre *Héraclius* de Calderon ; elle le lira avec plaisir comme elle a lu l'arlequinade de Gilles Shakespeare. »

Que tout soit perpétuellement remis en question, que tout soit contesté, même l'incontestable, qu'importe. L'éclipse est une bonne épreuve pour la vérité comme pour la liberté. Le génie, étant vérité et étant liberté, a droit à la persécution. Que lui fait ce qui passe ? Il était avant et sera après. Ce n'est pas du côté du soleil que l'éclipse fait l'ombre.

Tout peut s'écrire. Le papier est un grand patient. L'an passé, un recueil grave imprimait ceci : *Homère est en train de passer de mode.*

On complète l'appréciation du philosophe, de l'artiste, ou du poëte, par le portrait de l'homme.

Byron a tué son tailleur. Molière a épousé sa fille. Shakespeare a « aimé » lord Southampton.

> Et pour voir à la fin tous les vices ensemble,
> Le parterre en tumulte a demandé l'auteur.

Tous les vices, c'est Beaumarchais.

Pour Byron, mentionnons ce nom une seconde fois, il en vaut la peine, lisez *Glenarvon,* et écoutez, sur les abominations de Byron lady Blessington, qu'il avait aimée, et qui s'en vengeait.

Phidias était entremetteur; Socrate était apostat et voleur, *décrocheur de manteaux;* Spinosa était renégat et cherchait à capter des testaments; Dante était concussionnaire; Michel-Ange recevait des coups de bâton de Jules II et s'en laissait apaiser par cinq cents écus; d'Aubigné était un courtisan couchant dans la garde-robe du roi, de mauvaise humeur quand on ne le payait pas, et pour qui Henri IV était trop bon; Diderot était libertin; Voltaire était avare; Milton était vénal, il a reçu mille livres sterling pour son apologie en latin du régicide; *Defensio pro se,* etc., etc., etc., — Qui dit ces choses? Qui raconte ces histoires? Cette bonne personne, votre vieille complaisante, ô tyrans, votre vieille camarade, ô traîtres, votre vieille auxiliaire, ô dévots, votre vieille consolatrice, ô imbéciles! la calomnie.

II

Ajoutons un détail.

La diatribe est, dans l'occasion, un moyen de gouvernement.

Ainsi il y avait de la police dans l'estampe de *Diderot fouetté,* et le graveur du cordelier était un peu cousin du guichetier de Vincennes. Les gouvernements, plus passionnés qu'il ne faudrait, négligent d'être étrangers aux animosités d'en bas. La persécution politique d'autrefois, c'est d'autrefois que nous parlons, s'assaisonnait volontiers d'une pointe de persécution littéraire. Certes, la haine hait sans être payée, l'envie n'a pas besoin, pour envier, que le ministre l'encourage et lui fasse une pension, et il y a la calomnie s. g. d. g. Mais une sacoche ne nuit pas. Quand Roy, poëte de la cour, rimait contre Voltaire : *Dis-moi, stoïque téméraire,* etc., la place de trésorier de la chambre des aides de Clermont et la croix de Saint-Michel ne faisaient aucun tort à son enthousiasme pour et à sa verve contre. Un pourboire est doux après un service rendu; les maîtres là-haut sourient; on reçoit l'ordre agréable d'injurier qui l'on déteste; on obéit abondamment; liberté de mordre à bouche-que-veux-tu; on s'en donne à cœur joie; c'est tout bénéfice, on hait, et l'on plaît. Jadis l'autorité avait ses scribes. C'était une meute comme une autre. Contre le libre esprit rebelle, le despote lâchait le grimaud. Torturer ne suffisait point; par-dessus le marché on taquinait. Trissotin s'abouchait avec Vidocq, et de ce tête-à-tête sortait une inspiration complexe. La pédagogie, ainsi adossée à la police, se sentait partie intégrante

de l'autorité, et compliquait son esthétique d'un réquisitoire. C'était altier. Le pédant élevé à la dignité d'argousin, rien n'est hautain comme cette bassesse. Voyez, après les luttes des arminiens et des gomaristes, de quel air superbe Spanarus Buyter, la poche pleine des florins de Maurice de Nassau, dénonce Josse Vondel, et prouve, de par Aristote, que le *Palamède* de la tragédie de Vondel n'est autre que Barneveldt; rhétorique utile, d'où Buyter extrait contre Vondel trois cents écus d'amende et pour lui une bonne prébende à Dordrecht.

L'auteur du livre *Querelles littéraires,* l'abbé Irail, chanoine de Monistrol, demande à La Beaumelle : Pourquoi injuriez-vous tant M. de Voltaire? — *C'est que ça se vend,* répond La Beaumelle. Et Voltaire, informé de la demande et de la réponse, conclut : *C'est juste, le badaud achète l'écrit, et le ministre achète l'écrivain. Ça se vend.*

Françoise d'Issembourg de Happoncourt, femme de François Hugo, chambellan de Lorraine, et fort célèbre sous le nom de Mme de Grafigny, écrit à M. Devaux, lecteur du roi Stanislas : — «Mon cher Pampan, Atys étant éloigné (lisez : Voltaire étant banni), la police fait pulluler contre lui quantité de petits écrits et pamphlets qu'on vend un sou dans les cafés et les théâtres. Cela déplairait à la marquise [1], si cela ne plaisait au roi.»

Desfontaines, cet autre insulteur de Voltaire, lequel l'avait tiré de Bicêtre, disait à l'abbé Prévost qui l'engageait à faire sa paix avec le philosophe : — *Si Alger ne faisait pas la guerre, Alger mourrait de faim.*

Ce Desfontaines, abbé aussi, mourut d'hydropisie, et ses goûts très connus lui valurent cette épitaphe : *Periit aqua qui meruit igne.*

Dans les publications supprimées au siècle dernier par arrêt du parlement, on remarque un document imprimé par Quinet et Besogne, et mis au pilon sans doute à cause des révélations qu'il contenait et que le titre promet : *l'Arétinade, ou Tarif des libellistes et Gens de lettres injurieux.*

Mme de Staël, exilée à quarante-cinq lieues de Paris, s'arrête aux quarante-cinq lieues juste, à Beaumont-sur-Loire, et de là écrit à ses amis. Voici un fragment d'une lettre adressée à Mme Gay, mère de l'illustre Mme de Girardin : «Ah! chère madame, quelle persécution que ces exils!..» (Nous supprimons quelques lignes.) «... Vous faites un livre, défense d'en parler. Votre nom dans les journaux déplaît. Permission pourtant d'en dire du mal».

[1] *Mme de Pompadour.* (Note du manuscrit.)

III

Quelquefois la diatribe s'assaisonne de chaux vive.

Tous ces noirs becs de plume finissent par creuser de sinistres fosses.

Parmi les écrivains abhorrés pour avoir été utiles, Voltaire et Rousseau sont au premier rang. Ils ont été déchirés vivants, déchiquetés morts. La morsure à ces renommées était action d'éclat et comptée sur les états de service des sbires de lettres. Une fois Voltaire insulté, on était cuistre de droit. Les hommes du pouvoir y encourageaient les hommes du libelle. Une nuée de moustiques s'est ruée sur ces deux illustres esprits, et bourdonne encore.

Voltaire est le plus haï, étant le plus grand. Tout était bon pour l'attaquer, tout était prétexte; Mesdames de France, Newton, madame du Châtelet, la princesse de Prusse, Maupertuis, Frédéric, l'Encyclopédie, l'académie, même Labarre, Sirven et Calas. Jamais de trêve. Sa popularité a fait faire à Joseph de Maistre ce vers : *Paris le couronna, Sodome l'eût banni.* On traduisait Arouet par *A rouer.* Chez l'abbesse de Nivelles, princesse du saint-empire, demi-recluse et demi-mondaine, et ayant, dit-on, recours, pour se mettre du rose aux joues, au même moyen que l'abbesse de Montbazon, on jouait des charades; entre autres celle-ci : — La première syllabe est sa fortune; la seconde serait son devoir. — Le mot était *Vol-Taire.* Un membre célèbre de l'académie des sciences, Napoléon Bonaparte, voyant en 1803 dans la bibliothèque de l'institut, au centre d'une couronne de lauriers, cette inscription : *Au grand Voltaire,* raya de l'ongle les trois dernières lettres, ne laissant subsister que : *Au grand Volta.*

Il y a particulièrement autour de Voltaire un cordon sanitaire de prêtres, l'abbé Desfontaines en tête, l'abbé Nicolardot en queue. Fréron, quoique laïque, faisant de la critique de prêtre, est de cette chaîne.

Voltaire débuta à la Bastille. Sa cellule était voisine du cachot où était mort Bernard Palissy. Jeune, il goûta de la prison; vieux, de l'exil. Il fut vingt-sept ans éloigné de Paris.

Jean-Jacques, sauvage et un peu loup, fut traqué en conséquence. Paris le décréta de prise de corps, Genève le chassa, Neufchâtel le rejeta; Motiers-Travers le damna, Bienne le lapida, Berne lui donna le choix entre la prison et l'expulsion, Londres, hospitalière, le bafoua.

Tous deux moururent, se suivant de près. Cela ne fit pas d'interruption aux outrages. Un homme est mort, l'injure ne lâche pas prise pour si peu.

La haine mange du cadavre. Les libelles continuèrent, s'acharnant sur ces gloires, pieux.

La Révolution vint, et les mit au Panthéon.

Au commencement de ce siècle, on menait volontiers les enfants voir ces deux tombes. On leur disait : C'est ici. Cela faisait une forte vision pour leur esprit. Ils emportaient à jamais dans leur pensée cette apparition de deux sépulcres côte à côte, l'arche surbaissée du caveau, la forme antique des deux monuments revêtus provisoirement de bois peint en marbre, ces deux noms : ROUSSEAU, VOLTAIRE, dans le crépuscule, et le bras portant un flambeau qui sortait du tombeau de Jean-Jacques.

Louis XVIII rentra. La restauration des Stuarts avait arraché du sépulcre Cromwell; la restauration des Bourbons ne pouvait faire moins pour Voltaire.

En mai 1814, une nuit, vers deux heures du matin, un fiacre s'arrêta près de la barrière de la Gare, qui fait face à Bercy, à la porte d'un enclos de planches. Cet enclos entourait un large terrain vague, réservé pour l'entrepôt projeté, et appartenant à la ville de Paris. Le fiacre arrivait du Panthéon, et le cocher avait eu ordre de prendre par les rues les plus désertes. La clôture de planches s'ouvrit. Quelques hommes descendirent du fiacre et entrèrent dans l'enclos. Deux d'entre eux portaient un sac. Ils étaient conduits, à ce qu'affirme la tradition, par le marquis de Puymaurin, plus tard député à la chambre introuvable et directeur de la Monnaie, accompagné de son frère, le comte de Puymaurin. D'autres hommes, plusieurs en soutane, les attendaient. Ils se dirigèrent vers un trou fait au milieu du champ. Ce trou, au dire d'un des assistants, qui a été depuis garçon de cabaret aux Marronniers à la Rapée, était rond et ressemblait à un puits perdu. Au fond du trou il y avait de la chaux vive. Ces hommes ne disaient pas un mot, et n'avaient pas de lumière. Le blêmissement du point du jour éclairait. On ouvrit le sac. Il était plein d'ossements. C'étaient, pêle-mêle, les os de Jean-Jacques et de Voltaire qu'on venait de retirer du Panthéon. On approcha l'orifice du sac de l'ouverture du trou, et l'on jeta ces os dans cette ombre. Les deux crânes se heurtèrent; une étincelle, point faite pour être vue par ces hommes, s'échangea sans doute de la tête qui avait fait le *Dictionnaire philosophique* à la tête qui avait fait le *Contrat social,* et les réconcilia. Quand cela fut fini, quand on eut vidé Voltaire et Rousseau dans ce trou, un fossoyeur saisit une pelle, rejeta dans l'ouverture le tas de terre qui était à côté, et combla la fosse. Les autres piétinèrent dessus pour lui ôter son air de terre fraîchement remuée, un des assistants prit pour sa peine le sac comme le bourreau prend la défroque, on sortit de l'enclos, on referma la porte, on remonta en fiacre, et sans se dire une parole, en hâte, avant que le soleil fût levé, ces hommes s'en allèrent.

IV

Saumaise, ce Scaliger pire, ne comprend pas Eschyle, et le rejette. A qui la faute? Beaucoup à Saumaise, un peu à Eschyle.

L'homme attentif qui lit les grands livres éprouve parfois au milieu de sa lecture de certains refroidissements subits suivis d'une sorte d'excès de chaleur. — *Je ne comprends plus.* — *Je comprends!* — frisson et brûlement, quelque chose qui fait qu'on est un peu dérouté, tout en étant fortement saisi; les seuls esprits du premier ordre, les seuls génies suprêmes, sujets à des absences dans l'infini, donnent au lecteur cette sensation singulière, stupeur pour la plupart, extase pour quelques-uns. Ces quelques-uns sont l'élite. Comme nous l'avons remarqué ailleurs, cette élite, accumulée de siècle en siècle et toujours ajoutée à elle-même, finit par faire nombre, devient avec le temps multitude, et compose la foule suprême, public définitif des génies, souverain comme eux.

C'est à ce public-là qu'on finit toujours par avoir affaire.

Cependant il y a un autre public, d'autres appréciateurs, d'autres juges, dont il a été dit un mot tout à l'heure. Ceux-là ne sont pas contents.

Les génies, les esprits, ce nommé Eschyle, ce nommé Isaïe, ce nommé Juvénal, ce nommé Dante, ce nommé Shakespeare, ce sont des êtres impérieux, tumultueux, violents, emportés, extrêmes, chevaucheurs des galops ailés, franchisseurs de limites, « passant les bornes », ayant un but à eux, lequel « dépasse le but », « exagérés », faisant des enjambées scandaleuses, volant brusquement d'une idée à l'autre, et du pôle nord au pôle sud, parcourant le ciel en trois pas, peu cléments aux haleines courtes, secoués par tous les souffles de l'espace et en même temps pleins d'on ne sait quelle certitude équestre dans leurs bonds à travers l'abîme, indociles aux « aristarques », réfractaires à la rhétorique de l'état, pas gentils pour les lettrés asthmatiques, insoumis à l'hygiène académique, préférant l'écume de Pégase au lait d'ânesse.

Les braves pédants ont la bonté d'avoir peur pour eux. L'ascension provoque au calcul de la chute. Les culs-de-jatte compatissants plaignent Shakespeare. Il est fou, il monte trop haut! La foule des cuistres, c'est une foule, s'ébahit et se fâche. Eschyle et Dante font à tout moment fermer les yeux à ces connaisseurs. Cet Eschyle est perdu! Ce Dante va tomber! Un dieu s'envole, les bourgeois lui crient : Casse-cou!

V

En outre, ces génies déconcertent.

On ne sait sur quoi compter avec eux. Leur furie lyrique leur obéit; ils l'interrompent, quand bon leur semble. Ils paraissaient déchaînés. Tout à coup ils s'arrêtent. Ces effrénés sont des mélancoliques. On les voit dans les précipices se poser sur une cime et replier leurs ailes, et ils se mettent à méditer. Leur méditation n'est pas moins surprenante que leur emportement. Tout à l'heure ils planaient, maintenant ils creusent. Mais c'est toujours la même audace.

Ils sont les géants pensifs. Leur rêverie titanique a besoin de l'absolu et de l'insondable pour se dilater. Ils pensent comme les soleils rayonnent, avec l'abîme autour d'eux pour condition.

Leurs allées et venues dans l'idéal donnent le vertige. Rien n'est trop haut pour eux, et rien n'est trop bas. Ils vont du pygmée au cyclope, de Polyphème aux Myrmidons, de la reine Mab à Caliban, et d'une amourette à un déluge, et de l'anneau de Saturne à la poupée d'un petit enfant. *Sinite parvulos venire.* Ils ont une prunelle télescope et une prunelle microscope. Ils fouillent familièrement ces deux effrayantes profondeurs inverses, l'infiniment grand et l'infiniment petit.

Et l'on ne serait pas furieux contre eux ! et l'on ne leur reprocherait pas tout cela! Allons donc! Où irait-on si de tels excès étaient tolérés? Pas de scrupule dans le choix des sujets, horribles ou douloureux, et toujours l'idée, fût-elle inquiétante et redoutable, suivie jusqu'à son extrémité, sans miséricorde pour le prochain. Ces poëtes ne voient que leur but. Et en toute chose une façon de faire immodérée. Qu'est-ce que Job? un ver sur un ulcère. Qu'est-ce que la *Divine Comédie?* une série de supplices. Qu'est-ce que l'*Iliade?* une collection de plaies et blessures. Pas une artère coupée qui ne soit complaisamment décrite. Faites un tour d'opinions sur Homère; demandez à Scaliger, à Terrasson, à Lamotte, ce qu'ils en pensent. Le quart d'un chant au bouclier d'Achille, quelle intempérance! Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire. Ces poëtes agitent, remuent, troublent, dérangent, bouleversent, font tout frissonner, cassent quelquefois des choses çà et là, peuvent faire des malheurs, c'est terrible. Ainsi parlent les athénées, les sorbonnes, les chaires assermentées, les sociétés dites savantes, Saumaise, successeur de Scaliger à l'université de Leyde, et la bourgeoisie derrière eux, tout ce qui représente en littérature et en art le grand parti de l'ordre. Quoi de plus logique! la toux querelle l'ouragan.

Aux pauvres d'esprit s'ajoutent ceux qui ont trop d'esprit. Les sceptiques prêtent main-forte aux jocrisses. Les génies, à peu d'exceptions près, sont fiers et sévères; ils ont cela dans la moëlle des os. Ils ont dans leur compagnie Juvénal, Agrippa d'Aubigné et Milton; ils sont volontiers revêches, méprisent le *panem et circenses,* s'apprivoisent peu et grondent. On les raille agréablement. C'est bien fait.

Ah! poëte! ah! Milton! ah! Juvénal! ah! vous entretenez la résistance, ah! vous perpétuez le désintéressement, ah! vous rapprochez ces deux tisons, la foi et la volonté, pour en faire jaillir la flamme! ah! il y a de la vestale en vous, vieux mécontent! ah! vous avez un autel, la patrie! ah! vous avez un trépied, l'idéal! ah! vous croyez aux droits de l'homme, à l'émancipation, à l'avenir, au progrès, au beau, au juste, au grand, prenez garde, vous vous arriérez. Toute cette vertu, c'est de l'entêtement. Vous émigrez dans l'honneur, mais vous émigrez. Cet héroïsme ne sied plus. Il ne va plus à l'air de notre époque. Il vient un moment où le feu sacré n'est plus à la mode. Poëte, vous croyez au droit et à la vérité, vous n'êtes plus de votre temps. À force d'être éternel, vous passez.

Tant pis, sans nul doute, pour ces génies bougons, habitués au grand, et dédaigneux de ce qui n'est plus cela. Ils sont tardigrades lorsqu'il s'agit de honte; ils sont ankylosés dans le refus de courbette; quand le succès passe, honnête ou non, mais salué, ils ont une barre de fer dans la colonne vertébrale. Ceci les regarde. Tant pis pour ces gens de la vieille mode et de la vieille Rome. Ils sont de l'antiquité, et de l'antiquaille. Se hérisser à tout propos, c'était bon jadis; on ne porte plus de ces grandes crinières-là; les lions sont perruques. La révolution française a tout à l'heure soixante-quinze ans; à cet âge on radote. Les gens d'à présent entendent être de leur temps, et même de leur minute. Certes, nous n'y trouvons rien à reprendre. Ce qui est doit être; il est excellent que ce qui existe, existe; les formes de prospérité publique sont diverses; une génération n'est pas tenue de répéter l'autre; Caton calquait Phocion, Trimalcion ressemble moins, c'est de l'indépendance. Vous autres vieillards de mauvaise humeur, vous voulez que nous nous émancipions? Soit. Nous nous débarrassons de l'imitation de Timoléon, de Thraséas, d'Artevelde, de Thomas Morus, de Hampden. C'est notre façon de nous délivrer. Vous voulez de la révolte, en voilà. Vous voulez de l'insurrection, nous nous insurgeons contre notre droit. Nous nous affranchissons du souci d'être libres. Être des citoyens, c'est lourd. Des droits enchevêtrés d'obligations sont des entraves pour qui a envie de jouir tout bonnement. Être guidés par la conscience et la vérité dans tous les pas que nous faisons, c'est fatigant. Nous entendons marcher sans lisières, et sans principes. Le devoir est une chaîne; nous brisons nos fers. Que vient-on

IMPRIMERIE NATIONALE.

nous parler de Franklin? Franklin est une copie d'Aristide, assez servile. Nous poussons l'horreur du servilisme jusqu'à préférer Grimod de la Reynière. Bien manger et bien boire est un but. Chaque époque a sa manière à elle d'être libre. L'orgie est une liberté. Cette façon de raisonner est triomphante, y adhérer est sage. Il y a eu, c'est vrai, des époques où l'on pensait autrement; dans ces temps-là les choses sur lesquelles on marchait le prenaient quelquefois mal, et se soulevaient; mais c'était l'ancien genre, ridicule maintenant, et il faut laisser dire les fâcheux et les grognons affirmant qu'il y avait plus de notion du droit, de la justice et de l'honneur dans les pavés d'autrefois que dans les hommes d'aujourd'hui.

Les rhétoriques, officielles et officieuses, nous avons signalé cette sagesse, prennent de fortes précautions contre les génies. Ils sont peu universitaires; qui plus est, ils manquent de platitude. Ce sont des lyriques, des coloristes, des enthousiastes, des fascinateurs, des possédés, des exaltés, des « enragés », nous avons lu le mot, des êtres, qui, lorsque tout le monde est petit, ont la manie de « faire grand ». Que sais-je? ils ont tous les vices. Un médecin a récemment découvert que le génie est une variété de la folie. Ils sont Michel-Ange maniant des colosses; ils sont Rembrandt peignant avec une palette toute barbouillée de rayons de soleil; ils sont Dante, Rabelais et Shakespeare, excessifs. Ils vous apportent un art farouche, rugissant, flamboyant, échevelé comme le lion et la comète. Quelle horreur! On se coalise contre eux, et l'on fait bien. Il y a, par bonheur, les *teetotallers* de l'éloquence et de la poésie. *J'aime la pâleur,* disait un jour un bourgeois de lettres. Le bourgeois de lettres existe. Les rhétoriques, inquiètes des contagions et des pestes qui sont dans le génie, recommandent avec une haute raison, que nous avons louée, la tempérance, la modération, le «bon sens», l'art de se borner, les écrivains expurgés, émondés, taillés, réglés, le culte des qualités que les malveillants appellent négatives, la continence, l'abstinence, Joseph, Scipion, les buveurs d'eau; tout cela est excellent; seulement il faut prévenir les jeunes élèves qu'à prendre ces sages préceptes trop au pied de la lettre on court risque de glorifier une chasteté d'eunuque. J'admire Bayard, soit; j'admire moins Origène.

VI

Résumé. Les grands esprits sont importuns; les éconduire quelque peu est judicieux.

Après tout, achevons d'en convenir, et complétons le réquisitoire, il y a du vrai dans les reproches qu'on leur fait. Cette colère se conçoit. Le fort,

le grand, le lumineux, sont, à un certain point de vue, des choses blessantes. Être dépassé n'est jamais agréable ; se sentir inférieur, c'est être offensé. Le beau existe tellement par lui-même qu'il n'a, certes, nul besoin d'orgueil ; mais qu'importe, la médiocrité humaine étant donnée, il humilie en même temps qu'il enchante ; il semble que naturellement la beauté soit un vase à orgueil, on l'en suppose remplie, on cherche à se venger du plaisir qu'elle vous fait, et ce mot, *superbe,* finit par avoir deux sens, dont l'un met en défiance contre l'autre. C'est la faute du beau, nous l'avons déjà dit. Il excède. Un croquis de Piranèse vous déroute ; une poignée de main d'Hercule vous meurtrit. Le grand a des torts. Il est naïf, mais encombrant. La tempête croit vous arroser, elle vous noie ; l'astre croit vous éclairer, il vous éblouit, quelquefois il vous aveugle. Le Nil féconde, mais déborde. Le trop n'est pas commode ; l'habitation de l'abîme est rude ; l'infini est peu logeable. Une maisonnette est mal située sur la cataracte du Niagara ou dans le cirque de Gavarnie ; il est malaisé de faire ménage avec ces farouches merveilles ; pour les voir habituellement sans en être accablé, il faut être un crétin ou un génie.

L'aurore elle-même nous semble parfois immodérée ; qui la regarde en face, souffre ; l'œil, à de certains moments, pense beaucoup de mal du soleil. Ne nous étonnons donc pas des plaintes faites, des réclamations incessantes, des colères et des prudences, des cataplasmes apposés par une certaine critique, des ophthalmies habituelles aux académies et aux corps enseignants, des précautions recommandées au lecteur, et de tous les rideaux tirés et de tous les abat-jour usités contre le génie. Le génie est intolérant sans le savoir à force d'être lui-même. Quelle familiarité voulez-vous qu'on ait avec Eschyle, avec Ézéchiel, avec Dante ?

Le moi, c'est le droit à l'égoïsme. Or la première chose que font ces êtres, c'est de rudoyer le moi de chacun. Exorbitants en tout, en pensées, en images, en convictions, en émotions, en passion, en foi, quel que soit le côté de votre moi auquel ils s'adressent, ils le gênent. Votre intelligence, ils la dépassent ; votre imagination, ils lui font mal aux yeux ; votre conscience, ils la questionnent et la fouillent ; vos entrailles, ils les tordent ; votre cœur, ils le brisent ; votre âme, ils l'emportent.

L'infini qu'ils ont en eux sort d'eux et les multiplie et les transfigure devant vous à chaque instant, fatigue redoutable pour votre regard. Vous ne savez jamais avec eux où vous en êtes. À tout moment, l'imprévu. Vous ne vous attendiez qu'à des hommes, ils ne peuvent pas entrer dans votre chambre, ce sont des géants ; vous ne vous attendiez qu'à une idée, baissez la paupière, ils sont l'idéal ; vous ne vous attendiez qu'à des aigles, ils ont six ailes, ce sont des séraphins. Sont-ils donc en dehors de la nature ? est-ce que l'humanité leur manque ?

Non certes, et loin de là, et bien au contraire. Nous l'avons dit déjà, et nous y insistons, la nature et l'humanité sont en eux plus qu'en qui que ce soit. Ce sont des hommes surhumains, mais des hommes. *Homo sum.* Cette parole d'un poëte résume toute la poésie. Saint Paul se frappe la poitrine et dit : *Peccamus.* Job vous déclare qui il est : « Je suis le fils de la femme. » Ils sont des hommes. Ce qui vous trouble, c'est qu'ils sont des hommes plus que vous ; ils sont trop des hommes, pour ainsi dire. Là où vous n'avez que la parcelle, ils ont le tout ; ils portent dans leur vaste cœur l'humanité entière, et ils sont vous plus que vous-même ; vous vous reconnaissez trop dans leur œuvre ; de là votre cri. À cette nature totale, à cette humanité complète, à cette argile, qui est toute votre chair et qui est en même temps toute la terre, ils ajoutent, et ceci achève votre terreur, la réverbération prodigieuse de l'inconnu. Ils ont des échappées de révélation, et subitement, et sans crier gare, à l'instant où l'on s'y attend le moins, ils crèvent la nuée, font au zénith une trouée d'où tombe un rayon, et ils éclairent le terrestre avec le céleste. Il est tout simple qu'on recherche médiocrement leur familiarité et qu'on n'ait point le goût de voisiner avec eux.

Quiconque n'a pas une vigoureuse éducation d'âme les évite volontiers. Aux livres colosses il faut des lecteurs athlètes. Il faut être robuste pour ouvrir Jérémie, Ezéchiel, Job, Pindare, Lucrèce, et cet Alighieri, et ce Shakespeare. La bourgeoisie des habitudes, la vie terre à terre, le calme plat des consciences, le « bon goût » et le « bon sens », tout le petit égoïsme tranquille est dérangé, avouons-le, par ces monstres du sublime.

Pourtant, quand on s'y enfonce et quand on les lit, rien n'est plus hospitalier pour l'âme à de certaines heures que ces esprits sévères. Ils ont tout à coup une haute douceur, aussi imprévue que le reste. Ils vous disent : entrez. Ils vous reçoivent chez eux avec une fraternité d'archanges. Ils sont affectueux, tristes, mélancoliques, consolants. Vous êtes subitement à votre aise. Vous vous sentez aimé par eux ; c'est à s'en croire connu personnellement. Leur fermeté et leur fierté recouvrent une sympathie profonde ; si le granit avait un cœur, quelle bonté il aurait ! Eh bien, le génie est du granit bon. L'extrême puissance a le grand amour. Ils se mettent comme vous en prière. Ils savent bien, eux, que Dieu existe. Collez votre oreille à ces colosses, vous les entendrez palpiter. Avez-vous besoin de croire, d'aimer, de pleurer, de vous frapper la poitrine, de tomber à genoux, de lever vos mains au ciel avec confiance et sérénité, écoutez ces poëtes, ils vous aideront à monter vers la douleur saine et féconde, ils vous feront sentir l'utilité céleste de l'attendrissement. Ô bonté des forts ! leur émotion, qui peut être, s'ils veulent, tremblement de terre, est par instants si cordiale et si douce qu'elle semble le remuement d'un berceau. Ils viennent de faire naître en

vous quelque chose dont ils prennent soin. Il y a de la maternité dans le génie. Faites un pas, avancez encore, surprise nouvelle, les voilà gracieux. Quant à leur grâce, c'est l'aurore même.

Les hautes montagnes ont sur leur versant tous les climats, et les grands poëtes tous les styles. Il suffit de changer de zone. Montez, c'est la tourmente; descendez, ce sont les fleurs. Le feu intérieur s'accommode de l'hiver dehors, le glacier ne demande pas mieux que d'être cratère, et il n'y a point pour la lave de plus belle sortie qu'à travers la neige. Un brusque percement de flamme n'a rien d'étrange sur un sommet polaire. Ce contact des extrêmes fait loi dans la nature où éclatent à tout moment les coups de théâtre du sublime. Une montagne, un génie, c'est la majesté âpre. Ces masses dégagent une sorte d'intimidation religieuse. Dante n'est pas moins à pic que l'Etna. Les précipices de Shakespeare valent les gouffres du Chimborazo. Les cimes des poëtes n'ont pas moins de nuages que les sommets des monts. On y entend des roulements de tonnerres. Du reste, dans les vallons, dans les gorges, dans les plis abrités, dans les entre-deux d'escarpements, ruisseaux, oiseaux, nids, feuillages, enchantements, flores extraordinaires. Au-dessus de l'effrayante arche de l'Aveyron, au milieu de la Mer de Glace, ce paradis appelé le Jardin, l'avez-vous vu? Quel épisode! un chaud soleil, une ombre tiède et fraîche, une vague exsudation de parfums sur les pelouses, on ne sait quel mois de mai perpétuel blotti dans les précipices. Rien n'est plus tendre et plus exquis. Tels sont les poëtes; telles sont les Alpes. Ces grands vieux monts horribles sont de merveilleux faiseurs de roses et de violettes; ils se servent de l'aube et de la rosée, mieux que toutes vos prairies et que toutes vos collines, dont c'est l'état pourtant; l'avril de la plaine est plat et vulgaire à côté du leur, et ils ont, ces vieillards immenses, dans leur recoin le plus farouche, un charmant petit printemps à eux, bien connu des abeilles.

LIVRE QUATRIEME.

CRITIQUE.

I

Toutes les pièces de Shakespeare, deux exceptées, *Macbeth* et *Roméo et Juliette,* trente-quatre pièces sur trente-six, offrent à l'observation une particularité qui semble avoir échappé jusqu'à ce jour aux commentateurs et aux critiques les plus considérables, que les Schlegel, et M. Villemain lui-même, dans ses remarquables travaux, ne notent point, et sur laquelle il est impossible de ne pas s'expliquer. C'est une double action qui traverse le drame et qui le reflète en petit. À côté de la tempête dans l'Atlantique, la tempête dans le verre d'eau. Ainsi Hamlet fait au-dessous de lui un Hamlet; il tue Polonius, père de Laërtes, et voilà Laërtes vis-à-vis de lui exactement dans la même situation que lui vis-à-vis de Claudius. Il y a deux pères à venger. Il pourrait y avoir deux spectres. Ainsi, dans *le Roi Lear,* côte à côte et de front, Lear, désespéré par ses filles Goneril et Regane, et consolé par sa fille Cordelia, est répété par Glocester, trahi par son fils Edmond et aimé par son fils Edgar. L'idée bifurquée, l'idée se faisant écho à elle-même, un drame moindre copiant et coudoyant le drame principal, l'action traînant sa lune, une action plus petite sa pareille; l'unité coupée en deux, c'est là assurément un fait étrange. Ces doubles actions ont été fort blâmées par les quelques commentateurs qui les ont signalées. Nous ne nous associons point à ce blâme. Est-ce donc que nous approuvons et acceptons comme bonnes ces actions doubles? Nullement. Nous les constatons, et c'est tout. Le drame de Shakespeare, nous l'avons dit le plus haut que nous avons pu dès 1827[1], afin de déconseiller toute imitation, le drame de Shakespeare est propre à Shakespeare; ce drame est inhérent à ce poëte; il est dans sa peau; il est lui. De là ses originalités absolument personnelles; de là ses idiosyncrasies, qui existent sans faire loi.

Ces actions doubles sont purement shakespeariennes. Ni Eschyle, ni Molière ne les admettraient, et nous approuverions Eschyle et Molière.

[1] Préface de *Cromwell.* (Note du manuscrit.)

Ces actions doubles sont en outre le signe du seizième siècle. Chaque époque a sa mystérieuse marque de fabrique. Les siècles ont une signature qu'ils apposent aux chefs-d'œuvre et qu'il faut savoir déchiffrer et reconnaître. Le seizième siècle ne signe pas comme le dix-huitième. La renaissance était un temps subtil, un temps de réflexion. L'esprit du seizième siècle était aux miroirs; toute idée de la renaissance est à double compartiment. Voyez les jubés dans les églises. La renaissance, avec un art exquis et bizarre, y fait toujours répercuter l'Ancien Testament dans le Nouveau. La double action est là partout. Le symbole explique le personnage en répétant son geste. Si, dans un bas-relief, Jéhovah sacrifie son fils, il a pour voisin, dans le bas-relief d'à côté, Abraham sacrifiant son fils. Jonas passe trois jours dans la baleine et Jésus passe trois jours dans le sépulcre, et la gueule du monstre avalant Jonas répond à la bouche de l'enfer engloutissant Jésus.

Le sculpteur du jubé de Fécamp, si stupidement démoli, va jusqu'à donner pour réplique à saint-Joseph, qui? Amphitryon.

Ces contre-coups singuliers sont une des habitudes de ce grand art profond, cherché et magnifique du seizième siècle. Rien de plus curieux en ce genre que le parti qu'on tirait de saint-Christophe. Au moyen-âge et au seizième siècle, dans les peintures et les sculptures, saint-Christophe, le bon géant martyrisé par Dèce en 250, enregistré par les bollandistes et imperturbablement admis par Baillet, est toujours triple. Occasion de triptyque. Il y a d'abord un premier Porte-Christ, un premier Christophore, c'est Christophe, avec l'enfant Jésus sur ses épaules. Ensuite la vierge grosse est un Christophe, puisqu'elle porte le Christ; enfin, la croix est un Christophe; elle porte aussi le Christ. Le supplice répercute la mère. Ce triplement de l'idée est immortalisé par Rubens dans la cathédrale d'Anvers. Idée doublée, idée triplée, c'était le cachet du seizième siècle.

Shakespeare, fidèle à l'esprit de son temps, devait ajouter Laërtes vengeant son père à Hamlet vengeant son père, et faire poursuivre Hamlet par Laërtes en même temps que Claudius par Hamlet; il devait faire commenter la piété filiale de Cordelia par la piété filiale d'Edgar, et, sous le poids de l'ingratitude des enfants dénaturés, mettre en regard deux pères misérables, ayant perdu chacun une des deux espèces de la lumière, Lear fou et Glocester aveugle.

II

Quoi donc! pas de critiques? Non. Pas de blâme? Non. Vous expliquez tout? Oui. Le génie est une entité comme la nature, et veut, comme elle, être accepté purement et simplement. Une montagne est à prendre ou à

laisser. Il y a des gens qui font la critique de l'Himalaya caillou par caillou. L'Etna flamboie et bave, jette dehors sa lueur, sa colère, sa lave et sa cendre; ils prennent un trébuchet, et pèsent cette cendre pincée par pincée. *Quot libras in monte summo?* Pendant ce temps-là le génie continue son éruption. Tout en lui a sa raison d'être. Il est parce qu'il est. Son ombre est l'envers de sa clarté. Sa fumée vient de sa flamme. Son précipice est la condition de sa hauteur. Nous aimons plus ceci et moins cela; mais nous nous taisons là où nous sentons Dieu. Nous sommes dans la forêt; la torsion de l'arbre est son secret. La sève sait ce qu'elle fait. La racine connaît son métier. Nous prenons les choses comme elles sont, nous sommes de bonne composition avec ce qui est excellent, tendre ou magnifique, nous consentons aux chefs-d'œuvre, nous ne nous servons pas de celui-ci pour chercher noise à celui-là; nous n'exigeons pas que Phidias sculpte les cathédrales, ni que Pinaigrier vitre les temples; le temple est l'harmonie, la cathédrale est le mystère; ce sont deux modes différents du sublime; nous ne souhaitons pas au Munster la perfection du Parthénon ni au Parthénon la grandeur du Munster. Nous sommes bizarre à ce point que nous nous contentons que cela soit beau. Nous ne reprochons pas l'aiguillon à qui nous donne le miel. Nous renonçons à notre droit de critiquer les pieds du paon, le cri du cygne, le plumage du rossignol, la chenille du papillon, l'épine de la rose, l'odeur du lion, la peau de l'éléphant, le bavardage de la cascade, le pépin de l'orange, l'immobilité de la voie lactée, l'amertume de l'océan, les taches du soleil, la nudité de Noé.

Le *quandoque bonus dormitat* est permis à Horace. Nous le voulons bien. Ce qui est certain, c'est qu'Homère ne le dirait pas d'Horace. Il n'en prendrait pas la peine. Cet aigle trouverait charmant ce colibri jaseur. Je conviens qu'il est doux à un homme de se sentir supérieur et de dire : Homère est puéril; Dante est enfantin. C'est un joli sourire à avoir. Écraser un peu ces pauvres génies, pourquoi pas? Être l'abbé Trublet et dire : *Milton est un écolier,* c'est agréable. Qu'il a d'esprit celui qui trouve que Shakespeare n'a pas d'esprit! Il s'appelle La Harpe, il s'appelle Delandine, il s'appelle Auger; il est, fut ou sera de l'académie. *Tous ces grands hommes sont pleins d'extravagance, de mauvais goût et d'enfantillage.* Quel beau décret à rendre! Ces façons-là chatouillent voluptueusement ceux qui les ont; et, en effet, quand on a dit : Ce géant est petit, on peut se figurer qu'on est grand. Chacun a sa manière. Quant à moi, qui parle ici, j'admire tout, comme une brute.

C'est pourquoi j'ai écrit ce livre.

Admirer. Être enthousiaste. Il m'a paru que dans notre siècle cet exemple de bêtise était bon à donner.

III

N'espérez donc aucune critique. J'admire Eschyle, j'admire Juvénal, j'admire Dante, en masse, en bloc, tout. Je ne chicane point ces grands bienfaiteurs-là. Ce que vous qualifiez défaut, je le qualifie accent. Je reçois et je remercie. Je n'hérite pas des merveilles de l'esprit humain sous bénéfice d'inventaire. À Pégase donné, je ne regarde point la bride. Un chef-d'œuvre est de l'hospitalité, j'y entre chapeau bas; je trouve beau le visage de mon hôte. Gilles Shakespeare, soit J'admire Shakespeare et j'admire Gilles. Falstaff m'est proposé, je l'accepte, et j'admire le *empty the jordan.* J'admire le cri insensé : un rat! J'admire les calembours de Hamlet, j'admire les carnages de Macbeth, j'admire les sorcières, «ce ridicule spectacle», j'admire *the buttock of the night,* j'admire l'œil arraché de Glocester. Je n'ai pas plus d'esprit que cela.

Ayant eu récemment l'honneur d'être appelé «niais» par plusieurs écrivains et critiques distingués, et même un peu par mon illustre ami, M. de Lamartine[1], je tiens à justifier l'épithète.

Achevons par une dernière observation de détail ce que nous avons spécialement à dire de Shakespeare.

Oreste, ce fatal aîné de Hamlet, n'est point, nous l'avons dit, le seul lien entre Eschyle et Shakespeare; nous avons indiqué une relation, moins aisément perceptible, entre *Prométhée* et *Hamlet.* La mystérieuse intimité des deux poëtes éclate, à propos de ce même Prométhée, plus étrangement encore, et sur un point qui, jusqu'ici, a échappé aux observateurs et aux critiques. Prométhée est l'aïeul de Mab.

Prouvons-le.

Prométhée, comme tous les personnages devenus légendaires, comme Salomon, comme César, comme Mahomet, comme Charlemagne, comme le Cid, comme Jeanne d'Arc, comme Napoléon, a un prolongement double, l'un dans l'histoire, l'autre dans le conte, le voici :

Prométhée, créateur d'hommes, est aussi créateur d'esprits. Il est père d'une dynastie de Dives, dont les vieux fabliaux ont conservé la filiation. Elfe, c'est-à-dire le Rapide, fils de Prométhée, puis Elfin, roi de l'Inde, puis Elfinan, fondateur de Cléopolis, ville des fées, puis Elfilin, bâtisseur de la

[1] «Toute la biographie quelquefois un peu puérile, un peu niaise même, de l'évêque Myriel.» (LAMARTINE. *Cours de littérature.* Entretien LXXXIV, p. 385.) [*Note du manuscrit.*])

muraille d'or, puis Elfinell, le vainqueur de la bataille des démons, puis Elfant, qui construisit Panthée tout en cristal, puis Elfar, qui tua Bicéphale et Tricéphale, puis Elfinor le Mage, une espèce de Salmonée qui fit sur la mer un pont de cuivre sonnant comme la foudre, *non imitabile fulmen aere et cornipedum pulsu simularat equorum,* puis sept cents princes, puis Elficléos le Sage, puis Elféron le Beau, puis Obéron, puis Mab. Admirable fable qui, avec un sens profond, rattache le sidéral au microscopique et l'infiniment grand à l'infiniment petit.

Et c'est ainsi que l'infusoire de Shakespeare se relie au géant d'Eschyle, La fée, traînée sur le nez des hommes endormis dans son carrosse plafonné d'une aile de sauterelle, par huit moucherons attelés avec des rayons de lune et fouettés d'un fil de la vierge, la fée atome, a pour ancêtre le prodigieux titan, voleur d'astres, cloué sur le Caucase, un poing aux portes Caspiennes, l'autre aux portes d'Ararat, un talon sur la source du Phase, l'autre talon au Validus-Murus bouchant le passage entre la montagne et la mer, colosse dont le soleil, selon que le jour se levait ou se couchait, projetait l'immense profil d'ombre tantôt sur l'Europe jusqu'à Corinthe, tantôt sur l'Asie jusqu'à Bangalore.

Du reste, Mab, qui s'appelle aussi *Tanaquil,* a toute l'inconsistance flottante du rêve. Sous le nom de Tanaquil, elle est la femme de Tarquin l'Ancien et elle file pour Servius Tullius adolescent la première tunique qu'ait mise un jeune romain en quittant la robe prétexte; Obéron, qui se trouve être Numa, est son oncle. Dans *Huon de Bordeaux* elle se nomme Gloriande et a pour amant Jules César, et Obéron est son fils; dans Spenser, elle se nomme Gloriana, et Obéron est son père; dans Shakespeare, elle se nomme Titania, et Obéron est son mari. Titania, ce nom rejoint Mab au Titan, et Shakespeare à Eschyle.

IV

Un homme considérable de notre temps, historien célèbre, orateur puissant, un des précédents traducteurs de Shakespeare, se trompe, selon nous, quand il regrette, ou paraît regretter, le peu d'influence de Shakespeare sur le théâtre du dix-neuvième siècle. Nous ne pouvons partager ce regret. Une influence quelconque, fût-ce celle de Shakespeare, ne pouvait qu'altérer l'originalité du mouvement littéraire de notre époque. — «Le système de Shakespeare», dit à propos de ce mouvement l'honorable et grave écrivain, «peut fournir, ce me semble, les plans d'après lesquels le génie doit désormais travailler». Nous n'avons jamais été de cet avis, et nous avons pris les

devants pour le dire il y a quarante ans[1]. Pour nous Shakespeare est un génie et non un système. Nous nous sommes expliqué déjà sur ce point, et nous nous expliquerons encore plus au long tout à l'heure; mais, disons-le dès à présent, ce que Shakespeare a fait est fait une fois pour toutes. Il n'y a point à y revenir. Admirez ou critiquez, mais ne refaites pas. C'est fait.

Un critique distingué, mort depuis peu, M. Chaudesaigues, accentue encore ce reproche : «On a, dit-il, restauré Shakespeare sans le suivre. L'école romantique n'a point imité Shakespeare. C'est là son tort.» C'est là son mérite. On l'en blâme; nous l'en louons. Le théâtre contemporain est ce qu'il est, mais il est lui-même. Le théâtre contemporain a pour devise : *Sum, non sequor.* Il n'appartient à aucun «système». Il a sa loi propre, et il l'accomplit. Il a sa vie propre, et il en vit.

Le drame de Shakespeare exprime l'homme à un moment donné. L'homme passe, ce drame reste, ayant pour fond éternel la vie, le cœur, le monde, et pour surface le seizième siècle. Il n'est ni à continuer, ni à recommencer. Autre siècle. Autre art.

Le théâtre contemporain n'a pas plus suivi Shakespeare qu'il n'a suivi Eschyle. Et sans compter toutes les autres raisons que nous indiquerons plus loin, quel embarras, pour qui voudrait imiter et copier, que le choix entre ces deux poëtes! Eschyle et Shakespeare semblent faits pour prouver que les contraires peuvent être admirables. Le point de départ de l'un est absolument opposé au point de départ de l'autre. Eschyle, c'est la concentration; Shakespeare, c'est la dispersion. Il faut applaudir l'un parce qu'il est condensé, et l'autre parce qu'il est épars; à Eschyle l'unité, à Shakespeare l'ubiquité. À eux deux ils se partagent Dieu. Et, comme de telles intelligences sont toujours complètes, on sent dans le drame un d'Eschyle se mouvoir toute la liberté de la passion, et dans le drame répandu de Shakespeare converger tous les rayons de la vie. L'un part de l'unité et arrive au multiple, l'autre part du multiple et arrive à l'unité.

Ceci éclate avec une saisissante évidence, particulièrement quand on confronte *Hamlet* avec *Oreste.* Double page extraordinaire, recto et verso de la même idée, et qui semble écrite exprès pour prouver à quel point deux génies différents faisant la même chose font deux choses différentes.

Il est aisé de voir que le théâtre contemporain a, bien ou mal, frayé sa voie propre entre l'unité grecque et l'ubiquité shakespearienne.

[1] Préface de *Cromwell.* (Note du manuscrit.)

V

Écartons, pour y revenir plus tard, la question de l'art contemporain, et rentrons dans le point de vue général.

L'imitation est toujours stérile et mauvaise.

Quant à Shakespeare, puisque Shakespeare est le poëte qui nous occupe, c'est, au plus haut degré, un génie humain et général, mais, comme tous les vrais génies, c'est en même temps un esprit idiosyncrasique et personnel. Loi : Le poëte part de lui pour arriver à nous. C'est là ce qui fait le poëte inimitable.

Examinez Shakespeare, approfondissez-le, et voyez quelle résolution il a d'être lui-même. N'attendez aucune concession de son Moi. Ce n'est pas, certes, l'égoïste, mais c'est le volontaire. Il veut. Il donne à l'art ses ordres, dans les limites de son œuvre, bien entendu. Car ni l'art d'Eschyle, ni l'art d'Aristophane, ni l'art de Plaute, ni l'art de Machiavel, ni l'art de Calderon, ni l'art de Molière, ni l'art de Beaumarchais, ni aucune des formes de l'art, vivant chacune de la vie spéciale d'un génie, n'obéiraient aux ordres donnés par Shakespeare. L'art ainsi entendu, c'est la vaste égalité, et c'est la profonde liberté; la région des égaux est aussi la région des libres.

Une des grandeurs de Shakespeare, c'est son impossibilité d'être modèle. Pour vous rendre compte de son idiosyncrasie, ouvrez la première venue de ses pièces, c'est toujours, d'abord et avant tout, Shakespeare.

Quoi de plus personnel que *Troïlus et Cressida?* Une Troie comique ! Voici *Beaucoup de bruit pour rien,* une tragédie qui aboutit à un éclat de rire. Voici *le Conte d'hiver,* pastorale drame. Shakespeare, dans son œuvre, est chez lui. Voulez-vous voir un despotisme, voyez sa fantaisie. Quelle volonté de rêve! quel parti pris de vertige! quel absolutisme dans l'indécis et le flottant! Le songe emplit à tel point quelques-unes de ses pièces que l'homme s'y déforme et y est plus nuage qu'homme. L'Angelo de *Mesure pour mesure* est un tyran de brouillard. Il se désagrège et s'efface. Le Léontès du *Conte d'hiver* est un Othello qui se dissipe. Dans *Cymbeline,* on croit que Jachimo va devenir Iago, mais il fond. Le songe est là partout. Regardez passer Mamilius, Posthumus, Hermione, Perdita. Dans la *Tempête,* le duc de Milan a «un brave fils» qui est comme un rêve dans le rêve. Ferdinand seul en parle, et personne que lui ne semble l'avoir vu. Une brute devient raisonnable, témoin le constable Lecoude de *Mesure pour mesure.* Un idiot a tout à coup de l'esprit, témoin Cloten de *Cymbeline.* Un roi de Sicile est jaloux d'un roi de Bohême.

La Bohême a des rivages. Les bergers y ramassent des enfants. Thésée, duc, épouse Hippolyte, amazone. Obéron s'y mêle. Car ici c'est la volonté de Shakespeare de rêver; ailleurs il pense.

Disons plus, là où il rêve, il pense encore; avec une profondeur autre, mais égale.

Laissez les génies tranquilles dans leur originalité. Il y a du sauvage dans ces civilisateurs mystérieux. Même dans leur comédie, même dans leur bouffonnerie, même dans leur rire, même dans leur sourire, il y a l'inconnu. On y sent l'horreur sacrée de l'art, et la terreur toute-puissante de l'imaginaire mêlé au réel. Chacun d'eux est dans sa caverne, seul. Ils s'entendent de loin, mais ne se copient pas. Nous ne sachons point que l'hippopotame imite le barrissement de l'éléphant.

Entre lions on ne se singe pas.

Diderot ne refait pas Bayle; Beaumarchais ne calque pas Plaute, et n'a pas besoin de Dave pour créer Figaro. Piranèse ne s'inspire point de Dédale. Isaïe ne recommence pas Moïse.

Un jour, à Sainte-Hélène, M. de Las Cases disait : «Sire, puisque vous avez été maître de la Prusse, à votre place, j'aurais pris dans le tombeau de Potsdam, où elle est déposée, l'épée du grand Frédéric, et je l'aurais portée. — *Niais,* répondit Napoléon, *j'avais la mienne.*»

L'œuvre de Shakespeare est absolue, souveraine, impérieuse, éminemment solitaire, mauvaise voisine, sublime en rayonnement, absurde en reflet, et veut rester sans copie.

Imiter Shakespeare serait aussi insensé qu'imiter Racine serait bête.

VI

Entendons-nous, chemin faisant, sur un qualificatif fort usité de toutes parts, *profanum vulgus,* mot d'un poëte accentué par les pédants. Ce *profanum vulgus* est un peu le projectile de tout le monde. Fixons le sens de ce mot. Qu'est-ce que le *profane vulgaire?* L'école dit : c'est le peuple. Et nous, nous disons : c'est l'école.

Mais d'abord définissons cette expression, l'école. Quand nous disons l'école, que faut-il sous-entendre? Indiquons-le. L'école, c'est la résultante des pédantismes; l'école, c'est l'excroissance littéraire du budget; l'école, c'est le mandarinat intellectuel dominant dans les divers enseignements autorisés et officiels, soit de la presse, soit de l'état, depuis le feuilleton de théâtre de la préfecture jusqu'aux Biographies et Encyclopédies vérifiées, estampillées et

colportées, et faites parfois, raffinement, par des républicains agréables à la police; l'école, c'est l'orthodoxie classique et scolastique à enceinte continue, l'antiquité homérique et virgilienne exploitée par des lettrés fonctionnaires et patentés, une espèce de Chine soit-disant Grèce; l'école, c'est, résumées dans une concrétion qui fait partie de l'ordre public, toute la science des pédagogues, toute l'histoire des historiographes, toute la poésie des lauréats, toute la philosophie des sophistes, toute la critique des magisters, toute la férule des ignorantins, toute la religion des bigots, toute la pudeur des prudes, toute la métaphysique des ralliés, toute la justice des salariés, toute la vieillesse des petits jeunes gens qui ont subi l'opération, toute la flatterie des courtisans, toute la diatribe des thuriféraires, toute l'indépendance des domestiques, toute la certitude des vues basses et des âmes basses. L'école hait Shakespeare. Elle le prend en flagrant délit de fréquentation populaire, allant et venant dans les carrefours, «trivial», disant à tous le mot de tous, parlant la langue publique, jetant le cri humain comme le premier venu, accepté de ceux qu'il accepte, applaudi par des mains noires de goudron, acclamé par tous les rauques enrouements qui sortent du travail et de la fatigue. Le drame de Shakespeare est peuple; l'école s'indigne et dit : *Odi profanum vulgus.* Il y a de la démagogie dans cette poésie en liberté; l'auteur de *Hamlet* «sacrifie à la canaille».

Soit. Le poëte «sacrifie à la canaille».

Si quelque chose est grand, c'est cela.

Il y a là au premier plan, partout, en plein soleil, dans la fanfare, les hommes puissants suivis des hommes dorés. Le poëte ne les voit pas, ou, s'il les voit, il les dédaigne. Il lève les yeux et regarde Dieu; puis il baisse les yeux et regarde le peuple. Elle est tout au fond de l'ombre, presque invisible à force de submersion dans la nuit, cette foule fatale, cette vaste et lugubre souffrance amoncelée, cette vénérable populace des déguenillés et des ignorants. Chaos d'âmes. Cette multitude de têtes ondule obscurément comme les vagues d'une mer nocturne. De temps en temps passent sur cette surface, comme les rafales sur l'eau, des catastrophes, une guerre, une peste, une favorite, une famine. Cela fait un frémissement qui dure peu, le fond de la douleur étant immobile comme le fond de l'océan. Le désespoir dépose on ne sait quel plomb horrible. Le dernier mot de l'abîme est stupeur. C'est donc la nuit. C'est, sous de funèbres épaisseurs derrière lesquelles tout est indistinct, la sombre mer des pauvres.

Ces accablés se taisent; ils ne savent rien, ils ne peuvent rien, ils ne demandent rien, ils ne pensent rien; ils subissent. *Plectuntur Achivi.* Ils ont faim et froid. On voit leur chair indécente par les trous des haillons; qui fait ces haillons? la pourpre. La nudité des vierges vient de la nudité des oda-

lisques. Des guenilles tordues des filles du peuple tombent des perles pour la Fontanges et la Châteauroux. C'est la famine qui dore Versailles. Toute cette ombre vivante et mourante remue, ces larves agonisent, la mère manque de lait, le père manque de travail, les cerveaux manquent de lumière; s'il y a là dans ce dénûment un livre, il ressemble à la cruche, tant ce qu'il offre à la soif des intelligences est insipide ou corrompu. Familles sinistres.

Le groupe des petits est pâle; tout cela expire et rampe, n'ayant pas même la force d'aimer; et, à leur insu peut-être, tandis qu'ils se courbent et se résignent, de toutes ces inconsciences où le droit réside, du sourd murmure de toutes ces malheureuses haleines mêlées, sort on ne sait quelle voix confuse, mystérieux brouillard du verbe, arrivant syllabe à syllabe dans l'obscurité à des prononciations de mots extraordinaires : Avenir, Humanité, Liberté, Égalité, Progrès. Et le poëte écoute, et il entend; et il regarde, et il voit; et il se penche de plus en plus, et il pleure; et tout à coup, grandissant d'un grandissement étrange, puisant dans toutes ces ténèbres sa propre transfiguration, il se redresse terrible et tendre au-dessus de tous les misérables, de ceux d'en haut comme ceux d'en bas, avec des yeux éclatants.

Et il demande compte à grands cris. Et il dit : Voici l'effet! Et il dit : Voici la cause! Le remède, c'est la lumière. *Erudimini.* Et il ressemble à un grand vase plein d'humanité que la main qui est dans la nuée secouerait, et d'où tomberaient sur la terre de larges gouttes, brûlure pour les oppresseurs, rosée pour les opprimés. Ah! vous trouvez cela mauvais, vous autres. Eh bien, nous le trouvons bon, nous. Nous trouvons juste que quelqu'un parle quand tous souffrent. Les ignorances qui jouissent et les ignorances qui subissent ont un égal besoin d'enseignement. La loi de fraternité dérive de la loi de travail. S'entretuer a fait son temps. L'heure est venue de s'entr'aimer. C'est à promulguer ces vérités que le poëte est bon. Pour cela, il faut qu'il soit peuple; pour cela il faut qu'il soit populace; c'est-à-dire qu'apportant le progrès, il ne recule pas devant le coudoiement du fait, quelque difforme que le fait soit encore. La distance actuelle du réel à l'idéal peut être mesurée autrement. D'ailleurs traîner un peu le boulet complète Vincent de Paul. Hardi donc à la promiscuité triviale, à la métaphore populaire, à la grande vie en commun avec ces exilés de la joie qu'on nomme les pauvres! le premier devoir des poëtes est là. Il est utile, il est nécessaire que le souffle du peuple traverse ces toutes-puissantes âmes. Le peuple a quelque chose à leur dire. Il est bon qu'on sente dans Euripide les marchandes d'herbes d'Athènes et dans Shakespeare les matelots de Londres.

Sacrifie à «la canaille», ô poëte! sacrifie à cette infortunée, à cette déshéritée, à cette vaincue, à cette vagabonde, à cette va-nu-pieds, à cette affamée, à cette répudiée, à cette désespérée, sacrifie-lui, s'il le faut et quand il le

faut, ton repos, ta fortune, ta joie, ta patrie, ta liberté, ta vie. La canaille, c'est le genre humain dans la misère. La canaille, c'est le commencement douloureux du peuple. La canaille, c'est la grande victime des ténèbres. Sacrifie-lui! sacrifie-toi! laisse-toi chasser, laisse-toi exiler comme Voltaire à Ferney, comme d'Aubigné à Genève, comme Dante à Vérone, comme Juvénal à Syène, comme Tacite à Méthymne, comme Eschyle à Géla, comme Jean à Pathmos, comme Élie à Oreb, comme Thucydide en Thrace, comme Isaïe à Asiongaber! sacrifie à la canaille. Sacrifie-lui ton or et ton sang qui est plus que ton or, et ta pensée qui est plus que ton sang, et ton amour qui est plus que ta pensée; sacrifie-lui tout, excepté la justice. Reçois sa plainte; écoute-la sur ses fautes et sur les fautes d'autrui. Écoute ce qu'elle a à t'avouer et à te dénoncer. Tends-lui l'oreille, la main, les bras, le cœur. Fais tout pour elle, hormis le mal. Hélas! elle souffre tant, et elle ne sait rien. Corrige-la, avertis-la, instruis-la, guide-la, élève-la. Mets-la à l'école de l'honnête. Fais-lui épeler la vérité, montre-lui la raison, cet alphabet, apprends-lui à lire la vertu, la probité, la générosité, la clémence. Tiens ton livre tout grand ouvert. Sois là, attentif, vigilant, bon, fidèle, humble. Allume les cerveaux, enflamme les âmes, éteins les égoïsmes, donne l'exemple. Les pauvres sont la privation; sois l'abnégation. Enseigne! rayonne! ils ont besoin de toi, tu es leur grande soif. Apprendre est le premier pas, vivre n'est que le second. Sois à leurs ordres, entends-tu? Sois toujours là, clarté! Car il est beau, sur cette terre sombre, pendant cette vie obscure, court passage à autre chose, il est beau que la force ait un maître, le droit, que le progrès ait un chef, le courage, que l'intelligence ait un souverain, l'honneur, que la conscience ait un despote, le devoir, que la civilisation ait une reine, la liberté, et que l'ignorance ait une servante, la lumière.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LIVRE CINQUIÈME.

LES ESPRITS ET LES MASSES.

I

Depuis quatrevingts ans, des choses mémorables ont été faites. Une démolition prodigieuse couvre le pavé.

Ce qui est fait est peu à côté de ce qui reste à faire.

Détruire est la besogne; édifier est l'œuvre. Le progrès démolit de la main gauche, c'est de la main droite qu'il bâtit.

La main gauche du progrès se nomme la Force, la main droite se nomme l'Esprit.

Il y a à cette heure beaucoup de bonne destruction de faite; toute la vieille civilisation encombrante est, grâce à nos pères, déblayée. C'est bien, c'est fini, c'est jeté bas, c'est à terre. Maintenant, debout tous, à l'œuvre, au travail, à la fatigue, au devoir, intelligences! il s'agit de construire.

Ici trois questions :

Construire quoi?

Construire où?

Construire comment?

Nous répondons :

Construire le peuple.

Le construire dans le progrès.

Le construire par la lumière.

II

Travailler au peuple, ceci est la grande urgence.

L'âme humaine, chose importante à dire dans la minute où nous sommes, a plus besoin encore d'idéal que de réel.

C'est par le réel qu'on vit; c'est par l'idéal qu'on existe. Or veut-on se rendre compte de la différence? Les animaux vivent, l'homme existe.

Exister, c'est comprendre. Exister, c'est sourire du présent, c'est regarder l'avenir par-dessus la muraille. Exister, c'est avoir en soi une balance, et y

peser le bien et le mal. Exister, c'est avoir la justice, la vérité, la raison, le dévouement, la probité, la sincérité, le bon sens, le droit et le devoir chevillés au cœur. Exister, c'est savoir ce qu'on vaut, ce qu'on peut, ce qu'on doit. Existence, c'est conscience. Caton ne se levait pas devant Ptolémée. Caton existait.

La littérature sécrète de la civilisation, la poésie sécrète de l'idéal. C'est pourquoi la littérature est un besoin des sociétés. C'est pourquoi la poésie est une avidité de l'âme.

C'est pourquoi les poëtes sont les premiers éducateurs du peuple.

C'est pourquoi il faut, en France, traduire Shakespeare.

C'est pourquoi il faut, en Angleterre, traduire Molière.

C'est pourquoi il faut les commenter.

C'est pourquoi il faut avoir un vaste domaine public littéraire.

C'est pourquoi il faut traduire, commenter, publier, imprimer, réimprimer, clicher, stéréotyper, distribuer, crier, expliquer, réciter, répandre, donner à tous, donner à bon marché, donner au prix de revient, donner pour rien, tous les poëtes, tous les philosophes, tous les penseurs, tous les producteurs de grandeur d'âme.

La poésie dégage de l'héroïsme. M Royer-Collard, cet ami original et ironique de la routine, était, à tout prendre, un sagace et noble esprit. Quelqu'un qui nous est connu l'entendait un jour dire : *Spartacus est un poëte.*

Ce redoutable et consolant Ézéchiel, le révélateur tragique du progrès, a toutes sortes de passages singuliers, d'un sens profond : — «La voix me dit : «remplis la paume de ta main de charbons de feu, et répands-les sur la ville.» Et ailleurs : «L'esprit étant entré en eux, partout où allait l'esprit, ils allaient.» Et ailleurs : «Une main fut envoyée vers moi. Elle tenait un rouleau, qui était un livre. La voix me dit : mange ce rouleau. J'ouvris les lèvres et je mangeai le livre. Et il fut doux dans ma bouche comme du miel.» Manger le livre, c'est, dans une image étrange et frappante, toute la formule de la perfectibilité, qui, en haut, est science, et, en bas, enseignement.

Nous venons de dire : *la littérature sécrète de la civilisation.* En doutez-vous ? Ouvrez la première statistique venue.

En voici une qui nous tombe sous la main[1]. Bagne de Toulon, 1862. Trois mille dix condamnés. Sur ces trois mille dix forçats, quarante savent un peu plus que lire et écrire, deux cent quatrevingt-sept savent lire et écrire, neuf cent quatre lisent mal et écrivent mal, dix-sept cent soixante-dix-neuf ne savent ni lire ni écrire. Dans cette foule misérable, toutes les

[1] *Journal de Gand,* 20 janvier 1862. (*Note de l'Éditeur.*)

professions machinales sont représentées par des nombres décroissant à mesure qu'on monte vers les professions éclairées, et vous arrivez à ce résultat final : orfèvres et bijoutiers au bagne, quatre; ecclésiastiques, trois; notaires, deux; comédiens, un; artistes musiciens, un; hommes de lettres, pas un.

La transformation de la foule en peuple, profond travail. C'est à ce travail que se sont dévoués, dans ces quarante dernières années, les hommes qu'on appelle socialistes. L'auteur de ce livre, si peu de chose qu'il soit, est un des plus anciens; *le Dernier jour d'un condamné* date de 1828 et *Claude Gueux* de 1834. S'il réclame parmi ces philosophes sa place, c'est que c'est une place de persécution. Une certaine haine du socialisme, très aveugle, mais très générale, a sévi depuis quinze ou seize ans, et sévit et se déchaîne encore, dans les classes (il y a donc toujours des classes?) influentes. Qu'on ne l'oublie pas, le socialisme, le vrai, a pour but l'élévation des masses à la dignité civique, et pour préoccupation principale, par conséquent, l'élaboration morale et intellectuelle. La première faim, c'est l'ignorance; le socialisme veut donc, avant tout, instruire. Cela n'empêche pas le socialisme d'être calomnié et les socialistes d'être dénoncés. Pour beaucoup de trembleurs furieux qui ont la parole en ce moment, ces réformateurs sont les ennemis publics. Ils sont coupables de tout ce qui est arrivé de mal. — Ô romains, disait Tertullien, nous sommes des hommes justes, bienveillants, pensifs, lettrés, honnêtes. Nous nous assemblons pour prier, et nous vous aimons parce que vous êtes nos frères. Nous sommes doux et paisibles comme les petits enfants, et nous voulons la concorde parmi les hommes. Cependant, ô romains! si le Tibre déborde ou si le Nil ne déborde pas, vous criez : *Les chrétiens aux lions!*

III

L'idée démocratique, pont nouveau de la civilisation, subit en ce moment l'épreuve redoutable de la surcharge. Certes, toute autre idée romprait sous les poids qu'on lui fait porter. La démocratie prouve sa solidité par les absurdités qu'on entasse sur elle sans l'ébranler. Il faut qu'elle résiste à tout ce qu'il plaît aux gens de mettre dessus. En ce moment on essaye de lui faire porter le despotisme.

Le peuple n'a que faire de la liberté; c'était le mot d'ordre d'une certaine école innocente et dupe dont le chef est mort il y a quelques années. Ce pauvre honnête rêveur croyait de bonne foi qu'on peut rester dans le progrès en sortant de la liberté. Nous l'avons entendu émettre, probablement sans le

vouloir, cet aphorisme : *La liberté est bonne pour les riches.* Ces maximes-là ont l'inconvénient de ne pas nuire à l'établissement des empires.

Non, non, non, rien hors de la liberté !

La servitude, c'est l'âme aveuglée. Se figure-t-on un aveugle de bonne volonté ? Cette chose terrible existe. Il y a des esclaves acceptant. Un sourire dans une chaîne, quoi de plus hideux ! Qui n'est pas libre n'est pas homme ; qui n'est pas libre ne voit pas, ne sait pas, ne discerne pas, ne grandit pas, ne comprend pas, ne veut pas, ne croit pas, n'aime pas, n'a pas de femme, n'a pas d'enfants, a une femelle et des petits, n'est pas. *Ab luce principium.* La liberté est une prunelle. La liberté est l'organe visuel du progrès.

Parce que la liberté a des inconvénients et même des périls, vouloir faire de la civilisation sans elle équivaut à faire de la culture sans le soleil ; c'est là aussi un astre critiquable. Un jour, dans le trop bel été de 1829, un critique aujourd'hui oublié, à tort, car il n'était pas sans quelque talent, M. P. ayant trop chaud, tailla sa plume en disant : *Je vais éreinter le soleil.*

Certaines théories sociales, très distinctes du socialisme tel que nous le comprenons et le voulons, se sont fourvoyées. Écartons tout ce qui ressemble au couvent, à la caserne, à l'encellulement, à l'alignement. Le Paraguay, moins les jésuites, est tout de même le Paraguay. Donner une nouvelle façon au mal, ce n'est point une bonne besogne. Recommencer la vieille servitude est inepte. Que les peuples d'Europe prennent garde à un despotisme refait à neuf dont ils auraient un peu fourni les matériaux. La chose, cimentée d'une philosophie spéciale, pourrait bien durer. Nous venons de signaler les théoriciens, quelques-uns d'ailleurs droits et sincères, qui, à force de craindre la dispersion des activités et des énergies et ce qu'ils nomment « l'anarchie », en sont venus à une acceptation presque chinoise de la concentration sociale absolue. Ils font de leur résignation une doctrine. Que l'homme boive et mange, tout est là. Un bonheur bête est la solution. D'abord, ce bonheur, d'autres le nommeraient d'un autre mot.

Nous rêvons pour les nations autre chose qu'une félicité uniquement composée d'obéissance. Le bâton résume cette félicité pour le fellah turc, le knout pour le mougick russe, et le chat-à-neuf-queues pour le soldat anglais. Ces socialistes à côté du socialisme dérivent de Joseph de Maistre et d'Ancillon, sans s'en douter peut-être ; car l'ingénuité de ces théoriciens ralliés au fait accompli a, ou croit avoir, des intentions démocratiques, et parle énergiquement des « principes de 89 ». Que ces philosophes involontaires d'un despotisme possible y songent, endoctriner les masses contre la liberté, entasser dans les intelligences l'appétit et le fatalisme, une situation étant donnée, la saturer de matérialisme, et s'exposer à la construction qui en sortirait, ce serait comprendre le progrès à la façon de ce brave homme qui

acclamait un nouveau gibet, et qui s'écriait : À la bonne heure ! nous n'avions eu jusqu'ici qu'une vieille potence en bois, aujourd'hui le siècle marche, et nous voilà avec un bon gibet de pierre qui pourra servir à nos enfants et à nos petits-enfants.

IV

Être un estomac repu, un boyau satisfait, un ventre heureux, c'est quelque chose sans doute, car c'est la bête. Pourtant on peut mettre son ambition plus haut.

Certes, un bon salaire, c'est bon. Avoir cette terre ferme sous son pied, de forts gages, est une chose qui plaît. Le sage aime à ne manquer de rien. Assurer sa situation est d'un homme intelligent. Un fauteuil renté de dix mille sesterces est une place gracieuse et commode, les gros émoluments font les teints frais et les bonnes santés, on vit mieux dans les douces sinécures bien appointées, la haute finance abondante en profits est un lieu agréable à habiter, être bien en cour, cela assoit une famille et fait une fortune; quant à moi, je préfère à toutes ces solidités le vieux vaisseau faisant eau où s'embarque en souriant l'évêque Quodvultdeus.

Il y a quelque chose au delà de s'assouvir. Le but humain n'est pas le but animal.

Un rehaussement moral est nécessaire. La vie des peuples, comme la vie des individus, a ses minutes d'abaissement; ces minutes passent, certes, mais il ne faut pas que la trace en reste. L'homme, à cette heure, tend à tomber dans l'intestin; il faut replacer l'homme dans le cœur, il faut replacer l'homme dans le cerveau. Le cerveau, voilà le souverain qu'il faut restaurer. La question sociale veut, aujourd'hui plus que jamais, être tournée du côté de la dignité humaine.

Montrer à l'homme le but humain, améliorer l'intelligence d'abord, l'animal ensuite, dédaigner la chair tant qu'on méprisera la pensée, et donner sur sa propre chair l'exemple, tel est le devoir actuel, immédiat, urgent, des écrivains.

C'est ce que, de tout temps, ont fait les génies.

Pénétrer la lumière de civilisation; vous demandez à quoi les poëtes sont utiles : à cela, tout simplement.

V

Jusqu'à ce jour il y a eu une littérature de lettrés. En France surtout, nous l'avons dit, la littérature tendait à faire caste. Être poëte, cela revenait un peu à être mandarin. Tous les mots n'avaient pas droit à la langue. Le dictionnaire accordait ou n'accordait pas l'enregistrement. Le dictionnaire avait sa volonté à lui. Figurez-vous la botanique déclarant à un végétal qu'il n'existe pas, et la nature offrant timidement un insecte à l'entomologie qui le refuse comme incorrect. Figurez-vous l'astronomie chicanant les astres. Nous nous rappelons avoir entendu dire en pleine académie, à un académicien mort aujourd'hui, qu'on n'avait parlé français en France qu'au dix-septième siècle, et cela pendant douze années; nous ne savons plus lesquelles. Sortons, il en est temps, de cet ordre d'idées. La démocratie l'exige. L'élargissement actuel veut autre chose. Sortons du collège, du conclave, du compartiment, du petit goût, du petit art, de la petite chapelle. La poésie n'a pas de coterie. Il y a, à cette heure, effort pour galvaniser les choses mortes. Luttons contre cette tendance. Insistons sur ces vérités qui sont des urgences. Les chefs-d'œuvre recommandés par le manuel au baccalauréat, les compliments en vers et en prose, les tragédies plafonnant au-dessus de la tête d'un roi quelconque, l'inspiration en habit de cérémonie, les perruques-soleils faisant loi en poésie, les *Arts poétiques* qui oublient La Fontaine et pour qui Molière est un *peut-être,* les Planat châtrant les Corneille, les langues bégueules, la pensée entre quatre murs, bornée par Quintilien, Longin, Boileau et La Harpe; tout cela, quoique l'enseignement officiel et public en soit saturé et rempli, tout cela est du passé. Telle époque, dite grand siècle, et, à coup sûr, beau siècle, n'est autre chose au fond qu'un monologue littéraire. Comprend-on cette chose étrange, une littérature qui est un aparté! Il semble qu'on lise sur le fronton d'un certain art : *On n'entre pas.* Quant à nous, nous ne nous figurons la poésie que les portes toutes grandes ouvertes. L'heure a sonné d'arborer le *Tout pour tous.* Ce qu'il faut à la civilisation, grande fille désormais, c'est une littérature de peuple.

1830 a ouvert un débat, littéraire à la surface, social et humain au fond. Le moment est venu de conclure. Nous concluons à une littérature ayant ce but : le Peuple. Le Peuple, c'est-à-dire l'Homme.

L'auteur de ces pages écrivait, il y a trente et un ans, dans la préface de *Lucrèce Borgia,* un mot souvent répété depuis : *le poëte a charge d'âmes.* Il ajouterait ici, si cela valait la peine d'être dit, que, la part faite à l'erreur possible, ce mot, sorti de sa conscience, a été la règle de sa vie.

VI

Machiavel jetait sur le peuple un regard étrange. Combler la mesure, faire déborder le vase, exagérer l'horreur du fait du prince, accroître l'écrasement pour révolter l'opprimé, faire rejaillir l'idolâtrie en exécration, pousser les masses à bout, telle semble être sa politique. Son oui signifie non. Il charge le despote de despotisme pour le faire éclater. Le tyran devient dans ses mains un hideux projectile qui se brisera. Machiavel conspire. Pour qui? Contre qui? Devinez. Son apothéose des rois est bonne à faire des régicides. Il met sur la tête de son prince un diadème de crimes, une tiare de vices, une auréole de turpitudes, et vous invite à adorer son monstre, de l'air dont on attend un vengeur. Il glorifie le mal en louchant vers l'ombre. C'est dans l'ombre qu'est Harmodius. Machiavel, ce metteur en scène des attentats princiers, ce domestique des Médicis et des Borgia, avait dans sa jeunesse été mis à la torture pour avoir admiré Brutus et Cassius. Il avait comploté peut-être avec les Soderini la délivrance de Florence. S'en souvient-il? Continue-t-il? Un conseil de lui est suivi, comme l'éclair, d'un grondement ténébreux dans la nuée, prolongement inquiétant. Qu'a-t-il voulu dire? À qui en veut-il? Le conseil est-il pour ou contre celui à qui il le donne? Un jour, à Florence, dans le jardin de Cosmo Ruccelaï, étant présents le duc de Mantoue et Jean de Médicis qui commanda plus tard les Bandes Noires de Toscane, Varchi, l'ennemi de Machiavel, l'entendit qui disait aux deux princes : — *Ne laissez lire aucun livre au peuple, pas même le mien.* Il est curieux de rapprocher de ce mot l'avis donné par Voltaire au duc de Choiseul, conseil au ministre, insinuation au roi : «Laissez les badauds lire nos sornettes. Il n'y a point de danger à la lecture, monseigneur. Qu'est-ce qu'un grand roi comme le roi de France peut craindre? Le peuple n'est que racaille, et les livres ne sont que niaiserie.» — Ne laissez rien lire, laissez tout lire; ces deux conseils contraires coïncident plus qu'on ne croit. Voltaire, griffes cachées, faisait le gros dos aux pieds du roi. Voltaire et Machiavel sont deux redoutables révolutionnaires indirects, dissemblables en toute chose, et pourtant identiques au fond par leur profonde haine du maître déguisée en adulation. L'un est le malin, l'autre est le sinistre. Les princes du seizième siècle avaient pour théoricien de leurs infamies et pour courtisan énigmatique Machiavel, enthousiaste à fond obscur. Être flatté par un sphinx, chose terrible! Mieux vaut encore être flatté, comme Louis XV, par un chat.

Conclusion de ceci : Faites lire au peuple Machiavel, et faites-lui lire Voltaire.

Machiavel lui inspirera l'horreur, et Voltaire le mépris, du crime couronné.

Mais les cœurs doivent se tourner surtout vers les grands poëtes limpides, qu'ils soient doux comme Virgile ou âcres comme Juvénal.

VII

Le progrès de l'homme par l'avancement des esprits; point de salut hors de là. Enseignez! Apprenez! Toutes les révolutions de l'avenir sont incluses, amorties, dans ce mot : Instruction Gratuite et Obligatoire. Mangez le livre.

C'est par l'explication des œuvres du premier ordre que ce large enseignement intellectuel doit se couronner. En haut les génies.

Partout où il y a agglomération d'hommes, il doit y avoir, dans un lieu spécial, un explicateur public des grands penseurs.

Qui dit grand penseur dit penseur bienfaisant.

La présence perpétuelle du beau dans leurs œuvres maintient les poëtes au sommet de l'enseignement

Nul ne peut savoir la quantité de lumière qui se dégagera de la mise en communication du peuple avec les génies. Cette combinaison du cœur du peuple avec le cœur du poëte sera la pile de Volta de la civilisation.

Ce magnifique enseignement, le peuple le comprendra-t-il? Certes. Nous ne connaissons rien de trop haut pour le peuple. C'est une grande âme. Êtes-vous jamais allé un jour de fête à un spectacle gratis? Que dites-vous de cet auditoire? En connaissez-vous un qui soit plus spontané et plus intelligent? Connaissez-vous, même dans la forêt, une vibration plus profonde? La cour de Versailles admire comme un régiment fait l'exercice; le peuple, lui, se rue dans le beau éperdument. Il s'entasse, se presse, s'amalgame, se combine, se pétrit, dans le théâtre; pâte vivante que le poëte va modeler. Le pouce puissant de Molière s'y imprimera tout à l'heure; l'ongle de Corneille griffera ce monceau informe. D'où cela vient-il? D'où cela sort-il? De la Courtille, des Porcherons, de la Cunette, c'est pieds nus, c'est bras nus, c'est en haillons. Silence. Ceci est le bloc humain.

La salle est comble, la vaste multitude regarde, écoute, aime, toutes les consciences émues jettent dehors leur feu intérieur, tous les yeux éclairent, la grosse bête à mille têtes est là, la *Mob* de Burke, la *Plebs* de Tite-Live, la *Fex urbis* de Cicéron, elle caresse le beau, elle lui sourit avec la grâce d'une femme, elle est très finement littéraire; rien n'égale les délicatesses de ce monstre. La cohue tremble, rugit, palpite; ses pudeurs sont inouïes; la foule est une vierge. Aucune pruderie pourtant, cette bête n'est pas bête. Pas une

sympathie ne lui manque; elle a en elle tout le clavier, depuis la passion jusqu'à l'ironie, depuis le sarcasme jusqu'au sanglot. Sa pitié est plus que de la pitié; c'est de la miséricorde. On y sent Dieu. Tout à coup le sublime passe, et la sombre électricité de l'abîme soulève subitement tout ce tas de cœurs et d'entrailles, la transfiguration de l'enthousiasme opère, et maintenant l'ennemi est-il aux portes? la patrie est-elle en danger? jetez un cri à cette populace, elle est capable des Thermopyles. Qui a fait cette métamorphose? La poésie.

Les multitudes, et c'est là leur beauté, sont profondément pénétrables à l'idéal. L'approche du grand art leur plaît, elles en frissonnent. Pas un détail ne leur échappe. La foule est une étendue liquide et vivante offerte au frémissement. Une masse est une sensitive. Le contact du beau hérisse extatiquement la surface des multitudes, signe du fond touché. Remuement de feuilles, une haleine mystérieuse passe, la foule tressaille sous l'insufflation sacrée des profondeurs.

Et là même où l'homme du peuple n'est pas en foule, il est encore bon auditeur des grandes choses. Il a la naïveté honnête, il a la curiosité saine. L'ignorance est un appétit. Le voisinage de la nature le rend propre à l'émotion sainte du vrai. Il a, du côté de la poésie, des ouvertures secrètes dont il ne se doute pas lui-même. Tous les enseignements sont dus au peuple. Plus le flambeau est divin, plus il est fait pour cette âme simple. Nous voudrions voir dans les villages une chaire expliquant Homère aux paysans.

VIII

Trop de matière est le mal de cette époque. De là un certain appesantissement.

Il s'agit de remettre de l'idéal dans l'âme humaine. Où prendrez-vous de l'idéal? où il y en a. Les poëtes, les philosophes, les penseurs sont les urnes. L'idéal est dans Eschyle, dans Isaïe, dans Juvénal, dans Alighieri, dans Shakespeare. Jetez Eschyle, jetez Isaïe, jetez Juvénal, jetez Dante, jetez Shakespeare dans la profonde âme du genre humain.

Versez Job, Salomon, Pindare, Ézéchiel, Sophocle, Euripide, Hérodote, Théocrite, Plaute, Lucrèce, Virgile, Térence, Horace, Catulle, Tacite, saint Paul, saint Augustin, Tertullien, Pétrarque, Cervantes, Agrippa d'Aubigné, Régnier, Segrais, Pascal, Milton, Descartes, Corneille, La Fontaine, Montesquieu, Diderot, Rousseau, Beaumarchais, Sedaine, André Chénier, Kant, Byron, Schiller, versez toutes ces âmes dans l'homme.

Versez tous les esprits depuis Ésope jusqu'à Molière, toutes les intelli-

gences depuis Platon jusqu'à Newton, toutes les encyclopédies depuis Aristote jusqu'à Voltaire.

De la sorte, en guérissant la maladie momentanée, vous établirez à jamais la santé de l'esprit humain.

Vous guérirez la bourgeoisie et vous fonderez le peuple.

Comme nous l'indiquions tout à l'heure, après la destruction qui a délivré le monde, vous opérerez la construction qui l'épanouira.

Quel but ! faire le peuple !

Les principes combinés avec la science, toute la quantité possible d'absolu introduite par degrés dans le fait, l'utopie traitée successivement par tous les modes de réalisation, par l'économie politique, par la philosophie, par la physique, par la chimie, par la dynamique, par la logique, par l'art; l'union remplaçant peu à peu l'antagonisme, et l'unité remplaçant l'union, pour religion Dieu, pour prêtre le père, pour prière la vertu, pour champ la terre, pour langue le verbe, pour loi le droit, pour moteur le devoir, pour hygiène le travail, pour économie la paix, pour canevas la vie, pour but le progrès, pour autorité la liberté, pour peuple l'homme, telle est la simplification.

Et au sommet l'idéal.

L'idéal; type immobile du progrès marchant.

À qui sont les génies, si ce n'est à toi, peuple? ils t'appartiennent, ils sont tes fils et tes pères; tu les engendres et ils t'enseignent. Ils font à ton chaos des percements de lumière. Enfants, ils ont bu ta sève. Ils ont tressailli dans la matrice universelle, l'humanité. Chacune de tes phases, peuple, est un avatar. La profonde prise de vie, c'est en toi qu'il faut la chercher. Tu es le grand flanc. Les génies sortent de toi, foule mystérieuse.

Donc qu'ils retournent à toi.

Peuple, l'auteur, Dieu, te les dédie.

LIVRE SIXIÈME.

LE BEAU SERVITEUR DU VRAI.

I

Ah! esprits! soyez utiles! servez à quelque chose. Ne faites pas les dégoûtés quand il s'agit d'être efficaces et bons. L'art pour l'art peut être beau, mais l'art pour le progrès est plus beau encore. Rêver la rêverie est bien, rêver l'utopie est mieux. Ah! il vous faut du songe? Eh bien, songez l'homme meilleur. Vous voulez du rêve? en voici : l'idéal. Le prophète cherche la solitude, mais non l'isolement. Il débrouille et développe les fils de l'humanité noués et roulés en écheveau dans son âme; il ne les casse pas. Il va dans le désert penser, à qui? aux multitudes. Ce n'est pas aux forêts qu'il parle, c'est aux villes. Ce n'est pas l'herbe qu'il regarde plier au vent, c'est l'homme; ce n'est pas contre les lions qu'il rugit, c'est contre les tyrans. Malheur à toi, Achab! Malheur à toi, Osée! malheur à vous, rois! malheur à vous, pharaons! c'est là le cri du grand solitaire. Puis il pleure.

Sur quoi? sur cette éternelle captivité de Babylone, subie par Israël jadis, subie par la Pologne, par la Roumanie, par la Hongrie, par Venise, aujourd'hui. Il veille, le penseur bon et sombre; il épie, il guette, il écoute, il regarde, oreille dans le silence, œil dans la nuit, griffe à demi allongée vers les méchants. Parlez-lui donc de l'art pour l'art, à ce cénobite de l'idéal. Il a son but et il y va, et son but, c'est ceci : le mieux. Il s'y dévoue.

Il ne s'appartient pas, il appartient à son apostolat. Il est chargé de ce soin immense, la mise en marche du genre humain. Le génie n'est pas fait pour le génie, il est fait pour l'homme. Le génie sur la terre, c'est Dieu qui se donne. Chaque fois que paraît un chef-d'œuvre, c'est une distribution de Dieu qui se fait. Le chef-d'œuvre est une variété du miracle. De là, dans toutes les religions et chez tous les peuples, la foi aux hommes divins. On se trompe si l'on croit que nous nions la divinité des christs.

Au point où la question sociale est arrivée, tout doit être action commune. Les forces isolées s'annulent, l'idéal et le réel sont solidaires. L'art doit aider la science. Ces deux roues du progrès doivent tourner ensemble.

Ô génération des talents nouveaux, noble groupe d'écrivains et de poëtes, légion des jeunes, ô avenir vivant de mon pays ! vos aînés vous aiment et vous saluent. Courage ! dévouons-nous. Dévouons-nous au bien, au vrai, au juste. Cela est bon.

Quelques purs amants de l'art, émus d'une préoccupation qui du reste a sa dignité et sa noblesse, écartent cette formule, *l'art pour le progrès,* le Beau Utile, craignant que l'utile ne déforme le beau. Ils tremblent de voir les bras de la muse se terminer en mains de servante. Selon eux, l'idéal peut gauchir dans trop de contact avec la réalité. Ils sont inquiets pour le sublime s'il descend jusqu'à l'humanité. Ah ! ils se trompent.

L'utile, loin de circonscrire le sublime, le grandit. L'application du sublime aux choses humaines produit des chefs-d'œuvre inattendus. L'utile, considéré en lui-même et comme élément à combiner avec le sublime, est de plusieurs sortes ; il y a de l'utile qui est tendre, et il y a de l'utile qui est indigné. Tendre, il désaltère les malheureux et crée l'épopée sociale ; indigné, il flagelle les mauvais, et crée la satire divine. Moïse passe à Jésus la verge, et, après avoir fait jaillir l'eau du rocher, cette verge auguste, la même, chasse du sanctuaire les vendeurs.

Quoi ! l'art décroîtrait pour s'être élargi ! Non. Un service de plus, c'est une beauté de plus.

Mais on se récrie. Entreprendre la guérison des plaies sociales, amender les codes, dénoncer la loi au droit, prononcer ces hideux mots, bagne, argousin, galérien, fille publique, contrôler les registres d'inscription de la police, rétrécir les dispensaires, sonder le salaire et le chômage, goûter le pain noir du pauvre, chercher du travail à l'ouvrière, confronter aux oisifs du lorgnon les paresseux du haillon, jeter bas la cloison de l'ignorance, faire ouvrir des écoles, montrer à lire aux petits enfants, attaquer la honte, l'infamie, la faute, le crime, le vice, l'inconscience, prêcher la multiplication des abécédaires, proclamer l'égalité du soleil, améliorer la nutrition des intelligences et des cœurs, donner à boire et à manger, réclamer des solutions pour les problèmes et des souliers pour les pieds nus, ce n'est pas l'affaire de l'azur. L'art, c'est l'azur.

Oui, l'art c'est l'azur ; mais l'azur du haut duquel tombe le rayon qui gonfle le blé, jaunit le maïs, arrondit la pomme, dore l'orange, sucre le raisin. Je le répète, un service de plus, c'est une beauté de plus. Dans tous les cas, où est la diminution ? Mûrir la betterave, arroser la pomme de terre, épaissir la luzerne, le trèfle et le foin, entrer en collaboration avec le laboureur, le vigneron et le maraîcher, cela n'ôte pas au ciel une étoile. Ah ! l'immensité ne méprise pas l'utilité, et qu'y perd-elle ? Est-ce que le vaste fluide vital, que nous appelons magnétique ou électrique, fait de moins

splendides éclairs dans la profondeur des nuées parce qu'il consent à servir de pilote à une barque, et à tenir toujours tournée vers le nord la petite aiguille qu'on lui confie, à ce guide énorme? l'aurore est-elle moins magnifique, a-t-elle moins de pourpre et moins d'émeraude, subit-elle une décroissance quelconque de majesté, de grâce et d'éblouissement, parce que, prévoyant la soif d'une mouche, elle sécrète soigneusement dans la fleur la goutte de rosée dont a besoin l'abeille?

On insiste; poésie sociale, poésie humaine, poésie pour le peuple, bougonner contre le mal et pour le bien, promulguer les colères publiques, insulter les despotes, désespérer les coquins, émanciper l'homme mineur, pousser les âmes en avant et les ténèbres en arrière, savoir qu'il y a des voleurs et des tyrans, nettoyer les cages pénales, vider le baquet des malpropretés publiques, Polymnie, manches retroussées, faire ces grosses besognes, fi donc!

Pourquoi pas?

Homère était le géographe et l'historien de son temps, Moïse le législateur du sien, Juvénal le juge du sien, Dante le théologien du sien, Shakespeare le moraliste du sien, Voltaire le philosophe du sien. Nulle région, dans la spéculation ou dans le fait, n'est fermée à l'esprit. Ici un horizon, là des ailes; droit de planer.

Pour de certains êtres sublimes, planer c'est servir. Dans le désert pas une goutte d'eau, soif horrible, la misérable file des pèlerins en marche se traîne accablée; tout à coup, à l'horizon, au-dessus d'un pli des sables, on aperçoit un gypaëte qui plane, et toute la caravane crie : Il y a là une source!

Que pense Eschyle de l'art pour l'art? Certes, si jamais un poëte fut le poëte, c'est Eschyle. Écoutez sa réponse. Elle est dans *les Grenouilles* d'Aristophane, vers 1039. Eschyle parle : «Dès l'origine, le poëte illustre a servi les hommes. Orphée a enseigné l'horreur du meurtre, Musée les oracles et la médecine, Hésiode l'agriculture, et ce divin Homère, l'héroïsme. Et moi, après Homère, j'ai chanté Patrocle et Teucer au cœur de lion afin que chaque citoyen tâche de ressembler aux grands hommes.»

De même que toute la mer est sel, toute la Bible est poésie. Cette poésie parle politique à ses heures. Ouvrez Samuel, chapitre VIII. Le peuple juif demande un roi. «... Et l'Éternel dit à Samuel : Ils veulent un roi, c'est moi qu'ils rejettent, afin que je ne règne point sur eux. Laisse-les faire, mais proteste et déclare-leur la manière (*mispat*) dont les rois les traiteront Et Samuel parla au nom de l'Éternel au peuple qui demandait un roi. Il dit : Le roi prendra vos fils et les mettra à ses chariots; il prendra vos filles et les fera servantes; il prendra vos champs, vos vignes et vos bons oliviers, et les donnera à ses domestiques; il prendra la dîme de vos moissons et de vos

vendanges, et la donnera à ses eunuques; il prendra vos serviteurs et vos ânes et les fera travailler pour lui; et vous crierez à cause de ce roi qui sera sur vous, mais, comme vous l'aurez voulu, l'Éternel ne vous exaucera point; et vous serez des esclaves.» Samuel, on le voit, nie le droit divin; le Deutéronome sape l'autel, l'autel faux, disons-le; mais l'autel d'à côté n'est-il pas toujours l'autel faux? «Vous démolirez les autels des faux dieux. Vous chercherez Dieu où il habite.» C'est presque du panthéisme. Pour prendre parti dans les choses humaines, pour être démocratique ici, iconoclaste là, ce livre est-il moins magnifique et moins suprême? Si la poésie n'est point dans la Bible, où est-elle?

Vous dites : la muse est faite pour chanter, pour aimer, pour croire, pour prier. Oui et non. Entendons-nous. Chanter qui? Le vide. Aimer quoi? Soi-même. Croire quoi? Le dogme. Prier quoi? L'idole. Non, voici le vrai : Chanter l'idéal, aimer l'humanité, croire au progrès, prier vers l'infini.

Prenez garde, vous qui tracez de ces cercles autour du poëte, vous le mettez hors de l'homme. Que le poëte soit hors de l'homme par un côté, par les ailes, par le vol immense, par la brusque disparition possible dans les profondeurs, cela est bien, cela doit être, mais à la condition de la réapparition. Qu'il parte, mais qu'il revienne. Qu'il ait des ailes pour l'infini, mais qu'il ait des pieds pour la terre, et qu'après l'avoir vu voler, on le voie marcher. Qu'il rentre dans l'homme, après en être sorti. Qu'après l'avoir vu archange, on le retrouve frère. Que l'étoile qui est dans cet œil pleure une larme, et que cette larme soit la larme humaine. Ainsi humain et surhumain, ce sera le poëte. Mais être tout à fait hors de l'homme, c'est ne pas être. Montre-moi ton pied, génie, et voyons si tu as comme moi au talon de la poussière terrestre.

Si tu n'as pas de cette poussière, si tu n'as jamais marché dans mon sentier, tu ne me connais pas et je ne te connais pas. Va-t'en. Tu te crois un ange, tu n'es qu'un oiseau.

Aide des forts aux faibles, aide des grands aux petits, aide des libres aux enchaînés, aide des penseurs aux ignorants, aide du solitaire aux multitudes, telle est la loi, depuis Isaïe jusqu'à Voltaire. Qui ne suit pas cette loi peut être un génie, mais n'est qu'un génie de luxe. En ne maniant point les choses de la terre, il croit s'épurer, il s'annule. Il est le raffiné, il est le délicat, il peut être l'exquis; il n'est pas le grand. Le premier venu, grossièrement utile, mais utile, a le droit de demander en voyant ce génie bon à rien : Qu'est-ce que ce fainéant? L'amphore qui refuse d'aller à la fontaine mérite la huée des cruches.

Grand celui qui se dévoue! Même accablé, il reste serein, et son malheur

est heureux. Non, ce n'est pas une mauvaise rencontre pour le poëte que le devoir. Le devoir a une sévère ressemblance avec l'idéal. L'aventure de faire son devoir vaut la peine d'être acceptée. Non, le coudoiement avec Caton n'est point à éviter. Non, non, non, la vérité, l'honnêteté, l'enseignement aux foules, la liberté humaine, la mâle vertu, la conscience, ne sont pas des objets de dédain. L'indignation et l'attendrissement, c'est la même faculté tournée vers les deux côtés du douloureux esclavage humain, et les capables de colère sont les capables d'amour. Niveler le tyran et l'esclave, quel magnifique effort ! Or tout un versant de la société actuelle est tyran, et tout l'autre versant est esclave. Redressement redoutable à faire. Il se fera. Tous les penseurs se doivent à ce but. Ils y grandiront. Être le serviteur de Dieu dans le progrès et l'apôtre de Dieu dans le peuple, c'est la loi de croissance du génie.

II

Il y a deux poëtes, le poëte du caprice et le poëte de la logique; et il y a un troisième poëte, composé de l'un et de l'autre, les corrigeant l'un par l'autre, les complétant l'un par l'autre, et les résumant dans une entité plus haute. Ce sont les deux statures en une seule. Ce troisième-là est le premier. Il a le caprice, et il suit le souffle. Il a la logique, et il suit le devoir. Le premier écrit le Cantique des cantiques, le deuxième écrit le Lévitique, le troisième écrit les Psaumes et les Prophéties. Le premier est Horace, le second est Lucain, le troisième est Juvénal. Le premier est Pindare, le second est Hésiode, le troisième est Homère.

Aucune perte de beauté ne résulte de la bonté. Le lion, pour avoir la faculté de s'attendrir, est-il moins beau que le tigre ? Cette mâchoire qui s'écarte pour laisser tomber l'enfant dans les bras de la mère, retire-t-elle à cette crinière sa majesté ? Le vaste verbe du rugissement disparaît-il de cette gueule terrible parce qu'elle a léché Androclès ? Le génie qui ne secourt pas, fût-il gracieux, est difforme. Le prodige qui n'aime pas est monstre. Aimons ! aimons !

Aimer n'a jamais empêché de plaire. Où avez-vous vu qu'il puisse y avoir exclusion d'une forme du bien à l'autre ? Au contraire, tout le bien communique. Entendons-nous pourtant. De ce qu'on a une qualité, il ne s'ensuit point qu'on ait nécessairement l'autre; mais il serait étrange qu'une qualité ajoutée à l'autre fût une diminution. Être utile, ce n'est qu'être utile; être beau, ce n'est qu'être beau; être utile et beau, c'est être sublime. C'est ce que sont saint-Paul, au premier siècle, Tacite et Juvénal au deuxième,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Dante au treizième, Shakespeare au seizième, Milton et Molière au dix-septième.

Nous avons tout à l'heure rappelé un mot devenu fameux, *l'art pour l'art.* Expliquons-nous à ce propos une fois pour toutes. À en croire une affirmation très générale et très souvent répétée, de bonne foi, nous le pensons, ce mot, *l'art pour l'art,* aurait été écrit par l'auteur même de ce livre. Écrit, jamais. On peut lire, de la première à la dernière ligne, tout ce que nous avons publié, on n'y trouvera point ce mot. C'est le contraire de ce mot qui est écrit dans toute notre œuvre, et, insistons-y, dans notre vie entière. Quant au mot en lui-même, quelle réalité a-t-il? Voici le fait, que plusieurs contemporains ont, comme nous, présent à la mémoire. Un jour, il y a trente-cinq ans, dans une discussion entre critiques et poëtes sur les tragédies de Voltaire, l'auteur de ce livre jeta cette interruption : «Cette tragédie-là n'est point de la tragédie. Ce ne sont pas des hommes qui vivent, ce sont des sentences qui parlent. Plutôt cent fois l'art pour l'art!» Cette parole, détournée, involontairement sans doute, de son vrai sens pour les besoins de la polémique, a pris plus tard, à la grande surprise de celui dont elle avait été l'interjection, les proportions d'une formule. C'est de ce mot, limité à *Alzire* et à *l'Orphelin de la Chine,* et incontestable dans cette application restreinte, qu'on a voulu faire toute une déclaration de principes et l'axiome à inscrire sur la bannière de l'art.

Ce point vidé, poursuivons.

Entre deux vers, l'un de Pindare, déifiant un cocher ou glorifiant les clous d'airain de la roue d'un char, l'autre d'Archiloque, si redoutable qu'après l'avoir lu Jeffreys interromprait ses crimes et s'irait pendre au gibet dressé par lui pour les honnêtes gens, entre ces deux vers, à beauté égale, je préfère le vers d'Archiloque.

Dans les temps antérieurs à l'histoire, là où la poésie est fabuleuse et légendaire, elle a une grandeur prométhéenne. De quoi se compose cette grandeur? d'utilité. Orphée apprivoise les bêtes fauves; Amphion bâtit des villes. Le poëte dompteur et architecte, Linus aidant Hercule, Musée assistant Dédale, le vers force civilisante, telle est l'origine. La tradition est d'accord avec la raison. Le bon sens des peuples ne s'y trompe pas. Il invente toujours des fables dans le sens de la vérité. Tout est grand dans ces lointains grossissants. Eh bien, le poëte belluaire, que vous admirez dans Orphée, reconnaissez-le dans Juvénal.

Nous insistons sur Juvénal. Peu de poëtes ont été plus insultés, plus contestés, plus calomniés. La calomnie contre Juvénal a été à si longue échéance qu'elle dure encore. Elle passe d'un valet de plume à l'autre. Ces grands haïsseurs du mal sont haïs par tous les flatteurs de la force et du succès.

La tourbe des domestiques sophistes, des écrivains qui ont autour du cou une rondeur pelée, des souteneurs historiographes, des scoliastes entretenus et nourris, des gens de cour et d'école, fait obstacle à la gloire des punisseurs et des vengeurs. Elle coasse autour de ces aigles. On ne rend pas volontiers justice aux justiciers. Ils gênent les maîtres et indignent les laquais. L'indignation de la bassesse existe.

Du reste, c'est bien le moins que les diminutifs s'entr'aident, et que Césarion ait pour appui Tyrannion. Le cuistre rompt des férules pour le satrape. Il y a pour ces besognes une courtisanerie lettrée et une pédagogie officielle. Ces pauvres chers vices payants, ces excellents forfaits bons princes, son altesse Rufin, sa majesté Claude, cette auguste madame Messaline qui donne de si belles fêtes, et des pensions sur sa cassette, et qui dure et qui se perpétue, toujours couronnée, s'appelant Théodora, puis Frédégonde, puis Agnès, puis Marguerite de Bourgogne, puis Isabeau de Bavière, puis Catherine de Médicis, puis Catherine de Russie, puis Caroline de Naples, etc., etc., tous ces grands seigneurs, les crimes, toutes ces belles dames, les turpitudes, leur fera-t-on le chagrin de consentir au triomphe de Juvénal ? Non. Guerre au fouet au nom des sceptres ! guerre à la verge au nom des boutiques ! c'est bien. Faites, courtisans, clients, eunuques et scribes. Faites, publicains et pharisiens. Cela n'empêche pas la république de remercier Juvénal et le temple d'approuver Jésus.

Isaïe, Juvénal, Dante, ce sont des vierges. Remarquez leurs yeux baissés. Une clarté sort de leurs cils sévères. Il y a de la chasteté dans la colère du juste contre l'injuste. L'imprécation peut être aussi sainte que l'hosanna, et l'indignation, l'indignation honnête, a la pureté même de la vertu. En fait de blancheur, l'écume n'a rien à envier à la neige.

III

L'histoire entière constate la collaboration de l'art au progrès : *Dictus ob hoc lenire tigres.* Le rhythme est une puissance. Puissance que le moyen-âge connaît et subit non moins que l'antiquité. La deuxième barbarie, la barbarie féodale, redoute, elle aussi, cette force, le vers. Les barons, peu timides, sont interdits devant le poëte ; qu'est-ce que c'est que cet homme ? Ils craignent qu'une *male chanson ne soit chantée.* L'esprit de civilisation est avec cet inconnu. Les vieux donjons pleins de carnage ouvrent leurs yeux fauves et flairent l'obscurité ; l'inquiétude les prend. La féodalité tressaille, l'antre est troublé. Les dragons et les hydres sont mal à l'aise. Pourquoi ? c'est qu'il y a un dieu invisible.

Il est curieux de constater cette puissance de la poésie aux pays où la sauvagerie est la plus épaisse, particulièrement en Angleterre, dans cette dernière profondeur féodale, *penitus toto divisos orbe Britannos.* À en croire la légende, forme de l'histoire aussi vraie et aussi fausse qu'une autre, c'est grâce à la poésie que Colgrim, assiégé par les bretons, est secouru dans York par son frère Bardulph le Saxon; que le roi Awlof pénètre dans le camp d'Athelstan; que Werburgh, prince de Northumbre, est délivré par les gallois, d'où, dit-on, cette devise celtique du prince de Galles : *Ich dien;* qu'Alfred, roi d'Angleterre, triomphe de Gitro, roi des danois, et que Richard Cœur de Lion sort de sa prison de Losenstein. Ranulph, comte de Chester, attaqué dans son château de Rothelan, est sauvé par l'intervention des minstrels, ce que constatait encore sous Élisabeth le privilège accordé aux minstrels patronnés par les lords Dalton.

Le poëte avait droit de réprimande et de menace. En 1316, le jour de la Pentecôte, Édouard II étant à table dans la grande salle de Westminster avec les pairs d'Angleterre, une femme minstrel entra à cheval dans la salle, en fit le tour, salua Édouard II, prédit à voix haute au mignon Spencer la potence et l'émasculation par la main du bourreau, et au roi la corne au moyen de laquelle un fer rouge lui serait enfoncé dans les intestins, déposa sur la table devant le roi une lettre, et s'en alla; et personne ne lui dit rien.

Aux fêtes, les minstrels passaient avant les prêtres, et étaient honorablement traités. À Abingdon, à une fête de la Sainte-Croix, chacun des douze prêtres reçut quatre pence, et chacun des douze minstrels deux shellings. Au prieuré de Maxtoke, l'usage était qu'on fît souper les minstrels dans la chambre Peinte, éclairée par huit grosses chandelles de cire.

À mesure qu'on avance vers le nord, il semble que le grandissement de la brume grandisse le poëte. En Écosse, il est énorme. Si quelque chose dépasse la légende des rapsodes, c'est la légende des scaldes. À l'approche d'Édouard d'Angleterre, les bardes couvrent Stirling comme les trois cents avaient couvert Sparte, et ils ont leurs Thermopyles, égales à celles de Léonidas. Ossian, parfaitement certain et réel, a eu un plagiaire; ce n'est rien; mais ce plagiaire a fait plus que le voler, il l'a affadi. Ne connaître Fingal que par Macpherson, c'est comme si l'on ne connaissait Amadis que par Tressan. On montre à Staffa la Pierre du poëte, *Clachan an bairdh,* ainsi nommée, suivant beaucoup d'antiquaires, bien avant la visite de Walter Scott aux Hébrides. Cette chaise du Barde, grande roche creuse offerte à l'envie de s'asseoir qu'aurait un géant, est à l'entrée de la grotte. Autour d'elle il y a les ondes et les nuées. Derrière le Clachan an Bairdh s'entasse et se dresse la géométrie surhumaine des prismes basaltiques, le pêle-mêle des colonnades et des vagues, et tout le mystère de l'effrayant édifice. La galerie

de Fingal se prolonge à côté de la chaise du poëte; la mer se brise là avant d'entrer sous ce plafond terrible. Le soir on croit voir dans cette chaise une forme accoudée; — *c'est le fantôme,* — disent les pêcheurs du clan des Mackinnons; et personne n'oserait, même en plein jour, monter jusqu'à ce siège redoutable; car à l'idée de la pierre est liée l'idée du sépulcre, et sur la chaise de granit, il ne peut s'asseoir que l'homme d'ombre.

IV

La pensée est pouvoir.

Tout pouvoir est devoir. Au siècle où nous sommes, ce pouvoir doit-il rentrer au repos? ce devoir doit-il fermer les yeux? et le moment est-il venu pour l'art de désarmer? Moins que jamais. La caravane humaine est, grâce à 1789, parvenue sur un haut plateau, et, l'horizon étant plus vaste, l'art a plus à faire. Voilà tout. À tout élargissement d'horizon correspond un agrandissement de conscience.

Nous ne sommes pas au but. La concorde condensée en félicité, la civilisation résumée en harmonie, cela est loin encore. Au dix-huitième siècle, ce rêve était si lointain qu'il semblait coupable; on chassait l'abbé de Saint-Pierre de l'académie pour l'avoir fait. Expulsion qui paraît un peu sévère à une époque où la bergerie gagnait jusqu'à Fontenelle et où Saint-Lambert inventait l'idylle à l'usage de la noblesse. L'abbé de Saint-Pierre a laissé derrière lui un mot et un songe; le mot est de lui : *Bienfaisance;* le songe est de nous tous : *Fraternité.* Ce songe, qui faisait écumer le cardinal de Polignac et sourire Voltaire, n'est plus si perdu qu'il l'était dans les brumes de l'improbable; il s'est un peu rapproché; mais nous n'y touchons pas. Les peuples, ces orphelins qui cherchent leur mère, ne tiennent pas encore dans leur main le pan de la robe de la paix.

Il reste autour de nous une quantité suffisante d'esclavage, de sophisme, de guerre et de mort pour que l'esprit de civilisation ne se dessaisisse d'aucune de ses forces. Tout le droit divin ne s'est pas dissipé. Ce qui a été Ferdinand VII en Espagne, Ferdinand II à Naples, George IV en Angleterre, Nicolas en Russie, cela flotte encore. Un reste de spectres plane. Des inspirations descendent de cette nuée fatale sur des porte-couronnes qui méditent accoudés sinistrement.

La civilisation n'en a pas fini avec les octroyeurs de constitutions, avec les propriétaires de peuples, et avec les hallucinés légitimes et héréditaires, qui s'affirment majestés par la grâce de Dieu, et se croient sur le genre humain droit de manumission. Il importe de faire un peu obstacle, de

montrer au passé de la mauvaise volonté, et d'apporter à ces hommes, à ces dogmes, à ces chimères qui s'obstinent, quelque empêchement. L'intelligence, la pensée, la science, l'art sévère, la philosophie, doivent veiller et prendre garde aux malentendus. Les faux droits mettent parfaitement en mouvement de vraies armées. Il y a des Pologne égorgées à l'horizon. *Tout mon souci,* disait un poëte contemporain mort récemment, *c'est la fumée de mon cigare.* Moi aussi, j'ai pour souci une fumée, la fumée des villes qui brûlent là-bas. Donc chagrinons les maîtres, si nous pouvons.

Refaisons le plus haut possible la leçon du juste et de l'injuste, du droit et de l'usurpation, du serment et du parjure, du bien et du mal, du *fas et nefas;* arrivons avec toutes nos vieilles antithèses, comme ils disent. Faisons contraster ce qui doit être avec ce qui est. Mettons de la clarté dans toutes ces choses. Apportez de la lumière, vous qui en avez. Opposons dogme à dogme, principe à principe, énergie à entêtement, vérité à imposture, rêve à rêve, le rêve de l'avenir au rêve du passé, la liberté au despotisme. On pourra s'asseoir, s'étendre de tout son long, et achever de fumer le cigare de la poésie de fantaisie, et rire au Décaméron de Boccace avec le doux ciel bleu sur sa tête, le jour où la souveraineté d'un roi sera exactement de même dimension que la liberté d'un homme. Jusque-là peu de sommeil. Je me défie.

Mettez des sentinelles partout. N'attendez pas des despotes énormément d'affranchissement. Délivrez-vous vous-mêmes, toutes les Pologne qu'il y a. N'espérez point que votre chaîne se forge d'elle-même en clef des champs. Allons, enfants de la patrie! Ô faucheurs des steppes, levez-vous. Ayez dans les bonnes intentions des czars orthodoxes juste assez de foi pour prendre les armes. Les hypocrisies et les apologies, étant piége, sont un danger de plus.

Nous vivons dans un temps où l'on voit des orateurs louer la magnanimité des ours blancs et l'attendrissement des panthères. Amnistie, clémence, grandeur d'âme, une ère de félicité s'ouvre, on est paternel, voyez tout ce qui est déjà fait; il ne faut point croire qu'on ne marche pas avec son siècle, les bras augustes sont ouverts, rattachez-vous à l'empire; la Moscovie est bonne, regardez comme les serfs sont heureux, les ruisseaux vont être de lait, prospérité, liberté, vos princes gémissent comme vous sur le passé, ils sont excellents; venez, ne craignez rien, petits, petits! Quant à nous, nous en convenons, nous sommes de ceux qui ne mettent nul espoir dans la glande lacrymale des crocodiles.

Les difformités publiques régnantes imposent à la conscience du penseur, philosophe ou poëte, des obligations austères. Incorruptibilité doit tenir tête à corruption. Il est plus que jamais nécessaire de montrer aux hommes l'idéal, ce miroir où est la face de Dieu.

V

Il existe en littérature et en philosophie des Jean-qui-pleure-et-Jean-qui-rit, des Héraclites masqués d'un Démocrite, hommes souvent très grands, comme Voltaire. Ce sont des ironies qui gardent leur sérieux, quelquefois tragique.

Ces hommes-là, sous la pression des pouvoirs et des préjugés de leur temps, parlent à double sens. Un des plus profonds, c'est Bayle, l'homme de Rotterdam, le puissant penseur. (Ne pas écrire *Beyle.*) Quand Bayle émet avec sang-froid cette maxime : «Il vaut mieux affaiblir la grâce d'une pensée que d'irriter un tyran», je souris, je connais l'homme; je songe au persécuté presque proscrit, et je sens bien qu'il s'est laissé aller à la tentation d'affirmer, uniquement pour me donner la démangeaison de contester. Mais quand c'est un poëte qui parle, un poëte en pleine liberté, riche, heureux, prospère jusqu'à être inviolable, on s'attend à un enseignement net, franc, salubre; on ne peut croire qu'il puisse venir d'un tel homme quoi que ce soit qui ressemble à une désertion de la conscience; et c'est avec la rougeur au front qu'on lit ceci : «Ici-bas, en temps de paix, que chacun balaie devant sa porte. En guerre, si l'on est vaincu, que l'on s'accommode avec la troupe.» — ..... — «Que l'on mette en croix chaque enthousiaste à sa trentième année. S'il connaît le monde une fois, de dupe il devient fripon.» — ..... — «La sainte liberté de la presse, quelle utilité, quels fruits, quel avantage vous offre-t-elle ? Vous en avez la démonstration certaine : un profond mépris de l'opinion publique.» — ..... — «Il est des gens qui ont la manie de fronder tout ce qui est grand; ce sont ceux-là qui se sont attaqués à la Sainte-Alliance; et pourtant rien n'a été imaginé de plus auguste et de plus salutaire à l'humanité.....» — Ces choses, diminuantes pour celui qui les a écrites, sont signées *Gœthe.* Gœthe, quand il les écrivait, avait soixante ans. L'indifférence au bien et au mal porte à la tête, on peut en être ivre, et voilà où l'on arrive. La leçon est triste. Sombre spectacle. Ici l'ilote est un esprit.

Une citation peut être un pilori. Nous clouons sur la voie publique ces lugubres phrases, c'est notre devoir. Gœthe a écrit cela. Qu'on s'en souvienne, et que personne, parmi les poëtes, ne retombe plus dans cette faute.

Entrer en passion pour le bon, pour le vrai, pour le juste; souffrir dans les souffrants; tous les coups frappés par tous les bourreaux sur la chair humaine, les sentir sur son âme; être flagellé dans le Christ et fustigé dans

le nègre; s'affermir et se lamenter; escalader, titan, cette cime farouche où Pierre et César font fraterniser leurs glaives, *gladium gladio copulemus;* entasser dans cette escalade l'Ossa de l'idéal sur le Pélion du réel; faire une vaste répartition d'espérance; profiter de l'ubiquité du livre pour être partout à la fois avec une pensée de consolation; pousser pêle-mêle hommes, femmes, enfants, blancs, noirs, peuples, bourreaux, tyrans, victimes, imposteurs, ignorants, prolétaires, serfs, esclaves, maîtres, vers l'avenir, précipice aux uns, délivrance aux autres; aller, éveiller, hâter, marcher, courir, penser, vouloir, à la bonne heure, voilà qui est bien. Cela vaut la peine d'être poëte. Prenez garde, vous perdez le calme. Sans doute; mais je gagne la colère. Viens me souffler dans les ailes, ouragan!

Il y a eu, ces dernières années, un instant où l'impassibilité était recommandée aux poëtes comme condition de divinité. Être indifférent, cela s'appelait être olympien. Où avait-on vu cela? Voilà un Olympe guère ressemblant. Lisez Homère. Les olympiens ne sont que passion. L'humanité démesurée, telle est leur divinité. Ils combattent sans cesse. L'un a un arc, l'autre une lance, l'autre une épée, l'autre une massue, l'autre la foudre. Il y en a un qui force les léopards à le traîner. Un autre, la sagesse, a coupé la tête de la nuit hérissée de serpents et l'a clouée sur son bouclier. Tel est le calme des olympiens. Leurs colères font rouler des tonnerres d'un bout à l'autre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée.*

Ces colères, quand elles sont justes, sont bonnes. Le poëte qui les a est le vrai olympien. Juvénal, Dante, Agrippa d'Aubigné et Milton avaient ces colères. Molière aussi. L'âme d'Alceste laisse échapper de toutes parts l'éclair des «haines vigoureuses». C'est dans le sens de cette haine du mal que Jésus disait : *Je suis venu apporter la guerre.*

J'aime Stésichore indigné, empêchant l'alliance de la Grèce avec Phalaris, et combattant à coups de lyre le taureau d'airain.

Louis XIV trouvait Racine bon à coucher dans sa chambre quand il était, lui le roi, malade, faisant ainsi du poëte le second de son apothicaire, grande protection aux lettres; mais il ne demandait rien de plus aux beaux esprits, et l'horizon de son alcôve lui semblait suffisant pour eux. Un jour, Racine, un peu poussé par madame de Maintenon, s'avisa de sortir de la chambre du roi et de regarder le galetas du peuple. De là un mémoire sur la détresse publique. Louis XIV frappa Racine d'un coup d'œil meurtrier. Mal en prend aux poëtes d'être gens de cour et de faire ce que leur demandent les maîtresses de roi. Racine, sur la suggestion de madame de Maintenon, risque une remontrance qui le fait chasser de la cour, et il en meurt; Voltaire, sur l'insinuation de madame de Pompadour, aventure un madrigal, maladroit à ce qu'il paraît, qui le fait chasser de France, et il n'en meurt pas.

Louis XV, en lisant le madrigal (*et gardez tous deux vos conquêtes*), s'était écrié : *Que ce Voltaire est bête!*

Il y a quelques années, «une plume fort autorisée», comme on dit en patois académique et officiel, écrivait ceci : — «Le plus grand service que puissent nous rendre les poëtes, c'est de n'être bons à rien. Nous ne leur demandons pas autre chose.» Remarquez l'étendue et l'envergure de ce mot, *les poëtes,* qui comprend Linus, Musée, Orphée, Homère, Job, Hésiode, Moïse, Daniel, Amos, Ézéchiel, Isaïe, Jérémie, Ésope, David, Salomon, Eschyle, Sophocle, Euripide, Pindare, Archiloque, Tyrtée, Stésichore, Ménandre, Platon, Asclépiade, Pythagore, Anacréon, Théocrite, Lucrèce, Plaute, Térence, Virgile, Horace, Catulle, Juvénal, Apulée, Lucain, Perse, Tibulle, Sénèque, Pétrarque, Ossian, Saadi, Ferdousi, Dante, Cervantes, Calderon, Lope de Vega, Chaucer, Shakespeare, Camoëns, Marot, Ronsard, Régnier, Agrippa d'Aubigné, Malherbe, Segrais, Racan, Milton, Pierre Corneille, Molière, Racine, Boileau, La Fontaine, Fontenelle, Regnard, Le Sage, Swift, Voltaire, Diderot, Beaumarchais, Sedaine, Jean-Jacques Rousseau, André Chénier, Klopstock, Lessing, Wieland, Schiller, Gœthe, Hoffmann, Alfieri, Chateaubriand, Byron, Shelley, Wordsworth, Burns, Walter Scott, Balzac, Musset, Béranger, Pellico, Vigny, Dumas, George Sand, Lamartine, déclarés par l'oracle «bons à rien», et ayant l'inutilité pour excellence. Cette phrase «réussie», à ce qu'il paraît, a été fort répétée. Nous la répétons à notre tour. Quand l'aplomb d'un idiot arrive à ces proportions, il mérite enregistrement. L'écrivain qui a émis cet aphorisme est, à ce qu'on nous assure, un des hauts personnages du jour. Nous n'y faisons point d'objection. Les grandeurs ne diminuent pas les oreilles.

Octave-Auguste, le matin de la bataille d'Actium, rencontra un âne que l'ânier appelait *Triumphus;* ce Triumphus doué de la faculté de braire lui parut de bon augure; Octave-Auguste gagna la bataille, se souvint de Triumphus, le fit sculpter en bronze et le mit au Capitole. Cela fit un âne capitolin, mais un âne.

On comprend que les rois disent au poëte : *Sois inutile;* mais on ne comprend pas que les peuples le lui disent. C'est pour le peuple qu'est le poëte. *Pro populo poeta,* écrivait Agrippa d'Aubigné. *Tout à tous,* criait saint-Paul. Qu'est-ce qu'un esprit? C'est un nourrisseur d'âmes. Le poëte est à la fois fait de menace et de promesse. L'inquiétude qu'il inspire aux oppresseurs apaise et console les opprimés. C'est la gloire du poëte de mettre un mauvais oreiller au lit de pourpre des bourreaux. C'est souvent grâce à lui que le tyran se réveille en disant : J'ai mal dormi. Tous les esclavages, tous les accablements, toutes les douleurs, toutes les impostures, toutes les détresses,

toutes les faims et toutes les soifs ont droit au poëte; il a un créancier, le genre humain.

Être le grand serviteur, certes, cela n'ôte rien au poëte. Parce que, dans l'occasion et pour le devoir, il aura poussé le cri d'un peuple, parce qu'il a, quand il le faut, dans la poitrine le sanglot de l'humanité, toutes les voix du mystère n'en chantent pas moins en lui. Parler si haut, cela ne l'empêche point de parler bas. Il n'en est pas moins le confident, et quelquefois le confesseur, des cœurs. Il n'en est pas moins en tiers avec ceux qui aiment, avec ceux qui songent, avec ceux qui soupirent, passant sa tête dans l'ombre entre deux têtes d'amoureux. Les vers d'amour d'André Chénier avoisinent sans désordre et sans trouble l'ïambe courroucé : «Toi, vertu, pleure si je meurs!» Le poëte est le seul être vivant auquel il soit donné de tonner et de chuchoter, ayant en lui, comme la nature, le grondement du nuage et le frémissement de la feuille. Il vient pour une double fonction, une fonction individuelle et une fonction publique, et c'est à cause de cela qu'il lui faut, pour ainsi dire, deux âmes.

Ennius disait : *J'en ai trois. Une âme osque, une âme grecque et une âme latine.* Il est vrai qu'il ne faisait allusion qu'au lieu de sa naissance, au lieu de son éducation et au lieu de son action civique, et d'ailleurs Ennius n'était qu'une ébauche de poëte, vaste mais informe.

Pas de poëte sans cette activité d'âme qui est la résultante de la conscience. Les lois morales anciennes veulent être constatées, les lois morales nouvelles veulent être révélées; ces deux séries ne coïncident pas sans quelque effort. Cet effort incombe au poëte. Il fait à chaque instant fonction de philosophe. Il faut qu'il défende, selon le côté menacé, tantôt la liberté de l'esprit humain, tantôt la liberté du cœur humain, aimer n'étant pas moins sacré que penser. Rien de tout cela n'est l'Art pour l'Art.

Le poëte arrive au milieu de ces allants et venants qu'on nomme les vivants, pour apprivoiser, comme l'Orphée antique, les mauvais instincts, les tigres qui sont dans l'homme, et comme l'Amphion légendaire, pour remuer toutes les pierres, les préjugés et les superstitions, mettre en mouvement les blocs nouveaux, refaire les assises et les bases, et rebâtir la ville, c'est-à-dire la société.

Que ce service rendu, coopérer à la civilisation, entraîne déperdition de beauté pour la poésie et de dignité pour le poëte, on ne peut énoncer cette proposition sans sourire. Toutes ses grâces, tous ses charmes, tous ses prestiges, l'art utile les conserve et les augmente. En vérité, parce qu'il a pris fait et cause pour Prométhée, l'homme progrès, crucifié sur le Caucase par la force et rongé vivant par la haine, Eschyle n'est point rapetissé; parce qu'il a desserré les ligatures de l'idolâtrie, parce qu'il a dégagé la pensée humaine

des bandelettes des religions nouées sur elle, *arctis nodis relligionum,* Lucrèce n'est point diminué; la flétrissure des tyrans avec le fer rouge des prophéties n'amoindrit pas Isaïe; la défense de la patrie ne gâte point Tyrtée. Le beau n'est pas dégradé pour avoir servi à la liberté et à l'amélioration des multitudes humaines. Un peuple affranchi n'est point une mauvaise fin de strophe. Non, l'utilité patriotique ou révolutionnaire n'ôte rien à la poésie. Avoir abrité sous ses escarpements ce serment redoutable de trois paysans d'où sort la Suisse libre, cela n'empêche pas l'immense Grütli d'être, à la nuit tombante, une haute masse d'ombre sereine pleine de troupeaux, où l'on entend d'innombrables clochettes invisibles tinter doucement sous le ciel clair du crépuscule.

TROISIÈME PARTIE

CONCLUSION

LIVRE PREMIER.

APRÈS LA MORT.

SHAKESPEARE. — L'ANGLETERRE.

I

En 1784, Bonaparte avait quinze ans; il arriva de Brienne à l'École militaire de Paris, conduit, lui quatrième, par un religieux minime; il monta cent soixante-treize marches, portant sa petite valise, et parvint, sous les combles, à la chambre de caserne qu'il devait habiter. Cette chambre avait deux lits et pour fenêtre une lucarne ouvrant sur la grande cour de l'École. Le mur était blanchi à la chaux, les jeunes prédécesseurs de Bonaparte l'avaient un peu charbonné, et le nouveau venu put lire dans cette cellule ces quatre inscriptions que nous y avons lues nous-même il y a trente-cinq ans : — «Une épaulette est bien longue à gagner. *De Montgivray.* — Le plus beau jour de la vie est celui d'une bataille. *Vicomte de Tinténiac.* — La vie n'est qu'un long mensonge. *Le chevalier Adolphe Delmas.* — Tout finit sous six pieds de terre. *Le comte de la Villette.*» En remplaçant une «épaulette» par «un empire», très léger changement, c'était, en quatre mots, toute la destinée de Bonaparte, et une sorte de *Mané Thécel Pharès* écrit d'avance sur cette muraille. Desmazis cadet, qui accompagnait Bonaparte, étant son camarade de chambrée et devant occuper un des deux lits, le vit prendre un crayon, c'est Desmazis qui a raconté le fait, et dessiner au-dessous des inscriptions qu'il venait de lire une ébauche figurant sa maison natale d'Ajaccio, puis, à côté de cette maison, sans se douter qu'il rapprochait de l'île de Corse une autre île mystérieuse alors cachée dans le profond avenir, il écrivit la dernière des quatre sentences : *Tout finit sous six pieds de terre.*

Bonaparte avait raison. Pour le héros, pour le soldat, pour l'homme du fait et de la matière, tout finit sous six pieds de terre; pour l'homme de l'idée, tout commence là.

La mort est une force.

Pour qui n'a eu d'autre action que celle de l'esprit, la tombe est l'élimination de l'obstacle. Être mort, c'est être tout-puissant.

L'homme de guerre est un vivant redoutable; il est debout, la terre se tait, *siluit*, il a de l'extermination dans le geste, des millions d'hommes hagards se ruent à sa suite, cohue farouche, quelquefois scélérate; ce n'est plus une tête humaine, c'est un conquérant, c'est un capitaine, c'est un roi des rois, c'est un empereur, c'est une éblouissante couronne de lauriers qui passe jetant des éclairs, et laissant entrevoir sous elle dans une clarté sidérale un vague profil de césar, toute cette vision est splendide et foudroyante; vienne un gravier dans le foie ou une écorchure au pylore, six pieds de terre, tout est dit. Ce spectre solaire s'efface. Cette vie en tumulte tombe dans un trou; le genre humain poursuit sa route, laissant derrière lui ce néant. Si cet homme d'orage a fait quelque fracture heureuse, comme Alexandre de l'Inde, Charlemagne de la Scandinavie, et Bonaparte de la vieille Europe, il ne reste de lui que cela. Mais qu'un passant quelconque qui a en lui l'idéal, qu'un pauvre misérable comme Homère laisse tomber dans l'obscurité une parole, et meure, cette parole s'allume dans cette ombre, et devient une étoile.

Ce vaincu chassé d'une ville à l'autre se nomme Dante Alighieri; prenez garde. Cet exilé s'appelle Eschyle, ce prisonnier s'appelle Ezéchiel. Faites attention. Ce manchot est ailé, c'est Michel Cervantes. Savez-vous qui vous voyez cheminer là devant vous? C'est un infirme, Tyrtée; c'est un esclave, Plaute; c'est un homme de peine, Spinosa; c'est un valet, Rousseau. Eh bien, cet abaissement, cette peine, cette servitude, cette infirmité, c'est la force. La force suprême, l'Esprit.

Sur le fumier comme Job, sous le bâton comme Épictète, sous le mépris comme Molière, l'esprit reste l'esprit. C'est lui qui dira le dernier mot. Le calife Almanzor fait cracher le peuple sur Averroès à la porte de la mosquée de Cordoue, le duc d'York crache en personne sur Milton, un Rohan, quasi prince, *duc ne daigne, Rohan suis,* essaie d'assassiner Voltaire à coups de bâton, Descartes est chassé de France de par Aristote, Tasse paie un baiser à une princesse de vingt ans de cabanon, Louis XV met Diderot à Vincennes, ce sont là des incidents, ne faut-il pas qu'il y ait des nuages? Ces apparences qu'on prenait pour des réalités, ces princes, ces rois, se dissipent; il ne demeure que ce qui doit demeurer, l'esprit humain d'un côté, les esprits divins de l'autre, la vraie œuvre et les vrais ouvriers, la sociabilité à compléter et à féconder, la science cherchant le vrai, l'art créant le beau, la soif de pensée, tourment et bonheur de l'homme, la vie inférieure aspirant à la vie supérieure. On a affaire aux questions réelles, au progrès dans l'intelligence et par l'intelligence. On appelle à l'aide les poëtes, les prophètes, les philosophes, les inspirés, les penseurs. On s'aperçoit que la philosophie est une nourriture et que la poésie est un besoin. Il faut un autre pain que le pain. Si vous renoncez aux poëtes, renoncez à la civilisation. Il vient une

heure où le genre humain est tenu de compter avec cet histrion de Shakespeare et ce mendiant d'Isaïe.

Ils sont d'autant plus présents qu'on ne les voit plus. Une fois morts, ces êtres-là vivent.

Comment ont-ils vécu? Quels hommes étaient-ils? Que savons-nous d'eux? Quelquefois peu de chose, comme de Shakespeare; souvent rien, comme de ceux des vieux âges. Job a-t-il existé? Homère est-il un, ou plusieurs? Méziriac fait droit Ésope, que Planude fait bossu. Est-il vrai que le prophète Osée, pour montrer son amour de sa patrie, même tombée en opprobre et devenue infâme, ait épousé une prostituée, et ait nommé ses enfants Deuil, Famine, Honte, Peste, et Misère? Est-il vrai qu'Hésiode doive être partagé entre Cumes en Éolide où il était né et Ascra en Béotie où il aurait été élevé? Velleius Paterculus le fait postérieur de cent vingt ans à Homère dont Quintilien le fait contemporain; lequel des deux a raison? Qu'importe! les poëtes sont morts, leur pensée règne. Ayant été, ils sont.

Ils font plus de besogne aujourd'hui parmi nous que lorsqu'ils étaient vivants. Les autres trépassés se reposent, les morts de génie travaillent.

Ils travaillent à quoi? À nos esprits. Ils font de la civilisation.

Tout finit sous six pieds de terre! Non, tout y commence. Non, tout y germe. Non, tout y éclôt, et tout y croît, et tout en jaillit, et tout en sort! C'est bon pour vous autres, gens d'épée, ces maximes-là.

Couchez-vous, disparaissez, gisez, pourrissez. Soit.

Pendant la vie, les dorures, les caparaçons, les tambours et les trompettes, les panoplies, les bannières au vent, les vacarmes, font illusion. La foule admire du côté où est cela. Elle s'imagine voir du grand. Qui a le casque? qui a la cuirasse? qui a le ceinturon? qui est éperonné, morionné, empanaché, armé? le triomphe à celui-là! À la mort, les différences éclatent. Juvénal prend Annibal dans le creux de sa main.

Ce n'est pas le césar, c'est le penseur qui peut dire en expirant : *Deus fio.* Tant qu'il est un homme, sa chair s'interpose entre les autres hommes et lui. La chair est nuage sur le génie. La mort, cette immense lumière, survient, et pénètre cet homme de son aurore. Plus de chair, plus de matière, plus d'ombre. L'inconnu qu'il avait en lui se manifeste et rayonne. Pour qu'un esprit donne toute sa clarté, il lui faut la mort. L'éblouissement du genre humain commence quand ce qui était un génie devient une âme. Un livre où il y a du fantôme est irrésistible.

Qui est vivant ne paraît pas désintéressé. On se défie de lui. On le conteste parce qu'on le coudoie. Être un vivant, et être un génie, c'est trop. Cela va et vient comme vous, cela marche sur la terre, cela pèse, cela offusque, cela obstrue. Il semble qu'il y ait de l'importunité dans une trop

IMPRIMERIE NATIONALE.

grande présence. Les hommes ne trouvent pas cet homme-là assez leur semblable. Nous l'avons dit déjà, ils lui en veulent. Quel est ce privilégié ? Ce fonctionnaire-là n'est point destituable. La persécution l'augmente, la décapitation le couronne. On ne peut rien contre lui, rien pour lui, rien sur lui. Il est responsable, mais pas devant vous. Il a ses instructions. Ce qu'il exécute peut être discuté, non modifié. Il semble qu'il ait une commission à faire de quelqu'un qui n'est pas l'homme. Cette exception déplaît. De là plus de huée que d'applaudissement.

Mort, il ne gêne plus. La huée, inutile, s'éteint. Vivant, c'était un concurrent; mort, c'est un bienfaiteur. Il devient, selon la belle expression de Lebrun, *l'homme irréparable.* Lebrun le constate de Montesquieu; Boileau le constate de Molière. *Avant qu'un peu de terre,* etc. Ce peu de terre a également grandi Voltaire. Voltaire, si grand au dix-huitième siècle, est plus grand encore au dix-neuvième. La fosse est un creuset. Cette terre, jetée sur un homme, crible son nom, et ne laisse sortir ce nom qu'épuré. Voltaire a perdu de sa gloire le faux, et gardé le vrai. Perdre du faux, c'est gagner. Voltaire n'est ni un poëte lyrique, ni un poëte comique, ni un poëte tragique; il est le critique indigné et attendri du vieux monde; il est le réformateur clément des mœurs; il est l'homme qui adoucit les hommes. Voltaire, diminué comme poëte, a monté comme apôtre. Il a fait plutôt du bien que du beau. Le bien étant inclus dans le beau, ceux qui, comme Dante et Shakespeare, ont fait le beau, dépassent Voltaire; mais, au-dessous du poëte, la place du philosophe est encore très haute, et Voltaire est le philosophe. Voltaire, c'est du bon sens à jet continu. Excepté en littérature, il est bon juge en tout. Voltaire a été, en dépit de ses insulteurs, presque adoré de son vivant; il est admiré aujourd'hui en pleine connaissance de cause. Le dix-huitième siècle voyait son esprit; nous voyons son âme. Frédéric II, qui le raillait volontiers, écrivait à d'Alembert : « Voltaire bouffonne. Ce siècle ressemble aux vieilles cours. Il a un fou, qui est Arouet. » Ce fou du siècle en était le sage.

Tels sont les effets de la tombe sur les grands esprits. Cette mystérieuse entrée ailleurs laisse derrière elle de la lumière. Leur disparition resplendit. Leur mort dégage de l'autorité.

II

Shakespeare est la grande gloire de l'Angleterre. L'Angleterre en politique a Cromwell, en philosophie Bacon, en science Newton; trois hauts génies. Mais Cromwell est taché de cruauté et Bacon de bassesse; quant à Newton,

son édifice s'ébranle en ce moment. Shakespeare est pur, ce que Cromwell et Bacon ne sont point, et inébranlable, ce que n'est pas Newton. En outre, il est plus haut comme génie. Au-dessus de Newton il y a Copernic et Galilée; au-dessus de Bacon il y a Descartes et Kant; au-dessus de Cromwell il y a Danton et Bonaparte; au-dessus de Shakespeare il n'y a personne. Shakespeare a des égaux, mais n'a pas de supérieur. C'est un étrange honneur pour une terre d'avoir porté cet homme. On peut dire à cette terre : *alma parens.* La ville natale de Shakespeare est une ville élue; une éternelle lumière est sur ce berceau; Stratford-sur-Avon a une certitude que n'ont point Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos et Athènes, les sept villes qui se disputent la naissance d'Homère.

Shakespeare est un esprit humain; c'est aussi un esprit anglais. Il est très anglais, trop anglais; il est anglais jusqu'à amortir les rois horribles qu'il met en scène quand ce sont des rois d'Angleterre, jusqu'à amoindrir Philippe-Auguste devant Jean-sans-Terre, jusqu'à faire exprès un bouc, Falstaff, pour le charger des méfaits princiers du jeune Henri V, jusqu'à partager dans une certaine mesure les hypocrisies d'histoire prétendue nationale. Enfin il est anglais jusqu'à essayer d'atténuer Henri VIII; il est vrai que l'œil fixe d'Elisabeth est sur lui. Mais en même temps, insistons-y, car c'est par là qu'il est grand, oui, ce poëte anglais est un génie humain. L'art, comme la religion, a ses *Ecce Homo.* Shakespeare est un de ceux dont on peut dire cette grande parole : Il est l'Homme.

L'Angleterre est égoïste. L'égoïsme est une île. Ce qui manque peut-être à cette Albion toute à son affaire, et parfois regardée de travers par les autres peuples, c'est de la grandeur désintéressée; Shakespeare lui en donne. Il jette cette pourpre sur les épaules de sa patrie. Il est cosmopolite par le génie et universel par la renommée. Il déborde de toutes parts l'île et l'égoïsme. Ôtez Shakespeare à l'Angleterre et voyez de combien va sur-le-champ décroître la réverbération lumineuse de cette nation. Shakespeare modifie en beau le visage anglais. Il diminue la ressemblance de l'Angleterre avec Carthage.

Signification étrange de l'apparition des génies! il n'est pas né un grand poëte à Sparte, il n'est pas né un grand poëte à Carthage. Cela condamne ces deux villes. Creusez et vous trouvez ceci : Sparte n'est que la ville de la logique; Carthage n'est que la ville de la matière; à l'une et à l'autre l'amour fait défaut. Carthage immole ses enfants par le glaive et Sparte sacrifie ses vierges par la nudité; l'innocence est tuée ici, et la pudeur là. Carthage ne connaît que ses ballots et ses caisses; Sparte se confond avec la loi; c'est là son vrai territoire; c'est pour les lois qu'on meurt aux Thermopyles. Carthage est dure. Sparte est froide. Ce sont deux républiques à fond

de pierre. Donc pas de livres. L'éternel semeur qui ne se trompe jamais n'a pas ouvert sur ces terres ingrates sa main pleine de génies. On ne confie pas le froment à la roche.

L'héroïsme pourtant ne leur est point refusé; elles auront au besoin, soit le martyr, soit le capitaine; Léonidas est possible à l'une et Annibal à l'autre; mais ni Sparte ni Carthage ne sont capables d'Homère. Il leur manque ce je ne sais quoi de tendre dans le sublime qui fait jaillir des entrailles d'un peuple le Poëte. Cette tendresse latente, ce *flebile nescio quid,* l'Angleterre l'a. Preuve, Shakespeare. On pourrait ajouter aussi : preuve, Wilberforce.

L'Angleterre, marchande comme Carthage, légale comme Sparte, vaut mieux que Sparte et Carthage. Elle est honorée de cette exception auguste, un poëte. Avoir enfanté Shakespeare, cela grandit l'Angleterre.

La place de Shakespeare est parmi les plus sublimes dans cette élite de génies absolus qui, de temps en temps accrue d'un nouveau venu splendide, couronne la civilisation et éclaire de son rayonnement immense le genre humain. Shakespeare est légion. À lui seul il contrebalance notre beau dix-septième siècle français et presque le dix-huitième.

Quand on arrive en Angleterre, la première chose qu'on cherche du regard, c'est la statue de Shakespeare. On trouve la statue de Wellington.

Wellington est un général qui a gagné une bataille en collaboration avec le hasard.

Si vous vous obstinez, on vous mène à un endroit nommé Westminster où il y a des rois, une foule de rois; il y a aussi un coin qu'on appelle *coin des poëtes*. Là, dans l'ombre de quatre ou cinq monuments démesurés où resplendissent en marbre et en bronze des inconnus royaux, on vous montre sur un petit socle une figurine et sous cette figurine ce nom : WILLIAM SHAKESPEARE.

Du reste, des statues partout; des statues en veux-tu en voilà; statue pour Charles, statue pour Édouard, statue pour Guillaume, statues pour trois ou quatre George, dont un idiot. Statue Richmond à Huntly; statue Napier à Portsmouth; statue Father Mathew à Cork; statue Herbert Ingram je ne sais plus où. Avoir bien fait faire l'exercice aux riflemen, cas de statue; avoir bien commandé la manœuvre aux horse-guards, cas de statue. Avoir été le souteneur du passé, avoir dépensé toute la richesse de l'Angleterre à soudoyer une coalition de rois contre 1789, contre la démocratie, contre la lumière, contre le mouvement ascensionnel du genre humain, vite un piédestal à cela, une statue à M. Pitt. Avoir vingt ans combattu sciemment la vérité, dans l'espoir qu'elle serait vaincue, s'apercevoir un beau matin qu'elle a la vie dure, qu'elle est la plus forte et qu'il pourrait bien se faire qu'elle fût chargée de composer un cabinet, et alors passer brusquement de son côté,

autre piédestal, une statue à M. Peel. Partout, dans toutes les rues, sur toutes les places, à chaque pas, de gigantesques points d'admiration sous forme de colonnes; colonne au duc d'York, qui devrait, celle-là, être faite en point d'interrogation; colonne à Nelson, montrée du doigt par le spectre de Caracciolo; colonne à Wellington déjà nommé; colonne pour tout le monde; il suffit d'avoir un peu traîné un sabre. À Guernesey, au bord de la mer, sur un promontoire, une haute colonne, pareille à un phare, presque une tour. Cela est frappé de la foudre. Eschyle s'en contenterait. Pour qui est-ce? pour le général Doyle. Qui ça le général Doyle? un général. Qu'a-t-il fait, ce général? il a percé des routes. À ses frais? non, aux frais des habitants. Colonne. Rien pour Shakespeare, rien pour Milton, rien pour Newton; le nom de Byron est obscène. L'Angleterre en est là, un illustre et puissant peuple.

Ce peuple a beau avoir pour éclaireur et pour guide cette généreuse presse britannique qui est plus que libre, qui est souveraine, et qui par d'innombrables journaux excellents fait la lumière à la fois sur toutes les questions, il en est là; et que la France ne rie pas trop haut avec sa statue de Négrier, ni la Belgique avec sa statue de Belliard, ni la Prusse avec sa statue de Blücher, ni l'Autriche avec la statue qu'elle a probablement de Schwartzenberg, ni la Russie avec la statue qu'elle doit avoir de Souwaroff. Si ce n'est pas Schwartzenberg, c'est Windischgraëtz; si ce n'est pas Souvaroff, c'est Kutusoff.

Soyez Paskiewitch ou Jellachich, statue; soyez Augereau ou Bessières, statue; soyez le premier Arthur Wellesley venu, on vous fera colosse, et les ladies vous dédieront vous-même à vous-même, tout nu, avec cette inscription : *Achille.* Un jeune homme de vingt ans fait cette action héroïque d'épouser une belle jeune fille; on lui dresse des arcs de triomphe, on vient le voir par curiosité, on lui envoie le grand-cordon comme le lendemain d'une bataille, on couvre les places publiques de feux d'artifice, des gens qui pourraient avoir des barbes blanches mettent des perruques pour venir le haranguer presque à genoux, on jette en l'air des millions sterling en fusées et en pétards aux applaudissements d'une multitude en haillons, qui ne mangera pas demain; le Lancashire affamé fait pendant à la noce; on s'extasie, on tire le canon, on sonne les cloches, *Rule, Britannia! God save!* Quoi, ce jeune homme a la bonté de faire cela! quelle gloire pour la nation! Admiration universelle, un grand peuple entre en frénésie, une grande ville tombe en pâmoison, on loue un balcon sur le passage du jeune homme cinq cents guinées, on s'entasse, on se presse, on se foule aux roues de sa voiture, sept femmes sont écrasées par l'enthousiasme, leurs petits enfants sont ramassés morts sous les pieds, cent personnes, un peu étouffées, sont

portées à l'hôpital, la joie est inexprimable. Pendant que ceci se passe à Londres, le percement de l'isthme de Panama est remplacé par la guerre, la coupure de l'isthme de Suez dépend d'un Ismaïl pacha quelconque; une commandite entreprend la vente de l'eau du Jourdain à un louis la bouteille; on invente des murailles qui résistent à tous les boulets, après quoi on invente des boulets qui détruisent toutes les murailles; un coup de canon Armstrong coûte douze cents francs; Byzance contemple Abdul-Azis; Rome va à confesse; les grenouilles, mises au goût par la grue, demandent un héron; la Grèce, après Othon, reveut un roi; le Mexique, après Iturbide, reveut un empereur; la Chine en veut deux, le roi du Milieu, tartare, et le Roi du Ciel (Tien-Wang), chinois... — Ô terre! trône de la bêtise!

III

La gloire de Shakespeare est arrivée en Angleterre du dehors. Il y a eu presque un jour et une heure où l'on aurait pu assister à Douvres au débarquement de cette renommée.

Il a fallu trois cents ans pour que l'Angleterre commençât à entendre ces deux mots que le monde entier lui crie à l'oreille : *William Shakespeare.*

Qu'est-ce que l'Angleterre? c'est Élisabeth. Pas d'incarnation plus complète. En admirant Élisabeth, l'Angleterre aime son miroir. Fière et magnanime avec des hypocrisies étranges, grande avec pédanterie, hautaine avec habileté, prude avec audace, ayant des favoris, point de maîtres, chez elle jusque dans son lit, reine toute-puissante, femme inaccessible, Élisabeth est vierge comme l'Angleterre est île. Comme l'Angleterre, elle s'intitule Impératrice de la Mer, *Basilea Maris.* Une profondeur redoutable, où se déchaînent les colères qui décapitent Essex et les tempêtes qui noient l'Armada, défend cette vierge et défend cette île de toute approche. L'océan a sous sa garde cette pudeur. Un certain célibat, en effet, c'est tout le génie de l'Angleterre. Des alliances, soit; pas de mariage. L'univers toujours un peu éconduit. Vivre seule, aller seule, régner seule, être seule.

En somme, reine remarquable et admirable nation.

Shakespeare, au contraire, est un génie sympathique. L'insularisme est sa figure, non sa force. Il le romprait volontiers. Un peu plus, Shakespeare serait européen. Il aime et loue la France; il l'appelle le « soldat de Dieu ». En outre, chez cette nation prude, il est le poëte libre.

L'Angleterre a deux livres, un qu'elle a fait, l'autre qui l'a faite; Shakespeare et la Bible. Ces deux livres ne vivent pas en bonne intelligence. La Bible combat Shakespeare.

Certes, comme livre littéraire, la Bible, vaste coupe de l'orient, plus exubérante encore en poésie que Shakespeare, fraterniserait avec lui ; au point de vue social et religieux, elle l'abhorre. Shakespeare pense, Shakespeare songe, Shakespeare doute. Il y a en lui de ce Montaigne qu'il aimait. Le *To be or not to be* sort du *Que sais-je ?*

En outre Shakespeare invente. Profond grief. La foi excommunie l'imagination. En fait de fables, la foi est mauvaise voisine et ne pourlèche que les siennes. On se souvient du bâton de Solon levé sur Thespis. On se souvient du brandon d'Omar secoué sur Alexandrie. La situation est toujours la même. Le fanatisme moderne a hérité de ce bâton et de ce brandon. Cela est vrai en Espagne, et n'est pas faux en Angleterre. J'ai entendu un évêque anglican discuter sur l'*Iliade,* et tout condenser dans ce mot pour accabler Homère : *Ce n'est point vrai.* Or Shakespeare est bien plus encore qu'Homère « un menteur ».

Il y a deux ou trois ans, les journaux annoncèrent qu'un écrivain français venait de vendre un roman quatre cent mille francs. Cela fit rumeur en Angleterre. Un journal conformiste s'écria : *Comment peut-on vendre si cher un mensonge !*

De plus, deux mots, tout-puissants en Angleterre, se dressent contre Shakespeare, et lui font obstacle : *Improper, shocking.* Remarquez que, dans une foule d'occasions, la Bible aussi est *improper,* et l'Écriture sainte est *shocking.* La Bible, même en français, et par la rude bouche de Calvin, n'hésite pas à dire : *Tu as paillardé, Jérusalem.* Ces crudités font partie de la poésie aussi bien que de la colère, et les prophètes, ces poëtes courroucés, ne s'en gênent pas. Ils ont sans cesse les gros mots à la bouche. Mais l'Angleterre, qui lit continuellement la Bible, n'a pas l'air de s'en apercevoir. Rien n'égale la puissance de surdité volontaire des fanatismes. Veut-on de cette surdité un autre exemple ? À l'heure qu'il est, l'orthodoxie romaine n'a pas encore consenti aux frères et sœurs de Jésus-Christ, quoique constatés par les quatre évangélistes. Mathieu a beau dire : *Ecce mater et fratres ejus stabant foris... Et fratres ejus Jacobus et Joseph et Simon et Judas. Et sorores ejus, nonne omnes apud nos sunt ?* Marc a beau insister : *Nonne hic est faber, filius Mariæ, frater Jacobi et Joseph et Judæ et Simonis ? Nonne et sorores ejus hic nobiscum sunt ?* Luc a beau répéter : *Venerunt autem ad illum mater et fratres ejus.* Jean a beau recommencer : *Ipse et mater ejus et fratres ejus... Neque enim fratres ejus credebant in eum... Ut autem ascenderunt fratres ejus.* Le catholicisme n'entend pas.

En revanche, pour Shakespeare, *un peu païen, comme tous les poëtes* (Rev. John Wheeler), le puritanisme a l'ouïe délicate. Intolérance et inconséquence sont sœurs. D'ailleurs, quand il s'agit de proscrire et de damner, la logique est de trop. Lorsque Shakespeare, par la bouche d'Othello, appelle

Desdemona *whore,* indignation générale, révolte unanime, scandale de fond en comble, qu'est-ce que c'est donc que ce Shakespeare? toutes les sectes bibliques se bouchent les oreilles, sans songer qu'Aaron adresse exactement la même épithète à Séphora, femme de Moïse. Il est vrai que c'est dans un apocryphe, *la Vie de Moïse.* Mais les apocryphes sont des livres tout aussi authentiques que les canoniques.

De là en Angleterre, pour Shakespeare, un fonds de froideur irréductible. Ce qu'Élisabeth a été pour Shakespeare, l'Angleterre l'est encore. Nous le craignons du moins. Nous serions heureux d'être démenti. Nous sommes pour la gloire de l'Angleterre plus ambitieux que l'Angleterre elle-même. Ceci ne peut lui déplaire.

L'Angleterre a une bizarre institution, «le poëte lauréat», laquelle constate les admirations officielles et un peu les admirations nationales. Sous Elisabeth, et pendant Shakespeare, le poëte d'Angleterre se nommait Drummond.

Certes, nous ne sommes plus au temps où l'on affichait : *Macbeth, opéra de Shakespeare, altéré par sir William Davenant.* Mais si l'on joue *Macbeth,* c'est devant peu de public. Kean et Macready y ont échoué.

À l'heure qu'il est, on ne jouerait Shakespeare sur aucun théâtre anglais sans effacer dans le texte le mot *Dieu* partout où il se trouve. En plein dix-neuvième siècle, le lord chambellan pèse encore sur Shakespeare. En Angleterre, hors de l'église, le mot *Dieu* ne se dit pas. Dans la conversation, on remplace *God* par *Goodness* (Bonté). Dans les éditions ou dans les représentations de Shakespeare, on remplace *God* par *Heaven* (le ciel). Le sens louche, le vers boite, peu importe. Le «Seigneur! Seigneur! Seigneur! (*Lord! Lord! Lord!*)» appel suprême de Desdemona expirante, fut supprimé par ordre dans l'édition Blount et Jaggard de 1623. On ne le dit pas à la scène. *Doux Jésus!* serait un blasphème; une dévote espagnole sur le théâtre anglais est tenue de s'écrier : *doux Jupiter!* Exagérons-nous? veut-on la preuve? Qu'on ouvre *Mesure pour Mesure.* Il y a là une nonne, Isabelle. Qui invoque-t-elle? Jupiter. Shakespeare avait écrit *Jésus*[1].

Le ton d'une certaine critique puritaine vis-à-vis de Shakespeare s'est, à coup sûr, amélioré; pourtant la convalescence n'est pas complète.

Il n'y a pas longues années qu'un économiste anglais, homme d'autorité, faisant, à côté des questions sociales, une excursion littéraire, affirmait, dans

[1] Du reste, quelques lords-chambellans qu'il y ait, la censure française est difficile à distancer. Les religions sont diverses, mais le bigotisme est un; et tous ses spécimens se valent. Ce qu'on va lire est extrait des Notes jointes par le nouveau traducteur de Shakespeare à sa traduction :

«*Jésus! Jésus!* cette exclamation de Shallow fut retranchée de l'édition de 1623, confor-

une digression hautaine et sans perdre un instant l'aplomb, ceci : — Shakespeare ne peut vivre parce qu'il a surtout traité des sujets étrangers ou anciens, *Hamlet, Othello, Roméo et Juliette, Macbeth, Lear, Jules César, Coriolan, Timon d'Athènes,* etc., etc.; or il n'y a de viable en littérature que les choses d'observation immédiate et les ouvrages faits sur des sujets contemporains. — Que dites-vous de la théorie? Nous n'en parlerions point si ce système n'avait pas rencontré des approbateurs en Angleterre et des propagateurs en France. Outre Shakespeare, il exclut simplement de la «vie» littéraire Schiller, Corneille, Milton, Tasse, Dante, Virgile, Euripide, Sophocle, Eschyle et Homère. Il est vrai qu'il met dans une gloire Aulu-Gelle et Restif de la Bretonne. Ô critique, ce Shakespeare n'est pas viable, il n'est qu'immortel!

Vers le même temps, un autre, anglais aussi, mais de l'école écossaise, puritain de cette variété mécontente dont Knox est le chef, déclarait la poésie enfantillage, répudiait la beauté du style comme un obstacle interposé entre l'idée et le lecteur, ne voyait dans le monologue d'Hamlet qu'«un froid lyrisme», et dans l'adieu d'Othello aux drapeaux et aux camps «qu'une déclamation», assimilait les métaphores des poëtes aux enluminures des livres, bonnes à amuser les bébés, et dédaignait particulièrement Shakespeare, comme «barbouillé d'un bout à l'autre de ces enluminures».

Pas plus tard qu'au mois de janvier dernier, un spirituel journal de Londres, avec une ironie accentuée d'indignation, se demandait lequel est le plus célèbre, en Angleterre, de Shakespeare ou de «M. Calcraft, le bourreau» : — «Il y a des localités dans ce pays éclairé où, si vous prononcez le nom de Shakespeare, on vous répondra : Je ne sais pas quel peut

mément au statut qui interdisait de prononcer le nom de la divinité sur la scène. Chose digne de remarque, notre théâtre moderne a dû subir, sous les ciseaux de la censure des Bourbons, les mêmes mutilations cagotes auxquelles la censure des Stuarts condamnait le théâtre de Shakespeare. Je lis ce qui suit sur la première page du manuscrit de *Hernani,* que j'ai entre les mains :

«Reçu au Théâtre-Français le 8 octobre 1829.

Le Directeur de la scène,

«ALBERTIN.»

«Et plus bas, à l'encre rouge :

«Vu, à la charge de retrancher le nom de *Jésus* partout où il se trouve, et de se conformer aux changements indiqués aux pages 27, 28, 29, 62, 74 et 76.

Le ministre
secrétaire d'état au département
de l'intérieur,

«LA BOURDONNAYE.»

(Tome XI. Notes sur *Richard II* et *Henri IV,* note 71, p. 462.)

Nous ajoutons que dans le décor représentant Saragosse (deuxième acte de *Hernani*) il fut interdit de mettre aucun clocher ni aucune église, ce qui rendit la ressemblance difficile, Saragosse ayant au seizième siècle trois cent neuf églises et six cent dix-sept couvents. (*Note du manuscrit.*)

être ce Shakespeare autour duquel vous faites tout ce bruit, mais je parie que Hammer Lane de Birmingham se battra avec lui pour cinq livres. — Mais on ne se trompe pas sur Calcraft. » (*Daily Telegraph,* 13 janvier 1864.)

IV

Quoi qu'il en soit, le monument que l'Angleterre doit à Shakespeare, Shakespeare ne l'a point.

La France, disons-le, n'est pas, dans des cas pareils, plus rapide. Une autre gloire, bien différente de Shakespeare, mais non moins grande, Jeanne d'Arc, attend, elle aussi, et depuis plus longtemps encore, un monument national, un monument digne d'elle.

Cette terre qui a été la Gaule, et où ont régné les Vellédas, a, catholiquement et historiquement, pour patronnes deux figures augustes, Marie et Jeanne. L'une, sainte, est la Vierge; l'autre, héroïque, est la Pucelle. Louis XIII a donné la France à l'une; l'autre a donné la France à la France. Le monument de la seconde ne doit pas être moins haut que le monument de la première. Il faut à Jeanne d'Arc un trophée grand comme Notre-Dame. Quand l'aura-t-elle ?

L'Angleterre a fait faillite à Shakespeare, la France a fait banqueroute à Jeanne d'Arc.

Ces ingratitudes veulent être sévèrement dénoncées. Sans doute les aristocraties dirigeantes, qui mettent la nuit sur les yeux des masses, sont les premières coupables, mais, en somme, la conscience existe pour un peuple comme pour un individu, l'ignorance n'est qu'une circonstance atténuante, et quand ces dénis de justice durent des siècles, ils restent la faute des gouvernements, mais deviennent la faute des nations. Sachons, dans l'occasion, dire leur fait aux peuples. France et Angleterre, vous avez tort.

Flatter les peuples serait pire que flatter les rois. L'un est bas, l'autre serait lâche.

Allons plus loin, et puisque cette pensée s'est présentée à nous, généralisons-la utilement, dussions-nous sortir un moment de notre sujet. Non, les peuples n'ont pas le droit de rejeter indéfiniment la faute sur les gouvernements. L'acceptation de l'oppression par l'opprimé finit par être complicité; la couardise est un consentement. Toutes les fois que la durée d'une chose mauvaise qui pèse sur un peuple et que ce peuple empêcherait s'il voulait, dépasse la quantité possible de patience d'un honnête homme, il y a solidarité appréciable et honte partagée entre le gouvernement qui fait le

mal et le peuple qui le laisse faire. Souffrir est vénérable, subir est méprisable. Passons.

Coïncidence à noter, le négateur de Shakespeare, Voltaire, est aussi l'insulteur de Jeanne d'Arc. Mais qu'est-ce donc que Voltaire? Voltaire, disons-le avec joie et avec tristesse, c'est l'esprit français. Entendons-nous, c'est l'esprit français jusqu'à la Révolution exclusivement. À partir de la Révolution, la France grandissant, l'esprit français grandit, et tend à devenir l'esprit européen. Il est moins local et plus fraternel, moins gaulois et plus humain. Il représente de plus en plus Paris, la ville cœur du monde. Quant à Voltaire, il demeure ce qu'il est, l'homme de l'avenir, mais l'homme du passé; il est une de ces gloires qui font dire au penseur oui et non; il a contre lui ses deux sarcasmes, Jeanne d'Arc et Shakespeare. Il est puni par où il a raillé.

V

Au fait, un monument à Shakespeare, à quoi bon? La statue qu'il s'est faite à lui-même vaut mieux, avec toute l'Angleterre pour piédestal. Shakespeare n'a pas besoin d'une pyramide; il a son œuvre.

Que voulez-vous que le marbre fasse pour lui? Que peut donc le bronze là où est la gloire? Le jade et l'albâtre ont beau faire, le jaspe, la serpentine, le basalte, le porphyre rouge comme aux Invalides, le granit, Paros et Carrare, perdent leur peine; le génie est le génie sans eux. Quand toutes les pierres s'en mêleraient, grandiraient-elles cet homme d'une coudée? Quelle voûte sera plus indestructible que celle-ci : *le Conte d'hiver, la Tempête, les Joyeuses Épouses de Windsor, les Deux Gentilshommes de Vérone, Jules César, Coriolan?* Quel monument sera plus grandiose que *Lear,* plus farouche que *le Marchand de Venise,* plus éblouissant que *Roméo et Juliette,* plus dédaléen que *Richard III?* Quelle lune jettera à cet édifice une lumière plus mystérieuse que *le Songe d'une nuit d'été?* Quelle capitale, fût-ce Londres, fera autour de lui une rumeur aussi gigantesque que l'âme en tumulte de *Macbeth?* Quelle charpente de cèdre ou de chêne durera autant qu'*Othello?* Quel airain sera airain autant que *Hamlet?* Aucune construction de chaux, de roche, de fer et de ciment ne vaut le souffle. Le profond souffle du génie est la respiration de Dieu à travers l'homme. Une tête où il y a une idée, voilà le sommet; les entassements de pierre et de brique font des efforts inutiles. Quel édifice égale une pensée? Babel est au-dessous d'Isaïe; Chéops est plus petite qu'Homère; le Colisée est inférieur à Juvénal; la Giralda de Séville est naine à côté de Cervantes; Saint-Pierre de Rome ne

va pas à la cheville de Dante. Comment vous y prendrez-vous pour faire une tour aussi haute que ce nom : Shakespeare?

Ajoutez donc quelque chose à un esprit!

Supposez un monument. Supposez-le splendide; supposez-le sublime. Un arc de triomphe, un obélisque, un cirque avec piédestal au centre, une cathédrale. Nul peuple n'est plus illustre, plus noble, plus magnifique et plus magnanime que le peuple anglais. Accouplez ces deux idées, l'Angleterre et Shakespeare, et faites-en jaillir un édifice. Une telle nation célébrant un tel homme, ce sera superbe. Supposez le monument, supposez l'inauguration. Les pairs sont là, les communes adhèrent, les évêques officient, les princes font cortège, la reine assiste. La vertueuse femme en qui le peuple anglais, royaliste, comme on sait, voit et vénère sa personnification actuelle, cette digne mère, cette noble veuve, vient, avec le respect profond qui convient, incliner la majesté matérielle devant la majesté idéale; la reine d'Angleterre salue Shakespeare; l'hommage de Victoria répare le dédain d'Élisabeth. Quant à Élisabeth, elle est probablement là aussi, sculptée quelque part dans le soubassement, avec Henri VIII son père et Jacques Ier son successeur, nains sous le poëte. Le canon éclate, le rideau tombe, on découvre la statue qui semble dire : Enfin! et qui a grandi dans l'ombre depuis trois cents ans; trois siècles, c'est la croissance d'un colosse; elle est immense. On a utilisé tous les bronzes, York, Cumberland, Pitt et Peel; on a, pour la composer, désencombré les places publiques d'un tas de cuivres non justifiés; on a amalgamé dans cette haute figure toutes sortes de Henris et d'Édouards, on y a fondu les divers Guillaumes et les nombreux George, l'Achille de Hyde-Park a fait l'orteil; c'est beau, voilà Shakespeare presque aussi grand qu'un Pharaon ou qu'un Sésostris. Cloches, tambours, fanfares, applaudissements, hurrahs!

Eh bien?

Cela est honorable à l'Angleterre, indifférent à Shakespeare.

Qu'est-ce qu'une salutation de la royauté, de l'aristocratie, de l'armée, et même de la population anglaise encore ignorante à cette heure comme presque toutes les autres nations, qu'est-ce que la salutation de tous ces groupes diversement éclairés pour qui a l'acclamation éternelle, et avec réflexion, de tous les siècles et de tous les hommes! Quelle oraison de l'évêque de Londres ou de l'archevêque de Cantorbery vaudra le cri d'une femme devant Desdemona, d'une mère devant Arthur, d'une âme devant Hamlet!

Aussi, quand l'insistance universelle réclame de l'Angleterre un monument à Shakespeare, ce n'est pas pour Shakespeare, c'est pour l'Angleterre.

Il y a des cas où le payement de la dette importe plus au débiteur qu'au créancier.

Un monument est exemplaire. La haute tête d'un grand homme est une clarté. Les foules comme les vagues ont besoin de phares au-dessus d'elles. Il est bon que le passant sache qu'il y a des grands hommes. On n'a pas le temps de lire, on est forcé de voir. On va par là, on se heurte au piédestal, on est bien obligé de lever la tête et de regarder un peu l'inscription, on échappe au livre, on n'échappe pas à la statue. Un jour, sur un pont de Rouen, devant la belle statue due à David d'Angers, un paysan monté sur un âne me dit : Connaissez-vous Pierre Corneille ? — Oui, répondis-je. — Il répliqua : Et moi aussi. — Je repris : Et connaissez-vous *le Cid ?* — Non, dit-il.

Corneille, pour lui, c'était la statue.

Ce commencement de connaissance des grands hommes est nécessaire au peuple. Le monument provoque à connaître l'homme. On désire apprendre à lire pour savoir ce que c'est que ce bronze. Une statue est un coup de coude à l'ignorance.

Il y a donc, à l'exécution de ces monuments, utilité populaire ainsi que justice nationale.

Faire l'utile en même temps que le juste, cela finira, certes, par tenter l'Angleterre. Elle est la débitrice de Shakespeare. Laisser une telle créance en souffrance, ce n'est point là une bonne attitude pour la fierté d'un peuple. Il est moral que les peuples soient bons payeurs en fait de reconnaissance. L'enthousiasme est probité. Quand un homme est une gloire au front de sa nation, la nation qui ne s'en aperçoit pas étonne autour d'elle le genre humain.

VI

L'Angleterre, fin qu'il était aisé de prévoir, bâtira un monument à son poëte.

Au moment où nous achevions d'écrire les pages qu'on vient de lire, on a annoncé à Londres la formation d'un comité pour la célébration solennelle du trois centième anniversaire de la naissance de Shakespeare. Ce Comité dédiera à Shakespeare, le 23 avril 1864, un monument et une fête qui dépasseront, nous n'en doutons pas, l'incomplet programme ébauché par nous tout à l'heure. On n'épargnera rien. L'acte d'admiration sera éclatant. On peut tout attendre, en fait de magnificence, de la nation qui a créé le prodigieux palais de Sydenham, ce Versailles d'un peuple. L'initiative prise

par le comité entraînera certainement les pouvoirs publics. Nous écartons, quant à nous, et le comité écartera, nous le pensons, toute idée d'une manifestation par souscription. Une souscription, à moins d'être à un sou, c'est-à-dire ouverte à tout le peuple, est nécessairement fractionnelle. Ce qui est dû à Shakespeare, c'est une manifestation nationale; un jour férié, une fête publique, un monument populaire, votés par les chambres et inscrits au budget. L'Angleterre le ferait pour le roi. Or qu'est-ce que le roi de l'Angleterre à côté de l'homme de l'Angleterre? Toute confiance est due au comité du Jubilé de Shakespeare, comité composé de personnes hautement distinguées dans la presse, la pairie, la littérature, le théâtre et l'église. Des hommes éminents de tous les pays, représentants de l'intelligence en France, en Allemagne, en Belgique, en Espagne, en Italie, complètent ce comité, à tous les points de vue excellent et compétent. Un deuxième comité, formé à Stratford-sur-Avon, seconde le comité de Londres. Nous félicitons l'Angleterre.

Les peuples ont l'oreille dure et la vie longue; ce qui fait que leur surdité n'a rien d'irréparable. Ils ont le temps de se raviser. Les anglais se réveillent enfin du côté de leur gloire. L'Angleterre commence à épeler ce nom, Shakespeare, sur lequel l'univers lui a mis le doigt.

En avril 1664, il y avait cent ans que Shakespeare était né, l'Angleterre était occupée à acclamer Charles II, le vendeur de Dunkerque à la France moyennant deux cent cinquante mille livres sterling, et à regarder blanchir sous la bise et la pluie au gibet de Tyburn quelque chose qui était un squelette et qui avait été Cromwell. En avril 1764, il y avait deux cents ans que Shakespeare était né, l'Angleterre contemplait l'aurore de George III, roi destiné à l'imbécillité, lequel, à cette époque, dans des conciliabules et des apartés peu constitutionnels avec les chefs tories et les landgraves allemands, ébauchait cette politique de résistance au progrès qui devait lutter, d'abord contre la liberté en Amérique, puis contre la démocratie en France, et qui, rien que sous le seul ministère du premier Pitt, avait, dès 1778, endetté l'Angleterre de quatrevingts millions sterling. En avril 1864, il y aura trois cents ans que Shakespeare est né, l'Angleterre élève une statue à Shakespeare. C'est tard, mais c'est bien.

LIVRE DEUXIÈME.

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

I

Le dix-neuvième siècle ne relève que de lui-même; il ne reçoit l'impulsion d'aucun aïeul; il est le fils d'une idée. Sans doute, Isaïe, Homère, Aristote, Dante, Shakespeare, ont été ou peuvent être de grands points de départ pour d'importantes formations philosophiques ou poétiques; mais le dix-neuvième siècle a une mère auguste, la Révolution française. Il a ce sang énorme dans les veines. Il honore les génies, et, au besoin, méconnus, il les salue, ignorés, il les constate, persécutés, il les venge, insultés, il les couronne, détrônés, il les replace sur leur piédestal; il les vénère, mais il ne vient pas d'eux. Le dix-neuvième siècle a pour famille lui-même et lui seul. Il est de sa nature révolutionnaire de se passer d'ancêtres.

Étant génie, il fraternise avec les génies. Quant à sa source, elle est où est la leur; hors de l'homme. Les mystérieuses gestations du progrès se succèdent selon une loi providentielle. Le dix-neuvième siècle est en enfantement de civilisation. Il a un continent à mettre au monde. La France a porté ce siècle, et ce siècle porte l'Europe.

Le groupe grec a été la civilisation, étroite et circonscrite d'abord à la feuille du mûrier, à la Morée; puis la civilisation, gagnant de proche en proche, s'est élargie, et a été le groupe romain; elle est aujourd'hui le groupe français, c'est-à-dire toute l'Europe, avec des commencements en Amérique, en Afrique et en Asie.

Le plus grand de ces commencements est une démocratie, les États-Unis, éclosion aidée par la France dès le siècle dernier. La France, sublime essayeuse du progrès, a fondé une république en Amérique avant d'en faire une en Europe, *et vidit quod esset bonum.* Après avoir prêté à Washington cet auxiliaire, Lafayette, la France, rentrant chez elle, a donné à Voltaire éperdu dans son tombeau ce continuateur redoutable, Danton. En présence du passé monstrueux, lançant toutes les foudres, exhalant tous les miasmes,

soufflant toutes les ténèbres, allongeant toutes les griffes, horrible et terrible, le progrès, contraint aux mêmes armes, a eu brusquement cent bras, cent têtes, cent langues de flamme, cent rugissements. Le bien s'est fait hydre. C'est ce qu'on nomme la Révolution.

Rien de plus auguste.

La Révolution a clos un siècle et commencé l'autre.

Un ébranlement dans les intelligences prépare un bouleversement dans les faits; c'est le dix-huitième siècle. Après quoi la révolution politique faite cherche son expression, et la révolution littéraire et sociale s'accomplit. C'est le dix-neuvième. Romantisme et socialisme, c'est, on l'a dit avec hostilité, mais avec justesse, le même fait. Souvent la haine, en voulant injurier, constate, et, autant qu'il est en elle, consolide.

Une parenthèse. Ce mot, *romantisme,* a, comme tous les mots de combat, l'avantage de résumer vivement un groupe d'idées, il va vite, ce qui plaît dans la mêlée; mais il a, selon nous, par sa signification militante, l'inconvénient de paraître borner le mouvement qu'il représente à un fait de guerre; or ce mouvement est un fait d'intelligence, un fait de civilisation, un fait d'âme; et c'est pourquoi celui qui écrit ces lignes n'a jamais employé les mots *romantisme* ou *romantique.* On ne les trouvera acceptés dans aucune des pages de critique qu'il a pu avoir occasion d'écrire. S'il déroge aujourd'hui à cette prudence de polémique, c'est pour plus de rapidité et sous toutes réserves. La même observation peut être faite au sujet du mot *socialisme,* lequel prête à tant d'interprétations différentes.

Le triple mouvement littéraire, philosophique et social du dix-neuvième siècle, qui est un seul mouvement, n'est autre chose que le courant de la révolution dans les idées. Ce courant, après avoir entraîné les faits, se continue immense dans les esprits.

Ce mot, 93 *littéraire,* si souvent répété en 1830 contre la littérature contemporaine, n'était pas une insulte autant qu'il voulait l'être. Il était, certes, aussi injuste de l'employer pour caractériser tout le mouvement littéraire qu'il est inique de l'employer pour qualifier toute la révolution politique; il y a dans ces deux phénomènes autre chose que 93. Mais ce mot, 93 *littéraire,* avait cela de relativement exact qu'il indiquait, confusément mais réellement, l'origine du mouvement littéraire propre à notre époque, tout en essayant de le déshonorer. Ici encore la clairvoyance de la haine était aveugle. Ses barbouillages de boue au front de la vérité sont dorure, lumière et gloire.

La Révolution, tournant climatérique de l'humanité, se compose de plusieurs années. Chacune de ces années exprime une période, représente un aspect ou réalise un organe du phénomène. 93, tragique, est une de ces

années colossales. Il faut quelquefois aux bonnes nouvelles une bouche de bronze. 93 est cette bouche.

Écoutez-en sortir l'annonce énorme. Inclinez-vous, et restez effaré, et soyez attendri. Dieu la première fois a dit lui-même *fiat lux,* la seconde fois il l'a fait dire.

Par qui?

Par 93.

Donc, nous hommes du dix-neuvième siècle, tenons à honneur cette injure : — *Vous êtes* 93.

Mais qu'on ne s'arrête pas là. Nous sommes 89 aussi bien que 93. La Révolution, toute la Révolution, voilà la source de la littérature du dix-neuvième siècle.

Sur ce, faites-lui son procès, à cette littérature, ou son triomphe, haïssez-la ou aimez-la, selon la quantité d'avenir que vous avez en vous, outragez-la ou saluez-la; peu lui importent les animosités et les fureurs! elle est la déduction logique du grand fait chaotique et genésiaque que nos pères ont vu et qui a donné un nouveau point de départ au monde. Qui est contre ce fait, est contre elle; qui est pour ce fait, est pour elle. Ce que ce fait vaut, elle le vaut. Les écrivains de réaction ne s'y trompent pas; là où il y a de la révolution, patente ou latente, le flair catholique et royaliste est infaillible; ces lettrés du passé décernent à la littérature contemporaine une honorable quantité de diatribe; leur aversion est de la convulsion; un de leurs journalistes, qui est, je crois, évêque, prononce le mot « poëte » avec le même accent que le mot « septembriseur »; un autre, moins évêque, mais tout aussi en colère, écrit : *Je sens dans toute cette littérature-là Marat et Robespierre.* Ce dernier écrivain se méprend un peu; il y a dans « cette littérature-là » plutôt Danton que Marat.

Mais le fait est vrai. La démocratie est dans cette littérature.

La Révolution a forgé le clairon; le dix-neuvième siècle le sonne.

Ah! cette affirmation nous convient, et, en vérité, nous ne reculons pas devant elle; avouons notre gloire, nous sommes des révolutionnaires. Les penseurs de ce temps, les poëtes, les écrivains, les historiens, les orateurs, les philosophes, tous, tous, tous, dérivent de la Révolution française. Ils viennent d'elle, et d'elle seule. 89 a démoli la Bastille; 93 a découronné le Louvre. De 89 est sortie la Délivrance, et de 93 la Victoire. 89 et 93; les hommes du dix-neuvième siècle sortent de là. C'est là leur père et leur mère. Ne leur cherchez pas d'autre filiation, d'autre inspiration, d'autre insufflation, d'autre origine. Ils sont les démocrates de l'idée, successeurs des démocrates de l'action. Ils sont les émancipateurs. L'idée Liberté s'est penchée sur leurs berceaux. Ils ont tous sucé cette grande mamelle; ils ont tous

IMPRIMERIE NATIONALE.

de ce lait dans les entrailles, de cette moëlle dans les os, de cette sève dans la volonté, de cette révolte dans la raison, de cette flamme dans l'intelligence.

Ceux-là même d'entre eux, il y en a, qui sont nés aristocrates, qui sont arrivés au monde dépaysés en quelque sorte dans des familles du passé, qui ont fatalement reçu une de ces éducations premières dont l'effort stupide est de contredire le progrès, et qui ont commencé la parole qu'ils avaient à dire au siècle par on ne sait quel bégaiement royaliste, ceux-là, dès lors, dès leur enfance, ils ne me démentiront pas, sentaient le monstre sublime en eux. Ils avaient le bouillonnement intérieur du fait immense. Ils avaient au fond de leur conscience un soulèvement d'idées mystérieuses; l'ébranlement intime des fausses certitudes leur troublait l'âme; ils sentaient trembler, tressaillir, et peu à peu se lézarder leur sombre surface de monarchisme, de catholicisme et d'aristocratie. Un jour, tout à coup, brusquement, le gonflement du vrai a abouti, l'éclosion a eu lieu, l'éruption s'est faite, la lumière les a ouverts, les a fait éclater, n'est pas tombée sur eux, mais, plus beau prodige, a jailli d'eux stupéfaits, et les a éclairés en les embrasant. Ils étaient cratères à leur insu.

Ce phénomène leur a été reproché comme une trahison. Ils passaient en effet du droit divin au droit humain. Ils tournaient le dos à la fausse histoire, à la fausse société, à la fausse tradition, au faux dogme, à la fausse philosophie, au faux jour, à la fausse vérité. Le libre esprit qui s'envole, oiseau appelé par l'aurore, est désagréable aux intelligences saturées d'ignorance et aux fœtus conservés dans l'esprit de vin. Qui voit offense les aveugles; qui entend indigne les sourds; qui marche insulte abominablement les culs-de-jatte. Aux yeux des nains, des avortons, des astèques, des myrmidons et des pygmées, à jamais noués dans le rachitisme, la croissance est apostasie.

Les écrivains et les poëtes du dix-neuvième siècle ont cette admirable fortune de sortir d'une genèse, d'arriver après une fin de monde, d'accompagner une réapparition de lumière, d'être les organes d'un recommencement. Ceci leur impose des devoirs inconnus à leurs devanciers, des devoirs de réformateurs intentionnels et de civilisateurs directs. Ils ne continuent rien; ils refont tout. À temps nouveaux, devoirs nouveaux. La fonction des penseurs aujourd'hui est complexe : penser ne suffit plus, il faut aimer; penser et aimer ne suffit plus, il faut agir; penser, aimer et agir ne suffit plus, il faut souffrir. Posez la plume, et allez où vous entendez de la mitraille. Voici une barricade; soyez-en. Voici l'exil; acceptez. Voici l'échafaud; soit. Qu'au besoin dans Montesquieu il y ait John Brown. Le Lucrèce qu'il faut à ce siècle en travail doit contenir Caton. Eschyle, qui écrivait

l'*Orestie,* avait pour frère Cynégire, qui mordait les navires ennemis; cela suffisait à la Grèce au temps de Salamine; cela ne suffit plus à la France après la Révolution; qu'Eschyle et Cynégire soient les deux frères, c'est peu; il faut qu'ils soient le même homme. Tels sont les besoins actuels du progrès. Les serviteurs des grandes choses urgentes ne seront jamais assez grands. Rouler des idées, amonceler des évidences, étager des principes, voilà le remuement formidable. Mettre Pélion sur Ossa, labeur d'enfants à côté de cette besogne de géants : mettre le droit sur la vérité. Escalader cela ensuite, et détrôner les usurpations au milieu des tonnerres; voilà l'œuvre.

L'avenir presse. Demain ne peut pas attendre. L'humanité n'a pas une minute à perdre. Vite, vite, dépêchons, les misérables ont les pieds sur le fer rouge. On a faim, on a soif, on souffre. Ah! maigreur terrible du pauvre corps humain! le parasitisme rit, le lierre verdit et pousse, le gui est florissant, le ver solitaire est heureux. Quelle épouvante, la prospérité du ténia! Détruire ce qui dévore, là est le salut. Votre vie a au dedans d'elle la mort, qui se porte bien. Il y a trop d'indigence, trop de dénûment, trop d'impudeur, trop de nudité, trop de lupanars, trop de bagnes, trop de haillons, trop de défaillances, trop de crimes, trop d'obscurité, pas assez d'écoles, trop de petits innocents en croissance pour le mal! Le grabat des pauvres filles se couvre tout à coup de soie et de dentelles, et c'est là la pire misère; à côté du malheur il y a le vice, l'un poussant l'autre. Une telle société veut être promptement secourue. Cherchons le mieux. Allez tous à la découverte. Où sont les terres promises? La civilisation veut marcher; essayons les théories, les systèmes, les améliorations, les inventions, les progrès, jusqu'à ce que chaussure à ce pied soit trouvée. L'essai ne coûte rien, ou coûte peu. Essayer n'est pas adopter. Mais avant tout et surtout, prodiguons la lumière. Tout assainissement commence par une large ouverture de fenêtres. Ouvrons les intelligences toutes grandes. Aérons les âmes.

Vite, vite, ô penseurs. Faites respirer le genre humain. Versez l'espérance, versez l'idéal, faites le bien. Un pas après l'autre, les horizons après les horizons, une conquête après une conquête; parce que vous avez donné ce que vous avez annoncé, ne vous croyez pas quittes. Tenir, c'est promettre. L'aurore d'aujourd'hui oblige le soleil pour demain.

Que rien ne soit perdu. Que pas une force ne s'isole. Tous à la manœuvre! la vaste urgence est là. Plus d'art fainéant. La poésie ouvrière de civilisation, quoi de plus admirable! Le rêveur doit être un pionnier; la strophe doit vouloir. Le beau doit se mettre au service de l'honnête. Je suis le valet de ma conscience; elle me sonne, j'arrive. Va! je vais. Que voulez-vous de moi, ô vérité, seule majesté de ce monde? Que chacun sente en

soi la hâte de bien faire. Un livre est quelquefois un secours attendu. Une idée est un baume, une parole est un pansement; la poésie est un médecin. Que personne ne s'attarde. La souffrance perd ses forces pendant vos lenteurs. Qu'on sorte de cette paresse du songe. Laissez le kief aux turcs. Qu'on prenne de la peine pour le salut de tous, et qu'on s'y précipite, et qu'on s'y essouffle. N'allez-vous pas plaindre vos enjambées? Rien d'inutile. Nulle inertie. Qu'appelez-vous nature morte? Tout vit. Le devoir de tout est de vivre. Marcher, courir, voler, planer, c'est la loi universelle. Qu'attendez-vous? qui vous arrête? Ah! il y a des heures où il semble qu'on voudrait entendre les pierres murmurer contre la lenteur de l'homme!

Quelquefois on s'en va dans les bois. À qui cela n'arrive-t-il pas d'être parfois accablé? On voit tant de choses tristes. L'étape ne se fournit point, les conséquences sont longues à venir, une génération est en retard, la besogne du siècle languit. Comment! tant de souffrances encore! On dirait qu'on a reculé. Il y a partout des augmentations de superstition, de lâcheté, de surdité, de cécité, d'imbécillité. La pénalité pèse sur l'abrutissement. Ce vilain problème a été posé : faire avancer le bien-être par le recul du droit; sacrifier le côté supérieur de l'homme au côté inférieur; donner le principe pour l'appétit; César se charge du ventre, je lui concède le cerveau; c'est la vieille vente du droit d'aînesse pour le plat de lentilles. Encore un peu, et ce contre-sens fatal ferait faire fausse route à la civilisation. Le porc à l'engrais, ce ne serait plus le roi, mais le peuple. Hélas! ce laid expédient du progrès en sens inverse ne réussit même pas. Nulle diminution de malaise. Depuis dix ans, depuis vingt ans, l'étiage prostitution, l'étiage mendicité, l'étiage crime, marquent toujours le même chiffre; le mal n'a pas baissé d'un degré. D'éducation vraie, d'éducation gratuite, point. L'enfant a pourtant besoin de savoir qu'il est homme, et le père qu'il est citoyen. Où sont les promesses? où est l'espérance? Oh! la pauvre misérable humanité! On est tenté de crier au secours dans la forêt; on est tenté de demander appui, concours et main-forte à cette grande nature sombre. Ce mystérieux ensemble de forces est-il donc indifférent au progrès? On supplie, on appelle, on lève les mains vers l'ombre. On écoute si les bruits ne vont pas devenir des voix. Le devoir des sources et des ruisseaux serait de bégayer : En avant! on voudrait entendre les rossignols chanter des marseillaises.

Après tout, pourtant, ces temps d'arrêt n'ont rien que de normal. Le découragement serait puéril. Il y a des haltes, des repos, des reprises d'haleine dans la marche des peuples, comme il y a des hivers dans la marche des saisons. Le pas gigantesque, 89, n'en est pas moins fait. Désespérer serait absurde; mais stimuler est nécessaire.

Stimuler, presser, gronder, réveiller, suggérer, inspirer, c'est cette fonction, remplie de toutes parts par les écrivains, qui imprime à la littérature de ce siècle un si haut caractère de puissance et d'originalité. Rester fidèle à toutes les lois de l'art en les combinant avec la loi du progrès, tel est le problème, victorieusement résolu par tant de nobles et fiers esprits.

De là cette parole : *Délivrance,* qui apparaît au-dessus de tout dans la lumière, comme si elle était écrite au front même de l'idéal.

La Révolution, c'est la France sublimée. Il s'est trouvé, un jour, que la France a été dans la fournaise; les fournaises à de certaines martyres guerrières font pousser des ailes, et de ces flammes cette géante est sortie archange. Aujourd'hui pour toute la terre la France s'appelle Révolution; et désormais ce mot, Révolution, sera le nom de la civilisation jusqu'à ce qu'il soit remplacé par le mot Harmonie. Je le répète, ne cherchez pas ailleurs le point d'origine et le lieu de naissance de la littérature du dix-neuvième siècle. Oui, tous tant que nous sommes, grands et petits, puissants et méconnus, illustres et obscurs, dans toutes nos œuvres, bonnes ou mauvaises, quelles qu'elles soient, poëmes, drames, romans, histoire, philosophie, à la tribune des assemblées comme devant les foules du théâtre, comme dans le recueillement des solitudes, oui, partout, oui, toujours, oui, pour combattre les violences et les impostures, oui, pour réhabiliter les lapidés et les accablés, oui, pour conclure logiquement et marcher droit, oui, pour consoler, pour secourir, pour relever, pour encourager, pour enseigner, oui, pour panser en attendant qu'on guérisse, oui, pour transformer la charité en fraternité, l'aumône en assistance, la fainéantise en travail, l'oisiveté en utilité, la centralisation en famille, l'iniquité en justice, le bourgeois en citoyen, la populace en peuple, la canaille en nation, les nations en humanité, la guerre en amour, le préjugé en examen, les frontières en soudures, les limites en ouvertures, les ornières en rails, les sacristies en temples, l'instinct du mal en volonté du bien, la vie en droit, les rois en hommes, oui, pour ôter des religions l'enfer et des sociétés le bagne, oui, pour être frères du misérable, du serf, du fellah, du prolétaire, du déshérité, de l'exploité, du trahi, du vaincu, du vendu, de l'enchaîné, du sacrifié, de la prostituée, du forçat, de l'ignorant, du sauvage, de l'esclave, du nègre, du condamné et du damné, oui, nous sommes tes fils, Révolution !

Oui, génies, oui, poëtes, philosophes, historiens, oui, géants de ce grand art des siècles antérieurs qui est toute la lumière du passé, ô hommes éternels, les esprits de ce temps vous saluent, mais ne vous suivent pas; ils ont vis-à-vis de vous cette loi : tout admirer, ne rien imiter. Leur fonction n'est plus la vôtre. Ils ont affaire à la virilité du genre humain. L'heure du

changement d'âge est venue. Nous assistons, sous la pleine clarté de l'idéal, à la majestueuse jonction du beau avec l'utile. Aucun génie actuel ou possible ne vous dépassera, vieux génies, vous égaler est toute l'ambition permise; mais, pour vous égaler, il faut pourvoir aux besoins de son temps comme vous avez pourvu aux nécessités du vôtre. Les écrivains fils de la Révolution ont une tâche sainte. Ô Homère, il faut que leur épopée pleure, ô Hérodote, il faut que leur histoire proteste, ô Juvénal, il faut que leur satire détrône, ô Shakespeare, il faut que leur *tu seras Roi* soit dit au peuple, ô Eschyle, il faut que leur Prométhée foudroie Jupiter, ô Job, il faut que leur fumier féconde, ô Dante, il faut que leur enfer s'éteigne, ô Isaïe, ta Babylone s'écroule, il faut que la leur s'éclaire! Ils font ce que vous avez fait; ils contemplent directement la création, ils observent directement l'humanité; ils n'acceptent pour clarté dirigeante aucun rayon réfracté, pas même le vôtre. Ainsi que vous, ils ont pour seul point de départ, en dehors d'eux, l'être universel, en eux, leur âme; ils ont pour source de leur œuvre la source unique, celle d'où coule la nature et celle d'où coule l'art: l'infini. Comme le déclarait il y a quarante ans tout à l'heure[1] celui qui écrit ces lignes: *les poëtes et les écrivains du dix-neuvième siècle n'ont ni maîtres ni modèles.* Non, dans tout cet art vaste et sublime de tous les peuples, dans toutes ces créations grandioses de toutes les époques, non, pas même toi, Eschyle, pas même toi, Dante, pas même toi, Shakespeare, non, ils n'ont ni modèles ni maîtres. Et pourquoi n'ont-ils ni maîtres ni modèles? C'est parce qu'ils ont un modèle, l'Homme, et parce qu'ils ont un maître, Dieu.

[1] Préface de *Cromwell.*

LIVRE TROISIÈME.

L'HISTOIRE RÉELLE.

CHACUN REMIS À SA PLACE.

I

Voici l'avènement de la constellation nouvelle.

Il est certain qu'à l'heure où nous sommes ce qui a été jusqu'à ce jour l'éclairage du genre humain pâlit, et que le vieux flamboiement va disparaître du monde.

Les hommes de force ont, depuis que la tradition humaine existe, brillé seuls à l'empyrée de l'histoire. Ils étaient la suprématie unique. Sous tous ces noms, rois, empereurs, chefs, capitaines, princes, résumés dans ce mot, héros, ce groupe d'apocalypse resplendissait. Ils étaient tout dégouttants de victoires. L'épouvante se faisait acclamation pour les saluer. Ils traînaient à leur suite on ne sait quelle flamme en tumulte. Ils apparaissaient à l'homme dans un échevèlement de lumière horrible. Ils n'éclairaient pas le ciel; ils l'incendiaient. On eût dit qu'ils voulaient prendre possession de l'infini. On entendait des bruits d'écroulements dans leur gloire. Une rougeur s'y mêlait. Était-ce de la pourpre? Était-ce du sang? Était-ce de la honte? Leur lumière faisait songer à la face de Caïn. Ils s'entre-haïssaient. Des chocs fulgurants allaient de l'un à l'autre; par moments ces énormes astres se heurtaient avec des ruades d'éclairs. Ils avaient l'air furieux. Leur rayonnement s'allongeait en épées. Tout cela pendait terrible au-dessus de nous.

Cette lueur tragique remplit le passé. Aujourd'hui elle est en pleine décroissance.

Il y a déclin de la guerre, déclin du despotisme, déclin de la théocratie, déclin de l'esclavage, déclin de l'échafaud. Le glaive diminue, la tiare s'éteint, la couronne se simplifie, la bataille extravague, le panache baisse, l'usurpation se circonscrit, la chaîne s'allège, le supplice se déconcerte. L'antique voie de fait de quelques-uns sur tous, nommée droit divin, touche à sa fin. La Légitimité, la grâce de Dieu, la monarchie pharamonde, les nations marquées à l'épaule de la fleur de lys, la possession des

peuples par le fait de naissance, la longue suite d'aïeux donnant droit sur les vivants, ces choses-là luttent encore sur quelques points, à Naples, en Prusse, etc., mais elles se débattent plutôt qu'elles ne luttent; c'est de la mort qui s'efforce de vivre. Un bégaiement qui demain sera la parole, et après-demain sera le verbe, sort des lèvres meurtries du serf, du corvéable, du prolétaire, du paria. Le bâillon casse entre les dents du genre humain. Le genre humain en a assez de la voie douloureuse, et ce patient refuse d'aller plus loin.

Dès à présent de certaines formes de despotes ne sont plus possibles. Le pharaon est une momie, le sultan est un fantôme, le césar est une contrefaçon. Ce stylite des colonnes trajanes est ankylosé sur son piédestal; il a sur sa tête la fiente des aigles libres; il est néant plus que gloire; les bandelettes du sépulcre attachent cette couronne de lauriers.

La période des hommes de force est terminée. Ils ont été glorieux, certes, mais d'une gloire fondante. Ce genre de grands hommes est soluble au progrès. La civilisation oxyde rapidement ces bronzes. Au point de maturité où la Révolution française a déjà amené la conscience universelle, le héros n'est plus héros sans dire pourquoi, le capitaine est discuté, le conquérant est inadmissible. De nos jours Louis XIV envahissant le Palatinat ferait l'effet d'un voleur. Dès le siècle dernier, ces réalités commençaient à poindre; Frédéric II, en présence de Voltaire, se sentait et s'avouait un peu brigand. Être un grand homme de la matière, être pompeusement violent, régner par la dragonne et la cocarde, forger le droit sur la force, marteler la justice et la vérité à coups de faits accomplis, faire des brutalités de génie, c'est être grand, si vous voulez, mais c'est une grosse manière d'être grand. Gloires tambourinées qu'un haussement d'épaules accueille. Les héros sonores ont jusqu'à ce jour assourdi la raison humaine. Ce majestueux tapage commence à la fatiguer. Elle se bouche les yeux et les oreilles devant ces tueries autorisées qu'on nomme batailles. Les sublimes égorgeurs d'hommes ont fait leur temps. C'est dans un certain oubli relatif désormais qu'ils seront illustres et augustes. L'humanité, grandie, demande à se passer d'eux. La chair à canon pense. Elle se ravise, et la voici qui perd l'admiration d'être canonnée.

Quelques chiffres chemin faisant ne sauraient nuire.

Toute la tragédie fait partie de notre sujet. Il n'y a pas que la tragédie des poëtes; il y a la tragédie des politiques et des hommes d'état. Veut-on savoir à combien revient celle-là?

Les héros ont un ennemi; cet ennemi s'appelle les finances. Longtemps on a ignoré le prix d'achat de ce genre de gloire. Il y avait, pour dissimuler le total, de bonnes petites cheminées comme celles où Louis XIV a brûlé

les comptes de Versailles. Ce jour-là il sortait du tuyau de poêle royal pour un milliard de fumée. Les peuples ne regardaient même pas. Aujourd'hui les peuples ont une grande vertu, ils sont avares. Ils savent que prodigalité est mère d'abaissement. Ils comptent. Ils apprennent la tenue des livres en partie double. La gloire guerrière a désormais son doit et avoir. Ceci la rend impossible.

Le plus grand guerrier des temps modernes, ce n'est point Napoléon, c'est Pitt. Napoléon faisait la guerre, Pitt la créait. Toutes les guerres de la révolution et de l'empire, c'est Pitt qui les a voulues. Elles sortent de lui. Ôtez Pitt et mettez Fox, plus de raison d'être à cette exorbitante bataille de vingt-trois ans. Plus de coalition. Pitt a été l'âme de la coalition, et, lui mort, son âme est restée dans la guerre universelle. Ce que Pitt a coûté à l'Angleterre et au monde, le voici. Nous ajoutons ce bas-relief à son piédestal.

Premièrement, la dépense en hommes. De 1791 à 1814, la France seule, luttant contre l'Europe coalisée par l'Angleterre, la France, contrainte et forcée, a dépensé en boucheries pour la gloire militaire, et aussi, ajoutons-le pour la défense du territoire, cinq millions d'hommes, c'est à-dire six cents hommes par jour. L'Europe, en y comprenant le chiffre de la France, a dépensé seize millions six cent mille hommes, c'est-à-dire deux mille morts par jour pendant vingt-trois ans.

Deuxièmement, la dépense en argent. Nous n'avons malheureusement de chiffre authentique que le chiffre de l'Angleterre. De 1791 à 1814, l'Angleterre, pour faire terrasser la France par l'Europe, s'est endettée de vingt milliards trois cent seize millions quatre cent soixante mille cinquante-trois francs. Divisez ce chiffre par le chiffre des hommes tués, à raison de deux mille par jour pendant vingt-trois années, vous arrivez à ce résultat que chaque cadavre étendu sur le champ de bataille a coûté à l'Angleterre seule douze cent cinquante francs.

Ajoutez le chiffre de l'Europe; chiffre inconnu, mais énorme.

Avec ces dix-sept millions d'hommes morts, on eût fait le peuplement européen de l'Australie. Avec les vingt milliards anglais dépensés en coups de canon, on eût changé la face de la terre, ébauché partout la civilisation, et supprimé dans le monde entier l'ignorance et la misère.

L'Angleterre paye vingt-quatre milliards les deux statues de Pitt et de Wellington.

C'est beau d'avoir des héros, mais c'est un grand luxe. Les poëtes coûtent moins cher.

II

Le congé du guerrier est signé. C'est de la splendeur dans le lointain. Le grand Nemrod, le grand Cyrus, le grand Sennachérib, le grand Sésostris, le grand Alexandre, le grand Pyrrhus, le grand Annibal, le grand César, le grand Timour, le grand Gustave, le grand Louis, le grand Frédéric, d'autres Grands encore, tout cela s'en va.

On se tromperait si l'on croyait que nous rejetons purement et simplement ces hommes. À nos yeux cinq ou six de ceux que nous venons de nommer sont légitimement illustres; ils ont même mêlé quelque chose de bon à leur ravage, leur total définitif embarrasse l'équité absolue du penseur, et ils pèsent presque du même poids dans la balance du nuisible et de l'utile.

D'autres n'ont été que nuisibles. Ils sont nombreux, innombrables même, car les maîtres du monde sont une foule.

Le penseur, c'est le peseur. La clémence lui convient. Disons-le donc, ces autres-là qui n'ont fait que le mal ont une circonstance atténuante, l'imbécillité.

Ils ont une autre excuse encore : l'état cérébral du genre humain lui-même au moment où ils apparaissent; le milieu ambiant des faits, modifiables, mais encombrants.

Les tyrans ne sont pas les hommes, ce sont les choses. Les tyrans s'appellent la frontière, l'ornière, la routine, la cécité sous forme de fanatisme, la surdité et la mutité sous forme de diversité des langues, la querelle sous forme de diversité des poids, mesures et monnaies, la haine, résultante de la querelle, la guerre, résultante de la haine. Tous ces tyrans s'appellent d'un seul nom : Séparation. La Division d'où sort le Règne, c'est là le despote à l'état abstrait.

Même les tyrans de chair sont des choses. Caligula est bien plus un fait qu'un homme. Il résulte plus qu'il n'existe. Le proscripteur romain, dictateur ou césar, interdit au vaincu le feu et l'eau, c'est-à-dire le met hors de la vie. Une journée de Géla, c'est vingt mille proscrits, une journée de Tibère, trente mille, une journée de Sylla, soixante-dix mille. Un soir Vitellius malade voit une maison pleine de lumière; on se réjouit là. Me croit-on mort? dit Vitellius. C'est Junius Blesus qui soupe chez Tuscus Cæcina; l'empereur envoie à ces buveurs une coupe de poison; afin qu'ils sentent par cette fin sinistre d'une nuit trop gaie que Vitellius est vivant.

Reddendam pro intempestiva licentia mœstam et funebrem noctem qua sentiat vivere Vitellium et imperare. Othon et ce Vitellius échangent des envois d'assassins. Sous les césars, c'est prodige de mourir dans son lit. Pison, à qui cela arrive, est noté pour cette bizarrerie. Le jardin de Valerius Asiaticus plaît à l'empereur, le visage de Statilius déplaît à l'impératrice : crimes d'état ; on étrangle Valerius parce qu'il a un jardin, et Statilius parce qu'il a un visage. Basile II, empereur d'Orient, fait prisonniers quinze mille bulgares ; il les partage par bandes de cent auxquels il fait crever les yeux, à l'exception d'un, chargé de conduire ces quatrevingt-dix-neuf aveugles. Il renvoie ensuite en Bulgarie toute cette armée sans yeux. L'histoire qualifie ainsi Basile II : « Il aima trop la gloire » (Delandine). Paul de Russie émet cet axiome : « Il n'y a d'homme puissant que celui à qui l'empereur parle, et sa puissance dure autant que la parole qu'il entend ». Philippe V d'Espagne, si férocement calme aux autodafés, s'épouvante à l'idée de changer de chemise, et reste six mois au lit sans se laver et sans se couper les ongles, de peur d'être empoisonné par les ciseaux, ou par l'eau de la cuvette, ou par sa chemise, ou par ses souliers. Ivan, aïeul de Paul, fait mettre une femme à la torture avant de la faire coucher dans son lit, fait pendre une mariée et met le mari en sentinelle à côté pour empêcher qu'on ne coupe la corde, fait tuer le père par le fils, invente de scier les hommes en deux avec un cordeau, brûle lui-même Bariatinsky à petit feu, et, pendant que le patient hurle, rapproche les tisons avec le bout de son bâton. Pierre, en fait d'excellence, aspire à celle de bourreau ; il s'exerce à couper les têtes ; il n'en coupe d'abord par jour que cinq ; c'est peu, mais, s'appliquant, il arrive à en couper vingt-cinq. C'est un talent pour un czar d'arracher un sein à une femme d'un coup de knout. Qu'est-ce que tous ces monstres ? Des symptômes. Des furoncles en éruption ; du pus qui sort d'un corps malade. Ils ne sont guère plus responsables que le total d'une addition n'est responsable des chiffres. Basile, Ivan, Philippe, Paul, etc., etc., sont le produit de la vaste stupidité environnante. Le clergé grec, par exemple, ayant cette maxime : « Qui pourrait nous faire juges de ceux qui sont nos maîtres ? » il est tout simple qu'un czar, ce même Ivan, couse un archevêque dans une peau d'ours et le fasse manger par des chiens. Le czar s'amuse, c'est juste. Sous Néron, le frère dont on a tué le frère va au temple rendre grâce aux dieux ; sous Ivan, un boyard empalé emploie son agonie, qui dure vingt-quatre heures, à dire : Ô Dieu ! protège le czar. La princesse Sanguzko est en larmes ; elle présente, prosternée, une supplique à Nicolas ; elle demande grâce pour son mari, elle conjure le maître d'épargner à Sanguzko (polonais coupable d'aimer la Pologne) l'épouvantable voyage de Sibérie ; Nicolas, muet, écoute, prend la supplique, et écrit au bas : *À pied.*

Puis Nicolas sort dans les rues, et la foule se précipite sur sa botte pour la baiser. Qu'avez-vous à dire? Nicolas est un aliéné, la foule est une brute. Du khan dérive le knez, du knez le tzar, du tzar, le czar. Série de phénomènes plutôt que filiation d'hommes. Qu'après cet Ivan, vous ayez ce Pierre, après ce Pierre ce Nicolas, après ce Nicolas cet Alexandre, quoi de plus logique? Vous le voulez tous un peu. Les suppliciés consentent au supplice. «Ce czar, moitié pourri, moitié gelé», comme dit madame de Staël, vous l'avez fait vous-même. Être un peuple, être une force, et voir ces choses, c'est les trouver bonnes. Être là, c'est adhérer. Qui assiste au crime assiste le crime. La présence inerte est une abjection encourageante.

Ajoutons qu'une corruption préalable a commencé la complicité même avant que le crime soit commis. Une certaine fermentation putride des bassesses préexistantes engendre l'oppresseur.

Le loup est le fait de la forêt. Il est le fruit farouche de la solitude sans défense. Réunissez et groupez le silence, l'obscurité, la victoire facile, l'infatuation monstrueuse, la proie offerte de toutes parts, le meurtre en sécurité, la connivence de l'entourage, la faiblesse, le désarmement, l'abandon, l'isolement; du point d'intersection de ces choses jaillit la bête féroce. Un ensemble ténébreux dont les cris ne sont point entendus produit le tigre. Un tigre est un aveuglement affamé et armé. Est-ce un être? À peine. La griffe de l'animal n'en sait pas plus long que l'épine du végétal. Le fait fatal engendre l'organisme inconscient. En tant que personnalité, et en dehors de l'assassinat pour vivre, le tigre n'est pas. Mourawieff se trompe s'il croit être quelqu'un.

Les hommes méchants viennent des choses mauvaises. Donc corrigeons les choses.

Et ici nous revenons à notre point de départ. Circonstance atténuante du despotisme : l'idiotisme.

Cette circonstance atténuante, nous venons de la plaider.

Les despotes idiots, multitude, sont la populace de la pourpre; mais au-dessus d'eux, en dehors d'eux, à l'incommensurable distance qui sépare ce qui rayonne de ce qui croupit, il y a les despotes génies.

Il y a les capitaines, les conquérants, les puissants de la guerre, les civilisateurs de la force, les laboureurs du glaive.

Ceux-là, nous les avons rappelés tout à l'heure; les vraiment grands parmi eux se nomment Cyrus, Sésostris, Alexandre, Annibal, César, Charlemagne, Napoléon, et, dans la mesure que nous avons dite, nous les admirons.

Mais nous les admirons à condition de disparition.

Place à de meilleurs! Place à de plus grands!

Ces plus grands, ces meilleurs, sont-ils nouveaux? Non. Leur série est aussi ancienne que l'autre; plus ancienne peut-être, car l'idée a précédé l'acte, et le penseur est antérieur au batailleur; mais leur place était prise, prise violemment. Cette usurpation va cesser, leur heure arrive enfin, leur prédominance éclate, la civilisation, revenue à l'éblouissement vrai, les reconnaît pour ses seuls fondateurs; leur série s'illumine et éclipse le reste; comme par le passé, l'avenir leur appartient; et désormais ce sont eux que Dieu continuera.

III

Que l'histoire soit à refaire, cela est évident. Elle a été presque toujours écrite jusqu'à présent au point de vue misérable du fait; il est temps de l'écrire au point de vue du principe.

Et ce, à peine de nullité.

Les gestes royaux, les tapages guerriers, les couronnements, mariages, baptêmes et deuils princiers, les supplices et fêtes, les beautés d'un seul écrasant tous, le triomphe d'être né roi, les prouesses de l'épée et de la hache, les grands empires, les gros impôts, les tours que joue le hasard au hasard, l'univers ayant pour loi les aventures de la première tête venue, pourvu qu'elle soit couronnée; la destinée d'un siècle changée par le coup de lance d'un étourdi à travers le crâne d'un imbécile; la majestueuse fistule à l'anus de Louis XIV; les graves paroles de l'empereur Mathias moribond à son médecin essayant une dernière fois de lui tâter le pouls sous sa couverture et se trompant : *erras, amice, hoc est membrum nostrum imperiale sacrocæsareum;* la danse aux castagnettes du cardinal de Richelieu déguisé en berger devant la reine de France dans la petite maison de la rue de Gaillon; Hildebrand complété par Cisneros; les petits chiens de Henri III, les divers Potemkins de Catherine II, Orloff ici, Godoy là, etc., une grande tragédie avec une petite intrigue; telle était l'histoire jusqu'à nos jours, n'allant que du trône à l'autel, prêtant une oreille à Dangeau et l'autre à dom Calmet, béate et non sévère, ne comprenant pas les vrais passages d'un âge à l'autre, incapable de distinguer les crises climatériques de la civilisation, et faisant monter le genre humain par des échelons de dates niaises, docte en puérilités, ignorante du droit, de la justice et de la vérité, et beaucoup plus modelée sur Le Ragois que sur Tacite.

Tellement que, de nos jours, Tacite a été l'objet d'un réquisitoire.

Tacite, du reste, ne nous lassons point d'y insister, est, comme Juvénal, comme Suétone et comme Lampride, l'objet d'une haine spéciale et

méritée. Le jour où, dans les collèges, les professeurs de rhétorique mettront Juvénal au-dessus de Virgile et Tacite au-dessus de Bossuet, c'est que, la veille, le genre humain aura été délivré; c'est que toutes les formes de l'oppression auront disparu, depuis le négrier jusqu'au pharisien, depuis la case où l'esclave pleure jusqu'à la chapelle où l'eunuque chante. Le cardinal Du Perron, qui recevait pour Henri IV les coups de bâton du pape, avait la bonté de dire : *Je méprise Tacite.*

Jusqu'à l'époque où nous sommes, l'histoire a fait sa cour.

La double identification du roi avec la nation et du roi avec Dieu, c'est là le travail de l'histoire courtisane. La grâce de Dieu procrée le droit divin. Louis XIV dit : *L'état, c'est moi.* Madame Du Barry, plagiaire de Louis XIV, appelle Louis XV *la France,* et le mot pompeusement hautain du grand roi asiatique de Versailles aboutit à : *La France, ton café f... le camp.*

Bossuet écrit sans sourciller, tout en palliant les faits çà et là, la légende effroyable de ces vieux trônes antiques couverts de crimes, et, appliquant à la surface des choses sa vague déclamation théocratique, il se satisfait par cette formule : *Dieu tient dans sa main le cœur des rois.* Cela n'est pas, pour deux raisons : Dieu n'a pas de main, et les rois n'ont pas de cœur.

Nous ne parlons, cela va sans dire, que des rois d'Assyrie.

L'histoire, cette vieille histoire-là, est bonne personne pour les princes. Elle ferme les yeux quand une altesse lui dit : Histoire, ne regarde pas. Elle a, imperturbablement, avec un front de fille publique, nié l'affreux casque brise-crâne à pointe intérieure destiné par l'archiduc d'Autriche à l'avoyer Gundoldingen; aujourd'hui, cet engin est pendu à un clou dans l'hôtel de ville de Lucerne. Tout le monde peut l'aller voir; l'histoire le nie encore. Moréri appelle la Saint-Barthélemy un «désordre». Chaudon, autre biographe, caractérise ainsi l'auteur du mot à Louis XV cité plus haut : «une dame de la cour, madame Du Barry». L'histoire accepte pour attaque d'apoplexie le matelas sous lequel Jean II d'Angleterre étouffe à Calais le duc de Glocester. Pourquoi à l'Escurial, dans sa bière, la tête de l'infant don Carlos est-elle séparée du tronc? Philippe II, le père, répond : C'est que, l'infant étant mort de sa belle mort, le cercueil préparé ne s'est point trouvé assez long, et l'on a dû couper la tête. L'histoire croit avec douceur à ce cercueil trop petit. Mais que le père ait fait décapiter son fils, fi donc! Il n'y a que les démagogues pour dire de ces choses-là.

La naïveté de l'histoire glorifiant le fait, quel qu'il soit, et si impie qu'il soit, n'éclate nulle part mieux que dans Cantemir et Karamsin, l'un l'historien turc, l'autre l'historien russe. Le fait ottoman et le fait moscovite offrent, lorsqu'on les confronte et qu'on les compare, l'identité tartare. Moscou n'est pas moins sinistrement asiatique que Stamboul. Ivan est sur

l'une comme Mustapha sur l'autre. La nuance est imperceptible entre ce christianisme et ce mahométisme. Le pope est frère de l'uléma, le boyard du pacha, le knout du cordon, et le mougik du muet. Il y a pour les passants des rues peu de différence entre Sélim qui les perce de flèches et Basile qui lâche sur eux des ours. Cantemir, homme du midi, ancien hospodar moldave, longtemps sujet turc, sent, quoique passé aux russes, qu'il ne déplaît point au czar Pierre en déifiant le despotisme, et il prosterne ses métaphores devant les sultans; ce plat ventre est oriental, et quelque peu occidental aussi. Les sultans sont divins; leur cimeterre est sacré, leur poignard est sublime, leurs exterminations sont magnanimes, leurs parricides sont bons. Ils se nomment cléments comme les furies se nomment euménides. Le sang qu'ils versent fume dans Cantemir avec une odeur d'encens, et le vaste assassinat qui est leur règne s'épanouit en gloire. Ils massacrent le peuple dans l'intérêt public. Quand je ne sais plus quel padischah, Tigre IV ou Tigre VI, fait étrangler l'un après l'autre ses dix-neuf petits frères courant effarés autour de la chambre, l'historien né turc déclare que «c'était là exécuter sagement la loi de l'empire». L'historien russe Karamsin n'est pas moins tendre au tzar que Cantemir au sultan. Pourtant, disons-le, près de Cantemir la ferveur de Karamsin est tiédeur. Ainsi Pierre, tuant son fils Alexis, est glorifié pas Karamsin, mais du ton dont on excuse. Ce n'est point l'acceptation pure et simple de Cantemir. Cantemir est mieux agenouillé. L'historien russe admire seulement, tandis que l'historien turc adore. Nulle flamme dans Karamsin, point de verve, un enthousiasme engourdi, des apothéoses grisâtres, une bonne volonté frappée de congélation, des caresses qui ont l'onglée. C'est mal flatté. Évidemment le climat y est pour quelque chose. Karamsin est un Cantemir qui a froid.

Ainsi est faite l'histoire jusqu'à ce jour dominante; elle va de Bossuet à Karamsin en passant par l'abbé Pluche. Cette histoire a pour principe l'obéissance. À qui doit-on l'obéissance? Au succès. Les héros sont bien traités, mais les rois sont préférés. Régner, c'est réussir chaque matin. Un roi a le lendemain. Il est solvable. Un héros peut mal finir, cela s'est vu. Alors ce n'est plus qu'un usurpateur. Devant cette histoire, le génie lui-même, fût-il la plus haute expression de la force servie par l'intelligence, est tenu au succès continu. S'il bronche, le ridicule; s'il tombe, l'insulte. Après Marengo, vous êtes héros de l'Europe, homme providentiel, oint du seigneur; après Austerlitz, Napoléon le Grand; après Waterloo, ogre de Corse. Le pape a oint un ogre.

Pourtant, impartial, et en considération des services rendus, Loriquet vous fait marquis.

L'homme de nos jours qui a le mieux exécuté cette gamme surprenante

de Héros de l'Europe à Ogre de Corse, c'est Fontanes, choisi pendant tant d'années pour cultiver, développer et diriger le sens moral de la jeunesse.

La légitimité, le droit divin, la négation du suffrage universel, le trône fief, les peuples majorat dérivent de cette histoire. Le bourreau en est. Joseph de Maistre l'ajoute, divinement, au roi. En Angleterre, ce genre d'histoire s'appelle l'histoire «loyale». L'aristocratie anglaise, qui a parfois de ces bonnes idées-là, a imaginé de donner à une opinion politique le nom d'une vertu. *Instrumentum regni.* En Angleterre, être royaliste, c'est être loyal. Un démocrate est déloyal. C'est une variété du malhonnête homme. Cet homme croit au peuple, *shame!* Il voudrait le vote universel, c'est un chartiste; êtes-vous sûr de sa probité? Voici un républicain qui passe, prenez garde à vos poches. Cela est ingénieux. Tout le monde a plus d'esprit que Voltaire; l'aristocratie anglaise a plus d'esprit que Machiavel.

Le roi paye, le peuple ne paye point. Voilà à peu près tout le secret de ce genre d'histoire. Elle a, elle aussi, son tarif d'indulgences.

Honneur et profit se partagent; l'honneur au maître, le profit à l'historien. Procope est préfet, et, qui plus est, et par décret, illustre (cela ne l'empêche pas de trahir); Bossuet est évêque, Fleury est prieur prélat d'Argenteuil, Karamsin est sénateur, Cantemir est prince. L'admirable, c'est d'être payé successivement par Pour et par Contre, et, comme Fontanes, d'être fait sénateur par l'idolâtrie et pair de France par le crachat sur l'idole.

Que se passe-t-il au Louvre? que se passe-t-il au Vatican? que se passe-t-il au Sérail? que se passe-t-il au Buen Retiro? que se passe-t-il à Windsor? que se passe-t-il à Schœnbrünn? que se passe-t-il à Potsdam? que se passe-t-il au Kremlin? que se passe-t-il à Oranienbaum? Pas d'autre question. Il n'y a rien d'intéressant pour le genre humain hors de ces dix ou douze maisons, dont l'histoire est la portière.

Rien n'est petit de la guerre, du guerrier, du prince, du trône, de la cour. Qui n'est pas né doué de puérilité grave ne saurait être historien. Une question d'étiquette, une chasse, un gala, un grand lever, un cortège, le triomphe de Maximilien, la quantité de carrosses qu'avaient les dames suivant le roi au camp devant Mons, la nécessité d'avoir des vices conformes aux défauts de sa majesté, les horloges de Charles-Quint, les serrures de Louis XVI, le bouillon refusé par Louis XV à son sacre, annonce d'un bon roi; et comme quoi le prince de Galles siège à la chambre des lords, non en qualité de prince de Galles, mais en qualité de duc de Cornouailles; et comme quoi Auguste l'ivrogne a nommé sous-échanson de la couronne le prince Lubomirsky, qui est staroste de Kasimirow; et comme quoi Charles d'Espagne a donné le commandement de l'armée de Catalogne à Pimentel, parce que les Pimentel ont la grandesse de Benavente

depuis 1308; et comme quoi Frédéric de Brandebourg a octroyé un fief de quarante mille écus à un piqueur qui lui a fait tuer un beau cerf; et comme quoi Louis Antoine, grand-maître de l'ordre teutonique et prince palatin, mourut à Liège du déplaisir de n'avoir pu s'en faire élire évêque; et comme quoi la princesse Borghèse, douairière de la Mirandole et de maison papale, épousa le prince de Cellamare, fils du duc de Giovenazzo; et comme quoi milord Seaton, qui est Montgomery, a suivi Jacques II en France; et comme quoi l'empereur a ordonné au duc de Mantoue, qui est feudataire de l'empire, de chasser de sa cour le marquis Amorati; et comme quoi il y a toujours deux cardinaux Barberins vivants; etc., etc., tout cela est grosse affaire. Un nez retroussé est historique. Deux petits prés contigus à la vieille Marche et au duché de Zell, ayant quasi brouillé l'Angleterre et la Prusse, sont mémorables. Et en effet l'habileté des gouvernants et l'apathie des obéissants ont arrangé et emmêlé les choses de telle sorte que toutes ces formes du néant princier tiennent de la place dans la destinée humaine, et que la paix et la guerre, la mise en marche des armées et des flottes, le recul ou le progrès de la civilisation, dépendent de la tasse de thé de la reine Anne ou du chasse-mouches du dey d'Alger.

L'histoire marche derrière ces niaiseries, les enregistrant.

Sachant tant de choses, il est tout simple qu'elle en ignore quelques-unes. Si vous êtes curieux au point de lui demander comment s'appelait le marchand anglais qui le premier en 1602 est entré en Chine par le nord, et l'ouvrier verrier qui le premier en 1663 a établi en France une manufacture de cristal, et le bourgeois qui a fait prévaloir aux états généraux de Tours sous Charles VIII le fécond principe de la magistrature élective, adroitement raturé depuis, et le pilote qui en 1405 a découvert les îles Canaries, et le luthier byzantin qui, au huitième siècle, a inventé l'orgue et a donné à la musique sa plus grande voix, et le maçon campanien qui a inventé l'horloge en plaçant à Rome sur le temple de Quirinus le premier cadran solaire, et le pontonnier romain qui a inventé le pavage des villes par la construction de la voie Appienne l'an 312 avant l'ère chrétienne, et le charpentier égyptien qui a imaginé la queue d'aronde trouvée sous l'obélisque de Louqsor et l'une des clefs de l'architecture, et le gardeur de chèvres chaldéen qui a fondé l'astronomie par l'observation des signes du zodiaque, point de départ d'Anaximène, et le calfat corinthien qui, neuf ans avant la première olympiade, a calculé la puissance du triple levier, et imaginé la trirème, et créé un remorqueur antérieur de deux mille six cents ans au bateau à vapeur, et le laboureur macédonien qui a découvert la première mine d'or dans le mont Pangée, l'histoire ne sait que vous dire. Ces gens-là lui sont inconnus.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Qu'est cela? un laboureur, un calfat, un chevrier, un charpentier, un pontonnier, un maçon, un luthier, un matelot, un bourgeois, et un marchand? L'histoire ne s'encanaille pas.

Il y a à Nuremberg, près de l'Egidien Platz, dans une chambre au deuxième étage d'une maison qui fait face à l'église Saint-Gilles, sur un trépied de fer, une petite boule de bois de vingt pouces de diamètre, revêtue d'un vélin noirâtre bariolé de lignes autrefois rouges, jaunes et vertes. C'est un globe où est ébauché un à peu près de la terre au quinzième siècle. Sur ce globe est vaguement indiquée, au vingt-quatrième degré de latitude, sous le signe de l'Écrevisse, une espèce d'île nommée *Antilia,* qui fixa un jour l'attention de deux hommes; l'un, qui avait construit le globe et dessiné Antilia, montra cette île à l'autre, posa le doigt dessus, et lui dit : C'est là. L'homme qui regardait s'appelait Christophe Colomb, l'homme qui disait : *c'est là,* se nommait Martin Behaim. Antilia, c'est l'Amérique. L'histoire parle de Fernand Cortez qui a ravagé l'Amérique, mais non de Martin Behaim qui l'a devinée.

Qu'un homme ait «taillé en pièces» les hommes, qu'il les ait «passés au fil de l'épée», qu'il leur ait «fait mordre la poussière», horribles locutions devenues hideusement banales, cherchez dans l'histoire le nom de cet homme, quel qu'il soit, vous l'y trouverez. Cherchez-y le nom de l'homme qui a inventé la boussole, vous ne l'y trouverez pas.

En 1747, en plein dix-huitième siècle, sous le regard même des philosophes, les batailles de Raucoux et de Lawfeld, le siège du Sas-de-Gand et la prise de Berg-op-Zoom éclipsent et effacent cette découverte sublime qui aujourd'hui est en train de modifier le monde, l'électricité.

Voltaire lui-même, aux environs de cette année-là, célèbre éperdument on ne sait quel exploit de Trajan (lisez Louis XV).

Une certaine bêtise publique se dégage de cette histoire. Cette histoire est superposée presque partout à l'éducation. Si vous en doutez, voyez, entre autres, les publications de la librairie Périsse frères, destinées par leur rédaction, dit une parenthèse, aux écoles primaires.

Un prince qui se donne un nom d'animal, cela nous fait rire. Nous raillons l'empereur de la Chine qui se fait appeler *sa majesté le dragon,* et nous disons avec calme *monseigneur le dauphin.*

Domesticité. L'historien n'est plus que le maître des cérémonies des siècles. Dans la cour modèle de Louis le Grand, il y a les quatre historiens comme il y a les quatre violons de la chambre. Lulli mène les uns, Boileau les autres.

Dans ce vieux mode d'histoire, le seul autorisé jusqu'en 1789, et classique dans toute l'acception du mot, les meilleurs narrateurs, même les honnêtes,

il y en a peu, même ceux qui se croient libres, restent machinalement en discipline, remmaillent la tradition à la tradition, subissent l'habitude prise, reçoivent le mot d'ordre dans l'antichambre, acceptent, pêle-mêle avec la foule, la divinité bête des grossiers personnages du premier plan, rois, «potentats», «pontifes», soldats, achèvent, tout en se croyant historiens, d'user les livrées des historiographes, et sont laquais sans le savoir.

Cette histoire-là, on l'enseigne, on l'impose, on la commande et on la recommande, toutes les jeunes intelligences en sont plus ou moins infiltrées; la marque leur en reste, leur pensée en souffre et ne s'en relève que difficilement, on la fait apprendre par cœur aux écoliers, et moi qui parle, enfant, j'ai été sa victime.

Dans cette histoire il y a tout, excepté l'histoire. Étalages de princes, de «monarques», et de capitaines; du peuple, des lois, des mœurs, peu de chose; des lettres, des arts, des sciences, de la philosophie, du mouvement de la pensée universelle, en un mot, de l'homme, rien. La civilisation date par règnes et non par progrès. Un roi quelconque est une étape. Les vrais relais, les relais des grands hommes, ne sont nulle part indiqués. On explique comment François II succède à Henri II, Charles IX à François II et Henri III à Charles IX; mais personne n'enseigne comment Watt succède à Papin et Fulton à Watt; derrière le lourd décor des hérédités royales, la mystérieuse dynastie des génies est à peine entrevue. Le lampion qui fume sur la façade opaque des avénements royaux cache la réverbération sidérale que jettent sur les siècles les créateurs de civilisation. Pas un historien de cette série ne montre du doigt la divine filiation des prodiges humains, cette logique appliquée de la Providence; pas un ne fait voir comment le progrès engendre le progrès. Que Philippe IV vienne après Philippe III et Charles II après Philippe IV, ce serait une honte de l'ignorer; que Descartes continue Bacon et que Kant continue Descartes, que Las Casas continue Colomb, que Washington continue Las Casas, et que John Brown continue et rectifie Washington, que Jean Huss continue Pélage, que Luther continue Jean Huss, et que Voltaire continue Luther, c'est presque un scandale de le savoir.

IV

Il est temps que cela change.

Il est temps que les hommes de l'action prennent leur place derrière et les hommes de l'idée devant. Le sommet, c'est la tête. Où est la pensée, là est la puissance. Il est temps que les génies passent devant les héros. Il est

temps de rendre à César ce qui est à César et au livre ce qui est au livre. Tel poëme, tel drame, tel roman, fait plus de besogne que toutes les cours d'Europe réunies. Il est temps que l'histoire se proportionne à la réalité, qu'elle donne à chaque influence sa mesure constatée, et qu'elle cesse de mettre aux époques faites à l'image des poëtes et des philosophes des masques de rois. À qui est le dix-huitième siècle? À Louis XV, ou à Voltaire? Confrontez Versailles à Ferney, et voyez duquel de ces deux points la civilisation découle.

Un siècle est une formule; une époque est une pensée exprimée. Après quoi, la civilisation passe à une autre. La civilisation a des phrases. Ces phrases sont les siècles. Elle ne dit pas ici ce qu'elle dit là. Mais ces phrases mystérieuses s'enchaînent; la logique — le logos — est dedans, et leur série constitue le progrès. Toutes ces phrases, expression d'une idée unique, l'idée divine, écrivent lentement le mot Fraternité.

Toute clarté est quelque part condensée en une flamme; de même toute époque est condensée en un homme. L'homme expiré, l'époque est close. Dieu tourne la page. Dante mort, c'est le point mis à la fin du treizième siècle; Jean Huss peut venir. Shakespeare mort, c'est le point mis à la fin du seizième siècle. Après ce poëte, qui contient et résume toute la philosophie, les philosophes, Pascal, Descartes, Molière, Le Sage, Montesquieu, Rousseau, Diderot, Beaumarchais, peuvent venir. Voltaire mort, c'est le point mis à la fin du dix-huitième siècle. La Révolution française, liquidation de la première forme sociale du christianisme, peut venir.

Ces diverses périodes, que nous nommons époques, ont toute leur dominante. Quelle est cette dominante? Est-ce une tête qui porte une couronne? Est-ce une tête qui porte une pensée? Est-ce une aristocratie? Est-ce une idée? Rendez-vous-en compte. Voyez où est la puissance. Pesez François Ier au poids de Gargantua. Mettez toute la chevalerie en équilibre avec *Don Quichotte.*

Chacun à sa place donc. Volte-face, et voyons maintenant les vrais siècles. Au premier rang, les esprits; au deuxième, au troisième, au vingtième, les soldats et les princes. Dans l'ombre le guerroyeur, et reprise de possession du piédestal par le penseur. Otez de là Alexandre et mettez-y Aristote. Chose étrange que jusqu'à ce jour l'humanité ait eu une manière de lire *l'Iliade* qui effaçait Homère sous Achille!

Je le répète, il est temps que cela change. Du reste, le branle est donné. Déjà de nobles esprits sont à l'œuvre; l'histoire future approche; quelques magnifiques remaniements partiels en sont comme le spécimen; une refonte générale est imminente. *Ad usum populi.* L'histoire vraie se fera. Elle est commencée.

On refrappera les effigies. Ce qui était le revers deviendra la médaille, et ce qui était la médaille deviendra le revers. Urbain VIII sera l'envers de Galilée.

Le vrai profil du genre humain reparaîtra sur les différentes épreuves de civilisation qu'offre la série des siècles.

L'effigie historique, ce ne sera plus l'homme roi, ce sera l'homme peuple.

Sans doute, et l'on ne nous reprochera point de n'y pas insister, l'histoire réelle et véridique, en indiquant les sources de civilisation là où elles sont, ne méconnaîtra pas la quantité appréciable d'utilité des porte-sceptres et des porte-glaives à un moment donné et en présence d'un état spécial de l'humanité. De certaines prises de corps à corps exigent de la ressemblance entre les deux combattants; à la sauvagerie il faut quelquefois la barbarie. Les cas de progrès violent existent. César est bon en Cimmérie, et Alexandre en Asie. Mais à Alexandre et à César, le second rang suffit.

L'histoire véridique, l'histoire vraie, l'histoire définitive, désormais chargée de l'éducation du royal enfant qui est le peuple, rejettera toute fiction, manquera de complaisance, classera logiquement les phénomènes, démêlera les causes profondes, étudiera philosophiquement et scientifiquement les commotions successives de l'humanité, et tiendra moins compte des grands coups de sabre que des grands coups d'idée. Les faits de lumière passeront les premiers. Pythagore sera un plus grand évènement que Sésostris. Nous venons de le dire, les héros, hommes crépusculaires, sont relativement lumineux dans les ténèbres; mais qu'est-ce qu'un conquérant près d'un sage? Qu'est l'invasion des royaumes comparée à l'ouverture des intelligences? Les gagneurs d'esprits effacent les gagneurs de provinces. Celui par qui l'on pense, voilà le vrai conquérant. Dans l'histoire future, l'esclave Ésope et l'esclave Plaute auront le pas sur les rois, et tel vagabond pèsera plus que tel victorieux, et tel comédien pèsera plus que tel empereur. Sans doute, pour rendre ce que nous disons ici sensible par les faits, il est utile qu'un homme puissant ait marqué le temps d'arrêt entre l'écroulement du monde latin et l'éclosion du monde gothique; il est utile qu'un autre homme puissant, venant après le premier, comme l'habileté après l'audace, ait ébauché sous forme de monarchie catholique le futur groupe universel des nations, et les salutaires empiètements de l'Europe sur l'Afrique, l'Asie et l'Amérique; mais il est plus utile encore d'avoir fait la *Divine Comédie* et *Hamlet;* aucune mauvaise action n'est mêlée à ces chefs-d'œuvre; il n'y a point là, à porter à la charge du civilisateur, un passif de peuples écrasés, et, étant donnée, comme résultante, l'augmentation de l'esprit humain, Dante importe plus que Charlemagne, et Shakespeare importe plus que Charles-Quint.

Dans l'histoire, telle qu'elle se fera sur le patron du vrai absolu, cette intelligence quelconque, cet être inconscient et vulgaire, le *Non pluribus impar,* le sultan-soleil de Marly, n'est plus que le préparateur presque machinal de l'abri dont a besoin le penseur déguisé en histrion et du milieu d'idées et d'hommes qu'il faut à la philosophie d'Alceste, et Louis XIV fait le lit de Molière.

Ces renversements de rôle mettront dans leur jour vrai les personnages; l'optique historique, renouvelée, rajustera l'ensemble de la civilisation, chaos encore aujourd'hui; la perspective, cette justice faite par la géométrie, s'emparera du passé, faisant avancer tel plan, faisant reculer tel autre; chacun reprendra sa stature réelle; les coiffures de tiares et de couronnes n'ajouteront aux nains qu'un ridicule; les agenouillements stupides s'évanouiront. De ces redressements jaillira le droit.

Ce grand juge, nous autres, Nous Tous, ayant désormais pour mètre la notion claire de ce qui est absolu et de ce qui est relatif, les défalcations et les restitutions se feront d'elles-mêmes. Le sens moral inné en l'homme saura où se prendre. Il ne sera plus réduit à se faire des questions de ce genre : Pourquoi, à la même minute, vénère-t-on dans Louis XV, en bloc avec le reste de la royauté, l'acte pour lequel on brûle Deschauffours en place de Grève? La qualité de roi ne sera plus un faux poids moral. Les faits bien posés poseront bien la conscience. Une bonne lumière viendra, douce au genre humain, sereine, équitable. Nulle interposition de nuages désormais entre la vérité et le cerveau de l'homme. Ascension définitive du bien, du juste et du beau au zénith de la civilisation.

Rien ne peut se soustraire à la loi simplifiante. Par la seule force des choses, le côté matière des faits et des hommes se désagrège et disparaît. Il n'y a pas de solidité ténébreuse. Quelle que soit la masse, quel que soit le bloc, toute combinaison de cendre, et la matière n'est pas autre chose, fait retour à la cendre. L'idée du grain de poussière est dans le mot granit. Pulvérisations inévitables. Tous ces granits, oligarchie, aristocratie, théocratie, sont promis à la dispersion des quatre vents. L'idéal seul est incorruptible.

Rien ne reste que l'esprit.

Dans cette crue indéfinie de clarté qu'on nomme la civilisation, des phénomènes de réduction et de mise au point s'accomplissent. L'impérieux matin pénètre partout, entre en maître et se fait obéir. La lumière opère; sous ce grand regard, la postérité, devant cette clarté, le dix-neuvième siècle, les simplifications se font, les excroissances tombent, les gloires s'exfolient, les noms se départagent. Voulez-vous un exemple, prenez Moïse. Il y a dans Moïse trois gloires, le capitaine, le législateur, le poëte. De ces trois hommes

que contient Moïse, où est aujourd'hui le capitaine ? dans l'ombre, avec les brigands et les massacreurs. Où est le législateur ? au rebut des religions mortes. Où est le poëte ? à côté d'Eschyle.

Le jour a sur les choses de la nuit une puissance rongeante irrésistible. De là un nouveau ciel historique au-dessus de nos têtes. De là une nouvelle philosophie des causes et des résultats. De là un nouvel aspect des faits.

Cependant quelques esprits, dont l'inquiétude honnête et sévère nous plaît d'ailleurs, se récrient : — Vous avez dit *les génies sont une dynastie;* nous ne voulons pas plus de celle-là que d'une autre. — C'est se méprendre, et s'effrayer du mot là où la chose est rassurante. La même loi qui veut que le genre humain n'ait pas de propriétaires, veut qu'il ait des guides. Être éclairé, c'est tout le contraire d'être asservi. Les rois possèdent, les génies conduisent; là est la différence. Entre *Homo sum* et *l'État c'est moi,* il y a toute la distance de la fraternité à la tyrannie. La marche en avant veut un doigt indicateur; s'insurger contre le pilote n'avance guère l'équipage; nous ne voyons point ce qu'on gagnerait à jeter Christophe Colomb à la mer. Le mot *Par ici* n'a jamais humilié celui qui cherche sa route. J'accepte dans la nuit l'autorité des flambeaux. Dynastie peu encombrante d'ailleurs que celle des génies, qui a pour royaume l'exil de Dante, pour palais le cachot de Cervantes, pour liste civile la besace d'Isaïe, pour trône le fumier de Job et pour sceptre le bâton d'Homère.

Reprenons.

V

L'humanité, non plus possédée, mais guidée; tel est le nouvel aspect des faits.

Ce nouvel aspect des faits, l'histoire désormais est tenue de le reproduire. Changer le passé, cela est étrange; c'est ce que l'histoire va faire. En mentant ? non, en disant vrai. L'histoire n'était qu'un tableau; elle va devenir un miroir.

Ce reflet nouveau du passé modifiera l'avenir.

L'ancien roi de Westphalie, qui était un homme d'esprit, regardait un jour sur la table de quelqu'un que nous connaissons une écritoire. L'écrivain chez lequel était en ce moment Jérôme Bonaparte, avait rapporté d'une promenade aux Alpes, faite quelques années auparavant en compagnie de Charles Nodier, un morceau de serpentine stéatiteuse sculpté et creusé en encrier acheté aux chasseurs de chamois de la Mer de Glace. C'est ce que regardait Jérôme Bonaparte. — Qu'est ceci ? demanda-t-il. — C'est mon

encrier, dit l'écrivain. Et il ajouta : C'est de la stéatite. Admirez la nature qui d'un peu de boue et d'oxyde fait cette charmante pierre verte. — J'admire bien plus les hommes, répondit Jérôme Bonaparte, qui font de cette pierre une écritoire.

Cela n'était pas mal dit pour un frère de Napoléon, et il faut lui en savoir gré, l'écritoire devant détruire l'épée.

La diminution des hommes de guerre, de force et de proie, le grandissement indéfini et superbe des hommes de pensée et de paix; la rentrée en scène des vrais colosses : c'est là un des plus grands faits de notre grande époque.

Il n'y a pas de plus pathétique et de plus sublime spectacle; l'humanité délivrée d'en haut, les puissants mis en fuite par les songeurs, le prophète anéantissant le héros, le balayage de la force par l'idée, le ciel nettoyé, une expulsion majestueuse.

Regardez, levez les yeux, l'épopée suprême s'accomplit. La légion des lumières chasse la horde des flammes.

Départ des maîtres; les libérateurs arrivent.

Les traqueurs de peuples, les traîneurs d'armées, Nemrod, Sennachérib, Cyrus, Rhamsès, Xercès, Cambyse, Attila, Gengis-Khan, Tamerlan, Alexandre, César, Bonaparte, tous ces immenses hommes farouches s'effacent.

Ils s'éteignent lentement, les voilà qui touchent l'horizon, ils sont mystérieusement attirés par l'obscurité; ils ont des similitudes avec les ténèbres; de là leur descente fatale; leur ressemblance avec les autres phénomènes de la nuit les ramène à cette unité terrible de l'immensité aveugle, submersion de toute lumière. L'oubli, ombre de l'ombre, les attend.

Ils sont précipités, mais ils restent formidables. N'insultons pas ce qui a été grand. Les huées seraient malséantes devant l'ensevelissement des héros. Le penseur doit rester grave en face de cette prise de suaires. La vieille gloire abdique; les forts se couchent; clémence à ces mystérieux vaincus! paix à ces belliqueux éteints! L'évanouissement sépulcral s'interpose entre ces lueurs et nous. Ce n'est pas sans une sorte de terreur religieuse qu'on voit des astres devenir spectres.

Pendant que, du côté de l'engloutissement, de plus en plus penchante au gouffre, la flamboyante pléiade des hommes de force descend, avec le blêmissement sinistre de la disparition prochaine, à l'autre extrémité de l'espace, là où le dernier nuage vient de se dissoudre, dans le profond ciel de l'avenir, azur désormais, se lève éblouissant le groupe sacré des vraies étoiles, Orphée, Hermès, Job, Homère, Eschyle, Isaïe, Ézéchiel, Hippocrate, Phidias, Socrate, Sophocle, Platon, Aristote, Archimède, Euclide,

Pythagore, Lucrèce, Plaute, Juvénal, Tacite, saint-Paul, Jean de Pathmos, Tertullien, Pélage, Dante, Gutenberg, Jeanne d'Arc, Christophe Colomb, Luther, Michel-Ange, Copernic, Galilée, Rabelais, Calderon, Cervantes, Shakespeare, Rembrandt, Kepler, Milton, Molière, Newton, Descartes, Kant, Piranèse, Beccaria, Diderot, Voltaire, Beethoven, Fulton, Montgolfier, Washington; et la prodigieuse constellation, à chaque instant plus lumineuse, éclatante comme une gloire de diamants célestes, resplendit dans le clair de l'horizon, et monte, mêlée à cette puissante aurore, Jésus-Christ.

PRÉFACE

POUR

LA NOUVELLE TRADUCTION DE SHAKESPEARE

PAR FRANÇOIS-VICTOR HUGO

I

Une traduction est presque toujours regardée tout d'abord par le peuple à qui on la donne comme une violence qu'on lui fait. Le goût bourgeois résiste à l'esprit universel.

Traduire un poëte étranger, c'est accroître la poésie nationale; cet accroissement déplaît à ceux auxquels il profite. C'est du moins le commencement. Le premier mouvement est la révolte. Une langue dans laquelle on transvase de la sorte un autre idiome fait ce qu'elle peut pour refuser. Elle en sera fortifiée plus tard, en attendant elle s'indigne. Cette saveur nouvelle lui répugne. Ces locutions insolites, ces tours inattendus, cette irruption sauvage de figures inconnues, tout cela, c'est de l'invasion. Que va devenir sa littérature à elle? Quelle idée a-t-on de venir lui mêler dans le sang cette substance des autres peuples? C'est de la poésie en excès. Il y a là abus d'images, profusion de métaphores, violation des frontières, introduction forcée du goût cosmopolite dans le goût local. Est-ce grec? c'est grossier. Est-ce anglais? c'est barbare. Âpreté ici, âcreté là. Et, si intelligente que soit la nation qu'on veut enrichir, elle s'indigne. Elle hait cette nourriture. Elle boit de force, avec colère. Jupiter enfant recrachait le lait de la chèvre divine.

Ceci a été vrai en France pour Homère, et encore plus vrai pour Shakespeare.

Au dix-septième siècle, à propos de Madame Dacier, on posa la question : Faut-il traduire Homère? L'abbé Terrasson, tout net, répondit non. La Mothe fit mieux; il refit l'*Iliade*. Ce La Mothe était un homme d'esprit qui était idiot. De nos jours, nous avons eu en ce genre M. Beyle, dit Stendhal, qui écrivait : *Je préfère à Homère les mémoires du maréchal Gouvion Saint-Cyr.*

— Faut-il traduire Homère? — fut la question littéraire du dix-septième siècle. La question littéraire du dix-huitième siècle fut celle-ci : — Faut-il traduire Shakespeare?

II

« Il faut que je vous dise combien je suis fâché contre un nommé Le Tourneur, qu'on dit secrétaire de la Librairie, et qui ne me paraît pas le secrétaire du bon goût. Auriez-vous lu les deux volumes de ce misérable?

Il sacrifie tous les Français sans exception à son idole (Shakespeare), comme on sacrifiait autrefois des cochons à Cérès; il ne daigne pas même nommer Corneille et Racine. Ces deux grands hommes sont seulement enveloppés dans la proscription générale, sans que leurs noms soient prononcés. Il y a déjà deux tomes imprimés de ce *Shakespear,* qu'on prendrait pour des pièces de la foire, faites il y a deux cents ans. Il y aura encore cinq volumes. Avez-vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécile? Souffrirez-vous l'affront qu'il fait à la France? Il n'y a point en France assez de camouflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour un pareil faquin. Le sang pétille dans mes vieilles veines en vous parlant de lui. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France; et pour comble de calamité et d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce *Shakespear;* c'est moi qui le premier montrai aux Français quelques perles que j'avais trouvées dans son énorme fumier. Je ne m'attendais pas que je servirais un jour à fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille pour en orner le front d'un histrion barbare. »

À qui est adressée cette lettre? À La Harpe. Par qui? par Voltaire. On le voit, il faut de la bravoure pour être Le Tourneur.

Ah! vous traduisez Shakespeare? Eh bien, vous êtes un faquin; mieux que cela, vous êtes un impudent imbécile; mieux encore, vous êtes un misérable. Vous faites un affront à la France. Vous méritez toutes les formes de l'opprobre public, depuis le bonnet d'âne comme les cancres jusqu'au pilori, comme les voleurs. Vous êtes peut-être un « monstre ». Je dis peut-être, car dans la lettre de Voltaire *monstre* est amphibologique; la syntaxe l'adjuge à Le Tourneur, mais la haine le donne à Shakespeare.

Ce digne Le Tourneur, couronné à Montauban et à Besançon, lauréat académique de province, uniquement occupé d'émousser Shakespeare, de lui ôter les reliefs et les angles, et de le faire passer, c'est-à-dire de le rendre passable, ce bonhomme, travailleur consciencieux, ayant pour tout horizon les quatre murs de son cabinet, doux comme une fille, incapable de fiel et de represailles, poli, timide, honnête, parlant bas, vécut toute sa vie sous cette épithète, *misérable,* que lui avait jetée l'éclatante voix de Voltaire, et mourut à cinquante-deux ans, étonné.

III

Le Tourneur, chose curieuse à dire, n'était pas moins bafoué par les anglais que par les français. Nous ne savons plus quel lord, faisant autorité, disait de Le Tourneur : *Pour traduire un fou, il faut être un sot.* Dans le livre

intitulé *William Shakespeare,* on peut lire, réunis et groupés, tous ces étranges textes anglais qui ont insulté Shakespeare pendant deux siècles. Au verdict des gens de lettres, ajoutez le verdict des princes. George Ier, sous le règne duquel, vers 1726, Shakespeare parut poindre un peu, n'en voulut jamais écouter un vers. Ce George était « un homme grave et sage » (Millot), qui aima une jolie femme jusqu'à la faire grand-écuyer. George II pensa comme George Ier. Il s'écriait : — Je ne pourrais pas lire Shakespeare. Et il ajoutait, c'est Hume qui le raconte : — C'était un garçon si ampoulé ! — (*He was such a bombast fellow !*) L'abbé Millot, historien qui prêchait l'avent à Versailles et le carême à Lunéville, et que Querlon préfère à Hénault, raconte l'influence de Pope sur George II au sujet de Shakespeare. Pope s'indignait de *l'orgueil de Shakespeare,* et comparait Shakespeare à *un mulet qui ne porte rien et qui écoute le bruit de ses grelots.* Le dédain littéraire justifiait le dédain royal. George III continua la tradition. George III qui commença de bonne heure, à ce qu'il paraît, l'état d'esprit par lequel il devait finir, jugeait Shakespeare et disait à Miss Burney : — Quoi ! n'est-ce pas là un triste galimatias ? quoi ! quoi ! — (*What ! is there not sad stuff ? what ! what !*)

On dira : ce ne sont là que des opinions de roi. Qu'on ne s'y trompe point, la mode en Angleterre suit le roi. L'opinion de la majesté royale en matière de goût est grave de l'autre côté du détroit. Le roi d'Angleterre est le *leader* suprême des salons de Londres. Témoin le *poëte lauréat,* presque toujours accepté par le public. Le roi ne gouverne pas, mais il règne. Le livre qu'il lit et la cravate qu'il met, font loi. Il plaît à un roi de rejeter le génie, l'Angleterre méconnaît Shakespeare ; il plaît à un roi d'admirer la niaiserie, l'Angleterre adore Brummel.

Disons-le, la France de 1814 tombait plus bas encore quand elle permettait aux Bourbons de jeter Voltaire à la voirie.

IV

Le danger de traduire Shakespeare a disparu aujourd'hui.

On n'est plus un ennemi public pour cela.

Mais si le danger n'existe plus, la difficulté reste.

Le Tourneur n'a pas traduit Shakespeare ; il l'a, candidement, sans le vouloir, obéissant à son insu au goût hostile de son époque, parodié.

Traduire Shakespeare, le traduire réellement, le traduire avec confiance, le traduire en s'abandonnant à lui, le traduire avec la simplicité honnête et fière de l'enthousiasme, ne rien éluder, ne rien omettre, ne rien amortir, ne rien cacher, ne pas lui mettre de voile là où il est nu, ne pas lui mettre de

masque là où il est sincère, ne pas lui prendre sa peau pour mentir dessous, le traduire sans recourir à la périphrase, cette restriction mentale, le traduire sans complaisance puriste pour la France ou puritaine pour l'Angleterre, dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, le traduire comme on témoigne, ne point le trahir, l'introduire à Paris de plain-pied, ne pas prendre de précautions insolentes pour ce génie, proposer à la moyenne des intelligences, qui a la prétention de s'appeler le goût, l'acceptation de ce géant, le voilà! en voulez-vous? ne pas crier gare, ne pas être honteux du grand homme, l'avouer, l'afficher, le proclamer, le promulguer, être sa chair et ses os, prendre son empreinte, mouler sa forme, penser sa pensée, parler sa parole, répercuter Shakespeare de l'anglais en français, quelle entreprise!

V

Shakespeare est un des poëtes qui se défendent le plus contre le traducteur. La vieille violence faite à Protée symbolise l'effort des traducteurs. Saisir le génie, rude besogne. Shakespeare résiste, il faut l'étreindre; Shakespeare échappe, il faut le poursuivre.

Il échappe par l'idée, il échappe par l'expression. Rappelez-vous le *unsex,* cette lugubre déclaration de neutralité d'un monstre entre le bien et le mal, cet écriteau posé sur une conscience eunuque. Quelle intrépidité il faut pour reproduire nettement en français certaines beautés insolentes de ce poëte, par exemple le *buttock of the night,* où l'on entrevoit les parties honteuses de l'ombre. D'autres expressions semblent sans équivalents possibles; ainsi *green girl. Fille verte* n'a aucun sens en français. On pourrait dire de certains mots qu'ils sont imprenables. Shakespeare a un *sunt lacrymæ rerum.* Dans le *we have kissed away kingdoms and provinces,* aussi bien que dans le profond soupir de Virgile, l'indicible est dit. Cette gigantesque dépense d'avenir faite dans un lit, ces provinces s'en allant en baisers, ces royaumes possibles s'évanouissant sur les bouches jointes d'Antoine et de Cléopâtre, ces empires dissous en caresses et ajoutant inexprimablement leur grandeur à la volupté, néant comme eux, toutes ces sublimités sont dans ce mot *kissed away kingdoms.*

Shakespeare échappe au traducteur par le style; il échappe aussi par la langue. L'anglais se dérobe le plus qu'il peut au français. Les deux idiomes sont composés en sens inverse. Leur pôle n'est pas le même; l'anglais est saxon, le français est latin. L'anglais actuel est presque de l'allemand du quinzième siècle, à l'orthographe près. L'antipathie immémoriale des deux idiomes a été telle, qu'en 1095 les normands déposèrent Wolstan, évêque de Worcester, pour le seul crime d'être *une vieille brute d'anglais ne sachant pas*

parler français. En revanche on a parlé danois à Bayeux. Duponceau estime qu'il y a dans l'anglais trois racines saxonnes sur quatre. Presque tous les verbes, toutes les particules, les mots qui font la charpente de la langue, sont du nord. La langue anglaise a en elle une si dangereuse force isolante que l'Angleterre, instinctivement, et pour faciliter ses communications avec l'Europe, a pris ses termes de guerre aux français, ses termes de navigation aux hollandais, et ses termes de musique aux italiens. Charles Duret écrivait en 1613, à propos de la langue anglaise : « Peu d'étrangers veulent se pener de l'apprendre. » À l'heure qu'il est, elle est encore saxonne à ce point que l'usage n'a frappé de désuétude qu'à peine un septième des mots de l'*Orosius* du roi Alfred. De là une perpétuelle lutte sourde entre l'anglais et le français quand on les met en contact. Rien n'est plus laborieux que de faire coïncider les deux idiomes. Ils semblent destinés à exprimer des choses opposées. L'un est septentrional, l'autre est méridional. L'un confine aux lieux cimmériens, aux bruyères, aux steppes, aux neiges, aux solitudes froides, aux espaces nocturnes, pleins de silhouettes indéterminées, aux régions blêmes; l'autre confine aux régions claires. Il y a plus de lune dans celui-ci, et plus de soleil dans celui-là. Sud contre Nord, jour contre nuit, rayon contre spleen. Un nuage flotte toujours dans la phrase anglaise. Ce nuage est une beauté. Il est partout dans Shakespeare. Il faut que la clarté française pénètre ce nuage sans le dissoudre. Quelquefois la traduction doit se dilater. Un certain vague ajoute du trouble à la mélancolie et caractérise le nord. Hamlet, en particulier, a pour air respirable ce vague. Le lui ôter le tuerait. Une profonde brume diffuse l'enveloppe. Fixer Hamlet, c'est le supprimer. Il importe que la traduction n'ait pas plus de densité que l'original. Shakespeare ne veut pas être traduit comme Tacite.

Shakespeare résiste par le style; Shakespeare résiste par la langue. Est-ce là tout? non. Il résiste par le sens métaphysique; il résiste par le sens historique; il résiste par le sens légendaire. Il a beaucoup d'ignorance, ceci est convenu; mais, ce qui est moins connu, il a beaucoup de science. Parfois tel détail qui surprend, où l'on croit voir sa grossièreté, atteste précisément sa particularité et sa finesse; très souvent ce que les critiques négateurs dénoncent dans Shakespeare comme l'invention ridicule d'un esprit sans culture et sans lettres, prouve, tout au contraire, sa bonne information. Il est aussi sagace et singulier dans l'histoire. Il est on ne peut mieux renseigné dans la tradition et dans le conte. Quant à sa philosophie, elle est étrange; elle tient de Montaigne par le doute, et d'Ézéchiel par la vision.

IMPRIMERIE NATIONALE.

VI

Il y a des problèmes dans la Bible; il y en a dans Homère; on connaît ceux de Dante, il existe en Italie des chaires publiques d'interprétation de la *Divine comédie*. Les obscurités propres à Shakespeare, aux divers points de vue que nous venons d'indiquer, ne sont pas moins abstruses. Comme la question biblique, comme la question homérique, comme la question dantesque, la question shakespearienne existe.

L'étude de cette question est préalable à la traduction. Il faut d'abord se mettre au fait de Shakespeare.

Pour pénétrer la question shakespearienne et, dans la mesure du possible, la résoudre, toute une bibliothèque spéciale est nécessaire. Historiens à consulter, depuis Hérodote jusqu'à Hume, poëtes, depuis Chaucer jusqu'à Coleridge, critiques, éditeurs, commentateurs, nouvelles, romans, chroniques, drames, comédies, ouvrages en toutes langues, documents de toutes sortes, pièces justificatives de ce génie. On l'a fort accusé; il importe d'examiner son dossier. Au British Museum, un compartiment est exclusivement réservé aux ouvrages qui ont un rapport quelconque avec Shakespeare. Ces ouvrages veulent être, les uns vérifiés, les autres approfondis. Labeur âpre et sérieux, et plein de complications. Sans compter les registres du Stationer's Hall, sans compter les registres du chef de troupe Henslowe, sans compter les registres de Stratford, sans compter les archives de Bridgewater House, sans compter le Journal de Symon Forman. Il n'est pas inutile de confronter les dires de tous ceux qui ont essayé d'analyser Shakespeare, à commencer par Addison dans le *Spectateur,* et à finir par Jaucourt dans l'*Encyclopédie*. Shakespeare a été, en France, en Allemagne, en Angleterre, très souvent jugé, très souvent condamné, très souvent exécuté; il faut savoir par qui et comment. Où il s'inspire, ne le cherchez pas, c'est en lui-même; mais où il puise, tâchez de le découvrir. Le vrai traducteur doit faire effort pour lire tout ce que Shakespeare a lu. Il y a là pour le songeur des sources, et pour le piocheur des trouvailles. Les lectures de Shakespeare étaient variées et profondes. Cet inspiré était un étudiant. Faites donc ses études si vous voulez le connaître. Avoir lu Belleforest ne suffit pas, il faut lire Plutarque; avoir lu Montaigne ne suffit pas, il faut lire Saxo Grammaticus; avoir lu Érasme ne suffit pas, il faut lire Agrippa; avoir lu Froissard ne suffit pas, il faut lire Plaute; avoir lu Boccace ne suffit pas, il faut lire saint-Augustin. Il

faut lire tous les cancioneros et tous les fabliaux, Huon de Bordeaux, la belle Jehanne, le comte de Poitiers, le miracle de Notre-Dame, la légende du Renard, le roman de la Violette, la romance du Vieux-Manteau. Il faut lire Robert Wace, il faut lire Thomas le Rimeur. Il faut lire Boëce, Leneham, Spenser, Marlowe, Geoffroy de Monmouth, Gilbert de Montreuil, Holinshed, Amyot, Giraldi Cinthio, Pierre Boisteau, Arthur Brooke, Bandello, Luigi da Porto. Il faut lire Benoist de Saint-Maur, sir Nicholas Lestrange, Paynter, Comines, Monstrelet, Grove, Stubbes, Strype, Thomas Morus et Ovide. Il faut lire Graham d'Aberfoyle et Straparole. J'en passe. On aurait tort de laisser de côté Webster, Cavendish, Gower, Tarleton, George Wheatstone, Reginald Scot, Nichols et sir Thomas North. Alexandre Silvayn veut être feuilleté. Les *Papiers de Sidney* sont utiles. Un livre contrôle l'autre. Les textes s'entr'éclairent. Rien à négliger dans ce travail. Figurez-vous une lecture dont le diamètre va du *Gesta romanorum* à la *Démonologie de Jacques VI.*

Arriver à comprendre Shakespeare, telle est la tâche. Toute cette érudition a ce but : parvenir à un poëte. C'est le chemin de pierres de ce paradis.

Forgez-vous une clef de science pour ouvrir cette poésie.

VII

Et de la sorte, vous saurez de qui est contemporain le Thésée du *Songe d'une nuit d'été;* vous saurez comment les prodiges de la mort de César se répercutent dans *Macbeth;* vous saurez quelle quantité d'Oreste il y a dans Hamlet. Vous connaîtrez le vrai Timon d'Athènes, le vrai Shylock, le vrai Falstaff.

Shakespeare était un puissant assimilateur. Il s'amalgamait le passé. Il cherchait, puis trouvait; il trouvait, puis inventait; il inventait, puis créait. Une insufflation sortait pour lui du lourd tas des chroniques. De ces in-folio il dégageait des fantômes.

Fantômes éternels. Les uns terribles, les autres adorables. Richard III, Glocester, Jean sans Terre, Marguerite, lady Macbeth, Regane et Goneril, Claudius, Lear, Roméo et Juliette, Jessica, Perdita, Miranda, Pauline, Constance, Ophélia, Cordélia, tous ces monstres, toutes ces fées. Les deux pôles du cœur humain et les deux extrémités de l'art représentés par des figures à jamais vivantes d'une vie mystérieuse, impalpables comme le nuage, immortelles comme le souffle. La difformité intérieure, Iago; la difformité extérieure, Caliban; et près d'Iago le charme, Desdemona, et en regard de Caliban la grâce, Titania.

Quand on a lu les innombrables livres lus par Shakespeare, quand on a bu aux mêmes sources, quand on s'est imprégné de tout ce dont il était pénétré, quand on s'est fait en soi un fac-simile du passé tel qu'il le voyait, quand on a appris tout ce qu'il savait, moyen d'en venir à rêver tout ce qu'il rêvait, quand on a digéré tous ces faits, toute cette histoire, toutes ces fables, toute cette philosophie, quand on a gravi cet escalier de volumes, on a pour récompense cette nuée d'ombres divines au-dessus de sa tête.

VIII

Un jeune homme s'est dévoué à ce vaste travail. À côté de cette première tâche, reproduire Shakespeare, il y en avait une deuxième, le commenter. L'une, on vient de le voir, exige un poëte, l'autre un bénédictin. Ce traducteur a accepté l'une et l'autre. Parallèlement à la traduction de chaque drame, il a placé, sous le titre d'*introduction,* une étude spéciale, où toutes les questions relatives au drame traduit sont discutées et débattues, et où, pièces en mains, le pour et contre est plaidé. Ces trente-six introductions aux trente-six drames de Shakespeare, divisés en quinze livres portant chacun un titre spécial, sont dans leur ensemble une œuvre considérable. Œuvre de critique, œuvre de philologie, œuvre de philosophie, œuvre d'histoire, qui côtoie et corrobore la traduction ; quant à la traduction en elle-même, elle est fidèle, sincère, opiniâtre dans la résolution d'obéir au texte ; elle est modeste et fière ; elle ne tâche pas d'être supérieure à Shakespeare.

Le commentaire couche Shakespeare sur la table d'autopsie, la traduction le remet debout ; et après l'avoir vu disséqué, nous le retrouvons en vie.

Pour ceux qui, dans Shakespeare, veulent tout Shakespeare, cette traduction manquait. On l'a maintenant. Désormais il n'y a plus de bibliothèque bien faite sans Shakespeare. Une bibliothèque est aussi incomplète sans Shakespeare que sans Molière.

L'ouvrage a paru volume par volume et a eu d'un bout à l'autre ce grand collaborateur, le succès.

Le peu que vaut notre approbation, nous le donnons sans réserve à cet ouvrage, traduction au point de vue philologique, création au point de vue critique et historique. C'est une œuvre de solitude. Ces œuvres-là sont consciencieuses et saines. La vie sévère conseille le travail austère. Le traducteur actuel sera, nous le croyons et toute la haute critique de France, d'Angleterre et d'Allemagne l'a proclamé déjà, le traducteur définitif. Première raison, il est exact ; deuxième raison, il est complet. Les difficultés que nous

venons d'indiquer, et une foule d'autres, il les a franchement abordées, et, selon nous, résolues. Faisant cette tentative, il s'y est dépensé tout entier. Il a senti, en accomplissant cette tâche, la religion de construire un monument. Il y a consacré douze des plus belles années de la vie. Nous trouvons bon qu'un jeune homme ait eu cette gravité. La besogne était malaisée, presque effrayante; recherches, confrontations de textes, peines, labeurs sans relâche. Il a eu pendant douze années la fièvre de cette grande audace et de cette grande responsabilité. Cela est bien à lui d'avoir voulu cette œuvre et de l'avoir terminée. Il a de cette façon marqué sa reconnaissance envers deux nations, envers celle dont il est l'hôte et envers celle dont il est le fils. Cette traduction de Shakespeare, c'est, en quelque sorte, le portrait de l'Angleterre envoyé à la France. À une époque où l'on sent approcher l'heure auguste de l'embrassement des peuples, c'est presque un acte, et c'est plus qu'un fait littéraire. Il y a quelque chose de pieux et de touchant dans ce don qu'un français offre à sa patrie, d'où nous sommes absents, lui et moi, par notre volonté et avec douleur.

Hauteville-house. Mai 1864.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

RELIQUAT

DE

WILLIAM SHAKESPEARE.

Un carnet de Victor Hugo porte, à la date du 21 mai 1864, cette indication :

J'ai fait le rangement des papiers et le ménage des copeaux qui me restent de mon livre *William Shakespeare.*

Les *papiers,* forts cahiers détachés par Victor Hugo du manuscrit même, constituent aujourd'hui ce RELIQUAT : *À Reims. — Les Génies appartenant au peuple. — Sur Homère. — Beethoven. — Le Goût. — Promontorium Somnii. — Le Tyran. — La Bible. L'Angleterre. — Les Traducteurs.*

Sur ces neuf chapitres, trois ont été publiés en partie dans les œuvres posthumes; le plan de cette édition n'étant pas encore conçu, les exécuteurs testamentaires de Victor Hugo ne pouvaient alors rattacher ces inédits à aucune œuvre déterminée; ils ont inséré l'un sous le titre : *À Reims,* dans *Choses vues;* les deux autres, très abrégés, *Promontorium Somnii* et *le Goût,* dans *Post-Scriptum de ma vie.*

Mais, outre l'aspect de ces trois manuscrits entièrement semblables à celui de *William Shakespeare,* les passages supprimés révèlent assez leur origine et, comme nous l'avions fait pour *les Misérables, les Chansons des Rues et des Bois*, nous avons restitué à *William Shakespeare* ce qui lui appartenait et rétabli le texte intégral.

Les *copeaux* forment un important dossier de *Notes de travail* que nous publions à la suite du Reliquat.

[À REIMS[1].]

La première fois que j'ai entendu le nom de Shakespeare, c'est de la bouche de Charles Nodier. Ce fut à Reims, en 1825, pendant le sacre de Charles X. Personne alors en France ne prononçait ce nom, Shakespeare, tout à fait sérieusement. La raillerie de Voltaire avait force de chose jugée. Madame de Staël, très noble esprit, avait adopté l'Allemagne, la grande patrie de Kant, de Schiller et de Beethoven. Chateaubriand tenait pour Racine, énergiquement. Ducis était en plein triomphe; il était assis, côte à côte avec Delille, dans une gloire d'académie, chose assez semblable à une gloire d'opéra. Ducis avait réussi à faire quelque chose de Shakespeare; il l'avait rendu possible; il en avait extrait « des tragédies »; Ducis faisait l'effet d'un homme qui aurait taillé un Apollon dans Moloch. C'était le temps où Iago se nommait Pézare, Horatio Norceste, et Desdémone Hédelmone. Une charmante femme et fort spirituelle, Madame la duchesse de Duras, disait : *Desdémona, quel vilain nom! fi!* Talma, prince de Danemark, en tunique de satin lilas bordée de fourrures, criait : *Fuis, spectre épouvantable!* Le pauvre spectre en effet n'était toléré que dans la coulisse. S'il se fût permis la moindre apparition, M. Évariste Dumoulin l'eût tancé sévèrement. Un Génin quelconque lui eût jeté à la tête le premier pavé venu, un vers de Boileau : *L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.* Il était remplacé sur la scène par une « urne » que Talma portait sous son bras. Un spectre est ridicule. Des « cendres », à la bonne heure. Ne dit-on pas encore actuellement les « cendres » de Napoléon? la translation du cercueil de Sainte-Hélène aux Invalides ne s'appelle-t-elle pas « le retour des cendres »? Quant aux sorcières de Macbeth, elles étaient sévèrement consignées. Le portier du Théâtre-Français avait des ordres. C'est avec leur balai qu'on les eût reçues.

Je me trompe, du reste, en disant que je ne connaissais pas Shakespeare. Je le connaissais comme tout le monde, pour n'en avoir rien lu, et pour en rire. Mon enfance a commencé, comme toutes les enfances, par des préjugés. L'homme trouve les préjugés près de son berceau, les rejette un peu pendant la vie, et, souvent, hélas! les reprend dans la vieillesse.

Dans cette excursion, nous passions notre temps, Charles Nodier et moi, à nous raconter les histoires et les romans gothiques qui ont fait souche à Reims. Nos mémoires, et quelquefois nos imaginations, se cotisaient. Chacun fournissait sa légende. Reims est une des plus invraisemblables villes de la géographie du conte. Elle a eu des marquis païens, dont un donnait en dot à sa fille les langues de terre

[1] Sur la double feuille qui servait autrefois de chemise à ce chapitre, Georges Hugo, le petit-fils du poète, a écrit : Deux voyages à Reims formant un commencement à *William Shakespeare.* — Nous mettons entre crochets les titres qui ne figurent pas sur le manuscrit. (*Note de l'Éditeur.*)

du Borysthène, dites les Courses d'Achille. Le duc de Guyenne, dans les fabliaux, passe par Reims pour aller assiéger Babylone; Babylone d'ailleurs, fort digne de Reims, est la capitale de l'amiral Gaudisse. C'est à Reims que « débarque » la députation envoyée par les Locres-Ozoles à Apollonius de Tyane, « grand prêtre de Bellone ». Tout en narrant le débarquement, nous discutions sur les Locres-Ozoles; ces peuples étaient ainsi nommés, les Fétides, selon Nodier, parce que c'étaient des demi-singes; selon moi, tout simplement, parce qu'ils habitaient les marais de la Phocide. Nous reconstruisions sur place la tradition de saint-Remy et ses aventures avec la fée Mazelane. Les contes pullulent dans cette Champagne. Presque toute la vieille fable gauloise y est née. Reims est le pays des chimères. C'est pour cela peut-être qu'on y sacrait les rois.

La légende est si naturelle à ce pays, et en si bonne terre là, qu'elle germait déjà sur le sacre même de Charles X. Le duc de Northumberland, ambassadeur d'Angleterre au sacre, avait cette renommée d'être fabuleusement riche. Cela, et anglais, comment ne pas être à la mode? Les anglais, à cette époque, avaient en France toute la popularité qu'on peut avoir en dehors du peuple. Certains salons les aimaient à cause de Waterloo, dont on était encore assez près, et c'était une recommandation dans le monde ultra que d'anglaiser la langue française. Lord Northumberland fut donc, bien longtemps avant sa venue, populaire et légendaire à Reims.

Un sacre pour Reims était une aubaine. Un flot de foule opulente venait inonder la ville. C'était le Nil qui passait. Les propriétaires se frottaient les mains.

Il y avait à Reims en ce temps-là, et il y a probablement encore aujourd'hui, à l'angle de la rue débouchant sur la place, une assez grande maison à porte cochère et à balcon, bâtie en pierre dans le style royal de Louis XIV, et qui fait face à la cathédrale. Au sujet de cette maison et de lord Northumberland, on contait ceci :

En janvier 1825, le balcon de cette maison portait l'écriteau : *Maison à vendre.* Tout à coup le *Moniteur* annonce le sacre de Charles X pour le printemps. Rumeur joyeuse dans la ville. On affiche immédiatement toutes les chambres à louer. La moindre devait rapporter pour vingt-quatre heures au moins soixante francs. Un matin, un homme en habit noir, en cravate blanche, anglais, baragouinant, irréprochable, se présente à la maison à vendre sur la place. Il s'adresse au propriétaire, qui le considère attentivement.

— Vous voulez vendre votre maison? demande l'anglais. — Oui. — Combien? — Dix mille francs. — Mais je ne veux pas l'acheter. — Que voulez-vous? — La louer, seulement. — C'est différent. Pour une année? — Non. — Pour six mois? — Non, je voudrais la louer pour trois jours. — Ah! — Combien me demanderez-vous? — Trente mille francs.

Ce gentleman était l'intendant de lord Northumberland en quête d'un gîte pour son maître pendant le sacre. Le propriétaire avait flairé l'anglais et deviné l'intendant. La maison convenait, le propriétaire tint bon; devant un champenois, l'anglais, n'étant qu'un normand, céda; le duc paya les trente mille francs, et passa trois jours dans cette maison, à raison de quatre cents francs l'heure.

Nous étions, Nodier et moi, deux fureteurs. Quand nous voyagions ensemble, ce qui arrivait quelquefois, nous allions à la découverte, lui des bouquins, moi des masures; il s'extasiait sur un *Cymbalum mundi* avec marges, et moi sur un portail fruste. Nous nous étions donné à chacun un diable. Il me disait : *Vous avez au corps le démon Ogive. — Et vous,* lui disais-je, *le diable Elzevir.*

À Soissons, pendant que j'explorais Saint-Jean-des-Vignes, il avait fait dans un faubourg cette trouvaille, un chiffonnier. La hotte est le trait d'union entre le chiffon et le papier, et le chiffonnier est le trait d'union entre le mendiant et le philosophe. Nodier, qui donnait aux pauvres et parfois aux philosophes, était entré chez ce chiffonnier. Ce chiffonnier s'était trouvé être un négociant. Il vendait des livres. Parmi ces livres, Nodier avait aperçu un assez gros volume de six à huit cents pages imprimé en espagnol sur deux colonnes, n'ayant plus de sa reliure que le dos, et fort entamé par les mites. Le chiffonnier, interrogé sur le prix, avait répondu, en tremblant de peur d'être refusé : *cinq francs,* que Nodier avait donnés, en tremblant aussi, mais de joie. Ce livre était le *Romancero* complet. Il ne reste aujourd'hui de cette édition complète que trois exemplaires. Un de ces exemplaires s'est vendu, il y a quelques années, sept mille cinq cents francs. Du reste, les vers mangent à qui mieux mieux ces trois exemplaires. Les peuples, nourrisseurs de princes, ont mieux à faire que de dépenser leur argent à conserver, par des éditions nouvelles, les testaments de l'esprit humain; et le *Romancero* ne se réimprime pas, n'étant qu'une *Iliade.*

Pendant les trois jours du sacre, la foule se pressait dans les rues de Reims, à l'archevêché, aux promenades sur la Vesle, pour voir passer Charles X; je disais à Nodier : — Allons voir sa majesté la cathédrale.

Reims fait proverbe dans l'art gothique chrétien. On dit : *nef d'Amiens, clocher de Chartres, façade de Reims.* Un mois avant le couronnement de Charles X, une fourmilière d'ouvriers maçons, grimpant à des échelles et à des cordes à nœuds, employa toute une semaine à briser à coups de marteau sur cette façade toutes les sculptures faisant saillie, de peur qu'il ne se détachât de ces reliefs quelque pierre sur la tête du roi. Ces décombres couvrirent le pavé, et on les balaya. J'ai longtemps eu en ma possession une tête de Christ tombée de cette façon. On me l'a volée en décembre 1851. Cette tête n'a pas eu de bonheur; cassée par un roi, elle a été perdue par un proscrit.

Nodier était un admirable antiquaire, et nous explorions la cathédrale du haut en bas, tout encombrée qu'elle était d'échafaudages, de châssis peints et de portants de coulisse. La nef n'étant que de pierre, on l'avait remplacée à l'intérieur par un édifice en carton, pour plus de ressemblance probablement avec la monarchie d'alors; on avait, pour le couronnement du roi de France, inséré un théâtre dans l'église; si bien qu'on a pu raconter avec une exactitude parfaite qu'en arrivant au portail j'avais demandé au garde du corps de faction : *Où est ma loge?*

Cette cathédrale de Reims est belle entre toutes. Sur la façade, les rois; à l'abside, les énervés : les bourreaux ayant derrière eux le supplice. Sacre des rois avec

accompagnement de victimes. La façade est une des plus magnifiques symphonies qu'ait chantées cette musique, l'architecture. On rêve longtemps devant cet oratorio. De la place, en levant la tête, on voit à une hauteur de vertige, à la base des deux clochers, une rangée de colosses, qui sont les rois de France. Ils ont au poing le sceptre, l'épée, la main de justice, le globe, et sur la tête l'antique couronne pharamonde, non fermée, à fleurons évasés. Cela est superbe et farouche. On pousse la porte du sonneur, on gravit la vis de Saint-Gilles, on monte dans les tours, on arrive dans la haute région de la prière, on baisse les yeux, on a au-dessous de soi les colosses. La rangée des rois s'enfonce dans l'abîme. On entend, aux vibrations des vagues souffles du ciel, le chuchotement des cloches énormes.

Un jour, j'étais accoudé sur un auvent du clocher, je fixais mes yeux en bas, par une embrasure. Toute la façade se dérobait à pic sous moi. J'aperçus dans cette profondeur, pas très loin de mon regard, tout au sommet d'un support de pierre long et debout, adossé à la muraille, et dont la forme fuyait, raccourcie par l'escarpement, une sorte de cuvette ronde. L'eau des pluies s'y était amassée et faisait un étroit miroir au fond, une touffe d'herbes mêlée de fleurs y avait poussé et remuait au vent, une hirondelle s'y était nichée. C'était, dans moins de deux pieds de diamètre, un lac, un jardin et une habitation; un paradis d'oiseaux. Au moment où je regardais, l'hirondelle faisait boire sa couvée. La cuvette avait, tout autour de son bord supérieur, des espèces de créneaux entre lesquels l'hirondelle avait fait son nid. J'examinai ces créneaux; ils avaient la figure d'une fleur de lys. Le support était une statue. Ce petit monde heureux était la couronne de pierre d'un vieux roi.

Et si l'on demandait à Dieu : À quoi donc a servi ce Lothaire, ce Philippe, ce Charles, ce Louis, cet empereur, ce roi? Dieu répondrait peut-être : À faire faire cette statue, et à loger cette hirondelle.

Le sacre eut lieu. Ce n'est point ici l'endroit d'en parler. D'ailleurs mes souvenirs sur cette solennité du 27 mai 1825 ont été racontés ailleurs par un autre que moi mieux qu'ils ne pourraient l'être par moi [1].

Disons-le seulement, ce fut une journée radieuse. Dieu semblait avoir consenti à cette fête. Les longues fenêtres claires, car il n'y a plus de vitraux à Reims, laissaient entrer dans la cathédrale un jour éblouissant. Toute la lumière de mai était dans l'église. L'archevêque était couvert de dorures, et l'autel de rayons. Le maréchal de Lauriston, ministre de la maison du roi, était content du soleil. Il allait et venait, affairé, parlant bas aux architectes Lecointe et Hittorf. Cette belle matinée donna occasion de dire *le Soleil du Sacre* comme on avait dit *le Soleil d'Austerlitz*. Et une profusion de lampes et de cierges trouvait moyen de rayonner dans ce resplendissement.

Il y eut un moment où Charles X, habillé d'une simarre de satin cerise galonnée d'or, se coucha tout de son long aux pieds de l'archevêque. Les pairs de France, à droite, brodés d'or, empanachés à la Henri IV et vêtus de grands manteaux de

[1] *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* (Note de l'Éditeur.)

velours et d'hermine; les députés, à gauche, en frac de drap bleu fleurdelysé d'argent au collet, le regardaient faire.

Toutes les formes du hasard étaient un peu représentées là, la bénédiction papale par les cardinaux dont quelques-uns avaient vu le sacre de Napoléon, la victoire par les maréchaux, l'hérédité par M. le duc d'Angoulême, dauphin, le bonheur par M. de Talleyrand, boiteux et debout; la hausse et la baisse par M. de Villèle, la joie par des oiseaux qu'on lâcha et qui s'envolèrent, et les valets du jeu de cartes par les quatre hérauts d'armes.

Un vaste tapis fleurdelysé, fait exprès pour l'occasion et appelé *le tapis du sacre,* couvrait d'un bout à l'autre les vieilles dalles et cachait les tombes mêlées au pavé de la cathédrale. Une lumineuse épaisseur d'encens emplissait la nef. Les oiseaux mis en liberté erraient dans ce nuage, effarouchés.

Le roi changea six ou sept fois de costume. Le premier prince du sang, Louis-Philippe, duc d'Orléans, l'assistait. M. le duc de Bordeaux avait cinq ans et était dans une tribune.

Le compartiment où nous étions, Charles Nodier et moi, touchait aux bancs des députés. Au milieu de la cérémonie, vers l'instant où le roi s'étendit à terre, un député du Doubs, nommé M. Hémonin, se tourna vers Nodier dont il était tout proche et, en posant le doigt sur sa bouche pour ne pas troubler l'oraison de l'archevêque, lui mit quelque chose dans la main. Ce quelque chose était un livre. Nodier prit le livre et l'entr'ouvrit :

— Qu'est-ce? lui demandai-je tout bas.

— Rien de bien précieux, me dit-il. Un volume dépareillé du Shakespeare, édition de Glascow.

Une des tapisseries du trésor de l'église, accrochée précisément en face de nous, représentait une entrevue peu historique de Jean-sans-Terre et de Philippe-Auguste. Nodier feuilleta le livre quelques minutes, puis me montra la tapisserie.

— Vous voyez bien cette tapisserie? — Oui. — Savez-vous ce qu'elle représente? — Non. — Jean-sans-Terre. — Eh bien? — Jean-sans-Terre est aussi dans ce livre.

Le volume en effet, relié en basane usée aux coins, contenait *le Roi Jean.*

M. Hémonin se tourna vers Nodier.

— J'ai payé ce livre-là six sous, dit-il.

Le soir du sacre, le duc de Northumberland donna un bal. Ce fut un faste féerique. Cet ambassadeur des Mille et une Nuits en apporta une à Reims. Chaque femme trouva un diamant dans son bouquet.

Je ne dansais pas; Nodier ne dansait plus depuis l'âge de seize ans où il avait été félicité d'une danse par une grand'tante extasiée en ces termes : *Tu es charmant, tu danses comme un chou!* Nous n'allâmes point au bal de lord Northumberland.

— Que ferons-nous ce soir? demandai-je à Nodier.

Il me montra son bouquin anglais dépareillé, et me dit :

— Lisons ça.

Nous lûmes.

C'est-à-dire Nodier lut. Il savait l'anglais (sans le parler, je crois) assez pour déchiffrer. Il lisait à haute voix, et tout en lisant, traduisait. Dans les intervalles, quand il se reposait, je prenais l'autre bouquin conquis sur le chiffonnier de Soissons, et je lisais du *Romancero.* Comme Nodier, je traduisais en lisant. Nous comparions le livre anglais au livre castillan; nous confrontions le dramatique avec l'épique. Chacun vantait son livre. Nodier tenait pour Shakespeare qu'il pouvait lire en anglais et moi pour le *Romancero* que je pouvais lire en espagnol. Nous mettions en présence, lui le bâtard Faulconbridge, moi le bâtard Mudarra. Et peu à peu, en nous contredisant, nous nous convainquions, et l'enthousiasme du *Romancero* gagnait Nodier, et l'admiration de Shakespeare me gagnait.

Des auditeurs nous étaient venus, on passe la soirée comme on peut dans une ville de province un jour de sacre, quand on ne va pas au bal; nous finîmes par être un petit cercle; il y avait un académicien, M. Roger, un lettré, M. d'Eckstein, M. de Marcellus, ami et voisin de campagne de mon père, lequel raillait son royalisme et le mien, le bon vieux marquis d'Herbouville, et M. Hémonin, donateur du livre payé six sous.

— Il ne les vaut pas, s'écriait M. Roger.

La conversation devint discussion. On jugea *le Roi Jean.* M. de Marcellus déclarait l'assassinat d'Arthur invraisemblable. On lui fit observer que c'était de l'histoire. Il se résigna difficilement. Des rois s'entre-tuant, c'était impossible. Pour M. Marcellus, le meurtre des rois commençait au 21 janvier. Régicide était synonyme de 93. Tuer un roi était une chose inouïe que la « populace » seule était capable de faire. Il n'y avait jamais eu d'autre roi violemment mis à mort que Louis XVI. Il admettait pourtant un peu Charles Ier. Il voyait là aussi la populace. Le reste était mensonge et calomnie démagogique.

Quoique aussi bon royaliste que lui, je me hasardai à lui insinuer que le seizième siècle existait, et que c'était l'époque où les jésuites avaient nettement posé la question de « la saignée à la veine basilique », c'est-à-dire des cas où l'on doit tuer le roi; question qui, une fois posée, eut tant de succès qu'elle fit poignarder deux rois, Henri III et Henri IV, et pendre un jésuite, le père Guignard.

Puis on passa aux détails du drame, aux situations, aux scènes, aux personnages. Nodier faisait remarquer que Faulconbridge est le même dont parle Mathieu Pâris sous le nom de Falcasius de Trente, bâtard de Richard Cœur-de-Lion. Le baron d'Eckstein, à l'appui, rappelait que, selon Hollinshed, Faulconbridge ou Falcasius tua le vicomte de Limoges pour venger son père Richard blessé à mort au siège de Chalus; lequel château de Chalus étant au vicomte de Limoges, il était juste que le vicomte, quoique absent, répondît sur sa tête d'une flèche ou d'une pierre tombée de ce château sur le roi. M. Roger riait de Shakespeare faisant crier *Autriche Limoges* et confondant le vicomte de Limoges avec le duc d'Autriche. M. Roger eut tout le succès, et son rire fut le dernier mot.

La discussion ayant ainsi tourné, je n'avais plus rien dit.

Cette révélation de Shakespeare m'avait ému. Je trouvais cela grand. *Le Roi Jean* n'est pas un chef-d'œuvre, mais certaines scènes sont hautes et puissantes, et dans la maternité de Constance il y a des cris de génie.

Les deux livres, ouverts et renversés, restèrent posés sur la table. On cessa de lire, pour rire. Nodier avait fini par se taire aussi. Nous étions battus. Le dernier éclat de rire jeté, on s'en alla. Nous restâmes seuls, Nodier et moi, et pensifs, songeant aux grandes œuvres méconnues, et stupéfaits que l'éducation intellectuelle des peuples civilisés, et la nôtre même à lui et à moi, en fût là.

Enfin Nodier rompit le silence. Je me souviens de son sourire. Il me dit :

— On ignore le *Romancero!*

Je lui répondis :

— Et l'on se moque de Shakespeare!

Treize ans après, qu'il me soit permis d'ajouter ici ce souvenir, quoiqu'il soit en dehors de ce livre, un hasard me ramena à Reims. C'était le 28 août 1838. On verra plus loin pourquoi cette date s'est précisée dans mon esprit. Je revenais de Vouziers, les deux tours de Reims m'étaient apparues à l'horizon, et l'envie m'avait pris de revoir la cathédrale. Je m'étais dirigé vers Reims. En arrivant sur la place de la cathédrale, j'aperçus une pièce de canon braquée près du portail, avec les canonniers mèche allumée. Comme j'avais vu de l'artillerie là le 27 mai 1825, je crus que c'était l'habitude de cette place d'avoir du canon, et j'y fis à peine attention. Je passai outre et entrai dans l'église. Un bedeau à manches violettes, espèce de demi-abbé, s'empara de moi et me conduisit. Je revis toute l'église. Elle était solitaire. Les pierres étaient noires, les statues tristes, l'autel mystérieux. Aucune lampe ne faisait concurrence au soleil. Il allongeait sur les pierres sépulcrales du pavé les longues silhouettes blanches des fenêtres, et, à travers l'obscurité mélancolique du reste de l'église, on eût dit des fantômes couchés sur ces tombes. Personne dans l'église. Pas une voix ne chuchotait, aucun pas ne marchait.

Cette solitude serrait le cœur et ravissait l'âme. Il y avait là de l'abandon, du délaissement, de l'oubli, de l'exil, de la sublimité. Ce n'était plus le tourbillon de 1825. L'église avait repris sa dignité et son calme. Aucune parure, aucun vêtement, rien. Elle était toute nue, et belle. La haute voûte n'avait plus de dais à porter. Les cérémonies de palais ne vont point à ces demeures sévères; un sacre est une complaisance; ces masures augustes ne sont pas faites pour être courtisanes; il y a accroissement de majesté pour un temple à le débarrasser du trône et à retirer le roi de devant Dieu. Louis XIV masque Jéhovah. Retirez aussi le prêtre, tout ce qui faisait éclipse étant ôté, vous verrez le jour direct. Les oraisons, les rites, les bibles, les formules, réfractent et décomposent la lumière sacrée. Un dogme est une chambre noire. A travers une religion vous voyez le spectre solaire de Dieu, mais non Dieu. La désuétude et l'écroulement grandissent un temple. À mesure que la religion humaine se retire de ce mystérieux et jaloux édifice, la religion divine y entre. Faites-y la solitude, vous y sentez le ciel. Un sanctuaire désert et en ruine, comme Jumièges, comme Saint-Bertin, comme Villers, comme Holyrood, comme l'abbaye de Montrose, comme le temple de Pæstum, comme l'hypogée de Thèbes, devient presque un élément et a la grandeur virginale et religieuse d'une savane ou d'une forêt. Il y a là de la présence réelle.

Ces lieux-là sont vraiment saints; l'homme s'y est recueilli. Ce qu'ils ont contenu

d'erreur s'est dissipé; ce qu'ils ont contenu de vérité est resté et a grandi. L'à-peu-près n'y a plus la parole. Les dogmes éteints n'y ont point déposé leur cendre, la prière passée y a laissé son parfum. Il y a de l'absolu dans la prière. Ce qui fut une synagogue, ce qui fut une mosquée, ce qui fut une pagode, est vénérable par ce côté-là. Une pierre quelconque où cette grande anxiété qu'on appelle la prière a marqué son empreinte n'est jamais raillée par le penseur. La trace des agenouillements devant l'infini est toujours auguste. Qui suis-je? que sais-je?

Tout en cheminant dans la cathédrale, j'étais monté dans les travées, puis sous les arcs-boutants, puis dans les combles. Il y a là sous le haut toit aigu une admirable charpente d'essence de châtaignier, moins extraordinaire pourtant que la «forêt» d'Amiens.

Ces greniers de cathédrales sont farouches. Il y a presque de quoi s'égarer. Ce sont des labyrinthes de chevrons, d'équerres, de potences, des superpositions de solives, des étages d'architraves et d'étraves; des enchevêtrements de lignes et de courbes, toute une ossature de poutres et de madriers; on dirait le dedans du squelette de Babel. C'est démeublé comme un galetas et sauvage comme une caverne. Le vent fait un bruit lugubre. Les rats sont chez eux. Les araignées, chassées de la charpente par l'odeur du châtaignier, se réfugient dans la pierre du soubassement où l'église finit et où le toit commence, et font très bas dans l'obscurité leur toile où vous vous prenez le visage. On respire on ne sait quelle poudre sombre; il semble qu'on ait les siècles mêlés à son haleine. La poussière des églises est plus sévère que celle des maisons; elle rappelle la tombe; elle est cendre. Le plancher de ces mansardes colossales a des crevasses par où l'on voit en bas au-dessous de soi l'église, l'abîme. Il y a, dans des angles où l'on ne pénètre point, des espèces d'étangs de ténèbres. Les oiseaux de proie entrent par une lucarne et sortent par l'autre. Le tonnerre vient aussi là familièrement; quelquefois trop près; et cela fait l'incendie de Rouen, de Chartres ou de Saint-Paul de Londres.

Mon guide, le bedeau, me précédait. Il regardait les fientes sur le plancher, et hochait la tête. À l'ordure, il reconnaissait la bête. Il grommelait dans ses dents : *Ceci est un corbeau. Ceci est un épervier. Ceci est une chouette.* Je lui disais : Vous devriez étudier le cœur humain.

Une chauve-souris effarée voletait devant nous.

En marchant presque au hasard, en suivant cette chauve-souris, en regardant ces fumiers d'oiseaux, en respirant cette poussière dans cette obscurité, parmi ces toiles d'araignées, parmi ces rats en fuite, nous arrivâmes à un recoin noir, où je distinguai confusément, sur une grande brouette, une sorte de long paquet qui était lié d'une corde et qui ressemblait à une étoffe roulée.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je au bedeau.

Il me répondit :

— C'est le tapis du sacre de Charles X.

Je regardai cette chose. En ce moment, — je n'arrange rien, je raconte, — il y eut tout à coup sous la voûte une sorte de coup de foudre. Seulement cela venait d'en bas. Toute la charpente remua, les profonds échos de l'église multiplièrent le

IMPRIMERIE NATIONALE.

roulement. Un second coup éclata, puis un troisième, à intervalles égaux. Je reconnus le canon. Je songeai à la pièce que j'avais vue en batterie sur la place. Je me tournai vers mon guide.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit?

— C'est le télégraphe qui vient de jouer, et c'est le canon qu'on tire.

Je repris :

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire, répondit le bedeau, qu'il vient de naître un petit-fils à Louis-Philippe.

C'était en effet le canon qui annonçait la naissance de M. le comte de Paris.

Voilà mes souvenirs de Reims.

Cette fumée, c'est l'histoire.

LES GÉNIES APPARTENANT AUX PEUPLES.

Ce chapitre, qui devait faire partie de *William Shakespeare,* a été réservé pour un livre resté à l'état de projet et dont on trouve trace dans les *Notes de travail.* Victor Hugo, au verso d'une couverture imprimée qui a servi de chemise à ce travail inédit, a écrit ceci :

Cette chemise contient le livre sur *les génies appartenant au peuple.* Ces trois dossiers en sont le commencement et la fin. J'en ai extrait pour *Shakespeare* le dossier du milieu. S'il le fallait pour compléter le volume, tout ce que j'ai mis ici de côté pourrait y rentrer.

(Si je ne le réunis pas à *Shakespeare,* ce dossier fera partie de mon travail complet sur *l'instruction publique et obligatoire.*)

Hauteville-house,
2 x^{bre} 1863.

Une seconde note, rayée, est collée sur le feuillet suivant; elle est précédée de cette recommandation :

(Voir ce dossier. Très important.)

LIVRE SIXIÈME.

Si je me décide à faire le livre où je dédierai les génies au peuple, *c'est ici qu'il devra être placé.*

Ce dossier en contient les éléments.

Sous cette note, une liste de noms, avec, en regard, la caractéristique de chaque personnage nommé :

Jean Huss, brûlé (1415) malgré le sauf-conduit de l'empereur Sigismond.

Liberté.............	Mirabeau.	Poésie..............	Dante.
Philosophie.........	Rousseau.	Religion............	J.-C.
Bon sens...........	Molière.	Sagesse.............	Socrate.
Science.............	Galilée.	Lumière............	Prométhée.

Au verso, le plan suivant :

CHŒURS.

Les ciguës.

Les oliviers de Sion.

Les sapins destinés à devenir les mâts de Christ. Colomb.

Liste et plan nous semblent antérieurs à 1863.

LES GÉNIES POUR LE PEUPLE.

Ad usum populi : Voici quelle doit être la nouvelle formule d'enseignement. Le dauphin aujourd'hui, c'est le peuple.

Il est souverain, mais il est enfant. On lui doit l'éducation. On la lui doit gratuite. On la lui doit obligatoire. On la lui doit primaire, secondaire, supérieure, à tous les degrés, depuis l'école de village jusqu'au collège de France, depuis l'Abécédaire jusqu'à l'Institut. Au moral comme au physique, le premier des droits de l'homme, c'est le droit à la lumière.

L'avenir est notre enfant. Formons-le.

Le propre du génie est le grandissement du bien et le grossissement du mal.

Folie, Erreur, Absurdité; tels sont les noms de baptême du Génie.

Dieu le crée, les hommes le baptisent.

[PREMIER DOSSIER.]

La gloire n'est pas plus le but vrai du poëte que le bonheur n'est le but vrai de l'homme. L'un et l'autre n'ont qu'un but, la fonction accomplie, c'est-à-dire le devoir.

Pour le poëte comme pour le philosophe, fonction accomplie signifie mission remplie.

Sur cette terre la fonction est donnée à tous, la mission à quelques-uns.

Les esprits secondaires se satisfont de la fonction. Philosophes, ils se laissent « aller doucement à la bonne loi naturelle ». Poëtes, ils chantent comme l'oiseau. Les esprits de premier ordre ont de plus grandes affaires.

S'ils se bornaient à ce gazouillement, ils sentiraient que Dieu est mécontent.

La destinée, celle d'autrui surtout, ne doit pas être prise avec nonchalance.

Quiconque sait faire usage de la pensée finit par s'apercevoir qu'il n'y a point de choses indifférentes, et toute méditation dans un esprit sain et droit se termine par un éveil confus de responsabilité. Vivre, c'est être engagé.

La fonction dirigée par la conscience, c'est l'accomplissement du devoir, pour l'homme.

Pour l'homme de génie, il faut quelque chose de plus, car il est homme, plus génie. Pour lui, la fonction doit être héroïque. Elle doit se faire mission. Elle doit être dirigée par la vertu.

Anacréon fait la fonction du poëte; Isaïe en remplit la mission.

Vertu, nous venons de dire ce mot. Ce que nous entendons ici par vertu, ce n'est pas cette simple probité des actes qui fait la bonne vie, qui est la règle de conduite de tout homme bien né, et pour les âmes honnêtes une sorte de respiration naturelle. C'est une chose autre, moins exacte et plus grande. La vertu propre au génie, c'est la haute exigence. C'est un tracé du devoir empiétant sur le sublime. C'est une ardeur profonde du cœur partagée par l'esprit, c'est l'éternelle insomnie de la volonté couvant le bien, c'est, devant le mal divisant et régnant, une aspiration presque irritée à l'harmonie universelle; la colère peut être tendre, tel rudoiement caresse; c'est l'effort qui imprime l'élan, c'est l'embrasement du beau et du juste, c'est une fournaise intérieure de pensées vraies, c'est cette préméditation démesurée qui fait du philosophe un apôtre et du poëte un prophète. C'est la conscience en flamme.

Préméditation, tout est là. Une préméditation sublime, voilà, dans notre ombre humaine, ce qui fait une lueur sur le front du poëte.

Une immense bonne intention, en fait de devoir vouloir le trop, au besoin un peu de folie dans le sacrifice; c'est là une loi pour le génie. On n'est l'archange qu'à ce prix.

Stultitiam crucis.

Dans le génie il doit y avoir du secours.

Le genre humain est si lamentable en effet!

La destinée, c'est-à-dire la souffrance; la terre telle que ses habitants la font, la notion de Dieu tournée à mal, tous les mensonges ajustés à la vérité pour faire des religions, la stupidité à l'état d'institution, la nuit base du dogme, l'ignorance posée en principe; ignorer engendrant haïr, la guerre, l'épée, la hache, la jonction des glaives au-dessus d'une tête sombre, qui est l'humanité; les intelligences viciées, le for intérieur mauvais, l'esclave ayant pour idéal d'être despote, la misère devenue la méchanceté; l'autel pierre dure, le prêtre bénisseur du soldat, le bûcher mis au service de Teutatès, de Moloch et de Jésus, la fourche infernale du quemadero emmanchée dans du bois de la vraie croix; une tiare de fer sur la tête de Jules II, dans le lit d'Alexandre VI une femme qui est sa fille, Torquemada complétant ces papes; l'accord des iniquités, les idolâtries sœurs des tyrannies; le grand-mogol plus le grand-lama; les superstitions donnant la griffe aux préjugés; la surdité implacable des codes; l'inepte échafaud, les bons au bagne, les féroces au trône; au dedans le volcan, au dehors la tempête; la faim, la prostitution, le meurtre; les convoitises, les appétits, les passions, la mystérieuse lutte interne de l'instinct et de la conscience; le ciel, où est l'inconnu, et sous ce ciel impassible, le grand désespoir stupéfait, l'homme; quel spectacle! et si vous ajoutez à cela le regard sinistre de la bête, révélation d'un abîme inférieur, quelle vision!

Le génie se penche là-dessus.

S'il se relevait indifférent, quelle épouvante pour la conscience humaine! Quoi! dans cette intelligence plus grande que les autres, il n'y a rien! Quoi! cette âme géante est une âme neutre! Quoi! cela lui est égal! Quoi! ce colosse de vie intérieure n'a point de chaleur externe! Il sait plus, et il sent moins! Quoi! on pleure,

on saigne et on râle, et il ne prend parti ni pour ni contre! Quoi, de toutes ces douleurs, de tous ces crimes, de tous ces sacrilèges, de toutes ces lamentations, de toutes ces iniquités, de toutes ces ignominies, de toutes ces détresses, de toutes ces énigmes, de tous ces sanglots, cet esprit extrait un sourire! il compose d'horreur sa sérénité. Alors à quoi bon cet homme?

Il n'est qu'importun par sa stature.

Que sert d'être plus grand si l'on n'est pas meilleur? Regarder de haut sans plaindre accable ceux qu'on regarde. Quoi! tous souffrent ou font souffrir, et il passe son chemin! Voir tant de mauvais et tant de méchants, cela doit rendre bon, sinon l'on est le pire. C'est le rapetissement du fort que de ne point servir le faible. Quoi! nulle intercession, nulle intervention, pas une assistance, pas un conseil! Le vrai ne le presse donc pas! Il n'a donc pas de balance! Il ne se fait donc pas de confrontation dans cette pensée! le juge instructeur est donc absent de cet
le divin
homme! Le mal est là pourtant, qui attend son procès, l'intègre procès de la lumière à la nuit! Qu'est-ce que c'est que le calme de cet homme? Quoi! c'est la sagesse
rejeter
d'ignorer la justice! quoi, pour conserver l'équilibre, oublier l'équité! Ah! quel vide! Et y a-t-il rien de plus effrayant que de se dire que toute l'intelligence, toute la compréhension, toute la faculté, toute la raison, toute la philosophie, toute la puissance dans une âme humaine, y font le néant!

Non, il n'en est pas ainsi. Et cette déception, l'intelligence n'aimant pas et ne voulant pas, cette déception, qui serait la plus funèbre de toutes, est épargnée au genre humain. Les hautes intelligences apparaissent comme des blancheurs sur l'horizon. La neige qu'on voit sur ces cîmes, ce n'est pas l'indifférence, c'est la conscience.

Les forts aiment; les puissants veulent; les grands sont bons. Qu'est-ce que le génie, si ce n'est pas une plus grande ouverture de cœur?

Les hautes facultés, à leur point de départ comme à leur point culminant, s'attendrissent. Une larme tombe éternellement, goutte à goutte, sur le mystérieux sommet de l'âme humaine.

Le marbre fait génie n'existe pas; ou, s'il existe, il est monstre.

Non, le grand plaignant, le genre humain, ne crie pas en vain : justice! du côté des penseurs. Penser est une générosité. Les penseurs regardent autour d'eux; on souffre; un surcroît de force leur vient de cet excès de misère; ils voient, dans ce crépuscule que nous nommons la civilisation, tous ces noirs groupes désespérés; les penseurs songent; et les gémissements, les angoisses, les fatalités entrevues en même temps que les douleurs touchées, les tyrannies, les passions, les esclavages, les deuils, les peines, font poindre dans leur esprit ce sublime commencement du génie, la pitié.

Le penseur, poëte ou philosophe, poëte et philosophe, se sent une sorte de paternité immense. La misère universelle est là, gisante; il lui parle, il la conseille, il l'enseigne, il la console, il la relève; il lui montre son chemin, il lui rallume son âme. — Vois devant toi, pauvre humanité. Marche! — Il souffre avec ceux qui

souffrent, pleure avec ceux qui pleurent, lutte avec ceux qui luttent, espère pour ceux qui désespèrent. Il est à tout et à tous. Il s'ajoute aux infirmes; il fait voir les aveugles, il fait planer les boiteux. Il ne donne pas seulement le pain, il donne l'azur. Il travaille au progrès, il s'y dévoue, il s'y épuise. On sent en lui tout le cœur humain, énorme. Rien ne le décourage. Il n'accepte aucun démenti. Il voit le juge, et veut la justice; il voit le prêtre, et veut la vérité; il voit l'esclave et veut la liberté. Il affirme la rentrée au paradis. Il recommence sans cesse dans sa vie et dans ses œuvres l'équation du droit et du devoir. Le jour où cet homme suprême meurt, son agonie bégaie : amour!

Amour, est-ce là tout? Non. Colère aussi. Car l'être infini seul aime impassiblement. L'amour dans l'homme se double de colère. Cette colère est son autre versant. On ne peut aimer le bien sans abhorrer le mal. *Indignatio*, dit Juvénal. *Haine vigoureuse*, dit Molière. Nous avons parlé quelque part d'un « amour qui hait »; ceci est de la haine qui aime. Il faut autant d'entrailles pour créer Alceste que pour créer le marquis de Posa. Exécrer Cauchon, c'est adorer Jeanne d'Arc. Nous donnons ici des noms pour être plus intelligible, mais nous rappelons cependant que la pitié doit s'étendre aux méchants; son embrassement n'est large qu'à cette condition. On doit haïr le mal dans les idées, et aimer le bien dans les personnes. Inépuisable compassion, tel est le fond du génie. Malheur à ceux qui n'ont pas cette grande flamme intérieure! Ils sont de la lumière froide. Ils ne seront jamais que les seconds. C'est cette indifférence, c'est cette sérénité implacable, c'est cette bonhomie impitoyable, c'est cette absence de cœur humain qui fait La Fontaine si inférieur à Molière et Gœthe si inférieur à Schiller.

Insistons-y, car ceci est la loi, ce qui fait en art les chefs-d'œuvre absolus, c'est dans l'homme de génie la volonté du beau compliqué de la volonté du vrai; ces deux volontés s'aidant et se surveillant. Cette double intuition de l'idéal, à la fois céleste et terrestre, sert le progrès par le rayonnement, civilise l'homme en manifestant Dieu, amende le relatif par sa confrontation avec l'absolu, élève la lumière à la splendeur et crée les suprêmes merveilles.

Ces hommes-là, qui font ces choses, ces pères des chefs-d'œuvre, ces producteurs de civilisation, ces hauts et purs esprits, quel moi ont-ils? ils ont un moi incorruptible, parce qu'il est impersonnel. Leur moi, désintéressé d'eux-mêmes, indicateur perpétuel de sacrifice et de dévouement, les déborde et se répand autour d'eux. Le moi des grandes âmes tend toujours à se faire collectif. Les hommes de génie sont Légion. Ils souffrent la souffrance extérieure, nous l'avons dit; ils saignent tout le sang qui coule; ils pleurent les pleurs de tous les yeux; ils sont autrui. Autrui, c'est là leur moi. Vivre en soi seul est une maladie. L'âme est astre, et doit rayonner. L'égoïsme est la rouille du moi.

Le moi, nettoyé d'égoïsme, voilà le bon intérieur de l'homme. Ce moi-là donne deux conseils : Être, et devenir utile.

La pitié est juste, la pitié est utile.

Quand le mot amour est dans la nuit, il se prononce pitié.

Fraternité implique pitié, puisqu'il y a un grand frère et un petit.

Avoir pitié, cela suffit pour la plénitude d'une âme.

Avoir pitié, c'est probablement la plus grande fonction de Dieu.

La quantité de nécessité que Dieu subit, ne s'équilibre en lui que par une quantité égale de pitié.

Les génies ont pitié. C'est pour cela qu'ils sont les génies. Ils sont les grands frères.

Les génies, au-dessus de l'humanité, ouvrent les ailes et joignent les mains.

Le mieux, c'est là leur rêve. Le mieux, déclaré ennemi du bien par les peureux et par les lâches, deux espèces de sages fort en crédit.

Cet arrêt a beau être un proverbe; une *sentence*, comme on dit, en fondant dans ce mot les deux idées fort distinctes de chose jugée et de chose juste. Âpres à la logique, les génies n'en tiennent compte.

Un échelon gravi, ils lèvent le pied vers l'autre. Ils ne laissent sur quoi que ce soit leur ombre que le temps de passer. En science chercheurs, en art songeurs. Ils sont dans la forêt vierge; ils vont. De leur vivant, ils s'enfoncent et se perdent sous les confus branchages de l'avenir. Ils sont lointains à leurs contemporains. Poésie, philosophie, civilisation, le futur dans l'actuel, l'humanité réelle, l'humanité vraie à conclure de l'humanité réelle, tels sont leurs entraînements. Vivre à même les rêves, c'est là leur joie et leur tourment. Derrière toutes les questions obscures on entend le coup de pioche de ces pionniers. Ce bruit sourd de pas vers l'inconnu, vient d'eux. Plus ils avancent, plus le but semble fuir. Le propre de l'idéal, c'est de reculer. De halte, point, pour ces travailleurs du beau et du juste. Le mieux d'hier n'est plus que le bien d'aujourd'hui; il leur faut le mieux de demain. L'utopie est devenue lieu commun; il s'agit d'escalader la chimère. Laissez-les faire. Avant peu, la chimère sera praticable, Tout-le-Monde marchera dessus et logera dedans. Après quoi, ils passeront à l'impossible. Qu'est-ce que l'impossible? c'est le fœtus du possible. La nature fait la gestation, les génies font l'accouchement. Tout arrivera, laissez-les faire. Ils commencent, finissent, et recommencent. Ils dévident à mesure derrière eux la civilisation. Jamais d'interruption ni de lassitude. Oh! les puissants ouvriers! Oh! les sombres éclaireurs! Car ils souffrent. N'importe, ils vont. Où s'arrêteront-ils? Dans la tombe. Croyez-vous?

La création, cette merveille à demi obscure, les contente sans les satisfaire. Là encore, ils rêvent mieux. Parfois, ils murmurent. C'est ainsi que le lion, tout seul dans le désert, gronde. Dieu et lui savent pourquoi.

Étreints, comme toutes les créatures, par le fait immanent, ils sont soumis, mais non optimistes. Ils font des remontrances. La destinée, compliquée de fatalité, les trouble. L'homme, c'est l'âme à fleur de peau; la bête et la chose, c'est l'âme située profondément et sous des épaisseurs; quelle est cette ombre? Ils méditent sur cela, sévères. L'homme, c'est le mieux de la bête; la bête, c'est le mieux de la chose; mais pourquoi ces stages sinistres de l'âme dans la matière? À quoi bon ces prisons? Dans quel but ces captivités successives? Qu'est-ce que tout ce temps dépensé, perdu peut-être? Qu'attend-on là-haut? Ils sont tristes.

À de certaines heures redoutables, ces êtres immenses ont une façon à eux de regarder le ciel, irrités, quoique tremblants.

L'univers leur semble ébauché. La nature leur apparaît comme à moitié faite.

Pourquoi s'être arrêté en chemin? De solution de continuité, certes, il n'y en a point; mais, selon eux, il y a des haltes, des repos inutiles, des nœuds, on ne sait quel effrayant embarras de charrettes dans l'infini. En marche, mondes!

La majesté des évolutions leur semble indifférence; les signes qui passent au zénith amenant les changements climatériques font avec peu de zèle leur besogne sidérale; est-ce que les cycles qui déterminent les phases meilleures ne pourraient pas tourner moins lentement? Le globe n'est point assez vite habitable. Qu'il faille tant de siècles pour éteindre un volcan ou pour réduire une mer, ces hommes, ces génies, en froncent le sourcil. La Genèse appelle cela des jours, elle est bien bonne. Un mot n'est pas une excuse. Ils blâment la saison, la tempête, l'avalanche, l'hiver lugubre, cette mort intermittente de la nature; ils appellent à grands cris toute la perfectibilité à la fois, tous les accomplissements, tous les avènements, toutes les floraisons, l'amour dans l'homme, l'éden sur la terre. Rien n'est trop haut pour leur effort. Leur impatience de progrès va jusqu'à Dieu. Ils le hâteraient presque, et dans leur ardeur de pousser à la roue, ils mettraient la main au zodiaque.

[DEUXIÈME DOSSIER.]

Pour arriver à une telle approximation de l'idéal, il faut des forces conductrices. Ces forces conductrices sont les esprits. De là, la nécessité des génies.

Un génie est un fonctionnaire de civilisation.

Une multitude est assoupie, il faut qu'elle se réveille; une autre dévie, il faut qu'elle se ravise; une autre s'alourdit, il faut qu'elle se remette à penser; une autre emploie mal sa peine, il faut qu'elle étudie; une autre se fanatise, il faut qu'elle s'éclaire; une autre se désordonne, il faut qu'elle se régularise; une autre subit le tyran, il faut qu'elle s'allège. Là, on fait du faux luxe, producteur d'indigence; là, il y a travail aveugle, la science manquant; là, paresse, là, sauvagerie, là, épaississement cérébral, causé par quelque superstition régnante; là, vice et absorption du côté esprit par le côté jouissance; il est nécessaire de pourvoir à tous ces besoins, à toutes ces lacunes, à tous ces risques, à toutes ces calamités; il importe d'avertir et d'épurer la richesse matérielle devenant pauvreté d'âme.

La dilatation spirituelle est urgente, l'opulence se consolidant jusqu'à s'endurcir. Ici les ulcères du paupérisme, là les maladies de la prospérité. Trop d'accablement ici, trop de succès là. Sous l'assouvissement du petit nombre, l'envie de tous. Péril d'autant plus redoutable qu'il est silencieux. Il est indispensable d'y obvier. Sinon, catastrophe. Les lois sont féroces; les mœurs sont bêtes. Qui fera à la loi une déclaration de guerre? Un esprit. Qui se fera juge des juges, rectificateur des poids de justice, dénonciateur de la fausse balance publique, instructeur du procès des codes? un esprit. Cet esprit s'appellera Beccaria, s'appellera Montesquieu, s'appellera Voltaire. Qui prendra les mœurs à partie, qui les ramènera à l'école, qui leur retirera la lisière des préjugés, qui leur arrachera la béquille du passé, qui leur ôtera la

difformité, qui les redressera, qui leur criera : marchez droit! Mœurs, vous êtes des mères, et vos enfants sont les peuples! Qui fera cette sublime orthopédie? Un esprit. Comptez les travailleurs, les avertisseurs, les guérisseurs, depuis Platon jusqu'à Diderot. Lutte robuste et sainte! au nom du progrès contre les mœurs, au nom du droit contre les lois.

Spiritus flat. Tel esprit est palpitation, tel autre est ouragan; c'est toujours de l'haleine. Seulement dans le premier cas l'haleine échauffe et caresse; dans le second, elle bouleverse, casse, brise, entraîne, arrache, déracine, renouvelle par extermi-
dans la science dans l'histoire
nation. Ces violences salubres se nomment en météorologie orages et en politique révolutions.

Il y a des inondations fécondantes; le Nil en est une. Luther en est une autre.

Les orages font de l'équilibre.

Pour le savant vrai, pour l'observateur qui approfondit l'observation, il est certain qu'il y a pour la nature des heures de souffrance latente, par suite d'on ne sait quel alanguissement du climat ou de la saison, la mystérieuse distribution de vie universelle s'est faite inégalement, l'harmonie s'est peu à peu rompue presque léthargiquement, il y a trop ici et pas assez là, les énergies accablées agonisent en silence, la stagnation s'étale là-dessus, commencement tranquille de chaos. Une tempête est un rappel à l'ordre.

La pensée orage rend de ces services. Isaïe, Juvénal, Dante, sont de grands vents.

Il y a des enchaînements en concordance entre ces mystérieuses forces conductrices. Un esprit prend l'humanité là où un autre l'a laissée et la mène plus loin.

Les esprits sont l'un pour l'autre un accomplissement. Ils s'entr'achèvent.

Le progrès, étant loi, se réalise toujours. Seulement, sans les génies, il suit la progression arithmétique; avec les génies, il suit la progression géométrique. Le génie a ce don de toujours multiplier toute la somme humaine par elle-même. Les génies, nous l'avons fait remarquer, résument le genre humain à un instant donné, et l'ayant tout entier en eux, ils l'emploient, comme force, à son propre progrès. Prenez chacun des esprits que nous avons indiqués au livre II, et examinez-le en lui-même. Qu'est-ce que cet esprit? un total de l'humanité.

Ôtez de la question le progrès, ôtez la civilisation, ôtez les évolutions et les révolutions, c'est-à-dire les deux modes de transfiguration humaine, l'un normal, l'autre convulsif, l'un qui est la paix du bien, l'autre qui est la guerre du mieux, ôtez l'amélioration des hommes, ôtez le perfectionnement social, ôtez la formation de l'âme du peuple, ôtez de la question cela, à quoi bon les génies?

À quoi bon ces poumons surhumains, ces voix de vérité et de justice, ces hautes clameurs de la pensée par-dessus les opprimés et les oppresseurs, ces bouches sonnant les grandes choses?

Pour quel résultat et pour quel emploi ces missionnaires, ces laboureurs d'hommes, ces apôtres, ces vastes maîtres d'école, ces éducateurs, ces instituteurs, ces initiateurs, ces chercheurs du bien, ces trouveurs du feu sacré, ces bons titans, ces prométhées?

Le génie est avant tout une bonne volonté.

Quoi! à cette bonne volonté immense, pas de but!

Nous l'avons dit, et il faut le redire, le but, c'est le peuple.

Le but, c'est l'homme.

Le peuple n'est pas autre chose que l'homme combiné avec lui-même, et donnant pour résultante la plus grande somme possible d'intelligence, de vertu, de raison, de science, de foi et d'amour.

But de la civilisation : que l'homme soit peuple, et que le peuple soit homme.

L'homme fait peuple, c'est la liberté; le peuple fait homme, c'est la fraternité. Liberté et fraternité amalgamées, c'est l'harmonie. L'harmonie; plus que la paix. Les hommes en paix, c'est l'état passif; les hommes en harmonie, c'est l'état actif.

Le perpétuel épanouissement du chaos en ordre, l'éclosion et la rectification de la société humaine en vie, en beauté, en clarté, en logique, en joie, en équité et en équilibre, c'est là la tâche des esprits. La populace, voilà leur bloc; la civilisation, voilà leur statue. Tous les sauvages, tous les barbares et tous les ignorants, voilà leur amour. Du tas de pierres extraire l'édifice, du tas d'hommes extraire l'homme, magnifique problème.

Dieu le pose aux génies.

La solution implique la collaboration divine.

La formule scientifique, concrète, sociale et religieuse de l'homme, c'est le Peuple.

Sans cette genèse à mener à bonne fin, on ne comprendrait pas pourquoi Dieu dépense sur la terre tant de grands esprits. Le motif d'ornement ne suffit pas.

Les ouvriers dénoncent l'œuvre. Le passage des génies parmi les hommes indique manifestement des difficultés à résoudre.

Hélas! c'est une rude tâche de seconder l'homme. L'histoire, du plus loin qu'il lui en souvienne, n'a jamais vu l'humanité autrement que misérable. L'âge embryonnaire du monde a été horrible. Dès les premiers temps, le roi funeste, le juge louche, le prêtre difforme, le bourreau, le soldat, le meurtre légal, le meurtre sacerdotal, le meurtre militaire, les tables de pierre de la loi, le code, le glaive, le dogme, ont pesé sur l'homme. C'est alors qu'a commencé ce gémissement immense, Jérémie.

Mille ans après Jérémie, Lucrèce a murmuré dans le crépuscule : *o genus infelix humanum!*

Dix-sept cents ans après Lucrèce, Albert Dürer a écrit au-dessus du mystère humain : *Melancholia!*

Et trois cent cinquante ans après Albert Dürer, au dix-neuvième siècle, dans cette Angleterre, si admirable productrice de puissance et de richesse, les mineurs des houillères de la Tyne mangent du charbon comme les paysans de France, sous Louis XV, mangeaient de l'herbe, et dans les galetas de Londres les ouvrières chantent cette chanson qu'on pourrait nommer livide, la chanson de l'aiguille : — Ah! aiguille! tu es une mauvaise nourrice! — créatures accablées, qui sont sans feu, sans vêtements, sans pain, et qui ne peuvent, par quatorze heures de labeur

quotidien, atteindre au nécessaire, malgré la rallonge de la prostitution ajoutée au travail.

Les esprits ont les initiatives. En avant! tel est le cri, — le reproche — qui vient des profondeurs. Les fanatismes résistent, les préjugés résistent, la fausse science résiste, la fausse autorité résiste, la prospérité à base de fange résiste, le bonheur de quelques-uns résiste, le parasitisme résiste, la bêtise résiste, les opacités résistent, les immobilités résistent, les ténacités résistent, le mal résiste, le doute résiste, l'ironie résiste, la pourriture résiste, l'or et l'argent résistent, l'oisiveté résiste, le contentement de ce qui est résiste, les ornières résistent, les idolâtries résistent, les marcheurs à reculons résistent, le passé résiste, l'avenir, lui-même, dans une certaine mesure, résiste. Éclore est une fracture, naître est un effort. Toute cette résistance agrégée fait bloc. Cela doit céder, et aller, et avancer, et rouler, et courir, et obéir à l'impérieux appel du but. Les génies, la sueur au front, donnent le branle. Pour une telle mise en mouvement, il faut cette poussée énorme.

Masse effrayante! l'humanité. Tous les Atlas s'y mettent. Ils portent, soutiennent, étagent, dirigent, amortissent les chocs, déterminent les impulsions. Les uns déplacent les points d'appui, les autres pèsent sur les leviers. Ce prodigieux bloc, l'homme, remue et marche. Mais quelle sombre lenteur! Eschyle s'y adosse, Tacite soulève, Montaigne s'attelle, Cervantes aide, Molière pousse, Voltaire tire. L'épaule de Juvénal est contre, l'épaule de Dante est dessous. Rabelais rit, et encourage.

Dieu ne fait pas de géants en pure perte. Vous voyez bien qu'il les utilise.

Autrement, je le répète, on aurait droit de dire : À quoi bon?

La civilisation est pour les peuples une sorte d'algèbre vitale dont il faut successivement dégager les inconnues.

Le globe est le support, la population est le fourmillement, la civilisation est l'ordre. Ordre profond, contesté et troublé par tous ses pseudonymes, théocratie, aristocratie, droit divin, qui ne sont autre chose que les formes mêmes du désordre. En civilisation, la conception se nomme utopie, et l'accouchement, découverte. Le progrès est une grossesse perpétuelle. À un enfantement succède une naissance, à une naissance une nouveauté, à une nouveauté une aube, à une aube un épanouissement. Et dans tous ces phénomènes, épanouissement, aube, nouveauté, naissance, enfantement, qui est-ce qui vient au monde? la Vérité!

La civilisation, vaste surface de travail, profond laboratoire de toutes les forces sociales combinées, est comme une seconde création où les esprits, visibles dans les poëtes et les philosophes, vont et viennent, travaillant. La pensée est véhicule. Faire une révolution, ce n'est pas tout, il faut la propager, l'étendre, la répandre, la débiter, la détailler, la multiplier, la rendre volatile et respirable, s'époumoner dessus. Il est nécessaire qu'elle passe la frontière. Le moment est venu de la rouler sur toutes les têtes. Il s'agit de la transférer d'une zone à l'autre. Le transport d'un orage est quelquefois utile. Les éléments remplissent de ces devoirs-là; les grands hommes aussi. Et voilà pourquoi ils sont les grands hommes. Il faut la mer à remuer, les forêts à secouer, les marées à balancer, les ondes, les sables, les nuages

à pousser, les oiseaux à disperser, les avalanches à précipiter, les Alpes, les Cordillères des Andes à couvrir tantôt de neige, tantôt de verdure, les fleurs à ouvrir, les parfums à mêler, les pollens à distribuer, les semences à éparpiller, les amours à désaltérer, les essences à amalgamer, les fluides et les liquides à équilibrer, les déserts à vivifier, les volcans à allumer et à éteindre, les saisons à détacher et à répandre l'une après l'autre sous le ciel, les tempêtes à apporter et à remporter, l'air à assainir, la terre à féconder, pour expliquer l'immensité des souffles.

SUR HOMÈRE.

Politien dénigrait quiconque n'était pas Politien, taquinait les gloires et piquait tout. Sannazar l'appelle puce le plus qu'il peut, et n'a pas tort (il le nommait Pulitien, de *pulex*); pourtant Politien loue Homère. De quoi? de sa poésie. Non, de sa science. Et cette louange est juste. Les poëtes suprêmes résument toujours la connaissance humaine de leur temps. Leur science est adéquate à leur poésie. Homère sait un peu tout. Il est historien, l'*Iliade* et l'*Odyssée* regorgent d'histoire; il est stratège, Denys d'Halicarnasse s'extasie sur la science de tactique de Nestor; il est naturaliste, il remarque dans le chant XVIII de l'*Iliade* que le lion ne craint du taureau que la tête, et qu'il commence par lui briser le cou; il est ethnographe et voyageur, Pausanias, qui avait vu la fontaine Styx, déclare qu'Homère l'avait vue également, sans quoi il n'aurait pu décrire si exactement cette source sacrée « qui coule goutte à goutte »; il est astronome, bien qu'il montre, au grand scandale d'Aristote, la Grande Ourse comme la seule constellation qui ne se baigne pas dans la mer; il est géographe, Wood a constaté sur place l'exactitude du détour que Neptune fait, dans le chant XIII de l'*Iliade,* pour aller de Samothrace en Eubée à Aigues, sans être vu de Jupiter; il est cosmographe, et, comme Dante, divinateur de la forme réelle du monde, les vagues faisant cercle autour du bouclier d'Achille indiquent que, dans la pensée d'Homère, l'océan entoure la terre; il est agronome, de son temps on foulait le blé au lieu de le battre, Homère nous l'apprend dans la comparaison des taureaux qui termine le chant XX; il a le même procédé que Moïse contre les vermines du sol; le feu mis aux herbes et aux broussailles des plaines chasse les sauterelles dans le fleuve, dit Homère, dans la mer, dit Moïse. Il est anatomiste, toutes les blessures de l'*Iliade* sont chirurgicalement réelles, une exceptée, la blessure faite par Idoménée à Alcathoüs; Walter discute pathologiquement ce coup de lance, et doute qu'un cœur percé d'une pique puisse la faire trembler; enfin, il est embaumeur, Thétis embaume Patrocle pour un an, et Homère donne la recette. Cette universalité, qui désarmait Politien, ravissait Pétrarque, ce grand chercheur et ce grand trouveur de manuscrits. Vitruve, ivre de la science d'Homère, s'écriait dans l'éblouissement : *Zoïle mérite la mort!* Zoïle ne mérite que son nom.

Pausanias explique le nom de *Καλλιχορον* donné à Panope dans l'*Odyssée* par les danses annuelles des femmes d'Athènes à Panope. Platon, ce même Platon, est indigné du tête-à-tête sur l'Ida; le docte évêque Eustathe trouve ce tête-à-tête de bon exemple; pour Diodore de Sicile, cela prouve simplement qu'Homère avait voyagé en Égypte. Le Père Le Bossu reproche à Achille de venger seulement Patrocle et non Ménélas, « ce qui eût été plus moral ».

Pour Barnès, ce qu'il y a de vraiment beau dans l'*Iliade*, c'est, dans le combat d'Achille et d'Hector, chant XXII, le spondée succédant au dactyle pour exprimer la prudence succédant à la fureur, et le bouclier à l'épée. Quant aux questions, elles sont innombrables, tirez-vous-en. Junon étant la terre et Diane la lune, le combat de Junon avec Diane signifie-t-il une éclipse de lune? Mercure refuse-t-il de combattre Latone parce que Latone c'est la nuit, et que Mercure est une planète? Est-ce pour s'exempter du service militaire, c'est-à-dire d'aller à Troie, qu'Échépolus de Sicyone donne à Agamemnon une jument? Énée a-t-il été en Italie? Virgile dit oui, Homère dit non. Cette question fait ferrailler Denys d'Halicarnasse sous Auguste et Strabon sous Tibère. Pourquoi les Caucons, ce peuple tatoué, n'apparaissent-ils qu'au dixième chant de l'*Iliade?* Est-ce aux huit Satrapies primitives que correspondent les huit vieillards de la tour de Troie, Priam, Panthoüs, Thymœtes, Lampus, Clytie, Hicétaon de la race de Mars, Ucalégon et Anténor? Est-il vrai que le vers du chant III sur Agamemnon fût la devise d'Alexandre? Sur quelle tradition peut s'appuyer Héraclide de Pont, affirmant que la rosée de sang du chant XVI est pleurée sur le champ de bataille par Jupiter? Cicéron n'a-t-il pas sous les yeux un texte différent du nôtre quand il montre, dans son traité de la Divination, le Jupiter d'Homère n'osant braver le destin jusqu'à sauver son fils Sarpédon? La Chimère existait-elle, et faut-il croire Homère, lequel va jusqu'à donner le nom de l'homme qui la nourrissait, Amisodarus, roi de Carie? Qu'était-ce que les sous-prêtres et les sous-prophètes de Dodone, les Selles, qui couchaient sur la terre nue et ne se baignaient jamais? Homère en parle, Sophocle aussi. Pourquoi supprime-t-on dans toutes les éditions d'Homère le vers d'Achille à Patrocle cité par Diogène Laërce : « attaque les autres, mais évite Hector[1] »? Pourquoi Pisistrate a-t-il raturé les vers sur Jupiter jetant dans Troie les deux enclumes qu'il avait attachées aux pieds de Junon punie? Eustathe déclare que de son temps on voyait encore ces enclumes à Troie (au douzième siècle? difficile à croire). Certaines versions retranchent les douze vers de Jupiter à Junon dans le chant XVIII; pourquoi? Est-il vrai qu'Empédocle ait emprunté au bouclier d'Achille l'idée fondamentale de sa philosophie, les deux cités, la Haine et l'Amour? Antiloque, après la mort de Patrocle, tient-il les mains d'Achille pour l'empêcher, comme le croit Eustathe, de se jeter de la cendre sur la tête? Pythagore a-t-il raison de dire que le Jupiter d'Homère prend Até sur sa propre tête et dans ses cheveux pour la jeter hors de l'Olympe? Cette déesse, la Discorde, marchait sur la tête des dieux. Até était le pou de Jupiter. Est-il vrai que Solon avait fait des poëmes qu'il brûla après avoir lu dans l'*Iliade* la comparaison de l'Océan résistant à l'entrée du Nil? Platon a-t-il aussi brûlé ses poëmes en adressant au feu, avec une légère variante, le vers d'Homère : « Viens, Vulcain, *Platon* te demande »? Est-il vrai que l'apostrophe d'Apollon à Énée, sous la figure du héraut Périphas, fût la constante étude de Démosthène? Et cent autres questions encore. Ne pas confondre les Phtions de Philoctète avec les Phtiotes d'Achille. Homère oublie, chant XIII, qu'il a tué Pylœmènes et le fait combattre après sa mort, somnolence, selon Horace, négli-

[1] *Τοὺς δ' ἄλλους ἐναριζ, ἀπὸ δ' Ἕκτορος ισχεο χεῖρας.* (*Note du manuscrit.*)

gence selon Pope, preuve de deux Pylœmènes différents, selon Didyme. Les vaisseaux grecs tirés à terre entre les deux caps Rhœtée et Sigée, et abritant les tentes, étaient-ils rangés sur une seule ligne, comme semble l'indiquer le chant XIV, ou sur deux comme le croit Madame Dacier? Quel était cet oiseau noir du sommeil nommé par les dieux chalcis et par les hommes cymindis? Nestor prend le bouclier de son fils Thrasymède, et fait porter à Thrasymède son bouclier à lui Nestor, trop lourd maintenant pour sa vieillesse; est-ce parce que ce bouclier était d'or massif, comme le conjecture le Scoliaste? etc., etc., etc. Les courses de chars en l'honneur de Patrocle mort se font dans la plaine de Troie autour d'un vieux tombeau; quel était ce tombeau? etc.

Maintenant faut-il traduire Homère? la question vous étonne. Elle a été posée pourtant, et tout net, et Terrasson a répondu non. La Motte, idiot d'esprit, a fait mieux; il a fait une autre *Iliade*. Croyez-vous par hasard la critique unanime à admirer Homère? écoutez-la. Il y a d'abord les critiques superficiels : Beyle (ne pas écrire Bayle), surnommé Stendhal, écrit : « *Je préfère à l'Iliade les mémoires du maréchal Gouvion St Cyr* ». Wood reproche à Homère « les minuties de sa description ». La Harpe raille Homère de sa passion pour les généalogies, sans s'apercevoir que c'est là une ressemblance d'Homère avec la Bible, et que, les puérilités aristocratiques rejetées, cette coïncidence de la Bible et d'Homère glorifiant la mémoire, prouve l'éternel besoin de l'homme d'ajouter à sa vie la vie de ses pères et de se sentir appuyé derrière soi. Aulu-Gelle note, dans Homère comme dans Virgile, les hiatus faisant beauté. Quintilien humilie les onomatopées latines devant les onomatopées grecques. L'onomatopée d'Homère sur la flèche de Pandarus se termine par deux spondées que Clarke souligne. D'autres commentateurs admirent surtout dans Homère les particules.

Il y a les critiques délicats : l'abbé Tuet trouve les comparaisons d'Homère «souvent basses», entr'autres (*Iliade*, chant II), les grecs comparés *aux mouches venant boire du lait*. Ménélas comparé au taon mécontente Boileau; Patrocle mort comparé à une poutre traînée par des mulets, fâche Bossuet; les grecs et les troyens s'arrachant le corps de Patrocle comparés à des corroyeurs étirant une peau de bœuf, choquent Racine; la raillerie de Patrocle à Cébrion qui tombe : *Quels beaux plongeurs que ces troyens!* indigne Pope qui tance Milton pour avoir imité ces grossièretés d'Homère; d'Aubignac déclare « insupportable » Diane disant dans le combat à Apollon qui se sauve : *tu t'en vas, lâche!* Mérion était beau danseur et réussissait dans la pyrrhique, ce qui fait que le fils d'Anchise lui rit au nez; scandale pour toute la critique des collèges, depuis le père Bouhours, jusqu'au père Porée. Les héros et les dieux se jettent à la tête, comme le proclame Énée apostrophant Achille, « des tas d'injures qu'un vaisseau de cent rames ne porterait pas », Lucien, après Homère, dans l'*Eunuchus*, dit : « une charretée de sottises »; ces charretées de sottises et ces tas d'injures offensent le Père Le Bossu.

Il y a les critiques intéressés : Pythagore préférait à tout le reste de l'*Iliade* la

comparaison d'Euphorbe blessé à un olivier; il chantait ces vers en s'accompagnant de la harpe sur de la musique qu'il avait faite. Préférence toute simple; Pythagore croyait avoir été Euphorbe.

Il y a les critiques ignorants; ce sont volontiers des savants : le cheval Xanthe parle à Achille. Quelle absurdité! où a-t-on vu cela? Grand ahurissement parmi les commentateurs, oubliant, les hellénistes, que le bélier de Phryxus pérore, et, les hébraïsants, que l'âne de Balaam harangue.

Il y a les critiques de mauvaise foi : pour Wheeler, Thétis apportant une armure à Achille, plagie Jérémie apportant en songe une épée à Judas Macchabée. Or, Homère est antérieur à Jérémie.

Il y a les critiques ineptes : cette même armure, donnée par Thétis et admirée par Achille, se retrouve dans l'*Énéïde;* seulement c'est Vénus qui la donne et c'est Énée qui l'admire; Scaliger préfère la copie à l'original. Mathews blâme «*comme antithèse*» la Discorde «les pieds marchant sur la terre, la tête cachée dans les cieux», figuration immense qui, dans Virgile imitant Homère, est la Renommée, et dans Salomon, ignorant Homère, l'Ange exterminateur.

Rapin blâme Homère d'avoir fait amener Priam chez Achille par Mercure.

Il y a les critiques d'esprit : Lucien rit d'Homère, à cause de ce Vulcain dont les statues marchent, pendant que le statuaire boite. Voltaire écrit : *les héros d'Homère, babillards outrés.* Disons à l'honneur de Voltaire qu'il ajoute : *mais sublimes.*

Il y a enfin les critiques négateurs : Sparanus Buyter rejette tout simplement le sujet d'Homère, l'inaction d'Achille, c'est-à-dire que dans l'*Iliade* il rature l'*Iliade.* Ce triste travestisseur de nos admirables contes gothiques, ignorant au point de transformer la pantoufle de vair de Cendrillon *en pantoufle de verre,* Perrault, ce Macpherson de la Mère l'Oie, insulte Homère, et, en passant, fait cette découverte qu'Horace est sans goût. Pourquoi? parce qu'Horace appelle un navire «une poutre», *trabes.* Perrault ignore la synecdoche comme Pradon la métonymie. La Motte enchérit sur Perrault, Fontenelle sur La Motte, Terrasson sur Fontenelle.

L'abbé Terrasson dans toute l'*Iliade* n'admire qu'une chose, c'est Briséis faisant semblant de regretter Patrocle.

Mais qu'importe ce long effort contre Homère, depuis Zoïle jusqu'à Terrasson? Sur toute cette critique est posée, comme sur les vers le couvercle du sépulcre, la grande parole d'Aristote : *les mots d'Homère vivent.*

Une chose curieuse, c'est de penser qu'à l'heure qu'il est, pour la France, Homère n'est pas encore traduit.

NOTES SUR HOMÈRE.

SUR L'*ILIADE* EN PARTICULIER.

Eustathe, évêque de Thessalonique au 12e siècle.
Dion Cassius consul en 229. Historien.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Dion Chrysostome, le beau parleur, vêtu d'une peau de lion, Trajan le fit monter sur son char de triomphe.

Denys d'Halicarnasse (comme Hérodote) carien, né 30 ans avant J.-C. Écrit en grec l'histoire romaine. Un deuxième Denys d'Halicarnasse vivait sous Adrien.

Le cheval d'Achille ..... [1] Xanthe devient indiscret et va parler de l'enfer et de la mort, les furies lui coupent la parole.

Rochefort note la progression croissante du merveilleux.

Xénophon dans sa *Cyropédie* copie Homère faisant soulever Achille par ses armes comme par des ailes.

Orphée dit : le vieillard Océan.

Vénus, qui a eu la pomme, est pour Troie. Junon et Minerve contre. Elles se vengent sur Troie de Pâris. (Ch. 24 de l'*Iliade.*)

Isis tombe du ciel sur la terre aussi vite que l'hameçon de plomb au fond de la mer.

Thétis (Ch. 24) reproche à Achille de n'avoir pas couché avec Briséis depuis qu'on la lui a rendue.

Les chevaux d'Hector ne sont que des chevaux, les chevaux d'Achille sont des dieux.

Quand le taureau sacrifié à Neptune Héliconien mugissait devant l'autel, c'était signe que Neptune acceptait le sacrifice.

Anacréon imite la comparaison des cigales, Sophocle la comparaison des vagues, Lucrèce la comparaison des dogues, Virgile la comparaison des grues, Milton la comparaison des brebis, Tasse la comparaison du torrent roulant le rocher.

---

(1) Mot illisible.

Le bon évêque Eustathe approuve Minerve raillant Vénus (blessée par Diomède).

Pope préfère le discours laconique d'Agamemnon. (Ch. V.)

Prendre le casque de Pluton rendait un dieu invisible.

Mars blessé par Diomède jette un cri équivalent au cri de dix mille combattants.

Galant homme, vaisselle plate n'ont pas de pluriel.

Priam, le roi, mis à part, sont-ils, comme le croient les Alexandrins, les chefs de sept races primitives dont la plus récente étaient les mysiens d'Asie, pères des mysiens de Thrace et la plus ancienne les Hippomolgues, ces scythes qui buvaient du lait de jument?

Homère, qui ne recule pas devant les géants, pour peindre la stature de Pallas dit que son casque seul « couvrirait les combattants de cent villes ». Bitaubé trouve cela trop grand et traduit : « son casque peut résister à des combattants rassemblés de cent villes ». C'est un non-sens au lieu d'une beauté.

Un roi homérique ne haranguait jamais sans que son héraut lui mît le sceptre à la main.

Plutarque aime la bonne vieille jactance de Nestor.

Dans le combat du ceste, les athlètes mettaient un tablier de cuir. Un jour à Sparte, ce tablier se déchira, et l'athlète fut vaincu. On renonça au tablier. Ce détail sert à prouver l'antiquité d'Homère sur Hésiode. Dans Homère les athlètes ont un tablier, dans Hésiode ils n'en ont pas.

Dans ces jeux Aristophane le grammairien ne veut pas qu'Ajax et Diomède se battent au premier sang et rature Homère en conséquence.

Hector mourant supplie Achille. Il lui dit : *Par tes genoux.*

Priam pleure Hector avec préférence sur tous ses autres fils comme Jacob pleure Benjamin.

Mercure guidant Priam, c'est l'ange guidant Tobie.

Tasse copie Homère. Herminie montrant les chefs chrétiens à Aladin, reproduit en rapetissement Hélène montrant les chefs grecs à Priam. Il copie la ceinture de Vénus dans la ceinture d'Armide.

On honorait l'océan ou les fleuves en y jetant un cheval vivant. C'était donner le rapide aux rapides. Dion raconte que Pompée ayant été heureux sur mer, jeta à la mer son cheval.

Dans tout Homère il n'y a qu'un combattant des deux mains, Astéropée, et c'est contre Achille. Astéropée lance à la fois sur Achille ses deux javelots.

Les dieux combattent. Mars renversé par Pallas couvre sept arpents.

Le gigantesque : Les cadavres faits par Achille arrêtent le cours du Xanthe, le fleuve combat le héros et lui jette ses morts à la tête, Vulcain accourt au secours d'Achille et fait bouillir le Xanthe. Si c'était Brébeuf, que ne dirait-on pas ?

Pour cette école de critiques et de traducteurs, le gigantesque est un défaut; il ne convient pas qu'Homère soit gigantesque. Comment faire? Il l'est. Ce vieil enfant d'Homère est gigantesque sans permission. (Citer les cas.)

Il est curieux de voir les inventions auxquelles se livrent les traducteurs pour se tirer de ce gigantesque et le rapetisser. Ainsi (citer le cas de Minerve). Cela n'est pas encore très petit. Il faut pourtant aller au moins jusqu'à cet à peu près. Voilà à quels désagréments on s'expose quand on traduit Homère.

La comparaison du vase d'airain sur le feu est traduite par Virgile.

Homère peint les dieux combattant les dieux. Pindare commence la même peinture, puis s'interrompt et se tait, « de peur d'impiété ».

Hérodote a vu des momies de rois d'Égypte qui avaient 4 000 ans.

Pline dit que le soldat qui, sous les flèches de l'armée d'Annibal, passa le Vulturne à la nage, se couvrant la tête d'une branche de feuillage, en fut surnommé *Fronditius.*

Denys d'Halicarnasse et Eustathe s'étonnent que Priam, après avoir reçu de Mercure une leçon d'éloquence, l'oublie, et sur trois personnes pathétiques recommandées par Mercure, ne parle à Achille que d'une, Pélée.

Madame Dacier rapproche Priam chez Achille de Coriolan chez Tullus Aufidius.

Homère, pour expliquer le bonheur et le malheur, dit : *il y a deux urnes aux pieds de Jupiter, dans l'une est la joie, dans l'autre le deuil.*

David dit : (ps. 74) *Dieu a deux coupes dans ses mains, il verse de l'une dans l'autre.*

Achille accepte les présents de Priam. Lamotte l'appelle *avare.*

Aux funérailles de Patrocle Thétis fait l'office de pleureuse.

Les grecs nommaient les fleuves *nourriciers des jeunes hommes.*

Ils éteignaient le bûcher funèbre avec du vin. L'eau étant la vie.

Homère dit : Comme le loup et l'agneau ne sont point en concorde. L'*Écclésiaste* dit : *Comme il n'y a point de commerce entre le loup et l'agneau.*

Homère, presque dans les mêmes termes que l'*Écclésiaste,* compare les hommes aux feuilles des bois « qui naissent, se fanent, et tombent ».

Milton réveille Adam comme Homère réveille Jupiter, irrité. { Éden. — Ida. / Ève. — Junon. }

Où Homère dit : Toute leur force passe dans leurs pieds (Ch. 15) Bitaubé dit : ils n'ont plus de force que pour fuir.

Homère, nivelant l'homme et le dieu, fait combattre Hector contre Neptune et Ajax contre Apelle d'abord et ensuite contre Jupiter.

Achille est peu dévot. Il brusque les dieux.

Mercure était berger ; de là le bélier qu'Égine lui met sous les pieds.

Tyrtée a presque reproduit le cri de Priam à Hector.

Aristote croyait, comme Homère, que le serpent, qui va attaquer, mange de la ciguë. Le venimeux se compose du vénéneux.

Du temps d'Homère une ville se rachetait de sa conquête par la moitié de ce qu'elle possédait.

Le Scamandre avait deux sources, l'une froide, l'autre chaude. Strabon dit que de son temps il ne restait que la froide, et pourtant Sandys affirme avoir vu la chaude.

Hélène n'est plus jeune. Il y a vingt ans qu'elle est à Troie avec Pâris.

Pope affirme que ce sont les grecs qui ont donné aux hommes le premier modèle d'un ordre de bataille.

Il n'y a dans l'*Iliade* que deux grecs blessés au dos. (Deiochos en est un.)

Pour dire *serment inviolable,* Homère dit : « serment de vieillard ».

γερούσιον ὕρχον.

Il y a jusqu'à des proverbes dans Homère.

Ainsi : *parler du chêne et du rocher* (chant 22) qui répond à notre : *causer de choses et d'autres.*

Pallas dans l'*Iliade* porte sa lance à Achille; dans l'*Énéide* Juturna rapporte à Turnus son javelot.

Virgile suit Homère jusqu'à diminuer ses héros quand Homère amoindrit les siens. Ainsi Turnus fuit devant Énée. Pourquoi? parce que Hector fuit devant Achille.

La comparaison de la fuite en songe est imitée par Virgile.

Ce qui perd Hector, c'est d'avoir pris à Patrocle les armes d'Achille qui ne vont pas à Hector et le découvrent aux endroits dangereux.

Il y a dans ce divin Homère, *quandoque dormitat,* un certain radotage ravissant et majestueux que n'ont pas Isaïe, Job et Eschyle; c'est que Isaïe est un prophète, c'est que Job est un géant, c'est qu'Eschyle est un titan, tandis qu'Homère n'est pas autre chose que le vieux bonhomme des siècles.

BEETHOVEN.

Un passage rayé en tête du premier feuillet de ce chapitre indique la place qu'il devait occuper dans *William Shakespeare*, c'est, au chapitre Les Génies, l'alinéa finissant par :

... le grand allemand, c'est Beethoven [1].

Ce sourd entendait l'infini. Penché sur l'ombre, mystérieux voyant de la musique, attentif aux sphères, cette harmonie zodiacale que Platon affirmait, Beethoven l'a notée. Les hommes lui parlaient sans qu'il les entendît; il y avait une muraille entre eux et lui; cette muraille était à claire-voie pour les mélodies de l'immensité. Il a été un grand musicien, le plus grand des musiciens, grâce à cette transparence de la surdité. L'infirmité de Beethoven ressemble à une trahison; elle l'avait pris à l'endroit même où il semble qu'elle pouvait tuer son génie, et, chose admirable, elle avait vaincu l'organe sans atteindre la faculté. Beethoven est une magnifique preuve de l'âme. Si jamais l'inadhérence de l'âme et du corps a éclaté, c'est dans Beethoven. Corps paralysé, âme envolée. Ah! vous doutez de l'âme? Eh bien, écoutez Beethoven. Cette musique est le rayonnement d'un sourd. Est-ce le corps qui l'a faite? Cet être qui ne perçoit pas la parole, engendre le chant. Son âme, hors de lui, se fait musique. Que lui importe l'absence de l'organe! Le verbe est là, toujours présent. Beethoven, tous les pores de l'âme ouverts, s'en pénètre. Il entend l'harmonie et fait la symphonie. Il traduit cette lyre par cet orchestre. Les symphonies de Beethoven sont des voix ajoutées à l'homme. Cette étrange musique est une dilatation de l'âme dans l'inexprimable. L'oiseau bleu y chante; l'oiseau noir aussi. La gamme va de l'illusion au désespoir, de la naïveté à la fatalité, de l'innocence à l'épouvante. La figure de cette musique a toutes les ressemblances mystérieuses du possible. Elle est tout. Profond miroir dans une nuée. Le songeur y reconnaîtrait son rêve, le marin son orage, Élie son tourbillon où il y a un char, Erwyn de Steinbach sa cathédrale, le loup sa forêt. Parfois elle a des entre-croisements impénétrables. Avez-vous vu dans la Forêt-Noire ces branchages démesurés où la nuit est prise comme un épervier dans un filet, et se résigne sinistrement, ne pouvant s'en aller? La symphonie de Beethoven a de ces halliers inextricables. Et tout à coup, si le rossignol était là, il se mettrait à écouter, croyant que c'est quelqu'un comme lui qui chante. Le rossignol se tromperait; c'est mieux que lui. Il n'est que dans l'ombre, Beethoven est dans le mystère. La mélodie du rossignol n'est que nocturne, celle de Beethoven est magique. Il y a dans l'âme des jeunes filles une fleur qui chante; c'est cette fleur-là qu'on entend dans Beethoven. De là, une suavité incomparable. Plus qu'un chant, une incantation. Cependant la vie réelle entre brusquement dans ce

[1] Voir page 49.

songe. Au milieu de son monstrueux et charmant poëme, Beethoven donne un bal, il improvise une fête, il secoue des castagnettes, il tape sur un tambourin, toutes les danses tournoient et passent, depuis la valse jusqu'au jaléo, les bras entrelacés serrent les seins contre les poitrines, à l'écart, dans la clairière, le jeune homme rougissant salue une étoile où il voit une vierge, des sourires de belles filles apparaissent, montrant des dents pleines de lumière, des enfants et des moineaux jasent, les troupeaux bêlent, on entend la clochette des vaches rentrantes, il y a des chaumières sous des saules, et c'est là le bonheur, la famille, la nature, la prairie, la floraison d'avril, la jeunesse, la joie, l'amour, avec l'horreur secrète d'Irminsul debout là-bas sous les arbres, dans les ténèbres. Puis vient le tutti, le finale, le dénouement; le mirage se déforme, se déchire, s'ouvre, il s'y fait une profondeur, et l'on croit être au jour du Rosch-Aschana, et l'on croit voir les innombrables têtes d'Israël soufflant, joues gonflées, dans des cuivres, et l'on assiste, ébloui par cette gloire, à la fête furieuse des Trompettes.

Les symphonies de Beethoven sont des resplendissements d'harmonie. Les répliques de la mélodie à l'harmonie font de cette musique un intraduisible dialogue de l'âme avec la nature. Ce bruit-là pense. Dans cette végétation il y a le nid, dans cette église il y a le prêtre, dans cet orchestre il y a le cœur humain. Cette grandeur sert à faire aimer.

Insistons-y, et finissons par où nous avons commencé, ces symphonies éblouissantes, tendres, délicates et profondes, ces merveilles d'harmonie, ces irradiations sonores de la note et du chant, sortent d'une tête dont l'oreille est morte. Il semble qu'on voie un dieu aveugle créer des soleils.

LE GOÛT [1].

Définir le goût, impossible. Qui l'essaie échoue. Le goût est-il tenu d'être d'accord avec la morale? Non. Ou vous excluez Boccace, Arioste, la reine de Navarre, Brantôme, cent autres. Avec la politesse? non. Rien n'est moins poli que la comédie grecque. Avec la raison? non. Pindare est peu «raisonnable». Avec le progrès? non. *Les Nuées* outragent Socrate. Avec la vérité? non. Quel menteur que Virgile aux pieds d'Octave! Avec la réalité? non. Tout le vaste rêve mythologique est accepté par le goût avec enchantement. Avec la pudeur? non. Lisez le *Cantique des Cantiques.* Avec la conscience? non. Lisez Machiavel.

Le goût se concilie avec la férocité, voyez les versets exterminateurs de la Genèse, avec la bestialité, voyez Léda et le cygne, avec la sodomie, voyez Corydon, avec toutes les infamies possibles, voyez Aristophane.

L'Art a une effronterie lumineuse. Fécond sujet d'étonnement, que ces affinités des grossièretés avec les élégances! Affinités constatées par la Grèce qui offre Lysistrata à côté de l'Anthologie, par la renaissance qui encadre Tasse avec Rabelais, par le siècle d'Auguste et par le siècle de Louis XIV qui ont, l'un Horace et l'autre La Fontaine, esprits exquis et obscènes, combinant dans leur poésie ces deux pôles, la délicatesse et le cynisme.

Qu'est-ce donc que le goût? qu'est-ce donc que cette chose étrange qui, on vient de le voir, peut exister et existe en dehors de la morale, de la raison, de la politesse, du progrès, de la vérité, de la réalité, de la pudeur, de la conscience, se concilie avec la férocité, consent à la bestialité, accepte Sodome, et qui, avec toutes ces facultés d'être le mal, fait partie du beau?

Est-il donc possible d'être à la fois le beau et le mal?

L'art a-t-il ce don terrible?

Hâtons-nous de le dire, non.

Être le beau et le mal, être tout ensemble obscurité et clarté, c'est le chaos. L'art est prodige, soit; il n'est pas monstre. Il contient le contraste, non la contradiction. Pas un atome dans l'art n'est à l'état de chaos. Tout obéit à la loi une. Le goût, c'est l'ordre.

Comment donc expliquer alors ce qui vient d'être dit? comment concilier avec la formule : le goût, c'est l'ordre, cette acception par le goût de toutes les formes du désordre? comment se rendre compte de ceci que tout ce que nous nommons cynisme, débauche, brutalité, bestialité, dévergondage, puisse entrer dans l'art sans

[1] Quelques lignes de brouillon de ce chapitre sont griffonnées sur la couverture d'une plaquette envoyée à Victor Hugo en janvier 1863 (Collection Édouard Champion). [*Note de l'Éditeur.*]

trouble pour l'art, et en lui laissant tout entière sa condition suprême, le Beau, tellement que dans Virgile, dans Horace, dans la Bible, dans les bas-reliefs romains et grecs, dans les camées antiques, dans le musée secret de Naples, plusieurs des œuvres les plus impures aux yeux de la morale et de la pudeur sont les plus pures aux yeux du goût ?

Expliquons ce phénomène.

Affirmons cette vérité superbe, entrevue seulement sur les sommets de l'art : il n'y a point de mal dans le beau. Être le beau et faire le mal, c'est impossible. Le mal, dès qu'il est entré dans le beau, fait le bien. L'art est un dissolvant transfigurateur extrayant de toute chose l'idéal. Le fumier l'aide à créer sa rose. L'impureté s'innocente dans son marbre blanc. Sous l'art complet il y a le silence du mal. La nudité d'une femme devenue la nudité d'une statue fait taire la chair et chanter l'âme. Sitôt que le regard devient contemplateur, l'assainissement commence. Qui admire monte. De là la souveraine puissance civilisatrice de tous les chefs-d'œuvre sans exception. Ce qui fait partie du beau fait partie du bon.

Mais dans ce beau, que vous appelez maintenant le bon, il est entré du mal. Il y a dans tel de ces chefs-d'œuvre qui tous civilisent, dites-vous, cette impudence, ce cynisme, cette turpitude que vous-même avez signalés. — Oui, de même qu'il y a du fumier dans la rose.

Cherchez ce fumier et ce mal dans la merveille épanouie.

Donc, faire partie du Beau, ceci est toute la punition.

Tout ce que nous venons d'écrire ci-dessus, est-ce donc la négation du goût ?

C'en est l'affirmation.

De toutes les règles écrites, mises en tas et rejetées, sort la notion du goût de même que du monceau des lois passées au crible et abolies, sort la notion du droit.

Au-dessus de toutes les poétiques d'école comme de toutes les constitutions d'état il y a l'antérieur et le supérieur. Le goût est essentiel au génie comme le droit au peuple. Si l'on réfléchit que droit implique devoir, on saisira le rapport entre ces deux idées, droit et goût. Droit et goût font partie de la souveraineté.

Loin de la limiter, ils la constatent.

Les règles et les lois sont des procédés inférieurs; savoir distinguer la quantité de droit que contiennent les lois et la quantité de goût que contiennent les règles, cela n'est point donné à tous les esprits. Souvent la loi impose le faux droit et la règle impose le faux goût. Le devoir du penseur est de protester contre ces promulgations.

Un jour, le progrès aidant, le peuple se passera de lois; quant au génie, il s'est toujours passé de règles.

De ce rejet des lois et des règles, que résulte-t-il ? des *Iliades.*

Prenez des siècles, si vous voulez, pour faire à votre hypothèse un milieu suffisant de progrès accompli, et supposez ceci dans l'ordre politique : une seule injonction sociale est maintenant, l'enseignement gratuit et obligatoire, c'est-à-dire le droit de l'enfance à la lumière; du reste plus de lois, plus de décrets ni d'arrêts, plus de textes faisant dogmes; de cet évanouissement des codes écrits, que se dégage-t-il ? l'anarchie. Non, le droit absolu.

L'ensemble des lois naturelles qui se promulguent toutes seules et qui, portant en elles leur sanction, n'ont aucun besoin de force publique et sont à elles-mêmes leurs propres gendarmes, l'estomac ayant pour pénalité l'indigestion, le mouvement ayant pour limite la fatigue, la gravitation ayant pour arme la chute, l'usage ayant partout pour frontière l'abus.

Pavage, éclairage et sécurité de la voirie, le gouvernement devenu simple police, tout le reste livré à l'initiative libre de l'homme souverain de lui-même, l'humanité patrie unique, le droit loi unique, le devoir et le droit faisant leur jonction qui est la fraternité; voilà quel serait l'ordre social.

On le voit, unité de but, unité de moyen; le penseur, dans la région politique, ne supprime les lois que pour dégager le droit, et dans la région de l'art, n'abolit les règles que pour dégager le goût.

La poésie est une vérité suprême, jour de ce monde qu'on nomme l'Art, lumière intellectuelle de même qualité que la lumière morale et faisant la même fonction.

Le goût est à la poésie ce que la conscience est à la vérité.

Les idées sont les actions de l'esprit; le goût assiste à l'éclosion de l'idée comme la conscience à l'éclosion de l'action; ainsi que la conscience il dit : *c'est bien* ou *c'est mal;* et le génie est, comme l'âme, une oreille ouverte. De cette conscience écoutée résulte dans la vie le juste et dans l'art le beau.

Mais vouloir que le poëte remplace sa conscience par *l'Art Poétique,* c'est vouloir que le philosophe remplace la sienne par le catéchisme. Laissons l'école à l'école.

Le goût, de même que la conscience, est impulsion et frein. C'est un perpétuel conseil que le génie se donne à lui-même. *Le mieux possible,* telle est la formule intérieure, toujours obéie par les forts. Le goût retient quelquefois l'esprit, mais par le redressement, non par le retranchement. Quel rêve de croire à la fécondité par mutilation! Qu'attendez-vous d'une littérature hongre? Défions-nous de ces sagesses que créent les suppressions de virilité. Être Origène, c'est à la fois très malaisé et très aisé. L'église elle-même ne veut pas de cette vertu trop facilitée. Allez voir au Louvre la chaise de porphyre rouge avec son hiatus circulaire destiné à constater l'homme dans le pape, et rappelez-vous le cri d'intronisation des anciens âges du christianisme : *Testes habet.*

Les littératures mutilées, dites classiques, ne commencent pas toujours mal; elles ont parfois un bon exorde qui semble même suffisant; dans les premiers temps, au début, cela semble aller bien, cela fait quelque chose comme le dix-septième siècle, les formes conservent une certaine beauté, les «législateurs du Parnasse» s'applaudissent, mais quelle prompte dégénérescence! La source est fermée, la vie tarit. De diminution en diminution, la tragédie de Racine devient la tragédie de Voltaire, la tragédie de Voltaire devient la tragédie de Luce de Lancival. La castration est une mort debout; l'eunuque est un spectre qui a gardé quelque chair inutile.

Ces chantres de chapelle sixtine installés dans l'art sont le fait de l'académie et de l'école; le goût n'en est nullement responsable. Loin d'être la suppression, le goût est l'appétit. Le goût existe. Il y a de la faim dans le goût. Goûter, c'est manger. Le goût veut qu'on pense de même que la conscience veut qu'on agisse.

Tous les poëtes le constatent, l'inspiration est une volupté. Pour l'esprit, être en

travail, c'est être en extase. Quelle est cette volupté? qu'est-ce que cette extase? C'est la satisfaction secrète de la conscience intellectuelle. C'est l'éblouissement intérieur du goût devant le génie en pleine fonction souveraine. C'est la trouvaille surprenante du beau. Le goût ne produit pas plus le chef-d'œuvre que la conscience ne crée l'héroïsme; le goût n'est pas l'esprit, et la conscience n'est pas la vertu. Mais dans le sanctuaire du for intérieur, à l'heure auguste où le prodige s'opère, à l'instant sacré où l'homme devient héros, où le poëte devient prophète, la conscience est fière, le goût est heureux. Ils applaudissent. Ils ne s'y attendaient pas peut-être, ils n'exigeaient pas tant. Shakespeare, comme Léonidas, c'est l'imprévu. Mais le goût et la conscience tressaillent de joie à la minute violente et sereine où se font les grandes choses. Le chef-d'œuvre, comme l'héroïsme, sont les splendides coups d'état du génie et de la vertu dans le sens du beau et du vrai.

Le goût, on le voit, est, comme la conscience, à la fois personnel et général. Il révèle à chaque individualité, sans la troubler, le mode d'harmonie qui lui est propre avec les grandes lois mystérieuses superposées à tout.

L'inspiration est un ouragan qui a la faculté de se diriger; cette faculté de se diriger, c'est le goût. Seulement ce mors des Pégases, cette bride des hippogriffes, ne sont point accrochés au clou des classes de rhétorique à côté de la patoche du professeur[1].

Il y a autant de goûts qu'il y a de génies, avec un type supérieur qui est l'idéal. L'idéal, c'est le goût de Dieu.

Dieu étant soleil, le génie est planète.

Le goût est une gravitation.

Toute gravitation planétaire se compose de deux lois, l'évolution sur l'axe et l'évolution dans l'orbite. L'axe est le moi de la planète; le parcours de l'orbite est sa fonction.

Ceci engendre dans l'art, et nous venons de l'indiquer, deux lois applicables aux génies; l'une qui est spéciale à chaque génie, loi de son diamètre, loi de son axe, loi de son moi; l'autre qui est générale et humaine, loi de l'orbite, loi de la fonction. Cette dernière loi, la voici : éclairer, échauffer, féconder; — c'est-à-dire, pour tout résumer d'un mot, civiliser. — Cette dernière loi est absolue. Tout génie est tenu d'y satisfaire.

Tourner sur son axe, c'est vivre; tourner autour du centre, c'est vivifier.

Nous employons le mot Centre; chacun le traduira selon la vision qu'il a de l'absolu; l'artiste dira le Beau; le savant dira le Vrai; l'homme politique dira le Progrès; le philosophe dira l'Idéal; ceux qui cherchent la condensation de toutes les idées dans un mot suprême, diront : Dieu.

Dieu unifie toutes les formes du bien comme le jour tous les modes de la lumière. *Deus, dies.*

(1) En marge de cet alinéa, Victor Hugo a écrit au crayon : « Il y aura lieu à des divisions par chiffres romains ». Ces divisions n'ayant pas été indiquées, nous avons respecté l'aspect du manuscrit. (*Note de l'Éditeur.*)

Vivifier, c'est là ce qu'on pourrait nommer la loi externe du génie. Quant à l'autre loi, loi interne du génie, loi du moi, elle est abstruse, capricieuse, obscure; elle n'est plus la résultante d'une fonction, mais d'une essence; elle ne constitue plus un devoir, mais une idiosyncrasie; et le triomphe de la haute critique c'est de savoir pour chaque génie démêler, déterminer et reconnaître cette loi profonde.

La dissection d'une âme, c'est là une anatomie malaisée. Pas de poétique toute faite ici; aucun travail du passé, aucune trouvaille précédente, aucune synthèse préalable, ne fait loi en présence de cette souveraineté qu'on appelle l'originalité; en dehors des conditions de la loi externe que nous avons signalée, rien n'est acquis; il n'y a pas de chose jugée; aucune déduction intérieure ne peut guider sûrement l'ap-
La Harpe
préciateur. Le trousseau des règles pendu à la ceinture de Quintilien fait un cliquetis inutile; pas une de ces clefs banales n'ouvre le secret de ces grandes intelligences. Il faut, pour ainsi dire, recommencer à chaque génie la critique, et tout est à refaire selon que vous passez d'un colosse à l'autre. Lirez-vous, je le demande, avec le même œil Ézéchiel et Aristophane? Irez-vous, le même système au poing, du camp des grecs à l'abbaye de Thélème et d'Agamemnon à Pantagruel? Quelle conclusion tirerez-vous de Job à Horace? Jugerez-vous au même point de vue l'*Apocalypse* et le *Romancero?* Là même où l'analogie apparaît, la dissemblance éclate, et ce moule est chaque fois brisé par le génie; prenez un bon creux de Thersite, et essayez d'y faire entrer Falstaff. Superposez aux odes de Pindare les psaumes de David. Extrayez de l'*Odyssée* une poétique et appliquez-la au *Paradis perdu.* Quelle triangulation irez-vous faire dans ces espaces?

Vous sentez l'impossible et vous en convenez. Vous dites : en effet, chaque espèce a sa nature; on ne peut imposer l'une à l'autre; on ne peut exiger de celle-ci ce que produit celle-là; le monde normal n'admet pas ces confusions. De ce que la force est la force, on n'a pas droit de conclure qu'elle aura à la fois tous les modes de puissance. On ne peut demander à l'aigle de rugir et au lion de planer.

Eh bien, si! cela se peut, et je vous arrête, vous aurez le griffon, vous aurez Pégase; vous aurez le vol du poëte mêlé à l'éclair et le grondement du penseur mêlé au tonnerre; vous aurez l'esprit tempête et rayon; vous aurez le génie.

Et c'est précisément parce que vous pouvez demander cela que vous ne pourrez pas demander autre chose. C'est parce que vous pouvez exiger dans la poésie l'universalité, l'ubiquité, l'infinitude, l'omnipotence, l'omniscience, l'omniforme, que vous ne pouvez imposer de règles. Vous ne pouvez indiquer de routes, marquer de jalons, tracer de limites, précisément parce que vous avez droit d'attendre l'inattendu. Pas plus que la foudre, le génie ne se voit venir de loin. Quand vous êtes ébloui, vous êtes frappé.

Oui, la poésie, c'est l'infini. Vous avez le droit, vous lecteur, de tout demander et de tout vouloir, excepté une borne. Vous pouvez demander à la fleur de chanter, à l'étoile d'embaumer, à la strophe d'écumer. Vous pouvez exiger de l'océan un sourire et d'une bouche de volcan un baiser. Vous pouvez prendre les cheveux d'une femme et les mettre dans le ciel, et imposer, même à la science stupéfaite forcée d'enregistrer dans sa nomenclature ce rêve et de s'en servir, la chevelure de Bérénice.

Vous pouvez répandre le colibri sur le condor, créer le Roch et égarer cette immense émeraude ailée dans la nuée des légendes de l'Orient. Vous pouvez composer un esprit de toutes les forces et de toutes les grâces et faire sortir du même cerveau les euménides et les océanides, Polyphème et Nausicaa, Francesca et Ugolin, Titania et Caliban. En poésie, le prodige est de droit. Il y a un impossible qui est le possible de l'art.

Mais ce qui ne se peut, c'est que le génie ne soit pas lui; c'est qu'il soit un autre. C'est qu'étant Dante, il copie Homère; c'est qu'étant Shakespeare, il copie Dante. Les rhétoriques, qui ont le tort de prolonger l'enseignement au delà de la classe, exigent cette obédience; elles ont établi une norme, quelque chose comme le bureau du péage à l'entrée des routes. Péage imposé par les pédants aux esprits. Elles ignorent la loi intime du génie et entrevoient à peine sa loi externe. De là les grosses niaiseries du goût banal.

— Diable! ou juste ciel! s'écrie le préposé, voilà un génie qui fait basculer le goût. Il y a surcharge. Ce génie est en contravention. À l'amende! — Et Zoïle condamne Homère, et Mœvius condamne Virgile, et Cecchi condamne Alighieri, et Scudéry condamne Corneille, et Visé condamne Molière, et Voltaire condamne Shakespeare, et Fréron condamne Voltaire; Voltaire, chose bizarre, d'un esprit si large et d'un goût si étroit, à la fois férulant et férulé, comme eût dit l'énergique
du seizième siècle.
langue de Montaigne.

Tout en maintenant les observations faites ailleurs, et qui portent sur un autre côté de la question, nous n'avons, certes, nulle intention de nier ni de chagriner le goût relatif qui joue un rôle utile dans les rhétoriques et les prosodies; mais, sans vouloir ôter son pain à M. Quicherat, on peut songer à Eschyle et à Isaïe. Qu'il nous soit donc permis de le dire, il y a un goût supérieur et absolu qui ne se rédige pas en formules, et qui est tout à la fois la loi latente et la loi patente de l'art. Ce goût-là, le vrai, l'unique, est peu connu de ceux qui font profession de l'enseigner. Ce goût-là, c'est le grand arcane. C'est ce goût supérieur qui, à l'inexprimable stupeur de Vitruve, augmente ou diminue, selon on ne sait quelle progression mystérieuse, dans la colonnade du Parthénon, le diamètre des colonnes et l'espacement des entre-colonnements; grosse faute partout ailleurs, beauté là. C'est ce goût supérieur qui, peu soucieux d'être « sobre », consacre, à chaque instant, dans l'*Iliade,* six, huit, dix vers à la description minutieuse d'une blessure. C'est lui qui, effronté, fait mettre Messaline toute nue par Juvénal. C'est lui qui, sentant que la nef va s'écrouler, faisant de nécessité vertu et tirant une beauté d'une infirmité, ajoute aux cathédrales ces sublimes arcs-boutants, si stupidement critiqués, lesquels semblent les arches obliques d'un pont de la terre au ciel. C'est lui qui conseille à Rubens d'ajouter, contrairement à toute vraisemblance, convenons-en, au débarquement de Marie de Médicis à Marseille, ces tritons soufflant dans des buccins et ces naïades ruisselantes qui mouillent le tableau. C'est lui qui, dans la *Pêche miraculeuse* du Vatican, où Jésus n'est qu'au second plan, met sur le premier plan des oies, montrant leur croupion, signées Raphaël. C'est lui qui, au milieu du *Printemps* de Jordaëns, où se dresse

debout une Ève qui est aussi une Hébé, assoit le satyre à terre, dirige étrangement ce regard sauvage, et révèle par l'éclair de l'œil d'un faune le mystère ineffable qui est dans la chair. C'est lui qui, dans le plafond magnifique de Jules Romain, *la Descente des chevaux du Soleil,* fait voir Apollon par-dessous, montrant l'humanité de la divinité. C'est lui qui, ayant à mettre Noé en bas-relief, sculpte audacieusement le détail biblique en plein portail de Bourges. C'est lui qui contourne de certains torses de Michel-Ange selon une ligne impossible, arrivant à la sublimité par le tourment. C'est lui qui fait faire à Priape aux Esquilies ce que raconte Horace, et qui, dans le désert, fait manger à Ézéchiel ce que raconte l'Écriture.

Le calembour quand il est d'Eschyle, la grimace quand elle est de Goya, la bosse quand Ésope la porte, le pou quand Murillo l'écrase, la puce quand elle pique Voltaire, la mâchoire d'âne quand Samson l'empoigne, l'hystérie quand le Cantique des Cantiques l'empourpre et l'étale, Goton au lavoir quand il plaît à Rembrandt de la nommer Suzanne au bain, l'œil crevé quand c'est celui d'Œdipe, l'œil arraché quand c'est celui de Glocester, la femme qui aboie quand c'est Hécube, le ronflement quand il vient des Euménides, le soufflet quand le Cid le venge, le crachat quand Jésus le reçoit, les grossièretés quand Homère les dit, les sauvageries quand Shakespeare les fait, l'argot quand Villon le parle, la guenille quand Irus la traîne, les coups de bâton quand Scapin les donne, la charogne quand le vautour et Salvator Rosa la rongent, le ventre quand Agrippine le découvre, le lupanar quand Régnier nous y mène, l'entremetteuse quand Plaute l'emploie, la seringue quand elle poursuit Pourceaugnac, les latrines quand Tacite y noie Vitellius et quand Rabelais en barbouille la théocratie, font partie de ce goût suprême. La carogne de Molière, la catin de Beaumarchais et la putain de Shakespeare en sont.

De certaines familiarités, des tutoiements altiers, des insolences, si vous voulez, qui ne peuvent venir que de la grandeur, ne se rencontrent que dans les œuvres souveraines, et en sont le signe. Une fiente d'aigle révèle un sommet.

Les rhétoriques ignorent assez habituellement la valeur des mots qu'elles prononcent. *Sel attique. Goût classique.* Cherchez le sel attique dans Aristophane ; cherchez le goût classique dans Homère. Homère ne se fait pas attendre ; dès le premier chant de l'*Iliade* les gros mots pleuvent. *Œil de chien! Cœur de cerf!* C'est Achille qui parle à Agamemnon. Quant à Aristophane, ouvrez seulement *Lysistrata.* Est-ce donc que le goût manque à Aristophane? Est-ce donc que le goût manque à Homère? Le goût y est partout au contraire, mais le grand goût, le goût incorruptible, manifestation du beau. Il est dans ce qui choque, il est dans ce qui irrite, invulnérable même dans la mêlée des mots orduriers et obscènes, comme un dieu qu'il est. Lisez Plaute. Lisez Horace. Être le beau, là est toute la question. Selon que la beauté, cette lumière, est absente ou présente, les mêmes mots font Vadé ignoble et Aristophane splendide.

Cependant, constatons-le, ou si l'on veut, avouons-le, devant ce grand goût, aisément admis du lecteur, le spectateur et l'auditeur se hérissent volontiers. Être « académique », être « parlementaire », cela plaît aux hommes réunis et enfermés. Démosthène et Aristophane étaient souvent hués ; on leur faisait la « guerre aux mots». De leur vivant, Shakespeare, Molière et Beaumarchais étaient sifflés pour leurs

reliefs et leurs saillies. *Mauvais goût!* disait-on. Ceci est une loi de tous les auditoires, sénats ou théâtres. Une chose semble refusée aux hommes assemblés, c'est l'imagination, immense don solitaire.

Certains critiques — sont-ce des critiques? — prennent des sens qui leur manquent pour des perfections que n'a pas autrui. Quand Beyle, dit Stendhal (le même qui préférait les mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr à Homère et qui tous les matins lisait une page du Code pour s'enseigner les secrets du style), quand Beyle raille Chateaubriand pour cette belle expression, d'un vague si précis : « la cime indéterminée des forêts », l'honnête Beyle n'a pas conscience que le sentiment de la nature lui fait défaut, et ressemble à un sourd qui, voyant chanter la Malibran, s'écrierait : — Qu'est-ce que cette grimace?

Ce goût supérieur, que nous venons, non de définir, mais de caractériser, c'est la règle du génie, inaccessible à tout ce qui n'est pas lui, hauteur qui embrasse tout et reste vierge. Yungfrau.

Il y a le goût d'en bas et le goût d'en haut. Le goût selon l'abbé de Bernis, et le goût selon Pindare. L'admirable, c'est que, de professeur de rhétorique en professeur de rhétorique, on est venu à qualifier le goût selon Bernis *bon goût,* et le goût selon Pindare *mauvais goût.*

Ce grand goût, le goût d'en haut, n'est autre chose que l'acception de chaque phénomène matériel ou moral pris en soi avec ce droit d'ajouter qui fait partie de la souveraineté intellectuelle; c'est on ne sait quel mélange de démesuré et de proportionné qui reste exact même dans les plus prodigieux grossissements; c'est la volonté sévère du vrai qui conserve à l'infusoire toute sa petitesse et au condor toute son envergure; c'est l'absolu qui exige de chaque chose qu'elle ait sa réalité avant de l'introduire dans l'idéal, toute fécondation étant à ce prix.

Tout ce que nous venons d'énumérer (et bien d'autres détails que nous pourrions rappeler) vous déplaît dans les grandes œuvres de l'esprit humain. Eh bien, ce qui vous choque, essayez de le retrancher, et vous verrez. Le trou se fera. Où vous croirez avoir ôté le défaut, apparaîtra la lacune, c'est-à-dire le défaut vrai. Vous aurez changé l'Achille d'Homère pour l'Achille de Racine. Où était la vie, il y aura l'absence. Au lieu du chef-d'œuvre, vous aurez l'eunuque. Mystère donc que ce goût réfractaire aux règles et aux méthodes, et respectez-le. Il n'a point de définition possible. Il a tous les droits, ayant toutes les puissances.

C'est lui qui, après avoir fait les dieux, sentant qu'il faut une satisfaction de plus à l'infini, fait les monstres.

C'est ce souverain goût, omnipotent comme le génie même dont il est le sens, qui partage l'orient en deux, donnant à la moitié caucasienne pour point de départ l'Idéal et à la moitié thibétaine pour point de départ le Chimérique. De là deux poésies immenses. Ici Apollon, là le Dragon. Le groupe du Pythien, ce symbole de la création même, jette dans l'esprit humain deux ombres, chacune à l'image de l'une de ses deux figures, et, de cette ombre double qui se bifurque, naissent dans l'art deux mondes. Ces deux mondes appartiennent au goût suprême, et marquent ses deux pôles. À l'une des extrémités de ce goût, il y a la Grèce, à l'autre la Chine.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ayons présente à l'esprit cette vaste variété une de l'art, rendons-nous compte des tempéraments mêlés aux génies, des climats mêlés aux tempéraments, et des siècles mêlés aux climats, et en présence des grandes œuvres, réfléchissons, et ne voyons pas étourdiment un défaut là où il y a souvent une marque inattendue de puissance. Je conviens que de certaines beautés font ombre et étonnent ; mais est-ce que le nuage n'est pas beau quelquefois ? Quand il étudie un génie, le penseur, à l'arrivée d'un détail flottant, étrange et épars, ne s'effare pas plus que d'un passage de fumée sur le ciel.

Quand donc comprendra-t-on que les poëtes sont des entités, que leurs facultés, combinées selon un logarithme spécial pour chaque esprit, sont des concordances, qu'au fond de tous ces êtres on sent le même être, l'Inconnu, qu'il y a dans ces hommes de l'élément, que ce qu'ils font ils ont à le faire, *bien rugi, lion !* qu'ils sont nécessaires et climatériques, qu'il vente, pleut et tonne dans leur œuvre comme dans la nature, et qu'à certains moments la terre tremble dans leur génie, que les nier, c'est imbécile.

Certaines œuvres sont ce qu'on pourrait appeler les excès du beau. Elles font plus qu'éclairer ; elles foudroient. Étant données les paresses et les lâchetés de l'esprit humain, cette foudre est bonne.

Allons au fait, parquer la pensée de l'homme dans ce qu'on appelle « un grand siècle » est puéril. La poésie suivant la cour a fait son temps. L'humanité ne peut se contenter à jamais d'une tragédie qui plafonne au-dessus de la tête-soleil de Louis XIV. Il est inouï de penser que tout notre enseignement universitaire en est encore là et qu'à la fin du dix-neuvième siècle les pédants et les cuistres tiennent bon sur toute la ligne. L'enseignement littéraire est tout monarchique. Malgré 89, malgré 1830, le peuple n'existe pas encore en rhétorique.

Pourtant, ô ignorance des professeurs officiels ! la littérature antique proteste contre la littérature classique et, pour pratiquer le grand art libre, les anciens sont d'accord avec les nouveaux.

Un jour Béranger, ce français coupé de gaulois, ne sachant ni le latin, ni le grec, le plus littéraire des illettrés, vit un Homère sur la table de Jouffroy. C'était au plus fort du mouvement de 1830, mouvement compliqué de résistance. Béranger, rencontrant Homère, fut curieux de faire cette connaissance. Un chansonnier, qui voit passer un colosse, n'est pas fâché de lui taper sur l'épaule. — *Lisez-moi donc un peu de ça,* dit Béranger à Jouffroy. Jouffroy contait qu'alors il ouvrit l'*Iliade* au hasard, et se mit à lire à voix haute, traduisant littéralement du grec en français. Béranger écoutait. Tout à coup, il interrompit Jouffroy et s'écria : — Mais il n'y a pas ça ! — Si fait, répondit Jouffroy. Je traduis à la lettre. — Jouffroy était précisément tombé sur ces insultes d'Achille à Agamemnon que nous citions tout à l'heure. Quand le passage fut fini, Béranger, avec son sourire à deux tranchants dont la moquerie restait indécise, dit : *Homère est romantique.*

Béranger croyait faire une niche ; une niche à tout le monde, et particulièrement à Homère. Il disait une vérité. *Romantique,* traduisez *primitif.*

Ce que Béranger disait d'Homère, on peut le dire d'Ézéchiel, on peut le dire de Plaute, on peut le dire de Tertullien, on peut le dire du *Romancero,* on peut le dire des *Niebelungen.* On a vu qu'un professeur de l'école normale le disait de Juvénal.

Ajoutons ceci : un génie primitif, ce n'est pas nécessairement un esprit de ce que nous appelons à tort les *temps primitifs.* C'est un esprit qui, en quelque siècle que ce soit et à quelque civilisation qu'il appartienne, jaillit directement de la nature et de l'humanité. Quiconque boit à la grande source est primitif; quiconque vous y fait boire est primitif. Quiconque a l'âme et la donne est primitif. Beaumarchais est primitif autant qu'Aristophane; Diderot est primitif autant qu'Hésiode. Figaro et le Neveu de Rameau sortent tout de suite et sans transition du vaste fond humain. Il n'y a là aucun reflet; ce sont des créations immédiates; c'est de la vie prise dans la vie.

Cet aspect de la nature qu'on nomme société inspire tout aussi bien les créations primitives que cet autre aspect de la nature appelé barbarie. Don Quichotte est aussi primitif qu'Ajax. L'un défie les dieux, l'autre les moulins; tous deux sont hommes. Nature, humanité, voilà les eaux vives. L'époque n'y fait rien. On peut être un esprit primitif à une époque secondaire comme le seizième siècle, témoin Rabelais, et à une époque tertiaire comme le dix-septième, témoin Molière.

Primitif a la même portée qu'*original,* avec une nuance de plus. Le poëte primitif, en communication intime avec l'homme et la nature, ne relève de personne. À quoi bon copier des livres, à quoi bon copier des poëtes, à quoi bon copier des choses faites, quand on est riche de l'énorme richesse du possible, quand tout l'imaginable vous est livré, quand on a devant soi et à soi tout le sombre chaos des types, et qu'on se sent dans la poitrine la voix qui peut crier *Fiat lux!*

Le poëte primitif a des devanciers, mais pas de guides. Ne vous laissez pas prendre aux illusions d'optique, Virgile n'est point le guide de Dante; c'est Dante qui entraîne Virgile; et où le mène-t-il? chez Satan. C'est à peine si Virgile tout seul est capable d'aller chez Pluton.

Le poëte original est distinct du poëte primitif, en ce qu'il peut avoir, lui, des guides et des modèles. Le poëte original imite quelquefois; le poëte primitif jamais. La Fontaine est original, Cervantes est primitif. À l'originalité, de certaines qualités de style suffisent; c'est l'idée-mère qui fait l'écrivain primitif. Hamilton est original, Apulée est primitif. Tous les esprits primitifs sont originaux; les esprits originaux ne sont pas tous primitifs. Selon l'occasion, le même poëte peut être tantôt original, tantôt primitif. Molière, primitif dans le *Misanthrope,* n'est qu'original dans *Amphitryon.*

L'originalité a d'ailleurs, elle aussi, tous les droits; même le droit à une certaine politesse, même le droit à une certaine fausseté. Marivaux existe.

Il ne s'agit que de s'entendre, et nous n'excluons, certes, aucun possible. La draperie est un goût, le chiffon en est un autre.

Ce dernier goût, le chiffon, peut-il faire partie de l'art? Non, dans les vaudevilles de Scribe. Oui, dans les figurines de Clodion. Où la langue manque, Boileau a raison, tout manque. Or, la langue de l'art, que Scribe ignore, Clodion la sait. Le bonnet de Mimi Rosette peut avoir du style. Quand Coustou chiffonne une faille

sur la tête d'un sphinx qui est une marquise, ce taffetas de marbre fait partie de la chimère et vaut la tunique aux mille plis de la Cythérée Anadyomène. En vérité, il n'y a point de règles. Rien étant donné, pétrissez-y l'art, et voici une ode d'Horace ou d'Anacréon. Une mode de la rue Vivienne, touchée par Coysevox ou Pradier, devient éternelle.

Une manière d'écrire qu'on a tout seul, un certain pli magistralement imprimé à tout le style, un air de fête de la muse, une façon à soi de toucher et de manier une idée, il n'en faut pas plus pour faire des artistes souverains; témoin Horace. Cependant, insistons-y, le poëte qui voit dans l'art plus que l'art, le poëte qui dans la poésie voit l'homme, le poëte qui civilise à bon escient, le poëte, maître parce qu'il est serviteur, c'est celui-là que nous saluons. Qu'un Gœthe est petit à côté d'un Dante! En toute chose, nous préférons celui qui peut s'écrier : j'ai voulu!

Ceci soit dit sans méconnaître, certes, la toute-puissance virtuelle et intrinsèque de la beauté, même indifférente.

Si d'aussi chétifs détails valaient la peine d'être notés, ce serait peut-être ici le lieu de rappeler, chemin faisant, les aberrations et les puérilités malsaines d'une école de critique contemporaine, morte aujourd'hui, et dont il ne reste plus un seul représentant, le propre du faux étant de ne se point recruter. Ce fut la mode dans cette école, qui a fleuri un moment, d'attaquer ce que, dans un argot bizarre, elle nommait «la forme». La forme, *forma,* la beauté. Quel étrange mot d'ordre! Plus tard, ce fut l'attaque à la grandeur. «Faire grand» devint un défaut. Quand le beau est un tort, c'est le signe des époques bourgeoises; quand le grand est un crime, c'est le signe des règnes petits.

La logomachie était curieuse. Cette école avait rendu ce décret : La forme est incompatible avec le fond. Le style exclut la pensée. L'image tue l'idée. Le beau est stérile. L'organe de la conception et de la fécondation lui manque. Vénus ne peut faire d'enfants.

Or, c'est le contraire qui est vrai. La beauté, étant l'harmonie, est par cela même la fécondité. La forme et le fond sont aussi indivisibles que la chair et le sang. Le sang, c'est de la chair coulante; la forme, c'est le fond fluide entrant dans tous les mots et les empourprant. Pas de fond, pas de forme. La forme est la résultante. S'il n'y a point de fond, de quoi la forme est-elle la forme?

Nous objectera-t-on que nous avons dit tout à l'heure : *Rien* étant donné, etc...; mais *Rien* n'avait là qu'un sens relatif, *nescio quid meditans nugarum,* et une bagatelle d'Horace, c'est quelquefois le fond même de la vie humaine.

Le beau est l'épanouissement du vrai (*la splendeur,* a dit Platon). Fouillez les étymologies, arrivez à la racine des vocables, *image* et *idée* sont le même mot. Il y a entre ce que vous nommez forme et ce que vous nommez fond identité absolue, l'une étant l'extérieur de l'autre, la forme étant le fond, rendu visible.

Si cette école du passé avait raison, si l'image excluait l'idée, Homère, Eschyle, Dante, Shakespeare, qui ne parlent que par images, seraient vides. La Bible qui, comme Bossuet le constate, est toute figures, serait creuse. Ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain seraient «de la forme». De pensée point. Voilà où mène un faux point de départ. Cette école de critique, un instant en crédit, a disparu et est main-

tenant oubliée. C'est comme cas singulier que nous la mentionnons ici dans notre clinique; car, comme l'art lui-même, la critique a ses maladies, et la philosophie de l'art est tenue de les enregistrer. Cela est mort, peu importe; de certains spécimens veulent être conservés. Ce qui n'est pas né viable a droit au bocal des fœtus. Nous y mettons cette critique.

De loi en loi, de déduction en déduction, nous arrivons à ceci : Carte blanche, coudées franches, câbles coupés, portes toutes grandes ouvertes, allez. Qu'est-ce que l'océan? C'est une permission.

Permission redoutable, sans nul doute. Permission de se noyer, mais permission de découvrir un monde.

Aucun rumb de vent, aucune puissance, aucune souveraineté, aucune latitude, aucune aventure, aucune réussite, ne sont refusés au génie. La mer donne permission à la nage, à la rame, à la voile, à la vapeur, à l'aube, à l'hélice. L'atmosphère donne permission aux ailes et aux aéroscaphes, aux condors et aux hippogriffes. Le génie, c'est l'omni-faculté.

En poésie, il procède par une continuité prodigieuse d'Iliades, sans qu'on puisse imaginer où s'arrêtera cette série d'Homères dont Rabelais et Shakespeare font partie. En architecture, tantôt il lui plaît de sublimer la cabane, et il fait le temple; tantôt il lui plaît d'humaniser la montagne, et, s'il la veut simple, il fait la pyramide, et, s'il la veut touffue, il fait la cathédrale; aussi riche avec la ligne droite qu'avec les mille angles brisés de la forêt, également maître de la symétrie à laquelle il ajoute l'immensité, et du chaos auquel il impose l'équilibre. Quant au mystère, il en dispose. À un certain moment sacré de l'année, prolongez vers le zénith la ligne de Chéops, et vous arriverez, stupéfait, à l'étoile du Dragon; regardez les flèches de Chartres, d'Angers, de Strasbourg, les portails d'Amiens et de Reims, la nef de Cologne, et vous sentirez l'abîme. Sa science est prodigieuse. Les initiés seuls, et les forts, savent quelle algèbre il y a sous la musique; il sait tout, et ce qu'il ne sait pas, il le devine, et ce qu'il ne devine pas, il l'invente, et ce qu'il n'invente pas, il le crée; et il invente vrai, et il crée viable. Il possède à fond la mathématique de l'art; il est à l'aise dans des confusions d'astres et de ciels; le nombre n'a rien à lui enseigner; il en extrait, avec la même facilité, le binôme pour le calcul et le rhythme pour l'imagination; il a, dans sa boîte d'outils, employant le fer où les autres n'ont que le plomb, et l'acier où les autres n'ont que le fer, et le diamant où les autres n'ont que l'acier, et l'étoile où les autres n'ont que le diamant, il a la grande correction, la grande régularité, la grande syntaxe, la grande méthode, et nul comme lui n'a la manière de s'en servir. Et il complique toute cette sagesse d'on ne sait quelle folie divine, et c'est là le génie.

C'est une chose profonde que la critique, et défendue aux médiocres. Le grand critique est un grand philosophe; les enthousiasmes de l'art étudié ne sont donnés qu'aux intelligences supérieures; savoir admirer est une haute puissance.

Quiconque a le fécond souci des questions littéraires, si inépuisables, puisqu'elles touchent au logos même, quiconque creuse la métaphysique de l'art, quiconque vit

en familiarité avec les phénomènes de l'esprit, est invinciblement amené à se faire cette question surprenante qui entr'ouvre le plus profond arcane de la poésie :

Pourquoi les «parfaits» ne sont-ils pas les grands?

Pourquoi Virgile est-il inférieur à Homère? Pourquoi Anacréon est-il inférieur à Pindare? Pourquoi Ménandre est-il inférieur à Aristophane? Pourquoi Sophocle est-il inférieur à Eschyle? Pourquoi Lysippe est-il inférieur à Phidias? Pourquoi David est-il inférieur à Isaïe? Pourquoi Thucydide est-il inférieur à Hérodote? Pourquoi Cicéron est-il inférieur à Démosthène? Pourquoi Tite-Live est-il inférieur à Tacite? Pourquoi Horace est-il inférieur à Juvénal? Pourquoi Térence est-il inférieur à Plaute? Pourquoi Pétrarque est-il inférieur à Dante? Pourquoi Vignole est-il inférieur à Piranèse? Pourquoi Van Dyck est-il inférieur à Rembrandt? Pourquoi Boileau est-il inférieur à Régnier? Pourquoi Racine est-il inférieur à Corneille? Pourquoi Raphaël est-il inférieur à Michel-Ange?

Ceci, nous le répétons, est une question profonde.

Pourquoi tout le côté du dix-neuvième siècle qu'admirent les rhétoriques n'est-il que néant devant Molière? Pourquoi toute l'école puriste anglaise, Pope, Dryden, Addison, etc., acharnée sur Shakespeare, ne fait-elle que l'effet d'une mêlée de vermines dans la crinière du lion?

(Qu'on le remarque, nous disons *école puriste* et non *école correcte;* il y a entre puriste et correct la même différence qu'entre prude et chaste.)

Pourquoi?

C'est qu'il n'y a point de parfaits. La perfection est affirmée, mais non prouvée. La perfection n'est pas humaine.

Il y a des grands.

L'homme peut être grand.

Si les grands ont l'excès, les parfaits ont le défaut. *Deest aliquid.*

Or le défaut supprime la perfection, et l'excès ne supprime pas la grandeur. Loin de là, il la constate. Le ciel est trop.

Racine, Boileau, Pope, Raphaël, Pétrarque, Térence, Tite-Live, Cicéron, Thucydide, Anacréon, Horace, Virgile, représentent ce qu'on est convenu d'appeler le goût.

Quant à ceux-ci : Shakespeare, Molière, Corneille, Michel-Ange, Dante, Tacite, Plaute, Aristophane, Démosthène, Pindare, Isaïe, Eschyle, Homère, si pour résumer tous ces noms, on cherche un mot, on n'en trouve qu'un : Génie.

Du reste, disons-le en passant, être employés à la formation d'un goût scholastique purement local, se prétendant catholique, c'est-à-dire universel, avec autant de raison que le dogme romain, être choisis, épluchés, expurgés et dépouillés pour la composition d'une règle d'école, d'un procédé classique promulgué une fois pour toutes, d'un code mathématique de la poésie, d'un cahier d'expressions, d'une formule d'inspiration ayant la mine bourrue d'une pénalité, c'est là, certes, une injure que ne méritaient pas d'illustres esprits tels qu'Anacréon, Virgile, Horace, Térence, Cicéron et Pétrarque, très originaux en définitive.

L'antagonisme supposé du goût et du génie est une des niaiseries de l'école. Pas

d'invention plus grotesque que cette prise aux cheveux de la muse par la muse. Uranie et Calliope en viennent aux coiffes.

Non, rien de tel dans l'art. Tout y est harmonie, même la dissonance.

Le goût, comme le génie, est essentiellement divin. Le génie, c'est la conquête; le goût, c'est le choix. La griffe toute-puissante commence par tout prendre, puis l'œil flamboyant fait le triage. Ce triage dans la proie, c'est le goût. Chaque génie le fait à sa guise. Les épiques mêmes diffèrent entre eux d'humeur. Le triage d'Homère n'est pas le triage de Rabelais. Quelquefois, ce que l'un rejette, l'autre le garde. Ils savent tous les deux ce qu'ils font, mais ils ne peuvent jurer de rien ni l'un ni l'autre, l'idéal, qui est l'infini, est au-dessus d'eux, et il pourra fort bien arriver un jour, si l'éclair héroïque et la foudre cynique se mêlent, qu'un mot de Rabelais devienne un mot d'Homère, et alors ce sera Cambronne qui le prononcera.

L'art a, comme la flamme, une puissance de sublimation. Jetez dans l'art, comme dans la flamme, les poisons, les ordures, les rouilles, les oxydes, l'arsenic, le vert-de-gris, faites passer ces incandescences à travers le prisme ou à travers la poésie, vous aurez des spectres splendides, et le laid deviendra le grand, et le mal deviendra le beau.

Chose surprenante et ravissante à affirmer, le mal entrera dans le beau et s'y transfigurera. Car le beau n'est autre chose que la sainte lumière du bon.

Dans le goût, comme dans le génie, il y a de l'infini. Le goût, ce pourquoi mystérieux, cette raison de chaque mot employé, cette préférence obscure et souveraine qui, au fond du cerveau, rend des lois propres à chaque esprit, cette seconde conscience donnée aux seuls poëtes, et aussi lumineuse que l'autre, cette intuition impérieuse de la limite invisible, fait partie, comme l'inspiration même, de la redoutable puissance inconnue. Tous les souffles viennent de la bouche unique.

Le génie et le goût ont une unité qui est l'absolu, et une rencontre qui est la beauté.

Ce qui est dans les lettres est partout. La littérature a cela de magnifique qu'elle a de toutes parts des fuites de lumière qui se répandent dans les arts, dans la philosophie, dans la politique, dans les mœurs, dans les lois. Elle commence par former le public, après quoi, elle fait le peuple. Écrire c'est gouverner; lire c'est adhérer. Les voyelles et les consonnes portent l'esprit humain comme une charpente porte un édifice. Les vingt-cinq lettres que l'enfant épelle sont l'ossature de la pensée universelle. L'alphabet est le squelette du verbe. De là cette éternité du mot écrit et cette toute-puissance du mot imprimé. De là cette vérité peu comprise encore : la question du goût est intimement liée à la question du pouvoir.

L'effort suprême qui se fait à cette heure dans certaines régions pour maintenir ce qu'on appelait autrefois « le goût français » est à coup sûr digne de curiosité, et même d'un certain intérêt; mais, disons-le, c'est un effort à contre-sens, c'est de la nage remontante que le courant emporte, c'est de la force dépensée en pure perte, c'est du barrage au progrès. Le goût français ne peut se perpétuer qu'à la condition de se transformer, c'est-à-dire de devenir goût européen; comme tige il doit rester France,

mais comme frondaison il doit devenir Europe. C'est cette transfiguration de la pensée française en pensée humaine qui est la grande œuvre du dix-neuvième siècle.

progrès.

C'est ainsi que se prépare le vingtième. Nous assistons à ce sublime travail. Toute réaction en sens contraire, eût-elle une apparence de réussite momentanée, est inutile et caduque, sort fatal et mérité des réactions, quelles qu'elles soient, politiques et littéraires, religieuses et philosophiques. Qui marche en arrière ne marche pas. Allez en avant. Sortez du dix-septième siècle si vous voulez être du dix-neuvième. Si vous voulez rester français, devenez européens. Quittez le vieux goût pour le nouveau. Comment perpétuerez-vous la monarchie littéraire de Louis XIV là où sa monarchie politique a disparu? Boileau régnant implique Louvois gouvernant. Ce qui allait à l'œil-de-bœuf ne va pas au continent. Le continent est homme fait. Comment ferez-vous endosser Racine à ce colosse qui a dans la poitrine Dante, Rabelais et Cervantes? Continuez l'esprit français, soit, mais non le goût français. Riez avec Voltaire, mais pas de Shakespeare.

Le goût français, c'est Versailles, l'esprit français, c'est l'univers.

Cet admirable travail, éliminer le goût monarchique et propager l'esprit universel, c'est Paris qui le fait. De là sa suprématie. Car, nous venons de le dire, la question Goût est identique à la question Pouvoir. Boileau n'est pas moins la monarchie que Louis XIV.

PROMONTORIUM SOMNII [1].

Je me rappelle qu'un soir d'été, il y a longtemps de cela, en 1834, j'allai à l'Observatoire. Je parle de Paris, où j'étais alors. J'entrai. La nuit était claire, l'air pur, le ciel serein, la lune à son croissant; on distinguait à l'œil nu la rondeur obscure modelée, la lueur cendrée. Arago était chez lui, il me fit monter sur la plate-forme. Il y avait là une lunette qui grossissait quatre cents fois; si vous voulez vous faire une idée de ce que c'est qu'un grossissement de quatre cents fois, représentez-vous le bougeoir que vous tenez à la main haut comme les tours de Notre-Dame. Arago disposa la lunette, et me dit : regardez.

Je regardai.

J'eus un mouvement de désappointement. Une espèce de trou dans l'obscur, voilà ce que j'avais devant les yeux; j'étais comme un homme à qui l'on dirait : regardez, et qui verrait l'intérieur d'une bouteille à l'encre. Ma prunelle n'eut d'autre perception que quelque chose comme une brusque arrivée de ténèbres. Toute ma sensation fut celle que donne à l'œil dans une nuit profonde la plénitude du noir.

— Je ne vois rien, dis-je.

Arago répondit : — Vous voyez la lune.

[1] Cette curieuse lettre d'Arago nous montre que Victor Hugo s'était de tout temps préoccupé d'astronomie :

Monsieur Victor Hugo,
Membre de l'Institut, etc.
Place Royale, n° 6.
Paris.

«Une indisposition m'empêche, mon cher et illustre confrère, d'aller vous porter verbalement la réponse aux questions que vous avez bien voulu m'adresser. Je vais donc employer la poste, mais sous une réserve formelle : vous permettrez, n'est-ce pas, à un *barbare* conseiller municipal, d'aller vous remercier de votre si aimable souvenir?

«Galilée est considéré généralement comme l'astronome qui a découvert le premier les taches du soleil. Cependant, l'ouvrage imprimé dans lequel on a d'abord fait mention de ce phénomène, est celui de *Jean Fabricius,* hollandais. L'épître dédicatoire porte la date du 13 juin 1611; les observations citées remontent au commencement de la même année.

«On lit dans la Vie de Charlemagne qu'en l'an 807, la planète Mercure se projeta sur le soleil. Il est maintenant démontré que Mercure ne put pas donner lieu au phénomène observé. Ce que l'on vit en 807 était donc une véritable, mais très grosse tache solaire.

«D'autres faits rapportés par les astronomes grecs et arabes doivent être expliqués de la même manière.

«Les taches solaires visibles à l'œil nu, visibles sans le secours des lunettes, sont assez nombreuses pour qu'on puisse être surpris que les anciens n'en aient pas fait mention; mais il y a deux raisons qui expliquent parfaitement ce silence : les verres colorés, les verres à l'aide desquels on peut examiner le soleil sans être ébloui sont une invention moderne; d'autre part, les hommes voient difficilement les choses dont leur imagination n'admet pas l'existence; or les anciens croyaient à l'incorruptibilité des cieux.

«Vous êtes, ma foi, bien heureux qu'il ne me reste plus de papier.

«Mille assurances des sentiments les plus dévoués.

F. Arago.

«Ce samedi 17 avril.» (1841.)
[Timbre de la poste.]

Au dos de l'enveloppe, Victor Hugo a écrit : *À relire pour Charlemagne.*

J'insistai : — Je ne vois rien.

Arago reprit : — Regardez.

Un instant après, Arago poursuivit : — Vous venez de faire un voyage.

— Quel voyage?

— Tout à l'heure, comme tous les habitants de la terre, vous étiez à quatre-vingt-dix mille lieues de la lune.

— Eh bien?

— Vous en êtes maintenant à deux cent vingt-cinq lieues.

— De la lune?

— Oui.

C'était là en effet le résultat du grossissement de quatre cents fois. J'avais, grâce à la lunette, fait sans m'en douter cette enjambée, quatrevingt-dix-neuf mille sept cent soixante-quinze lieues en une seconde. Du reste, cet effrayant et subit rapprochement de la planète ne me faisait aucun effet. Le champ du télescope était trop étroit pour embrasser la planète entière, la sphère ne s'y dessinait pas, et ce que j'en voyais, si j'en voyais quelque chose, n'était qu'un segment obscur. Arago, comme il me l'expliqua ensuite, avait dirigé le télescope vers un point de la lune qui n'était pas encore éclairé. Je repris :

— Je ne vois rien.

— Regardez, dit Arago.

Je suivis l'exemple de Dante vis-à-vis de Virgile. J'obéis.

Peu à peu ma rétine fit ce qu'elle avait à faire, les obscurs mouvements de machine nécessaires s'opérèrent dans ma prunelle, ma pupille se dilata, mon œil s'habitua, comme on dit, et cette noirceur que je regardais commença à blêmir. Je distinguai, quoi? impossible de le dire. C'était trouble, fugace, impalpable à l'œil, pour ainsi parler. Si rien avait une forme, ce serait cela.

Puis la visibilité augmenta, on ne sait quelles arborescences se ramifièrent, il se fit des compartiments dans cette lividité, le pâle à côté du noir, de vagues fils insaisissables marquèrent dans ce que j'avais sous les yeux des régions et des zones comme si l'on voyait des frontières dans un rêve. Pourtant, tout demeurait indistinct, et il n'y avait d'autre différence que du blême au sombre. Confusion dans le détail, diffusion dans l'ensemble; c'était toute la quantité de contour et de relief qui peut s'ébaucher dans de la nuit. L'effet de profondeur et de perte du réel était terrible. Et cependant le réel était là. Je touchais les plis de mon vêtement, j'étais, moi. Eh bien, cela aussi était. Ce songe était une terre. Probablement, on — qui? — marchait dessus; on allait et venait dans cette chimère; ce centre conjectural d'une création différente de la nôtre était un récipient de vie; on y naissait, on y mourait peut-être; cette vision était un lieu pour lequel nous étions le rêve. Ces hypothèses compliquant une sensation, ces ébauches de la pensée essayée hors du connu, faisaient un chaos dans mon cerveau.

Cette impression, c'est l'inexplicable. Qui ne l'a pas éprouvée ne saurait s'en rendre compte.

Qui que nous soyons, nous sommes des ignorants. Ignorants de ceci, sinon de cela. Nous passons notre vie à avoir besoin de révélations. Il nous faut à chaque

instant la secousse du réel. Le saisissement que la lune est un monde n'est pas l'impression habituelle que nous donne cette chose ronde inégalement éclairée paraissant et disparaissant à notre horizon. L'esprit, même l'esprit du songeur, a des habitudes; quant au bourgeois il a des centons dans la mémoire, la *reine des nuits,* la *pâle courrière,* la lune des romances. Le clair de la lune n'évoque pour le peuple qu'Arlequin et Pierrot. Les poëtes qualifient la lune au point de vue terrestre; *fille de Théa,* dit Hésiode; *œil de la nuit,* dit Pindare; toi qui gouvernes le silence, dit Horace, *quæ silentia regis.* Les mythologies et les religions, interprètes diminuants de la création, luttent à qui rapetissera cet astre. Pour l'Afrique, c'est un démon, Lunus; pour les phéniciens, c'est Astarté, pour les arabes, c'est Alizat, pour les perses, c'est Militra, pour les égyptiens, c'est un bœuf. La Gaule, comme pour la chersonèse, voit dans la lune un prétexte à égorger les naufragés, par la main des magesses aux adyta de la Troade, par la main des druidesses au cromlech de l'île de Sein. Les celtes, frappés de sa ressemblance humaine, l'appellent *leun,* ce qui signifie image, et l'adorent sur la colline Aralunœ où est aujourd'hui Arlon. Circé, Trophonius, Zoroastre, les magiciennes de Thessalie, les pythonisses de Crotone, les pâtres de Chaldée, murmurent des paroles attirantes qui font descendre la lune sur la terre. Pour Anaximandre, la lune est un feu dans un globe concave, c'est-à-dire une veilleuse au plafond de la nuit. Chez les étrusques, Oreste ayant caché dans un fagot la lune (lisez la statue de Diane prise par lui à Thoas), on appelle la lune Pharelis. Les grecs la couvrent de noms, Diane, Phœbe, Proserpine; la *Détache-Ceinture,* Tisiphone; la *frappeuse de loin,* Hécate; elle invente les filets et s'appelle Dictynne; quoique vierge, elle est sage-femme, et s'appelle, à cause de ce talent, Lucine à Égine et Bubastès à Éléphanta; étant triple, elle règne sur les carrefours et s'appelle Trivia. Elle a soixante nymphes, un carquois, un arc, des biches familières, une
féroce pour
meute, et un char d'argent. Elle est chasseresse et guerrière. Elle est jalouse de Niobé et lui tue ses enfants. Elle est prude; c'est à cause d'elle que Calisto est ourse, Actéon cerf, Dédalion épervier, mais cette hypocrite a une alcôve où elle donne des rendez-vous à Endymion, berger et roi; cette alcôve c'est la grotte Latmœ, sur le mont Latmos en Carie. Elle ne veut pas qu'on découche, elle exige le domicile, elle veut que les morts même aient leur chez soi, restez dans vos lits, et elle punit les mânes surpris par elle en état de vagabondage; elle condamne à cent années de larmes nocturnes l'esprit des corps sans sépulture. C'est là, dit Hésiode, ce que Jupiter a enseigné aux hommes. Telle est la lune payenne; la lune juive est à peu près de même réalité. Le pseudo Dieu qui rédige la Bible n'en sait pas plus long; il dit par la bouche d'Ézéchiel : *la lune est une lampe d'argent,* et Jéhovah ignore le ciel aussi bien que Jupiter. Les prêtres prennent le croissant pour le mettre, les uns sur la tête de Diane, les autres sous les pieds de Marie. Voilà la lune des religions.

De tout cela à être un univers, il y a du chemin. Si les religions ôtent sa vraie poésie à la lune, les sciences n'ont nul souci de la lui rendre; la véritable science, par dédain de l'hypothèse, la fausse science, par recherche des panacées et des pierres philosophales. La lune, pour l'astrologue, c'est le signe sous lequel il y a dans le nouveau-né mâle trop de sang de femme, et dans le nouveau-né femelle trop de sang

d'homme; d'où l'hermaphrodite et l'androgyne et les faux sexes; et la lune crée sur la terre Sodome. Pour l'alchimiste, c'est l'argent, *luna, lumen minus,* le soleil étant l'or. Pour les savants positifs et pratiques, c'est une force, faisant coïncider avec ses syzygies les hautes et basses marées; Newton la calcule, la latitude de la lune est la mesure des angles des nœuds et ne passe jamais cinq degrés; Hock tâte sa chaleur, et lui trouve si peu de calorique et de clarté qu'il faudrait cent quatre mille trois cent soixante-huit pleines lunes pour équivaloir au soleil à midi. La lune n'a guère moins à se plaindre de l'astronome qui la fait chiffre que de l'astrologue qui la fait chimère. Ajoutez à cela *la sœur d'Apollon, la chaste déesse,* etc. Les poëtes ont créé une lune métaphorique et les savants une lune algébrique. La lune réelle est entre les deux.

C'est cette lune-là que j'avais sous les yeux.

Je le répète, l'impression est étrange. On a vaguement dans l'esprit toutes les choses que je viens de dire, et d'autres de même sorte; c'est ce qu'on appelle la science de la lune, on roule cela confusément en soi, et puis par aventure on rencontre un télescope, et cette lune, on la voit, et cette figure de l'inattendu surgit devant vous, et vous vous trouvez face à face dans l'ombre avec cette mappemonde de l'Ignoré. L'effet est terrifiant.

Autre chose que nous tout près de nous. L'inaccessible presque touché. L'invisible vu. Il semble qu'on n'ait que la main à étendre. Plus on regarde, plus on se convainc que cela est, moins on y croit. Loin de se calmer, l'étonnement augmente. Est-il vrai que cela soit? Ces pâleurs, ce sont peut-être des mers; ces noirceurs, ce sont peut-être des continents. Cela semble impossible, et cela est. Ce point noir, c'est peut-être la ville que Riccioli affirmait voir et qu'il appelait Tycho? Ces taches, sont-ce des empires? De quelle humanité ce globe est-il le support? Quels sont les mastodontes, les hydres, les dragons, les béhémoths, les léviathans de ce milieu? Qu'est-ce qui y grince ou y rugit? Quelles bêtes y a-t-il là? On rêve le monstre possible dans ce prodige. On distribue par la pensée dans cette géographie, presque horrible par la nouveauté, des flores et des faunes inouïes. Quel est le fourmillement de la vie universelle sur cette surface? On a le vertige de cette suspension d'un univers dans le vide. Nous aussi, nous sommes comme cela en l'air. Oui, cette chose est. Il semble qu'elle vous regarde. Elle vous tient. La perception du phénomène devient de plus en plus nette; cette présence vous serre le cœur; c'est l'effet des grands fantômes. Le silence accroît l'horreur. Horreur sacrée. Il est étrange d'entrevoir une telle chose et de n'entendre aucun bruit. Et puis, cette chose se meut. Le mouvement déplace ces linéaments. L'obscurité se complique d'effacement. L'énorme simulacre se défait et se recompose. Impossible de distinguer rien de précis. Impossible de détacher ses yeux de ce monde spectre. Quel deuil! quelle brume de gouffre! quelle ombre! cela n'est peut-être pas.

Tout à coup, j'eus un soubresaut, un éclair flamboya, ce fut merveilleux et formidable, je fermai les yeux d'éblouissement. Je venais de voir le soleil se lever dans la lune.

L'éclair fit une rencontre, quelque chose comme une cime peut-être, et s'y heurta, une sorte de serpent de feu se dessina dans cette noirceur, se roula en cercle et resta immobile; c'était un cratère qui apparaissait. À quelque distance, un autre éclair, une

autre couleuvre de lumière, un autre cercle; deuxième cratère. Le premier est le volcan Messala, me dit Arago; le deuxième est le Promontorium Somnii. Puis successivement resplendirent, comme les couronnes de flamme que porte l'ombre, comme les margelles de braise du puits de l'abîme, le mont Proclus, le mont Cléomèdes, le mont Petœvius, ces vésuves et ces etnas de là-haut; puis une pourpre tumultueuse courut au plus noir de ce prodigieux horizon, une dentelure de charbons ardents se hérissa, et se fixa, ne remuant plus, terrible. C'est une chaîne d'Alpes lunaires, me dit Arago. Cependant les cercles grandissaient, s'élargissaient, se mêlaient par les bords, s'exagéraient jusqu'à se confondre tous ensemble; des vallées se creusaient, des précipices s'ouvraient, des hiatus écartaient leurs lèvres que débordait une écume d'ombre, des spirales profondes s'enfonçaient, descentes effrayantes pour le regard, d'immenses cônes d'obscurité se projetaient, les ombres remuaient, des bandes de rayons se posaient comme des architraves d'un piton à l'autre, des nœuds de cratères faisaient des froncements autour des pics, toutes sortes de profils de fournaise surgissaient pêle-mêle, les uns fumée, les autres clarté; des caps, des promontoires, des gorges, des cols, des plateaux, de vastes plans inclinés, des escarpements, des coupures, s'enchevêtraient mêlant leurs courbes et leurs angles; on voyait la figure des montagnes. Cela existait magnifiquement. Là aussi la grande parole venait d'être dite; *fiat lux.* La lumière avait fait de toute cette ombre soudain vivante quelque chose comme un masque qui devient visage. Partout l'or, l'écarlate, des avalanches de rubis, un ruissellement de flamme. On eût dit que l'aurore avait brusquement mis le feu à ce monde de ténèbres.

Arago m'expliqua, ce qui du reste se comprenait de soi-même, que, tandis que je regardais, le mouvement propre de la lune avait tourné peu à peu vers le soleil la lisière de la partie obscure, de sorte qu'à un moment donné le jour y avait fait son entrée.

Cette vision est un de mes profonds souvenirs.

Pas de plus mystérieux spectacle que cette irruption de l'aube dans un univers couvert d'obscurité. C'est le droit à la vie s'affirmant dans des proportions sublimes. C'est le réveil démesuré. Il semble qu'on assiste au paiement d'une dette de l'infini.

C'est la prise de possession de la lumière.

Quelque chose de pareil arrive parfois à des génies.

La renommée a des retards. Une création colossale sortie d'un esprit est par on ne sait quel hasard triste restée inaperçue. Cette œuvre est sous le linceul de l'ignorance universelle. Cette œuvre fait partie de ce qui n'existe pas; elle est nivelée par l'ombre avec le néant. Un glacial déni de lumière pèse sur elle. La vaste iniquité des ténèbres la submerge. Son phénomène, perdu sous des profondeurs de brume, semble condamné à cet avortement funèbre, l'épanouissement pour la nuit. Les années ont passé. Le chef-d'œuvre est là, plongé dans l'obscurité comme cette grande lune sombre, attendant. Il attend la gloire, comme elle le soleil. Quand vient la justice? Quel est le mystère de ces lentes évolutions? Dans quelle orbite et selon quelle loi se meut la postérité? L'ombre est épaisse, la chose immense est dans cette

nuit, cela peut durer des siècles. Lugubre attente. Soudain, brusquement, un jet de lumière éclate, il frappe une cime, et voilà *Hamlet* visible, puis la clarté augmente, le jour se fait, et successivement, comme dans la lune le mont Messala, le Promontoire des Songes, le volcan Proclus, tous ces sommets, tous ces cratères, *Othello, Roméo et Juliette, Lear, Macbeth,* apparaissent dans Shakespeare, et les hommes stupéfaits s'aperçoivent qu'ils ont au-dessus de leur tête un monde inconnu.

Ce promontoire du Songe, dont nous venons de parler, il est dans Shakespeare. Il est dans tous les grands poëtes.

Dans le monde mystérieux de l'art, comme dans cette lune où notre regard abordait tout à l'heure, il y a la cime du rêve. À cette cime du rêve est appuyée l'échelle de Jacob. Jacob couché au pied de l'échelle, c'est le poëte, ce dormeur qui a les yeux de l'âme ouverts. En haut, ce firmament, c'est l'idéal. Les formes blanches ou ténébreuses, ailées ou comme enlevées par une étoile qu'elles ont au front, qui gravissent l'échelle, ce sont les propres créations du poëte qu'il voit dans la pénombre de son cerveau faisant leur ascension vers la lumière.

Cette cime du Rêve est un des sommets qui dominent l'horizon de l'art. Toute une poésie singulière et spéciale en découle. D'un côté le fantastique; de l'autre le fantasque, qui n'est autre chose que le fantastique riant; c'est de cette cime que s'envolent les océanides d'Eschyle, les chérubins de Jérémie, les ménades d'Horace, les larves de Dante, les andryades de Cervantes, les démons de Milton et les matassins de Molière.

Ce promontoire du Songe quelquefois submerge de son ombre tout un génie, Apulée jadis, Hoffmann de nos jours. Il emplit une œuvre entière, et alors cela est redoutable, c'est l'Apocalypse. Les vertiges habitent cette hauteur. Elle a un précipice, la folie. Un des versants est farouche, l'autre est radieux. Sur l'un est Jean de Pathmos, sur l'autre Rabelais. Car il y a la tragédie rêve et il y a la comédie songe.

Melpomène, aux sourcils rapprochés, a beau pleurer et rugir sur les rois; Thalie, grâce autant que muse, a beau bafouer le peuple; elles ont beau, l'une et l'autre, sembler humaines et être humaines; la clarté du surhumain apparaît dans les yeux stellaires de ces deux masques.

De là dans la poésie une sorte de monde à part. C'est le monde qui n'est pas et qui est. Niez donc la réalité de Caliban. Contestez donc l'existence du Petit Poucet. Tâchez donc, à moins que vous ne soyez Boileau en personne, le vrai Boileau, Nicolas, fils de Gilles, tâchez donc de ne pas vous intéresser à l'*Homme sans Ombre.* Dites à Titania : Tu n'es pas! Si vous lui donnez ce soufflet, elle vous le rendra. Car c'est vous, bourgeois, qui n'êtes pas.

Tout songeur a en lui ce monde imaginaire. Cette cime du rêve est sous le crâne de tout poëte comme la montagne sous le ciel. C'est un vague royaume plein du mouvement inexprimable de la chimère. Là on vit de la vie étrange de la nuée. Il y a dans tout de l'errant et du flottant. La forme dénouée ondule mêlée à l'idée.

L'âme est presque chair, le corps est presque esprit. On pousse la réalité jusqu'à dire, le cas échéant, le mot de Cambronne, et l'on s'y appelle crûment Bottom. Un fantôme crie à l'autre : «Tais-toi, fils de putain!» On échange les répliques d'Antonio et du Bosseman dans *la Tempête.* On est impalpable au point de fondre comme Ariel dans le parfum d'une fleur. C'est l'impossible qui se dresse et qui dit : Présent. L'être commencé homme s'achève abstraction. Tout à l'heure il avait du sang dans les veines; maintenant il a de la lumière, maintenant il a de la nuit, maintenant il se dissipe. Saisissez-le, essayez, il a rejoint le nuage. Du réel rongé et disparaissant sort un fantôme comme du tison une fumée.

Tel est ce monde, autant lunaire que terrestre, éclairé d'un crépuscule.

Quant à la quantité de comédie qui peut se mêler au rêve, qui ne l'a éprouvé? on rit endormi.

L'assoupissement du corps est-il un réveil des facultés inconnues, et nous met-il en relation avec les êtres doués de ces facultés, lesquels ne sont point perceptibles à notre organisme quand la bête le complique, c'est-à-dire quand nous sommes debout, allant et venant en pleine vie terrestre? Les phénomènes du sommeil mettent-ils la partie invisible de l'homme en communication avec la partie invisible de la nature? Dans cet état les êtres, dits intermédiaires, dialoguent-ils avec nous? jouent-ils avec nous? jouent-ils de nous? Ce n'est pas ici le lieu d'aborder ces questions, plus scientifiques que ne le croit l'ignorance d'une certaine science. Nous nous bornons à dire que ceux qui observent sur eux-mêmes la surprenante vie du sommeil font beaucoup de remarques.

Le problème de la chair au repos a de tout temps sollicité et tourmenté les métaphysiciens sérieux. L'assoupissement a des parties transparentes; une vague étude est possible dans ce nuage, et la fouille du sommeil tente les chercheurs. C'est une sorte de pêche aux perles dans l'océan inconnu. Ce qu'on peut extraire du sommeil étudié préoccupait particulièrement un grave et sagace esprit contemporain, Jouffroy. Béranger, son ami, riait et lui disait : «Vous voulez saisir l'insaisissable». En effet, on ne peut rien fixer, et par conséquent rien affirmer, dans ces mirages obscurs. Mais de certaines apparences persistantes finissent par se coordonner, et frappent, à travers la brume de l'assoupissement, l'attention des observateurs du sommeil. Tout demeure hypothèse, mais pourtant, sans perdre absolument leur caractère conjectural, quelques faits se condensent. Un de ces faits a on ne sait quoi de formidable; le voici : il existe une hilarité des ténèbres. Un rire nocturne flotte. Il y a des spectres gais.

«Le Malin est dans la nuit», disait la crédulité naïve du moyen-âge, donnant à ce mot «malin» son double sens.

L'art s'empare de cette gaîté sépulcrale. Toute la comédie italienne est un cauchemar qui éclate de rire. Cassandre, Trivelin, Tartaglia, Pantalon, Scaramouche, sont des bêtes vaguement incorporées à des hommes; la guitare de Sganarelle est faite du même bois que la bière du Commandeur; l'enfer se déguise en farce; Polichinelle, c'est le vice deux fois difforme, *peccatum bi-gibbosum,* comme parle le bas latin de Glaber Radulphus; le spectre blanc coud des manches à son suaire, et

devient Pierrot; le démon écaillé, à face noire, devient Arlequin; l'âme, c'est Colombine.

L'homme danse volontiers la danse macabre, et, ce qui est bizarre, il la danse sans le savoir. C'est à l'heure où il est le plus gai qu'il est le plus funèbre. Un bal en carnaval, c'est une fête aux fantômes. Le domino est peu distinct du linceul. Quoi de plus lugubre que le masque, face morte promenée dans les joies! L'homme rit sous cette mort. La ronde du sabbat semble s'être abattue à l'Opéra, et l'archet de Musard pourrait être fait d'un tibia. Nul choix possible entre le masque et la larve. *Stryga vel masca.* C'est peut-être Rigolboche, c'est peut-être Canidie. Des brucolaques et des lycanthropes se perdraient dans cette foule. Ces voiles blancs et noirs traverseraient un cimetière sans le troubler. Un débardeur tutoie peut-être un vampire. Qui sait si cette cohue obscène n'a pas, en venant ici, laissé derrière elle des fosses vides? Il n'est pas bien sûr que ce sergent de ville qui passe ne mène pas un squelette au poste. Sont-ce des ivrognes? Sont-ce des ombres? Le mardi-gras descend de la Courtille, à moins qu'il ne revienne de Josaphat.

Ce somnambulisme est humain. Une certaine disposition d'esprit, momentanément ou partiellement déraisonnable, n'est point un fait rare, ni chez les individus, ni chez les nations. Il est certain, par exemple, que tout autocrate est dans une situation cérébrale particulière. Le pouvoir absolu enivre comme le génie, mais il a cela de redoutable qu'il enivre sans contrepoids. L'homme de génie et le tyran sont l'un et l'autre pleins d'un démon; ils sont tous deux souverains; mais, dans l'homme de génie, la raison étant égale à la puissance, l'esprit reste en équilibre. Dans le tyran, l'omnipotence étant habituellement accompagnée de la toute-bêtise, et d'ailleurs purement matérielle, la cervelle misérable bascule à chaque instant. Alors vous avez de ces spectacles-ci : Louis XV enseignant le catéchisme aux petites filles du Parc-aux-Cerfs.

Souvent l'état de rêve gagne les hommes graves, les savants, les théologiens, les remueurs d'in-folio. Je ne sais plus quel bonhomme docte, savantissime, fort farouche sur toute chose, dont parle Claude Binet, racontait ses rendez-vous d'amour avec une princesse du sang royal morte depuis cent cinquante ans. David Pareus, oracle de la sapience à Heidelberg, rêve qu'un chat lui égratigne le visage, et le mentionne dans son journal du 26 décembre 1617, avec cette note : *Somnium sine dubio omnino sum.* Et il part de là pour dire : *À quoi bon fortifier Heidelberg?* Jurieu croyait avoir de la cavalerie se battant dans son ventre. Pomponace était devenu chimérique au point de ne presque plus savoir comment on s'y prend pour dormir, boire, manger et cracher; il disait lui-même de lui-même : *insomnis et insanus.* Scioppius n'était évidemment pas sain d'esprit quand, par crainte des jésuites, il prenait un faux nez à chaque livre qu'il écrivait, s'appelant successivement Vargas, Sotelo, Hay, Krigsoeder, Denius, A Fano Sancti Benedicti, Junipère d'Ancône, Grosippe et Grobinius.

Les institutions graves ne sont pas plus exemptes d'insanités que les hommes graves. L'Église damne les sauterelles. On conserve dans les pouillés de la cathédrale de Laon un mandement de l'évêque de 1120 contre les charançons. En 1516, l'official

de Troyes rend cet arrêt : « Parties ouïes, faisant droit sur la requeste des habitants de Villenoxe, admonestons les chenilles de se retirer dans six jours, et, à défaut de ce faire, les déclarons maudites et excommuniées. » Le Parlement de Paris, faisant pendre une truie sorcière, rêve et extravague. La Sorbonne, faisant défense et inhibition de guérir les maladies au quinquina, « écorce scélérate », est complètement folle.

Les multitudes, ainsi que nous venons de l'indiquer, ne sont point exemptes de ces contagions. Les peuples, même libres, ont leurs tics comme les despotes ont leurs lubies. Le peuple anglais, en masse, copiant le nœud de cravate de Brummel, n'est-il pas en état de rêve tout autant que Charles-Quint montant des pendules ou Domitien décapitant des mouches ?

Est-il un rêve plus absurde que celui d'Origène ? Celui-là, certes, ne semble pas contagieux. Il l'est. La religion des eunuques volontaires existe. Allez en Russie, vous l'y trouverez. Les origénistes s'appellent *Skopzi;* ils sont trente mille; et en attendant le jour où le feu czar Pierre III, leur messie, viendra mettre en branle la grosse cloche du Kremlin à Moscou, ils se mutilent stoïquement, somnambules au point de n'être plus des hommes.

Une science tout entière peut tomber en somnambulisme. La médecine est particulièrement sujette à cet accident. Le moyen-âge a été pour elle une longue éclipse, et l'on pourrait presque dire que jusqu'au dix-huitième siècle la médecine a rêvé. Le bol d'Arménie, la thériaque, l'électuaire de Sennert contre les maladies du cœur, forgé de trente-deux substances, parmi lesquelles l'or, le corail, l'ambre, le saphir, l'émeraude et la perle, la fameuse poudre panacée faite avec des nombrils de singes du golfe Persique, tous ces remèdes semblent des cauchemars. De réalité, point. On damne, de par la Bible, Harvey, le *circulator* du sang, comme Galilée, le *circulator* des planètes. L'hygiène était formidable. En une seule année, Bouvart, médecin de Louis XIII, faisait traverser le roi par deux cent quinze médecines et deux cent douze clystères. Les facultés guerroyaient; le diagnostic combattait la drogue; saint-Côme attaquait saint-Luc; les médecins se déclaraient homériques et les apothicaires bibliques; les premiers se disaient descendants de Machaon et de Poladire, et les seconds entendaient remonter jusqu'au prophète qui inventa pour Ézéchias le cataplasme de figues sèches; Fleurant prenait pour ancêtre Isaïe. Le tournoi médical pour et contre l'antimoine rendait fous furieux Renaudot, Guénaut, et Guy-Patin, et Courtaud, champion de Montpellier, et Guillemeau, champion de Paris. Cependant mourait qui voulait. Les malades avaient la fièvre et les médecins le délire.

Quelquefois une époque est maniaque. La Renaissance a donné à l'Europe pendant trois siècles la folie payenne. Théagène et Chariclée et les pastorales de Longus arborent une sorte de civilisation mythologique, galante et bergère. La Fontaine écrit :

Depuis que la cour d'Amathonte
S'est enfuie à Bois-le-Vicomte...

Apollon gardeur de moutons était le type auquel le cardinal de Richelieu s'efforçait de ressembler. En France, il y avait une sorte d'Olympe gaulois. Les dieux

IMPRIMERIE NATIONALE.

rencontraient les druides dans les oseraies fleuries du Lignon. On poussait la bergerie jusqu'à la bergerade. On n'était plus en France, mais en Arcadie. On écrivait *le Berger extravagant.* Ronsard, épris d'une femme de la cour, changeait Estrée en Astrée. Les tritons et les néréides, Rubens l'atteste, débarquaient Marie de Médicis à Marseille et Mercure assistait à son sacre dans l'église de Saint-Denis. Wolfgang Guillaume, duc de Neubourg, avait bâti un mont Ida dans son jardin, s'y accroupissait sur un aigle empaillé et faisait tirer le canon pour se croire Jupiter. Louis XIV se déguisait de bonne foi en soleil. Le maréchal de Saxe à Chambord avait un régiment de uhlans exquis et fantasque; habits couleur limace, culottes vertes, bottes hongroises, turbans à crinières, piques à banderoles, avec une compagnie colonelle de nègres vêtus de blanc sur des chevaux blancs, et en queue une batterie de longs canons de cuivre dans des boîtes de sapin sur de petits chariots, et en tête une musique chinoise; le comte de Saxe passait la revue de ce régiment joujou, en grand costume de maréchal-général, et suivi d'une pleine gondole de déesses à peu près nues, Junons, Minerves, Hébés, Vénus, Flores, etc., qui étaient des filles entretenues par lui dans son château des Pipes, près Créteil, et dans sa petite maison de la rue du Battoir. Élisabeth d'Angleterre, avant eux, avait eu son Parnasse et son Olympe. Cette pédante était digne d'être payenne. Elle habillait ses femmes en dryades et ses valets de pied en satyres; à Hampton-Court, elle faisait danser autour d'elle les Jeux et les Ris, qui étaient ses pages. Elle ne se faisait point sacrer par Mercure, n'étant pas catholique comme Marie de Médicis, mais elle ne haïssait pas d'être conduite à sa chambre à coucher par ce dieu orné du caducée et des talonnières d'ailes. À Norwich, un beau jour, les aldermen lui servirent sur un plat d'argent un Cupidon qui offrit une flèche d'or aux cinquante ans de Sa Majesté. Leicester lui donna une fête à Kenilworth. Il y avait un étang; occasion de mythologie. Laneham et sir Nicholas Lestrange étaient là, et le racontent. Arion sur le dos d'un dauphin et Triton ayant la figure d'une sirène, sortirent des roseaux et chantèrent à Élisabeth des vers de Leicester. Tout à coup, Arion, troublé par la reine ou enroué par l'étang, s'arrêta court, déchira son habit mythologique et cria : « Je ne suis pas Arion, je suis l'honnête Henry Goldingham. » Élisabeth, déesse, rit. Elle redevenait réelle, et femme et reine pour de bon, quand il s'agissait de couper la tête à Marie Stuart, plus belle qu'elle.

Un écrivain tellement mystérieux qu'il est presque sinistre, positif cependant et pratique jusqu'à l'horreur, poussant l'obéissance à la réalité jusqu'à l'acceptation du crime, une sorte de pontife effrayant du fait accompli, Machiavel, qui le croirait? est, ou semble être, lui aussi, en proie au rêve. Les lignes qu'on va lire sont de lui :

« Je ne saurois en donner la raison, mais c'est un fait attesté par toute l'histoire ancienne et moderne que jamais il n'est arrivé de grand malheur dans une ville ou dans une province qui n'ait été prédit par quelques devins ou annoncé par des révélations, des prodiges ou autres signes célestes. Il seroit fort à désirer que la cause en fût discutée par des hommes instruits dans les choses naturelles et surnaturelles, avantage que je n'ai point. Il peut se faire que notre atmosphère étant, comme l'ont cru certains philosophes, habitée par une foule d'esprits qui prévoient les choses

futures par les lois mêmes de leur nature, ces intelligences, qui ont pitié des hommes, les avertissent par ces sortes de signes, afin qu'ils puissent se tenir sur leurs gardes. Quoi qu'il en soit, le fait est certain, et toujours après ces annonces on voit arriver des choses nouvelles et extraordinaires. » (MACHIAVEL, *Discours sur Tite-Live,* I, 56.)

Ainsi le machiavélisme se complique de la foi aux présages. Machiavel, devin, eût rencontré sans rire Machiavel, augure.

Cette tendance de l'homme à verser dans l'impossible et l'imaginaire est la source du *Credo quia absurdum.* Elle crée dans la religion l'idolâtrie et dans la poésie la chimère. L'idolâtrie est mauvaise. La chimère peut être belle.

Tout un art complet, la musique, admirable en Italie et plus admirable encore en Allemagne, appartient au rêve. La musique est belle en Italie; en Allemagne, elle est sublime. Cela tient à ce que l'Italie rêve la volupté et l'Allemagne l'amour. De là le sourire de Cimarosa et le sanglot immense de Glück. L'Allemagne a cette gloire d'avoir jusqu'ici à elle seule la suprématie absolue d'un art, toutes les autres nations étant forcées au partage des autres arts. Le grand poëte n'est pas grec, car s'il y a Eschyle, il y a Isaïe; il n'est pas hébreu, car s'il y a Isaïe, il y a Juvénal; il n'est pas latin, car s'il y a Juvénal, il y a Dante; il n'est pas italien, car s'il y a Dante, il y a Shakespeare; il n'est pas anglais, car s'il y a Shakespeare, il y a Cervantes; il n'est pas espagnol, car s'il y a Cervantes, il y a Molière; il n'est pas français, car s'il y a Molière, il y a tous ceux que nous venons d'énumérer. Le grand musicien est allemand.

Le grand allemand moderne, ce n'est pas Gœthe, ce n'est pas même Schiller, c'est Beethoven.

Nous venons de nommer Molière.

Si quelque chose pouvait démontrer la puissance du rêve dans l'art, ce serait de le voir envahir Molière.

Le prophète, le jour où les montagnes se mirent à sauter comme des béliers, résista à l'effarement du prodige jusqu'à l'instant où il vit le mont Ararat lui-même entrer en danse. Eh bien, Molière aussi, de même que tous les autres poëtes, entre en rêve.

Molière est Poquelin, comme Voltaire est Arouet; Molière est le produit du pilier des Halles, il est élève de Gassendi, il est l'essayeur d'une traduction de Lucrèce, il est sceptique, il est le critique perpétuel de son propre enthousiasme; il est Alceste, mais il est Philinte; Molière est le grand raisonneur qui, heureusement, n'a pas, comme Voltaire, poussé le raisonnement jusqu'au point où le raisonnement fait évanouir la comédie; Molière est homme de génie valet de chambre tapissier; n'importe, ce désillusionné, ce philosophe qui fait le lit d'un roi, est, à ses heures, chimérique. «La lune, comme dit Othello, vient de passer trop près de la terre.» C'est fait, Molière est atteint comme un simple Shakespeare. Brusquement, tout à coup, Molière est ivre. Il est ivre de la grande ivresse sombre qui pousse la tragédie à l'abattoir et la comédie au tréteau. Abattoir sublime; tréteau splendide. Molière,

subitement éperdu, chancelle du trop plein de la coupe divine, et, comme Horace, il dit : Ohée! *Dicit Horatius, Ohé!* Ce sage devient fou; et voilà le fantasque qui arrive, et le grotesque, et le bouffon, et la parodie, et la caricature, et l'excentrique, et l'excessif; Boileau, glacé d'horreur, « ne reconnaît plus » Molière; les intermèdes font irruption, la farce fait éclater la comédie; la bouche du mascaron Thalie s'ouvre jusqu'aux oreilles et vomit les satyres dansants, les sauvages dansants, les cyclopes dansants, les furies dansantes, les procureurs dansants, les importuns dansants, les espagnols chantants, les turcs bâtonnants, les lutins faisant des sauts périlleux, le muphti et les dervis, les matamores parlant patois, et l'ours, et Moron sur l'arbre, et Scapin avec son sac, et Jupiter dans son nuage, et Mercure dans Sosie, et Sbrigani, et Pourceaugnac, et Diafoirus, et Desfonandrès; le bourgeois gentilhomme et le malade imaginaire donnent la réplique aux révérences ironiques, Argan se coiffe d'un pot de chambre idéal, le latin sorbonesque fait rage; le mamamouchi baragouine, les tiares de chandelles s'allument, les seringues tourbillonnent, l'apothéose des apothicaires flamboie; et toute cette folie, ô Molière, ajoute à ta sagesse.

Si cela arrive à Molière, cela arrivera à tous.

Le poëte est le fils de la muse; il en est aussi l'enfant.

Mais cette enfance ressemble à celle du nazaréen au temple. Elle enseigne.

Les docteurs l'écoutent; elle a le doigt levé.

Une signification sérieuse et forte se dégage de ces lupercales de l'art. C'est le vice accentué, c'est le ridicule barbouillé de lui-même, c'est la lie au front de l'ivrogne. Le laid devient grotesque. La grimace souligne la figure. C'est la physionomie poussée au noir. Qui n'était que poltron est lâche, qui n'était que pédant est idiot, qui n'était que bête est sot, qui n'était que vil est abject. Toute une philosophie sort de la bouffonnerie. C'est le défaut marqué par l'excès. Il semble que la farce délie Molière. Ses cris les plus hardis, c'est là qu'il les jette; ses conseils les plus profonds, c'est là peut-être qu'il les donne. Cela n'empêche pas le duc de Saint-Aignan de s'indigner du *Bourgeois gentilhomme* et de profiter du silence du roi pour crier : « *Molière baisse, Molière n'y est plus.* Balachon, Balaba, *que veut dire cela? Molière est en délire!* »

Soit dit en passant, le duc de Saint-Aignan, si difficile en fait de bon sens, était le même, qui, en 1664, aux fêtes de Versailles, maréchal de camp, armé à la grecque, coiffé d'un casque à plumes incarnates avec dragon, vêtu d'une cuirasse de toile d'argent à petites écailles d'or, bas de soie pareils, représentait Guidon le sauvage.

Oui, loin d'être un défaut, comme le croient les critiques de surface, cette quantité de rêve inhérente au poëte est un don suprême. Il faut qu'il y ait dans le poëte un philosophe, et autre chose. Qui n'a pas cette quantité céleste de songe n'est qu'un philosophe.

Ce *quid divinum,* Voltaire l'a eu dans ses contes. Là seulement il est poëte. Remarque frappante, dans ses contes Voltaire rêve, il pense d'autant plus. Il sort du réel et entre dans le vrai. Cette gorgée de chimère bue par sa raison la transfigure, et cette raison devient divination. Voltaire dans ses contes entrevoit presque, et entrevoit avec amour, la conclusion, disons plus, la catastrophe finale du dix-huitième

siècle, catastrophe qui, historien, l'épouvanterait. Il invente, il imagine, il se laisse aller aux conjectures, il perd pied; il s'envole. Le voilà en plein azur de suppositions et d'hypothèses. La pensée étoilée était jusque-là restée fermée. C'est l'ouverture de la déesse. *Patuit dea.*

Dans toutes les autres œuvres de ce grand Arouet, l'inquiétude du maître lui tire la manche, la nécessité de plaire aux puissances crée un contre-courant à la bonne volonté; *Trajan est-il content?* Cette courbette revient sans cesse. Le courtisan encombre le penseur. Le valet déconseille le titan. À Versailles, il est gentilhomme ordinaire; à Potsdam, il a sa clef derrière le dos. De là force platitudes en présence du fait. La sphère imaginaire rend ses coudées franches à cet esprit. Candide est sincère; Micromégas prend ses aises. Quand d'une enjambée on est dans Sirius, on est libre. Voltaire dans l'histoire est à peu près un philosophe; dans le conte, c'est presque un apôtre.

Poëtes, voici la loi mystérieuse : Aller au delà.

Laissez les sots la traduire par *extravagare.* Allez au delà, extravaguez, soit, comme Homère, comme Ézéchiel, comme Pindare, comme Salomon, comme Archiloque, comme Horace, comme saint-Paul, comme saint-Jean, comme saint-Jérôme, comme Tertullien, comme Pétrarque, comme Alighieri, comme Ossian, comme Cervantes, comme Rabelais, comme Shakespeare, comme Milton, comme Mathurin Régnier, comme Agrippa d'Aubigné, comme Molière, comme Voltaire. Extravaguez avec ces doctes, extravaguez avec ces justes, extravaguez avec ces sages. *Quos vult* AUGERE *Juppiter dementat.*

Ce que les pédants nomment caprice, les imbéciles déraison, les ignorants hallucination, ce qui s'appelait jadis fureur sacrée, ce qui s'appelle aujourd'hui, selon que c'est l'un ou l'autre versant du rêve, mélancolie ou fantaisie, cet état singulier de l'esprit qui, persistant chez tous les poëtes, a maintenu, comme des réalités, des abstractions symboliques, la lyre, la muse, le trépied, sans cesse invoquées ou évoquées, cette ouverture étrange aux souffles inconnus, est nécessaire à la vie profonde de l'art. L'art respire volontiers l'air irrespirable. Supprimer cela, c'est fermer la communication avec l'infini. La pensée du poëte doit être de plain-pied avec l'horizon extra-humain.

Silène, au dire d'Épicure, était un sage tellement pensif qu'il semblait éperdu. Il s'abrutissait d'infini. Il méditait si avant dans les choses qu'il allait hors de la vie et qu'on l'eût dit pris de vin. Ce vin était la rêverie terrible.

Le poëte complet se compose de ces trois visions : Humanité, Nature, Surnaturalisme. Pour l'Humanité et la Nature, la Vision est observation; pour le Surnaturalisme, la Vision est intuition.

Une précaution est nécessaire : s'emplir de science humaine. Soyez homme avant tout et surtout. Ne craignez pas de vous surcharger d'humanité. Lestez votre raison de réalité, et jetez-vous à la mer ensuite.

La mer, c'est l'inspiration.

À proprement parler, toute la haute puissance intellectuelle vient de ce souffle, l'inconnu. Souffle qui est une volonté. *Flat ubi vult.* Ce sont là les grands effluves.

Les divers ordres de faits qui se rattachent à l'inspiration débordent de toutes parts la région du rêve et les créations de la poésie imaginaire. Ce majestueux phénomène psychique, l'inspiration, gouverne l'art tout entier, la tragédie comme la comédie, la chanson comme l'ode, le psaume comme la satire, l'épopée comme le drame. Mais, pour le moment, nous ne regardons qu'un détail de ce vaste ensemble.

Donc songez, poëtes; songez, artistes; songez, philosophes; penseurs, soyez rêveurs. Rêverie, c'est fécondation. L'inhérence du rêve à l'homme explique tout un côté de l'histoire et crée tout un côté de l'art. Platon rêve l'Atlantide, Dante le Paradis, Milton l'Éden, Thomas Morus la Cité Utopia, Campanella la Cité du Soleil, Hall le Mundus Alter, Cervantes Barataria, Fénelon Salente.

Seulement n'oubliez pas ceci : il faut que le songeur soit plus fort que le songe. Autrement danger. Tout rêve est une lutte. Le possible n'aborde pas le réel sans on ne sait quelle mystérieuse colère. Un cerveau peut être rongé par une chimère.

Qui n'a vu dans les hautes herbes du printemps un drame horrible? Le hanneton de mai, pauvre larve informe, a volé, voleté, bourdonné; il a fait des rencontres, il s'est heurté aux murs, aux arbres, aux hommes, il a brouté à toutes les branches où il a trouvé de la verdure, il a cogné à toutes les vitres où il a vu de la lumière, il n'a pas été la vie, il a été le tâtonnement essayant de vivre. Un beau soir, il tombe, il a huit jours, il est centenaire. Il se traînait dans l'air, il se traîne à terre; il rampe épuisé dans les touffes et dans les mousses, les cailloux l'arrêtent, un grain de sable l'empêtre, le moindre épillet de graminée lui fait obstacle. Tout à coup, au détour d'un brin d'herbe, un monstre fond sur lui. C'est une bête qui était là embusquée, un nécrophore, la jardinière, un scarabée splendide et agile, vert, pourpre, flamme et or, une pierrerie armée qui court et qui a des griffes. C'est un insecte de guerre casqué, cuirassé, éperonné, caparaçonné : le chevalier brigand de l'herbe. Rien n'est formidable comme de le voir sortir de l'ombre, brusque, inattendu, extraordinaire. Il se précipite sur ce passant. Ce vieillard n'a plus de force, ses ailes sont mortes, il ne peut échapper. Alors c'est terrible. Le scarabée féroce lui ouvre le ventre, y plonge sa tête, puis son corselet de cuivre, fouille et creuse, disparaît plus qu'à mi-corps dans ce misérable être, et le dévore sur place, vivant. La proie s'agite, se débat, s'efforce avec désespoir, s'accroche aux herbes, tire, tâche de fuir, et traîne le monstre qui la mange.

Ainsi est l'homme pris par une démence. Il y a des songeurs qui sont ce pauvre insecte qui n'a point su voler et qui ne peut marcher; le rêve, éblouissant et épouvantable, se jette sur eux et les vide et les dévore et les détruit.

La rêverie est un creusement. Abandonner la surface, soit pour monter, soit pour descendre, est toujours une aventure. La descente surtout est un acte grave. Pindare plane, Lucrèce plonge. Lucrèce est le plus risqué. L'asphyxie est plus redoutable que la chute. De là plus d'inquiétude parmi les lyriques qui creusent le moi que parmi les lyriques qui sondent le ciel. Le moi, c'est là la spirale vertigineuse. Y pénétrer trop avant effare le songeur. Du reste toutes les régions du rêve veulent être abordées avec précaution.

Ces empiétements sur l'ombre ne sont pas sans danger. La rêverie a ses morts, les fous. On rencontre çà et là dans ces obscurités des cadavres d'intelligences, Tasse,

Pascal, Swedenborg. Ces fouilleurs de l'âme humaine sont des mineurs très exposés. Des sinistres arrivent dans ces profondeurs. Il y a des coups de feu grisou.

Ce promontoire du Songe, dont nous montrons l'ombre projetée sur l'esprit humain, l'Olympe antique l'avait presque fait visible. Dans l'Olympe, la cime du rêve apparaît. La chimère propre à la pensée de l'homme n'a jamais été plastique à ce point. Le songe mythologique est presque palpable par la détermination de la forme.

L'empreinte laissée par l'Olympe au cerveau humain est telle, qu'aujourd'hui encore, après deux mille ans d'empiétement chrétien sur les imaginations, nous avons, grâce à l'utile éducation classique grecque et latine, peu d'effort à faire pour apercevoir distinctement au fond du ciel l'éternelle montagne ayant à son sommet la fête de la toute-puissance. Là sourient en plein azur les douze passions de l'homme, déesses.

Un excès de fréquentation de la mythologie en a fait la surface banale; toutefois, pour peu que l'on creuse, le grand sens énigmatique se révèle. La foule s'amuse tant de la fable qu'il n'y a plus de place dans son attention pour le mythe; mais ce mythe multiple n'en est pas moins une puissante création de la sagacité humaine, et quiconque a médité sur l'unité intime des religions prendra toujours fort au sérieux ce symbolisme payen auquel ont travaillé, selon le compte d'Hermodore dans ses *Disciplines,* tous les mages d'Asie pendant cinq mille ans, et plus tard tous les penseurs grecs depuis Eumolpe, père de Musée, jusqu'à Posidonius, maître de Cicéron.

Les fictions sont des couvertures de faits. L'allégorie extravague, attentivement écoutée par la logique. La mythologie, insensée et délirante en apparence, est un récipient de réalité. Histoire, géographie, géométrie, mathématique, nautique, astronomie, physique, morale, tout est dans ce réservoir, et toute cette science est visible à travers l'eau trouble des fables. Rien n'est admirable, je dirais presque, rien n'est pathétique, comme de voir de cette Source où fume et bruit le bouillonnement des rêves, sortir ces deux grands courants de raison humaine, la philosophie ionienne, la philosophie italique; Thalès aboutissant à Théophraste, Pythagore aboutissant à Épicure.

Le christianisme est plus humain dans un sens, et moins dans l'autre, que le paganisme. Le mérite du christianisme, c'est d'être humain du bon côté. Le paganisme ne choisit pas; il s'approprie étroitement à l'humanité, à l'humanité toute, et telle qu'elle est. C'est là la qualité et le défaut du symbolisme payen. Grattez le dieu, vous trouvez l'homme.

Quoi qu'il en soit, pour qui étudie curieusement la mythologie polythéiste dans les poëtes et les philosophes, il y a la sensation d'une découverte; cette chose réputée banale reprend vie et fraîcheur; l'approfondissement la renouvelle. Le sens religieux est partout saisissant, le détail légendaire est souvent imprévu.

Nous avons perdu la familiarité de ces dieux-là. Mais on peut se rendre compte par la pensée de ce qu'était la superposition de la théogonie payenne à la civilisation antique. Une lumière étrange tombait de l'Olympe sur l'homme, sur la bête,

sur l'arbre, sur la chose, sur la vie, sur la destinée. Cette apothéose était au-dessus de toutes les têtes. Elle était ravissante et inquiétante, jetant parfois un rayon tragique.

Soyez payen et tâchez de vivre tranquille; impossible; l'ubiquité divine vous harcèle. Elle accable le panthéiste par l'immanence; elle obsède le polythéiste par l'apparition et la disparition. Elle se masque, se démasque, se remasque; c'est une perpétuelle poursuite à faire, et rien n'est troublant comme ce va-et-vient imperturbable du surnaturel dans la nature. Pour le payen, Dieu est fourmillement. Toute sa religion est protée. Le payen vit haletant. Qu'est ceci? c'est une prairie; non, c'est une napée. Qu'est ceci? c'est une colline; non, c'est une oréade. Qu'est ceci? c'est une pierre; non, c'est le dieu Lapis qui peut vous changer en tortue ou en crapaud. Qu'est ceci? c'est un arbre; non, c'est Priape. Qu'est ceci? c'est de l'eau; non, c'est une femme. Prenez garde à l'eau. Elle est perfide comme Vénus. L'océan a la néréide et l'étang a la limniade. Si vous naviguez, Poséidon vous guette; méfiez-vous du Brise-Vaisseaux. Égéon est sous l'écume. Redoutez de rencontrer les sept îles Vulcaines; vous ne sortiriez pas de leurs détroits. Vous n'auriez d'autre ressource que de vous couper la main droite pour Mulciber et la main gauche pour Tardipes, qui sont le même dieu, Vulcain. Ce boiteux vous veut manchot. Évitez aussi les îles Echinades; c'est là que Neptune Ypéus cache les filles qu'il enlève, et il n'aime point les curieux. Vous devinerez la bonne route et, chemin faisant, le sens des présages qu'on rencontre si, par aventure, vous avez dans votre équipage un matelot telmessien, car à Telmesse tout le monde naît devin.

Un port s'ouvre, n'y entrez point, la tempête vaut mieux; il est gardé par le dieu Palémon qui tient une clef dans sa main droite. Attention : je crois que ce paquet d'algues à vau-l'eau est un Glaucus; les Glaucus sont trois, et fort méchants. Faites un sacrifice à Elpis, la déesse Espérance, et aux Muses couronnées des ailes hideuses arrachées aux sirènes; craignez les érynnides, sœurs aînées des euménides; et le soir ne vous endormez pas dans votre hamac fait d'une voile sans avoir adoré les sept étoiles, couronne de Clotho, la parque qui file, moins mauvaise que Lachesis qui tourne et qu'Atropos qui coupe. Tremblez d'apercevoir à travers la brume marine le feu de Lyncée sur la tour de Lyrcos et le feu d'Hypermnestre sur la tour de Larissa. Ces phares sont des spectres. Ne touchez pas à cette outre; elle contient peut-être un géant. Une outre crevée donne passage à un ouragan. Surtout ne confondez pas Téthys avec Thétis, vous seriez perdu. Ne vous brouillez pas avec l'aurore, mère des Vents. Tâchez d'être en bons termes avec Busiris, dieu des pirates et roi d'Espagne. Il est utile aussi quelquefois d'invoquer Eudémonia, la déesse de Lucullus. Si Démogorgon, le vieillard du centre de la terre, est pris d'un accès de toux, cela fera sauter les flots et vous pourrez bien naufrager. Brûlez de la rognure d'ongles en l'honneur des deux sœurs farouches Pephredo et Enyo qui vinrent au monde avec des cheveux blancs. L'une est la lame, l'autre est la houle. Je ne parle pas des syrtes, des acrocéraunes, des écueils, des dogues aboyant sous l'onde. Autant de vagues, autant de gueules. Chantez un hymne à Bonus Eventus, le mari de l'Eau, et à Rubigus, le mari de Flore. Bonus Eventus obtiendra peut-être de l'Eau qu'elle vous lâche et Rubigus obtiendra de Flore qu'elle vous reçoive. Flore c'est la terre.

Si la terre est de bonne humeur, si la Nuit ne lui a pas trop durement écrasé sa torche sur la tête, si vous lui faites une libation avec une pleine jarre de ces bons vins du mont Tmolus, si vous êtes assez riche pour avoir dans votre navire une statue de Jupiter et une statue d'Esculape, toutes deux en or et en ivoire, et celle d'Esculape plus petite de moitié que celle de Jupiter, si vous êtes dévot à la Gorgone et prêt à baiser son bras de chair pour éviter sa main d'airain, si toute votre vie vous avez timidement salué, en passant, les autels dédiés aux dieux d'en haut et les fosses dédiées aux dieux d'en bas, si enfin vous n'avez jamais insulté les junons des femmes, vous avez chance de débarquer. Vous êtes à terre.

Bon. Une question : avez-vous, en abordant le rivage, pensé aux six couples des dieux Consentes? Non? je vous plains. Le mouchard Ascalaphe vous aura probablement dénoncé. Cérès sera furieuse. Elle ameutera les Atlantes contre vous. Attendez-vous à des malheurs. Vous allez entendre bourdonner à vos oreilles Mellona, la déesse abeille. C'est fait. Elle vous a piqué. Furoncle. Ménédème en est mort. Bubona, la déesse bouvière, vous donnera quelque coup de corne. Le dieu Domiducas refusera de vous ramener chez vous; le dieu Jugatinus vous fera cocu. Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez, saluez à haute voix Ops, Idea, Berecynthia, Dindymène, Vesta Prisca et Vesta Tellus, offrez de la marjolaine et un voile de pourpre jaune à Hymenéus, battez du tambour en l'honneur des dix Dactyles; vous pouvez être un peu rassuré maintenant. Prenez terre. Ne vous asseyez pas sur cette herbe; elle vous ferait poisson. Vous avez une captive avec vous, alors abstenez-vous de ce temple, c'est le temple de Leucothoë; il est fermé aux femmes esclaves; abstenez-vous aussi de celui-ci et passez vite, c'est un temple Opertum, les hommes n'y entrent point. Détournez-vous de ce taillis, il est sacré, il y a là des Ménades, vous pourriez être mordu par leur lynx. Ayez peur de ces feuilles où il y a de la clarté, c'est le corymbe de Dionée. Tiens, votre cheval rue et vous renverse à terre, je le crois bien, et c'est tout simple, vous avez oublié que Neptune s'appelle Hippius, et vous n'avez jeté aucune touffe de poil dans la mer. Que cette leçon vous profite. Pressez la mamelle de la première nourrice que vous rencontrerez et faites-en tomber une goutte de lait en l'honneur de chaque ville où il est né un dieu. Car les dieux sont d'un pays. Priape est de Lampsaque, Saron est de Corinthe, Protée est de Tentyris en Égypte; vous savez, pour peu que vous ayez lu Pindare, que Silène est de Malée, et, pour peu que vous ayez lu Hérodote, vous n'ignorez pas que Neptune est libyen. A propos, avant de partir pour ce voyage, avez-vous confié votre patrimoine au Jupiter Horius de l'Hellade et au Jupiter Terminalis du Latium? c'est que vous pourriez bien ne plus retrouver votre champ. Mercure a si bien volé au roi Othréus la montagne Phrygos qu'on n'a jamais pu remettre la main dessus. Il y avait quatre Anticyres; il n'y en a plus que trois; Mercure en a dérobé une. Et la conséquence de cela, c'est qu'on ne peut plus guérir qu'une folie sur quatre. C'est Mercure qui a escamoté le grand chemin qui menait à Testudopolis, si bien qu'on ne retrouve plus cette ville. Marchez avec prudence. Que rencontrez-vous là? un paysan qui fume sa terre et un paysan qui moud son blé. Point. Ce sont deux génies. L'un est Pilumnus, dieu du sillon, et l'autre est Picumnus, dieu de la meule. Tenez-vous sur vos gardes, la déesse Anna Perenna est debout derrière ces

pâtres qui purifient leurs troupeaux avec de la fumée de soufre. Vénérez ce tas de fumier, c'est peut-être Saturne. Saturne se nomme Sterculius.

Votre chien jappe; vous voici devant votre maison. La porte est fermée. Avez-vous la clef? Espérons que la gâche et le pène n'ont pas été brouillés par la hargneuse cousine d'Apollon, Clathra, la déesse serrurière des étrusques. La clef joue, la porte tourne : entrez. N'embrassez personne, courez d'abord au pénate. En a-t-on eu bien soin? Il faut qu'il soit dans un coin, mais pas dans un trou. Il aime l'ombre, mais abhorre la poussière. Lui a-t-on bien pendu au cou la bulla du petit enfant? C'est votre tuteur domestique. Soyez-lui pieux plus qu'à votre père. Il y a pour chaque homme le dieu lare dans la maison et le dieu mâne dans le sépulcre. Malheur à qui néglige ces deux amis! ils deviennent ennemis. Craignez les Superi, redoutez les Inferi. Ayez présent à l'esprit Pluton, le Riche Triste qui pousse et qui lave. *Dis, Adès, Orcus, Februus;* quatre noms inquiétants. Le lieu inférieur est entr'ouvert sous tous les pas de l'homme. Là est l'horreur. Caron signifie Colère. Il y a, dans cette obscurité, l'Achéron, c'est-à-dire l'angoisse, le Cocyte, c'est-à-dire la larme, le Styx, c'est-à-dire le silence, le Léthé, c'est-à-dire l'oubli. Les olympiens sont sévères. Aristandre de Telmesse a visité l'enfer et y a vu l'âme d'Hésiode liée à un poteau de bronze et grinçant des dents, et l'âme d'Homère pendue à un arbre. Homère et Hésiode sont là pour avoir dit trop de choses des dieux. Le cinquième des sept Xénophons, l'auteur du Livre des Prodiges, a fait aussi la visite de l'enfer; il a constaté les supplices infligés aux hommes qui n'ont pas rempli le devoir viril vis-à-vis des femmes, et ce récit a rendu ce philosophe respectable chez les Crotoniates.

Maintenant embrassez votre femme. Informez-vous si, en votre absence, elle a bien suivi les recommandations du pénate, qui sont : — « Ne nettoyez pas votre chaise avec de l'huile. — N'ayez point d'image gravée sur votre anneau. — Ne vous asseyez pas sur le boisseau. — Enfouissez les traces de la marmite dans les cendres. — Ayez toujours vos couvertures pliées. — Gardez-vous de lâcher de l'eau le visage tourné vers le soleil. » À cette heure, saluez votre voisin; il faut le ménager, il a peut-être un lare plus puissant que le vôtre. Les démons attachés à chaque homme sont de force inégale; le génie d'Antoine craignait celui d'Auguste. En parlant à ce voisin, efforcez-vous de pénétrer sa pensée, et invoquez tout bas Momus, le dieu qui tâche de faire une fenêtre au cœur de l'homme. Faites votre promenade ensuite. Ah! les hamadryades sont à considérer. Préoccupez-vous de Lucas, dieu des branchages; c'est une personne obscure et bizarre. Les bois sont aux buveurs et aux voleurs; n'y allez pas sans vous recommander à la nymphe Nicéa, amie de Bacchus, et à la nymphe Yptimé, maîtresse de Mercure. Qu'Yptimé et Nicéa ne vous fassent pas oublier Calisto, celle de Jupiter; et, quant à Echo, ne lui parlez point de Pan, vous rendriez jalouse Pythis. Ces précautions prises, vous pouvez vous promener dans un bois. Surtout, le soir, en rentrant chez vous, évitez le marais d'à côté, et n'écoutez pas les bavardages des roseaux sur le roi Midas. Cet âne est dieu.

Cet à peu-près donne quelque idée de la vie fort essoufflée du payen. Le polythéisme, c'est le rêve éveillé poursuivant l'homme.

Croyait-on donc à tout cela? Sans nul doute. Onomacrite fut chassé d'Athènes pour avoir été surpris comme il employait les incantations de Musée à tâcher de faire engloutir par la mer les îles voisines de Lemnos. Il se réfugia en Perse, et se vengea de son expulsion en déchaînant Xercès sur la Grèce. De là l'attaque de l'Asie à l'Europe.

Ainsi c'est de la foi aux chimères qu'est venue cette vaste catastrophe où la civilisation grecque a failli sombrer, et voyez l'enchaînement, sans ce traître fou, Onomacrite, vous n'auriez pas ce héros, Léonidas.

Ah! ces chimères, vous n'y croyez pas! Savez-vous qui s'étonne de votre étonnement? c'est Horace.

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, portentaque Thessala rides?

Et Virgile ajoute : *Non temnere divos.*

Les grands olympiens, suppliés à propos, venaient volontiers en aide aux petits peuples; ces forts secouraient ces faibles; c'est grâce à Belus-Apollon que les éthiopiens battirent Cambyse, et c'est grâce à Mégalé, qui n'est autre que Junon, que les massagètes battirent Cyrus.

Toutefois les dieux haïssent d'être importunés. «Il est dangereux, dit Hérodote, de souhaiter beaucoup de choses.» On est pour ou contre ces dieux, mais on les affirme. Personne n'en doute. Eschyle est ennemi de Jupiter par dévotion à Saturne. Ce même Eschyle ne parle pas sans anxiété des trois Phorcydes, lesquelles n'ont qu'un seul œil et qu'une seule dent, dont elles se servent l'une après l'autre. Le magicien Aceratos épouvante Alexandre en lui offrant de remplacer Bucéphale par Pégase, cheval qui désarçonne les bellérophons, et qui d'une ruade va aux astres, seule écurie digne de lui. Tout voyageur prudent qui traverse la Libye se botte très haut de peur des serpents, et se met son manteau sur la tête à cause des gouttes de sang qui tombent de la tête coupée de Méduse, laquelle va et vient dans ce ciel. *De terra anguis, de cœlo sanguis.* Euryloque, ce philosophe si colère qu'il poursuivait son cuisinier dans la rue, une broche fumante et chargée de viandes à la main, cet Euryloque, tout disciple de Pyrrhon qu'il était, priait le Dieu Orphée Thesprote de venir tirer les verrous de sa prison. Pyrrhon lui-même, au dire de Stobée et de Sextus Empiricus, croyait fort à tous ces dieux-là; il était grand-prêtre, mais cela ne prouve rien.

Apollodore le Calculateur raconte que Pythagore immola une hécatombe le jour où il découvrit le carré de l'hypoténuse. Démocrite, voyant son agonie coïncider avec des jours fériés, se faisait approcher un pain chaud des narines, afin de ne pas expirer pendant les fêtes de Cérès. Socrate n'osait pas mourir sans sacrifier un coq à Esculape.

Toute cette chimère est pleine de contre-coups. Il faut prendre garde, en heurtant un de ces dieux, d'en fâcher plusieurs. Il y a des parentés dans ce cauchemar; ces monstres vivent en famille dans ces ténèbres. Les gorgones sont tantes de Polyphème et sœurs du serpent des Hespérides. Et que de sens mystérieux à ces allégories! Ce mot, nymphe, vient-il du grec *lymphè,* eau, ou du phénicien *néphas,* âme?

Le mystère est contagieux. On s'y englue, on s'y enlise. Qui l'étudie s'y amalgame. Les philosophes en viennent à participer de la vie mythologique. Hercule ordonne en songe aux rois de Sparte de croire Phérécyde. Pythagore, s'étant un jour déshabillé par hasard devant ses trois cents disciples qui gouvernaient avec lui les Italiotes, tous voient qu'il a une cuisse d'or. Une autre fois, comme il traverse le fleuve Nessus, le fleuve l'appelle à haute voix par son nom : Pythagore! Cratès l'Ouvreur de portes met un doigt sur sa bouche chaque fois qu'il aperçoit un trou dans la terre, fût-ce le trou d'un ver, et à qui l'interroge, il dit : *Ils sont là!* Pausanias, en sortant de l'antre de Trophonius, a l'air d'un homme ivre. On n'ose pas, seul dans un lieu désert, parler à voix haute de peur que quelqu'un ne vous réponde. Toute chose est effrayante à cause de la présence possible d'un dieu. L'horreur panique est telle qu'on prend la fuite dans les bois.

On le voit, derrière la mythologie, lieu commun des rhétoriques de Demoustier et de Chompré, il y en a une autre, à peu près inédite. Elle est çà et là, dans Apulée, dans Strabon, dans Aulu-Gelle, dans Philostrate, dans Longus, dans Hésychius, dans le *Lexicon Græcum Iliadis et Odysseæ,* d'Apollonius d'Alexandrie, dans la *Théogonie* et le *Bouclier d'Hercule* d'Hésiode, dans Étienne de Byzance, tout mutilé qu'il est, même dans Suidas, lu d'une certaine façon, enfin dans Lactance, qui en réfutant le paganisme le raconte, l'explique et l'approfondit. Nous venons de soulever un peu ce rideau des fables.

Toute cette fantasmagorie du polythéisme, étudiée aux origines mêmes, reprend sa figure réelle. Ces dieux si connus et si usés semblent autres. Ainsi, c'est dans Lactance seulement que la Circé vulgaire des opéras et des cantates devient cette étrange magicienne des marins, Marica, femme de Faune. Ainsi, tout le monde connaît les Téleboes, ces peuples qui occupèrent ce guerroyeur malavisé d'Amphitryon pendant que Jupiter faisait chez lui Hercule, et qui plus tard colonisèrent Caprée destinée à Tibère; mais pour avoir quelque idée du demi-dieu Taphius, qui donna son nom à leur île Taphos, et de sa mère Hippothoë, concubine de Neptune, il faut lire le scholiaste d'Apollonius. Ainsi, la hache proverbiale de Ténédos consacrée dans le temple de Delphes et insigne bizarre d'Apollon, ne s'explique que dans Suidas par les écrevisses du ruisseau Asserina dont l'écaille était en fer de hache. Ainsi encore, si l'on poursuit les déesses jusque dans les *Alexipharmaques* de Nicandre, une Vénus assez inattendue se révèle. Vénus, là, se dispute avec le lys; cette querelle entre deux blancheurs finit mal, et c'est Vénus qui, jalouse, met au beau milieu du lys ce qu'on y voit encore, et ce que Nicolas Richelet appelle «la vergogne d'un âne». *Virgam asini.* Une vague esquisse de Titania et de Bottom semble apparaître ici.

L'Homme a besoin du rêve.

À la chimère antique a succédé la chimère gothique.

Coup de sifflet du machiniste invisible. Le gigantesque décor de l'impossible change. Les bandes de ciel et de nuages ne sont plus les mêmes. On tombe d'un chimérique dans l'autre. Les têtes ailées qui étaient Cupidons sont chérubins.

Il y a toujours à l'horizon, sur la terre et en même temps hors de la terre, un mont; c'était l'Olympe, c'est le Golgotha. L'allongement d'une immense ombre de montagne sur un fond mystérieux, rien n'est plus sinistre. Comme ce sommet est une idée, ce n'est pas seulement une hauteur, c'est une domination. Les sépulcres qui sont au pied du mont et qui ont laissé sortir leurs fantômes, sont restés ouverts. Des clartés à forme humaine errent. Les apparences crépusculaires abondent. Les superstitions prennent corps. La diablerie commence. On voit, sur les premiers plans, des abbayes, des châteaux, des villes aiguës, des collines contrefaites, des rochers avec anachorètes, des rivières en serpents, des prairies, d'énormes roses. La mandragore semble un œil éveillé. Des paons font la roue regardés par des femmes nues qui sont peut-être des âmes. Le cerf qui a le crucifix entre les cornes boit dans un lac, à l'écart. L'ange du jugement est debout sur une cime avec une trompette. Des vieilles filent devant des portes. L'oiseau bleu perche dans les arbres. Le paysage est difforme et charmant. On entend les fleurs chanter.

Entrent en scène les psylles, les nages, les alungles, les démonocéphales, les dives, les solipèdes, les aspioles, les monocles, les vampires, les hirudes, les diacogynes, les stryges, les masques, les salamandres, les ungulèques, les serpentes, les garous, les voultes, les troglodytes, tout le peuple hagard des noctambules, les uns sautant sur un seul pied, les autres voyant d'un seul œil, les autres, hommes à sabot de cheval, les autres, couleuvres autant que femmes; et les phalles, invoqués des vierges stériles, et les tarasques toutes couvertes de conferves, et les drées, dents grinçantes dans une phosphorescence. La Wili, délicate, fluide et féroce, arrête le chevalier qui passe, et lui promet «une chemise blanchie avec du clair de lune». Salomon qui a adoré Chamos, idole des Amorrhéens, est salué par Satebos, dieu cornu des Patagons. Les éwaïpoma rôdent; ce sont des hommes qui ont la tête dans la poitrine et les yeux sous les clavicules. Au fond, dans le ciel livide, on aperçoit les comètes.

Qu'on nous permette ce mot : *chimérisme*. Il pourrait servir de nom commun à toutes les théogonies. Les diverses théogonies sont, sans exception, idolâtrie par un coin et philosophie par l'autre. Toute leur philosophie, qui contient leur vérité, peut se résumer par le mot Religion; et toute leur idolâtrie, qui contient leur politique, peut se résumer par le mot Chimérisme.

Cela dit, continuons.

Dans le chimérisme gothique, l'homme se bestialise. La bête, dont il se rapproche, fait un pas de son côté; elle prend quelque chose d'humain qui inquiète. Ce loup est le sire Isengrin, ce hibou est le docteur Sapiens.

La tarentule est une rencontre lugubre. Elle abonde sur le mont Reventon. Elle est là dans son repaire caché par les folles avoines. Elle a une tourelle sur sa forteresse comme un baron, une tenture de soie à son mur comme une courtisane et une lueur dans la prunelle comme un tigre. Elle a une porte qu'elle ferme avec un verrou. Le soir, elle ouvre sa porte et attend, tapie au premier coude de sa caverne tubulaire. Malheur à qui passe! Ceux qu'elle a piqués se cherchent, se trouvent, se prennent par la main et se mettent à danser la ronde qui ne s'arrête pas; les pieds s'y usent; les pieds usés, on danse sur les tibias; les tibias s'usent, on danse sur les genoux; les genoux s'usent, on danse sur les fémurs; les fémurs s'usent, on danse

sur le torse devenu moignon ; le torse s'use, et les danseurs finissent par n'être plus que des têtes sautelant et se tenant par les mains, avec des tronçons de côtes autour du cou imitant des pattes, et l'on dirait d'énormes tarentules ; de sorte que l'araignée les a faits araignées.

Cette ronde de têtes use la terre, y creuse un cercle horrible et disparaît. Dans les Pyrénées, ces cercles s'appellent oules (*olla,* marmite). Il y a l'oule de Héas. Gavarnie est une oule.

Dieu ne gagne pas grand'chose à la fantasmagorie gothique. L'homme ne sera adulte que le jour où son cerveau pourra contenir dans sa plénitude et dans sa simplicité la notion divine. Le Dieu morcelé de l'antiquité est encore le seul que puisse comprendre le moyen-âge. Le Christ a fait à peine diversion au fétichisme. Un paganisme chrétien pullule sur l'Évangile. La défroque olympique est utilisée. Saint-Michel prend à Apollon sa pique. Python est baptisé Satan. La troisième vertu théologale, la Charité, hérite des six mamelles de Cybèle. Je soupçonne l'honnête dieu Bonus Eventus de se perpétuer sournoisement sous le nom de saint-Bonaventure. La providence, jadis éparpillée en lares et en pénates, s'émiette de nouveau, et la voilà encore une fois toute petite. Elle est fée du logis, follet de l'alcôve, grillon du foyer. Elle descend du tonnerre au cri-cri. Elle se fait chat de la maison, et elle guette et prend sous les pieds des hommes cette espèce de souris, les diables. Le paganisme est amoindri, mais persiste. L'agape devient church-ale ; la bacchanale devient chienlit. Le dieu est tombé démon, le faune est passé lutin, le cyclope est raccourci gnome.

Le propre de la superstition, c'est qu'elle reprend de bouture. L'idolâtrie engendre l'idolâtrie ; un fétiche se greffe sur l'autre. Le fond commun de l'erreur humaine ne se laisse point épuiser par une première chimère. Le Jupiter Capitolin sert deux fois, une première fois comme Jupiter, une deuxième fois comme saint-Pierre. Allez le voir, il est encore à cette heure dans la grande basilique de Michel-Ange ; les bonnes femmes catholiques lui ont usé son orteil d'airain avec des baisers. On lui a seulement changé sa foudre en trousseau de clefs.

J'étais tout enfant quand ma mère, visitant Rome, me le montra. Un grenadier de l'armée d'alors, en faction, gardait la statue ; armée goguenarde et voltairienne celle-là, et qui ne gagnait point de petites batailles. Je demandai en voyant l'homme de bronze assis et barbu : « Qu'est-ce que c'est que ça ? — C'est un saint, répondit ma mère. — *Non,* dit le soldat, *c'est Jupin-Jupiter Tremblement, le bon Dieu du diable.* »

La disparition de réalité n'est pas moindre au moyen-âge que dans l'antiquité. Le christianisme, à force de saints, est un polythéisme. Nulle copie pourtant du passé ; nulle servilité ; à peine une vague ressemblance çà et là. Dans ces logarithmes de l'imagination, un terme de plus suffit pour tout changer. C'est un nouveau monde inouï. De ces mondes inouïs, il y en a autant qu'il y a de sortes de crédulité humaine. Aucun ne dépasse la légende gothique. En haut le mirage, en bas le vertige. Tous les zigzags de la bizarrerie compliquent pêle-mêle l'horizon, la terre où il faudrait la mer, la mer où il faudrait la terre. C'est la géographie du cauchemar. L'histoire ne s'y superpose qu'en se déformant. Londres s'appelle Troynevant. Tamerlan devient Tamburlaine. Saint-Magloire est le même que Saint-Malo qui est le même que

Saint-Maclou qui est le même que Mac-Clean qui est le même que Meg-Lin qui est le même que Linus. L'Angleterre est fille d'Iule petit-fils d'Ascagne. Il y a un lord Ucalégon né dans ce palais de Troie qui, brûlant tout près, a fait hâter le pas à Énée.

Passent, glissent, flottent et chevauchent des êtres indistincts faits de la substance du songe, un peu nuage, un peu cœur, Robin-Goodfellow, la dame blanche, la dame noire et la dame rouge, Samo, roi des vendes, Will o'the Wisp le Hobby-Horse, Adonis et Amadis, le moine-bourru, le lord de Misrule, Palmerin d'Olive, et toutes ces vierges-lys, et toutes ces femmes-tulipes, Yolande, Yseult, Yanthe, Griselidis, Viviane, et la belle Glynire pensant au duc Cavreuse, et la belle Esclarmonde pensant à Huon de Guyenne, et la belle Maguelonne pensant à Pierre de Provence, et la belle Raymonde pensant au beau Raymond, et la belle Marianne pensant à je ne sais plus qui. Au fond, il y a Gaudisse, amiral de Babylone. En face de Gaudisse est Galafre, amiral d'Anfalerne; Ivoirin, autre amiral, va et vient. Tous sarrasins.

Sur la lisière de la forêt voisine, l'écureuil, menuisier de la reine Mab, cause avec le ciron, carrossier des fées. Dans le ravin chemine, traîné par trente jougs de bœufs, l'arbre de mai, tout chargé de fleurs, monstrueux panache du printemps. La fanfare du cor de Huon de Bordeaux s'entend jusque dans le royaume des génies, non moins puissante que la trompe de Triton qui mettait en fuite les géants. Sainte-Marthe a le pied sur la dragonne. Le loup Urian fait des siennes à Aix-la-Chapelle. La fée Vaucluse, vêtue d'eau claire, donne des distractions à saint-Trophime bâtissant l'église d'Arles. Quatre guerrières combattent l'idole Borvo-Tomona qui a donné son nom à la maison de Bourbon. Sous un porche de houx, on entrevoit la Tête templière qui, tour à tour, comme ces sources alternativement froides et chaudes, rend des oracles et crache des blasphèmes. Le fadet crie : Ho! ho! Tronc-le-Nain rôde autour de la Table-ronde, où s'accoude Isaïe-le-Triste, fils de Tristan et d'Yseult. Le Vice dit : Je me nomme Ambidexter.

Deux nuits magiques, la Midsummer et la Christmas, flamboient aux deux extrémités de l'année. Qui veut livrer bataille aux esprits n'a qu'à aller ramasser, passé minuit, à la Midsummer, la graine de fougère qui rend invisible. Cette graine sort de terre à l'heure même où est né saint-Jean. Toute paysanne qui va à la fontaine broyant du lupin de la Noël entre ses dents, revient avec un manteau de pierreries. Les jeunes filles errent dans les champs arrachant tous les plantains qu'elles rencontrent afin de trouver dans la racine le morceau de charbon qui, mis le soir sous l'oreiller, leur fera voir en rêve le futur mari.

Des épées fameuses, Durandal, Joyeuse, Courtain, Excalibar, mêlent à tout cela leur cliquetis. Le duc de Guyenne fait son entrée à Babylone. Charlemagne désire les quatre grosses dents machelières de l'amiral Gaudisse. Le roi d'Hyrcanie donne un souper à quelques soudans de ses amis. Agraparde, prince et géant de Nubie, tâche d'effaroucher les anges qui apportent la maison de la sainte-Vierge à Lorette. Pendant ce temps-là, Astolphe va dans la lune.

La lune elle-même, telle qu'elle est, et si étrange, et si invraisemblable, et si inquiétante qu'elle a troublé bien des sages depuis Platon jusqu'à Fourier, elle ne leur suffit pas, à ces visionnaires de la vision gothique. La lune n'est pas seulement Diane, elle est Titania. Le clair de lune est féerie. Allez à jeun sous le porche d'une

église, au clair de lune de la Midsummer, vous verrez les esprits de ceux qui doivent mourir dans l'année traverser le cimetière. Les disputes nocturnes des démons lunaires troublent les rêves des hommes endormis.

Tenez-vous à avoir de longues oreilles? frottez-vous le crâne au lever de la lune avec de la semence d'ânon, *cum semine aselli,* et vous obtiendrez le succès voulu, vous aurez une tête d'âne.

La lune, pour Chaucer, c'est « Cinthia aux pieds noirs et aux cornes blanches ». Tout le monde sait qu'on voit dans la lune un homme suivi d'un chien et portant un fagot. Qui ne voit pas cet homme sera changé en loup-garou. Pourquoi? C'est que cet homme est Caïn. Dante ne dit pas : la lune décline ; il dit : (*Enfer, chant XX*) : *Déjà Caïn avec son fardeau d'épines touche la mer sous Séville.*

Ce sont là les songes. *Promontorium somnii.*

Songes debout. Car, insistons-y, dormir n'est pas une formalité nécessaire. *Les bestions qu'on voit pendant le sommeil,* pour employer l'expression d'un vieux livre, l'homme les voit volontiers hors du sommeil. Le satyre est naturel au bois payen et le farfadet au marais chrétien. Berbiguier de Terreneuve du Thym passait son temps à prendre des démons entre deux brosses qu'il appliquait l'une contre l'autre brusquement.

Pas un échalier fermant un champ qui, à minuit, ne soit enfourché par un esprit. Le sabbat danse en rond sous les étoiles dans les vergers, et le matin les vachères se montrent des cheveux de corrigans accrochés aux branches basses des pommiers. Le vent du crépuscule ploie et courbe dans les nénuphars les femmes déhanchées et ondoyantes des étangs. Il y a des prés fées broutés des chèvres le jour et des capricornes la nuit. Les landes et les bruyères ne sont pas bien sûres de n'avoir pas vu souvent, au bruit lointain d'une cloche de matines, se lever et marcher, pour aller boire aux sources voisines, ces dolmens, ces menhirs, ces cromlechs, blocs monstrueux où s'adosse dès l'aube le pâtre pensif qui regarde en l'air, comme si ses idées cherchaient des vêtements dans les casaques décousues des nuages.

Hélas, le moyen-âge est lugubre. Ce pauvre paysan féodal, ne lui marchandez pas son rêve. C'est à peu près tout ce qu'il possède. Son champ n'est pas à lui, son toit n'est pas à lui, sa vache n'est pas à lui, sa famille n'est pas à lui, son souffle n'est pas à lui, son âme n'est pas à lui. Le seigneur a la carcasse, le prêtre a l'âme. Le serf végète entre eux deux, une moitié dans un enfer, une moitié dans l'autre. Il a sous ses pieds nus la fatalité qui pour lui s'appelle la glèbe. Il est forcé de marcher dessus, et elle s'attache à ses talons, tantôt boue, tantôt cendre. Il est terre à demi. Il rampe, traîne, pousse, porte, geint, obéit, pleure. Il est vêtu d'une loque ; il a une corde autour des reins qui, à la moindre infraction, lui monte au cou ; son maître ne le rencontre qu'à coups de bâton ; ses enfants sont des petits, sa femme, hideuse d'infortune, est à peine une femelle ; il vit dans le dénûment, dans le silence, dans la stagnation, dans la fièvre, dans la fétidité, dans l'abjection, dans le fumier ; il est, dans son bouge, compagnon d'intelligence des poules, et d'ordure, du porc ; il est mouillé de pluie l'hiver et de sueur l'été ; il fait du pain blanc et mange du pain noir ;

il doit aux seigneurs tout ce que les seigneurs peuvent vouloir, le respect, la corvée, la dîme, sa femme. Si sa femme est vieille et trop horrible, on prend sa fille. Tout arbre est gibet possible. Il a plus de joug sur la tête que le bœuf; s'il cueille, il est maraudeur; s'il chasse, il est braconnier; s'il respire, il est hardi; s'il regarde, il est insolent; s'il parle, estrapadez-moi ce coquin! Il a chaud, il a froid, il a faim, il a peur. Son travail est le matin travail et le soir accablement. Il rentre enfin à la nuit tombée, las, triste, humble, et il se couche. Quel est son lit? un peu de paille. Quel est son oreiller? une bûche. Une bonne bûche ronde, dit Harrison. *A good round log.* Le voilà qui dort, ce ver de terre. C'est bien le moins qu'il ait la visite de l'infini.

Quels dômes! Quels portiques! Quelles colonnes! Que d'étoiles! Ce palais de l'impossible, les hommes voudront toujours l'habiter. Il est splendide, haut, profond, prodigieux, magnifique, colossal, fragile. Il s'écroule le plus souvent avant qu'on y aborde, quelquefois à l'instant où l'on y arrive et sur celui qui entre, quelquefois après qu'on s'y est installé, et qu'on y a vécu, bu, mangé, ri, fait l'amour, et qu'on y a passé plusieurs nuits. Ces évanouissements successifs de tous les songes ne déconcertent aucune espérance. Nous vivons de questions faites au monde imaginaire. Notre destinée entière est une réponse attendue. Tous les matins chacun fait son paquet de rêveries et part pour la Californie des songes. Allez donc lui dire : Vous rêvez! C'est vous qui seriez le fou. Tous ont foi, personne ne doute.

Qui que nous soyons, nous sommes les aventuriers de notre idée. Nul passant sur cette terre qui n'ait sa fantaisie, son caprice, sa passion, sa témérité, son enjeu, son risque pour gloire, vertu ou bénéfice, son ascension ou sa descente, sa loterie intérieure. Celui-là fait sa fouille obscure. Celui-ci bâtit sa bâtisse secrète. Tous suivent une piste. Jamais d'hésitation. Confiance absolue. Rien n'est comparable à l'aplomb de l'illusion. Toutes ces vaines ombres humaines, eux, vous et moi, nous tous, tout cela chemine, chaque fantôme portant son ambition en équilibre sur son front. César reconstruisant la royauté à Rome, Napoléon échafaudant le système continental, Alexandre de Russie combinant la Sainte-Alliance, ce sont des Perrettes qui ont sur la tête leur pot au lait, le trône du monde. L'histoire en ramasse les morceaux cassés, ici au pied de la statue de Pompée, là à Sainte-Hélène, là à Taganrog. Ces calculs terrestres avortent à cause de la complication inconnue. Parfois l'idée préméditée n'éclôt pas, mais autre chose naît, meilleur ou pire. Ce Jules César, qui rêve les rois, produit les empereurs plus énormes que les rois. On couve un épervier, la coque du songe se brise, un vautour sort. Parfois, sur deux espérances contraires, une est viable. Annibal rêve Rome anéantie, Caton rêve Carthage détruite; duel sombre de deux idées dans le mystère; le rêve romain combat le rêve punique, et le tue.

L'homme est aux petites-maisons dans les chimères. Chacun fait sa campagne de Russie. Il y a toujours un Rostopchine inattendu. Moscou brûlera, mon pauvre garçon. N'importe. On va en avant. Bonaparte ne devine pas plus Rostopchine que César n'a deviné Casca, et l'un passe le Niémen comme l'autre a passé le Rubicon. Ayez pitié d'eux, et de vous aussi. Vous êtes eux.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Le bras de l'homme croît et grandit dans le rêve. Une chose qu'on n'a jamais mesurée, c'est la longueur de l'espérance. Laquelle des deux mains est la plus étrange à voir s'étendre, et laquelle des deux chimères est la plus inouïe : l'empereur du haut de son trône aux Tuileries saisissant Moscou, ou Mallet du fond d'une prison saisissant l'empereur ?

L'impraticable appelle l'inaccessible, c'est là qu'on veut aller; la Yungfrau, c'est l'épouse qu'il nous faut; le fer rouge, c'est là qu'on veut mordre, pour peu qu'on soit Thrasybule, Jean Huss ou Christophe Colomb. La populace des songeurs et des ambitieux se contente du fruit défendu. Mais la morsure au fer rouge, quelle âcre volupté pour les grands cœurs ! *Vitam impendere vero.* Il y a d'ailleurs des récompenses. On cherchait le Cathay, on trouve l'Amérique. Quant aux catastrophes, elles plaisent. On envie l'aérolithe. D'où tombes-tu, morceau de l'inconnu ? Qui t'a formé ? Qui t'a brûlé ? Quelle rencontre as-tu faite ? Quel est ton secret ? Où allais-tu ? Tomber de là-haut, quel admirable sort ! Tu n'étais qu'une pierre, tu es un prodige. Être précipité du zénith, c'est la gloire. Les chutes du ciel mettent en appétit les audaces, Phaëton est un encouragement, et si Icare n'existait pas, Pilate des Rosiers l'inventerait. Regardez les grands voyageurs. De quel côté se dirigent-ils le plus volontiers ? Vers l'Afrique. L'Afrique, quel rêve énorme ! Les sources du Nil, le lac Nagaïn, les montagnes de la Lune, le grand désert, Darfour, Dahomey, les tigres, les lions, les serpents, les mammons, les monstres, le squelette de Carthage au premier plan, le fantôme de Tombouctou au fond. *Africa Portentosa.* Ce songe les attire l'un après l'autre. Tous y meurent, et tous y vont. Aller là d'où personne n'est revenu, quelle tentation et quel enthousiasme ! Ces curiosités d'abîmes sont un des éléments du progrès. Les fiers esprits les ont toujours eues. La prudence déconseille les penseurs, mais ils se défient de la quantité de lâcheté qui est dans la prudence. Les grecs ont beau créer une Minerve aptère et faire dominer Athènes par la sagesse sans ailes, cela n'empêche pas Socrate, inattentif au bras fatal qui lui tend dans l'ombre la ciguë, de rêver le Dieu Inconnu.

Rêves, rêves, rêves. Les uns grands, les autres chétifs. L'habitation du songe est une faculté de l'homme. L'empyrée, l'élysée, l'éden, le portique ouvert là-haut sur les profonds astres du rêve, les statues de lumière debout sur les entablements d'azur, le surnaturel, le surhumain, c'est là la contemplation préférée. L'homme est chez lui dans les nuées. Il trouve tout simple d'aller et venir dans le bleu et d'avoir des constellations sous ses pieds. Il décroche tranquillement et manie l'une après l'autre toutes les pourpres de l'idéal, et se choisit des habits dans ce vestiaire. Être bas situé n'ôte rien à la hardiesse du songe. Peau d'âne veut une robe de soleil.

Du reste, les idéals sont divers. L'idéal peut être imbécile. Il y a des êtres pour rêver un paradis de soupe au lard. Votre idéal n'est autre chose que votre proportion.

Non, personne n'est hors du rêve. De là son immensité. Qui que nous soyons, nous avons ce plafond sur notre tête. Ce plafond est fait de tout, de chaume, de plâtras, de marbre, de fumée, de ruine, de forêt, d'étoiles. C'est à travers ce plafond, le songe, que nous voyons cette réalité, l'infini. Selon son plus ou moins de hauteur, il nous fait penser le bien ou le mal. Mais qu'on ne s'y trompe pas, point

de fatalité ici ; sa pression sur nous dépend de nous, car c'est nous qui le faisons. À âme basse, ciel bas. Comme on fait son rêve, on fait sa vie. Notre conscience est l'architecte de notre songe. Le grand songe s'appelle devoir. Il est aussi la grande vérité.

Les hommes, presque tous, un peu pareils au bourgeois Jourdain, de Molière, font du rêve sans le savoir. L'agent de change ne se doute guère qu'il est un escompteur de songes. Son carnet plein de chiffres est un enregistrement de fantasmagories ; prime-fin-report est grimoire tout comme l'Etteilla ; le grand Albert pourrait être coulissier, et les femmes qui jouent à la bourse sont les mêmes qui tirent les cartes. Allez le soir chez elles ; leur bordereau reçu, elles font une réussite. Dépendre de la nouvelle du jour, attacher sa fortune au fil du télégraphe électrique, se faire le pantin de la hausse et de la baisse, c'est être en plein somnambulisme ; pour savoir si l'on sera opulent ou indigent demain, lire le *Moniteur* ou consulter la dame de pique, c'est la même chose.

Pas de vivant qui n'ait son compartiment dans le casier de l'imaginaire. Pas de cervelle qui ne puisse être étiquetée d'un songe ; celle-ci ambition, celle-ci richesse, celle-ci gloire, celle-ci jouissance, celle-ci vanité, toutes bonheur. Le bon dîner indéfini est un rêve que le porte-monnaie refuse au pauvre et l'estomac au riche. Vénus à jamais, fait mauvais ménage avec la colonne vertébrale. Les méchantes ailes de Cupidon sont des faiseuses de culs-de-jatte ; voyez Henri Heine. Toutes les mains tendues, aucun lot saisi.

L'espérance étant conforme à l'intelligence, la forme du bonheur rêvé, varie. Pour l'usurier, c'est une bonne balance fausse ; pour le chasseur, c'est un piège à loups bien recouvert ; pour le jureur de serments, c'est un auditeur naïf. L'envieux habite en espérance l'Eldorado du mal d'autrui. Et, j'y insiste, de réalisation, peu ou point. Fussiez-vous avoué ou notaire, vous ne vous déroberez point à ceci qui est la loi : les jours de l'homme sont une série de proies lâchées pour l'ombre. Les religions, du haut de leurs chaires, s'accusent, les unes les autres, de faux paradis. Tu radotes, Brahma ! Tu as menti, Mahomet ! Tu escroques les âmes, Luther ! Foule de cerveaux, cohue de chimères.

Le philosophe regarde en souriant ces songeurs, tous logés dans une vision, le joueur dans la martingale, l'avare dans des piles d'or sans fin, le soldat dans la croix d'honneur, la vieille fille dans un mari, le thaumaturge dans le miracle, le prêtre dans la tiare, le savant dans un creuset, l'ignorant dans la superstition.

Et où es-tu toi-même, philosophe ? dans l'utopie.

Il y a l'utopie sublime. Mais de même que l'idéal peut être bête, l'utopie peut être mauvaise. Le rêve à reculons existe. On peut être utopiste en arrière. Vouloir que l'avenir vive trop tôt, c'est l'illusion et l'effort des grandes âmes ; mais donner à l'ancien monde théocratique et féodal, à Jadis déjà avancé et odorant, une sorte de vie morte qui le ramène au milieu de nous, et qui nous marie, nous le présent, à ce cadavre, nous la lumière, à cette nuit, c'est aussi là une tentative, cela est extraordinaire et vaut la peine d'être essayé, et il y a des rêveurs pour faire ce rêve. Quel succès, la chute ! Quel triomphe, la décadence ! Quel bel assassinat, tuer le

progrès! Épaissir le bandeau sur la paupière humaine, masquer le point du jour, faire marcher l'homme du côté des talons, bravo! J'ai l'honneur de vous présenter le passé, bouchez-vous le nez si vous voulez, mais embrassez-le.

L'utopie de Joseph de Maistre, c'est une augmentation d'échafaud. L'utopie d'Attila, c'est le feu aux quatre coins de la civilisation. L'utopie de Malthus, c'est la dépopulation. L'utopie du militarisme, c'est la caserne. L'utopie du communisme, c'est le couvent. L'inquisition est un vieux tison éteint; un certain catholicisme littéraire contemporain souffle dessus pour faire reparaître l'étincelle; l'autodafé est son utopie, et ne pouvant hélas! brûler les écrivains et les penseurs, ce catholicisme les insulte; la calomnie est un *san-benito;* provisoirement.

Mais vous rêvez, mes bons amis.

Toute tête est grelot; seulement selon que ce qui est dedans est un appétit ou une idée, une imposture ou un progrès, une erreur ou une vérité, ce qui en sort est son fêlé ou voix divine.

Puisqu'il n'est donné à qui que ce soit d'échapper au rêve, acceptons-le. Tâchons seulement d'avoir le bon. Les hommes haïssent, brutalisent, frappent, mentent; regardez la première civilisation venue, l'antique comme la moderne, regardez quelque siècle que ce soit, le vôtre comme les autres, vous ne voyez qu'imposteurs, batailleurs, conquérants, brigands, tueurs, bourreaux, méchants, hypocrites; tout cela somnambule. Laissez-leur leurs acharnements et leurs assouvissements dans leur nuée sanglante. Laissez aux choses violentes et aux choses aveugles leur inutile furie d'ouragan. Les passions de l'homme en tempête, quelle pitié, et pour quel but! Des simulacres poursuivant des chimères! Laissez-leur leur rêve, à ces fantômes. Vous, partagez votre pain avec les petits enfants, regardez si personne ne va pieds nus autour de vous, souriez aux mères nourrices sur le seuil des chaumières, promenez-vous sans malveillance dans la nature, n'écrasez point sans savoir pourquoi la fleur de l'herbe, faites grâce aux nids d'oiseaux, penchez-vous de loin sur les peuples et de près sur les pauvres. Levez-vous pour le travail, couchez-vous dans la prière, endormez-vous du côté de l'inconnu, ayez pour oreiller l'infini, aimez, croyez, espérez, vivez, soyez comme celui qui a un arrosoir à la main, seulement que votre arrosoir soit de bonnes œuvres et de bonnes paroles, ne vous découragez jamais, soyez mage et soyez père, et si vous avez des champs, cultivez-les, et si vous avez des fils, élevez-les, et si vous avez des ennemis, bénissez-les, avec cette douce autorité secrète que donne à l'âme la patiente attente des aurores éternelles.

Voilà, certes, des affirmations risquées. Aurores éternelles! Quelle folie d'écrire un tel mot! Attendre une vie future! Où sont les preuves? où puise-t-on cette assurance? La persistance du moi, quel mirage! Foi a un synonyme, duperie. L'immortalité est une marotte. Et là-dessus, tout le groupe sceptique s'épanouit. Je sais de bons nihilistes s'intitulant formellement athées, feu le sénateur Vieillard était du nombre, lesquels font un certain cas de l'intelligence du catholique et du clérical; il est visible que le clérical ne croit pas un mot de ce qu'il dit, c'est un malin, on l'estime. Mais un philosophe religieux, un pur déiste, celui-là, il n'y a pas chance que ce soit un hypocrite; que gagne-t-il à ce qu'il croit? rien; c'est un imbécile

évident! On le bafoue. Moquerie profonde, et de haut. On possède une si magnifique certitude! On est nanti d'une telle science et d'une telle sagesse! Ne plus être, c'est un si bel avenir! Disparaître, s'effacer, se dissoudre, se dissiper, devenir fumée, cendre, ombre, zéro, n'avoir jamais été, quel bonheur! quel encouragement à être! C'est une si douce chose d'espérer Rien! Et l'on fait cercle autour des croyants pour sourire. Les visionnaires de la vie sont raillés par les visionnaires de la négation. Eh bien, soit, moi aussi j'ai mon rêve. Ô docteurs sages, permettez-moi de croire à mon néant comme homme et à mon éternité comme âme. Je sens en moi l'immense atome.

Nous l'avons dit, l'homme a besoin du rêve.

Le rêve est pour l'homme une évasion hors de la vie réelle. Évasion redoutable, périlleux bris de prison, escalade des escarpements de l'impossible, suspension dans des gouffres à des échelles flottantes, chute souvent probable. Cette chute, nous avons dit son nom, folie.

Quand l'homme n'a pas de songe en lui, il s'en procure. Le thé, le café, le cigare, la pipe, le narguilé, le brûle-parfums, l'encensoir, sont des procédés de rêverie.

Dans cette somnolence traversée de lueurs que le turc appelle kief, il semble qu'il y ait une trêve de la vie, l'âme et le corps coexistent dans une sorte de détachement harmonieux, le corps presque aussi reposé que dans la tombe, l'âme presque aussi libre que dans la mort. La fantasmagorie, cette berceuse, caresse et effare le songeur. État ravissant et funèbre. Depuis quatre mille ans, prise de cette demi-ivresse, l'Asie chancelle, ce qui fait qu'elle ne marche pas. L'Arabie a le haschich, la Chine a l'opium. Aujourd'hui, dans l'Occident, on livre son âme au tabac, ce sombre endormeur de la civilisation d'Europe. Le narcotique est l'auxiliaire du despotisme. Le tyran s'efface dans le songe. Les chimères estompent les monstres. Chose triste quand l'homme en vient à se contenter de la liberté de la fumée!

Cette consolation-là est une diminution. Il serait temps de s'en garantir. Quoi qu'il en soit, l'homme rêve.

La nature jadis n'a-t-elle pas rêvé aussi? Le monde ne s'est-il pas ébauché par un songe? N'y a-t-il pas du nuage dans le premier effort de la création? Dans le mastodonte, dans le mammon, dans le paléonthère, dans le dénothère géant, dans l'ichtyosaurus, dans le ptérodactyle, n'y a-t-il pas toute l'incohérence du rêve? La matière à l'état de cauchemar, c'est Béhémoth. Le chaos fait bête, c'est Léviathan. Nier ces êtres est difficile. Les ossements de ces songes sont dans nos musées.

Quelle extravagance que la fougère de cinq cents pieds de haut! les houillères la constatent. L'impossible d'aujourd'hui a été le possible d'autrefois. Les anthracites et les fossiles témoignent. Dans quelle proportion le fabuleux a-t-il existé? Problème incommensurable. L'oiseau Rock, n'est-ce pas l'épiornis? Le Kraken, dans le grand, et le polype, dans le petit, n'est-ce pas l'hécatonchire? L'ornithorinque a un bec comme l'oiseau, des écailles comme le poisson, quatre pattes comme le quadrupède; ajoutez-lui des ailes, vous avez le griffon. Job, tout aussi bien qu'Homère, parle des sirènes. Les bons démons familiers du logis sont dans l'Ancien Testament; Jacob emporte ses dieux lares que la Bible nomme *Téraphim.* Protée n'a pas moins existé

que Moïse, puisqu'ils ont eu une querelle ensemble. Si vous croyez à Moïse, il faut croire à Protée. Ils se sont battus à coups de miracles près du temple d'Hermonthis en Égypte. Personne encore n'a dit le dernier mot sur la singulière vitrine des monstres japonais de la galerie de La Haye. La science rapide sourit, passe outre, et rend cet oracle : *ce sont des membres hybrides rapprochés et cousus;* mais il est certain qu'il y a là un achoppement et une occasion de réflexion pour les observateurs graves, pour ceux qui représentent la science profonde, et que Geoffroy Saint-Hilaire, par exemple, était fort troublé de ces specimens. On l'a entendu murmurer devant cette vitrine [1], ce mot : Énigme. On a raillé Marco-Polo pour ses hommes-tigres et Levaillant pour ses hommes à queue; Les Niam-Niams viennent de donner raison à Levaillant, et les gorilles à Marco-Polo. Oui, sans que cela puisse en rien détruire et amoindrir l'idée de perfection attachée aux évolutions successives des lois naturelles, oui, selon notre optique humaine, le tâtonnement terrible du rêve est mêlé au commencement des choses, la création, avant de prendre son équilibre, a oscillé de l'informe au difforme, elle a été nuée, elle a été monstre, et aujourd'hui encore, l'éléphant, la girafe, le kangourou, le rhinocéros, l'hippopotame, nous montrent, fixée et vivante, la figure de ces songes qui ont traversé l'immense cerveau inconnu.

Tu rêves donc aussi, ô Toi! Pardonne-nous nos songes alors [2].

[1] Devant un dessin que David d'Angers lui apporta. (*Note du manuscrit.*)

[2] Après le dernier feuillet de ce chapitre est reliée une page du *Magasin pittoresque* du 23 mars 1833, reproduisant une carte de la lune, carte que Cassini avait fait graver en 1692. Victor Hugo a utilisé, en 1863, quelques détails donnés par l'article qui faisait suite à la carte dans le *Magasin pittoresque.* (Note de l'Éditeur.)

LE TYRAN.

Il existe des sceptiques agréables que le mot tyran fait sourire.

Est-on certain qu'il y ait jamais eu des tyrans? s'écrient-ils.

Le tyran, c'est le mastodonte, cela barbotait, avant le déluge, dans la première boue qui a été la terre. Busiris est fossile comme Béhémoth. Affaire de musée. Pendez-moi ces gros os avec une étiquette sous une voûte. Le tyran veut être annoté par Cuvier. Il ne peut être raconté que dans un in-quarto orné de planches. On est de l'académie des inscriptions pour savoir ce que c'est. Parlons sérieusement. Le mot tyran a-t-il un sens? Tacite est-il bien sûr d'avoir vu Néron? L'histoire, et la philosophie, pire que l'histoire, et la poésie, pire que la philosophie, regardent à la loupe les trônes. Juvénal a exagéré Messaline; Guichardin a grossi Borgia. Dans tous les cas, s'il y a eu des tyrans, il n'y en a plus. Tyrannie, ces trois syllabes font du bruit, mais ne s'appliquent à aucune réalité. Despotes, despotisme, que signifient ces déclamations? Où sont les maîtres? Où sont les esclaves? Nous sommes heureux et satisfaits. Tout un côté des philosophes et des poëtes radote. Silence au banc des songe-creux! Les trois quarts des tragédies rabâchent. Contez Barbe-bleue à d'autres. Qui veut trop prouver ne prouve rien. Vos Shakespeare, avec leurs Richards III invraisemblables, dépassent le but. Rayez ces noms, matière à amplifications. Sortons du passé. Henri VIII est fini; Macbeth est mort.

Macbeth est vivant, Henri VIII prospère, l'ombre de l'épaule de Richard III se projette dans la politique. Tout ce passé est du présent. Dans quel paradis croyez-vous donc être? Dire que l'histoire enfle les proportions, et excuser l'hydre sous prétexte qu'on la regarde au microscope et qu'au fond le dragon n'est qu'un acarus, cela ne suffit pas; il faudrait nous retirer de devant nous ce qui est sous nos regards; nos yeux ne sont que des yeux et voient des énormités. Blanchir Tibère calomnié, disculper l'ours ou Nicolas, chercher les circonstances atténuantes du tigre, constater avec indulgence son crâne plat, discuter la quantité de chair restée à l'os rongé et
nationalité
de liberté laissée à un peuple, appeler épée le coutelas, substituer césarisme à despotisme, cela est faisable, cela peut sembler curieux et nouveau, ce pickle peut plaire aux palais blasés; mais après? Le fait tyrannie surnage, le mot tyran flamboie. Macbeth et Henri VIII et Richard III sont vivants, vous dis-je!

Ou bien faites-nous sourds et aveugles! Que se passe-t-il autour de nous? Est-ce que vous n'entendez pas les cris? Des faits! On n'a qu'à en prendre au hasard. Chaque empire a son tas d'horreurs comme chaque borne a son tas d'ordures. Ah! vous dites : faites-moi le plaisir de me montrer des tyrans! Eh bien, regardez!

En 1860, pendant qu'on jugeait en France l'infanticide Legros, Abdul Medjid,

le plus doux de sa race d'ailleurs, faisait étrangler l'enfant de sa fille[1], son petit-fils. Le jeune shah de Perse actuel, à son avènement, en entrant dans une ville qui avait été lente à le reconnaître, a reçu en présent sur un plat d'or trente livres pesant d'yeux arrachés. Voilà pour l'Asie; en Afrique, l'avènement du roi de Dahomey, l'an 1861, a eu aussi sa fête; on a égorgé trois mille nègres pour faire, selon l'usage, un petit lac de sang humain où le nouveau roi pût se promener en nacelle. En Amérique, l'esclavage, chancre, dévore la face d'une république; on est marchand d'hommes, on est propriétaire de femmes; voici une annonce de quatrième page d'un journal que je copie : *À vendre, deux porcs gras, quatre places dans le banc N° 83 côté Est de l'église de paroisse, un nègre charpentier et maçon, une négresse de quatorze ans, un petit cheval avec une charrette à ressorts et harnais. S'adresser chez P. Cudder, rue du Marché.* On achète une jeune fille comme une jument; on met à l'encan séparément la mère et l'enfant; on adjuge le nourrisson à un maître et la mamelle à un autre; ces républicains sont des citoyens à cachots et à sérails, dont chacun trouve moyen d'être dans cent toises carrées czar et sultan; ils mettent sur leur coalition de tyrannies cet écriteau : Liberté. Mais quoi, le Dahomey, la Perse, l'Amérique, ah! que n'allez-vous en Chine! Vous les prenez loin, vos exemples! Soit. Rapprochons-nous. En Espagne, la couronne catholique envoie aux galères pour dix ans quiconque lit la Bible; l'Autriche applique le *carcere duro* à ce cri : Vive Venise! À Naples, avant que Garibaldi vînt, il y avait la chaise ardente; à Rome, il y a la mordacchia. Est-ce que nous n'avons pas en Europe, et parmi nos contemporains, quelqu'un qui s'appelle Haynau et quelqu'un qui s'appelle Gorstchakoff? Écoutez ceci : Un cortège passe dans une rue, une foule suit un corbillard, dans ce corbillard il y a le cadavre d'une femme; amis et parents sont vêtus de deuil, le silence est profond, la douleur est profonde, on pleure sur une famille; la femme est morte, le mari est exilé. Les larmes, quelle audace! Être en noir, quelle rébellion! C'est outrager le maître que de sangloter dans une affaire où il y a de l'exil. Cette bière devait s'en aller seule. Que vient faire là cette foule? On ne doit pas savoir que la femme est morte, puisque le mari est proscrit. L'ordre est troublé, il importe de le rétablir. Le convoi suit sa marche, fronts baissés, têtes découvertes, pas un cri, pas un mot : des prières derrière un linceul. Tout à coup d'une rue latérale débouche au galop un régiment de cavalerie le sabre au fourreau, et le fouet à la main. Cette cohue se rue sur ce deuil, hurle, blasphème, insulte, piétine, et les coups de fouet pleuvent sur ceux qui pleurent. La foule joint les mains, tombe à genoux, fuit, se disperse, et dans le tumulte on entend quelque chose qui rend un son creux; c'est le cercueil sous la fustigation des soldats : la morte a sa part du knout. Où cela s'est-il passé? en Pologne. Dans quelle ville? À Varsovie. Qu'était-ce que ce régiment? des cosaques. Le nom de la morte? La comtesse Zamoïska. L'année? 1862. Le mois? Novembre. C'était hier. L'Autriche fouette les femmes. La Russie fouette les tombes. Que dites-vous du spécimen? La tyrannie est-elle un rêve? Le tyran existe-t-il, oui ou non?

[1] *Modification en marge :* était fortement soupçonné de faire étrangler l'enfant de sa fille, son petit-fils nouveau-né, mesure de prudence conseillée d'ailleurs aux califes par le sage historien turc Cantemir. (*Note du manuscrit.*)

Pensez-vous que la Pologne, ce soit assez près? Nous pourrions, si vous le souhaitiez, nous rapprocher encore. Voilà où en est l'humanité. Ici l'un se parjure, là l'autre pille, là l'autre torture, là l'autre exile et proscrit, là l'autre canonne, bombarde, fusille et mitraille, là l'autre assassine, là l'autre massacre. Décidément, reprendre un peu respiration serait nécessaire. Est-ce que vous ne trouvez pas que le moment est venu d'en finir avec les monstres?

Chose frappante, les tyrans ne craignent pas les génies de leur vivant. Cela tient à ce qu'ils ne les voient pas. Les tyrans sont des petitesses, les génies sont des énormités. Or le phénomène de l'énormité vis-à-vis de la petitesse, c'est d'être imperceptible. Éveiller la conscience d'un tyran, le faire reculer, cela est moins aisé que de le mettre à jamais au carcan dans l'histoire comme a fait Tacite pour Tibère ou dans l'épopée comme a fait Dante pour Boniface VIII. Qui peut le plus ne peut pas toujours le moins. On eût bien étonné Boniface VIII et Tibère si on leur eût dit en leur montrant Dante et Tacite : prenez garde! Tout à l'heure j'ai fait de vains efforts pour effrayer une araignée microscopique tombée je ne sais d'où sur mon papier et courant sous le bec même de ma plume. Cet atome ne me percevait pas. Mes dimensions échappaient aux siennes. Je pouvais l'écraser, non l'avertir.

Et à ce propos, ne passons pas outre sans noter un curieux reproche récemment adressé à Tacite et à Juvénal par un nouveau venu de la critique historique. L'avertissement préalable aux tyrans avant de les flétrir, cet avertissement difficile pour la raison que nous venons de dire, et pour d'autres encore, le nouveau venu en question l'exige. Ce chevalier de Messaline et de Tibère accuse Juvénal d'avoir pris en traître toute cette Rome des Césars. On n'a pas le droit de s'en aller en laissant aux siècles de telles condamnations à exécuter. Tacite encourt le même blâme. Ce poëte, Juvénal, et cet historien, Tacite, sont dans leur tort. Ces justiciers sortent brusquement du nuage derrière les maîtres du monde, cela n'est pas bien. Ces cochers du char des foudres auraient dû crier gare [1].

L'âme parfois pèse au philosophe. La pensée semble une lourde obligation. Voir l'homme, faire plus que le voir, le regarder, faire plus que le regarder, l'observer, faire plus que l'observer, le scruter, faire plus que le scruter, le disséquer, faire plus que le disséquer, l'analyser, certes, c'est là une rude affaire, et l'on se prend à envier les êtres inconscients, mêlés aux puretés éternelles de la création. On trouverait doux d'être une bête brute dans les bois. Virgile loue Auguste, c'est peu, mais Lucain loue Néron. Voltaire est banni, non pour ses hardiesses bonnes et justes, mais pour une bassesse mal faite. La flatterie mal venue fait jeter à la porte le flatteur. Même plat exil d'Ovide. Cromwell, formidable, signe l'arrêt de mort de Charles Ier, puis de la même plume, bouffon, barbouille d'encre la moustache d'Ireton. Les libres

[1] Cet alinéa et celui qui le précède sont accolés d'un trait au crayon, avec la mention : *À mettre ailleurs.* (Voir description du manuscrit, p. 397.) [*Note de l'Éditeur.*]

hollandais trouvent moyen de gâter la mort de Guillaume le Taciturne par le supplice de Balthazar Gérard. Jurieu est jaloux de Bayle, et le dénonce, et ce proscrit tâche de proscrire. Robespierre tue Danton. Carrier met sur la république la tache que Jeffryes met sur la royauté et qu'Innocent III met sur l'église. Ceux pour qui l'on travaille haïssent leurs travailleurs; les écoliers de Cracovie frappent Socin et les écoliers de Paris égorgent Ramus. Jean-Jacques est chassé de Suisse à coups de pierres. L'aréopage est hideux, le concile est atroce. Æneas Sylvius qui s'indignait de la condamnation de Socrate et s'écriait : *cicuta horrenda,* vote pour le bûcher de Jean Huss. Un César est bon par hasard, c'est Pertinax, on se dépêche de le tuer, et Didius Julianus fait danser le mime Pylade dans la chambre où le vieil empereur vient d'être égorgé. Dieu ne trouve dans Sodome qu'un honnête homme, cet honnête homme a des filles, à peine sorti de la ville condamnée, il s'arrête dans la première caverne venue.

Il but,
Il devint tendre,
Et puis il fut
Son gendre.

Au seizième siècle, un connétable de France renouvelle quatre fois de suite avec ses quatre filles l'aventure de Loth. Jean II d'Angleterre, trouvant le duc de Glocester inutile, lui procure une apoplexie au moyen d'un matelas appliqué sur la bouche. Charles II d'Espagne, roi tellement chaste qu'il est impuissant, brûle avec une tasse de chocolat bouillant la gorge d'une jeune fille trop décolletée. Le chapeau de cardinal d'Alberoni sort de la chaise percée du duc de Vendôme. Molière fait un lit auguste où Bossuet couche Madame de Montespan. Un roi de France de quinze ans à qui les vieillards de la grand'chambre de Paris remettent à genoux une supplique, montre du doigt la supplique à un Maurepas quelconque, et dit : *Déchirez.* À tout moment, le rouge monte au visage et les qualificatifs manquent devant ces vieux parlementaires de la Tournelle, si féroces au-dessous d'eux, si serviles au-dessus. Plats ventres de tigres. Chaque statue creuse du quemadero de Séville brûle soixante personnes à la fois, et il y a quatre statues, Saint-Luc, Saint-Marc, Saint-Jean, Saint-Matthieu, ce brûlement étant une fonction d'évangéliste. La mère d'un roi de France, Louise de Savoie, fait voler au trésorier Semblançay les quittances de l'argent que Semblançay lui a payé, puis nie l'argent reçu, et Semblançay est pendu. Un des juges de Semblançay, Gentil, était le voleur des quittances. Voici, au dix-septième siècle, comment s'équipe le roi des Espagnes et des Indes, majesté catholique, quand il lui prend fantaisie d'aller la nuit chez sa femme : il se lève, chausse ses pantoufles, agrafe par-dessus sa chemise son manteau court d'Alcantara, avec plaque, prend son bouclier, dit broquel, à son bras gauche, saisit de la main gauche une lanterne, passe à son bras droit une chaîne d'or à laquelle pend un pot de chambre, empoigne de la main droite son épée nue, et se met en marche. Monsieur, frère de Louis XIV, se contente des attouchements d'un chapelet. Quand Louis XIV marche en cérémonie, c'est toujours en dansant, avec quatre violons en tête marquant la cadence, et toute la cour derrière répétant la danse du roi. La Montchevreuil dit en parlant du

même Louis XIV : comme le roi est ignorant, on est forcé de tourner les savants en ridicule. Christine de Suède, étant laide, mais blanche, reçoit les ambassadeurs toute nue sur un lit de velours noir. La même Christine fait poignarder sous ses yeux Monaldeschi à Fontainebleau, ses bonnes raisons sont publiquement déduites, elle peut tuer un homme où et quand bon lui semble, étant reine partout, et ce droit des rois à l'assassinat, c'est Leibnitz qui l'établit. Un Frédéric de Prusse, grand plus tard, commence par être jeune et a une maîtresse; le père-roi, indigné, prend la jeune fille et la passe au bourreau, le bourreau la promène dans les rues de Berlin; à chaque carrefour, le bourreau s'arrête, met la tête de la jeune fille entre ses jambes, lui relève la jupe, et la fouette du plat de la main; puis il la traîne ailleurs et recommence. Cela dure tout un jour. Catherine de Médicis fait servir à table Charles IX par ses filles d'honneur en jaquettes laissant voir le genou, puis de son fils énervé par l'orgie elle fait le meurtrier du peuple. Charles II, roi d'Angleterre, reçoit une pension du roi de France, et Louis XV, roi de France, reçoit un subside du roi d'Angleterre. Au bal de l'Opéra, le prince de Conti, bossu, s'amuse à écraser à coups de chiquenaudes le nez d'une petite fille de quatorze ans, sous les yeux de la mère, personne n'osant rien dire, vu que c'est un prince. On a jeté au vent la cendre de Savonarole, et il y a devant le maître-autel de l'Escurial une balustrade de marbre autour de la dalle où est mort Philippe II. Le meilleur des empereurs de Russie, Alexandre Ier, fait semblant de ne pas voir qu'on a tué son père.

Et ces extraits que chacun peut faire de sa propre mémoire n'ont aucune raison de finir, et continueraient autant qu'on voudrait. Et en regard de ce passé mettez le présent. Quelle angoisse de voir toutes ces angoisses! Le contemplateur est le patient du supplice de tous. L'esclavage fait battre deux républiques. En Suède, bannissement et confiscation pour qui se fait catholique; en Espagne, les galères pour qui lit la Bible. Des femmes sur des trônes laissent, c'est-à-dire font, accrocher des femmes à des gibets. La marque de respect aux princes, c'est de marcher à reculons. Il existe des endroits sur la terre où la justice est rendue au nom d'un crime qui a réussi à devenir roi. Tel est le Mexique sous Santa-Anna. Tels sont encore d'autres pays. Il y a un tel possible dans la cruauté de l'homme qu'on trouve toujours là de l'inattendu. Une femme esclave russe, portant une théière pleine, est heurtée au passage par l'enfant de sa maîtresse, la comtesse...[1], la théière tombe, l'enfant est échaudé par le thé bouillant; la comtesse fait venir le plus jeune des fils de l'esclave et verse la même quantité d'eau bouillante sur ce petit enfant. Dans les récents massacres du Liban, la cuisse d'une femme a servi de billot pour couper la tête de son enfant. Comme il faut de l'humanité, on a guéri à l'hôpital l'entaille de la hache.

Les plus grands peuples sont rongés par ce chancre, la misère. Partout la détresse fille du parasitisme. Rien n'égale la nudité italienne si ce n'est le haillon anglais. Sous son noir ciel d'hiver, l'indigence mouillée de l'Irlande fait horreur. En Angleterre, la navrante chanson de l'aiguille. En France, les greniers de Rouen et les caves de Lille. Roubaix, Lyon, Leeds, Manchester, Birmingham, Newcastle-on-Tyne

[1] Voir pour le nom de cette comtesse les *Mémoires* de Herzen. (*Note du manuscrit.*)

où le houilleur mange du charbon pour tromper la faim, toutes ces turbines de richesses sont des foyers de misère. Pas d'air, pas de jour, pas de pain ; la demeure humaine, chenil. Et cela en pleine civilisation. Dans de certaines villes manufacturières, la promiscuité du pauvre est telle que l'inceste devient inconscient, et que des filles enceintes traduites pour délits devant les tribunaux ne savent pas si c'est de leurs frères ou de leur père qu'elles sont grosses. Échafauds, guerres, catastrophes. Et au front des nations l'ignorance, l'œil crevé. Et à cela qui est l'ensemble des faits, ajoutez le détail des mœurs : le chacun pour soi, les félicités peu soucieuses des souffrances ; la plus sainte des choses humaines, le mariage, trop souvent affaire d'argent, c'est-à-dire simple prostitution qui prend ses sûretés ; des Te Deum en sens contraire et qui doivent déconcerter Dieu ; un juge qui meurt en disant : *j'ai rendu de la justice sous quatre gouvernements;* jouir devenu le but ; aimer, vouloir, croire, relégués au second plan ; la substitution de la matière à la pensée, le progrès bafoué, la mise en question des principes, héroïsmes et vertus passés au fil de l'ironie ; les infâmes, profonds, les sublimes, niais ; la dignité morale presque éteinte ; l'homme de jour en jour moins mâle et la femme plus femelle ; la crainte de voir le droit, la vérité, la justice et la liberté reparaître, seule ride au front d'airain de l'égoïsme ; l'imperturbabilité de la corruption ; la conscience qui se fait fille publique, des Messalines hommes, les dégradés souriant, les déshonorés hautains, les vendus s'affichant eux-mêmes et disant leurs prix pour faire envie, un orgueil nouveau trouvé à point pour ces situations-là, l'orgueil de la honte, ceux sur lesquels est le mépris se croyant le droit de dédain, on ne sait quelle lugubre décroissance de lumière qui ressemble à l'agonie de l'âme humaine, en bas des larmes profondes, dans la civilisation l'odeur sinistre que répand la putréfaction du cœur, l'accablement de vivre et de penser. Ô joie des oiseaux de mer que je vois là-bas dans la nuée !

LA BIBLE. — L'ANGLETERRE.

Ce chapitre est relié au texte publié page 198 par ces quelques lignes rayées au début de la première page :

Quand on pense à l'Angleterre, deux livres viennent à l'esprit, un qu'elle a fait, l'autre qui l'a faite. Shakespeare et la Bible. Ces deux livres ne vivent pas en bonne intelligence. La Bible combat Shakespeare. C'est la Bible qui l'emporte.

Nous admirons la Bible. L'Angleterre l'adore.

La Bible en Angleterre, c'est l'oracle à Delphes. Le progrès se présente, on consulte la Bible. Dans la chambre des lords, un pair se lève et dit : «Je suis pour le bill du divorce, mais si la Bible est contre, je voterai contre.» Qui protège la royauté? la Bible. Rends à César ce qu'on doit à César. Qui protège la peine de mort? la Bible. Œil pour œil. Dent pour dent. Qui consacre la misère? la Bible. Il y aura toujours des pauvres parmi vous. Qui autorise l'esclavage? la Bible. Si tu frappes ton esclave, on ne te fera rien, car c'est ton argent. La Bible a parlé, tout est dit. C'est le texte indiscutable. Une syllabe est un verdict, un mot est une loi. On s'est égorgé pour *Siboleth* contre *Schiboleth.* Les purs croyants bibliques rejettent les idoles. À bas les idoles de bois, les idoles de pierre, les idoles d'airain. Ils en ont une. En quoi? en papier. Le Livre.

Certes, si jamais un poëme a mérité d'être idole, c'est la Bible. Comme poëme, entendons-nous. Le souffle est là. Nous sommes même de ceux qui admettent une certaine inhalation mystérieuse. Les visions de la Bible ont été vues. La solitude a de sombres effluves. La Bible est, pour l'art, splendeur, pour la science, ténèbres. Admirer la Bible, soit. L'adorer, c'est autre chose. On ne peut adorer que la certitude. L'infini est une certitude. Nous l'adorons. Qu'est-ce que la Bible? c'est l'incertain. Toute la Bible est à mettre en question, dans son texte, dans ses dates, dans ses auteurs, dans Moïse, dans Job, dans Esdras, dans les Septante. Rien de plus sublime, rien de plus flottant. Pas de livre plus hérissé de points d'interrogation de toute sorte. Prenez la première question venue, l'Antechrist, par exemple. Est-il le même qu'Ahriman qui combat Ormuz, ou qu'Eschem qui combat Sérosch? Naîtra-t-il dans la tribu de Dan, comme le veut la Genèse : «Que Dan soit comme un serpent dans le chemin». Sera-t-il, en parodie de l'opération du Saint-Esprit, engendré dans une vierge noire par l'opération du démon, comme le soutient Hraban Maur? Aura-t-il un ange gardien, comme saint Antoine y consent? Sa naissance sera-t-elle marquée, comme le révèle Strabon, par une pluie de diamants et par une apparition de dragons volants? Règnera-t-il à Capharnaüm, comme le raconte d'avance saint-Matthieu? Sera-t-il féroce comme le dit saint-Grégoire, doux comme le dit saint-Hippolyte, suivi d'apôtres, comme le dit Lactance, bâtisseur de

temples, comme le dit Aimoin, berger de diables, comme le dit Théophylacte, sécheur d'arbres, comme le dit saint-Thomas, marqueur d'hommes, comme le dit saint-Jean, bourreau, comme le dit saint-Chrysostôme, magicien, comme le dit saint-Paul, apothicaire, comme le dit saint-Cyrille de Jérusalem? Sa marque sera-t-elle plus forte que celle de Dieu, comme le pense saint-Ephrem? Dressera-t-il son pavillon près de Nicopolis, à Apadno, comme l'annonce saint-Jérôme dans son commentaire sur Daniel? Se battra-t-il avec Élie, comme le croit Lactance? Sera-t-il tué par saint-Michel, comme l'entrevoit Théodore? ou mourra-t-il, comme Isaïe l'indique, parce que le Messie soufflera dessus? Enfin, quel sera son nom? Les livres rabbiniques répondent : *Armillos;* saint-Hippolyte répond : *Arnoumaï;* saint-Anselme répond : *Diciunx.* Voilà un seul point. Que de questions! Cela n'empêche pas Joseph Mead et Jurieu d'enseigner que l'Antechrist est le pape, et Newton de le démontrer, et Elihu Sewel, ce grave docteur des Têtes-rondes, de découvrir, sur ce passage de l'Apocalypse «son nombre est 666», que l'Antechrist est l'auteur de l'incendie de Londres en 1666. Les fumées de la Bible troublent la tête exacte des savants; Leibnitz n'en est pas moins obscurci que Newton; Swedenborg, minéralogiste dont les travaux font loi, affirme que le jugement dernier a eu lieu en 1756. Sur quoi s'appuie-t-il? sur une interprétation de la Bible. Feuilletez un peu Thilo, Fréret, et le massif répertoire de Fabricius, la Bible y est foule. L'évangile y est légion. Une multitude d'Écritures Saintes vous apparaît. Choisissez, si vous pouvez.

La Bible, telle qu'elle est, est une construction. Sept ou huit Bibles ont été dépensées à cet édifice. Les conciles étaient les architectes. Veut-on avoir l'idée des problèmes qui leur étaient posés et qu'il leur fallait résoudre? En voici quelques-uns : Dieu s'est-il appelé Schadaï avant de s'appeler Jéhovah? Adam a-t-il laissé une Apocalypse? Ève a-t-elle laissé un évangile? Quelqu'un a-t-il pu écrire l'entretien de Caïn et d'Abel? Est-il vrai que Noë eût dans l'arche le corps d'Adam sur lequel il faisait tous les jours sa prière? Par qui a pu être conservée cette oraison de Noë? Les Géants ont-ils laissé un livre trouvé par Caïnan? Abraham a-t-il écrit un traité de l'interprétation des songes? Loth a-t-il écrit son aventure? Comment se nommait la femme de Job? La femme de Noë se nommait-elle Noria? La femme de Joseph se nommait-elle Asseneth? La femme de Moïse se nommait-elle Séphora? La femme de Pilate se nommait-elle Promla? Joseph a-t-il écrit son entretien avec la Putiphar? Qu'est-ce que l'hosanna du grand-prêtre Ézéchias? Qu'est-ce que la Petite Genèse? Qu'est-ce que les Dits du Christ? Qu'est-ce que Heldam et Modal? Qu'est-ce que Jannes et Membres? Par qui Phinée a-t-il été autorisé à expliquer les noms sacrés? Quel est le véritable unique exemplaire du pentateuque conservé dans le coffre d'Helkia? Pourquoi les égyptiens appelaient-ils Moïse *Ozarziph?* Semexia est-il le chef des diables? Que doit-on penser des anges chaldéens Jakah, Samaël, Zinguiel et Tsakon? Énoch, septième homme après Adam, a-t-il pu écrire sa prophétie en éthiopien? Faut-il rapporter à l'étoile du Messie *le livre de Seth sur l'Étoile?* Qu'est-ce que Nadaver, ville d'Éthiopie, où est allé saint-Matthieu? Quelle est l'Héliopolis où saint-Clément a vu le phénix se brûler? Est-il vrai que dans l'assemblée des apôtres, Pierre tenait pour le Père, André pour le Fils, et Jacques pour le

Saint-Esprit? Est-il vrai que saint-Barthélemy rendait malades ceux que la déesse Astaroth avait guéris? Sainte-Thècle a-t-elle baptisé un lion? Doit-on tenir pour ressemblant ce portrait de saint-Paul par sainte-Thècle : *Staturâ brevi, calvastrum, cruribus curvis, surosum, superciliis junctis, naso aquilino, plenum gratiâ Dei.* Dans le baptême, l'eau est-elle pour Jésus, et l'huile pour le Saint-Esprit? Qu'est-ce que ce roi Pomilius fait évêque d'Asie par les apôtres? Isis est-elle la fille de Satan? Le témoin mystérieux de l'arrestation du Christ, caché derrière un arbre, qui est arrêté lui-même et qui disparaît en laissant un linceul dans les mains des soldats, ce fantôme dont parle saint-Marc (ch. XIV, v. 51 et 52), est-ce Isis? Le moyen-âge a-t-il eu raison de croire à l'Archisposa? Salomon a-t-il écrit à Naphres, roi d'Égypte et à Hiram, roi de Tyr, saint-Paul à Sénèque, saint-Jean à un hydropique, saint-Pierre à saint-Jacques, Jésus-Christ à Abgar, toparque et roi d'Édesse, et Pilate à Tibère? Est-il vrai que Drusilla, catéchisée par Jean, ait quitté Andronicus son mari, pour aller vivre dans un sépulcre? Combien y avait-il de Sibylles? Pourquoi Diodore de Sicile n'en admet-il qu'une, celle de Thèbes? Est-il vrai qu'il n'y en eût que deux, la sibylle Érythrée pour les grecs, et la sibylle de Cumes pour les latins? Est-il vrai que Justin ait pendant quarante nuits vu la Jérusalem céleste dans les étoiles? Simon le magicien a-t-il été amoureux de la Lune, et l'a-t-il fait descendre sur la terre pour l'épouser? etc., etc. Les conciles devaient trancher ces difficultés. Le oui et le non étaient difficiles. Il y avait des livres sacrés pour et contre. Quatre psautiers, y compris celui de Melchissédec, onze Apocalypses, y compris celle d'Étienne, proto-martyr; sept Anciens Testaments, y compris celui des douze Patriarches; trente-trois Nouveaux Testaments, d'autres disent cinquante, y compris celui des douze Apôtres; l'évangile selon les hébreux, selon les égyptiens, selon les syriens, selon les symoniens, l'évangile de Marcion, de Thadée, de Valentin, l'évangile des ébio-nites, l'évangile des encratites, l'évangile Vivant, l'évangile Éternel, l'évangile de Judas Iscariote, le protévangile de Jacques. Ces livres étaient redoutés; pour avoir voulu les transcrire, Dieu avait frappé Théodecte de cécité et Théopompe de folie. En outre, pour les déchiffrer, il faut savoir beaucoup de langues, depuis le latin sibyllin jusqu'au syriaque estranghélo. Les conciles avaient peur de la folie de Théo-pompe, de la cécité de Théodecte, et ne savaient pas ces langues-là. Parmi tous ces livres, parmi tous ces testaments, parmi tous ces témoignages, comment discerner les faux des vrais? Les uns doivent être proclamés apocryphes, les autres canoniques. Comment s'y prendre? Les conciles se tiraient d'affaire en mettant tous ces livres pêle-mêle sur l'autel et en les y laissant passer la nuit; ceux qu'on trouvait sur le pavé le lendemain matin étaient déclarés apocryphes. Tout ce qui n'a pas été jeté à terre pendant la nuit par la main inconnue est aujourd'hui la Bible. C'est sur la certitude de ce livre que le protestantisme et l'anglicanisme appuient leur foi. Dans cet admirable pays de franchise, l'Angleterre, des pénalités sortent de ce livre. Nous l'avons dit, le gibet s'adosse à la Bible. À cause de tel verset de tel chapitre, on pend. Le dimanche anglais est irréductible. Défense aux journaux, à ces puissants journaux libres, de paraître «le septième jour». La population ouvrière n'a que le dimanche pour prendre sa part du musée ou de la bibliothèque. Clôture. Défense d'entrer. Dernièrement un barbier de Southampton, ayant rasé un passant un

dimanche, a été condamné à trois livres sterling d'amende, parce que Dieu s'est reposé ce jour-là.

Nous venons de dire, il sort de ce livre des pénalités. Ajoutons, il en sort des préjugés. Le plus irréductible de ces préjugés pèse sur l'art, et dans l'art, la haine de ce préjugé choisit le théâtre. La désagrégation du protestantisme en sectes met en poussière l'anglicanisme, mais non le préjugé. Loin de là. La haute église est relativement tolérante. Les dissidents, calvinistes, presbytériens, méthodistes, wesleyens, anabaptistes, baptistes, sont hérissés devant le théâtre, devant le concert, devant le bal, jusqu'à l'indignation. Rien hors de l'Écriture. Tout le protestantisme est le captif de ce livre. Plus on s'intitule indépendant, plus on est enchaîné. À mesure
du protestantisme
que le cercle des sectes s'élargit, ce qu'on pourrait nommer le judaïsme de la Bible se rétrécit. Je vis un jour un petit garçon de trois ans tout éploré. Son père, anabaptiste, refusait de le laisser aller au spectacle. *Tout spectacle est mensonge,* s'écriait le père. *Mon fils n'ira pas. Il y a là des acteurs et des actrices.* Quel était ce spectacle? un théâtre de marionnettes. Le lendemain matin, j'achetai une poupée à ressorts et je la portai à l'enfant. Le père me remercia. — *C'est,* lui dis-je, *une des actrices d'hier soir.*

LES TRADUCTEURS.

Le début de ce chapitre jusqu'à ces mots : *Le traducteur actuel l'a pensé. Nous croyons qu'il a eu raison,* est, selon nous, une version primitive de la *Préface pour une nouvelle traduction de Shakespeare.* Victor Hugo a ensuite écrit une présentation plus détaillée, plus personnelle [1]; mais il nous a semblé que celle-ci avait sa place marquée dans l'étude sur les traducteurs.

La tombe finit toujours par avoir raison. Tout récemment, une occasion s'est offerte de prononcer sur Shakespeare le verdict suprême et de liquider le passé, la date illustre de la naissance du poëte de Stratford, le 23 avril, est revenue pour la trois centième fois. Au bout de trois cents ans, le genre humain a quelque chose à dire à un esprit longtemps insulté; il a semblé que Shakespeare se présentait au seuil de la France, Paris s'est levé, les poëtes, les artistes, les historiens ont tendu la main à ce fantôme, autour duquel les poëtes apercevaient Hamlet, les artistes Prospero, et les historiens Jules César; le sauvage ivre, l'arlequin barbare, le Gilles Shakespeare est apparu, et l'on n'a vu que de la lumière; la moquerie de deux siècles s'est achevée en éblouissement, et la France a dit : Sois le bienvenu, génie! La gloire a pris acte.

On a senti dans l'ombre quelque chose comme l'adhésion de nos morts augustes; on a cru voir Molière sourire, on a cru voir Corneille saluer; des vieilles haines, des vieilles injustices, rien, pas une protestation, pas un murmure, enthousiasme unanime; et, à cette heure, les appréciateurs définitifs du fond des choses, ceux qui doublent leur aversion des despotes d'amour pour les intelligences, ceux qui, voulant que justice soit faite, veulent aussi que justice soit rendue, les contemplateurs, les solitaires pensifs occupés de l'idéal, les songeurs, admirent, émus, l'apaisement qui s'est fait autour de cette majestueuse entrée [2].

Shakespeare, c'est le sauvage ivre. Oui, sauvage! c'est l'habitant de la forêt vierge; oui, ivre, c'est le buveur d'idéal. C'est le géant sous les branchages immenses; c'est celui qui tient la grande coupe d'or et qui a dans les yeux la flamme de toute cette lumière qu'il boit. Shakespeare, comme Eschyle, comme Job, comme Isaïe, est un de ces omnipotents de la pensée et de la poésie, qui, adéquats, pour ainsi dire, au Tout mystérieux, ont la profondeur même de la création, et qui, comme la création, traduisent et trahissent extérieurement cette profondeur par une

[1] Voir pages 237 à 245.

[2] À partir d'ici jusqu'aux mots : *Ces fleurs prouvent la profondeur,* ce texte faisait partie de *William Shakespeare.* Avant la première ligne, nous en lisons trois autres, rayées, que nous retrouvons à la fin du paragraphe sur Cervantes (voir page 43). [*Note de l'Éditeur.*]

profusion prodigieuse de formes et d'images, jetant au dehors les ténèbres en fleurs, en feuillages et en sources vives.

Shakespeare, comme Eschyle, a la prodigalité de l'insondable. L'insondable, c'est l'inépuisable. Plus la pensée est profonde, plus l'expression est vivante. La couleur sort de la noirceur. La vie de l'abîme est inouïe; le feu central fait le volcan, le volcan produit la lave, la lave engendre l'oxyde, l'oxyde cherche, rencontre et féconde la racine, la racine crée la fleur; de sorte que la rose vient de la flamme. De même l'image vient de l'idée. Le travail de l'abîme se fait dans le cerveau du génie. L'idée, abstraction dans le poëte, est éblouissement et réalité dans le poëme. Quelle ombre que le dedans de la terre! quel fourmillement que la surface! Sans cette ombre, vous n'auriez pas ce fourmillement. Cette végétation d'images et de formes a des racines dans tous les mystères. Ces fleurs prouvent la profondeur.

Shakespeare, comme tous les poëtes de cet ordre, a la personnalité absolue. Il a une façon à lui d'imaginer, une façon à lui de créer, une façon à lui de produire. Imagination, création, production, trois phénomènes concentriques amalgamés dans le génie. Le génie est la sphère de ces rayonnements. L'imagination invente, la création organise, la production réalise. La production, c'est l'entrée de la matière dans l'idée, lui donnant corps, la rendant palpable et visible, la dotant de la forme, du son et de la couleur, lui fabriquant une bouche pour parler, des pieds pour marcher et des ailes pour s'envoler, en un mot, faisant l'idée extérieure au poëte en même temps qu'elle lui reste intérieure et adhérente par l'idiosyncrasie, ce cordon ombilical qui rattache les créations au créateur.

Chez tous les grands poëtes, le phénomène de l'inspiration est le même, mais la diversité des appareils cérébraux le varie à l'infini.

L'idée jaillit du cerveau : conception; l'idée se fait type : gestation; le type se fait homme : enfantement; l'homme se fait passion et action : œuvre.

L'idée dans le type, le type dans l'homme, l'homme dans l'action, tel est, chez Shakespeare, comme chez Eschyle, comme chez Plaute, comme chez Cervantes, le phénomène, lequel se résume en cette concrétion : la vie dans le drame.

Tout est voulu dans le chef-d'œuvre. Shakespeare veut son sujet, celui-là et pas un autre, Shakespeare veut son développement, Shakespeare veut ses personnages, Shakespeare veut ses passions, Shakespeare veut sa philosophie, Shakespeare veut son action, Shakespeare veut son style, Shakespeare veut son humanité. Il la crée ressemblante à l'humanité — et à lui. De face, c'est l'Homme; de profil, c'est Shakespeare. Changez le nom, mettez Aristophane, mettez Molière, mettez Beaumarchais, la formule reste vraie.

Ces hommes ont l'originalité, c'est-à-dire l'immense don du point de départ personnel. De là leur toute-puissance.

Virgile part d'Homère; observez la dégradation croissante des reflets : Racine part de Virgile, Voltaire part de Racine, Chénier (Marie-Joseph) part de Voltaire, Luce de Lancival part de Chénier, Zéro part de Luce de Lancival. De lune en lune on

arrive à l'effacement. La progression décroissante est le plus dangereux des engrenages. Qui s'y engage est perdu. Nul laminoir ne produit un tel aplatissement.

Exemple : regardez Hector à son point de départ dans Homère, et voyez-le dans Luce de Lancival, à son point d'arrivée.

La progression décroissante a été nommée en France école classique.

De là une littérature aux pâles couleurs.

Vers 1804, la poésie toussait.

Au commencement de ce siècle, sous l'empire qui a fini à Waterloo, cette littérature a dit son dernier mot. À cette époque elle est arrivée à sa perfection. Nos pères ont vu son apogée, c'est-à-dire son agonie.

Les esprits originaux, les poëtes directs et immédiats, n'ont jamais de ces chloroses. La pâleur maladive de l'imitation leur est inconnue. Ils n'ont pas dans les veines la poésie d'autrui. Leur sang est à eux. Pour eux, produire est un mode de vivre. Ils créent parce qu'ils sont. Ils respirent, et voilà un chef-d'œuvre.

L'identité de leur style avec eux-mêmes est entière. Pour le vrai critique, qui est un chimiste, leur total se condense dans le moindre détail. Ce mot, c'est Eschyle ; ce mot, c'est Juvénal ; ce mot, c'est Dante. *Unsex,* toute lady Macbeth est dans ce mot, propre à Shakespeare. Pas une idée dans le poëte, comme pas une feuille dans l'arbre, qui n'ait en lui sa racine. On ne voit pas l'origine ; cela est sous terre, mais cela est. L'idée sort du cerveau exprimée, c'est-à-dire amalgamée avec le verbe, analysable, mais concrète, mélangée du siècle et du poëte, simple en apparence, composite en réalité. Sortie ainsi de la source profonde, chaque idée du poëte, une avec le mot, résume dans son microcosme l'élément entier du poëte. Une goutte, c'est toute l'eau. De sorte que chaque détail de style, chaque terme, chaque vocable, chaque expression, chaque locution, chaque acception, chaque extension, chaque construction, chaque tournure, souvent la ponctuation même, est métaphysique.

Le mot, nous l'avons dit ailleurs, est la chair de l'idée, mais cette chair vit. Si, comme la vieille école de critique qui séparait le fond de la forme, vous séparez le mot de l'idée, c'est de la mort que vous faites. Comme dans la mort, l'idée, c'est-à-dire l'âme, disparaît. Votre guerre au mot est l'attaque à l'idée. Le style indivisible caractérise l'écrivain suprême. L'écrivain comme Tacite, le poëte comme Shakespeare, met son organisation, son intuition, sa passion, son acquis, sa souffrance, son illusion, sa destinée, son entité, son innéisme, dans chaque ligne de son livre, dans chaque soupir de son poëme, dans chaque cri de son drame. Le parti pris impérieux de la conscience et on ne sait quoi d'absolu qui ressemble au devoir, se manifestent dans le style. Écrire c'est faire ; l'écrivain commet une action. L'idée exprimée est une responsabilité acceptée. C'est pourquoi l'écrivain est intime avec le style. Il ne livre rien au hasard. Responsabilité entraîne solidarité.

Le détail s'ajuste à l'ensemble et est lui-même un ensemble. Tout est compréhensif. Tel mot est une larme, tel mot est une fleur, tel mot est un éclair, tel mot est une ordure. Et la larme brûle, et la fleur songe, et l'éclair rit, et l'ordure illumine. Fumier et sublimité s'accouplent ; tout un poëme le prouve : Job.

Les chefs-d'œuvre sont des formations mystérieuses ; l'infini s'y sécrète çà et là ;

telle expression qui vous étonne est, au milieu de toutes ces émotions humaines, de toutes ces palpitations réelles, de tout ce pathétique vivant, un brusque épanouissement de l'inconnu. Le style a quelque chose de préexistant. Il reste toujours de son espèce. Il jaillit de tout l'écrivain, de la racine de ses cheveux aussi bien que des profondeurs de son intelligence. Tout le génie, son côté terrestre comme son côté cosmique, son humanité comme sa divinité, le poëte comme le prophète, sont dans le style. Le style est âme et sang; il provient de ce lieu profond de l'homme où l'organisme aime; le style est entrailles.

Il est incontestablement fatal, et en même temps rien n'est plus libre. C'est là son prodige. Aucune entrave, aucune gêne, aucune frontière. Il est impossible de ne pas sourire quand on entend parler, par exemple, des difficultés de la rime; pourquoi pas aussi des empêchements de la syntaxe? Ces prétendues difficultés sont les formes nécessaires du langage, soit en vers, soit en prose, s'engendrant d'elles-mêmes, et sans combinaison préalable. Elles ont leurs analogues dans les faits extérieurs; l'écho est la rime de la nature.

Nous connaissons un poëte qui de sa vie n'a ouvert Richelet, qui, enfant, a composé des vers, d'abord informes, puis de moins en moins inexacts, puis enfin corrects, qui a trouvé, pas à pas, tout seul, l'une après l'autre, toutes les lois, la césure, la rime féminine alternée, etc., et duquel la prosodie est sortie toute faite, instinctivement.

Le style a une chaîne, l'idiosyncrasie, ce cordon ombilical dont nous parlions tout à l'heure, qui le rattache à l'écrivain. À cette attache près, qui est sa source de vie, il est libre. Il traverse en pleine liberté tous les alambics de la grammaire; il est essentiel; son principe, qui est l'écrivain même, lui est incorporé, et il n'en perd pas un atome dans tous les appareils de filtrage d'où il sort phrase pour la prose ou vers pour la poésie. Dans l'intérieur même du rhythme général, qu'il accepte, il a son rhythme à lui, qu'il impose. De là, au point de vue absolu, cette surprenante élasticité du style, pouvant tout enserrer, depuis le subtil chaste jusqu'à l'obscène sublime, depuis Pétrarque jusqu'à Rabelais. Quelquefois Pétrarque et Rabelais sont dans le même homme, la gamme du style va de Roméo à Falstaff, l'univers tient dans l'intervalle, les hommes, les anges, les fées; la fosse apparaît ayant à l'une de ses extrémités son travailleur et à l'autre son habitant, le fossoyeur et le spectre; la nuit, cynique, montre autre chose que sa face, *buttock of the night;* la sorcière se dresse, euménide canaille, caricature dessinée sur la vague muraille du rêve avec un charbon de l'enfer, et, penché sur ce monde voulu par lui, contemplant sa préméditation, le vaste poëte regarde, écoute, ajoute, sanglote, ricane, aime, songe.

Maintenant traduisez cela.

Luttez contre ce style pour l'exprimer, contre cette pensée pour l'extraire, contre cette philosophie pour la comprendre, contre cette poésie pour l'embrasser, contre cette volonté pour lui obéir. Obéir, c'est là qu'éclate la puissance du traducteur. Brumoy, Bitaubé, Artaud, Poinsinet de Sivry, Florian, sont désobéissants. Ils en savent plus long que les maîtres. Ils sont plus malins que le génie, ces imbéciles. Le traducteur vrai, le traducteur prépondérant et définitif, étant intelligence, se subor-

donne à l'original, et se subordonne avec autorité. La supériorité se manifeste dans cette obéissance souveraine. Le traducteur excellent obéit au poëte comme le miroir obéit à la lumière, en vous renvoyant l'éblouissement. Être ce vivant miroir; mérite rare que Molière a cherché en présence de Plaute et Chateaubriand en présence de Milton. Plus de fidélité produit plus de rayonnement.

Est-il à propos, à cette heure où nous sommes du dix-neuvième siècle, de donner en France un tel miroir à Shakespeare? Condenser dans une traduction toute l'irradiation de ce grand foyer, faire converger ce flamboiement sur notre littérature à côté des splendeurs de nos poëtes originaux, introduire dans la lumière française cette clarté, rayon fraternel de plus, est-ce là une chose aujourd'hui faisable? Les préjugés ambiants le permettent-ils? Notre rhétorique est-elle assez affaiblie pour y consentir? La vieille ophtalmie classique est-elle guérie? L'œil français s'ouvre-t-il tout grand? Ducis et Le Tourneur sont-ils dépassés? Il vient pour les traductions comme pour les religions un moment où le vrai absolu est possible. Le goût entre en convalescence de même que la philosophie prend des forces. Ce moment est-il venu pour Shakespeare?

Le traducteur actuel l'a pensé. Nous croyons qu'il a eu raison.

Sous toutes réserves et dans une certaine mesure, nous sommes pour toutes les traductions de même que nous sommes pour toutes les religions.

Religions et traductions, choses plus semblables qu'on ne croit au premier abord, sont toujours proportionnées à l'état des esprits. Toutes sont mauvaises et toutes sont bonnes, jusqu'au moment où le vrai définitif peut être admis, d'un côté en art, de l'autre en philosophie.

Les traducteurs, ces autres révélateurs, vous donnent tout l'à-peu-près dont vous êtes capables. Ils ne travaillent pas sur l'infini comme le fondateur de religion, mais leur œuvre est analogue. Ce qu'ils contemplent, ce qu'ils étudient, ce qu'ils traduisent, n'est pas en dehors de l'humanité, mais simplement en dehors d'un peuple, ce n'est pas l'Esprit, c'est un esprit, ce n'est pas le Verbe, c'est un idiome, ce n'est pas le ciel, c'est le livre, ce n'est pas l'univers avec son âme, Dieu, c'est le chef-d'œuvre avec son âme, le poëte.

Labeur sévère. Ils font ce qu'ils peuvent. S'ils ne vous disent pas tout, c'est moins leur faute que la vôtre. Ce n'est pas le public qui fait le poëte, mais c'est le public qui fait le traducteur. Les traducteurs ont un aïeul illustre, Moïse. Nous acceptons ce fait contesté, comme nous acceptons toute l'histoire, contestable, elle aussi, à peu près partout. Moïse est révélateur sous les deux espèces; sur l'Horeb il est traducteur de Dieu, dans la Bible, il est traducteur de Job. Hé bien, ce traducteur puissant n'est pas libre. Quoique Moïse et Parce que Moïse. Il ne peut donner au peuple juif toute la téméraire mise en scène du ciel, de Dieu et de Satan, telle que Job l'avait imaginée. Le traducteur Moïse adoucit, abrège et retranche, l'arabe se permettant ce que l'hébreu n'ose risquer. Job est expurgé par Moïse. Le traducteur, en effet, subit son milieu. Le traducteur a pour collaborateur le moment donné. Aux

intelligences encore peu ouvertes, il faut des demi-traductions comme il leur faut des demi-religions. Aux intelligences adultes et arrivées à la complète croissance, il faut tout le texte, de même qu'en religion il leur faut tout le logos. La jupe d'Isis ne se lève pas aux enfants. Quand vous serez grands, quand vous serez des hommes pour de vrai, quand vous serez des peuples sachant qui vous êtes, on vous dira tout.

Grâce à un mauvais régime d'enseignement, il peut arriver que telle nation herculéenne, effrontément sublime en guerre, en révolution, en progrès, soit une mijaurée en littérature. Tant que cela dure, un de ses côtés reste petit. C'est par la pleine intelligence littéraire que la civilisation se couronne. Quand le goût est grand, c'est que le peuple est fait.

Le goût est un estomac. Il a des maladies qu'il prend pour des délicatesses. Il lui arrive d'aimer les sucreries, la Guirlande de Julie, le Petit-Carême, Bérénice; quelquefois même les fadeurs, Gentil-Bernard, Moncrif, Florian. Il fut un temps où il vomissait Shakespeare. Boileau au dix-septième siècle et au dix-huitième Voltaire, si hardi du côté de Jésus, si timide du côté de Racine, avaient donné ce dégoût à la littérature. Dans cette inappétence, qualifiée « bon goût », une traduction pure, complète et généreuse, sans alliage et sans appauvrissement, d'aucun poëte, n'était possible en France; pas même d'Horace, pas même de Virgile. Il y a eu une chose dite « beau langage » et « style noble » dans laquelle on mettait tout à tremper. Ce délayage était nécessaire. La poésie ne passait qu'étendue d'eau. Eau, lisez Périphrase. Il est certain, que, même à l'heure où nous sommes, pour beaucoup d'esprits, il faut encore doser Homère.

Dans Homère, Minerve prend Achille aux cheveux. Bitaubé traduit : *la déesse saisit la blonde chevelure du héros.*

Et cela de bonne foi. Bitaubé ignore que plaqué sur Homère, le joli est laid.

Pope aussi enjolive Homère. À la comparaison de l'orateur (chant III de l'*Iliade*) si admirablement et si largement traduite par André Chénier :

Dans sa bouche abondaient les paroles divines
Comme en hiver la neige au sommet des collines.

Pope ajoute ce vers agréable :

Melting they fall, and sink into the heart.

Les traducteurs délicats sont mal à l'aise avec cette vieille poésie grecque. Eschyle leur donne le mal de mer. Il a en effet assez de flot pour cela. Dans le *Prométhée* ou l'*Orestie,* la traduction, à chaque instant, a des nausées. Les haut-le-cœur redoublent si on est en présence d'Aristophane. L'Harpaliote de l'*Iliade,* traversé du javelot de Mérion, se tord à terre « comme un serpent »; Mme Dacier refuse de traduire et déclare net que ceci dépasse les bornes de notre langue. Anacréon lui-même répugne. Croirait-on qu'il donne au lion « une grande ouverture de gueule »? *χάσμ' ὀδόντων.* Mme Dacier traduit cette gueule par « le courage ». Et son sourire est en note au bas de la page. « Je crois, dit-elle, qu'on me pardonnera de n'avoir

pas suivi le grec. » Cette note d'ailleurs est une ritournelle. Elle revient sans cesse dans les traductions de l'ancien régime. À chaque instant on lit en marge : « il y a dans le texte ceci : etc... ». En d'autres termes : je saisis cette occasion pour vous faire savoir que je suis un traducteur qui ne traduit pas.

Bitaubé enchérit sur Mme Dacier. Mme Dacier se risque à écrire (*Iliade,* chant XIX) : « Agamemnon parle de sa place sans se lever. » *Sans se lever* est bas; Bitaubé rectifie : « sans porter ses pas au milieu de l'assemblée ». Où Homère dit : « Pallas parle », Bitaubé traduit : « elle l'accompagne de sa voix terrible ». La flèche de Teucer qui atteint Clitus « le prend par derrière ». *Derrière* est choquant; Bitaubé dit : *le frappe à la tête.* Plutarque observe que le cuir d'un bœuf tué est plus solide que le cuir d'un bœuf mort, et qu'Homère, à cause de cela, a attaché le casque de Pâris avec une courroie « faite du cuir d'un bœuf tué ». Ces exactitudes sont des beautés. Bitaubé ne le pense pas, et traduit : « forte courroie ». Au chant XXI de l'*Iliade,* Junon, tendrement, tirant d'une infirmité une caresse, ce que Plutarque admire avec raison, Junon appelle Vulcain « mon boiteux ». Bitaubé traduit : « ô mon fils ! » Neptune dit à Apollon : « Laomédon jura qu'il nous couperait les oreilles ». Bitaubé traduit : « que son épée nous laisserait une marque ineffaçable d'ignominie ». La pierre jetée par Ajax à Hector tombe, et, dans Homère, tourne à terre « comme une toupie ». Que va devenir Bitaubé ? Il écrit : « tourne avec rapidité ».

Homère montre la double source du Scamandre, chaude et froide, où, avant le siège, les femmes de Troie venaient laver leur linge; fi donc! Bitaubé prend la parole : « ... où, durant les jours fortunés de la paix, les dames troyennes, et leurs filles ornées d'appas, purifiaient leurs superbes vêtements ». Homère dit : « Apollon non tondu ». Macrobe en effet demande avec quels ciseaux on pourrait couper les rayons du soleil. Ces ciseaux, Bitaubé les a. Il efface non tondu. Il rase Phébus. Un traducteur est un barbier. Un traducteur est un censeur. Dans ce mode de traduction, « un poisson sacré » (*Iliade,* chant XVI) devient « un énorme habitant du liquide empire ». Une broche devient « un dard »; les cuisses deviennent « les parties consacrées aux dieux ». Toujours Bitaubé.

Parfois un affadissement du goût produit des effets singuliers. Voyez l'*Iphigénie* de Racine, laquelle est une traduction. Le sujet d'*Iphigénie* est simplement féroce. C'est un père qui tue sa fille pour avoir du vent. Un cacique de l'Hellade fait la guerre à un cacique de la Troade; il réunit sa flottille de pirogues dans un petit port, Aulis; le vent manque pour la traversée. L'idole Éole ne souffle pas. Il s'agit de faire souffler l'idole. Le cacique consulte l'obi, Calchas. L'obi répond au cacique : l'idole veut manger ta fille. Tel est le sujet. Tout ceci est vrai à la lettre; la moitié de l'armée grecque était tatouée. Si vous restez dans ce vieux sauvage d'Homère (déjà un peu mâtiné par Euripide), rien de mieux; sujet et personnages sont d'accord. L'épopée est buveuse de sang; les égorgements, crûment exécutés, lui conviennent. Une sorte d'harmonie terrible sort du poëme. On croit entendre l'hymne sacré du vieux meurtre idiot. Tout l'orient donne la réplique à cette Grèce sanglante. Du fond de l'ombre Abraham, sacrificateur de son fils, fait écho à Agamemnon, sacrificateur de sa fille. L'idole propose un marché; il ne s'agit que d'ouvrir le ventre à une

fille, de donner aux dieux le cœur, le foie et les poumons, et de lui regarder dans les entrailles. Cela fait, la brise soufflera. Iphigénie, stupéfaite et douce, accepte; la femme est peu comptée en l'an 1200 avant Jésus-Christ. Dans les jeux du chant XXIII de l'*Iliade*, le premier prix est un trépied; le second prix est une femme. Iphigénie, en plein égarement de résignation, accoutumée à ce maniement brutal de la femme par les mœurs sauvages, attend, le cou baissé, l'heure où elle sera saisie « comme une chèvre », dit Eschyle, par deux poings dont un tiendra un couteau. Rien de plus âpre, rien de plus logiquement atroce, rien de plus grand dans l'horrible. Du reste nulle difformité. Sujet farouche, personnages fauves. La chose se passe entre lions. Maintenant, avec ce sujet barbare, faites une tragédie polie. En d'autres termes, manquez de goût. Faites parler à ces hurons grecs le beau style de cour. Remplacez la poésie primitive par la poésie élégante. Qu'au lieu de s'insulter et de s'appeler, comme dans Homère, *sac à vin, œil de chien, cœur de cerf,* ils se disent : *Seigneur,* qu'Achille soit marquis, qu'à cette pauvre chèvre Iphigénie on dise : *Madame,* et, *adorable princesse,* la dissonance devient monstrueuse, le contraste entre l'action et les personnages révolte, l'intérêt s'évanouit, avec la foi au sujet, on se figure quelque chose comme sa majesté Louis XIV faisant égorger par l'archevêque de Paris Mademoiselle de Blois pour que son Altesse monsieur le Comte de Toulouse, duc et pair d'Anville, reçu amiral de France au parlement de Paris, ait bon vent, et ce qui était formidable en Grèce devient absurde à Versailles. Pourquoi ? tout simplement parce que le traducteur a changé la clef du style. Le goût est une proportion.

A qui la faute ? à Racine ? non certes. Racine, en dehors de l'observation directe et de la poésie immédiate, mérite le rang qu'il a dans le dix-septième siècle, et, s'il s'agit d'orner de tragédies un règne, il est, sans nul doute, l'égal de ces décorateurs magnifiques, Le Nôtre, Mansard et Lebrun, avec quelque chose de moins dans l'invention et de plus dans le sentiment, le style étant le même. La faute est à l'époque, de certains siècles raffinés répugnent aux grandes choses et aux grandes œuvres. Comprenant peu le sublime, ils ne comprennent pas le naïf, Louis XIV qui disait de Téniers : *remportez ces magots,* trouvait Homère grossier, et interpellait ainsi Fénelon : *Monsieur de Cambray, ne pourriez-vous accommoder Homère poliment pour monsieur le duc de Bourgogne?* Fénelon eût pu répondre comme Euclide à Ptolémée demandant qu'on lui rendît la géométrie facile : *Il n'y a point d'entrée particulière pour les rois.*

Nous venons de dire : *la moitié de l'armée grecque était tatouée,* et nous savons que cette assertion peut être contestée. Elle a de fortes autorités pour elle. Il ne faut pas oublier qu'Homère est postérieur de trois cents ans aux faits qu'il raconte. Il omet le tatouage, quoiqu'il lui arrive très souvent de faire « de la couleur locale ». Ainsi par exemple, la cavalerie, arme qui existait du temps d'Homère, n'existant pas du temps d'Achille, Homère n'a point mis de cavalerie dans l'*Iliade;* les soldats se battent à pied, les héros en char.

L'*Iliade* est légende, et Homère est légendaire. Pourtant nous sommes de ceux qui croient à Homère, et à un seul Homère. Dans quel temps vivait-il ? Nous ne

pensons pas qu'il fût, quoi qu'on en ait dit, contemporain du corroyeur Tychius dont il parle à propos du bouclier d'Ajax. Hérodote, qui suivait de près Homère, devait en savoir sur lui plus long que nous. Hérodote dit qu'Homère jeune connut le vieux Mentor qui, jeune, avait connu Ulysse vieux. Avec la longévité d'un siècle, souvent constatée en ces temps-là, cela fait les trois cents ans après Troie que nous avons indiqués. Quant au tatouage des combattants de l'*Iliade,* il est certain, dans l'armée grecque pour les Caucons, peuple nomade, errant du Péloponèse en Cappadoce, et dans l'armée troyenne pour les Hippomolgues, scythes buveurs de lait de jument. Les thraces sont tatoués. De même les mysiens. La sauvagerie, insistons-y, est partout dans ces augustes poëmes. Les ancres des navires étaient de grosses pierres, comme il y a cent ans aux îles Sandwich. On pansait une blessure avec une fronde nouée sur la plaie; Agénor panse ainsi la blessure d'Hélénus; et c'est ce que font encore à cette heure les Botocados. Figurez-vous la construction que voici : pour murailles des troncs de sapin liés de cordes d'écorce, pour toit un clayonnage de joncs, tout autour une étroite bande de terrain enclose d'une palissade à pointes; qu'est ceci? c'est la cabane d'un chef Toucouleurs. Oui, et c'est aussi la tente d'Achille. L'enclos palissadé avait une porte fermée d'une poutre, poutre qui ne pouvait être soulevée que par trois hommes, ou par Achille. Les héros, dans les jeux, luttaient brutalement; Ulysse donne un croc-en-jambe à Ajax. Quant à Achille, pendant douze jours, il traîne tous les matins par les pieds Hector mort autour du tombeau de Patrocle. C'est, dit Callimaque, une coutume thessalienne. Achille égorge sur ce tombeau de Patrocle les douze plus beaux de ses captifs troyens, choisissant les jeunes et les gras, exactement comme un sachem caraïbe. Plus tard Pyrrhus égorgera Polyxène sur le tombeau d'Achille. Achille vend ses prisonniers, notamment plusieurs fils de Priam qu'il envoie au marché de Lemnos. Achille est très près de mordre dans Hector; Pope remarque qu'il se contente d'en avoir bien envie. Hécube voudrait bien manger aussi un peu d'Achille. Voyez le chant XXIV. Quant à Priam, Achille s'attendrit, mais c'est un attendrissement fauve, et assez inquiétant; tout à coup il crie aux captives de cacher à Priam le corps d'Hector, car si le vieillard pleurait trop, il serait, lui Achille, forcé de le tuer. Il y a loin, on le voit, de cet Achille-là à l'Achille de Versailles. Les défenseurs du grand siècle nous feront peut-être ici observer que le grand siècle aussi, à ses heures, a été atroce. J'accorde atroce; mais qu'on se contente de cette concession. Je m'explique. Atroce, oui; féroce, non. Le sauvage est féroce, le civilisé est atroce. On ne dit pas : une bête atroce. Il y a de l'esprit et de la politesse dans l'atrocité. Un exemple fera sentir la nuance du féroce qui est brut, à l'atroce qui est travaillé. L'atrocité, c'est la férocité ciselée. C'est du perfectionnement. Dans Homère comme dans la Bible, on « écrase les enfants contre la pierre »[1]; dans le siècle des arts, sous Louis XIV, on « les met à la broche ». Voilà le progrès.

Nous venons de dire que l'atrocité est polie. Elle l'est jusqu'à l'élégance. Écoutez Mme de Sévigné : « (aux Rochers, dimanche 5 janvier 1676) ... pour nos soldats, on gagnerait beaucoup si c'étaient des cordeliers; ils s'amusent à voler; ils mirent,

[1] David menaçant Babylone. Priam pleurant sur Troie. (*Iliade,* Ch. XXII.) [*Note du manuscrit.*]

l'autre jour, un petit enfant à la broche; mais d'autres désordres, point de nouvelles.» Les enfants mis à la broche, *désordres!* quelle exquise politesse! Voltaire, parlant de Pierre Ier de Russie, dit : «... Les roues furent couvertes des membres rompus des amis de son fils, il fit couper la tête à son propre beau-frère le comte Laprechin, oncle du prince Alexis. Le confesseur du prince eut aussi la tête coupée. Si la Moscovie a été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher.»

Les partisans du grand siècle insistent. Nous exagérons l'incompatibilité entre Homère et Racine. Les dissemblances entre les mœurs homériques et les mœurs de l'Œil-de-Bœuf ne sont pas si évidentes qu'on le dit. Il y a plus d'une analogie. Ainsi le rapport qui existe entre Menesthée et Anchialus, Sarpédon et Thrasymèle, Polydamas et Clitus, Ajax et Lycophron de Cythère, Diomède et Sthénélus, Achille et Patrocle, existe, de même, entre Monsieur et le chevalier de Lorraine. Où est donc cette grande différence de mœurs? Au fond c'est la même chose. Pardon. Patrocle n'empoisonne pas Briséis.

Du reste les demi-traducteurs sont des initiateurs utiles. Ils habituent l'œil peu à peu. Chaque nuance du crépuscule est formatrice du jour. Pas à pas, telle est la loi des traductions. Les poëtes de race ne peuvent être insérés tout d'une pièce dans l'esprit d'une nation qui ne les a point portés. Les introduire d'abord de profil, est sage. C'est de transition en transition que le public arrive à les accepter. Qui voudrait faire tout de suite l'enjambée du goût de Boileau au génie d'Eschyle échouerait. Il ferait un coup de brutalité comme le soleil entrant brusquement dans une chambre sans rideaux. (— *Ah! chevalier,* écrivait la marquise de Joux à son frère le chevalier de Brève, *l'affreux soleil levant! Comme il m'a malhonnêtement réveillée! le maladroit!*) Le public, lui aussi, est une prunelle, tantôt myope, tantôt presbyte, très aisément irritable. Il faut pour l'accoutumer à la lumière des écrivains supérieurs, toujours nets et directs, une série d'interpositions successives, de plus en plus transparentes. C'est peu à peu et par degrés que le modelé des traductions finit par s'ajuster sur les originaux. Celui-ci est trop du sud, celui-là est trop du nord; notre zone tempérée, notre goût littéraire de demi-saison n'admettent pas d'emblée ces esprits entiers, ces puissants étalons de la poésie universelle. L'acclimatation des génies veut des ménagements. Exemple. Ézéchiel bâtit au centre de sa ville Jéhovah-Schammash, un temple; il en exclut les tombeaux de rois. Il crie : «Loin d'ici les carcasses des rois!» *Carcasse* est dur. Le premier traducteur, qui est du grand siècle et du beau monde, traduit : *dépouilles.* Le deuxième traducteur, génevois, risque : *ossements.* Un troisième traducteur ose : *squelettes.* Maintenant le quatrième traducteur peut venir, articuler toute la pensée d'Ézéchiel, retirer à ces rois morts l'humanité, les dégrader en les déterrant, et dire : *Loin d'ici ces carcasses!* Squelette, c'est l'homme; carcasse, c'est la bête. Cet Ézéchiel, prophète à ongles, dévore dans sa caverne les rois, et puisqu'il les a sous la dent, il sait ce que c'est.

On peut dire de la traduction en elle-même ce que Cicéron dit de l'histoire : *quoque modo scripta, placet.*

Nous n'excluons de notre tolérance aucun traducteur, pas même ceux qui, innocemment, sont presque des parodistes. Ils ont, eux aussi, leur raison d'être. La

grimace prépare au visage. Ces valves plates finiront par se façonner en bouche parlante. Une chose ridicule qui se superpose à une chose sublime la défigure, soit; mais l'annonce. C'est un commencement de révélation. Vous êtes avertis que derrière cette opacité mal transparente, il y a quelqu'un. Massieu initie à Pindare, Lefranc de Pompignan à Eschyle, Toureil à Démosthènes, Larcher à Hérodote, Longepierre à Théocrite, Bergier à Hésiode, Lêvesque à Thucydide, Desfontaines à Virgile, la Bletterie à Tacite, Guérin à Tite-Live, Tarteron à Juvénal, Bauzée à Salluste, du Ryer à Cicéron, des Coutures à Lucrèce, Amelot de la Houssaye à Machiavel, Artaud à Dante, Macpherson à Ossian, Dupré de St-Maur à Milton, Filleau de St-Martin à Cervantes, Gueudeville à Plaute, Lemonnier à Térence, Poinsinet de Sivry à Aristophane, Grou à Platon, Brumoy à Sophocle, Le Tourneur à Shakespeare, à peu près comme le singe initie à l'homme.

L'indulgence est due et même la bienveillance, et même l'encouragement, à toutes ces tentatives; le redressement du goût se fait par superpositions d'ébauches, de moins en moins informes; les préparations sont les échelons du résultat; ces avortements finissent par accoucher; il vient un jour où le traducteur définitif paraît.

Quant à ces avortements préalables, ils n'ont en eux-mêmes rien qui doive étonner. La tâche est rude de traduire. La lutte est presque toujours disproportionnée entre le traducteur et l'écrivain traduit. C'est un corps à corps entre deux statures inégales. L'un, ordinairement, n'est qu'un talent, tandis que, souvent, l'autre est un génie. C'est le cas de Delille vis-à-vis de Virgile. Delille pourtant est, à tout prendre, un poëte de la famille de Virgile. Du côté bâtard. La fausse muse Rhétorique a rencontré Virgile au coin d'un bois, lui a fait violence, et a eu de lui tous ces petits-là, Stace, Claudien, Pope, Dryden, Gray, Gessner, St-Lambert, Roucher, Lemierre, Esménard, Delille. Racine aussi est de cette famille, mais d'un meilleur côté.

Habituellement, c'est le fond même des langues qui résiste, dans de certains cas, c'est la surface. Quelquefois le Dictionnaire se mêle de faire le difficile. Le Dictionnaire, par exemple, dit : *Vafrities* n'est pas latin. Or *Vafrities* est dans Valère-Maxime. Dans tous les vocabulaires latins, le mot *Induperator* est marqué de ce signe : *basse latinité.* Ouvrez Lucrèce, écrivain grand parmi les plus grands, vous y trouverez ce mot *Induperator* dans de magnifiques vers[1].

Ce bas latin des pédants est du beau latin des poëtes. Quant au fond de la langue, sa résistance est autrement sérieuse. Le *ser* et l'*estar* de l'espagnol ne peuvent se nuancer en français. *Ser* signifie l'être essentiel, *estar,* l'être contingent; pour les deux acceptions, nous n'avons qu'un seul verbe : *être.* Le *mucho,* interjection, est plus intraduisible encore. (*El rey se ha marchado ? — Mucho.* Le Roi est parti ? — Beaucoup.) Le français *baron* ne traduit plus le *varon* espagnol, qui a conservé le double sens de *seigneur* et de *héros. Varon* est plus près de *vir* que de *baron.* Dans le vers de

[1] *Summa etiam quum vis violenti per mare venti*
Induperatorem classis super æquora verrit,
Cum validis pariter legionibus atque elephantis;
Non divûm pacem votis adit, ac prece quæsit
Ventorum pavidus paces animasque secundas ?
Nequidquam. (Note du manuscrit.)

Perse : *Cum benè dicinto,* etc., *ozyma* signifie injures, à moins qu'il ne signifie *fricassée de tripes.* Et puis tirez-vous de la richesse des acceptions. Les acceptions sont un dédale. Traduisez, si vous pouvez, le *Virginibus bacchata Lacœnis.* Traduisez le *Uxorius amnis.* En latin, le père abdique son fils ; Suétone dit : *Augustus Agrippam abdicavit ;* le laurier qui refuse de brûler abdique le feu ; Pline dit : *laurus manifesto abdicat ignes crepitu ;* une rivière qui se sépare d'une autre rivière l'abdique : *Amnem Eurotam brevi spatio portatum abdicat.* D'autres expressions sont en quelque sorte ramassées sur elles-mêmes ; si vous les dépliez, vous les énervez. Virgile dit : *A vulnere recens.* Florus dit : *Nuper a silva elephanti.* Ôtez la force, vous ôtez la grâce. Quelquefois pour rendre un mot, il faudrait toute une phrase. Se coucher dans le temple de Jupiter et y passer la nuit, afin d'y avoir un songe renfermant un oracle, ce groupe d'idées si complexe, Plaute l'exprime d'un mot : *Incubare Iovi.* Luttez avec cette condensation. Traduisez dans sa concision le *aridus atque jejunus* de Paul Jove sur Calchondyle. Cette prose *à jeun,* quoi de plus charmant ! Calchondyle était un écrivain sobre. Il poussait la tempérance jusqu'à l'étisie. À force de mettre son style à la diète, il arrivait à la maigreur de l'idée. Tout cela est dans *jejunus.* Traduisez le *reparabilis adsonat echo* dans les quatre étranges vers de Néron cités par Perse. Traduisez les ellipses ; tantôt l'ellipse simple, comme dans le beau vers de Racine : *je t'aimais inconstant, qu'eussé-je fait fidèle?* tantôt l'ellipse compliquée de la métaphore, comme le : *on le bombarda mestre de camp,* de St-Simon.

La relation du traducteur à l'auteur est habituellement, nous l'avons dit, l'infériorité. Ceci est vrai dans la plupart des cas. Il y a toutefois des exceptions. Quelquefois le traducteur est de taille. Ainsi Moïse vis-à-vis de Job. Ainsi Newton vis-à-vis de l'Apocalypse. Molière est de force avec Plaute. Chateaubriand peut se mesurer avec Milton. Jean-Jacques Rousseau, tout en manquant Tacite, ne lui fait pas déshonneur. Corneille est inférieur à David, mais La Fontaine est supérieur à Ésope. Du reste Corneille, traducteur des Psaumes, même ridicule, demeure le grand Corneille. Quant à La Fontaine, il copie si bien Ésope, qu'il le supprime. C'est la loi de ce cas spécial : volez, mais après le vol, soyez le seul vivant. Tuer celui qu'on vole, en équité sociale, aggrave, en équité littéraire, efface le crime. Amyot ne vole ni ne tue Plutarque ; il le transforme et de subtil le fait naïf. Toute proportion gardée entre l'homme du premier ordre et l'homme du second, La Mennais, âpre et ferme intelligence, quoique sa traduction ne soit pas la meilleure, peut, sans dissonance, approcher Dante. Horace, qui a toujours eu du bonheur, vient de rencontrer Jules Janin, charmant esprit de même qu'Horace, et de plus qu'Horace, généreux cœur.

Les traducteurs ont une fonction de civilisation. Ils sont des ponts entre les peuples. Ils transvasent l'esprit humain de l'un chez l'autre. Ils servent au passage des idées.

C'est par eux que le génie d'une nation fait visite au génie d'une autre nation. Confrontations fécondantes. Les croisements ne sont pas moins nécessaires pour la pensée que pour le sang.

Autre fonction des traducteurs : ils superposent les idiomes les uns aux autres, et quelquefois, par l'effort qu'ils font pour amener et allonger le sens des mots à des acceptions étrangères, ils augmentent l'élasticité de la langue. À la condition de

ne point aller jusqu'à la déchirure, cette traction sur l'idiome le développe et l'agrandit.

L'esprit humain est plus grand que tous les idiomes. Les langues n'en expriment pas toutes la même quantité. Chacune puise dans cette mer selon sa capacité. Il est dans toutes plus ou moins pur, plus ou moins trouble. Les patois puisent avec leur cruche. Les grands écrivains sont ceux qui rapportent le plus de cet infini. De là l'incompréhensible quelquefois, l'intraduisible souvent. Le *Sunt lacrymæ rerum* est une goutte de l'immensité. Toute la profondeur est dans ce mot. Virgile, au moment où il le dit, égale et peut-être dépasse Dante.

Ce mot, entre tous, est irréductible à la traduction. Cela tient à sa sublimité concrète, composée de tout le fatalisme antique résumé et de toute la mélancolie moderne entrevue. Chose qui semble extraordinaire à ceux qui ne méditent point habituellement sur ces vastes problèmes de linguistique, ce mot littérairement traduit en français, n'offre aucun sens. Aucune femme ne comprendra *il est des pleurs de choses,* et toute femme porte en elle le *Sunt lacrymæ rerum.*

La question philologique n'est pas autre chose que la question métaphysique. Les traducteurs y jettent beaucoup de lumière. Pas d'étude philosophique plus utile et plus surprenante que ces superpositions de langues. Les langues ne s'ajustent pas. Elles n'ont point la même configuration; elles n'ont point dans l'esprit humain les mêmes frontières. Il les déborde de toutes parts, elles y sont immergées, avec des promontoires différents plongeant plus ou moins avant dans des directions diverses. Où un idiome s'arrête, l'autre continue. Ce que l'un dit, l'autre le manque. Au delà de tous les idiomes, on aperçoit l'inexprimé, et au delà de l'inexprimé, l'inexprimable.

Le traducteur est un peseur perpétuel d'acceptions et d'équivalents. Pas de balance plus délicate que celle où l'on met en équilibre les synonymes. L'étroit lien de l'idée et du mot se manifeste dans ces comparaisons des langages humains. La fameuse distinction de la forme et du fond, qui a servi de base il y a trente ans à toute une critique écroulée aujourd'hui, apparaît ici dans sa puérilité. Forme et fond adhèrent au point que dans beaucoup de cas, le fond se dissout si la forme change. On vient d'en voir l'exemple dans le *Sunt lacrymæ rerum.* Dira-t-on que c'est la pensée qui manque? Jamais pensée ne fut plus haute. Dans d'autres cas, le fond ne se dissout pas, mais se dénature. L'idée, traduite par les mots rigoureusement correspondants, devient autre. Traduisez en français littéral le *Plenus rimarum sum hac atque illac perfluo,* l'idée se métamorphose au passage; en latin, c'est, à votre choix, l'indiscrétion comique ou l'inspiration lyrique; en français, c'est le suintement purulent d'un lépreux couvert d'ulcères. Toute langue est propriétaire d'un certain nombre de sens. Elle a ceux-ci et n'a point ceux-là. Ce profond sous-entendu est caché sous cette locution banale : telle langue est riche, telle langue est pauvre. Les grands écrivains sont les enrichisseurs des langues. Les écrivains créent des mots, la foule sécrète des locutions; le peuple et le poëte travaillent en commun. Homère et la Halle font assaut de métaphores. Shakespeare rivalise d'audace triviale et sublime avec John Bull.

Mais quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent tout prendre à l'esprit humain et tout donner à la langue. Le tout n'appartient qu'au Verbe. Ici éclate l'identité de l'esprit

humain et de l'esprit divin. La pensée, c'est l'illimité. Exprimer l'illimité, cela ne se peut. Devant cette énormité immanente, les langues bégaient. Une arrache ceci, l'autre cela. Ces lambeaux recousus, ces morceaux amalgamés composent la connaissance humaine et la pensée publique. Après les langues mortes viennent les langues vivantes, continuant le même travail, tâchant de faire tenir de plus en plus l'esprit humain dans la parole humaine. Les idiomes sont un effort.

Ceci explique la difficulté considérable des traductions. Idiotismes dans les langues, idiosyncrasies dans les écrivains. De toutes parts l'écrivain fait obstacle au traducteur. Une bonne traduction suppose tout ensemble l'entente la plus cordiale et la lutte la plus acharnée.

À qui avez-vous affaire? à Horace? c'est la grâce même du tour qui résiste : *o matre pulchrâ filia pulchrior.* À Lucrèce? c'est l'ampleur farouche du style : *nihilo fertus minus ad vada leti.* À Catulle? c'est une certaine vigueur mêlée au charme : *funestet sese suosque. Perdre* est plus bref; *porter malheur* est plus juste. À Lucain? c'est le raccourci énergique : *si cives, huc usque licet.* À Tibulle? c'est la délicatesse dans la réalité : *in uno corpore servato, restituisse duos.* À Sénèque? c'est l'expression parfois volatilisée jusqu'à la grandeur : *aperto æthere innocuus errat.* Ni *ciel ouvert,* ni *air libre* ne rendent *aperto æthere.* À Perse? c'est la transparence dans l'obscurité : *nescio quod certè est, quod me tibi temperat astrum.* À Juvénal? C'est la majesté étrange du vers plein d'une haute pensée mécontente : *Fumosos Equitum cum Dictatore Magistros.* Ajoutez ceci que chaque écrivain a son énigme; énigme de son temps, énigme de lui-même. Cette énigme, le traducteur est tenu de la pénétrer; l'intimité avec l'écrivain original est à ce prix; et souvent cette énigme se dérobe. Alors, et cela n'est point rare, le traducteur n'entre pas dans l'écrivain; il ne peut l'ouvrir, la clef lui manque, et il est réduit à dire comme l'esclave de l'*Andrienne* de Térence : *Davus sum, non œdipus.*

Aux difficultés intérieures ajoutez les difficultés extérieures; aux obstacles qui sont dans la langue, aux obstacles qui sont dans l'écrivain, ajoutez les complications qui sont autour du traducteur, ajoutez les préjugés du moment, les antipathies nationales, les maladies inoculées par les rhétoriques, les scrupules, les effarouchements, les pudeurs bêtes, les résistances du petit goût local au grand goût éternel. Comment, traduisant Plaute, par exemple, vous tirerez-vous du *Potavi, atque accubui scortum?* Comment, traduisant Horace, vous tirerez-vous du *Tum, quantum displosa potest vesica, pepedi?* En France particulièrement, prenez garde à vous. Nous autres français, nous sommes une nation de demoiselles. Il faut s'observer dans notre pensionnat. Cambronne en a été expulsé dernièrement.

Et j'ajoute qu'il ne l'avait pas volé.

Il avait trouvé moyen de dire la plus grande chose dans le plus gros mot. Ce malembouché gênait l'histoire. On l'a mis dehors. C'est bien fait.

Après quoi on lui a donné, pour habiller proprement son mot, un traducteur, M. de Rougemont.

M. de Rougemont, autour du : *La garde meurt et ne se rend pas,* continua le service public et fit plus tard d'autres mots pour les princes, entr'autres celui du Trocadéro : *je serais mort en bonne compagnie.* Ce Bitaubé de Cambronne avait un gros ventre et

beaucoup d'esprit. C'est à lui qu'un passant émerveillé disait : *Ah! monsieur de Rougemont, comme vous êtes gros! Mais vous l'avez bien mérité.*

Les grands écrivains font l'enrichissement des langues, les bons traducteurs en retardent l'appauvrissement.

Le dépérissement des idiomes est un remarquable phénomène métaphysique qui veut être étudié.

Un idiome ne se défait qu'en en faisant un autre, quelquefois plusieurs autres. Une gestation se mêle à son agonie. Pour de certains insectes, la mort est une ponte. Il en est de même pour les langues.

La mort des langues commence par un épaississement de l'idiome qui lui ôte sa transparence. Les mots prennent de l'opacité, la prononciation s'alourdit dans la même mesure, et les rapports entre les syllabes deviennent autres. Cet épaississement tient à la quantité de temps écoulé qui frappe la langue de sénilité, et non, comme on le dit si frivolement, à l'introduction des idées nouvelles. Les idées nouvelles, étant jeunes, sont saines, communiquent leur verdeur à l'idiome, et loin de le ruiner, le conservent. Quelquefois elles le sauvent. Cependant si la disparition de l'idiome doit avoir lieu, l'épaississement augmente; l'obscurité envahit certaines zones du langage, la logique de la langue s'altère, les analogies s'effacent, les étymologies cessent de transparaître sous les mots, une orthographe vicieuse attaque les racines irrévocables, de mauvais usages malmènent ce qui reste du bon vieux fonds de l'idiome. L'agonie arrive : les voyelles meurent les premières : les consonnes persistent. Les consonnes sont le squelette du mot. Plus tard elles aideront à retrouver l'étymologie. Un mot se conclut des consonnes comme un animal des ossements. La carcasse suffit pour refaire le vocable comme pour reconstruire la bête.

Peu à peu la désuétude croissante de l'idiome condamné crée un demi-idiome, peu organisé, embryonnaire, qui s'interpose entre l'ancien qui va mourir et le nouveau qui doit naître. Ce demi-idiome, lichen, parasite, ténia, maladie, s'attache à l'ancien, y plonge ses racines, le tapisse pour ainsi dire en dessous, devient sa dartre et sa lèpre, s'en nourrit et le fatigue. Il est petit, informe, difforme; il y a du monstre dans ce nain. La succion de l'avorton exténue le géant. Ainsi le roman épuise le latin. Ce soutirage de force tue à la longue l'idiome le plus robuste. L'idiome parasite, n'étant que provisoire, meurt également. Il ne peut vivre sans support. Le gui ne survit pas au chêne. C'est ainsi qu'à l'heure où le latin expire, le roman se décompose, et alors la place est faite à de nouvelles langues complètes et viables, filles de la grande aïeule morte, et l'on voit poindre sur le même sol l'italien, et au sud l'espagnol, et au nord le français. La pensée humaine, pourvue de nouveaux organes, peut maintenant reprendre la parole.

Elle le fait, sans diminution. L'italien de Dante vaut le latin de Tacite.

Ces transitions d'un idiome à l'autre, du passé à l'avenir, de la décrépitude à l'aurore, de la mort à la vie, sont laborieuses. Les traductions y aident, les apprêtent de longue main, les adoucissent, les facilitent. Dans toute traduction il y a de l'amalgame. Les transformations de langues ont besoin d'une mixture préalable. Cet amalgame du fond commun des idiomes est une préparation.

L'esprit humain, un dans son essence, est divers par corruption. Les frontières et les antipathies géographiques le tronçonnent et le localisent. L'homme ayant perdu l'union, l'esprit humain a perdu l'unité. On pourrait dire qu'il y a plusieurs esprits humains. L'esprit humain chinois n'est pas l'esprit humain grec.

Les traductions brisent ces cloisons, détruisent ces compartiments et font communiquer entre eux ces divers esprits humains.

Nécessaires à cette mise en communication des idées, elles sont de plus utiles d'abord à la conservation, puis à la transformation des langues.

J'ai parlé de l'énigme qui est dans tout écrivain. Cette énigme sollicite le traducteur, et s'il ne la devine pas, le tue. Elle est toujours ardue, et veut que le traducteur soit historien autant que philologue, philosophe autant que grammairien, esprit autant qu'intelligence. Et qu'est-ce donc quand l'écrivain est un poëte? qu'est-ce donc quand le poëte est un prophète?

Voyez la Bible. Que de questions philosophiques, chronologiques, historiques, et même religieuses, peuvent faire naître l'élément élohiste et l'élément jéhoviste, si inextricablement mêlés dans le Pentateuque! Dieu n'est d'abord que le Tout-Puissant, puis il devient l'Éternel, et cette transformation d'Elohim en Jéhovah se fait dans le buisson ardent (Voir *Exode,* ch. III et VI) : «Je suis apparu à Abraham comme Elohim, et je t'apparais comme Jéhovah». C'est sur ce gond que tourne la Bible. Les traducteurs s'en sont peu aperçus. De là beaucoup de confusion, force querelles, plusieurs hérésies, et quelques bûchers.

Homère n'est pas moins que la Bible matière à controverses. Homère ne peut avoir que des traducteurs inquiets. Quel est le vrai texte? Où est le vrai sens? pas d'écrivain plus clair pourtant. Mais, écoutez Horace, *Grammatici certant.*

Homère a d'abord été oral. On le chantait, on ne l'écrivait pas. C'est après plus de cent ans qu'un rapsode eut l'idée d'en écrire quelque chose. Déjà cependant, s'il faut en croire la légende, la première des bibliothèques avait été fondée, en Égypte, par Osymandias qui l'avait nommée *Pharmacie de l'Esprit.* Linus, avant Homère, avait écrit ses poëmes en caractères pélasgiques, et au dire de Diodore de Sicile, Homère avait eu un maître, Pronapidès, qui connaissait l'alphabet de Linus. Pronapidès est appelé par d'autres Phémius. Cet alphabet était évidemment syllabique, peut-être même hiéroglyphique. Les premiers exemplaires d'Homère, absolument comme les poëmes erses et celtes, et les courtes épopées d'Ossian, furent écrits par fragments, chaque rapsode écrivant le sien, et furent écrits dans cette écriture syllabique, peu maniable, moins précise que l'alphabet par lettres, et prêtant aux doubles-sens et aux contresens. Pisistrate ajusta les fragments. De là tant d'indécision sur le texte réel. De là un choix possible dans Homère. Pausanias a ses variantes. Cynéthus a ses retouches. Le scoliaste de Pindare rature certains passages qu'Eustathe rectifie. Klotz, le critique de 1758, hésite entre Eustathe et le scoliaste. Il indique en revanche les coups de lime d'Aristarque.

Un passage du chant IV de l'*Iliade* offre quatre sens, ce qui enchante Mme Dacier. Où le scoliaste voit une comète, Clarke ne voit qu'une étoile filante. Le scoliaste

réduit aux proportions d'un simple pillage de moissons la mise aux prises des grues et des pygmées. Le talon vulnérable d'Achille n'est pas dans l'*Iliade* telle que nous l'avons aujourd'hui. Y était-il avant les coupures et les raccords de Pisistrate ? Hubert Goltzius dit oui ; le ragusain Raimondo Cuniccio, traducteur de l'*Iliade* en latin, dit non. Bianchini décrète que l'*Iliade* est une querelle de *Thalassocratie,* c'est-à-dire de liberté des mers et qu'il s'agit, non d'Hélène, mais de la navigation du Pont-Euxin et de la mer Égée. Pour Bianchini, Mars est l'Arménie, Minerve est l'Égypte, et Junon « aux bras blancs » est la Syrie Blanche. Pour Camoëns, Mars est Jésus-Christ et Vénus est l'église. Voilà Homère soumis aux réactifs de l'orthodoxie comme le *Cantique des Cantiques.* Pour Apollodore la grande affaire, c'est qu'Homère soit ionien, attendu que l'*Iliade* n'est guère utile qu'à constater la haine des ioniens contre les cariens. A cause de ce vers du chant XV de l'*Iliade,* « nous sommes trois fils de Saturne », Platon, dans le *Gorgias,* attribue à Homère une sorte d'invention d'une Trinité, que Lactance ne rejette pas absolument. Etc., etc., etc. Problèmes de linguistique, de religion, de philosophie, de géographie, de mythologie, de théogonie, de législation, d'histoire, de légende. Que répondre à tous ces points d'interrogation ? Le manuscrit du dixième siècle, annoté par soixante scoliastes, et trouvé à Venise par Villoison, ne résout rien. L'*Homericus Achilles* de Drelincourt éclaire peu. Les glossateurs se prêtent leur lanterne ; Ernesti, commentateur d'Homère, la passe à Heyne, commentateur de Virgile. Le commentaire d'Hésychius s'embourbe dans le Φρἀσαι de Calchas ; il penche tantôt vers *Tu die,* tantôt vers *Tecum expende,* et n'en sort plus. Certains critiques se tirent des difficultés par des ratures ; ainsi disparaissent dans beaucoup d'éditions les neuf vers charmants et lugubres d'Andromaque sur Astyanax. L'anglais voyageur Wood confronte Aristote, Pausanias et Strabon. Le grammairien Appien, perplexe entre les divers textes et les divers sens, prend sagement le parti d'évoquer l'ombre d'Homère pour savoir à quoi s'en tenir.

Maintenant un dernier mot.

Une traduction est une annexion.

Il est bon de s'augmenter d'un poëte ; il ne l'est pas moins de s'ajouter un philosophe. Ceci est un conseil de bon voisinage. Les nations, même les plus libres, arrivent parfois à de certaines situations intellectuelles et morales où un ravitaillement de philosophie leur est nécessaire. La théocratie est sournoise et se glisse. Luther l'a dénoncée dans le christianisme, et saisie, et traînée au grand jour, et chassée. En ce moment, grâce à Luther, qui a donné le branle, la théocratie est en train de vider Rome. Mais la théocratie sait se retourner. Luther la fait sortir de Rome, eh bien, elle entre dans Luther. Ce qu'elle perd en Italie, elle le regagne en Angleterre. Elle était papauté, elle se fera épiscopat ; détruirez-vous l'évêché ? elle se fera presbytère. Abolirez-vous la prêtrise ? elle se fera fanatisme pur et simple. Le chapeau du quaker met sur le crâne humain presque autant d'ombre que la tiare. Ombre moins mauvaise, sans doute, mais dangereuse pourtant. L'Angleterre, sa vaste et majestueuse existence politique mise à part, vit d'une vie à la fois matérielle et mystique. La matière est souveraine en Angleterre ; et disons-le, souveraine utile et magnifique ; elle se nomme banque, bourse, industrie, commerce, production, circulation,

IMPRIMERIE NATIONALE.

échange, richesse, prospérité; la matière en Angleterre encombre le progrès, et l'aiguillonne; elle est masse et tumulte; elle alourdit l'homme et l'emporte, elle l'emplit de plomb et le couvre d'ailes; ces ailes sont puissance, ce plomb est or. Faire des affaires, telle est la volonté fixe du cerveau anglais. *Time is money.* De là une fièvre. L'Angleterre (nous l'en louons) croise en tous sens sa marine marchande sur toutes les trajectoires de l'Océan, Londres est un tourbillon, la circulation y est presque terrible; la foule sur le London Bridge est à l'état de chaîne sans fin, et toute cette foule court et se rue; pas de badaud; le badaud est un songeur, nul ne flâne. Multitude affairée et hâte matérielle partout. La Tamise disparaît sous le fourmillement des bateaux à vapeur, les chevaux d'omnibus de Londres durent en moyenne vingt-et-un jours. Or, cela est bizarre à dire, mais rigoureusement vrai, la vie matérielle est une préparation à la vie fanatique. La Bible est bien assise sur le ballot.

En somme, on est né et on mourra, de l'obscur est sur nous, il y a là au-dessus de nos têtes l'infini, bleu le jour, étoilé la nuit; pression mystérieuse; il faut une solution à cette obsession. Tirer à peu près l'homme d'inquiétude, c'est là le succès de toutes les religions. L'esprit, débarrassé du souci de là-haut, est plus alerte ensuite aux calculs et aux négoces. On se dépêche bien vite de croire une chose quelconque une fois pour toutes, et l'on se repose là-dedans. Tel est le phénomène anglais.

La théocratie n'en demande pas davantage. Elle a un talent, couper à merveille l'homme en deux. L'égoïsme en entente cordiale avec Dieu; elle excelle dans ces bons ménages-là. Elle laisse aux affaires l'homme extérieur, et s'empare de l'homme intérieur. C'est au dedans qu'elle blanchit le sépulcre. La religion est une exsudation profonde de l'infini, qui pénètre l'homme; mais les religions sont badigeonnage. Une couche de foi sur les vices suffit. Cela se voit chez les catholiques, et aussi chez les protestants. Ici on insiste un peu plus sur le nouveau testament, là sur l'ancien. Le jésuitisme est de tous les cultes. La théocratie, en Angleterre particulièrement, pourvu qu'elle règne, est bonne personne; elle se contente d'un certain abrutissement. Elle tapisse intérieurement l'homme de chimères et de préjugés; elle lui accroche sous le crâne, pour intercepter toute vérité au passage, la large toile d'araignée des idées fausses. Maintenant, tu es libre. Traite, contracte, vends, achète, pioche, laboure, navigue, dépense, épargne, dispose, jouis, gouverne le reste. Elle a l'art de vous enfermer dans un cercle qu'elle a l'art de vous cacher. Tu croiras beaucoup et penseras peu. Elle laisse à l'homme le va-et-vient dehors et lui met l'empêchement dans l'esprit; l'homme matière peut faire ce que bon lui semble, l'homme conscience est entravé; la liberté de conscience existe pourtant, mais cette liberté est manégée sans s'en douter, et tourne sur elle-même à son insu, toujours en deçà d'un obstacle invisible; de certaines mœurs religieuses s'installent, fort distinctes des mœurs politiques; une vaste superposition d'articles de foi et de croyances intolérantes se fait sur cette nation, vraie formation de bigotisme; l'alluvion des préjugés grossit insensiblement et sans cesse; le fanatisme, avec l'épaississement croissant propre au fanatisme, obstrue peu à peu les intelligences, le texte commande, la lettre indiscutable ordonne et défend, la raison, dénoncée et suspecte, bat en retraite pas à pas devant l'obéissance compacte de tous, un universel regard de travers déconcerte, et parfois intimide, le penseur, il y a, au besoin, d'étranges tribu-

naux spéciaux, la cour des Arches, voyez l'évêque Collenso, et c'est ainsi que sur un peuple libre la tyrannie d'un livre s'établit.

Tyrannie redoutable. Il y a de l'ankylose dans le puritanisme. Une nation qui a trop de dogmes dans le sang finit par avoir ces dogmes dans les articulations, nodosités gênantes pour les agiles enjambées du progrès. Un conformiste est un podagre. On peut être atteint de la Bible comme de la goutte. Ô grand peuple, il s'agit d'aller en avant, non de rêvasser en arrière. La théocratie arrive à ce résultat, chef-d'œuvre pour elle : figer la pensée. La liberté civique elle-même en souffre. Tu n'ouvriras pas ta boutique le dimanche. Tu n'iras pas au Musée le dimanche. Tu n'iras pas au spectacle le dimanche. Écrivain, toi qui enseignes et qui éclaires, tu n'enseigneras pas et tu n'éclaireras pas le dimanche. Pas de journal ce jour-là. La censure de la presse, faite de droit divin, sévit en Angleterre un jour sur sept. À Guernesey une pauvre femme est surprise un dimanche versant un verre de bière à un passant ; amende et prison. Un autre dimanche, un bateau à vapeur arrive portant des voyageurs de plaisir, un prédicateur millénaire leur jette publiquement l'anathème du haut du quai du port, malédiction à ces Trouble-nuit, ils trouvent toutes les auberges fermées et se rembarquent sans avoir bu ni mangé. Et naturellement, car la logique existe même pour l'absurde, réprobation de la poésie et des poëtes, oiseaux qui ont l'art de toujours sortir des cages. Haine turque de l'art. Iconoclastie. En Angleterre toute la Bible tourne en discipline. La Bible a son banc au parlement, et Moïse contrôle Cobden. Il y a autant de chapelles, par toise carrée de terrain, en Angleterre qu'en Espagne.

L'Angleterre subit cet obscurcissement. Entre elle et la liberté son puritanisme s'interpose comme son brouillard entre elle et le soleil. Or, prenez garde, chez vous les libertés poussent en plein champ, les superstitions aussi. Cette ivraie menace ce froment. La ronce est vivace, elle fait sève de tout ; elle est encombrante et méchante, elle étouffe en même temps qu'elle égratigne. Les préjugés anglais sont décidément de trop belle venue ; il faut à l'Angleterre un sarcleur. Un sarcleur alerte, puissant, infatigable, sur pied jour et nuit, de bonne humeur, éclatant de rire sur les mauvaises herbes, méchant lui aussi quand il le faut, et ayant des griffes contre les épines. Ironie contre ortie. La France, mise à la diète, au point de vue de l'art, par deux siècles plus littéraires que poétiques, avait une soif, la poésie, Shakespeare est un de ceux qui étanchent largement cette soif ; l'Angleterre, elle, a un besoin, la philosophie ; et maintenant que la France a une traduction de Shakespeare c'est le tour de sa voisine, et il importe que l'Angleterre ait une traduction de Voltaire.

NOTES DE TRAVAIL.

Dans la préparation de *William Shakespeare,* Victor Hugo apporte plus d'ordre que d'habitude; après avoir constitué un certain nombre de petits dossiers de notes prises, comme toujours, sur les premiers bouts de papier qui se trouvaient sous sa main, il inscrit au coin de plusieurs pages blanches de même format des titres : *Le goût. — Le génie. — Forme et fond. — Critique. — Liberté des poëtes,* etc.; puisant ensuite dans ces petits dossiers, il colle sur la page préparée pour les recevoir les fragments se rapportant au titre inscrit : pensées, citations, remarques, plans, ébauches, sous lesquels on lit parfois : *À développer;* sur une page entière il n'y a quelquefois de collé qu'un lambeau de papier ne portant qu'une phrase; en revanche, tel titre se répète sur plusieurs feuillets bien remplis; une réflexion sur la grammaire se glisse au milieu de rapprochements entre Homère et la Bible; souvent tout un passage est biffé, c'est qu'il a été employé, nous le retrouvons dans le volume publié.

Presque tout le manuscrit de *William Shakespeare* est contenu en germe dans ces dossiers.

Nous ne reproduirons que les notes inutilisées qui, dans la pensée de Victor Hugo, devaient servir soit à compléter *William Shakespeare,* soit à un livre, resté à l'état de projet, sur *l'Instruction publique et obligatoire.*

LE GÉNIE.

Ces quelques pages ont un but. Montrer que le génie est le serviteur souverain. Nous dédions, autant qu'il est en nous, les grands hommes au peuple. Les grands hommes sont la propriété du genre humain.

LE POËTE.

Des appétits, des passions se dégagent de cet homme comme des autres, mais ils n'obscurcissent pas l'esprit; rien d'impur ne se répand sur l'œuvre, un souffle de l'âme, un puissant courant de conscience force toutes ces fumées à rentrer au foyer (qui les brûle).

Allez donc demander le pourquoi de la tempête à l'océan, ce grand lyrique.

Un rêveur plus fort que son rêve, certes, c'est Shakespeare.

Il y a des idées éclairs, des puissances inattendues de style, des profondeurs entr'ouvertes, et çà et là de ces mots qui provoquent chez le lecteur l'éveil des pensées sans nombre.

Les génies. — L'hommage leur est dû. Ils sont les créanciers de l'enthousiasme universel.

Ces apparents désordres des génies, ces irrégularités visibles sous lesquelles il y a, pour qui sait voir, la plus sévère et la plus auguste des géométries, ces noirceurs ici, ces splendeurs là, ces soleils tachés, ces nébuleuses qui sont des mondes, ces opacités aveugles dans des coins, et tout à coup ces profusions d'étincelles qui semblent des explosions et qui ressemblent à une brusque ouverture de volcan, ces vastes espaces qui paraissent vides et où l'œil grossissant de la philosophie spéculative découvre des systèmes et des univers, ces profondeurs vertigineuses, ces puits de ténèbres, ces trous de lumière, toute cette prodigieuse antithèse du jour et de la nuit, ces lueurs dont on n'a pas le secret, ces portes d'ombre dont on n'a pas la clef, ces aurores montant et descendant, ces météores aussitôt évanouis qu'aperçus, ces comètes troublant tout, ces beautés qui font mal aux yeux, ce prodigieux caprice qui a pour champ l'infini, tout cet ensemble formidable et magnifique d'obscurité éblouissante, ces démentis énormes de l'innombrable et de l'insondable au goût et à la règle, cette négation éternelle du niveau et du cordeau, cette absence effrontée de sobriété, cette prodigalité de merveilles, cette bizarre toute-puissance lumineuse, toutes ces fautes contre les rhétoriques, les esthétiques et les Arts poétiques indignent les professeurs, les poëtes et inventeurs selon l'école et l'académie, exaspèrent les orthodoxes et les réguliers quand on essaie de les leur faire remarquer et surtout les frappent de stupeur et les déconcertent en leur faisant tout à coup craindre on ne sait quoi; les Ruggieri, les allumeurs d'ifs officiels et de lampions rectilignes, les faiseurs d'illuminations, n'ayant pas l'habitude de faire attention à la concurrence du ciel étoilé.

Les prudents et les médiocres s'ébahissent.

S'il était possible par hasard que cela fût le beau, quelle inquiétude!

Les souverains esprits que nous avons essayé de caractériser rapidement dans les pages qu'on vient de lire, sont, à l'heure qu'il est, encore contestés. Cela fait partie de la gloire. Être contesté, c'est être constaté.

Il a été à la mode pendant quelque temps d'être imbécile. Un écrivain imprimait : «Je préfère à Homère les mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, et je lis tous les matins un article du code pour me faire le style». Sur ce, réputation de profondeur à cet écrivain. Un autre mort célèbre, ignoré aujourd'hui, disait : *quel bonheur! j'ai découvert que j'étais médiocre!* Et tous applaudissaient, excepté deux ou trois connaisseurs qui avaient découvert cela avant lui.

Cette médiocrité heureuse de l'être partait de là pour nous signifier son goût : « Je donnerais tous vos Niebelungen et tous vos Romanceros, et les trois quarts de la Bible par-dessus le marché, pour un conte de Boccace » (Textuel).

L'abbé Tuet s'écrie magistralement : « À qui fera-t-on accroire qu'il puisse y avoir dans un homme, dans un poëme, dans un vers scandé ou rimé, un *quid divinum,* un souffle, un *agion pneuma?* »

LES GÉNIES CRITIQUÉS.

Ces génies...

Leur ajouter quelque chose est impossible. Leur ôter quelque chose est malaisé. Du reste il est facile de les critiquer. Est-ce que vous n'entendez pas tous les jours dire : Le soleil est trop chaud. La mer est trop grande. Je n'aime pas le plein midi. Le grand vent me fatigue. À quoi bon toutes ces étoiles là-haut? Il vaudrait mieux qu'il n'y eût pas d'aigles dans l'air et de lions sur la terre, etc.

Nous comprenons qu'on incline pour les esprits tempérés, qu'on ait quelque peur de ces sublimités qui heurtent et blessent parfois, et qu'on aime mieux les beautés qui ne font de mal à personne. Le cygne préféré à l'aigle, Raphaël préféré à Michel-Ange, cela est tout simple; mais c'est un instinct de médiocrité. Il est bon qu'il y ait de la lutte dans l'art..... [1]. Le poëte est l'ange, le lecteur est Jacob.

PÉDANTS. CRITIQUES.
LES GÉNIES CHICANÉS.

Cet imbécile de Delandine, le Vapereau d'il y a cinquante ans.

Les injures iniques passent, assure-t-on.

Non. Elles ne passent pas, c'est là le malheur, pour ceux qui les disent.

La question pourrait être posée ainsi : pourquoi le défaut est-il inférieur à l'excès?

L'excès, voilà ce qu'on reproche aux génies, à tous. Les poëtes et les philosophes du second plan, « fous de sens rassis », s'irritent, s'indignent parfois, et le plus souvent se moquent de ce qu'ils appellent l'emphase, l'enflure, l'exagération, la folie, des premiers. Cette folie, on la reproche aussi à Dieu; *Stultitiam crucis.*

Dante est un cauchemar. Horace raille Homère : *dormitat,* il dort. Et du sommeil d'Homère au rêve de Dante il n'y a pas loin. Voltaire dit : *Corneille exagère, Shakespeare extravague* (*Exagroire,* sortir du champ. *Extravagare,* aller au delà).

---

[1] Un mot illisible. (*Note de l'Éditeur.*)

ENSEIGNER LE PEUPLE
PAR LES GÉNIES.

Où voulez-vous en venir? à ceci :

Il faut une littérature de peuple.

Se figure-t-on ceci :

Expliquer la Bible des peuples. (Tacite. Juvénal.) Poëtes, romanciers, histoire. 54.000 bibliothèques. — Un liseur public.

Au sommet, grande chaire expliquant les grands poëtes qui sont les suprêmes philosophes.

INFLUENCE DES ASTRES.

Les constellations génies. Les étoiles viennent parmi nous.

Et Dante
Est un rayon de Sirius.

Oui, le génie est un mystère.
Ces chutes d'astres sur la terre
Se nomment Shakspeare, Milton...

Homère, Eschyle, Cervantes, etc.

(*A développer.*)

Faire en France une traduction sincère de Shakespeare, c'est rendre un service public. Ce même service sera rendu par ceux qui traduiront de la même façon Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, Pindare, Lucrèce, Plaute, égal à Molière et si méconnu, l'Ancien et le Nouveau Testament, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, le Romancero, les Niebelungen (nous ne disons pas Dante et Cervantes, cela est fait et supérieurement pour Cervantes par M. Viardot, pour Dante par M. Fiorentino).

Le moment est venu de faire pénétrer dans les foules la vraie poésie, le vrai génie, la vraie lumière, le moment est venu de montrer aux sociétés mêmes, comme exemples à faire et à suivre, toutes les formes du mal et toutes les formes du bien résumées dans ces grandes œuvres; le moment est venu de relier ensemble tous ces grands testaments de l'humanité. Il est temps de faire la Bible des Peuples.

La civilisation est une œuvre que le genre humain écrit. Chaque siècle est un volume. Les génies tiennent la plume pour le peuple et pour Dieu; ils se la passent; le dernier venu la tend dans l'ombre à ceux qui vont venir.

PRÉTENDU ENFANTILLAGE
DES GÉNIES.

Aplomb des imbéciles. — Les « enfantillages » des génies.

Halte-là! Horace lui-même est à peine de taille à dire : *Quandoque bonus dormitat Homerus.*

Il y a un peu de cette douce pitié dans la façon dont certaines gens disent : *le bon Homère.* C'est presque : *ce pauvre Homère.*

Cela est aussi accentué par des êtres qui ont «un sabre pour plus beau jour de leur vie».

Prudhomme.

Nous avons tout à l'heure qualifié Homère *l'immense poëte enfant.* Expliquons ce mot.

Nous entendons indiquer un âge de l'esprit humain. Rien autre chose. Quant à amoindrir en quoi que ce soit le vaste Homère, cette idée étrange ne saurait germer dans notre esprit. Homère est un des génies suprêmes; rien ne lui manque. Il résume ce que nous appelons l'enfance de la civilisation; mais il la résume avec immensité. Quiconque n'a pas pour le génie absolu une admiration absolue est destitué du sentiment de l'infini, et ne comprend pas plus la nature que l'art. La critique du soleil est une vieille impertinence permise aux imbéciles. Pourquoi insistons-nous ici? C'est qu'il a toujours été de mode de donner pour correctif au mot *génie* le mot *enfantillage.* Et cette grosse ineptie voulait être relevée en passant. Pope dit : *les puérilités de Shakespeare. Il y a dans le Dante bien des enfantillages,* dit [1]; Trublet dit [2]; et Claudien ajoute : Trublet dit cela d'Homère.

(*A rédiger.*)

Ces bêtises font loi parmi les crétins. *C'est un grand homme, mais c'est un enfant,* comme cela console! Quelle supériorité cela donne au niais qui parle sur le grand homme dont il est parlé! Sourire du génie, quel triomphe aux crétins! Dédaigner un génie, comme cela vous pose un cuistre! Tous ces génies, ce sont des enfants, quelle aubaine! On toise d'un air capable l'immense esprit. Puéril! et tout est dit; et Tuet se rengorge, et Le Batteux jubile, et La Harpe se pavane, et Fréron jouit, et Trublet se couronne, et Visé s'épanouit, et Zoïle bat des mains. L'envie applaudit la bêtise. On admire près de soi.

FAMILIARITÉ.

Ces vastes et massifs poëmes de l'Inde sont dans la poésie ce que les éléphants sont dans la forêt.

La solennité crépusculaire de ces poëtes.

Les irradiations de la fournaise sidérale.

---

(1) Le mot est resté en blanc. — (2) *Idem* (Notes de l'Éditeur.)

MONUMENTS
DE L'ESPRIT HUMAIN.

Ces épopées de l'Inde qui sont parmi les poëmes ce que les éléphants sont parmi les lions.

EXPLICATION.

Les talents appartiennent aux globes; les génies au ciel.

Un talent est toujours mélangé de matière; un génie est toujours compliqué d'infini.

De là dans Eschyle, dans Job, dans Dante, dans Shakespeare, une certaine quantité d'incompréhensible.

Ces hommes participent de Dieu.

LIBERTÉ ET LIBERTÉS DES POËTES.

RÉACTION.
COLÈRE DES ABUS ATTAQUÉS.

Les libertés du théâtre sont anciennes avec des variantes. Athènes permettait tout. Rome permettait le sarcasme contre les dieux, non contre les magistrats. Un homme consulaire était plus inaccessible à la satire qu'un olympien. À Athènes, Hermippe injurie Périclès; à Rome, Térence n'eût pu attaquer Scipion; il ne pouvait insulter que Jupiter. Ce qu'il fit, ne voulant pas sans doute avoir un droit sans en user, et voulant se prouver libre, au moins contre les dieux, voyez *l'Eunuque*. Quant à Périclès, tout-puissant, il fut tolérant, chose rare. Un jour, un passant s'arrêta près de lui sur la place publique pendant qu'il rendait la justice et l'accabla d'injures. Périclès se taisait et continuait ses affaires. Le passant redoubla et resta à côté de Périclès, disant tout ce qu'il pouvait inventer de plus vil. La nuit venue, Périclès sortit de son tribunal, et ordonna qu'on prît une torche et qu'on reconduisît cet homme jusqu'à sa maison. On crachait sur sa renommée sans l'émouvoir. *Sua sequens consilia, contempsit obstrepentes et stomachantes;... etiam Cleon mordebat eum;... verum istorum movit Periclem nihil; sed comiter et tacite tulit ignominiam et invidiam.*

Non seulement le comédien Hermippe, mais Eupolis, Dexippe, Cratinus, Teleclide, Platon le Comique, s'évertuèrent sur Périclès; en plein théâtre, on l'insultait dans Aspasie :

Junonem Aspasiam parit,
Et impudicam et pellicem inverecundamque.

On l'appelait athée, parce qu'il avait expliqué une éclipse en jetant son manteau sur les yeux d'un pilote; on mettait en scène son fils Xantippe se plaignant de ce père avare; on lui reprochait de ne pas improviser, lui le plus grand orateur de la Grèce, et de réciter par cœur des harangues écrites; *scriptam orationem habuit.* On le montrait disant à Elpinice qui le sollicitait pour son frère Cimon : *Tu es trop vieille.* On le montrait donnant un baiser à Aspasie chaque fois qu'il allait au Sénat, et chaque fois qu'il en revenait. «Il dépensa pour cette garce, dit Athoncé, une grande partie de son bien.» Aristophane lui reprochait la guerre de Mégare et d'avoir mis en feu toute la Grèce, *ob tres meretriculas;* Cratinus le montrait pleurant près des juges pour obtenir l'absolution d'une prostituée accusée d'impiété; Périclès amoureux de sa bru, voilà ce qu'étalait Stesimbrotas; on affirmait que Eyrilampes lui procurait des femmes, en leur envoyant en cadeau des paons, alors très rares; on dénonçait son autre entremetteur, Phidias; telle était la liberté. Contre tous les outrages de la comédie grecque, tolérés, protégés même par Périclès, ses mœurs, ses femmes, ses vices publiquement et opiniâtrément reprochés, qui a défendu Périclès? Saint-Augustin. Il s'indigne que la Grèce ait laissé violer par l'insulte le grand Périclès. (*De civitate Dei,* lib. 2, c. 9 : p. m. 166.)

Notons en passant, pour la philosophie, ces curiosités de l'esprit humain.

Qu'est-il sorti de cette liberté? la condamnation de Socrate, a-t-on dit. Nous en doutons. Les prêtres, dans les questions de ce genre, n'ont pas besoin d'aide. Quant à nous, nous vénérons Socrate, mais nous admirons Aristophane. La postérité n'est pas très sévère pour les anarchies de l'art. Elle ne leur demande qu'une chose, c'est que le scandale se fasse chef-d'œuvre.

LIBERTÉ DES POËTES.

Joindre à Périclès.

Néron fut d'abord si doux qu'ayant fait dans une tragédie des *Bacchantes* ces quatre vers :

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,
Et raptum vitulo caput ablatura superbo
Bassaris, et Lyncem Mœnas flexura corymbis
Evion ingeminat; reparabilis adsonat Echo.

il laissa Perse se moquer de ces vers dans sa satire première, et aggraver la moquerie par cette allusion : le roi Midas a des oreilles d'âne. *Auriculas asini Mida rex habet.* Cornutus avait grand'peur et suppliait son ami Perse de remplacer *Mida rex* par *quis non,* Perse tint bon, tint bon selon les uns, céda selon les autres; quoi qu'il en soit, le vers resta et Perse mourut dans son lit. Bonheur que n'eut pas Lucain. Il est vrai que Perse mourut jeune, et que Lucain eut le tort de vouloir vieillir un peu. Il se

trouva face à face avec le Néron du lendemain. Celui-là ne plaisantait plus. Il bannit ce prudent.....[1] pour ce simple petit mot timide : je crains...

Quant à Lucain, il dut, comme Sénèque, s'ouvrir les veines dans un bain chaud, en songeant à la mort tranquille de son ami Perse épargné par Néron. Il est vrai que les vers de Lucain étaient plus beaux que ceux de Perse, circonstance aggravante. Suétone, je crois, fait cette remarque que Néron ne songeait point à faire d'une moquerie de ses tragédies un crime d'état, mais qu'il était chagrin contre ceux qui faisaient des vers mieux que lui. (Voir Bayle, le bas de la page...)[2].

Machiavel est mystérieux sous Borgia, comme Perse est obscur sous Néron. Tâchez de comprendre. Scaliger se moque de la fièvre de Perse, le trouve poltron et l'appelle *docte febricitans.* J'aurais bien voulu y voir Scaliger. Joannes Bond, commentateur et traducteur, ouvre Perse à deux battants, et l'homme redoutable apparaît. Un anglais, contemporain de Shakespeare, Roger Prowse, triomphe avec une espèce de sombre éloquence de cette mise à nu du satirique romain. — Perse, tu t'étais enveloppé de l'aveugle nuit, tu ne voulais pas être vu, tu avais répandu sur tes vers et sur le sens de tes vers un profond brouillard. Tu ne voulais pas être compris, peut-être tu ne te comprenais pas toi-même. La fumée et la nuit n'ont pas fait que Joannes Bond se trompât sur toi, il est venu, il a vu, il a discuté la nuit et la fumée, il a maintenant sous les yeux la perspective entière de ta pensée, et tu peux dire sans crainte devant lui : *Quod latet arianâ non enarrabile fibrâ.* Il t'a, malgré ton refus, ôté ton obscurité. Tu te cachais en toi, de peur que la curiosité sagace ne te découvrît, *Eras ipse involucrum tibi. Quis vero fuit furor ille tuus?* — Ce Roger Prowse, d'âge peut-être à avoir vu Henri VIII et ayant le goût des comparaisons, n'était pas fâché de voir arracher le masque mis par Perse à Néron.

Masque à oreilles d'âne, on l'a vu.

NE RIEN IMITER.

N'imitez personne : pas plus Dante qu'Homère, pas plus Shakespeare que Dante. *Il n'y a pas de modèles;* cette vérité était périlleuse à dire et semblait odieuse à entendre il y a quarante ans, quand l'auteur de ces lignes osait l'émettre dans la *Préface de Cromwell.* Aujourd'hui cette vérité est admise comme loi. Prenez votre point de départ dans la nature. Là est le modèle unique. Inspirez-vous de l'œuvre de Dieu et non de l'œuvre de l'homme. Qui prend pour modèle un livre, quel que soit ce livre, néglige la grande source, et la dégénérescence est rapide. À la rigueur, le beau peut dériver du sublime, comme dans Virgile imitant Homère; mais au deuxième reflet, vous

[1] Le coin du feuillet est déchiré; les mots de la fin des cinq dernières lignes manquent. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Le numéro de la page était dans la partie manquante du feuillet. (*Note de l'Éditeur.*)

n'avez déjà plus que Racine, et au troisième Luce de Lancival. Voici la décroissance de l'imitation : du beau dérive le joli, du joli le gentil, du gentil le maniéré, du maniéré le fade, du fade le niais. De sorte que, parti d'Homère, vous arrivez à Florian.

Ce qu'on a appelé il y a trente ans la dispute des classiques et des romantiques n'était pas autre chose qu'un rappel à la nature. Traduire l'homme de l'homme même, et non de tel ou tel livre. Pas d'autre modèle que le réel, pas d'autre maître que l'idéal. N'imiter personne, pas plus Michel-Ange que Raphaël, pas plus Shakespeare que Racine. Tel était, sur l'écroulement des règles de convention battues en brèche et jetées à bas, l'unique loi promulguée, loi nouvelle ancienne, loi vraie de l'art[1].

Rien ne reste au poëte si vous lui ôtez l'observation directe, l'humanité prise sur le fait, la passion, la...[2] des sens, le mirage des azurs, toutes ces variantes que font au ciel et à la terre les saisons, la vision de l'horizon sans bornes, la souffrance, la joie, tout pris sur le fait. Rien ne reste au génie.

LE GOÛT.

Le génie ne fait pas carême.

Voici la loi du goût, dite par un évêque :
Mangez un bœuf et soyez chrétien.

HOMÈRE-BÉRANGER.

En France les professeurs de «goût», mesurant tout au même mètre, n'ont pas encore pu s'élever à comprendre la chose simple que voici :

La beauté d'un diamant est autre que la beauté d'une montagne.

---

doit être
Tout écrivain est un semeur de vérité chemin faisant.

---

[1] En marge, au crayon, cette indication :
Finir par : Loi en présence des génies : Admirer tout, n'imiter rien.
[2] Un mot illisible. (*Notes de l'Éditeur.*)

Le mauvais goût c'est Corneille disant :

Hâtez-vous de le suivre et faites bien ramer
Car déjà sa galère a pris le large en mer,

Et le bon goût c'est Andrieux corrigeant :

..... et déjà ses vaisseaux
Bien loin de notre port l'emportent sur les eaux.

Candidats au goût académique.
Le bon goût juré et assermenté et dûment muni de visas et de passeports.

En 1820, ceci est de l'histoire littéraire, *car* était de mauvais goût, *donc* ne se disait pas, *si*, interjection et augmentatif de *oui*, était trivial et exclu. *Mais* était toléré. *Parce que* était impossible.

Que peut être un goût collectif, ramené à l'identité chez tous les peuples? un goût qui ait cette propriété bizarre d'être le goût grec sans cesser d'être le goût français et le goût espagnol sans cesser d'être le goût anglais? un goût ayant les beautés d'un mètre, à la fois applicable au christianisme, au paganisme, à l'islamisme, au nord, au midi, à Paris, à Rome, à Athènes, à Ninive, à Saint-Pétersbourg, à l'Inde, à la Chine? que peut être un goût pareil? évidemment un retranchement d'angles, un arrondissement de saillies, un effacement d'originalités, une suppression de tout ce qui dépasse « la mesure », soit dans l'esprit d'un peuple, soit dans l'intelligence d'un homme, un compromis entre tous les climats, entre toutes les races, entre toutes les religions, entre toutes les imaginations, entre toutes les langues, entre tous les peuples; une moyenne. Moyenne, médium, médiocrité.

(Arriver au génie. Le caractériser. L'infini.)

Un concile de chanteurs du *miserere* d'Allegri tenu dans la chapelle Sixtine met en jugement le phallus.

CE QUI ENTRE DANS LE GOÛT.

Le sel attique est un très gros sel, voyez Aristophane, ce qui n'empêche pas que le goût grec ne soit un goût très rare et très pur.
Tous les peuples ont cette fleur. Le goût primitif, c'est le miel sauvage.

Les traducteurs des grands écrivains antiques ressemblent à ces hommes de peine qui marchent dans la rue portant une glace sur leur dos. Ce ne sont que de pauvres portefaix, et tout en cheminant, la sueur au front, ils envoient aux passants des éblouissements.

ÉRUDITS. SAVANTS. LETTRÉS.

Ô vanité de l'érudition! Perse insère dans une satire quatre vers assez mauvais pour être d'un empereur. On attribue ces vers à Néron. Sont-ils de Néron? M. Marais le conteste, mais M. Geffrier l'affirme. Seize cents ans après Néron et Perse! C'est là ce qu'on appelle de la science grave.

Comme ce lecteur dépité qui chargeait son feu de comprendre je ne sais plus quel Lycophron.

Intellecturis ignibus ille dedit.

Les savants et gros Dictionnaires biographiques et critiques du 17e siècle ignorent Corneille et ne connaissent pas Molière, et donnent à Homère moins de place qu'à Sagittarius, historiographe de Tullia, et auteur d'un livre sur les savates de l'antiquité, *de nudipedalibus veterum.*

Le vieux scoliaste Binet, oracle pour Ménage, ne veut pas que les poëtes corrigent leurs œuvres. Il condamne *la lime trop de fois mise.* «En poésie, dit-il, la première fureur est la plus naïve.»

LA CRITIQUE PAR LES POËTES.

C'est un étrange rêve de vouloir retirer la critique au poëte. Qui donc, mieux que le mineur, connaît les galeries de la mine? Dante avait fait une grammaire. Shakespeare met un admirable feuilleton de théâtre dans la bouche d'Hamlet.

Qui, mieux que le bûcheron, connaît la forêt? Qui, mieux que la cognée, connaît le chêne? Qui, mieux que le chasseur d'aigles, connaît la montagne? — Mais la critique est une science. — Eh bien? — Mais l'aridité de l'étude exclut l'inspiration. — En vérité?

FORME ET FOND.

Dire : — La forme supprime le fond; parce qu'il y a l'image il n'y a pas l'idée; où il y a la poésie il n'y a point la philosophie; — cela revient à dire : un tapis d'écar-

late de Milet n'est pas un tapis, une étoile n'est pas une lumière, une belle femme n'est pas une femme. Vive le paillasson, la chandelle et Margoton! À bas la pourpre, le soleil et Vénus!

La pomme est autant de la terre que du pommier. *Hamlet* est autant de Dieu que de Shakespeare.

La vérité et la justice à servir écartées, l'idée de progrès oubliée ou rejetée, il ne reste plus grand'chose à faire à la pensée de l'homme. Le but manque. Ainsi de nos jours nous avons vu aller devant elle indifférente et au hasard la philosophie, cheval dételé.

EXIL.
EXILS DES POËTES.

Les douleurs de l'exil.

Elles sont profondes et inoubliables. Tel qui est sur le trône se les rappelle.

Nous croyons nous rendre un compte assez exact de ce que c'est que l'exil. (*Le pain amer* dont parle [1]............ *L'escalier de l'étranger* dont parle Dante.) Puis dire ce que c'est que l'exil. En apparence l'aspect demeure bon; en réalité cercle qui se rétrécit sans cesse. Formation d'un groupe douloureux, [2] ...., puis dislocation. Les incidents. L'exil dans l'exil. Départs. Morts. Etc. — Solitude croissante. Si l'on est malade, impossibilité du médecin qui guérirait, du climat qui sauverait, etc. — Oui, cela doit être triste. — Mais il y a un exil plus douloureux encore que l'exil hors de la patrie, c'est l'exil hors du respect, c'est la déconsidération sans cause en plein chef-d'œuvre, en plein génie, c'est le bannissement dans un préjugé.

Molière et Shakespeare ont subi cet exil.

L'escalier de l'étranger où monte Dante n'est rien à côté de l'escalier domestique où Molière rencontre le marquis de Cavoix allant chez sa femme, et passant tête basse pendant que Cavoix passe tête haute.

Ce préjugé inepte a même encore aujourd'hui une telle puissance que, dernièrement, au théâtre de Rouen, un paysan louant son cheval pour la carriole qui figure dans *Richard Darlington* demandait pour laisser paraître son cheval « sur les planches » un plus fort prix *à cause de la honte.*

---

[1] Le nom est resté en blanc. — [2] Quelques mots restent illisibles. (*Notes de l'Éditeur.*)

MOI.

L'INJUSTICE. — LES INIQUITÉS.
LES LÂCHES DE MON TEMPS.
LE FAUX SUCCÈS.

Mon âme est comme fumante d'indignation.

LES HOMMES
QUI SONT DES SIÈCLES.

SHAKESPEARE... 16e SIÈCLE.

MOLIÈRE.... .. 17e SIÈCLE.

VOLTAIRE . .... 18e SIÈCLE.

Voltaire, quand il vit surgir Beaumarchais, fut inquiet; Caron fit peur à Arouet; Voltaire avait tort de craindre; il ne pouvait être détrôné étant son siècle. Beaumarchais, c'est Figaro; mais Voltaire, c'est 1789.

SHAKESPEARE ET RACINE.

Il y a dans l'art deux vignes, l'une où pendent les grappes gonflées de miel et dorées de soleil d'où sort l'immense ivresse de l'idéal, l'autre dont toutes les feuilles sont destinées à la pudeur.

Boileau

Shakespeare est sous la première de ces deux vignes, Racine est sous la seconde.

PUISSANCE CIVILISATRICE
INTRINSÈQUE DE L'ART.

On peut affirmer que celui qui comprend Virgile, Raphaël, Shakespeare, etc., est incapable, non des fautes de la puissance, mais de tous les crimes de l'intérêt.

Cherchez au bagne un homme admirant.............., lisant..............., écrivant, etc.

(*Développer et rédiger.*)[1].

Voulez-vous vous rendre compte de la puissance civilisatrice de l'art, de l'art pur, même sans mélange d'intention humaine et sociale? Cherchez dans les bagnes un homme qui sache ce que c'est que Mozart, Virgile et Raphaël, qui cite Horace de mémoire, qui s'émeuve de l'*Orphée* et du *Freyschütz*, qui contemple un clocher

[1] Nous avons trouvé, dans un Carnet de 1863, cette pensée *développée et rédigée*. Elle l'est mieux encore dans le chapitre : *Les Esprits et les masses*, page 164. (*Note de l'Éditeur.*)

de cathédrale ou une statue de Jean Goujon, cherchez cet homme dans tous les bagnes de tous les pays civilisés, vous ne le trouverez pas. Être sensible à l'art, c'est être incapable de crime.

Les poëtes, entre tous, sont dévorés du progrès.

Ces âmes majestueuses...

suprêmes

Les vrais chefs-d'œuvre mettent leur dignité à ne pas être indifférents à l'homme. *Homo sum,* dit Térence.

Examiner la question : l'art a-t-il le devoir d'être utile?

Utilité de l'art. Du beau.	1° Virtuelle involontaire. 2° Volontaire.

Cette dernière utilité ne doit jamais s'acheter aux dépens de l'art absolu. On irait contre la liberté.

IL Y A INJURE ET INJURE.

Il faut distinguer entre l'injure des insulteurs et l'invective hautaine des justiciers. Shakespeare n'injurie pas Richard III quoiqu'il lui crie tous les mots qu'on est convenu d'appeler injures; il le juge, le condamme et l'exécute. Pourquoi? Parce qu'il a raison. Avoir raison, tout est là.

Quant aux mièvreries, rions-en. Ayons les hautes pudeurs, non les petites hontes. Une grande nation n'est pas un pensionnat de demoiselles. Le *Schoking* n'est pas français. Ce n'est qu'en Amérique qu'on met des pantalons aux pianos, l'indécence étant de montrer ses jambes, même les jambes d'une table.

PASSIONS. ENVIES. JALOUSIES.

Aucun astre n'a le goût des aurores de voisinage. Chateaubriand n'aimait pas Byron.

Les 30 ans d'Aspasie haïssaient les 16 ans de Phryné.

SHAKESPEARE ADMIRÉ TARD.

La postérité a un télescope plus ou moins tardif à découvrir les astres de la pensée et les astres eux-mêmes ne sont pas toujours immédiatement aperçus.

Cette longue injustice grandit et pare Shakespeare. Les embellissements sont de diverse sorte et varient selon l'objet embelli, fleurs à un champ, colonnes à un palais, diamants à une femme, astres à un ciel, déchirures à un drapeau, insultes à un génie.

LENTEUR DE LA RENOMMÉE AUTREFOIS.

Répertoires biographiques. — Moréri. — Dictionnaires.

Les grands lettrés jadis peu connus de leur temps.

Moréri ignore Corneille. Il ne connaît point Pascal. Molière lui crève les yeux, il ne l'aperçoit pas. Qu'est-ce que ce nommé Poquelin?

VOLTAIRE.

Voltaire est un courtisan à coups de pattes.

CRITIQUE.

Dans tout grand poëte il y a un critique, de même qu'il y a un poëte dans tout grand critique.

Quand le critique, exaspéré d'impuissance, devient insulteur, gare à lui! c'est de lui-même qu'il est l'ennemi. Voyez Voltaire vis-à-vis de Shakespeare. Quelle leçon! Si jamais un esprit a eu l'ascendant et l'autorité facile, si jamais un homme a été oracle, c'est Voltaire. Eh bien, regardez-le citer d'abord Shakespeare, puis le traduire, puis le critiquer, puis le contester, puis le nier, puis le railler, puis l'outrager. Que fait-il au colosse? Voltaire crache à Shakespeare pour que cela retombe sur Voltaire.

Green appelle Shakespeare : *corbeau paré de nos plumes;* plus tard Scudéry appellera Corneille : *Corneille déplumée;* comme toutes ces injures se ressemblent! C'est une chose curieuse que ce peu d'imagination des insulteurs. S'ils ont peu d'imagination, en revanche ils ont beaucoup d'invention. La calomnie est leur perpétuel chef-d'œuvre. Elle commence à Zoïle et ne finit pas à Fréron.

Shakespeare un méchant homme, voilà ce que Green a trouvé. Au reste l'attaque à l'homme a toujours complété l'attaque au poëte, etc.

SHAKESPEARE APPRÉCIÉ.
(IMMÉDIAT.)

Les injures à Shakespeare durent encore. Nous citions tout à l'heure une phrase écrite par un mandarin lettré à plume de paon qui a la vue basse, et l'âme de même. Nous pourrions multiplier les exemples.

Shakespeare est de la grande famille.

Les génies sont des dynastes. Il n'y a même pas d'autre dynastie que la leur.

Combien y avait-il de princes du temps de Shakespeare ? Dans quelle ombre sont-ils tombés !

SHAKESPEARE. SES DRAMES.

Le songe d'une nuit d'été est le chef-d'œuvre de la comédie songe.

Hamlet est le chef-d'œuvre de la tragédie rêve.

TOUTE L'ANCIENNE CRITIQUE
EST À REVISER. FAUX JUGEMENTS DES VIEUX PÉDANTS.

Il faut bien qu'on le sache, la plupart des jugements prononcés par les rhétoriques sont à reviser et seront cassés. Le faux goût, que nous avons caractérisé plus haut, les a presque tous dictés. La pédagogie, par exemple, se méprend risiblement quand dans la bonne et juste intention de condamner le « bel esprit », elle confond dans la même radiation Lucain avec Claudien et Sénèque avec Ovide. Lucain et Sénèque sont des génies qui, avec d'autres qualités et d'autres défauts, contrebalancent parfaitement Virgile et Horace. Sénèque confine à Montesquieu avec une vue plus grande, et Lucain confine à Corneille, avec une foi plus haute. Ces voisinages-là, Corneille et Montesquieu, sont plus grands que Racine et Boileau qui sont les voisinages de Virgile et d'Horace. L'avenir n'est autre chose qu'un plus ample informé; il réforme, en connaissance de cause, les jugements en première instance du passé. Des écrivains trop vantés, comme Tite-Live, tomberont au second rang; des écrivains oubliés, comme Apulée, monteront au premier. Aulu-Gelle, Pétrone, Suétone, ces historiens presque réprouvés de la vie intime, prendront rang à côté de Brantôme et de Saint-Simon. Plaute sera l'égal de Molière. Lucrèce sera plus grand que Virgile. Juvénal, si longtemps calomnié par ceux qui flattent, souverain et terrible, resplendira. Presque tous les décrets placardés dans l'école sont à cette heure caducs. La Harpe a eu beau contresigner Quintilien et Despréaux a eu beau sceller[1] Longin.

[1] Mot douteux. (*Note de l'Éditeur.*)

Les quatre grands siècles iront un jour rejoindre les cinq unités. Ils resteront grands, mais on verra dans l'art autre chose que Périclès, Auguste, Léon X et Louis XIV. Celui qui écrit ces lignes a déjà fait remarquer, il y a quarante ans de cela, que ces quatre siècles dans lesquels l'école voulait enfermer tout l'esprit humain, laissent en dehors d'eux quatre monuments suprêmes de la pensée, la Bible, Homère, Dante et Shakespeare.

SACRISTAINS ET CUISTRES.
LEUR POLÉMIQUE.

Vous avez mis trop vite votre chapeau. La maison n'est pas à vous.

... Et sur ce, vous nous allongez un de ces coups de pied qui feraient perdre l'équilibre à Balaam, s'il était en selle dans ce moment-là.

Cecchi contre Alighieri, c'est le cuistre. Green contre Shakespeare, c'est le cuistre. Visé contre Milton, c'est le cuistre. Roy contre Voltaire, c'est le cuistre. M. Roy, *autre fameux poëte,* comme dit Barbier. Fréron est plus bas que Desfontaines, *vermisseau né,* etc.; Langleviel la Beaumelle est plus bas que Fréron, Roy est plus bas que Langleviel. Il est cuistre. Le cuistre, être à part. Voltaire qui répondait à tout le monde n'a pas répondu à Roy. C'est bien fait. Qui connaît ce nom, Roy, aujourd'hui? Voltaire en colère a fait des immortalités aux autres, mais ce Roy-là ne semble pas même l'avoir effleuré, lui, cet Arouet, toujours en tremblement d'irritation. Le cuistre en effet a trop envie de blesser pour pouvoir toucher. Son intention de nuire avorte à force de grossièreté et de lourdeur. Il est grammairien, glossateur, éplucheur, puriste, imbécile. C'est le fort en thème qui va-t-en guerre. C'est un cuistre qui a dit ce mot fameux à l'Académie : Juvénal ne sait pas le latin. C'est un cuistre qui a produit cet épiphonème célèbre dans l'ancienne école normale : *Je rejette Tacite au fumier romantique.*

C'est un cuistre qui a émis ce décret : Diderot n'est pas un penseur.

Les cuistres.

Leur façon est basse. On n'est pas tenté de répondre à leur critique. On passe à côté en regardant autre chose. Cela fait l'effet d'une offre de coups de poing d'un laquais.

C'est une insulte qui flatte quelqu'un; le payant, l'entreteneur, le maître, le propriétaire de l'insulteur hume avec ivresse cette boue jetée à son ennemi. Dans cette fange il y a odeur d'encens pour le maître.

Le bourgeois, Proudhon ou............[1] dit : il y a des hommes qui cherchent des rimes, qui pèsent des syllabes, qui ajustent des mètres, qui combinent des rhythmes, à quoi servent ces gens? quels imbéciles, quels grands enfants!

PERSÉCUTIONS AUX POËTES.

Donc, insistons-y, le grand parti de l'ordre déjà nommé, représenté en littérature par les cuistres, prend des mesures de sûreté contre ces êtres-là. Dès qu'un chef-d'œuvre paraît, le parti de l'ordre dépose sa plainte.

Une certaine critique, qui a procuration de tous les imbéciles, est toujours en éveil pour cela. Tel recueil périodique est un greffe; tel feuilleton de théâtre fait partie des « gens du roi »; tel libelliste, plus ou moins condamné par les tribunaux, se redresse, prend une plume officielle, devient *proprio motu* fonctionnaire de l'ordre dans la section des lettres, et instrumente contre les philosophes et les poëtes au nom de l'honnêteté publique, dont il contrefait la signature.

En même temps on assainit l'atmosphère. On brûle des parfums. On réimprime « les bons livres » en forçant, par toutes sortes de petits moyens connus, les pères de famille à les acheter pour les études de leurs enfants et les maîtres de pension à les donner en prix aux pauvres écoliers, peu récompensés. On passe Dante, Juvénal, Plaute et Rabelais au vinaigre. On plante le drapeau noir sur l'Encyclopédie. On redénonce Diderot et Rousseau. On proclame à nouveau son de trompe l'indissoluble alliance de la monarchie dans la société et du goût dans la littérature. Pourquoi n'y aurait-il pas un droit divin du Parnasse, puisqu'il y a un droit divin du Parc-aux-Cerfs? Boileau est remis en vigueur, Shakespeare redevient sauvage et on le ramasse ivre. Défense aux académies, donneuses de prix spéciaux, de s'apercevoir qu'on traduit ledit Shakespeare. Voltaire, c'est bien fait, reçoit le contre-coup. Pendant que les classiques poursuivent Shakespeare, les orthodoxes donnent la chasse à Voltaire. Entente cordiale de la férule et du goupillon.

Rendons justice aux haïsseurs, ils commencent à n'avoir plus de dents.

Ce qui n'est que force étant en baisse, la violence décroît. La persécution a toujours la même bonne volonté qu'autrefois, mais la vigueur du poignet diminue. Les laideurs sont moins laides, les hypocrisies sont moins brutales, les ignominies ont quelque peu honte. Si l'on excepte la Russie et l'Amérique du Sud, qui sont en dehors des pays civilisés, que peut-on, dans le martyrologe contemporain, comparer à la ciguë de Socrate, à la dislocation de Callisthène par des lions, au crucifiement du Christ, au bûcher de Jean Huss, au trône de fer rouge de Jean de Leyde,

[1] Le second nom est illisible. (*Note de l'Éditeur.*)

à la roue de Calas? Au treizième siècle on tenaillait la bouche qui avait blasphémé. Personne aujourd'hui n'est aussi féroce que Saint-Louis. L'Angleterre se contente en 1863 de faire payer par chaque jurement deux schellings au gentleman et un shelling au manant. Dans l'état de civilisation où nous sommes, la liberté de la parole ne subit plus qu'un bâillon abstrait. On vous prie de vous taire, péremptoirement, voilà tout. La langue arrachée est devenue le journal averti. Baisse et adoucissement incontestable. En une période de moins de cent ans, le progrès est sensible. Sous Louis XV, Diderot était à la Bastille; de nos jours, Louis Blanc n'est qu'en exil. Aujourd'hui on se contente d'affirmer que tel proscrit «est digne des coups de bâton»; au siècle dernier, Voltaire en recevait.

ENVIE. — OUTRAGES.
CALOMNIES.

Cette double besogne se fait volontiers à la fois de réhabiliter comme postérité le grand homme mort pendant que comme contemporains on insulte le grand homme vivant. Du reste, les gémonies répondent de l'apothéose, la transformation de l'outrage en gloire est inévitable; dans un temps donné les éclaboussures de boue à leur front de génie s'allument, entrent en resplendissement, jettent des lueurs mystérieuses, et les injures deviennent étoiles.

CHOIX DES SUJETS.

Les critiques de surface ont beaucoup discuté sur le choix des sujets. Pas d'archaïsme, disent les uns. Que nous importe Énée et Didon? Virgile est plutôt un érudit qu'un poëte. Pas de personnalité, disent les autres. Nous nous soucions peu du moi du poëte. (Que deviennent Anacréon et Horace qui vivent de leur moi?) Pas de rêverie, c'est du nuage; pas de fantaisie, c'est de la fumée; pas de chimère, c'est du mensonge, etc. De cette façon, on offre au poëte une immense fermeture de portes. Cependant c'est l'oiseau. On lui laisse l'aile, mais dans une cage.

On ignore un détail, c'est que le choix de son sujet n'est guère plus facultatif au poëte qu'à l'arbre le choix de son fruit. Essayez donc de faire pleurer Rabelais ou rire Jérémie. Le poëte est un prophète. *Spiritus flat.* Le souffle, ce prodigieux mystère, voilà son maître.

Ce qu'on nomme génie est une irrésistible résultante d'une foule de phénomènes intimes, à la fois obscurs et flamboyants, sublimation, mais quelquefois effarement de celui qui les éprouve. Empêchez-le donc, ce prophète, ce visionnaire, de voir le mal, par exemple, et selon l'angle où il le voit, d'être pris, tantôt d'une formidable colère, tantôt d'une inépuisable pitié. Par la raison que dans la création il y a du gouffre, il y a du vertige dans ce génie.

Ce génie a un côté volontaire et un côté fatal. Il est soumis au souffle et l'âme lui est soumise.

À l'heure insondable de l'incubation, conseiller à Homère au travail autre chose

que l'*Iliade*, ce serait, insistons-y, conseiller à l'oranger autre chose que l'orange. L'art est le fruit de l'homme.

De là le double aspect de l'art : saveur, il charme; utilité, il nourrit.

Dans ces derniers temps un bizarre décret a été rendu, c'est que la condition d'avenir pour un poëme, un drame ou un livre, c'est de traiter un sujet contemporain. En vertu de ce décret, Homère n'étant pas contemporain d'Achille, Eschyle n'étant pas contemporain de Prométhée, Moïse n'étant pas contemporain d'Adam, Milton n'étant pas contemporain de Satan, ont tort d'être immortels. La postérité se trompe de savoir le nom de Shakespeare qui n'était pas contemporain de Macbeth, de Lear, de Richard III, de Jules César et de Coriolan. Le chef-d'œuvre de Shakespeare, à ce compte, ce serait plutôt *Henri VIII* que *Hamlet*.

(Non. La question n'est pas que le sujet du livre soit contemporain, mais que l'esprit du poëte soit primitif. On peut être primitif à toutes les époques : quiconque s'inspire directement de l'homme est primitif.)

INFLUENCE SUR LES CONTEMPORAINS. — PAS PLUS LA SIENNE QU'AUCUNE AUTRE.

À ce sujet, un mot.

Quelques critiques bienveillants et considérables ont fait un reproche au mouvement littéraire qui s'est produit après le premier quart de ce siècle et qui a donné l'impulsion et déterminé le courant de la littérature du dix-neuvième siècle; ils se sont étonnés que ce mouvement d'idées, occupé à la fois de principes et d'œuvres, ait, en remettant Shakespeare à son rang et en le plaçant si haut, semblé — nous citons — « si soigneusement éviter sa trace » et que, par exemple, le drame contemporain ait pris pour loi la concentration quand la loi du drame de Shakespeare est la dispersion. Remarquons en passant que la concentration n'exclut pas plus l'unité que la dispersion n'exclut la vérité. L'un de ces critiques, un des plus accrédités, a résumé sa surprise de ce qu'il appelle « l'inconséquence de 1830 » en ces termes : « On a arboré Shakespeare sans le suivre ». Nulle inconséquence ici, qu'on nous permette de le dire. On a arboré, ou pour mieux dire, on a glorifié Shakespeare, comme Dante, comme Isaïe, comme Homère, comme tous les vrais génies, et l'on n'a pas suivi Shakespeare, pas plus qu'on n'a suivi Homère, ou Isaïe, ou Dante, la loi de l'art étant, nous venons de le rappeler, de glorifier, c'est-à-dire de comprendre tous les génies, et de n'en imiter aucun.

Nous venons de parler du chiffre spécial à chaque artiste, en d'autres termes, des éléments intimes de chaque génie, si l'on veut se rendre compte de la prodigieuse originalité, de la personnalité absolue qui en résulte, ce point de départ, le cœur humain, étant le même pour tous, on n'a qu'à se donner le frappant spectacle de cette formule : l'assassinat du père par la mère, plus le meurtre de la mère par le

fils donne, à travers Eschyle, *l'Orestie*, et, à travers Shakespeare, *Hamlet*. Tout esprit est un milieu; les densités de ces milieux mystérieux varient; de là les réfractions différentes de la même idée ou de la même lumière dans des génies différents.

Plagiats. Emprunts. Point. Ressemblances. — Sculpture éginétique et sculpture romane. Sarcophages grecs et sarcophages gothiques. — Difficiles à distinguer. Les mêmes au premier abord. — Les analogies ne sont pas plus des imitations que les ruissellements des fleuves selon leurs pentes ne sont[1]...

LES GRANDS HOMMES
DEVANT LES CONTEMPORAINS.

Ceux-là, quels qu'ils soient, qui ont courageusement étudié le problème social, dans l'ensemble et dans le détail, ceux qui se sont dévoués aux nations ou à l'humanité, ceux qui ont défendu les peuples ou relevé le progrès, ceux qui ont sondé les plaies ou résolu les questions, ceux qui ont voulu le bien, et ceux qui l'ont fait, par la pensée comme Beccaria, ou par l'épée comme Garibaldi, ceux-là sont les héros et les apôtres; la foule le sait et le comprend de leur vivant même.

Et à l'amour dont elle les entoure, même vaincus, même proscrits, et à l'admiration qu'elle a dans le regard, on sent que la foule, dans son instinct sublime, sait que ces hommes sont les apôtres et les héros, et que, bien que contemporains et vivants, elle les aperçoit dès à présent, immenses et lumineux au-dessus des têtes, parmi ces grandes statues qui entreront dans l'avenir.

L'HUMANITÉ.

Au point de vue physique, la souffrance, c'est la vie avertie de l'approche ou de la présence d'un dissolvant.

La souffrance, comme avertissement, est utile. Elle est conservatrice de l'organisme.

Ôtez la brûlure qui avertit et qui éloigne, l'animal, inconscient, traversera le feu et s'y dissoudra.

C'est grâce aux avertissements de la souffrance, où il faut ranger la faim et la soif, que la vie animale réussit à retenir autour de chaque centre instinctif le groupe de matière dont elle fait un être.

Le centre instinctif est distinct du centre pensant; tellement distinct que quelquefois ils sont en lutte, l'un voulant détruire ce que l'autre veut conserver.

C'est le cas des martyrs.

C'est le cas des suicidés.

Ce centre pensant, c'est ce que nous appelons l'âme.

---

[1] Le manuscrit s'arrête à ce mot. (*Note de l'Éditeur.*)

LE DRAME. LA DOULEUR.

Dans la vie ordinaire la souffrance est successive, elle se distribue minute à minute avec petitesse et continuité, tout l'homme ne souffre pas à la fois; chaque point est soulagé l'un après l'autre comme dans la roue d'un chariot. On dit : je respire, puis on recommence. Il en est autrement des grandes tristesses tragiques. Ici la douleur est immobile. C'est une pesanteur fixe. Sur une tête qui ploie, il n'y a pas un poil de la chair qui ne frissonne et n'ait du mal, toute l'âme est écrasée, c'est l'angoisse sourde et muette, aucun rechange à attendre, pas même une variété de souffrance à espérer, demain sera pareil à aujourd'hui, la somme est faite, la pensée devient stupeur, le désespoir se répand dans l'homme entier, se mêlant à son esprit dans une sorte d'égalité d'accablement, insomnie la nuit, somnolence le jour. Cet état s'exprime par ce grand mot sinistre : Ennui.

BEAUX MOTS DITS.

Ô Fiat lux!
Newton be!

(Pope.)

Dans une bataille où toutes les hauteurs défendues par lui sont successivement enlevées, Luxembourg impassible dit ce mot vaillant : *Il me reste une montagne inaccessible à l'ennemi, c'est ma bosse.*

INCONSÉQUENCES.

ANOMALIE.
L'HOMME EST ILLOGIQUE.

Il y a d'étranges enregistrements à faire. Diderot applaudit au partage de la Pologne.

SOBRIÉTÉ.
HOSTILITÉ AUX IMAGES.

Il y a quelque aristocratie dans cet effort. Le bourgeois, cossu et important, se rengorge volontiers dans le style neutre. Le langage figuré est essentiellement le langage populaire. Les métaphores sont des filles de carrefours, il y a émeute d'images. Que nous veut toute cette populace de figures? L'Académie, mise en demeure par Dumarsais, mande à sa barre la poissarde.

L'ANTI-SOBRIÉTÉ.

Écrire sans figures est du reste impossible. Molière, — pendant une minute — attaque le style figuré avec une figure. — Il le fait *sortir du bon caractère*

Presque toute la grammaire n'est qu'image ou antithèse.

Géronte. L'impuissant devient imbécile; c'est quand on n'a plus de dents qu'on devient une mâchoire.

... Ces appétits qui n'ont plus de dents, ces tentations immédiatement déconseillées par l'impuissance, ces modérations nées d'un avis secret de l'estomac ou de la colonne vertébrale, ces sobriétés qui ne demanderaient pas mieux que d'être des frénésies, ces sagesses faites d'infirmité, ces passions vieilles devenues pruderies et bonnes à servir d'ermitage au diable.

L'idée, sans l'image, a les pâles couleurs. L'imagination est le sang dans les veines de la poésie.

LÂCHETÉS,
BÊTISES ET COURTISANERIES.

Les courtisans doivent, comme le fleuve Pactole, leur richesse à leur complaisance à laver les mains sales du roi Midas.

Au dix-huitième siècle, Fréron, cet idiot, loue Horace d'être toujours dans ses satires « un courtisan poli » et insulte ce misanthrope de Juvénal. Cela va de soi et il serait fâcheux qu'il en fût autrement.

Similitude des tyrans. Le parlement de Paris présente à Louis XV une supplique que le premier président tend humblement au roi; le roi montre la supplique à Maurepas et dit : *Déchirez*. Le grand duc Constantin de Russie consulte l'empereur Alexandre II sur la conduite à tenir vis-à-vis du conseil d'état de Pologne offrant sa démission collective, le czar répond : *Chassez!* (Prognat.)

FÉROCITÉS. — CRUAUTÉS.
BARBARIE.

Le travail des mines a toujours été regardé comme le plus terrible. Être condamné aux salines était le grand supplice allemand.

Selon Tournèbe, salaire vient de sel, *a sale.*

PERSÉCUTIONS RELIGIEUSES
ET AUTRES.
VÉRITÉ TRAQUÉE.

Les prêtres des religions fausses entendent très bien, et de fort loin, approcher la vérité. Les aveugles ont l'ouïe fine. Aussi, quand la vérité arrive, trouve-t-elle les persécutions toutes préparées.

On a un programme, que diable!

...Et toutes ces idolâtries, tous ces fanatismes, toutes ces superstitions, toutes ces religions à péchés originels ont réussi à courber violemment les deux arbres de la science du bien et de la science du mal pour y écarteler le genre humain.

Il existe des instincts de destinée.

UTILITÉ DU BEAU.

Les gloires essentielles sont les gloires bonnes au genre humain.

Il est certain que dans un temps donné la renommée des poëtes qui ont fait exprès d'être inutiles subit une diminution de substance.

Celui qui *écrit* ces lignes a *écrit*[1] il y a trente ans cette formule devenue lapidaire[2] depuis : le poëte a charge d'âmes.

UTILITÉ DE L'ART.

Être la strophe même de l'infini, déployer la douceur et la grandeur comme les deux ailes du sublime, ouvrir dans l'âme un mystérieux azur, ressembler à la voix d'une déesse, planer dans l'idéal, chanter dans le beau, sourire dans l'immense,

(1) Cette répétition est soulignée sur le manuscrit. — (2) Mot douteux. (*Notes de l'Éditeur.*)

avoir tout le désintéressement du grand art, et en même temps sonner la charge, enrôler les volontaires, faire divorcer le sabre et le fourreau, mettre en branle les armées, enfiévrer les régiments, soulever les pas de course, incendier les mêlées, ébranler électriquement les trônes par un effet de lumière, combiner la tendresse de la France avec l'héroïsme de la Révolution, gagner les peuples, grandir les cœurs, rester dans la tourmente toujours au zénith des nations, couvrir même le volcan, même la fournaise, même 93, d'on ne sait quel resplendissement céleste, c'est tout cela qui fait de la Marseillaise l'escarboucle de la musique.

Zénith. — Voie lactée de l'art.

Dans l'art, quelle que soit la hauteur du vrai, le beau est supérieur. Le vrai est relatif, le beau est absolu. Le vrai est terrestre, le beau est céleste. Le vrai est la montagne, le beau est l'astre.

LIMITES DE NOS ORGANES
ET DES CHOSES.

LES LOIS SUR DIEU.

La lune plus que pleine, Dieu ne peut cela.

PREUVE
PAR LES GRANDS HOMMES.

Repris de justice :

Béranger, La Mennais,
Daniel de Foë, Galilée,
| Christophe Colomb, Aristide | ?[1]
Socrate, Jésus-Christ.

En d'autres termes :

Le patriotisme, le talent,
Le génie, la science, la raison,
La vérité, la justice,
La sagesse, Dieu.

---

[1] Les deux barres verticales et le point d'interrogation sont dans le manuscrit et indiquent une hésitation. (*Note de l'Éditeur.*)

Il y a en Grèce un cours d'eau qui s'appelle les Quarante-Fleuves, et qui n'est qu'un ruisseau, — ne croyez pas que je parle ici de l'Académie, — ce ruisseau existe, et c'est le Sarante-Potamos, et Chateaubriand l'a enjambé. Voyez *l'Itinéraire.*

Ceux-là se trompent qui croient le fleuve plus grand que la source. Le fleuve n'est qu'une surface et qu'un effet; la source s'appelle Cause; la source est la sœur profonde de l'abîme.

LES MOTS.

Les mots n'ont que la valeur qu'on leur donne. Une poissarde que le mot carogne n'avait point troublée, s'indigne d'être appelée *catachrèse.* Nous avons connu un très brave homme un peu illuminé qui ne connaissait point, dans le vocabulaire de l'insulte, de plus violente injure que celle-ci : *simpliste imperméable!*

Quelles sont les insaisissables modes du langage parlé? Qui les détermine? qui les décide? qui les décrète? qui les fait? qui les règle? À quel moment cesse-t-on de dire *homme de bon ton* pour dire *homme de bonne compagnie?* À quel moment, par exemple, le vocable *éduquer,* qui est dans Philippe de Comines, passe-t-il des historiens aux portières? À quel moment cette parole : *je suis un gentilhomme,* devient-elle ridicule? On prouve qu'on n'est pas du monde rien qu'en prononçant ce mot : *le grand monde;* pourquoi? Pourquoi sera-ce une élégance de dire *Monsieur* à un garçon de café? etc.

Dans *la Tempête,* un matelot, à un officier qui pour le rendre zélé à la manœuvre lui dit : *Songe que le duc est dans le navire,* répond : *Il me suffit que ma peau y soit.*

MOT PROPRE. — MOT MALPROPRE.
MOT CRU.
PÉRIPHRASE. ÉQUIVALENCE.

Sur ce sujet de la périphrase, un journal accrédité m'a récemment accusé de contradiction, moi qui parle.

Qu'il me soit permis d'enregistrer le reproche en passant, voici à quelle occasion :

Un jour, dans une assemblée de la république, j'étais à la tribune et vivement pressé de toutes parts par la colère, juste ou non, de la majorité; il paraît qu'au milieu du tumulte, un membre, M. le duc de M... [1], fils d'un maréchal de l'empire, me jeta cette parole ou quelque autre équivalente : — Vous êtes un renégat!

[1] Duc de Montebello, fils du maréchal Lannes. (*Note de l'Éditeur.*)

— et que, me retournant, je répondis : — Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à recevoir le coup de pied de... M. de M.

Le journal cite ce fait, m'injurie un peu et me dit : — C'est là une périphrase. Vous voyez bien que dans l'occasion vous en usez vous-même. — Je ne puis mieux faire que de mettre cette objection sous les yeux du lecteur.

COÏNCIDENCES
ET RAPPROCHEMENTS.

À deux mille ans de distance les mêmes épouvantes arrachent à l'homme le même cri : *Quelles troupes prodigieuses!* dit Hidah de l'armée de Xercès. ....| s'écrie Didier devant l'armée de Charlemagne.

L'histoire se répète. Pourquoi pas le drame? pourquoi pas l'épopée?

Autant dire que Cromwell risquant de se casser le cou à vouloir remplacer le cocher d'un attelage qu'il essaie à Whitehall (voir Ludlow) est plagié par Bonaparte risquant de se casser le cou à vouloir remplacer le cocher d'un attelage qu'il essaie à la Malmaison (voir Mme d'Abrantès).

Il y a, certes, des idées dérivées, mais il y a aussi des idées similaires, nées directement de la figure humaine et de ses diverses attitudes qui se ressemblent quelquefois, par la seule force de la nature, malgré la diversité des époques. La dérivation dans les mots a des caractères d'évidence, et est, pour ainsi dire, palpable. On voit sortir du sanscrit *pratamas* le grec *protos,* du grec *protos* le latin *primus,* du latin *primus* le roman *primarius,* et du roman *primarius* le français *premier,* chaque mot contenant le précédent comme un étui; mais qu'une épopée soit la chrysalide de l'autre, point; qu'un drame soit la larve de l'autre, nullement. Ici les ressemblances ne prouvent pas de filiation. Qui donc oserait dire que, épiquement parlant, Achille sort de Samson, Roland d'Achille, et le Cid de Roland?

Analogies – rencontres – similitudes — dans le détail comme dans l'ensemble.

Si, devant l'épée, Achille, grâce au Styx, est invulnérable, Rodomont, grâce à son armure en peau de serpent, est impénétrable.

L'Énéide dit : *ibant obscuri sola sub nocte per umbras; li charrois de Nymes* dit : *Chevaucherai au soir et à la lune.*

La mère des Macchabées, sept enfants sacrifiés l'un après l'autre, ici par la mère, là par le père, cela fait deux pages sublimes.

A près de 2000 ans de distance devant Antiochus, la mère des Macchabées

défendant son Dieu dans la Bible, le vieil Arias défendant Zamora dans *le Romancero.*
Direz-vous que *le Romancero* copie la Bible ?

Dira-t-on que Blanchefleur « la reine au clair visage » copie Briséis « la fille aux belles joues » ? Dira-t-on que « la grand ost banie (à bannières) de Marsile » copie « l'ample armée d'Agamemnon » ? Au fort de la bataille, Ajax prie Jupiter, Josué prie Jéhovah, le soleil reparaît pour l'un et s'arrête pour l'autre ; est-ce qu'Ajax est le plagiaire de Josué ? est-ce que Josué est le copiste d'Ajax ? .... [1] mort parle à Énée, Olivier mort parle à Aude ; y a-t-il écho et copie ? Les dix mille de Charlemagne à Roncevaux (*la dîme eschelle est des barons de France*), tous vieillards et formidables, sont-ils un plagiat de la phalange macédonienne, encore invincible après Alexandre, et toute composée de soldats dont le plus jeune avait soixante ans ?

À ce point d'intersection des forces créatrices, à ce lieu central de l'art, la nature, il serait surprenant qu'il n'y eût pas de rencontres de génies. Il y en a. Où Eschyle a passé et trouvé Oreste, Shakespeare passe et trouve Hamlet. Où Shakespeare a passé et trouvé Timon, Molière passe et trouve Alceste. Où Molière a passé et trouvé Tartuffe, Beaumarchais passe et trouve Basile. L'épithalame *ô hyménée!* touche au *Cantique des Cantiques.* Que l'auteur du chant basque *Aldea* connût *les Sept chefs devant Thèbes,* évidemment non, et pourtant à de certains moments, l'esprit pensif qui écoute l'Etcheco-Jaüna croit entendre le stratège Eschyle.

Ces répétitions sont des faits de nature, non d'intention.

Quiconque étudie la formation des civilisations constate partout ces parallélismes. Du tatouage égyptien de l'édifice au tatouage péruvien de l'homme, il y a analogie. Y a-t-il plagiat ?

QUESTIONS MORALES.

Convoitise – tentation – péché appétissant selon le reflet colorant.

... Depuis l'antique pied-bot, Satan, perdant Ève en révélant la saveur du fruit défendu, jusqu'au boiteux moderne, Talleyrand, épousant sa maîtresse, Mme Grant, et, par ce mot final : *Où vais-je passer mes soirées maintenant?* constatant la fadeur du fruit permis.

LES MACPHERSONS.

Perrault, ce Macpherson assez maladroit et fort ignorant des charmants contes de la Mère l'Oie.

La pantoufle de *verre* (vair).

---

(1) Le nom est resté en blanc dans le manuscrit. (*Note de l'Éditeur.*)

LES QUESTIONS
QUI SONT DANS LES MOTS.

Si une chose a pour propriété le mal, l'excellence de cette chose sera dans la quantité même du mal. Il y a quelque chose de pire qu'un mauvais coup, c'est un bon coup. Bon peut être synonyme de mauvais.

ORIGINES.

On ne vient pas de *homs* (Roman *hommes*) comme croient quelques lexicographes. Il a une bien autre portée métaphysique : Il vient de *Unus*. L'unité. Tout. C'est là *On*.

CHOSES DIVERSES.

Vous êtes bon catholique, bon courtisan, bon historiographe, c'est une affaire. Vos péchés vous sont remis. Sont-ce même des péchés? Voltaire et Mme du Châtelet, Diderot et Mlle Volland, quelle horreur! Mais Racine et la Champmeslé, on sourit. Un cran plus haut, c'est même mieux. Louis et Mme de Montespan, on bénit. Demandez à Bénigne Bossuet, de son vivant aigle de Meaux.

Béranger, ce français coupé de gaulois, cet enthousiasme châtré par l'ironie. Surfait de son vivant, rabaissé après sa mort; en prison, oracle.

L'éblouissement qui fait fermer les yeux, les fait ouvrir aussi. Car il devient curiosité.

L'abîme n'a pas de complaisance pour le ménage; la mer ne lave pas le linge.

Le croissant d'ivoire, dit *Lunule,* que les patriciens de Rome portaient sur leurs souliers était la figure de la lettre C et signifiait *Centum,* nombre des sénateurs créés par Romulus.

Les romains prennent une couleuvre glissant dans les roseaux pour Esculape. De là un temple de marbre au bord du Tibre.

Chacun prêche pour son saint.
Les égyptiens, dans Diodore de Sicile, appellent le Nil l'Océan.

Selon Platon l'âme a un principe numéral et le corps un principe géométrique.

Les choses qui sont cachées, comme dit Pline, « dans la majesté de la nature ».

La vanité humaine accepte d'étranges idées de promotion. S'il y a un noir dans une troupe de blancs, le lion se jette sur le noir, ce qui flatte le nègre, convaincu que le lion le prend pour le diable.

Nous désignons peu scientifiquement par ce mot *surnaturalisme* la partie de la nature qui ne nous est pas connue. Façon de nier parce qu'on ignore.

L'INFINI DANS L'ART.

À quoi tient, en toute chose, le charme de l'irrégulier? c'est qu'il semble que l'irrégulier, c'est l'inachevé, et que dans l'inachevé, il y a de l'infini.

Ce sentiment de l'infini, de l'inépuisable, de ce qui peut toujours recommencer, se retrouve en cette curieuse épithète *reparabilis* donnée par Néron à l'écho dans les vers bafoués par Perse selon les uns, admirés par Perse selon les autres.

Êtres limités en tant qu'hommes, nous ne pouvons concevoir que l'action finie; l'action infinie nous échappe. De là l'argument du mal contre Dieu. Ce que nous appelons mal, peut-être l'appellerions-nous bien si nous en pouvions voir les deux extrémités. Le mal est, soit dans la nature, soit dans la destinée, un commencement obscur de Dieu qui se continue au delà de nous dans l'invisible.

Le mal, ou du moins ce que nous concevons par cette idée, est essentiellement successif. Rien de successif n'est applicable à Dieu.

la philosophie
Le goût peut se tromper sur ce qu'il nomme le laid comme le raisonnement sur
elle
ce qu'il nomme le mal. De certaines laideurs apparentes des génies font partie d'une suprême beauté.

La hiérarchie absolue de l'infini nous est inconnue. Il n'y a pas d'autre hiérarchie que la gravitation pour les corps et le rayonnement pour les esprits. Les deux phénomènes, qui se corrigent l'un par l'autre, sont en équilibre dans l'homme.

L'INFINI.

—

SCIENCE ET RELIGION.

—

ART.

—

Derrière les infusoires et les mucédinées il y a d'autres mucédinées et d'autres infusoires; celui qui trouvera le dernier pourra résoudre l'immense question de la Cause. Notre observation humaine, limitée de toutes parts, par la grossièreté relative de nos organes comme par l'imperfection nécessaire de nos instruments, n'a aucun droit de déclarer que telle forme de la vie, saisissable et saisie par nous, est essentiellement le germe. Ce germe a peut-être, probablement, un sous-germe. Celui-là seul qui arriverait à la fin de l'infini pourrait dire le mot définitif sur la question, si agitée de nos jours, de la génération spontanée; pour ne parler que de notre terre, le mystère de la panspermie atmosphérique a la profondeur de l'infini. Qui touchera ce fond-là touchera X.

Les sciences sont des seaux qu'on jette dans des puits, mais en remontant aucun de ces seaux ne rapporte de l'absolu.

Avoir X dans le creux de sa main, cela n'est point donné à l'homme.

Il y a, certes, bien des absurdités dans ces innombrables prières jetées tous les matins et tous les soirs dans la boîte aux lettres de l'infini.

Toute la création est par demande et par réponse. Pas une voix ne s'élève ni ici-bas ni là-haut, sans éveiller une mystérieuse réplique dans l'infini. Il y a de l'écho dans l'abîme.

L'âme est une réponse à Dieu.

Ô grand miséricordieux de l'abîme, aie pitié de nous !

SOURCES.

A la fin des NOTES DE TRAVAIL, sur deux doubles feuilles, on trouve, de la main de François-Victor Hugo, deux listes fort longues, cent vingt noms ou titres d'ouvrages pour la première, quatre-vingt-dix-huit pour la seconde. Nous croyons que ces listes, dressées par François-Victor pour ses recherches personnelles en vue de sa traduction de Shakespeare, ont servi à Victor Hugo qui a indiqué par un signe les ouvrages qui l'intéressaient; en voici vingt-trois pour la première liste :

DOCUMENTS CONSULTÉS PAR MOI.

Nouvelles. — Romans. — Poëmes. — Chroniques. — Drames. — Comédies. — Œuvres diverses.

Saxo Grammaticus. — Belleforest. — Ben Jonson. — Graham d'Aberfoyle. — Légende de Robin Goodfellow. — Thomas le Rimeur. — Marjoribanks. — Démonologie de Jacques VI. — Grove. — Stubbes. — Strype. — Montaigne. — Registres de Stationers' Hall. — Registres du chef de troupe Henslowe. — Journal de Symon Forman. — Roman de la Violette. — Giraldi Cinthio. — Romance du Vieux Manteau. — Plutarque. — Érasme. — Registres de Stratford. — Laurence Twine. — Straparole.

Pour la seconde liste, ce sont des numéros que Victor Hugo a inscrits à droite et à gauche des titres d'ouvrages consultés. De 1 à 70, chiffre à gauche du nom :

1 Malone. — 2 Steevens. — 3 Warburton. — 4 Warton. — 5 Schlegel. — 6 Lord Campbell. — 7 Collier. — 8 John Quincy Adams. — 9 Knight. — 10 Tyrwhitt. — 11 Farmer. — 12 Gildon. — 13 Rymer. — 14 Drake. — 15 Hazlitt. — 16 Cappel. — 17 Theobald. — 18 Hanmer. — 19 Halliwell. — 20 Staunton. — 21 Gervinus. — 22 Grant White. — 23 Skottorve. — 24 Dyce. — 25 Warner. — 26 Kenrick. — 27 Mistress Lennox. — 28 Addison. — 29 Chalmers. — 30 Nichols. — 31 Mason. — 32 Ritson. — 33 Heath. — 34 Reed. — 35 Percy. — 36 Holt White. — 37 Henley. — 38 Amner. — 39 Mrs Montagu. — 40 Todd. — 41 Ulrici. — 42 Blackstone. — 43 Rawlinson. — 44 Collins. — 45 Edwards. — 46 Thirlby. — 47 Harris. — 48 Whalley. — 49 Brand. — 50 Henderson. — 51 Hippolyte Lucas. — 52 Philarète Chasles. — 53 Villemain. — 54 Broglie. — 55 Guizot. — 56 Saint-Victor. — 57 Taine. — 58 Lacroix. — 59 Louise Colet. — 60 Janin. — 61 Phelps. — 62 Mrs Jameson. — 63 John Denis. — 64 Monmerqué. — 65 Fr. Michel. — 66 Nisard. — 67 Mercier. — 68 Walpole. — 69 La Harpe. — 70 Grimm.

De 1 à 23, sur la même liste, les chiffres sont à droite et visent, d'après une note au coin de la page, *les poëtes, commentateurs et critiques :*

Gœthe 1. — Pope 2. — Dryden 3. — Rowe 4. — Douce 5. — Coleridge 6. — Charles Lamb 7. — Grey 8. — Voltaire 9. — Diderot 10. — Ducis 11. — Émile Deschamps 12. — Vacquerie 13. — Dumas 14. — Wordsworth 15. — Walter Scott 16. — Nahum Tate 17. — Sheridan 18. — Jules Lacroix 19. — Sedaine 20. — Mme de Staël 21 [1]. — Tieck 23.

[1] Nous ne voyons pas de numéro 22. (*Note de l'Éditeur.*)

En outre, trois collections sont indiquées :

Le Journal des Savants. — *La Revue d'Édimbourg.* — *L'Encyclopédie* (Article de Jaucourt).

Des notes, la plupart barrées, sillonnent ces quatre pages de listes; reproduisons celle-ci qui nous semble inédite :

Je ne suis pas de la minute, mais vous n'êtes pas du siècle.

Pour terminer, cette note de François-Victor :

Depuis 1623 jusqu'en 1830, il y a eu 82 éditions des œuvres complètes de Shakespeare.

LE MANUSCRIT

DE

WILLIAM SHAKESPEARE.

Ce manuscrit est numéroté de 1 à 394. C'est l'un des plus uniformes comme écriture et comme papier. Les pages bleu-clair se succèdent, régulières, sauf neuf pages blanches et quelques feuillets de format commercial, d'un bleu plus clair. Les ajoutés sont quelquefois si nombreux qu'ils empruntent le verso de la page précédente, et pourtant les notes de travail accumulées — on en a lu une grande partie au RELIQUAT — avaient dû tenir lieu de brouillon.

Le manuscrit ne porte qu'une date au dernier feuillet : *2 x^bre^ 1863*, mais nous avons la preuve que, de décembre 1863 à mars 1864 où il fut envoyé à l'imprimerie, le texte a été très corrigé et très développé. La préface est d'ailleurs datée : *mars 1864* et le chapitre III du premier livre de la CONCLUSION cite un article du *Daily Telegraph* du 13 janvier 1864.

Victor Hugo, avant de faire relier le manuscrit, l'a complété en recopiant lui-même les intercalations ajoutées sur la copie et les épreuves.

Le Reliquat est relié indépendamment du manuscrit même; à la suite du Reliquat viennent les Notes de travail, puis une partie de la correspondance échangée avec l'éditeur, enfin une copie du texte, copie annotée, corrigée par Victor Hugo et sur laquelle on a composé; on y trouve presque toutes les intercalations que nous allons signaler dans cette étude. Tout cet ensemble forme un volume de plus de neuf cents feuillets.

PREMIÈRE PARTIE.

Sous le titre de chaque partie, on lit la table des livres qui la composent.

LIVRE PREMIER. — SHAKESPEARE. — SA VIE.

Ce livre, à l'origine, n'était pas divisé par paragraphes, les chiffres ont été ajoutés au crayon.

I

Sur la couverture d'un recueil de vers envoyé en 1860 à Victor Hugo[1], nous lisons le brouillon du premier chapitre. Nous en détachons ce passage différent du texte publié page 9 :

— *De ses quatre enfants, trois l'avaient suivi en exil; l'autre, sa fille aînée, ne pouvait. Les deux fils sortaient de prison, l'un pour avoir manqué de respect à la guillotine*[2], *l'autre pour*

[1] Cette brochure nous a été communiquée par M. Hanoteau. — [2] Article de Charles Hugo dans *l'Événement* du 16 mai 1851. (Voir *Actes et Paroles*, Avant l'exil.)

avoir exagéré l'hospitalité due par la France aux proscrits[(1)]. *La prison les élargissait dans le bannissement. Son gendre, étant près de sa fille, était représenté dans la tombe d'exil par ce noble et vaillant frère, A. V., aussi sorti de prison*[(2)].

Feuillet 9 (verso). — Premier paragraphe du début, rayé.

III

Feuillet 13. — Intercalation sur les différentes orthographes du nom de Shakespeare. Au verso, la description de Londres au seizième siècle a été ajoutée.

Feuillet 15 (verso). — Ébauche d'un tableau chronologique des drames de Shakespeare. Ce tableau, plus détaillé, mais rayé aussi, se répète au verso du feuillet 17.

V

Feuillet 16. — L'une des pages d'un bleu plus clair et d'un format plus petit que le reste; elle est intercalée entre les feuillets 15 et 17 et contient des détails sur le théâtre de Molière et la citation du registre de La Grange; après l'annonce de l'attribution à Molière d'une somme de mille livres[(3)], deux traits verticaux isolent cette phrase, rayée par Victor Hugo sur la copie envoyée à l'impression :

Sur quoi il fit un remerciement en vers à Sa Majesté.

VI

Feuillet 17. — Toute la seconde moitié, contenant le tableau des œuvres de Shakespeare en regard des événements qui se passaient en Europe, est rayé. Avant les nombreux ajoutés, le texte s'enchaînait ainsi :

Shakespeare fut chargé d'apporter son turban au géant.
En 1590, pendant que Jacques VI d'Écosse[(4)]...

Tous les développements ajoutés entre ces deux phrases tiennent en marge et occupent même le verso du feuillet 15.

LIVRE DEUXIÈME. — LES GÉNIES.

I

Feuillet 32. — *Le médecin de son honneur* a remplacé *la Divine Comédie* et le nom de Calderon celui de Dante[(2)].

II

Feuillet 35. — Homère.

L'énumération des génies est coupée par des astérisques ajoutés au crayon.

Entre cette fin de phrase : *Cette immensité, c'est Homère,* et cette autre : *Toutes les profondeurs des vieux âges,* tout le texte qu'on a lu page 23 est écrit en marge.

(1) Article de François-Victor dans *l'Événement* du 9 septembre 1851. — (2) Auguste Vacquerie, condamné à six mois de prison pour son article commentant la lettre ouverte que Victor Hugo lui avait adressée dans *l'Avènement du Peuple* du 19 septembre 1851. — (3) Voir page 11. — (4) *Ibid.*

Feuillet 36. — Job.

Dans la première version, la figure de Job était esquissée en seize lignes. Les développements ont surchargé la marge et tout le verso du feuillet précédent.

Feuillet 38. — Ézéchiel.

Note au coin : *Entre Isaïe et Lucrèce.* Quatre pages sur Ézéchiel viennent en effet couper le chapitre sur Isaïe dont on ne retrouve la fin qu'au feuillet 43. Sur la copie on ne trouve pas ce paragraphe sur Ézéchiel, il a été ajouté sur les épreuves, puis recopié et intercalé dans le manuscrit.

Feuillet 44. — Lucrèce.

Ajoutés dans tous les sens. Pas une place n'est restée libre.

Feuillet 51 (verso). — On y lit, rayé, le début du chapitre sur Tacite.

III

Feuillet 71. — Il ne reste de cette page pleine de ratures que seize lignes; tout le texte concernant la bibliothèque d'Alexandrie et son destructeur Omar a été biffé, puis repris plus loin, et forme le chapitre IV du livre : *Shakespeare l'Ancien.*

LIVRE TROISIÈME. — L'ART ET LA SCIENCE.

I — II

Feuillets 80-93. — Cinq feuillets blancs collés par morceaux sur les pages bleues donnent le premier chapitre et une bonne partie du deuxième. Ces feuillets ont été certainement extraits des *Notes de travail* (Reliquat). Chaque morceau est numéroté, c'est ce qui justifie l'emploi de treize numéros pour cinq pages. L'un des papiers utilisés est la bande de renouvellement d'abonnement à *la Presse;* on y lit en transparence : *Du 16 octobre 62 au 16 janvier 63.*

Petite variante vers la fin du premier chapitre à partir de ces mots : ascension naturelle de toute intelligence grandissante[1].

De toutes parts on lira *l'Iliade,* on lira Job, on lira *la Divine Comédie,* on lira *l'Orestie* et *Hamlet,* on aura appétit d'idéal, parce que la délicatesse des esprits...

IV

Feuillet 97. — Ce chapitre commençait ainsi : La science fait des découvertes. Tout le début est en marge.

[1] Voir page 58.

Sous les vers de Corneille, ce passage rayé :

Voltaire, septuagénaire, est provoqué à l'amour par une femme éprise de l'avenir. Il se défend :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours!
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Horace avait subi la même tentation :

Solve senescentem [1].

Feuillet 100.

Les steyardes du grand Arnauld sont caduques.

Une toute petite note se rapportant à cette phrase est collée au bas et en travers du feuillet :

Attaques contre le docteur Martin Steyaert, de Louvain, par le grand Arnauld sous ce titre : *Difficultés proposées à M. Steyaert.*
On appelle ces lettres les Steyardes.

LIVRE QUATRIÈME. — SHAKESPEARE L'ANCIEN.

I

Feuillet 117 (verso). — Fragment rayé du dernier chapitre du livre précédent.

V

Feuillet 132. — Le premier tiers de la page, rayé après l'intercalation des feuillets 130 et 131, donne la conclusion de l'histoire des manuscrits d'Eschyle.

VII

Feuillets 135-140. — Il règne une certaine confusion dans le manuscrit du septième chapitre qui commence au feuillet 135, continue jusqu'à la moitié du feuillet 137 dont tout le bas et l'ajouté marginal sont rayés; puis on trouve la fin du chapitre aux feuillets 139 et 140. La huitième division commence au feuillet 138 *bis* et remplit une grande partie du verso précédent.

Les ratures du feuillet 137, outre le texte qu'on retrouvera plus loin, suppriment ce passage important sur *l'Orestie :*

Cette hauteur âpre et qui a je ne sais quoi de poignant, est partout. Voyez dans l'Orestie, *cette arrivée de Cassandre, esclave, au palais d'Agamemnon. Cassandre est restée fièrement sur*

[1] *Épîtres* (livre I).

son char. La reine, Clytemnestre, lui ordonne de descendre. Cassandre semble ne pas entendre et ne répond pas.

LE CHŒUR.

Obéis. Descends du char.

CLYTEMNESTRE.

Je n'ai pas le temps d'attendre à la porte. Allons, Cassandre, hâte-toi. Peut-être ne comprends-tu pas notre langue. Alors fais comme les barbares, réponds par signes.

LE CHŒUR.

L'étrangère est farouche comme une bête qu'on vient de prendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle a vu naguère sa ville prise et brûlée. Elle est folle. Je ne lui parlerai plus. Elle ne s'accoutumera au frein qu'après l'avoir longtemps couvert d'une écume sanglante.

(Elle sort.)

LE CHŒUR.

Allons, malheureuse, descends de ce char, accepte la nécessité, accepte le joug.

CASSANDRE.

Ah! ciel! terre! Dieux! grands Dieux! Apollon! Apollon!

En 1877, Victor Hugo a repris ce passage dans *la Légende des Siècles.* (Nouvelle série, 1877. *Cassandre.*)

IX

Feuillet 146. — Note en marge :

14 décembre 1863. — J'assiste en ce moment au départ de miss Marie Vaucourt qui devait épouser Kesler.

Kesler était un proscrit que Victor Hugo a traité comme un frère, qu'il a assisté en maintes circonstances et dont il a même payé les frais d'enterrement et de sépulture en 1870, à Guernesey.

DEUXIÈME PARTIE.

LIVRE PREMIER. — SHAKESPEARE. — SON GÉNIE.

II

Feuillet 181. — Quelques lignes rayées offrent une variante au texte qui sera repris au sixième chapitre du livre suivant [1] :

Othello emploie l'oreiller au sommeil suprême, et met le dernier soupir de Desdémona là où a été son premier baiser.

[1] Voir page 134.

Feuillet 185 (verso). — Contient un passage tronqué et rayé, finissant par : *Nous y mettons cette critique.* Nous retrouvons ce texte au Reliquat, dans le chapitre : *Le Goût*[1].

LIVRE DEUXIÈME. — SHAKESPEARE. — SON ŒUVRE.

I

Feuillet 202. — Chapitre écrit en 1864.

On retrouve dans un album emporté dans le voyage de 1864 cette phrase qui sera reprise[2] :

Ces misérables mains gardent à jamais la couleur de la poignée de boue qu'elles ont jetée.

Dans le bas de la page, texte rayé mis au net au feuillet suivant, mais s'enchaînant au feuillet 205, ce qui prouve que ces feuillets 203-204 ont été intercalés.

Feuillet 203. — Au bas de la page, ajouté écrit à l'encre rouge et collé, semblable aux intercalations que Victor Hugo envoyait en cours d'impression. Le texte est répété d'ailleurs en marge.

Feuillet 227. — Le passage relatif au dénouement du *Roi Lear,* où, en quelques lignes, Victor Hugo évoqua son propre deuil, a été remanié et condensé; voici la première version :

Il y a dans ce dénouement une pitié sombre. Se le figure-t-on restant dans la vie, ce père orphelin de son enfant? Se le représente-t-on désormais à tâtons dans la destinée, les mains étendues vers ce qui s'est évanoui? Le deuil est une épreuve. Il faut être héros pour les grands malheurs. Lear ne l'est point. Comme c'est une tête faible, comme il a été roi, il ne pourrait porter la douleur. Cette solitude, ce veuvage, est-ce possible? Il y avait quelqu'un près de lui. Où est-elle donc? Il tâcherait de ressaisir l'apparition. Il pleurerait machinalement des larmes inconscientes. Il ne saurait plus rien, il ne voudrait plus rien. Il serait l'œil lamentable qui n'a plus la lumière, il serait le cœur sinistre qui n'a plus la joie. Une telle souffrance, oh! est-ce que ce n'est pas trop? Il irait et viendrait devant un sépulcre, essayant de l'ouvrir, frappant à cette porte, pas entendu, pas reçu, pas admis. Et on le verrait par instants, accablé, rire d'un rire imbécile. Tu as bien fait, poëte, de tuer ce vieillard.

LIVRE TROISIÈME. — ZOÏLE AUSSI ÉTERNEL QU'HOMÈRE.

II

Feuillet 231 (verso). — Texte des premier et second chapitres mêlés et rayés, sauf le passage suivant :

Naturellement le pouvoir flatté fait pendant au poëte insulté. Admirez la délicatesse d'un biographe jésuite, Delandine, parlant de l'une des sultanes de Versailles : « Une dame de la cour, Madame du Barry » (*Dictionnaire historique,* t. II, p. 155).

[1] Voir page 293. — [2] Voir page 122.

Modification parmi les ratures :

Les gouvernements, plus passionnés qu'il ne faudrait, négligent d'être étrangers aux clabaudages et aux griffonnages de bas lieu. Contre le libre esprit rebelle, le despote lâche le grimaud.

En regard de la lettre de Mme de Staël, cette note :

Ne pas citer toute la lettre.

Nos lecteurs nous sauront gré de la rétablir telle qu'elle est dans le manuscrit :

...Ah! chère madame! quelle persécution que ces exils!...[1] *Quelle aubaine pour nos ennemis littéraires et autres! Ils reçoivent d'en haut l'ordre agréable de nous injurier. Quiconque veut plaire aboie. Voici comment cela se passe. Malte-Brun voulait parler de mon livre, il avait fait un premier article, Et. est venu aux* Débats *dire de la part de la police que Malte-Brun eût à discontinuer. Vous publiez un écrit, un grand ouvrage. Injonction aux feuilles qui sont pour vous de se taire, invitation aux journaux qui sont contre vous de parler. Ils n'ont pas besoin qu'on les presse beaucoup. Ils s'en donnent à cœur joie. J'ai compté jusqu'à douze articles du P. contre moi, l'auteur a eu une gratification. En outre la police fait pulluler, pour vous dire des injures, des quantités de petits écrits et de petits pamphlets à deux sous qu'on vend le jour sur les boulevards et le soir dans les théâtres. Voilà ce que c'est que l'exil.*

Et Victor Hugo ajoute :

L'exil n'est pas que cela. D'ailleurs, absent ou présent, la haine sait où trouver le grand homme. Être chez soi ne l'empêche pas d'être insulté.

LIVRE QUATRIÈME. — CRITIQUE.

II

Feuillet 254. — Note, collée au bas de la page, et contenant une intercalation et une correction indiquées à l'imprimeur pour le premier chapitre.

V

Feuillet 260. — Dans l'énumération des auteurs ayant chacun son art spécial, le nom de Sedaine, indiqué sur le manuscrit, a disparu sur l'épreuve.

LIVRE CINQUIÈME. — LES ESPRITS ET LES MASSES.

VI

Feuillet 277 (verso). — Tout le chapitre VI a été ajouté sur ce verso.

[1] Au-dessus de ces trois points, deux mots entre parenthèses : Lacune ici.

VIII

Feuillet 282. — Fragment collé, extrait sans doute des notes de travail et donnant la fin du chapitre depuis ces mots :

À qui sont les génies [1]...

Au verso du feuillet 280 et en marge du feuillet 281, texte barré reproduit au livre III de la première partie : *l'Art et la Science.*

LIVRE SIXIÈME. — LE BEAU SERVITEUR DU VRAI.

I

Feuillet 284. — Brouillon au crayon au coin de la page.

Feuillet 286 (verso). — Ajouté sur la Bible à partir de :

De même que toute la mer est sel [2]...

II

Feuillets 290-291. — La théorie de l'Art pour l'Art, faussement attribuée à Victor Hugo, est rétorquée dans un ajouté au bas et en tête de ces deux feuillets.

IV

Feuillet 301.

Tout mon souci, disait un poëte contemporain mort récemment, *c'est la fumée de mon cigare.*

Le poëte contemporain est nommé dans le manuscrit : M. de Musset.

V

Feuillets 303-307. — Quatre fragments d'un article de journal collés sur le manuscrit donnent les citations de Gœthe. Des indications pour la copiste sont en marge.

Feuillet 310.

Je suis venu apporter la guerre.

En marge de cette citation, un ajouté à l'encre rouge :

Ce sont ces colères qui font de Schiller le premier poëte de l'Allemagne. Schiller est ému et puissant. Il a en lui la grande âme allemande. L'âme allemande, lorsqu'elle s'incarne, crée des hommes sublimes. Elle est, quand bon lui semble, toute la métaphysique, et elle s'appelle Kant; *elle est toute la musique, et elle s'appelle Beethoven.*

Ce passage très développé et très modifié se retrouve au livre : *Les Génies.*

(1) Voir page 172. — (2) Voir page 175.

Feuillet 312.

Ennius, comme plus tard Ronsard, n'était qu'une ébauche de poëte.

Sur la copie, l'incidente nommant Ronsard est biffée.

Feuillet 313 (verso). — Tout un passage rayé dont nous trouvons le début dans le Reliquat, au verso d'une note de travail :

Tout récemment, — puisque cette parenthèse est ouverte, ne la fermons pas encore; d'ailleurs elle va au but; — un nouveau venu, allemand, je crois, un chevalier de Messaline et de Néron, a rejeté l'indignation à la face de Juvénal et de Tacite. Selon ce critique, Juvénal a pris en traître toute cette Rome des césars; Tacite aussi. Ces cochers du char des foudres auraient dû crier gare. Ni le poëte, ni l'historien, n'ont le droit de laisser tomber sur ces têtes de telles condamnations, ce sont des exécutions. Ces effrayantes exécutions que fait Juvénal, que fait Tacite, que fait Dante, serrent le cœur. Le critique n'admet pas que ces justiciers sortent brusquement du nuage derrière les maîtres du monde, et que Juvénal[1] *exécute Messaline, et que Tacite exécute Tibère, et que Dante exécute Boniface VIII, sans avertissement préalable. Est-ce que ce n'est pas lamentable d'être dans la serre de ces génies? Est-ce qu'il n'y a pas lieu de plaindre — pourquoi pas? — ces pauvres tyrans? Est-ce que ne les voilà pas maintenant victimes? Est-ce qu'avant de les supplicier de ce supplice éternel devant la postérité, leurs bourreaux sublimes n'auraient pas dû trouver un moyen quelconque de les prévenir, de les inquiéter, de les conseiller, de leur montrer une autre voie, de les mettre en demeure? Les coupables eussent reculé peut-être et évité ce sort terrible, le pilori devant les siècles. Historiens et poëtes ont dépassé leur droit.*

Nous voyons la même idée exprimée au Reliquat, page 329.

TROISIÈME PARTIE. — CONCLUSION.

LIVRE PREMIER. — APRÈS LA MORT.

II

Feuillets 324-327. — Ce chapitre, écrit sur quatre pages de papier blanc, semble antérieur au reste du manuscrit. Après le coup d'œil général sur les événements politiques des diverses puissances, Victor Hugo finissait par :

Le Mexique, mis en goût par Iturbide, demande un empereur, la France... (Paris)

Cette fin n'a pas été maintenue; une note nous en donne la raison :

Que l'éditeur français voie si le mot : la France... *n'est pas dangereux pour lui.*

Au verso du feuillet 324 un ajouté qui se répète au feuillet 326 : Avoir vingt ans combattu[2]...

[1] A partir de ce mot, le texte continue au verso du feuillet 313. — [2] Voir page 196.

III

Feuillet 330. — Petite page intercalée où tient, texte et note, tout le passage relatif à la censure.

IV

Feuillet 333. — Ce feuillet débute par le premier alinéa du chapitre III et une phrase qui sera reprise au cours du chapitre IV. Le tout est rayé.

Un peu plus bas, réclamant pour Jeanne d'Arc « un monument digne d'elle », Victor Hugo ajoute entre deux lignes cette phrase rayée sur la copie :

On n'exigera pas que nous comptions pour quelque chose le chétif socle d'Or-
voisine de
léans et la statuette tutoyée par M. Dupanloup.

Au bas du feuillet, un ajouté encerclé d'un trait à l'encre est suivi de cette recommandation pour la copiste :

Ce qui est encadré à partir de : Disons tout, ne doit pas être copié.

Disons tout. Une certaine comparaison de la force qui a vaincu avec la force qui se laisse vaincre fait amèrement sourire. Quelle quantité de complaisance y a-t-il? Les attentats de ce qui est petit sur ce qui est grand peuvent provoquer quelque incrédulité. Le juge, l'histoire est un juge, est parfois amené à des étonnements étranges. On connaît le fait; seulement il est triste d'avoir à l'appliquer à une nation. — Plaignante, il est bien difficile de croire que l'accusé, avec la taille qu'il a et la taille que vous avez... — Eh bien quoi! parbleu, je me suis un peu baissée.

VI

Feuillet 338. — Dès les premières lignes, léger changement qui a pourtant son importance quant au moment où ce chapitre fut écrit :

Au moment où nous revoyions les épreuves des pages qu'on vient de lire, on a annoncé à Londres la formation d'un Comité...

Le texte définitif en marge donne :

Au moment où nous achevions d'écrire les pages...

Sur la formation du Comité, ces lignes étaient d'abord venues :

Quelques hommes éminents de France, Louis Blanc en tête, ont accepté d'en faire partie.

En marge, Victor Hugo a nommé les nations qui avaient désigné leur représentant au Comité.

LIVRE DEUXIÈME. — LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

I

Feuillet 343. — En marge de la « parenthèse »[1], cette note au crayon :

Voir s'il ne vaudrait pas mieux retrancher les mots *romantisme* et *socialisme* et ces quelques lignes.

LIVRE TROISIÈME. — L'HISTOIRE RÉELLE.

II

Feuillet 360. — Dans la nomenclature des « grands héros », Napoléon était cité; son nom a disparu sur l'épreuve.

Ce feuillet 360 est couvert d'ajoutés et, indépendamment des fragments collés sur le verso de la page précédente, trois « béquets » sont montés sur onglets.

[1] Voir page 208.

LE MANUSCRIT

DE LA PRÉFACE POUR LA NOUVELLE TRADUCTION DE SHAKESPEARE.

Ce manuscrit consiste en seize pages numérotées par Victor Hugo de A à G; une seule lettre par double page, moins la page C qui est simple; les deux dernières, rayées, offrent quelques variantes de la fin de cette préface.

Le titre est tracé sans doute avec la barbe d'une plume d'oie sur du gros papier d'emballage; un second titre suit : *En tête spécial de la traduction de Shakespeare.*

Feuillet 5. — Tout le chapitre III est ajouté en marge.

Feuillet 7. — En marge, important ajouté pour le chapitre V.

Feuillet 9. — Au chapitre VI, les ouvrages consultés étaient dénombrés ainsi :

Disons le chiffre. Poëtes à consulter, vingt-trois; critiques et commentateurs, soixante-quinze; romans, chroniques, poëmes, drames, comédies, documents de toutes sortes, cent-vingt; en tout deux cent dix-huit ouvrages, la plupart en plusieurs volumes, comprenant toutes les époques, depuis Chaucer jusqu'à Coleridge.

Le texte définitif, page 242, est en marge.

Feuillet 15. — Voici quelques lignes supprimées vers la fin de la Préface :

Nous sommes, en parlant de cette œuvre, plus ému peut-être qu'il ne faudrait, et c'est probablement un ridicule, mais qu'on nous le pardonne.

La dernière double page avait dû servir de chemise à des manuscrits réservés, on y lit :

LITTÉRATURE. PHILOSOPHIE. CRITIQUE. ETC.

Choses ajournées.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DE *WILLIAM SHAKESPEARE.*

Dans une lettre datée du 22 novembre 1868 [1], Victor Hugo raconte que La Mennais, venant le voir en 1823, lut, par-dessus son épaule, des vers qu'il achevait et crut y reconnaître la traduction d'un vers de Shakespeare :

— Avez-vous lu Shakespeare? lui demanda La Mennais. — Non. Je ne veux pas lire Le Tourneur.

Victor Hugo ne savait pas l'anglais; il avait dû se contenter de la traduction de Le Tourneur pour les trois drames d'où il avait extrait les épigraphes placées en tête de quelques chapitres de *Han d'Islande* [2], mais il s'était vite rendu compte, avec son merveilleux instinct, que ce n'était pas connaître Shakespeare que de le lire à travers cette traduction et il en était resté là.

Victor Hugo, dans le chapitre qu'on vient de lire au RELIQUAT [3], dit que Charles Nodier lui révéla Shakespeare; il est probable que de retour à Paris l'initiation commencée à Reims continua à l'Arsenal, car, en 1827, la *Préface de Cromwell* prouve que son auteur connaissait assez l'œuvre de Shakespeare pour la juger, l'admirer et en faire le point culminant de son manifeste, personnifiant en Shakespeare le Drame et lui attribuant déjà parmi les génies la place que son livre, trente-sept ans plus tard, devait lui maintenir.

Cette admiration se précisa, pour ainsi dire, quand Victor Hugo assista aux représentations d'une troupe de comédiens anglais qui vint à Paris, en 1827, jouer les drames de Shakespeare. Il vit agir, vivre les personnages du grand poète anglais, et l'impression qu'il reçut de ces représentations dut rester fortement gravée dans son esprit.

Une note inédite raille ainsi quatre détracteurs de Shakespeare :

Je sors d'une séance solennelle de l'Académie. Quatre académiciens, Arnault, Duval, Parceval et Jouy se sont relayés à tour de rôle pour pulvériser Shakespeare [1].

Une rencontre (ou une adaptation) curieuse se produisit en 1854; des vers d'amour publiés dans *Toute la Lyre* [2] se

[1] *Correspondance.* — [2] Écrit en 1821. — [3] Voir page 250.

[1] Il faut placer cette note entre 1829 et 1834, l'un des académiciens nommés ayant fait partie de l'Académie en 1829 et deux étant morts en 1834.

[2] Édition de l'Imprimerie Nationale.

IMPRIMERIE NATIONALE.

terminent de la même façon qu'un sonnet de Shakespeare[1] :

VICTOR HUGO

Vous ne la fuyez pas, oiseaux, petits farouches...

Elle me dit : Je hais. Et, voyant que je tremble,
Elle ajoute : Pas vous.

SHAKESPEARE : Sonnet IV.

« Je hais », avait-elle dit; mais, reprenant ces mots à la haine, elle m'a sauvé la vie en ajoutant : — Pas vous !

Quand il suivit son père en exil, François-Victor Hugo entreprit la traduction des œuvres de Shakespeare, il écrit à son cousin Asseline :

Je me suis voué à un travail énorme : trente-six drames, cent vingt mille vers à traduire, trente-six préfaces à faire !

La publication commença en 1858, mais dès le début, François-Victor avait dû parler à son père de ses travaux, de ses efforts, il lui avait sans aucun doute, on le constate plus d'une fois dans *William Shakespeare*, souligné, expliqué les beautés du texte original; au fur et à mesure qu'il avançait dans ses recherches, dans ses découvertes, il lui faisait partager son indignation contre les détracteurs du grand anglais, contre les « trahisseurs » qui l'avaient édulcoré, amendé, dénaturé. Victor Hugo disait volontiers : un travail repose d'un autre travail; les moments qu'il ne consacrait pas à son œuvre personnelle, il les passait à suivre des yeux et du cœur les travaux de son fils; il se délassait des *Petites Épopées* dans l'étude des drames de Shakespeare. Ce fut là sans doute l'origine de ce volume.

Nous ne trouvons ni dans les carnets, ni dans la correspondance, ni dans les notes, d'indications sur l'époque où Victor Hugo a commencé *William Shakespeare*; nous n'avons de précision que sur la date où il l'a terminé : *2 décembre 1863*. Or, en octobre 1862, en rentrant à Guernesey, il se remit au travail, mais ce travail, les lettres publiées dans l'Historique des *Chansons des rues et des bois* le prouvent, c'est un roman, c'est *Quatre-vingt-treize*. D'autre part, la plus ancienne des *Notes de travail* que nous venons de publier est prise au verso d'un imprimé de janvier 1863. À ce moment, la traduction de François-Victor en est à son XIe volume. Nous croyons, comme il le dit lui-même, que le « premier mobile » de Victor Hugo a été de présenter au public cette traduction. Le sujet a fait éclater le cadre; d'autres considérations, que nous examinerons, l'ont conduit alors à écrire une préface spéciale[1].

Trois jours avant de quitter Guernesey pour son voyage annuel, Victor Hugo écrit sur son carnet :

14 août [1863]. Je confie à Suzanne[2] un dossier spécial cacheté contenant entre autres *Shakespeare.*

Il ne devait pas s'agir d'un manuscrit rédigé, mais des nombreuses *Notes de travail* que nous venons de publier, car une ancienne chemise, reliée actuellement au Reliquat, porte :

Mon tiroir vidé dans ce dossier.
14 août 1863.

LES TRAITÉS.

Victor Hugo quitta Guernesey le 17 août 1863; des pourparlers avaient été engagés avec Pagnerre, l'éditeur de la traduction de François-Victor; dans le carnet de voyage nous lisons ceci :

Écrit à Victor les bases de mon traité possible avec Pagnerre — 11 ans de jouissance. Pas de réimpression la dernière année. Tous les formats. Toutes les langues. Pourtant droit réservé pour moi de joindre, après les deux premières années de jouissance de M. Pagnerre, ce volume à toutes les nouvelles édi-

[1] La traduction des Sonnets de Shakespeare par François-Victor Hugo a été publiée en 1858.

[1] Jointe, en 1865, au tome XV, puis placée en tête du tome Ier de la deuxième édition des *Œuvres complètes de Shakespeare*.

[2] Domestique de Mme Drouet.

tions que je ferais de mes œuvres complètes. 1200 fr. la feuille, autant de 1200 fr. que de feuilles (étalon, la feuille belge in-octavo des *Misérables*), le dernier fragment de feuille payé comme feuille entière. Le paiement se ferait moitié argent comptant la veille de la mise en vente, l'autre moitié en un effet payable à six mois de la mise en vente. Le volume ne porterait que mes initiales. Il serait intitulé :

V. H.

SHAKESPEARE.

On pourrait ajouter peut-être en très petit texte :

(Pour servir d'introduction
à une nouvelle traduction de Shakespeare.)

(Il reste à régler le nombre d'exemplaires d'auteur, 30 1re édition, puis 5 par mille).

Victor Hugo refit le voyage au Rhin et revint par Vianden, Dinant et Bruxelles où il s'arrêta quelques jours; il y vit l'éditeur Lacroix et lui parla des œuvres projetées, de *William Shakespeare;* Lacroix, tout rayonnant encore du succès des *Misérables,* envoya le 12 octobre à Guernesey la proposition suivante : Pour le *Shakespeare,* à faire paraître dans un mois ou six semaines, et pour *les Chansons des rues et des bois,* la somme de 50.000 francs, se décomposant ainsi dans sa pensée : 20.000 francs pour le volume de vers et 30.000 francs pour *William Shakespeare* «manifeste littéraire qui aurait une vente spéciale résultant du jubilé de Shakespeare et qui prêterait à des traductions, source de profit pour l'éditeur».

Dans sa réponse, Victor Hugo écarte l'éventualité d'un traité pour *Shakespeare :*

5 novembre 1863.

... Quant au *Shakespeare,* j'ai une proposition de Pagnerre qui prime la vôtre à tous les point de vue[1].

... Peut-être, pour le *Shakespeare,* pourriez-vous entrer de moitié dans la proposition Pagnerre, et vous entendre avec lui. J'aimerais cela.

Et Victor Hugo invite Lacroix à venir passer huit jours à Guernesey, car «une conversation vaut mieux que vingt lettres, et le temps d'écrire me manque».

Lacroix, empêché, ne peut partir immédiatement, mais il répond poste pour poste; cette entente avec Pagnerre ne le satisfait qu'à demi car il vise à devenir l'unique éditeur de Victor Hugo en lui achetant la propriété de ses œuvres actuelles et futures; il fait néanmoins contre fortune bon cœur :

7 novembre 1863.

... Je suis prêt, pour vous donner toute satisfaction, à m'entendre avec Pagnerre (si je traite avec vous) pour aider la publication de la traduction de Shakespeare de M. votre fils. Mais je crois, cher Maître, qu'il est mieux pour vous de continuer à traiter avec nous... Supposez que vous isoliez certains ouvrages nouveaux, le *Shakespeare,* ou tout autre, et que vous donniez l'un ou l'autre de ces ouvrages à un autre que nous, comment serait possible pour nous la conclusion au 1er mars 1865 d'un traité pour vos œuvres anciennes complètes? Je puis en arriver à vous offrir d'autant plus, que j'ai les nouveautés sans partage. Mais si j'avais à négocier en dehors de vous avec tel ou tel éditeur, pour un volume seul qu'il aurait, afin d'être mis à même de l'ajouter à vos œuvres, évidemment cela rendrait un traité d'ensemble plus difficile.

... Si pour le *Shakespeare,* vous n'êtes arrêté que par une question : la question de l'intérêt de votre fils et de Pagnerre, soyez assuré que, traitant avec vous, je m'engage à faire un sous-traité avec Pagnerre qui concilie tous vos intérêts, ceux de votre fils, ceux de Pagnerre. Je trouverai un moyen facile d'arranger cela, seulement je serais désolé de n'être pas l'éditeur.

Puis il envoie une lettre collective, s'engageant, avec Pagnerre, à faire de

[1] Cette proposition datée du 10 octobre 1863 reproduit, à peu de chose près, le plan de traité envoyé par Victor Hugo à son fils; mais le prix de la feuille est porté à 1500 francs.

compte à demi les frais du volume; la réponse se fait attendre jusqu'au 18 novembre :

H. H. 18 9bre [1863] [1].

Mon cher monsieur Lacroix,

Les jours sont courts, j'ai ce livre à finir [2], et je ne puis écrire à la lumière. De là la rareté et la brièveté de mes lettres. C'est pour cela que j'aurais voulu vous voir, outre le cordial plaisir de passer quelques jours avec vous. Je trouve excellent que vous soyez d'accord avec M. Pagnerre. Vous pouvez considérer les bases du traité Pagnerre comme admises. Il y aura des points de détail à régler. Il faudra, je crois, deux éditions, une parisienne et *une belge,* pareille à votre édition in-8° des *Misérables,* la feuille des *Misérables,* édition belge de 1862, devant servir d'étalon et de type. Je me dépêche d'achever, car il faudra se hâter de paraître. Au plus tard *fin février.* — À cause du jubilé de Shakespeare.

Quant à la traduction anglaise, j'exclus absolument le nommé Wraxhall, l'inepte traducteur des *Misérables.*

... Le jour me manque, je clos bien vite cette lettre, et je vous serre la main. Causer vaudrait mieux que toute cette correspondance qui avance lentement.

Mille affectueux compliments [3].

Plus de quinze jours se passent sans amener d'engagement définitif; Lacroix suggérait des modifications au traité, demandait des précisions sur quelques points de détail; Victor Hugo voulait avant tout se distraire le moins possible de son travail. Enfin, il écrit :

H. H. 6 décembre [1863].

Mon cher monsieur Lacroix, il y a quatre jours, le 2 décembre, au moment précis où j'entrais dans ma treizième année d'exil, j'ai fini ce livre *Shakespeare.* La copie est en train, le collationnement commencera demain. Je vous envoie ci-joint le projet de traité que vous me demandez. Vous avez attendu ma réponse, mais vous voyez qu'elle va au but. Vous savez mon habitude de n'écrire que pour des résultats et de ne vendre que des ouvrages terminés.

L'ouvrage intitulé :

V. H.
WILLIAM SHAKESPEARE

aura trois parties et sera divisé comme suit :

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE Ier. SHAKESPEARE. – SA VIE.

LIVRE II. LES GÉNIES. (Homère. – Job. – Eschyle. – Isaïe. – Lucrèce. – Juvénal. – Tacite. – St Paul. – St Jean. – Dante. – Rabelais. – Cervantes. – Shakespeare.)

LIVRE III. L'ART ET LA SCIENCE.

DEUXIÈME PARTIE.

LIVRE Ier. SHAKESPEARE. – SON ŒUVRE.

LIVRE II. LES POINTS CULMINANTS. (Hamlet. – Macbeth. – Othello. – Lear.)

LIVRE III. LES CRITIQUES.

LIVRE IV. LES ESPRITS ET LES MASSES.

LIVRE V. LE BEAU SERVITEUR DU VRAI.

CONCLUSION.

LIVRE Ier. APRÈS LA MORT. SHAKESPEARE. – L'ANGLETERRE.

LIVRE II. LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

LIVRE III. L'HISTOIRE DÉFINITIVE. CHACUN REMIS À SA PLACE [1].

Je continue, voulant tout préciser le plus possible dans votre esprit. Quel volume cela fera-t-il?

Réponse :

Votre édition type pour imprimer, c'est votre première (in-octavo) des *Misérables* à

[1] Les lettres de Victor Hugo à Lacroix faisaient partie de la collection de M. Louis Barthou; il les avait achetées à la vente Lacroix.

[2] *William Shakespeare.*

[3] Inédite.

[1] Cette division a été modifiée. (*Note de l'Éditeur.*)

Bruxelles. La page de cet in-octavo a, en moyenne, 880 lettres. Mon manuscrit a 288 pages, et ma page a en moyenne 1227 lettres. Ajoutez les blancs (nous en ferons le moins possible), les choses en marge, etc.; j'entrevois que le volume ira à 26 ou 27 feuilles. je ne puis rien affirmer pourtant. Tout ceci est nécessairement approximatif.

Est-il utile que le volume soit un peu fort? Oui, sans hésiter. Le public aime les travaux complets et les volumes où il y a de la substance. Celui-ci a, je l'espère, de la moëlle.

Maintenant, j'arrive à une observation importante. M. Pagnerre, dans sa proposition que j'ai entre les mains, ne fixe aucune limite. Autant de feuilles, autant de 1500 francs. Cependant, en y réfléchissant, j'avais pensé, dans l'intérêt de l'éditeur, qu'il fallait une limite, et je comptais en prendre l'initiative. Vous ne m'avez pas laissé ce plaisir. Cette initiative, vous l'avez prise, mon cher monsieur Lacroix; mais vous l'avez prise *trop.* Votre modification à la proposition Pagnerre est radicale. Vous supprimez purement et simplement le prix au-dessus de vingt-deux feuilles. Vous dites *trente-trois mille* francs, sans réfléchir qu'il est juste, s'il y a une limite en haut, qu'il y en ait une en bas, et que le volume alors, qu'il ait 18 feuilles ou qu'il en ait 22, devrait être dans tous les cas payé 33.000 fr. Votre modification, comme vous voyez, pourrait avoir des inconvénients. Je crois la mienne plus équitable et meilleure. Lisez l'article 9 du projet de traité, et je ne doute pas que vous ne soyez de mon avis.

Si pourtant vous n'en étiez pas, je n'ai aucune objection à rentrer dans votre chiffre, 22 feuilles et 33.000 fr. Je supprimerais, sans toucher au sujet *Shakespeare,* un certain nombre de livres (*l'Art et la Science. Le Beau serviteur du Vrai. Shakespeare et l'Angleterre.* D'autres encore) qui élargissent l'horizon, mais qui peuvent être retranchés sans troubler l'unité.

J'ôterais ainsi environ quatre ou cinq feuilles que je réserverais pour une autre publication en préface de mes œuvres, et que mon éditeur futur me paiera dix ou douze mille francs. Vous ne me ferez donc aucune peine en renonçant à les prendre pour deux mille francs.

Choisissez en toute liberté, et à votre aise, vous et M. Pagnerre, et faites-moi savoir votre choix.

Vous ne pouvez vendre le volume mince que 5 francs, prix fort. Le volume fort pourra être vendu 6 francs. Je fixe ces chiffres dans le traité, parce que c'est sur moi que retombent les plaintes. J'ai là sous les yeux *la Régence* de Michelet. Le volume, préface comprise, a 480 pages. Il ne coûte, *prix fort,* que 3 f 50. Le mien sera à peu près aussi gros si vous le voulez complet.

Si vous choisissez le volume de 22 feuilles, l'article 9 devra être modifié en conséquence. Si le traité vous va tel qu'il est, nous marcherons plus vite, vous n'aurez qu'à le faire copier à trois exemplaires sur papier timbré, vous signerez, ainsi que M. Pagnerre, ces trois exemplaires, vous me les expédierez, j'en garderai un et je vous renverrai les deux autres signés de moi. Je tiens à l'exclusion du sieur Wraxhall.

Je vais presser la copie et le collationnement, afin que vous ayez le manuscrit sitôt les signatures échangées, même s'il se peut, avant les délais fixés. Vous, de votre côté, pressez l'impression. Vous savez que je ne fais jamais attendre les épreuves. Le jubilé Shakespearien anglais nous force à paraître vite[1].

Le projet suivant, entièrement de la main de Victor Hugo, était joint à la lettre :

Entre :

D'une part {
MM. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, éditeurs, à Bruxelles,
et M. Pagnerre, éditeur à Paris,
associés pour cette opération.

D'autre part { M. Victor Hugo, à Guernesey.

A été convenu ce qui suit :

1° M. Victor Hugo vend et cède aux éditeurs susnommés, pour douze années, à partir

[1] Inédite.

du jour de la mise en vente, le droit de publier à un nombre illimité d'éditions et d'exemplaires, dans tous les formats et dans toutes les langues, droit de traduction compris, son livre intitulé *William Shakespeare.*

2° Le titre de ce livre au moment de la publication sera :

V. H.

—

WILLIAM SHAKESPEARE.

———

M. Victor Hugo se réserve le droit de fixer ultérieurement l'instant où le livre pourra porter son nom. Il se réserve également le droit d'ajouter sur le titre ou sur une page blanche en arrière du titre, la mention suivante : *Pour servir d'introduction à une nouvelle traduction de Shakespeare,* ou telle mention qui lui conviendra.

3° Pendant la douzième année qui sera la dernière de leur jouissance, les éditeurs cessionnaires n'auront pas le droit de réimprimer le livre. S'il a été cliché, M. Victor Hugo, à l'expiration du traité, aura le droit de racheter les clichés au prix de la matière fixé de gré à gré ou par experts.

4° L'ouvrage paraîtra simultanément en deux éditions françaises, l'une à Paris, l'autre à Bruxelles. M. Victor Hugo reverra les épreuves de l'édition belge. Les frais d'envoi des épreuves et du manuscrit sont à la charge des éditeurs. M. Victor Hugo et les éditeurs s'engagent à la plus grande diligence dans cette publication.

L'édition belge des *Misérables,* in-octavo, 1862, servira de type à l'édition belge de *Shakespeare,* qui sera exactement pareille.

5° Si, ce qui est peu probable, quelque passage du livre semblait à M. Pagnerre dépasser la latitude laissée actuellement en France à la presse, M. Pagnerre aura le droit d'en demander le retranchement à M. Victor Hugo, qui le fera de gré à gré. Ces retranchements faits, la responsabilité de M. Victor Hugo, vis-à-vis des éditeurs, sera pleinement dégagée.

6° L'édition belge sera complète et rigoureusement conforme au manuscrit.

7° Si le volume a vingt-deux feuilles ou moins, la première édition (in-8°) ne devra pas être vendue plus de cinq francs l'exemplaire prix fort. Si le volume a plus de vingt-deux feuilles, l'exemplaire in-8° pourra être vendu 6 francs prix fort.

8° La présente cession est faite moyennant la somme de quinze cents francs par feuille de l'édition belge.

9° Si le livre dépasse vingt-deux feuilles, la feuille vingt-troisième et la feuille vingt-quatrième seront payées mille francs chacune. Au delà de vingt-quatre feuilles il est entendu, de l'expresse volonté de M. Victor Hugo qui prend l'initiative de cette concession, que toutes les feuilles, au delà de la vingt-quatrième, seront livrées par lui gratuitement.

10° Ce prix, fixé comme ci-dessus, sera payable moitié au comptant en argent la veille de la mise en vente, moitié en un effet payable à six mois de la mise en vente et souscrit par les deux maisons Lacroix et Verboeckhoven, et Pagnerre.

11° Les éditeurs susnommés s'engagent à compléter les éditions des œuvres de M. Victor Hugo actuellement en cours de vente, par la publication du volume *William Shakespeare* dans les formats de ces diverses éditions. Ils compléteront de la même façon par ce volume *Shakespeare* les éditions que M. Victor Hugo pourra publier de ses œuvres dans l'avenir, s'engageant à faire ce volume en format pareil, et à le publier en temps utile pour l'édition et à favoriser M. Victor Hugo et ses éditeurs de toutes les remises et arrangements en usage en librairie. Toutefois, les éditeurs susnommés ne seront point tenus de remplir les obligations énumérées dans le présent article, si ce n'est après la deuxième année de leur exploitation.

12° M. Victor Hugo livrera le manuscrit, la première moitié trois semaines au plus tard après l'échange des signatures du présent traité, et la deuxième moitié six semaines après. De sorte que si le traité est signé le

16 décembre 1863, la totalité du manuscrit aura été livrée au plus tard fin janvier 1863 [1].

13° De leur côté les éditeurs s'engagent à publier le manuscrit au plus tard fin février 1864, vu l'utilité de paraître en temps opportun pour le jubilé de Shakespeare en Angleterre.

Pour fixer pleinement ce point, les éditeurs s'engagent à mettre le livre en vente à Paris et à Bruxelles simultanément, et ce, dans le mois qui suivra la livraison complète du manuscrit, sans que ce délai d'un mois, qui est de rigueur, puisse être, en aucun cas, dépassé.

14° M. Victor Hugo recevra vingt-cinq exemplaires de chacune des deux premières éditions belge et parisienne. Il aura droit sur tous les tirages ultérieurs dans les divers formats à cinq exemplaires par mille, échangeables, s'il le désire, contre une valeur égale de livres édités par les librairies Lacroix et Pagnerre.

Fait triple et de bonne foi le...

ARTICLE ADDITIONNEL.

Si ce livre *Shakespeare* est traduit en Angleterre, il est stipulé que ce ne sera point par le traducteur des *Misérables* Wraxhall. L'auteur exclut expressément ce traducteur [2].

La réponse à cette lettre et à ce projet de traité, Lacroix l'écrira à Guernesey même, le lendemain de son arrivée :

Guernesey, le 20 décembre 1863.

Mon cher M. Victor Hugo,

Le projet de traité que vous m'avez envoyé est accepté par moi dans toute sa teneur, avec cette concession que vous voulez bien y ajouter.

1° Le droit pour moi de ne faire qu'une impression, à Paris, si je le juge utile, tout en vous garantissant que nous publierons, à coup sûr, une édition *complète* pour l'étranger; le droit pour nous de vendre le volume à raison de 7 fr. 50, prix fort.

En outre il est dit que le prix total à vous payer pour le volume : *Shakespeare* est fixé à trente-cinq mille francs. — Pour tout le reste votre traité subsiste dans son texte intégral et nous lie des deux parts. Toutefois si M. Pagnerre refusait d'y souscrire pour sa moitié, à cause du sous-titre de l'œuvre : *Pour servir d'introduction à une traduction de Shakespeare,* je vous déclare que je reprendrais pour moi seul le traité entier, sauf à trouver avec vous et de commun accord le moyen de réaliser pour M. Pagnerre ce qu'il attend : une courte introduction de vous à l'édition qu'il publie des œuvres de Shakespeare. Mais l'engagement pris entre vous et moi n'en subsisterait pas moins quant à votre volume nouveau.

J'ajoute enfin, cher maître, que je manifeste le vif et sincère désir de vous voir maintenir dans le volume le livre : *L'Art et la Science,* tout en nous gratifiant en plus et à titre de don généreux du livre nouveau que vous m'annoncez : *Shakespeare l'Ancien,* comme ayant été ajouté par vous au plan primitif.

Tout à vous

Albert LACROIX.

Pagnerre se désista; Lacroix l'avait prévu, il devint le seul concessionnaire des droits d'édition, il l'annonce dans cette lettre :

2 janvier 1864.

... M. Pagnerre ne veut pas accepter sa part de moitié dans le traité parce qu'il ne veut point être exposé à devoir faire don aux acheteurs de la traduction de M. votre fils de votre volume, et pour lui, la mention que vous mettez à l'œuvre, savoir : *Pour servir d'introduction à une traduction de Shakespeare,* cette mention pourrait l'entraîner à une conséquence à laquelle il se refuse.

... Je me trouve substitué à M. Pagnerre pour sa moitié dans cette affaire.

Et Lacroix presse Victor Hugo de lui envoyer tout ce qu'il a de prêt comme

[1] 1863 est mis là par inadvertance. Il faudrait 1864.

[2] Collection de M. Louis Barthou.

copie et termine par une demande faite en son nom comme au nom de son associé Verboeckhoven :

Un traité d'ensemble, nous assurant toutes vos œuvres futures, sur le pied de 25.000 francs par volume de vers, 30.000 francs par volume de prose, pour une propriété absolue de douze années pleines.

Sur un coin de la lettre, Lacroix pose ce point d'interrogation :

Une question. Ne parlez-vous point de Gœthe dans le volume *Shakespeare ?*

Pagnerre s'est désisté, mais il n'oublie pas qu'on lui a promis quelques pages inédites pour présenter la traduction de François-Victor, il les réclame. Victor Hugo songe alors à donner à Pagnerre deux des chapitres écrits pour *William Shakespeare ;* ces deux chapitres serviraient d'introduction tout en gardant leur place dans le nouveau volume édité par Lacroix.

Nous ne possédons pas la lettre qui propose cet arrangement, mais nous en déduisons la teneur par la réponse de Lacroix qui s'insurge vigoureusement ; publier *William Shakespeare* après les deux chapitres cédés à Pagnerre ? le volume serait alors défloré en partie ; paraître simultanément ? lequel des deux éditeurs pourrait revendiquer la priorité ? Lacroix insiste pour ne rien céder et demande pour Pagnerre une préface indépendante de *William Shakespeare :*

8 janvier 1864

... Quant à M. votre fils, quel doit être son désir ? que votre œuvre serve le plus possible sa traduction. Or, comme publication isolée elle la sert énormément et lui prépare peut-être un public. Qu'il y ait une introduction *toute nouvelle,* signée de vous, faite spécialement pour sa traduction et placée en tête de celle-ci, c'est là un élément de succès supplémentaire.

... Quant à vous enfin, cher Maître, c'est un petit travail nouveau, une étude, 16 pages à faire. Vous ne les refuserez pas à M. Pagnerre et à votre fils. Il n'y a pour vous qu'à puiser dans votre fonds ; il est si riche. Trouver le cadre est peu pour vous ; — chercher l'idée, ce n'est rien pour qui en porte de si hautes en lui ; — écrire 16 pages, c'est quelques heures, avec ce don merveilleux de style que vous avez.

En outre, Lacroix s'élève contre le sous-titre proposé : *publié à l'occasion du jubilé de Shakespeare en Angleterre et de la nouvelle traduction de Shakespeare en France.*

Il appuie son avis par des arguments fort raisonnables :

... Les malveillants diront : — C'est une œuvre d'occasion. Ce n'est pas un livre-monument, — un programme, — c'est un livre de pure circonstance. — Grave objection qui, exploitée par des adversaires, compromettrait la vente. J'aime, quant à moi, cent fois mieux votre titre premier : *William Shakespeare.* Il faut que votre œuvre n'ait pas l'air d'une œuvre accidentelle, mais soit un livre capital, longuement médité, mûri, un manifeste enfin dans toute la force du terme. Déjà la mention : *Pour servir d'introduction à une traduction nouvelle de Shakespeare,* diminuait un peu la portée de votre œuvre. Soyez convaincu que mon observation est pratique. Vous m'avez objecté que sans cette mention, l'œuvre ne s'expliquait point bien. Je trouve que l'introduction que vous y mettez — ce dialogue entre votre fils et vous — explique tout suffisamment.

Cette question fut définitivement réglée à la satisfaction des éditeurs et la *Préface pour la traduction de Shakespeare* de François-Victor Hugo parut au XVe volume des *Œuvres complètes de Shakespeare.*

Le traité, ne portant plus le nom de Pagnerre, devait être modifié. Une copie, reliée dans le manuscrit du Reliquat, datée *dix janvier mil huit cent soixante-quatre,* signée par Victor Hugo, offre

quelques changements au projet qu'on a lu pages 405 à 407 :

La présente cession est faite moyennant la somme globale de trente-cinq mille francs, payable moitié au comptant en argent la veille de la mise en vente, moitié en un effet à six mois de date de la mise en vente et souscrit par la maison Lacroix, Verboeckhoven et Cie.

Depuis les premiers pourparlers, M. Victor Hugo a écrit un nouveau chapitre intitulé : *Shakespeare l'Ancien;* les éditeurs susnommés l'ayant accepté au lieu et place du chapitre intitulé : *l'Art et la Science,* ont néanmoins obtenu de la générosité de M. Victor Hugo qu'il les comprît et les maintînt tous les deux dans l'œuvre qu'il leur apporte.

Le prix du volume fut porté de 6 francs à 7 fr. 50.

Ces points réglés, Victor Hugo envoie le 14 janvier, à Bruxelles, la première partie de *William Shakespeare.*

Auguste Vacquerie s'était engagé à surveiller l'impression et à corriger les épreuves. Le 26 janvier 1864 Victor Hugo lui écrit :

... Je suis heureux que vous aimiez ce livre. Ce livre, j'y ai mis de mon âme. Je venge tous les poëtes dans Shakespeare, et plus d'une fois en racontant les huées qui l'ont assailli, j'ai pensé aux sifflets de *Tragaldabas* et des *Funérailles*[1], si magistralement châtiés par vous[2].

Le même jour, il écrit à Paul Meurice :

... On imprime un livre de moi. Savez-vous que je suis absurde ? Je suis triste que vous n'ayez pas la corvée de lire les épreuves. Auguste et vous, vous et Auguste, voilà mes deux points d'appui pour *les Misérables.* Vous allez donc me manquer cette fois ! Vous ne serez donc pas dans la confidence intime et avant tous de ce livre ! Suis-je assez bête ! c'est une surcharge de moins pour vous, je devrais m'en réjouir, et je m'en attriste.

Et en post-scriptum :

Que je serais content si vous vouliez bien lire tout de même un peu mes épreuves ![1]

[1] *Tragaldabas* et *les Funérailles de l'Honneur,* pièces d'Auguste Vacquerie, représentées en 1848 et 1861, au théâtre de la Porte Saint-Martin. — [2] Inédite.

[1] Inédite.

LES ÉPREUVES. — LES INTERCALATIONS.
LAMARTINE ET VICTOR HUGO.

On sait que Victor Hugo, pour l'impression de ses œuvres, ne laissait rien au hasard; pour *William Shakespeare,* la Bibliothèque Nationale possède un certain nombre d'épreuves corrigées et annotées par l'auteur; d'autre part, nous avons pu compulser l'admirable exemplaire de M. Louis Barthou, édition originale enrichie d'épreuves, de lettres et de documents; nous signalerons les passages les plus intéressants de ces deux sources.

Bien des intercalations importantes ont été consenties par Victor Hugo à la demande de Lacroix. Lacroix n'était pas seulement un éditeur avisé, il avait une culture assez étendue, il avait lui-même autrefois écrit une étude sur Shakespeare, étude dans laquelle il analysait et louait l'œuvre de Victor Hugo; ses observations, qu'il enveloppe d'expressions admiratives et respectueuses, sont en général justes, et, indépendamment de la question littéraire, visent toujours à la propagande nécessaire à la vente.

De son côté, Auguste Vacquerie donnait aussi son opinion[2]; de là des discussions qui éclairent la genèse de l'œuvre.

Nous suivrons, dans l'ordre chronologique, la marche des épreuves et la correspondance.

[2] Toutes les lettres d'Auguste Vacquerie sont inédites, sauf deux, dont nous indiquons la source.

Tout d'abord voici l'épreuve d'un prospectus rédigé et envoyé par les éditeurs à Victor Hugo qui l'a modifié et corrigé :

le poète de l'Angleterre jugé par le poète de la France,

Un livre français dédié aux Anglais, Shakespeare ~~étudié~~ par + apprécié Victor Hugo, ~~le plus grand génie du XVIe siècle jugé par le plus étonnant poète du XIXe siècle~~, voilà la bonne nouvelle que nous apportent les éditeurs des *Misérables*, MM. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie. Cet ouvrage, ~~auquel on peut prédire la plus grande vogue,~~ est intitulé *William Shakespeare* : il sera mis en vente à la fin de février, six semaines avant les fêtes par lesquelles l'Angleterre va célébrer le trois centième anniversaire de la naissance de son illustre tragique. Ce sera le manifeste littéraire ~~qui marquera dans le~~ du XIXe siècle. + ce livre [redacted] continuera l'ébranlement philosophique et social causé par les Misérables. la même vogue immense lui est assurée.

L'œuvre a trois parties dont voici les divisions :

Première partie.

G // .

LIVRE I. — Shakespeare. — Sa vie.

» II. — Les génies / Homère, Job, Isaïe, Eschyle, Lucrèce, Juvénal, Tacite, saint Paul, saint Jean, Dante, Rabelais, Cervantès, Shakespeare.

III. l'Art et la Science. ~~» III. — Shakespeare l'ancien.~~

IV. Shakespeare l'Ancien ~~» IV. — L'art et la science.~~

V. les Ames

Deuxième partie.

LIVRE I. — Shakespeare. — Son ~~œuvre~~. + génie

II — Shakespeare. — Son œuvre. ~~» II. — Les points culminants : Hamlet, Macbeth, Othello, Lear.~~

III — Zoïle éternel comme Homère ~~» III. — Les critiques.~~

IV — Critique

~~» IV.~~ — Les esprits et les masses. + V

~~» V.~~ — Le beau serviteur du vrai. + VI

Troisième partie. — Conclusion.

~~LIVRE I. — Après la mort. — Shakespeare. — L'Angleterre.~~

» II. — Le dix-neuvième siècle.

» III. — L'histoire définitive / chacun remis à sa place. /.

+ Livre I. — Après la mort. — Shakespeare. l'Angleterre.

ÉPREUVE RELIÉE DANS L'ÉDITION ORIGINALE DE *WILLIAM SHAKESPEARE*.

COLLECTION DE M. LOUIS BARTHOU.

Il y eut d'abord flottement pour le titre ; le traité portait : *William Shakespeare ;* les simples initiales V. H. désignaient l'auteur. Vacquerie proposa de supprimer le prénom en laissant le nom seul : SHAKESPEARE. Victor Hugo y consentit et lui écrivit :

... J'avais mis *William Shakespeare* parce que *Will* contenant *Gilles,* et le sarcasme de Voltaire, il me paraissait curieux de mettre tout entier son nom, cette gloire engendrant sa huée. Mais puisque vous êtes d'avis de *Shakespeare* tout seul, qu'il en soit comme vous le trouvez bon [1].

[1] Inédite.

Les ajoutés sur les épreuves sont nombreux; ils ont été recopiés par Victor Hugo sur le manuscrit; un chapitre entier (*Les Génies*, ch. IV) a été intercalé en cours d'impression.

La première épreuve du texte est datée du 22 janvier 1864; les recommandations abondent :

Observer scrupuleusement ma ponctuation.

Ne jamais mettre en chiffres ce que je mets en toutes lettres.

Mettre au haut des pages, pour titre courant, au verso : SHAKESPEARE, au recto le titre du livre. Ainsi : LES GÉNIES, je suppose.

Relire et exécuter toutes mes autres indications.

Une fois pour toutes, ne jamais mettre en chiffres les nombres indicateurs des siècles.

Un correcteur fait cette observation :

New Place en anglais ne prend pas de trait d'union et s'écrit par deux majuscules.

Victor Hugo répond :

Maintenir le –. Vieille orthographe, et bonne.

Nous avons indiqué, page 105, qu'il employait pour l'anglais l'orthographe adoptée par François-Victor qui travaillait d'après les éditions originales de Shakespeare.

En français d'ailleurs, il respecte l'ancienne orthographe pour certains mots comme : *métempsychose, patriarchal.*

Sur la même page, on avait imprimé : Mme Davenant; il corrige ainsi : Madame.

Une autre épreuve porte ce reproche :

On n'a donc pas lu mes indications.

Un faux titre spécial pour chaque livre.

Et, en marge d'un filet qu'il a zébré de hachures, Victor Hugo écrit : (*hideux!*).

Arrivé au deuxième chapitre du livre *Les Génies*, nous lisons :

Je m'aperçois que l'imprimeur fait commencer des chapitres au verso. Cela est absolument impossible. Tous les chapitres (grand chiffre romain) doivent commencer au recto. Faire ce remaniement, s'il y a lieu, dans les feuilles précédentes. Je ne donnerai le *bon à tirer* que sur ces remaniements faits.

Observer mes indications.

V.

À la page suivante vient l'analyse de l'œuvre d'Homère. Nouvelle observation :

Tomber en belle page.

Ce premier paragraphe, seul, commençant la série, doit commencer en belle page.

Au-dessus du huitième paragraphe (Tacite), une recommandation :

Augmenter ce blanc. Voir la raison au haut de la page 67.

À l'endroit indiqué, explication :

Ceci est mal coupé. C'est pourquoi j'ai rejeté une ligne.

La page commençait par : dieu; la ligne rejetée donne la phrase bien plus nette :

Il fait son cheval pontife, comme plus tard Néron fera son singe dieu.

Lacroix, en envoyant un paquet d'épreuves, accompagné d'éloges enthousiastes, formule ainsi ses désirs :

2 février 1864.

... Je lisais dernièrement les immenses épopées de l'Inde : *Le Ramayana – Le Mahabar-*

ratab. Et j'en suis émerveillé. C'est un monde de poésie. Je ne sais si cela ne dépasse point Homère. En tout cas, c'est la grandeur alternant avec la grâce. Ces vastes poèmes existaient depuis des siècles, on les connaissait de réputation; ils sont traduits en allemand, en anglais, et viennent de l'être en France. On n'en connaissait que des fragments publiés à l'époque où le drame entier de *Sakountala* fut révélé au public. Je crois, cher Maître, que de semblables poèmes ont droit à une mention dans la série des grandes œuvres de l'esprit humain dont vous suivez la chaîne. La poésie de l'Inde est certes un sommet, et songez à l'antiquité de cette poésie, source première peut-être de la poésie, premier cri éclatant échappé des lèvres de l'humanité.

... C'est sans doute parce qu'ils n'ont pas de nom propre d'auteur que vous n'avez pu faire rentrer ces grands poèmes dans votre livre des génies. Mais leur impersonnalité doit-elle leur être une tache originelle? Ils sont l'œuvre d'un peuple entier et le travail de plusieurs générations.

***

Bruxelles, 3 février 1864.

Mon cher Maître,

À peine ma lettre avec les épreuves est-elle partie par Ostende, que je reprends la plume pour continuer ma pensée et vous l'exposer : — Je plaidais la cause de l'Asie, en vous parlant du Ramayana. — Je plaiderai maintenant la cause de l'Allemagne, si vous le voulez bien. Je trouve dur pour cette pauvre Allemagne de n'avoir pas un seul représentant dans cette galerie de génies que vous faites revivre. Je vous ai déjà parlé de Gœthe [1]. J'y reviens. Beethoven ne peut être en cause, puisqu'il ne rentre pas dans le cadre de votre œuvre qui ne s'occupe que des génies littéraires. — Or dans ce groupe où la Grèce, la Judée, Rome antique, l'Italie du moyen âge, l'Espagne, la France et l'Angleterre ont leur part, je crains que l'Allemagne ne se trouve blessée de ne compter nul représentant. Et pourtant l'Allemagne a son génie propre, comme nation, et ne peut-elle prétendre à voir en une individualité se résumer les traits de son génie national? — A consulter mon sentiment, alors surtout que vous parlez théâtre, et qu'il s'agit de Shakespeare, — j'indiquerais Gœthe ou Schiller, comme personnifiant le mieux l'Allemagne : Gœthe, si on prend l'étendue du jugement, l'immensité de son œuvre qui touche à tout : poésie, histoire, roman, drame, science; Schiller, si on s'en tient au poète et si on pèse le cœur dans l'œuvre intellectuelle. Mais ce sont deux rivaux, presque deux égaux, et je ne sais pas si Gœthe ne serait même pas le sommet le plus éclatant. — Je crois que Gœthe ou Schiller — selon que l'on juge la question, — mérite d'être placé au premier rang (l'un ou l'autre), je crois que *Faust* et *Werther* et *Hermann et Dorothée,* sans atteindre à Shakespeare, ne sont pas au-dessous de Cervantes et de Dante. — Et je suppose même que vous ayez de légitimes réserves à faire, comme elles porteront plutôt sur des faces particulières de ces œuvres que sur l'ensemble, je me demande s'il ne serait pas meilleur de faire figurer Gœthe dans votre livre des Génies, — comme étant le trait d'union du 18e siècle (un passé qui finit) et du 19e siècle (un avenir qui commence, une aurore qui va se lever), sauf à ajouter, dans un coin du tableau, la réserve que vous trouveriez juste, la petite restriction à faire peut-être. — *Moyennant ces réserves,* ne jugeriez-vous pas Gœthe comme pouvant aspirer au 1er rang? Voici les avantages que j'y vois :

1° L'Allemagne ne serait pas exclue par vous; elle aurait un représentant pas trop indigne, je crois, de prendre place à côté de Cervantes et de Dante. Et Gœthe d'ailleurs s'est toujours occupé de Shakespeare.

2° Votre œuvre y gagnerait un vaste public de plus; par Gœthe, vous solliciteriez l'Allemagne, elle vous serait reconnaissante, tandis que le silence gardé par vous, serait l'occasion de vifs mécontentements en Allemagne et nuirait à l'œuvre. — Ne croyez-vous pas aussi que vous pourriez dire quelques mots de Schiller? — Dans un rang secondaire, n'y aurait-il pas lieu (pour bien faire) de consacrer une mention à Camoëns (*les Lusiades*) pour le Portugal; — à l'Arioste et au Tasse; à Calderon et à Lopez de Vega; — à Byron et à Milton; — à Vondel pour la Hollande;

[1] Voir page 408.

— et enfin les épopées populaires anonymes : les *Eddas*, le *Romancero espagnol, l'épopée du Cid, le roman du Renard, les Niebelungen,* comparés, opposés, ne serait-ce pas le sujet d'une page de votre œuvre ?

Je vous signale tout cela en courant, cher Maître, comme cela s'est présenté à moi, en vous lisant.

Ce seraient des seconds plans à votre lumineux tableau où les génies occupent le premier plan. J'oublie sans doute encore d'autres grands noms, d'autres œuvres de haut mérite. Vous complèterez si vous croyez que quelques pages ajoutées, dans l'ordre d'idées que j'indique, ne puissent que donner plus d'intérêt à votre œuvre et étendre ce panorama de l'esprit humain. Je crois que les appréciations auxquelles vous vous livreriez sur ces œuvres ou ces écrivains, seraient d'une haute portée, feraient loi, et que vous devez marquer votre pensée sur ces génies secondaires, dans un chapitre spécial. J'aurais tort à ce propos de négliger la France : et Molière et Voltaire, et Diderot.

Ah ! que je voudrais lire ce que je vous en ai entendu dire à Guernesey ! J'invoquerai encore une raison de ne pas omettre quelques Anglais dans ce chapitre nouveau : c'est que comme l'œuvre est dédiée à l'Angleterre, la mention de ses grands hommes, en dehors de Shakespeare et au-dessous de lui, sera une cause de succès et de popularité de plus pour votre livre. Or, il faut que votre volume ait son écho au cœur de tous les peuples, de toutes les nations ; que tous les pays puissent s'en emparer et le revendiquer à l'envi, pour la haute justice que vous avez rendue à tous, sans partialité d'aucune sorte. Votre œuvre sera ainsi plus que le manifeste d'un grand génie français, ce sera le manifeste de Victor Hugo, génie universel, jugeant ses pairs de toutes les langues et de tous les siècles, sans tenir compte des frontières. — Pesez mes timides observations, cher Maître, et croyez-moi

Votre dévoué,

Albert Lacroix.

Voici la réponse :

Jeudi 11 [février 64]. H. H.

Je vous donne tort pour Gœthe et raison pour l'Allemagne. Il faut la satisfaire. Je vous enverrai par le prochain courrier quelques pages sur l'Allemagne (dont j'indiquerai la place, vers la fin du livre *les Génies*) avec un développement latéral sur Beethoven, et la musique. Tout ce qui est de l'Art rentre dans le sujet. Mais comment vous, intelligence si distinguée et si élevée, pouvez-vous voir une infériorité de Dante à Shakespeare et me demander d'admettre Gœthe quand je n'admets pas Molière ? Gœthe est surfait. Il est temps de l'installer à sa place, au second ou troisième rang.

C'est un talent, non un génie.

Je vous recommande mes observations sur les épreuves. Faites-les toutes suivre, sans quoi nous perdrions du temps[1].

Trois jours après, Victor Hugo envoie les pages promises :

H. H., dim. 14 [février 64].

Voici, mon cher Monsieur Lacroix, la satisfaction à l'Allemagne.

Cela fera le chapitre IV du livre III (*les Génies*).

Vous avez très bien compris pourquoi je n'avais point classé les poëmes *anonymes.* D'ailleurs, le *Romancero* excepté, ils sont fort inférieurs aux œuvres *nommées.* Je les ai tous. Il y a beaucoup de fatras. Je suis un latin, j'aime le soleil.

Sous le même pli vous trouverez la feuille 7 et force placards vus en 1re.

Demain la fin des placards.

Mille bons et affectueux compliments.

V.

Après avoir, dans une longue lettre, demandé qu'on le dispense des pages blanches exigées par l'auteur avant chaque partie et chaque livre, ce qui grossirait le volume et l'obligerait à une dépense imprévue, Lacroix répond à une lettre qui nous manque et dans laquelle Victor Hugo devait manifester quelque impatience : son éditeur s'immisçait un peu trop dans son œuvre ; aussitôt Lacroix lui envoie une protesta-

[1] Inédite.

tion émue et dithyrambique dont voici quelques passages :

... J'ai été réellement attristé, cher Maître, de l'interprétation que vous avez donnée à mes lettres, en les considérant comme une critique. Oh ! que c'était loin de ma pensée ! Comment pouviez-vous supposer que votre éditeur qui vous aime, songeât à vous critiquer ? Vous aviez oublié sans doute que j'étais encore autre chose que votre éditeur, — que j'étais un de vos plus fervents, de vos plus fidèles disciples, — un de vos plus sincères et plus profonds admirateurs ; — c'est de votre pensée et de vos œuvres que je me suis nourri dans toute mon existence littéraire; votre école fut toujours la mienne, et cela non depuis deux ou trois ans que je vous connais, non depuis le jour où je suis devenu votre éditeur, et j'ose l'espérer, presque votre ami, mais depuis vingt ans bientôt, et je puis, avec d'autant plus de conscience, le dire à vous-même, que je l'ai dit au public, sans vous connaître alors, il y a dix ans déjà, dans mon *Étude de l'influence de Shakespeare sur le théâtre en France.* Tout ce modeste livre partait de Shakespeare pour aboutir à vous. J'y mis ma pensée, j'y mis ma passion et ma foi littéraires, et l'une comme l'autre convergeait vers vous.

C'est parce que j'ai pour vous de tels sentiments de sympathique admiration, que je me permets parfois de vous soumettre mes réflexions, franchement; et qui m'inspire en ce moment-là ? c'est mon souci de votre gloire, de votre renom, c'est mon désir ardent de voir le succès le plus vaste accueillir et couronner chacune de vos œuvres, — en leur créant le public le plus étendu possible. Comment avez-vous pu voir une ombre de critique dans ce qui n'était qu'une manifestation de plus de voir votre *Shakespeare* embrasser tous les problèmes, toucher à toutes les civilisations pour remuer la fibre nationale de chaque peuple ?

... Enfin, j'ai lu avec ravissement vos pages nouvelles sur l'Allemagne. Je crois qu'elles feront grand effet. Je comprends votre opinion sur Gœthe. Mais, sans la partager entièrement, je crois que vous eussiez fait plaisir à l'Allemagne, en insistant alors davantage sur Schiller. L'Allemagne littéraire est divisée entre Gœthe et Schiller. J'eusse aimé vous voir prendre parti absolu pour l'un des deux, pour Schiller puisque vous le placez bien au-dessus de Gœthe. — Néanmoins, l'Allemagne a sa part dans votre œuvre, et ne peut se plaindre. — Mais elle regrettera sans doute qu'aucun de ses poètes n'ait été jugé digne par vous de prendre place parmi les génies qui honorent l'humanité.

Indépendamment des pages nouvelles demandées par Lacroix, de nombreux développements, suscités par un renseignement ou une lecture, venaient grossir le manuscrit; par exemple, une intercalation importante, dont nous ne trouvons pas trace dans la copie, fut écrite sur les épreuves pour le livre III de la deuxième partie. Victor Hugo emprunta les détails du chapitre III (sur la Violation des sépultures de Jean-Jacques Rousseau et de Voltaire) à un article signé P. L. (Bibliophile Jacob), dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* du 15 décembre 1864.

Le livre prenait une extension qui détermina l'auteur à expliquer, en quelques lignes de préface, la raison qui l'avait poussé à traiter « toutes les questions qui touchent à l'art ». Et il envoie à Lacroix l'avant-propos qui suit la dédicace à l'Angleterre :

H. H. 18 février, jeudi.

Si vous avez eu le temps, mon cher Monsieur Lacroix, de lire la *seconde partie,* vous avez dû remarquer, arrivé à ce point de votre lecture, que, si grand que soit le titre, le livre le déborde. Ce n'est point un livre purement littéraire, c'est un livre humain, social, politique même, et c'est par là qu'il domine *l'art pour l'art,* et qu'il se rattache à toutes les émotions actuelles, à toutes les questions pendantes et à tous les intérêts vivants. Sa valeur est là. Mais il ne suffit pas de le faire, il faut le dire, et le lecteur a toujours besoin qu'on lui mette le point sur l'*i.* C'est pourquoi j'ai écrit ces vingt lignes en manière de préface qui vous satisferont certainement. J'y donne mes raisons, et elles sont irréfutables. Votre objection sur *à propos,* si juste pour *le jubilé,* n'existe pas pour *Shakespeare.* Le jubilé passe, Shakespeare reste. *À propos*

de Shakespeare, à propos de Dante, c'est éternel. Cette préface a tous les avantages. Entre autres, elle nous dispense d'aucune *mention* sur le titre. Elle permet en outre de rectifier une erreur de pagination. La chose sur Marine Terrace, mise à tort en *avant-propos,* fait partie du livre Ier dont elle est le premier chapitre, et doit y rentrer. Faites faire, je vous prie, cette rectification, immédiatement.

Le numérotage des chapitres du Livre Ier et des pages de tout le volume doit être modifié en conséquence.

Voici quel sera l'ordre des huit premières pages réservées, pour être tirées à la fin.

1 Faux titre.
2 Titre.
3 Dédicace.
4 Préface.

Ensuite faux titre du Livre Ier commençant par ce qui est aujourd'hui (à tort) l'avant-propos.

Je n'ai pas encore eu d'épreuves aujourd'hui[1].

Afin que ses instructions soient fidèlement suivies, Victor Hugo les transmet à Auguste Vacquerie :

H. H. 18 février [1864].

Shakespeare, de même que *Profils et Grimaces*[2], n'est point un livre purement littéraire; l'art pour l'art ne m'est pas plus possible, après surtout les grandes épreuves subies, qu'à vous, cher Auguste; et en avançant dans la lecture de mon livre, vous avez dû remarquer que le sujet déborde le titre, si grand que soit le titre. Cette ubiquité de ce livre présent à toutes les questions veut être expliquée, et j'ai écrit ce bout de préface qui, je crois, vous plaira. En outre, j'indique, ce qui est nécessaire, le lien qui rattache mon livre à la traduction de Victor. Cette préface viendra, page isolée, après la dédicace à l'Angleterre[3].

Sur l'épreuve de cette préface, l'imprimeur propose comme titre courant : *Marine Terrace. Introduction.* Victor Hugo rectifie :

Ceci est une sorte de préface et doit être placé avant tout. Après la dédicace.

Le faux titre *1re partie* doit venir ensuite.

Puis, pour chaque livre un autre faux titre spécial. (Page blanche.) Relire mes indications.

Je crains que l'imprimeur (est-ce M. Claye ?) n'ait pas bien fait ses calculs, et qu'un caractère trop gros n'ait été choisi. Mais ce n'est pas une raison pour défigurer le volume par des abréviations et des raccourcis. Toute première édition est une édition *princeps.* Je maintiens *toutes mes indications.* Les observer *rigoureusement.* Ne pas perdre de temps en renvois inutiles d'épreuves qui ne seraient pas satisfaisantes.

V. H.

Je ne vous renvoie pas ces huit premières pages. Nous les règlerons à la fin. Ne pas les compter dans la pagination.

Répondant aux plaintes de Lacroix sur les pages blanches demandées, Victor Hugo lui fait quelques concessions :

H. H. 21 février [1864].

... Je fais ce que je puis pour vous être agréable, mais je ne puis aller jusqu'à rendre cette édition (première et *princeps*) tout à fait difforme. Or vos têtes de LIVRES *avec filet* seraient une difformité. Il faut absolument à chaque *livre* comme à chaque *partie* une page blanche, et sur ce point, il m'est rigoureusement impossible de rien céder. Ce que je puis céder, et je le fais avec plaisir, c'est le recto pour commencer tous les chapitres. Qu'ils commencent donc au verso, si le verso est page blanche, j'y consens. Pas de remaniement de ce côté. Cette concession de ma part vous fera gagner sur le volume au moins deux feuilles. Ce ne sera pas beau, mais vous serez content, et je serai charmé que vous soyez content. Quant aux faux titres des livres, ils sont nécessaires, et après la concession que je viens de vous faire, vous n'insisterez certainement plus. Au commencement de chacune

[1] Inédite.
[2] Vacquerie venait de faire paraître la 2e édition de *Profils et Grimaces.*
[3] Lettre inédite.

des trois parties, deux pages blanches faux titres se suivront, rien de plus simple. Mes livres offrent de fréquents exemples de cela, ainsi que toutes les éditions de quelque luxe.

Votre intelligence est haute et rare, et il vous suffit de quelques lignes pour me le prouver. Nous finissons toujours par être d'accord. Je crois en effet que l'Allemagne sera satisfaite. Merci pour vos bonnes et charmantes paroles.

Bien cordialement à vous.

V. H.

Voici vos deux feuilles corrigées. Mais pour marcher et avoir des *bon à tirer,* il faudrait commencer par le commencement, suivre mes indications à la lettre, et m'envoyer des épreuves définitives. LE TEMPS PASSE.

Ici se place un incident qui faillit brouiller Victor Hugo avec son éditeur; sans y paraître attacher d'importance, Lacroix, au cours d'une longue lettre parlant d'épreuves, d'intercalations, glisse cette révélation :

Bruxelles, 24 février.

... J'ai omis de vous consulter sur un point : depuis un an, j'ai signé avec M. de Lamartine un traité qui m'assure la propriété d'un certain nombre d'études qu'il avait préparées sur quelques grands hommes et dont vous verrez l'énumération sur le prospectus ci-joint, publié par nous il y a cinq ou six mois déjà. — Parmi ces biographies se trouve celle de Shakespeare qui est sous presse. Je viens vous demander si vous ne verriez pas d'inconvénient à ce que nous missions en vente cette biographie, vers l'époque où paraîtrait votre volume. Ce qui m'y engagerait beaucoup, c'est l'opportunité du sujet à ce moment, c'est que le succès que j'espère pour votre livre entraînerait la vente de l'étude de Lamartine, qui n'a d'ailleurs aucun point de contact avec votre volume, qui n'est qu'une étude particulière sur quelques-uns des drames de Shakespeare; c'est enfin que précisément Lamartine y parle de vous, « du grand poëte » et y recommande très vivement la traduction de votre fils. En outre, toutes les citations nombreuses que donne Lamartine des pièces de Shakespeare sont empruntées à la traduction de votre fils. Il fait valoir celle-ci à chaque instant, et j'ai pensé que ce serait une chose excellente pour votre fils, une surprise charmante à lui ménager, que ce double patronnage simultané qui serait donné à son travail par vous et par Lamartine à la fois. Je ne vous cache pas en outre que cette coïncidence, tout accidentelle (vu que mon traité avec Lamartine remonte à avril 1863) ne peut, à mon avis, que piquer la curiosité du public, favoriser la vente, et mettre le sujet Shakespeare plus à l'ordre du jour.

Sous le bulletin de souscription annoncé, une feuille bleue est collée, contenant, de la main de Victor Hugo, ces trois lignes :

M. de L. publie un ouvrage sur Shakespeare. Je crois de bon goût d'ajourner la publication de mon livre portant le même titre.

Le premier mouvement de surprise passé, Victor Hugo écrit à Lacroix cette lettre dont nous trouvons le brouillon relié au Reliquat :

H. H. 28 février — 1864.

Vous me demandez, mon cher monsieur Lacroix, à propos d'un travail de M. de Lamartine sur *Shakespeare* que vous m'annoncez avoir, (ayant celui-là, pourquoi êtes-vous venu chercher le mien ? l'honneur très grand d'être l'éditeur de M. de Lamartine devait vous suffire), vous me demandez si je vois un inconvénient à faire coïncider la publication de l'ouvrage de M. de Lamartine avec la publication du mien. J'y vois plus qu'un inconvénient, j'y vois une offense. Offense pour mon illustre ami Lamartine, offense pour moi. Cela fait une course au clocher. Nous devenons, Lamartine et moi, deux jeunes élèves concourant pour le prix sur un sujet donné. Vous n'avez pas songé à cet énorme ridicule. De plus il y a là mauvaise odeur de spéculation, diminuante pour une maison comme la vôtre déjà si haut placée, et que vos rares intelligences combinées honorent. Vous descendriez brusquement de l'esprit des grandes affaires à l'esprit des petites. Vous me dites : « *Le succès que j'espère pour votre livre entraînerait la vente de l'étude de M. de Lamartine.* » Je doute qu'il puisse m'être donné de remorquer un grand poëte comme M. de Lamartine, et je doute qu'il soit agréable à

M. de Lamartine d'être remorqué. Ceci, qui me froisse, ne le froisserait pas moins profondément, certes, s'il savait votre pensée. Cette pensée, elle est fâcheuse, abandonnez-la, mettez *au moins six mois d'intervalle* entre les deux publications pour l'honneur des deux écrivains et pour le respect dû à Lamartine, laissez l'étude de M. de Lamartine sur Shakespeare paraître à sa date dans la série que vous m'envoyez, et où elle est la *septième.* Ce tour de faveur que vous lui donneriez serait, je viens de vous le faire toucher du doigt, un tour d'offense. M. de Lamartine, s'il savait pourquoi vous le publiez en même temps que moi, ne vous le pardonnerait pas. *Six mois d'intervalle au moins.* Je m'oppose formellement à toute simultanéité, et vous avez bien fait de me consulter. Mettez maintenant tous vos soins à l'exécution de notre traité, à la prompte publication du livre, à paraître, non *vers le 20 mars* (erreur de votre lettre) mais *le 20 mars* au plus tard. Hier encore je n'ai pas reçu d'épreuves. Relisez les détails de poste envoyés par moi, il faut maintenant attendre jusqu'à mardi. Trois jours de perdus. Je vous ai dit, et je vous répète qu'une partie très importante de l'ouvrage : *Shakespeare et l'Angleterre,* donnant des conseils pour le jubilé, veut absolument être publiée au moins un mois avant ce jubilé, qui est le 23 avril. Un retard me forcerait de retrancher cette partie, *très importante,* j'y insiste, et qui deviendrait sans objet. Hâtez-vous, hâtez-vous, hâtez-vous. Ne faites pas sortir de son rang dans la série (le 7e) l'étude de M. de Lamartine, publiez-la en septembre, ou quand vous voudrez, la simultanéité étant évitée par six mois au moins, et publiez-moi en mars. (*le 20.* Songez à cette date de rigueur désormais.)

Des épreuves! des épreuves!

Mille affectueux compliments.

V.

Je vous dis ici pour M. de Lamartine ce que je voudrais que M. de Lamartine dît pour moi en pareil cas[1].

Puis il met Vacquerie au courant :

H. H. 1er mars, mardi [1864].

M. Lacroix est l'homme des tuiles. Il a toujours quelque chose d'inattendu à vous faire tomber sur la tête. Pour les *Misérables,* c'était son idée de les publier en 15 volumes (95 fr.!) puis ç'a été cette déplorable édition in-18 faite avec les clichés de l'in-8°, et difforme jusqu'à être invendable, chère par-dessus le marché. Aujourd'hui il imagine de vendre mon *Shakespeare* en même temps qu'un *Shakespeare* de Lamartine, il nous attelle l'un à l'autre. C'est moi qui traîne. Il m'écrit : *Votre livre fera vendre celui de Lamartine.* Il me dit qu'il avait *omis* de me parler de cette belle combinaison, et tâche de m'amadouer en me disant que Lamartine cite beaucoup Victor. Victor est indigné, je suis fort furieux. Que dites-vous de l'idée? Vous devez tout savoir, vous êtes mon *alter ego,* je vous envoie *confidentiellement* ma réponse à M. Lacroix. Elle vous mettra au fait de tout. Vous ne serez pas moins stupéfait que nous. M. Lacroix m'emploie comme cheval de renfort. Pourtant il consent à me consulter. Je refuse net et dur. Maintenant, cher Auguste, aidez-moi. Vous voilà au courant. Parlez à M. Lacroix. Faites-lui sentir l'énormité du procédé. Il faut qu'il renonce à cette extravagance, ou c'est la dernière affaire qu'il fait avec moi.

Et que se passe-t-il donc à l'imprimerie? Voilà dix jours que je n'ai eu d'épreuves. J'en attendais aujourd'hui, je n'en ai pas. Est-ce que M. Lacroix veut me faire attendre que le livre de Lamartine soit prêt? Tout cela a l'air de devenir grave. Voyez Claye, je vous prie, et tirez la chose au clair. Je remets tout en vos mains excellentes.

J'ai livré le manuscrit il y a six semaines (le 16 janvier) et je n'ai pas encore pu donner de bon à tirer. Et l'on a choisi un caractère dont M. Claye manque! il faut *distribuer* une feuille avant de composer l'autre! Et tout cela, avec la nécessité de paraître au moins un mois avant le jubilé du 23 avril! quel est donc le dessous des cartes? *Adjuva me.* Ah! M. Lacroix gâte avec moi ses affaires! (Il va sans dire que vous ne parleriez de ma lettre à M. Lacroix que s'il vous la communiquait lui-même. Quant aux faits, vous les savez par moi, c'est tout simple.)

À vous, à vous.

V[1].

[1] Inédite.

[1] Inédite.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Vacquerie répond sur la question Lamartine, mais avec une violence et une sévérité qui ont dû être pénibles à Victor Hugo :

6 mars.

Mon cher Maître,

Je n'ai pas besoin de vous dire que je pense absolument comme vous sur l'idée de Lacroix. Je regarderais comme exécrable toute combinaison qui vous associerait à Lamartine. Votre exil solidaire de son aplatissement, votre création solidaire de sa spéculation, ce serait une monstruosité politique et une monstruosité littéraire. Lamartine est usé, fini, tellement mort que vous-même ne le ressusciteriez pas. Sa machine sur Shakespeare, spécialement, est une compilation, un pillage de la traduction de Victor, des scènes entières copiées et mal recousues, ça n'a rien d'un livre. Mettre votre livre sur la même ligne que ça, il faut être bien belge pour en avoir eu l'idée. Certainement six mois d'intervalle seraient bons, mais Lacroix voudra-t-il? pourra-t-il? Votre *Shakespeare* à vous serait aussi actuel dans dix ans qu'aujourd'hui, mais celui de Lamartine n'a pas d'autre excuse que le jubilé. Exigez au moins qu'il n'y ait rien de commun, et qu'on n'annonce pas la concurrence des «deux grands poètes français».

... Je pense encore comme vous qu'il faudrait que vous parussiez le plus tôt possible. Un livre de vous doit être indépendant de la circonstance. Que la coïncidence du jubilé vienne ensuite s'ajouter au succès et renouveler la vente, rien de mieux, mais d'abord vous devez arriver seul et vous suffire. J'espérais donc que vous seriez prêt le 20 mars. Je suis allé à l'imprimerie, et j'ai demandé pourquoi on allait si lentement. On m'a répondu qu'il y avait *seize* feuilles de composées depuis six semaines, et qu'on n'avait pas encore *un seul* bon à tirer, — que vous faisiez envoyer *quatre* épreuves, — que Lacroix n'avait écrit que le 27 les instructions définitives pour la mise en page, — qu'on n'avait pas encore tout le manuscrit, etc. — Comme cela, nous n'arriverions pas, non seulement le 20 mars, mais pas même le 1er mai. Il faut aviser. Premièrement, je me mets tout entier à votre disposition. Je n'ai rien à faire depuis quinze jours, je m'ennuie, et vous me rendrez service en m'employant. Voici, je crois, ce qu'il faudrait. Sans attendre même les paquets, vous reliriez le manuscrit, et vous verriez d'avance ce que vous voulez ajouter ou modifier; les placards arrivant, vous pourriez les renvoyer le jour même. On ne vous les renverrait pas, je me chargerais du reste. Je vous réponds que tout serait fait comme vous l'auriez indiqué et que vous pourriez être tranquille. A la rigueur, vous pourriez vous faire envoyer les feuilles en page, mais une seule fois au lieu de trois. Si vous ne faites pas cela, vous n'arriverez certainement pas. Songez que le jour où vous recevrez cette lettre, nous serons déjà au 8, et que pas une feuille ne sera tirée. De plus, Claye a été malade cinq semaines, et gravement; il y a même eu une consultation, il va mieux, mais il ne sortira pas avant dix jours, et ne s'occupera pas de l'imprimerie avant quinze ou vingt; nous sommes donc privés de notre grand auxiliaire. Son absence désorganise tout; sans lui, nous n'avons pas à compter sur un de ces grands efforts qu'il aurait seul l'amitié et l'autorité de demander. Donc, tâchez de ne voir que les placards, ou *tout au plus une* épreuve, et alors peut-être arriverons-nous pour la fin du mois. Et faites donner le plus tôt possible la fin de la copie.

Je n'ai plus la place de vous remercier de la lettre si cordiale que vous m'avez écrite sur mon livre, mais je ne pense plus qu'au vôtre.

À vous.

A. V.

Albert Glatigny a eu un très grand succès à Orléans en récitant *les Pauvres gens* sur le théâtre le jour de la 1re représentation de *Jean Baudry* (1).

Dès qu'il eut la réponse de Lacroix, Victor Hugo l'envoya à Vacquerie :

H. H. 9 mars [1864]

...Lacroix se rend à mes observations. Je vous envoie copie de sa réponse (2). Elle semble

(1) Inédite. — (2) En voici un passage : «Quant à vos observations relatives au *Shakespeare* de Lamartine, je n'ai pas besoin de vous dire que nous y ferons droit. La publication ne coïncidera point; elle sera ajournée, selon votre désir.»

tout concéder, et pourtant ne s'explique pas sur la *durée de l'ajournement.* Veillez-y, je vous prie. Lacroix a besoin de moi, si vous tenez la main, cher ami, il fera tout ce qu'on voudra. En ceci encore soyez moi-même présent à Paris.

Soyez assez bon pour dire à M. Claye de ne plus m'envoyer de placards. C'est inutile et cela perd du temps. On a un très bon manuscrit, et j'ai envoyé d'avance toutes les intercalations. Si l'on m'envoyait une bonne épreuve bien revue en seconde, je pourrais donner tout de suite le bon à tirer. Il est nécessaire de paraître le plus tôt possible, et voici pourquoi : le chapitre de la conclusion : *Shakespeare et l'Angleterre,* donne des conseils (assez sévères) pour le jubilé. S'il paraissait après le jubilé, il semblerait sans objet. Autrement vous avez raison, il me serait indifférent de paraître n'importe quand. Mais à cause de ce chapitre, je suis pressé. Lacroix, ayant eu l'idée (sournoise et cachée) de me faire remorquer Lamartine, a accéléré l'impression du livre de Lamartine et retardé l'impression du mien. Il me renvoyait les épreuves *avec les fautes non corrigées,* pour me forcer à en demander indéfiniment. Les indications pour l'impression qu'il n'a données à Claye que le 27 février, il les avait depuis le 17 janvier, il a perdu ainsi *quarante jours.* Est-ce assez inouï? Je lui mets l'épée au derrière maintenant.

Merci et merci encore. — À vous[1].

Nouvelle lettre à Lacroix :

H. H. 10 mars [64].

Mon cher monsieur Lacroix, vous savez combien j'aime la précision. J'aurais donc souhaité qu'au lieu de cette phrase vague : *nous éviterons la coïncidence des deux publications,* vous rendant un compte exact de ma lettre, vous m'écrivissiez nettement : *nous trouvons vos observations parfaitement justes, et nous mettrons au moins six mois d'intervalle entre les deux publications.* — Quant à vos intérêts *sacrifiés,* je regrette de trouver ce mot sous votre plume. Vous devriez parler de vos intérêts *sauvegardés.* C'est un service que je vous rends en vous empêchant de faire une très grave faute.

[1] Inédite.

Si vous lisiez les lettres qu'on m'écrit au sujet de votre idée de publier en même temps le livre de M. de Lamartine et le mien, vous mesureriez l'étendue du service que je vous ai rendu[1].

Malgré le dévouement de Vacquerie, les épreuves laissaient toujours beaucoup à désirer, témoin cette note sur une feuille datée du 9 mars :

Est-ce une gageure? Y a-t-il joute entre les éditeurs et les imprimeurs de ce livre à qui perdra le plus de temps? J'avais envoyé, il y a dix jours, cette intercalation. On n'en a tenu aucun compte. Cela m'empêche de donner le bon à tirer et me force à demander une nouvelle épreuve.

V. H.

Et l'intercalation est recopiée sous la note.

Le 13 mars, lettre de Lacroix promettant de ne mettre en vente le volume de Lamartine qu'après l'été, en octobre ou novembre. L'incident semblait clos, mais les épreuves n'arrivaient toujours pas à Guernesey, Victor Hugo le confirme à Vacquerie :

H. H. Dimanche 14 mars [1864].

Je crois avoir trouvé le pourquoi de la lenteur de mes braves éditeurs belges; c'est leur idée de m'atteler à ce qu'ils appellent « *l'étude de Lamartine* »; ils pressent Lamartine et me retardent, pour nous faire arriver tous les deux en même temps — trop tard. Tel est le petit complot. Je l'ai déjoué, comme vous savez. Cependant les épreuves ne m'arrivent pas encore, et savez-vous ce que je fais? je mets à profit le loisir que MM. Lacroix et Cie me font, en relisant et en relisant *Profils et Grimaces.* C'est vraiment un rare et puissant livre.

Sur presque tous les points je me rencontre avec vous, j'en suis tout fier. Cela va jusqu'à me donner la velléité d'effacer de *Shakespeare* une ligne où je cite favorablement un vers d'Alfred de Musset, trouvant que mon indulgence a tort maintenant que je suis en face

[1] Inédite.

de votre sévérité. Le chapitre *Musset* est une merveille[1].

Victor Hugo fait part à ses éditeurs d'une suggestion qui lui vient d'Angleterre :

H. H. 14 mars [64].

Je reçois des deux comités shakespeariens (Londres et Stratford-sur-A.) l'avis qu'une *vie de Shakespeare par Victor Hugo,* courte, traduite en anglais, avec le texte en regard, vendue bon marché (1 shilling 6 pence) se vendrait à *des cent mille* pendant les fêtes, et pendant la quinzaine des fêtes. Or cette *Vie* est justement dans mon livre. Il vous faut mon consentement pour l'en détacher. Je vous le donnerais si vous adoptiez l'idée. Vous auriez dans ce cas-là deux partis à prendre, ou vous entendre pour cela avec un libraire de Londres, ou faire la chose vous-même (faire traduire, et éditer). Dans ce dernier cas, moyennant 500 francs la chose pourrait être traduite ici sous mes yeux par M. Talbot, très bon écrivain anglais, avec revision par mon fils. Pourtant le meilleur de tout, ce serait un libraire anglais, intelligent, qui ferait lui-même l'affaire, avec le luxe habituel d'annonces et de réclames, etc. — On m'assure que vous pourriez *râfler là* (je répète le mot qu'on m'écrit) au moins quarante mille francs. Cela en vaudrait la peine. Et cette vente, loin de nuire à la traduction ultérieure de tout le livre, l'annoncerait, la servirait, et mettrait en appétit. Voyez et décidez-vous vite. Si vous vous déterminiez à faire traduire ici, par M. Talbot, plus mon fils *superviseur* comme disent les anglais, il n'y aurait pas une minute à perdre. Cette vie est compacte et assez longue encore, surtout quand le temps presse. Écrivez-moi bien vite un oui ou un non à ce sujet[2].

L'associé de Lacroix, Verboeckhoven, se disculpe des retards reprochés en en rejetant la responsabilité sur l'imprimeur. Victor Hugo résume les faits :

17 mars H. H. [1864]

Mon cher monsieur Verboeckhoven, de quoi est-ce que je me plains? De ceci : mes instructions, envoyées le 15 janvier, n'ont été exécutées que le 27 février. Perte de quarante jours. Voici les faits : j'envoie, le 15 janvier, la *1re partie* avec mes *instructions* pour l'imprimeur. Huit jours après, je reçois épreuve en *placards.* Je me plains à vous. Cela entraînera des retards et dans de certains cas, jusqu'à *quatre* renvois d'épreuves (relisez mes lettres). Les placards continuent. Enfin je reçois des feuilles mises en pages. Je me récrie. On n'a tenu aucun compte de mes *instructions,* faux titres, pages blanches, etc. — Réponse : c'est vrai, mais c'est que, le caractère étant un peu trop gros, oblige à supprimer les pages blanches. J'insiste. Pourquoi a-t-on choisi un caractère trop gros? Enfin, comme le temps passe, je capitule. Je maintiens les faux titres des *livres* et je concède les belles pages des *chapitres.* Tout cela, accompagné d'une inconcevable lenteur dans les réponses à mes questions, mène jusqu'au 27 février. Perte de quarante jours. Supposons le caractère choisi moins gros (on pouvait le choisir juste. On savait, à dix pages près, le contenu du manuscrit), supposons mes instructions du 15 janvier suivies tout de suite, au lieu d'être inexécutées, puis discutées pendant six semaines, nous aurions gagné ces six semaines, et le livre aurait paru, ou serait prêt à paraître. Votre réponse aux ouï-dire de l'imprimerie me paraît juste, mais ce n'est point là la question. La question est dans les faits que je viens de vous rappeler, qui vous sont connus comme à moi, et qui sont incontestables. — Du reste, je me borne à répondre à votre lettre, je ne récrimine pas, je rectifie, les récriminations sont stériles. J'aime mieux finir en vous remerciant de tant de bonnes et charmantes paroles où j'ai reconnu votre pénétration intelligente et délicate. Maintenant tout est d'accord. Marchons rapidement.

Mille compliments affectueux.

5 h. du soir.

Je n'ai pas attendu votre demande pour vous envoyer la fin du manuscrit. Vous l'avez en ce moment.

Encore des placards! et pleins de fautes! Mais on m'enverrait dix épreuves comme celles-là sans m'arracher un bon à tirer.

M'envoyer les bonnes feuilles. — Que décidez-vous pour l'affaire *Vie de Shakespeare?* — Attendre, c'est la manquer.

[1] Inédite. — [2] *Idem.*

10 h. du soir. — Je vous renvoie vos quatre placards corrigés. Je vais envoyer à la poste. Je crains qu'il ne soit trop tard pour affranchir ce paquet.

Les lettres de M. Olmer[1] sont insolentes. — C'est la première fois qu'un prote se permet ce style vis-à-vis de moi. Jusqu'à ce jour les ouvriers imprimeurs avaient tous vu en moi un ami[2].

Nouvelle lettre de Verboeckhoven se plaignant des « dures paroles » écrites par Victor Hugo sur l'épreuve du 9 mars (Est-ce une gageure ?...).

H. H. dimanche 19 mars [64].

Les paroles qui ont semblé *dures*, mon cher monsieur Verboeckhoven, ne sont que justes. Établir que là où j'ai écrit *dix* jours, il n'y en a que *huit*, c'est ne rien prouver. Ce détail est peu, ce qu'il faut voir, c'est l'ensemble : l'inexécution de mes instructions du 15 janvier, l'envoi obstiné des placards, l'action (quand on n'a pas une minute à perdre) remplacée par la discussion pied à pied de toutes mes indications d'imprimerie, quarante jours ainsi perdus, etc. etc. Sans doute la maladie de M. Claye est pour quelque chose dans ces retards, mais n'y a-t-il pas eu une autre cause de lenteur, et bien grave, dans la mise à exécution dans la même imprimerie (personnel et matériel partagés) de ce projet de publication simultanée qui ne pouvait se réaliser par convenance pour les deux auteurs ? Je me suis plaint, et je le devais. Pour qui ? pour vous. Vous laissiez perdre l'opportunité. Le succès immédiat d'un livre m'importe peu à moi. Je retrouve dans les années suivantes ce qui m'a échappé la première année. Vous aussi sans doute, vous avez, pour réparer les fautes du point de départ, vos douze ans d'exploitation, mais quand on peut tout avoir, pourquoi sacrifier de gaîté de cœur la moitié de son affaire ? Supposez mes instructions suivies, pas d'impression partagée entre un autre ouvrage et le mien, pas de placards, de bonnes épreuves, pas de discussions (interminables), nous aurions gagné les quarante jours perdus, le livre aurait paru ou paraîtrait à cette heure ; or ceci vous donnerait le marché anglais. Ce marché anglais, il est douteux que vous l'ayez maintenant, du moins je le crains. Londres a besoin d'un bon mois de publication à Paris. Alors Londres suit. C'est donc pour vous que je me plaignais à vous de vous. J'ai pris vos intérêts plus que vous-mêmes. Vous devriez me remercier.

À présent laissons cela de côté. Rallions-nous dans une pensée de rapidité et de réparation de temps perdu.

... Rendez-vous bien compte de ceci, mon cher monsieur Verboeckhoven, mes remontrances sont sollicitude pour vous. À leur vivacité mesurez l'intérêt que je vous porte. Votre jeune maison, si honorable et si considérable, est une construction excellente à laquelle je crois avoir un peu pris part, et je veux toujours et partout le succès pour vous.

Mille bons compliments[1].

À propos de la citation mise en note au quatrième chapitre de *l'Art et la Science*, l'imprimeur, sur une épreuve du 18 mars, suggérait un conseil pour éviter le mauvais effet des vers de Lucrèce mis en note et répartis sur deux pages.

Réponse : Le véritable mauvais effet, c'est de finir le chapitre sur la note. Il faut que la note soit au bas de la page 154. C'est pourquoi voici la solution : mettre l'*astérisque*[2] de renvoi au commencement de la citation, et la note sous les deux premières lignes de la traduction guillemetée en rejetant le reste des lignes guillemetées au haut de la page 155. De cette façon tout sera bien.

V. H.[3].

C'est Lacroix qui répond lui-même au reproche concernant la publication simultanée des deux *Shakespeare ;* il demande en même temps une attestation du droit des éditeurs sur les traductions,

[1] Prote de l'imprimerie Claye.
[2] Inédite.

[1] Inédite.
[2] Pour les notes, Victor Hugo voulait des astérisques comme signe de renvoi et non des chiffres.
[3] Collection de M. Louis Barthou.

et en vient à proposer un changement au titre dont il envoie épreuve :

23 mars 1864.

... Il y a une difficulté qui se présente : la législation allemande ne sauvegarde pas les ouvrages anonymes; or je crains que les contrefacteurs n'équivoquent sur la non-indication de votre nom sur le titre et les couvertures pour faire déclarer que l'œuvre est anonyme. Je vous demande donc d'autoriser à mettre votre nom sur le titre, pour toutes les traductions. D'ailleurs à Londres, on le demande pour l'édition anglaise.

Et même pour l'édition française, cher Maître, ne croyez-vous point que vous pourriez mettre votre signature sur le livre? J'ai bien songé à ceci, et ma foi, je serais presque tenté de vous conseiller de mettre : William Shakespeare par Victor Hugo. Bien des acheteurs, ne voyant pas de nom à la vitrine du libraire sur le volume étalé, peuvent s'imaginer que ce n'est point là votre œuvre. J'entends : avant qu'ils ne l'aient lue, et pour la première mise en vente surtout.

Ne trouvez-vous pas aussi que la page de titre, de même que la couverture, sera bien nue? Il n'y a presque rien. Ne pourrait-on, au lieu de cette seule ligne : *Shakespeare,* faire deux lignes :

WILLIAM

SHAKESPEARE

et, si vous le trouvez bon, ajouter :

PAR

VICTOR HUGO.

J'attends votre résolution sur ce point de détail.

Je vois avec regret que vous êtes persuadé que nous sommes en faute, si l'impression a subi des retards. Je le vois avec d'autant plus de tristesse que je sais combien nous avons mis de soin et de ponctualité dans la transmission de *toutes* vos instructions à Paris. Comment pourriez-vous supposer que nous aurions agi contre nos propres intérêts en retardant tout? Dans quel but? De vous mécontenter, nous qui ne visons qu'à vous satisfaire de toutes façons? — Vous croyez que la co-impression de la biographie de Sh. par Lamartine, a pu être une cause de retard. Mais, cher Maître, permettez-moi de vous dire d'abord que la composition en était commencée dès le mois de décembre, qu'elle s'effectuait en un autre caractère, et que quand M. Claye a eu une partie un peu importante de votre copie, la composition du volume de Lamartine était déjà bien loin, et que d'ailleurs ce n'était que de la composition, car depuis 2 mois, je n'avais point encore pris de décision sur l'ordre de cette mise en page. Depuis six semaines tout est resté là en suspens. Cela n'a pu donc nuire à la rapidité d'exécution de votre volume. Songez que M. Claye imprime 40 à 50 volumes à la fois, et 2 fois par mois *la Revue des deux mondes;* en ce cas, pourquoi serait-ce cette composition en un autre texte du volume en question qui eût fait souffrir le vôtre, alors qu'il y avait des séries d'autres volumes en cours chez M. Claye pour d'autres éditeurs?

... Je le répète, cher Maître, nous sommes trop *les vôtres* à tous les points de vue, pour que vous ayez à douter de nous, de notre dévouement, et notre maison qui a commencé sa réputation par vous, avec vous, comme vous le dites si justement, tient à honneur de continuer à rester associée à votre nom glorieux, pour chacune de vos publications à venir. C'est dire assez que vos désirs sont notre loi. Et pouvez-vous douter en particulier du dévouement respectueux de votre

Albert Lacroix.

Victor Hugo ne voulut pas laisser mettre son nom, mais, revenant à sa première idée, il ajouta sur l'épreuve[1], au-dessus du nom de Shakespeare, le prénom et les indications suivantes :

WILLIAM

Je suis de votre avis. Le texte serait trop nu. Il faut rétablir *William.* (À peu près comme je l'indique là.) Est-ce que M. Claye n'a plus de ces belles lettres *augustales* qui font de beaux frontispices aux livres? Cela vaudrait mieux que ceci.

[1] Épreuve en tête de l'édition originale de *William Shakespeare.* Collection de M. Louis Barthou.

Composer la préface en caractères plus gros, au besoin retournant sur le verso.

Composer la dédicace en très petite capitale.

A L'ANGLETERRE en très grosses lettres.

La signature en capitale un peu plus forte que le texte[1].

Quelques jours plus tard il revient sur la question du titre :

On m'écrit d'Angleterre que le titre *très attractif* pour les anglais serait :

WILLIAM SHAKESPEARE

(fac simile de la signature de Shakespeare qu'on a)

PAR

VICTOR HUGO

(fac simile de ma signature).

Qu'en pensez-vous? si cela était admis pour l'Angleterre, cela pourrait l'être pour l'Allemagne. On me dit également que l'affiche pourrait être longue et donner les deux noms ainsi :

SHAKESPEARE par HUGO.

Cet assemblage par trait d'union serait très bon, m'écrit-on. Votre avis?

Quant à la France, je doute que cela fût bon. Il faut le nom de William Shakespeare seul. Tout au plus mes initiales en haut : V H. Envoyez-moi une épreuve ainsi faite, je jugerai[2].

Profils et Grimaces, que la lettre du 18 février vient de citer, contenait une violente attaque contre Alfred de Musset; Vacquerie était trop profondément imbu des idées humanitaires et généreuses de Victor Hugo, il était trop attaché à son pays pour admettre sans protester l'indifférence peut-être affectée du poète de *Rolla* (on se rappelle la phrase de Musset publiée page 182 : *Tout mon souci, c'est la fumée de mon cigare*). Cela rendait Vacquerie, selon nous, injuste. Or, Victor Hugo qui avait soutenu Musset à l'Académie, qui l'avait défendu à propos d'articles de journaux pouvant compromettre son élection, venait justement d'écrire dans son *William Shakespeare* cette phrase :

[1] Inédite. — [2] *Idem.*

M. de Musset a dit de ses propres œuvres avec grâce et fierté :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre[1].

Allait-il désavouer Vacquerie? Charmé autrefois par la poésie jeune et ardente qui se dégage de l'œuvre de Musset, avait-il analysé alors tout ce que lui soulignait aujourd'hui *Profils et Grimaces?* Ces critiques lui paraissaient assez fondées. Il donne à Vacquerie, dans cette lettre du 24 mars, les raisons qui l'ont déterminé à se ranger à son avis :

H. H. 24 mars [1864].

Comme vous le verrez, cher Auguste, j'ai obéi à votre triomphant livre et j'ai retranché les deux lignes qui louaient Musset, pour toutes les raisons à la fois, et en particulier parce que, vous étant attaqué à ce sujet, ce n'est pas le moment de lâcher pied derrière vous qui êtes dans le juste et dans le vrai. Donc rature. — Vous êtes admirablement bon pour mon livre qui, lui aussi, je m'y attends, va être fort mitraillé; mais, comme vous, j'ai tâché de cuirasser la frégate[2].

Dans une lettre du dimanche 27 mars, Auguste Vacquerie, parmi de nombreux détails techniques, annonce :

...J'espère qu'on pourra paraître le 12 ou le 14. Un petit inconvénient, c'est que le 14 est le jour où l'on nomme un académicien; Janin, qui se présente, osera-t-il arborer votre

[1] Ces deux lignes, ajoutées par Victor Hugo sur les épreuves (2e partie, livre IV), sont rayées.
[2] Inédite.

nom à ce moment et faire l'en-tête de l'extrait dans les *Débats?* — Sinon, à qui s'adresser? — À propos de Janin, on me dit que vous reprochez à l'Académie de le repousser. Avez-vous réfléchi qu'il peut être nommé quand vous paraîtrez? — Quelqu'un de l'imprimerie qui vous est très dévoué craint qu'on ne vous reproche d'avoir cité dans une note Dante traduit par Fiorentino [1], bonapartiste et hostile, plutôt que par La Mennais. Si vous étiez touché de cette inquiétude, vous n'auriez qu'à m'autoriser à substituer le passage de La Mennais à l'autre. — Je n'ai pas reçu de feuille nouvelle, et je n'en recevrai pas avant vos bons à tirer; je vis

Dans la fainéantise et dans l'ignominie [2].

Si vous n'avez pas mis sur la couverture le détail du *Shakespeare* de Victor, il y aurait, je crois, une chose à faire pour lui, ce serait de faire insérer son prospectus en feuilles volantes dans vos exemplaires. Je suis énergiquement contre les catalogues cousus à la fin des volumes, mais un prospectus de 4 pages glissé entre deux feuilles n'a aucun inconvénient et ce serait une bonne réclame pour Victor.

...A votre place, je dicterais une quinzaine de lignes (pas davantage) à Julie [3]. Ça n'est jamais aussi bien fait que par l'auteur, puisqu'il connaît seul tout le livre.

Nous avons en main ce prospectus joint à l'édition originale de *William Shakespeare.* Il a, non quinze lignes, mais quatre pages. Il nous semble écrit, non par Victor Hugo, comme le conseillait Vacquerie, mais par François-Victor qui connaissait, encore mieux que son père, la traduction nouvelle. Le commentaire, qui contient des détails que seul François-Victor pouvait mettre au point, se termine par cette promesse :

Notre traduction sera nouvelle surtout par l'association de deux noms. Elle offrira au lecteur cette nouveauté dernière : l'auteur de *Ruy Blas* commentant l'auteur d'*Hamlet.*

[1] Voir page 109.
[2] *Ruy Blas,* acte I.
[3] Julie Chenay, sœur de Mme Victor Hugo.

Un monument a été élevé dans l'exil à Shakespeare. L'étude en a posé la première pierre, le génie en a posé la dernière.

Sur la traduction de Fiorentino et l'élection de J. Janin, Victor Hugo répond :

H. H. 29 mars [1864].

Cher Auguste, en arrivant ici le 8 8bre, j'ai trouvé, parmi mes lettres et journaux, un feuilleton de Fiorentino, contenant dix lignes excellentes pour la traduction de Victor. C'est de cela que je le récompense aujourd'hui. C'est juste, d'ailleurs, sa traduction est fort supérieure à celle de La Mennais (homme hostile et hargneux entre tous au mouvement littéraire dont vous êtes, et moi aussi, et puis, talent très surfait). Vous serez donc certainement de mon avis et vous m'approuverez de maintenir Fiorentino. — Quant à Janin, tant mieux s'il est nommé. Cela ne gêne rien dans mon livre. Il a été refusé une fois, cela me suffit. Pour la question de *l'en-tête,* eh bien, retardons d'un jour. Paraissons le 15. Coudre le prospectus de Victor à la fin, bravo. J'approuve, excellente idée. —

Thank you.
Ex imo.

Et je vous donne tout mon latin, plus tout mon anglais [1].

Paul Meurice a terminé la lecture de *William Shakespeare* et a écrit son impression à Victor Hugo; cette lettre n'a pu être retrouvée, disent les éditeurs de la *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice ;* mais voici la réponse :

H. H. Dimanche 3 avril.

Vous avez admirablement saisi la nuance, c'est la série des *génies,* un peu distincte de la série des *grands hommes.* Ceci répond à cette belle et profonde page que vous m'écrivez sur Molière. Molière est encore plus un homme qu'un génie; comme génie il est dépassé, comme philosophe père de l'humanité, il ne l'est pas. Il en est de même de Voltaire. Je les

[1] Inédite.

nomme tous les deux avec l'admiration due, mais ailleurs que dans la *série mystérieuse.* Je souligne ce mot que vous comprendrez. Cher Meurice, ce livre vous plaît, voilà mon succès fait. Être aimé, toute la gloire est là.

...Vous me parlez de mon livre avec toute votre âme, et il me semble qu'en l'analysant, vous l'emplissez de rayons. Vous y versez votre lumière. J'espère que la suite et la fin vous plairont. C'est plutôt *à propos de Shakespeare* que *sur Shakespeare* comme je le dis dans vingt lignes utiles de préface. C'était une occasion de dire des choses vraies, et je l'ai saisie [1].

Les éditeurs envoient à Guernesey le prospectus définitif. Victor Hugo le leur retourne avec ce mot :

J'ai effacé une ligne qui rapetissait votre rédaction excellente.

En se reportant au premier prospectus et aux lettres citées, on remarquera que cette «rédaction excellente» est, en grande partie, de lui.

Les bibliophiles nous sauront gré de reproduire ce document *in-extenso.*

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie,
ÉDITEURS
Rue Royale, 3, impasse du Parc, à BRUXELLES.

WILLIAM SHAKESPEARE
nouveau livre de
VICTOR HUGO.

1 beau volume in-8° de 572 pages,
sur papier cavalier glacé.

Prix : 7 fr. 50.

Un livre français dédié aux Anglais, Shakespeare apprécié par Victor Hugo, le poète de l'Angleterre jugé par le poète de la France, voilà la bonne nouvelle dont nous faisons part au public.

Cet ouvrage est intitulé : *William Shakespeare;* il sera mis en vente au moment des fêtes par lesquelles l'Angleterre va célébrer le trois centième anniversaire de la naissance de son illustre tragique.

A l'occasion de Shakespeare, Victor Hugo a abordé toutes les questions complexes de l'art et de la civilisation. Quelque grand que soit le titre, le livre le déborde. Ce n'est point un livre purement littéraire, c'est un livre humanitaire, social, politique même, qui se rattache à toutes les émotions actuelles, à toutes les questions pendantes et à tous les intérêts vivants. Parlant de tous les pays, il intéresse directement tous les peuples.

Ce sera le manifeste littéraire du XIXe siècle. Ce livre continuera l'ébranlement philosophique et social causé par *les Misérables.* La même vogue immense lui est assurée.

L'œuvre a trois parties dont voici les divisions :

(Suit l'annonce conforme à la table publiée.)

Il a été tiré quelques exemplaires de luxe pour amateurs :

Sur papier vélin vergé de Hollande, à 10 francs;
Sur papier vergé vert, à 12 francs.

L'édition, sur papier cavalier glacé, est imprimée avec un grand luxe typographique, et le volume, quoiqu'il atteigne 572 pages, ne se vendra qu'à 7 fr. 50 c.

L'ouvrage sera mis en vente le 18 avril chez MM. A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, éditeurs, 3, impasse du Parc, à Bruxelles, où l'on est prié d'adresser les demandes dès aujourd'hui.

L'ouvrage sera envoyé *franco* à ceux qui adresseront le montant du prix en un mandat sur la poste ou en timbres-poste.

Du même auteur :

LES MISÉRABLES. 10 vol. in-18 jésus. — Prix : 35 francs.

VICTOR HUGO RACONTÉ PAR UN TÉMOIN DE SA VIE. 2 beaux vol. in-8°. — 15 francs.

Victor Hugo avait été si souvent victime de la contrefaçon qu'il met en garde son éditeur contre cette «piraterie» :

H. H. 6 avril [1864].

Renseignements pris, il est absolument nécessaire, mon cher monsieur Lacroix, qu'une déclaration de propriété soit faite au *Stationer's Hall,* autrement la contrefaçon est possible en Angleterre dès demain (c'est cette absence de déclaration qui a rendu légale la piraterie

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

de Jeffs[1]). Je ne m'explique pas comment, vous qui avez pris si diligemment cette précaution pour les *Misérables,* vous ne la prenez point pour ce livre. Vous me semblez dormir. On m'écrit de Londres : — *en ne paraissant point le 30 mars, vos éditeurs ont perdu des semaines dont chaque minute était une guinée.* — Et maintenant, vous oubliez le *Stationer's Hall!* Je ne sais plus quelles sont les formalités, mais il importe que vous vous en informiez promptement pour les remplir au plus vite; s'il vous faut, comme je le crois, ma procuration, ne perdez pas de temps pour me la demander. Quant aux retards de l'imprimerie Claye, permettez-moi de vous dire qu'un *livre pressé,* et de moi, ne s'imprime pas sans convention préalable avec l'imprimeur, et sanction pécuniaire par jour de retard. *Hernani* a été imprimé en trois jours, *Lucrèce Borgia* en quatre jours, *Ruy Blas* en cinq jours, *Notre-Dame de Paris* en un mois. Avant de donner le livre à l'imprimeur, vous deviez faire avec lui vos conditions et aller ailleurs, si elles n'étaient point acceptées. Aujourd'hui vous voyez les conséquences de cette précaution négligée, si simple et si facile à prendre pourtant!

Après avoir donné ses instructions pour l'envoi du volume à certains journalistes et amis, Victor Hugo revient à la question qui a motivé cette lettre :

Ne laissez pas périmer la prise de propriété. Il y a des délais de rigueur. En ne songeant qu'au droit de traduction, vous faites passer la question qui a le temps avant la question pressée. Il n'y a point péril en la demeure pour la traduction. La traduction ne s'improvise pas, la contrefaçon s'improvise. On ne traduit pas en un jour, on contrefait en vingt-quatre heures.

Nouvelle modification au titre :

Les initiales V. H. ne valent rien, il faut maintenir le titre dont j'ai donné le bon à tirer : WILLIAM SHAKESPEARE[2].

Le moment approche de préparer pour les journaux les extraits à publier; certains seront précédés de commentaires

[1] Pour *Napoléon le Petit* et les *Châtiments.* — [2] Inédite.

qui ne sont pas sans inquiéter Victor Hugo; il s'en ouvre à Vacquerie :

5 avril [1864].

Tout à fait entre nous, et pour cause, je préférerais, pour l'en-tête, Janin à Deschanel. Avez-vous lu le nouveau livre de Deschanel?[1] Il se sépare de nous tout doucement et passe à Ste-Beuve. C'est du moins ce que je crois entrevoir. Je serais charmé de me tromper. Car vous savez mon penchant pour Deschanel. Si vous êtes de mon avis, vous tâcherez de maintenir Janin.

... On m'écrit de Londres : *Vos éditeurs en ne publiant pas votre livre à Londres le 30 mars, ont perdu des semaines dont chaque minute était une guinée.* — C'est bien fait. Les avis ne leur ont pas manqué. Mais un ami comme vous répare et rachète tout.

À vous[2].

Une nouvelle vient jeter le trouble à Guernesey; cette lettre à Lacroix demande des explications :

H. H. dim. 10 avril [1864].

Mon cher monsieur Lacroix, mon fils qui vient de lire les journaux de Londres y a vu l'annonce que mon livre avait paru chez Blankett. Ce serait là une grave, et plus que grave, infraction au traité, qui veut expressément (et vous savez à quel point j'y tiens) que le livre paraisse d'abord à Paris, et simultanément ailleurs. Mais je pense qu'il y a erreur. L'*Illustrated* que j'ai sous les yeux dit : *just published.* Je suppose que ce qui aurait paru, c'est la *Vie de Shakespeare,* dont je vous ai conseillé, ainsi qu'au libraire de Londres, la publication immédiate. Si c'est ce chapitre seulement, détaché et avec texte français en regard, c'est bien, *à la condition que cela soit donné comme extrait et annonce du livre,* la publication partielle devant servir de prospectus à l'œuvre totale. Si la petite publication était faite isolée et sans la rattacher à la grande, cette publication deviendrait une faute, et le libraire Blankett aurait à s'en repentir. Mes correspondants de Londres écrivent que s'il y a une *baraque foraine* à Stratford-sur-Avon, des

[1] E. DESCHANEL, *Physiologie des écrivains et des artistes.* — [2] Inédite.

hommes porte-affiches, etc., il est encore temps de faire une grosse vente. Pourtant quand on laisse manquer l'occasion, il y a toujours de l'irréparable, et le hasard lui-même se mêle de punir les retardataires. L'arrivée imprévue de Garibaldi[1] fait diversion, et l'on doit bien regretter de n'avoir point paru il y a six semaines. La récolte serait aux trois quarts faite aujourd'hui.

Du reste, en relisant les annonces anglaises, *Vie et œuvres de Shakespeare par Victor Hugo,* mon fils pense comme moi que c'est du chapitre détaché qu'il s'agit. Il est impossible que ce soit le livre lui-même.

Vous n'auriez pu songer une seule minute à une telle violation du traité, portant une si profonde atteinte au succès parisien, qui est la source du succès général. C'est impossible[2].

La publication annoncée était un faux bruit, Verboeckhoven le dément dans une lettre du 14 avril.

Le 12 avril, Vacquerie met Victor Hugo au courant des dernières démarches qui précèdent la publication :

Mon cher maître,

Nous paraissons jeudi. Vous aurez reçu l'extrait de *la Presse,* avec mon en-tête. Ne lisez pas les extraits; pour faire tenir *un ensemble,* il a fallu rogner, amputer, commettre un tas de sacrilèges : j'ai fait pour le mieux; il faut sacrifier à l'effet produit. (Je ne parle pas des coupures exigées par la peur.) J'ai vu Havin pour *le Siècle,* Huard pour *le Charivari.* J'ai fait moi-même l'en-tête pour *l'Opinion nationale.* Nefftzer m'a promis de le faire dans *le Temps.* Meurice, occupé par la représentation Shakespearienne de la Porte Saint-Martin, n'a pu s'occuper que des *Débats.* Janin, comme je le prévoyais, a refusé de faire l'en-tête. Ed. Bertin a été très bien, a conseillé Cuvillier-Fleury et accepté Deschanel que nous préférons 1° parce qu'il faut que l'en-tête soit fait aujourd'hui même, et que nous ne connaissons pas assez Cuvillier-Fleury pour lui demander cette improvisation, 2° parce qu'il a été mal pour *les Misérables,* et 3° parce que, s'il faisait l'en-tête, il ferait l'article et que nous le ferons faire par Janin qui, une fois élu ou rejeté, n'aura plus peur de l'Académie. Pendant que je vous écris, Meurice doit être chez Deschanel. — J'ai demandé à Nefftzer de faire l'article lui-même; il m'a presque promis; comme il est très occupé, s'il ne le fait pas, je prierai Ulbach de le faire; en tout cas, il est convenu que ce ne sera pas le Schérer. À *la Presse,* ce sera Saint-Victor. Au *Siècle,* je suis fort embarrassé. Jourdan m'avait promis formellement, mais il vient de partir subitement pour l'Algérie et il ne reviendra pas avant un mois. Que faire ? Reste Delord, mais c'est loin d'être la même chose. Attendre, c'est bien long. Dites-moi vite votre avis. — Ce que c'est que la *Nouvelle Revue de Paris ?* C'est un nid de Sarceys; mais j'ai vu Amédée Rolland, un garçon qui vous admire et qui va vous faire tout de suite un article chaleureux[1].

...Le succès sera une lutte, un vacarme; il y a de la tempête dans votre livre, c'est tout simple, vous dépassez la mesure convenue, vous multipliez l'homme par l'élément, vous êtes orageux et dangereux, vous déracinez, vous écrasez, vous n'avez aucune complaisance pour la débilité et pour la petitesse, vous éclairez comme le tonnerre, vous écumez comme l'océan, vous allez avoir contre vous tous les impuissants et tous les lâches. Tant mieux ! leur cri est doux[2].

Enfin ce volume si retardé, si cahoté, est mis en vente; nous lisons dans le Carnet de 1864 :

14 avril. — Mon livre *Shakespeare* a dû paraître aujourd'hui.

LE COMITÉ SHAKESPEARE
À LONDRES.
LE BANQUET SHAKESPEARE À PARIS.

Victor Hugo était de passage à Heidelberg quand cette lettre de Louis Blanc arriva à Guernesey :

Londres, le 3 7bre 1863.

Mon cher Victor Hugo,

Voulez-vous être du comité qui s'occupe d'élever un monument à Shakespeare ? On

[1] Londres faisait à ce moment à Garibaldi une réception triomphale. — [2] Inédite.

[1] L'article d'Amédée Rolland fut un des plus violents.

[2] J. Marsan, *La Bataille romantique.*

m'a nommé. J'ai accepté. On serait heureux d'avoir votre consentement et celui de François-Victor Hugo, qui a, lui, à cet honneur, des titres tout particuliers comme traducteur de cet autre grand poète.

En rentrant à Guernesey, Victor Hugo répondit :

Hauteville house, 11 octobre 1863.

Cher Louis Blanc,

Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, les journaux ont publié un certain nombre d'acceptations de personnes distinguées, invitées à faire partie du Comité de Shakespeare. Mon fils, le traducteur de Shakespeare, n'a pas été invité. Il l'est aujourd'hui. Je trouve que c'est trop tard.

Dans cet espace de trois mois, je n'ai pas été invité non plus, mais peu importe. Il s'agit de mon fils, et c'est dans mon fils que je me sens atteint. Quant à moi, je ne suis pas offensé, ni offensable.

Je ne serai point du Comité de Shakespeare, mais puisque dans le Comité il y aura Louis Blanc, la France sera admirablement représentée[1].

Cette lettre fut commentée par quelques journaux anglais et par le Comité de Londres. Louis Blanc déplorait l'absence de Victor Hugo et dut suggérer, sinon rédiger, la lettre suivante adressée par le secrétaire du Comité :

National Shakespeare
Committee.

15 janvier 1864.

Monsieur,

Monsieur Louis Blanc m'a fait l'honneur de me montrer une lettre de vous, à lui adressée, dans laquelle vous semblez croire à un manque d'égards du comité envers votre très éminent fils. Me permettrez-vous de vous exprimer mon profond regret de ce qu'une pareille méprise ait pu naître dans votre esprit ? Jusqu'à ce moment pas un homme de lettres, d'une nation étrangère ou né à l'étranger, n'a été *invité* à faire partie de ce comité ; les quelques écrivains qui y figurent, comme MM. Blanc, Guizot, d'Azeglio etc., ont été proposés par des amis personnels suivant la voie ordinaire. Cette explication satisfera, j'espère, vos justes susceptibilités sur la question de forme. J'ai maintenant l'honneur et le bonheur de vous transmettre, à vous et à votre fils, — dont les travaux relatifs à Shakespeare sont si hautement appréciés en France et en Angleterre, — la plus cordiale invitation de vous joindre à nos rangs. La liste du Comité est considérée par plusieurs d'entre nous comme la plus belle partie de notre célébration. Une fois insérée dans les diverses éditions du Poëte, elle survivra certainement au monument de marbre, et une telle liste arriverait dépourvue de son ornement, à la postérité, sans le nom illustre de Hugo.

Votre très obéissant serviteur :

H. Epworth Dixon.

Cette invitation officielle fut reproduite et traduite dans les journaux anglais et belges, mais les journaux français ne semblaient pas se rendre un compte exact de cet incident. Victor Hugo demande à Vacquerie de remettre les choses au point :

H. H. [1864].

La Presse nous arrive avec ceci :

« — M. Victor Hugo et son fils, M. François-Victor Hugo, traducteur de Shakespeare, se sont joints au comité national organisé pour la célébration du trois centième anniversaire de la naissance du grand dramaturge. »

Cette note semble nous montrer comme ayant mis les pouces devant le sans-gêne anglais. Ce qui me ressemble peu. J'avais été roide, et je tiens à l'être encore. Voici les pièces. Il nous semble, à Victor et à moi, qu'après les lignes pénibles de *La Presse*, il serait bon qu'elle publiât au moins la lettre à Dixon. Voulez-vous voir M. de Girardin et en causer avec lui ? Ce qu'il fera sera bien fait. Pardon encore et toujours merci.

[1] Publiée dans *Actes et Paroles*. Notes.

La lettre anglaise (Dixon) serait bonne à traduire et curieuse à publier, au moins les dernières lignes. C'est l'anglais qui met les pouces[1].

Victor Hugo reçut du Comité quelque temps après un bulletin de souscription au monument de Shakespeare. L'opinion qu'il avait exprimée dans son livre était en contradiction formelle avec l'idée de souscription. Assez embarrassé, il s'en remet à Louis Blanc et les lettres suivantes s'échangent entre eux :

Hauteville house, 31 mars 1864.

Mon cher Louis Blanc,

Dans le livre que je vais publier et où je parle, et dans les meilleurs termes, du Comité, je me prononce contre l'idée d'une souscription. Une souscription, c'est l'ordinaire de ces sortes de manifestations. Or, pour Shakespeare, il faut plus que l'ordinaire. Je ne crois pas qu'on puisse faire moins pour lui que le vote d'un grand monument public par acte du Parlement.

C'est là, selon moi, que devrait tendre l'initiative de ce Comité. Ayant écrit cela, qui va paraître, puis-je prendre part à la souscription ? Puis-je écrire d'une façon et agir de l'autre ?

Dans un cas qui intéresserait la conscience, la réponse immédiate ce serait ***non.*** Le cas actuel admet moins de sévérité. Pourtant, n'y aurait-il pas inconséquence ? Vous êtes sur le terrain, vous voyez les choses de près; en même temps que toutes les puissances vous avez toutes les délicatesses, permettez-moi de vous faire juge de la question.

Si vous pensez que mon livre ne fait pas obstacle à ma souscription, vous pouvez dès à présent me faire inscrire sur la liste pour cinq livres et mon fils François-Victor également pour cinq livres.

Si vous voyez inconvénient à ce que je semble me déjuger et si c'est votre avis que je m'abstienne, je m'abstiendrai.

Mon amitié vous demande la permission de s'en rapporter à la vôtre[2].

[1] Inédite. — [2] Correspondance.

***

16 avril 1864.

Mon cher Victor Hugo,

Pardonnez-moi de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre. Le comité ne se rassemble que de loin en loin, et j'attendais, avant de vous répondre, le résultat de la communication que j'avais à lui faire de votre part. Elle a été reçue, cela va sans dire, avec un sentiment profond de sympathie et de déférence. Mais, outre qu'il est trop tard pour suivre la voie que vous tracez, votre idée, qui est aussi la mienne et qui est essentiellement *française,* se trouve être absolument opposée aux habitudes et au génie de ce pays, où tout se fait par « contributions volontaires », et où l'on a horreur de l'initiative du pouvoir. Si, par impossible, le Parlement avait pris sur lui de voter un monument à Shakespeare, le peuple n'aurait plus eu de cœur à la chose. Que les Anglais aient en cela tort ou raison, voilà le fait.

Votre opinion — et je la partage en principe, — étant que le soin d'honorer la mémoire de Shakespeare d'une manière digne de lui aurait dû être laissé au Parlement, et cette opinion ayant été exprimée par vous dans votre livre, vous craignez de paraître écrire d'une façon et agir de l'autre, si vous prenez part à la souscription. Puisque vous voulez bien me demander à cet égard mon avis, je vous dirai que je n'ai pas, sur ce point, votre manière de voir. Il y a ici deux systèmes à suivre. L'un aurait vos préférences, mais l'autre est celui qui est conforme aux habitudes et au génie de la nation à laquelle appartient plus particulièrement Shakespeare. Vous ne vous contredirez nullement, ce me semble, en disant ce qui, selon vous, serait le mieux, et en faisant ce qui est, dans la circonstance, la seule chose possible. Il n'y aurait contradiction que dans le cas où la question aurait été posée par vous de la sorte : ou un vote du Parlement, ou rien. Mais ce n'est assurément pas se mettre en contradiction avec soi-même que de faire ce qui est bien en soi, tout en déclarant qu'il y aurait à faire mieux. Telle est mon impression.

Charles Dickens croit, comme vous, que le gouvernement, en pareille matière, aurait

dû prendre l'initiative, et que le monument aurait dû être élevé aux frais de l'état; mais cela ne l'a pas empêché de prendre part à la souscription.

Si vous pensez que je me trompe, dites-le moi. Mon jugement est prêt à s'incliner devant le vôtre.

Il m'est revenu que François-Victor était au moment de visiter Londres. Combien il me rendrait heureux s'il consentait à regarder ma maison comme la sienne! J'ai une chambre à lui offrir dans un tout petit cottage, fort humble, mais qui est entouré d'un grand jardin, et qui est très riant quand il fait soleil. Là, il n'aurait pas loin à aller pour trouver un ami.

Louis Blanc[1].

Le carnet de 1864 porte à la date du 21 avril :

— J'envoie à Louis Blanc une traite de 250 francs à l'ordre de M. Dixon, montant de ma souscription (125 francs pour moi, 125 francs pour Victor) au monument de Shakespeare à Londres.

Paul Meurice eut l'idée ingénieuse et hardie, en organisant à Paris un banquet en l'honneur de Shakespeare, d'en faire décerner par le Comité la présidence à Victor Hugo. Mais Victor Hugo n'avait pas reconnu l'amnistie, son vers célèbre des *Châtiments :*

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

lui dictait son devoir, il ne pouvait rentrer — et il ne rentra — en France qu'à la chute de l'empire. Qu'à cela ne tienne, pensa Paul Meurice, Victor Hugo sera d'autant plus présent que le fauteuil présidentiel restera vide; cette glorification de Shakespeare par la France sera en même temps une manifestation des admirateurs de l'exilé et une protestation contre son exil.

Dans une lettre qui nous manque, Paul Meurice dut exposer ce plan à Victor Hugo qui l'en félicite, tout en doutant de sa réussite :

H. H., 21 février [1864].

... Je serais aussi fier que touché si votre idée du banquet Shakespeare se réalisait, mais je crois que d'ici ou de là, vous trouverez des obstacles...

Mais l'idée prend corps et le 3 avril, Victor Hugo écrit à Paul Meurice :

Tout réussit par vous, et je commence à croire au banquet parisien de *Shakespeare,* puisque vous en couvez l'idée. Cela sera d'autant mieux que l'Angleterre, chose triste, est froide. La souscription n'a encore produit que 50.000 *francs* (non *livres*). Mauvaise idée d'ailleurs, et chétive, que cette souscription. Il faut plus pour Shakespeare que pour Cobden. Il fallait un acte du Parlement. L'Angleterre, j'en ai peur, va rater le jubilé.

En attendant, une souscription biblique pour des chapelles à Londres prospère; le seul duc de Manchester donne 500.000 francs. Tout cela augmentera, à mon grand regret, l'à-propos de mon chapitre *Shakespeare et l'Angleterre.*

A vous — à vous — à vous.

Ceci n'est pas sans intérêt : En regard de l'Académie française qui a délibéré sur mon expulsion, l'Académie des Sciences de Lisbonne (espèce d'Institut portugais) vient me chercher dans l'exil. Je vous envoie copie de la lettre. Communiquez-la aux journaux amis, si vous pensez que cela en vaille la peine[1].

Vacquerie envoie des détails :

Vous voilà donc notre président. Je crois que ça va faire un certain bruit. Notre comité vous va-t-il? Lamartine a refusé d'en être, je pense, pour ne pas être sous vous; Guizot de même; nous avions dû le nommer comme ayant signé une traduction de Shakespeare, mais je lui pardonne son refus, ainsi qu'à Villemain, qui a trouvé notre liste médiocre parce qu'il y manquait Viennet et Lebrun. Nous nous passerons de ces trois académiciens. Nous sommes une trentaine de commissaires; c'est peu pour le banquet, mais c'était trop pour l'action. Nous avons nommé hier une

[1] Inédite.

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

sous commission de cinq membres : Laurent-Pichat, Ulbach, l'acteur Valnay, Rochefort et moi. Cette commission va tout faire. Nous avons réunion aujourd'hui à deux heures. Je vais proposer que les cinq vous écrivent une lettre; vous répondrez et votre réponse sera lue au banquet.

Voilà une lettre qui est un peu sûre d'être applaudie! Faites une lettre qui puisse être reproduite dans les journaux. — Avouez que, quand nous nous mêlons d'une chose, nous ne nous en tirons pas trop mal. Il y a quelque chose d'assez bien à ce que, dans ce bon Paris impérial, votre fauteuil vide préside un banquet solennel [1].

Voici l'invitation officielle du Comité :

11 avril 1864.

Cher et illustre Maître,

Une réunion d'écrivains, d'auteurs et d'artistes dramatiques, et de représentants de toutes les professions libérales, a eu lieu dans le but d'organiser, à Paris, pour le 23 avril, une fête à l'occasion du trois centième anniversaire de la naissance de Shakespeare.

Ont été nommés membres du comité shakespearien français :

MM. Auguste Barbier, Barye, Charles Bataille (du Conservatoire), Hector Berlioz, Alexandre Dumas, Jules Favre, George Sand, Jules Janin, Théophile Gautier, François-Victor Hugo, Legouvé, Littré, Paul Meurice, Michelet, Eugène Pelletan, Régnier (de la Comédie-Française). Secrétaires : MM. Laurent Pichat, Leconte de Lisle, Félicien Mallefille, Paul de Saint-Victor, Thoré.

La présidence vous a été décernée à l'unanimité.

Elle était due au grand poète et au grand citoyen.

Nous attendons avec confiance une adhésion qui donnera à cette fête sa complète signification.

Les délégués du Comité :

Laurent Pichat.
Henri Rochefort.
Louis Ulbach.
Auguste Vacquerie.
E. Valnay [2].

[1] J. Marsan, *La Bataille romantique.*
[2] *Actes et Paroles.*

***

Je me permets de glisser mon petit mot dans cette invitation officielle. J'ai achevé, hier seulement, de lire ce beau et grand livre. J'en suis tout pénétré, et comme agrandi moi-même. Il me semble que cet affluent énorme va exhausser le niveau et précipiter le courant de la pensée du siècle. Je m'en vais faire encore le prophète à bon compte en vous annonçant un effet capital. Les fragments reproduits dans les journaux ont causé déjà une impression profonde, et tous ceux que je rencontre sont pleins d'admiration et d'impatience.

Je vous aime de toute mon âme.

Paul Meurice [1].

Auguste Vacquerie, de son côté, ne reste pas inactif; tout en surveillant la mise en vente du livre, il s'occupe du banquet :

On s'inquiète fort de notre banquet et de votre présidence; ça semble impossible. Plus je vais, plus je vous conseille de peser votre lettre. Il y aura certainement une minorité hostile; ne lui donnez pas de prétextes de protester; il faut que l'effet reste entier et que rien n'altère ce fait énorme : Victor Hugo président d'une manifestation considérable dans Paris. Ce fait est tellement capital que je ne le croirai vraiment qu'après.

Mais je suis bête de vous donner des conseils, que vous saurez bien vous donner tout seul. — J'ai fait souscrire Cuvillier-Fleury!

On lira une lettre de Madame Sand, courte et quelconque, réconciliant Shakespeare et Voltaire. — J'oublie probablement les trois quarts de ce que j'aurais à vous dire, mais c'est que je suis en plein déménagement, ce qui, ajouté au banquet et au *etc.* met tout sens dessus dessous dans ma cervelle et dans ma chambre, idées et meubles.

Il n'y a qu'une chose ici qui n'ait pas les quatre fers en l'air, c'est votre succès. Il est sur ses pieds solidement, et je défie bien nos déménageurs d'en écorner un angle.

À vous de tout mon cœur.

Aug. V.

Dimanche.

[1] Inédite.

En réponse Victor Hugo lui envoie sa lettre d'acceptation; elle a été publiée dans *Actes et Paroles. — Pendant l'exil,* nous croyons pourtant devoir la reproduire ici :

Au Comité pour Shakespeare.

Hauteville-House, 16 avril 1864.

Messieurs,

Il me semble que je rentre en France. C'est y être que de se sentir parmi vous. Vous m'appelez, et mon âme accourt.

En glorifiant Shakespeare, vous, français, vous donnez un admirable exemple. Vous le mettez de plain-pied avec vos illustrations nationales; vous le faites fraterniser avec Molière que vous lui associez, et avec Voltaire que vous lui ramenez. Au moment où l'Angleterre fait Garibaldi bourgeois de la cité de Londres, vous faites Shakespeare citoyen de la république des lettres françaises. C'est qu'en effet Shakespeare est vôtre. Vous aimez tout dans cet homme; d'abord ceci, qu'il est un homme; et vous couronnez en lui le comédien qui a souffert, le philosophe qui a lutté, le poëte qui a vaincu. Vos acclamations honorent dans sa vie la volonté, dans son génie la puissance, dans son art la conscience, dans son théâtre l'humanité.

Vous avez raison, et c'est juste. La civilisation bat des mains autour de cette noble fête.

Vous êtes les poëtes glorifiant la poésie, vous êtes les penseurs glorifiant la philosophie, vous êtes les artistes glorifiant l'art; vous êtes autre chose encore, vous êtes la France saluant l'Angleterre. C'est la magnanime accolade de la sœur à la sœur, de la nation qui a eu Vincent de Paul à la nation qui a eu Wilberforce, et de Paris où est l'égalité à Londres où est la liberté. De cet embrassement jaillira l'échange. L'une donnera à l'autre ce qu'elle a.

Saluer l'Angleterre dans son grand homme au nom de la France, c'est beau; vous faites plus encore. Vous dépassez les limites géographiques : plus de français, plus d'anglais; vous êtes les frères d'un génie, et vous le fêtez; vous fêtez ce globe lui-même, vous félicitez la terre qui, à pareil jour, il y a trois cents ans, a vu naître Shakespeare. Vous consacrez ce principe sublime de l'ubiquité des esprits, d'où sort l'unité de civilisation; vous ôtez l'égoïsme du cœur des nationalités. Corneille n'est pas à vous, Milton n'est pas à eux, tous sont à tous; toute la terre est patrie à l'intelligence; vous prenez tous les génies pour les donner à tous les peuples; en ôtant la barrière entre les poëtes, vous l'ôtez entre les hommes, et par l'amalgame des gloires vous commencez l'effacement des frontières. Sainte promiscuité! Ceci est un grand jour.

Homère, Dante, Shakespeare, Molière, Voltaire, indivis; la prise de possession des grands hommes par le genre humain tout entier; la mise en commun des chefs-d'œuvre; tel est le premier pas. Le reste suivra.

C'est là l'œuvre que vous inaugurez; cosmopolite, humaine, solidaire, fraternelle, désintéressée de toute nationalité, supérieure aux démarcations locales; magnifique adoption de l'Europe par la France, et du monde entier par l'Europe. D'une fête comme celle-ci, il découle de la civilisation.

Pour présider cette réunion mémorable, vous aviez le choix des plus hautes renommées; les noms illustres et populaires abondent parmi vous, votre liste en rayonne; les éclatantes incarnations de l'art, du drame, du roman, de l'histoire, de la poésie, de la philosophie, de l'éloquence, sont groupées presque toutes dans cette solennité autour du piédestal de Shakespeare; mais vous avez eu sans doute cette pensée qu'afin de donner à la célébration de cet anniversaire son caractère particulièrement externe, afin que cette manifestation fût en dehors et au delà de toute frontière, il vous fallait pour président un homme placé lui-même dans cette exception, un français hors de France, à la fois absent et présent, ayant le pied en Angleterre et le cœur à Paris, espèce de trait d'union possible, situé à la distance voulue, et à portée en quelque sorte de mettre l'une dans l'autre les deux mains augustes des deux nations. Il s'est trouvé, par un arrangement de la destinée, que cette position était la mienne, et le choix glorieux que vous avez fait de moi, je le dois à ce hasard, heureux aujourd'hui.

Je vous rends grâce, et je vous propose ce toast : — « À Shakespeare et à l'Angleterre. À la réussite définitive des grands hommes de l'intelligence, et à la communion des peuples dans le progrès et dans l'idéal! »

Victor Hugo.

*
* *

Dimanche H. H. [1864.]

Voici ma réponse à l'excellentissime lettre du comité. Je crois qu'elle tourne assez bien autour des écueils. Il va sans dire que vous et Meurice et Charles pouvez en retrancher ce qui vous semblerait *dépasser*. Je vous donne pour tout carte blanche. Les journaux anglais s'occupent beaucoup de ce banquet; ils doutent que ma *présidence soit acceptée de l'empire* et que la police permette la manifestation. Ils disent que dans tous les cas, il y a et il y aura grand effet, que l'interdiction grandirait peut-être encore. *Le Globe* a publié un article intitulé *Garibaldi à Londres et Victor Hugo à Paris*[1].

Madame Victor Hugo, de passage à Paris, donne dans une lettre adressée à son fils François-Victor le 12 avril 1864 des détails sur l'organisation du banquet :

...Le banquet aura lieu au Grand-Hôtel et la souscription est de *dix francs*. Le déboursé est modeste. Il le faut à la portée de toutes les bourses. Le président étant absent, son fauteuil, maintenu au couvert, restera vide. La question est de savoir si la police sur ce point et sur d'autres n'interviendra pas... Le banquet aura lieu à trois heures. Puis on se transportera du Grand-Hôtel au théâtre de la Porte Saint-Martin où l'*Hamlet* de Meurice et quelques fragments d'autres pièces de Shakespeare seront représentés. Mme Sand, absente, ne pourra être du banquet, mais elle a écrit une lettre faite pour être lue et qu'on lira.

...Lamartine a dit que, vivant depuis plusieurs années isolé, il avait pris depuis son deuil le parti absolu de la retraite.

...Lacroix est entré hier chez moi avec un exemplaire du livre de ton père. Moi de me ruer sur le livre. — Il n'est pas pour vous, Madame. — Pour qui donc? Il me semble que je dois être servie la première. — Les journaux, Madame, ne sont pas galants et cet exemplaire leur appartient.

(1) Inédite.

Voilà Auguste et Lacroix qui s'installent devant ma table, qui mutilent le pauvre livre, mettant les feuillets coupés sous enveloppe[1].

Comme on l'avait prévu, le banquet fut interdit; nouvelle lettre de Madame Victor Hugo :

21 avril 1864.

C'est samedi dernier qu'a été discutée, en conseil des ministres, la question du banquet. B... n'a pu supporter l'idée du *fauteuil vide*, et il a été décidé que le banquet ainsi que la représentation n'auraient pas lieu. Le ministre de l'Intérieur a dit à Vaillant qui l'a dit à Camille Doucet, lequel l'a redit à Fournier[2], qu'ordre était donné de suspendre les répétitions. Le lendemain, un agent du ministre de l'Intérieur a été au Grand-Hôtel, et a dit au directeur qu'il eût à fermer *ses salons* aux souscripteurs du banquet. La nouvelle, reproduite par les journaux, fait grand effet. Meurice a été hier chez son typographe qui lui a dit que ses ouvriers étaient fort montés, qu'il les écoutait parler, que l'un d'eux disait à ses camarades : Est-ce que nous ne ferons rien et laisserons-nous toujours le gouvernement maître de tout?

Le correspondant de l'*Illustrated,* accompagné d'un dessinateur, est allé chez Meurice pour lui demander deux cartes d'admission; le vrai banquet étant celui de Paris, il n'irait pas à Londres, et le journal aurait pour image le festin du Grand-Hôtel. Le *fauteuil vide* dont on ménagerait l'effet donnerait à la gravure un caractère visionnaire. Pierre Petit avait eu de son côté l'idée de photographier le médaillon de Shakespeare qu'il aurait entouré des médaillons d'Eschyle, d'Homère, de Dante et du tien. Il comptait en tirer autant d'épreuves qu'il y aurait eu de convives qui devaient, d'après les probabilités, être environ six cents. — On comprend que ce banquet splendide et presque sans précédent ait inquiété le gouvernement. Il est vrai que ce n'est guère meilleur pour lui de l'avoir interdit que d'avoir laissé faire. Les commissaires sont maintenant occupés à dégorger leur

(1) Gustave Simon, *La Vie d'une femme.*

(2) Directeur du théâtre de la Porte Saint-Martin.

IMPRIMERIE NATIONALE

gousset; ce qui n'est pas petite chose, car il leur faut courir après les souscripteurs pour leur rendre leur or [1].

Paul Meurice, de son côté, écrit :

Interdiction du banquet, interdiction de la représentation, coup sur coup, double fureur, vacarme dans les journaux de l'opposition, avertissement au *Temps,* note officielle dans *le Constitutionnel,* colère officieuse des feuilles bonapartistes, grosse rumeur indignée dans le public et dans le peuple, tout ce bruit est très heureux, très excellent et très grand. Fanfare pour nous autres shakespeariens, charivari pour eux. Ce banquet interdit a réussi cent fois mieux que n'eût pu faire le banquet célébré. Votre lettre, si haute, si belle, si sereine a produit un effet immense. Édouard Bertin [2], à qui je l'ai lue et qui en avait peur d'abord, en a été ravi. Nous sommes très contents. J'espère que vous l'êtes aussi et que Shakespeare l'est aussi. C'est très gentil à lui! pour vous remercier d'avoir ajouté à sa gloire, le voilà qui partage votre exil. Bien agi, lion! — Moi, je perds à ça deux ou trois mille francs que m'aurait rapportés la série préparée des représentations d'*Hamlet,* mais je ne regrette pas mon argent; ils ont été bêtes pour plus de cent mille écus [3].

Les journaux, hostiles ou non, s'emparèrent de l'incident; Émile de Girardin publia sous ce titre : *Ce qui sera de l'histoire,* un article énergique qui eût bien pu lui valoir la suspension de son journal [4]. La lettre de Victor Hugo au Comité fut reproduite partout, en France et à l'étranger. Les amis mêmes du gouvernement déplorèrent l'interdiction. Francisque Sarcey, dans *l'Opinion nationale* du 25 avril, tout en déclarant le grand poète français tout aussi inintelligible pour lui que le grand poète anglais, dit qu'on aurait dû laisser «les bruyants amis de l'*exilé volontaire* faire leur tapage» :

«La petite église de Victor Hugo, ajoute-t-il, triomphe de cette interdiction... Si la fête avait eu lieu, nous aurions peut-être pris la liberté de nous moquer prodigieusement de ceux qui tiraient les bombardes. On aurait vu alors ce qu'a perdu dans l'opinion publique la coterie des hugolâtres. Je crois, pour moi, que le grand, l'impartial public commence à être fatigué de ces perpétuelles simagrées d'adoration autour d'un écrivain de génie qui a fini par ne plus être que l'ombre d'un grand nom.»

En revanche, Michelet manifeste sa satisfaction :

1er mai 1864.

Nouveau triomphe, cher Monsieur. On a reculé devant ce fauteuil vide!

Mille remerciements. Je vous envoie une chose misérable, détestable [1]. Je n'ai rien de mieux.

Je vous serre la main tendrement.

J. MICHELET [2].

Le pays de Shakespeare protesta à sa façon; Victor Hugo l'annonce à Paul Meurice.

H. H., 2 mai 1864.

...Vous avez raison, votre idée de *fauteuil vide* que j'avais cru irréalisable a merveilleusement réussi. L'effet du banquet interdit a été considérable en Angleterre. Le 23 avril même, on a appris la nouvelle à Stratford-sur-Avon, la ville était pavoisée. En un clin d'œil tous les drapeaux tricolores, représentant l'empire, ont disparu des fenêtres. Reynolds rapproche cette interdiction de l'expulsion de Garibaldi.

À bientôt. À toujours. On vous aime bien autour de moi. Que de choses j'ai dans le cœur pour vous [3].

[1] Gustave SIMON, *La Vie d'une femme.*

[2] Directeur du *Journal des Débats.*

[3] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

[4] *La Presse,* 23 avril 1864.

[1] Son portrait avec cette dédicace : À Victor Hugo, *admiration et amitié. Jules Michelet.*

[2] J.-M. CARRÉ, *Michelet et son temps.*

[3] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

Après l'interdiction du banquet, des anglais voulurent organiser au Grand-Hôtel un banquet anglais où ils eussent invité des personnalités de la presse et des lettres françaises. Ce projet ne put être réalisé, Madame Victor Hugo en donne la raison :

Le banquet des anglais, quoi qu'en prétende *le Constitutionnel,* n'a pas eu lieu, cela parce que le directeur du Grand-Hôtel a dû répondre qu'il n'y aurait pas *un seul français* à la fête[1].

Un groupe de français résidant à Londres organisa un banquet et en offrit la présidence à Victor Hugo qui refusa et motiva son refus par cette note au coin de la lettre d'invitation :

Non. Ne pas faire dégénérer une manifestation nationale en un fait personnel.

APRÈS LA PUBLICATION.

Tout ce bruit avait servi le livre à son apparition ; les journaux anglais, accoutumés à la liberté, avaient tous protesté contre l'attitude du gouvernement français et créé ainsi un mouvement très favorable au succès de *William Shakespeare,* Victor Hugo le constate dans ce billet à Auguste Vacquerie :

«... Croiriez-vous que j'ai en ce moment un immense succès en Angleterre, et qu'il me faut répondre à un tas de lettres de misses et de ladies ? »

Malgré l'hostilité de la plupart des journaux français, le public fit bon accueil au volume, si nous en jugeons par cette lettre d'Auguste Vacquerie :

Mon cher maître, la vente va admirablement. Il y a cinq mille exemplaires de partis, ce qui est énorme pour un livre de critique. J'avais recommandé dans le temps à Lacroix de faire diviser les 10 mille en plusieurs éditions; on aurait pu mettre coup sur coup dans les journaux : — la 1re édition est épuisée, — la 2e, etc. Il ne l'a pas fait. Je m'en console; le procédé est un peu usé, et cela donne à la vente un air plus sincère et plus sérieux. J'ai donné hier à Bohné quatre lignes qu'il va faire insérer dans tous les journaux. — Le succès moral est au niveau du succès matériel. Tous ceux que je rencontre ont lu ou lisent et sont enthousiastes. — J'ai porté le volume à Cuvillier-Fleury, qui serait, je crois, fort désireux de faire l'article. Je ne l'en ai ni pressé ni éloigné; Janin dont le sort académique est ajourné, pourrait bien reculer devant l'article comme devant l'en-tête, et alors nous serions heureux de trouver Cuvillier-Fleury. (Sans compter que, moi, je crois la discussion de Cuvillier-Fleury plus utile que l'approbation de Janin.) Hier *le Siècle* n'avait pas encore mis l'extrait. Cependant Havin m'a donné sa parole. Mais il est député, et *le Siècle* est plein des séances de la Chambre.

Une note du Carnet nous transcrit une dépêche de treize journalistes espagnols :

11 mai [1864]. J'ai reçu à 9 h. du matin une dépêche télégraphique datée de Madrid 8 mai, 12 h. en espagnol, avec des fautes provenant de la télégraphie de Jersey. La voici :

À Victor Hugo.

Varios periodistas es dan gracias por el recuerdo a Cervantes Shakespeare.

13 signataires.

(Des journalistes de nuances diverses vous rendent grâces pour vous être souvenu de Cervantes dans votre livre sur Shakespeare.)

Lacroix se montre assez satisfait, mais on sent quelques réticences dans sa lettre :

7 juin 1864.

... Somme toute, la vente a été belle à l'apparition même, mais s'est brusquement arrêtée. Nous avions fait une seule édition, et ce à Paris, à 8.000 exemplaires. Il y en a près de 5.000 de vendus. Comme vous avez pu en juger, le volume est d'un luxe véritable d'im-

[1] Gustave Simon, *La Vie d'une femme.*

pression, de papier, et le prix n'a point paru élevé à cause de la belle apparence du livre.

Après avoir récriminé contre les journalistes qui n'écrivaient pas les articles promis, Lacroix poursuit :

... Je ne suis point découragé pourtant, cher Maître. Il y aura une réaction en faveur du livre. Si la grande presse arrivait avec ses comptes rendus favorables pour parer aux calomnies et aux sottises de quelques prétendus critiques secondaires, cela ranimerait la vente. Je ne m'étais pas illusionné d'ailleurs sur le résultat. Un livre sérieux et élevé comme votre *Shakespeare* ne pouvait avoir qu'un public d'élite, et, partant, plus restreint. Je vous l'avais dit d'avance, seulement j'espérais vendre 8.000 exemplaires de suite.

... Je devais avoir une vente de 15.000 exemplaires pour couvrir les frais sans bénéfice. J'espère encore que dans mes douze années, j'y arriverai peu à peu.

Victor Hugo, tout en rassurant pour l'avenir son éditeur, suspend les pourparlers en cours pour *les Chansons des rues et des bois* que Lacroix voulait publier à l'automne :

H. H., 12 juin [1864].

Mon cher monsieur Lacroix, dans ma situation je suis cible, et rien n'est plus simple que ces coalitions d'envies et de haines; Bonaparte s'y ajoute, les fonds secrets récompensent, et les aboyeurs reçoivent, leur besogne faite, les prix Monthyon de la police. Tout cela est dans l'ordre. Ayant les avantages de la situation, j'en dois avoir les inconvénients. Quant à vous, je ne vous apprends rien en vous disant que toute affaire faite avec moi peut osciller dans le commencement, mais dans un espace de dix ans, et à plus forte raison de douze, est immanquablement excellente. Consultez tous les chiffres de mon passé. Il n'y a pas, dans tous les livres que j'ai publiés, une seule exception à cette règle. Il faut avoir foi, savoir attendre et pouvoir attendre. Tout est là. J'ai le lendemain. Vous m'écrivez que vous avez vendu 5.000 ex. et qu'il vous faut vendre 15.000 pour couvrir vos frais. Dans un temps donné, la réaction se faisant infailliblement pour ce livre si bêtement attaqué (si habilement aussi, par les valets de plume, voyez mon livre p. 337)[1], avant un an d'ici, vous aurez vendu vos 15.000, et vous me l'annoncerez. J'ajourne jusque-là la publication des *Chansons des rues et des bois*.

Rossini s'est tû après *Guillaume Tell*, je me suis tû après les *Burgraves*. *Guillaume Tell* chuté, les *Burgraves* sifflés, c'est une raison pour que l'auteur sourie et se taise. Il y a de la dignité dans ces silences-là[2].

En feuilletant un petit album de poche (1864) nous y trouvons le brouillon de cette curieuse proposition de Victor Hugo à ses éditeurs. La lettre fut-elle envoyée? c'est possible, mais nous ne la possédons pas :

MM. Permettez-moi de faire une chose juste. Vous avez tiré à 10.000 ex. la 1re édition de mon livre intitulé *W. S.* Sur ces dix mille[3], j'apprends qu'en six semaines (du 14 avril au ..[4] juin) vous n'avez vendu que six mille. C'est un échec. L'insuccès, MM., doit tomber sur l'auteur, non sur l'éditeur. Je vous ai vendu le manuscrit de *W. S.* 35.000 fr. C'est trop. Trouvez bon que je réduise le prix à 25.000 fr. et que j'en retranche 10.000 fr. Vous m'avez payé 17.500 fr. comptant; il me reste en portefeuille votre traite de 17.500 fr. échéant fin octobre. Je vous la renvoie, la voici. Envoyez-moi, je vous prie, en échange, une autre traite de 7.500 fr. seulement échéant à la même époque. De cette façon tout sera bien.

Croyez, je vous prie, à toute ma cordialité.

Au début de janvier 1865, il restait encore 3.000 invendus. Les éditeurs pensèrent au stratagème en usage alors (ne l'est-il plus actuellement?) et ne doutèrent pas du consentement de Victor Hugo :

Nous allons refaire une seconde édition de *William Shakespeare* en utilisant le reste du

[1] *Zoïle aussi éternel qu'Homère*, ch. 2. (Voir page 139 de cette édition.)

[2] Inédite.

[3] Victor Hugo et Vacquerie annoncent 10.000; Lacroix écrit 8.000.

[4] La date est restée en blanc.

premier tirage. Nous avons songé à modifier la couverture et le titre, cela va sans dire; mais ce qui donnerait surtout un nouvel attrait à la mise en vente, ce serait quelques lignes précédant cette seconde édition, ne le pensez-vous pas ?

Au coin de cette lettre, Victor Hugo écrit :

Refusé. Je ne veux que des éditions sincères.

Et il précise sa pensée dans la lettre suivante :

H. H. 22 janvier [1865].

Mon cher monsieur Lacroix,

Mon fils F. Victor, qui est à Bruxelles en ce moment, vous dira en détail ma réponse à votre lettre de la semaine passée. Il y a un point que j'ai omis. C'est la question au sujet de la 2e édition que vous voudriez faire du *Shakespeare* avec les 3.000 exemplaires restant. Je ne suis point d'avis de faire cette édition. Elle ne serait point vraie et réelle. Il eût été bon de diviser, à l'époque de la publication, le tirage de *10.000* en quatre ou cinq éditions fort sérieuses de 2.500 ou 2.000 exemplaires chaque. C'était l'avis de Vacquerie. Je regrette que vous ne l'ayez point suivi. Aujourd'hui nous serions normalement en moins d'un an à la 4e ou 5e édition *vraie*. Le raccommodage que vous me proposez n'est pas bon. Il faut laisser cette édition de *dix mille* s'épuiser lentement, mais sûrement et sincèrement. La vraie nouvelle édition devrait être un grand *in-18* bon marché qui, loin de nuire à l'écoulement du reliquat in-8°, y aiderait. Ce système des éditions bon marché servant de prospectus et de véhicule aux éditions de luxe a été pratiqué avec beaucoup de succès par plusieurs éditeurs français, et a toujours réussi depuis vingt ans, quand il s'est agi de mes ouvrages. Je vous le recommande.

Cette édition in-18 fut lancée; eut-elle un meilleur sort que la première ? Ce qu'on ne peut nier, c'est que *William Shakespeare* fut attaqué vigoureusement, c'était l'inévitable réaction motivée par le succès sans précédent des *Misérables.*

Une note de travail constate qu'on avait reproché au poète de faire œuvre de critique :

C'est un rêve étrange de vouloir retirer la critique au poëte. Qui donc, mieux que le mineur, connaît les galeries de la mine ?

Déjà, en 1824, Victor Hugo écrivait :

On veut que ceux qui ont du talent ne soient jugés que par ceux qui n'en ont pas[1].

On insinua, d'autre part, que l'auteur de *William Shakespeare* avait personnifié la critique dans Zoïle; ce passage d'une lettre de Victor Hugo nous donne son opinion :

Zoïle pour moi incarne la diatribe, et non la critique. La diatribe est basse, la critique est grande. Cette distinction est partout indiquée dans mon livre[2].

Attaquée ou louée, cette œuvre est le plus grand hommage que Shakespeare ait reçu de la France; Louis Ulbach, en l'annonçant[3], disait :

« À l'heure où la fraternité s'affirme par-dessus les génies des peuples, il est doux de voir notre grand poëte national donner le signal et l'exemple, en déposant la première couronne et le premier baiser sur le monument d'un grand poëte étranger. »

[1] *Littérature et Philosophie mêlées* (Idées au hasard).

[2] Extrait du catalogue d'Étienne Charavay.

[3] *Le Temps*, 18 avril 1864.

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

Les attaques furent violentes et nombreuses; les ennemis avaient beau jeu, car après les polémiques suscitées par le banquet, certains critiques qui eussent défendu le livre se renfermèrent dans un mutisme prudent; louer Victor Hugo, c'était désavouer le gouvernement; Louis Ulbach qui, en annonçant le banquet dans *le Temps* du 18 avril 1864, promettait un compte rendu du livre, ne tint pas sa promesse. Jules Janin lui-même, dont les feuilletons étincelants saluaient d'ordinaire l'apparition de chaque volume, garda le silence. Dame! il était candidat à l'Académie et la majorité des immortels était hostile à l'exilé; ceux qui ne voyaient pas en lui un ennemi politique s'abstenaient, pour ne pas déplaire en haut lieu, de prononcer même son nom; Janin, en parlant de *William Shakespeare,* se serait aliéné bien des voix; Victor Hugo le comprit, comme l'indique cette lettre à Auguste Vacquerie :

H. H. 2 mai.

Cher Auguste, lisez cette lettre adressée à Janin, et envoyez-la si vous pensez qu'il la prendra comme je l'écris, c'est-à-dire de tout cœur. Je sens l'embarras où le jettent ces pauvres passions envieuses de l'Académie et je voudrais le mettre à l'aise de mon côté du moins. Je lui demande donc de ne plus parler de moi. Si vous êtes d'avis qu'il pénétrera bien ce qu'il y a d'affectueux et de cordial dans ma pensée, transmettez-lui ma lettre, sinon brûlez-la. Ici comme en toute chose je trouverai bon ce que votre exquis jugement aura décidé. Je vous dis comme Cicéron à Atticus : *rectius me mea vides* [1].

Nous n'avons pu trouver la lettre à Janin, elle a pourtant été envoyée, car

[1] Inédite.

la réponse, datée du 19 mai 1864, a été publiée par Clément Janin [1].

Des éloges imprévus, émanant d'ennemis politiques, déconcertent Victor Hugo, il écrit à Vacquerie :

Étrange effet des haines et des sympathies littéraires, seules solides, à ce qu'il paraît. Les journaux républicains classiques m'attaquent et les journaux bonapartistes non classiques me soutiennent. D'autres réactionnaires m'attaquent, c'est vrai, ils imaginent de m'appeler l'*homme du passé,* c'est prévu dans mon livre. Vous avez raison de nommer la Nouvelle Revue de Paris *un nid de Sarceys,* cet Amédée Rolland est un Sarcey; le numéro m'arrive, je l'entr'ouvre, je vois en une ligne ce que c'est que l'article, et je le referme sans le couper. Vous connaissez mon habitude là-dessus. L'absolu dédain. Ne pas lire. On trouvera un jour chez moi dans un coin du grenier un tas d'articles hostiles non coupés. Je ris quelquefois quand je rencontre dans ce grenier toutes ces virginités. La seule ligne que j'aie lue de l'article A. Rolland est celle-ci, il m'impute à crime le *Victor Hugo raconté* et le *Chez Victor Hugo* [2]. Cela m'a suffi.

Puisque Victor Hugo a donné, parmi ses détracteurs, une place spéciale à Amédée Rolland, citons en premier lieu les passages les plus violents de l'étude qu'il consacre à *William Shakespeare :*

La Nouvelle Revue de Paris.
1er mai 1864.

Amédée Rolland.

... Le vrai titre de cet ouvrage serait : *À propos de Shakespeare,* dit M. Victor Hugo en

[1] *Victor Hugo en exil.*

[2] Mme Victor Hugo, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie;* A. Lecanu, *Chez Victor Hugo, par un passant.*

tête de ce volume; le vrai titre de cet article devrait être : *A propos de Victor Hugo,* car c'est bien plus le poëte français du dix-neuvième siècle que l'auteur anglais du seizième qui sera l'objet de notre examen. En cela nous ne nous écarterons pas autant qu'on le pourrait croire du but que semble s'être proposé l'auteur. Nous émettons pour l'instant cette assertion sans idée de blâme, seulement nous constatons ce qui nous paraît une vérité. D'autres esprits, plus enclins à la raillerie que nous ne le sommes, moins amoureux de l'œuvre littéraire du poëte des *Orientales,* pourront, non sans quelque apparence de raison, prétendre que de tous les titres celui qui conviendrait le mieux à l'œuvre nouvelle serait : *Victor Hugo à propos de Shakespeare.* C'est aussi notre sentiment.

... Pour ceux qui reconstitueront l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle, la *Préface de Cromwell* et *William Shakespeare* seront, l'une le haut, l'autre le bas du cadre dans lequel est enfermée l'œuvre de Victor Hugo. Le début et la fin se tiennent, la postface explique et confirme la préface : ici le précepte, là la justification du précepte mis en œuvre.

À ce titre, beaucoup plus qu'à tous les autres, le livre présent est curieux à méditer; il sera utile à consulter un jour. Son premier mérite, c'est qu'il s'impose. Nul n'a le droit, j'entends parmi ceux qui font cas de la littérature, de ne pas l'ouvrir. Les uns le loueront à outrance, sans réflexion; c'est le propre des maîtres de traîner après eux une queue de thuriféraires, et, si l'encensoir contient des pavés, le ridicule n'en retombe que sur ceux qui les lancent; les autres, et je suis de ceux-là, se permettront, non de marchander leur admiration au créateur de vingt chefs-d'œuvre, mais de raisonner leurs éloges.

... La révolution française a ouvert des mondes nouveaux à l'intelligence humaine; le dix-neuvième siècle est le plus grand des siècles, « le dix-neuvième siècle ne relève que de lui-même, il est le fils d'une idée » (*William Shakespeare*, p. 505). Cette idée, qui l'incarnera ? qui en sera le clairon ? le porte-drapeau ? quel génie le résumera ? Ni en Allemagne, ni en Angleterre il n'est apparu, puisque vous ne le citez point; il existe pourtant : son nom ? Le livre de M. Hugo ne le prononce nulle part, il le sous-entend partout; la demande est posée sur mille modes, sur tous les tons. Le maître de la poésie nouvelle, l'initiateur de l'idée future, le Génie enfin, le livre laisse aux thuriféraires dont nous avons parlé le soin de répondre, ce livre pourrait s'intituler Moi.

Le critique analyse l'œuvre de Victor Hugo, poésie, théâtre, roman, puis revient à *William Shakespeare :*

Je me faisais une fête de lire cette nouvelle œuvre; Victor Hugo parlant de Shakespeare, la plus grande personnalité de la poésie contemporaine expliquant, commentant le grand poëte de l'Angleterre, c'eût été là une étude attrayante, et je m'en préparais le régal. Mon attente a été déçue : je n'ai trouvé dans toutes ces pages que la préoccupation sans bornes d'un amour-propre mal déguisé et la prétention trop peu justifiée à la dictature morale d'une société dont M. Victor Hugo semble ne plus comprendre les aptitudes, les besoins, les espérances.

La conclusion secrète, — bien mal cachée, — du présent volume, la voici : « Le grand Pélasge, c'est Homère; le grand Hellène, c'est Eschyle; le grand Hébreu, c'est Isaïe; le grand Romain, c'est Juvénal; le grand Anglais, c'est Shakespeare; le grand Allemand, c'est Beethoven. »

Et le grand Français ? quoi ! il n'y en a pas ? Rabelais ? non ! — Molière ? non ! Vous êtes difficile ! — Montesquieu ? non encore ! — Voltaire ? fi !... — Alors ?... — Alors Hugo !

Eh bien ! non.

Victor Hugo est un grand artiste, le plus grand artiste contemporain, oui; mais il n'est pas plus grand que Gœthe : c'est un philosophe moins grand que Gœthe. Hugo est un grand poëte, d'accord; mais les deux parties de *Faust,* mais *Child Harold,* peuvent aisément entrer en ligne de compte avec *la Légende des Siècles.* Beethoven ne représente pas seul le dix-neuvième siècle. Il y a Gœthe, il y a Byron, il y a Chateaubriand, il y a Balzac, il y a Musset, — il y en a bien d'autres !

... Et de *William Shakespeare ?* Je n'en ai pas beaucoup plus parlé que Victor Hugo n'en a parlé lui-même. Ce grand nom n'est qu'une enseigne ! Le livre a été écrit pour affirmer que la conduite des sociétés doit désormais appartenir aux Olympios et que

Shakespeare fut *socialiste !* Ô puissance de l'orviétan ! profondeur de l'aberration ! À quels sombres puits peut mener le paradoxe enfourché en guise d'hippogriffe ! Socialiste l'auteur de *la Tempête ! la Tempête,* cette raillerie profonde de l'île d'Utopie de Thomas Morus !

Après cela, vous y trouverez et vous admirerez tout un chapitre sur Eschyle; un chapitre digne du seul, du vrai Hugo, de Victor Hugo, écrivain, poëte, penseur, un chapitre digne de l'auteur des *Burgraves* enfin; plusieurs belles pages sur l'art pour l'art, sur le romantisme; mais, hélas ! ce qui reste dans le cœur, après la lecture générale du livre, c'est une profonde douleur et presque du découragement.

Songer qu'un homme comme Victor Hugo a pris patiemment le soin puéril de torturer sa pensée, d'enfoncer des coins dans son intelligence pour aboutir à ceci : après la dynastie de l'épée, la dynastie de l'idée ! après la dynastie des conquérants, la dynastie des génies ! et, une fois ce rêve dynastique posé, il n'y a eu dans l'humanité que deux génies : Eschyle Ier, Eschyle II (Shakespeare); — et M. Victor Hugo, un prétendant qui voudrait régner sous le nom d'Eschyle III !

Cela est-il assez bouffon ! se peut-il croire que l'amour-propre d'un homme le puisse si vite conduire dans l'insensé ! Moïse, Confucius, Mahomet, ne sont rien à côté de Shakespeare ! — Mais s'il fallait, dans un siècle qui a donné le coup de mort au droit divin, s'il fallait, en vertu de je ne sais quelles tables de loi descendant de je ne sais quel Sinaï, recommencer une fois encore une dynastie infaillible, celle des génies, que M. Hugo ne s'y méprenne pas : en France, ce n'est pas à lui que la foule irait. La France a déjà tenté une expérience semblable avec M. de Lamartine, que je n'aime ni comme poëte, ni comme homme politique. Néanmoins, quoi qu'en puissent dire les fidèles, Lamartine est le prototype, Hugo l'imitateur; l'un est l'astre, l'autre le satellite; l'un la voix, l'autre l'écho.

... Après *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, la Maison de Victor Hugo par un passant;* après *la Maison de Victor Hugo par un passant,* Victor Hugo *raconté* par Shakespeare ! Ah ! c'en est trop, et après viendront encore Shakespeare II ou Eschyle III raconté toujours par un témoin de sa vie ! Grâce ! un peu de répit ! Le siècle va devenir sourd à la fin; peut-être a-t-il, après tout, une autre besogne à faire que de s'occuper uniquement de votre incommensurable orgueil !

Le Pays.
Journal de l'Empire.

2 mai 1864.

G. de Saint-Valry.

... Ce qui m'a le plus frappé dans la lecture de cet ouvrage tumultueux et confus, c'est de sentir presque à chaque page à quel point son auteur était loin, et par les procédés de sa critique et par la forme de son style, du tempérament intellectuel et de la nature morale des générations actuelles.

... M. Hugo ne se doute en vérité pas de l'état de l'esprit français; c'est un émigré dans la force du terme, je ne parle pas encore une fois de la politique, à mon point de vue, fort secondaire en tout ceci, je ne parle que de l'étrange retardement de cette imagination, si puissante naguère, qui, à force de se rouler sur elle-même, de ne plus laisser arriver jusqu'à elle que les hymnes de quelques disciples fanatisés, s'est créé cette atmosphère d'aveuglement au sein de laquelle nous la sentons évoluer.

Lisez ce livre soi-disant écrit sur Shakespeare, et si vous y trouvez l'ombre d'une méthode, l'apparence d'une idée suivie, déduite et démontrée, si vous en retirez une information nouvelle, un point de vue, une lumière imprévue sur le grand poète en l'honneur duquel il a été composé, dit-on, c'est que vous avez reçu d'en haut cette grâce spéciale qui devient nécessaire pour comprendre M. Hugo. Nous autres qui sommes des esprits simples, mais particulièrement déterminés à ne pas nous laisser duper par le tapage et la boursouflure de ce style laborieux, nous concluons que nous ne connaissons rien parmi tout ce qui a été écrit sur Shakespeare ou à propos de lui qui soit plus fastidieux, plus creux, et surtout plus inutile que l'élucubration de M. Hugo.

... Malgré ses bruyantes prétentions d'homme d'avenir et de progressiste enragé, quand il se mêle de toucher à la critique ou à l'histoire, M. Hugo n'est plus qu'un prédicant; vous trouveriez difficilement un esprit plus foncièrement sacerdotal et despotique que celui qui

circule dans le livre sur Shakespeare. À travers la brume et la fumée de ces chapitres étranges, on sent à chaque instant l'irritable âpreté d'une âme de sectaire, le pontificat du génie, *sacerdos magnus;* c'est lui qui l'a dit.

... Nous contemplons avec une compassion profonde l'aberration et l'obscurcissement de cette nature puissante et dévoyée. Nous ne pouvons oublier que la même main qui a entassé un tel fatras à propos de Shakespeare a écrit les plus belles odes qui existent dans notre langue et quelques-unes des plus fortes élégies que nous possédions. Si nous avions quelque jour le bonheur de retrouver M. Victor Hugo dans ce monde de la poésie pure, auquel son génie est exclusivement propre, nous sommes certain de réveiller aussitôt l'enthousiasme et l'admiration de nos premières années.

L'Illustration.

7 mai 1864.

André Lefèvre.

On respecte le génie qui, après avoir donné sa mesure, cesse de produire et jouit de sa gloire; mais il faut admirer celui qui, d'année en année, sans relâche et sans vaine prudence, sort de la postérité où sa place est marquée et s'élance dans l'arène pour encourager les lutteurs.

...Victor Hugo ne définit nulle part ce qu'il entend par génie; autant que l'on peut interpréter sa pensée, il considère plus les Pyramides que le Parthénon, il préfère encore au beau le démesuré. Sans doute le beau n'est presque jamais dans la juste mesure; mais s'il comporte un léger excès qui donne aux formes la vie et le mouvement, il n'existe pas sans le nombre, le rhythme, la proportion. Sans doute « ne pas donner prise est une perfection négative; il est beau d'être attaquable », mais il faut pouvoir être justifié.

Ces réserves faites, réserves absolues, et sans nous arrêter à un bizarre passage sur Ezéchiel et à la très amusante transfiguration du ventre, à propos de Rabelais, nous admirerons volontiers le livre consacré à Eschyle sous le nom de Shakespeare l'ancien. C'est comme une restitution vivante d'un monument sublime; la prodigieuse fécondité du maître, sa variété inépuisable, l'allure orientale et mystérieuse de sa pensée, la gloire posthume qui le vengea d'un exil injuste, les vicissitudes de l'unique exemplaire de ses œuvres, emprunté par Evergète aux Athéniens moyennant quinze talents et brûlé par Omar; tout cela nous rend plus chers les sept grands poèmes qui nous restent de lui.

... Shakespeare est le pivot et le centre sur lequel tourne le livre de Victor Hugo; mais l'étude récente et merveilleuse que M. Taine a faite de la littérature anglaise nous dispense ici d'un examen plus long. Nous avons préféré signaler la vie exubérante, l'enthousiasme sincère, la noble indignation, qui animent pour longtemps encore le grand poète exilé; sa phrase, son imagination, ses espérances, si vigoureuses et si ardentes qu'elles gênent ou éblouissent les esprits froids de notre terne époque, enfin la largeur et la générosité de sa critique, qui cherche plus à admirer qu'à reprendre.

La Gazette de France.

15 mai 1864.

A. de Pontmartin.

... Jamais, non jamais on ne vit rien de pareil en fait de chaos, de galimatias, d'amphigouri, d'aberration et de démence : jamais deux grands noms ne s'accouplèrent, jamais une montagne, que dis-je, deux montagnes au travail ne s'unirent pour accoucher, non pas d'une telle souris, mais d'un tel monstre; — et d'un monstre de la pire espèce, qui déjoue la surprise par le bâillement et la curiosité par l'ennui.

... Ce succès de fou-rire, obtenu par des citations, a déjà tenté quelques-uns de mes confrères, accoutumés jusqu'ici à respecter et à admirer, en M. Victor Hugo, l'idole de cette popularité artificielle et bâtarde, chère au faux peuple, à la fausse démocratie et au faux libéralisme.

... Eh bien! nous ne les suivrons pas sur cette voie trop facile : passe encore pour les précédents ouvrages de M. Victor Hugo! il y avait quelque mérite et quelque avantage à les discuter, à s'égayer même à leurs dépens... Mais avec ce *William Shakespeare,* à quoi bon? Le procès est jugé avant d'être plaidé; ce n'est pas un livre, ce n'est pas une série de chapitres; c'est une collection de cauchemars et de migraines... Nous rions franchement, les

flatteurs rient sous cape, les enthousiastes rient jaune, voilà toute la différence, on dirait une tuile, une cheminée, un aérolithe tombant tout à coup sur la tête de ceux que n'avaient pas dégrisés certaines pages des *Misérables* et certains vers des *Contemplations*. Non seulement cet ouvrage est accablant pour l'auteur et pour ses disciples; mais il réagira désastreusement contre les admirations antérieures, contre tout ce qu'a produit la troisième ou quatrième manière de M. Victor Hugo; œuvres brodées de bien et de mal, hachées de pire, dont le succès éphémère a ressemblé beaucoup plus à un coup de Bourse littéraire qu'à un épisode intéressant pour la littérature.

... Il y a vingt-cinq ans, les haines de M. Victor Hugo étaient littéraires : il ne haïssait que Gustave Planche, c'est-à-dire le critique qui lui disait la vérité. À présent, ses haines sont collectives et sociales! il déteste, il maudit, il insulte, avec un incroyable cynisme d'expressions et d'images, quiconque représente un pouvoir, une autorité, une règle, un frein, depuis le roi jusqu'au juge, depuis le professeur jusqu'au prêtre, depuis le général jusqu'au ministre, depuis l'homme dont la foi irrite ses chimères jusqu'à l'homme dont le goût proteste contre ses folies.

Cette préoccupation constante de M. Hugo, ce retour fort mal dissimulé sur lui-même à propos des sujets qu'il traite et des auteurs illustres dont il parle, cette obstination à faire de l'histoire des grands poëtes martyrisés, non pas un tableau, mais un miroir où se réfléchit sans cesse sa figure, cette intervention permanente — comme dirait un allemand — du *moi* dans le *non-moi*, voilà ce qui éclate à chaque page de son livre; voilà ce qui donnerait à ce livre une signification et un sens, si le délire pouvait avoir un sens, si la démence signifiait quelque chose.

... Parlerons-nous des bouffées de haine et de rage, des insultes que M. Hugo prodigue çà et là à tout ce que nous respectons, à tout ce qui nous est cher? Non : Dieu merci! l'odieux disparaît cette fois dans le bouffon.

... Aussi bien, les livres de M. Hugo n'ont plus rien de commun avec la littérature, et ne relèvent plus de la critique : leur mise en vente n'est plus une publication littéraire, mais une *émission* industrielle : on *émet* les *Misérables* ou le *William Shakespeare* comme on *émet* les actions du Saragosse ou du Grand-Central. Grâce à des prodiges d'annonces, d'affiches et de réclames, les actions s'enlèvent pendant une semaine ou deux : après quoi, il est aussi impossible de soutenir la hausse que superflu d'annoncer la réaction. Il existe d'ailleurs, dans les aberrations du génie, un point où doivent également s'arrêter les admirateurs et les adversaires. Nous avons suivi M. Victor Hugo de la *Bouche d'Ombre* des *Contemplations* à l'auge du pourceau de la *Légende des siècles*, du taudis des Thénardier à la barricade d'Enjolras, du dictionnaire de l'argot à la *cadène* des galériens, de la réponse de Cambronne au dîner d'Ezéchiel : nous ne le suivrons pas plus loin; il nous mènerait à Charenton.

Michelet, plus intransigeant que Victor Hugo sur certains points, lui envoie néanmoins ce cri d'admiration :

17 avril 1864.

Je l'ai reçu, ce livre colossal et, comme toujours, je suis stupéfié. Vous marchez d'un pas superbe, de montagne en montagne, de pic en pic, Maladetta, Jungfrau, Caucase, Himalaya. C'est splendide et c'est effrayant.

Nous autres qui cherchons à suivre, tellement quellement, les procédés successifs, non interrompus, de la vie, nous sommes tenus à la vallée. Mais nous vous regardons, géant.

La vie! sa continuité, c'est là tout ce qui m'embarrasse. Je m'attache à la suivre, je la veux dans sa vérité. Votre Jésus n'est pas le mien, et dans la page sur saint Paul, vous donnez à la grâce, à l'amour arbitraire des élus et des favoris, de produire la *justice*, ce grand amour impartial. Elle ne le peut pas et ne le pourra pas de toute l'éternité.

Question énorme, souveraine, qui a enterré tant de dynasties, tant de politiques diverses! Les rois passent, elle reste, le clergé reste aussi, jusqu'à ce que l'humanité, sur le nouvel autel, prenne enfin le pontificat.

Que de choses nous aurions à nous dire! votre absence est une calamité publique.

Je vous embrasse de tout cœur, cher génie et cher citoyen.

J. M.[1]

[1] Musée Carnavalet.

Le Siècle.
17 avril 1864.

Edmond Texier.

Shakespeare et Hugo! Deux noms appareillés! C'est le Titan commenté par un frère!

Qu'on ne croie pas, du reste, que l'illustre écrivain se borne à l'examen critique de la vie, du caractère et des œuvres de l'homme extraordinaire qui naquit en 1564, à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick; si vaste que soit le sujet, Victor Hugo ne peut s'y confiner, et sur ce grand lit shakespearien où depuis un siècle se sont prélassés, avec toutes leurs aises, les commentateurs, les critiques, les scholiastes et les biographes, le poète s'allonge et fait sauter la cloison.

Pour lui, Shakespeare est le clou auquel il accroche son manifeste, car ce livre de Victor Hugo est comme le manifeste agrandi de cet autre manifeste, publié il y a trente ans, et appelé la *Préface de Cromwell.* Un horizon entrevu lui fait deviner un autre horizon, il prend son vol, s'élance dans l'espace des idées et plane sur toutes les cimes. Shakespeare est un point rayonnant dans l'humanité. Partant de ce point, Victor Hugo remonte à tous les grands flambeaux qui ont versé sur le monde leur rayonnement. Lisez le merveilleux chapitre qui a pour titre *Les Génies,* et vous verrez passer, dans un éblouissement, comme une flamboyante procession d'astres. C'est le récit épique des étapes lumineuses, le résumé de l'histoire universelle, l'addition des chiffres qui donnent pour total la civilisation, et, dans ces quarante ou cinquante pages, comme dans tout le livre, le style bouillonne comme la lave du volcan; les mots fouettés par le vent de l'idée se précipitent, vagues puissantes, en soulevant des flocons d'images; style fulgurant, inimitable, qui me fait involontairement songer à cet arc d'Ulysse que le roi d'Ithaque courbait sous la vaillante pression de son bras, et qui, dans les mains impuissantes des prétendants, paraissait disproportionné et ridicule.

Le Charivari.
20 avril 1864.

Pierre Véron.

Tous ceux qui ont lu et pensé à notre époque se rappellent l'impression profonde que laisse à l'esprit l'entrevue de Charlemagne et de Charles-Quint, dans cette magnifique œuvre qu'on appelle *Hernani.*

Je dis : *entrevue* et je maintiens le mot, car il semble — tant est puissante l'évocation — que ce monologue devienne dialogue par instants.

C'est la Majesté morte qui ressuscite pour répondre à la Majesté vivante. C'est le passé et le présent du Suprême Pouvoir qui subissent une réciproque confrontation.

Scène splendide, sans nul doute, sujet digne d'admiration.

Mais à mesure que j'avançais dans la lecture du livre dont je viens de vous entretenir, un rapprochement presque inévitable s'est offert à ma mémoire et j'ai trouvé qu'il était un spectacle plus émouvant encore, c'est celui de Victor Hugo descendant dans le tombeau de Shakespeare et causant tête à tête avec cette ombre colossale.

Souverains pour souverains, ceux de l'Intelligence m'ont paru autrement nobles et grandioses! Et les premiers ont été diminués de tout ce qui rehaussait les seconds!

Tandis qu'en effet, entre les monarques d'*Hernani,* ce sont les ambitions personnelles, les intérêts politiques, la science de l'asservissement, les piètres splendeurs de la conquête qui sont en jeu; ici, entre les deux poètes, c'est l'Avenir de la Pensée, ce sont les problèmes de la conscience humaine, les mystères de la Destinée universelle, les intérêts du grand, du vrai, du beau!

La devise des uns était : *Tout pour nous!*

La devise des autres est : Tout pour tous!

Dans l'entrevue de Charlemagne et de Charles-Quint, on peut apprendre à opprimer les hommes; dans celle de Victor Hugo et de Shakespeare, on apprend à les rendre meilleurs. Mon Dieu, oui!

... Ce livre de *William Shakespeare* nous offre cette saisissante étrangeté de voir un esprit créateur comme celui de Victor Hugo essayant ses immenses forces sur un terrain en quelque sorte nouveau pour lui. Le terrain de la critique.

Mais rassurez-vous. L'aigle ne s'est pas laissé rogner les ailes pour entrer dans la volière des La Harpe, des Auger, des père Bouhours, des Le Batteux. L'illustre écrivain vient au contraire pour inaugurer une ère nouvelle.

...Le *William Shakespeare,* de Victor Hugo, a inauguré la *critique de l'admiration* au lieu et place de la *critique du dénigrement.*

Ce n'est pas seulement Shakespeare, c'est le Poète même, le Poète de tous les âges et de toutes les nations qu'il glorifie.

Ce livre est en quelque sorte la *Marseillaise* de l'Idée.

... Il faut lire surtout les chapitres intitulés *le* XIXe *siècle* et *l'Histoire réelle.* Jamais le progrès n'avait été affirmé avec plus de persuasion, avec plus de grandeur.

... Pour moi je ne sais rien de plus digne que cette existence donnée au travail et consolée par lui, que cet idéal poursuivi sans défaillance, que ce labeur d'un seul au profit de tous.

L'Académie ne sera peut-être pas contente. Elle déclarera en mettant ses bésicles sur son nez que tel point la choque, que telle virgule la blesse, que ce jambage est trop long et cette phrase trop courte. Elle ne se doute pas d'une chose, l'Académie!

C'est que l'histoire impartiale écrira un jour:

Au mois d'avril de l'an de grâce 1864, les quarante étaient au nombre de trente-huit. Sur ces trente-huit, trente-sept perdaient leur temps à se brûler de l'encens sous le nez, à ne pas faire le dictionnaire, à se déguiser en moines, à donner des coups d'épingle dans l'eau, à jouer au scrutin, à passer le pont des Arts, à couronner des rosières de lettres, à distribuer des jetons de présence à la vertu patentée.

Pour ces trente-sept c'était le grand *desideratum,* la question palpitante, l'aspiration suprême que de savoir si M. Autran, de Marseille, homme à son aise, aurait dix-huit voix ou serait éternellement balloté entre seize et dix-sept.

Pendant ce temps-là le trente-huitième académicien, — un maladroit qui n'entendait rien au bien-être, — vivait loin de son fauteuil rembourré, remuait des idées au lieu de remuer des boules blanches et noires, regardait dans les âmes au lieu de lorgner les tribunes garnies de chapeaux roses.

Des trente-sept autres, — sauf rares exceptions, — moi l'Histoire, je déclare que, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Quant au trente-huitième, j'ai gravé son nom sur l'airain.

Il s'appelait Victor Hugo.

Le Nain jaune.
7 mai 1864.

Francisque SARCEY.

UNE THÉORIE DE VICTOR HUGO.

Elle est bien singulière, cette théorie! et voilà la première fois que je la vois formulée avec ce ton d'affirmation dogmatique et hautaine. M. Victor Hugo prétend que les hommes de génie ne relèvent pas de la critique; qu'il faut les adorer dans leurs misères aussi bien que dans leurs grandeurs, et que signaler en eux un endroit faible, c'est faire preuve ou d'une présomption ridicule, ou d'une insupportable malveillance.

Mais laissons la parole au maître lui-même; il a une façon de dire qui n'est pas moins étonnante que les choses qu'il exprime.

Sarcey cite certains des passages qui «l'étonnent» et poursuit :

Six cents pages d'admiration! et de fortes pages, des pages d'in-octavo; les *Oraisons funèbres, l'Histoire de Charles XII* et le *Gil Blas* de Le Sage tiendraient, en les pressant un peu, dans cette énorme partition. Voilà bien de l'encre, du papier et du temps perdus. Car enfin, du moment qu'il ne faut qu'admirer, sans savoir ni comment, ni pourquoi, en véritable brute, je n'ai pas besoin d'en lire si long. Un dévot prétendait que toute la religion était dans le mot Dieu, qu'il répétait sans cesse, criant à mains jointes: Dieu! Dieu! et s'abîmant dans cette extase. M. Victor Hugo n'avait qu'à se mettre à genoux, et à crier infatigablement : Shakespeare! Shakespeare! en nous invitant à faire comme lui. Tout le reste était inutile.

Inutile? oui, sans doute, s'il ne s'agissait, en effet, que de Shakespeare. Mais ce pauvre Shakespeare, c'est bien lui dont on porte l'image dans les rues; ce n'est pas lui, au fond, que l'on chôme. Pour Victor Hugo il n'y a qu'un grand homme au monde, et c'est Victor Hugo.

... Ce qu'il y a de plus étrange en cette théorie, c'est la conviction parfaite, absolue, avec laquelle il l'applique ingénument. Il ne prend plus la peine de penser : à quoi bon? La sève sait ce qu'elle fait, mais lui, par mal-

heur, ne le sait plus du tout. Il ne se tourmente plus du soin d'écrire : pourquoi faire? La racine sait son métier. Mais ce métier d'écrivain, on dirait qu'il l'oublie tous les jours. C'est à peine si nous retrouvons, dans quelques phrases éparses, le Victor Hugo que nous avons tant admiré et tant aimé.

... Les mots se heurtent les uns contre les autres, substantifs contre substantifs; plus de verbes; Dieu avait créé le verbe; Victor Hugo, de sa grâce, le supprime. Rien de plus étrange que cette succession de phrases courtes, d'où a disparu le mot qui constitue toute phrase. On ne sait plus si on lit du français ou du chinois.

... Victor Hugo ne se doute pas de l'impopularité profonde où il tombe peu à peu, et du mal que lui font ceux qui le louent à tous propos, et hors de toute mesure, comme il aime à être loué. Le public s'est fatigué de l'entendre appeler le Grand : voilà déjà que l'on commence à rire.

... Quelques rieurs ont donné le branle; voilà que tout s'effondre et que le dieu croule.

Le grand Pan est mort.

Revue des Deux-Mondes.
15 mai 1864.

George Sand.

LETTRE D'UN VOYAGEUR.

... Ce livre que je lis est grand; il embrasse tout, car il se répond à lui-même; et nulle objection soulevée par telle page qui ne soit victorieusement résolue à la page suivante : colère et douceur, violence et caresse de la vérité, c'est une clé qui semble ouvrir tous les mondes de l'infini. C'est la glorification ardente de l'idéal, mais c'est aussi l'embrassement plein d'entrailles avec le réel. C'est la passion de la justice avec la pitié pour le mal. Évidemment l'auteur est ici à l'apogée de sa force, de sa lumière, de sa santé intellectuelle et morale. Jamais son style n'a été plus ample, et, ne lui en déplaise, plus sobre. Il a les deux faces du talent en une seule, ses deux ailes sont d'égale longueur. Sa prose est aussi belle que ses plus beaux vers, son expression est immense sans être difforme, ses images sont éblouissantes sans être confuses. On l'aborde toujours avec un certain effroi, comme on aborde la mer; mais on se calme à mesure qu'on avance. Cet océan gronde toujours aussi haut, mais il est, d'un horizon à l'autre, harmonie et limpidité; il vous communique sa force, il remplit votre esprit de sa splendeur. Vous vous sentez tout à coup de force vous-même à vous confier à cette grande houle qui chante comme Amphion, et vous abordez à tous les rivages qu'elle bat ou caresse, sans craindre les monstres qui menacent, sans méconnaître les esprits célestes qui sourient.

Il a écrit ce livre pour dire que la poésie est aussi nécessaire à l'homme que le pain. Tout ce qu'il dit le prouve; mais ce qui le prouve plus que tout, la preuve des preuves, c'est la beauté du livre. On sent qu'avec lui on monte un échelon au-dessus de soi-même, et si l'on ne craignait l'orgueil, on oserait dire que sa puissance vous attire jusqu'à lui. Elle vous épure, elle vous allège. On est fier de penser comme lui sur les devoirs du poëte envers les faibles; on est heureux d'entendre proclamer sa propre foi par cette bouche d'or. Il y a de l'archange dans le combat de cette âme inspirée contre les chimères qui rugissent encore sur les bords de l'abîme du passé, l'ignorance, la superstition, le mensonge, la folie, la cruauté, la barbarie. Quelle noble guerre à l'égoïsme, à la peur, à la faiblesse! quelle vigoureuse défense des opprimés, et quel élargissement offert au sentiment de l'idéal! Comme cette acceptation sans réserve et sans critique des grandes aspirations de la pensée est généreuse et jeune!

Pourtant il y aurait à dire. La critique est une législation ou un enseignement : législation, elle ne peut se passer de lois; enseignement, elle ne peut se passer de méthode. Sa mission est de former le goût. Peut-on *former* le goût? J'en doute; mais on peut, on doit faitre naître le besoin de goûter, et en tirant les sens de leur apathie naturelle, on les force à s'aider du discernement. Je ne te parle pas ici seulement des écrivains critiques, je parle de toi et de moi, je parle de nous tous qui, à toute heure de notre vie, sommes appelés à exercer notre jugement sur toutes les choses de la nature et de la civilisation. Nous sommes bien forcés alors de distinguer un vice d'une vertu, une ombre d'un rayon, une tache d'une beauté. Sans cela, nous n'aurions pas de raison pour admirer et apprécier quoi que ce soit. Que nous nous trompions

tous et sans cesse, que les plus grands se trompent, que Voltaire, le roi de la critique, se soit trompé, peu importe, le fait ne prouve rien; il faut que *la critique soit,* et Dieu a prononcé cette parole aussitôt après avoir dit le *fiat lux* de la poésie.

... Rubens et Mozart, pourquoi n'êtes-vous pas de la couronne d'étoiles tressée par le poëte? Le poëte n'a-t-il de véritable enthousiasme, de prédilection instinctive que pour les génies qui sont à la limite du ciel et de l'enfer? N'admet-il pas qu'un génie puisse être lumière et rien que lumière, comme Mozart? Et s'il faut, pour les nobles besoins de sa noble thèse, que les *surhumains* et les *contestés* soient seuls admis dans son panthéon, Rubens n'a-t-il pas le droit de s'asseoir à côté de Rembrandt? Qui donc a été, qui est encore plus contesté que lui par la petite critique? Et Mozart aussi, n'a-t-il pas le droit de demander vengeance contre l'école du petit ramage italien moderne qui le repousse encore comme l'introducteur du prétendu nuageux germanique en Italie? — Mozart nuageux! Mozart, le fils du lac et du soleil!

... Le poëte n'a pas voulu seulement déifier les poëtes. Il n'a pas voulu dire que, dans cette race incapable d'avancer, Dieu a jeté de siècle en siècle quelques êtres d'exception destinés à lui crier : « Nous marchons sans toi. Nous sommes seuls élus; tu auras besoin, toi, pour exister, des lentes découvertes de la science. Nous venons de Dieu directement; tu es né, toi, du chêne ou du rocher. »

Non! il y a un chapitre magnifique sur *les âmes* qui prouve bien que, si Dieu verse plus de lumière sur une tête que sur une autre, c'est par de mystérieux desseins sur toutes. Pourquoi cet atome, pareil aux autres atomes, devient-il Homère ou Hésiode? C'est parce que le moment est venu où l'humanité, enceinte de ces génies, peut et veut les mettre au monde. Ils sont initiés au prodigieux, mais ils ne sont pas nés du prodige. Ils nous appartiennent, ils sont notre chair et nos os. Virtuellement nous sommes tous Homère ou Mozart, ou Rubens. Tous les glands de la forêt ne donnent pas de beaux arbres, mais dans tous les glands il y a le germe d'une forêt de chênes. Donc tout homme en qui la sève divine n'a pas été étouffée ou détournée de sa fonction est un homme complet. Les grands poëtes sont des hommes réussis, mais ils ne sont rien de plus que des hommes, et c'est pour cela que nous les aimons.

... Victor Hugo est resté le plus jeune de sa génération. Il est encore violemment ému des clameurs humaines, à ce point qu'il semble ne pas distinguer les petites des grandes. Un jardinier qui traite les rossignols de *vilaines bêtes* l'irrite autant que Saturne dévorant ses enfants; heureux privilège de cette jeunesse exubérante! il a au service de son indignation autant d'éloquence pour maudire l'un que pour railler l'autre. Il n'est pas de ceux dont on peut dire : vous verrez qu'il se calmera! non; il se jouera toujours avec la foudre. C'est son élément. Il aura passé sa vie à foudroyer, frappant quelquefois à faux, mais toujours fort, oubliant Mozart aujourd'hui, ne pardonnant peut-être pas demain à Gœthe. Mais que de vers sublimes, que de prose magnifique, que d'images éblouissantes, que de vigueur et d'abondance nous aurions perdus, s'il se fût laissé tout doucement vieillir!

Revue Française.
1er juin 1864.

E. des Essarts.

... « À l'occasion de Shakespeare toutes les questions qui touchent à l'Art se sont présentées à son esprit. » Shakespeare n'occupe donc que quelques chapitres de ce long ouvrage. La plupart du temps il disparaît « derrière son introducteur ». Nous le disons franchement, sans songer à en tirer un grief contre M. Victor Hugo. Sachons échapper au travers assez commun chez les lettrés de demander aux romanciers ou aux poëtes autre chose que ce qu'ils nous promettent et d'appliquer à un volume de sonnets des exigences tolérables pour un poëme épique. Plus d'un a reproché à M. Victor Hugo sa perpétuelle intervention dans ce livre. Cette intervention n'est-elle pas annoncée par les premières lignes? Est-il d'ailleurs d'un médiocre intérêt de voir l'un des plus beaux génies de notre temps se reposer de l'invention dans le recueillement et nous donner le résultat de ses rêveries et de ses recherches à l'appui de ses odes, de ses romans, de ses drames? Un poëte qui se fait critique une fois de plus, un maître qui veut juger ses aînés, l'auteur de *Ruy Blas* et de

Notre-Dame parcourant l'histoire littéraire et selon ses préférences choisissant ses stations; le penseur étudiant les relations futures de l'art avec la société, voilà ce que l'on trouve dans ce livre. Connaissez-vous un spectacle plus intéressant, plus digne d'attention et de respect ? « Ne pas admirer Eschyle, » dit avec raison M. Victor Hugo, « est un signe de médiocrité ». Rester indifférent à ce livre serait un acte d'irrévérence et d'ingratitude envers le génie.

... « Il y a des hommes-océans, » dit quelque part l'éminent critique en parlant de Shakespeare et de tous ceux qu'il lui associe. Cette métaphore indique les limites de l'admiration de M. Victor Hugo. Où n'est pas la tempête, il ne daigne pas reconnaître la majesté et la grandeur. En réalité qu'est-ce que cette liste si restreinte et dont nous combattons l'exiguïté ? c'est en quelque sorte le tableau généalogique des aïeux littéraires de M. Victor Hugo, c'est la famille poétique de celui qui a dressé Éviradnus à la hauteur des Titans féodaux d'Alighieri et qui a sculpté les gigantesques figures de Job et de Barberousse dans le rocher même où se débattait Prométhée enseveli. Mais ce groupe restreint, si imposant qu'il soit, ne nous représente pas tous les grands initiateurs de l'humanité; Dieu merci, l'humanité est plus riche, et jamais elle ne consentira à se laisser ravir une partie de ses plus purs trésors par un poëte trop grand pour ne pas régler ses préférences sur ses affinités !

Il y a parenté entre M. Victor Hugo et ceux pour lesquels nous professons du reste une admiration aussi fervente quoique moins limitée. Autrement les comprendrait-il à ce degré de pénétration et de profondeur auquel personne n'a atteint avant lui ? une si rare intelligence de créations complexes et parfois énigmatiques ne peut s'expliquer que par des liens impérieux, par d'occultes sympathies qui, en traversant les siècles, ont fait revivre l'œuvre des morts aux yeux du noble vivant qui les interrogeait. Cette revue des génies est une perpétuelle évocation, le vrai aperçu à travers le grand, la vision, à la fois réelle et idéale, des poëtes qui sont aussi des géants, la ressemblance humaine fixée et la parcelle divine saisie dans les êtres d'action et de mystère qui ont fait entrer dans leur œuvre la vie toujours, souvent l'infini !

Après avoir regretté que Bossuet ne figure pas dans la liste des génies, E. des Essarts ajoute :

Enfin nous ne pouvons comprendre que Gœthe soit également rejeté au nom de l'Infini, Gœthe, le poëte surhumain des *deux Faust,* qui dans son œuvre a fait tenir la lutte moderne de l'âme humaine entre le Doute et la Foi, lutte aussi épique, aussi formidable que le grand duel d'Ilion; les obsessions du passé gothique représentées par Méphistophélès et le cœur de Brocken; la nostalgie de l'antiquité personnifiée dans l'évocation d'Hélène, le rêve des dieux inconnus et de l'éternel Féminin ; œuvre immense qui traverse le Paganisme, le Moyen-Age, la Renaissance, le scepticisme voltairien, le panthéisme germanique; épopée religieuse qui va d'Hésiode à Hegel; troisième œuvre cyclique de l'humanité.

... On a vu quels génies l'Esthétique de M. Victor Hugo reconnaissait pour maîtres et modèles de l'Art, et quel était à travers les siècles son invariable *critérium,* la présence ou le défaut d'infini. Les exigences ne s'arrêtent pas là. Mais dans son principe essentiel elle est indépendante et large. La première formule qu'elle pose, supprime toutes les formules restrictives et pédantesques. Ce n'est rien que « liberté dans l'art ». Voilà ce qui assure à M. Victor Hugo une originalité de critique non moins grande que son originalité lyrique et dramatique. C'est d'avoir fondé son esthétique sur la ruine de toutes les règles factices, de tous les procédés d'école, de toutes les conventions. Par là, ne fût-elle pas rehaussée par les splendeurs de style, de la *Préface de Cromwell* à *William Shakespeare,* cette esthétique serait profonde et durable. « L'Art est libre. » Quelle parole plus féconde, plus conforme à la Raison a jamais été jetée dans le monde! quel retentissement elle a eu, quels résultats elle a produits depuis trente ans! Toute œuvre personnelle et vivante a répondu à ce cri de liberté. Tout critique supérieur s'est imposé comme un devoir de respecter la franchise de l'inspiration, et de substituer la complète intelligence des œuvres à l'ancienne confrontation avec ces poétiques qui ne prévoient pas les poëtes. Une révolution a donc été faite dans l'Art parmi ceux qui créent et parmi ceux qui jugent, en vertu

de quatre ou cinq principes inaugurés, proclamés, rajeunis sans cesse par l'initiateur Victor Hugo.

Malgré les dissidences qu'il provoquera et les contradictions respectueuses qu'il fera naître, un tel livre ne peut en résumé qu'ajouter à la gloire si complète de M. Victor Hugo. C'est le couronnement de son œuvre critique. Il est de la destinée de M. Victor Hugo de nous donner des chefs-d'œuvre depuis une douzaine d'années. Romancier, il a, dans quelques parties des *Misérables,* laissé bien loin derrière lui *Notre-Dame de Paris;* poëte, il n'a pas été plus pathétique que dans *les Contemplations,* plus sublime que dans *la Légende des siècles.* Critique, il n'a jamais déployé plus d'intuition et de logique éloquente que dans cette rédaction définitive de l'esthétique dont il avait fourni simultanément les exemples et les préceptes.

Le Alpi. – Turin.

3, 5 et 11 janvier 1865.

Angelo Brofferio.

... Je cherche à réconforter mon âme par la lecture, bien des fois répétée, du dernier ouvrage de Victor Hugo qui, comme vous le savez, est depuis environ quarante ans, un incorrigible révolutionnaire en littérature, en philosophie, en politique et en beaucoup d'autres choses.

... Ce nouveau livre de Victor Hugo, intitulé *William Shakespeare,* fut très censuré dans les régions officielles, spécialement dans les sphères dirigeantes de Paris, de Rome, de Madrid et même un peu de Turin; il fut même un peu ridiculisé et un tant soit peu calomnié aussi.

... Victor Hugo proteste dans les premières pages de son livre qu'il ne veut pas faire un commentaire aux œuvres de Shakespeare; mais que son vrai but est de saisir des occasions de la vie et des écrits de l'illustre Anglais pour exprimer ses propres pensées sur chaque argument qui se présente devant lui, passant en revue les choses d'ici-bas en les examinant sans entraves, avec la plus grande liberté de jugement. Moi aussi, je ferai de même...

... Y a-t-il des idées nouvelles dans ce livre? Tout est nouveau; et même les pensées que vous avez déjà eues vous-même, que d'autres ont déjà eues, vous les trouvez nouvelles, par la forme neuve dont elles sont revêtues. Mais ce qui me ravit par-dessus tout, c'est l'atmosphère dans laquelle notre auteur nous incite à vivre, atmosphère qui n'a aucun des cent miasmes qui infectent cette terre misérable, atmosphère échauffée des rayons les plus limpides et les plus ardents du soleil, qui vous enlèvent, sans que vous vous en aperceviez, aux extases du ciel.

... Travailler pour ouvrir les yeux au peuple, voilà, s'écrie l'exilé de Jersey, la nécessité la plus urgente de l'époque, la mission la plus noble de l'intelligence. À l'œuvre donc, poursuit-il, à l'œuvre tous, avec entrain, avec une volonté inébranlable, dans un but religieux.

«Il s'agit de construire. Mais quoi construire? Où construire? De quelle façon construire?

«Construire le peuple. Le construire dans le progrès. Le construire par la lumière.»

À développer ces problèmes Victor Hugo emploie deux chapitres surprenants. Le premier s'intitule : *Les Esprits et les masses.* Le second : *Le beau serviteur du vrai.* Deux titres qui sentent horriblement la démocratie...

... La transformation de la masse en peuple est la grande œuvre qui veut être entreprise. Et à qui en appartient l'initiative? Aux hommes de l'intelligence, aux écrivains, aux orateurs, aux poëtes en première ligne. Le poëte, crie Victor Hugo, a charge d'âmes. Fermement, Victor Hugo est le poëte de la canaille.

Brofferio suit le développement de Victor Hugo. «Un relèvement moral est nécessaire... La question sociale veut aujourd'hui plus que jamais être placée dans le sentiment de la dignité humaine.»

... Que les écrivains se mettent au travail! Mais en France, l'écrivain appartient le plus souvent à une caste, alors que son vrai but devrait être de faire le peuple.

... Le beau doit servir le vrai, sinon le beau est inutile. Victor Hugo s'insurge ensuite contre les partisans de l'art pour l'art. La muse est faite pour chanter, pour aimer, pour croire, pour prier; ce n'est pas le néant qu'elle doit chanter, mais l'idéal; ce n'est pas

elle-même qu'elle doit aimer, mais l'humanité; ce n'est pas au dogme qu'elle doit croire, mais au progrès; ce n'est pas l'idole qu'elle doit prier, mais l'infini.

... Honneur à qui se sacrifie... Avec ces règles générales, Victor Hugo passe en revue le peu d'écrivains qui ont vraiment servi l'humanité par les voies qu'il a prescrites. Non Virgile, mais Homère; non Horace, mais Juvénal; ni David ni Salomon, mais Job et Isaïe; non Raphaël, mais Michel-Ange; non Pope, mais Shakespeare; non Tite-Live, mais Tacite; non Arioste, mais Dante, et quelques rares encore de même trempe sont les génies que notre poëte place sur un piédestal.

Il est impossible dans la brièveté de quelques articles de résumer les jugements solennels de l'auteur sur la vie et sur les œuvres de ces génies immortels.

Après avoir reproduit les traits sous lesquels Victor Hugo nous présente ces divers génies, Brofferio songe à conclure :

J'ai écrit Fin : cela pour ne pas être obligé de continuer; car, si cela dépendait de moi seul, avec William Shakespeare et avec Victor Hugo, je craindrais de ne jamais en finir. Après cette déclaration, pour m'arracher au péril de manquer à ma parole, permettez-moi de vous dire en peu de mots que s'il vous presse de savoir avec quelle magnifique éloquence, quelle finesse de critique, quelle haute philosophie, quel élan généreux de patriotisme, le grand poëte va discourant de la vie et des œuvres de Shakespeare pour l'instruction de notre siècle, vous n'avez pas d'autre moyen que celui de faire vous-même connaissance avec son œuvre, d'en retourner chaque feuillet et d'interroger chaque page qui vous donnera des réponses sublimes.

... Aux artistes, aux savants, je recommanderai les pages qui traitent particulièrement de critique artistique, littéraire et scientifique: non la critique des scholastiques, des rhéteurs, des pédants, misérables balayeurs de gymnase, tourmenteurs éternels de l'esprit; mais la critique qui se libère de ses chaînes, se dégage des règles, et s'élève hors des sottises des méthodistes pour suivre le progrès de l'intelligence humaine vers les voies du ciel.

... En confrontant l'art avec la science, Victor Hugo pense qu'il y a une diversité totale entre eux. Et laquelle ? — La science, dit-il, est perfectible : l'art non. Pourquoi ? Parce que le progrès est le mouvement de la science : l'idéal est la genèse de l'art.

... Quel vaste champ de méditation sur ces lignes qu'avec beaucoup de peine j'ai extraites de pages si éloquentes !

Mais il est temps de conclure.

L'histoire de la réalité, en remplacement de l'histoire trompeuse jusqu'ici prévalente, est le symbole qui se tient au faîte de l'œuvre comme conclusion pratique des idées éparses.

L'auteur, jetant un regard sur le dix-neuvième siècle, affirme que l'ère présente est fille de la Révolution, et que malgré les obstacles, le siècle agitateur va de l'avant avec la torche révolutionnaire.

Non certes avec la torche des proscriptions, des incendies, des gibets; mais avec le flambeau de l'intelligence qui examine, qui étudie, qui travaille, qui agit pour tirer les foules de l'ignorance dans laquelle elles gisent.

Les libres penseurs, les poëtes, les écrivains, les historiens, les philosophes, les orateurs contemporains sont tous fils de la Révolution. La liberté chétive de 1789, affermie en 1793, les a bercés dans les langes, les a nourris du lait de son sein. Ils ont tous, et certains sans le savoir, de ce lait dans les viscères, de cette moëlle dans les os, de cette énergie dans la volonté, de cette révolte dans le raisonnement, de ce feu dans l'âme.

Brofferio suit le thème de Victor Hugo :

Les hommes de la violence sont sur le point de disparaître. La chair à canon pense désormais elle aussi; elle aussi s'éveille, et perd l'enthousiasme d'être mitraillée. Les héros (je cite et je traduis de nouveau) les héros ont un ennemi, et cet ennemi se nomme la finance. Le plus grand guerrier des temps modernes n'est pas Napoléon, c'est Pitt, Napoléon faisait la guerre, Pitt la créait.

... Nous les admirerons encore, dit Victor Hugo, nous les admirerons toujours ces foudres de guerre, à condition de ne plus les revoir jamais.

... Il est temps que commence la dynastie de l'esprit; l'heure des penseurs est pour sonner : la civilisation consacrée à la vraie gloire

les reconnaît pour ses artisans : leur lignée s'irradie, et le reste s'obscurcit ; comme le passé, l'avenir leur appartiendra ; cet avenir est confié à Dieu. Tout cela, selon Victor Hugo, sera une reconstruction de l'histoire des hommes et du monde. Voulons-nous la refaire vraiment ? La refaire sérieusement ? 1865 est chargé de répondre ce qu'il faut.

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

William Shakespeare. — Paris, Librairie internationale, rue de Grammont, n° 13, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, éditeurs à Bruxelles, à Leipzig, à Milan et à Livourne (J. Claye, imprimeur, rue Saint-Benoît, n° 7), 1864, in-8°, couverture imprimée. Édition originale ; publiée à 7 fr. 50.

William Shakespeare. — Deuxième édition. Paris, Librairie internationale, boulevard Montmartre, n° 15, au coin de la rue Vivienne, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne (imprimerie L. Poupart-Davyl), 1867, in-18. Première édition in-18, publiée à 3 fr. 50.

William Shakespeare. — Édition définitive. Philosophie, II. — Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18 ; A. Quantin et Cie, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie A. Quantin), 1882, in-8°. Prix : 7 fr. 50.

William Shakespeare. — Petite édition définitive, Hetzel-Quantin, in-16 (s. d.) à 2 francs le volume.

William Shakespeare. — Édition collective. Philosophie, II. — Paris, Librairie du Victor Hugo illustré, rue Thérèse, n° 13 (imprimerie P. Mouillot (s. d.), 1892, grand in-8° ; couverture illustrée. A paru d'abord en 17 livraisons à 10 centimes. Le volume : 4 francs. (Publié avec *Littérature et Philosophie mêlées* et *Paris.*)

William Shakespeare. — Réimpression de l'édition précédente, publiée séparément. Prix : 2 francs.

William Shakespeare. — Édition nationale. Philosophie, II. — Paris, Émile Testard et Cie, éditeurs, rue de Condé, n° 18 (typographie G. Chamerot et Renouard), 1894, in-4°. Cinq compositions hors texte. 30 francs le volume.

William Shakespeare. — Édition à 25 centimes le volume ; cinq volumes in-32, Jules Rouff et Cie, Paris, 1902.

William Shakespeare. — Édition Nelson. Paris, rue Saint-Jacques, n° 189, 1913. Prix : 1 fr. 25.

William Shakespeare... — Édition de l'Imprimerie nationale. Paris, Paul Ollendorff. — Albin Michel, éditeur, rue Huyghens, n° 22, 1936, grand in-8°.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1886. Édition Hébert. Deux compositions de François Flameng. — *Il se mit pour vivre à garder les chevaux...* — *À partir de 1613, Shakespeare reste à sa maison de New-Place...* Gravées par A. Mongin et R. de Los Rios.

1892. Édition du Victor Hugo illustré. — Portrait de William Shakespeare. — *Hamlet.* — *Roméo et Juliette.* — Compositions de E. Hillemacher gravées par Méaulle.

1864. Édition nationale Émile Testard, in-4°. Cinq compositions de Jacques Wagrez : *Shakespeare.* — *Ophélie.* — *Roméo et Juliette.* — *Macbeth.* — *Les joyeuses commères de Windsor.* Gravées à l'eau-forte par Louis Ruet et F. Jeannin.

1936. Édition de l'Imprimerie nationale. Portrait de Victor Hugo (Maison de Victor Hugo). Couverture de l'édition originale. — Portrait de Shakespeare et maison natale de Shakespeare (Édition Jaggard 1623). — Quatre fac-similés : titre du manuscrit, une page du manuscrit, une page du manuscrit de la *Préface pour la nouvelle traduction de Shakespeare* et une épreuve corrigée par Victor Hugo.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

IMPRIMERIE NATIONALE.

WILLIAM

SHAKESPEARE

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

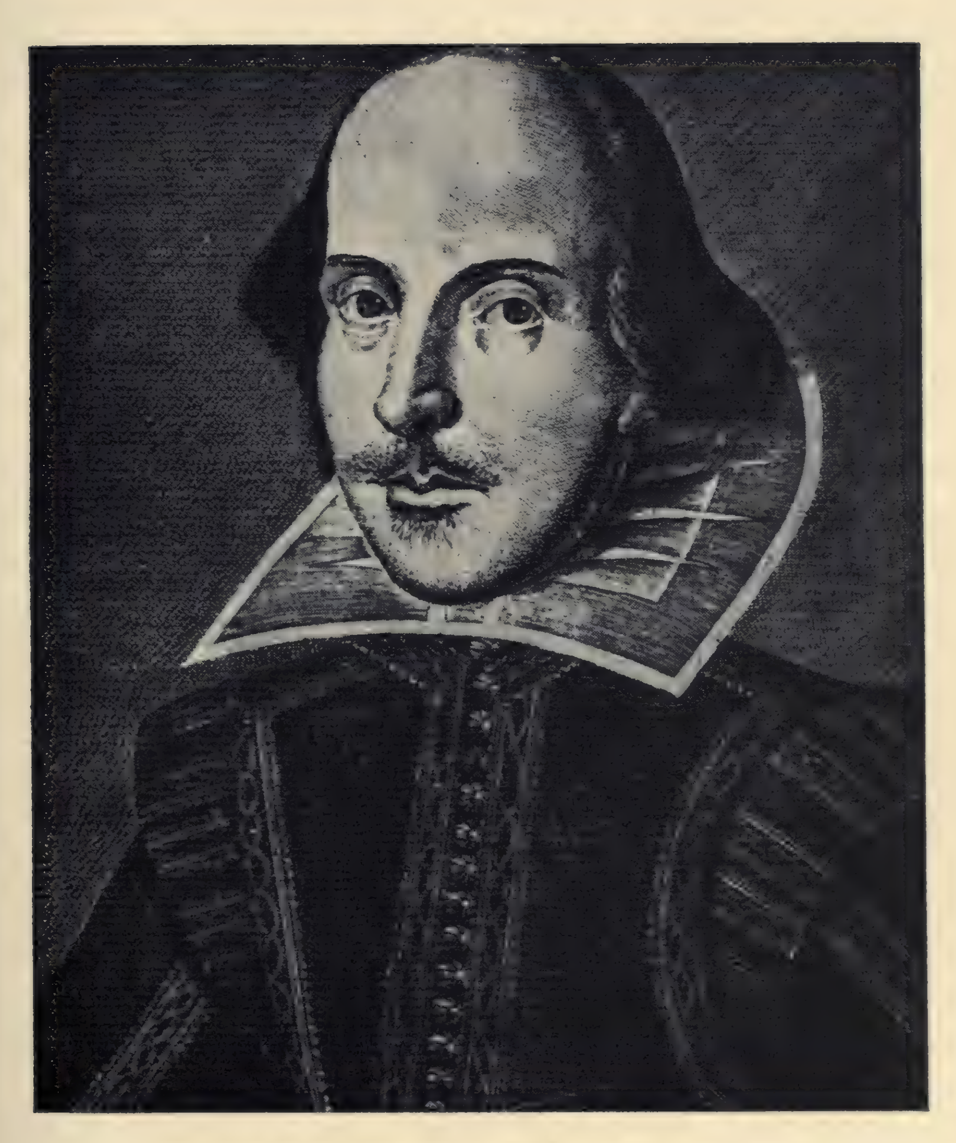
13, RUE DE GRAMMONT, 13

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Ce, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG, A MILAN ET A LIVOURNE

M DCCC LXIV

COUVERTURE DE L'EDITION ORIGINALE.



Portrait de William Shakespeare. (Édition Jaggard, 1623.)



Maison natale de Shakespeare à Stratford-sur-Avon.
(Édition Jaggard, 1623.)

a Shakspeare ne respecte rien, il va devant
lui, il essouffle qui veut le suivre; il est
débraillé, hardi, entreprenant, militant,
direct. Son écritoire fume comme un cratère.
il est toujours en travail [redacted] en fonction, en verve,
en train, en marche. il a la plume
au poing, la flamme au front, le diable
au corps. l'étalon abuse; il y a des
passants mulets à qui c'est désagréable.
[redacted], on doit faire un peu
attention aux autres, un seul n'a pas
droit à tout, la virilité toujours, l'inspi-
ration partout, autant de métaphores
que la prairie, autant d'antithèses que
le chêne, autant de contrastes et de
profondeurs que l'univers [redacted], sans cesse
la génération [redacted], l'éclosion, l'hymen,
l'enfantement, l'ensemble vaste, le détail
exquis et robuste [redacted], la communication vivante,
la fécondation, la plénitude, la production, c'est trop;
cela viole le droit des neutres.

Voilà trois [redacted] siècles tout à l'heure que Shaks-
peare, ce poète [redacted]
en toute effervescence, est regardé par les
critiques sobres avec cet air mécontent
que de certains spectateurs privés
doivent avoir dans le sérail.

[redacted] Othello, [redacted], Roméo, Iago,
[redacted] Macbeth, Shylock, Richard
III, Jules César, [redacted], Oberon, Puck,
[redacted] Ophélia, Desdemona, Juliette,

il enjambe les convenances, il culbute Aristote; il ~~indigne Wesley~~ ~~confond..~~ fait des dégâts dans le jésuitisme, dans le méthodisme, dans le purisme et dans le puritanisme; il met Loyola en désordre et Wesley sens dessus dessous.

~~Être~~ fécond, c'est être agressif. un poète, comme Isaïe, comme Rabelais, comme Shakspeare, est, en vérité, exorbitant. que diable!

Shakspeare n'a point de réserve, de retenue, de frontière, de lacune. ce qui lui manque, c'est le manque. Nulle caisse d'épargne. il ne fait pas [redacted] carême. il déborde, ... la végétation

Fac-similé du manuscrit, deuxième partie. (Voir page 118.)

Pl. 1. Shakespeare.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Il y a une douzaine d'années, dans une île voisine des côtes de France, une maison, d'aspect mélancolique en toute saison, devenait particulièrement sombre à cause de l'hiver qui commençait. Le vent d'ouest, soufflant là en pleine liberté, faisait plus épaisses encore sur cette demeure toutes ces enveloppes de brouillard que novembre met entre la vie terrestre et le soleil. Le soir vient vite en automne ; la petitesse des fenêtres s'ajoutait à la brièveté des jours et aggravait la tristesse crépusculaire de la maison.

La maison, qui avait une terrasse pour toit, etait rectiligne, correcte, carrée, badigeonnée de frais, toute blanche. C'était du méthodisme bâti. Rien n'est glacial comme cette blancheur anglaise. Elle semble vous offrir l'hospitalité de la neige. On songe, le cœur serré, aux vieilles baraques paysannes de France, en bois, joyeuses et noires, avec des vignes.

A la maison était attenant un jardin d'un

Fac-similé d'une épreuve corrigée par Victor Hugo.

Un jeune homme s'est dévoué à ce
vaste travail.
A côté de cette première tâche, reproduire Shakes-
peare, il y en avait une deuxième, le com-
menter. L'une, on vient de le voir, exige un poète, l'autre
un bénédictin. Le traducteur a accepté
l'une et l'autre. Parallèlement à la traduction
de chaque drame, il a placé, sous le titre
d'introduction, une étude spéciale, où
toutes les questions relatives au drame
traduit sont discutées et débattues, et
où, pièces en mains, le
pour et le contre est plaidé. Ces trente-six
introductions aux trente-six drames
de Shakespeare, divisées en quinze livres portant chacun un titre spécial, sont dans leur ensemble
une œuvre considérable, œuvre de critique,
œuvre de philologie, œuvre de philoso-
phie, œuvre d'histoire, qui côtoie et cor-
robore la traduction.
quant à la traduc-
tion en elle-même, elle est fidèle, sincère, opiniâtre
dans la résolution d'obéir au texte; elle est modeste et fière; elle ne
tâche pas d'être supérieure à Shakespeare.
Le commentaire couche Shakespeare
sur la table d'autopsie, la traduction
le remet debout; et après l'avoir
disséqué, nous le remettons en vie.

FAC-SIMILÉ DE LA *PRÉFACE POUR LA TRADUCTION DE SHAKESPEARE* (VOIR PAGE 244.)

ŒUVRES POSTHUMES DE VICTOR HUGO

POST-SCRIPTUM DE MA VIE

IMPRIMERIE NATIONALE.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Dans une note placée en tête de l'édition originale de *Post-Scriptum de ma vie,* Paul Meurice disait : « Il y a deux parts à faire de ces pages, la part littéraire et la part philosophique : dans la première, les idées sur l'art, la poésie et les poëtes; dans la seconde, les hautes méditations sur l'âme et la destinée, sur la création et sur Dieu ». Paul Meurice avait intitulé la première partie : *L'Esprit;* la seconde, *l'Âme.*

Des *Tas de Pierres,* pensées choisies selon le sujet de chaque division, séparaient les morceaux importants.

Nous avons respecté ce classement, mais nous avons dû enlever de *Post-Scriptum de ma vie* certains récits que nous avons restitués au Reliquat de *William Shakespeare :* on vient de les lire. Nous les avons remplacés ici par des chapitres inédits; quant aux *Tas de Pierres,* nous les avons enrichis d'une centaine de pensées. C'est donc une édition en partie originale que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs.

Pour le livre
qui sera posthume :

Post-Scriptum
de
ma vie

FAC-SIMILÉ DU TITRE ÉCRIT PAR VICTOR HUGO
EN TÊTE DU MANUSCRIT ORIGINAL DE *POST-SCRIPTUM DE MA VIE.*

L'ESPRIT

TAS DE PIERRES.

I.

O écrivains, mes contemporains, vous nés avec le siècle, et vous plus jeunes, avenir vivant de la France, je vous salue et je vous aime.

Les écrivains et les poëtes de ce siècle ont cet avantage étonnant qu'ils ne procèdent d'aucune école antique, d'aucune seconde main, d'aucun modèle. Ils n'ont pas d'ancêtres, et ils ne relèvent pas plus de Dante que d'Homère, pas plus de Shakespeare que d'Eschyle. Les poëtes du dix-neuvième siècle, les écrivains du dix-neuvième siècle, sont les fils de la Révolution française.

Ce volcan a deux cratères, 89 et 93. De là, deux courants de lave. Ce double courant, on le retrouve aussi dans les idées.

Tout l'art contemporain résulte directement et sans intermédiaire de cette genèse formidable. Aucun poëte antérieur au dix-neuvième siècle, si grand qu'il soit, n'est le générateur du dix-neuvième siècle. Nous n'avons pas un homme dans nos racines, mais nous avons l'humanité.

Si vous voulez absolument rattacher la littérature de ce siècle à des hommes antérieurs à notre époque, cherchez ces hommes, non dans la littérature, mais dans l'histoire, et allez droit à Danton, par exemple. Mais ce mouvement vient de plus haut que les hommes. Il vient des idées. Il est la Révolution même.

1863.

J'aime tous les hommes qui pensent, même ceux qui pensent autrement que moi. Penser, c'est déjà être utile, c'est toujours et en tout cas faire effort vers Dieu. Les dissentiments des penseurs sont peut-être utiles. Qui sait? Au fond, tous vont au même but, mais par des voies différentes. Peut-être est-ce Dieu même qui veut que les routes soient diverses pour que le genre humain ait plus d'éclaireurs. À force de battre les buissons des idées, les philosophes même les plus lointains et les plus perdus finissent par faire lever des vérités.

J'écrivais cela un jour à un rêveur, autrement rêveur que moi, qui voulait m'entraîner dans sa croyance et j'ajoutais : — Je vous suivrai donc du regard dans votre route, mais sans quitter la mienne.

[1845-1850.]

J'appartiens à Dieu comme esprit et à l'humanité comme force. Pourtant l'excès de généralisation mène à s'abstraire, en poésie, et à se dénationaliser, en politique. On finit par ne plus adhérer à sa vie et par ne plus tenir à sa patrie.

Double écueil que je tâche d'éviter. Je cherche l'idéal, mais en touchant toujours du bout du pied le réel. Je ne veux ni perdre terre comme poëte, ni perdre France comme homme politique.

[Février 1874.]

L'art existe de plein droit, aussi naturellement que la nature. L'art, c'est la création propre à l'homme. L'art est le produit nécessaire et fatal d'une intelligence limitée comme la nature est le produit nécessaire et fatal d'une intelligence infinie. L'art est à l'homme ce que la nature est à Dieu.

[1833-1836.]

La poésie contient la philosophie comme l'âme contient la raison.

[1830-1832.]

La logique est la géométrie de l'intelligence. Il faut de la logique dans la pensée; mais on ne fait pas plus de la pensée avec la logique qu'un paysage avec la géométrie. Les figures abstraites, rigoureuses, parfaites et absolues ne se superposent pas plus aux choses de l'homme et de la vie qu'aux choses de la création.

[1840-1844.]

L'intelligence est l'épouse, l'imagination est la maîtresse, la mémoire est la servante.

[1830-1832.]

Quand l'homme de guerre a fini sa besogne de héros, il rentre dans sa maison et pend son épée au clou. Il n'en va pas de même pour les penseurs. Les idées ne s'accrochent pas au clou comme les épées. Quand le philosophe, quand le poëte se repose, ses idées continuent de combattre. Elles s'en vont en liberté, comme des folles sublimes, tout briser dans les mauvaises âmes et remuer le monde.

[1844-1848.]

L'intelligence et le cœur sont deux régions sympathiques et parallèles; l'une ne s'élargit pas sans que l'autre s'agrandisse; l'une ne se hausse pas sans que l'autre s'élève.

Dans le domaine de l'art, il n'y a pas de lumière sans chaleur.

Les idées sont des épées vivantes qui, une fois forgées par le génie, prennent des ailes et combattent toutes seules et sans avoir besoin d'une main qui les tienne.

[1847-1848.]

Les lettrés, les érudits, les savants, montent à des échelles; les poëtes et les artistes sont des oiseaux.

[1840-1844.]

Voulez-vous voir d'un seul coup d'œil, dans une sorte d'abrégé clair, frappant, profond et vrai, qui donne la solution en même temps que le problème, la figure de beaucoup de questions et entre autres de la question littéraire de ce siècle, regardez un chêne au printemps : vieilles racines, tronc vieux; vieilles branches, feuilles vertes, fraîches et nouvelles. La tradition et la nouveauté, la tradition produisant la nouveauté, la nouveauté surgissant de la tradition. Tout est là.

[1838-1840.]

L'homme, même le plus vulgaire et le plus *positif,* comme on dit de nos jours, a besoin de rêverie. Ne fût-ce qu'un instant. Ne fût-ce qu'un éclair, il lui en faut. Mais toutes les âmes n'ont pas le don merveilleux de rêver spontanément. Ce qui fait que la musique plaît tant au commun des hommes, c'est que c'est de la rêverie toute faite. Les esprits d'élite aiment la musique, mais ils aiment encore mieux faire leur rêverie eux-mêmes.

[1840-1844.]

Plus la pensée tombe de haut, plus elle est sujette à s'évaporer en rêverie.

Gavarnie, 31 août [1843.]

La pensée d'un homme de génie est une vrille sans fin. Le trou qu'elle fait va toujours s'approfondissant et s'élargissant.

[1836.]

On s'étonne de voir les hommes de génie au milieu d'une foule d'assaillants lutter seuls contre tous, et l'on s'émerveille de les voir vaincre. On se trompe, ils ne sont pas seuls. Dans cette sombre mêlée d'idées et de haines qui les entoure, ils ont deux déesses invisibles, deux guerrières célestes qui combattent pour eux, et qui sont invincibles comme dans l'Arioste et invulnérables comme dans Homère. Ces deux redoutables auxiliaires sont la raison et la vérité; la raison, qui est la lumière humaine; la vérité, qui est la lumière divine.

[1842-1844.]

Il y a une sorte de solitude hautaine qui semble nécessaire aux géants et aux génies. Certains esprits immenses semblent isolés dans leur siècle. Ni le chêne ne souffre à côté de lui de grands arbres, ni le soleil de grands astres.

Ce sont là comme des ébauches et des... [1] de la solitude de Dieu.

[1859-1860.]

Je ne suis pas bégueule devant l'art et devant la nature. J'accepte. Donnez-moi le Parthénon, l'Alhambra, le Munster, la grande Pyramide, la tour de porcelaine, donnez-moi Sainte-Sophie, Heidelberg, le Kremlin, l'Escurial; donnez-moi les cathédrales, les mosquées, les pagodes; donnez-moi Phidias et Michel-Ange, Eschyle et Dante, Shakespeare et Lucrèce, Job et Molière; donnez-moi la forêt, l'étang, le lac, la grande plaine rousse, le pré vert, des tas de papillons, des volées d'aigles, le Sahara avec son lion, Paris avec son peuple; donnez-moi la montagne, la mer, l'homme, la femme, le vieillard, l'enfant, le ciel bleu, la nuit noire, la petitesse du colibri, l'énormité des constellations; c'est bien; j'aime tout; je n'ai pas de préférence dans l'idéal et dans l'infini; je ne fais pas le délicat; je ne fais pas le difficile; je ne fais pas la petite bouche; je suis le Gargantua du beau.

[1869-1871.]

---

[1] Mot illisible sous la rature. (*Note de l'Éditeur.*)

Une voix crie au poëte : Sois le poëte de l'avenir, sois l'homme de la génération qui vient après la nôtre, étudie les lois et les abus, et préoccupe-toi de la société. Une autre voix lui dit : Sois le poëte du présent pour toutes les générations futures, sois l'homme perpétuel, contemple les arbres et les étoiles, et préoccupe-toi de la nature.

Laquelle écouter? — Toutes les deux.

Sois le poëte de la nature, tu seras le poëte des hommes.

[1838-1840.]

Fixez votre regard sur l'œuvre des poëtes complets, voici ce que vous trouvez : dans le détail, dans la forme, une précision sévère, et dans le fond une grandeur étrange et presque illimitée qu'on ne peut contempler sans y découvrir à chaque instant de nouveaux horizons pleins du rayonnement mystérieux de l'infini. Cela est la vraie poésie, qui se compose du beau et de l'idéal et qui les combine. Fusion d'éléments presque contraires que le génie seul peut accomplir! Le beau veut des contours; l'idéal veut de l'indéfini.

[1844-1846.]

UTILITÉ DU BEAU.

Un homme a, par don de nature ou par développement d'éducation, le sentiment du Beau. Supposez-le en présence d'un chef-d'œuvre, même d'un de ces chefs-d'œuvre qui semblent inutiles, c'est-à-dire qui sont créés sans souci direct de l'humain, du juste et de l'honnête, dégagés de toute préoccupation de conscience et faits sans autre but que le Beau; c'est une statue, c'est un tableau, c'est une symphonie, c'est un édifice, c'est un poëme. En apparence, cela ne sert à rien; à quoi bon une Vénus? à quoi bon une flèche d'église? à quoi bon une ode sur le printemps ou l'aurore, etc., avec ses rimes? Mettez cet homme devant cette œuvre. Que se passe-t-il en lui? Le Beau est là. L'homme regarde; l'homme écoute; peu à peu, il fait plus que regarder, il voit; il fait plus qu'écouter, il entend. Le mystère de l'art commence à opérer; toute œuvre d'art est une bouche de chaleur vitale; l'homme se sent dilaté. La lueur de l'absolu, si prodigieusement lointaine, rayonne à travers cette chose, lueur sacrée et presque formidable à force d'être pure. L'homme s'absorbe de plus en plus dans cette œuvre; il la trouve belle; il la sent s'introduire en lui. Le Beau est vrai de droit. L'homme, soumis à l'action du chef-d'œuvre, palpite, et son cœur ressemble à l'oiseau qui, sous la fascination, augmente son battement d'ailes.

Qui dit belle œuvre dit œuvre profonde; il a le vertige de cette merveille entr'ouverte. Les doubles fonds du Beau sont innombrables. Sans que cet homme, soumis à l'épreuve de l'admiration, s'en rende bien clairement compte peut-être, cette religion qui sort de toute perfection, la quantité de révélation qui est dans le Beau, l'éternel affirmé par l'immortel, la constatation ravissante du triomphe de l'homme dans l'art, le magnifique spectacle, en face de la création divine, d'une création humaine, émulation inouïe avec la nature, l'audace qu'a cette chose d'être un chef-d'œuvre à côté du soleil, l'ineffable fusion de tous les éléments de l'art, la ligne, le son, la couleur, l'idée, en une sorte de rhythme sacré, d'accord avec le mystère musical du ciel, tous ces phénomènes le pressent obscurément et accomplissent, à son insu même, on ne sait quelle perturbation en lui. Perturbation féconde. Une inexprimable pénétration du Beau lui entre par tous les pores. Il creuse et

sonde de plus en plus l'œuvre étudiée; il se déclare que c'est une victoire pour une intelligence de comprendre cela, et que tous peut-être n'en sont pas capables ni dignes; il y a de l'exception dans l'admiration, une espèce de fierté améliorante le gagne; il se sent élu; il lui semble que ce poëme l'a choisi. Il est possédé du chef-d'œuvre. Par degrés, lentement, à mesure qu'il contemple ou à mesure qu'il lit, d'échelon en échelon, montant toujours, il assiste, stupéfait, à sa croissance intérieure; il voit, il comprend, il accepte, il songe, il pense, il s'attendrit, il veut; les sept marches de l'initiation; les sept notes de la lyre auguste qui est nous-mêmes. Il ferme les yeux pour mieux voir, il médite ce qu'il a contemplé, il s'absorbe dans l'intuition, et tout à coup, net, clair, incontestable, triomphant, sans trouble, sans brume, sans nuage, au fond de son cerveau, chambre noire, l'éblouissant spectre solaire de l'idéal apparaît; et voilà cet homme qui a un autre cœur.

Quelque chose en lui se redresse et quelque chose se penche; la contemplation est devenue éblouissement, la méditation est devenue pitié. Il semble que cet esprit ait renouvelé sa provision d'infini. Il se sent meilleur. Il déborde de miséricorde et de mansuétude. S'il était juge, il absoudrait; s'il était soldat, il dirait à l'ennemi : mon frère; s'il était prêtre, il éteindrait l'enfer. Le chef-d'œuvre, inconscient, a donné à cet homme toutes sortes de conseils sérieux et doux. Une mystérieuse impulsion dans le sens du bien lui est venue de ce bloc de pierre, de cette mélodie qui ressemble à une vocalise de fauvette, de cette strophe où il n'y a que des fleurs et de la rosée. La bonté a jailli de la beauté. Il y a de ces étranges effets de source qui tiennent à la communication des profondeurs entre elles.

Lady Montagu, après avoir vu au Trippenhaus d'Amsterdam l'Amalthée de Jordaëns, s'écriait : *Je voudrais avoir là un pauvre pour lui vider ma bourse dans les mains!*

Être grand et inutile, cela ne se peut. L'art, dans les questions de progrès et de civilisation, voudrait garder la neutralité qu'il ne pourrait. L'humanité ne peut être en travail sans être aidée par sa force principale, la pensée. L'art contient l'idée de liberté, *arts libéraux;* les lettres contiennent l'idée d'humanité, *humaniores litteræ.* L'amélioration humaine et terrestre est une résultante de l'art, inconscient parfois, plus souvent conscient. Les mœurs s'adoucissent, les cœurs se rapprochent, les bras embrassent, les énergies s'entresecourent, la compassion germe, la sympathie éclate, la fraternité se révèle, parce qu'on lit, parce qu'on pense, parce qu'on admire. Le Beau entre dans nos yeux rayon et sort larme. Aimer est au sommet de tout.

L'art émeut. De là sa puissance civilisatrice. Les émus sont les bons; les émus sont les grands. Tout martyr a été ému; c'est par l'émotion qu'il est devenu impassible. Les grandes fermetés viennent des pleurs. Le héros

songe à la patrie; et ses yeux se mouillent. Caton commence par l'attendrissement.

Insistons sur cette vérité ignorée et surprenante : l'art, à la seule condition d'être fidèle à sa loi, le Beau, civilise les hommes par sa puissance propre, même sans intention, même contre son intention.

Certes, si jamais un esprit, au milieu des misères terrestres, en face des catastrophes et des attentats, en présence de toutes ces choses que nous nommons droit, honneur, vérité, dévouement, devoir, a représenté la volonté absolue d'indifférence, c'est Horace. Cette vaste rage de Juvénal contre le mal, cette écume du lion juste, cherchez-la dans Horace; vous trouverez le sourire. Horace, c'est le neutre; il veut l'être du moins. Un esprit qui se veut eunuque, quel froid terrible! S'il a une foi, elle est contraire au progrès. C'est l'indifférence implacable. La satiété, voilà le fond de sa sérénité. Horace fait sa digestion. Il a le contentement accablé du repu. L'intestin-colon lui monte au cerveau. Ce qui fut convoitise devient sécrétion en bas et idée en haut, c'est là tout le travail de sa machine. Il a bien soupé chez Mécène, ne lui en demandez pas plus; ou il vient de faire une partie de paume avec Virgile, chassieux comme lui. On s'est fort diverti. Quant aux temps présents ou passés, quant au *fas* et au *nefas,* quant au bien et au mal, quant au faux et au vrai, il n'en a cure. Sa philosophie se borne à l'acceptation bienveillante du fait, quel qu'il soit; l'iniquité qui donne de bons dîners, est son amie; il est le commensal né du crime réussi. Prendre l'horreur publique au sérieux, fi donc! Cela nuancerait d'une teinte foncée son style qui veut rester transparent; son hexamètre, si libre devant la prosodie, est esclave devant César; cette danse s'achève à plat ventre. Ses épîtres ont cette surface de sagesse qu'a eue La Fontaine plus tard : «Le sage dit selon le temps : Vive le roi! vive la ligue!» Ses satires n'exercent sur les lois et les mœurs aucune surveillance; l'affreux spectacle permanent des Esquilies obtient de lui en passant un vers insouciant; ses odes mentionnent les dieux, font écho presque machinalement à l'ode sacerdotale grecque, et mettent en équilibre Jupiter et César; et quant à l'amour, le *puer* auquel elles s'adressent volontiers est frère du Bathylle d'Anacréon et du Corydon de Virgile. Ajoutez, à chaque instant, l'obscénité toute crue. Voilà le poëte. Qu'est-ce que l'homme? un poltron qui a jeté son bouclier dans la bataille, un sophiste des appétits, n'ayant qu'un but, la jouissance, un douteur ne croyant qu'à la possession de l'heure, un enfant du peuple en domesticité chez le Tyran, un badin du lendemain de la république morte, un romain qui a derrière lui Rome tuée par Octave et qui ne retourne même pas la tête pour regarder le cadavre sacré de sa mère. C'est là Horace.

Eh bien, lisez-le. Ce sceptique vous consolidera, ce lâche vous enflammera, ce corrompu vous assainira; et de la lecture de cet homme qui n'est pas bon, vous sortirez meilleur.

Pourquoi? c'est qu'Horace, c'est beau.

Et qu'à travers le mal, qui est à la surface, le Beau, qui est au fond, agit.

Forma, la beauté. Le Beau, c'est la forme. Preuve étrange et inattendue que la forme, c'est le fond. Confondre forme avec surface est absurde. La forme est essentielle et absolue; elle vient des entrailles mêmes de l'idée. Elle est le Beau; et tout ce qui est le Beau manifeste le vrai.

Insistons sur ces évidences très difficiles à admettre.

L'émotion de lire Horace est exquise. C'est une jouissance toute littéraire, et singulièrement profonde. On s'absorbe dans ce rare langage; chaque détail a une saveur à part. Une forte quantité de bon sens est malheureusement conciliable avec l'abaissement moral; tout ce bon sens-là est dans Horace. Entre les quatre murs du fait accompli, comme il raisonne juste! Mais c'est ici qu'on apprend à distinguer justesse de justice. Du reste, il n'est pas bon, nous venons de le dire; mais il n'est pas méchant. Être méchant, c'est un effort; Horace ne fait pas d'effort.

Son style se place entre le lecteur et lui, d'abord comme un voile, puis comme une clarté, puis comme une forme d'autre chose qui n'est plus Horace, qui est le Beau. Une certaine disparition d'Horace se fait. Le côté méprisable se développe sous le côté aimable. La turpitude atténuée devient bagatelle : *Nescio quid meditans nugarum.* Cette philosophie lâche dans ce style souple est douce à voir flotter comme la ceinture défaite de Vénus; nul moyen de faire la grosse voix contre cet enchantement. Ce vers Phryné montre sa gorge, et il n'y a plus là de juges; il y a des hommes vaincus. Cette victoire du style sur le lecteur est-elle malsaine? Loin de là. L'extase littéraire est essentiellement honnête. Il est impossible de la mal prendre et de s'en mal trouver. Une certaine chasteté se dégage de toute poésie vraie. Peu à peu le bon sens d'Horace perd la mauvaise odeur de son origine, ce style pur le filtre, et l'on ne sent plus que l'ascendant de cette raison. Horace est limpide et net. Le lecteur est tout à la joie de voir si clair dans un esprit, à travers une épaisseur de deux mille ans. Horace est un composé de raison qui peut être divine et de sensualité qui peut être bestiale; ce composé, espèce d'être mixte fort humain d'ailleurs, discute dans l'épître, rit dans la satire, chante dans l'ode, se condense dans ce vers, y produit on ne sait quelle lumière, et s'y transfigure en sagesse. C'est de la sagesse d'oiseau. Boire, manger, dormir, gazouiller à l'aube, faire le nid et l'amour. Cette sagesse, qui, avant d'être celle d'Horace, était celle de Salomon, devient

IMPRIMERIE NATIONALE.

bonne dans cette poésie, tant cette poésie est saine. Dans cette poésie il y a du parfum, il y a du baiser, il y a du rayon.

Toutes les révoltes contre la pédanterie sont là : prosodie disloquée, césure dédaignée, mots coupés en deux; mais dans cette licence que de science! Tel hémistiche est une joie, et l'on se récrie. Le contact de ce vers fin et fort est toute éducation pour la pensée; c'est une volupté de manier ces hexamètres avec les doigts de lumière de l'esprit; on devient délicat à toucher ce divin style; et le plus barbare en sort civilisé. Louis XVIII, philosophe relatif, disait : *C'est Horace qui m'a rendu libéral.*

On médite ces ressources infinies de légèreté et de force. Le vers, familier, se tourne, se dresse, saute, va, vient, se fouille du bec, et n'a qu'un souci : être beau. Quoi de plus charmant qu'un moineau-franc tout à l'arrangement de ses plumes! Horace arrive à cette toute-puissance qu'a la gentillesse des enfants; il s'impose indolemment et insolemment; il a la pleine liberté de la grâce; le despotisme de l'élégance est en lui. C'est le railleur, qui, à volonté, est le lyrique; et quand il lui plaît d'être lyrique, il devient, cette aventure-là lui arrive, presque grand. Telle de ses odes est un triomphe. Les odes d'Horace font vaguement songer à des vases d'albâtre. Telle strophe semble portée par deux bras blancs au-dessus d'une tête lumineuse. C'est ainsi que de certains versets de la Bible semblent revenir de la fontaine.

Tel est Horace. D'autres ont des dons plus augustes, le flamboiement terrible, la foudre aux serres, la vertu fière et planante, l'offensive aux méchants, les colères du sublime, tous les glaives qu'on peut tirer de ce fourreau, l'indignation, les grands espaces, les grands essors, une réverbération de Cocyte ou d'Apocalypse; Horace, lui, règne par le charme serein. Il a ce qu'on pourrait nommer la blancheur du style.

Chose merveilleuse, et ce sont là les étonnements croissants de l'art contemplé, oui, l'on peut affirmer que les idées dans Horace, ce qu'on nomme le fond, ce n'est que la surface, et que le vrai fond c'est la forme, cette forme éternelle qui, dans le mystère insondable du Beau, se rattache à l'absolu.

Voulez-vous un autre exemple? Prenez Virgile.

Qu'y a-t-il de plus misérable comme idée que ceci : Octave-Auguste admis parmi les astres et les étoiles se rangeant pour lui faire place. Jamais la flatterie fut-elle plus abjecte? C'est l'idée, c'est le fond, n'est-ce pas? Et c'est plat, et honteux. Voici la forme :

Tuque adeo, quem mox quæ sint habitura deorum
Concilia, incertum est; urbesne invisere, Cæsar.

Terrarumque velis curam et te maximus orbis
Auctorem frugum tempestatumque potentem
Accipiat, cingens materna tempora myrto;
An deus immensi venias maris; ac tua nautæ
Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule,
Teque sibi generum Tethys emat omnibus undis;
Anne novum tardis sidus te mensibus addas,
Qua locus Erigonen inter Chelasque sequentes
Panditur : ipse tibi jam brachia contrahit ardens
Scorpius, et cœli justa plus parte relinquit :
Quidquid eris, (nam te nec sperent Tartara regem,
Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido,
Quamvis Elysios miretur Græcia campos,
Nec repetita sequi curet Proserpina matrem),
Da facilem cursum, atque audacibus annue cœptis,
Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere, et votis jam nunc assuesce vocari.

Je lis ces vers, je subis cette forme, et quel est son premier effet? j'oublie Auguste, j'oublie même Virgile; le lâche tyran et le chanteur lâche s'effacent, comme Horace tout à l'heure, le poëte s'éclipse dans sa poésie; j'entre en vision; le prodigieux ciel s'ouvre au-dessus de moi, j'y plonge, j'y plane, je m'y précipite, je vois la région incorruptible et inaccessible, l'immanence splendide, les mystérieux astres, cette voie lactée, ce zodiaque amenant chaque mois au zénith un archipel de soleils, ce scorpion qui contracte ses bras énormes, la profondeur, l'azur; et, par l'idée, par ce que vous nommez le fond, j'étais dans le petit, et par le style, par ce que vous nommez la forme, me voilà dans l'immense.

Que dites-vous de vos distinctions, forme et fond?

Il y a deux hommes dans cet homme, un courtisan et un poëte; le poëte esclave du courtisan, hélas! comme l'âme de la bête dans la machine humaine. Le courtisan a eu une idée vile, il l'a confiée au poëte, l'aigle avec un ver de terre dans le bec n'en vole pas moins au soleil, et de l'idée basse le poëte a fait une page sublime. Ô sainteté involontaire de l'art! splendeur propre à l'esprit de l'homme! Beauté du Beau!

Tous les développements qu'on donne à une vérité convergent, et c'est pourquoi nous sommes ramenés ici à une observation déjà faite à propos d'Horace : il y a dans cette page superbe une surface et un fond; la surface, c'est ce que vous appelez l'idée première, c'est la louange courtisane à Auguste; le fond, c'est la forme. Par la vertu du grand style, la surface, la flatterie au maître, immonde écorce du sublime, se brise et s'ouvre, et par la déchirure, le fond étoilé de l'art, l'éternel Beau, apparaît.

Idéal et Beauté sont identiques; idéal correspond à idée et beauté à forme; donc idée et fond sont congénères.

Nous voici arrivés, la logique le voulant, à une vérité presque dangereuse : l'art civilise par sa puissance propre. L'œuvre, participant de l'influence générale du beau, a une action indépendante au besoin de la volonté de l'ouvrier, et, même à travers le vice de l'artiste, la vertu de l'art rayonne. La Fontaine, immoral, civilise; Horace, impur, civilise; Aristophane, inique et cynique, civilise.

C'est là, au premier abord, répétons-le, une vérité d'aspect mauvais.

En réalité, si l'on veut s'élever, pour regarder l'art, à cette hauteur qui résume tout et où les distinctions comme les collines s'effacent, en réalité, il n'y a ni fond ni forme. Il y a, et c'est là tout, le puissant jaillissement de la pensée apportant l'expression avec elle, le jet du bloc complet, bronze par la fournaise, statue par le moule, l'éruption immédiate et souveraine de l'idée armée du style. L'expression sort comme l'idée, d'autorité; non moins essentielle que l'idée, elle fait avec elle sa rencontre mystérieuse dans les profondeurs, l'idée s'incarne, l'expression s'idéalise, et elles arrivent toutes deux si pénétrées l'une de l'autre que leur accouplement est devenu adhérence. L'idée, c'est le style; le style, c'est l'idée. Essayez d'arracher le mot, c'est la pensée que vous emportez. L'expression sur la pensée est ce qu'il faut qu'elle soit, vêtement de lumière à ce corps d'esprit. Le génie, dans cette gésine sacrée qui est l'inspiration, pense le mot en même temps que l'idée. De là ces profonds sens inhérents au mot; de là ce qu'on appelle le mot de génie.

C'est une erreur de croire qu'une idée peut être rendue de plusieurs façons différentes. Tout en maintenant, bien entendu, au poëte souverain, le droit magnifique de développement, cette haute faculté, qui tient à l'habitation des sommets, de mettre en lumière autour de la pensée centrale toutes les idées circonvoisines, tout en maintenant cette faculté et ce droit, qui sont l'essence même de la poésie, nous affirmons ceci : une idée n'a qu'une expression. C'est cette expression-là que le génie trouve. Comment la trouve-t-il? d'en haut. Par le souffle. Parfois sans savoir comment, mais toujours avec certitude. Instinct d'aigle. Pour lui, créateur, l'idée avec l'expression, le fond avec la forme, c'est l'unité. L'idée sans le mot, serait une abstraction; le mot sans l'idée, serait un bruit; leur jonction est leur vie. Le poëte ne peut les concevoir distincts. L'Alphée idée et l'Aréthuse expression, l'Arve jaune et le Rhône bleu coulant côte à côte des lieues entières sans se confondre, non, certes, rien de pareil. Il n'y a point, dans le miracle de l'idée faite style, deux phénomènes, quelque chose comme un embrassement de jumeaux, si étroit qu'il soit. Non. C'est la fusion où la fonte n'a pas laissé de veine, c'est le mélange à sa plus haute puissance, c'est

l'amalgame à ne plus reconnaître l'un de l'autre, c'est l'intimité élevée à l'identité.

Ceux qui tentent de défaire brin à brin cette torsion divine, les vivisecteurs de la critique, n'ont même pas la satisfaction que donne la table de dissection à l'anatomiste, voir des entrailles ici, de la cervelle là, des éclaboussures de sang, une tête dans un panier; d'un côté le fond, de l'autre la forme. Point. Ils arrivent tout de suite, s'ils sont de bonne foi et s'ils ont le grand sens critique, à l'indivisible, à l'indissoluble, au congénial, à l'absolu. Ils disent : fond et forme sont le même fait de vie.

Le Beau est un.

Le Beau est âme.

Il y a de l'irradiation dans le Beau, et par conséquent du mystère, car toute irradiation vient de plus loin que l'homme. Lors même que l'irradiation vient de l'intérieur de l'homme, elle vient de plus loin que lui. Il y a dans l'homme un autre que l'homme, et cet autre est situé dans les profondeurs. En deçà, au delà, plus haut, plus bas, ailleurs. Le dedans de l'homme est dehors. Qui oserait dire que notre conscience, c'est nous ?

Or la notion du Beau est, comme la notion du bon, un fait de conscience. Le Beau s'impose souverainement. Disons plus, divinement. Avant de penser le Beau, on le sent. C'est là le propre de tout ce qui appartient à l'absolu.

L'absolu s'appelle aussi l'infini. L'infini dépasse l'intelligence terrestre qui est pourtant contrainte de l'accepter, au moins en tant que fait et réalité. Pourquoi ? parce qu'elle le sent. Ce sentiment-là est en toute chose la grande lumière. Il révèle le juste, et il révèle le beau. Faire son devoir, c'est accepter l'infini.

La pression de l'infini sur l'homme fait jaillir de l'homme le grand.

Le raisonnement suit le sentiment, et l'infini que le sentiment a proclamé, le raisonnement le démontre. Le raisonnement prouve l'infini comme le flot prouve l'écueil, en s'y brisant. La raison en vient à ceci que, tout en n'imaginant point comment l'infini peut être, elle ne saurait admettre que l'infini ne soit pas. C'est là, dans la mesure humaine, ce que nous appelons comprendre. L'invincible nécessité se promulgue dans sa toute-puissance sidérale. Elle est patente. Qui que vous soyez, regardez-la par cette ouverture, le ciel. Voyez-la encore par cette autre ouverture, la conscience. La philosophie lève la tête, puis l'incline, et tout est dit. L'infini est. Étant, il règne. N'y pas croire, c'est ne plus penser. La notion de l'infini devient l'élément même de l'entendement, et notion implique relativement compréhension. À la condition d'être aidée par l'intuition, l'intelligence arrive à cette surprenante victoire : comprendre l'incompréhensible.

Cette compréhension, saturée de sentiment, s'applique au mystère de l'art comme aux autres phénomènes. L'infini irradie le beau comme le vrai. De l'infini source il coule du surhumain. De là la quantité d'inexplicable qui est dans le sublime. D'où cela vient-il? Quel est ce jaillissement? Qu'est-ce que c'est que cet éclair? Autant lueur de Dieu que clarté de l'homme! Où ce génie a-t-il trouvé cela? Questions faites à l'inconnu. L'œil du prophète brille comme l'œil du tigre; mais dans le tigre il y a l'enfer, dans le poëte il y a le ciel. Ici prunelle féline, là prunelle stellaire. C'est la différence du monstre au prodige, et de Busiris à Homère.

Une fois cette vaste fenêtre de l'absolu ouverte sur l'intelligence humaine, l'aurore abonde, les révélations resplendissent de toute part. Tout reste mystère et devient clarté. De sorte que la destinée peut être employée à la civilisation, et Dieu mis au service de l'homme. L'énigme dit son mot, qui est le Verbe. La route dit son mot, qui est le Progrès. Un fil de feu, mystérieux guide, serpente dans tous les labyrinthes. Philosophie, histoire, langue, Humanité, passé, avenir, ces dédales s'éclairent. L'utopie apparaît praticable. Les merveilleux linéaments de l'harmonie universelle s'ébauchent dans un demi-jour de sanctuaire. Toutes les ressemblances de l'unité éclatent dans les innombrables formes de la nature et de la destinée. Poésie devient identique à vertu. La synonymie du vrai et du grand se manifeste. Le beau, comme le bien, fait partie de l'immense vision de l'idéal. L'idéal rayonne au-dessus de l'homme à ces hauteurs inouïes où le regard des contemplateurs entrevoit béants, incandescents, presque terribles, tous les porches de la lumière.

Il y a deux sortes de beau : le beau qui naît du sentiment du fini, et le beau qui naît du sentiment de l'infini.

Le sentiment du fini, le sentiment de l'infini, ce sont là les deux principales notions de l'homme, et celles d'où découlent toutes les autres.

De là, dans l'art, deux idéals différents : l'idéal grec et l'idéal chrétien. Ou, pour employer des expressions qui circonscrivent moins l'esprit, l'idéal antique et l'idéal moderne.

Dans le vieux monde qui, nous l'avons dit ailleurs, était le monde enfant, le sentiment du fini dominait. Tout avait une limite, une frontière, un contour, un alpha et un oméga. Rien ne se perdait dans l'ombre, rien ne s'en allait au delà, rien ne s'enfonçait. Tout était éclairé jusqu'au bout. Ceci commençait ici et finissait là. La voix des forêts était une voix humaine. La mer était une figure qui portait une fourche. Le soleil avait quatre chevaux dont on savait les noms. Le vent habitait une caverne d'où il soufflait à pleines joues. Chez les grecs, tout était homme, même les dieux.

Le sentiment de l'infini plane sur le monde moderne. Tout y participe

de je ne sais quelle vie immense, tout y plonge dans l'inconnu, dans l'illimité, dans l'indéfini, dans le mystérieux. Ce que nous appelons la vie n'est autre chose qu'une aspiration à l'éternité; tant que nous vivons, nous sentons une chaîne à notre pied et l'aile de l'âme bat la terre pour s'envoler. Nous sentons en nous ce qui ne meurt pas. Pour nous tout est Dieu. Même l'homme.

L'idéal antique produit dans l'art la mesure, la proportion, l'équilibre des lignes, ce qu'on nomme le goût, l'achevé, le fini, deux mots qui disent tout cet art.

L'idéal moderne, ce n'est pas la ligne correcte et pure, c'est l'épanouissement de l'horizon universel; c'est le vaste, le puissant, le sublime, l'indéterminé, l'entrevu, l'obscur et le splendide, les ténèbres mêlées à la clarté, quelquefois le monstrueux, quelquefois le divin, l'immensité ébauchée en grandeur.

L'idéal antique, pur, bleu, charmant, clair, joyeux, lumineux, circonscrit, ressemble à la Méditerranée; l'idéal moderne ressemble à l'Océan.

De ces deux idéals lequel vaut le mieux pour l'art? C'est celui qui vaut le mieux pour l'âme.

Or le sentiment du fini pousse l'homme au plaisir, à la satisfaction des caprices, aux joies de la matière, jouissez, l'heure est courte, à la volupté, à l'égoïsme, au vice.

Le sentiment de l'infini relève l'homme de la terre et le tourne vers le ciel, vers la tombe, vers la douleur, vers l'abnégation, vers le sacrifice, vers la souffrance utile, vers la vertu.

Choisissez.

Il suffit de fixer les yeux sur ce fait frappant que nous venons d'énoncer plus haut, que chez les anciens tout était homme, même les dieux et que chez les modernes tout est Dieu, même l'homme, pour se rendre compte du profond changement d'aspect que cet univers, toujours le même pourtant, peut offrir à l'âme humaine, selon qu'elle est dominée par le sentiment du fini ou par le sentiment de l'infini.

[1863–1864.]

TAS DE PIERRES.

II.

Mulieres flere, homines meminisse, dit Tacite. Résistez, dit Zénon. Courbez-vous, dit Jésus. Oubliez, dit Épicure. Priez, dit Saint-Augustin. Hélas! la douleur est diverse comme l'homme. On souffre comme on peut.

[1838-1840.]

On croit des autres ce qu'on ferait soi-même.

[1830.]

Le bonheur n'avertit de rien.

[1830.]

Le bœuf souffre, le char se plaint.

L'orgueil est lion, la vanité est chatte. L'égoïsme est tigre.

[1830-1834.]

La vraie force est celle qui a pour devise : Rien de force.

[1844-1845.]

La pauvreté est une force. Qui n'est pas capable d'être pauvre n'est pas capable d'être libre.

[1870-1872.]

Le mal. Ceux qui s'en réjouissent sont pires que ceux qui le font.

[1828-1832.]

On dit de moi que je suis un homme bizarre, fantasque, étrange, et que j'ai le goût du singulier; et c'est vrai; toutes les fois que je songe à ces mots : liberté, grandeur, dignité, honneur, je le préfère au pluriel.

[1858-1859.]

Dans certains cas, il y a de la grandeur à se laisser tromper et de la honte à se défier. Jaloux, notez ceci : celui qui trompe a en remords tout ce que celui qui est trompé a en confiance.

[1841-1844.]

Je ne sais si je n'aime pas encore mieux les énormités que les petitesses.

[1830-1832.]

Quand vous entrez dans un logis, regardez les pendules, les horloges, les montres. Si elles sont d'accord et vont bien, vous êtes chez un homme d'affaires; si elles vont, mais un peu au hasard, vous êtes chez un penseur; si elles sont arrêtées ou en désordre, vous êtes chez un homme hors du temps, chez un rêveur.

[1851.]

L'éléphant n'est guère plus puissant contre la fourmi que la fourmi contre l'éléphant.

[1825-1827.]

Un homme d'esprit, c'est verni; un homme de talent, c'est doré; un homme de génie, c'est de l'or.

[1874-1875.]

Une chanson qu'on fredonne, c'est de la rêverie qui sort.

[1858-1860.]

La joie est une lyre.

1859.

L'aile ne se résigne pas au cloaque. Elle s'en arrache ou y meurt.

[1864-1866.]

Le beau est un tel mystère qu'il peut avoir son point de départ dans le grotesque. Introduisez Homère dans Géronte, vous avez Nestor. Le paon

est le dindon transfiguré; le cygne est le canard idéalisé; le citoyen est le bourgeois sublimé.

1860.

Ô mystère! croire ne dépend pas de l'esprit; aimer ne dépend pas du cœur.

[1840-1844.]

L'esprit et le cœur sont deux soifs, la foi et l'amour sont deux fleuves. Vous avez soif ici, le fleuve coule là-bas, hélas! Heureux qui peut s'agenouiller et prendre un peu de ces eaux divines dans le creux de sa main! Bois si tu peux, bois où tu peux, pauvre âme!

[1840-1844.]

Sentir est une loi de la vie, savoir est un besoin de l'intelligence, comprendre est un désir de l'âme. Ô abîme de la destinée humaine! la plupart ne comprennent pas Dieu; beaucoup ne savent pas la nature; quelques-uns même ne sentent pas l'amour. Le réel et incurable aveuglement n'est pas de ne point voir, c'est de ne point sentir. Malheur à qui a l'âme aveugle!

[1840-1844.]

Le cœur ne sait que ce qu'il sent.

[1840-1844.]

Hélas! il n'y a de soleil dans le ciel que pour ceux qui ont de la joie dans le cœur. Quand le bonheur ne rayonne pas au dedans de nous, ce qui rayonne au dehors de nous n'est qu'une ironie.

[1838-1840.]

MILITARISME.

CONSIGNE. — ARMÉE. — OBÉISSANCE PASSIVE.

— Tu vois ce mur-là?
— Oui, mon général.
— De quelle couleur est-il?
— Blanc, mon général.
— Je te dis qu'il est noir. De quelle couleur est-il?
— Noir, mon général.
— Tu es un bon soldat.

[1858-1859.]

Plein d'ennui, c'est-à-dire vide.

[1840-1844.]

On dit quelquefois : il s'est suicidé, ennuyé qu'il était de vivre. Il faudrait dire plutôt : Il s'est tué, ennuyé qu'il était de ne pas vivre.

[1830-1832.]

Ne rien faire est le bonheur des enfants et le malheur des vieillards.

L'honnête homme cherche à se rendre utile, l'intrigant à se rendre nécessaire.

[1836-1838.]

Avant de s'agrandir au dehors, il faut s'affermir au dedans.

[1836-1838.]

Certains hommes, — cela est triste, — ont tout à la fois le goût des idées et le goût des bassesses. Leur vie est double. Ils ont un cerveau qui conçoit les spéculations les plus sereines, et un estomac qui digère les infamies. D'un côté ils aiment, cherchent, étudient, approfondissent, contemplent ce qu'il y a de plus pur, de plus élevé et de plus rayonnant dans la pensée humaine ; de l'autre ils se repaissent de turpitudes. Ils ressemblent à l'astronome Lalande qui observait les étoiles et mangeait des araignées.

[1846-1850.]

Les rêves de notre imagination ne sont autre chose que des visions confuses, des formes troublées et indistinctes des réalités charmantes ou terribles qui peuplent l'infini.

[1834-1836.]

Pour être parfaitement heureux, il ne suffit pas d'avoir le bonheur, il faut encore le mériter.

[1838-1840.]

Loi de l'âme et du corps.

Credere, crescere. — Croire, croître.

[1827-1828.]

Devant un malheureux quelconque, ouvrez la Bible.

[1827-1828.]

On peut avoir des raisons de se plaindre et n'avoir pas raison de se plaindre.

[1834-1836.]

Le vrai juste ne fait pas le bien par crainte de l'enfer ou par désir du paradis. Il y a de l'égoïsme dans ces deux motifs. Le juste fait le bien, et l'accomplit, parce que le bien fait partie de l'harmonie universelle.

[1834-1836.]

La sottise dit, la vanité fait.

[1836-1840.]

Delatouche disait à Nodier : — Je crois avoir tué un suisse. — C'est bien, lui dit Nodier, mais croyez-vous que le suisse croie avoir été tué ?

1830.

Hé mon Dieu! la beauté est diverse selon la nature et selon l'art. Si c'est une femme, que la chair soit du marbre, si c'est une statue, que le marbre soit de la chair.

[1836-1838.]

Les méchants envient et haïssent; c'est leur manière d'admirer.

[1840.]

L'envie a l'éblouissement douloureux.

[1873.]

Il y a des gens qui font des crimes pour faire des affaires. Ils ont l'art étrange et hideux d'extraire d'un tas de combinaisons atroces la fortune, la

bonne vie bourgeoise, tout le plat bien-être d'un notaire enrichi. Chose odieuse et bizarre! prendre des charbons dans l'enfer pour se faire cuire une soupe aux choux!

[1850.]

Le savant sait qu'il ignore.

[1854-1855.]

En poussant l'aiguille du cadran vous ne ferez pas avancer l'heure.

Se laisser calomnier est une des forces de l'honnête homme.

[1859.]

Mon fils Charles était cette chose rare, l'homme modeste. Il cherchait à paraître moins qu'il n'était.

L'homme modeste, c'est de l'or argenté.

[1877.]

L'oisiveté est le plus lourd des accablements.

Exprimer l'homme, mais le dépasser; c'est là le secret de la grandeur.

[1859.]

L'orgueil se dresse, le lys se penche.

[1872-1873.]

L'esprit d'une bête, c'est de ne pas être un sot.

La vertu a un voile, le vice a un masque.

[1828-1830.]

Ne vous donnez pas pour but d'être quelque chose, mais d'être quelqu'un.

[1830-1832.]

On voit les qualités de loin, et les défauts de près.

[1864-1868.]

Après avoir entendu les paroles, ne creusez pas trop les consciences. Vous trouveriez souvent au fond de la sévérité l'envie, au fond de l'indulgence la corruption.

[1828-1830.]

Il y a du prévu dans la vertu, non dans l'héroïsme. La vertu a une espèce de prosodie; l'héroïsme est tout de création immédiate et spontanée.

Quand vous rendez un service à un homme, tâchez de le lui cacher. La plupart du temps, ce que vous évitez ainsi, ce n'est pas la reconnaissance, c'est l'ingratitude.

[1838-1840.]

LA CIVILISATION.

Le genre humain a, depuis six mille ans, plusieurs fois manqué la civilisation. Il tâte le mur, et monte un escalier dans l'obscurité. Il suit une loi ascendante. Aveugle en bas, voyant en haut. De moins en moins monstre, tel est l'homme.

Premier degré : le désert. Deuxième degré : le sauvagisme. Troisième degré : la barbarie. Quatrième degré : l'idolâtrie. Cinquième degré : la monarchie. Sixième degré : le parasitisme.

Ces divers à peu près de la sociabilité veulent être successivement éliminés.

L'homme supprime le désert par la famille; il supprime le sauvagisme par la propriété. De la tente il passe à la cabane. La première cabane bâtie installe la famille, mais l'animal aussi a son repaire où il met ses petits; le premier champ dont l'homme hérite établit la différence; la bête ne lègue pas sa tanière.

Continuons.

L'homme se délivre du désert par la famille, du sauvagisme par la possession du sol, de la barbarie par la cité, de l'idolâtrie par la science, de la monarchie par les révolutions, du parasitisme par la propreté.

La dernière opération de la civilisation triomphante est un nettoyage. Sa politique finit par l'hygiène.

À l'heure où nous sommes, chaque continent représente un degré et monte sur l'autre; l'Australie est déserte, l'Amérique est sauvage, l'Afrique est barbare, l'Asie est idolâtre, l'Europe est monarchique. L'Angleterre, petit continent à part et seul pays pleinement libre, est rongée de parasitisme.

Mettre de niveau toutes ces inégalités de civilisation, et les élever au plus haut point de l'étiage humain, marqué par ce mot : JUSTICE, il n'y a pas de labeur plus formidable et de mission plus douce.

Aidons qui fait ce labeur, envions qui a cette mission qui nivelle des inégalités, abolit des iniquités. Justice, c'est équilibre.

Entre chacune de ces ébauches, désert, sauvagisme, barbarie, idolâtrie ou théocratie, monarchie, il y a des intermédiaires qui sont comme les

arches de pont d'une zone à l'autre. Pas de transition brusque dans la civilisation, qui est une croissance. La nuance mène à la couleur, le monocotylédone au dicotylédone, le zoophyte à l'animal, le crépuscule au jour. Rien n'est à pic. Tout est d'abord larve. Le chaos n'est autre chose que la première chenille.

Il en est sorti le monde, ce prodigieux papillon de l'abîme qui a la poussière stellaire sur les ailes. |Et qui, comme le papillon, est âme.|[1]

La civilisation aussi commence par être chenille et finit par être lumière.

Elle a ses transitions comme la nature, dont elle fait partie. Les changements d'âge se font sans solution de continuité. Une ébauche tient à celle qui la précède par un détail qui leur est commun à toutes deux. Le désert et le sauvagisme ont en commun la bestialité, presque partagée dans la solitude entre l'homme et la brute; la barbarie se rattache au sauvagisme par l'anthropophagie dont elle fait l'esclavage; l'idolâtrie se rattache à la barbarie par le bourreau que la barbarie invente et que la théocratie sacre; la monarchie se rattache à l'idolâtrie par le droit divin.

Chaque forme de civilisation, on le voit, a son cordon ombilical.

Couper ce cordon, c'est l'affaire du progrès. Le progrès, cet accoucheur de la gestation universelle, fait cette opération avec talent. On peut se fier à lui.

Un mot, en passant, sur le droit divin. Il en vaut la peine. D'ailleurs il a encore un peu la main sur nous.

Et puis, en eux-mêmes, tous ces véhicules de civilisation veulent être étudiés.

La monarchie, nous venons de le dire, tient à l'idolâtrie par le droit divin. Le droit divin, c'est la déification de l'homme. Peu de chose. Lisez l'*Eikon Basilikè,* écrit par le docteur Gauden et signé par Charles Ier. Dieu sur la terre, telle est la définition du roi. De là le mot si juste : *L'état, c'est moi.* Qui est Dieu peut bien être le Peuple. Qui est Dieu peut bien être tout. Voyez Henri III. Sully, à la tête de la noblesse de France, présente une supplique au roi; Sully harangue, il est à genoux, toute la noblesse est à genoux, Henri III, le dos à demi tourné, n'écoute pas, ne regarde pas, et joue avec six petits chiens qu'il porte pendus à son cou dans un sac. Le droit divin explique et autorise cet excès de majesté. *Nous devons tout au roi, le roi ne nous doit rien;* telle est la maxime loyale. Elle est proclamée en toutes lettres par l'archevêque d'Auch qui acceptait la dédicace d'*Estelle et Némorin* au nom des États du Languedoc.

Le droit divin arrive vis-à-vis du roi à toutes les formes du culte et de l'adoration. Jean de Pathmos n'est pas plus prosterné devant le flamboiement

[1] Ces deux traits sont sur le manuscrit. (*Note de l'Éditeur.*)

de Sabaoth que Bernardin de Gigault, marquis de Bellefonds, doyen des maréchaux de France, devant l'Œil de Bœuf. Le père Anselme, augustin déchaussé, généalogiste des maisons souveraines d'Europe, croit à deux divinités : celle du christ et celle du roi. Le Louvre est un peu temple, Versailles l'est tout à fait. Trianon est chapelle, Marly est sanctuaire; il y a du prêtre dans le courtisan. Le petit lever équivaut à l'Angelus. La royauté a un évangéliste, Dangeau. L'étiquette est un dogme. Le cérémonial est un mystère. Il y a un rite pour mettre au roi la chemise. Le roi crache, salutation; le roi éternue, génuflexion. — Jarnicoton! crie sa majesté. Toute la cour se signe. Un juron du roi est article de foi; nous ne disons pas un serment. N'approchez de la chambre à coucher qu'avec tremblement. Le gouvernement part de là. Le lit de Louis XIV n'est pas moins auguste que le tombeau de Jésus. Une religion y est couchée. Tous les soirs cette religion disparaît derrière son rideau, et ôte son auréole, c'est-à-dire sa perruque. Cette religion a ses fidèles, ses fanatiques, ses superstitieux. Elle fait des miracles, elle guérit les écrouelles. Elle a des aumôniers à deux fins. Tel évêque, Bossuet par exemple, communie sous les deux espèces, la Vierge Marie et Madame de Montespan; il a deux tabernacles, le Saint des Saints et l'alcôve du roi. La personne royale dégage de la terreur; elle est idole. Cette chair a cessé d'être humaine. Si on lui enseigne la chimie, les gaz ont l'honneur de se combiner devant elle. Si elle ne sait pas l'orthographe, il convient de faire des fautes de français. — *Le roi est très ignorant,* dit Madame de Montchevreuil, *c'est pourquoi il faut devant lui tourner les savants en ridicule.* Si elle va voir une éclipse, elle prend ses aises et son temps, sachant bien que, au cas où elle manquerait l'heure, les astronomes « feront recommencer l'éclipse ». Si cette chair est reine d'Espagne, y toucher, fût-ce pour lui sauver la vie, est un crime puni de mort. Si cette chair porte une chemise sale, cette chemise sale fait loi, et devient *la couleur Isabelle.* Si cette chair est petite et en bas âge, et s'appelle le prince de Galles, le prince des Asturies ou le Dauphin de France, quand elle fait une faute, un autre enfant a le fouet. On ne garde pas le roi; on garde son corps, on garde sa porte, on garde sa manche. On est dans sa bouche. La métaphore mystique ne saurait aller plus loin. On est dans sa garde-robe; emploi envié, étant si intime. Les borborygmes royaux sont affaire d'état. La chaise percée de sa majesté est un autel. Le maréchal de Villeroy y aspire l'encens. Chamillard s'y pâme. Ce compartiment de la royauté a un grand prêtre spécial, Fagon, très majestueux. Fagon, riche en renseignements sur la situation, reçoit tous les matins les princes et les seigneurs, depuis le duc de la Trémoïlle, premier pair de France à la cour, jusqu'au duc d'Uzès, premier pair de France au parlement. Les serviettes sont fleurdelysées; il est tenu registre des faits, et Fagon

IMPRIMERIE NATIONALE

note lęs digestions pendant que Despréaux note les victoires. Tels sont les deux visages du Janus royal, également sacrés. Il y a une heure pour cette fonction vénérée. Louis le Grand, assis sur ce socle, donne audience aux femmes; la duchesse de Bourgogne choisit de préférence cette minute-là; c'est l'instant où le soleil est de bonne humeur. Alberoni pousse dans ce cabinet des cris d'admiration qui le font cardinal; pourtant ce n'est qu'à l'occasion du duc de Vendôme; si c'eût été pour le roi, Alberoni était pape.

Voyez avec quel respect Saint-Simon parle des deux chaises percées de leurs majestés catholiques « toujours à côté l'une de l'autre », majestés et chaises percées ensemble.

Et partout où il y a trône, même vénération pour cet appendice.

L'intestin du droit divin était redoutable, grand et illustre. L'estomac était digne de l'intestin. Rabelais savait ce qu'il faisait en charbonnant sur le mur du droit divin Gargantua. Le roi mangeait habituellement seul. En 1744, prenons cette année au hasard, voici ce qu'on servait tous les jours à cette table pour un : neuf chapons et un chaponneau, vingt-neuf pigeons et dix-huit pigeonneaux, un faisan, deux dindons, quatre bécasses, six butodeaux, six sarcelles, six poulardes, trente-cinq perdrix et quarante et un poulets, plus douze ris de veau, un demi-cent d'œufs, une oille (olla), un jambon de dix livres, une livre de moëlle, vingt-quatre livres de bœuf, vingt-huit livres de mouton, cinquante-deux livres de lard, et soixante-seize livres de veau, sans compter un boisseau de truffes, deux livres et demie de crettes, et quatorze tourtes dont six à la braise, sans compter le poisson, sans compter les vins, sans compter le dessert, sans compter les hors-d'œuvre, saucisses, boudins blancs, casseroles, potages sans eau, salpicon, miroton « et autres choses, dit le registre manuscrit de Versailles, que l'on sert ordinairement sur la table du roi ». Le matin le roi commençait son déjeuner par boire un bouillon; pour ce simple bouillon on employait un chapon vieux, quatre livres de veau, quatre livres de bœuf et quatre livres de mouton.

Quand le roi mangeait avec la reine, il y avait à la table, dit le même registre, « deux assiettes ». Cela faisait, pour cent quatrevingt-onze livres de viande, cinquante-deux pièces de gibier, et quatrevingt-seize volailles, deux bouches. C'était le temps du pacte de Famine. Autour de cette table, la France avait faim, vingt-cinq millions d'êtres humains agonisaient, on pendait les affamés pillards de blé, les paysans mâchaient de l'herbe, l'homme ne mangeait plus, il broutait.

On avait vu sous la régence, rien que dans une seule paroisse, Saint-Sulpice, quinze cents personnes mourir de faim.

Telle était l'institution. Le roi de France, insistons-y, était purement et simplement Dieu. Dieu à la lettre. Une pénalité proportionnée veillait sur

lui, et le gardait. Une fois, ce Dieu s'appelait Henri IV, un homme lui cassa une dent. On ne put faire moins que d'écarteler l'homme. Il faut observer les convenances. Une autre fois, ce dieu s'appelait Louis XV, un homme l'égratigna avec un canif, il fallut bien encore écarteler l'homme. Le dieu Henri IV avait eu peu de dommage; il écrivait après sa dent cassée : « Il y a, Dieu merci, si peu de mal que pour cela nous ne nous mettrons pas au lit de meilleure heure. » Le dieu Louis XV avait eu moins de mal encore; pourtant il se mit au lit et appela un confesseur. Ces dieux-là ont besoin de confesseurs. Quant aux écartelés, le premier était un enfant, il avait dix-huit ans; le second était un fou. L'enfant, Jean Châtel, fut vite disloqué. Cette mise en pièces d'un adolescent par *quatre percherons bien ferrés et bien fouettés,* comme dit Claude Esquivel, ne dura guère que vingt-cinq minutes. L'autre, le fou, Damiens, vigoureux homme de quarante-deux ans, donna plus de peine. Il y eut là, c'est un courtisan qui parle, le duc de Croy, *quatorze heures terribles.* Le supplice de Damiens en effet, 28 mars 1757, commencé à trois heures trois quarts du matin par la torture, dont il *fut moulu,* selon le même duc de Croy, continue toute la journée par l'amende honorable, le poing brûlé au soufre, le tenaillement au fer rouge, le plomb fondu, la poix enflammée et l'huile bouillante, et finit à dix heures du soir par l'arrachement des quatre membres. L'homme est fort, cet arrachement est dur, deux conseillers de grand-chambre, Pasquier et Severt, président au supplice. Les quatre chevaux tirent depuis trois quarts d'heure; l'homme s'allonge sans se casser. *À cinq heures, il avait sept pieds de long,* dit un témoin, le greffier criminel Le Breton. Les chevaux sont fatigués. Le bourreau propose le dépècement de l'homme. En Hollande, on s'en était contenté pour Balthazar Gérard. En France, c'est autre chose. Severt répond : *le zèle pour sa majesté ne le permet pas.* Il faut l'arrachement. On ajoute deux chevaux. Les six chevaux tirent, par secousses, trois quarts d'heure encore. Cela fait une heure et demie de tirage. Le patient hurle, les juges causent. Ils suivent d'une fenêtre les phases de la chose. — *Ah!* dit Pasquier, *la cuisse gauche vient de partir.* — *Le peuple bat des mains,* répond Severt.

Atrocité! Pourquoi? dites : Logique. Le droit divin est une prémisse dont l'écartèlement est la conséquence. Avoir cassé une dent à Dieu, avoir percé le cordon bleu et le gilet de flanelle de Dieu, ça vaut ça. Cette forme de civilisation qu'on nomme le droit divin se complique d'une place de Grève très variée et très assaisonnée. Pas de société vraiment monarchique sans cela. Quant au fort menu de la table de Versailles pendant que le peuple crève de faim, que voulez-vous que j'y fasse? il faut bien que Dieu mange.

Ainsi le roi de France Dieu; et, à plus forte raison le roi d'Espagne, qui, non seulement, était Dieu, mais encore Catholique. Le roi de France

n'était que Très-Chrétien. Et tout autour, l'empereur d'Allemagne, le roi d'Angleterre, le roi de Prusse, le roi de Hongrie, le roi de Bohême, le roi de Pologne, le roi de Naples, le duc de Savoie, le landgrave de Hesse, l'électeur de Hanovre, l'électeur de Saxe, l'électeur de Bavière, l'électeur palatin, le duc de Florence, le duc de Modène, le duc de Parme, le margrave de Bade, tout cela était Dieu. Il y a des infiniment petits dans ces grandeurs. Même sur les almanachs les mieux faits, la liste diminuante des princes gouvernant par légitimité de naissance, s'achève par un *et cætera.* Le roi de Man, le roi d'Yvetot, le prince de Lippe, le prince de Monaco, *et cætera. Et cætera* était Dieu. On peut voir encore aujourd'hui, dans le pays de Bade, sur la grande place de Radstadt un monument portant une figure de bonhomme en cuirasse et perruque avec cette inscription : *Divo Bernardo.* Le divin Bernard a existé.

Les princes, dans cette Europe d'alors, n'étaient pas autre chose que Dieu en morceaux. Ces morceaux-là régnaient. Dieu était César à Vienne, roi à Berlin, duc à Hanovre, knez à Moscou, marquis à Carlshrüe. Les titres variaient, mais sous tout prince il y avait Dieu. Les évêques le voyaient distinctement. *In te Deum salutamus.* Jean-Baptiste Rousseau disait : *images de Dieu sur la terre, est-ce par des coups de tonnerre que leur grandeur doit éclater?* Des coups de tonnerre, non. Des coups de canon, oui. Allez le demander aux vieux canons des Invalides. Ils sont tatoués de ce latin : *ultima ratio regum.* Dieu, toujours du parti du plus fort, était pour les gros bataillons et pour les gros personnages impériaux et royaux. Être né prince, cela dispensait du reste. La grâce de Dieu couvrait tout, autorisait tout, embaumait tout. Il y a cent ans, un landgrave, Louis IX de Hesse, espèce de Jocrisse féroce bardé sur le ventre de deux grands cordons croisés, l'un bleu, l'autre rouge, a ravagé, incendié, pillé et violé la ville de Pirmazens. Nous y avons vu, en septembre 1863, au *Lamm,* son portrait entouré de fleurs. Ces fleurs étaient toutes fraîches. Un roi dans le passé était, par la grâce de Dieu, Jacques Ier en Angleterre, Christiern II en Danemarck, Louis XV en France, avait toutes sortes de vices et commettait toutes sortes de crimes, divinement. Une impeccabilité plongée jusqu'au cou dans le mal, une infaillibilité plongée jusqu'au cou dans l'ignorance, une inviolabilité plongée jusqu'au cou dans la violence, telle était cette création du (vieux) droit divin, ivrogne parfois comme Auguste de Pologne, infirme fréquemment comme Charles II d'Espagne, imbécile souvent comme Frédéric Ier de Prusse, et à laquelle on disait : Votre Majesté.

Cela se bornait-il à l'Europe? non pas. Et comment eût marché la civilisation? il y avait du droit divin partout sur la terre, varié comme les religions. Cela faisait des droits divins de différentes espèces, mais ayant tous

la même origine, Jupiter, Brahma, Allah, Adonaï, c'est-à-dire Dieu sous ses divers pseudonymes. Ces droits divins étaient tous de bonne qualité, bien conformés, vivaces et tenaces. Il découle du droit divin de Mahomet, de Bouddha, du dieu Fô et du dieu Vitziliputli tout aussi bien que de Jésus-Christ. À Siam, la trompe de l'éléphant blanc est du droit divin visible. Le sultan avait et a encore, je crois, son droit divin, en vertu duquel il faisait étrangler ses frères; aujourd'hui, il y a amélioration, grâce au progrès, et si l'on en croit les journaux du Levant, il ne ferait plus étrangler que ses petits-fils. Le shah avait son droit divin en vertu duquel il faisait de temps en temps empaler ou écorcher vifs ses douze ou quinze cents parents qualifiés *mirzas;* le grand mogol avait son droit divin en vertu duquel il faisait enfoncer des roseaux sous les ongles de ses sujets; le grand khan son droit divin qui consistait à tout piller autour de lui; le grand lama son droit divin qui rendait ses excréments mangeables; l'iman de Mascate, prêtre, son droit divin qui le rendait capable de sept cents femmes; l'empereur du Maroc, son droit divin, encore existant à cette heure, qui se manifeste par sept sonneries de trompettes chaque fois qu'il digère; le daïri du Japon, son droit divin qui l'oblige à ne pas bouger de peur de casser la terre; le cacique des Botocudos son droit divin qui lui confère le privilège de se pendre un poëlon de terre cuite à la lèvre inférieure; le roi des Toucouleurs son droit divin qui l'autorise à s'oindre, non de saint chrême, mais de lard rance; le roi de Darfour son droit divin qui vous force, sous peine de mort et de manque aux convenances, à vous barbouiller le visage de boue chaque fois qu'il passe; le roi de Dahomey son droit divin qui se constate par l'égorgement de quatre mille esclaves à son couronnement afin de faire, ce jour-là, un petit lac de sang humain pour la promenade en barque de sa majesté. Allez en Chine, entre un poussah et un magot, vous y trouverez le droit divin. Cette potiche complète la Chine. L'empereur de la Chine a une « grâce de Dieu » par laquelle il règne et faite exprès pour lui, qui lui donne le droit de vivre dix mille ans. Sa majesté a la bonté de n'en point user.

Ne riez pas, le césarisme se fâcherait. Le César de Rome qui a fait souche s'intitulait : Son Éternité.

Le droit divin a un synonyme : Glaive. Il est un peu dans le soldat, beaucoup dans le bourreau. Associé à la gloire, il est la guerre, associé à la justice, il est la mort. L'échafaud est, lui aussi, un mystère. Il a du ciel en lui, comme le trône. L'échafaud ne pouvant être humain, est forcé d'être divin. Il l'est. Le juif l'extrait de la Bible, le turc du Koran, l'indou du Véda, le parsi du Zend-Avesta. Le bourreau a un cousin, le sacrificateur. L'allumeur d'autodafé touche d'un coude Saint-Pie V et de l'autre coude

Sanson. Les rois de Perse, comprenant le pontificat du coupe-tête, font du bourreau le premier fonctionnaire de leur royaume. Joseph de Maistre, non moins intelligent, sacre et couronne le bourreau. Il écrit un livre dont le pape est la surface et le bourreau le fond. La veste de l'exécuteur a pour doublure la pourpre du droit divin. Cette logique révèle un homme farouche, mais sincère. De Maistre est féroce avec foi. Faire un livre exprès, pour mettre le bourreau dedans, l'idée est lugubre. Ce sombre livre est au sommet de la théocratie. Il y a à Glaris, en Suisse, une colline au haut de laquelle, de tous les points de l'horizon, on aperçoit une maison étroite, petite, sans fenêtres, avec une porte basse toujours fermée. C'est là qu'est déposée, dans les ténèbres, la hache.

Cette maison sinistre où est le droit divin, c'est le livre de Joseph de Maistre.

Quant au droit divin en lui-même, il est ébréché, usé, émoussé, rongé de rouille dans la nuit.

Il est délabré. Est-il anéanti ? non.

Le roi selon le passé n'existe presque plus en Europe, grâce à 1789. Pourtant si le fait s'est atténué, la tradition résiste, et la doctrine persiste. Le roi «par la grâce de Dieu» est dogme; il est plus que prince, il est principe. De là une imperturbabilité farouche. De là des réveils; de là des réapparitions lugubres. À l'heure où nous écrivons, le droit divin fait des siennes en Pologne. L'autocrate est chef de famille. C'est comme père que le czar torture ce peuple.

Le czar est Dieu, et Mouravieff est son prophète.

Nous distinguons entre l'ennemi du quart d'heure et l'ennemi des siècles. Le droit divin est l'ennemi des siècles. Il y a de la permanence dans sa prétention. Il s'allonge derrière nous en tradition et devant nous en hérédité. Deux queues à l'hydre. Il pèse depuis quatre mille ans sur le genre humain. Il est vieux comme l'idole. Baal était soleil comme Louis XIV.

Ne nous lassons point de le répéter, le passé n'est pas assez passé. Il importe de le reconduire à sa tombe. Il en sort par moments, et il se dresse tout debout, ayant à la main on ne sait quelle hideuse revendication de l'avenir. Ce cadavre crie : Aujourd'hui et demain sont à moi. Il monte en chaire et enseigne nos enfants. C'est lui qui, au sortir du collège, leur fait passer leur examen. Théocratie, oligarchie, monarchie à Sainte-Ampoule, défions-nous de ces choses mortes! elles reviennent. Elles vivent de la vie terrible des spectres.

Rendons justice à Napoléon; il fut subversif. Personne n'a rudoyé le droit divin comme lui. Sous ce rapport il n'a point nui à 89. C'est lui qui a disloqué le vieux continent monarchique. Il a fait en Europe du progrès avec

effraction. Il a gardé son chapeau sur la tête devant les couronnes. Cette impolitesse a commencé à Campo-Formio. « *Voilà donc la paix faite,* lui écrivait Talleyrand, *une paix à la Bonaparte.* » — Quant à sa couronne, lorsqu'il en a eu une, la façon dont il l'a portée était révolutionnaire. Il a été César anarchiquement. Il a eu une manière à lui d'être empereur, manière désagréable aux empires. Napoléon a été la maladie du vieux monarchisme. L'empire d'Allemagne est mort de l'empereur des français. L'antique principe d'autorité héréditaire et légitime a râlé sous ces gigantesques bottes à l'écuyère. Être écrasé, c'est peu; il a été aplati; le règne de cet écolier de Brienne a été la brimade des rois. Ce casseur de prestiges malmenait les altesses, malmenait les majestés, malmenait le czar, malmenait le kayser, malmenait le pape, malmenait le trône, malmenait l'autel, malmenait le seigneur, malmenait les oints. Il fut digne de s'appeler Buonaparte. Il supprimait les droits divins par décret au *Moniteur. La maison de Bragance a cessé de régner.* Il a fait pis et mieux. Il a poussé la familiarité avec les trônes jusqu'à y mettre, tantôt un sergent aux gardes, tantôt un postillon d'écurie, et, une fois couronnés, le sergent et le postillon faisaient, chose terrible, fort bonne figure de rois. Il ne s'en tint pas là. Un beau jour, ce petit lieutenant d'artillerie épousa carrément la fille du droit divin. Il se crut de maison à cela, et la chose se fit. La grâce de Dieu se maria avec l'aventure. Le droit divin s'encanailla avec la victoire. Il y eut mixtion des augustes sangs avec la roture d'Austerlitz. Ce fut lamentable. Une fois la déroute des mésalliances commencée, elle ne s'arrêta plus; elle tomba à Jérôme, elle tomba à Bernadotte, elle tomba à Berthier. Ferdinand VII implora la main d'une Ramolino. Il y eut croisement forcé des vieux trônes avec les nouveaux. Quant à Napoléon, il ne se contenta pas du mariage; il le lui fallut avec prologue, il l'assaisonna d'un peu d'assaut; ce mousquetaire de la révolution chiffonna une archiduchesse; Notre-Dame n'eut que les restes. Disons-le, il y eut plus de royauté décapitée à Compiègne un certain jour d'avril 1810 qu'il n'y en avait eu sur la place de la Concorde le 21 janvier 1793. Le marmot thébain secouait la peau du monstre, et criait : *citoyens, il n'y a rien dedans.* Napoléon a secoué la peau du droit divin. Il a joué au dogme monarchique ce tour de mettre en pleine lumière Orloff au Nord et Godoy au Sud. Il a été, nous venons de le dire, malhonnête avec le sceptre. Ajoutons un détail. Un jour à Bayonne Charles IV d'Espagne lui disait : *mes vingt-quatre sceptres.* — *Vos vingt-quatre sceptres!* s'écrie l'empereur, *j'aime mieux la canne de Polichinelle.* Ce fait a été raconté au général H... par qui? par le roi Joseph, héritier momentané des vingt-quatre sceptres. Napoléon a qualifié la couronne *bourrelet d'enfant.* Il a dit à Pie VII lui faisant cadeau d'un globe impérial bénit : *que voulez-vous que je fasse de cette boule?* Il a appelé le trône sapin. Ce mot s'applique aussi

au fiacre à l'heure. Bonaparte a été sans respect. Il a tué le droit divin par le tutoiement.

Les dégâts qu'il a faits dans le principe d'autorité sont irréparables. Il y a tout mis sens dessus dessous. Il a désarticulé la mécanique, luxé la jointure de la papauté avec la monarchie, désemboîté le mouvement, forcé le ressort, tordu la clef, défoncé le secret. Pas un rouage qui aille maintenant. On sent partout le provisoire. C'est refait, c'est rebouté, c'est recollé, c'est rafistolé, mais ça ne tient pas. Il a frappé de désuétude les axiomes royalistes, fondement des sociétés. Il a jeté «Dieu, le roi et les belles» aux antiquailles. L'ancien roi proprement dit est aujourd'hui du bric-à-brac. On en voit çà et là quelques spécimens, à Rome, par exemple, qui est le grand magasin des curiosités; en Prusse aussi, dit-on. C'est de la royauté peut-être, mais ce n'est pas de la réalité. C'est en plaqué, en strass, en chrysocale, en similor, en ruolz, en mensonge, en fumée. C'est diaphane; cela manque d'épaisseur, de solidité, de qualité, de noirceur. On voit l'aurore à travers. Napoléon a désorganisé les chancelleries, déconcerté Cobentzell, Kaunitz, Hardenberg, toutes ces fortes caboches, culbuté l'habileté les quatre fers en l'air, éclopé la routine, brutalisé les sacrés collèges et les sacrées consultes, pratiqué des jours au mur du conclave, montré toute grande ouverte la cave du saint-office, violé le domicile des vieux abus auliques, catholiques et apostoliques. Un tas de principautés difformes sont restées sur le carreau. Voyez, par exemple, dans quel état il a laissé cet affreux petit landgraviat de Hesse qui, au siècle dernier, vendait des hommes à l'Angleterre pour la guerre d'Amérique, et dont le raccommodage a été presque impossible, même au congrès de 1815. Par sa sécularisation des couvents et par son balayage des Abruzzes, il a mis hors de service deux formes séculaires de la civilisation légitime, le monachisme et le banditisme; c'est en vain que, dans ces derniers temps, Pie IX a restauré l'une et François II l'autre; il est clair que c'est détraqué et que cela durera peu. Napoléon a avarié à Rome la théocratie, — *reçu un pape en mauvais état,* — en Russie l'autocratie, en Allemagne la féodalité, en Autriche la diplomatie, en Prusse la schlague, en Angleterre l'aristocratie, en Espagne l'inquisition. Toutes ces institutions, | grâce à lui |[1], rendent maintenant un son fêlé. Ce sont là des services. L'histoire lui en tiendra compte. Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup cassé.

On m'a souvent reproché, depuis une douzaine d'années, mon bonapartisme. Voilà de quoi il se compose.

Pour nous, Bonaparte, nous l'avons déjà dit ailleurs, c'est Robespierre II. À Austerlitz, la révolution monte à cheval. Ce tour d'Europe nous plaît.

[1] Ces barres verticales sont dans le manuscrit. (*Note de l'Éditeur.*)

Assurément, la violence le gâte trop souvent. Certaines mesures sont farouches, et nous les détestons. Voyons la fin pourtant.

Robespierre, c'est le tyran; Bonaparte, c'est le despote; mais tous deux ont puissamment tenu la dictature révolutionnaire, l'un au dedans, l'autre au dehors. Tous deux ont usé du glaive, nous avons horreur du glaive; nous haïssons la hache de l'un, nous haïssons le sabre de l'autre, mais nous leur rendons justice, et nous portons à leur décharge le résultat obtenu, le vieux monde sabordé et coulé à fond.

Danton est plus grand que Robespierre; Hoche est meilleur que Bonaparte; Danton est le génie, Hoche est la vertu. Danton eût enrayé la terreur; Hoche eût empêché le dix-huit brumaire; et les choses eussent été mieux ainsi; mais Hoche et Danton sont morts prématurément, et il résulte de leur fatale sortie de scène avant l'heure que le double fait révolutionnaire, intérieur et extérieur, se rattache plus immédiatement et plus complètement aux deux qui ont survécu, Robespierre et Bonaparte, et dérive pour l'histoire de ces deux hommes, l'un moindre, l'autre pire. Ce sont là les iniquités mystérieuses de la destinée.

En ce qui concerne la civilisation, entre la conception religieuse, telle qu'elle est à cette heure, et la conception philosophique, la différence radicale, nous croyons l'avoir dit ailleurs, c'est le déplacement de l'éden. Il était en arrière, il est en avant. La poésie est plus que jamais prophétie; mais elle n'est plus la prophétie qui menace, elle est la prophétie qui promet. Il y a un divin lever d'astre à l'horizon; elle est le doigt indicateur de ce point lumineux.

L'éden faux, c'est l'état de nature; l'éden vrai, c'est l'état de société. L'état de nature se contente de la satisfaction animale; à l'état de société il faut la satisfaction intellectuelle et la satisfaction morale. C'est l'ordre plus haut des joies du devoir. L'état de nature mène la vie de proie, il chasse et pêche, le travail de la bête lui suffit. L'état de société cultive. Au labourage de la terre la bête finit, l'homme commence. Que produit le labourage du champ? la propriété. Propriété et société sont deux termes identiques. La société parfaite, ce serait tout homme propriétaire. C'est là qu'il faut tendre.

Nous sommes dans le siècle des accomplissements. La science, ce grand fait révolutionnaire, dégage successivement toutes les inconnues que la philosophie avait devinées et que la poésie avait idéalisées. D'une solution on passe à la suivante. Les ténèbres regrettant l'homme et pleines pour lui de ce désir de rapprochement qu'a le jaguar pour le mouton, s'efforcent de le

retenir. En vain. L'homme échappe. 89 est une évasion. Ce jour-là, et l'on peut dire la date, le 14 juillet, car la Bastille est un symbole, ce jour-là l'homme est sorti du passé. Ce qui en reste au-dessus de sa tête n'est plus que voûte de fumée. Les vagues épaisseurs du mal tremblent, flottent, s'atténuent et se dissipent là-haut sur nos fronts et laissent voir par leurs brèches des lueurs du vrai jour. Ces trouées faites à la nuit sont pour les hommes du vieux monde les blessures de la société, de l'ordre, de la famille, de la religion. Ô imbéciles qui prennent une déchirure du nuage pour une plaie du ciel !

En ce cas, nous avons pour espoir un élargissement de plaies, car l'achèvement de ces trouées et de ces brèches est une des grandes tâches du siècle. Pas de relâche, esprits, jusqu'à ce que le hideux voile du mal soit déchiré du haut en bas. Alors, démasquée, la face du vrai resplendira. Alors, désobstruée, la vie éclatera.

Cependant l'homme progresse. Une partie de la marche étant latente et profonde, même quand on croit qu'il s'arrête, même quand on croit qu'il recule, il progresse. Rétrograder à la surface n'empêche pas d'avancer souterrainement. Le mouvement superficiel n'est quelquefois qu'un contre-courant.

Deux phénomènes marchent de front : la désagrégation et la recomposition. Une réforme n'attend pas l'autre; toutes s'ébauchent à la fois. Ce qui était rêve hier est réalité habitable aujourd'hui et sera masure demain. Rien n'est étrange à examiner comme une utopie dépassée. L'impossible se déforme en banal. Ce qui, devant nous, était escarpement, mur à pic, escalade effroyable, folie, derrière nous est aplatissement, lieu commun, vieille mode, routine, et se confond avec la vaste plaine obscure traversée et oubliée. Le cacolet remplaçant la chevauchée en croupe, le coche remplaçant le cacolet, la malle-poste remplaçant le coche, la locomotive remplaçant la malle-poste, ont été des utopies. Aujourd'hui l'aéroscaphe remplaçant la locomotive est une utopie. C'est son tour de faire rire ou de faire peur. En attendant qu'il change la face du monde.

Au siècle dernier, rêver la paix universelle faisait chasser un homme de l'Académie; au siècle présent rêver la démocratie universelle fait chasser un homme de sa patrie; l'homme étant dans le premier cas traité comme un fou, et dans le second comme un coupable. Ces persécutions infligées au progrès sont un des modes d'affirmation dont le genre humain dispose. L'auteur de cet écrit a dit quelque part : « tout ce qu'on fait pour la vérité et tout ce qu'on fait contre elle la sert également. »

La civilisation modifiant son but, et commençant par l'homme au lieu de commencer par la nation; la société conséquence de l'individu, et non

plus l'individu dérivé de la société; telle est la nation nouvelle. L'individu devenu la grande affaire, le citoyen au premier plan et la cité au second, la construction de l'homme d'abord, ayant pour résultante la construction de la société, ceci est le grand horizon inattendu. Tel citoyen, telle cité; tel individu, telle société. De là la nécessité de faire l'homme bon. De là autour de l'enfance, germe d'un univers nouveau, tout un groupe d'institutions qui manquent aujourd'hui. Enseignement gratuit et obligatoire, assistance, égalité par l'éducation, liberté par la pensée, écoles, collèges, gymnases, ateliers, laboratoires, hygiène, développement de l'esprit, développement du corps, ouverture de l'intelligence, science de la santé, versement de lumière sur le petit être. La civilisation humaine, depuis six mille ans inattentive à ce qui l'attend et vivant chétivement au jour le jour, se réveille enfin, s'aperçoit que Demain existe, comprend que Demain est son maître, et se sent prise de cette préoccupation immense : l'enfant.

L'enfant, c'est-à-dire l'avenir.

De ceci, l'individu d'abord, la société ensuite, que résulte-t-il? l'être de raison disparaît, l'abstraction s'évanouit, la fiction se dissout, l'état, encore à cette heure si monstrueusement disproportionné, se réduit à un centre communal. Le gouvernement n'est plus qu'une police, l'armée qu'une gendarmerie, l'administration qu'une voirie. Votre tigre est devenu votre chien.

Plus de frontières; ceci est déjà presque obtenu; le va-et-vient des locomotives troue et disloque les limites de peuple à peuple, le rail mêle l'homme à l'homme; la vie en commun de l'humanité commence; les poëtes, les écrivains et les philosophes ont prêché la croisade sublime de la paix; la guerre est déconsidérée; il y a trente ans, elle n'était qu'affreuse; aujourd'hui elle est bête. Un panache est un anachronisme; la passementerie fait sourire. «Un guerrier» aujourd'hui est grotesque comme jadis «un pékin». Le ridicule a retourné sa lorgnette. La bataille pour la bataille, cela n'est déjà plus admis; le drapeau ne suffit plus; il faut une idée. Autrement une victoire, sans raison, n'ayant que sa rime gloire, est une vieille mode. Les grands vainqueurs sont devenus enseignes d'auberge.

La réalité n'est plus là. Cela a été, cela n'est plus.

Encore un peu, et un soldat fera l'effet d'un revenant. Une horreur dont on rit est morte. *De Profundis* sur la guerre. Vive la paix! Vive la vie! Il ne s'agit plus que de s'entendre. Or la langue universelle est trouvée. Par toute la terre, la civilisation parle français. A quoi, chez tous les peuples, reconnaît-on une intelligence? à ce signe : parler français.

La frontière supprimée supprime la guerre; la guerre supprimée supprime l'armée; l'armée supprimée supprime la monarchie. L'exception ne se main-

tient que de vive force; le privilège a besoin de coërcition; le parasitisme a besoin de violence; privilège, parasitisme et exception disparaissant, le sabre pacifié se fait soc de charrue, et tous les ans au lieu de jeunes soldats, vous avez de jeunes laboureurs. Ce qui vaut mieux. La grande guerre, c'est le commerce. Les batailles, ce sont les expositions. À l'échange des coups succède l'échange des produits. Un prodigieux levier de civilisation est trouvé, c'est l'émulation internationale. Tous les quatre ou cinq ans, le progrès fait une confrontation de peuples, et les retardataires se retirent la rougeur au front, et reviennent, la fois d'après, superbes. Qu'est-ce que j'entendais donc dire, qu'il n'y aura plus d'annexions, ni de conquêtes? loin de là. Tout va être conquête et annexion. On entre dans cette ère splendide. On a commencé à peine. Désormais une conquête par jour, une annexion par jour. On conquiert les peuples esclaves à la liberté : on annexe les nations fanatiques à la lumière. Comment? par la lumière et par la liberté. La lumière et la liberté sont des forces; et ce qui fait leur triomphe, des forces aimées. L'aveugle désire être conquis par l'aurore; il n'a qu'un vœu, c'est que le jour entre chez lui et y règne. La civilisation est solaire. Droit et force se confondent en elle. Rayonnement, c'est empiètement; mais c'est l'empiètement du vrai sur le faux. Tous les jours il y a une sauvagerie vaincue, une barbarie tuée, une superstition anéantie. On bombarde de livres toutes les vieilles enceintes de ténèbres; on fait éclater partout Voltaire, Diderot, Pascal, Molière, Shakespeare, Montaigne, Juvénal, Tacite, Lucrèce, Isaïe, Eschyle; on écrase partout le mal, et on le bat en brèche, et on l'extermine, et on le foudroie sous l'éblouissante mitraille des idées.

Plus de parasitisme; donc plus d'exploitation. Pas plus l'exploitation d'en bas que l'exploitation d'en haut; car nous ne voulons pas plus le pauvre, vermine, mangeant le riche, que le riche, polype, mangeant le pauvre. L'extirpation est double. Supprimer Léviathan et supprimer le pou. Plus de succion mauvaise diminuant la vie. Liberté, Égalité, Fraternité.

La souveraineté du peuple remplacée par la souveraineté de l'homme; c'est-à-dire l'homme souverain de lui-même; la science commençant par élever l'enfant pour en venir à gouverner le citoyen; plus de superstition payée; toute fonction élective; l'autorité réduite à l'auteur; la guerre n'ayant plus de raison d'être, la pénalité n'ayant plus de raison d'être, la politique n'ayant plus de raison d'être; la géométrie sociale pratiquée; l'institut assemblée unique; le luxe légitimé par la misère anéantie; chacun en pleine possession de son droit, droit de l'homme sur lui-même, la liberté; droit de l'homme sur la chose, la propriété; chacun en plein exercice de son devoir, devoir du fort envers le faible, la fraternité; le plain-pied de l'éducation fondant l'égalité; l'équité entre les hommes résultant de l'équilibre entre les

droits; en un mot, le gouvernement de tous pour tous par tous; tout cela est dans le suffrage universel, œuf qui finira par être bien couvé.

Combinez l'instruction gratuite et obligatoire avec le suffrage universel, l'avenir sortira.

Quand il s'agit du bien, les éclosions hâtées sont bonnes.

La science qui trouve le vrai, l'art qui réalise le beau, sont les deux plus puissants modes d'incubation de la civilisation. Dans l'antiquité, le poëte n'était pas distinct du législateur. Solon et Moïse sont des poëtes. De nos jours l'impulsion littéraire est la grande déterminante du mouvement social. Qu'est-ce que la liberté de la presse? une force littéraire.

La force littéraire a toujours été, et est de nos jours plus que jamais, une force révolutionnaire. Au dix-neuvième siècle, la société étant entièrement refaite par 1789, la force littéraire est entièrement renouvelée. Elle n'est pas distincte de la révolution même. La révolution est la loi, la littérature est l'idée. Elles aussi, elles disent : *Jungamus Dextras*. À proprement parler, il n'y a qu'une force, la Révolution. Cette force a été nos pères; elle est nous.

Qui dit force, dit énergie. La révolution est une volonté. Ceux qui ne voient en elle qu'un élément se trompent; elle est une intelligence; elle est un être. Elle est debout, immense, ailée, armée. Elle a des ordres, qu'elle exécute. Elle n'entend pas qu'on s'arrête, elle pousse le siècle devant elle; car, nous venons de le dire, les haltes ne sont qu'apparentes; le fatal travail providentiel ne s'interrompt pas; nulle solution de continuité; l'enjambée amène l'enjambée; une fois réalisé, l'effet devient cause, et entre en parturition d'un résultat nouveau qui à son tour engendre, et ceux-là même qui croient rester immobiles se déplacent et avancent. Pas moyen de se soustraire au progrès, qui est le jour levant; la conviction du soleil gagne secrètement les hiboux, et les ennuie. Ceux-là même qui trouvent l'avenir impossible n'ont qu'à se retourner, et le passé leur semblera plus impossible encore. C'est fini, il faut progresser, il faut apprendre, il faut s'améliorer, il faut penser, il faut aimer, il faut vivre, tirez-vous de là comme vous pourrez, aucun recul n'est possible, les portes du retour sont fermées, et chassés de nouveau du paradis imbécile et chimérique de l'inconscience, la vieille Ève, l'antique Erreur qui, d'usurpation en usurpation était devenue tyrannie, le vieil Adam, l'antique Ignorance qui, de dégradation en dégradation était devenue Esclavage, talonnés par la Révolution française, s'en vont vers le travail, vers la fécondité, vers le salubre emploi des forces terrestres, vers l'activité, vers la responsabilité, vers la liberté, inexorablement envoyés en avant, marchant, marchant toujours, avec ce grand flamboiement d'épée derrière eux.

[1863–1864.]

TAS DE PIERRES.

III.

Désormais, ceux de nos poëtes qui auront le pressentiment de l'avenir réservé à notre langue, à notre civilisation et à notre initiative, ne consulteront plus seulement le génie français, mais le génie européen.

[1838-1840.]

Le beau style, c'est le fond du sujet sans cesse appelé à la surface.

[1836-1838.]

Ô belle langue grecque, dont les mots ressemblent à des vases!

Les mots sont des vases en effet. Des vases qui contiennent la pensée. Faits par Dieu, pleins de l'homme.

[1856-1860.]

La nature procède par contrastes.

C'est par les oppositions qu'elle fait saillir les objets. C'est par leurs contraires qu'elle fait sentir les choses, le jour par la nuit, le chaud par le froid, etc. Toute clarté fait ombre. De là le relief, le contour, la proportion, le rapport, la réalité. La création, la vie, le destin, ne sont pour l'homme qu'un immense clair-obscur.

Le poëte, ce philosophe du concret et ce peintre de l'abstrait, le poëte, ce penseur suprême, doit faire comme la nature. Procéder par contrastes. Soit qu'il peigne l'âme humaine, soit qu'il peigne le monde extérieur, il doit opposer partout l'ombre à la lumière, le vrai invisible au réel visible, l'esprit à la matière, la matière à l'esprit; rendre le tout, qui est la création, sensible à la partie, qui est l'homme, par le choc brusque des différences, ou par la rencontre harmonieuse des nuances. Cette confrontation perpétuelle des choses avec leurs contraires, pour la poésie comme pour la création, c'est la vie.

Mais les esprits envieux que suit le troupeau des esprits superficiels crient : antithèses! antithèses! puérilités!

Ces braves gens ne s'aperçoivent pas qu'à ce compte, le jour et la nuit, l'hiver et l'été, le ciel et la terre, le bien et le mal, le vice et la vertu, le feu et l'eau, le soleil et la lune, l'homme et la femme, le néant et la création, le faux et le vrai, la vie et la mort, ne sont que des « contrastes puérils » et que le bon Dieu n'est qu'un faiseur d'antithèses.

Qu'un homme un peu lettré prenne la peine de fouiller dans sa mémoire, qu'il y cherche tout ce qu'il a retenu de beau en lisant les grands poëtes, les grands philosophes, les grands écrivains, il s'apercevra que sur cinquante citations qui lui viennent à l'esprit, quarante-neuf appartiennent à ce qu'on est convenu d'appeler l'antithèse.

Ce qu'on appelle l'antithèse n'est autre chose que le clair-obscur du style.

[1840-1844.]

Ô critiques! Quand nous disons : c'est de la poésie! vous dites : ce n'est que de la couleur! Pauvres gens! le soleil aussi n'est qu'un coloriste.

[1838-1843.]

Il y a un rapport intime entre les langues et les climats. Le soleil produit les voyelles comme il produit les fleurs; le nord se hérisse de consonnes comme de glaces et de rochers. L'équilibre des consonnes et des voyelles s'établit dans les langues intermédiaires, lesquelles naissent des climats tempérés. C'est là une des causes de la domination de l'idiome français. Un idiome du Nord, l'allemand, par exemple, ne pourrait devenir la langue universelle; il contient trop de consonnes que ne pourraient mâcher les molles bouches du Midi. Un idiome méridional, l'italien, je suppose, ne pourrait non plus s'adapter à toutes les nations; ses innombrables voyelles à peine soutenues dans l'intérieur des mots s'évanouiraient dans les rudes prononciations du Nord. Le français, au contraire, appuyé sur les consonnes sans en être hérissé, adouci par les voyelles sans en être affadi, est composé de telle sorte que toutes les langues humaines peuvent l'admettre. Aussi ai-je pu dire et puis-je répéter ici que ce n'est pas seulement la France qui parle français, c'est la civilisation.

En examinant la langue au point de vue musical, et en réfléchissant à ces mystérieuses raisons des choses que contiennent les étymologies des mots, on arrive à ceci que chaque mot, pris en lui-même, est comme un petit orchestre dans lequel la voyelle est la voix, *vox,* et la consonne l'instrument,

l'accompagnement, *sonat cum.* Détail frappant et qui montre de quelle façon vive une vérité une fois trouvée fait sortir de l'ombre toutes les autres, la musique instrumentale est propre aux pays à consonnes, c'est-à-dire au Nord, et la musique vocale aux pays à voyelles, c'est-à-dire au Midi. L'Allemagne, terre de l'harmonie, a des symphonistes; l'Italie, terre de la mélodie, a des chanteurs. Ainsi, le Nord, la consonne, l'instrument, l'harmonie; quatre faits qui s'engendrent logiquement et nécessairement l'un de l'autre, et auxquels répondent quatre autres faits parallèles : le Midi, la voyelle, le chant, la mélodie.

Que sort-il de la mer, de la forêt, de l'ouragan? une harmonie. Et de l'oiseau? une mélodie.

[1838–1840.]

Ne dédaignez pas les grammairiens. Ce sont des ouvriers utiles.

Ils réparent et raccommodent la langue, incessamment ravagée et effondrée par ces lourdes charrettes de prose et d'éloquence que la presse, le barreau et la tribune font partir chaque matin pour les quatre coins de la France, et il faut le dire aussi, ébranlée quelquefois, mais d'une autre manière, par le passage royal des grands écrivains.

Ils pavent la grande route des idées.

[1840–1842.]

Le style filandreux des rhéteurs et des avocats est une glu où la pensée, cet oiseau divin, se prend les pieds et quelquefois les ailes.

[1840–1842.]

Le style pour le langage est comme la beauté pour la chair, un don, le don suprême. On a un visage et pas de beauté, on a une pensée et pas de style. Celui qui a le style et celle qui a la beauté sont les rois de ce monde.

[1845–1848.]

Une certaine école de critique qui a duré deux ou trois ans affirmait avec un air de certitude, grave alors, comique aujourd'hui, que tel ou tel écrivain « n'avait que la forme ». Ceci était un simple non-sens. La forme de quoi? la forme de rien? Est-ce que rien peut avoir une forme? Il n'est pas plus possible d'avoir le style sans avoir la pensée que d'avoir la beauté sans avoir un visage.

[1845–1848.]

On me dit : « Pourquoi le romantisme ne réagit-il pas contre le réalisme? »

Le chêne ne se fâche pas contre le gui.

[1868–1872.]

On n'est jamais trop concis. La concision est de la moëlle. Il y a dans Tacite de l'obscurité sacrée.

Tacite dit à chaque ligne : tant mieux pour les intelligents! tant pis pour les imbéciles!

Concision dans le style, précision dans la pensée, décision dans la vie.

[1863–1865.]

L'idéal supprime la fiction.

[1860–1865.]

Accepter dans l'occasion le mot cru, toujours vouloir et toujours choisir le mot propre. Éviter ces deux écueils : le mot impropre, le mot malpropre.

[1864–1866.]

Ruisselant de pierreries, cette métaphore que j'ai mise dans les *Orientales* a été immédiatement adoptée. Aujourd'hui elle fait partie du style courant et banal, à tel point que je suis tenté de l'effacer des *Orientales.* Je me rappelle l'effet qu'elle fit sur les peintres. Boulanger, à qui je lus *Lazzara,* en fit sur-le-champ un tableau.

Cette vulgarisation immédiate est propre à toutes les métaphores énergiques. Toutes les images vraies et vives deviennent populaires et entrent dans la circulation universelle. Ainsi : courir *ventre à terre,* être *enflammé* de colère, rire à *ventre déboutonné,* tirer *à boulet rouge* (médire), *être à couteaux tirés, pendre ses jambes à son cou,* etc.; autant d'admirables métaphores autrefois; autant de lieux communs aujourd'hui.

[1867–1869.]

Je n'ai lu qu'aujourd'hui le travail de Lamartine[1] sur *les Misérables.* Cela pourrait s'appeler : *Essai de morsure par un cygne.*

16 avril 1863.

---

[1] Voir *Les Misérables*, tome IV. *Revue de la Critique.* Édition de l'Imprimerie nationale. (*Note de l'Éditeur.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

La prose et le vers ne sont que des matières dont se sert le poëte, fondeur et ciseleur, pour faire les figures de ses idées. Le vers, c'est le marbre; la prose, c'est l'airain.

Matières admirables, cire pour l'artiste créateur, granit pour la postérité; aussi précieuses d'ailleurs l'une que l'autre devant la pensée; le métail de Corinthe vaut la pierre de Carrare. Tacite vaut Virgile. Cependant le vers a plus de chances de durée que la prose, parce qu'il se vulgarise plus difficilement et qu'il ne se dissout jamais en monnaie. On ne peut faire des sous avec une figure de marbre; on en peut faire avec une statue de bronze, avec une idée en prose.

Il y a des sujets qui peuvent être indifféremment traités en prose ou en vers, taillés dans le bloc ou coulés dans la fournaise. Ce sont ceux où se mélangent dans une proportion quelconque l'humain et le divin, l'idéal et le réel. Il y a d'autres idées qui exigent impérieusement le marbre blanc, transparent et rêveur du vers. La beauté pure veut le vers. Une Vénus en bronze serait une négresse.

La poésie dramatique admet la prose; la poésie lyrique l'exclut.

[1834–1836.]

Le théâtre est le point frontière de la civilisation et de l'art; c'est le lien d'intersection de la société des hommes avec ses vices, ses préjugés, ses aveuglements, ses tendances, ses instincts, son autorité, ses lois et ses mœurs, et de la pensée humaine avec ses libertés, ses fantaisies, ses aspirations, son magnétisme, ses entraînements et ses enseignements.

Au théâtre le poëte et la multitude se regardent : quelquefois ils se touchent, quelquefois ils s'affrontent, quelquefois ils se mêlent : mélange fécond. D'un côté une foule, de l'autre un esprit. Ce quelque chose de la foule qui entre dans un esprit, ce quelque chose d'un esprit qui entre dans la foule, c'est l'art dramatique tout entier.

[1840–1844.]

Génie lyrique : être soi. Génie dramatique : être les autres.

[1830–1834.]

Poëtes dramatiques, mettez plutôt les hommes historiques que les faits historiques sur la scène. Vous êtes souvent forcés de faire les évènements faux, vous pouvez toujours faire les hommes vrais. Écrivez le drame, non suivant, mais selon l'histoire.

[1844–1846.]

Contradiction partout. Personne n'a plus usé du *moi* que Pascal qui a dit : *le moi est haïssable*. Voltaire, si indigné contre Fréron, s'est fait le Fréron de Shakespeare. Corneille, fier dans ses tragédies, est servile dans ses dédicaces.

[1868-1870.]

Le drame est petit, dites-vous, vous fait soulever le cœur, et vomir, et vous dégoûte. Dégoût, soit, petitesse, je le nie. Une chose n'est pas petite pour vous faire *lever le cœur*, comme vous dites. Ah ! le drame vous fait vomir. Eh bien, monsieur, vomissez sur Shakespeare, il y a bien des gens qui vomissent sur l'Océan. C'est tout simple. Le haut drame est comme la haute mer : il fait frissonner de joie les uns et soulève la nausée des autres; il a l'odeur et le roulis de l'abîme; il vous donne le mal de mer. Qu'est-ce que cela prouve contre le drame et contre l'Océan?

Le poëte : — Je ne jette pas, je sème.

[1828-1830.]

Il n'y a pas un monologue dans le rôle de Tartuffe, Iago est tout en monologues. — Et puis, faites des théories!

[1830.]

Les traducteurs traduisent Homère, Eschyle, Dante et Shakespeare comme les ingénieurs font carrossables les hautes montagnes. Ils percent et font serpenter dans leurs flancs des routes pavées, des tunnels, des trottoirs commodes et de plain-pied avec le pays plat. De cette façon on traverse ces grandes Alpes et ces grands poëtes, mais on ne les voit pas. Les routes et les traducteurs évitent avec soin les précipices, les sommets, les abîmes et les beautés.

[1844-1846.]

ACTE PREMIER.

Titus.

ACTE DEUXIÈME.

Reginam Berenicem.

ACTE TROISIÈME.

Invitus.

ACTE QUATRIÈME.

Invitam.

ACTE CINQUIÈME.

Dimisit.

Exposition : *Titus reginam Berenicem,* nœud : *invitus invitam,* dénouement : *dimisit.* — J'aime mieux la tragédie de Tacite que celle de Racine.

Il y a toujours dans les œuvres de l'esprit, surtout dans celles qui exigent un certain arrangement et une certaine construction, les poëmes dramatiques par exemple, des parties qui sont destinées à vieillir et qui vieillissent. Ce sont ces formes, toujours passagères et nécessairement un peu convenues, qui tiennent plus particulièrement au goût régnant, à la mode du jour, à l'esprit du temps, influences utiles qui datent une œuvre et auxquelles le vrai génie ne peut, ni ne doit, ni ne veut se dérober entièrement. On peut donc dire de toutes les productions de l'esprit humain, même des plus sublimes, qu'elles *vieillissent.* Seulement, quand il n'y a dans un ouvrage ni style, ni pensée, cela devient vieux. Quand il y a poésie, philosophie, beau langage, observation de l'homme, étude de la nature, inspiration et grandeur, cela devient antique.

[1840–1844.]

Le théâtre n'est pas le pays du réel : il y a des arbres de carton, des palais de toile, un ciel de haillons, des diamants de verre, de l'or de clinquant, du fard sur la pêche, du rouge sur la joue, un soleil qui sort de dessous terre.

C'est le pays du vrai : il y a des cœurs humains sur la scène, des cœurs humains dans la coulisse, des cœurs humains dans la salle.

[1830–1832.]

[CRITIQUE.]

HORACE.

Horace se promène sur la Voie sacrée, comme c'est son habitude, dit-il, *sicut mens, est mos,* roulant dans son esprit il ne sait plus quelles bagatelles et tout à elles, *totus in illis.* Il rencontre un passant. Qu'est-ce que ce passant? Est-ce un personnage illustre, un prince, un sénateur, un empereur? Est-ce Mécène? Est-ce Auguste? Non, c'est un passant, c'est le premier venu, c'est un fâcheux. Eh bien, ces deux hommes deviendront poussière et leur poussière deviendra néant, les jours, les mois, les années, les siècles, s'écouleront, la Voie sacrée s'effacera de la surface de la terre comme la ride que fait dans le sable la baguette d'un enfant, Rome changera de forme et de destinée, tout s'évanouira dans le souvenir des générations, excepté la rencontre de ces deux hommes. Cette rencontre sera immortelle, immortelle comme les plus illustres rencontres de l'histoire, immortelle comme l'entrevue de Porus et d'Alexandre, comme l'entretien de Pompée et de César, comme la conférence des deux empereurs sur le Niémen, immortelle! pourquoi? Mon Dieu! par la plus petite et la plus grande de toutes les raisons. Parce qu'il a plu à Horace de la raconter.

[1836-1840.]

BACON. — DESCARTES. — KANT.

Bacon écrit l'*Instauratio magna.*

Descartes écrit le *Discours de la méthode.*

Kant écrit la *Critique de la raison pure.*

Le triple linéament de la philosophie est fixé.

Bacon prend pour point de départ le fait, et enfante la science. Descartes prend pour point de départ l'idée, et enfante la métaphysique. Kant marie les deux enfants. Il accouple idée et fait, métaphysique et science, âme et univers, sujet et objet. Il démontre que l'homme, étant le relatif, ne peut comprendre que le rapport. L'homme voit le phénomène à la surface de l'inconnu. Son œil ne va pas au delà; mais le phénomène résulte de l'inconnu;

sans inconnu, point de phénomène; et le phénomène étant évident, l'inconnu est prouvé. Mais il ajoute : Qu'est-ce que l'inconnu? Le Réel. Dieu.

[1866–1868.]

MACHIAVEL.

Machiavel flatte et frappe. Encensoir fulminant.

[1860–1862.]

RABELAIS.

L'épopée de Rabelais et la comédie de Molière, à côté de l'homme, contiennent l'une et l'autre la parodie de l'homme, plus accentuée dans Rabelais. Dans Molière il n'y a que le singe; dans Rabelais, il y a le satyre.

[1862–1864.]

Rabelais. — Tirant de ce fumier des dithyrambes, planant dans ce cloaque, grognant des strophes dans ce miasme, pourceau ailé.

[1862–1863.]

MONTAIGNE.

Voici un très beau vers de Montaigne qui se trouve au hasard au milieu de sa prose dans le passage sur les accusateurs de Socrate :

Ne pouvant plus porter cette haine publique.

Voici le texte :

« Personne ne les saluait ni accointait, de sorte qu'enfin, ne pouvant plus porter cette haine publique, ils se pendirent. »

[1850.]

MALHERBE.

Il arriva un jour à Malherbe de faire un détestable vers :

Et Rosette a vécu ce que vivent les roses.

Le vers fait, il l'écrivit en oubliant de barrer ses *t,* ce qui lui arrivait souvent, et l'envoya à l'imprimeur. L'imprimeur lut :

Et Roselle a vécu ce que vivent les roses.

N'y comprenant rien, il chercha un sens, finit par le trouver et imprima le vers comme il suit :

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses.

C'est ainsi que d'une faute de goût du poëte et d'une faute d'impression du prote est né un des plus charmants vers de la langue française.

[1836.]

DESCARTES. — SPINOSA.

Descartes énonce, Spinosa raisonne. Descartes, c'est l'homme des idées premières, Spinosa, c'est l'homme des idées secondes; Descartes est le métaphysicien, Spinosa est le logicien. Or la métaphysique et la logique, complétées et mises en communication par la dialectique qui est entre elles comme un pont qui va d'une rive à l'autre, c'est la trinité mystérieuse qui compose cette grande unité, la pensée.

[1836-1837.]

LA BRUYÈRE.

Il ne faut pas se méprendre sur l'état où est aujourd'hui la langue française. Fixée, non; formée, oui.

Les langues ne se fixent pas. Je l'ai dit ailleurs déjà[1] et j'ai expliqué pourquoi. Il n'y a de langues fixées que les langues mortes.

Veut-on se rendre compte par un exemple des oscillations de la langue depuis la fin du dix-septième siècle seulement ?

La Bruyère, qui est le dernier par la date des auteurs classiques de cette belle époque, pouvait écrire et écrivait cette phrase :

Quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence!

Aujourd'hui, le sens du mot *démarche* est déterminé; il ne s'emploie plus dans le sens où La Bruyère l'emploie; il faut le mot *pas.*

PREMIÈRE TRADUCTION.

Quels grands pas ne fait-on pas au despotique par cette indulgence!

Mais *le despotique,* pris substantivement, n'est plus usité; il faut *despotisme.*

(1) Préface de Cromwell. (*Note du manuscrit.*)

DEUXIÈME TRADUCTION.

Quels grands pas ne fait-on pas au despotisme par cette indulgence!

Mais faire des pas *au* despotisme ne se dit plus, en prose du moins. Il faut *vers le* despotisme.

TROISIÈME TRADUCTION.

Quels grands pas ne fait-on pas vers le despotisme par cette indulgence!

Mais *quels* employé dans le sens exclamatif, contient l'idée de grandeur par l'exclamation même. *Quels grands* pas est un pléonasme. *Quels pas* suffit.

QUATRIÈME TRADUCTION.

Quels pas ne fait-on pas vers le despotisme par cette indulgence!

Mais *pas* substitué à *démarches* rencontre à peu de distance la négation *pas* et produit une cacophonie. Il faut remplacer le second *pas* par *point*.

CINQUIÈME TRADUCTION.

Quels pas ne fait-on point vers le despotisme par cette indulgence!

Après cinq traductions, on trouve quoi? une phrase dont la tournure a vieilli, une phrase gauche et qu'un bon écrivain d'aujourd'hui n'emploierait pas.

Voilà comment la langue est fixée.

Elle est formée, et cela suffit à sa conservation.

Les langues peuvent vieillir sans que la gloire des grands écrivains prenne une seule ride. Tout style que le génie a marqué de son empreinte vivra, quelle que soit la forme de la langue au moment donné. Ce que nous appelons *locutions vieillies, tournures surannées,* etc., n'est sensible que pour les contemporains d'une langue; sitôt qu'elle est morte, toutes ces nuances s'effacent, tous les âges de la langue ont la même beauté et toutes les immortalités des grands écrivains ont le même âge. Il y a sept siècles entre le grec d'Homère et le grec de Théocrite. Qu'importe aujourd'hui! À coup sûr Hésiode qui vivait en l'an 900 avant J.-C. était bien vieilli pour Ménandre et pour Théophraste qui vivaient en 280. Qui le sait maintenant? Homère et Théocrite, Hésiode et Théophraste sont également jeunes. Nous ne retrouvons plus, nous postérité, dans le beau style de Tite-Live la tache persistante qui choquait si fort ses contemporains et qui lui avait valu le surnom de *Patavius.* Sénèque se désolait de ce qu'on appelait de son temps *bréviaire* ce qui s'ap-

pelait *sommaire* du temps d'Horace. Qu'est-ce que cela nous fait? Ce qui nous déplaît dans Sénèque, ce n'est pas sa langue qui est robuste et vive, c'est son esprit qui est toujours subtil, souvent faux, jamais convaincu. Je sais bien qu'il y a par ci par là des pédants qui disent : Virgile est du bon temps, Tacite est de la décadence. Ces pédants sont ridicules. Laissons-les dire, relisons Virgile et relisons Tacite. Qui n'admire pas l'un ne comprend pas l'autre. Il n'y a plus ni bon ni mauvais temps pour Tacite et Virgile, il y a l'éternité de la gloire.

SAINT-SIMON.

Voici ce que c'est qu'un grand écrivain.

L'historien veut et doit raconter qu'*un personnage de peu de mérite a été fait inopinément et sans droit officier-général,* que *ce fut une improvisation brusque et violente,* que *cela porta un coup,* que *cela fit un bruit affreux,* que *cela blessa beaucoup de personnes,* que *cette faveur fut une agression pour d'autres,* que *cet homme fut en quelque sorte lancé irrésistiblement de bas en haut par une force qui triomphe de tout,* qu'*on en resta stupéfait et effrayé,* que *cela parut menacer en quelque façon la tête et l'existence de tout le monde.*

Le duc de St-Simon veut dire tout cela, et il est dans sa nature de le dire d'un mot; il écrit :

« On le bombarda mestre-de-camp. »

[1845-1848.]

LA FONTAINE.

La Fontaine vit de la vie contemplative et visionnaire jusqu'à s'oublier lui-même et se perdre dans le grand tout. On peut presque dire qu'il végète plutôt qu'il ne vit. Il est là, dans le taillis, dans la clairière, le pied dans les mousses, la tête sous les feuilles, l'esprit dans le mystère, absorbé dans l'ensemble de ce qui est, identifié à la solitude. Il rêve, il regarde, il écoute, il scrute le nid d'oiseau, il observe le brin d'herbe, il épie le trou de taupes, il entend les langages inconnus du loup, du renard, de la belette, de la fourmi, du moucheron. Il n'existe plus pour lui-même : il n'a plus conscience de son être à part, son moi s'efface; il était là ce matin, il sera là ce soir; comme ce frêne, comme ce bouleau; un nuage passe, il ne le voit pas; une pluie tombe, il ne la sent pas. Ses pieds ont pris racine parmi les racines de la forêt; la grande sève universelle les traverse et lui monte au cerveau, et presque à son insu y devient pensée comme elle devient gland

dans le chêne et mûre dans la ronce. Il la sent monter; il se sent vivre de cette grande vie égale et forte; il entre en communication avec la nature; il est en équilibre avec la création. Et que fait-il? Il travaille. Il travaille comme la création même, du travail direct de Dieu. Il fait sa fleur et son fruit, fable et moralité, poésie et philosophie; poésie étrange composée de tous les sens que la nature présente au rêveur, étrange philosophie qui sort des choses pour aller aux hommes.

La Fontaine, c'est un arbre de plus dans le bois, le fablier.

[1838-1840.]

MONTESQUIEU.

Montesquieu est un penseur partiel.

Montesquieu n'ayant aucun point de départ dans l'idéal, sa profondeur n'est qu'un à peu près.

Cent ans plus tard, il eût été plus grand.

[1862-1864.]

VOLTAIRE.

Voltaire n'est précisément ni un grand poëte, ni un grand philosophe. C'est un grand représentant de tout.

Voltaire a fait dans son temps la fonction de toutes les tribunes et de toutes les presses du nôtre. Il a été le journaliste, l'avocat et le député perpétuel de son époque. Sa grandeur est d'avoir été le magasin d'idées de tout un siècle.

Toutes les fois qu'un homme est dans des conditions d'intelligence telles que tous ses contemporains viennent à lui, comme à un réservoir, comme à une source, les grands et les petits, les princes et les goujats, l'un avec son amphore, l'autre avec sa cruche, l'autre avec sa marmite, chacun avec le cerveau qu'il a, cet homme est grand. Critiquez, analysez, blâmez, raillez à votre aise, indignez-vous, déclarez chose trouble, mêlée et impure ce dont il a rempli tous ces vases, toutes ces têtes, n'importe, cet homme est grand. Vous pourrez avoir raison contre lui dans le détail; à coup sûr, il a raison contre vous dans l'ensemble.

[1840-1844.]

Le passé hait implacablement quiconque le dénonce et l'expulse au nom du progrès. Voltaire est un éclatant exemple de cette ténacité des colères, qui seule suffirait à le sacrer grand homme. Toutes les choses fausses qu'il a blessées à mort s'acharnent sur lui; c'est un essai de revanche, furieux, mais inoffensif. Voltaire ne s'en porte pas plus mal. Du reste, tout s'adoucit, même les mœurs de la haine. Il y a deux mille ans Voltaire eût eu affaire à la ciguë; aujourd'hui il ne serait condamné à boire que l'encre de Nonotte et Patouillet.

[1865.]

BEAUMARCHAIS.

Une des choses qui me charment et m'étonnent le plus dans Beaumarchais, c'est que son esprit ait conservé tant de grâce en étalant tant d'impudeur. J'avoue, quant à moi, qu'il m'agrée plutôt par la grâce que par l'impudeur, quoique cette impudeur, mêlée aux premières hardiesses d'une révolution commençante, ressemble parfois à l'effronterie magistrale et formidable du génie. Au point de vue historique, Beaumarchais est cynique comme Mirabeau; au point de vue littéraire, il est cynique comme Aristophane.

Mais, je le répète, quoi qu'il y ait de puissance, et même de beauté, dans l'impudeur de Beaumarchais, je préfère sa grâce. En d'autres termes, j'admire Figaro, mais j'aime Suzanne.

Et d'abord Suzanne, quel nom spirituel! quel nom bien trouvé! quel nom bien choisi! J'ai toujours su particulièrement gré à Beaumarchais de l'invention de ce nom. Et je me sers à dessein de ce mot, *invention.* On ne remarque pas assez que le poëte de génie seul sait superposer à ses créations des noms qui leur ressemblent et qui les expriment. Un nom doit être une figure. Le poëte qui ne sait pas cela ne sait rien.

Suzanne donc, Suzanne me plaît. Voyez, mon ami, comme ce nom se décompose bien. Il a trois aspects : Suzanne, Suzette, Suzon. Suzanne, c'est la belle au cou de cygne, aux bras nus, aux dents étincelantes, peut-être fille, peut-être femme, on ne sait pas au juste, un peu soubrette, un peu maîtresse, ravissante créature encore arrêtée au seuil de la vie, tantôt hardie, tantôt timide, qui fait rougir un comte et qu'un page fait rougir. Suzette, c'est la jolie espiègle qui va, qui vient, qui rêve, qui écoute, qui attend, qui hoche sa tête comme l'oiseau, qui ouvre sa pensée comme la fleur son calice, la fiancée à la guimpe blanche, l'ingénue pleine d'esprit, l'innocente pleine de curiosité. Suzon, c'est la bonne enfant, le franc regard, la franche

parole, le beau front insolent, la belle gorge découverte, qui ne craint pas un vieillard, qui ne craint pas un homme, qui ne craint pas même un adolescent, qui est si gaie qu'on devine qu'elle a souffert, qui est si indifférente qu'on devine qu'elle a aimé. Suzette n'a pas d'amant, Suzanne en a un. Suzon en a deux. Qui sait? trois peut-être. Suzette soupire, Suzanne sourit, Suzon rit aux éclats. Suzette est charmante, Suzanne est séduisante, Suzon est appétissante. Suzette est tout près de l'ange, Suzon est tout près du diable; Suzanne est entre les deux.

Que cela est beau! que cela est joli! que cela est profond! Dans cette femme, il y a trois femmes, et dans ces trois femmes, il y a toute la femme. Suzanne est plus qu'un personnage, c'est une trilogie; plus qu'une trilogie, une trinité.

Quand Beaumarchais a besoin d'éveiller l'une des trois idées qui sont dans sa création, il emploie un de ces trois noms, et, selon qu'on l'appelle Suzette, Suzanne ou Suzon, la belle fille que les spectateurs ont sous les yeux se modifie à l'instant même comme sous la baguette d'un magicien, comme sous un rayon de lumière inattendu, et lui apparaît colorée ainsi que l'a voulu le poëte.

Voilà ce que c'est qu'un nom bien choisi.

[1839–1840.]

TAS DE PIERRES.

IV.

La Providence s'écrit souvent en toutes lettres dans la destinée des grands hommes.

[1828–1830.]

Génie : le surhumain de l'homme.

[1859-1865.]

Les grands poëtes et les grands philosophes ont, comme les esprits vulgaires, leurs parties confuses, douteuses, et en apparence inexplicables. Seulement, chez les esprits médiocres, les parties vagues ne sont en effet que brume, ombre et obscurité, tandis que, chez les grands penseurs, ce sont des amas de choses resplendissantes et sublimes trop lointaines et trop entassées. C'est la différence d'une nuée à une nébuleuse.

Ronces, épines, pierres, cailloux, escarpements, fondrières, inconvénients et conditions des grandes renommées.

Ce qui ferait la laideur d'un jardin fait la beauté d'une montagne.

En art, point de frontières. Qui a le génie, a tous les talents. Pour savoir faire quelque chose, il faut savoir faire tout. Les qualités sont l'envers l'une de l'autre. La grâce est l'autre côté de la force; l'ombre est le versant opposé de la lumière.

La fleur s'envole et devient l'étoile. Le coup d'éventail est à une extrémité, à l'autre est le coup de tonnerre. Pas de génie s'il n'a les deux pôles : on n'est sphère qu'à cette condition; on n'est astre que si l'on est sphère.

[1869–1873.]

Un grand artiste, c'est un grand homme dans un grand enfant.

[1830.]

Les petitesses d'un grand homme paraissent plus petites par leur disproportion avec le reste.

Donner de l'ombrage. Mot qui s'applique également aux grands arbres et aux grands hommes.

[1830-1834.]

Qui gloire a guerre a.

Les hommes supérieurs harcelés de toutes parts redoublent de ressources, de puissance, d'idées, de courage, d'esprit et de génie. Voyez Luther devant la diète, Corneille au théâtre, Voltaire à Ferney, Napoléon sur le trône, Béranger en prison, Guizot à la tribune.

La haine en tourmentant les grands hommes fait la même chose que le vent qui tourmente les drapeaux. Elle les déploie.

[1850.]

Condition du génie : attaquable, mais inexpugnable.

[1840.]

Les hommes de génie n'ont jamais que le lendemain, mais ils l'ont toujours.

[1836-1840.]

Perdre la partie et gagner la revanche, en d'autres termes, avoir tort le premier jour et raison le second, voilà l'histoire de tous les grands apporteurs de vérités.

[1836-1840.]

Les hommes de génie athées? non.

Il arrive souvent que les hommes de génie ont, en dehors des religions formulées, une religion à eux laquelle même semble parfois la négation des autres.

Les grands esprits, comme les mondes, paraissent se soutenir et se mouvoir dans le vide; mais en réalité ils subissent, selon des courbes immenses, selon les données mêmes de l'infini, une loi de gravitation mystérieuse autour du centre des centres. C'est même sur ces majestueuses exceptions, soleils et génies, qu'on peut étudier à nu la grande loi d'équilibre universel qui régit aussi bien le monde moral que le monde physique.

Tout s'appuie sur quelque chose.

[1840-1844.]

Un puits profond réfléchissait les cieux constellés et les splendeurs de l'espace infini. Un enfant passe, se penche, et jette une pierre dans le puits. Cette pierre brise le miroir et y efface les étoiles.

Tel est le penseur. Il lui suffit du souci le plus vulgaire de la vie, ramassé à terre et jeté dans son esprit par le premier passant venu, pour le troubler dans la contemplation des choses éternelles. Mais ce trouble n'est que d'un moment, la pierre tombe au fond du puits, le souci tombe au fond de l'âme, et le mystérieux miroir se remet à refléter le ciel.

[1844-1846.]

La France et le monde viennent d'avoir, sans compter le dix-neuvième siècle, trois cycles successifs de lumière, et quant à moi, je n'ai jamais accepté cette appellation imbécile de « grand siècle » donnée au moindre des trois.

[1859-1865.]

Luther, après avoir sapé à sa base la grande unité catholique, essaya vainement de fonder à son tour et de laisser après lui une unité religieuse.

Dans les voies de la Providence l'hérésie peut être bonne, mais l'unité dans l'hérésie, c'est un rêve. Tout schisme est composé, même en germe, de forces divergentes. Tant que le réformateur vit, la réforme personnifiée en lui semble marcher comme un seul homme; mais une fois l'homme disparu, une fois le lien du faisceau brisé, l'écartement se fait. Écartement fatal, rapide, violent, rayonnant pour ainsi dire, qui désorganise et disloque la doctrine des Luthers comme l'empire des Charlemagnes et des Alexandres. Chaque lieutenant prend sa province, chaque disciple emporte son lambeau. On se partage la pensée du maître; chacun proclame le morceau qu'il a le meilleur, et échafaude sur ce fragment souvent informe l'édifice plus informe encore de ses propres rêveries. Alors, autant de doctrines que de

commentateurs; autant de religions que de prêtres. Chaque page déchirée du livre magistral engendre un tome. Tome souvent dépareillé. Vingt petits Luthers, se querellant dans des coins avec les faits, les textes, les hommes et les idées, surgissent, à peine aperçus, au milieu de cette Europe qu'un grand Luther remplissait. Calvin règne à Genève, Zwingle à Zurich dans les montagnes de l'Albis, le frère Martin à Marbourg, Bucer à Strasbourg, Acolampade au pied du Hauenstein de Bâle, Mélanchton à l'université de Wittenberg.

Ce phénomène, au reste, se reproduit, presque avec les mêmes circonstances, dans l'histoire de toutes les philosophies et de toutes les religions. Il vient un moment où la pensée-mère, l'auguste pièce d'or marquée à la royale face du maître, disparaît. Un tas de petites idées de cuivre ou de plomb, frappées à l'effigie d'une foule de petits hommes, se mettent à circuler parmi la multitude. On avait une philosophie, on a des systèmes; on avait un sequin d'or, on a de la monnaie.

Est-ce un bien? Est-ce un mal? Faut-il nous plaindre de ce que le faux se mêle ainsi fatalement toujours au vrai dans une certaine proportion? Le mensonge est-il nécessaire à la vérité, pour le rendre propre aux usages humains, comme l'alliage au métal?

Je pose ces questions. Les résolve qui pourra.

Pourtant, même pour l'esprit qui sait le mieux se tenir en équilibre avec les faits, quand ce pêle-mêle des philosophies humaines devient tumultueux, — et peu de chose suffit pour cela, — le spectacle est triste. Ce ne sont plus alors des discussions, des argumentations, des théories mises au jour, des enseignements mêlés à des affirmations; c'est un brouhaha, un vacarme, une rumeur dans la nuit, une sorte de carnaval vertigineux de la pensée où tous les sophismes travestissent toutes les raisons, où toutes les sagesses passent déguisées en folies. Triste spectacle, je le répète. Des ténèbres pleines de bruit; une cohue de visions; des étourdissements et des éblouissements; des systèmes hideusement rayonnants, plutôt propres à incendier qu'à illuminer, jetant des lueurs sur toutes les hypocrisies variées de l'espèce humaine; des torches éclairant des masques.

[1838-1842.]

Trois est le nombre parfait.

L'unité est au nombre trois ce que le diamètre est au cercle.

Trois est parmi les nombres ce que le cercle est parmi les figures.

Ce nombre trois est le seul qui ait un centre.

Les autres nombres sont des ellipses et ont deux foyers.

De cette perfection du nombre trois naît la curieuse loi que voici, applicable au seul nombre trois : — La somme des chiffres composant un multiple quelconque du nombre trois est toujours divisible par trois.

[1842-1846.]

La force des peuples barbares tient à leur jeunesse, et disparaît avec elle.

La force des peuples civilisés tient à leur intelligence, et se développe avec elle.

Il n'y a pas d'exemple d'un peuple barbare à la fois vieux et puissant.

Il se civilise ou il meurt.

Dans le premier cas, il est la Russie; dans le second cas, il est la Turquie.

[1832-1836.]

On gâte l'Orient. Il n'y a plus de Grand-Turc. Le sérail est en acajou. L'idéal des pachas est de ressembler à nos caporaux. Le mufti s'écourte et devient bonasse. Abd-el-Kader, qui écrivait comme Job, écrit comme Prudhomme. La pelisse fait place au paletot. Alger va avoir une rue de Rivoli, Delhi a un strand; l'Afrique se francise, l'Inde s'anglaise. Vous verrez que, de proche en proche, sous prétexte de civilisation, l'Europe finira par casser la Chine.

[1859-1864.]

Une république comme les États-Unis d'Amérique, faite d'un seul principe, accepte avec calme les luttes et les chocs de la pensée, sous toutes ses formes les plus grandioses et les plus farouches. Toutes les libertés de l'esprit humain peuvent, sans péril, y faire leurs bonds formidables. Les taureaux sont vastes, les éléphants sont énormes, les lions sont gigantesques; mais le cirque est de granit.

[1866-1868.]

John Brown.

Le despotisme qui tue un libérateur, se défend; la liberté qui tue un libérateur, se suicide.

1859.

Ce siècle accomplit l'office de cantonnier pour les sociétés futures. Nous faisons la route, d'autres feront le voyage.

[1840.]

IMPRIMERIE NATIONALE.

Nous voyons le temps passé au télescope et le temps présent au microscope. De là les énormités apparentes du temps présent.

[1844-1846.]

Ce qui fait la force de l'Angleterre, sa position insulaire, fait aussi sa faiblesse. L'Angleterre est une citadelle qui a l'océan pour fossé, mais c'est aussi une prison qui a l'océan pour barrière. La France peut s'étendre de proche en proche, s'agrandir, s'arrondir, s'assimiler d'autres nations; la France peut faire des français. Avant Louis XI les normands n'étaient pas français, les bourguignons n'étaient pas français, avant Louis XII, les bretons n'étaient pas français, avant François Ier les picards n'étaient pas français, avant Henri IV les béarnais n'étaient pas français, avant Louis XIII les roussillonnais n'étaient pas français, avant Louis XIV les comtois, les avignonnais, les flamands de l'Artois, les alsaciens n'étaient pas français, avant Louis XV les lorrains n'étaient pas français, avant Napoléon les piémontais, les savoyards, les genevois, les riverains de la rive gauche du Rhin et les belges n'étaient pas français; aujourd'hui les normands, les bourguignons, les bretons, les picards, les béarnais, les roussillonnais, les comtois, les avignonnais, les artésiens, les alsaciens et les lorrains sont français; et les autres peuples qui l'ont été peuvent le redevenir. Il n'y a aucune raison pour que l'Europe ne soit pas française un jour comme elle a été romaine autrefois. Elle ne sera jamais anglaise. L'Angleterre ne peut faire un anglais. Elle peut s'agrandir par
infirmité
conquête ou par empiètement. Jamais par assimilation. De là une faiblesse profonde et réelle. La population anglaise est numériquement chétive. Dans l'Inde perdre un soldat anglais c'est une plaie plus irréparable que perdre un régiment de cipayes. Je le répète, car ceci est à méditer, l'Angleterre ne peut faire un anglais. C'est à peine si l'Écosse qui habite le même écueil est anglaise; quant à l'Irlande, voisine et sujette de l'Angleterre, elle a horreur de l'Angleterre.

Le parlement d'Angleterre opprime l'Irlande par une foule de bills injustes et vexatoires. L'Irlande répond par des insurrections nocturnes. Toutes les nuits, tantôt dans un comté, tantôt dans l'autre, cent, deux cents, trois cents paysans se lèvent, battent le pays armés et masqués, rançonnant les francs-tenanciers anglais, faisant rendre gorge aux propriétaires protestants. Triste et fatale lutte! Le peuple irlandais dit dans son langage figuré et sombre : *Ce que fait le législateur de midi sera défait par le législateur de minuit.*

[1840.]

On a souvent dit et répété que l'humanité tourne dans un cercle. Erreur. L'humanité tourne en effet, mais non dans un cercle; elle tourne dans une spirale. Chaque siècle est une volute de cette spirale sans fin qui va toujours s'élargissant. Dans cette évolution mystérieuse, chaque époque nouvelle repasse où les autres époques ont déjà passé, mais à une certaine distance. De là vient que l'humanité revoit quelquefois les mêmes choses sans revenir jamais au même point.

Un siècle comme un fleuve a son lit dans lequel Dieu veut qu'il coule et suivant lequel doivent fatalement se diriger, à peine de se perdre en marais stagnants ou en eaux croupissantes, tous ses flots, c'est-à-dire, tous ses hommes, tous ses évènements, toutes ses idées. — Le lit du dix-neuvième siècle c'est l'esprit de liberté.

[1844-1846.]

Un des signes auxquels on reconnaît qu'une nation est devenue souveraine, c'est quand les autres peuples se tournent vers elle, et de gré ou de force, à leur insu ou malgré eux, par instinct, par volonté ou par hasard, y aboutissent. Tout vient à qui est grand. Dès qu'une nation se fait reine, elle pénètre de la vie qui lui est propre les autres nations, elle donne la clarté aux grandes, la loi aux petites, l'impulsion à toutes. Tout ce qui naît, même hors d'elle, naît en elle, par la pensée, sinon par le lieu, par la destinée, sinon par le sang. Les nations voisines, les petits états surtout, viennent comme des affluents se perdre dans ce puissant fleuve d'idées et de faits, et le grossir. De là ces inondations de grands peuples qui renversent de temps en temps les frontières matérielles des empires, mais qui en créent les vraies frontières morales et qui fécondent la civilisation.

Quand Rome domine, Lucain naît en Espagne, et naît romain. Quand l'Espagne, Christophe Colomb, Spinola, génois.

Maintenant, c'est la France : Reine par les idées, reine par les armes. Tout est français. Genève engendre un grand écrivain, c'est un écrivain français; la Corse enfante un grand capitaine, c'est un capitaine français.

[1842-1844.]

Voici la définition de l'ordre dans sa haute et complète acception :

L'ordre est l'entier développement des facultés de chacun selon le diamètre que la nature et la providence lui ont donné.

Maintenant cherchez la définition de la liberté, vous n'en trouverez pas d'autre.

Beau et grave résultat ! l'ordre et la liberté, c'est la même chose.

[1848-1850.]

Il y a des gens qui veulent bien de la liberté, de la loi égale pour tous, de toute la France actuelle ; mais qui ne veulent pas de la Révolution. Réfléchissez donc ! si vous voulez du bronze, acceptez la fournaise.

[1836.]

Je veux que l'Italie soit romaine et que la France soit européenne.

[1864-1868.]

Les situations deviennent tout de suite graves et terribles quand il faut que la foule comprenne brusquement et en un instant ce qui ne peut être compris que lentement et par l'élite.

[1848-1850.]

Qui sort des affaires pauvre en sort illustre. N'avoir ni hôtel, ni laquais, ni carrosse, et avoir gouverné l'empire, c'est de la gloire. Aujourd'hui le char de triomphe d'un ministre, c'est le fiacre qu'il prend pour s'en aller du ministère.

[1846-1850.]

Chose étrange ! il y a des hommes intelligents qui ont été cinq ans mes amis et quinze ans mes ennemis, et qui ne me connaissent pas !

Juillet 1846.

Une conviction qu'on rencontre doit toujours faire hésiter et réfléchir, et rendre bienveillant, toutes mesures du reste gardées, même celui qui ne la partage pas. Jamais les convictions ne peuvent être dédaignées. À celles auxquelles on ne doit pas le respect, on doit la pitié.

Juillet 1846.

Il y a de certains hommes intelligents qui souhaitent le trouble et le mal et qui font volontiers des ténèbres autour d'eux afin de devenir guides et d'être nécessaires. Les flambeaux aiment la nuit qui les fait briller.

1850.

Ceux-là seuls sont des hommes complets qui mettent de la pensée dans le combat et de la bravoure dans l'idée.

[1849-1850.]

Dans ce temps où l'on ne fait que changer d'abîme, voici toute ma politique :

Je m'attelle en avant dans les montées et en arrière dans les descentes.

Cela fait dire aux esprits superficiels que je varie.

1850.

J'aime être populaire, c'est le bonheur ; mais je veux être utile, c'est le devoir.

Entre inutile et populaire, et impopulaire et utile, mon choix serait vite fait. Souffre, mais sers.

[1872-1874.]

Je n'écris que d'une main, mais je combats des deux.

[1852.]

L'exil commence par être un pêle-mêle et finit par être un choix. Qui y reste est meilleur. L'exil tamise.

[1860-1864.]

Quand j'étais pair de France sous la monarchie ou représentant du peuple sous la république, si quelqu'un m'eût prédit qu'un jour viendrait, où, moi Victor Hugo, je serais frappé par un statut de la chambre étoilée du temps de Charles Ier, et qu'un autre jour viendrait où je paierais, comme tenancier féodal, le droit de poulage à la reine d'Angleterre, j'eusse souri de ces rêves. Ces rêves sont arrivés. L'impossible n'est pas. Les petites comme les grandes destinées doivent s'attendre à tout. Prévoyez l'imprévu.

Guernesey, 1861.

Le despotisme est un crime long.

1869.

La question sociale a été trop réduite au point de vue économique; il est temps de la remonter au point de vue moral. Le côté économique, certes, est sérieux, et celui qui écrit ces lignes est un de ceux qui ont le plus énergiquement réclamé, de front avec l'amélioration morale, l'amélioration matérielle. Mais, du jour où un certain danger d'abaissement se révèle, les questions doivent reprendre leurs rangs, et la question matérielle, si importante qu'elle soit, n'est que la seconde. Avant tout, la question morale et intellectuelle; avant tout le droit, le devoir, la conscience; avant tout les principes; avant tout les notions du vrai, du bon, du juste, du grand, du beau. Commencez par là. Une vaste éducation publique tournée vers l'idéal. Comme tout est logique, et se lie, et se suit, et qu'un chaînon du bien tire l'autre, si la condition intellectuelle s'améliore, forcément le sort matériel s'améliorera. Soyez tranquilles, si votre âme grandit, votre pain blanchira.

Le progrès difforme est possible. C'est la prépondérance de la matière. Défiez-vous du ventre.

Il y a deux types : Apollon et Silène. Choisissez. La Grèce, c'est le peuple Apollon; le bas-empire, c'est la civilisation Silène.

Nous autres vieux socialistes datant de 1828, nous devons être les premiers à donner l'alarme. Il ne faut point oublier que le despotisme a la prétention d'être socialiste. Frédéric II ignorait le mot, mais pratiquait la chose; il écrivait à Voltaire : «Je fais bâtir un quartier neuf à Berlin; vous ne sauriez croire comme la bâtisse aide à régner.» On apaise les capitales par de grands travaux. Maxime d'état : *Quand le bâtiment va, tout va.* On donne de l'ouvrage, on élève le prix des journées, on bâtit, débâtit, rebâtit, on perce des rues, on recommence les villes de fond en comble, on construit des palais et des citadelles, on émerveille le bourgeois. De là un véritable applaudissement public; de ces constructions et reconstructions, où il y a quelques ruines, il se dégage une certaine popularité. La restauration des Stuarts a été consolidée par l'incendie de 1666. Charles II regardait en se frottant les mains flamber Saint-Paul avec sa flèche et quatrevingt-huit églises, l'hôtel de ville et treize mille maisons, et quatre cents rues, et quinze quartiers sur vingt-six. Il disait en riant au doyen de Saint-Asaph : *Je referai Londres.* Un césar brûla Rome pour la rebâtir, et en fut si populaire qu'après sa mort il y eut des pseudo-Nérons.

Si la fourniture du travail, coûte que coûte, était toute la question, si l'élévation de la main d'œuvre dissipait tout le problème, si une augmentation

de salaire suffisait, les habiles auraient beau jeu. Une première opération réussie leur mettant dans la main l'atout, c'est-à-dire le pouvoir, ils n'auraient plus qu'à continuer, et ceci serait la gloire : tricher le progrès.

Insistons-y, car c'est pour avoir oublié ces choses que Rome n'est plus Rome, s'il n'y a point de devoir, s'il n'y a point de dignité humaine, si l'appétit et la jouissance sont le but, la tyrannie est satisfaisante. Caton est une dupe; Thraséas est un niais. Brutus est bien près d'être un traître. En tuant César, il tue la solution. Il assassine *panem et circenses.*

Panem et circenses, c'est le mot du césarisme. Le droit divin a le sien, fort ressemblant : *Festa. Farina.* Il y ajoute en sous-entendu : *Forca.*

Mettons nos axiomes le plus loin possible de ceux-là. Mêlons-y l'idée morale pour les assainir.

La principale fonction de l'homme n'est pas de manger; mais de penser. Sans doute qui ne mange pas meurt, mais qui ne pense pas rampe; et c'est pire.

L'absolutisme autrichien se déclare paternel et se charge de tout. Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et il n'y a pas d'autre père que le père. Père, dans la vieille langue monarchique, signifie maître. Pourvoir à tous vos besoins autorise ceci : tenir sous clef toutes vos facultés. Vous voilà à jamais mineurs. Vous êtes une vieille nation d'enfants. L'état se substitue à l'individu. Il lui ôte la peine d'exister. Il faut prendre garde, nous disons ceci pour l'Autriche, aux gouvernements qui se font votre providence; ils ne tardent pas à vouloir devenir votre conscience. L'Autriche est paternelle; le pacha d'Égypte pratique un vaste communisme; le seigneur russe, propriétaire d'hommes, ne laisse manquer de rien ses paysans; le planteur américain a les mêmes bontés pour ses nègres. Tous ces gouvernements ne demandent à ceux qu'ils rendent heureux qu'une petite concession, la servitude. Vous serez logés, nourris, chauffés, lavés, abreuvés, etc.; seulement on verra la marque du collier. Oh! où y a-t-il des loups et des bois!

Je demande à avoir faim en liberté.

[1863.]

L'immonde travail des esprits difformes contre le progrès appelle des représailles. Ces assaillants à reculons veulent être réprimés. C'est là un des beaux aspects de notre temps, aucune rancune personnelle dans les hautes intelligences, pourtant si lâchement et si opiniâtrément outragées, nulle vengeance de leurs propres injures, les fermes, libres et puissants écrivains de notre siècle, très différents en cela de leurs devanciers, semblent ne pas s'apercevoir de leurs ennemis, on dirait qu'ils n'en ont pas, tant ils les ignorent;

cependant il n'est pas d'Homères sans Zoïle, ni de Molières sans Visé, ni de Voltaires sans Fréron; mais les Fréron, les Visé et les Zoïle de ce temps-ci n'ont pas l'honneur d'exister aux yeux de ceux qu'ils insultent; jamais leurs noms ne sont prononcés par ces écrivains. En revanche, et ceci est grand, les écrivains veillent sur la chose publique. Leurs armes ne sont point à eux ni pour eux, elles sont à tous; elles entrent en furie et en tempête pour tous. Inattentifs aux coups de traître qu'on leur porte, indifférents aux calomnies et aux diatribes, leur préoccupation du service public est d'autant plus efficace qu'ils n'ont nulle distraction pour eux-mêmes. Sont-ils blessés? Probablement non. Dans tous les cas, ces hommes graves et forts sourient. Ce n'est pas leur gloire, ou leur bonheur, ou leur inviolabilité qui est leur affaire. Leur affaire, c'est le peuple; leur affaire, c'est l'avenir; leur affaire, c'est le droit. Que la liberté soit baîllonnée, que la vérité soit vilipendée, que la justice soit violée, que la raison soit menacée, que la démocratie soit noircie ou bafouée, que le tourbillon des intelligences ténébreuses fasse irruption et se répande sur toutes ces choses sacrées qui sont la civilisation même, ils accourent, et ils châtient. Leur vaillant esprit cordial est inexorable. Ils sont les impitoyables de la pitié.

Ah! vous attaquez les malheureux! Ah! vous êtes les ennemis des souffrants! Ah! c'est contre les pauvres que vous venez! Ah! c'est aux déshérités, aux orphelins, aux accablés, aux misérables que vous en voulez! Ah! vous venez aggraver la douleur, la faim, la guerre, l'échafaud, le bagne, l'esclavage, la prostitution, l'ignorance, le désespoir! Ah! vous venez empirer la nuit! Ah! vous êtes la fausse religion, la fausse justice, la fausse autorité, le faux serment! Ah! vous vous appelez Despotisme, Préjugé, Superstition, Ténèbres! Prenez garde à vous! Bataille!

Contre le mal, l'amour se tourne en haine. Les penseurs ont des aiguillons, des dards, des piqûres, l'emportement de l'enthousiasme justicier, la rumeur redoutable et divine, l'ubiquité du génie aux millions d'ailes. Chacun d'eux est Légion et Mêlée. Ils laissent aux coupables des plaies qui ne guériront pas. Et savez-vous ce qui les fait si indignés et si terribles? C'est qu'ils sortent des fleurs, des parfums, des rayons, du printemps, de la poésie, de la philosophie, de l'art, de la nature, du saint travail pour le progrès; c'est qu'ils arrivent de l'azur. Rien n'est colère comme une abeille.

[1863.]

[DU GÉNIE.]

Vous êtes à la campagne, il pleut, il faut tuer le temps, vous prenez un livre, le premier livre venu, vous vous mettez à lire ce livre comme vous liriez le journal officiel de la préfecture ou la feuille d'affiches du chef-lieu, pensant à autre chose, distrait, un peu baîllant. Tout à coup vous vous sentez saisi, votre pensée semble ne plus être à vous, votre distraction s'est dissipée, une sorte d'absorption, presque une sujétion, lui succède, vous n'êtes plus maître de vous lever et de vous en aller. Quelqu'un vous tient. Qui donc? ce livre.

Un livre est quelqu'un. Ne vous y fiez pas.

Un livre est un engrenage. Prenez garde à ces lignes noires sur du papier blanc; ce sont des forces; elles se combinent, se composent, se décomposent, entrent l'une dans l'autre, pivotent l'une sur l'autre, se dévident, se nouent, s'accouplent, travaillent. Telle ligne mord, telle ligne serre et presse, telle ligne entraîne, telle ligne subjugue. Les idées sont un rouage. Vous vous sentez tiré par le livre. Il ne vous lâchera qu'après avoir donné une façon à votre esprit. Quelquefois les lecteurs sortent du livre tout à fait transformés. Homère et la Bible font de ces miracles. Les plus fiers esprits, et les plus fins, et les plus délicats, et les plus simples, et les plus grands, subissent ce charme. Shakespeare était grisé par Belleforest. La Fontaine allait partout criant : Avez-vous lu Baruch? Corneille, plus grand que Lucain, est fasciné par Lucain. Dante est ébloui de Virgile, moindre que lui.

Entre tous, les grands livres sont irrésistibles. On peut ne pas se laisser faire par eux, on peut lire le Koran sans devenir musulman, on peut lire les Védas sans devenir fakir, on peut lire *Zadig* sans devenir voltairien, mais on ne peut point ne pas les admirer. Là est leur force. *Je te salue et je te combats, parce que tu es roi,* disait un grec à Xercès.

On admire près de soi. L'admiration des médiocres caractérise les envieux. L'admiration des grands poëtes est le signe des grands critiques. Pour découvrir au delà de tous les horizons les hauteurs absolues, il faut être soi-même sur une hauteur.

Ce que nous disons là est tellement vrai qu'il est impossible d'admirer un chef-d'œuvre sans éprouver en même temps une certaine estime de soi. On se sait gré de comprendre cela. Il y a dans l'admiration on ne sait quoi de fortifiant qui dignifie et grandit l'intelligence. L'enthousiasme est un cordial. Comprendre c'est approcher. Ouvrir un beau livre, s'y plaire, s'y plonger, s'y perdre, y croire, quelle fête! On a toutes les surprises de l'inattendu dans le vrai. Des révélations d'idéal se succèdent coup sur coup. Mais qu'est-ce donc que le beau?

Ne définissez pas, ne discutez pas, ne raisonnez pas, ne coupez pas un fil en quatre, ne cherchez pas midi à quatorze heures, ne soyez pas votre propre ennemi à force d'hésitation, de raideur et de scrupule. Quoi de plus bête qu'un pédant? Allez devant vous, oubliez votre professeur de rhétorique, dites-vous que Dieu est inépuisable, dites-vous que l'art est illimité, dites-vous que la poésie ne tient dans aucun art poétique, pas plus que la mer dans aucun vase, cruche ou amphore; soyez tout bonnement un honnête homme ayant la grandeur d'admirer, laissez-vous prendre par le poëte, ne chicanez pas la coupe sur l'ivresse, buvez, acceptez, sentez, comprenez, voyez, vivez, croissez!

L'éclair de l'immense, quelque chose qui resplendit, et qui est brusquement surhumain, voilà le génie. De certains coups d'aile suprêmes. Vous tenez le livre, vous l'avez sous les yeux, tout à coup il semble que la page se déchire du haut en bas comme le voile du temple. Par ce trou, l'infini apparaît. Une strophe suffit, un vers suffit, un mot suffit. Le sommet est atteint. Tout est dit. Lisez Ugolin, Françoise dans le tourbillon, Achille insultant Agamemnon, Prométhée enchaîné, les Sept chefs devant Thèbes, Hamlet dans le cimetière, Job sur son fumier. Fermez le livre maintenant. Songez. Vous avez vu les étoiles.

Il y a de certains hommes mystérieux qui ne peuvent faire autrement que d'être grands. Les bons badauds qui composent la grosse foule et le petit public, et qu'il faut se garder de confondre avec le peuple, leur en veulent presque à cause de cela. Les nains blâment le colosse. Sa grandeur, c'est sa faute. Qu'est-ce qu'il a donc, celui-là, à être grand? S'appeler Michel Cervantes, François Rabelais ou Pierre Corneille, ne pas être le premier grimaud venu, exister à part, jeter toute cette ombre et tenir toute cette place; que tel mandarin, que tel sorbonniste, que tel doctrinaire fameux, grand personnage pourtant, ne vous vienne pas à la hanche, qu'est-ce que cela veut dire? Cela ne se fait pas. C'est insupportable.

Pourquoi ces hommes sont-ils grands en effet? ils ne le savent point eux-

mêmes. Celui-là le sait qui les a envoyés. Leur stature fait partie de leur fonction.

Ils ont dans la prunelle quelque vision redoutable qu'ils emportent sous leur sourcil. Ils ont vu l'Océan comme Homère, le Caucase comme Eschyle, la douleur comme Job, Babylone comme Jérémie, Rome comme Juvénal, l'enfer comme Dante, le paradis comme Milton, l'homme comme Shakespeare, Pan comme Lucrèce, Jéhovah comme Isaïe. Ils ont, ivres de rêve et d'intuition, dans leur marche presque inconsciente sur les eaux de l'abîme, traversé le rayon étrange de l'idéal, et ils en sont à jamais pénétrés. Cette lueur se dégage de leurs visages, sombres pourtant, comme tout ce qui est plein d'inconnu. Ils ont sur la face une pâle sueur de lumière. L'âme leur sort par les pores. Quelle âme ? Dieu.

Remplis qu'ils sont de ce jour divin, par moments missionnaires de civilisation, prophètes de progrès, ils entr'ouvrent leur cœur, et ils répandent une vaste clarté humaine ; cette clarté est de la parole, car le Verbe, c'est le jour. — *Ô Dieu,* criait Jérôme dans le désert, *je vous écoute autant des yeux que des oreilles !* — Un enseignement, un conseil, un point d'appui moral, une espérance, voilà leur don ; puis leur flanc béant et saignant se referme, cette plaie qui s'est faite bouche et qui a parlé rapproche ses lèvres et rentre dans le silence, et ce qui s'ouvre maintenant, c'est leur aile. Plus de pitié, plus de larmes. Éblouissement. Ils laissent l'humanité derrière eux. Voir les autres horizons, approfondir cette aventure qu'on appelle l'espace, faire une excursion dans l'inconnu, aller à la découverte du côté de l'idéal, il leur faut cela. Ils partent. Que leur fait l'azur ? que leur importe les ténèbres ? Ils s'en vont, ils tournent aux choses terrestres leur dos formidable, ils développent brusquement leur envergure démesurée, ils deviennent on ne sait quels monstres, spectres peut-être, peut-être archanges, et ils s'enfoncent dans l'infini terrible, avec un immense bruit d'aigles envolés.

Puis tout à coup ils reparaissent. Les voici. Ils consolent et sourient. Ce sont des hommes.

Ces apparitions et ces disparitions, ces départs et ces retours, ces occultations brusques et ces subites présences éblouissantes, le lecteur, absorbé, illuminé et aveuglé par le livre, les sent plus qu'il ne les voit. Il est au pouvoir d'un poëte, possession troublante, fréquentation presque magique et démoniaque, il a vaguement conscience du va-et-vient énorme de ce génie ; il le sent tantôt loin, tantôt près de lui ; et ces alternatives, qui font successivement pour lui lecteur l'obscurité et la lumière, se marquent dans son esprit par ces mots : — Je ne comprends plus. — Je comprends.

Quand Dante, quittant l'enfer, entre et monte dans le paradis, le refroi-

dissement qu'éprouvent les lecteurs n'est pas autre chose que l'augmentation de distance entre Dante et eux. C'est la comète qui s'éloigne. La chaleur diminue. Dante est plus haut, plus avant, plus au fond, plus loin de l'homme, plus près de l'absolu.

Schlegel un jour, considérant tous ces génies, a posé cette question qui chez lui n'est qu'un élan d'enthousiasme et qui, chez Fourier ou Saint-Simon, serait le cri d'un système : — *Sont-ce vraiment des hommes, ces hommes-ci?*

Oui, ce sont des hommes; c'est leur misère et c'est leur gloire. Ils ont faim et soif; ils sont sujets du sang, du climat, du tempérament, de la fièvre, de la femme, de la souffrance, du plaisir; ils ont, comme tous les hommes, des penchants, des pentes, des entraînements, des chutes, des assouvissements, des passions, des pièges; ils ont, comme tous les hommes, la chair avec ses maladies, et avec ses attraits, qui sont aussi des maladies. Ils ont leur bête.

La matière pèse sur eux, et eux aussi ils gravitent. Pendant que leur esprit tourne autour de l'absolu, leur corps tourne autour du besoin, de l'appétit, de la faute. La chair a ses volontés, ses instincts, ses convoitises, ses prétentions au bien-être; c'est une sorte de personne inférieure qui tire de son côté, fait ses affaires dans son coin, a son moi à part dans la maison, pourvoit à ses caprices ou à ses nécessités, parfois comme une voleuse, et à la grande confusion de l'esprit auquel elle dérobe ce qui est à lui. L'âme de Corneille fait *Cinna;* la bête de Corneille dédie *Cinna* au financier Montoron.

Chez de certains, sans rien leur ôter de leur grandeur, l'humanité s'affirme par l'infirmité. Le rayon archangélesque est dans le cerveau; la nuit brutale est dans la prunelle. Homère est aveugle; Milton est aveugle. Camoëns borgne semble une insulte. Beethoven sourd est une ironie. Esope bossu a l'air d'un Voltaire dont Dieu a fait l'esprit en laissant Fréron faire le corps. L'infirmité ou la difformité infligée à ces bien-aimés augustes de la pensée fait l'effet d'un contrepoids sinistre, d'une compensation peu avouable là-haut, d'une concession faite aux jalousies dont il semble que le créateur doit avoir honte. C'est peut-être avec on ne sait quel triomphe envieux que, du fond de ces ténèbres, la matière regarde Tyrtée et Byron planer comme génies et boiter comme hommes.

Ces infirmités vénérables n'inspirent aucun effroi à ceux que l'enthousiasme fait pensifs. Loin de là. Elles semblent un signe d'élection. Être foudroyé, c'est être prouvé titan. C'est déjà quelque chose de partager avec ceux d'en haut le privilège d'un coup de tonnerre. À ce point de vue, les catastrophes ne sont plus catastrophes, les souffrances ne sont plus souffrances,

les misères ne sont plus misères, les diminutions sont augmentations. Être infirme ainsi que les forts, cela tenterait volontiers. Je me rappelle qu'en 1828, tout jeune, au temps où *** me faisait l'effet d'un ami, j'avais des taches obscures dans les yeux. Ces taches allaient s'élargissant et noircissant. Elles semblaient envahir lentement la rétine. Un soir, chez Charles Nodier, je contai mes taches noires, que j'appelais mes papillons, à ***, qui, étudiant en médecine et fils d'un pharmacien, était censé s'y connaître et s'y connaissait en effet. Il regarda mes yeux, et me dit doucement : — *C'est une amaurose commençante. Le nerf optique se paralyse. Dans quelques années la cécité sera complète.* Une pensée illumina subitement mon esprit. — *Eh bien,* lui répondis-je en souriant, *ce sera toujours ça.* Et voilà que je me mis à espérer que je serais peut-être un jour aveugle comme Homère et comme Milton. La jeunesse ne doute de rien.

[1863.]

TAS DE PIERRES.

V.

Changez d'opinions, gardez vos principes; changez de feuilles, gardez vos racines.

[1844-1847.]

Une réaction : barque qui remonte le courant, mais qui n'empêche pas le fleuve de descendre.

Les vrais grands ministres sont ceux qui travaillent aux évènements de leur siècle en hommes qui sauraient au besoin travailler à ses idées.

[1844-1847.]

La stagnation, qui est identique à la mort et à la nuit, ne se méprend pas sur les ennemis qu'elle a. Elle dénonce, persécute et, si elle le peut, étouffe tout mouvement, car tout mouvement est vie et toute vie est lumière. Les hommes de l'ombre et de l'immobilité appelaient par haine et dérision Harvey *circulator,* ce qui est la même chose que révolutionnaire.

Harvey n'avait pas plus inventé la circulation du sang que Luther n'avait inventé la liberté de la conscience. Harvey est un Luther. Luther est un Harvey. Ils ont constaté la réalité. Voilà tout. Les hommes sont ainsi faits, ou défaits, que quiconque parmi eux constate la loi de Dieu est un novateur et que quiconque l'applique est un révolutionnaire.

[1859-1860.]

Sans doute avec l'âge et d'année en année, on dépouille le vieil homme, c'est-à-dire le jeune homme, certains aspects se modifient, ce qu'il y a de transitoire dans les opinions s'écroule avec ce qu'il y a de passager dans les

évènements, la surface de l'esprit change comme la surface du visage; sans doute l'existence humaine est faite de dépouillements successifs, Dieu veut que les choses de la vie comme les ondes de l'océan se composent et se décomposent sans cesse; mais, au milieu de ces changements et de ces altérations inévitables, il faut que l'essentiel demeure; il est bien que le fond de l'homme se maintienne, il sied qu'une certaine identité ne se démente jamais. Quelque chose peut flotter et quelque chose doit persister. Devenir autre en restant le même; tout le problème est là.

[1838-1842.]

Jeunes gens de mon siècle, vous êtes l'espérance de la patrie; vous êtes la consolation du penseur.

Devenez hommes, mais en devenant hommes, tâchez de rester jeunes. La jeunesse a de belles vertus; elle est sincère, fidèle, honnête, pure, croyante, dévouée, candide, loyale, généreuse, reconnaissante. Efforcez-vous de garder les vertus de la jeunesse lors même que vous en aurez perdu les illusions. Je vous le répète, devenez hommes et restez jeunes.

C'est selon cette loi que se développent les bonnes natures et que se forment les grands cœurs. L'enthousiasme est le fond de la vraie sagesse, de même que Dieu est le fond de l'enthousiasme.

L'homme sage mûrit, et ne vieillit pas.

[1842-1844.]

On ne se compose pas plus une sagesse en introduisant dans sa pensée les divers résidus de toutes les philosophies humaines qu'on ne se ferait une santé en avalant tous les fonds de bouteille d'une vieille pharmacie.

[1836-1844.]

La douleur est belle, la joie est jolie.

Le bonheur peut mener au vice; le malheur au crime. Mais, si la prospérité mal comprise rapetisse l'âme, le malheur bien compris met de grandes idées dans l'homme.

[1836-1837.]

La façon dont on doit se comporter avec les choses de la nature n'est pas indifférente à un être intelligent.

Par exemple, tuer un crapaud, écraser une araignée ou un mille-pieds, c'est une action instinctive et pardonnable, mais dont un homme bienveillant finit par s'abstenir. Il est bon de réprimer ce premier mouvement irréfléchi que nous inspire un animal horrible et inoffensif. Cette créature, portion intégrante de l'harmonie universelle, trouble par son apparition brusque notre harmonie bornée. Ne l'en rendons pas responsable. Réfléchissons. Pourquoi cette colère et cette haine contre ce qui ne fait pas de mal? Sachons supporter les êtres difformes puisque Dieu les a faits. Et puis, à force de réfléchir, nous trouverons ceci : Il est évident que nous n'avons pas le droit de punir un cloporte ou un scolopendre de leur laideur, puisque nous n'avons pas le pouvoir de récompenser un lys ou une étoile de leur beauté.

[1860-1870.]

Une probité peu sûre, à laquelle on donne une bonne action à faire, s'affermit, périlleusement il est vrai, par cette épreuve. Dans un château branlant, ajouter au poids consolide.

[1864-1868.]

Éclairer, c'est assainir.

Le soleil ne donne pas seulement le jour, il donne l'exemple.

[1860.]

Dans l'humanité vraie et constituée en société selon la nature, la pénétration de liberté doit être plus subtile et plus incessante encore que la pénétration d'égalité, et toutes les étapes doivent aboutir à un accroissement d'amour. Sur le cadran du progrès, la liberté marque les secondes, l'égalité marque les minutes, la fraternité marque les heures.

[1859-1860.]

Tout le monde a droit de vie ici-bas, et la mort de faim est un crime social. Voici un beau mot de St-Just :

La nature n'a pas moins de mamelles qu'elle n'a d'enfants.

[1850-1860.]

Droit de l'homme : liberté dans le progrès; droit de la femme : maternité dans le respect; droit de l'enfant : croissance dans la lumière.

De la liberté découle pour l'homme la vie politique. L'homme est citoyen de la cité Progrès.

De la maternité découle pour la femme la vie sociale. La femme est citoyenne de la cité Famille.

De la lumière découle pour l'enfant la vie intellectuelle. L'enfant est citoyen de la cité Avenir.

Le mode vital des démocraties se compose d'une pensée et d'une action; la pensée s'appelle Vérité, l'action s'appelle Liberté.

Résultante : Harmonie.

[1858-1860.]

LE CAPITOLE.

Gloire à César!

LE VATICAN.

Gloire à Hildebrand!

LE LOUVRE.

Gloire à Philippe-Auguste!

L'ESCURIAL.

Gloire à Philippe-deux!

WINDSOR.

Gloire à Elisabeth!

VERSAILLES.

Gloire à Louis XIV!

LE KREMLIN.

Gloire à Pierre-le-Grand!

POTSDAM.

Gloire à Frédéric!

IMPRIMERIE NATIONALE.

LES TUILERIES.

Gloire à Napoléon !

LE FUMIER DE JOB.

Gloire à Dieu !

[1853-1855.]

Un abîme est là, tout près de nous.

Nous, poëtes, nous rêvons au bord. Soit. Vous, hommes d'état, vous y dormez.

[1850-1851.]

La vraie formule socialiste :

Rendre l'homme moral meilleur, l'homme intellectuel plus grand, l'homme matériel plus heureux.

Bonté d'abord, grandeur ensuite, enfin bonheur.

[1858-1860.]

La logique d'une idée vraie est tellement puissante que, dès qu'elle s'introduit dans les affaires humaines, dans la religion, dans la politique, dans la législation, elle réduit tous les évènements à n'être plus que des syllogismes chargés, les uns de la démontrer, les autres de la compléter.

[1846-1850.]

Le penseur, quand bon lui semble, peut se déployer orateur.

[1875-1876.]

L'éloquence qui convient aux assemblées ne doit jamais se composer que de moyennes. Une éloquence composée d'extrêmes peut remuer une foule ou un individu, ce qui dans beaucoup de cas est la même chose. Cette sorte d'éloquence pourra agir une fois sur une assemblée comme chose nouvelle, étrange et de haut goût, ou momentanément propre à une circonstance donnée; mais la seconde fois, elle fatiguera; la troisième, elle paraîtra ridicule.

Pour dominer habituellement une grande assemblée, il faut un calcul mêlé à l'inspiration; il faut prendre chaque fois qu'on parle la résultante d'une des fractions de l'assemblée et constituer sa parole sur cette résultante, et alors on s'appuie, non sur sa seule force isolée, mais sur toutes les forces de cette

fraction; ou, mieux encore, ce qui est plus difficile, prendre la résultante de toute l'assemblée, parler dans la moyenne de la pensée de chacun, et alors on a pour levier toute la force de l'assemblée elle-même. On remue quelque chose dans chaque esprit. Par moments, on touche le fond de tous.

Ce fond, on peut le toucher également, mais par occasion et non à volonté, avec la seule puissance du sentiment individuel et de la conscience convaincue, mais alors on n'est pas un orateur; on est un homme; ce qui est plus rare d'ailleurs.

C'est du reste une erreur, erreur généreuse, de croire qu'on peut dominer une assemblée avec les idées du dehors. On ne remue une assemblée qu'avec ce qui est dans l'assemblée. Il est pourtant quelquefois beau d'essayer.

[1846-1848.]

La Révolution, c'est le changement d'âge du genre humain. Dites-en ce que vous voudrez, du bien ou du mal, le fait vous domine. C'est la grande crise de la virilité universelle.

La Révolution est le couteau avec lequel la civilisation a coupé son lien.

Dans la Révolution tout le monde est victime et personne n'est coupable.

[1853-1854.]

Robespierre fut l'effrayant correcteur d'épreuves de la Révolution. Il y mit son *deleatur*. Cet immense exemplaire du progrès, revu par lui, garde encore la lueur de sa prunelle sinistre.

Voltaire, c'est la mine; Mirabeau, c'est l'explosion.

[1832-1834.]

Les révolutions sont ainsi; formidables liquidations de l'histoire; créations génésiques de lois, de codes, de faits, de mœurs, de progrès, de prodiges; énormes mouvements de peuples et d'idées qui mêlent tous les hommes dans une même convulsion joyeuse, qui dégagent la liberté électrique, qui font trembler les deux mondes du même tremblement, qui tirent d'un seul éclair deux coups de tonnerre, l'un en Europe, l'autre en Amérique, qui,

en renversant la monarchie en France, jettent bas la tyrannie dans l'univers; qui éclairent, illuminent, chauffent, brûlent, foudroient, qui font sortir d'un seul gigantesque écroulement le radieux avènement du genre humain, qui font naître l'aurore du sépulcre, accouplent les extrêmes stupéfaits, agonisent et vagissent, maudissent et chantent, haïssent et adorent, résolvent tout en héroïsme, en joie et en amour, envoient expirer tous les grincements de la vieille serrure du despotisme dans l'humble cabinet de travail de Mount-Vernon, et finissent par faire de la clef de la Bastille le serre-papier de Washington.

[1848-1852.]

Soit, la Révolution s'appelle la Terreur. Louis XV s'appelle l'Horreur.

Pas un nuage, le ciel est pur, le soleil rayonne, le paysage n'est que lumière; ils pavoisent leurs barques, ils chantent, ils se laissent gaiement aller au courant de l'eau; le fleuve, magnifique et paisible, s'élargit de plus en plus; il est grand comme une mer, il est calme comme un lac; il charrie des îles de fleurs, il réfléchit le ciel où il n'y a pas une ombre. Où vont-ils? Ils ne le savent pas; mais tout est beau, superbe et charmant. Ils entendent au loin, devant eux, dans les profondeurs de l'horizon inconnu, un bruit sourd et profond.

Où vont-ils? Qu'importe! Ils vont où va le fleuve. Ils savent bien qu'ils aborderont quelque part. Ils dérivent. Ils s'enivrent du chant des oiseaux, du parfum des fleurs qu'ils voient partout et qu'ils cueillent en passant, de la rapidité de l'eau, de la splendeur du ciel, de leur propre joie. Le bruit qui est à l'horizon se rapproche; il y a quelques heures, les souffles du vent le couvraient parfois; maintenant, on l'entend toujours.

Par moments le courant se ralentit, alors ils rament afin d'aller plus vite. C'est si charmant d'aller vite! Passer comme des ombres devant des ombres, cela leur paraît être toute la vie. Ils sont si heureux qu'ils oublient qu'il y a une nuit; ils sont si joyeux qu'ils défient Dieu. Le bruit se rapproche de moment en moment; il ressemble au roulement d'un chariot. Ils commencent à se dire entre eux : Quel est ce bruit?

Le fleuve est plein de détours. Cependant un coin du ciel devient brumeux. Quelque chose qu'on prendrait pour une fumée se dégage d'un point de l'horizon et fait une grande nuée. Cette nuée qui semble monter de la terre est tantôt à droite, tantôt à gauche. Est-ce elle qui change de place ou est-ce le fleuve qui a tourné? Ils ne savent, mais ils admirent. C'est un

spectacle de plus parmi tant de spectacles. Le bruit est maintenant comme un tonnerre. Il se déplace avec la nuée qu'ils voient. Où est la nuée, là est le bruit.

Ils dérivent, ils chantent, ils rient; ils ont une grande attente, mais dans cette attente il n'y a que de l'espérance. Il y a parmi eux des savants, des rêveurs, des penseurs, des hommes riches de toutes les richesses, des philosophes, des sages. Tout à coup, ciel! le fleuve a tourné; la nuée est devant eux, le bruit est devant eux. La nuée est formidable; ce n'est plus une nuée, c'est le tourbillon de vingt trombes mêlées et tordues par l'ouragan, c'est la fumée d'un volcan qui aurait deux lieues de cratère. Le bruit est effrayant; le tonnerre ressemble à ce bruit comme l'aboiement d'un chien ressemble au rugissement d'un lion. Le courant est rapide et furieux, la surface du fleuve se courbe comme un arc vers le dedans de la terre. Qu'y a-t-il donc là, devant eux, à quelques pas? Un gouffre.

Un gouffre! ils rament en arrière, ils veulent remonter. Il est trop tard. Ce courant-là ne se remonte pas. Alors ils reconnaissent que le fleuve lui-même est vivant; qu'ils se sont trompés; que ce qu'ils prenaient pour un fleuve, c'était un peuple; que ce qu'ils prenaient pour des flots, c'étaient des hommes; qu'ils ont cru voguer sur une eau inerte, écumant à peine sous la rame, et qu'ils voguaient sur des âmes, âmes profondes, obscures, violentes, froissées, tumultueuses, pleines de haine et de colère. Il est trop tard, il est trop tard! Le précipice est là. Ces flots, ce fleuve, ces hommes, ces âmes, ce peuple, arbres déracinés, granits séculaires, rochers arrachés à la rive, navires dorés, chaloupes pavoisées, îles de fleurs, tout se hâte, tout penche, tout se heurte et se mêle, tout s'écroule.

Personne n'a jamais vu, personne ne verra jamais rien qui soit plus grand et plus terrible. Toute une humanité qui s'engloutit à la fois le même jour, à la même heure, dans le même abîme! Toute une société avec ses lois, ses mœurs, sa religion, ses croyances, ses préjugés, ses arts, son luxe, son passé, son histoire, qui rencontre une rupture du sol et qui sombre comme une barque de pêcheur! Ce sont là de ces choses voulues par Dieu. Ce prodigieux ensemble d'hommes, de faits et d'évènements, cette masse énorme venue de si loin et avec tant de calme, arrive au bord du gouffre, s'y courbe majestueusement et y disparaît. Ce n'est plus ni un fleuve, ni un gouffre; ni un peuple, ni une catastrophe; c'est le chaos. C'est l'ombre, l'horreur, le fracas, l'écume, un éternel et lamentable gémissement. Tous les dogues de l'abîme hurlent dans les ténèbres. Cependant le soleil brille, la vérité ne se décourage pas et rayonne toujours, et cette effrayante nuée, pleine de clameurs et de tempête, lui est bonne pour faire resplendir son arc-en-ciel.

Quelque chose survit-il à cela? Une telle calamité, un pareil écroulement,

un si monstrueux naufrage, n'est-ce pas la mort d'un peuple? n'est-ce pas la fin d'un continent?

Non.

Tout a sombré, rien ne s'est perdu.

Tout s'est englouti, rien n'a péri.

Tout s'est abîmé, rien n'est mort.

Tout a disparu, tout reparaît.

Faites quelques pas, vivez quelques années, regardez : Voici le fleuve plus large, voici le peuple plus grand.

Le bruit formidable qui avertit et qui conseille, on l'entend toujours; mais il n'est plus devant, il est derrière. Il y a cent ans, on l'entendait dans l'avenir; aujourd'hui, on l'entend dans le passé.

Et les générations en marche reviennent parfois sur leurs pas pour voir ce que c'est que ce bruit; et les siècles se penchent rêveurs sur cette chute d'une société et d'une monarchie, sur cette immense cataracte de la civilisation, qu'on appelle la Révolution Française.

17 février 1847.

L'ÂME

TAS DE PIERRES.

VI.

Les instincts sont les yeux mystérieux de l'âme.

[1830-1832.]

L'âme a des illusions comme l'oiseau des plumes : c'est ce qui la soutient.

[1844-1846.]

Dans la question de l'immortalité de l'âme, on voit le pourquoi; on ne voit pas le comment.

[1860-1862.]

Le penseur demande au nouveau-né : D'où viens-tu? — et au moribond : Où vas-tu?

Le nouveau-né pleure et le moribond tremble.

[1838-1840.]

Le monde matériel repose sur l'équilibre; le monde moral sur l'équité.

[1830.]

L'équilibre est la loi suprême et mystérieuse du grand Tout.

Le monde matériel en est la démonstration visible.

De toute nécessité le monde immatériel en est la confirmation invisible.

Sans quoi ces deux mondes mêmes, ces deux mondes dont la réunion embrasse tout, ne seraient pas en équilibre entre eux.

[1838-1840.]

Le squelette de l'animal n'est pas beaucoup plus signifiant que la première pierre venue; le squelette de l'homme est effrayant. C'est que la réflexion horrible, ce n'est pas : ceci a vécu, mais : ceci a pensé.

Le meurtre n'est pas de tuer la vie, mais de tuer (pour ce monde du moins) la pensée.

[1836-1840.]

La Providence a pourvu l'animal d'un double instinct pour un double but, conservation de l'individu, propagation de l'espèce. L'animal le plus voisin de l'homme ne va pas au delà, l'animal le plus voisin de la plante et de la pierre ne reste pas en deçà. Examinez tout ce que fait l'animal, étudiez-le sous toutes ses faces, vous retomberez toujours sur l'un ou l'autre de ces deux aspects. Hors de là, il n'y a rien dans la brute. Les déviations même de l'animal domestique, considérées avec attention, se rattachent au fond à cette double loi. Dans tout ce qui ne va pas à ce but, l'animal est immobile; absolument parlant, il n'est point susceptible de perfectionnement; la nature lui donne en le créant les deux ou trois sciences nécessaires à sa conservation et à sa propagation. Rien de moins, rien de plus. L'animal sait nager, faire son nid, guérir ses maladies, trouver son chemin dans ses migrations. L'homme en naissant ne sait rien de cela. On pourrait dire que la providence crée l'animal savant et l'homme ignorant. Mais elle donne à l'homme l'intelligence.

Ce que l'animal sait, il ignore qu'il le sait. L'homme sait qu'il ignore. Admirable privilège. Là est la différence radicale.

L'animal est fatalement stationnaire. L'homme acquiert sans cesse. L'un persiste, l'autre se développe.

L'animal est tout simplement l'échelon le plus élevé, le dernier échelon ascendant de la création purement matérielle.

L'animal est circonscrit de toutes parts. D'un coup d'œil on le pénètre tout entier. Il n'a point de profondeur. L'homme au contraire plonge par maint côté dans l'illimité et l'indéfini. Il n'est pas seulement créé pour l'utile, il comprend le beau, le vrai et le juste. Il subit, comme l'animal, la grande loi de la conservation et de la propagation; c'est-à-dire de l'égoïsme; mais il la modifie, tantôt par le dévouement, tantôt par l'abstinence, et cette modification s'appelle la vertu. Il appartient par ses instincts les plus nobles, les plus secrets, les plus impérieux et les plus étranges à un autre monde que le monde réel. Il y a un mystère en lui, et il le sent, tantôt avec épouvante, tantôt avec espérance.

La création invisible a son premier échelon dans l'homme.

L'animal est la fin du connu, l'homme est le commencement de l'inconnu.

[1836-1840.]

Quand le sentiment de l'infini entre à haute dose dans un homme, il en fait un dieu ou un monstre : Jésus-Christ ou Torquemada.

[1856-1859.]

La conscience, c'est Dieu présent dans l'homme.

[1858-1860.]

L'âme est un océan dont les idées sont les flots et dont les passions sont les tempêtes.

La prière est un auguste aveu d'ignorance.

[1872-1874.]

Ma prière :

Dieu! accordez-nous, en lumière et en amour, tout le possible de votre infini.

(Ensuite, je prie en détail, ce qui semble inutile. Mais non. Trop prier n'est pas plus possible que trop aimer.)

[1872-1874.]

Ceux qui vivent dans les cloîtres se détachent de tout; ils cessent d'aimer leurs père et mère; ils ne regardent pas le soleil. Il n'y a plus rien dans ce monde pour leur cœur ni pour leurs yeux; ni la famille, ni la nature. Ils appellent cela aimer Dieu. Aimer Dieu pleinement, parfaitement, directement, pour lui-même. Sont-ils bien sûrs d'être dans le vrai? Aime-t-on l'ouvrier en dédaignant l'œuvre? L'homme n'est-il pas fait pour aimer le créateur à travers la création et par la créature? Dieu ne veut-il pas que cela soit ainsi? Et le cœur et les sens ne conseillent-ils pas l'esprit dans ce sens? Agir autrement, n'est-ce pas désobéir? Or, aime-t-on bien quand on désobéit? L'amour est une grande obéissance.

[1836-1838.]

Tant qu'on n'a pas perdu des êtres chers, on est comme quelqu'un qui ne connaît personne dans le monde d'en haut. Vous pleurez votre mère, votre sœur, votre fille, la femme qui vous aimait? De quoi vous plaignez-vous? Vous avez près de Dieu un ange de votre connaissance. Vous avez désormais quelqu'un à qui parler dans le ciel.

[1860-1866.]

Quelle est la plus haute faculté de l'âme?
Est-ce que ce n'est pas le génie?
Non, c'est la bonté.

Tromper est mauvais; détromper est méchant. Il ne faut ni donner des illusions, ni en ôter.

[1863-1869.]

La raison du meilleur est toujours la plus forte.

[1834-1836.]

Le frein est en nous.
Les justes sont ceux dont la conscience a la bouche tendre.

[1844-1845.]

Quand il n'y a rien sous la mamelle gauche, il ne peut y avoir grand'chose dans la tête. Le génie, c'est un grand cœur.

[1840-1844.]

Fils, frère, père, amant, ami, il y a place pour toutes les affections dans le cœur comme pour toutes les étoiles dans le ciel. Le cœur aussi, c'est l'infini.

[1840-1844.]

Il y a une chose que je n'aime ni à faire ni à donner, c'est de la peine.

[1869-1870.]

Ne riez jamais de ceux qui souffrent; souffrez quelquefois de ceux qui rient.

[1840-1844.]

On dit : C'est un vieillard. Il s'est éteint. Et l'on trouve tout simple qu'il soit parti. Demandez à ses enfants si c'est tout simple. Ce grand âge, qui semble aux indifférents une sorte de circonstance atténuante à la mort, fait à ceux qui aiment l'effet contraire. La longueur de la possession leur paraît créer presque un droit; et la vie n'a plus pour nous sa figure vraie quand elle perd ces êtres qui en ont toujours été à nos yeux la lumière et le couronnement. — On se reverra. — Réfugions-nous dans les grandes confiances de l'éternité.

[1866-1869.]

Dieu veut qu'on reste dans la vie. Ceux qui regrettent et qui souffrent sont placés pour lui dans cette situation étrange et impérieuse qu'ils ne peuvent ni oublier les morts, ni oublier les vivants. S'ils oubliaient les morts, ils ne souffriraient plus; s'ils oubliaient les vivants, ils se laisseraient mourir. On a des deux côtés des affections qui vous tiennent. Des liens vous tirent hors de la vie, d'autres liens vous retiennent dans ce monde. Telle est la destinée humaine. Puisqu'elle est ainsi, acceptons-la. Vivons. Aimons, pensons, contemplons, adorons. Il ne faut pas avoir l'œil sans cesse fixé sur le côté noir de la destinée. La contemplation perpétuelle du mystère engendre lentement dans l'âme le désespoir. Les profondeurs infinies de l'énigme épouvantent. Il n'est pas sage, il n'est pas sain, il n'est pas bon de regarder la nuit. Tournons-nous vers le jour.

[1864-1868.]

Toutes les fois qu'au fond de sa conscience on se sent le droit de pardonner, c'est qu'on en a le devoir.

[1855-1860.]

Il y a quelque chose de plus beau que l'innocence, c'est l'indulgence.

[1828-1830.]

Est-ce que je n'ai pas moi-même besoin d'indulgence, moi qui parle? Suis-je parfait? Non certes. Tenez, toutes les fautes que l'amour peut faire commettre, toutes, excepté les fautes déshonorantes, je les ai commises.

[1875-1876.]

On aime de la grandeur de son cœur.

[1828-1830.]

L'amour est un immense égoïsme qui a tous les désintéressements.

Ô mon ange, pourvu que tu aies tout, le reste me suffit.

Ils disent qu'aimer, c'est l'aveuglement du cœur; moi je dis que ne pas aimer, c'en est la cécité.

QUESTIONS SOCIALES.

Quant à l'adultère, celui qui parle ici est un des coupables de ce fait. L'adultère n'est autre chose qu'une hérésie.

Certes, si la liberté de conscience a droit d'exister, c'est en matière d'amour. La liberté de penser et la liberté d'aimer sont une équation.

Mais le mariage? mais la famille? mais la société?

Ce sont là trois problèmes, non trois obstacles.

Ces problèmes, on peut les résoudre.

Les solutions existent.

La liberté d'aimer est conciliable avec le fait social comme la liberté de penser est conciliable avec le fait religieux.

Pour la seconde il y a l'abjuration. Pour la première il y a le divorce.

Le jour où le divorce est devenu illégal, l'adultère est devenu légitime. Le coup de tête religieux de 1816 est responsable.

[1869-1872.]

À l'heure qu'il est, au point où en sont les lois et les mœurs de l'occident, le mariage porte à faux.

Il a pour base l'intérêt, et non l'amour.

C'est un contrat, ce n'est pas un mystère.

C'est une prostitution, ce n'est pas une célébration.

C'est un esclavage, ce n'est pas un épanouissement.

De là cette révolte de l'amour qu'on qualifie adultère.

Aujourd'hui, quel qu'ait été le travail des idées sociales depuis toutes nos révolutions, tout cet ensemble de faits qui s'enchaînent et se commandent, mariage, adultère, prostitution, est encore vu à faux jour.

On voit le mariage où il n'est pas, on voit l'adultère où il n'est pas, on voit la prostitution où elle n'est pas.

Dans la plupart des cas, ce qu'on appelle mariage est l'adultère, et ce qu'on appelle adultère est le mariage.

Faites le mariage vrai, faites-le sortir de la nature et du cœur, et ces deux faits, adultère et prostitution, qui sont, l'un la protestation du cœur, l'autre la protestation de la nature, s'évanouissent.

Dans l'état actuel, l'union irrésistible de deux cœurs est persécutée par la loi; or qu'est-ce que cette union, sinon le mariage? tandis que la loi protège la livraison d'une femme à un homme moyennant vente légale et intérêts combinés; or qu'est-ce que la consommation de cette vente, sinon l'adultère et la prostitution?

Chose étrange, après dix-huit siècles de progrès, la liberté de l'esprit est proclamée; la liberté du cœur ne l'est pas.

Pourtant aimer n'est pas un moins grand droit de l'homme que penser.

[1866-1870.]

Le poëme de la femme traverse l'histoire de l'homme; il a çà et là des espèces de chants sublimes. Les deux plus beaux de ces chants, c'est Marie, mère de Dieu, et Jeanne d'Arc, mère du Peuple. Deux vierges qui enfantent, l'une le Christ, l'autre la France.

[1850-1854.]

Tous les poëtes ont une femme qui fait à leur insu une bonne moitié de leurs ouvrages.

Molière heureux n'eût pas écrit *le Misanthrope*. Molière a fait Célimène, Mlle Béjart a fait Alceste.

[1846-1848.]

La femme nue c'est le ciel bleu.

Nuages et vêtements font obstacle à la contemplation. La beauté et l'infini veulent être regardés sans voiles. Au fond, c'est la même extase, l'idée de l'infini se dégage du beau comme l'idée du beau se dégage de l'infini.

La beauté n'est pas autre chose que l'infini contenu dans un contour. Mais rien que dans ce seul mot, quel mystère !

[1850.]

Aucune grâce extérieure n'est complète si la beauté intérieure ne la vivifie. La beauté de l'âme se répand comme une lumière mystérieuse sur la beauté du corps.

On aime une femme comme on découvre un monde : en y pensant toujours.

[1844.]

La nature a fait un caillou et une femelle; le lapidaire fait le diamant et l'amour fait la femme.

[1844-1846.]

Dans notre société comme elle est faite, la femme doit tenir l'homme attaché à elle par un fil; mais il faut que le fil soit long, qu'il se dévide presque indéfiniment entre les doigts intelligents de la femme, et que l'homme ne le sente jamais. Il le casserait. Il arrive parfois que l'homme, allant et venant un peu au hasard, mêle à son insu le fil aux évènements compliqués de la vie et l'y embrouille. La femme alors vient sans bruit derrière lui, et, sans qu'il s'en aperçoive, détache délicatement le fil de la broussaille. Mystérieuse et difficile opération que les femmes seules savent faire et qui s'appelle sauver le bonheur.

Dans une femme complète il doit y avoir une reine et une servante.

[1844.]

Une jeune fille quitte aisément son amoureux et un homme quitte aisément sa maîtresse; la fille parce qu'elle a tout gardé, l'homme parce qu'il a tout reçu. Que la femme ne devienne pas une maîtresse, que l'homme ne devienne pas un amant, c'est tout le contraire.

Le cœur de la femme s'attache par ce qu'il donne, le cœur de l'homme se détache par ce qu'il reçoit.

[1840-1844.]

La femme est ainsi faite qu'on devine déjà la jeune mère dans la petite fille et qu'on sent encore la petite fille dans la jeune mère. Le premier enfant continue la dernière poupée.

[1844.]

Sans la vanité, sans la coquetterie, sans la curiosité, sans la chute en un mot, la femme n'est pas complète, la femme n'est pas la femme. Il y a dans sa grâce beaucoup de sa faiblesse.

[1840.]

L'esprit des femmes se plaît dans le délicat de toute chose.

[1832-1834.]

Quand une femme vous parle, écoutez ce que disent ses yeux.

[1840-1842.]

On pourrait mettre sur beaucoup de femmes mariées l'inscription connue : « Il y a des pièges dans cette propriété. »

[1844-1846.]

Il y a une foule de sottises que l'homme ne fait pas par paresse et une foule de folies que la femme fait par désœuvrement.

[1840.]

Trop souvent l'histoire des faiblesses des femmes est aussi l'histoire des lâchetés des hommes.

[1840.]

La portion du sort que la femme porte est hors de proportion avec ses forces, ce qui prouve que la loi sociale est mal faite.

[1846-1848.]

Pas d'injures à ces malheureuses que vous coudoyez le soir dans la rue. Souvenez-vous que la plupart ont été livrées à la prostitution par la faim, et se sont laissées tomber dans le ruisseau pour ne pas se jeter dans la rivière.

[1834-1836.]

IMPRIMERIE NATIONALE.

Il faut savoir souvent obéir à sa femme pour avoir le droit de lui commander quelquefois.

[1850.]

Pour qu'une femme soit complètement prise, trois choses : être un homme, un grand homme et un gentilhomme; satisfaire sa dignité, contenter son orgueil, flatter sa vanité.

[1832-1834.]

Il y a quelquefois dans George Sand une chose rare et charmante, la bonhomie de la femme.

[1868-1870.]

La femme a une puissance singulière qui se compose de la réalité de la force et de l'apparence de la faiblesse. Assemblage irrésistible.

[1840-1842.]

Dieu n'a pas tout donné à tous. Il y a des femmes qui ont reçu leur cœur en esprit. Pour la nature ce sont des monstres et pour la société des coquettes, jolis monstres, mais qui les prend au sérieux se risque, qui les aime se perd.

[1846-1850.]

Oh! les femmes!

Êtres composés *de toutes nos douleurs et de toutes nos joies,* et de ce qu'il y a de plus tressaillant en nous,

Èves que le Seigneur a faites de nos flancs,

C'est pour nous rendre fous, heureux, désespérés,

C'est pour faire sortir la flamme de nos paroles, les vers de notre cœur, et la démence de nos actions

Que Dieu sur ces beaux profils

Verse l'ombre des cils et le feu des prunelles.

[1836-1840.]

EXPLICATION

DE LA VIE ET DE LA MORT.

La mort est inévitable. Nul ne peut s'y soustraire.

Or, qu'est la mort pour l'homme ?

Est-ce seulement la fin de quelque chose ?

Est-ce la fin de tout ?

Deux questions que le penseur se pose sans cesse, car de leur solution dépendent toutes les autres questions morales.

Si la mort est pour l'homme la fin de tout, peu importe ce qu'il a fait durant la vie. L'homme juste et le méchant sont traités de la même manière par la même fin. Le crime et la vertu deviennent indistincts et s'effacent dans la sombre égalité du néant. Ce qu'ici-bas nous appelons les bonnes actions et ce que nous nommons les mauvaises ne sont que des aspects du fini qui perdent leur contour, leur réalité et leur valeur et se dissolvent en entrant dans l'infini. À cette minute fatale qui est la mort, l'homme qui a été Saint-Vincent de Paul et l'homme qui a été Lacenaire s'évanouissent de la même façon dans le grand tout comme deux gouttes d'eau dans l'océan.

Voir deux gouttes d'eau tomber dans la mer et s'y perdre, c'est un fait simple. Ces deux gouttes d'eau n'ont pas pensé, n'ont pas agi, n'ont pas fait le bien ou le mal, n'ont pas été libres et sensibles, n'ont pas dit moi. Mais se figure-t-on ceci, voir tomber et se dissoudre à jamais sans avoir plus conscience d'elles-mêmes dans cette mer qu'on appelle l'infini deux gouttes d'eau dont l'une se nomme Vincent de Paul et l'autre Lacenaire ?

Si les choses sont ainsi, si la mort est la fin de tout, tous ces mots, vertu, honneur, probité, conscience, devoir, foi, honnêteté, dévouement, liberté humaine, dignité humaine, pudeur, loyauté, amour, tous ces mots, dis-je, ne sont que des mots.

Faire le bien, faire le mal, idées vides de sens désormais. Tout ce que représente le mot vertu est remplacé par l'aveugle et passive innocence de la matière. L'homme, n'ayant rien en lui qui survive à lui, et soit responsable, n'a d'intérêt en ce monde que la jouissance, et ne prend plus conseil que de

son instinct pour les faits généraux et de son appétit pour les cas particuliers. Il tue pour manger parce qu'il est le plus fort; il ne fait ni bien ni mal. Il est innocent comme le tigre.

Ainsi voilà désormais la vraie loi de l'homme : sur terre l'effroyable innocence de la brute; sous terre l'effroyable égalité du néant.

Qui a le plus joui a le mieux vécu. Lacenaire est un sage, Saint-Vincent de Paul est une dupe.

La vertu n'existe pas; le bien est un rêve.

Il y a de la lumière dans le monde matériel; il n'y en a pas dans le monde moral. En d'autres termes le monde moral n'est pas.

Le soleil dit chaque matin en se levant sur l'homme : — Je suis un symbole. Je suis la figure d'un autre soleil qui, de même que j'éclaire aujourd'hui vos visages, éclairera vos âmes un jour. —

Le soleil ment.

Il faut accepter comme vraie cette chose horrible devant laquelle l'antiquité a reculé : *solem falsum.*

Ainsi le monde moral n'est pas, l'âme n'est pas, la vertu n'est pas, le bien n'est pas.

Or, qu'est-ce que l'absence du bien si ce n'est la présence du mal ? Le mal peut-il se révéler d'une façon plus accablante et plus terrible que par ceci, si c'est une vérité : le bien n'est pas.

Le bien n'est pas; donc le mal est.

Car quel plus grand mal que l'absence du bien ?

Cela n'est-il pas évident ? l'absence du jour, c'est la nuit; l'absence du bien, c'est le mal.

Examinons où nous sommes arrivés.

Le fait qui se dégage de la question ainsi posée et ainsi résolue c'est le mal seule chose réelle, le mal toujours vivant, le mal toujours présent. Présence fatale, éternelle, souveraine, immuable, — domination !

En d'autres termes, le mal est Dieu.

En d'autres termes, Satan est Dieu.

Cela serait épouvantable si cela n'était pas absurde.

Le mal est une négation. C'est, comme nous venons de l'indiquer, une absence, la nuit opposée au jour, c'est l'hiver opposé à l'été, c'est Non opposé à Oui.

Or CE QUI EST ne peut être une négation.

Négation ne peut engendrer que néant.

Si le mal était Dieu, RIEN NE SERAIT.

Or quelque chose est.

Donc le mal n'est pas Dieu.

De toute nécessité l'infini et l'éternité sont des affirmations.

L'affirmation est le contraire de la négation. Donc l'infini et l'éternité sont le contraire du mal.

Donc l'infini et l'éternité sont le bien.

Si l'infini et l'éternité sont le bien, le bien est.

Si le bien est, le monde moral est ; car le bien n'en est que le soleil.

Si le monde moral est, qu'est-il, sinon le monde des âmes ayant Dieu pour centre ?

Donc l'âme est.

Ainsi qui prouve Dieu, prouve l'âme.

Remarquons ceci : la première partie de notre raisonnement peut se résumer de cette façon : *si l'âme n'est pas, Dieu n'est pas,* et la deuxième : Dieu est, donc l'âme est. Tant sont profondément liées et connexes ces deux notions : âme et Dieu.

Poursuivons.

L'âme habite l'homme durant sa vie. Elle en fait une créature profondément distincte de la brute, en ce que la brute est toujours et fatalement innocente, tandis que l'homme peut faire le mal et le bien.

La brute est passive ; l'homme est libre.

C'est l'âme qui le fait libre.

Donc l'âme est.

Ainsi qui prouve l'âme fait l'homme.

Tous ces mots : amour, loyauté, pudeur, dignité humaine, dévouement, honnêteté, foi, devoir, conscience, probité, honneur, vertu, ne sont plus des mots. Ce sont les faits propres à l'âme. Ce sont les facultés qui résultent de sa liberté.

Aux facultés rayonnantes répondent ces facultés ténébreuses : haine, vice, lâcheté, turpitude, égoïsme, rébellion, mensonge, improbité, crime. L'homme peut faire le mal comme le bien ; il est libre.

Donc l'homme n'est pas la brute.

Mais s'il n'est pas la brute, en quoi donc en diffère-t-il ?

En ce qu'il est libre d'abord ; en ce qu'il est responsable ensuite.

Car ainsi que nous l'avons prouvé plus haut, liberté entraîne responsabilité. Le tigre est innocent ; Lacenaire ne l'est pas. Le tigre est irresponsable ; Lacenaire ne l'est pas.

Sans quoi il faudrait en revenir à tous les raisonnements par lesquels nous avons commencé, à la mort-néant, à l'égalité dans le ne-plus-être, toutes choses qui nous ont irrésistiblement menés à l'absurde.

L'homme est donc responsable.

Responsable, où ? comment ?

Dans cette vie ?

Évidemment non. Car quoi de plus démontré que la prospérité possible et fréquente des méchants et l'infortune imméritée des bons pendant leur passage sur la terre ? Combien d'hommes justes n'ont eu que misère et angoisse jusqu'à leur dernier jour ! combien d'hommes criminels et infâmes ont vécu jusqu'à la plus extrême vieillesse dans la jouissance paisible et sereine de tous les biens de ce monde, y compris la considération et le respect des vivants !

Donc l'homme n'est pas responsable dans cette vie.

Est-il responsable après la vie ?

Évidemment oui. Car puisqu'il est nécessairement responsable et que visiblement il ne l'est pas dans cette vie, il faut bien qu'il le soit après cette vie.

Donc quelque chose de lui lui survit pour subir cette responsabilité.

L'âme.

C'est-à-dire *le moi.*

Ainsi se trouve démontrée invinciblement cette vérité ravissante que les philosophes n'ont pas assez méditée :

La liberté de l'âme implique son immortalité.

Donc la mort n'est pas la fin de tout.

Elle n'est que la fin d'une chose et le commencement d'une autre.

À la mort, l'homme finit ; l'âme commence.

25 août 1844.

Altera vita.

Ah ! j'en atteste quiconque a regardé le visage mort d'un être aimé avec cette anxiété étrange qu'est l'espérance mêlée au désespoir ; je vous atteste vous tous qui avez traversé cette heure funèbre, la dernière de la joie, la première du deuil, n'est-ce pas qu'on sent bien que ce n'est là qu'un départ ? n'est-ce pas qu'on sent bien qu'il y a encore là quelqu'un ? que tout n'est pas fini ? que quelque chose est possible encore ! On sent autour de cette tête le frémissement des ailes qui viennent de se déployer. Une palpitation confuse et inouïe flotte dans l'air autour de ce cœur qui ne bat plus. Cette bouche ouverte semble appeler ce qui vient de s'en aller, et on dirait qu'elle laisse tomber des paroles obscures dans le monde invisible.

Cette stupeur qui est en nous, ce n'est pas le contact du néant, c'est la secousse que donne le choc de cette vie contre l'autre.

[1850.]

Je suis une âme. Je sens bien que ce que je rendrai à la tombe, ce n'est pas moi. Ce qui est moi ira ailleurs.

Terre, tu n'es pas mon abîme !

[1860.]

Plus j'y songe, plus cette vérité m'apparaît : l'homme n'est autre chose qu'un captif.

Le prisonnier escalade péniblement son mur, grimpe de saillie en saillie, met le pied partout où une pierre manque, et monte jusqu'au soupirail de son cachot. Là, il regarde, il distingue au loin la campagne, la forêt, les blés, les collines, les maisons, les villes, les êtres vivants, les routes où il a déjà marché et où il marchera encore ; il aspire l'air libre, il voit la lumière.

De même l'homme.

L'astronomie, la chimie, la géologie, la mesure des temps, la mesure des soleils, toutes ces découvertes, toutes ces échappées sur l'extérieur, toutes ces surprises faites à l'éternité, cette constatation de l'infini qui existe, qui est là, dehors, éblouissant l'intelligence de son rayonnement prodigieux, toutes ces choses dont il semble que nous n'ayons pas le sens, arts, sciences, poésie, rêverie, calcul, algèbre, c'est le regard à travers les barreaux de la prison.

Le prisonnier ne doute pas de retrouver, le jour où les portes s'ouvriront, les champs, les bois, les plaines, la terre où est sa vraie vie, la liberté. Il voit tout cela, il sait bien que cela est là, que cela l'attend.

Comment l'homme peut-il douter de trouver l'éternité à sa sortie !

22 juillet 1850.

Certains penseurs repoussent ces questions : — Aurons-nous un corps dans l'autre vie ? mangera-t-on ? dormira-t-on ? — Ces questions n'ont rien qui me répugne. Pourquoi n'aurait-on pas un corps, corps subtil et éthéré, dont notre corps humain ne serait qu'une ébauche grossière ? — Mangera-t-on ? pourquoi ne vivrait-on pas de la vie des fleurs, par exemple, qui n'ont pas d'heures pour manger et qui subsistent pourtant, qui n'ont ni repas ni excrétions, mais qui acquièrent et perdent sans cesse, double travail qui constitue la vie ? — Dormira-t-on ? notre existence composée d'heures de connaissance coupées par des heures de sommeil n'est qu'une ombre informe de cette existence supérieure où la rêverie reposerait de la pensée, où l'extase reposerait de la contemplation.

Qui empêche de se figurer cette vie céleste ?

[1848-1850.]

L'âme a soif de l'absolu, mais c'est là une soif de l'âme qui ne doit pas être une soif de l'homme. L'homme dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire vivant de cette vie momentanée qui n'est que le fantôme de la vie, l'homme appartient au relatif. Qui dit limite, dit rapport et proportion. Contentons-nous donc du relatif, puisque nous sommes limités. Ne cherchons pas l'absolu ici-bas. Nous le trouverons ailleurs. L'absolu n'est pas de ce monde. Il est trop lourd pour cette terre ; il la ferait sortir de son orbite si jamais il venait à peser sur elle.

[1850–1851.]

Il y a deux lois, la loi des globes et la loi de l'espace. La loi des globes, c'est la mort ; la limite exige la destruction. La loi de l'espace, c'est l'éternité ; l'infini permet l'expansion.

Entre les deux mondes, entre les deux lois, il y a un pont, la transformation.

Échapper à la gravitation, c'est échapper à la limite ; échapper à la limite, c'est échapper à la mort.

L'ambition du vivant des globes doit donc être de devenir un vivant de l'espace. Passer de la vie à l'éternité, voilà le but.

[1858–1860.]

L'homme est une frontière. Être double, il marque la limite de deux mondes. En deçà de lui est la création matérielle ; au delà de lui le mystère.

Naître, c'est entrer dans le monde visible ; mourir, c'est entrer dans le monde invisible.

Oh ! de ces deux mondes, lequel est l'ombre ? lequel est la lumière ?

Chose étrange à dire, le monde lumineux, c'est le monde invisible ; le monde lumineux, c'est celui que nous ne voyons pas. Nos yeux de chair ne voient que la nuit.

Oui, la matière, c'est la nuit.

Fixons du moins les yeux de l'âme sur cet immense mystère qui nous attend.

L'homme est sur le bord d'un abîme. Vous tremblez pour le somnambule qui se promène sans le savoir sur la crête d'un toit ; et vous ne tremblez pas pour l'homme qui marche en pensant à autre chose le long de la mort !

Malheur à qui vit l'œil ouvert sur le monde matériel et le dos tourné au monde inconnu !

Août 1851.

La mort est un changement de vêtements.

Âme ! vous étiez vêtue d'ombre, vous allez être vêtue de lumière !

[1862-1866.]

Vous désirez emporter votre corps dans l'autre vie ! C'est comme si vous souhaitiez aller dans une fête avec un vieil habit taché et troué.

[1850.]

Une montagne des Andes résume en zones distinctes sur sa pente de quelques lieues tous les climats de la terre depuis le tropique jusqu'au pôle ; de même une nation comme la France résume dans son histoire, comme sur un versant immense, échelon par échelon, couche par couche, nuance par nuance, tous les âges de la vie de l'humanité, depuis Teutatès qui est le sauvagisme jusqu'à Voltaire qui est la civilisation.

Qu'y a-t-il au-dessus du pôle ? Qu'y a-t-il au-dessus du sommet ? Le ciel.

Qu'y a-t-il au-dessus de la civilisation ? l'harmonie.

Le bleu. La mort.

C'est dans le tombeau que l'homme fait le dernier progrès.

[1868-1870.]

---

terre

La mort est en haut. La vie est un sous-sol.

Si l'on connaissait le premier étage, personne ne voudrait habiter ce rez-de-chaussée.

[1872-1873.]

Les riches ont la mort pour désespoir, les pauvres l'ont pour espérance. *Il va falloir quitter tout cela,* dit Mazarin. Les riches n'ont que la terre ; les pauvres ont Dieu.

[1874-1876.]

La vue de l'océan éveille l'idée du voyage ; la contemplation de la nuit l'idée du tombeau.

La mer fait penser aux absents ; le ciel étoilé fait songer aux morts.

[1840-1850.]

Il y a tant de mystères autour de nous que l'homme qui pense sent le besoin de faire de grandes choses et d'avoir de grandes idées.

[1845-1850.]

À mesure que l'homme avance dans la vie, il arrive à une sorte de possession invétérée des idées et des objets, qui n'est autre chose qu'une profonde habitude de vivre. Il devient à lui-même sa propre tradition; il s'attache étroitement par la mémoire à ce qu'il a vu, à ce qu'il a fait, à ce qu'il a senti, à ce qu'il a souffert, aux temps où il était enfant, aux temps où il était jeune, aux temps où il était homme, à ses jeux, à ses amours, à ses travaux; il se tourne avec charme vers tout ce qui a composé son unité, vers les illusions, vers les affections, vers les passions, vers les joies, vers les douleurs surtout. Chaque jour qu'il a traversé est un chaînon, et pour lui, homme, vivre, c'est être toute la chaîne. Il sent qu'il y a en lui de l'indivisible. Être, c'est être la somme de tout ce qu'on a été, voilà ce qu'il comprend par-dessus tout. Prenez-le, et faites-lui une offre quelconque de vie nouvelle et de jeunesse, à la condition de ne plus connaître ce qu'il a connu et de ne plus aimer ce qu'il a aimé, il préférera mourir. Il est plus facile de renoncer à l'avenir qu'au passé.

De là, la puissance indomptable du moi.

L'homme ne comprend et n'accepte l'immortalité qu'à la condition de se souvenir.

Être, pour la créature intelligente, c'est comparer perpétuellement ce qu'on a été avec ce qu'on est.

[1856-1858.]

Si la vie n'est pas indéfinie, distincte et adhérente, emmaillée dans une sorte de chaîne sans fin qui traverse sans se rompre le phénomène mort, relie l'être à l'être, et crée l'unité dans le multiple; si cette persistance du moi à travers les milieux inconnus de l'existence n'est pas, il n'y a point de solidarité, et le premier des principes démocratiques s'évanouit.

La brièveté du moi supprime tout lien, extérieur, supérieur, antérieur et ultérieur. Matérialisme, c'est, logiquement et fatalement, égoïsme.

[1868-1870.]

Sur chaque globe il y a un être qui le déborde et qui est son point de jonction, son trait d'union, son pont avec les autres sphères. L'homme est cet être sur la terre.

À la mort, l'homme devient sidéral.

La mort, c'est la revanche de l'âme.

La vie, c'est la puissance qu'a le corps de maintenir l'âme sur la terre par l'alourdissement; la mort, c'est la puissance qu'a l'âme d'enlever le corps hors de la terre par l'élimination. Dans la vie terrestre, l'âme perd ce qui rayonne; dans la vie extra-terrestre, le corps perd ce qui pèse.

La vie est un phénomène de gravitation, la mort est un phénomène d'expansion.

[1874-1875.]

S'il n'y avait pas une autre vie, Dieu ne serait pas un honnête homme.

[1870.]

La mort, désolation du cœur, est le triomphe de l'âme.

La mort n'est point un mauvais secret. Elle est une continuation.

Accoutumons-nous à regarder sans épouvante ce mystérieux prolongement de l'homme dans l'éternité. Tâchons de l'apercevoir le plus loin que nous pouvons dans le sépulcre.

Penchons-nous au bord de la vie et contemplons cette obscurité sacrée. Nous en serons meilleurs. La mort est sainte, et elle est saine. Tout ce qu'on peut en voir est de bon conseil.

La mort n'est pas injuste. La tombe n'est point le lieu sombre qu'on croit. Elle n'a rien du piège ni du guet-apens.

Je me penche sur cette ombre, où je vois, à une profondeur qui serait effrayante si elle n'était sublime, blanchir l'immense point du jour éternel.

[1863-1864.]

Notre vie rêve l'utopie et notre mort obtient l'idéal.

[1869-1870.]

Où sont les abîmes? où sont les escarpements? Pourquoi nous contentons-nous des aspects plats de cette terre et de cette vie? Il doit y avoir quelque part des trous effrayants, déchirures de l'infini, avec d'énormes étoiles au fond, et des lueurs inouïes.

[1848-1852.]

La contemplation nous révèle l'infini; la méditation nous révèle l'éternité.

La notion de l'infini nous arrive du monde extérieur; la notion de l'éternité se dégage pour nous du monde intérieur.

Or, infini et éternel ce sont là les deux aspects de Dieu.

Pour voir Dieu sous le premier aspect, nous regardons dans la création. Pour le voir sous le deuxième aspect, nous regardons dans notre âme.

[1840-1844.]

Dieu est éternel. L'âme est immortelle. L'âme, c'est l'ange.

Ne confondez pas l'éternité avec l'immortalité. Expliquez-vous ce que c'est que l'immortalité.

La création est une ascension perpétuelle, de la brute vers l'homme, de l'homme vers l'ange, de l'ange vers Dieu. Dépouiller de plus en plus la matière, revêtir de plus en plus l'esprit, telle est la loi. À chaque fois qu'on meurt, on gagne un peu plus de vie.

Les âmes, — les anges, — passent d'une sphère à l'autre, sans perdre leur moi, deviennent de plus en plus lumière, se rapprochent sans cesse de Dieu.

Quoi! les anges se rapprochent de Dieu sans cesse, toujours, par une série non interrompue de transformations, d'un mouvement perpétuel et continu?

Oui.

Mais alors il viendra un jour, une heure, où à force de se rapprocher de Dieu, ils l'atteindront et se fondront en lui; alors ils perdront leur moi, en d'autres termes, ils mourront.

Écoutez :

Le jour où l'asymptote rencontrera l'hyperbole, l'ange rencontrera Dieu.

Le point de jonction est dans l'infini.

Se rapprocher toujours, n'atteindre jamais, c'est la loi de l'asymptote, c'est la loi de l'ange, c'est la loi de l'âme.

C'est cette ascension sans fin, c'est cette perpétuelle poursuite de Dieu, qui est son immortalité.

[1844-1848.]

Dans l'immensité de la création infinie, il n'est pas un être créé auquel n'aboutisse un rayon de Dieu.

Par ce rayon toute âme partielle est en communication directe avec l'âme centrale.

De là la prière efficace.

[1832-1836.]

PERSISTANCE DU MOI.

Un homme dort. Il fait un rêve. Il rêve qu'il est bête fauve, lion, loup, et il lui arrive toutes les aventures des bois. A son réveil il se retrouve. Le rêve s'est évanoui. Il est après ce qu'il était avant. Il est homme et non lion.

Le lendemain il fait un autre rêve. Il est oiseau ou serpent. Il s'éveille et se retrouve homme.

Ainsi de la vie. Ainsi de toutes les vies terrestres que nous pourrons être condamnés à traverser. Les vies planétaires sont des sommeils. Ces vies peuvent n'avoir aucun lien entre elles, pas plus que les rêves de nos nuits.

Le moi qui persiste après le réveil, c'est le moi antérieur et extérieur au rêve. Le moi qui persiste après la mort, c'est le moi antérieur et extérieur à la vie.

Le dormeur qui s'éveille se retrouve homme. Le vivant qui meurt se retrouve esprit.

[1848-1850.]

Une idée m'a traversé l'esprit. Serait-ce une lueur ?

Deux hommes contestent. Ils parlent de la vie future. L'un l'affirme, l'autre la nie. L'un dit : — La mort n'est pas. Mon moi persistera. Je sens en moi l'immortalité. Je m'appelle l'âme. — L'autre dit : — Il n'y a rien après la mort. Mon moi sera mangé des vers. Je mourrai tout entier. Je ne sens pas en moi de lendemain. Je m'appelle cendre.

De là deux philosophies qui se querellent et qui marquent la diagonale même de l'esprit humain.

Au nom de quoi parlent ces deux hommes? Au nom du sens intime. Ni l'un ni l'autre n'a vu de ses yeux ni touché de ses mains ce qu'il croit. L'affirmation de l'un et la négation de l'autre n'ont d'autre source que l'intuition. Dans tous les deux, c'est le sens intime qui parle; le sens intime, l'innéité même, la grande voix sacrée qui chuchote mystérieusement à l'oreille de toute âme. Dans le cas présent, cette voix se contredit; à l'oreille de l'un, elle dit : *immortalité;* à l'oreille de l'autre, elle dit : *néant;* elle révèle à la pre-

mière conscience le contraire de ce qu'elle déclare à la seconde. Or, cette voix est infaillible. Serait-il possible que ces hommes dissent vrai tous les deux ?

Dante vient d'écrire deux vers. Pendant qu'il songe accoudé, le premier vers dit au second : Sais-tu, frère ? nous sommes immortels. Je sens en moi la durée éternelle. Nous venons d'éclore pour la gloire. J'ai la conscience que je traverserai les siècles. — Le deuxième répond : Quel rêve. Je sens que je ne traverserai pas un jour ; j'ai en moi la mort ! Je ne suis pas.

En ce moment Dante sort de sa rêverie, prend sa plume, relit ses deux vers, et efface le second.

Tous les deux avaient raison.

Y aurait-il des ébauches d'âme qui se sentent ébauches, des embryons de moi destinés à la refonte, des êtres essayés, qui disparaîtront dans le néant et qui en ont la conscience ?

Y aurait-il des hommes que Dieu rature ?

[1845-1846.]

Quoi ! vous niez carrément le monde invisible ! Vous éclatez de rire. Vous le déclarez absurde. Quoi, ne pas voir le peuple, cela vous suffit pour affirmer le désert ! Depuis quand, de ne pas voir, pour soi, peut-on conclure, pour autrui, ne pas être ? Ainsi l'œil humain, voilà la certitude ; ainsi, hors de la chambre optique qui clignote sous le crâne de l'homme, rien n'est prouvé ! La logique est la très humble servante de la prunelle ! Défense à l'intuition de concevoir ou d'admettre quoi que ce soit qui n'est pas déclaré par les sens. À ce compte, un sourd-muet aveugle et paralytique qui ébaucherait dans ses ténèbres ce bégaiement : *Rien n'existe,* aurait raison !

De votre infirmité vous faites le vide ; vous prenez votre limite pour la limite de la création ; vous appliquez votre brièveté à l'univers.

Mais cette création invisible, qui vous dit qu'un jour vous ne la verrez pas ?

Si vous aviez un autre organisme, est-ce que vous n'auriez pas d'autres perceptions ? Si vous aviez seulement un sens de plus, croyez-vous qu'un nouvel aspect de la vie universelle ne vous serait pas révélé ? Ce que votre chair actuelle ignore, votre essence future le saura. Les mystérieux organismes inconnus des existences ultérieures vous attendent et vous feront toucher l'impalpable et voir l'incompréhensible.

Il y a une chose qui vous arrive tous les jours ; vous ne direz pas que vous n'êtes point familier avec ce fait-là. Vous avez dormi, c'est le matin, vous ouvrez les yeux, vos contrevents fermés laissent pénétrer une clarté crépusculaire dans votre alcôve, vous ne voyez rien autour de vous que vos quatre

murs et l'atmosphère vide. Tout à coup un rayon du soleil levant passe aux fentes du volet, et vous apercevez un monde. Vous distinguez dans cette blancheur subitement survenue des myriades d'objets en suspension, allant et venant, tournoyant, montant, descendant, entrant dans la lueur, plongeant dans l'obscurité, et dont vous ne soupçonniez pas l'existence; vous voyez l'immensité des grains de poussière; cet air que vous croyiez vide était peuplé. Voilà de l'invisible devenu visible.

Un jour, vous vous réveillerez dans un autre lit, vous vivrez de cette grande vie qu'on appelle la mort, vous regarderez, et vous verrez l'ombre; et tout à coup le soleil levant de l'infini apparaîtra splendide au-dessus de l'horizon, et un rayon de lumière, de la vraie lumière, traversera de part en part à perte de vue les profondeurs; alors vous serez stupéfait, vous verrez dans cette bande de clarté, tout à la fois, brusquement, pêle-mêle, ensemble, volant, tourbillonnant, fuyant, planant, des millions d'êtres inconnus, les uns célestes, les autres infernaux, ces Invisibles que vous niez aujourd'hui, et vous sentirez des ailes s'ouvrir derrière vous, et vous en serez un vous-même.

[1845-1846.]

L'âme est esclave du corps. Le corps est esclave des besoins et des appétits. Les besoins et les appétits sont esclaves des occasions. Long et fatal esclavage qui ne finit qu'avec la vie. À la mort le plomb tombe et l'aile s'ouvre.

Toute la vie est un devoir.
C'est pour cela que la vie pèse sur l'homme.
La mort n'est qu'une dette.

[1880.]

[RÊVERIES SUR DIEU.]

Dieu s'enferme, mais le penseur écoute aux portes.

[1830-1834.]

Quiconque a la notion du devoir, quiconque a le sentiment du droit, quiconque a la perception du juste et de l'injuste, quiconque a un but désintéressé, quiconque s'oublie en vivant et fait passer avant lui ce qui n'est pas lui, quiconque veut pour le genre humain, quiconque a dans son cœur les battements du cœur même de l'humanité, quiconque se sent frère du pauvre, du petit, du mineur, du faible, de l'infirme, du souffrant, de l'ignorant, du déshérité, de l'esclave, du serf, du nègre, du forçat, du damné, quiconque souhaite la lumière à l'aveugle et la pensée à l'opprimé, quiconque est misérable des misères d'autrui, quiconque travaille au mieux des autres et pleure de leurs larmes et saigne de leur plaie, quiconque préfère son propre sacrifice au sacrifice de son semblable, quiconque a la vision du vrai, quiconque a l'éblouissement du beau, quiconque écoute une harmonie, quiconque contemple une fleur, une blancheur, une candeur, une clarté, une femme, quiconque admire un génie, quiconque s'émeut d'une étoile, quiconque dit en soi-même : ceci est bien, ceci est mal, quiconque n'écrase pas une mouche inutilement, quiconque aime et sent de l'infini dans son amour, quiconque reconnaît qu'il y a un chemin tortueux et une ligne droite, quiconque agit en conscience, quiconque a un idéal et s'y dévoue, celui-là, quel qu'il soit, qu'il y consente ou non, croit en Dieu.

Quiconque dit : conscience, vertu, bonté, amour, raison, lumière, justice, vérité, aperçoit, qu'il le sache ou non, un des mystérieux profils de cette face sublime : Dieu.

Ceci ne se concevrait point : voir le rayon et nier le soleil.

Dieu, c'est Dies. Dies, c'est jour.

L'athée est identique à l'aveugle.

Une âme peut être opérée de l'athéisme comme une prunelle de la cataracte. Il y a de puissants athées intelligents et justes; c'est avec la notion de

l'idéal qu'on peut les guérir, et, quoi qu'ils disent, au fond ils ne demandent pas mieux. L'athéisme est sans joie. Nul n'est dans la nuit volontairement.

[1846-1850.]

Il y a des hommes de bien athées. À ceux-là je dis :

Quoi! quand le jour est dans votre œil, vous dites : cela vient du soleil; et quand le vrai et le juste sont dans votre esprit, vous n'avez pas la force de conclure : cela vient de Dieu!

Mais je vois le soleil et je ne vois pas Dieu.

C'est que vous ouvrez l'œil de chair et que vous n'ouvrez pas l'œil d'esprit.

[1853-1854.]

La nature m'a déclaré que Dieu existe.

[1840-1832.]

Prouver l'intelligence, et puis ajouter :

Et maintenant pas de Dieu! Y songez-vous?

Quoi! nous, cet atome, ce grain de poussière, cette chose périssable, chétive, infirme, imperceptible et vile, nous aurions ce qui manquerait à cet immense et profond univers où l'infini rayonne dans tous les sens! la créature pleine de misères serait mieux partagée que la création pleine de soleils! Nous aurions une âme et le monde n'en aurait pas!

L'homme serait un œil ouvert au milieu de l'univers aveugle!

Un œil ouvert! Et pour voir quoi? le néant!

[1851-1852.]

On ne peut pas dire : — Dieu est honnête, Dieu est vertueux, Dieu est chaste, Dieu est sincère.

Mais on peut dire : — Dieu est juste, Dieu est bon, Dieu est grand, Dieu est vrai.

Pourquoi?

Parce que : honnêteté, vertu, chasteté, sincérité, c'est le relatif.

Et que : justice, bonté, grandeur, vérité, c'est l'absolu.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Pourquoi ne peut-on pas dire de Dieu qu'il est vertueux?

Parce qu'il est parfait.

Un être qui ne peut avoir aucune qualité relative et qui a toutes les qualités intrinsèques existe nécessairement.

Dieu se démontre par son absolu.

[1873-1875.]

La création est mue par deux espèces de moteurs, tous deux invisibles : les âmes et les forces.

Les forces sont mathématiques, les âmes sont libres. Les forces, étant algébriques, ne peuvent avoir d'écart; l'aberration des âmes est possible; il y a été pourvu; la liberté a un régulateur, la conscience.

La conscience n'est autre chose qu'une sorte d'intuition de la géométrie mystérieuse de l'ordre moral.

Quant à l'être qu'on nomme Dieu, et qu'on peut aussi appeler Centre, il participe des deux natures, dont il est le point d'intersection; il est l'Âme-Force.

[1860.]

Le déisme est de la lumière solaire; le judaïsme, le sabéisme, le bouddhisme, le polythéisme, le fétichisme, le manichéisme, le mahométisme, le christianisme, sont de la lumière lunaire. Moïse, Bouddha, Zoroastre, Orphée, Confucius, Manès, Mahomet, Jésus, sont des espèces d'hommes planètes tournant autour de l'astre et réfléchissant sa lueur.

Les religions sont les lunes de Dieu. Elles éclairent l'homme dans la nuit; elles blanchissent l'âme dans l'ombre. De là ces fantômes, ces illusions, ces mensonges d'optique, ces terreurs, ces apparences, ces visions qui remplissent l'horizon des peuples chez lesquels il ne fait encore que clair de religion.

Le spectre qui sort de cette douteuse clarté lunaire s'appelle superstition.

Tout rayon qui vient directement du soleil porte à son extrémité la figure du soleil, et, quelle que soit la forme de l'ouverture par laquelle il arrive jusqu'à nous, que cette ouverture soit carrée, polygone ou triangulaire, il n'accepte pas cette forme, et imprime invariablement sur la surface où il s'arrête une image circulaire. Ainsi toute lumière qui vient directement de Dieu imprime à notre esprit, quelque forme qu'ait notre cerveau, l'idée exacte de Dieu, et lui en laisse l'empreinte vraie.

En même temps, de même que les rayons de lune (car l'ordre matériel reflète l'ordre moral, et tout est l'unité) perdent la figure du soleil et ne nous apportent, au lieu de son image, que l'aspect quelconque de l'ouverture par laquelle ils passent, l'idée de Dieu, réfléchie par les religions et venant d'elles, perd, pour ainsi parler, la forme de Dieu et prend toutes les configurations misérables du cerveau humain.

[1855-1858.]

Charitas omnia credit. J'adopte du plus profond de mon esprit cette sainte et belle parole.

J'ai dit quelque part que j'étais *de tous les partis par leur côté généreux et que je n'étais d'aucun par leur côté mauvais.*

En politique, au-dessus des partis, je mets la patrie; en religion, au-dessus des dogmes, je mets Dieu. Si j'étais sûr que cette grave parole sera gravement écoutée et gravement comprise, je dirais que je suis de toutes les religions comme je suis de tous les partis. Ici *comme* signifie *de la même manière.* Je crois au Dieu de tous les hommes, je crois à l'amour de tous les cœurs, je crois à la vérité de toutes les âmes.

Penseurs, songez-y, voilà la foi, la grande foi, la vraie foi, la foi qui seule aujourd'hui peut dominer les idées générales; la foi qui seule aujourd'hui peut civiliser les générations révolutionnaires.

Ce rayon-là ne s'aperçoit que des hauteurs. Vous êtes faits pour atteindre aux hauteurs et pour contempler le rayon. Vous avez des ailes, puisque vous rêvez; vous avez des yeux, puisque vous pensez.

[1848-1850.]

Je crois à Dieu direct.

[1846-1848.]

Eh! dit Olympio, je crois, voilà tout. La foule a les yeux faibles. C'est son affaire. Les dogmes et les pratiques sont des lunettes qui font voir l'étoile aux vues courtes. Moi, je vois Dieu à l'œil nu. Distinctement. Je laisse le dogme, la pratique et le symbole aux intelligences basses. La lunette est précieuse, l'œil est plus précieux encore. La foi à travers le dogme est bonne; la foi immédiate est meilleure. J'aime et je respecte la messe du dimanche à ma paroisse. J'y assiste rarement, dis-tu. C'est que j'assiste sans cesse, religieux, rêveur et attentif, à cette autre messe éternelle que Dieu célèbre nuit et jour pour l'homme, dans la nature, sa grande église.

En ce moment ils arrivèrent au bout des arcades. C'était une nuit magnifique. La lune, ronde et pleine, montait dans un ciel presque bleu, pareille à une grande hostie resplendissante.

— Tiens, dit Olympio, regarde. On en est à l'élévation.

[1836-1838.]

Une religion est une traduction.

Ces hommes qu'on appelle les révélateurs fixent leur regard sur quelque chose d'inconnu qui est en dehors de l'homme.

Il y a là-haut une lumière, ils la voient.

Ils dirigent un miroir de ce côté.

Ce miroir est plus ou moins trouble, plus ou moins poli, plus ou moins chromatique, plus ou moins nettoyé.

Ce miroir est la conscience même des révélateurs.

Les évènements, les despotismes, les rois, les capitaines, les maîtres, font quelquefois beaucoup de poussière dessus.

Ce révélateur est un voyant. Cette conscience, qui vient apporter un enseignement au milieu humain ambiant, en sait plus long que ce milieu humain; mais elle participe de ce milieu. Elle en a la transparence ou l'opacité; elle en a la pureté ou la rudesse; elle en a la sauvagerie ou le raffinement. Elle a, dans une certaine mesure, la même couleur et la même densité. De là, selon la surface propre à chaque milieu et à chaque miroir, une image plus ou moins nette de l'astre, parfois lueur vague, comme pour Socrate, parfois ombre, comme pour Spinosa, parfois spectre, comme pour Torquemada.

De là chez tant de peuples, toutes ces réverbérations farouches de Dieu, les idolâtries. De là tout ce faux projeté par le vrai.

Quelquefois le cerveau du révélateur est prisme autant que miroir; et il irise de superstitions et de fables le contour de Dieu. Quelquefois ce cerveau est ténèbres, et il réfléchit l'Être sur fond noir; alors vous avez la pagode de Jaghernaut, et il y a sur la terre un lieu, une région, un point donné, où Dieu se reflète Démon. Le contre-sens du traducteur va jusque-là.

Le strabisme d'une âme peut créer des religions terribles. Plus d'un temple louche vers Satan.

Qui accuser? L'objet révélé? Non. Il s'offre. Le révélateur? Non. Il tâche.

Accusons l'impuissance terrestre, l'insuffisance humaine, le milieu régnant, le moment donné. Tel siècle, telle erreur. Telle société, tel mensonge. La chimère est proportionnelle à l'ignorance. De mauvaise foi, point. Nous

parlons des fondateurs de religions, et non des exploiteurs. Mahomet qui a réussi, Swedenborg qui a avorté, étaient des visionnaires très convaincus. Il n'y a point d'imposteurs. Il y a des tâtonnements modelant la vérité, des essayeurs souvent sans pierre de touche, des guetteurs plus ou moins lointains, des bouches obscures parlant aux multitudes troubles, des songe-creux endoctrinant les ignorants, des crépuscules blanchissant les brouillards, des myopes conduisant les aveugles.

En somme, toutes les religions sont mauvaises, et toutes sont bonnes.

Cassez-les toutes; dans la mise en poussière de cet immense miroir brisé, dans ses innombrables morceaux balayés en tas, vous verrez resplendir l'étoile unique. De tous ces portraits de la Vérité difformes jusqu'au mensonge, une fois que vous les aurez jetés à terre, l'image auguste se dégagera. De toutes les religions détruites sort l'indestructible. C'est que, nous l'avons dit, toutes les religions sont des versions. Sous toutes leurs épaisseurs, il y a le texte.

Toutes les bibles pilées égouttent l'infini.

L'idole mise au creuset donne Dieu. Jupiter est une traduction, Brâhma est une traduction, Vitziliputli est une traduction, Fô est une traduction, Odin est une traduction, Allah est une traduction, Elohim est une traduction.

Un jour la Révolution, fille du dix-huitième siècle et mère du dix-neuvième, indignée, rejette tous ces noms, abat tous ces autels, extermine tous ces symboles, anéantit Dieu sous toutes ces formes, puis se recueille, cherche ce qu'il y a au fond de l'ombre, relève la tête, et dit : l'Être suprême.

Les religions sont des à peu près de l'absolu. Une religion est un masque. Mais que prouve le masque? le visage. Le masque peut être hideux autant que le visage est sublime; il n'en est pas moins fait dessus. Les révélateurs travaillent sur l'éternité vive. Ils tâchent de l'extraire à votre usage; ils vous en donnent toute la quantité qu'ils peuvent. Prenez-vous-en à vous-mêmes s'ils ne vous la donnent pas plus pure et plus abondante. Une religion est une traduction de Dieu mesurée à la quantité d'âme qui est en vous.

[1863-1864.]

Si vous n'avez pas la force d'être religieux, soyez dévot.

[1836-1840.]

Les religions font une chose utile : Rapetisser Dieu jusqu'à l'homme. La philosophie réplique par une chose nécessaire : Grandir l'homme jusqu'à Dieu.

[1869-1870.]

La vraie philosophie détourne des religions et pousse à la religion.

Est-ce que la nature ne vous fournit pas assez de mystère, que vous en faites de votre côté avec le dogme?

En fait d'incompréhensible, contentez-vous du nécessaire.

[1858-1859.]

La nuit est profonde, noire, froide, pluvieuse; pas une étoile au ciel; un bonhomme vous ouvre une cabane, en referme avec soin la porte et les contrevents, allume une lampe, jette un fagot dans un âtre, vous réchauffe et vous éclaire. Mais la nuit a une fin; voilà le soleil qui se lève; la clarté apparaît; l'arbre s'émeut, les fleurs s'ouvrent, les oiseaux chantent; toute la nature communie dans la vie centrale et divine; la grande joie du jour resplendit et vous inonde l'âme; vous voulez sortir, partir, continuer votre voyage; rentrer dans la chaleur et dans la lumière universelle; l'immense rayonnement d'en haut vous attire; vous dites : allons! en marche! en avant! et vous vous sentez comme un tressaillement d'ailes.

Point. Vous ne partirez pas, vous ne sortirez pas; le bonhomme hospitalier de la nuit a toujours ses volets bien clos, son petit âtre flambant, sa petite mèche allumée; et il se fâche et il s'indigne et il vous injurie : Ingrat qui ne voulez plus de ma lampe! insensé qui désertez le coin de mon feu!

Que dites-vous de ce bonhomme? Il s'appelle le Catholicisme.

[1867-1869.]

Toute lumière directe porte à son extrémité la forme du foyer dont elle émane; au bout du rayon solaire il y a l'image du soleil; au bout du rayon divin il y a l'image de Dieu.

Le rayon solaire, en traversant le prisme, se décompose en trois couleurs[1] : le bleu, le jaune, le rouge; le rayon divin, en traversant la création et en pénétrant dans la chambre obscure du cerveau, se décompose en trois notions : le juste, le vrai, le beau. C'est ce spectre lumineux de la triple notion divine toujours rayonnant sous le crâne humain, qu'on appelle la conscience.

On appelle le rayon solaire la lumière blanche; on peut donner le même nom à la conscience.

Le point de départ du rayon s'appelle idée ou Dieu; le point d'arrivée du rayon dans un moi s'appelle notion. Tout ce qui peut dire moi a une fenêtre

[1] Sept, dont quatre composées qui sont le violet, l'indigo, le vert, l'orangé, et trois primitives. (*Note du manuscrit.*)

ouverte à ce rayon. L'astre est dans l'infini et rayonne; le bout de son rayon traîne en moi. C'est la lueur qui éclaire l'âme.

L'âme est dans le noir caveau du crâne, vêtue de cette triple clarté : le vrai, le beau, le juste. Attentive et inquiète, elle dirige comme elle peut l'homme auquel le cœur conseille la passion, auquel le ventre conseille l'appétit. Cette prisonnière tâche de gouverner son geôlier. Elle l'avertit et l'enseigne; elle lui dénonce la chair et lui dévoile l'idéal.

Donc la conscience, c'est le spectre solaire moral intérieur.

Le soleil éclaire le corps, Dieu éclaire l'esprit.

Au fond de tout cerveau humain il y a comme une lune de Dieu.

Quelquefois le malheur des temps ou la faute de l'homme, ou les deux à la fois, obstruent l'entrée du rayon. Alors la notion s'éclipse en tout ou en partie. Si c'est le vrai qui s'éclipse, l'homme continue d'être juste et grand, mais il se trompe; l'erreur a ses sages et ses héros. Si c'est le beau qui s'éclipse, l'idéal se masque; l'homme est honnête et marche droit, mais il est petit. Ce qu'on nomme «le bourgeois» naît de cette nuit partielle de l'âme. Si c'est le juste qui s'éclipse, on a Sénèque, on a Bacon, les penseurs qui voient le bien et font le mal. Si la triple notion s'éclipse à la fois, l'âme devient difforme; on a le monstre.

En perdant cette lumière, l'âme perd sa forme et devient ce je ne sais quoi qui rit et grince au fond de Tibère.

Cette splendeur ailée qui pensait, qui croyait, qui aimait, qui était le bout du rayon dont l'idéal est l'autre bout, qui chantait à voix basse à la vie présente le chant mystérieux de la vie future, qui faisait effort pour introduire Dieu dans l'homme, l'esprit dans la chair et le verbe dans la parole, cette splendeur devient une bête fauve et se met à marcher à tâtons dans le cerveau humain, devenu antre.

Elle démusèle les passions et les appétits.

Elle fait régner le cœur en dehors de la nature et de Dieu, et produit Héliogabale; elle fait gouverner le ventre, et crée Vitellius.

Le travail de l'homme, la fonction divine de sa liberté, le but de sa vie, c'est de construire sur la terre à l'état d'œuvres réelles les trois notions idéales, c'est de faire chair le vrai, le beau et le juste; c'est, en un mot, de laisser après sa mort debout derrière lui sa conscience faite action. Le progrès humain vit de cette triple manifestation sans cesse renouvelée. Celui qui emploie sa conscience, dépense son âme et épuise sa vie pour bâtir le vrai s'appelle Rousseau; celui qui bâtit le beau s'appelle Shakespeare; celui qui bâtit le juste s'appelle Jésus.

Il n'est pas un génie qui n'ait travaillé, il n'est pas un grand homme qui

n'ait apporté sa conscience, son âme, sa pierre, à l'un de ces trois piliers du fronton infini qu'on nomme Vérité, Beauté, Justice. Quelques-uns ont travaillé à deux. Celui qui travaillerait aux trois, celui-là approcherait de Dieu.

Mettre sa conscience hors de soi, la transformer lentement et jour à jour en réalités extérieures, actions ou travaux; en un mot bâtir l'idéal, le construire dans l'art et être le poëte, le construire dans la science et être le philosophe, le construire dans la vie et être le juste, tel est le but de la destinée humaine. Chacun a le choix dans les trois sentiers, mais l'âme est triple et peut marcher dans les trois à la fois. Naître avec les idées, mourir avec les œuvres; tout l'homme est là.

[1850-1860.]

Le fait moral répond au fait matériel et le répercute. Pendant la vie, nous sommes dans le relatif et nous nous guidons d'après la lumière de l'absolu, de même que nous sommes sur la terre et que nous y marchons à la clarté du soleil. Le soleil s'appelle jour, l'absolu s'appelle justice.

Or l'absolu, comme le soleil, c'est Dieu. C'est par ce double rayonnement que Dieu nous éclaire, et l'on pourrait presque ajouter, c'est par ce double rayonnement qu'il nous voit. Le jour est son œil de chair, la justice est son œil d'esprit.

[1855-1858.]

Dieu est un mystère qui pour être prouvé a besoin d'autres mystères. Mais pourquoi avoir fait de faux mystères quand il y en a de vrais?

Les faux mystères sont contestés et contestables, couverts d'erreurs et de ténèbres, perdus dans la profondeur des temps, enveloppés des ironies de l'histoire. Les vrais mystères se lèvent éclatants et visibles sur notre horizon, tous les matins avec le soleil, tous les soirs avec les étoiles.

[1836-1838.]

PHILOSOPHIE.

Descartes, immense esprit, base sa philosophie sur cette formule qui est d'une grande beauté littéraire : Je pense, donc je suis.

C'est là son point de départ.

Est-ce une démonstration ?

Sans doute, dit l'école.

Démonstration de quoi ?

De l'être, dit l'école.

À qui ?

À ceux qui nient.

Entendons-nous. Pour nier l'être, il faut nier absolument. Nier l'être, ce n'est pas nier quelque chose, c'est nier tout. Nier l'être, c'est nier.

Le négateur absolu, c'est le nihiliste. C'est celui qui dit : Rien n'est. C'est donc au négateur absolu que Descartes prétend «démontrer» quelque chose, prouver quelque chose.

Prouver quoi ? démontrer quoi ?

L'être.

Et comment ?

Par cette formule : je pense, donc je suis.

Et l'école bat des mains et dit : le maître a démontré.

Au négateur, au nihiliste ?

Non.

Descartes dit : Je pense, donc...

— Arrêtez-vous, dit le nihiliste, vous ne pensez point. Votre donc est inutile.

Descartes aurait pu se borner à dire : Je suis.

Il aurait prouvé tout autant.

Il aurait démontré tout autant.

C'est-à-dire que pour le nihiliste, il n'aurait rien démontré, il n'aurait rien prouvé.

Pourquoi ?

Simplement parce qu'il est impossible de rien prouver et de rien démontrer au négateur absolu.

Vous lui dites : je suis.

Il répond : vous n'êtes pas.

Vous faites un détour pour revenir à «je suis» par «donc» et vous dites «je pense».

Il vous dit : vous ne pensez point.

Dès le premier pas, il vous barre le chemin. Il met dans votre roue son : tu n'iras pas plus loin.

Pourquoi respecterait-il votre : je pense, plus que votre : je suis ?

Entre deux cerveaux humains il y a toujours place pour Non.

Or, en face de Non il n'y a que Oui.

Tout ce que Descartes pouvait faire c'était de dire : Je.

Je, voilà le vrai point de départ.

Je c'est moi.

Je c'est oui.

Et s'il voulait une formule, il ne pouvait dépasser ceci :

Je donc Je.

Moi donc moi.

Faisons toucher du doigt la question.

Le tort de Descartes a été de vouloir commencer par une démonstration.

Les sciences physiques remontent à l'atome et partent de là. Les sciences psychiques doivent également remonter à l'atome et partir de là.

À ce prix seulement, les sciences sont exactes.

Or, qu'est-ce que l'atome ?

C'est l'indivisible.

Pour la pensée, qu'est-ce que l'indivisible ?

C'est l'indémontrable.

Démontrer, c'est diviser, de même que diviser, c'est voir. *Dividere est videre.*

Donc la science psychique doit remonter à l'indémontrable et partir de là.

Qu'est-ce que l'indivisible ?

C'est l'atome.

Qu'est-ce que l'indémontrable ?

C'est l'axiome.

L'axiome est l'atome du raisonnement.

Donc, comme la mathématique part de l'atome, la philosophie doit partir de l'axiome.

L'axiome, c'est l'élément. L'axiome, c'est l'affirmation. L'affirmation est l'aïeule nécessaire de toutes les démonstrations.

La grande affirmation, la première affirmation, c'est Je.

Je, donc Je. Voilà l'axiome.

Ego ergo ego.

Mais quoi, partir de l'affirmation, est-ce possible ?

Tout ne croulera-t-il pas porté par ce pilier ? Où puise-t-on le droit d'affirmer ? en quoi affirmer engendre-t-il démontrer ? une philosophie qui débute par l'affirmation peut-elle être rigoureuse ? une science qui débute par l'axiome peut-elle être exacte ?

Demandez à l'algèbre.

Demandez à la géométrie.

Mais, diront quelques-uns, ce n'est pas au nihiliste, ni à personne, que Descartes prétend prouver, c'est à lui-même.

À lui-même ?

Mais l'homme qui a besoin de se prouver Je suis, a encore plus besoin de se prouver Je pense. Il est son propre négateur, il est son propre nihiliste. Il se dit à lui-même : Je suis rien.

Il se dit également : Je pense rien.

Ensuite, Je suis est antérieur à je pense.

On se sent être avant de se voir penser.

Se figure-t-on un fondateur d'algèbre ou simplement un homme qui compte et qui au lieu de commencer par 1 commence par 2.

Un et un, donc deux, dit la mathématique. Et c'est son premier axiome.

Se la figurerait-on disant : deux, donc un.

Or, deux donc un, c'est, en langue algébrique, la traduction de : Je pense, donc je suis.

Revenons.

Le point de départ, c'est l'axiome.

Commencer par le divisible, ce n'est pas commencer.

Partir d'une démonstration, ce n'est pas partir. On ne part que d'une affirmation.

Pas de science exacte qui ne vous demande la concession du point de départ.

L'algèbre dit : Je vous affirme ceci : 1 et 1 font 2. Me croyez-vous sur parole ?

La géométrie dit : Je vous affirme ceci : — entre deux points donnés, la ligne droite est le chemin le plus court. — La partie est moins grande que le tout. — Me croyez-vous sur parole ?

Vous dites non.

— Je n'ai rien à vous dire, dit l'algèbre.

— Je n'ai rien à vous dire, dit la géométrie.

Et elles vous tournent le dos.

Parce que aux sciences dont la spécialité est de prouver, vous avez dit : prouvez-moi tout;

Parce que vous n'avez rien voulu concéder;

Parce que vous avez dit : tu es la démonstration, démontre-toi d'abord;

Parce que vous avez méconnu la vertu fécondante de l'indivisible; la puissance démontrante de l'indémontrable;

Parce que vous avez voulu être plus «exact» que l'exactitude;

Parce que vous avez voulu être plus «rigoureux» que la rigueur;

Les sciences exactes vous tournent le dos.

Les sciences rigoureuses vous ferment la porte au nez.

Dans toute étude et dans toute science, la première serrure à ouvrir ne peut être ouverte que par une clef qui est l'axiome.

Acceptez-la.

L'axiome doit être simple.

Doit-il être clair? pas nécessairement.

Simplicité et clarté, c'est deux.

Il y a des axiomes clairs et des axiomes obscurs.

Je donc Je est un axiome obscur.

Ce qui caractérise essentiellement l'axiome, ce n'est pas d'être clair, c'est d'être fécond.

Le germe est obscur. L'axiome est un germe.

Le chêne sort du gland, la science sort de l'axiome.

Toute affirmation n'est pas un axiome.

Quand vous tenez un grain de sable dans votre main, vous tenez un grain de sable. Quand vous tenez un grain de blé, vous tenez la moisson future, le champ couvert d'épis d'or, l'immense gerbe blonde, le pain qui nourrit le peuple.

Le créateur c'est la perfection.

Maintenant, qu'est-ce que la création?

La perfection étant nécessairement identique à elle-même, si la perfection avait créé la perfection, elle se serait créée elle-même; en d'autres termes, ce qu'elle aurait créé se serait confondu avec elle-même; toutes ses créations

seraient rentrées en elle ou pour mieux dire n'en seraient jamais sorties. Elle n'aurait point créé.

Pour créer quelque chose, il a fallu que la perfection créât ce qui n'était pas elle.

Or, ce qui n'est pas la perfection, c'est l'imperfection.

Donc la création, c'est l'imperfection.

Maintenant, qu'est-ce qui distingue la création du créateur ?

Le créateur, étant l'absolu, est l'esprit. *Pur esprit,* comme on dit quelquefois sans se rendre bien compte de toute la portée de ce mot.

Ce qui distingue la création du créateur, c'est qu'elle est mélangée de matière.

Contenir une quantité de matière, c'est là l'attribut de la création. C'est là son signe.

Or la création, c'est l'imperfection.

Donc la matière est le signe de l'imperfection.

À l'origine, Dieu fit la création aussi peu distante de lui que possible. L'imperfection était imperceptible. Il n'y avait presque pas de matière. Tous les êtres étaient anges.

Or l'être ne suffit pas à l'être.

Tout être a une loi, être, et une fonction, se mouvoir.

La pierre elle-même se meut par la minéralisation.

Or, absolument, se mouvoir, c'est faire.

Être et faire, c'est le double aspect de l'être. Il suffit d'être pour faire.

En d'autres termes, être, c'est faire.

Or, l'imperfection étant, a fait.

Qu'a-t-elle fait ?

La perfection, c'est l'absolu, c'est l'un. La perfection n'a pas de degrés. Elle est. Étant absolument, elle est le seul être qui ne puisse se reproduire lui-même. Nous venons de le démontrer.

L'imperfection, c'est le relatif. C'est le multiple. Le relatif a des degrés. Donc l'imperfection, qui est le relatif, peut être à côté de l'imperfection, sans se confondre avec elle.

Il y a une perfection et des imperfections.

L'imperfection est foule.

Maintenant revenons à la question : L'imperfection étant, qu'a-t-elle fait ?

A-t-elle pu faire la perfection? non. Le relatif ne crée pas l'absolu. La création ne crée pas le créateur.

Qu'a-t-elle donc fait?

L'imperfection.

Le pouvait-elle, sans que sa création se confondît avec elle-même?

Oui, puisque le relatif a des degrés.

Donc l'imperfection a créé l'imperfection.

Qu'est-ce que l'imperfection faite? C'est l'imperfection action. Qu'est-ce que l'imperfection action? C'est la faute.

C'est ce que nous nommons le mal.

Première conclusion.

Il y a deux imperfections dont la première engendre la seconde :

L'imperfection être, la création.

L'imperfection action, le mal.

Donc le mal sort de la création.

L'imperfection sort de l'imperfection.

Or, l'imperfection ajoutée à la création première, ce sera plus d'imperfection dans la création.

Nous venons de dire que la matière est le signe de l'imperfection.

Donc ce sera plus de matière.

Ainsi que fait le mal?

Il fait de la matière.

Il y a donc une première création : celle de Dieu.

Et une deuxième création : celle du mal.

Dieu a fait la création aussi peu distante de lui que possible en y mêlant une imperceptible quantité de matière.

Le mal tend à éloigner la création de Dieu en augmentant la matière. Le poids de la matière grossissante fait tomber de plus en plus la création dans l'ombre, dans la faute, dans le mal.

Les premiers êtres étaient impondérables. Leur matière était feu, lumière, essence, parfum. Ils flottaient dans la clarté. Ils habitaient ce que nous appelons l'azur. Ils étaient ce que nous nommons les anges.

La première faute a été le premier poids.

Le pondérable, c'est le mal.

De faute en faute il a été produit des êtres de plus en plus mélangés de pondérable.

Il leur a fallu des supports. Le pondérable en se condensant leur en a donné.
De là les globes semés dans l'espace.
Ces globes sont la création de la faute. La création de la créature.

Dieu avait fait le ciel.
Le mal a fait la terre.

(Continuer. Démontrer que la loi, c'est de remonter).

Résumons.
Le mal crée de la matière.
Mais Dieu aussi en a créé en créant l'imperfection.
Quelle matière crée Dieu?
Quelle matière crée le mal?
Dieu a créé la matière impondérable. Ce que les anciennes sciences appelaient la matière subtile. La matière la plus voisine de l'esprit.
Le mal crée la matière pondérable, la matière condensée, la matière concrète, la matière gravitante. Ce qu'on pourrait nommer la grosse matière. La matière la plus voisine du non-esprit.
Dieu, essentiellement, a créé la matière invisible. Le mal, essentiellement, a créé la matière visible.

Faire le bien, c'est éliminer la matière, c'est accroître l'essence, c'est remonter vers l'absolu par l'échelle ascendante du relatif, c'est se rapprocher de Dieu, c'est rentrer dans la lumière, c'est devenir esprit, c'est devenir ange.
Faire le mal, c'est accroître la matière, c'est s'éloigner de l'absolu, c'est descendre l'échelle du relatif vers les ténèbres, c'est devenir bête, c'est devenir démon.

Les mondes sont des êtres. Un monde est une âme.
Il leur est donné de s'éloigner ou de se rapprocher de Dieu.
Il y a les mondes anges : les paradis.
Il y a les mondes démons : les enfers.
Les mondes de récompense. — Les mondes d'expiation.
Dans les premiers presque tout est esprit et lumière. Dans les autres presque tout est matière et nuit.
Il y a les mondes intermédiaires; les mondes de purification, ce qu'on pourrait appeler les mondes-hommes.
La terre en est un.

[1852-1854.]

[L'INFINIMENT PETIT.]

Il est remarquable que l'infiniment petit est peuplé d'une prodigieuse quantité d'êtres animés et que l'infiniment grand ne l'est pas; de telle sorte qu'on pourrait dire, en n'employant toutefois ces expressions que d'une manière relative, que l'infiniment petit est peuplé et que l'infiniment grand est désert.

Je ne prétends pas dire qu'il n'y ait pas dans l'espace des mondes, des sphères, des globes, probablement habités, ce serait nier le soleil, mais ce sont d'autres univers, d'autres créations, d'autres mystères, lesquels, en dehors des lois générales de la statique divine, n'ont aucune cohésion et aucune communication avec notre création à nous, notre mystère à nous. Je veux dire seulement qu'il n'y a pas d'animaux en contact avec nous plongeant au-dessus de nous dans l'immensité. Il est certain que nous n'entendons pas des voix énormes rire et parler à quatre ou cinq lieues au-dessus de nos têtes, que nous ne voyons pas glisser entre deux montagnes des serpents dont un seul emplit une vallée, que nous ne voyons pas passer le soir, parmi les entassements sombres du couchant, des éléphants ailés gros comme des cathédrales, que nous ne voyons point cheminer sur notre terre, broyant nos forêts et écrasant nos villes sans même le savoir, des géants dont les pieds sont grands comme des collines et dont la tête est invisible, perdue qu'elle est bien au delà des nuées; spectacle effrayant et mystérieux qui glacerait d'horreur les hommes et qui ne trouble pas les fourmis. Les fourmis voient ces choses chimériques; c'est le réel pour elles; les scarabées leur sont éléphants et elles sont éléphants aux infusoires. Rien de pareil pour l'homme. Quelques espèces, qui vont s'éteignant, nous dépassent à peine en stature, et la différence même de la baleine à l'homme n'est rien comparée à la différence de la souris au puceron. Nous touchons à la limite où s'évanouit la série prodigieuse des êtres organisés. La nature vivante est au-dessous de nous.

À partir des animaux de la taille du chien jusqu'aux dernières profondeurs des vibrions et des volvoces, pour toutes les espèces vivantes qui composent la création terrestre et dont les statures décroissantes forment en quelque

sorte à l'œil de l'esprit autant de zones, les géants existent. Ces espèces sont, pour ainsi dire, superposées les unes aux autres, chacune étant géante pour celles qui sont plus bas qu'elles. Une seule est géante pour toutes; c'est l'espèce qui est en haut. L'homme est de celle-là. Il n'y a pas de géants pour nous, parce que rien n'est au delà de nous. C'est nous qui sommes les géants.

Rien, dis-je, si l'on considère les êtres organisés au point de vue de la dimension matérielle, rien n'est au delà de nous. Pourquoi ?

Il y a, sans nul doute, des raisons à cette énigme, entre autres des raisons dynamiques faciles à entrevoir et qui tiennent à l'équilibre même des globes et des sphères et aux lois de la gravitation; mais le fait n'en est pas moins évident et frappant.

Notre tête plonge dans l'espace, notre esprit plonge dans l'inconnu. Nous sommes situés, au physique comme au moral, sur la frontière extrême de la création terrestre, avec l'immensité devant nos yeux, avec l'éternité devant notre âme.

Je continue de méditer sur ce sujet.

Prenez la fourmi, ayant au-dessous d'elle le monde microscopique vivant pour lequel elle est colosse et qu'elle voit bien plus distinctement que nous, ayant au-dessus d'elle tant d'espèces qui la dépassent, depuis le hanneton qui lui fait l'effet que nous font les éléphants, jusqu'au lièvre et au chien qui lui font l'effet que nous font les montagnes, jusqu'au cheval et au bœuf qui sont sur sa tête comme de monstrueux nuages vivants d'où tombent des voix bien autrement formidables que le tonnerre; prenez la fourmi, dis-je, et supposez-la un moment douée d'intelligence et par conséquent d'observation, il est certain qu'elle devra s'estimer placée entre deux infinis également peuplés, l'un dans la petitesse, l'autre dans la grandeur, et qu'elle croira à la progression indéfinie des colosses comme à la décroissance indéfinie des infusoires. Cela lui semblerait évident; elle se tromperait pourtant, et nous le voyons, nous. La progression s'arrête. Nous sommes en présence de la solitude et de l'abîme et face à face avec l'espace dépeuplé.

Cela tient à ce que le support de la création terrestre est un globe, nécessairement limité du côté de l'infiniment grand par sa forme sphérique, illimité du côté de l'infiniment petit par la divisibilité indéfinie.

Il semble que les premiers naturalistes et les premiers philosophes auraient dû être amenés tout de suite et par le seul raisonnement à découvrir la véritable configuration de la terre. La première pensée des hommes a été que la terre était plate. Pourtant, sans même parler du soleil qui tous les jours trace et décrit dans le ciel la forme de la terre, ils eussent pu raisonner ainsi :

Si la terre est un plan, comme ce plan est nécessairement illimité dans

IMPRIMERIE NATIONALE.

tous les sens, la place ne manque pas et il n'y a aucune raison pour qu'au-dessus de l'espèce humaine il n'y ait pas une autre espèce vivante, les pieds sur le même sol, la tête dans d'autres zones, et au-dessus de celle-là une autre, et ainsi de suite, de sorte que l'infini au lieu d'être peuplé de mondes s'éloignant toujours serait peuplé de géants grandissant toujours, et que l'espace serait pour ainsi dire rempli d'une forêt de colosses. Cela n'est pas; donc la terre est limitée; donc la terre n'est pas un plan, car les limites d'un plan sont saisissables; donc la terre est une sphère, car la sphère est le seul corps dont les limites fuient. En d'autres termes, il n'y a pas de géants, donc la terre est un globe.

Ce raisonnement, impossible à l'observateur fourmi, eût été possible à l'observateur homme. Possible, je dis plus, naturel.

Quand on approfondit cette matière, on voit que Dieu, qui peut tout, ne pouvait pas cependant créer le monde autrement qu'il ne l'a fait. Il avait à peupler l'infini. Comment peupler l'infini? Par un plan illimité couvert de géants de grandeurs indéfinies. Et que faire du dessous? Y faire aller et venir d'autres géants en sens inverse. Mais alors imagine-t-on ces profondeurs sans bornes encombrées de monstres vivants mêlant leurs pieds sur le même sol? Chocs, luttes, écrasements, le chaos. Or, le monde, c'est l'harmonie.

Ôtons les pieds de ces monstres de dessus le sol, donnons-leur des ailes et laissons-les voler dans l'espace. Quoi? avec la vie, c'est-à-dire la liberté, le caprice, la passion? alors les chocs recommencent, et le chaos. Figurez-vous des Sirius, des Uranus et des Saturnes ailés qui se cherchent et se heurtent dans le ciel.

Dieu n'a pas donné pour point d'appui à la création un plan, mais une loi; la loi de gravitation. Il n'a point posé sur ce point d'appui des géants, mais des globes, c'est-à-dire des mondes. Il a donné à ces mondes de marcher sans pieds et de voler sans ailes. Seulement, en leur laissant le mouvement, il leur a ôté la liberté.

En continuant de creuser ce côté des questions cosmogoniques, on arrive à des clartés sur la nature même des corps célestes.

Quelques philosophes, et des plus grands, ont pensé que les globes étaient de véritables êtres, des êtres vivants, peut-être même pensants, c'est-à-dire ayant une entité et un moi; et qu'il serait étrange que ce don de l'intelligence appartînt à l'homme, ce grain de poussière, et n'appartînt pas à un monde, et que la terre, par exemple, n'eût pas un cerveau.

Examinons ceci :

Dans la création, telle qu'elle existe pour nous, la pensée est au sommet; au-dessous de la pensée est la vie; au-dessous de la vie, l'organisme; au-dessous de l'organisme, la minéralisation. Le propre de la pensée, c'est l'ini-

tiative ou faculté créatrice; le propre de la vie, c'est la locomotion spontanée; le propre de l'organisme, c'est la végétation ou la croissance; le propre de la minéralisation, c'est la transformation passive. La minéralisation n'a déjà plus rien de commun avec la vie, car elle se concilie avec la mort.

Les globes pensent-ils ? Où est leur initiative ? ils auraient des idées. La terre inventerait tous les printemps une nouvelle fleur.

Vivent-ils ? Où sont leurs caprices ? ils auraient des lubies. Ils s'ennuieraient de leur manège; ils en sortiraient; ils se visiteraient les uns les autres. Ils se meuvent, mais fatalement; ils se déplacent, mais aveuglément, comme la pierre d'une fronde et non comme l'oiseau. Ils n'ont pas le mouvement spontané. Donc ils n'ont pas la vie.

Végètent-t-ils ? ils croîtraient. Donc ils ne sont pas organisés.

Que sont-ils donc ? Des masses minérales subissant deux lois : la loi de gravitation qui les met en mouvement, et la loi de transformation passive qui les rend habitables.

Et nous voici ramenés à l'un de nos points de départ. Les globes ne sont pas des êtres, ce sont des supports.

[1845–1847.]

Ce qui s'éloigne dans l'espace se rapetisse; ce qui s'enfonce dans le temps diminue également. Dans la création primitive, il y a des millions de siècles, les êtres monstrueux étaient énormes. Aujourd'hui les monstres, dragons, hydres, chimères, semblent avoir disparu. Sont-ils évanouis en effet ? Non, en s'enfonçant dans le temps, en vieillissant, ces races hideuses ont décru. Elles se sont réfugiées dans l'infiniment petit; on dirait qu'elles s'y sont enfuies. Le microscope les y poursuit, comme le télescope court après ce qui diminue dans l'espace. Les monstres sont aujourd'hui des infusoires. Typhon est tombé volvoce. Léviathan est devenu vibrion.

[1850–1852.]

LES CHOSES DE L'INFINI.

« Les âmes passent l'éternité à parcourir l'immensité. »

Voilà ce que disaient, il y a deux mille ans, les Druides. Avaient-ils déjà une sorte de divination de la pluralité des mondes? Ils levaient la tête, ils contemplaient les étoiles, et ils faisaient ce prodigieux rêve. De ces étoiles cependant ils ne connaissaient alors que ce que voyaient leurs yeux. Aujourd'hui nous avons un peu plus écarté le voile d'Isis, et notre imagination peut entrevoir, avec un peu moins d'obscurité et beaucoup plus d'épouvante, ce que serait, à travers les mondes, le vertigineux voyage sans fin.

I

A deux cents millions de lieues de nous, dans cette ombre, il y a un globe. Ce globe est quinze cents fois plus gros que la Terre. Quelle est la grosseur de la Terre? Pour traîner la Terre, il faudrait dix milliards d'attelages de dix milliards de chevaux chacun. Ce globe, c'est Jupiter. Nous le voyons, il ne nous voit pas. Notre globe est trop petit. Jupiter est couvert de nuages. Notre crépuscule est son plein midi. Il a une année de douze ans, un jour de cinq heures, une nuit de cinq heures, une seule saison, son axe étant à peine incliné, et quatre satellites. Ces satellites sont toujours tous les quatre sur son horizon; quand l'un est croissant, l'autre est pleine lune. La prodigieuse vitesse de sa rotation use rapidement la vie; évolution trop précipitée des organismes sur eux-mêmes, répétition trop fréquente des actes vitaux, frottement fatigant du mécanisme, sommeils courts. On meurt vite dans Jupiter. À partir de Jupiter, et pour toutes les régions au delà, les étoiles sont visibles le jour.

Cent soixante millions de lieues plus loin, il y a un autre être énorme. Celui-là est seulement huit cents fois plus grand que la Terre. Ce vivant des

ténèbres est au carcan dans un cercle de feu. Le cercle est double. Le premier cercle, le grand, a soixante et onze mille lieues de diamètre; le deuxième cercle, le petit, n'a que soixante mille lieues. Ce monstre est un monde. Nous l'appelons Saturne. Sa vitesse de rotation est telle qu'elle a aplati ses pôles d'un dixième. Pour les habitants des anneaux de Saturne l'année dure trente années et est alternativement blanche et noire, c'est-à-dire qu'à un jour de trente ans succède une nuit de trente ans. L'être qui, sur l'anneau de Saturne, a vu un jour et une nuit serait sur la Terre un vieillard. Saturne a huit lunes. Ici, l'obscurité va s'épaississant. Le crépuscule de Jupiter est le plein midi de Saturne. Saturne, dans l'espace livide où il roule, encombre de son globe, de ses anneaux, et des huit orbites de ses huit planètes, deux mille six cents milliards de lieues carrées.

Quatre cents millions de lieues plus loin, il y a un autre globe. Après le monde de Saturne, le monde d'Uranus. Uranus, comme Saturne, a huit lunes. Ces huit lunes, au rebours de toutes les planètes connues, se meuvent d'orient en occident. L'obscurité grandit. La lumière, vingt-deux fois moindre dans Jupiter que sur la Terre, est dix-sept fois moindre dans Uranus que dans Jupiter. Uranus a quatorze mille lieues de diamètre. Notre siècle est son année.

Cinq cents millions de lieues plus loin, il y a un autre globe, Oceanus. L'obscurité devient terrible. Oceanus a treize cents fois moins de lumière et de chaleur que la Terre. Impossible de se figurer cette glace et cette ombre. Doublez la grosseur de l'étoile du soir, vous aurez le Soleil vu d'Oceanus. Oceanus est trente fois plus loin du Soleil que nous. Or notre distance du Soleil est ceci : la section d'un cheveu représente le diamètre de la Terre vue du centre du Soleil. Oceanus est grand cent fois comme la Terre. Il a une seule lune. Son année dure cent soixante-quatre ans; ses saisons durent quarante ans. Oceanus fait autour de l'étoile que nous appelons Soleil un cercle de sept milliards de lieues.

Est-ce fini ?

Fini ! quel est ce mot ?

Améliorez votre télescope, et vous verrez.

Ces effrayantes planètes obscures, échelonnées, au delà d'Oceanus, les unes derrière les autres, dans les profondeurs impossibles, vous les rêvez ? vous les constaterez.

D'ailleurs qu'importent les planètes ? Pourquoi y perdre le temps ? N'y a-t-il pas autre chose ? À côté de la planète, point lumineux mouvant, n'y a-t-il pas un point lumineux immobile ? C'est l'étoile. Allez-y.

II

Quelle est la plus proche ?

C'est l'étoile Alpha du Centaure.

Allez à celle-là.

Si l'ouragan des Indes, qui emporte des forêts et rase des villes, doublait sa vitesse, laquelle est d'une lieue par minute, il lui faudrait à raison de cent vingt lieues à l'heure, trente jours pour aller de la terre à la lune. La lumière vient de la lune en une seconde. Il faut à la lumière, qui fait quatre millions deux cent mille lieues par minute, trois ans et huit mois pour venir de l'étoile Alpha du Centaure. Il lui faut vingt-deux ans pour venir de Sirius, notre autre voisin.

Tels sont ces précipices que nous appelons l'espace.

Qu'est-ce qu'une étoile ? C'est une tyrannie. La force centripète, quel despotisme !

Autant d'étoiles, autant d'aimants. Ces attractions terribles départagent l'abîme.

Une étoile est un rendez-vous. C'est un lieu de précipitation. L'infini y jette sans cesse on ne sait quel combustible inconnu. La matière subtile tombe de toutes parts à ce foyer, creuset des forces.

Tout centre appelle. Rien ne résiste. Les éléments entrent en discipline. Résultante : la vie.

La réduction des chaos s'opère peu à peu.

Les forces connaissent leur devoir. Pas une ne désobéit.

La gravitation est la conscience de la matière.

Une étoile fait loi. La loi d'une étoile finit où commence la loi d'une autre étoile.

La création visible et invisible subit ces voisinages. Les principes vitaux en suspens oscillent entre ces centres, puis font leur choix, et se rendent au plus fort ou au plus proche. De vastes courants de vie se déterminent dans tous les sens; des formations colossales se mettent en équilibre autour de ces astres. Des rotations éperdues soutiennent ces équilibres.

Notre terre, qui est peu de chose, fait six cent vingt-quatre mille lieues par jour.

Les astres centres tournent sur eux-mêmes.

Une fois saisis par ces aimants, les mondes restent à jamais leurs prisonniers.

Notre Soleil a pris Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Oceanus...

Le Soleil pèse à lui seul sept cents fois plus que toutes les planètes connues mises ensemble dans le plateau d'une balance.

Mercure a la densité de l'or, Vénus et la Terre ont la densité de l'oxyde de fer, Mars a la densité du rubis, Jupiter du chêne, Saturne du liège, Uranus de la brique, Oceanus du hêtre. Oceanus, Saturne et Jupiter flotteraient sur l'eau.

Quelques-uns de ces mondes, comme Vesta, n'ont pas d'atmosphère. Pas d'atmosphère, c'est le silence. Ce sont des univers sourds-muets.

Les planètes éclairent splendidement leurs satellites. Le clair de terre est treize fois plus lumineux que le clair de lune.

Pour les habitants de la lune, quelle merveille que la terre ! l'année de la lune est d'un mois composé d'un jour et d'une nuit qui durent chacun deux semaines. La lune a probablement la forme ovoïde; liquide aux premiers temps de sa formation, elle a dû se figer en ellipsoïde allongée, ce qui explique pourquoi l'un de ses hémisphères, le plus pesant, est éternellement tourné vers nous; la lune pend sur la terre. Ne percevant que son petit diamètre, qui offre une section circulaire, nous la voyons ronde. Une moitié seulement de la lune, cet hémisphère, a la vision de la terre. Vision presque effrayante, à la fois réelle et spectrale. Les habitants de l'arrière hémisphère doivent faire ce voyage d'aller voir la terre de l'autre côté de leur monde. De ce point-là, que voit-on ? Au zénith, un vaste globe immobile, toujours lumineux, gros trois fois comme le soleil. Autour de ce globe tourne l'univers. Cette sphère apparaît comme la clef de voûte du ciel. La création est un tourbillon autour d'elle. Elle est le milieu visible du monde. Elle évolue, mais sur elle-même, majestueusement centrale. C'est l'illusion fixée au sommet de la réalité et déconcertant à jamais la science. Pour les hommes de la lune l'astronomie vraie est fermée. Du haut du ciel étoilé, l'aberration préside au calcul. Comment échapper à ce globe qui ne se déplace jamais, et sur lequel tout gravite ? L'ordre du monde roule sur lui. Toute étude cosmique est irrémédiablement viciée à son point de départ. Un Galilée lunaire semble impossible.

S'imagine-t-on des fleuves de planètes ? Cela existe. Ces fleuves tournent autour de l'étoile dite Soleil. Le plus remarquable, dans notre système, c'est le grand courant d'astres situé à moitié chemin entre Mars et Jupiter. Le premier de ces astres, Cérès, fut découvert en janvier 1801; le dernier,

Sapho, en février 1864. Il y en a aujourd'hui quatrevingt. Le nombre est probablement illimité[1].

D'autres fleuves de planètes ne peuvent être perçus par nos instruments. Par instants, il s'en détache une goutte, qui est un monde. Nous nommons ces mondes bolides. Ces planètes sont les animalcules du monde télescopique. De temps en temps, un de ces infusoires, univers habité comme un autre (pourquoi pas ?), vient se heurter à notre atmosphère, et le frottement de sa vitesse contre sa densité l'enflamme. Il éclate, c'est une étoile filante ; il tombe à terre, c'est un aérolithe. Un de ces torrents de petits mondes passe annuellement sur nos têtes vers le 11 août.

Nous ramassons ces mondes. Que nous apportent-ils ? Parfois nos propres éléments, nos métaux à nous, le cuivre, le cobalt, le nickel, la manganèse, le fer météorique, le fer titané, une basalte pareille à celle des escarpements colonnaires de Paterno, un feldspath qui, comme celui de l'Etna, est du labrador et non de l'orthose ; parfois des métaux inconnus, la plessite, la ténite, le kamacite.

Ces ruissellements circulaires de mondes télescopiques sont de véritables anneaux, entrant peut-être les uns dans les autres et faisant dans les étendues on ne sait quelle surprenante chaîne cosmique.

Une autre chaîne se composerait des gigantesques orbites elliptiques des comètes.

Veut-on se figurer quelle serait cette chaîne ?

La comète de 1680, une des préoccupations de Newton, ne revient qu'au bout de quatrevingt-huit siècles ; elle plonge dans l'espace à trente-deux milliards de lieues.

Cette ellipse longue de trente-deux milliards de lieues ne serait qu'un chaînon de la chaîne cométaire.

Ces prodigieux fils relieraient dans l'espace incommensurable les créations.

La plupart des comètes semblent être et sont probablement des nuages ignés de matière cosmique. Quelques-unes pourtant ont évidemment des noyaux solides ; ainsi, entre autres, la comète à six chevelures de 1744, observée par Chezeau ; ainsi la comète de 1680 ; Newton calcula que le globe flamboyant, noyau de cette comète, mettrait cinq cents siècles à se refroidir.

Pas plus que la science d'hier, la science d'aujourd'hui n'a dit sur les comètes le dernier mot.

[1] La quatrevingt-unième vient d'être aperçue le 30 septembre 1864, au moment où nous venions d'écrire ces lignes. (Le 27 novembre 1864, on a découvert la quatrevingt-deuxième, Alcmène.) [*Notes du manuscrit.*]

La science dit le premier mot sur tout, le dernier mot sur rien.

L'astronomie, cette micrographie d'en haut, est la plus magnifique des sciences parce qu'elle se complique d'une certaine quantité de divination. L'hypothèse est un de ses devoirs.

Nous distinguons, bien entendu, entre hypothèse et hypothèse. Quand Philolaüs imagine l'antichthone et la fait adopter par l'école de Pythagore, Philolaüs est le visionnaire du faux; quand Swedenborg dit : « Les habitants de Saturne adorent la Lueur Nocturne; c'est leur Dieu; la Lueur Nocturne vient du grand anneau », Swedenborg est le visionnaire du possible; quand Hévélius conjecture la libration de la lune, Hévélius est le visionnaire du réel.

Dans toutes les sciences il y a le coin ténébreux auprès de la partie éclairée. L'astronomie seule n'a pas d'ombre, ou, pour mieux dire, l'ombre qu'elle a est éblouissante. Chez elle le prouvé est évident, le conjectural est splendide. L'astronomie a son côté clair et son côté lumineux; par le côté clair elle trempe dans l'algèbre, par le côté lumineux dans la poésie.

Essayer d'entrevoir l'invisible, d'exprimer l'inexprimable? quelle tentation! quelle chimère!

Autour de l'homme chétivement limité rayonnent, nous ne disons pas quatre infinis, — l'infini ne se scinde pas, — mais quatre aspects de l'infini : deux dans la durée, l'éternité future et l'éternité passée; deux dans l'espace, l'infiniment grand et l'infiniment petit.

Mais « l'éternité passée », quel mot! L'absurde et l'évident, l'impossible et le réel, amalgamés et indivisiblement mêlés pour composer l'inconcevable!

Et sous quelle forme l'imaginer, ce monstrueux ensemble universel?

Tout ce qu'on peut dire, c'est que la forme sphérique paraît être celle des mondes et que la forme sphérique est, en effet, celle qui n'a ni commencement ni fin.

III

Nous avons parlé d'étoiles immobiles, c'est une erreur. L'immobilité n'est pas.

Toute cette profondeur remue. On croit y voir étinceler la fixité. On se trompe. Cette fixité bouge. Cette immuabilité change.

Des étoiles s'enflamment ou pâlissent. Sirius, blanc aujourd'hui, était rouge autrefois.

Arcturus, Procyon, Kéid, ont des mouvements propres, constatés.

Mira avance et recule.

Algol avance et recule.

Une étoile du Bélier recule, une du Dragon avance, une du Cygne approche et s'éloigne, la neuvième et la dixième du Taureau s'en sont allées.

D'autres étoiles ont apparu et disparu. Hipparque en a vu une, Adrien en a vu une, Honorius en a vu une, Abulmazar, qui écrivait au neuvième siècle le livre *De la Révolution des Années,* en a vu une; Charles IX a eu la sienne en 1572; Philippe III a eu la sienne en 1604. Une étoile dans le Renard a eu plusieurs allées et venues et, après une longue hésitation, est partie. Le Nord lui-même n'est pas imperturbable. Il change de flambeau. L'astre régulateur est relevé comme un soldat de garde. L'étoile polaire d'Homère n'est pas la nôtre.

Il existe des étoiles doubles, des étoiles triples, des étoiles quadruples. Trois soleils, un vert, un jaune et un rouge, tournant l'un sur l'autre et se poursuivant avec une vitesse de quatrevingts millions de lieues par seconde, voilà Aldebaran.

Nous voyons éclater la meule du rémouleur. Comment font-ils pour subsister, ces globes animés de vitesses désagrégeantes?

Quelle est leur adhésion moléculaire? Comment une telle force centrifuge peut-elle être vaincue?

La lumière est lente à côté de ces emportements terribles.

Ces gigantesques mouvements d'astres s'accomplissent au fond d'un tel abîme et sont à tel point annulés pour nous par la distance qu'ils sont masqués souvent par l'épaisseur du fil de platine traversant le champ de la lunette, fil mille fois plus fin qu'un fil d'araignée.

Il y a une étoile double sur quarante.

IV

L'ombre apparaît comme l'unité.

Dans cette unité qu'y a-t-il?

L'homme a sondé, d'abord avec la prunelle, puis avec le télescope, puis avec l'esprit.

Cette unité, qu'est-ce?

C'est la noirceur, c'est la simplicité épouvantable, c'est l'immanence morte du gouffre, c'est le désert, c'est l'absence. Non. C'est la fourmilière des prodiges. C'est la Présence.

Chacune des trois sondes de l'homme a rapporté quelque chose.

L'œil a vu six mille étoiles, le télescope a vu cent millions de soleils, l'esprit a vu Dieu.

Qui, Dieu?

Dieu.

Au Dieu Inconnu de saint-Paul, l'Aréopage opposait le Dieu Inconnaissable.

Le Dieu inconnaissable est le Dieu incontestable.

Les puissances occultes de la création, les effluves de l'illimité ont une rencontre. Ils se heurtent, s'accostent, s'amalgament, s'entrecroisent, forgent l'un sur l'autre, créent. L'étincelle de ce choc est le soleil.

Les effluves étant infinis, l'étincelle est éternelle.

Pas de raison pour que la rencontre s'interrompe.

Partout où vous voyez une étoile, il y a une de ces rencontres-là.

L'immanence infinie produisant le renouvellement indéfini; tel est le phénomène de la vie universelle.

Essence et substance; de cet androgyne sort le monde.

Dans la création, telle que nous la voyons, tout est combustion. Vivre, c'est brûler. L'homme brûle.

Nous voyons une création, nous en devinons une autre.

La création visible peut être inextricablement amalgamée de créations invisibles.

Elle doit l'être. L'infinitude patente implique une infinitude latente.

Par création invisible, nous n'entendons pas cette portion de la création matérielle, prolongement indéfini du monde télescopique et du monde microscopique, qui se dérobe à notre perception par l'éloignement ou par la petitesse, la petitesse étant un éloignement. Par création invisible nous entendons une création mêlée à nous-mêmes qui nous enveloppe et nous touche mystérieusement, inaccessible à nos sens, saisissable seulement à notre esprit; monde inexprimable, vie profonde et inconnue, d'où l'on sort par le berceau et où l'on rentre par la tombe. La création invisible n'a sur la terre pour l'homme que ces deux ouvertures.

Nous étudions, et nous constatons, dans la mesure de notre possible, la loi de la création visible; la loi des créations invisibles nous échappe.

Il ne nous est donné que d'affirmer ceci :

Toutes les créations, la visible comme l'invisible, sont concentriques à Dieu.

V

On a pu mesurer la distance de quarante étoiles seulement sur cent millions que voit le télescope.

Quels que soient ces univers, éblouissants ou ténébreux, glacés ou incendiés, de l'ensemble de leur phénomène une forme protozoïque quelconque se dégage. Ébullition et congélation vivent. Ô vie! ô loi!

La vie astrale résulte d'un mystérieux réseau de magnétismes.

Elle se distribue dans toutes les sphères du possible en quantités inconnues.

Ici le principe plutonien, là le principe neptunien. Sombres équilibres mêlés de chaos et de déluges. La vie surnage. La vie s'échange.

Qui sait s'il n'y a point un pollen des étoiles?

La solidarité ne peut être la loi des âmes sans être la loi des mondes.

Pourtant, disons-le, la vie, une au point de départ, est diverse au point d'arrivée.

Nous voyons ces mondes. Ils sont; donc ils vivent. Quelle est leur faune? Quelle est leur flore? Ont-ils, comme nous, des végétaux dont la respiration, analogue le jour à la respiration de l'homme, devient inverse la nuit? Leur milieu ambiant ressemble-t-il au nôtre? Leur fluide respiratoire est-il de l'air? Leur liquide potable est-il de l'eau? Pas de réponse à ces questions.

Il faut pour mûrir l'orge douze cents degrés de chaleur accumulée, pour le blé deux mille, pour la vigne trois mille. Qu'est-ce que cela prouve? Rien, sinon le mode de vie propre à la terre.

Chaque globe a une gamme complète de climats. Ses climats ne sont bons que pour lui.

Les données de la vie universelle ont toutes les combinaisons des logarithmes.

La vie de chaque monde, son aspect, sa surface, toute la création qui lui est propre, résulte d'un coup d'autorité de sa nature spécifique.

Où est-il placé dans l'espace? cette question résout toutes les autres. Le lieu fait l'être.

Aux affinités ajoutez les influences.

Les nutations de tous les axes de toutes les sphères, obéissant à des magnétismes obscurs, modifient dans l'étendue la vie incommensurable.

Dieu seul est seul.

Les soleils sont ensemble. Leur lumière, chimiquement diverse, va de tous à tous.

Chacun a droit à sa part du fonds commun, l'Être. Nul refus n'est possible.

Une succion mystérieuse des effluves de l'un par les lacunes de l'autre met tous les mondes en communication.

Les irradiations qui s'entre-pénètrent, font une plénitude.

L'irradiation est équivalente à l'absorption.

L'univers ne manque nulle part.

Il y a, au-dessus des créations locales, et pour les relier, un univers collecteur.

Les petits univers rentrent par une série d'engrenages, ceux-ci télescopiques, ceux-là microscopiques, dans le mécanisme du grand.

Dans notre univers à nous, les orbites planétaires pèsent les unes sur les autres, et leur déplacement incline ou relève les obliquités de toutes les écliptiques. Oscillation prodigieuse.

La mort n'est pas. Tout est la vie. La vie est partout. Quelle vie? La nôtre? Oui et non. Oui, comme principe. Non, comme forme.

Mercure, pour qui le Soleil est sept fois plus grand que pour nous, a une atmosphère aussi chaude que de l'huile bouillante; Oceanus est plus froid que le vif-argent congelé. Variantes du gouffre.

Y a-t-il, çà et là, des raréfactions de la vie? Rien ne le démontre. Nous croyons plutôt à des transformations qu'à des diminutions. Des éclipses, oui. Des noirceurs, non.

La vraie science croit et affirme. Tout cône de ténèbres vient d'un obstacle momentané. Attendez, l'obstacle se déplacera et le cône d'ombre passera. La certitude reparaîtra.

Quiconque nie est la dupe d'une occultation.

Donc croyons à la Vie.

Du reste tous ces mots, glace, chaleur, lumière, nuit, n'ont pas de sens dans l'absolu. La vie universelle n'est que relation. Un vivant n'est pas juge d'un autre vivant. Tu meurs de ce dont je vis. Chacun est selon son milieu. La taupe a l'œil plus petit que l'abeille. Oceanus n'a pas froid, Mercure n'a pas chaud. Pour la bête du feu aux écailles de bronze rouge qui, au dire de Jean Trithème, serpente, heureuse, dans les charbons ardents, et qui, tirée de la fournaise, noircit et expire, agonisant hors de la flamme comme le poisson hors de l'eau, pour cette salamandre notre terre est glace, et notre printemps est la mort. Un lit de braises est son paradis; nos roses lui feraient horreur.

Tout est un; mais rien n'est pareil à rien.

Vénus, qui a le même diamètre que la Terre, porte des montagnes de dix lieues de haut.

Le même être, placé ailleurs, sera autre. Le temps lui-même n'a pas d'identité. Une minute de Jupiter équivaut à trois de nos minutes.

L'homme terrestre, tel qu'il est, pèserait quatre cents livres dans Jupiter et quatre mille livres dans le Soleil. Sur Pallas il pourrait, sans se faire de mal, sauter des tours de Notre-Dame (s'il y a une Notre-Dame dans Pallas). Dans le Soleil une chute de trois pouces de haut le tuerait. L'homme dans le Soleil ne pourrait vivre que couché; le poids de sa tête écraserait sa colonne vertébrale.

Sur d'autres planètes que la Terre, l'écliptique moins inclinée fait la vie plus longue et l'existence moins âpre. Nous le supposons, du moins.

Selon notre mode de concevoir la vie, l'obliquité du rayon solaire est toute la question. Suivant ce plus ou moins d'obliquité, on subit l'existence ou on la savoure. L'axe d'une sphère incliné ou redressé peut changer un paradis en enfer et un enfer en paradis, mais qui nous dit que notre possibilité de vivre est l'unique? Qui nous dit que l'être se limite à notre façon de le comprendre? Nous voyons les choses sous un certain angle; mettez le point d'observation en deçà de l'homme, cet angle variera évidemment.

Autant de mondes, autant de vies.

De tout point d'intersection une vie jaillit.

Les mondes sont des nœuds de forces.

VI

Nous venons de raconter quelques prodiges.

Continuons.

Chaque étoile est un soleil; autour de chaque soleil il y a une création. Notre monde solaire, avec toutes ses planètes, est imperceptible dans le monde stellaire. Notre Soleil, treize cent soixante mille fois plus gros que la Terre, n'est qu'une étoile atome.

Représentez-vous des millions de soleils comme le nôtre avec toutes leurs légions de planètes, enfoncés au-dessus de nos têtes à une distance telle que ce n'est plus qu'une vague blancheur, un blêmissement indistinct, on ne sait quel inexprimable écrasement d'étoiles; nous nommons cela la Voie Lactée.

Nous, et tous les astres que nous voyons, et toutes les constellations du zodiaque, et tous les univers du zénith et du nadir, nous faisons partie d'un prodigieux disque d'étoiles tournant probablement sur lui-même, dont la Voie Lactée est le bord. Il y a là un épaississement de soleils qui fait une grande tache livide dans l'infini.

Et après la planète, et après l'étoile, et après la Voie Lactée, qu'y a-t-il?

Il y a la nébuleuse.

Qu'est-ce que la nébuleuse?

VII

On voit çà et là dans le ciel des pâleurs, des macules presque insaisissables, quelque chose qui est de la lumière sans cesser d'être de l'ombre, d'indicibles apparences où il y a de l'aurore et où il y a du spectre. Ce sont les nébuleuses.

Le soleil, c'est nous, les planètes, c'est nous, les constellations, c'est nous, l'étoile polaire qui est à soixante-seize millions de millions de lieues, c'est nous, la Voie Lactée, c'est nous.

La nébuleuse, ce n'est plus nous.

Telle étoile, dont la lumière ne nous parvient qu'en cent mille années, est notre compatriote céleste. Elle habite le même firmament que nous; elle est mêlée à notre disque stellaire; elle est de la maison.

La nébuleuse, c'est l'étrangère. Nos comètes ne vont pas là.

Elles seraient inquiètes à cette distance et craindraient de ne plus savoir où retrouver nos soleils.

Notre lumière y va; car la lumière sacrée, c'est le lien universel.

Peut-être aussi y a-t-il, pour faire le service de ces monstrueux espaces, des relais de comètes « transatlantiques» ignorées.

La nébuleuse est un autre disque stellaire, composé, lui aussi, de ses milliards de soleils, et faisant une Voie Lactée dans un firmament inconnu.

Herschel a compté plus de deux mille nébuleuses.

Notre Voie Lactée est la cabane; les nébuleuses sont la ville.

Au delà du monde des planètes, il y a le monde des étoiles; au delà du monde des étoiles, il y a le monde des nébuleuses.

Les lunes sont les satellites d'une planète; les planètes sont les satellites d'une étoile; les étoiles sont les satellites d'une nébuleuse; les nébuleuses sont les satellites du Centre Ignoré.

Autant la distance d'une étoile à l'autre surpasse la distance des planètes entre elles, autant la distance d'une nébuleuse à l'autre dépasse la distance des étoiles entre elles. Pour exprimer en chiffres la distance des planètes, on prend pour unité la lieue de quatre mille mètres; pour exprimer la distance des étoiles, on prend pour unité notre rayon solaire de trente-huit millions de lieues; pour exprimer la distance des nébuleuses, il faut prendre pour unité le rayon stellaire, c'est-à-dire au minimum (le plus court rayon stellaire d'Alpha du Centaure à notre soleil) sept mille milliards de lieues. La distance du soleil à la nébuleuse la plus voisine est à la distance de la terre au soleil dans la proportion de sept mille milliards de lieues à une lieue. Plus

d'angles à calculer; plus de parallaxe à rêver; ici la géométrie arrive à l'épouvante.

On sent l'accablement de la création inconnue.

Disons-le, même à cette profondeur, le télescope a pu saisir des formes. Messier, du haut de la logette de l'hôtel de Cluny, a constaté dans la vingt-septième nébuleuse deux cercles lumineux occupant les deux foyers d'une ellipse. La nébuleuse d'Hercule figure une éponge dont chaque trou serait une étoile. La nébuleuse du Chien de chasse, espèce de chevelure de flamme, tourne en spirale autour d'un noyau éblouissant. L'éternité d'un ouragan semble pouvoir seule expliquer cette torsion effrayante.

Qui sait où l'observation humaine s'arrêtera? De Francœur à nous, le télescope a monté de soixante-quinze millions d'étoiles à cent millions.

Parce que dans la Voie Lactée proprement dite, nous n'avons encore compté que dix-huit millions de soleils, ce n'est pas une raison pour nous décourager.

Le jour où nos lunettes auraient reçu un suprême perfectionnement qui n'a rien d'impossible, la profondeur incommensurable étant partout peuplée d'astres à des éloignements divers, tous ces points lumineux, devant le regard du télescope, se serreraient sans interstice les uns contre les autres, boucheraient tous les trous, deviendraient surface, et le ciel de la nuit nous apparaîtrait comme un immense plafond d'or.

VIII

Le ciel offre cet effrayant phénomène : toujours la lumière, jamais la certitude.

Les distances démesurées des astres font que le ciel, à parler rigoureusement, est toujours à l'état d'illusion.

Le ciel que nous voyons n'est pas présent; il est passé. L'Aujourd'hui du ciel nous est inconnu; nous n'avons devant les yeux qu'Hier, et un Hier qui pour certains astres recule à des milliers d'années. La Chèvre que nous admirons tous les soirs était peut-être éteinte sept ans avant la bataille de Marengo; les étoiles que le télescope de trois mètres aperçoit maintenant n'existaient peut-être plus au temps de Charlemagne, et les étoiles que le télescope de six mètres observe en ce moment étaient peut-être déjà évanouies au moment de la guerre de Troie. À l'heure où nous sommes, il n'y a peut-être plus une seule étoile dans le ciel.

Les dernières étoiles étant situées à la distance infinie, et la distance infinie ne s'épuisant pas, leur lumière, même après que l'astre aurait disparu, nous

arrivera toujours, et s'il advenait que toutes les étoiles s'éteignissent dans le ciel, nous ne le saurions jamais. Nous verrions pendant l'éternité ces profondes étoiles mortes.

Le seul phénomène apparent et qui, pour être constaté, voudrait être observé pendant des milliers d'années, serait celui-ci : les grandes étoiles visibles à l'œil nu disparaîtraient peu à peu l'une après l'autre, et la Voie Lactée, devenue informe, envahirait tout le ciel. L'immensité serait une nébuleuse.

IX

Est-ce tout?

Jamais.

Quel véhicule voulez-vous?

La locomotive fait quinze lieues à l'heure.

L'ouragan fait soixante lieues à l'heure.

Le boulet de canon fait sept cents lieues à l'heure.

La locomotive se traîne.

L'ouragan boite.

Le boulet de canon est une tortue.

Enfourchez le rayon de lumière.

C'est là une monture quatre mille fois plus rapide que le boulet de canon, quatre millions deux cent mille fois plus rapide que l'ouragan et dix-sept millions de fois plus rapide que la locomotive.

Elle fait, vous le savez, soixante-dix mille lieues par seconde.

Partez.

Allez sur le rayon de lumière en huit minutes de la Terre au Soleil, allez en quatre heures du Soleil à Oceanus, allez en trois ans et huit mois d'Oceanus au Centaure, allez en vingt-huit ans du Centaure à l'Étoile Polaire, allez en seize mille huit cents ans de l'Étoile Polaire à la Voie Lactée, allez en cinq millions d'années de la Voie Lactée à la nébuleuse du Chien de chasse, vous n'aurez point encore fait un pas.

Les apparitions d'univers recommenceront.

L'insondable restera devant vous, tout entier.

Au delà du visible l'invisible, au delà de l'invisible l'inconnu.

Partout, toujours, au zénith, au nadir, en avant, en arrière, au-dessus, au-dessous, en haut, en bas, le formidable Infini noir.

Et tout ceci ne serait encore qu'un des deux aspects de la vision sublime.

À côté de l'infini de l'espace, il y a l'infini de la durée.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Songe-t-on qu'avec des existences probables de milliards et de milliards de siècles, ces myriades d'étoiles et de soleils, soumises pourtant aux lois universelles de la naissance et de la mort, ont sans doute un commencement et une fin, mais se transforment, se remplacent et se renouvellent sans cesse, sans trêve, sans terme, toujours, toujours, toujours...

De ces prodigieuses hauteurs, oserons-nous maintenant faire un retour sur nous-mêmes ?

Imperceptibles sur notre imperceptible globe pendant la seconde qui est notre vie, ne sommes-nous pas, en présence de cet écrasant infini, bien infimes et bien misérables ?

Non, puisque nous le comprenons.

[1864.]

[CONTEMPLATION SUPRÊME.]

I

Comme l'antique Jupiter d'Égine à trois yeux, le poëte a un triple regard, l'observation, l'imagination, l'intuition. L'observation s'applique plus spécialement à l'humanité, l'imagination à la nature, l'intuition au surnaturalisme. Par l'observation, le poëte est philosophe, et peut être législateur; par l'imagination, il est mage, et créateur; par l'intuition, il est prêtre, et peut être révélateur. Révélateur de faits, il est prophète; révélateur d'idées, il est apôtre. Dans le premier cas, Isaïe; dans le second cas, saint-Paul.

Cette triple puissance inhérente au génie, c'est-à-dire à l'intelligence humaine sublimée, l'homme, par la plus naturelle des illusions d'optique, l'a transférée à Dieu. De là la trimourti, qui a précédé le triagme, qui a précédé la triade, qui a précédé la trinité. De là l'immémorial et universel triangle mystique adoré à Delphes, à Saropta, à Teglath-Phalazar, gravé dans la grande syringe, sculpté il y a quatre mille ans au fond de l'Inde dans ces effrayants dedans de montagnes creusés en pagodes, et qu'on retrouve à Palanquè après l'avoir constaté à Bénarès. Mais les fondateurs de religions ont erré, l'analogie n'est pas toujours la logique, le génie peut être trinité sans que Dieu ait à subir cette limitation. Bossuet se trompe, l'homme seul est grand. Dieu n'est pas grand, il est infini. Le grand suppose une mesure possible. Dieu est sans mesure. Trinité, à quel propos? L'infini n'est pas trois. Premier, second, troisième, l'illimité ne connaît pas cela. L'absolu n'est pas plus borné par le nombre que par l'étendue. Intelligence, puissance, amour; intuition, imagination, observation; ce n'est pas Dieu, c'est l'homme. Dieu est cela, et le reste. Dieu a une quantité infinie de facultés infinies. Vous êtes étranges de compter Dieu sur vos doigts.

Philosophiquement et scientifiquement, on peut dire que qui croit à la Trinité ne croit pas en Dieu.

Quelle idée pensez-vous que se fasse de Dieu, quelle notion voulez-vous que puisse avoir de Dieu l'homme, le prêtre, qui, comme le jésuite Sollier,

par exemple, écrit : « Il n'y a au-dessus d'Ignace de Loyola que les papes comme saint-Pierre, les impératrices comme Marie mère de Jésus, et quelques monarques comme Dieu le Père et Dieu le Fils ! »

Chose inouïe, c'est au dedans de soi qu'il faut regarder le dehors. Le profond miroir sombre est au fond de l'homme. Là est le clair-obscur terrible. La chose réfléchie par l'âme est plus vertigineuse que vue directement. C'est plus que l'image, c'est le simulacre, et dans le simulacre il y a du spectre. Ce reflet compliqué de l'Ombre, c'est pour le réel une augmentation. En nous penchant sur ce puits, notre esprit, nous y apercevons à une distance d'abîme, dans un cercle étroit, le monde immense. Le monde ainsi vu est surnaturel en même temps qu'humain, vrai en même temps que divin. Notre conscience semble apostée dans cette obscurité pour donner l'explication.

C'est là ce qu'on nomme l'intuition.

Humanité, Nature, Surnaturalisme. À proprement parler, ces trois ordres de faits sont trois aspects divers du même phénomène. L'humanité dont nous sommes, la nature qui nous enveloppe, le surnaturalisme qui nous enferme en attendant qu'il nous délivre, sont trois sphères concentriques ayant la même âme, Dieu.

Ces trois sphères, car c'est là le vaste amalgame, se pénètrent et se confondent, et sont l'unité. Un prodige entre dans l'autre. Une de ces sphères n'a pas un rayon qui ne soit la tige ou le prolongement du rayon de l'autre sphère. Nous les distinguons parce que notre compréhension, étant successive, a besoin de division. Tout à la fois ne nous est pas possible. L'incommensurable synthèse cosmique nous surcharge et nous accable.

Les plus hauts génies, les intelligences encyclopédiques aussi bien que les esprits épiques, Aristote aussi bien qu'Homère, Bacon aussi bien que Shakespeare, détaillent l'ensemble pour le faire comprendre, et ont recours aux oppositions, aux contrastes et aux antinomies. Ceci est d'ailleurs le procédé même de la nature, qui emploie la nuit à nous faire mieux sentir le jour. Hobbes disait : La dissection fait le chirurgien, l'analyse fait le philosophe ; l'antithèse est le grand organe de la synthèse ; c'est l'antithèse qui fait la lumière.

De là notre distinction entre humanité, nature et surnaturalisme ; mais, en réalité, ce sont trois identités, et ce qui est de l'une est de l'autre. Qu'est-ce que l'humanité ? C'est la partie de la nature insérée dans notre organisme. Et qu'est-ce que le surnaturalisme ? C'est la partie de la nature qui échappe à nos organes. Le surnaturalisme, c'est la nature trop loin.

Entre l'observation qui regarde l'homme et l'intuition qui regarde le surnaturalisme, il y a la même différence qu'entre scruter et sonder.

Mais expliquer la nature, ce n'est point la limiter; classification et négation, c'est deux. Il ne faut ni trop de Oui ni trop de Non. L'idolâtrie est la force centripète; le nihilisme est la force centrifuge. L'équilibre entre ces deux forces, c'est la philosophie.

Chose bizarre, l'idolâtrie et le nihilisme s'entendent sur un point, la limitation de la nature.

Les religions, à l'époque peu avancée du genre humain où nous sommes, sont encore en bas âge. Qu'on ne s'y trompe pas, croire est une science en même temps qu'une soif. On croit d'instinct, puis on croit de logique. Les religions faisant partie de la civilisation, il y a pour les religions, comme pour tout le reste, l'enfance de l'art. Et ce mot est pris ici en bonne part. À l'heure où nous sommes, les religions ignorent. Ne leur apportez pas de lumière nouvelle; leur Dieu est bâclé. Elles ont créé Dieu. Elles n'en veulent pas d'autre. Toute religion est l'abbé Vertot. C'est trop tard, mon Dieu est fait. De là, un résultat singulier. Dans les religions, ce qui fait défaut, c'est l'essence même de la foi, c'est le sentiment de l'infini. Ce qui manque aux religions, c'est la religion. L'illimité est toute la religion. La foi, c'est l'indéfini dans l'infini. Or, insistons-y, dans l'humanité telle qu'elle est encore, le caractère des religions, c'est l'absence d'infini. Elles parlent du ciel, mais elles en font un temple, un palais, une cité. Il s'appelle Olympe, il s'appelle Sion. Le ciel a des tours, le ciel a des dômes, le ciel a des jardins, le ciel a des escaliers, le ciel a une porte et un portier. Le trousseau de clefs est confié par Brâhma à Bhâwany, par Allah à Aboubekre, et par Jéhovah à saint-Pierre. Démogorgon prend sur les volcans Acrocéraunes une poignée de boue enflammée et la jette en l'air; cela fait les astres. Le ciel est une montagne; le ciel est en cristal; la terre est le centre de l'univers; Josué arrête le soleil, Circé fait reculer la lune; la Voie Lactée est une tache de gouttes de lait; les étoiles tomberont.

Quant à cet être, l'Éternel, l'Incréé, le Parfait, le Puissant, l'Immanent, le Permanent, l'Absolu, il est vieux avec une barbe blanche, il est jeune avec un nimbe; il est père, il est fils, il est homme, il est animal; bœuf chez les uns, agneau chez les autres, ailleurs colombe, ailleurs éléphant. Il a une bouche, des yeux, des oreilles; on a vu sa face. Quant aux facultés, on les lui concède infinies, mais, comme nous venons de le rappeler, on ne lui en donne que trois, reprenant dans le chiffre l'infinitude qu'on accorde dans l'étendue, et sans s'apercevoir que si l'être absolu a un nom, ce n'est pas Trinité, c'est Infinité. Cet être est irritable, il est passionné, il est jaloux, il

se venge, il se fatigue, il se repose, il lui faut son dimanche, il habite un lieu, il est ici et non là. Il est le Dieu des armées; il est le Dieu des anglais, et non des français; il est le Dieu des français et non des autrichiens. Il a une mère; il existe des rois qui promettent à Notre-Dame d'Embrun une tiare en vermeil de peur qu'elle ne soit en colère de la robe de brocart d'or qu'ils ont offerte à Notre-Dame de Tours. Il a une forme; on le sculpte, on le peint, on le dore, on l'enrichit de diamants. On l'avale et on le boit. On l'entoure d'une frontière de dogmes. Chaque culte le met dans un livre; défense à lui d'être ailleurs. Le Talmud est sa gaine, le Zend-Avesta est son étui, le Koran est son fourreau, la Bible est sa boîte. Il a des fermoirs. Les prêtres le gardent sous enveloppe. Ils ont seuls droit d'y toucher. De temps en temps, ils le prennent dans leurs mains et le font voir. Voilà où en est l'illimité. Toutes les religions, anciennes ou actuelles, s'efforcent de finir Dieu.

Pourquoi ?

C'est qu'un Dieu fini, c'est un Dieu commode. Le rayonnant en tous sens n'est point facile à manier. Mettez donc le soleil dans un ostensoir.

Dieu, incompréhensible au savant, est inintelligible à l'ignorant. L'infini ayant un moi, voilà qui n'est pas peu de chose à imaginer. Il y a dans cette notion métaphysique excès de pesanteur pour l'intelligence humaine. Faciliter la foi, c'est le travail des religions; cela s'obtient aux dépens de l'idéal. Administrer Dieu, tel est le problème à résoudre. Le paganisme divise Dieu en déités, le christianisme le divise en sacrements. Les religions, c'est Dieu donné à l'homme par bouchées. Rendre Dieu mangeable, c'est un succès.

L'Âme-Monde, faites donc comprendre cette abstraction prodigieuse à la grosse foule ignorante et ignorante utilement pour vous. Un Jupiter de marbre ou un Sabaoth de bronze, cela se voit. Or, on ne croit que ce qu'on voit. (Fausse vérité qui est à la fois le point de départ de l'idolâtrie et le point de départ de l'athéisme.) Fabriquez donc une statue quelconque; une fois la statue faite idole, une fois le piédestal fait autel, donnez l'exemple, prosternez-vous; il ne vous reste plus qu'un travail à exécuter et qu'un progrès à accomplir, c'est de persuader à cette honnête masse d'hommes que cette pierre ou ce cuivre, c'est l'Éternel et l'Infini. Petite affaire. Pour persuader la foule, il suffit de l'effarer; un miracle ou deux font la besogne.

Rien donc hors du Veda, rien hors du Toldos-Jeschu, rien hors du Koran, rien hors de la Genèse, rien hors des docteurs, rien hors des prophètes, rien hors des évangélistes; et si Dieu déborde, on le rognera. C'est au nom de Moïse que Bellarmin foudroyait Galilée, et ce grand vulgarisateur du grand chercheur Copernic, Galilée, le vieillard de la vérité, le mage du ciel, était réduit à répéter à genoux, mot à mot, après l'inquisiteur, cette

formule de honte : «*Corde sincero et fide non ficta, abjuro, maledico et detestor supradictos errores et hæreses.*» Le mensonge mettait à la science le bonnet d'âne. Galilée se courba devant l'orthodoxie ; Campanella non. L'inquisition mit Tomaso Campanella en prison pendant vingt-sept ans et l'appliqua à la question sept fois, et chaque fois la torture dura vingt-quatre heures. Quel était son attentat ? Avoir affirmé que le nombre des étoiles est infini. Ainsi les religions en viennent à ceci que, devant elles, l'infini est un crime.

Aux yeux du nihilisme, l'infini n'est pas criminel ; il est ridicule. On a entendu tout récemment en pleine Académie savante, cette parole caractéristique : « Arrêtons-nous, car nous tomberions dans les puérilités de l'infini. » Et cette autre : « Ceci n'est pas sérieux, c'est de la religion. » Et cette autre : «Les penseurs rejettent le surnaturalisme.»

Donc voilà la science, du moins une certaine science académique et officielle, aussi myope que l'idolâtrie. La science d'état donne la réplique à la religion d'état. Elle recule, elle aussi, devant l'infini. Ces rapetissements n'ont rien qui déplaise au maître. Là où il y a des sénats, cette science en est. Faire l'univers substance et bloc, faire du grand Tout une simple agrégation de molécules sans mélange d'aucun ingrédient moral, et par conséquent aboutir à ceci que la force est le droit, ce qui entraîne cette autre conséquence que la jouissance est le devoir, raccourcir l'homme à la bête, le diminuer de toute la hauteur de l'âme retranchée, en faire une chose comme une autre, cela supprime net bien des déclamations sur la dignité humaine, la liberté humaine, l'inviolabilité humaine, l'esprit humain, etc., et rend tout ce tas de matière plus maniable. L'autorité d'en bas, la fausse, gagne tout ce que perd l'autorité d'en haut, la vraie. Plus d'infini, partant plus d'idéal ; plus d'idéal, partant plus de progrès ; plus de progrès, partant plus de mouvement. Immobilité donc. Statu quo, étang ; c'est là l'ordre.

Il y a de la putréfaction dans cet ordre-là.

L'homme veut être eau courante. Chose merveilleuse, la liberté, c'est la santé. Un ruissellement, un murmure, une pente, un parcours, un but, une volonté, pas de vie sans cela. Sinon une prompte pourriture. Vous serez fétides, et vous donnerez aux autres votre peste. Le despotisme est miasmatique. Se délivrer, c'est se désinfecter. Aller en avant est un assainissement.

Il n'y en a pas moins des gens qui poussent le goût de la tranquillité jusqu'à admirer une civilisation à surface de marais.

L'âme dans l'homme est une inquiétude ; l'infini hors de l'homme est un appel. L'infini s'ouvre, l'âme entre. Entrer, c'est marcher ; entrer, c'est voler ; entrer, c'est planer. Qu'est cela ? C'est du désordre. Demandez à la cage ce qu'elle pense de l'aile. La cage répondra : l'aile, c'est la rébellion.

Ôter l'âme, c'est couper l'aile. Ôter l'infini, c'est supprimer le champ. La tranquillité est rétablie.

S'il n'y a pas dans l'homme autre chose que dans la bête, prononcez donc sans rire ces mots : Droits de l'homme et du citoyen. Ces mots : Droit du bœuf, droit de l'âne, droit de l'huître, rendront le même son. C'est un peu ce que souhaitent les despotes.

La science académique, la science d'état, leur rend ce service, et le leur rend de bonne foi, nous le pensons. Elle ne trompe pas, elle se trompe. C'est bassesse de vue, non de cœur. Aussi essayons-nous de l'éclairer.

Cette science prend la petitesse pour l'exactitude. Elle est de tempérament timide, elle a l'effroi facile, elle ne va pas volontiers à la découverte. L'infini, quel voyage à entreprendre ! Dès que le 8 se renverse, elle s'arrête court. Passe pour l'algèbre ; mais la science entière n'est pas l'algèbre. Toute question veut être sondée. Pourquoi refuser l'examen ?

Un jour, en 1827, à l'époque où l'on parlait beaucoup de « l'homme fossile de la forêt de Fontainebleau », étant chez Cuvier au Jardin des plantes, il y eut entre lui et moi ce dialogue :

— Monsieur Cuvier, que pensez-vous de l'homme fossile ?

— Qu'il n'existe pas.

— Êtes-vous allé le voir ?

— Non.

— Irez-vous ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'existe pas.

— Mais si, par hasard, il existait ?

— Il ne peut exister.

Ce qu'on appelait en 1827 « l'homme fossile », n'était en effet qu'un grès bizarrement contourné en forme humaine. Cuvier semblait avoir raison. Il avait tort. L'homme fossile existe. Trente-six ans après ma conversation avec Cuvier, en 1863, dans la carrière de Moulin-Quignon, près Abbeville, à trente mètres au-dessus du niveau de la mer, sur un plateau qui domine la vallée de la Somme, de l'épaisseur d'un banc de sable noir argileux du diluvium inférieur, reposant immédiatement sur la craie blanche, à quatre mètres trente-deux centimètres de la surface du sol, tout près de la craie, on a extrait un os fossile de mâchoire humaine portant encore une dent, obliquement implantée d'avant en arrière, ce qui caractérise le prognatisme des races inférieures et ce qui fait à la Genèse le déplaisir de confirmer l'hypothèse de plusieurs Adams. L'homme fossile est aujourd'hui déposé sur le bureau de l'Académie des sciences. Il est sorti de l'ombre, quoique cela lui fût défendu

par l'autorité compétente. Le déluge a eu la fantaisie d'être désagréable à M. Cuvier, conseiller d'État. Je plains les affirmateurs contre l'inconnu. Il leur arrive de ces aventures.

C'est la science académique et officielle qui, pour avoir plus tôt fait, pour rejeter en bloc toute la partie de la nature qui ne tombe pas sous nos sens et qui par conséquent déconcerte l'observation, a inventé le mot *surnaturalisme.* Ce mot, nous l'adoptons, il est utile pour distinguer, nous nous en sommes déjà servi et nous nous en servirons encore, mais, à proprement parler et dans la rigueur du langage, disons-le une fois pour toutes, ce mot est vide. Il n'y a pas de surnaturalisme. Il n'y a que la nature. La nature existe seule et contient tout. Tout Est. Il y a la partie de la nature que nous percevons, et il y a la partie de la nature que nous ne percevons pas. Pan a un côté visible et un côté invisible. Parce que sur ce côté invisible, vous jetterez dédaigneusement ce mot *surnaturalisme,* cet invisible existera-t-il moins ? *X* reste *X.* L'Inconnu est à l'épreuve de votre vocabulaire. Nier n'est pas détruire. Le surnaturalisme est immanent. Ce que nous apercevons de la nature est infinitésimal. Le prodigieux être multiple se dérobe presque tout de suite au court regard terrestre ; mais pourquoi ne pas le poursuivre un peu ? Toutes ces choses, spiritisme, somnambulisme, catalepsie, biologie, convulsionnaires, médiums, seconde vue, tables tournantes ou parlantes, invisibles frappeurs, enterrés de l'Inde, mangeurs de feu, charmeurs de serpents, etc., si faciles à railler, veulent être examinées au point de vue de la réalité. Il y a là peut-être une certaine quantité de phénomène entrevu. Si vous abandonnez ces faits, prenez garde, les charlatans s'y logeront, et les imbéciles aussi. Pas de milieu : la science, ou l'ignorance. Si la science ne veut pas de ces faits, l'ignorance les prendra. Vous avez refusé d'agrandir l'esprit humain, vous augmentez la bêtise humaine. Où Laplace se récuse, Cagliostro paraît. De quel droit, d'ailleurs, dites-vous à un fait : Va-t'en. De quel droit chassez-vous un phénomène ? De quel droit dites-vous à l'inattendu : je ne t'examinerai pas ? De quel droit raturez-vous une des données du problème ? De quel droit mettez-vous la nature à la porte ? *Huc usque recurret.* La science peut commettre des iniquités. Fermer les yeux, c'est une mauvaise action. Le télescope a une fonction ; le microscope a des devoirs. La cornue doit être impartiale, l'alambic doit être intègre, le creuset chauffe pour tout le monde. Il faut que le chiffre soit honnête homme. Un déni d'expérimentation est un déni de justice. Et savez-vous ce qui arrive ? L'absurde se greffe sur le vrai ; c'est votre faute ; vous avez manqué à vos deux lois, bienveillance et surveillance ; vous créez l'empirisme. Ce qui eût été astronomie sera astrologie ; ce qui eût été chimie sera

alchimie. Sur Lavoisier qui se rapetisse, Hermès grandit. Vous riez de Cardan quand il dit : « Une comète près de Saturne annonce la peste, près de Jupiter la mort du pape, près de Mars la guerre, près de la lune l'inondation, près de Vénus la mort du roi. » Eh bien, c'est vous qui avez fait Cardan chimérique. Sans les persécutions de ce Scaliger que David Pareus appelle *Eriticus superciliosissimus,* sans l'emprisonnement de Bologne, Cardan, qui a incontestablement créé la théorie des équations du troisième degré, Cardan qui a trouvé la loi du cube, Cardan, égal au moins à Tartaglia et dont les dix tomes in-folio sont plus gros encore de vérité que d'illusion, serait peut-être le plus grand des astronomes et des géomètres.

Thaumaturgie, pierre philosophale, transmutation, or potable, baquet de Mesmer, toute cette fausse science ne demandait pas mieux peut-être que d'être la vraie. Vous n'avez pas voulu voir le visage de l'Inconnu ; vous verrez son masque. Magie noire et blanche, sorcellerie, chiromancie, cartomancie, nécromancie, tout cela n'est pas autre chose que de la science dévoyée, tombée en chimère par défaut de responsabilité. Ce qu'on rejette injustement hors de la pensée se réfugie dans le rêve.

De ce qu'un fait vous semble étrange, vous concluez qu'il n'est pas. C'est hardi. Les mandarins seuls ont de ces vaillances-là. Mais toute la science commence par être étrange. La science est successive. Elle va d'une merveille à l'autre. Elle monte à l'échelle. La science d'aujourd'hui semblerait extravagante à la science d'autrefois. Ptolémée croirait Newton fou. Je me figure le micrographe de Delft, venant conter au philosophe de Stagyre les vingt-sept mille facettes de l'œil de la mouche ; voyez-vous la mine qu'Aristote ferait à Leuwenhoëck.

On a vite fait de dire : c'est puéril. Ce n'est pas sérieux. Ce qui est puéril, c'est de se figurer qu'en se bandant les yeux devant l'Inconnu, on supprime l'Inconnu. Ce qui n'est pas sérieux, c'est la science ricanant de l'infini. Le positivisme en est venu à vouloir tout voir et tout palper, comme l'idolâtrie ; nous avons déjà noté cette coïncidence singulière. On tient pour suspectes l'induction et l'intuition ; l'induction, le grand organe de la logique ; l'intuition, le grand organe de la conscience. N'admettre que le palpable et le visible, cela se qualifie observation. C'est élimination, et rien autre chose. Et, qui sait ? élimination du réel ?

Peines perdues d'ailleurs. Vous avez beau épaissir sur la science possible l'ignorance volontaire, la force des choses, ce travail sublime du troisième dessous, pousse la connaissance humaine en avant. Le hasard, ce doigt indicateur de la Providence, s'en mêle. Une pomme tombe devant Newton,

une marmite bout devant Papin, une feuille de papier en flamme s'envole devant Montgolfier. Par intervalles, une découverte éclate, comme un coup de mine dans les profondeurs de la science, et tout un pan de préjugés et d'illusions s'écroule, et le roc vif de la vérité est brusquement mis à nu.

Surnaturalisme ! Et l'on croit avoir tout dit. Il est curieux de se retourner et de jeter un regard en arrière. L'électricité a longtemps fait partie du surnaturalisme. Il a fallu les expériences multipliées de Clairaut pour la faire admettre et inscrire sur les registres de l'état civil de la science correcte. L'électricité a aujourd'hui pignon sur rue et rente des professeurs. Le galvanisme a fait le même stage ; il a été tout d'abord bafoué et traité d'*enfantillage*, comme le constatent les cinq mémoires adressés par Galvani à Spallanzani ; il n'est admis que depuis peu. La pile de Volta a été fort raillée. Elle est admise à cette heure. Le magnétisme n'est encore qu'à demi entré ; une moitié est dans la science officielle, et l'autre dans le surnaturalisme. Le bateau à vapeur était «puéril» en 1816. Le télégraphe électrique a commencé par n'être pas «sérieux».

Disons-le, car nulle faveur dans ces pages sincères, et nous ne sommes au service que de la vérité, — de nos jours, un certain esprit scientifique n'est pas moins étroit que l'esprit religieux. L'erreur fait peau neuve, mais reste l'erreur; elle était fétichisme, elle devient idolâtrie; elle était athéisme, elle devient nihilisme. Que de progrès encore à accomplir ! Quel tirage ! Les deux ornières, l'ornière erreur et l'ornière imposture, sont d'accord pour faire verser la vérité.

Haine au surnaturalisme, c'est le cri du sceptique, et c'est aussi le cri du bigot. La nature, voilà le danger. On se barricade contre elle des deux côtés. Pour l'homme d'ironie, elle est trop mystérieuse; pour l'homme d'idolâtrie, elle est trop mathématique.

Somme toute, qu'on le sache, science et religion sont deux mots identiques; les savants ne s'en doutent pas, les religieux non plus. Ces deux mots expriment les deux versants du même fait, qui est l'infini. La Religion-Science, c'est l'avenir de l'âme humaine.

Une des routes pour y arriver est l'intuition.

Nous ne développons pas. Le temps nous manque dans ces pages rapides. Notre but actuel est littéraire, et non scientifique. Passons.

II

Premier degré, deuxième degré, troisième degré. Observation, imagination, intuition. Humanité, nature, surnaturalisme; ce sont là les trois horizons. L'un complète et corrige l'autre; leur coordination est l'ensemble

cosmique. Qui les voit tous les trois est au sommet. Il est l'esprit cubique. Il est le génie.

L'observation donne Sedaine. L'observation, plus l'imagination, donne Molière. L'observation, plus l'imagination, plus l'intuition, donne Shakespeare. Pour monter sur la plate-forme d'Elseneur et pour voir le fantôme, il faut l'intuition.

Ces trois facultés s'augmentent en se combinant. L'observation de Molière est plus profonde que l'observation de Sedaine, parce que Molière a, de plus que Sedaine, l'imagination. L'observation et l'imagination de Shakespeare creusent plus avant et montent plus haut que l'observation et l'imagination de Molière, parce que Shakespeare a, de plus que Molière, l'intuition.

Comparez Shakespeare et Molière par leurs créations analogues, comparez Shylock à Harpagon et Richard III à Tartuffe, Timon d'Athènes même à Alceste, et voyez quelle philosophie plus sagace et plus vivante! C'est que Shakespeare vit la vie tout entière. Il est au zénith. Rien n'échappe à cet œil culminant. Il est en haut par la prunelle et en bas par le regard. Il est tragédie en même temps que comédie. Ses larmes foudroient. Son rire saigne.

Essayez une autre confrontation plus saisissante encore. Mettez la statue du commandeur en présence du spectre de Hamlet. Molière ne croit pas à sa statue, Shakespeare croit à son spectre. Shakespeare a l'intuition qui manque à Molière. La statue du commandeur, ce chef-d'œuvre de la terreur espagnole, est une création bien autrement neuve et sinistre que le fantôme d'Elseneur; elle s'évanouit dans Molière. Derrière l'effrayant soupeur de marbre, on voit le sourire de Poquelin; le poëte, ironique à son prodige, le vide et le détruit; c'était un spectre, c'est un mannequin. Une des plus formidables inventions tragiques qui soient au théâtre, avorte, et il y a à cette table du Festin de Pierre si peu d'horreur et si peu d'enfer qu'on prendrait volontiers un tabouret entre Don Juan et la statue. Shakespeare, avec moins, fait beaucoup plus. Pourquoi? parce qu'il ne ment pas; parce qu'il est tout le premier saisi par sa création. Il est son propre prisonnier. Il frissonne de son fantôme et il vous en fait frissonner. Elle existe, elle est vraie, elle est incontestable, cette figure noire qui est là debout avec son bâton de commandement. Ce spectre est de chair et d'os; chair de nuit et os de sépulcre. Toute la nature est convaincue, est terrible autour de lui. La lune, face pâle à demi cachée sous l'horizon, ose à peine le regarder.

Mettez au contraire Shakespeare à côté d'Eschyle, l'approche est redoutable, même pour Shakespeare. C'est lion contre lion. Vous confrontez deux

égaux. Oreste n'a pas moins de vie funèbre que Hamlet. Et si Shakespeare essaye de terrifier Eschyle avec les sorcières, Eschyle lui montre du doigt les Euménides.

Chose admirable, pour que le génie soit complet, il faut qu'il soit de bonne foi. Virgile ne croit pas un mot de *l'Énéide;* sa Vénus est copiée sur Livie, son Olympe est de seconde main, il est dépaysé dans son enfer machiné par un autre que lui, il est bien plus sûr de César que de Jupiter; Auguste, Mécène, Marcellus, voilà les vrais et solides Apollons; il entend malice aux déifications profitables; sa muse s'appelle Dix-mille-Sesterces. Aussi Virgile est-il par moments tout près d'avoir beaucoup d'esprit comme Ovide, lequel du reste n'en est pas moins chassé de la cour.

Homère, lui, est naïf; la beauté de ses poëmes, c'est la certitude. Ils en sont pleins; ils en débordent. Homère croit aux héros, aux monstres, à la pomme, aux carquois de rayons lançant la peste, au partage des dieux à cause de Troie, à Vénus qui est pour, à Pallas qui est contre; tout ce fabuleux Empyrée qui est en lui le fascine et le subjugue. Il en radote. Il en rabâche. Cela fait sourire Horace. *Bonus Homerus.* Homère est dupe de *l'Iliade.* De là sa grandeur.

Cette bonne foi sublime, l'intuition la donne. Intuition, invention. L'intuition ne domine pas moins le géomètre inventeur que le poëte. L'intuition c'est la puissance. Elle fait l'homme d'airain. C'était par intuition, et non par observation, que Campanella affirmait le nombre infini des étoiles. L'église, qui hait les astres, gênants pour les dogmes, voulut l'en faire démordre. En vain. Nous l'avons rappelé, vingt-sept années de cachot, sept fois vingt-quatre heures de brodequin et de chevalet n'ébranlèrent point Campanella. L'intuition fut plus forte que la torture.

Aux trois facultés signalées plus haut, et dont nous avons indiqué d'abord l'accouplement, puis le groupe, correspondent trois familles d'esprit : les moralistes, limités à l'homme; les philosophes, qui combinent l'homme avec le monde sensible; les génies, qui voient tout.

Pour comprendre ce qui manque à Molière, il faut lire Shakespeare. Pour comprendre ce qui manque à Sedaine, à l'abbé Prévost, à Marivaux, à Le Sage, à La Bruyère, il faut lire Molière.

En art comme en toute chose, une certaine nuance — un abîme — sépare l'excellence de la grandeur. À la Trippenhausen d'Amsterdam, vous voyez en entrant un vaste tableau d'un maître dont le nom m'échappe, c'est excellent. Vous applaudissez. Tournez-vous, voici la Ronde de nuit, c'est Rembrandt. Vous poussez un cri. Le grand est là. L'excellent s'évanouit. Vous ne

pouvez même plus regarder l'autre peinture. Le grand dans les arts ne s'obtient qu'au prix d'une certaine aventure. L'idéal conquis est un prix d'audace. Qui ne risque rien n'a rien. Le génie est un héros.

En avant! c'était le mot de Jason et de Colomb. *Arcana naturæ detecta,* c'était le cri de ce profond chercheur Leuwenhoëck accusé par ses contemporains de *manquer de goût dans ses découvertes.* Leuwenhoëck cherchait le germe dans l'ordre visible comme nous cherchons la cause dans l'ordre invisible. Il allongeait le microscope avec l'hypothèse, croyant à l'observation, croyant aussi à l'intuition. De là ses trouvailles, de là aussi ses ennemis. La supposition, c'est-à-dire l'ascension à l'étage invisible, tente les grands esprits calculateurs comme les grands esprits lyriques. Le levier de la conjecture peut seul remuer cet incommensurable monde, le possible. À la condition, il est vrai, d'avoir ce point d'appui, le fait. Képler disait : *l'hypothèse est mon bras droit.*

Sans l'intuition, ni haute science, ni haute poésie. Uranie, la muse double, voit en même temps l'exact et l'idéal. Elle a une main sur Archimède et l'autre sur Homère.

Les vues partielles n'ont qu'une exactitude de petitesse. Le microscope est grand parce qu'il cherche le germe. Le télescope est grand parce qu'il cherche le centre. Tout ce qui n'est pas cela est nomenclature, curiosité vaine, art chétif, science naine, poussière. Tendons toujours à la synthèse.

Pour bien voir l'homme, il faut regarder la nature; pour bien voir la nature et l'homme, il faut contempler l'infini.

Rien n'est le détail, tout est l'ensemble. À qui n'interroge pas tout, rien ne se révèle.

III

Précisons encore; et en même temps donnons aux idées esquissées ici leur extension complète.

L'idée de Nature résume tout. Du plus ou moins de densité de cette idée démesurée résulte la philosophie entière. Serrez cette idée au plus près, faites-la immédiate et palpable, réduisez-la au moindre volume possible en lui conservant d'ailleurs tout ce qui la compose, aménagez-la, en un mot, à l'état concret, vous avez l'homme; dilatez-la, vous percevez Dieu. L'humanité étant un microcosme, on conçoit l'erreur de ceux qui, comme Fichte, s'en contentent, et qui voient le monde en elle. L'homme est Dieu en petit format.

Mais prendre pour Dieu l'homme, c'est la même méprise que prendre pour univers la terre. Vous mettez le grain de cendre si près de votre prunelle qu'il vous éclipse l'infini.

Les choses sont les pores par où sort Dieu. L'univers le transpire. Toutes les profondeurs le font paraître à toutes les surfaces. Quiconque médite voit le créateur perler sur la création. La religion est la mystérieuse sueur de l'infini. La nature sécrète la notion de Dieu. Contempler est une révélation; souffrir en est une autre. Dieu tombe goutte à goutte du ciel, et larme à larme de nos yeux. À quoi bon Tout, s'Il n'était pas là comme fin?

Fin, c'est-à-dire but.

On croit que fin signifie mort. Erreur. Fin signifie vie.

L'existence terrestre n'est autre chose que la lente croissance de l'être humain vers cet épanouissement de l'âme que nous appelons la mort. C'est dans le sépulcre que la fleur de la vie s'ouvre.

La destinée est une résultante évidente de la nature. Maintenant comment cela se fait-il? par quelle combinaison? par quel va-et-vient, par quelle décomposition de forces, par quel mélange d'effluves, par quelle alchimie énorme? Comment l'évènement fuse-t-il à travers l'élément? Comment l'harmonie universelle peut-elle avoir des contre-coups, et qu'est-ce que ce contre-coup, le sort? Une providence est visible; elle a pour manifestation l'équilibre, que le philosophe appelle d'un plus grand nom : Équité. Une fatalité aussi est visible; elle a pour manifestation la nécessité. Équité et Nécessité; ce sont les deux mystérieux visages de l'inconnu. Mais qu'est-ce que cette chose qu'on nomme le hasard? Le hasard n'est point providence, car il semble rompre l'équilibre; il n'est point fatalité, car il n'est pas empreint de nécessité. Qu'est-il donc? Est-il l'une et l'autre? est-il le remous de l'une et de l'autre? Nul ne pourrait le dire. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a qu'une loi. La nature n'est pas une chose et la destinée n'en est pas une autre. Il n'y a pas une loi extérieure et une loi intérieure. Le phénomène universel se réfracte d'un milieu dans l'autre; de là les apparences diverses; de là les différents systèmes de faits, tous concordants dans le relatif, tous identiques dans l'absolu. L'unité d'essence entraîne l'unité de substance, l'unité de substance entraîne l'unité de loi. Voici le vrai nom de l'Être : Tout Un.

Le labyrinthe de l'immanence universelle a un réseau double, l'abstrait, le concret; mais ce réseau double est en perpétuelle transfusion; l'abstraction se concrète, la réalité s'abstrait, le palpable devient invisible, l'invisible devient palpable, ce qu'on ne peut que penser naît de ce qu'on touche et de ce qu'on voit, ce qui végète se complique de ce qui arrive, l'incident s'enchevêtre au permanent; il y a de la destinée dans l'arbre, il y a de la sève dans la passion; il est probable que la lumière pense. Le monde est une

pile de Volta et en même temps est un esprit; le Nil et l'Ens s'abordent et s'accouplent; de l'immatériel au matériel la fécondation est possible; ce sont les deux sexes de l'infini; il n'y a pas de frontières; tout s'amalgame et s'aime; flux et reflux du prodige dans le prodige; mystère, énormité, vie.

Ô destinée! ô création!

La mère pleure, l'enfant crie, la bête fauve gémit ou rugit, ce qui est gémir, l'arbre frissonne, l'herbe frémit, la nuée gronde, le mont tressaille, la forêt murmure, le vent se lamente, la source larmoie, la mer sanglote, l'oiseau chante. On naît, c'est pour souffrir; on vit, c'est pour souffrir; on aime, c'est pour souffrir; on travaille, c'est pour souffrir; on est beau, c'est pour souffrir; on est juste, c'est pour souffrir; on est grand, c'est pour souffrir. La volonté aboutit à un ajournement, l'utopie; la science aboutit à un doute, l'hypothèse. On gravit ce qu'on ne franchira pas, on commence ce qu'on n'achèvera pas, on croit ce qu'on ne prouvera pas, on bâtit ce qu'on n'habitera pas; on plante de l'ombrage pour autrui. Le progrès est une série de Chanaans toujours entrevus, jamais conquis, par qui les rêve; ceux qui les ont niés y entrent. De jouissance point, et pour personne. La tyrannie est lourde aux tyrans; la bonté est amère aux bons. L'ingratitude, quel fond de calice! Aucune chose ne s'ajuste à nous; on n'entre jamais tout à fait dans la place où l'on est; on ne reconnaît son moule dans aucun des creux de la vie; on a toujours du trop ou du moins; toute patrie est un exil, tout exil est une patrie; Ailleurs semble toujours préférable à Ici; nos plus grandes plénitudes sont le vide. Une seule sérénité est possible, celle de la conscience. Il y a du nuage sur tout le reste. Obscurité majestueuse! Et pourquoi s'étonner et se plaindre, et que demandez-vous, mourir étant dû à l'homme!

Qu'est-ce qu'il vous faut donc?

Ce qui est certain, — et quelle espérance qu'une telle certitude! — ce qui est certain, c'est qu'un phénomène grandiose, la liberté, commence dans l'homme sur la terre. Pour parler le langage rigoureux de la philosophie et pour réserver les possibilités obscures, disons que c'est dans l'homme seulement que ce phénomène commence à être visible. L'homme seul sur la terre apparaît libre. Tout ce qui n'est pas l'homme, que ce soit la chose ou la bête, est fatal. Ceci est du moins l'apparence incontestable. Ouvrons une parenthèse :

(La pénétration d'une autre loi, située plus avant dans les profondeurs et expliquant l'apparence fatale de la bête et de la chose, n'est donnée qu'à l'intuition. Cette loi, à laquelle du reste personnellement nous croyons, est si peu entrevue que pas un de ses linéaments n'est scientifiquement fixé. Le

nom d'hypothèse est un commencement d'acceptation que la science ne consent même pas à lui donner, tant cette loi est encore engagée dans la chimère. Existe-t-elle? question. Les plus hardis se bornent à dire : il y a quelque chose là.)

Nous fermons la parenthèse, nous ne voulons pas que notre raisonnement perde pied un seul instant, et nous déclarons nous en tenir aux faits perceptibles à tous; nous raisonnons sur le palpable et le visible; nous restons dans les données de l'expérimentation philosophique universellement admise. Cela posé, qu'est-ce que l'homme sur la terre a de plus que les autres êtres? La faculté de faire le bien ou le mal.

À lui commence cette faculté, et, par conséquent, cette notion : le bien et le mal.

Le bien et le mal, quelle ouverture sur l'inconnu!

Révélation de la loi morale.

Pouvoir faire le bien ou le mal, qu'est-ce? C'est la liberté. Et qu'est-ce encore? C'est la responsabilité. Liberté ici, responsabilité ailleurs, ô découverte splendide! La liberté, c'est l'âme.

Liberté implique résurrection; car résurrection, c'est responsabilité. Pour accomplir sa loi, c'est-à-dire pour devenir de liberté responsabilité, il faut absolument qu'après la vie ce phénomène, qui est l'homme même, persiste. Donc, et irrésistiblement, voilà la survivance de l'âme au corps démontrée.

Ce sont là les ténèbres sacrées.

La loi morale est le fil trouvé dans le labyrinthe. Je sens de la chaleur, j'avance, c'est le bien; je sens du froid, je recule, c'est le mal. L'affinité de Dieu avec mon âme se manifeste par une ineffable caresse obscure quand je m'approche de lui. Je pense, je le sens près de moi; je crée, je le sens plus près; j'aime, je le sens plus près; je me dévoue, je le sens plus près encore. Ceci n'est ni de l'observation, car je ne vois ni ne touche rien; ni de l'imagination, car la vertu serait imaginaire alors; c'est de l'intuition.

Toutes les racines de la loi morale sont dans ce qu'on appelle le surnaturalisme. Nier le surnaturalisme, ce n'est pas seulement fermer les yeux à l'infini, c'est couper toutes les vertus de l'homme par le pied. L'héroïsme est une affirmation religieuse. Quiconque se dévoue prouve l'éternité. Aucune chose finie n'a en elle l'explication du sacrifice.

Celui qui écrit ces lignes l'a déjà dit quelque part, l'idéal sur la terre, l'infini hors de la terre, c'est là le double but qui est en même temps le but unique, car l'un mène l'homme au progrès et l'autre mène l'âme à Dieu.

On peut, à coup sûr, être un esprit ironique et tranquille, ne croire à rien, et quitter cette vie d'une façon fière. Pétrone, homme de plaisir, fait tout ce

IMPRIMERIE NATIONALE.

qu'il peut pour mourir voluptueusement. Il se met dans un bain tiède, relit l'ordre de Néron, récite quelques vers d'amour, puis prend un couteau et se coupe les quatre veines; cela fait, il regarde son sang couler, écarte la coupure d'une veine avec ses doigts, puis l'autre, les bouche, les rouvre, tantôt c'est le bras droit, tantôt c'est le bras gauche, et il dit en riant à ses amis : *Amant alterna camænæ.* Certes, c'est là une attitude superbe devant l'ombre; mais c'est plutôt bien faire sa sortie que bien mourir. Bien mourir, c'est mourir comme Léonidas pour la patrie, comme Socrate pour la raison, comme Jésus pour la fraternité. Socrate meurt par intelligence, et Jésus par amour; il n'est rien de plus grand et de plus doux. Heureux entre tous ceux dont la mort est belle! L'âme, momentanément arrêtée ici-bas dans l'homme, mais consciente d'une destinée solidaire avec l'univers, leur doit ce contentement de pouvoir associer l'idée de beauté à l'idée de mort, vague preuve d'avenir qui satisfait l'âme confusément.

Que ces méditations-là soient abstruses, qui le nie? Mais pas de noble esprit qui n'en soit tenté. Ce qu'il y a d'abîme en nous est appelé par ce qu'il y a d'abîme hors de nous. Ces épaisseurs plaisent à l'intelligence; selon que l'esprit qui songe est plus ou moins grand, le rayon visuel de la pensée s'y enfonce à des profondeurs diverses. L'essai de comprendre, c'est là toute la philosophie. La création est un palimpseste à travers lequel on déchiffre Dieu. Le grand obscur se dérobe, mais veut être poursuivi. L'énigme, cette Galatée formidable, fuit sous les prodigieux branchages de la vie universelle, mais elle vous regarde et désire être vue. Ce sublime désir de l'impénétrable, être pénétré, fait éclore en vous la prière.

Peu à peu l'horizon s'élève, et la méditation devient contemplation; puis il se trouble, et la contemplation devient vision. On ne sait quel tourbillon d'hypothétique et de réel, ce qui peut être compliquant ce qui est, notre invention du possible nous faisant à nous-même illusion, nos propres conceptions mêlées à l'obscurité, nos conjectures, nos rêves et nos aspirations prenant forme, tout cela chimérique sans doute, tout cela vrai peut-être, des apparitions d'âmes dans des éclairs, des passages rapides de linceuls, de doux visages aimés s'ébauchant dans des transparences inexprimables, de fuyants sourires dans la nuit, le prodigieux songe de l'immanence entrevue, quel vertige! Les apocalypses viennent de là. Vous pouvez retrancher ceci au philosophe, mais vous ne le retrancherez pas au poëte. Depuis Job jusqu'à Voltaire, tout poëte a sa part de vision. Une certaine grandeur sidérale est attachée à cette folie. Dans cette démence auguste, il y a de la révélation. Être ce visionnaire possible, et cependant rester le sage, c'est à cette faculté surhumaine qu'on reconnaît les suprêmes esprits.

Nous ne sommes, certes, pas de ceux qui veulent absolument retrouver

le poëte en personne dans les types de ses drames et qui le rendent responsable de tout ce que disent ses personnages, ce qui serait réduire à un moi lyrique et monocorde le moi multiple et indéfini de l'auteur dramatique; mais sans faire le poëte solidaire de ses créations, ivrogne à cause de Falstaff, hypocrite à cause de Tartuffe, intrigant à cause de Figaro, fratricide à cause de Caïn, sans canoniser Corneille à cause de Polyeucte, sans idéaliser Schiller à cause de Posa et sans caricaturer Homère à cause de Thersite, tout en rejetant cette façon commode et puérile de prendre un homme en flagrant délit dans son œuvre, nous pensons qu'on peut parfois voir, par échappées, dans de certaines figures préférées, des lueurs de l'âme même du poëte. On peut à de certains moments dire : Ceci est une étincelle de Plaute. Ceci est un éclair d'Eschyle. L'auteur s'incarne un peu plus dans tel personnage que dans tous les autres. Il est évident, par exemple, que Hamlet est une prédilection pour Shakespeare de même qu'Alceste est une prédilection pour Molière; et l'on peut affirmer que c'est Shakespeare qui parle quand Hamlet dit : — « Horatio, il y a sur la terre et dans le ciel plus de choses que votre philosophie n'en a rêvé. »

La vaste anxiété de ce qui peut être, telle est la perpétuelle obsession du poëte. Ce qui peut être dans la nature, ce qui peut être dans la destinée; prodigieuse nuit. Le soir, au crépuscule, du haut d'une falaise, à l'approche refroidissante de la marée qui monte, l'œil égaré dans tous ces plis de l'obéissance au vent, en bas l'onde, en haut la nuée, le fouet de l'écume dans le visage, pendant que les goëlands effarouchés par les ouvertures des vagues battent de l'aile, pendant que les flots accourent pleins du hurlement étouffé des naufrages, regarder l'océan, qu'est-ce auprès de ceci : regarder le possible!

Je pense par instants avec une joie profonde qu'avant douze ou quinze ans d'ici, au plus tard, je saurai ce que c'est que cette ombre, le tombeau, et j'ai une sorte de certitude que mon espoir de clarté ne sera pas trompé. Ô vous que j'aime, ne vous affligez pas de ce cri que je pousse vers l'attente suprême, ne vous attristez pas de cette impatience, car j'ai la foi que c'est dans l'infini qu'est le grand rendez-vous. Je vous y retrouverai sublimes et vous m'y reverrez meilleur. Et nous nous y aimerons comme sur la terre et en même temps comme au ciel, avec le redoublement mystérieux de l'immensité. La vie n'est qu'une occasion de rencontre; c'est après la vie qu'est la jonction. Les corps n'ont que l'embrassement, les âmes ont l'étreinte. Vous figurez-vous, ô mes bien-aimés, ce divin baiser de l'azur quand il n'y a plus dans le moi que de la lumière! La manière dont s'aiment les transfigurés fait partie de ce que nous appelons ici le jour. Leur accouplement est

rayon. Qui sait si tous nos échauffements célestes pour le devoir et la vertu ne nous viennent pas ineffablement de leur clarté, s'ils ne nous rendent pas ce service de nous faire bons en étant heureux, et s'ils n'ont pas pour loi sublime d'être utiles parce qu'ils sont aimés?

Tâchons d'être un jour parmi eux. Et ici-bas, jusqu'à ce que la grande heure sonne, vous et moi, moi surtout, qui suis si entravé d'imperfections et qui ai tant à faire pour arriver à la bonté, ne nous reposons pas, travaillons, veillons sur nous et sur les autres, dépensons-nous pour la probité, prodiguons-nous pour la justice, ruinons-nous pour la vérité, sans compter ce que nous perdons, car ce que nous perdons, nous le gagnons. Point de relâche. Faisons selon nos forces, et au delà de nos forces. Où y a-t-il un devoir? où y a-t-il une lutte? où y a-t-il un exil? où y a-t-il une douleur? Courons-y. Aimer, c'est donner; aimons. Soyons de profondes bonnes volontés. Songeons à cet immense bien qui nous attend, la mort.

[1863-1864.]

NOTES
DE CETTE ÉDITION

LE MANUSCRIT
DE POST-SCRIPTUM DE MA VIE.

Le manuscrit de *Post-Scriptum de ma vie* n'a pas été constitué par Victor Hugo. Le titre et quelques notes qu'on lira plus loin ont guidé Paul Meurice dans le choix des nombreux inédits qu'il avait à sa disposition ; aidé par ses souvenirs, par les conversations qu'il avait eues avec le maître disparu, le disciple a ordonné, composé ce volume « dans l'esprit et la pensée qu'il lui connaissait »[1].

Les chapitres sont tous, sauf trois[2], écrits en même temps que *William Shakespeare* et sur le même papier bleu foncé. Ce sont des fragments réservés, mais comme ils ne se rapportent pas directement à telle ou telle division de *William Shakespeare,* nous les avons, d'après les notes mêmes de Victor Hugo, laissés ou intercalés dans *Post-Scriptum de ma vie.*

Pour les *Tas de Pierres,* le manuscrit se compose généralement de bouts de papier pris au hasard par Victor Hugo ; il jetait là les pensées de toute nature qui venaient sous sa plume. Celles que nous publions ici s'étagent sur une période de cinquante-cinq ans, 1825 à 1880. Quelques-unes sont datées sur le manuscrit ; pour le reste, nous avons donné entre crochets des dates suggérées soit par l'écriture, soit par une indication trouvée au verso du papier employé. Une date est un commentaire, telle pensée écrite en 1830 aurait une autre signification en 1870 ; elle est souvent le reflet de la vie même du poète. Il ne s'agit pourtant ici que d'un classement approximatif, car il est fort difficile d'assigner une date réelle, une plume taillée plus ou moins finement modifiant complètement l'aspect de l'écriture.

Chapitres et *Tas de Pierres* sont numérotés de 1 à 396.

Indépendamment des *Tas de Pierres* non reliés alors, et formant des dossiers, Paul Meurice avait pris son bien où il l'avait trouvé : Carnets, Albums de voyage, ce qui amène quelques lacunes dans les manuscrits de ces pensées ; quand nous avons pu en identifier quelques-unes, nous avons mentionné la source et la date.

Quelquefois aussi deux pensées écrites l'une sous l'autre sur le même feuillet ne sont pas publiées dans la même division.

Au verso du titre dont on a vu le fac-similé page 469, on lit cet autre titre : *Les Génies ;* c'est celui du Livre II de *William Shakespeare.*

L'ESPRIT.

TAS DE PIERRES. — I.

Feuillet 3. — *J'appartiens à Dieu comme esprit...* — Au verso d'un morceau de facture datée *12 du 2 ;* l'écriture complète la date : 1874.

[1] Testament littéraire. *Actes et Paroles.* — [2] *Philosophie. – L'infiniment petit. – Les Choses de l'Infini.*

Feuillet 4. — *L'art existe de plein droit...* — Au verso de cette invitation imprimée :

Monsieur Alexandre Dumas prie Monsieur Victor Hugo de lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez lui le samedi 3...[1]. Le travestissement est de rigueur.

Feuillet 9. — *Les idées sont les épées vivantes...* — Au verso d'une convocation de la Chambre des Pairs, 20 juillet 1847.

UTILITÉ DU BEAU.

Feuillet 20. — La page de ce titre que nous donnons en fac-similé page 653, est remplie d'annotations ; nous ne reproduirons ici que celle-ci, peu lisible :

Pour servir de préface à une nouvelle traduction de Shakespeare.

C'était en effet la première version de la préface demandée par Lacroix pour la traduction de François-Victor[2]. Quand ce chapitre fut remplacé par la préface définitive, Victor Hugo lui assigna une autre destination :

Préface de mes œuvres et Post-Scriptum de ma vie.

Feuillet 31. — Victor Hugo avait laissé dans le manuscrit un espace libre pour y transcrire les vers de Virgile[3].

Feuillets 39-40. — Ces deux dernières pages commençant par ces mots : Il y a deux sortes de beau... ne font pas partie du chapitre même ; c'est un développement inédit du sujet traité ; il nous a paru intéressant de le publier.

TAS DE PIERRES. — II.

Feuillet 45. — *L'orgueil est lion...* Sous cette pensée une ébauche rimée :

Un jour l'orgueil lion, et la vanité chatte
Causaient, l'un formidable et l'autre délicate.
Ils disaient...

Feuillet 53 *bis*. — *Quand vous entrez dans un logis...* — Cette pensée est datée par une ligne au verso :

Mon fils est en prison pour n'avoir point assez aimé la guillotine.

Charles Hugo fut condamné pour un article (sur la peine de mort) paru dans *l'Évènement* du 16 mai 1851.

Feuillet 69. — *Mon fils Charles...* — Verso d'une couverture de livre ; en travers, ce titre : *Autres choses noires,* appartenant à *l'Histoire d'un Crime,* écrite, en partie, en 1877.

(1) Le feuillet est coupé, la fin de la date manque, mais la *Revue des Deux-Mondes* du 15 avril 1833 rend compte du bal. — (2) Voir page 408. — (3) Voir pages 482-483.

[LA CIVILISATION.]

Feuillet 88. — En marge, le récit des supplices de Jean Châtel et de Damiens; on en trouve la fin sur un bout de papier collé au dos du feuillet 88.

Feuillet 91. — Ajouté en marge, allant de la citation de Jean-Baptiste Rousseau à ces mots :

Ces fleurs étaient toutes fraîches[1].

TAS DE PIERRES. — III.

Feuillet 107. — *La nature procède par contrastes.* — Au verso d'une invitation de Victor Joly à venir entendre Lachambeaudie réciter quelques-unes de ses fables.

Feuillet 118 *bis.* — *Le style pour le langage est...* — Au verso d'une bande du *Moniteur universel* envoyé à *M. le Vicomte Victor Hugo, pair de France.* Donc, entre 1845 et 1848.

Feuillet 121. — *Génie lyrique...* — Sous cette pensée, on lit ces deux lignes reprises dans l'*Étude sur Mirabeau,* en 1834 :

Grands hommes, voulez-vous avoir raison demain?
Mourez aujourd'hui.

Au verso ce texte incomplet :

...d'élégances de détail; et plus de nature, plus de vérité, plus de sentiment, plus de passion. Que votre drame ait un cœur humain, des entrailles humaines. Moins de choses extérieures, plus de choses profondes. J'estime plus un arbre pour les racines qu'il a dans la terre que pour les feuilles qu'il a dans le ciel. Et puis, à vrai dire, la beauté du feuillage est toujours en raison directe de la force de la racine.

Puis, sans transition, cette constatation de l'insuccès d'une tragédie :

Égosille-toi, pauvre tragédie, jouée en pleine session, et obligée de lutter de poumons avec les Chambres!

Feuillet 124. — *Le drame est petit...* — Copie faite par Mme Drouet; l'original manque.

Feuillets 125–126. — *Il n'y a pas un monologue...* — Cette pensée est répétée sur deux fragments de papier à deux dates différentes; au verso de l'un on trouve trois pensées publiées soit dans le texte, soit dans le Reliquat de *Littérature et Philo-*

[1] Voir page 500.

sophie mêlées; au verso de l'autre cette réflexion datant de l'époque où Jules Janin combattait Victor Hugo :

M. J. J. écrit des deux mains, de la gauche dans *la Quotidienne,* de la droite dans *le Figaro.*

Falstaff

Le tout, au profit du ventre.

[CRITIQUE.]

Feuillet 137. — BACON. DESCARTES. KANT. — Au verso d'un prospectus du journal belge, *le Bien-Être.*

Feuillet 138. — DESCARTES. — SPINOSA. — Au verso, un joli croquis représentant un portail d'église.

Feuillet 139. — SAINT-SIMON. — Tout le texte tient sur une bande du *Moniteur universel* portant la même adresse que celle du feuillet 118 *bis.*

Feuillet 140. — LA FONTAINE. — Avant de commencer ce charmant portrait, Victor Hugo écrit :

Tacite dit de Galba : *minantibus intrepidus.*

Feuillet 144. — VOLTAIRE. — Le deuxième fragment est au verso d'un article anglais annonçant le mariage de Charles Hugo en 1865.

TAS DE PIERRES. — IV.

Feuillet 170. — *Il y a des gens qui veulent bien...* — Sous cette pensée, deux lignes :

M. A. D.[1] a dit un jour à Madame Dorval :
Vous n'êtes pas plus fidèle à vos amitiés qu'à vos amours.

[DU GÉNIE.]

Feuillet 191. — Au dernier alinéa, Victor Hugo a laissé en blanc le nom de celui qui lui faisait « l'effet d'un ami » et qui lui avait annoncé « la cécité complète »[2]. C'était Gustave Planche.

(1) Alexandre Dumas. — (2) Voir page 541.

TAS DE PIERRES. — V.

Feuillet 203. — *Tout le monde a droit de vie...* — Au verso d'une convocation datée août 1850.

Feuillet 204. — Droit de l'homme : liberté... — Titre au verso : *Seizième siècle. Renaissance. Paganisme. Le Satyre*[1].

Feuillet 206. — *Un abîme est là...* — Cette réflexion sur la politique s'explique par la date où elle a été écrite, le verso est une enveloppe timbrée par la poste *18 octobre 1850.*

Feuillet 212. — *Voltaire, c'est la mine...* — Au dos, Victor Hugo a copié un fragment de lettre de Diderot à Mlle Volland, 15 7bre 1760 :

Il faut convenir que ces maris-là sont de gros butors. Aller faire un enfant à cette petite femme qui n'a qu'un souffle de vie. Cette aventure ne lui serait jamais arrivée avec un amant.

L'ÂME.

TAS DE PIERRES. — VI.

Feuillet 234. — *Tromper est mauvais...* — Au verso, six lignes rayées :

L'Angleterre a, elle aussi, une muraille de la Chine, qui la garde. Ce mur, point visible, mais d'autant plus solide, bâti, non en briques et en pierres, mais en droits et garanties, et aussi en préjugés, conserve l'Angleterre, et la circonscrit. Elle en est plus forte et moins grande. Enceinte utile et nuisible. Le progrès pourtant y fait brèche çà et là.

Feuillet 242. — *Toutes les fois qu'au fond de sa conscience...* — On lit au verso le brouillon d'une lettre à Auguste Vacquerie, lettre reproduite dans *Actes et Paroles* (*Procès de l'Évènement,* 18 septembre 1851).

Feuillet 262. — *Pas d'injures à ces malheureuses...* — Au verso, cette phrase et sa variante :

... Ces immenses éboulements de terre qui formaient les gencives du rocher.

la dent de Morcle sort

... Ces énormes éboulements de terre d'où le rocher sortait comme d'une gencive.

Feuillet 267. — *Oh! les femmes...* — Au-dessous et au verso, deux plans, prose et vers, qui seront publiés ultérieurement dans le dernier volume de poésie.

[1] *La Légende des Siècles.* 1re série. 1859.

EXPLICATION DE LA VIE ET DE LA MORT.

Feuillets 276–277. — *Plus j'y songe, plus cette vérité...* — Ces deux feuillets représentent chacun la moitié d'une lettre émanant de la grande chancellerie, en date du 5 juillet 1850, et déléguant «Monsieur le Représentant Victor Hugo» à la réception, comme chevalier de la Légion d'Honneur, du statuaire Villain.

Feuillet 279. — *L'âme a soif de l'absolu...* — Au verso d'une bande du *Moniteur universel.*

Feuillet 293. — *La vie, c'est la puissance qu'a le corps...* — Au verso du faire-part de la mort de Mme de Witt, née Guizot.

Feuillet 301. — *Persistance du moi.* — Écrit au dos d'une invitation à une soirée donnée par Arsène Houssaye.

Feuillet 302. — *Une idée m'a traversé l'esprit...* — La comparaison des deux vers écrits par Dante a été reprise et mise en vers dans *Religions et religion,* publié en 1880.

L'original de la dernière pensée de ce chapitre se trouve au feuillet 232.

[RÊVERIES SUR DIEU.]

Feuillet 314. — *Prouver l'intelligence...* — Au verso d'un faire-part daté 14 octobre 1850.

Feuillet 321. — Cette pensée, mise ici sous forme de conversation [1], a été reprise dans *les Contemplations,* et publiée sous le titre : *Religio.*

Feuillet 334. — Autre version de la pensée qu'on a lue page 582 : *Toute lumière directe...* — Ces quelques lignes sont de 1838 ou 1840 :

Quelle que soit la forme de l'ouverture par où elle entre dans notre esprit, toute pensée qui vient directement de Dieu porte à son extrémité et projette dans notre âme la figure de Dieu comme tout rayon qui vient du soleil porte à son extrémité et dessine sur la terre la figure du soleil.

PHILOSOPHIE.

Feuillets 342–344. — Victor Hugo a employé pour les trois dernières pages de ce chapitre des épreuves du manifeste : *Au peuple,* daté du 31 octobre 1852 et signé de lui et des proscrits Fombertaux et Philippe Faure [2].

(1) Voir pages 579-580. — (2) *Actes et Paroles. Pendant l'exil.*

Une note en marge de cette ligne :

Ce qui distingue la création du créateur, c'est qu'elle est mélangée de matière.
Dire ce qu'est la matière.

Puis, toujours en marge, cette pensée :

Hommes, songez à la nudité terrible de vos actions devant Dieu.

Feuillet 345. — Après la dernière page, deux lignes :

Le Négateur. (Il démontre le néant par le mal). Grattez Dieu, vous trouvez Satan.

[L'INFINIMENT PETIT.]

Feuillet 349. — Différente comme écriture et comme papier du reste du manuscrit, cette page doit dater de 1850.
Au verso du dernier alinéa, deux vers :

abîme
Et comme un vautour vole au-dessus d'un reptile,
Le monstre Nuit planait sur la bête Chaos.

LES CHOSES DE L'INFINI.

Feuillet 357. — *Dans toutes les sciences il y a le coin ténébreux...* — Cette phrase, qu'on peut dater 1836 ou 1838, est très antérieure au manuscrit de ce chapitre, et semble une pensée détachée d'un *Tas de Pierres.*

Feuillet 363. — Tout au bas de la page, un début dont on ne trouve pas la suite :

Tout à côté de nous, dans notre région...

Feuillet 369. — En regard de la neuvième division cette note au crayon :

Ici le résumé.
Ainsi après les planètes les étoiles.
Après les étoiles les nébuleuses.

[CONTEMPLATION SUPRÊME.]

Feuillet 370. — Avant ce chapitre, une petite note :

Je publierai cela sous ce titre :

Préface de mes œuvres et Post-Scriptum de ma vie.

On a lu déjà ce titre au feuillet 20.

Feuillet 379. — En regard de la description de l'endroit où fut trouvé « un os fossile de mâchoire humaine »[1], note encerclée d'un trait au crayon :

Vérifier encore ce fait.

Feuillet 388. — En face de cette phrase : *Les choses sont les pores par où sort Dieu,* Victor Hugo, redoutant une coquille possible, écrit :

Ô correcteurs et protes, je dis *pores* et non portes.

(1) Voir page 616.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

Notre tâche se trouve simplifiée, car *Post-Scriptum de ma Vie* n'offre pas matière à un historique; nous n'en trouvons mention ni dans les Carnets, ni au dos des volumes précédents, ni dans la Correspondance. Seuls, deux titres font exception. Quand Victor Hugo, avant de rentrer en France, dressa, le 14 août 1870, la liste de ses manuscrits, il y inscrivit *Les Choses de l'Infini* et *Explication de la Vie et de la Mort*, mais sans indication pour une œuvre déterminée.

Post-Scriptum de ma Vie serait resté à l'état de projet si Paul Meurice n'en avait constitué le manuscrit avec les chapitres réservés et détachés de *William Shakespeare.*

I

REVUE DE LA CRITIQUE.

Post-Scriptum de ma Vie fut généralement apprécié; certain critique pourtant jugea cette publication inopportune, doutant que «l'illustre poète l'eût autorisée». Ce critique ne connaissait pas la volonté expresse de Victor Hugo : tout publier. Et, cette volonté n'eût-elle pas été nettement formulée, comment décréter que telle œuvre, destinée à être admirée par les uns, critiquée par les autres, est digne de l'oubli ou de la louange ?

Le Journal. Jules Claretie.
13 novembre 1901.

... Ce puissant cerveau, ce maître des mots et des images, était aussi un esprit ailé, et ceux qui lui refusent ce don ne l'ont point connu. Il foudroyait comme Ruy Blas et plaisantait comme Don César.

... Ce «Tas de Pierres» où les pépites d'or sont plus nombreuses que les silex, ce tas de pierres où Victor Hugo a entassé en effet des réflexions sur toutes sortes de sujets, l'amour, l'histoire, les femmes, la politique, Dieu, l'art, l'humanité, M. Paul Meurice l'a réuni, avec d'autres fragments admirables, sous ce titre qu'avait choisi le poète lui-même : *Post-Scriptum de ma Vie.* Victor Hugo sexagénaire croyait, lorsqu'il traçait mélancoliquement ces mots, en avoir fini avec la lutte. Il venait d'achever *les Misérables.* Il se croyait touché par une maladie mortelle. Il en prenait son parti.

La vie devait ajouter à ce *Post-Scriptum* un quart de siècle encore.

... Ces fragments de Victor Hugo ajouteront je ne sais quelle diversité à sa gloire. Ce tas de pierres est, à dire vrai, extrait d'une carrière de marbre. Il est de ces éclats, de ces fragments qui sont dignes des statues immortelles. Ce sont les songeries du plus grand artiste de la langue française. Il n'est pas interdit à qui s'exalte comme un prophète de s'attendrir comme un sage.

... Comme exemple de son esprit, de son tour d'esprit, on ne trouverait pas mieux, je crois, que cette note datée du 16 avril 1863 et prise après la lecture du numéro du *Cours de Littérature* où Lamartine avait analysé et critiqué le roman des *Misérables :*

«Je n'ai lu qu'aujourd'hui le travail de Lamartine sur *les Misérables.* Cela pourrait s'appeler : Essai de morsure par un cygne.»

... Nul n'a plus travaillé que ce merveilleux ouvrier du verbe, que ce consolateur

des âmes. Il fut toute sa vie le Rêveur, le Songeur, mais il fut aussi le Forgeron. Et ce rêve, dont il fait la grande vertu du poète, ne l'empêcha jamais d'être l'homme de l'action. «Je n'écris que d'une main, mais je combats des deux», dit une de ses pensées, datée de 1852.

Mais c'est par les degrés que le génie franchit dans le Rêve et par le Rêve — c'est par l'ascension dans l'au-delà qu'il mesure la grandeur du poète. Le rêve pour lui, c'est la cime. Lisez dans son dernier volume le morceau intitulé *Promontorium Somnii.* Son idéal est là. On n'est grand que lorsqu'on a atteint le promontoire du Songe, telles les Océanides d'Eschyle, les larves du Dante, tels les démons de Milton, et — chose inattendue — les matassins de Molière.

J'ai été heureux de cet hommage rendu par Hugo à Molière. Lorsque je demandai, pour célébrer Victor Hugo, un à-propos (quel vilain mot en pareil cas), à Ernest Renan, dans ce dialogue intitulé *1802,* l'auteur de la *Vie de Jésus* plaça Voltaire, Boileau, Corneille devisant du futur génie de l'enfant qui, à Besançon, venait de naître. Mais, volontairement, parmi ces grands hommes, Renan omit Molière :

Oui, nous disait-il, parce que M. Victor Hugo ne devait pas aimer Molière, et que Molière n'eût pas compris M. Victor Hugo.

Renan ne connaissait pas les éblouissantes pages consacrées à Molière par le critique du *Post-Scriptum de ma Vie.* Rien de plus éclatant, de plus imprévu, que cette apothéose moliéresque par la fantaisie des apothicaires, le *Balaba Balachoum* des mamamouchis, le débridé du muphti, les satyres dansants, les médecins dansants, les avocats dansants, tout ce qui est la farce homérique, rabelaisienne, surhumaine — pourquoi chercher des comparaisons ? — tout ce qui est le *quid divinum* de Molière. La page est merveilleuse, paradoxale parce que le vers de Tartuffe et la prose de Don Juan sont supérieurs aux courses des matamores et des dervis, mais étourdissante de verve et illuminée de rayons.

Comment Victor Hugo n'eût-il pas compris Molière ? Il comprenait tout et citait avec plaisir les alexandrins alertes de *l'Étourdi.* On trouvera de ses jugements dans les pages réunies par M. Meurice.

... «Je pense par instants avec une joie profonde, écrivait-il dans sa *Contemplation suprême,* qu'avant douze ou quinze ans d'ici, au plus tard, je saurai ce que c'est que cette ombre, le tombeau...» Il le sait, ou plutôt il sait que pour certains hommes, qu'ils soient endormis au Panthéon ou couchés dans la fosse commune, il n'y a pas d'ombre, il n'y a pas d'oubli; — il n'y a que la lumière et l'immortalité.

Le Gaulois. Edmond HARAUCOURT.
16 novembre 1901.

... Le *Post-Scriptum de ma Vie* résume logiquement ce qu'était Victor Hugo prosateur : cet album de notes éparses — éléments de travaux projetés, documents de soi-même, minutes de vie épinglées, germes d'inspiration, idées à reprendre — constitue un ensemble où l'homme se retrouve en son entier. Tout cela aurait pu prendre place dans les œuvres déjà connues, et y ressemble : à vrai dire nous n'apprenons rien, et l'on ne saurait affirmer que ce volume ajoute un aspect nouveau à la personnalité du colosse. Pourrait-il d'ailleurs en être autrement ?

Prodigue à force d'être riche, et diffus par munificence, ce génie se manifestait au total dans chacune de ses œuvres, et sa multiplicité fut telle que nous ne pouvons plus, enfin, constater que sa prodigieuse force d'expansion. Il s'est montré à nous sous toutes les attitudes de la pensée et du sentiment. Il a touché à tout, parlé de tout, et nous a dénoncé son rapport avec toutes choses. Il n'a donc plus rien à nous faire savoir, ni du monde, ni de lui-même. Qu'il nous donnât des livres pendant un siècle encore, il ne nous apprendrait même pas sa fécondité surhumaine, puisque nous la connaissons; et si quelqu'un pouvait souhaiter, d'un nouveau livre de lui, un nouveau renseignement sur lui, c'est qu'il ne connaîtrait pas le monstrueux amoncellement de l'œuvre accumulée.

Qu'est donc ce nouveau livre ? A la majeure partie des éléments qui le composent, le poète avait lui-même donné un nom, qui est une image : *Tas de Pierres.* C'étaient là des matériaux pour lui, de quoi bâtir encore, bâtir toujours : des pensées.

— Mais, nous dit-on, Hugo ne fut pas un penseur.

— Si fait, puisqu'il fut tout.

Et c'est là son vice en même temps que sa

grandeur. Par là il s'élève, et par là il pèche. Car on peut l'accuser de n'avoir pas pensé, précisément parce qu'il pensa trop. Est-ce un paradoxe? Je vais essayer d'être juste, sans passion contre ceux qui nient, sans aveuglement dans ma vénération. Oui, Hugo pensa trop, et, par cela même, il a donné raison à ceux qui l'accusent de ne penser point. Dans ce cerveau en perpétuelle ferveur, dans ce volcan, tout a remué, tout a grondé, et, de lui, tout s'est élancé en formules. Il effraie par la quantité de choses qu'il remue, et qu'il jette. Au hasard, ouvrez son œuvre : c'est une Bible. Tout est là dedans. Il recèle tout. Avez-vous quelque grande idée qui vous passionne et guide votre vie? Cherchez dans Hugo : elle y est. Venez-vous d'entrevoir une conception sublime et que vous croyez vierge? Elle vous ennoblit de volonté et vous exalte vers l'effort, en suscitant chez vous le viril orgueil de créer? N'ouvrez pas Hugo : votre conception est là toute réalisée, dans une formule violente et forte, qui vous dégoûtera de poursuivre la tâche! Il a touché à tout, manié tout, et n'a rien laissé d'intact. Tout le passé, il l'a repris; tout l'avenir, il l'accapare : dès qu'il aperçoit, il prend. Il fait tout sien. Il rédige une encyclopédie de la pensée humaine, et pour tout, dans l'emportement des mots, il trouve une formule de pierre. Son tas de pierres, c'est le monde, c'est nous tous! Il nous ruine quand il parle, et nous n'étions pas nés qu'il avait déjà fait notre œuvre!

Telle est sa puissance; mais elle comporte, par son excès même, une faiblesse mortelle.

Comment, pour un seul homme, être tant d'âmes à la fois, ou tour à tour? Voilà le vice : les âmes sont en lui passagères, et ne peuvent point ne pas l'être. Elles glissent en lui. Parce qu'il a montré, tel jour votre pensée, tel autre jour la mienne, il n'en a donné que la fleur, sans nous en broyer les racines. La grande idée qui vous fait grand, il l'a connue et proférée, mais il ne l'a connue que durant une minute, et il y fallait une vie! Il l'a possédée, c'est vrai, mais elle ne l'a point possédé. Il l'a faite sienne, mais ne s'est pas donné à elle. Il l'a sentie, et non vécue. Il lui faudrait mille existences, et dix mille, puisqu'il a eu l'idée de mille ou dix mille hommes. Hugo n'a vécu que cent ans.

... Il a pressenti ce reproche des hommes, et s'en est défendu maintes fois, par maint effort de démontrer l'identification de la pensée avec la forme. Ici encore, dans le *Post-Scriptum de ma Vie,* n'est-ce pas sa propre cause qu'il plaide, lorsqu'il dit, en parlant de Virgile : «Par l'idée, par ce que vous nommez le fond, j'étais dans le petit, et par le style, par ce que vous nommez la forme, me voilà dans l'immense.» Et plus loin : «Idéal et beauté sont identiques; idéal correspond à idée et beauté à forme; donc idée et forme sont congénères.»

En d'autres livres, il a déjà professé ce dogme, à propos de Shakespeare et de Cromwell qui lui servaient à parler de lui-même. La thèse lui est chère, car rien n'importe plus à sa gloire.

... Cependant, à ce recueil posthume de pensées, comparez l'identique recueil des matériaux posthumes qu'a laissés Baudelaire. Celui-ci n'a pas embrassé l'univers et ne nous montre qu'une seule âme, la sienne : mais elle saigne. Hugo parle, chante, démontre, il sait tout : Baudelaire ne sait que lui, et se plaint. Dans Hugo, toutes les forces, toutes les ivresses, toutes les peines; dans Baudelaire, un sanglot, unique, constant, monotone : la douleur. Et quand je ferme le livre de Hugo, j'admire, ébloui; en fermant celui de Baudelaire, j'ai mal, je pleure...

Pourtant, dans Hugo, il y a Baudelaire aussi, comme le reste, avec tout le reste. C'est vrai; mais je n'y avais pas pris garde. Je n'ai pas pleuré. Je n'ai pas eu le temps. Il a passé trop vite. Hugo n'avait pas le temps. Il ne s'est produit que de 1802 jusqu'à 1902, et c'est bien peu de jours, pour dire tant de choses!

Le Temps. Gaston Deschamps.
17 novembre 1901.

... Voici un nouveau volume, digne d'être installé dans la bibliothèque des gens intelligents, auprès des *Feuilles d'Automne,* des *Chants du Crépuscule* et de *la Légende des Siècles.*

Entendons-nous bien, d'ailleurs, sur la définition de l'émoi littéraire que nous cause la lecture du *Post-Scriptum de ma Vie.*

Quand je dis que les admirateurs de Victor Hugo n'ont pas le droit d'ignorer ce livre, je ne prétends pas égaler ce *Post-Scriptum* aux chefs-d'œuvre par lesquels notre Victor Hugo impose à tous les étrangers soucieux d'être des

IMPRIMERIE NATIONALE.

hommes une raison permanente d'apprendre la langue française. Je parle, ici, à une élite, qui connaît l'éminente dignité de tout ce qui peut compléter l'exégèse d'un grand écrivain. Si donc j'engage les personnes qui savent lire à ne point négliger ces dissertations sur *Shakespeare*, sur *La Fontaine*, sur *Voltaire*, sur *Beaumarchais*, qui composent principalement ce recueil de morceaux posthumes, ce n'est point pour les dispenser de relire ces adorables vers :

Puisque nos heures sont remplies...[1]

En transcrivant cette élégie, qui, par ses formes flottantes et imprécises, prête à la souffrance humaine le charme de l'inconsistant et de l'inachevé, je sens que le lecteur éprouvera quelque déception en ouvrant le *Post-Scriptum*, à voir le poète écrire en prose. Cette prose, toutefois, n'est pas celle de tout le monde. Elle a des ailes. On est entraîné par l'élan d'une phrase que rien n'arrête sitôt qu'elle est déchaînée.

... J'ai vu, sur les affiches de la Sorbonne, que mon savant confrère et ami M. Gustave Larroumet fera, cette année, un cours sur *Victor Hugo prosateur*. Je suis sûr qu'il trouvera d'abondants sujets d'étude dans l'étonnante variété de gammes et d'arpèges qui bruissent au *Post-Scriptum* de Victor Hugo.

... Victor Hugo, lorsqu'il entreprend la critique des autres, ne consent à parler que des hommes de génie, ses égaux. Aussi, son unique procédé de critique, c'est l'extase. Le champ de ses admirations est très vaste.

... L'auteur du *Mariage de Figaro* a suscité au poète une page qu'il faut dédier à toutes les jeunes filles ou jeunes femmes qui s'appellent Suzanne, Suzette ou Suzon.

Le critique cite presque tout le morceau et conclut :

C'est étourdissant. Avez-vous jamais lu, chez les critiques professionnels, chez Planche, chez Saint-Marc Girardin, quelque chose qui approche de cela ? Et c'est tout le temps ainsi, dans ce livre, admirablement décousu, où l'auteur parle successivement du Beau, de l'Art, de la Vie, de la Mort, de la Femme, de Dieu.

C'est par de telles récréations que Victor Hugo exilé, souffrant, presque âgé, se préparait à écrire *la Légende des Siècles*.

[1] *Les Chants du Crépuscule.*

Les Annales Politiques et Littéraires. — A. Brisson.
17 novembre 1901.

... *Post-Scriptum de ma Vie* n'est point un ouvrage négligeable. On y trouve quelques-unes des choses les plus fortes et les plus profondes qu'Hugo ait produites.

... Il contient cinq ou six morceaux assez étendus : un chapitre sur l'utilité du beau, un chapitre sur le goût, un chapitre sur Dieu. Ces fragments sont séparés par de courts paragraphes que l'auteur désigne lui-même sous le nom de *Tas de Pierres*, et qui, en effet, sont posés le long du livre comme les cailloux qui s'amoncellent, de loin en loin, sur nos routes nationales. Hugo faisait, à l'occasion, son La Rochefoucauld. Il jugeait en quelques mots brefs l'âme et le cœur humains. De ces pensées, les unes sont justes, beaucoup sont paradoxales. Ainsi l'on ne peut qu'approuver les lignes suivantes, où une vérité très fine est si gracieusement exprimée :

«Voulez-vous voir d'un seul coup d'œil...»[1]

Mais un peu plus loin Victor Hugo, continuant, comme c'était son devoir, d'exalter l'art et les lettres, ajoute :

«... Être sensible à l'art, c'est être incapable de crime.»

Moi, je veux bien... Pourtant, cette affirmation aurait besoin d'être corroborée par un raisonnement plus sérieux. Ce sont là des boutades, des fantaisies, semées, au hasard, sur le papier. Victor Hugo n'y attachait pas d'importance; il était sincère, toujours sincère, sur le moment. Ce qui l'amusait, c'était moins d'extraire de son cerveau une idée neuve, que d'imprimer à cette idée une forme saisissante. Il y a, dans tout cela, de la virtuosité.

... Quelquefois il développe. L'immortalité de l'âme lui est un thème sur lequel il ne se lasse pas de broder d'éblouissantes variations. Vous savez que son opinion, à ce sujet, n'a jamais changé. Il était spiritualiste et déiste. Et, pour établir sa conviction, il se multiplie. Il déploie d'extraordinaires ressources verbales. Que d'arguments ingénieux, que de beaux élans, que de coups d'aile, que d'ascensions vers l'infini, que d'oracles jetés sur les simples créatures avec un geste sacerdotal !

[1] Voir page 475.

Après la citation d'un passage extrait de *Explication de la vie et de la mort,* le critique conclut :

Rhétorique, direz-vous?... En tout cas, admirable rhétorique et qui élève l'esprit. Je vous recommande dans le *Post-Scriptum* un récit intitulé *l'Athée*[1] et qui se rapporte aux problèmes dont la société, à l'heure présente, est si cruellement troublée; et un parallèle sur la fin de Pétrone et de Jésus. C'est superbe. Victor Hugo avait tout prévu, — même le succès de *Quo Vadis?*

L'Intransigeant. *Non signé.*
19 novembre 1901.

Un volume de Victor Hugo vient de paraître sous ce titre : *Post-Scriptum de ma Vie.*

... L'ensemble donne une sorte de testament de la pensée du poète, la somme de son expérience et de sa sagesse, le dernier mot de sa critique littéraire et de sa philosophie.

Tout n'est pas d'une égale valeur dans ce volume, qui fut d'ailleurs écrit à une époque où la santé de Victor Hugo subissait une crise assez grave. Il est permis de douter que l'illustre poète eût autorisé la publication de toutes les pages que les éditeurs de ses *Œuvres posthumes* ont cru devoir exhumer des tiroirs où l'auteur les avait soigneusement enfouies. Victor Hugo était, on doit l'admettre, le meilleur juge de ce qui pouvait convenir à sa gloire littéraire, et s'il a laissé dans l'ombre certaines parties de son œuvre immense, sans doute il a eu ses raisons pour cela. Les intentions du grand écrivain auraient dû être respectées.

Le *Post-Scriptum de ma Vie* n'en renferme pas moins des morceaux de premier ordre où se révèle une face nouvelle de ce génie multiple et puissant, des pensées originales et profondes, de larges vues sur les plus hautes questions dont soit tourmentée l'âme humaine.

La Revue Bleue. Ad. Boschot.
23 novembre 1901.

... Dans ce livre, nul «bruit vivant» ne pénètre plus. Les «cris humains», les cris de souffrance ou de haine se taisent. Vraiment, le poète n'est plus «occupé que de l'aurore éternelle». Comme il est grand pour oublier ainsi, à jamais, les misères de la vie écoulée. Si l'on peut comparer Hugo à de simples hommes de lettres, qu'on se rappelle d'autres publications posthumes, cahiers, journal, en qui tel ou tel a enfermé, comme dans un carquois de réserve, ses traits les plus envenimés..., ceux qu'il n'osait pas décocher de son vivant, de peur qu'ils ne fissent ricochet contre lui-même. Le *Post-Scriptum* d'Hugo n'a pas un seul mot de haine.

... On aime davantage le grand aïeul, et on le comprend mieux quand on médite le *Post-Scriptum de ma Vie.*

En effet, Hugo montre ici, à nu, toute son âme; il dit ce que sont pour lui la Nature, l'Homme et Dieu; il laisse voir comment le Mystère se reflète en lui; il fait pénétrer jusqu'à la source même d'où s'est épanchée toute son œuvre.

... Et ce titan-poète qui pouvait se comparer à un chêne, cette force de la nature et cette voix des choses, ce grand homme surhumain était encore la bonté, la douceur, et aussi l'urbanité, la politesse et même la galanterie. On le sent de nouveau dans ce *Post-Scriptum de ma Vie,* et nous nous plaisons à le remarquer, d'abord parce que ces qualités nous plaisent entre toutes, parce qu'elles nous permettent d'aimer Hugo complètement et sans restriction, et puis parce qu'en général on ne veut pas les lui accorder. Il est si grand, qu'on ne veut pas qu'il ait été aimable. Il a tant de force qu'on lui refuse la délicatesse et la grâce.

Certes, nous connaissons de lui, dans son œuvre, des éclats de rire qui ressemblent assez à des roulements de tonnerre :

> Le tonnerre n'y put tenir; il éclata.
> (*Le Satyre.*)

C'est trop pour un salon. Mais Hugo était de taille à mettre, quand il voulait, une sourdine à la foudre. La gaîté de l'ægipan pouvait devenir un «élégant badinage»; ni Marivaux, ni Beaumarchais, ni même Voiture, n'aurait pu désavouer quatrains, compliments et caquetages où l'on croit entendre le frisselis d'un corsage qu'on chiffonne.

Dans le *Post-Scriptum* il y a, sur les femmes, des pensées si jolies, si coquettes, si amoureuses et si peu dupes, qu'on s'étonne de les voir rangées dans un chapitre intitulé : «De

[1] Ce récit faisait partie de la *Préface philosophique* des *Misérables,* on l'y trouvera dans cette édition. (*Note de l'Éditeur.*)

l'Âme». Elles mériteraient un petit tiroir à ressort dans un «bonheur du jour».

... C'est ainsi que Victor Hugo nous apparaît dans ce nouveau livre. Nous trouvons ici, comme dans toute son œuvre, les mêmes raisons de l'aimer; mais elles descendent encore plus profondément en nous, et nous envions presque ceux qui purent le connaître lui-même et ceux surtout qui aident son génie à revenir encore au jour, tel M. Paul Meurice, qui nous convie pieusement à écouter encore la Grande Voix.

... À dire vrai, ce livre est surtout précieux pour la rêverie qui l'enveloppe; à chaque page, il semble, comme une forêt coupée de clairières, laisser entrevoir des horizons vaporeux et bleutés; il a des ouvertures sur toute chose, car à chaque instant il ouvre des perspectives sur l'œuvre entière de Victor Hugo; et l'on frémit, en rêvant à ces pages que le grand disparu tend jusqu'à nous du fond de la tombe, car l'au-delà les pénètre et les mots qui vivent en elles ont je ne sais quel prolongement mystérieux et terrible.

Bibliothèque universelle. Novembre 1902. Paul Stapfer.

Les derniers ouvrages de Victor Hugo.

La supériorité du *Post-Scriptum de ma Vie* sur la *Dernière Gerbe* consiste en ce que ce volume de prose ne nous donne point l'impression, comme l'autre, de morceaux volontairement écartés par l'auteur parce qu'il les jugeait trop au-dessous du contenu des anciens recueils; la plupart ne seraient nullement déplacés dans le *William Shakespeare* ou même compteraient parmi les meilleures pages de *Littérature et philosophie mêlées*.

... Un testament n'est pas toujours le contemporain d'une fin de vie, bien que le fait soit assez habituel pour qu'on le présume d'abord. Le «Post-Scriptum» peut être considéré comme un testament philosophique, qui se divise naturellement en trois parties : littérature, morale, religion.

... Grand classique et bon latiniste, Victor Hugo sentait profondément l'art d'Horace et la poésie de Virgile. Et cette sensibilité intelligente l'a singulièrement aidé pour éclaircir une petite ou grosse question d'esthétique, moins commode à débrouiller qu'on ne croit.

Comment, d'une matière qui souvent se réduit à rien, qui peut être constituée par l'idée non seulement la plus mince, mais quelquefois la plus basse, la moins digne d'occuper la pensée d'un homme, les grands écrivains tirent-ils les merveilles de style et de poésie qui nous ravissent ?

... Une belle forme ne va jamais sans un monde d'idées et de choses exprimées ou suggérées. «Les vers de Virgile, dit fort bien Victor Hugo, ouvrent au-dessus de moi le prodigieux ciel... je vois la profondeur, l'azur...; par l'idée, par ce que vous nommez le fond, j'étais dans le petit, et par le style, par ce que vous nommez la forme, me voilà dans l'immense.»

Même observation à faire pour Horace, poète qui n'était rien moins qu'un héros et qui n'est pas un vrai sage, puisque «toute sa philosophie se borne à l'acceptation bienveillante du fait, quel qu'il soit,» mais dont le vers «fin et fort» est toute une éducation pour la pensée.

«La forme, conclut Victor Hugo par un paradoxe profondément juste, c'est le fond... Elle vient des entrailles mêmes de l'idée.»

Pour qui a bien saisi tout le sens de cette ligne, pour qui comprend la valeur solide, *substantielle,* et non superficielle seulement, de la forme, combien de questions en littérature s'éclairent d'un jour intéressant et nouveau! Le reproche qu'une critique pleine de vanité adresse à certains écrivains en vers ou en prose, et précisément aux plus grands, d'avoir développé des lieux communs, est convaincu d'impertinence, puisqu'une idée neuve ne vaut pas mieux littérairement qu'une vieille et que tout dépend du parti que l'écrivain en tire. C'est un pédantisme et c'est une sottise d'accuser un poète comme Victor Hugo et un orateur comme Bossuet d'avoir manqué d'idées.

... Mon ancienne familiarité avec la question m'autorise peut-être à dire que les pages de l'auteur du *Post-Scriptum de ma Vie* sur le problème du fond et de la forme, où Horace et Virgile interviennent comme exemples, valent ce qui a été écrit de meilleur à ce sujet par les maîtres de l'esthétique, et sont aussi neuves qu'il était possible en pareille matière. Pour ma part, je remercie Victor Hugo de m'avoir apporté des raisons presque nouvelles de défendre envers et contre tous la cause sacrée du style, aujourd'hui que, sous prétexte d'utilité, de science, de sérieux, et parce

qu'on est follement pressé, on tend de plus en plus à faire bon marché de l'art d'écrire. Ce n'est pas seulement l'homme de goût, c'est l'homme de pensée, dont l'intelligence même est souvent plus satisfaite par la plénitude de sens et de forme qui brille dans certaines vieilleries classiques que par les à-peu-près d'idées que l'on noie aujourd'hui dans l'à-peu-près de l'expression.

Et notez bien que le grand poète n'abandonne rien de ses principes sur la puissance civilisatrice du beau, sur la mission sociale et humaine de l'écrivain; il ne fait aucune concession aux théoriciens superficiels de «l'art pour l'art», qui, par cette raison que la forme est tout, n'attachent point d'importance à ce qu'elle exprime.

... Le chapitre «*Choses de l'Infini*», daté de 1864, est très beau. C'est un aperçu, accablant pour l'imagination et pour la raison, de la carte du ciel, de la distance prodigieuse des astres entre eux et par rapport à la terre. Les chiffres donnés par le poète sont certainement vrais, je veux dire exempts de fantaisie et conformes aux calculs de l'astronomie, car il n'était point étranger aux sciences exactes et il avait eu un premier prix de mathématiques à l'âge où l'Académie des Jeux floraux lui décernait la couronne de poésie.

... La dernière page du *Post-Scriptum de ma Vie* est d'un charme rare par sa touchante simplicité et par l'humilité, unique dans toute l'œuvre de Victor Hugo, avec laquelle ce grand pécheur confesse enfin qu'il a pu commettre des fautes. Il dit adieu à ceux qu'il aime et leur donne, dans une autre vie, un très prochain rendez-vous. Cet au revoir est plein de tendresse, d'espérance et de foi. Le poète appelle ceux qui sont partis «les transfigurés»; il élève vers eux ses regards, il tend vers eux ses mains, et il termine par ces lignes simples et graves, la plus digne conclusion qu'il pût donner à son dernier volume et à son œuvre entière :

«... Songeons à cet immense bien qui nous attend, la mort.»

La nouvelle Revue. Gustave Kahn.
1er décembre 1901.

M. Paul Meurice donne le *Post-Scriptum de ma Vie*, de Victor Hugo; des notes, des notes sur tout, des maximes, des grands panneaux de critique ordonnés comme des poèmes, des sermons à son papier, des affirmations d'amour de l'art, de la liberté. «En vérité, je vous le dis, écrit Hugo, il n'y a pas de règles.» Après que le Romantisme, liberté, essor sous la main d'Hugo et des autres Romantiques du premier âge, s'est codifié avec le Parnasse, son héritier si l'on en croit ses prétentions, en un arsenal de règles inutiles, en une grincheuse école conservatrice, ayant l'horreur du nouveau, il est utile d'entendre la vraie voix du vieux Romantique qui, plutôt que d'admettre des règles restrictives, s'écria : Il n'y a pas de règles. La Forme est tout, mais la Forme n'est pas distincte du fond, elle est un jaillissement, elle est la pression de l'artiste, dit Hugo; et, encore là, il est bon d'entendre le Père qui était là-bas dans l'île s'inscrire en faux contre toute la tendance de ceux qui se réclament de lui. L'homme s'était arrêté de produire, de lire, le curieux en lui s'était endormi; l'homme ne change pas, il parle de liberté comme en 1830, de liberté d'art. Il s'insurge contre le Goût, il se demande pourquoi, toujours, après avoir distingué le goût selon Pindare et le goût selon Bernis, on déclare que celui qui relève de Pindare est le mauvais, et celui qui s'orne de Bernis, le bon; il constate que ce mouvement est éternel. Il ne fait point l'application de sa théorie à ce qui se passe du temps de ses vieux jours; sa pensée est ailleurs, hors du présent. Elle est vers le passé, son glorieux passé de liberté qui s'agrège aux autres belles époques, elle va vers l'avenir contempler l'issue fatale, chercher à discerner quelles ombres se tiennent sur le tournant de la route, à l'entrée du grand tunnel sombre; qu'importe pour tout ce qui s'est passé avant que son esprit ne monte dans le soliloque suprême, où l'on se prépare pour le dernier voyage. Hugo indique que le goût courant et des experts, c'est chose misérable et sans portée. Il termine sur des paroles de liberté, son devoir est fait. Tant pis si ses élèves, si ses derniers visiteurs n'ont souci que de les travestir et de faire croire à des paroles d'autorité; les textes sont là.

Le Penseur. E. Blémont.
10 décembre 1901.

... L'importance du post-scriptum dans une lettre est devenue proverbiale; il en contient souvent la partie essentielle, le vrai sens; et mainte missive n'est écrite que pour le mot

détaché qui s'y ajoute. Certes, il serait excessif d'imaginer que, venant après l'ensemble des chefs-d'œuvre adressés par le poète à tout homme qui pense, le *Post-Scriptum de ma Vie* puisse avoir une portée relativement aussi considérable. On doit reconnaître, toutefois, qu'il explique, accentue, résume admirablement l'esthétique et la philosophie de Victor Hugo : il constitue, en quelque sorte, un inventaire, un exposé, une affirmation définitive et quasi-testamentaire de ses idées capitales.

... Le livre s'est naturellement divisé en deux parties, dont la première, *l'Esprit,* a pour objet l'art et le rêve; et dont la seconde, *l'Ame,* traite de la vie, de la mort, de la divinité. Dans le cycle général que constituent les travaux du maître, il forme ainsi, à part, avec *Littérature et Philosophie mêlées* et avec *William Shakespeare,* un groupe spécial, une trilogie de haute critique et de haute spéculation contemplative. Il tient à ces deux premiers ouvrages par des attaches visibles.

... La seconde partie du livre débute par une ligne qui est un vers exquis :

Les instincts sont les yeux mystérieux de l'âme.

Plus loin, la morale du bon La Fontaine est rectifiée par un autre vers :

La raison du meilleur est toujours la plus forte.

Victor Hugo excelle dans le style lapidaire qui convient aux maximes. Tout jeune il avait déjà ce don. Il disait : «Je demande la substitution des questions sociales aux questions politiques. — Il faut ramener la société des passions artificielles aux passions naturelles. — L'amour est la plus petite chose du monde, s'il n'en est la plus grande.»

Reprenons le *Post-Scriptum.* Au milieu du petit traité *De la Vie et de la Mort,* il nous offre, en prose, cette théorie de l'immortalité facultative, ou plutôt sélective, qu'ailleurs le poète a rimée, et dans laquelle Dante, sur deux de ses vers qu'il relit, biffe celui qui se croit destiné à mourir, pour garder celui qui se croit immortel.

... Les feuillets intitulés *Choses de l'Infini* sont plus merveilleux encore que le *Promontorium Somnii,* et le dépassent de toute la hauteur dont la vérité domine le rêve.

Là, comme la «Comète» du poète, «nous allons et venons dans la fosse aux soleils». Là, nous sommes pris d'un vertige astronomique, qui laisse bien loin celui de saint-Antoine dans la *Tentation* de Flaubert. Le volume se ferme sur une *Contemplation suprême,* qui est un suprême acte de foi. Pour les croyants, j'en retiens cette ligne : «C'est dans le sépulcre que la fleur de la vie s'ouvre.» Et pour les autres, cette autre ligne : «Heureux entre tous, ceux dont la mort est belle!»

Le Monde Moderne. Léo Claretie.
1er janvier 1902.

La série des Œuvres posthumes de Victor Hugo n'est pas close. Voici un nouveau tome, *Post-Scriptum de ma Vie.*

... Si ce n'étaient que broutilles et ébauches, il n'y aurait pas lieu de se féliciter outre mesure de ces publications prolongées. Elles n'ont pas la vigueur des œuvres fortes et achevées; mais elles portent la griffe, et leur apparition est encore une bonne fortune littéraire.

Le *Post-Scriptum* se compose de deux parties : d'abord un lot considérable de pensées, d'aphorismes, formules, remarques, réflexions courtes, jetés sur des feuillets volants, comme le furent *les Pensées* de Pascal. C'était l'arsenal des apophtegmes. Le poète y puisait, mais il ne l'a pas épuisé. Ce recueil nous montre Hugo notant, le calepin à la main, des expressions, des sentences, des observations, pour les incruster à l'occasion dans le métal sonore de son œuvre. Il était partout et toujours attentif à son métier, à sa fonction; il travaillait même quand il n'écrivait pas et piquait ensuite d'un coup de plume le mot, la phrase qui avaient surgi à l'improviste dans son esprit.

La seconde partie est faite d'un lot de développements littéraires et moraux assez étendus.

... La dissertation, ou l'article sur la non-relativité du Goût, est remarquable et pose le problème toujours en suspens des lois imprescriptibles qui font ou ne font pas qu'une chose est belle en soi et par soi. Hugo croit à un goût supérieur, qui est le sien. Ce trait pourtant est juste à noter, parce qu'il marque la supériorité de l'inspiration sur la sagesse laborieuse en art :

«Les parfaits ne sont pas les grands... Les

grands ont l'excès; les parfaits ont le défaut (c'est-à-dire le manque, le moins).»

... L'article sur le Génie n'ajoute rien à ceux du Beau et du Goût. Voltaire, Marmontel et les encyclopédistes raffolaient de ce genre de développements généraux, dont la mode a passé faute de temps pour les lire.

Les dissertations morales traitent de la Vie et de la Mort, de Dieu, de l'Athéisme, de l'Infini; ce sont de beaux sermons laïques empreints d'un déisme fervent. Le morceau intitulé *Promontorium Somnii,* et aussi la *Contemplation suprême* ont une élévation, une éloquence puissante, une ardeur sublime qui font passer le frisson de l'infini et des espaces éternels; ce sont des méditations, des rêveries, des coups d'œil d'aigle jetés sur les temps et les âmes.

Au demeurant, ce livre n'apporte pas des éléments nouveaux ou insoupçonnés en ce qui concerne Hugo, et il y aurait eu quelque témérité à en attendre cela, avec un génie qui s'est suffisamment répandu et raconté pour que son étude n'offre plus de surprise. Au contraire, c'est bien Hugo, avec son style heurté, ses oppositions qu'il choque comme des cymbales, sa grandiloquence, sa personnalité en vue toujours et ses airs de grand prêtre. Nous le reconnaissons, et nous le saluons. Ce post-scriptum n'est pas une révélation, c'est une confirmation.

Étude sur Victor Hugo. Fernand Gregh.

Les œuvres posthumes de Victor Hugo (entre autres le *Théâtre en liberté, la Fin de Satan, Choses vues, Dieu*) eussent suffi à fonder pour toujours la gloire d'un autre écrivain, lequel écrivain, avec ces seuls quatre livres, serait un grand poète et un grand prosateur. Certes, le *Post-Scriptum de ma Vie* n'a pas l'importance des précédents ouvrages; mais dans ce volume où il y a de tout, et même de l'exécrable, il y a de l'excellent, voire du sublime. Hugo est toujours Hugo par quelque endroit.

Le plus intéressant de cet ouvrage, c'est sans doute ce qu'on pourrait appeler les *tentatives de penser* qu'y a faites çà et là Hugo, dans les chapitres *De la Vie et de la Mort, Rêveries sur Dieu, Choses de l'Infini.* Et ces passages donnent raison à M. Renouvier qui a salué en Hugo un naïf et profond philosophe, profond d'être naïf. Entendons bien : Hugo n'est pas une de ces consciences du monde comme Platon, Spinosa, Descartes, Kant, où la pensée qui pénètre l'univers, et qui aujourd'hui s'exprime en l'humanité, dessine sous la fixité du regard intérieur les premières combinaisons de ses linéaments futurs; Hugo n'a pas inventé une métaphysique. Mais à force de large et généreuse banalité, il a trouvé en lui, et non pas apprises, mais *repensées,* certaines idées de ces grands philosophes : et c'était déjà beaucoup de les repenser.

Pascal est admiré d'avoir refait tout seul les trois premiers livres de la Géométrie Euclidienne. Or, dans le chapitre intitulé *Choses de l'Infini,* Hugo retrouve à son tour tout Pascal : l'infiniment grand, l'infiniment petit, l'homme dans *l'entre-deux,* écrasé par ces deux infinis, plus grand qu'eux, de le comprendre. Lisez ce curieux et beau passage :

Après avoir cité la fin des *Choses de l'Infini,* Fernand Gregh en tire cette conclusion :

On saisit nettement dans cette page un phénomène littéraire très intéressant : l'*antithèse* verbale de Hugo l'amenant à concevoir l'*antinomie* de Pascal et de Kant, la forme le conduisant à la pensée, la beauté créant l'idée. A force d'être un poète, Hugo y devient un penseur.

Victor Hugo jugé par son siècle.

Tristan Legay.

Le *Post-Scriptum de ma Vie* met encore une fois à l'ordre du jour la vieille question : *Victor Hugo est-il ou n'est-il pas un penseur ?* Controverse fameuse! Hippocrate dit oui et Galien dit non. — *Oui !* affirme Pierre Leroux. — *Non !* protestent Nisard, Veuillot, Planche, Carrel et Pontmartin. — Ou, du moins, si peu... rectifient MM. Lemaître et Faguet. — ... Que ce n'est pas la peine d'en parler, conclut M. Brunetière.

Mais alors survient M. Renouvier, émule en philosophie de Pierre Leroux et d'Ernest Renan. — Victor Hugo, déclare-t-il après eux à messieurs les critiques, est un très grand penseur. Et si vous en doutez encore, voici un petit volume qui vous édifiera.

Et M. Charles Renouvier publia 378 pages

sur ce sujet : *Victor Hugo : — Le Philosophe.* La critique s'avoua vaincue.

Ceci se passait en l'an de grâce mil neuf cent. La pensée de Victor Hugo avait dû traverser tout le dix-neuvième siècle, avant de s'imposer à ses contemporains.

Mais Victor Hugo n'avait pas prévu le secours volontaire de M. Renouvier. Aussi avait-il confié sa cause à un autre avocat. Le voici qui entre en scène. La parole est au *Post-Scriptum de ma Vie.*

... Logiquement dénigré par certains adversaires religieux, systématiquement nié par les habiles théoriciens de l'école naturaliste, et méconnu par la presque totalité des critiques, le penseur Victor Hugo est reconnu par les philosophes et salué par les hommes de science [1].

Remarquez qu'on peut faire une constatation analogue pour le poète. Il n'a de détracteurs que chez les pitres du Parnasse et chez les impuissants de la littérature. Mais voyez ses frères en art. Tous honorent en lui le Maître, et Banville a pu dire avec raison : «On est poète en raison directe de l'intensité avec laquelle on admire et on comprend ses œuvres titaniques.»

[1] On n'a pas oublié les hommages rendus, notamment, par Renan, Berthelot et Pasteur à Victor Hugo lors du quatre-vingtième anniversaire de la naissance de celui-ci.

(*Note de Tristan Legay.*)

Les ennemis du penseur attaqueront triomphalement le *Post-Scriptum de ma Vie.* La chose est facile pour un recueil de pensées sans liens volontaires, formé d'ailleurs en partie de pages éparses, datées de toutes les époques, écrites sous l'impression des événements, plutôt que dans la vision nette de l'inspiration, ou sous les rayons mûrissants de la réflexion. Mais bien des pages du livre défient toutes les critiques. Les esprits de mauvaise foi pourront seuls le nier. À ceux-là nous rappellerons ces paroles de M. Charles Renouvier :

«Quelqu'un a dit et beaucoup d'autres ont répété : «Victor Hugo, c'est l'artiste, un artiste extraordinaire, le premier peut-être des artistes de la parole.» Par ce mot *artiste* on entendait *ouvrier,* et c'était une manière de dénier au poète la sincérité du sentiment et le sérieux de la pensée; c'était dire que le fond manquait chez ce grand modeleur de formes.

«Ce jugement est faux absolument et en tout [1].»

Victor Hugo a fortement senti les problèmes supérieurs de la vie et de la destinée, c'est incontestable : fortement et mieux ou plus réellement que tels philosophes qui se flattent de les avoir compris et résolus [2].

[1] *Victor Hugo : Le Poète.* — [2] *Victor Hugo : le Philosophe.*

II

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Post-Scriptum de ma Vie. — Paris, Calmann-Lévy, éditeur, rue Auber, n° 3 (imprimerie Motteroz), 9 novembre 1901, in-8°, couverture imprimée. Édition originale, publiée à 6 francs.

Post-Scriptum de ma Vie. — Édition collective. — Paris, Librairie du Victor Hugo illustré, rue Thérèse, n° 13 (imprimerie P. Mouillot) [s. d.]. Prix : 1 fr. 50.

Post-Scriptum de ma Vie. — Édition à 25 centimes; 3 volumes in-32, Jules Rouff et Cie, Paris, 1902.

... *Post-Scriptum de ma Vie.* — Édition de l'Imprimerie nationale, Paris, Paul Ollendorff. — Albin Michel, éditeur, rue Huyghens, n° 22, 1936, grand in-8°.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

IMPRIMERIE NATIONALE

VICTOR HUGO

Post-scriptum de ma vie



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, rue Auber, 3
1901

Couverture de l'édition originale.

V. H.

utilité du Beau

Réponse de mes œuvres et Post-Scriptum de ma Vie

Devoirs et libertés des poëtes.

V. H

A propos de Shakespeare

Titre du chapitre : *Utilité du Beau.*

79

La vertu a un voile, le vice a un masque.

Ne vous donnez pas pour but d'être quelque chose, mais d'être quelqu'un.

16 fr 1845

81

On voit les qualités de loin, et les défauts de près.

Après avoir consulté les paroles, ne consultez pas trop les consciences. Vous trouveriez souvent au fond de la sévérité l'envie, au fond de l'indulgence la corruption.

Une page des *Tas de Pierres.*

TABLE.

WILLIAM SHAKESPEARE.

Pages.

Dédicace v

Préface vii

PREMIÈRE PARTIE.

Livre Ier. Shakespeare. — Sa vie 3

II. Les Génies. — Homère, Job, Eschyle, Isaïe, Ézéchiel, Lucrèce, Juvénal, Tacite, Saint-Jean, Saint-Paul, Dante, Rabelais, Cervantes, Shakespeare 19

III. L'Art et la Science 53

IV. Shakespeare l'ancien 67

V. Les Âmes 93

DEUXIÈME PARTIE.

Livre Ier. Shakespeare. — Son Génie 105

II. Shakespeare. — Son œuvre. — Les points culminants 121

III. Zoïle aussi éternel qu'Homère 137

IV. Critique 151

V. Les Esprits et les masses 163

VI. Le Beau serviteur du Vrai 173

TROISIÈME PARTIE. — CONCLUSION.

Livre Ier. Après la mort. — Shakespeare. — L'Angleterre 191

II. Le dix-neuvième siècle 207

III. L'Histoire réelle. — Chacun remis à sa place 215

PRÉFACE POUR LA NOUVELLE TRADUCTION DE *SHAKESPEARE* PAR FRANÇOIS-VICTOR HUGO 235

NOTES DE CETTE ÉDITION :

RELIQUAT DE *WILLIAM SHAKESPEARE :*

À Reims 250
Les génies appartenant aux peuples 259
Sur Homère 270
Beethoven 280
Le Goût 282
Promontorium Somnii 297
Le Tyran 327
La Bible. — L'Angleterre 333
Les Traducteurs 337

NOTES DE TRAVAIL 356

Le manuscrit de *William Shakespeare* 388
Le manuscrit de la *Préface pour la nouvelle traduction de Shakespeare* 400

NOTES DE L'ÉDITEUR :

I. Historique de *William Shakespeare* 401
II. Revue de la Critique 438
III. Notice bibliographique 450
IV. Notice iconographique 450

ILLUSTRATION DES ŒUVRES. — REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS 453

Couverture de l'édition originale. — Portrait de Shakespeare. — La maison natale de Shakespeare. — Deux fac-similés du manuscrit. — Fac-similé d'une épreuve corrigée par Victor Hugo.

POST-SCRIPTUM DE MA VIE.

Avertissement de l'Éditeur 467

L'ESPRIT.

TAS DE PIERRES. — I 473
UTILITÉ DU BEAU 478
TAS DE PIERRES. — II 488
LA CIVILISATION 495
TAS DE PIERRES. — III 510

CRITIQUE 517
TAS DE PIERRES. — IV 525
DU GÉNIE 537
TAS DE PIERRES. — V 542

L'ÂME.

TAS DE PIERRES. — VI 553
EXPLICATION DE LA VIE ET DE LA MORT 563
RÊVERIES SUR DIEU 576
PHILOSOPHIE 585
L'INFINIMENT PETIT 592
LES CHOSES DE L'INFINI 596
CONTEMPLATION SUPRÊME 611

NOTES DE CETTE ÉDITION :

Le manuscrit de *Post-Scriptum de ma Vie* 631

NOTES DE L'ÉDITEUR :

I. Revue de la Critique 639
II. Notice bibliographique 648

ILLUSTRATION DES ŒUVRES. — REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS 649

Couverture de l'édition originale. — Fac-similé du titre : *Utilité du Beau.* — Fac-similé d'une page de *Tas de Pierres.*

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

POUR

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS

LE 31 MARS 1937




PQ
2279
F04
1904
v.35
c.1
ROBA

